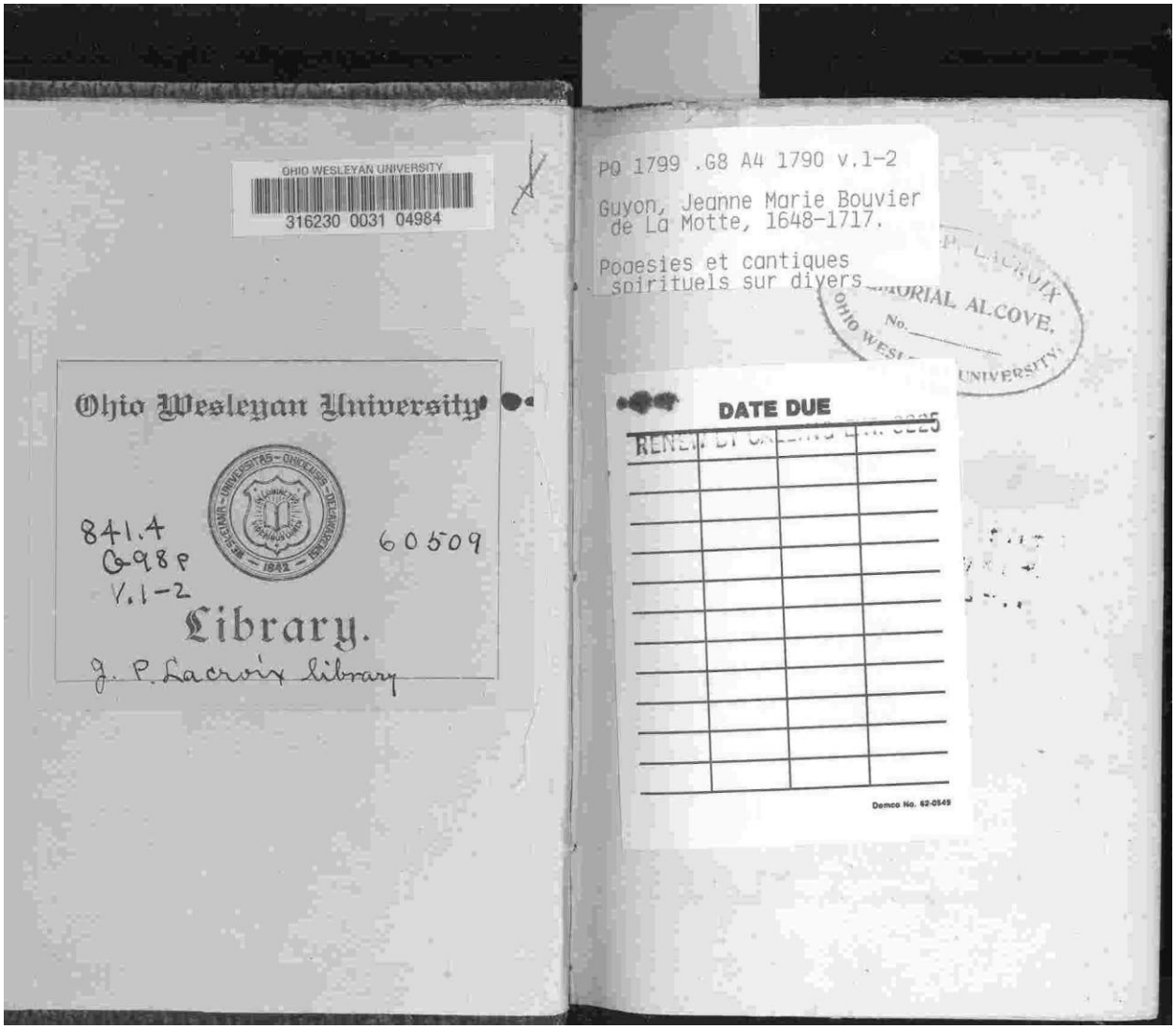
Poesies et Cantiques Spirituels Tome 1, 2, 3, 4, 5 – Madame Guion

Poems of Canticles Spiritual (In the French) - Volume 1 through 5 of Madame Jeanne de la Mothe Guyon – brought by Peter-John Parisis, Founder of The School of Prayer

---

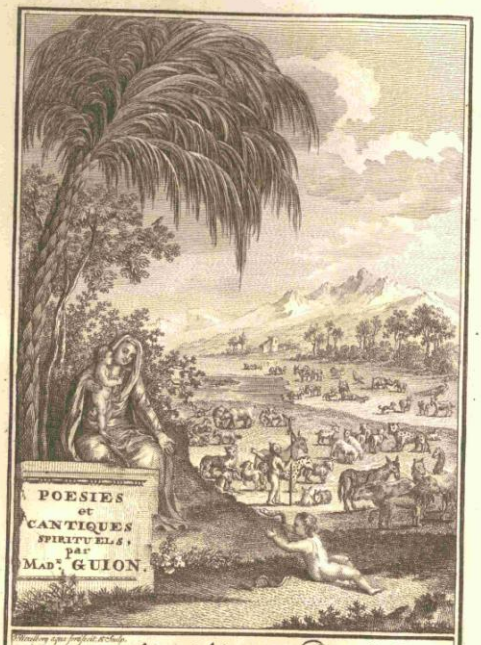

OHIO WESLEYAN UNIVERSITY
316230 0031 04984

Ohio Wesleyan University
Library.
841.4
G98P
V.1-2
60509
J. P. Lacroix library

PQ 1799 .G8 A4 1790 v.1-2
Guyon, Jeanne Marie Bouvier de La Motte, 1648-1717.
Poesies et cantiques spirituels sur divers

J. P. LACROIX
MEMORIAL ALCOVE.
No.
OHIO WESLEYAN UNIVERSITY

DATE DUE
RENEW BY CALLING [illegible]
Demco No. 62-0549



Puer parvulus minabit eos. Isa. XI. v. 6.
Un petit Enfant les conduira.
Sous la main de JESUS *le tigre perd sa rage,*
Le lion sa fureur; le loup est fait agneau,
L'homme devient enfant. Heureux tems, heureux âge!
Où l'on ne verra plus qu'un Pasteur qu'un Troupeau.

POESIES
ET
CANTIQUES SPIRITUELS
SUR DIVERS SUJETS
QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,
OU
L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME;
PAR MADAME J. M. B. de la
MOTHE-GUYON.
Divisés en quatre Volumes.

TOME I.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.
M. DCC. XC.

BIBLIOTECA VATICANA



Puer parvulus minabit eos. Isa. XI. v. 6.
Un petit Enfant les conduira.

Sous la main de JESUS *le tigre perd sa rage,*
Le lion sa fureur, le loup est fait agneau,
L'homme devient enfant. Heureux tems, heureux âge!
Où l'on ne verra plus qu'un Pasteur qu'un Troupeau.

POESIES
ET
CANTIQUES SPIRITUELS
SUR DIVERS SUJETS
QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,
OU
L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME;
PAR MADAME J. M. B. de la
MOTHE-GUYON.
Divisés en quatre Volumes.

TOME I.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.
M. DCC. XC.

LIBRARY

8414
G98p
V.1-2

TABLE

DES ARTICLES

DU I. TOME.

I. *Abandon. Réſignation.* Pag. 3
II. *Actes.* 25
III. *Anéantiſſement.* 47
IV. *Centre, fond de l'ame.* 56
V. *Chemin court. Ce chemin eſt le plus court.* 68
VI. *Chercher Dieu en ſoi. Régne de Dieu en nous.* 73
VII. *Chûte. Cauſe de chûte.* 78
VIII. *Communications. Converſations.* 81
§. I. *Communication de Dieu à l'ame.* 85
§. II. *Communications des ames.* 90
IX. *Confeſſion. Examen de conſcience.* 97
X. *Conſiſtance. Etat de conſiſtance ou ſtabilité.* 110
XI. *Converſion.* 137
XII. *Création. Derniere fin. Origine.* 140
XIII. *Défauts.* 154
XIV. *Déſir. Dieu déſire de ſe donner à nous.* 174
XV. *Non-déſir. Ne pouvoir déſirer ni demander. Choix, Vouloir. Tout eſt compris ſous le nom de déſir.* 176
XVI. *Dieu enſeigne l'ame.* 205
XVII. *Diſtractions. Tentations.* 212
XVIII. *Entendre. Intelligence. Parole. Dieu parle à l'ame.* 227
XIX. *Expérience. Intelligence.* 247
XX. *Extaſe. Viſions. Révélations.* 253
XXI. *Fécondité ſpirituelle ſans ſortir de l'unité divine.* 273
XXII. *Fiançailles.* 291

60509

XXIII. *Foi nue & obſcure. Ténèbres ſacrées.* 294
XXIV. *Fonte de l'ame.* 334
XXV. *Franc-arbitre. Liberté.* 340
XXVI. *Habitude des vertus & actes.* 344
XXVII. *Humilité. La vraie humilité c'eſt l'anéantiſſement.* 346
XXVIII. *Impaſſibilité.* 361
XXIX. *Indifférence. Repos. Abandon.* 364
XXX. *Infuſions. Influences. Transfuſions divines.* 367
XXXI. *Joie de l'ame. Vraie liberté.* 370
XXXII. *Juſtice de Dieu.* 377
XXXIII. *Louange de Dieu au-deſſus de toute louange.* 384
XXXIV. *Mariage ſpirituel.* 387
XXXV. *Myſteres.* 403
XXXVI. *Moyen. Sans moyen ni milieu.* 410
XXXVII. *Mort entiere.* 415

TABLE
DES AUTEURS
rapportés dans les Juſtifications.

Ceux qui ſont marqués en lettres italiques, ſont cités des RR. PP. Jaques de Jéſus & Nicolas de Jéſus-Maria.

A.

Albarado. (Art de bien vivre.)
Albert le Grand.
S. Ambroiſe.
Ambroiſe Florentin de l'ordre des Camaldules.
La B. Angéle de Foligni.
S. Auguſtin.
— des mœurs de l'Egliſe.
— de la véritable Religion.

B.

Barbançon (Conſtantin). Secrets ſentiers de l'amour divin.
Béde.
Benoît Juſtinien.
S. Bernard.
Barthelemi des Martyrs, Archevêque de Brague.
Bloſius.
S. Bonaventure.

C.

Cajenatus, (ou Thomas de Vio,) Cardinal.

Canfeld (Benoît de) Regle de la perfection.
Caſſien. Conférences.
Ste. Catherine de Gènes.
Cornelius à Lapide.

D.

S. Denis.
Denis le Chartreux.
S. Diadoche.

E.

Epiphane Louis (abbé d'Eſtival) Conférences Myſtiques, à Paris 1676.

F.

S. François de Sales, de l'amour de Dieu.

G.

Gerſon.
Gilbert (l'Abbé) ſur le Cantique, joint aux Oeuvres de S. Bernard.
Gislerius (Michel). Sur le Cantique.
S. Grégoire le Grand.

H.

Harphius. (Henri).
Hugues de S. Victor.

I.

Le P. Jaques de Jéſus. Notes & remarques ſur Jean de la Croix.
Jaques d'Yepes, Evêque de Taraſſone. Vie de Ste. Théréſe.
S. Jean Chryſoſtome.
S. Jean Climaque.
Le B. Jean de la Croix.
Le P. Jean de Jéſus-Maria.
Le Fr. Jean de S. Samſon, Oeuvres en II. vol. à Rennes, 1658; 1659.

S. Jerôme.
Le P. Ildefonſe d'Oroſco.
Le Jour Myſtique du R. Pere P. de P. à Paris, 1671. en 2 vol.

K.

Kempis ou Imitation de Jéſus-Chriſt.

L.

Le P. Louis de Leon.
Le P. Louis du Pont.

M.

Marie de l'Incarnation. Supérieure des Urſulines du Canada.
Marie Roſette.

N.

Le P. Nicolas de Jéſus-Maria. Eclairciſſement ſur J. de la Croix.
S. Nilus.

O.

Mr. Olier; Lettres ſpirituelles, à Paris 1672.

P.

Picus de la Mirande.
S. Proſper.

R.

Richard de S. Victor.
Roias (Antoine). Vie de l'Eſprit, à Paris 1630.
Roſſignolius. De la perfection de la diſcipline Chrétienne.
Le P. Ruis de Montoya.
Rusbroche (Jean).

S.

Suarez.
Le P. Surin. Fondemens de la vie ſpirituelle.
—— Berger illuminé.
Suſo (Henri).

T.

Taulère (Jean).
Ste. Thérèſe.
S. Thomas.
Le P. Thomas de Jéſus.
Le B. Thomas de Villeneuve.
Tolète (François) Cardinal.

PRÉFACE

PRÉFACE.

I. *Différence de la Poëſie ſacrée d'avec la vulgaire.*
II. *De l'auteur de ces Poëmes & de la maniere ſurprenante dont elle les a compoſés.*
III. *Leur caractere, & leurs beautés ſolides.*
IV. *Partition de tout l'Ouvrage. Contenu en gros de ſes quatre Volumes, & quel ordre on leur a donné*, &c.
V. *Concluſion.*

I.

LA Poëſie ordinaire n'eſt que l'effet d'une imagination échauffée par les vives images qu'on veut dépeindre. Il n'en eſt pas ainſi de la Poëſie divine. Les Ames ſaintes & ſimples dans les tranſports d'un amour céleſte, compoſent des hymnes ſacrés ſans effort de tête, ſouvent ſans ſavoir les regles de l'art & ſans les obſerver. Tel eſt le premier & le plus ancien Cantique qui nous reſte, je veux dire celui du grand Légiſlateur des Juifs, Moïſe. Tels ſont les Cantiques du Prophête-Roi, ceux de Sainte Elizabeth, de la Sainte Vierge, de Zacharie

Pere de S. Jean Baptiſte, du ſaint vieillard Siméon & autres, dont pluſieurs ne ſont que des élévations & comme des excès que l'amour de Dieu leur faiſoit répandre au-dehors, & qui marquoient les diſpoſitions de leurs ames. Le Saint Eſprit rempliſſant les cœurs de ces ſaints perſonnages d'une onction divine, leur faiſoit peindre le Beau, le Grand, le Sublime des vérités ſpirituelles avec une harmonie, une magnificence & une force ſur-humaine, ſans les aſſujetir à l'obſervation des regles de l'art.

II.

Les ſacrés Cantiques & Poëmes qu'on donne ici au public ſont de cette nature. On ſait qu'ils ſont ſortis de la plume de la célébre & pieuſe Madame Guyon, aſſez connue par ſa Vie écrite par elle-même & publiée nouvellement, avec beaucoup d'autres de ſes ouvrages (a) entre lequels celui-ci n'eſt pas le moindre, tant pour la netteté, la force & la profondeur des expreſſions que pour la dignité & ſublimité des matieres, quoiqu'il ſoit le dernier de tous en rang, comme finiſſant ce que le public pouvoit attendre de notre Auteur.

Elle compoſoit ces Poëmes avec une facilité admirable ſans aucune réflexion. Ceux qui ont eu l'honneur de la connoître & de la voir fort particulierement, entre autres des Seigneurs d'outre-mer & pluſieurs perſonnes de diſtinction & de haute naiſſance, ont déclaré avoir vu & admiré la maniere ſurprenante avec laquelle elle les écrivoit. Toute ſa méthode étoit, ſur-tout depuis le tems (a) qu'elle étoit plus accoutumée à l'opération de Dieu, qui lui a tant fait écrire, que dans des momens d'un recueillement plus marqué, elle prenoit le premier papier qui ſe trouvoit ſous ſa main, & y écrivoit ces Cantiques ſur toutes ſortes d'airs qui lui venoient en penſée, ou qui lui étoient ſugérés par ſes Amis, auſſi aiſément qu'elle écrivoit ou dictoit des lettres; & la cadence & les rimes s'y trouvoient.

Elle écrivoit même quelquefois ſur ſon lit malade cinq ou ſix Cantiques par jour ſur des airs différens, qu'elle diſtribuoit dans le moment aux Amis qui la venoient voir, & qu'elle engageoit à chanter avec elle: & ſouvent ils y découvroient les diſpoſitions de leurs ames, chacun ſelon ſon état & dégré. Ce qu'on admiroit davantage, c'eſt qu'elle les écrivoit

(a) Voyez le Catalogue de tous ſes Ouvrages à la fin de cette Préface.

(a) Voyez la Vie de l'Auteur Part. II. Chap. 21.

avec la même facilité dans ces tems de ſes maladies, qui étoient fréquentes & violentes, & au milieu des ſouffrances, des déſolations & des peines intérieures & extérieures, qui devoient naturellement affoiblir la force de l'imagination, & faire languir toutes les puiſſances de l'eſprit humain. Ce lui étoit une gêne inſupportable de faire la moindre réflexion, ſoit en écrivant ou dictant en proſe, ſoit en compoſant ſes ouvrages de poëſie.

Il paroît que c'étoit à-peu-près de la même maniere que les Saints Prophêtes, les Evangeliſtes, les Apôtres & autres Saints qui ont été poſſédés de l'Eſprit de Dieu, ont compoſé les Écrits qu'ils ont laiſſés. Le Saint Eſprit les faiſoit parler ou leur faiſoit écrire avec une rapidité étonnante, ſoit en poëſie ſoit en proſe, les vérités dont ils étoient remplis. De même que leurs bouches étoient ſes organes pour annoncer ces vérités ſalutaires, leurs mains & leurs plumes étoient ſes inſtrumens pour les écrire & les tranſmettre à la poſtérité. Ils ne pouvoient faire de réflexion ſur eux-mêmes, ni faire attention au genre du ſtile ni à l'arrangement des paroles. Ils puiſoient dans le fond de leurs ames la ſubſtance des vérités que le doigt de Dieu y

traçoit tous les jours. C'eſt pour cela qu'on trouve une diverſité de ſtile dans les Prophêtes, & même dans les Apôtres, & que partout on y découvre une naïveté ou ſimplicité qui eſt plus admirable & qui charme plus les cœurs tendres à l'attrait de Dieu, que tout le beau langage & le bel arrangement des termes de la Rhétorique humaine, qui frappent ſeulement les oreilles, & que le vent emporte.

III.

Comme les Amis de l'Auteur avoient l'expérience d'une choſe ſi extraordinaire, ſurtout dans des ouvrages de Poëſie, qui ſont d'une gêne connue ſeulement aux Maîtres de l'art, ils ont eu ſoin de ramaſſer ces Cantiques & Poëmes: C'eſt ce qui a donné lieu à la publication de l'Ouvrage ſuivant. On y trouvera les vérités les plus ſublimes de la Vie Intérieure développées avec une ſimplicité d'une onction toute divine. On y verra les peintures les plus aimables des diſpoſitions d'une ame épriſe de la perfection ſuprême, des démarches qu'elle fait pour parvenir à ce pur Amour, & des vertus qu'elle pratique par ce principe. Ces beautés ſolides doi-

vent défoccuper le Lecteur des ornemens vulgaires de la Poëſie commune. Ainſi il ne faut pas y chercher l'exactitude réguliere de la meſure, des rimes, & des autres minuties, ſur leſquelles on peut être rigoureux dans la verſification profane. Les ames animées de l'Eſprit de Dieu ne ſont point aſſervies à ces regles humaines. Quoiqu'il y ait des ſaillies & des élévations poëtiques dans pluſieurs des Pſaumes du Prophête-Roi, il y a des verſets plus longs les uns que les autres, & une grande inégalité dans la cadence. On a été ſcrupuleux de laiſſer ces Poëmes comme ils ſont ſortis de la plume de l'Auteur, afin que le Lecteur les examine, & faſſe plus d'attention à la ſubſtance des vérités qu'ils renferment, qu'aux paroles qui les expliquent.

I V.

Il y en avoit un trop grand nombre pour n'en faire qu'un ou deux Volumes ; c'eſt pourquoi on les a partagés en quatre. Les *Trois* premiers ne contiennent que des Cantiques Spirituels, accommodés ordinairement à certains airs, la plupart profanes, dont on a bien voulu marquer les titres, pour inviter tant de beaux eſprits qui ſe laiſſent corrompre par la molleſſe des chanſons mondaines, à tourner les choſes au profit de la piété, & à chanter les vérités & les louanges de Dieu ſur les mêmes airs que tant d'autres emploient à l'offenſer. Et afin d'obſerver quelque ordre dans tous ces Cantiques, l'on a diviſé chacun de ces *Trois Volumes* en Trois Parties; à la Premiere deſquelles on a rangé ceux qui ſemblent donner plus particulierement diverſes *Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide*; à la Seconde, ceux qui dépeignent plus en détail les *Diſpoſitions d'une Ame Intérieure ſelon ſes différens états*; & à la Troiſieme, ceux qui marquent principalement des *Sentimens* & des *Tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.*

Dans le *Quatrieme Volume* l'on a recueilli le reſte des Poëſies de l'Auteur en cinq petites Sections. On y trouvera dans les deux premieres les Cantiques qu'on a voulu reſerver pour ce Quatrieme Volume, afin de le proportionner aux précédens : à ſavoir dans la I. Section ceux qui expriment des *Sentimens d'une Ame Intérieure à l'occaſion des principales Fêtes de l'année*, & dans le II^de^. ceux qui n'étant que d'une ou de deux ſtrophes, contiennent de *Courtes Réflexions & Affections pieuſes*,

propres pour les ames attirées à la Vie Intérieure. La III^e^. Section de ce Quatrieme Volume eſt une Traduction en vers du *Cantique des Cantiques de Salomon :* & la IV^e^. conſiſte en un Recueil de pluſieurs *Poëmes Héroïques avec quelques autres en Vers Libres, ſur diverſes matieres Chrétiennes & Intérieures.* La V^e^. Section expoſe en Vers Libres, faits à l'occaſion de pluſieurs figures publiées à Bruxelles (*a*) *ſur la Vie de la Ste. Vierge & ſur l'Enfance de Notre Seigneur* JÉSUS-CHRIST, quelques *Penſées Chrétiennes* ſur les mêmes ſujets.

Les perſonnes qui ſauront diſcerner la vérité & la piété ſolide, feront facilement convaincus par la lecture de cet Ouvrage, que ces Poëmes ne ſont que d'ardentes effuſions d'un cœur tout animé & agi de l'amour de Dieu le plus pur, & des élévations preſque continuelles de ce même cœur à Dieu. Les Indices de leur Abrégé mis au commencement de chaque Volume donneront une idée générale de tout leur contenu & de leur ordre, autant que l'on a pu y en mettre entre des pièces ſéparées qui n'ont point de dépendance les unes d'avec les autres. On verra à la fin du IV^e^. Volume une *Table Alphabétique* de tous ces *Poëmes :* à quoi l'on a ajouté en faveur de ceux qui aiment le chant, une autre *Table des Airs* de tous les Cantiques contenus dans ces quatre Volumes, avec la déſignation de ceux auxquels chaque air ſe raporte, en marquant en même tems les airs différens qui conviennent à pluſieurs de ces Cantiques. Enfin on finit tout l'Ouvrage par une Troiſieme Table *des Matieres* principales, propre à faire trouver ſans peine les différens endroits où il eſt traité de chacune de ces matieres.

(*a*) Par Hiérôme Wierx, ſous les titres Latins : *Vita Deiparæ Virginis Mariæ :* JÉSU-CHRISTI, *Dei, Domini, Salvatoris noſtri Infantia.*

V.

Le Seigneur veuille accompagner l'uſage que l'on pourra faire de cet Ouvrage, des effets ſalutaires de ſa grace vivifiante dans les cœurs de tous ceux qui tâcheront d'en goûter les matieres, & les avancer par là vers la pureté de ſon ſaint amour ſi aimablement dépeint en tant d'endroits des Poëmes ſuivans ; Amour tout généreux & tout déſintéreſſé, qui ne regarde que DIEU SEUL, ſon vrai & unique objet, ſon ſeul motif, ſa fin ſouveraine & ſon TOUT.

VOL. II. *Cant.* 47.

Venez, Amour divin, verſez-vous dans les cœurs;
Apprenez leur la loi ſupréme.
DIEU mérite SEUL nos ardeurs;
C'eſt POUR LUI SEUL qu'il veut qu'on l'aime.

* * *

VOL. III. *Cant.* 159.

C'eſt en toi ſeul, doux Amour, que j'eſpére;
Et ſur ta foi je hazarde mes Vers:
Toi ſeul peux rendre mes diſcours proſpères,
Les faiſant voler dans cet Univers.

Je ne veux rien, mon Seigneur, que ta gloire;
Si je péris en voulant l'annoncer,
Qu'on conſerve ſeulement la mémoire
De la maniere dont il faut t'aimer.

JUSTITIAS DOMINI INTERNUM CANTABO.

CATALOGUE

De tous les Ouvrages de Madame J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Nouvelle édition, exactement corrigée & augmentée, avec de très-belles figures, in-8.

LA Sainte Bible, ou l'Ancien & le Nouveau Teſtament, avec des explications & réflexions qui regardent la vie intérieure, XX. vol. *Paris* 1790.

Diſcours Chrétiens & Spirituels ſur divers ſujets qui regardent la vie intérieure, tirés la plupart de l'Ecriture Sainte, II vol. *ibid.*

Ses Opuſcules ſpirituels, contenant le moyen court & très-facile de faire oraiſon. *Les Torrens Spirituels*, &c. II. vol. *ibid.*

Juſtifications de la Doctrine de Madame de la MOTHE-GUION, pleinement éclaircie, démontrée & autoriſée par les Sts. Peres Grecs, Latins & Auteurs canoniſés ou approuvés; écrites par elle-même. Avec un examen de la neuvieme & dixieme Conférences de Caſſien ſur l'état fixe de l'oraiſon continuelle, Par M. de Fénelon, Archévêque de Cambray, III vol. *ibid.*

Poëſies & Cantiques Spirituels ſur divers ſujets qui regardent la vie intérieure, ou l'eſprit du vrai Chriſtianiſme, IV vol. *ibid.*

L'ame amante de ſon Dieu, repréſentée dans les

Emblêmes de Hermannus Hugo ſur ſes pieux déſirs, dans ceux d'Otthon Vænius ſur l'amour Divin, avec des figures nouvelles, accompagnées de vers qui en font l'application aux diſpoſitions les plus eſſentielles de la vie intérieure, I. vol. *ibid.*

Lettres Chrétiennes & Spirituelles ſur divers ſujets qui regardent la vie intérieure, ou l'Eſprit du vrai Chriſtianiſme ; nouvelle édition, augmentée & enrichie d'un cinquieme volume, contenant la correſpondance ſecrette de l'Auteur avec M. de Fénelon, &c. &c. laquelle n'avoit jamais paru, & précédée d'anecdotes très-intéreſſantes, in-12. V. vol *Londres* 1768,

Sa Vie, écrite par elle-même, qui contient toutes les expériences de la vie intérieure, depuis ſes commencemens juſqu'à la plus haute conſommation, avec toutes les directions relatives, trois parties, 8. III. vol. 1790.



TABLE
DES CANTIQUES
DU TOME PREMIER.
ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANT. I. *Les grandeurs de Dieu ſont incompréhenſibles.* Pag. 1
II. *Le Tout de Dieu, & le Rien de l'homme.* 2
III. *Sur le même ſujet.* 4
IV. *Dieu n'eſt loué que par la petiteſſe.* 6
V. *En poſſédant Dieu on poſſéde tout bien.* 8
VI. *Dieu, le centre de l'ame.* 9
VII. *Différens effets de la préſence de Dieu en l'ame.* 10
VIII. *Les dons de Dieu doivent retourner à lui.* 12
IX. *Ecouter Dieu en ſilence.* 14
X. *Servir Dieu avec joie & liberté de cœur.* 15
XI. *L'Alcion, emblême du cœur qui repoſe en Dieu.* 17
XII. *S'occuper de Dieu ſans penſer à l'avenir.* 19
XIII. *Véritable bonheur.* 20
XIV. *Le bonheur de l'ame amante n'eſt qu'en Dieu ſeul.* 21
XV. *Sageſſe Chrétienne.* 23
XVI. *La vérité ne ſe connoît que par l'amour pur.* 24
XXII. *La vérité n'a point de partiſans dans le monde.* 26
XVIII. *La divine Sageſſe cache ſes meilleurs amis.* 28
XIX. *Sur le même ſujet.* 30
XX. *Sans la croix on ne peut point aller à Dieu.* 31

XXI. *Qui ne ſait ſouffrir n'aime guere Dieu.* 32
XXII. *La ſoupleſſe de l'ame finit ſes peines.* 33
XXIII. *La vraie pauvreté d'eſprit.* 34
XXIV. *Aimer la baſſeſſe & le néant:* (*ſeul miracle après la naiſſance de* Jéſus-Chriſt.) 36
XXV. *Portrait de l'Enfance Chrétienne.* 39
XXVI. *Mort du vieil-homme pour faire revivre le nouveau.* 41
XXVII. *Mourir pour renaître.* 42
XXVIII. *Trouver ſa vie dans le ſein de la mort.* 43
XXIX. *Sur le même ſujet.* 45
XXX. *Se laiſſer purifier du* moi. 46
XXXI. *Dieu veut un cœur vuide.* 48
XXXII. *Bonheur de l'anéantiſſement.* 49
XXXIII. *Sur le même ſujet.* 50
XXXIV. *Le néant fait les délices de Dieu.* 52
XXXV. *Se plaire dans ſon néant.* 53
XXXVI. *Repos en Dieu par la ſortie de ſoi.* 54
XXXVII. *L'homme doit recouler en Dieu dont il eſt ſorti.* 55
XXXVIII. *Se quitter ſoi-même & aimer Dieu pour Dieu.* 58
XXXIX. *S'abandonner à Dieu & ſe quitter.* 60
XL. *Soumettre ſa raiſon à Dieu.* 61
XLI. *S'abandonner à Dieu ſans craindre pour ſoi.* 63
XLII. *Se ſacrifier à tout ce que Dieu veut.* 64
XLIII. *Tout conſiſte dans l'abandon à Dieu.* 67
XLIV. *Aimer la ſimplicité & la ſincérité.* 69
XLV. *Suivre le moment divin.* 70
XLVI. *Extaſe de la Volonté.* 73
XLVII. *Se laiſſer conduire à Dieu par la foi.* 75
XLVIII. *Foi ſans aſſurance.* 76
XLIX. *Nuit obſcure de la foi qui bannit tout intérêt propre.* 78
L. *Sureté de la lumiere de la pure foi.* 79

LI. *Avantage de la pure foi.* 81
LII. *L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.* 82
LIII. *L'amour toujours croiſſant.* 83
LIV. *L'amour purifiant.* 84
LV. *Sur le même ſujet.* 85
LVI. *Aimer Dieu pour lui même.* 87
LVII. *Aimer Dieu ſans ſoin ni retour.* 88
LVIII. *L'amour parfait ne ſe recourbe point ſur ſoi.* 89
LIX. *Aimer Dieu purement malgré nos miſeres.* 91
LX. *Unique loi de l'amour.* 93
LXI. *Quel doit être notre amour pour Dieu.* 94
LXII. *Se laiſſer entraîner par l'amour divin.* 95
LXIII. *Voies & rigueurs aimables de l'Amour.* 97
LXIV. *Effets & caractères de la charité.* (1. Cor. 13.) 99
LXV. *Véritable pureté de l'amour.* 101
LXVI. *Pureté d'amour requiſe pour être uni à Dieu.* 103
LXVII. *L'amour pur & l'amour intéreſſé.* 105
LXVIII. *L'Amour du mercenaire & celui de l'enfant.* 106
LXIX. *Le feu emblême du pur amour.* 107
LXX. *Loix de l'amour pur.* 108
LXXI. *Leçons du pur amour.* 110
LXXII. *Sentier du pur amour.* 113
LXXIII. *Route du pur amour, très-ſure.* 114
LXXIV. *Le pur amour n'eſt que dans l'ame anéantie.* 117
LXXV. *Indifférence du pur amour. Fidélité à écouter les inſtrumens de Dieu.* 119
LXXVI. *Beautés & fruits de l'amour pur.* 122
LXXVII. *Le bonheur de l'ame amante n'eſt qu'en Dieu ſeul.* 124

SECONDE PARTIE.

Dispositions d'une ame intérieure, selon ses différens états.

LXXVIII. *N'aimer que Dieu.* 126
LXXIX. *Adorer Dieu en ses créatures.* 127
LXXX. *Nul mérite de l'homme devant Dieu.* 129
LXXXI. *Recourir à Dieu dans les calamités publiques. Se contenter dans le contentement de Dieu.* 130
LXXXII. *Ne se plaire que dans la volonté de Dieu.* 131
LXXXIII. *Se plaire dans le bonheur & dans la volonté de Dieu.* 132
LXXXIV. *Silence intérieur dans la présence de Dieu.* 134
LXXXV. *Le* moi *disparu devant le Tout de Dieu.* 135
LXXXVI. *Adorer le Tout de Dieu dans notre néant.* 138
LXXXVII. *Fidélité de Dieu en ses promesses.* 139
LXXXVIII *Aspiration à l'union divine.* 141
LXXXIX. *Désir de la mort.* 143
XC. *Sentimens d'une ame pénitente.* 144
XCI. *Diversité du sort des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre.* 145
XCII. *Abandon à Dieu dans les peines intérieures.* 146
XCIII. *Recourir à Dieu dans ses peines.* 147
XCIV. *Suivre* JESUS *souffrant.* 149
XCV. *L'amour se mesure à la souffrance.* 150
XCVI. *L'amour adoucit les peines.* 151
XCVII. *Sur le même sujet.* 152
XCVIII. *Paix au milieu des souffrances.* 153
XCIX. *Souffrir & se taire.* 154
C. *Amour de la Justice divine.* 155
CI. *Vivre en Dieu, même parmi les souffrances* 157
CII. *Dieu n'aime que les petits.* 158

CIII. *Patience humble dans la foiblesse & pauvreté intérieure.* 159
CIV. *Aimer l'abjection intérieure & extérieure.* 162
CV. *Esclavage & liberté de l'ame.* 163
CVI. *Plainte & abandon dans les épreuves de l'amour.* 164
CVII. *Contentement dans les douleurs des épreuves intérieures.* 167
CVIII. *L'ame doit voir & sentir ses propres miseres.* 169
CIX. *Gemissement de l'ame dans le martire spirituel.* 171
CX. *Bonheur de l'anéantissement.* 172
CXI. *Largeur du cœur après la perte du* moi. 175
CXII. *Bonheur d'une ame morte à soi.* 178
CXIII. *Heureux naufrage qui méne au port.* 179
CXIV. *Heureuse vie après la mort spirituelle.* 181
CXV. *Heureux état d'une ame abandonnée à la divine Justice.* 182
CXVI. *Bonheur d'avoir tout perdu.* 185
CXVII. *Etat de l'enfance Chrétienne où l'ame se complait en son néant pour adorer le Tout de Dieu.* 186
CXVIII. *L'ame perdue dans l'amour. Comment arriver à cet état heureux.* 188
CXIX. *Abandon de soi & de tout ce qu'on a à Dieu.* 191
CXX. *Abandon entier & absolu.* 192
CXXI. *S'abandonner quoiqu'avec foiblesse au milieu de ses miséres.* 196
CXXII. *Nature & effets d'un abandon véritable & entier à Dieu.* 198
CXXIII. *Se perdre de vue en demeurant passif à l'opération de Dieu.* 200

CXXIV. *Le retour sur soi, très-nuisible.* 201
CXXV. *Vivre de foi & d'amour.* 205
CXXVI. *Vie cachée de foi.* 206
CXXVII. *Nuit effroyable de l'esprit.* 207
CXXVIII. *L'amour aime la solitude.* 209
CXXIX. *L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.* 210
CXXX. *L'amour sincere aime le châtiment.* 211
CXXXI. *Aimer Dieu sans craindre les croix.* 213
CXXXII. *Absence rigoureuse de l'amour.* 214
CXXXIII. *Aimer les rigueurs de l'amour.* 215
CXXXIV. *L'amour pur s'affermit par les rigueurs.* 216
CXXXV. *L'amour consumant.* 217
CXXXVI. *Puissance & victoire de l'amour divin.* 219
CXXXVII *Abîme de l'Amour.* 221
CXXXVIII *Océan du divin Amour.* 222

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & transports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CXXXIX. *Aimer Dieu pour Dieu & non pour soi.* 224
CXL. *Dieu si aimable, aimé de peu.* 225
CXLI. *Aimer sans rien désirer.* 227
CXLII. *L'amour fixe le cœur.* ibid.
CXLIII. *Routes de l'amour, sûres.* 229
CXLIV. *Ne vivre que d'amour.* 231
CXLV. *Désert de la foi & de l'amour.* 232
CXLVI. *Désintéressement d'amour.* 235
CXLVII. *L'amour inébranlable dans les souffrances, & la prison.* 237
CXLVIII. *Sur le même sujet.* 240
CXLIX. *Sur le même sujet.* 242
CL. *Sur le même sujet.* 243
CLI. *L'amour divin fait aimer les souffrances.* 244

CLII. *Se taire, souffrir & mourir.* 245
CLIII. *Abandon enfantin.* 247
CLIV. *N'aimer que le vouloir divin.* 248
CLV. *Ne vivre que de la volonté de Dieu.* 250
CLVI. *Suivre Dieu sans savoir où.* 251
CLVII. *Sacrifice d'amour.* 254
CLVIII. *Ne pas craindre la rigueur de l'amour.* 255
CLIX. *Pureté d'amour.* 256
CLX. *Victime du pur amour.* 258
CLXI. *Amabilité de la divine Justice.* 261
CLXII. *Sur le même sujet.* 263
CLXIII. *La justice & l'amour sont inséparables.* 264
CLXIV. *Unité des Bienheureux & des parfaits avec Dieu & entr'eux.* 265
CLXV. *Bonheur de la simplicité & petitesse.* 266
CLXVI. *La simplicité abhorrée des grands, est le partage des Enfans.* 268
CLXVII. *Souplesse infinie que demande l'amour.* 270
CLXVIII. *S'abhorer soi-même pour donner toute gloire à Dieu.* 271
CLXIX. *Bonheur de l'ame amante & abandonnée à Dieu.* 273
CLXX. *Dieu se plaît dans le néant & la solitude du cœur.* 276
CLXXI. *L'amour de Dieu dans une ame anéantie; & l'éloignement des hommes du même amour.* 277
CLXXII. *Sentimens d'une ame anéantie devant Dieu.* 279
CLXXIII. *Etat d'une ame arrivée à sa fin.* 281
CLXXIV. *L'amour insensible d'une ame consommée en Dieu.* 283
CLXXV. *Tranquille douceur de l'amour divin en une ame ressuscitée.*

CLXXVI. *Cantique d'une ame conſommée vers la fin de ſa vie.* 287
CLXXVII. *Vivre & mourir en louant & aimant Dieu.* 289
CLXXVIII. *Fonder ſon eſpérance ſur Dieu ſeul.* 291
CLXXIX. *L'amour ne trouve qu'affliction par tout où Dieu n'eſt pas aimé.* 292
CLXXX. *Dieu garde les petits, & abandonne les grands.* 294
CLXXXI. *Route de la foi.* 296
CLXXXII. *Ecole de l'amour.* 297
CLXXXIII. *L'amour pur ne ſe peut cacher.* 300
CLXXXIV. *Loix de l'amour enfantin.* 301
CLXXXV. *Ne pas mépriſer les Inſtrumens de Dieu à cauſe de leur ſimplicité.* 303
CLXXXVI. *Croix de la vie Apoſtolique.* 304
CLXXXVII. *Plaintes & ſoins pour les enfans de Dieu.* 306
CLXXXVIII *Diſcernement des eſprits.* 309
CLXXXIX. *Donner ſa liberté à Dieu.* 312
CXC. *La parole de Dieu n'eſt point écoutée.* 314
CXCI. *Dieu rejettant ſa vigne s'en fera une nouvelle.* 317
CXCII. *Que le régne de Jéſus-Chriſt ſe va étendre.* 319
CXCIII. *Grandes perſécutions avant que Dieu raſſemblera ſes enfans.* 321
CXCIV. *Jéſus-Chriſt raſſemblera ſes enfans dans la nouvelle Jéruſalem.* 323
CXCV. *Pierres propres pour la Jéruſalem céleſte.* 324
CXCVI. *Age heureux du régne de Jéſus-Chriſt.* (Iſa. *XI.* v. 6..9.) 326

POESIES ET CANTIQUES SPIRITUELS

Sur divers ſujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANTIQUE PREMIER.

Les grandeurs de Dieu ſont incompréhenſibles.

AIR : *Mon cher troupeau ; cherchez la plaine, ou, Reveillez-vous belle endormie.*

ETRE ſuffiſant à toi-même,
Qui trouves en toi ton bonheur,
Qui fais celui du cœur qui t'aime,
Sans trop abaiſſer ta grandeur!

Dieu de Dieu, ſource de lumiere,
Qui régis ce grand Univers ;
Ton vouloir en fut la matiere
Et de ſes ornemens divers.

Ta puiſſance n'a point de borne
Si ce n'eſt celle de l'Amour :

Il revêt, il détruit, il orne,
Abaiſſe, élève tour-à-tour.

Dieu ne peut vouloir que ſa gloire
Dans tout ce qu'il fait ou détruit:
Le vouloir, l'eſprit, la mémoire,
Sa ſageſſe les a produit.

S'il nous livroit à ſa juſtice,
Ce ſeroit avec équité;
Il faut au milieu du ſupplice
Adorer encor ſa bonté.

Que ne puis-je faire connoître
Tout ce qu'il eſt en vérité:
Il eſt trop immenſe, & notre être
A trop peu de capacité.

Honorons d'un profond ſilence
Ce que nul ne peut concevoir;
Reſpectons ſa grandeur immenſe,
Immolons nous à ſon pouvoir.

C'eſt trop peu d'un ſeul ſacrifice
Pour un Dieu ſi grand, ſi parfait:
Que notre ame s'anéantiſſe
Autant de vouloir que d'effet!

II.

Le Tout de Dieu, & le Rien de l'homme.

AIR: *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

DIEU ſouverain, qui gouvernes le monde,
Près de qui tout diſparoît à l'inſtant,
Les montagnes s'écoulent comme l'onde
Devant toi, qui les tiras du néant.

Être Divin, ſource de tous les êtres,
Tout être eſt un néant devant tes yeux:
Tu les créas, tu les fais diſparoître;
Hors toi, rien n'eſt ſolide ſous les cieux.

Toute grandeur, toute magnificence
Eſt renfermée en toi comme en ſon Tout:
Ce que tu veux par ta toute-puiſſance,
Un FIAT ſeul peut en venir à bout.

Ce FIAT qui fit tant de belles choſes,
Peut, ſi tu veux, les réduire au néant:
Comme de tout ton vouloir eſt la cauſe,
Ton vouloir peut les détruire à l'inſtant.

JE SUIS CELUI QUI SUIS, dit à Moïſe
Ce Dieu puiſſant; rien n'a d'être hors de moi:
Il faut que toute ame me ſoit ſoumiſe,
Comme à ſon Créateur, comme à ſon Roi.

Je ne ſaurois ſupporter que les hommes,
Qui ne ſont rien que ce que je les fais,
S'oſent donner un pouvoir, quelques formes,
Et n'agiſſent, que pour leurs intérêts.

Ah! qu'ils ſont éloignés de ſe connoître!
L'homme eſt menſonge, & je ſuis vérité.
Je ſuis le Tout & l'Être de tout être:
L'homme n'eſt que néant, que vanité.

Le tout & le rien ſont les deux extrêmes;
Et cependant je daigne les unir:
Si je le fais par des faveurs ſuprêmes,
On ne doit point s'enfler; mais me bénir.

Néant, néant, que tu me fais de peine
Quand je te vois prévaloir de ton rien!
Tu dois tout à la Bonté Souveraine;
Oſes-tu t'attribuer quelque bien?

III.

Sur le même ſujet.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

TU m'enſeignes, mon adorable Maître,
Deux vérités, LE TOUT & LE NÉANT :
Je te dois mon eſprit, mon cœur, mon être ;
Que puis-je & que ſuis-je, ô Dieu tout-puiſſant ?

Celui qui n'a d'être ni de puiſſance,
Devroit-il s'attribuer aucun bien ?
Il eſt & vit deſſous ta dépendance,
Sans qu'il ait pour partage que le rien.

Il eſt heureux s'il reſte dans ſa place :
S'il en ſort ce n'eſt que trouble & douleur.
Que tu le punis bien de ſon audace,
Lorſque tu l'abandonnes à ſon cœur !

Par ſon néant il te rend un hommage,
Digne de toi, digne de ta grandeur :
Ta gloire, ton plaiſir eſt le partage
Qu'il a choiſi : tout eſt pour ton honneur.

S'il ſe pouvoit immoler à ta gloire,
Il trouveroit ſa joie & ſon déſir :
Que peut le rien & quelle eſt ſa victoire ?
C'eſt quand ſon impuiſſance eſt ſon plaiſir.

S'il pouvoit vouloir, ce ſeroit toi-même ;
Pour te faire un don plus digne de toi :
Donner à Dieu Dieu, c'eſt le bien ſuprême ;
Ce don ſe fait par l'amour & la foi.

Je voudrois ôter à la créature
Ce qu'elle a, pour te le donner, Seigneur :

Cela même eſt une belle impoſture ;
N'ayant rien qui ne ſoit à ſon Facteur.

Quand je vois ce RIEN qui veut, qui déſire,
Qui ſe plaint : je ſuis dans l'étonnement :
Qui conte ſes œuvres & ſon martire,
Je pleure en ſecret ſon aveuglement.

Tu veux pour toi ; tu te flattes ſans ceſſe
De mériter de Dieu quelque faveur :
Tu n'as que le néant & la foibleſſe ;
Dis-moi, qu'eſt-ce que te doit ton Seigneur.

Il a droit de punir ton arrogance.
Veux-tu te dérober à ſon courroux ?
Demeure tranquille en ton indigence ;
C'eſt le ſacrifice qu'il veut de tous.

O bien réel ! tu fais toute ma joie :
Je te trouve en mon Dieu, non pas en moi ;
Ce qu'il donne auſſitôt je lui renvoie :
Un cœur loyal ne retient rien pour ſoi.

Un cœur ingrat peſe toutes ſes peines ;
Il veut compter avec le Tout-puiſſant :
Hélas, que ſes prétentions ſont vaines !
Quel compte doit ce grand Tout au néant !

O gloire ! ô Dieu ! ô puiſſance abſolue !
Uſe toujours ſur moi de tous tes droits :
Renverſe, détruis, arrache, dénue ;
C'eſt encor peu pour ce que je te dois.

Hélas, que je m'eſtimerois heureuſe,
Si tu trouvois ta gloire & ton plaiſir
En me perdant ! O perte glorieuſe,
Oſerois-tu me couter un ſoupir ?

Non, non, Dieu ſeul ſe poſſédant ſoi-même,
Infiniment tranquille & bienheureux,
Doit faire le bonheur du cœur qui l'aime :
Ou bien il eſt lâche, & non amoureux.

IV.

Dieu n'eſt loué que par la petiteſſe.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

POUR louer la Grandeur ſuprême,
Il faut ſortir hors de ſoi-même
Par de doux & de ſaints tranſports;
On doit s'anéantir en ſa préſence,
Faiſant de généreux efforts,
Et par d'agréables accords
Exalter ſa magnificence.

Sa grandeur qui n'a point de borne,
Et cette Majeſté ſi bonne
Doit attirer tout notre amour;
A cet amour joignons l'obéiſſance :
Il faut le bénir chaque jour;
L'eſprit & le cœur tour à tour
Doivent montrer leur dépendance.

Cet Être puiſſant, immuable
Veut un amour invariable,
Qui ſoit pur & ſans intérêt;
Il veut un cœur d'une extrême ſoupleſſe,
Soumis à tout ce qui lui plait,
Adorant ſon divin arrêt,
Qui toujours eſt plein de ſageſſe.

Ne déſirant plus que ſa gloire,
Il veut qu'on perde la mémoire
De tout, hormis de ſon honneur;
Sans regarder en nous ce qui ſe paſſe,
Les careſſes, ni la douleur,
Qu'on veuille de tout notre cœur
Qu'en nous ſa volonté ſe faſſe.

Et que reſpectant ſa Juſtice,
Qu'elle ſoit contraire ou propice,
On la reçoive également :
Qu'en ſon bonheur conſiſte tout le nôtre,
Et tout notre contentement.
Jamais un véritable amant
Ne doit en déſirer un autre.

L'amour pur eſt une ſcience,
Dont on a peu de connoiſſance;
Perſonne ne ſuit cette loi :
De l'amour-propre un chacun s'accommode;
Le petit ſentier de la foi,
La haine & le mépris de ſoi,
N'eſt point à préſent à la mode.

Vien, Seigneur, en magnificence,
Donne aux Enfans cette éloquence
Que déteſtent les forts eſprits;
Enſeigne aux grands quelle eſt leur ignorance :
Fais toi louer par les petits;
Dans leurs diſcours & leurs écrits
Fais voir quelle eſt ta Sapience.

Confonds par eux tant de faux ſages;
Détruis leur faſtueux langage,
Ennemi de ta vérité :
Donne aux Enfans cette haute Sageſſe
Qu'on trouve en la ſimplicité :
Pour combattre leur vanité
N'employe que la petiteſſe.

Tes Enfans rampent ſur la terre;
Chacun leur déclare la guerre;
Ils ſont un objet de mépris :
Mais l'abaiſſement fait toute leur gloire;
Leur cœur de ta grandeur épris
Ne cherche point d'autre prix,
Que celui de voir ta victoire.

Vien, commande, triomphe & régne;
Fais eſtimer ce qu'on dédaigne;
Rempli tout de ta Majeſté:
Que ton ſaint Nom ſoit à tous redoutable;
Puniſſant leur témérité,
Tempére ta ſévérité,
Et pardonne à l'homme coupable.

V.

En poſſédant Dieu on poſſéde tout bien.

AIR: *Le changement Iris vous eſt ſi doux.*

ETRE ſeul à ſeul avec ſon Époux,
Eſt quelque choſe de ſi doux
Qu'il ſurpaſſe toutes délices.
O vous qui régnez dans mon cœur,
Grand Dieu, qui m'êtes ſi propice,
Ecartez tout objet trompeur.

Sans vous, ſans vous tout n'eſt qu'amuſement
Qui flatte & qui ſurprend les ſens;
Le cœur n'y peut ſe ſatisfaire;
Divin Auteur de mes plaiſirs,
Vous ſeul avez droit de me plaire,
Et de remplir tous mes déſirs.

Vous poſſédant on poſſéde tous biens
On n'a plus charge ni liens;
On jouit d'une paix parfaite.
Toi qui t'amuſe à ce qui doit périr,
Sans être jamais ſatisfaite,
Aime ce qui ne peut mourir.

VI.

Dieu, le centre de l'ame.

AIR: *Ami, ne paſſons pas Creteil;*
ou, *Je ne me ſoucie plus de rien.*

PLUS notre centre eſt éminent,
Et plus on a d'empreſſement;
On déſire l'atteindre;
Et c'eſt un horrible tourment
De ne le pouvoir joindre.

Notre cœur n'a point de repos
S'il ne ſe perd dans le Très-haut:
C'eſt ſon centre & ſa vie:
Ailleurs il éprouve un cahos,
Qui tient l'ame aſſervie.

Dieu, comme le centre infini,
Sitôt que le cœur eſt uni,
Rend la courſe paiſible;
En nous ſéparant du fini,
Nous perd dans l'impaſſible.

La courſe augmente chaque jour,
On ſe repoſe en ſon amour:
Plus la courſe eſt rapide,
Et moins a-t-elle de détour;
Plus on trouve le vide.

Et c'eſt dans cette vaſtité,
Et cette pure immenſité,
Que l'on tombe ſans ceſſe,
Sans troubler la tranquillité:
Jamais on ne s'empreſſe.

Si le cœur a du mouvement
Pour arriver plus promptement

Juſqu'à ſon divin centre,
Il court bien plus rapidement
Auſſitôt qu'il y rentre.

Sa courſe eſt ſans émotion;
Elle eſt ſans agitation,
Tranquille & repoſée:
On ne trouve plus d'action;
L'ame eſt en Dieu paſſée.

C'eſt la rapidité du Tout
Qui nous entraine juſqu'au bout;
Et ſa courſe eſt immenſe:
Pour en venir bientôt à bout
Ceſſons la réſiſtance.

VII.

Différens effets de la préſence de Dieu en l'ame.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts*;
ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

COMME nous voyons le Soleil
Découvrir les moindres atomes;
Ainſi mon Dieu d'un ſeul coup d'œil
Nous découvre ce que nous ſommes:
La vertu, notre unique appui,
S'écoule & s'enfuit devant lui.

Devant la face de mon Dieu
On voit les montagnes ſe fondre,
Les rochers ſortir de leur lieu,
Et tout l'Univers ſe confondre:
C'eſt la préſence du Seigneur
Qui cauſe par-tout cette horreur.

Préſence pleine de douceur,
Tu fais des effets bien contraires:
Dans un tems tu n'es que rigueur;

En d'autre une paix ſalutaire
Accompagne toujours tes pas,
Le bonheur ne nous quitte pas.

Lorſque tu viens pour nous guérir
Des maux que nous a fait le monde,
Pour nous empêcher de périr,
Par une douceur ſans ſeconde
Tu nous appelles près de toi,
Ta bonté nourrit notre foi.

Mais lorſque Dieu veut tout de bon
Nous arracher hors de nous-mêmes,
Il agit d'une autre façon:
La préſence d'un Dieu ſupréme
Renverſe tout dans notre cœur;
Tout eſt confuſion, horreur.

Ah! que ſon œil eſt pénétrant,
Qu'il nous voit bien d'une autre ſorte,
Ce qui paroiſſoit ci-devant
Aux yeux une vertu très-forte,
Lorſqu'on eſt mis en vérité,
Ne paroit plus que vanité.

O vous, beaux cédres du Liban,
Soyez briſés par ſa préſence;
De ce que vous aviez de grand
Qu'il n'en reſte que l'apparence:
Pour faire un chemin au Seigneur,
Il faut briſer toute hauteur.

Vous rugiſſez avec horreur,
Comme un lion dans ſa caverne;
Vous déplorez votre malheur,
Et faites retentir la plaine
De votre affreux gémiſſement,
Accablés d'un bras tout-puiſſant.

Vous vous livrez à la douleur,
Pour n'en pénétrer pas la cauſe;
Il faut un chemin au Seigneur,

Et votre hauteur s'y oppoſe :
Laiſſez-vous bientôt renverſer ;
Par vous on le verra paſſer.

Mais ſi vous voulez ſubſiſter
Sur le plus haut de la montagne,
Vous le verrez s'en écarter,
Traverſant la baſſe campagne :
Il deſcendra juſqu'au profond
Des inacceſſibles vallons.

On voudroit toujours acquérir ;
Mais on ne voudroit jamais perdre :
On voudroit vivre & non mourir ;
Et ſemblables à ces hauts cédres,
On ne veut point être abattus :
Dieu ſe moque de nos refus.

Recevons donc du Tout-puiſſant
La douleur ainſi que la joie :
Laiſſons-nous conduire en enfant ;
Et ne cherchons point d'autre voie
Que celle de ſon bon plaiſir :
Ah ! bornons là notre déſir.

VIII.

Les dons de Dieu doivent retourner à lui.

AIR : *Léandre ;* ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

DU ſang la circulation
Eſt une figure parlante
De la céleſte impreſſion,
De ſa grace plus excellente.
Tout doit retourner au Seigneur
Comme le ſang retourne au cœur.

Le ſang fixé dans quelque endroit
Dérange la ſanté des hommes :

Si l'on croit avoir quelque droit
Sur ſes dons, ſur ce que nous ſommes,
Notre amour devient vicieux,
Indigne des faveurs des cieux.

Nous arrêtons les dons de Dieu
Quand nous les voulons pour nous-mêmes :
Ils ne ſont bien que dans leur lieu ;
Leur lieu c'eſt l'eſſence ſuprême.
Tout en ſort, tout doit aboutir
En lui, comme il en doit ſortir.

C'eſt là le ſecret de l'amour
Qu'il ſoit en nous comme en lui-même.
Ce flux & reflux doit toujours
Recouler de ces deux extrêmes ;
De Dieu juſqu'à notre néant,
Du néant juſqu'au Tout-puiſſant.

Point d'amour, point de vérité
Sans cette juſte économie ;
Car la divine charité
De notre ame ſeroit bannie
Sans cet équitable retour,
Source & ſoutien de notre amour.

Nous ſavons que la Trinité
Sort de ſon unique Principe,
Puis retourne en ſon unité
De qui tout eſt, tout participe ;
Le Fils engendré chaque jour,
Du Pere & du Fils ſort l'Amour.

Dieu le Pere engendre aujourd'hui
Son Verbe par ſa connoiſſance ;
L'Eſprit ſaint des deux eſt produit
La mutuelle jouiſſance,
Du Pere & du Fils ſort l'Amour
Qui dans L'UN s'abîme à ſon tour.

Ne fixons point du Tout-puiſſant
Par notre amour propre la grace ;

Renvoyons dans le méme inſtant
Ce qu'il donne; quoiqu'il en faſſe,
Soyons contents de notre ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

IX.

Ecouter Dieu en ſilence.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

O Vous, charmante voix, qui parlez dans mon ame,
Qui vous faites entendre en ſecret à mon cœur !
Votre parler eſt un doux calme
Sans diſcours, méme ſans ſaveur.

Vous gardez en parlant un amoureux ſilence,
Qui vous fait diſcerner bien plus que les diſcours :
Que ce ſilence a d'éloquence
Pour nous imprimer vos amours !

Vous parlez à mon cœur, & mon cœur parle à d'autre :
Qui veut vous écouter, le fait, mais dans la paix ;
Cette paix dont parle l'Apôtre,
Surpaſſe les ſens plus parfaits.

Cette muette voix veut une ame muette ;
Que tout ſe taiſe en nous pour la laiſſer agir :
C'eſt là l'ame que Dieu ſouhaite
Pour s'y tracer avec plaiſir.

Mais notre activité s'oppoſant à ce calme,
Arrête en méme tems l'action de mon Dieu :
C'eſt la paſſiveté de l'ame,
Et la paix qui lui donne lieu.

Mais notre eſprit déçu d'une fauſſe apparence,
Veut toujours ſe mouvoir pour l'attirer à ſoi :
Il perd par ſa vaine prudence
Ce qu'il eût acquis par la foi.

Sitôt qu'il ne ſent pas l'opérer de la grace,
Perſuadé qu'il eſt qu'il faut toujours ſentir,
Remuant cette belle glace,
Il ne fait rien que la ternir.

L'ame tranquille, ainſi qu'une glace très-pure,
Reçoit facilement l'image du Seigneur :
L'empreſſement de la nature
L'empéche de ſe peindre au cœur.

On cherche inceſſamment, on veut de l'aſſurance ;
Et l'on détruit par là le parfait abandon :
Au lieu que par la patience
On a le Donneur & le don.

Pour vouloir trop avoir, on perd ce qu'on poſſéde :
Connoître, voir, ſentir eſt contraire à la foi :
Le Tout-puiſſant veut qu'on lui céde ;
Il veut commander en grand Roi.

Commandez & régnez ; qu'à jamais votre Empire
Se faſſe reſpecter dans ce grand Univers :
C'eſt pour cela que je ſoupire
Et que je conſacre mes vers.

X.

Servir Dieu avec joie & liberté de cœur.

AIR : *La jeune Iris ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

QUE la largeur du cœur eſt néceſſaire
Pour arriver à Dieu plus promptement !
Tout ce qui le retrécit & reſſerre,
Ne nous cauſe que du retardement.

La liberté que le Seigneur nous donne,
Vient du plaiſir qu'il verſe au fond du cœur :
Cette gaieté que l'Apôtre ordonne
N'a rien qui ne plaiſe à notre Sauveur.

Tu ſeras, dit Jéſus, ſûrement libre,
Si le Fils te donne la liberté :
Il faut faire ton plaiſir de me ſuivre ;
Que mon fardeau a de légéreté !

Celui qui me ſert d'un air trop farouche,
Marque qu'il eſt contraint en me ſervant :
Si l'on entend le contraire en ſa bouche,
Sa triſteſſe tous ſes diſcours dément.

Un cœur content, perſévére ſans peine ;
Un cœur étroit a des hauts & des bas :
Dans ſon chemin il perd ſouvent haleine ;
A peine a-t-il commencé qu'il eſt las.

Je verſe au cœur une certaine joie
Lorſqu'on me ſert ſans crainte & ſans détour.
Tous les travaux qu'on ſouffre dans ma voie,
Ne ſervent que pour affermir l'amour.

Le pur amour ne compte point la peine ;
Il fait tout ce qu'il faut alégrement :
Jamais ſon eſprit ne ſouffre de gêne ;
Car le cœur pur fuit le reſſerrement.

En ſervant Dieu l'amour pur ſe contente ;
Il eſt au centre de tous les plaiſirs :
L'ame n'a plus la triſteſſe inconſtante ;
Le pur amour enléve les déſirs.

Dieu, dont la bonté ſurpaſſe l'idée
Que notre eſprit oſeroit s'en former,
Veut la paix ; il nous l'a recommandée ;
Pourquoi tant craindre, & tant nous alarmer ?

Pourquoi veut-il que le cœur ſoit au large ?
Il eſt immenſe & le cœur ſi petit.
Il nous a tous tirés de l'eſclavage,
Pour nous rendre libres par Jéſus-Chriſt.

XI.

XI.

L'Alcion, emblême du cœur qui repoſe en Dieu.

AIR : *On ne vit plus* ; ou, *Léandre.*

L'ALCION au milieu des flots
Fait ſon nid ſans craindre l'orage ;
Et goûte un aſſuré repos,
Quand la mer écumant de rage
Vient briſer les plus grands vaiſſeaux,
Et les enfonce dans les eaux.

Il éléve là ſes petits,
Leur fourniſſant leur nourriture :
Ils ſe repoſent dans leurs nids,
Quoique tout tremble en la Nature ;
Et trouvent leurs contentemens
Dans la fureur des élémens.

Notre cœur comme un petit nid,
Lorſqu'en Dieu notre ame repoſe,
Demeure à ſon vouloir uni ;
Rien à ſon bonheur ne s'oppoſe :
Car plus le flot eſt mutiné,
Et plus il ſe croit fortuné.

Plus on le bat de toutes parts,
Et plus il voit fondre l'orage ;
Sans craindre douleurs ni hazards
Il ſent redoubler ſon courage,
Et ſe laiſſe tranquillement
A la fureur de l'élément.

Plus il s'abandonne à ſon Roi,
Plus il reſte en ſon équilibre ;
Sans reſſentir aucun effroi
Il vit content autant que libre,

Ne laiſſant entrer en ſon cœur
La défiance ni la peur.

Comme l'Alcion ne reçoit
Jamais au nid la mer ſalée,
Il faut que l'eſprit de la foi
Soutienne l'ame défolée,
N'admettant jamais de déſirs,
De douceurs, ni de déplaiſirs.

L'ame amoureuſe de ſon Dieu
Demeure ferme dans ſon centre :
Quoique la tempête en tout lieu,
Sans qu'aucun la puiſſe défendre,
Semble la devoir ſubmerger;
Rien ne peut la faire changer.

Les flots ne nous gagnent jamais
Lorſqu'en Dieu demeurant tranquilles,
Nous voulons tout ce qu'il lui plaît :
Heureux dans notre domicile
Nous entendons gronder les vents;
Mais de tout nous ſommes contents.

Si nous quittons notre abandon,
En un moment la mer y rentre;
Nous roulons ainſi qu'un bâlon
Après avoir perdu le centre :
Souvent nous ſommes engloutis;
Là tous nos eſpoirs ſont péris.

Si l'on ſavoit de l'abandon
Et la douceur & l'avantage,
On le verroit comme un grand don :
Mais l'homme a ſi peu de courage,
Dès qu'il voit le moindre danger
Il ne fait plus que s'affliger.

Béniſſons toujours le Seigneur,
Malgré les ondes mutinées,
Faiſons hommage à ſa grandeur
En acceptant nos deſtinées,

Sans jamais reculer d'un pas
Quoique ſi proches du trépas.

XII.

S'occuper de Dieu ſans penſer à l'avenir.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer.*

ON attend toujours quelque fleaux :
Le Seigneur les envoie en maniere inſenſible;
On ne ſent preſque pas chaque jour ces grands maux :
On en attend toujours un plus terrible.

Ne penſons point à l'avenir :
Mais laiſſons au Seigneur, ſelon ce qu'il ordonne,
Ou de les reculer, ou bien de les finir :
A ſes décrets tout mon cœur s'abandonne.

Je ne puis craindre ou déſirer;
C'eſt le moment divin auquel je m'abandonne :
Car pourquoi me remplir, & pourquoi ſoupirer ?
Ce que je crains n'eſt pas ce qu'il ordonne.

Pourquoi ces penſers ſuperflus,
Songeant à l'avenir, ô Vérité ſuprême ?
Tout ſonger, tout prévoir ne ſeroit qu'un abus :
Il faut t'aimer ſans penſer à ſoi-même.

Pour moi je me livre à la mort,
Sans être inquiété du genre de ſupplice :
Hélas ! mon ſort ſera toujours un heureux ſort
Entre les mains, grand Dieu, de ta Juſtice.

Je veux donc m'occuper de toi,
Et laiſſer l'avenir aux ſoins de ta puiſſance;
Et je ſerai toujours, ainſi que je le doi,
Soumis aux loix qu'a fait ta providence.

Le tems préſent fait mon bonheur;
Je le veux employer à procurer ta gloire :

Je ne prends plus de part que pour toi, mon Seigneur;
De l'intérêt j'ai perdu la mémoire.

Dieu juſte, grand, ſaint, glorieux
Doit remplir déſormais & mon cœur & mon ame:
Sans me laiſſer ſaiſir d'un déſir curieux,
J'envoie en lui mes déſirs & ma flamme.

XIII.

Véritable bonheur.

AIR : *J'avois juré plus de cent fois.*

HEUREUX de qui la volonté
N'a plus de conſiſtance;
Et qui met ſa félicité
Dedans la dépendance!

Heureux celui qui ne veut rien
En s'oubliant ſoi-même,
Et qui ne connoit d'autre bien
Que le Vouloir Suprême!

Heureux qui ne déſire plus;
Il poſſéde ſon ame,
Tout lui paroiſſant ſuperflu,
Puiſque Dieu ſeul l'enflamme.

Heureux le vrai pauvre d'eſprit
Qui n'aime rien ſur terre!
Il ſe trouve ſouvent réduit
A l'extrême miſére.

Heureux qui ne s'attache point
Au goût dans la priere!
Son cœur & ſon eſprit eſt joint
A la ſource Premiere.

Heureux qui dépouillé de tout
Se quitte auſſi ſoi-même!
S'il ſe hait il en vient à bout,
Et c'eſt alors qu'il aime.

Heureux celui qui fait aimer
Dieu ſeul & pour lui-même!
Le trouble ſert à le calmer,
Car c'eſt en Dieu qu'il aime.

Heureux qui vit mort ici bas
Mépriſant les délices;
Qui de ſon JÉSUS ſuit les pas
Choiſiſſant les ſupplices!

XIV.

Le bonheur de l'ame amante n'eſt qu'en Dieu ſeul.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

LES hommes tendent tous à devenir heureux;
Ils ne cherchent rien autre choſe:
Le bonheur d'un cœur amoureux
Conſiſte en l'objet qui le cauſe.

Si je m'aime beaucoup, mon bonheur eſt en moi:
Si j'aime quelque créature,
L'être créé me fait la loi,
Et ſurmonte en moi la nature.

Si je n'aime que Dieu, mon bonheur eſt en lui;
C'eſt lui qui rend mon ame heureuſe:
Ce qu'il eſt fait mon ſeul appui;
Sa gloire me rend glorieuſe.

Si je ne m'aime plus, je n'ai plus d'intérêt,
Si ce n'eſt pour l'objet que j'aime:
Tout de ce cher objet me plaît;
Mon Amour me change en ſoi-même.

Si mon Amour ſouffroit, il me feroit ſouffrir :
Il eſt heureux, je ſuis contente :
S'il ſe plaît de me voir pâtir,
Mon bien eſt d'être pâtiſſante.

Je dis que mon bonheur ne gît qu'en mon Objet ;
Que ſans regarder autre choſe,
Je lui délaiſſe le ſujet
Dont il eſt la premiere cauſe.

En le lui délaiſſant, je n'y veux plus penſer :
Cette beauté ſi raviſſante
Ne me laiſſe pas retourner
Vers l'intérêt de ſon amante.

Tout nous plaît de l'Amour ; & ſon commandement
Pour l'amante eſt loi favoureuſe :
Car l'amour n'a point de tourment
Qui ne plaiſe à l'ame amoureuſe.

S'il frappe, que ſes coups ſont un plaiſir charmant !
O main, main toujours adorable,
Pourrois-tu me faire un tourment,
Qui ne me parût pas aimable ?

Je pourrois vous aimer au milieu des enfers :
Cet amour changeant ſa nature,
Trouve dans ſes malheurs divers
Son Dieu, non pas la créature.

Le feu, tous ſes tourmens, ordonnés par l'Amour,
Sont des lieux remplis de délices ;
Il ſait changer la nuit en jour,
Tournant en plaiſirs les ſupplices.

Concluons donc de là, que le parfait bonheur
Se trouve dans la choſe aimée :
C'eſt le penchant de notre cœur ;
Et l'amour fait ſa deſtinée.

Notre cœur eſt bien plus dedans l'objet aimé,
Que dans le ſujet qu'il anime :
Si l'Amour m'avoit condamné
J'en ſerois l'heureuſe victime.

XV.

Sageſſe Chrétienne.

AIR : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

O Divine Philoſophie !
Tu calmes tous nos mouvemens ;
Ce que ne fait pas l'apathie
De nos faux Sages du vieux tems,
Et qui n'étoit qu'une folie
Sans objet & ſans fondement.

Ils vouloient être eſtimés ſages,
Foulant aux pieds la vanité ;
Mais l'orgueil étoit leur partage
En relevant la pauvreté :
Ils étoient dedans l'eſclavage
Lorſqu'ils vantoient leur liberté.

Mais Jéſus, Sageſſe éternelle,
Sans faſte & ſans déguiſement,
Otant tout à l'ame fidelle
La met dans un ſaint dénûment,
La rendant pauvre & ſimple, en elle
Dieu ſeul fait tout parfaitement.

Son humilité la rend ferme
Dans les mépris, dans les travaux,
Enviſageant toujours ſon terme
Trouvant en lui ce qu'il lui faut :
Qu'elle ſoit libre ou qu'on l'enferme,
Elle n'a plus ni bas ni haut.

Plus elle eſt foible & mépriſée,
Plus elle s'unit à ſon Roi,
Quoique des mondains la riſée,
Se ſoutenant dedans ſa foi,
Sans vouloir être ſoulagée,
Ni tourner un regard ſur ſoi.

Elle ne peut être abaiſſée,
N'ayant pour ſoi que du mépris:
Elle n'eſt non plus réhauſſée,
La gloire lui paroit ſans prix:
Elle n'eſt jamais déſolée,
Son eſprit de rien n'eſt ſurpris.

Mais cette égalité parfaite
Ne donne aucun contentement,
Venant de l'entiere défaite
Du vouloir, du raiſonnement.
On eſt au fort de la diſette
Sans éprouver le manquement.

Pauvreté chez qui tout abonde!
Que faut-il à qui ne veut rien?
Au ciel, ſur la terre & ſur l'onde
Tout lui paroit ſon propre bien:
On eſt déhors & dans le monde
Sans aucun plaiſir ni ſoutien.

XVI.

La Vérité ne ſe connoit que par l'amour pur.

AIR: *La jeune Iris*; ou, *Ces près, ces bois, ces ruiſſeaux, ces fontaines.*

LA vérité ſe cache en ſon myſtere;
Elle s'enveloppe en l'obſcurité,
Et couvre le brillant de ſa lumiere:
On la connoit par ſa ſimplicité.

La vérité fut toujours ſimple & nue;
Quand on la couvre, on la déguiſe aux yeux:
Sitôt qu'en Dieu notre ame eſt parvenue,
On trouve en elle un goût délicieux.

Elle déplaît à qui s'aime ſoi-même,
En lui faiſant ſentir l'impureté
Qui pénétre le fond du cœur qui s'aime
En le dérobant à la vérité.

O pur amour, toi ſeul la fais connoître;
On ne ſauroit la poſſéder ſans toi:
Le propre amour qui la fait diſparoître,
Dérobe auſſi l'amour chaſte & la foi.

La vérité ſe couvre d'un nuage,
Qui n'eſt pénétré que du pur amour:
La vérité nous tire d'eſclavage,
Montrant la liberté dans ſon plein jour.

Aimez la vérité qui vous rend libre;
Vous êtes ſans elle en captivité:
La vanité nous flatte & nous enivre;
Son menſonge nous paroît vérité.

L'œil épuré admire tous tes charmes,
O vérité! que tout le monde fuit:
Pour te combattre on prend ſouvent les armes,
Fuyant ton jour on n'aime que la nuit.

Non la nuit que la foi rend lumineuſe;
Mais la nuit du menſonge & de l'erreur;
On craint cette ſageſſe ſavoureuſe
Dont la vérité remplit notre cœur.

Comme un hybou nous fuyons ſa lumiere,
Nos foibles yeux ne la peuvent ſouffrir:
Lorſqu'elle vient deſſiller la paupiere,
Nous nous croyons déja prêts de périr.

Oiſeaux de nuit, nourris dans les ténèbres,
Nous ne ſaurions ſupporter la clarté:
Nous ne voyons que des objets funébres,
Que nous nommons plaiſirs & vérité.

Aveuglement de tous tant que nous ſommes!
Pour nous le jour eſt nuit, la nuit eſt jour;
Si nous en croyons preſque tous les hommes,
L'amour pur, faux; & vrai le propre amour.

C'eſt ainſi qu'on renverſe toutes choſes:
On nomme le bien mal, & le mal bien.
On fait ſouvent de ces métamorphoſes:
Mon cœur s'en moque, & n'en témoigne rien.

XVII.

La vérité n'a point de partiſans dans le monde.

AIR : *Votre empire eſt trop ſévére* ; ou, *Uſez mieux ô beauté fiere.*

VÉRITÉ que je révére,
Vien dans le fond de nos cœurs ;
La politique eſt contraire
A tes divines ardeurs :
Le monde n'eſt que fineſſe,
Menſonge, déguiſement ;
Il oſe nommer ſageſſe
Cet étrange aveuglement.

O vérité ſimple & nue,
Tu n'as plus de partiſans !
Ce penſer ſouvent me tue :
L'amour pur fait les Enfans,
Une ſincere innocence
Et l'humble ſimplicité ;
La véritable ſcience
Se trouve en la vérité.

Tous les hommes la combattent,
La traitant avec mépris ;
Elle eſt pure & délicate
On en ignore le prix :
Elle fait les belles ames,
Et les rends dignes de Dieu :
Il n'eſt point de pures flammes
Qui ne naiſſent de ce feu.

Elle eſt fidelle compagne
De la pure charité ;
Elle habite la campagne,
Et fuit la grande cité ;

Elle ſéjourne aux bocages
Cherchant les déſerts affreux :
Le monde n'eſt qu'eſclavage
Lorſqu'il ſe croit bienheureux.

La vérité nous rends libres,
A dit ſouvent le Sauveur ;
Tenons toujours l'équilibre,
Nous éviterons l'erreur :
Les Enfans de la Sageſſe
Sont ceux de la Vérité ;
Ils préférent la baſſeſſe
Au faſte, à la vanité.

Lorſqu'on mépriſe la gloire
C'eſt pour ſe mieux élever ;
On veut vivre dans l'hiſtoire,
Se faire canoniſer :
C'eſt ainſi que l'on rafine,
Couvrant ſouvent ſon orgueil
D'une humilité ſi fine
Qu'il nous ſuit juſqu'au cercueil.

O que j'aime ma foibleſſe,
Mes miſéres, mes défauts !
La vérité me careſſe :
Je fuis ce qui paroit haut,
Je n'aime que la baſſeſſe ;
Elle habite ſon ſéjour ;
Et c'eſt par la petiteſſe
Qu'on peut lui faire la cour.

O venez deſſus la terre,
Vous qui vivez dans les cieux !
„ Chacun m'y feroit la guerre,
„ Je n'ai que des envieux :
„ Les partiſans du menſonge
„ Ont ſi fort pris le deſſus,
„ Qu'on me prendroit pour un ſonge,
„ Qui fuit & ne paroit plus.

„ Je ſuis l'épouſe fidelle
„ Du Seigneur de l'Univers ;
„ Tous ceux qui m'ont fait querelle
„ Habitent dans les enfers :
„ A préſent comme inconnue
„ Je vis avec les Enfans ;
„ Et parce que je ſuis nue,
„ Je n'ai point de partiſans.

„ La fauſſeté s'accommode
„ De magnifiques habits ;
„ Elle eſt toujours à la mode :
„ Les Grands ſont ſes favoris ;
„ Chacun la craint, la reſpecte ;
„ Elle procure l'honneur.
„ Ah ! que je ſerois ſuſpecte
„ De parler ſelon mon cœur !

„ Je cherche la ſolitude,
„ Afin de me mieux cacher ;
„ Un chacun me trouve rude,
„ Et ne veut point m'approcher :
„ On n'aime que la molleſſe,
„ Et ce qui flatte l'eſprit,
„ Avec la délicateſſe ;
„ Je ne trouve aucun crédit.

XVIII.

La divine Sageſſe cache ſes meilleurs amis.

AIR : *Mon cher troupeau.*

TOUT ainſi qu'à la tourterelle,
Je vous dis, mon divin Epoux,
Donnez-moi promptement des ailes,
Afin que je vole vers vous.

Et qu'éloigné de toute choſe,
Je prenne vers vous mon eſſor ;
Qu'en votre ſein je me repoſe
Et m'y cache juſqu'à la mort.

Ah ! que mon ame ſoit perdue,
Sans que mes ſens puiſſent ſavoir
Ce qu'elle ſera devenue ;
Que l'eſprit ne la puiſſe voir.

Et qu'ignoré de tout le monde,
Je ne ſois connu que de vous :
C'eſt une grâce ſans ſeconde,
Dont le bonheur me ſera doux.

Amour, vous aimez qu'on ſe cache :
Mais vous nous cachez beaucoup mieux :
Que jamais aucun ne me fâche,
Dérobez-moi de tous les yeux.

Que mon ſecret ſoit en vous-même ;
Et que nul autre n'en ait part :
Faites que le cœur qui vous aime
Avec vous demeure à l'écart.

La ſolitude & le ſilence
Peuvent bien cacher quelque tems :
Mais que la foibleſſe & l'enfance
Nous couvrent mieux aux yeux des grands !

On ne voit rien qui ne les bleſſe,
Et qui n'attire leur mépris :
Ainſi la divine Sageſſe
Sait cacher ſes plus favoris.

XIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *La jeune Iris.*

LAISSONS, laiſſons là le diſcours frivole,
Aimons, aimons; & nous ſerons inſtruits :
Puiſque l'amour eſt l'excellente école
Qui ſurpaſſe le ſavoir des eſprits.

Du pur amour la ſcience ſecrette
Se renferme dans l'intime du cœur :
C'eſt lui qui rend la parole muette,
Qui ne ſait qu'évaporer ſon ardeur.

Ce feu ſacré ſe concentre en ſoi-méme ;
Il ne laiſſe rien paroître au-déhors :
Plus il ſe cache au fond du cœur qu'il aime,
Et moins on y remarque de tranſports.

L'amour qui s'évapore en ſes paroles,
Eſt bien foible, quoiqu'il paroiſſe grand :
C'eſt de cet amour qu'on fait des idoles
Le pur amour n'a point de partiſan.

Heureux amour, que tout le monde ignore,
Et qui ſait ſe cacher avec tant d'art !
C'eſt par vous que le Seigneur que j'adore
Poſſéde l'Epouſe ; mais à l'écart.

Elle eſt en vous, & vous paſſez en elle;
Ainſi qu'une éponge au fond de la mer :
On ne voit plus cette Epouſe fidelle,
Vous la faites encor plus abimer.

Cet Océan d'amour qui l'environne,
La dérobe même à ſes propres yeux :
Déhors elle eſt comme une autre perſonne ;
Mais le dedans avoiſine les cieux.

Dieu ſeul en ſon cœur s'aime & ſe contemple ;
Elle adhére ſans y prendre de part :
L'amour qui de ſon ame a fait un temple,
La rend déhors ſimple, pure & ſans fard.

XX.

Sans la croix on ne peut point aller à Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

SI vous voulez mourir & vivre ſûrement,
Que la croix ſoit votre demeure ;
Ne la quittez-pas un moment,
Et choiſiſſez la toute à l'heure.

Elle vous conduira au Pere par le Fils,
Si vous la prenez pour partage :
Ce ne peut être qu'à ce prix,
Que vous aurez ſon héritage.

On veut avoir ſes dons ; mais lorſqu'il faut ſouffrir
Chacun fuit, chacun ſe retire ;
Sans ſe renoncer & mourir,
On n'entre point dans ſon empire.

Jéſus quitte les cieux pour vivre pauvrement ;
Il a ſouffert dés ſa naiſſance :
On veut ſe dire ſon Enfant;
Et l'on évite la ſouffrance.

Sa vie eſt de douleurs ; il meurt dans les tourmens ;
Il porta la croix qui le porte :
Mettons notre contentement
Dedans la peine la plus forte.

Pour ſouffrir purement, il faut ſouffrir ſans choix,
Prendre la croix qu'il nous deſtine,
Et la porter juſqu'aux abois :
Ah ! c'eſt-là la route divine.

On croit être dévôt ſuivant ſa volonté,
Et non pas celle de mon Maître :
C'eſt un manteau de vanité,
Que le grand jour fera paroître.

La douleur au-déhors, & la croix au-dedans;
C'eſt là ſon divin caractere,
Qui fait diſcerner les Enfans
De ténèbres & de lumiere.

La croix ſe trouve en tout, méme dans nos défauts;
Car la vérité l'accompagne :
Elle fait diſcerner le faux ;
Malheur à celui qu'elle épargne !

XXI.

Qui ne ſait ſouffrir n'aime guere Dieu.

AIR : *La jeune Iris.*

DIEU juſte & ſaint me fait aimer ſes chaînes,
Bien qu'il ſemble rebuter mes ſoupirs :
Si ſon amour a de ſi douces peines,
Hélas ! quels ſeront doncque ſes plaiſirs !

Ces voluptés ſi chaſtes, ſi céleſtes,
Que le cœur pur ſait goûter ici bas,
Font que malgré les accidens funeſtes
Son ſort lui paroît plein de mille appas.

Qui ne ſait pas ſouffrir ne t'aime guere,
Quoiqu'il ſe vante d'être ton amant :
Son cœur lâche eſt celui du mercenaire ;
Il ignore le bien du châtiment.

Soyons petits; ſupportons tout outrage ;
Comme un enfant ſoumettons-nous aux coups :
Et nous aurons l'amour pur en partage,
Sans diſcerner ni l'amer ni le doux.

XXII.

La ſoupleſſe de l'ame finit ſes peines.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts* ; ou, *Léandre.*

LE feu perd ſon activité,
Lorſque rien ne fait réſiſtance :
Et la divine charité
Ne fait ſentir ſa véhémence
Qu'au cœur qui réſiſte à ſon feu,
Et n'eſt pas ſouple à ce qu'il veut.

Si rien ne réſiſtoit au feu,
Sans s'arrêter deſſus la terre,
En outrepaſſant tout milieu,
Il retourneroit à ſa ſphére :
Ainſi notre docilité
Nous abime dans l'unité.

La juſtice qui fait ſouffrir
Un horrible tourment à l'ame,
Sitôt qu'on ſait s'anéantir
On ne ſouffre plus de ſa flamme ;
Mais on éprouve que ſes feux
Loin d'affliger, rendent heureux.

Sitôt qu'on ne réſiſte pas,
On ſent la flamme vengereſſe
Qui ſe montre avec ſes appas,
Changeant ſa rigueur en careſſe ;
Et qui fait la félicité
De celui qu'elle a tourmenté.

Abandonnons-nous au Seigneur,
Et nous verrons finir nos peines :
Paſſons dans notre Créateur ;
Car les réſiſtances ſont vaines :

Soyons à lui parfaitement ;
Il finira notre tourment.

Le Feu ſe perdroit dans les Cieux,
S'il ne rencontroit point d'obſtacle :
De même le cœur amoureux,
Par un admirable miracle,
Se perd dans le Souverain Bien
Sitôt que rien ne le retient.

XXIII.

La vraie pauvreté d'eſprit.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

ON parle bien ſouvent d'être pauvre d'eſprit ;
Et c'eſt ce qu'on ne connoit guere :
Lorſque Jéſus nous en inſtruit,
Il montre ſon vrai caractere.

L'obſcure foi produit le parfait dénûment ;
Elle dérobe nos penſées,
Ne nous laiſſant pas ſeulement
La poſſeſſion de nos idées.

Le vrai pauvre d'eſprit n'admet nulle raiſon,
Toujours s'éloignant de ſoi-même ;
Il devient pauvre tout de bon,
Puiſqu'il ſe perd juſqu'à l'extrême.

En ſe perdant de goût, de vue, & ſentiment,
Sa pauvreté devient entiere :
Ce n'eſt plus qu'un vil excrément,
Qu'on bannit de deſſus la terre.

Qui ne poſſéde rien, & ſe veut poſſéder,
Quand il ſe dit pauvre eſt très-riche :
Mais qui de ſoi ſe peut vider
Rend à la pauvreté juſtice.

Je dis que c'eſt trop peu, que de ne rien avoir :
La pauvreté ſpirituelle
Exclut juſqu'au moindre vouloir ;
Et c'eſt la pauvreté réelle.

Nous voulons conſerver mille choſes pour Dieu,
Lorſqu'il en veut le ſacrifice :
C'eſt la matiere d'un grand feu ;
Et ce feu vient de ſa Juſtice.

Saül voulut garder l'élite des troupeaux ;
C'eſt pour Dieu que je les deſtine,
Dit-il au Prêtre du Très-haut :
Ainſi l'amour propre rafine.

Savoir bien obéir, c'eſt ſavoir bien donner :
A-t-il beſoin de quelque choſe
Ce Dieu qui doit tout dominer,
Et qui de tous biens eſt la cauſe ?

Ah ! ne nous flattons point ; c'eſt vouloir poſſéder
Que de ſe poſſéder ſoi-même ;
C'eſt un prétexte pour tromper,
Dire que c'eſt pour Dieu qu'on s'aime.

Se quitter, ſe haïr ; c'eſt obéir à Dieu ;
C'eſt l'agréable ſacrifice
Qu'il exige de notre feu ;
C'eſt à lui qu'il ſe rend propice.

La pauvreté d'eſprit conſiſte aſſurément
A ne faire aucune réſerve,
Se délaiſſer ſincérement,
Ne faire au MOI jamais de tréve.

Ni volonté, ni choix, ni goût, ni ſentiment,
Ni nul bien que l'on puiſſe dire,
C'eſt où gît le vrai dénûment ;
Et c'eſt plus que je n'oſe écrire.

XXIV.

Aimer la baſſeſſe & le néant : (ſeul miracle après la naiſſance de JÉSUS-CHRIST.)

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

POURQUOI voulons-nous des miracles,
Et qu'ils brillent devant nos yeux ?
Nous avons les oracles
De nos anciens aïeux ;
Et dans le Tabernacle
On expliquoit nos vœux.

Mais depuis cette humble naiſſance
De Jéſus, Monarque des Cieux,
La foi c'eſt l'évidence
Qui plaît devant ſes yeux ;
Et la Divine eſſence
Ne peut s'expliquer mieux.

C'eſt par ce Fils qu'il nous enſeigne
A n'eſtimer rien que la foi :
Tout le reſte on dédaigne
Dans la nouvelle loi.
Voulez-vous que je peigne
Les vouloirs de mon Roi ?

La foi ſuppoſe une croyance
Simple, qui ne veut rien ſavoir :
L'amour eſt la ſcience
Qu'elle veut ſeule avoir :
Et n'admet d'évidence
Qu'à ne plus rien vouloir.

C'eſt l'enfance, la petiteſſe,
Avec l'humilité de cœur,
La douceur, la ſoupleſſe,
Le mépris de l'honneur,

Qui plaît à la Sageſſe,
Et fait notre bonheur.

Je ne connois d'autre miracle
Pour l'homme vain, qu'être petit :
Je ne veux d'autre oracle,
Qu'être pauvre d'eſprit ;
Et n'y vois d'autre obſtacle,
Que vouloir du crédit.

Si je pouvois faire comprendre
Où va l'anéantiſſement,
Ce qu'un Dieu vient apprendre
Par ſon abaiſſement ;
On ne pourroit m'entendre
Qu'avec étonnement.

Si nous n'aimons notre miſere,
Nous dérobons au Souverain :
C'eſt le ſeul caractere,
Qui fait l'homme de bien ;
Et tout autre myſtere
Le tire de ſon rien.

Que notre baſſeſſe eſt profonde !
Je ne la vois que par la foi :
L'audace eſt ſans feconde
De vouloir tout pour ſoi ;
Et cependant le monde
S'en veut faire une loi.

Le ver qui rampe ſur la terre,
Ne peut être bien autrement ;
Il eſt dans la pouſſiere
Comme en ſon élément :
Et c'eſt dans ſa miſere
Qu'il ſe trouve content.

Mettez-le ſur l'or, ſur la pourpre,
Vous le verrez bientôt languir ;
Il ſe deſſéche, il ſouffre,
Et tâche d'en ſortir :

Dans la terre il s'engouffre
Y trouvant ſon plaiſir.

Le néant eſt donc notre place ;
Ailleurs nous ne ſommes pas bien :
C'eſt où mon Dieu me chaſſe :
Si je ſuis dans mon rien,
Je rentre dans ſa grace ;
Il devient mon ſoutien.

Je dis donc que les témoignages
Sont faits pour l'incrédulité ;
Et que notre partage
Eſt la fidélité :
L'un marque l'eſclavage,
L'autre la liberté.

Il ne faut plus que la parole ;
Puiſque le Verbe en s'incarnant
Nous inſtruit dans l'école
De ſon abaiſſement :
Tout le reſte eſt frivole,
Et vain amuſement.

Qu'on prend facilement le change !
Et qu'on aime le merveilleux !
Un Ange eſt toujours Ange
Sur terre & dans les Cieux ;
Et rend même louange
A ſon Roi glorieux.

J'appréhende qu'on ne s'égare,
Sous prétexte de quelque bien :
Que pour aimer le rare,
On ſorte de ſon rien ;
Et qu'on ne ſe prépare
Un éternel chagrin.

Dieu veut (*a*) que Moïſe à la pierre
Parle ; il ſe ſert de ſon bâton :

(*a*) *Voyez* Les Explications de l'Auteur ſur *Nombre* 20. v. 10, 11.

Les actions premieres
Ne ſont plus de ſaiſon :
Du Verbe ce myſtere
Eſt la comparaiſon.

Jéſus-Chriſt, Sageſſe éternelle,
Agit & parle en même tems :
Et c'eſt cette merveille
Que l'on voit à préſent :
Chrétien prête l'oreille,
Et tu ſeras ſavant.

XXV.

Portrait de l'Enfance Chrétienne.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil* ; ou, *Le Berger Tirſis eſt rêveur.*

Vous m'avez demandé longtems
Le portrait d'un petit Enfant ;
Je m'en vais vous le faire :
Il eſt ſimple, il eſt dépendant,
Pauvre & dans la miſere.

Son ame ne lui paroit rien ;
Il eſt dans le Souverain Bien,
Dans une mer profonde ;
Dieu lui ſert d'appui, de ſoutien :
Sa Majeſté l'inonde.

Il eſt tranſporté loin de ſoi,
Ne connoit le mien ni le MOI ;
Une docte ignorance
Le conduit, ſans ſavoir pourquoi,
A la petite Enfance.

Il eſt dedans l'immenſité ;
Il ſubſiſte dans l'unité
Dans une paix profonde ;

Il eſt mis dans la vérité
Comme étant ſeul au monde.

Il ne pénétre point le mal ;
Il vit dans un eſprit égal,
Sans penſer à lui-même ;
Rien n'eſt pour lui doux ni fatal ;
Il ne ſait pas s'il aime.

De tout ſexe il eſt ignorant,
Ce qui le rend indifférent ;
Il va comme on le mene ;
Si on le porte, il eſt content ;
Ou ſi on le promene.

Il reçoit indifféremment
Ce que lui donnent ſes parens ;
De petites careſſes
Sont l'unique remerciment
De toutes leurs tendreſſes.

Certains petits ris enfantins,
Et tendre ſes petites mains
Pour embraſſer ſa mere,
Mettre ſa tête dans ſon ſein ;
Eſt tout ce qu'il ſait faire.

Enfin le plus petit Enfant,
Eſt ſouple, ſimple, obéiſſant,
Vit dans la dépendance ;
Il pleure & rit en même tems,
Eſt foible & ſans défenſe.

Un Enfant ne raiſonne pas ;
Il eſt délivré d'embarras ;
Il ſe laiſſe conduire ;
Il eſt ſouple, & ne penſe pas
Que rien puiſſe lui nuire.

L'Enfant n'ayant aucun pouvoir,
Il ne trouve point de vouloir ;
Il prend ce qu'on lui donne,
Sans ſeulement s'appercevoir
Si ſa bouillie eſt bonne.

Sale, il ne peut ſe nettoyer ;
Il ne peut en rien ſe ſoigner ;
On le léve, on le couche ;
Il ne peut même témoigner
Si ce qu'on fait le touche.

Il ſe trouve bien en tout lieu ;
Si on le met auprès du feu,
Sa chaleur l'accommode :
Il eſt les délices de Dieu,
Qui le traite à ſa mode.

XXVI.

Mort du vieil-homme pour faire revivre le nouveau.

AIR : *La jeune Iris*, ou, *Les folies d'Eſpagne.*

O Vérité ! vous êtes peu connue :
Chacun vous fuit, & ne veut point de vous :
L'amour qui le cœur & l'eſprit dénue,
Se trouve combattu preſque de tous.

On ne veut point quitter ſa propre vie ;
On la conſerve même avec effort :
L'ame & le corps ont tant de ſimpathie,
Qu'on craint ſouvent l'approche de la mort.

Si on ne veut détruire le vieil-homme,
Nous ne pouvons avoir l'homme nouveau ;
Et ſi le feu divin ne nous conſomme,
Nous n'irons point du ſépulcre au berceau.

Adam pécheur nous conduit au ſépulcre ;
Jéſus nous donne un état tout nouveau :
Servons-le donc ſans vouloir d'autre lucre
Que de ſortir de cet affreux tombeau.

Depuis longtems notre ame accoutumée
A ne rien voir que par les ſentimens,
Ne peut ſouffrir de ſe voir dénuée ;
Et c'eſt pour elle un horrible tourment.

Allons ſans voir, ſans ſentier & ſans route,
Et nous irons avec Dieu ſûrement :
Banniſſons la défiance & le doute ;
Tout ſuccédera très-heureuſement.

On veut tout voir, tout ſentir, tout connoître ;
On ne veut point s'abandonner à Dieu :
On doute du pouvoir du Premier Être ;
On craint de ſe livrer même à ſon feu.

O feu ſacré, tu détruis, tu conſumes
Tout ce qui peut nous rendre malheureux :
Mais l'homme qui de ſoi-même préſume
Compte ſur ſoi pour devenir heureux.

Il devient tous les jours plus miſérable,
Ne ſachant pas quel eſt le vrai bonheur ;
Appeſanti ſous l'ennui qui l'accable,
Ce trouble déchire ſon pauvre cœur.

C'eſt Dieu qui peut rendre le cœur paiſible ;
C'eſt lui qui le contente pleinement,
Qui le rendant pour tout inacceſſible,
Lui fait goûter un doux raſſaſiment.

XXVII.

Mourir pour renaître.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

REVÊTEZ-vous de Jéſus-Chriſt,
Et vous dépouillez du vieil-homme ;
Le grand Apôtre nous le dit :
Quittons notre premiere forme ;

Pour devenir homme nouveau,
Du ſépulcre entrons au berceau.

Auſſitôt que nous ſommes morts,
Aux vers nous ſervons de pâture ;
Il ne paroît de notre corps
Qu'une effroyable pourriture :
Il faut détruire tout ſujet
Qu'on veut changer en ſon objet.

Si le grain de froment ne meurt,
Il reſte ſeul deſſous la terre ;
Trompant l'eſpoir du laboureur,
Il ne paroît plus que pouſſiere :
Mais bien en mourant il renaît,
Remplit ſa main & ſon ſouhait.

Celui qui s'applique à ſemer,
Attend avec impatience ;
S'il pourrit, on le voit germer
Et produire avec abondance.
Mourons à tout pour être heureux ;
Mon Dieu s'en tiendra glorieux.

Ah ! quelle admirable bonté,
Dieu tirer ſa gloire de l'homme !
Ah ! quel excès de charité,
De ſe le rendre ſi conforme,
Qu'il puiſſe le changer en ſoi,
Ayant anéanti le MOI !

XXVIII.

Trouver ſa vie dans le ſein de la mort.

AIR : *La bergere Nanette.*

VOGUONS à l'avanture,
Sans plus penſer à ſoi :
Je ſais que la nature,
Qui s'oppoſe à la foi,

Voudroit bien ſuivre ſa route,
Sans aucun doute,
Et marcher ſûrement
Sans nul égarement.

Sur la liquide plaine
Le vaiſſeau ſous le vent
Suit ſa route ſans peine;
Ce qui nous rend contens:
Mais ſitôt que la tempête
Sur notre tête
Anime ſon courroux,
Ah! que nous craignons tous!

Nous perdons le courage
Perdant la ſûreté;
L'approche du naufrage,
Le vaiſſeau dématé
Redouble ſans fin nos larmes,
Et nos allarmes;
Nos ſoins ſont ſuperflus:
On ne ſe connoit plus.

Le vaiſſeau s'embarraſſe
Au milieu des rochers:
A qui demander grace
Dans ces preſſans dangers?
Il faut ſubir le naufrage
Avec courage,
S'abandonnant au ſort,
Aux périls, à la mort.

Si l'ame étoit conſtante
Dans ce péril affreux,
Que contre ſon attente
Ses jours ſeroient heureux!
Elle trouveroit ſa vie
Noble, affranchie
Dans le ſein de la mort;
L'amour réglant ſon ſort.

XXIX.

Sur le même ſujet.

AIR: *La bergere Nanette.*

LE vaiſſeau mis à voile
D'un favorable vent,
Guidé par les étoiles
Croit voguer ſûrement;
Outrepaſſant le rivage,
Il met au large
Au gré de ſon déſir:
Et c'eſt là ſon plaiſir.

Il fait un bon voyage;
Et l'habile nocher
Réjouit l'équipage,
Ne voyant nul danger:
Lors le vaiſſeau du corſaire,
Venant derriere,
Le prend en un inſtant
Secondé par le vent.

De nous il eſt de même:
Nous allons ſûrement;
Avec un ſoin extrême
Guidant le bâtiment:
L'amour-propre, ce pyrate,
Quoiqu'on ſe flatte,
Enléve en un inſtant
Le bien qu'on aime tant.

Celui qui fait naufrage,
Evite ce danger;
Exempt de l'eſclavage,
Il ne peut plus changer:
L'amour qui connoit ſa peine,
Dedans la plaine

De l'Océan divin
Le conduit par la main.

Il chante ſon naufrage
Avec tant de plaiſir,
Que tout le voiſinage,
Rempli d'un ſaint déſir,
S'embarquant avec courage,
Heureux naufrage,
Diſent-ils en courant,
Noyez-nous promptement.

Ah! que l'abîme élève
Ses ondes juſqu'aux cieux!
Que notre mort achève
Un ſort ſi glorieux!
Par la mort l'ame affranchie
Trouve ſa vie
Avec Jéſus en Dieu
En tout tems ſans milieu.

XXX.

Se laiſſer purifier du MOI.

AIR : *On ne vit plus ;* ou, *Léandre.*

J'ADORE votre Sainteté,
Souverain Auteur de mon être ;
Et je bénis votre équité :
Alors que vous faites paroître
Juſqu'au moindre de nos défauts,
Je vous en rends grace, ô Très-haut.

Notre orgueil eſt enraciné
Juſqu'au fond de notre ſubſtance :
Sitôt que l'homme eſt condamné
A faire voir ſon indigence,
Il entre dans le déſeſpoir ;
S'affligeant de votre vouloir.

Il faut pour guérir ce grand mal
Que la Juſtice nous détruiſe ;
Il faut que cet homme animal
Ne puiſſe plus vivre à ſa guiſe,
Et que ce Dieu puiſſant & fort
Lui démontre quel eſt ſon tort.

Plus il croit ſe pouvoir guérir,
Se ſervant de ſes propres forces ;
Plus il voit ſes maux s'agrandir,
Et ſent des peines plus attroces :
S'il n'a recours à l'abandon,
Il ne fera plus rien de bon.

Au lieu de la chaſte douceur
Qu'on trouve en l'oubli de ſoi-même,
Ce n'eſt plus que trouble & qu'horreur ;
Et la peine la plus extrême
Ne peut égaler les tourmens
Que Dieu fait ſouffrir au-dedans.

Laiſſons-nous donc purifier
De cette impureté centrale :
Nous devons nous ſacrifier
A cette peine ſans égale ;
Et Dieu viendra briſer nos fers,
Et nous retirer des enfers.

Avouons-donc de bonne foi
Nos maux ſans chercher de remède,
Que dans le vouloir de mon Roi ;
Et ſi ſon amour nous poſſéde,
Nous verrons finir promptement
Par l'abandon notre tourment.

Tant que le MOI ſubſiſtera,
Toujours quelque peine nouvelle
A tous momens nous ſaiſira :
Il faut que notre ame fidelle
Délaiſſe tous ſes intérêts,
Et ne ſe reprenne jamais.

C'eſt le MOI qui fait tous les maux,
C'eſt lui qui cauſe tant de peine;
C'eſt la ſource de nos travaux,
Qui produit l'amour & la haine:
C'eſt notre plus grand ennemi,
Quoique notre plus cher Ami.

XXXI.

Dieu veut un cœur vide.

AIR: *On ne vit plus en nos forêts*; ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

OU trouver ce vide parfait
Qui ne peut être en la Nature?
Celui qui le remplit, le fait,
Lorſqu'il s'unit une ame pure:
Sans ce vide il n'eſt point de lieu
Chez nous pour loger notre Dieu.

C'eſt peu de ſe vider de tout,
Si l'on n'eſt vide de ſoi-même:
Le pur amour en vient à bout
Par le néant le plus extrême:
Plus notre néant eſt profond,
Plus Dieu poſſéde notre fond.

Mais, hélas! on veut tout avoir:
Et ſi nous perdons quelque choſe,
On croit qu'il eſt de ſon devoir
D'en chercher promptement la cauſe;
Loin de demeurer dans le rien,
On veut poſſéder quelque bien.

Cependant pour poſſéder Dieu
Il faut un vide preſque immenſe,
Pour proportionner le lieu
Où le TOUT fait ſa réſidence:

Notre

Notre cœur déja ſi petit,
Loin de le vider, on l'emplit.

XXXII.

Bonheur de l'anéantiſſement.

AIR: *Songes agréables.*

QUE je ſuis contente,
N'étant bonne à rien!
Je vis ſans attente
En moi de nul bien:
Mais mon Sauveur
Eſt ſeul tout mon bonheur.

Plus je ſuis petite,
Plus mon cœur eſt grand;
Suivant la conduite
D'un Dieu fait enfant:
Que je ſuis bien,
Quand je ſuis dans le rien!

Le rien eſt immenſe,
Ainſi que le Tout;
Mais ſans évidence;
Il n'a point de bout:
De ce néant
Dieu fait ſon inſtrument.

Nulle réſiſtance
Au vouloir divin;
N'ayant de puiſſance
Que dedans ſa main:
Heureux néant!
Dieu te rend agiſſant.

Tu peux toujours faire
Tout ce qui lui plaît:

Mais pour lui déplaire,
Tu ne peux jamais;
Car ſans vouloir
Il n'eſt point de pouvoir.

Dieu ſe voit ſans ceſſe
Dans cet heureux rien :
Là de ſes richeſſes
On n'uſurpe rien :
Tout eſt pour lui,
Sageſſe, force, appui.

L'eſprit ſe promene
Dans ſon vaſte ſein;
Sa grace l'entraine
Selon ſon deſſein:
Car pour le rien,
Il n'eſt ni mal ni bien.

Dieu ſeul en lui-même
Y prend ſon plaiſir;
Le vouloir ſuprême
Devient ſon déſir :
Ah ! qui n'eſt rien
Ne peut ni mal ni bien.

XXXIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

O Rien heureux ! on ne te connoit guere :
Chacun veut voir, ou ſentir, ou goûter :
On mépriſe ton divin caractere ;
Tu déplais, & tu te fais redouter.

Je ſuis content de l'extrême baſſeſſe :
C'eſt par elle qu'on te peut approcher.
Je vous chéris, mes aimables foibleſſes :
Que vous êtes propres à nous cacher !

Éloignons-nous de tout ce qu'on admire,
Que le néant ſoit mon lieu de repos :
C'eſt où mon Dieu exerce ſon empire ;
Et c'eſt où je trouve ce qu'il me faut.

Qui ne veut rien, commence à le connoître ;
Qui ne craint rien, en approche de près :
Qui n'a plus de ſubſiſtance ni d'être,
S'y voit conduit pour n'en ſortir jamais.

Ce qui n'a plus ni ſentiment ni forme,
Eſt dans le rien, ou poſſédant ſon Dieu ;
Qui l'ayant détruit en lui le transforme
Dans l'infini, hors de tems & de lieu.

Chacun cherche tout ce qui le fait être,
Soit en autrui, ſoit dans les dons de Dieu :
On veut & ſe diſtinguer & paroître :
On cherche les étincelles du feu.

Lorſque l'on n'apperçoit que de la cendre,
On conclut que le feu doit être éteint ;
On le veut voir monter & non deſcendre :
Approfondis, abaiſſe, & tu l'atteins.

Oui, oui c'eſt cette cendre inanimée,
Qui cache à tous le lieu du ſacré feu :
Cette ame ſi détruite & conſumée
Que l'on mépriſe eſt le plaiſir de Dieu.

Dans ſon néant, ſe trouvant en ſa place,
Elle eſt inſtruite de la vérité :
Le tout de Dieu lui découvre l'audace
De l'homme qui n'eſt rien que vanité.

Le mot de vain veut dire un homme vide,
Qui croit tout pouvoir lorſqu'il ne peut rien :
De ſe produire & d'être il eſt avide
Et prend très-ſouvent le mal pour le bien.

Où trouverai-je un homme ſur la terre,
Qui veuille bien être réduit à rien ?

Hélas, Amour, c'eſt à toi de le faire!
Détrui, détrui ce qu'on appelle bien.

XXXIV.

Le néant fait les délices de Dieu.

AIR : *La jeune Iris*; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

AH! ſi l'on ſavoit quel eſt l'avantage
De celui qui s'abandonne au néant!
Il a le Tout-immenſe pour partage.
Qu'il eſt petit, que Dieu lui paroît grand!

Celui qui s'eſtime être quelque choſe,
Regarde Dieu d'un œil indifférent;
S'égalant preſqu'à la Premiere Cauſe,
Il ne connoîtra jamais ſon néant.

O rien heureux! ſi l'homme te mépriſe,
Tu fais pourtant les délices de Dieu:
Le vrai néant jamais ne ſe déguiſe;
Il eſt égal en tout tems, en tout lieu.

Toujours content que l'on ôte ou lui donne,
Il ne déſire & n'aprehende rien:
Au Souverain ſans ceſſe il s'abandonne:
Tout ce qui vient de Dieu lui paroît bien.

Il ne voit point les douleurs comme peines;
Les travaux pour lui ſont de vrais plaiſirs;
Tout eſt reçu de la Main Souveraine;
Il n'eſt point chez lui de place aux déſirs.

XXXV.

Se plaire dans ſon néant.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer*; ou, *On dit qu'amour eſt ſi charmant.*

IL n'eſt que Dieu ſeul qui ſoit grand,
Qu'il me fait aimer mon néant!
Mon cœur à rien plus ne prétend;
A Dieu je m'abandonne.
Qu'il me fait aimer mon néant!
Il ne trompe perſonne.

Sitôt que je ſuis dans mon rien,
Ah Dieu! que je m'y trouve bien!
C'eſt là qu'il briſe mon lien,
M'affranchit, me conſole.
Ah Dieu! que je m'y trouve bien!
Le rien eſt mon école.

J'apprens ce que je dois à Dieu:
Ah! que je ſuis bien en ce lieu!
Je me rafraîchis dans le feu,
Comme la Salamandre.
Ah! que je ſuis bien en ce lieu!
J'habite dans ma cendre.

Lorſque je ne veux rien pour moi,
Ah! je n'ôte rien à mon Roi:
Il voit mon amour & ma foi
Dans ce lieu de baſſeſſe.
Ah! je n'ôte rien à mon Roi;
Pour lui je m'intéreſſe.

Evitons ce qui paroît grand:
Ah! Dieu ſe plaît en mon néant:
J'y reſterai donc conſtamment;
Il aime ma baſſeſſe.

WESLEYAN UNIVERSITY LIBRARY OHIO

Ah! Dieu ſe plaît en mon néant,
Et dans ma petiteſſe.

XXXVI.

Repos en Dieu par la ſortie de ſoi.

AIR : *Il eſt vrai, je le confeſſe.*

QUE l'Immenſité divine
A de profondeur!
Lorſque la grace illumine,
On voit ſa largeur.
C'eſt là que régne un doux calme
Que rien ne peut troubler;
Et c'eſt où s'abime une ame
Qui ſait bien aimer.

Rien du déhors ne traverſe
Ce ſacré repos:
Que l'Univers ſe renverſe,
Qu'il ſoit un cahos;
Cette ame, toujours paiſible,
N'appréhende rien;
Et ſans être inamiſſible,
Elle a le vrai bien.

La vertu par l'homme acquiſe
S'ébranle aiſément;
Mais l'humble & ſimple franchiſe
Eſt ſans mouvement:
Le calme qu'on ſe procure,
Fait certain effort,
Qui reſſerrant la nature,
Empéche ſa mort.

Il faut que mieux je m'explique.
On peut par efforts,
Lors qu'à ſoi-méme on s'applique,
S'éteindre au déhors;

La mort profonde & réelle
Ne peut s'acquérir:
C'eſt l'amour pur & fidéle
Qui nous fait mourir.

Nous augmentons notre vie,
Croyant l'empécher:
Le bien connu s'approprie;
De nous tout eſt cher;
Nous eſtimons notre ouvrage,
Méme ſans le voir;
Nous cherchons notre avantage,
Et ſans le vouloir.

Mais lorſque notre impuiſſance
Se fait mieux ſentir,
L'ame perd toute aſſurance,
Tâchant de ſortir
Si promptement de ſoi-méme,
Que n'étant plus rien,
Elle trouve au Dieu ſupréme
Son unique bien.

XXXVII.

L'homme doit recouler en Dieu dont il eſt ſorti.

AIR : *Léandre*, ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

LES hommes ſavent à préſent
Que tout circule en la Nature.
La féve de ſon tronc montant
Revêt les arbres de verdure;
Pendant l'hiver elle revient
Au méme tronc qui la retient.

Un fleuve ſortant de la mer
Retourne à la mer tout de même.
L'air retourne & rentre dans l'air.
Le feu d'une viteſſe extréme
Tâche à rejoindre l'élément
Qui cauſe ſon empreſſement.

Le Soleil pour ſuivre ſon cours
Semble s'éloigner de ſon centre ;
Et cependant les mêmes jours
Par une autre route il y rentre,
Faiſant ſa courſe tous les ans
D'un printems à l'autre printems.

L'homme ſortant des mains de Dieu
Fut compoſé d'un peu de boue ;
Il doit retourner en ſon lieu,
Son tems ſuit le tour d'une roue,
De l'enfance montant toujours
Deſcend, vieillit, finit ſon cours.

S'il nait un enfant aujourd'hui,
On y voit mourir bien des hommes.
L'un mort, un autre au lieu de lui
Renait & revient où nous ſommes :
Ce n'eſt qu'un circuit de ſouffrir
De voir naître & de voir mourir.

Circulons-donc mon cher enfant,
Ne retenons rien en nous-mêmes :
Les tems paſſés, le tems préſent
Nous apprennent les loix ſuprémes :
Nous ſommes ſortis de l'Amour,
Rentrons-y ſans aucun détour.

Ce fut ſon amour, ſa bonté,
Qui nous fit tout ce que nous ſommes :
Ce fut la même charité
Qui le fit naître entre les hommes,
Pour unir à lui les humains
Que l'amour tira de ſes mains.

Il nous dit en divers endroits :
Il faut que j'aille vers mon Pere ;
Car en ſortant de lui je dois
Y retourner. Sacré Myſtere !
S'il doit de ſon Pere émaner,
Il y doit auſſi retourner.

Ce qui rend l'homme criminel,
C'eſt qu'il ne tend point à ſon centre.
Mon Dieu pour le rendre immortel
Souffla ſon eſprit ſur la cendre
Dont il avoit formé ſon corps
Avec mille charmans accords.

Il le forma de la façon
Pour l'attirer à lui ſans ceſſe.
Mettons notre application
A répondre à tant de largeſſe.
Dieu ne veut de nous que le cœur ;
Qu'il retourne à ſon Créateur.

S'il s'arrête pour un inſtant
A ſe voir, ſe plaire en ſoi-même,
Il perd dans ce même moment
La faveur de ce Dieu ſupréme,
Qui ne le voit qu'avec dédain
Se dérober au Souverain.

Il fuit dans une région
Si loin du Soleil de juſtice,
Qu'il n'a plus d'autre paſſion
Que de ſe plonger dans le vice.
L'enfant prodigue en fit autant :
Mais ſon retour fut permanent.

Recoulons tous dans ce moment
En l'eſſence pure & divine ;
N'ayons plus aucun mouvement
Que pour tendre à notre Origine.
Si nous ſommes ſortis de Dieu,
Nous perdre en lui c'eſt notre lieu.

XXXVIII.

Se quitter ſoi-même & aimer Dieu pour Dieu.

AIR : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

PUISQUE vous voulez ſans réſerve
Aimer, ſervir le Tout-puiſſant,
Avec vous n'ayez plus de trêve ;
Oubliez-vous, je ſuis garant
Que vous n'aurez rien qui ne ſerve
A le louer parfaitement.

Dieu veut qu'on ſe quitte ſoi-même
Pour l'aimer ſouverainement ;
Que notre abandon ſoit extrême,
Entier notre délaiſſement,
Et que la Volonté Suprême
Soit notre ſeul contentement.

Il faut ſouffrir notre miſere,
Sentir que nous ne pouvons rien,
Contens de lui laiſſer tout faire,
Recevoir la peine & le bien,
Sans eſpérer d'autre ſalaire
Que le vouloir du Souverain.

Tâchez de l'aimer pour lui-même ;
Il mérite ſeul nos tranſports :
Et c'eſt bien ſavoir comme on l'aime
Que de ſuſpendre nos efforts,
Et qu'à la Volonté Supréme
Vous joigniez vos vœux, vos accords.

Cette ſoumiſſion parfaite,
Cet oubli de vous en tout tems,

Vous rendra bien plus ſatisfaite
Que mille doux empreſſemens.
Notre cœur a ce qu'il ſouhaite
Lorſqu'il meurt à tous les momens.

Comment cela ſe peut-il faire ?
On a tout en ne voulant rien :
Et c'eſt là le ſecret myſtere
Qui peut faire un homme de bien.
Dieu veut s'aimer & ſe complaire
En vous, vous ſervant de ſoutien.

O quel ſeroit votre avantage
Si vous ne penſiez plus à vous !
Vous auriez pour votre partage
Les mêmes droits de votre Époux.
Mais ſouvent faute de courage
On n'attire que ſon courroux.

Ce qui lui déplaît & l'offenſe
C'eſt le défaut de notre foi :
C'eſt marquer de la défiance
Que de s'inquiéter pour ſoi.
Témoignons notre confiance
En nous livrant à notre Roi.

Approuvant tout ce qu'il ordonne
Soit en nous ou bien en autrui,
Trouvons ſa conduite ſi bonne,
Que marchant ſans ceſſe après lui
Nous ne nous voyions, ni perſonne,
Pour eſpérer aucun appui.

XXXIX.

S'abandonner à Dieu & ſe quitter.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *La jeune Iris.*

DIVIN Amour, toi qui fais mes délices,
Divin Amour qui bornes mes déſirs,
Divin Amour dont j'aime la juſtice,
Oui ta rigueur vaut mieux que les plaiſirs.

La pauvreté fait toute ma richeſſe ;
Un grand mépris eſt un comble d'honneur ;
Croix, que ton goût a de délicateſſe !
Heureux qui fait diſcerner ta douceur !

Quoique tu ſois avare de careſſe,
Que tu n'aies que de la dureté ;
Ce que tu fais eſt ſi plein de ſageſſe,
Qu'on ne peut que bénir ta cruauté.

Tu nous menes ſans vouloir que l'on ſache
Le lieu ni le chemin où tu conduis :
Si l'on regarde auſſitôt tu te fâches ;
Et nous laiſſant égarer tu t'enfuis.

O quelle aveugle & ſimple obéiſſance,
Divin Amour, veux-tu de tes amans !
Ce pur amour, doit être la ſcience
Dont tu veux ſeul inſtruire tes enfans.

Tu veux qu'oubliant ce qui les concerne
Ils n'ayent d'yeux que pour les tenir clos ;
Et que leur raiſon jamais ne diſcerne
Si tu les menes droit, ou bas, ou haut.

S'ils rencontrent ſous leur pas un abime
Sans s'effraier qu'ils ſe livrent à toi ;
Que ton Eſprit en tout tems les anime ;
Qu'ils ſe laiſſent à ton aveugle foi.

Que je voudrois à tous faire connoître
Qu'on ne doit plus s'occuper que de toi ;
Et qu'en s'abandonnant au divin Maître,
Il faut ſe quitter & ſortir de ſoi !

Chacun s'aime & s'idolâtre ſoi-même ;
Nul ne veut ſe quitter pour trouver Dieu :
Agis en eux, ô Puiſſance Supréme ;
Détrui leur réſiſtance par ton feu.

Fais leur quitter cette fauſſe ſageſſe
Qui les porte à ſe gouverner toujours :
Fais les choiſir l'aimable petiteſſe ;
Sois l'objet unique de leurs amours.

On ne peut, Seigneur, s'aimer & te plaire ;
Il faut ſe quitter pour t'appartenir :
Toi ſeul en nous peux agir & le faire :
J'en dirois trop ; & j'aime mieux finir.

XL.

Soumettre ſa raiſon à Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſuis depuis longtems en proye à la douleur ;
Et ſi je ne perds point courage :
Mon Dieu régne au fond de mon cœur ;
Et ſon pur amour me ſoulage.

Je ne puis plus ſouffrir un argument humain ;
Il détruit tout ce qu'il avance :
M'abandonner au Souverain,
Sera mon unique ſcience.

C'eſt détruire le vrai que le vouloir prouver ;
La vérité point ne ſe prouve :
Ah ! j'aime bien mieux l'éprouver ;
Et qui la cherche bien, la trouve.

Où faut-il la chercher ? C'eſt dans le pur amour.
Il nous apprend à la connoître :
Hors de là ce n'eſt que détour
Que le raiſonnement fait naître.

Ce qu'on croit vérité la raiſon le détruit :
Lorſqu'elle paroît établie,
Un argument venu la nuit
Nous en démontre la folie.

Il ne faut que la foi. Elle enferme le vrai :
Par elle on ne peut ſe méprendre.
Argumentez ; je détruirai
A l'inſtant ce qu'on veut m'apprendre.

Aimons, Aimons : croyons la pure vérité ;
Elle ſera notre partage ;
Raiſonner eſt témérité :
Ne raiſonnons pas davantage.

Tous ſe ſont égarés dans leur raiſonnement :
L'Apôtre qui nous en aſſure,
Ne veut point d'autre fondement
De la foi que cette foi pure.

La raiſon, comme flots d'une mer en courroux,
Se frappe & ſe pouſſe ſans ceſſe ;
Tout eſt amer, & rien n'eſt doux :
La diſpute ôte la ſageſſe.

De penſers ſur penſers, de raiſon ſur raiſon ;
Toujours leur ame eſt agitée ;
Plus de paix, de dévotion :
C'eſt une diſpute entétée.

O Dieu, mon cher Époux, daigne changer leur cœur,
Ou bien m'arrache de la vie.
Vois que par l'Eſprit ſéducteur
La vérité leur eſt ravie.

Donne une ſimple foi, un amour épuré,
Une paix ſolide & conſtante ;
La guerre n'a que trop duré :
Exauce ton humble ſervante.

Qu'on eſt aveugle, hélas ! ſe croyant éclairés,
Tous ſuivent de mauvais principes :
Quand tu les auras épurés,
Qu'à ton amour ils participent.

On eſt toujours flottant quand on ne ſoumet pas
La raiſon au Vouloir Supréme :
Sans la foi l'on s'aveugle, hélas !
Ne renonçant pas à ſoi-méme.

Ce renoncement doit s'étendre ſur l'eſprit ;
Il faut des raiſons ſe démettre :
C'eſt marcher dans la ſombre nuit,
Que ne vouloir pas ſe ſoumettre.

Amour, divin amour, je te ſoumets mon cœur,
La raiſon, l'eſprit, la penſée :
Sans toi je ſerois dans l'erreur :
Mon ame en eſt débarraſſée.

Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il m'a faits ?
Je prens la coupe ſalutaire :
De ma raiſon je me démets,
Pour étre conduit par mon Pere.

XLI.

S'abandonner à Dieu ſans craindre pour ſoi.

AIR : *La jeune Iris.*

DIEU-Vérité, ſaint, juſte, fort, immenſe,
Que je me plais de te voir ſi parfait !
Que j'aime mon rien & mon indigence !
Ah ! ton bonheur eſt le mien en effet.

Heureux en toi malgré mon infortune,
Je ne dois plus penſer à l'intérêt :
Ta volonté juſte, comme elle eſt une,
Se fait aimer, méme dans ſes arrêts.

Mon Dieu n'eſt occupé que de lui-méme ;
Il fait lui ſeul ſon bonheur, ſes plaiſirs :
Nous nous devons à cet Être Supréme ;
Sa gloire doit donc borner nos déſirs.

L'oubli de ſoi nous eſt ſi néceſſaire,
Pour ne s'occuper que du Souverain ;
Que ſans cela nous ne pouvons lui plaire,
Et notre agir reſte toujours humain.

Loin d'être en la main de ſa providence,
On eſt en la main du propre conſeil :
Nous faiſons voir par là notre ignorance :
Délaiſſons-nous au ſoin de l'Éternel.

Nous ne connoiſſons par l'indépendance
De ce grand Dieu pour le choix des moyens :
Abandonnons-nous à ſa providence ;
Lui ſeul connoit bien ce qui nous convient.

Ce Dieu ſi grand, ſi puiſſant, & ſi ſage
Pourroit-il ſe méprendre & nous tromper ?
De ce qu'il nous choiſit faiſons uſage,
Sans vouloir de trop près l'examiner.

C'eſt offenſer ſa puiſſance ſuprême,
C'eſt offenſer ſes ſoins & ſon amour,
Que d'appréhender ſi fort pour ſoi-méme ;
Le propre amour nous ſéduit chaque jour.

XLII.

Se ſacrifier à tout ce que Dieu veut.

AIR : *Ces près, ces bois.*

O Pur amour, je ne trouve perſonne
Qui veuille te ſervir ſans intérét !
On me dit bien qu'à toi l'on s'abandonne :
Mais il n'en eſt pas ainſi dans l'effet.

Sitôt

Sitôt que Dieu veut éprouver la flamme,
On change de diſcours, de ſentiment ;
D'entre ſes mains on retire ſon ame :
On ſe croit déja dans l'égarement.

Ah ! ſuivons Dieu quelque part qu'il nous mene ;
Sacrifions-lui notre éternité :
Je ſais qu'il en coûtera quelque peine ;
Mais dans la ſuite on voit la vérité.

Car c'eſt ce ſacrifice qui rend libre ;
C'eſt lui qui nous unit à notre Dieu ;
C'eſt lui qui tient l'ame dans l'équilibre,
Qui rend éternel & chaſte ſon feu.

Être indépendant, Être de tout être,
On ne veut point te chercher par la foi :
On veut tout voir, tout ſentir & connoître ;
On croit (*a*) le rien trop indigne de toi.

C'eſt cependant le lieu où tu réſides,
L'homme veut t'aſſujettir à ſes loix :
De tes ſentiers par lui-méme il décide ;
Il meſure ta conduite à ſon poids.

De quoi me ſert, Amour, tant de paroles,
Si tu ne les écris au fond du cœur ?
Tous mes diſcours ſont des diſcours frivoles :
On ſe regarde, & non pas ton honneur.

Détrui, renverſe, arrache tout aux hommes ;
C'eſt ce que je te demande, Seigneur ;
C'eſt la gloire qu'en ce ſiecle où nous ſommes
La créature doit au Créateur.

Dieu veut que nous le ſervions à ſa mode :
Nous voulons le ſervir à notre choix.
Le grand & le brillant nous accommode :
C'eſt l'homme qui pour l'homme a fait ces loix.

Mon Seigneur a plus de délicateſſe :
Il veut que le rien honore ſon Tout.

(*a*) *Autrement* l'obſcur.

Sa force eſt réhauſſée en ma foibleſſe ;
Mon néant le montre immenſe & ſans bout.

Terre, terre qui diſputes ſans ceſſe,
Qui demandes raiſon à ton Facteur,
D'où vient qu'il te couvre ainſi de foibleſſe,
Toi qui voudrois lui ravir ſon honneur.

Immole-moi à ta Grandeur ſuprême ;
Et me réduis au plus affreux néant :
Sans m'épargner ne ſonge qu'à toi-même ;
Ton plaiſir, ô Dieu, me rendra content.

C'eſt te traiter en Dieu, quand on s'immole
Sans intérêt, à tout ce que tu veux :
Faire autrement, c'eſt être ſon idole,
C'eſt s'aimer ; & non brûler de tes feux.

Prophêtes du Très-haut, venez m'inſtruire :
Que n'avez-vous point fait pour obéir !
Choiſiſſiez-vous le meilleur ou le pire ?
„ Nous n'avons jamais penſer de choiſir.

„ Toujours ſoumis aux ordres d'un grand Maître,
„ Qui nous déguiſoit en mille façons,
„ Notre intérêt n'oſoit même paroître :
„ De notre exemple, ah ! tirez des leçons.

„ Nous avons fait des choſes puériles,
„ Nous en avons fait dignes de mépris :
„ Nous étions ainſi que des pots d'argile,
„ Comme vaſes ſans honneur & ſans prix.

„ Dans le dépouillement de toutes choſes,
„ Dieu nous faiſoit entendre à tous ſa voix :
„ Vien diſputer avec Dieu, ſi tu l'oſes,
„ Pourquoi d'un état vil a-t-il fait choix ?

„ Dans cet état nous portions ſa parole
„ Avec hardieſſe devant les Rois ",
Dieu ne veut pas que tu changes d'école :
Dans l'abaiſſement on entend ſa voix.

Le cœur humain n'eſt qu'orgueil & baſſeſſe :
Il s'éléve lorſqu'il ſe voit petit,

Voulant par là réhauſſer ſa foibleſſe :
Mais Dieu l'abaiſſe ; & mon amour en rit.

XLIII.

Tout conſiſte dans l'abandon à Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE voudrois prêcher l'abandon
A toute la race future :
Il n'eſt rien que cela de bon ;
Et ce ſeroit une impoſture
Si je le diſois autrement
Par la crainte du châtiment.

Condamne qui voudra la foi ;
L'abandon eſt la ſûre marque
Que nous l'avons priſe pour loi,
Que Dieu ſeul eſt notre Monarque
Que nous devons ſuivre en tous lieux,
Et le ſuivre au milieu des feux.

Sans abandon le pur amour
Ne ſera jamais dans une ame ;
Sans l'abandon de chaque jour
On n'a de repos ni de calme :
Le cœur eſt toujours agité
De crainte de l'adverſité.

L'abandon guérit tous les maux,
Il fait ſupporter les outrages,
Il adoucit tous les travaux ;
C'eſt l'un des plus grands avantages
Que l'on puiſſe avoir ici bas :
Mais chacun s'en défend, hélas !

L'abandon nous rend bienheureux
Dans la douleur la plus amere :
Il ſort d'un cœur bien amoureux,

Que rien n'afflige ni n'altére
Que ce qui déplait à l'Époux ;
Tout le reſte lui paroît doux.

L'abandon dans la pauvreté,
Eſt la véritable richeſſe :
Il fait perdre la volonté
De l'homme dedans la ſageſſe ;
Se délaiſſant au Tout-puiſſant,
Malgré le ravage des ſens.

L'abandon détruit les déſirs,
Détruiſant la volonté propre ;
Il nous fait mourir aux plaiſirs :
Il ôte ce qu'on a de propre,
Qui n'eſt ſource que de tourment,
Et bannit tout contentement.

L'abandon guérit nos langueurs,
Et les fait changer en délice.
Abandon, repos de nos cœurs,
Sans toi la vie eſt un ſupplice :
Abandon, je me perds en toi,
Et par cette perte en mon Roi.

L'abandon eſt plein de douceurs,
L'abandon eſt plein d'amertume,
L'abandon réforme les cœurs :
Dieu s'en ſert comme d'une enclume :
La fournaiſe eſt le pur amour ;
L'abandon les tient dans le four.

Quand l'amour a fait ſon fourneau,
Il y met une ardente braiſe ;
Puis pour former un cœur nouveau
Il le retient dans ſa fournaiſe,
Juſqu'à ce qu'en le conſumant
Il le change en ſon élément.

Amour, mets-moi dans ton fourneau ;
Quelque tourment que l'ame y ſouffre,
C'eſt pour elle un plaiſir nouveau ;

Elle s'y perd comme en un gouffre,
Dont elle ne veut plus ſortir ;
Elle y reſte ſans répentir.

Quoique ce qu'on ſouffre en ce lieu
Soit un tourment intolérable,
L'abandon rend plaiſant ce feu,
Qui d'ailleurs eſt inſupportable :
Enfin l'abandon & l'amour
Rendent aimable ce ſéjour.

O vous, qui voulez être amant
Et vivre toujours à votre aiſe,
Ignorant le contentement
Que le cœur goûte en cette braiſe ;
Sachez qu'il faut pour être heureux
Paſſer tôt ou tard dans ces feux.

XLIV.

Aimer la ſimplicité & la ſincerité.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

AFFREUX rochers, & vous demeures ſombres,
Où le Soleil ne luit que rarement,
Que je trouve de plaiſirs ſous vos ombres !
Vous cachez bien mon amoureux tourment.

Tout ce qu'on voit me paroît impoſture,
Tout augmente la peine de mon cœur ;
Tout ce qu'on dit eſt menſonge & parjure,
Illuſion, entêtement, erreur.

Amour ſacré, dans ces grottes profondes,
Ah ! cache-moi loin de tous les mortels :
Que mes amours à tes faveurs répondent !
Que mon cœur ſoit ton encens, tes autels !

Hélas ! je ſuis l'ennemi de moi-même ;
Sans moi le monde ne me nuiroit pas :

Je porte en tous lieux ma misere extrême,
Lors même que je veux suivre tes pas.

Toujours pécheur, toujours plein de misere,
Mon iniquité me suit en tous lieux:
Indigne objet de ta juste colere,
Oſé-je bien me montrer à tes yeux.

Ne permets-pas que je sois hypocrite;
Fais-moi plutôt l'objet de ta rigueur:
Je ne veux point de cette politique
Qui fait voir le contraire de son cœur.

Conserve-moi toujours simple & sincere;
J'abhorre la dissimulation:
Que l'apparence d'une vie austere
Couvre souvent un dangereux poison!

Je suis pécheur, & le veux bien paroître;
Chez moi l'on ne peut trouver aucun bien:
Tous biens se trouvent dans mon Divin Maître,
Chez moi pécheur la foiblesse & le rien.

XLV.

Suivre le moment divin.

AIR: *Ami, ne passons pas Creteil*; ou, *Le berger Tirsis est rêveur.*

SI nous suivions fidélement
En tout tems le divin moment,
Notre cœur toujours libre
Seroit sans nul empressement
Dans un doux équilibre.

C'est ce moment qui rend heureux,
Empêchant de tourner les yeux
Sur celui qui doit suivre:
On ne voit ni doux ni fâcheux;
Ce moment nous fait vivre.

Rien n'assure pour l'avenir;
Ce moment nous peut voir finir:
Il faut en faire usage,
En tâchant à Dieu de s'unir:
On y trouve le large.

Ce qui ne dépend pas de moi,
Je n'en dois nul compte à mon Roi:
Mais ce qui se présente,
Si je sais le prendre avec foi,
Rend mon ame constante.

Qui ne s'attache qu'au moment,
Ne change pas incessamment:
Le passé l'on délaisse;
Faisant usage du présent,
On vit fort à son aise.

C'est ce moment qui donne Dieu,
Sans nous faire changer de lieu:
Occupé de lui-même,
On ne met point de bois au feu;
Il brûle quand on aime.

O qu'on a de tranquillité,
De largeur & de gaieté!
Là le Vouloir Suprême
Donne tant de stabilité
Qu'on est toujours de même.

Quand on suit Dieu à chaque pas,
Ah! qu'on évite d'embarras!
On ne peut se méprendre:
Il n'est plus de haut ni de bas,
Ni plus rien à prétendre.

Ce moment me rend satisfait,
Voulant toujours ce que Dieu fait:
De même qu'il l'ordonne,
Et sans chercher le plus parfait
A Dieu l'on s'abandonne.

On remplit toujours ſon devoir :
Car ce moment nous le fait voir,
Sans chercher autre choſe ;
Et dans le Souverain Vouloir
Notre cœur ſe repoſe.

Ce moment devient éternel,
Et rend notre eſprit immortel :
Diverſion, partage,
Tu n'es ſolide ni réel ;
Mais changeant & volage.

Tout état eſt indifférent
A qui ne veut que le moment ;
Tous emplois ſont de même :
Il n'eſt rien ni petit ni grand
Lorſque vraiment on aime.

On y trouve le pur amour ;
Il augmente là chaque jour,
Oubliant tout le reſte :
Que je fais bien ici ma cour ;
Car le MOI je déteſte.

Tout ſe fait inſenſiblement,
Quand on ſuit le moment préſent ;
Avec paix on travaille :
Mais quand on agit autrement,
On ne fait rien qui vaille.

On fait toujours ta volonté,
O Souveraine Majeſté ;
C'eſt toi, qui la fais faire
Dans ce moment ; car ta bonté
Fait que tout nous proſpere.

XLVI.

Extaſe de la Volonté.

AIR : *Mon cher troupeau ;* ou, *Reveillez-vous.*

AH ! qu'heureuſe eſt la deſtinée
De celui qui n'a plus de MOI !
Et que l'ame eſt infortunée,
Lorſqu'elle habite encore en ſoi !

Quand par un tranſport inſenſible
Elle s'abîme & perd en Dieu,
Certain penchant imperceptible
La ſerre & l'unit ſans milieu.

C'eſt un excès de ſes puiſſances,
Une perte de volonté ;
Qui trouve en la divine Eſſence
Sa ſuprême félicité.

En mourant ſans ceſſe à ſoi-même,
On ne ſent plus de volonté :
Alors la Volonté Suprême
Devient la nôtre en vérité.

La volonté toute perdue
Dedans cet océan d'amour,
Voit que ſans fin on la dénue,
Et qu'on l'appauvrit chaque jour.

Sa pauvreté fait ſa richeſſe :
Ne poſſédant plus rien en ſoi,
Elle a la divine Sageſſe,
Qui prend la place de ſon MOI.

La volonté qui ſe réſigne,
A force de ſe réſigner
Sent que par une grace inſigne
Elle n'en peut plus diſpoſer.

Se trouvant lors toute interdite
De ne pouvoir plus rien vouloir,
Elle laiſſe à Dieu ſa conduite,
Sans rien découvrir ni ſavoir.

La volonté n'a plus de forme;
On ne trouve choix ni déſir:
C'eſt alors qu'amour la transforme,
La gouvernant à ſon plaiſir.

Une certaine indifférence
La tient toujours également,
Sans pouvoir pencher la balance,
Ni lui donner un mouvement.

Toujours un parfait équilibre
Lui donne cette égalité,
Qui la rend parfaitement libre
Dedans cette ſimple unité.

C'eſt la plus excellente extaſe
Que celle de la volonté:
On n'en diſcerne aucune trace;
Dieu la conſume en charité.

Cette extaſe eſt perpétuelle,
Et non pour de certains momens:
La volonté toujours fidelle
En Dieu reſte éternellement.

C'eſt un écoulement intime,
Non un tranſport momentané,
Qu'ordinairement on eſtime;
Cet état eſt foible & borné.

Il ne vient que de la foibleſſe,
L'homme ne pouvant ſupporter
Cette pure délicateſſe
De Dieu qui le veut abſorber.

Mais la volonté toute pure,
Sans changement, ſans nul effort,
Laiſſant de bien loin la nature,
En Dieu trouve un très-heureux port.

L'ame ainſi qu'un fleuve s'écoule
Par la volonté dans l'amour:
Dieu la meut ainſi qu'une boule;
Elle obéit ſans nul détour.

XLVII.

Se laiſſer conduire à Dieu par la foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUAND Dieu prend l'ame pour lui-même,
Il la fait marcher par la foi:
Plus il l'afflige, plus il l'aime
Et plus il l'approche de ſoi.

L'homme ſe conduit à ſa mode,
Et ne veut point ſuivre ſon Dieu;
Il ſuit ſa régle & ſa méthode,
Toujours même tems, même lieu.

Qui ſe laiſſe à la Providence,
En uſe d'une autre façon;
Il a pour régle & pour ſcience
Le pur amour & l'abandon.

Suivant l'Eſprit Saint qui l'anime,
Il ne préſume rien de ſoi;
Se conduire ſeroit un crime:
Il ſuit ſon amoureuſe loi.

Au-dedans ſe laiſſant conduire
Par un attrait ſimple & divin,
Au-déhors il ſe laiſſe inſtruire
Par tout ce qui vient de ſa main.

Se livrant à la Providence,
Il ſuit ſes ordres pas-à-pas;
Il les ſuit, mais ſans évidence;
Egal pour le haut & le bas.

Si tu prends le ſoin de toi-même,
Je t'abandonne, dit Jéſus;
Si tu ſuis le Vouloir Suprême,
Tes propres ſoins ſont ſuperflus.

Quand je te conduis dans ma voie,
Si tu crois te voir égarer;
Suis-moi promptement avec joie:
En peu je te fais arriver.

Que ſi tu te conduis toi-même,
Et crois marcher plus ſûrement;
Ton égarement eſt extrême,
Extrême eſt ton aveuglement.

Suis-donc en tout la Providence,
Pour le déhors, pour le dedans;
Et la divine ſapience
Te conduira comme un enfant.

XLVIII.

Foi ſans aſſurance.

AIR: *Mon cher troupeau.*

POUR contempler l'eſſence nue,
Il faut la nue & pure foi:
Lorſqu'en Dieu l'ame eſt parvenue,
Il ne reſte plus rien du MOI.

Si je me faiſois quelque forme,
Si je me figure un objet;
Je rends mon Dieu ſemblable à l'homme,
Et me trompe dans mon ſujet.

Si c'eſt Jéſus que je contemple
D'un œil ſimple autant qu'épuré,
Si je me forme à ſon exemple;
Mon état eſt très-aſſuré.

Sans me former aucune image,
Avec lui me perdant en Dieu,
Je le trouve ſans nul partage,
Sans différence, tems, ni lieu.

Tel qu'il eſt au ſein de ſon Pere
Je le trouve, & m'abime en lui:
Tel qu'il étoit deſſus la terre,
Il régle ma vie aujourd'hui.

Lorſque l'ame eſt redevenue
Simple, comme un petit enfant;
C'eſt alors que l'Eſſence nue
Eſt ſa force, & ſon aliment.

Divin moteur de toute choſe,
Principe de la vérité,
Qu'en toi ſeul mon eſprit repoſe,
Et s'abime en l'immenſité.

Ah! que ce langage eſt barbare
Pour exprimer ce qu'on conçoit!
Car ce qu'on éprouve eſt ſi rare
Que rien en nous ne l'apperçoit.

Là tranſporté hors de ſoi-même
On entre en un pays nouveau,
Où Dieu qu'on adore & qu'on aime,
Sert de ſépulcre & de berceau.

Là les puiſſances ſuſpendues,
Sans diſcerner ni mal ni bien;
Là les ames en Dieu perdues
Ne voient plus même leur rien.

Là l'on vit, & l'on meurt ſans ceſſe;
On trouve la vie en la mort;
La douleur devient alégreſſe:
Si je diſois tout j'aurois tort.

XLIX.

Nuit obſcure de la foi qui bannit tout intérêt propre.

AIR : *Ces près, ces bois.*

QUI dit une foi nue, ou nuit obſcure,
Exclut & tout goût & tout ſentiment.
On craint, on gémit; cette route eſt dure,
Et cauſe au foible un horrible tourment.

L'amour qui fait qu'on ſe quitte ſoi-même,
En s'élevant ſur le propre intérêt
Veut pour ſoi ce que veut celui qu'il aime;
Et reſpecte ſon ſouverain décret.

Celui qui veut ou qui craint quelque choſe,
Ne connoit point cet abandon parfait
Qui fait qu'en la douleur le cœur repoſe,
Prenant plaiſir à tout ce que Dieu fait.

O pur amour! tu ne crains point la peine;
L'affreux dépouillement fait ton plaiſir:
Le MOI devenant l'objet de ta haine,
Tu ne ſaurois rien vouloir, rien choiſir.

Toujours en Dieu cette ame ſuſpendue,
Pour aucun mal ne ſe courbe vers ſoi:
Si Dieu l'afflige ou qu'amour la dénue,
L'œil ſimple & pur ne voit rien que ſon Roi.

Souffrons, mourons pour l'Objet Adorable;
Tout ce qu'il fait, eſt rempli de douceur:
Sa rigueur, ſa juſtice eſt toute aimable
Pour celui qui ſait bien donner ſon cœur.

Le cœur paſſe ainſi dans celui qu'il aime:
Il eſt content quoiqu'il ſoit malheureux;
Plus ſa douleur & ſa peine eſt extréme,
Plus il trouve de quoi nourrir ſes feux.

O feu ſacré, ſans chaleur, ſans lumiere!
Tu détruis en ſecret ton pauvre amant:
Obſcurité, nuit, juſtice ſévere,
Inſenſibilité, délaiſſement!

C'eſt là de quoi tu nourris ta victime:
C'eſt ce dont je dois faire mon plaiſir:
Se plaindre de toi ce ſeroit un crime,
Que tu devrois très-juſtement punir.

Source de bien quoiqu'en douleur féconde!
Mes biens, mes maux augmentent mon amour:
Que l'Univers périſſe & ſe confonde
Plutôt que ſur moi je faſſe un retour.

Toujours par amour mon ame attachée,
Divin objet, à tes contentemens,
De ſes douleurs ne peut être touchée;
Ne réflechiſſant pas ſur ſes tourmens.

Content, ravi de ton bonheur ſuprême,
J'ignore ce qu'on appelle intérêt;
Et ne ſais point te montrer que je t'aime
Mieux qu'en ne voulant que ce qui te plait.

L.

Sûreté de la lumiere de la pure foi.

AIR: *Ah! que l'amour paroit charmant!*

LA lumiere eſt ſans nul brillant
Quand elle eſt ſans empêchement;
Elle eſt plus pure cependant,
Car rien ne la termine.
Quand elle eſt ſans empêchement,
Rien ne nous illumine.

Il en eſt ainſi de la foi:
Ah! ſans l'éprouver qui le croit!

Plus elle eſt pure, moins on voit :
Alors rien n'illumine.
Ah ! ſans l'éprouver qui te croit,
O ſcience divine !

Plus ce ſentier eſt ténébreux,
Ah ! plus il eſt avantageux.
S'il ne brille pas à nos yeux
Il fait naître le doute :
Ah ! plus il eſt avantageux,
Et plus on le redoute.

Tout ce qui fait réflexion,
Cauſe réverbération,
Et donne certaine action
A la pure lumiere :
C'eſt pourquoi la réflexion
Eſt moins pure & plus claire.

Une lumiere qui s'étend,
Nous paroît ſans aucun brillant ;
O qu'elle eſt pure cependant,
Quoique plus ténébreuſe !
Une lumiere ſans brillant
Eſt douce & ſavoureuſe.

Elle ne bleſſe point les yeux ;
Les objets ſe diſcernent mieux :
Elle n'a rien de douloureux,
Simple, pure, paiſible.
Les objets ſe diſcernent mieux ;
Ils ſont plus acceſſibles.

Lorſqu'on eſt borné par les dons,
Ah ! que nous croyons être bons !
La lumiere eſt comme brandons.
Cette petite flamme
Nous fait voir que nous ſommes bons,
Et réjouit notre ame.

On préfére à l'immenſité
Certaine ſingularité :

Elle

Elle plaît à la vanité,
Qui cherche à ſe repaître :
Ce qui plaît à la vanité,
Ne plaît pas à mon Maître.

Il faut donc travailler la nuit,
Dans le ſecret à petit bruit :
Quand nous n'en verrions pas le fruit,
Demeurons en ſilence ;
Dans le ſecret à petit bruit
Cherchons la ſapience.

On la trouve facilement,
Et l'on en jouit pleinement,
Lorſqu'on eſt dans le dénûment
De toutes les lumieres :
On la trouve facilement,
Même dans les miſeres.

LI.

Avantages de la pure foi.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

MON cœur ne demande point d'aſſurance ;
L'amour, la foi n'en veut point recevoir :
Content de vivre ſous ta dépendance,
Il ſe délaiſſe à ton divin vouloir.

L'état lumineux veut la certitude :
L'état de foi ne l'admettra jamais ;
S'abandonner à Dieu, c'eſt ſon étude,
Vide de tout ce qu'on nomme intérêt.

O Dieu ! cet état ſeul te glorifie ;
Je l'oſe dire, il eſt digne de toi :
Que tu mérites qu'on ſe ſacrifie
A ton honneur par l'amour & la foi !

Se dire amant, ſe recherchant ſoi-même,
Eſt-ce t'aimer? Non c'eſt être impoſteur.
Qui veut ſavoir comme il faut que l'on t'aime,
Qu'il conſulte ta gloire, & non ſon cœur.

Le cœur humain au penchant qui l'entraîne
Céde ſouvent, malgré ce qu'il te doit:
Il conſulte pour l'amour ou la haine;
Il eſt ſon but alors qu'il fait un choix.

Choix que ſa raiſon ſouvent juſtifie;
Ce qui lui plaît lui ſemble le vrai bien:
Quand le cœur par l'amour ſe purifie,
Ce même choix ne lui paroit plus rien.

LII.

L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.

AIR: *Répand charmante nuit.*

RÉPAND charmante nuit, répand ſur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laiſſe veiller dans ces aimables lieux
Que les cœurs que mon Dieu ſoumet à ſa puiſſance:
Tes ombres, ton ſilence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

Ah! que l'on goûte peu de ſi ſacrés momens!
Ils ſont, Amour, le bonheur de la vie:
Trop charmantes douleurs, agréables tourmens,
Qui ſont que ma raiſon n'eſt jamais aſſoupie!
Momens dignes d'envie!
Nuit plus belle que le jour,
Où ſeul avec mon Dieu je ſoupire d'amour!

Eloignez-vous de moi fantômes inquiets,
Que je goûte mon Dieu dans ce ſilence;
Que mes pleurs, mes ſoupirs ne ſoient jamais diſtraits:

Quand je ſuis près de lui je ſuis en aſſurance:
Son aimable préſence
Chaſſe l'eſprit ſéducteur,
Et me fait ſoupirer d'amour & de douleur.

Eloigné du fracas du monde & de ſon bruit,
J'aime en ſecret les Beautés éternelles:
Aucun ne vient troubler dans cette ſombre nuit,
Nos entretiens ſacrés, nos amour mutuelles,
Si tendres, ſi fidelles
Qu'ils transforment les amans
En leur aimé Seigneur dans ces heureux momens.

LIII.

L'amour toujours croiſſant.

AIR: *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer.*

SEIGNEUR, on craint vos moindres coups;
D'une foible douleur on s'afflige, on ſoupire:
Pourquoi appréhender ce joug léger & doux?
C'eſt le bonheur de votre aimable empire.

Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer?
Un cœur vraiment touché chérit ſon eſclavage:
Le mien en vous aimant autant qu'il peut aimer,
Voudroit encor vous aimer davantage.

Étendez, étendez mon cœur,
Incomparable Objet qui raviſſez mon ame:
Mon cœur eſt trop petit au gré de ſon ardeur;
Croiſſez encore & mon cœur & ma flamme.

Ne pouvant contenir l'amour,
Dont vous méritez trop que tout mon cœur vous aime,
Ah! pour le contenter venez à votre tour
Me perdre enfin dans votre Être ſuprême.

LIV.

L'amour purifiant.

AIR : *Quoique vous ſoyez adorable ;* ou, *Mon cher troupeau.*

AMOUR juſte, ſaint, adorable,
Ah ! que tu fûs bien m'engager !
Mon cœur ne ſauroit plus changer ;
Il ne trouve que toi d'aimable.

Tout le reſte ne peut lui plaire :
Toi ſeul remplis tous ſes déſirs,
Tu lui donnes de ſaints plaiſirs ;
Mais tu m'ordonnes de les taire.

Amour, tu répands dans notre ame
Quelque choſe de ſi charmant,
Que tu fais aimer le tourment
Qu'on ſouffre en brûlant de ta flamme.

Tu conſumes, tu purifies,
Tu détruis ſans fin ton ſujet :
Tu fais mourir, aimable Objet ;
Mais en tuant tu vivifies.

Avec quelles délicateſſes
D'un amour pur, tendre & jaloux,
Viens-tu, mon adorable Époux,
Joindre la douleur aux careſſes !

Si tu te caches à la vue
Ha ! c'eſt pour te faire chercher :
Tu parois dur comme un rocher
A cette ame toute éperdue.

Tu ne fus jamais plus près d'elle,
Que quand tu parois t'éloigner :
Tu te caches pour la ſoigner,
Afin de la trouver fidelle.

Ce qu'elle a, c'eſt toi qui le donne ;
Tu récompenſes tes faveurs :
Si tu fais ſentir des douleurs,
Quelle douceur les aſſaiſonne !

Tu fais voir comme récompenſe
Ce qu'on prend pour un châtiment :
Ah ! qu'un tendre & fidéle amant
Prend de plaiſir dans la ſouffrance !

LV.

Sur le même ſujet.

AIR : *La jeune Iris.*

L'AMOUR ſacré tout ainſi que la flamme,
Purge, ſépare & détruit ſon ſujet :
Lorſqu'il s'empare une fois de notre ame,
Il la transforme & perd en ſon Objet.

Il la purge de toutes ſes ſouillures,
La ſéparant de ce qui n'eſt pas Dieu :
Il détruit ſi bien cette créature,
Qu'on ne voit plus rien d'elle que le feu.

Le ſujet dans la flamme eſt immobile ;
Il ſe délaiſſe à ſon activité :
Le feu bientôt de ce ſujet tranquille
A tout détruit par ſa vivacité.

Plus l'amour pur trouve un ſujet paiſible,
Plus il acheve de le conſumer :
Ah ! que le propre agir nous eſt nuiſible !
Qui ſait s'abandonner, ſait bien aimer.

On ne fait cas que de l'amour ſenſible ;
C'eſt cependant le groſſier de l'amour :
Dieu n'aime en nous que cet amour paiſible,
Qui ſait pâtir ſans chercher de ſecours.

Qui ſent l'amour, ne le poſſéde guere;
Il en eſt encor bien moins poſſédé :
Et c'eſt où gît l'admirable myſtere :
As-tu ſouffert, as-tu toujours cédé ?

L'amour ſe plaît de mettre à toute épreuve
Celui qui s'oſe dire ſon amant ;
Il veut gratuitement qu'on le ſerve,
Sans jamais ſe regarder un moment.

Le feu noircit le bois lorſqu'il l'embraſe,
Pour en bannir les contrariétés :
C'eſt ainſi qu'en uſe chez nous la grace
Pour détruire tant de propriétés.

Le bois en ſe noirciſſant ſe prépare,
Juſqu'à ce qu'enfin il devienne feu;
Du matériel alors il ſe ſépare :
C'eſt ainſi que ſur nous agit mon Dieu.

Lors le bois ſéparé de la matiere,
Change de nature inſenſiblement;
Ne reſtant rien de ſa forme premiere,
Il eſt changé dans ce noble élément.

Ne nous flattons pas, il faut tout de même
Que Dieu nous détruiſe & nous change en ſoi :
Aucun ſujet peut-il dire qu'il aime,
S'il reſte encor des traces de ſon MOI.

Cet opérer eſt long, il eſt terrible :
Qu'il fait ſouffrir dans ſon commencement !
Ah! qui ſoutient ce qu'il a de pénible,
Eſt un fidéle & bienheureux amant.

Nature ſe défend à toute force ;
Elle craint ce qui ſera ſon bonheur :
Elle aime mieux ſuivre certaine amorce,
Que de ſouffrir cette ombre de douleur.

Il faut avoir un généreux courage,
Pour ſe laiſſer détruire au Tout-puiſſant ;
Sans quoi nous n'aurons que le ſeul partage
Du mercenaire & non celui d'enfant.

LVI.

Aimer Dieu pour lui-même.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

AH! qu'il ſeroit doux de t'aimer
D'un amour ſouverain, Majeſté redoutable!
N'as-tu pas ce qu'il faut pour nous bien enflammer,
Être parfait, ſaint, juſte autant qu'aimable ?

Je ſuis épris de ta bonté ;
Mais je ſuis plus charmé des traits de ta juſtice :
Mon cœur ſe donne à toi, contemplant ta beauté ;
Le pur amour s'accroît par le ſupplice.

Si je n'aime pas purement,
Je crains le châtiment, je cherche des délices :
Mais ſi je veux, Seigneur, être parfait amant,
Je dois aimer encor plus ta juſtice.

Loin de moi tout propre intérêt ;
Je ne veux plus aimer mon Dieu que pour lui-même ;
Je dois en m'oubliant reſpecter ſon arrêt :
C'eſt à cela qu'on connoît ſi on l'aime.

LVII.

Aimer Dieu ſans ſoin ni retour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis* ; ou, *Celui qui n'a ſoumis au pouvoir de l'amour.*

JE voudrois, mon enfant, que vous laiſſant à Dieu
Vous vous oubliaſſiez vous-même ;
Et que vous livrant à ſon feu,
Vous appriſſiez comment on l'aime.

Il faut que vous l'aimiez ſans ſoins & ſans retours ;
Et vous faites tout le contraire :
Si vous vous regardez toujours,
Vous ne pourrez jamais lui plaire.

Au lieu de vous laiſſer au ſoin de ſon amour,
Vous examinez ſa conduite :
Que vous faites mal votre cour !
Cédez, cédez à ſes pourſuites.

S'il veut vous éprouver, le moindre moucheron
Vous jette dans la défiance :
Donnant par là priſe au Démon
Vous rentrez ſous ſa dépendance.

Servez-donc le Seigneur d'un eſprit courageux ;
Mépriſez ſa vaine pourſuite :
La crainte le rend dangereux ;
Le mépris lui donne la fuite.

Suivez-Dieu ; moquez-vous de l'Eſprit ſéducteur :
Car il ne peut rien de lui-même ;
Il vous affoiblit par la peur :
Qui craint ne fait pas comme on aime.

L'abandon détruira ce léger ſentiment
Dont le Démon vous effarouche :
Si votre ame eſt ſans mouvement,
N'appréhendez pas qu'il la touche.

Il rode autant qu'il peut, inveſtit le déhors ;
Tenons-nous dans la fortereſſe :
Ne craignons rien de ſes efforts ;
Il tire, & jamais ne nous bleſſe.

Si nous ſortons du fort, ſi nous voulons le voir,
Se ſervant de ſon avantage,
Il nous reduit au déſeſpoir,
Et nous ôte enfin le courage.

Demeurons-donc en Dieu fermes, ſans volonté,
Simples, deſſous ſa dépendance,
Attendant tout de ſa bonté :
C'eſt la meilleure réſiſtance.

Dieu pourroit tout d'un coup vous délivrer de lui ;
Mais ce n'eſt pas là ſa conduite :
En ſecret il nous ſert d'appui,
Si notre amour propre eſt détruite.

Laiſſez-vous à l'amour, il vous conduira bien,
Quoiqu'au travers des précipices :
Nous cherchons toujours du ſoutien
Dans nos ſoins, dans nos artifices.

Pour ſuivre ce chemin, il faut avoir du cœur :
Il faut s'abandonner ſoi-même,
Mépriſer l'eſprit ſéducteur,
Se livrer au Vouloir Suprême.

LVIII.

L'amour parfait ne ſe recourbe point ſur ſoi.

AIR : *Ces près, ces bois* ; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR parfait veut une flamme pure,
Qui ne ſe courbe ni retourne ſur ſoi ;
Tous ces retours font voir que la nature
S'aime, & ne veut ſe livrer à ſon Roi.

Qu'il m'abandonne, ou bien qu'il m'illumine ;
Content de tout, je bénirai mon ſort :
Heureux, perdu dans l'Eſſence Divine,
Je veux ſouffrir même juſqu'à la mort.

Divin Amour, dont j'adore les charmes,
Si je languis, ſi je meurs chaque jour,
Si je ſouffre, ſi je verſe des larmes ;
Toi ſeul cauſes mes tourmens, cher Amour.

Plus je ſouffre, Amour, plus tu m'es ſévére ;
J'aime & reſpecte même ta rigueur :
Comme un enfant je t'appelle mon Pere,
Sans t'expliquer ce que reſſent mon cœur.

O toi qui vois juſqu'au fond de mon ame !
Tu connois où tendent tous mes ſoupirs :
C'eſt toi qui donnes le prix à ma flamme,
Si l'intérêt n'eſt plus dans mes déſirs.

Hélas ! hélas ! on ſe flatte ſoi-même ;
On ſe croit amant déſintéreſſé :
On dit qu'on ne veut que le Bien Suprême,
Le ſervir ſans être récompenſé.

Sitôt qu'Amour nous met à la coupelle
Ah ! que notre or paroît de bas aloi !
Tendres pour nous, pour lui trop infidelles
Nous démentons nos diſcours, notre foi.

Amour change mon cœur, & le réforme ;
Arrache en lui ce qui ne te plaît pas :
Brûle, détruis ; & le changeant de forme
Daigne le conſacrer à tes appas.

Cœur ingrat, je veux t'arracher moi-même,
Si tu reſerves le moindre intérêt,
Que victime de la Beauté Suprême
Tu te livres à ſon plaiſir pour jamais.

A chaque inſtant pour toi tu t'intéreſſes,
Dans ton plaiſir comme dans ta douleur :
L'un te plaît, l'autre t'afflige & te bleſſe ;
Il n'eſt nulle égalité dans ce cœur.

Détruis, détruis, ô Monarque Suprême,
Détruis ce cœur ; & m'en donne un nouveau,
Qui ſache aimer comme tu veux qu'on aime,
Qui te ſuive de nuit, & ſans flambeau.

Nous ne voulons point marcher ſans lumiere,
Sans ſentiment, ſans conſolation ;
On s'arrête, ou l'on retourne en arriere :
Dis, de quel prix eſt ton affection ?

Quand tu ſauras aimer dans l'ignorance,
Marcher de nuit ſans ſentier, ſans flambeau,
Souffrir ſans choix, croire ſans évidence ;
Tu paſſeras du ſépulcre au berceau.

LIX.

Aimer Dieu purement malgré nos miſeres.

AIR : *Votre empire eſt trop ſévére* ; ou, *La beauté la plus ſévére.*

TU connois, mon Divin Pere,
Que je t'aime tendrement :
Malgré toute ma miſere,
Je ſuis à toi conſtamment ;
Mon cœur t'aime ſans partage,
Et ſans nul retour ſur ſoi.
C'eſt là l'unique avantage
Que je prétends de ma foi.

Ah ! que l'homme eſt miſérable
Qui ne voit pas le bonheur
D'être à ce Tout Immuable,
Et de lui livrer ſon cœur !
Le reſte n'eſt que foibleſſe,
Et que fade amuſement.
La véritable ſageſſe
Eſt d'aimer Dieu purement.

Lorſque Jéſus de ſa flamme
Vient pénétrer notre cœur,
Il eſt la force de l'ame,
Et la tire de langueur:
Il eſt la ſource de vie,
Le ſoutien de l'abattu;
Et de l'ame anéantie
Il eſt la propre vertu.

Si ſa douceur nous conſole,
Rien ne peut nous affliger;
Quand il veut il nous déſole,
Puis vient nous encourager:
Il nous châtie & tempére
Si fort notre châtiment,
Que ſa juſtice ſévére
Charme le parfait amant.

Qui la craint ne l'aime guere.
Il épuiſa ſa rigueur,
En s'immolant à ſon Pere
Pour racheter le pécheur:
Et ce pécheur infidéle
Ne ſauroit ſans s'alarmer
Voir la juſtice cruelle;
Il devroit plutôt l'aimer.

Mais j'offenſe la juſtice,
En l'appellant de ce nom;
Si j'aime le ſacrifice
Tout d'elle me ſera bon:
La juſtice a mille charmes,
Pour un tendre & chaſte cœur;
Elle fait verſer des larmes
Au cœur lâche & ſans ardeur.

LX.

Unique loi de l'amour.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe*; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

AMOUR grand, juſte & ſaint, pur, ſimple, indépendant,
Qui ne regardes que toi-même;
Et qui te formant un amant,
Veux que ce ſoit pour toi qu'il t'aime.

Tu ne demandes point qu'on ſuive tant de loix;
Tout ſe trouve dans l'amour même:
Il n'eſt pour nous ni bien ni choix,
Qu'en ſuivant le Vouloir Suprême.

Cet amour libre & pur n'enferme qu'une loi,
Mais loi ſans aucune contrainte;
De marcher dans l'aveugle foi,
Et bannir pour jamais la crainte.

Cette crainte-vertu ne regarde que nous:
Il faut marcher ſans aſſurance;
Suivre l'amer comme le doux,
Mais le ſuivre ſans répugnance.

Qu'eſt-ce donc qui conduit dans ce ſentier étroit?
C'eſt toujours le Vouloir Suprême:
Mais il conduit le cœur ſi droit,
Qu'il trouve en tout celui qu'il aime.

LXI.

Quel doit être notre amour pour Dieu.

AIR : *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

AIMONS, aimons ſans diſcerner
La raiſon qui nous fait aimer
Cette Beauté ſuprême,
Qui daigne nos cœurs enflammer,
Et les perdre en lui-même.

Il faut ſurmonter la raiſon,
Retrancher toute affection,
Hors celle de ſa gloire,
Et perdre en lui toute action,
L'eſprit & la mémoire.

Il faut que ſon divin vouloir
Soit la régle de ton devoir,
Qu'il te plie & remue;
Et que ſon ſouverain pouvoir
T'appauvriſſe & dénue.

Qu'il te reduiſe dans ton rien,
Et qu'il t'enſeigne le vrai bien
Qui ſe trouve en lui-même;
Et qu'en t'arrachant tout ſoutien
Tu ſois pauvre à l'extrême.

Ce n'eſt que dans la pauvreté
Qu'on trouve la tranquillité:
Le rien de toutes choſes
Deviendra ta félicité:
C'eſt où le cœur repoſe.

LXII.

Se laiſſer entrainer par l'amour divin.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe.*

JE m'imagine voir l'immenſe Tourbillon,
Entrainant ce qui ſe diſſipe,
Comme par circulation
Le ramenèr à ſon principe.

Laiſſons-nous entrainer à ſa rapidité;
Nous n'appréhenderons plus l'orage:
Il conduit dans l'immenſité;
Rien ne s'oppoſe à ſon paſſage.

Il franchit tous les lieux, il briſe les rochers;
Car rien ne lui fait réſiſtance:
Les fléches des plus forts archers
Vont avec moins de véhémence.

Laiſſons-nous abaiſſer; il peut nous relever:
Il ſe rit de notre prudence:
Ainſi qu'une plume dans l'air,
Il nous entraine & nous balance.

Il nous éléve en haut; puis ſemble nous briſer,
Tant la chûte eſt impétueuſe;
Après il nous vient enlever,
Se jouant de l'ame amoureuſe.

C'eſt toi, Divin Amour, Tourbillon fortuné,
De qui la route impérieuſe
Rend le cœur plus abandonné
Lorſque ſa courſe eſt malheureuſe.

Vous croyez, mes Enfans, que l'agitation
Doit donc être votre partage:
Non; la céleſte motion
Donne la paix pour héritage.

Laiſſons-nous entrainer par ce rapide cours !
Notre cœur tranquille & paiſible
N'écoutera que ſes amours ;
C'eſt lui qui rend incorruptible.

S'il nous éléve en haut, demeurons en repos :
S'il nous enfonce dans l'abime,
Reſtons-y ſans craindre les flots,
Alors la paix devient intime.

Rien ne peut la troubler ; il nous chaſſe de nous :
Le MOI trouble l'économie
De ce Dieu puiſſant & jaloux,
En qui tout fait une harmonie.

Amour, enléve-nous, enléve tous les cœurs :
Diſſipe la vile pouſſiere ;
Elle amuſe tes ſerviteurs :
Fais les entrer dans ta lumiere.

Le vent chaſſe de l'air toute contagion ;
C'eſt lui qui l'agite & l'épure :
Que la divine motion
Chaſſe de chez nous la nature !

Qu'il ne reſte que Dieu, le MOI dans le néant
Ainſi qu'une plume fragile,
Ne pourra réſiſter au vent,
Détrui cette maſſe d'argile.

Briſe-la, mon Seigneur, dans ta juſte fureur ;
Je n'en prends plus de connoiſſance :
Je le tiendrai même à faveur ;
Le MOI ſeul te fait réſiſtance :

Ne nous arrêtons pas : on voudroit s'accrocher
Quand le Tourbillon nous éléve ;
Mais que cet arrêt coûte cher :
Bienheureux celui qu'il enléve !

LXIII.

Voies & rigueurs aimables de l'Amour.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe.*

QUE l'amour eſt charmant ! Il enléve le cœur ;
Il eſt la ſource de la vie :
Il nous redonne la vigueur,
Lorſque lui-même l'a ravie.

Il éléve, il abat ; il eſt plein de douceur ;
Il careſſe, & ſoudain il tonne :
Il nous flatte ; & dans ſa rigueur
Il reprend les biens qu'il nous donne.

Il ne ſauroit ſouffrir que l'on poſſéde rien ;
Il veut tout poſſéder lui-même.
Souvent il nous comble de bien ;
Puis l'arrache à celui qu'il aime.

Il ſe fait un plaiſir d'accabler de rigueur ;
Puis il rit de notre ſouffrance :
Il eſt doux, il eſt ſéducteur ;
Sa juſtice n'eſt que clémence.

Lorſqu'il frappe bien fort, on adore ſes coups ;
Il nous trompe par ſes careſſes :
Au tems qu'il paroît le plus doux,
Sa douceur eſt une traitreſſe.

Elle eſt un gage, hélas ! qu'il va bientôt punir
Une ſecrette complaiſance ;
Dont il nous fait répentir
Par ſes rigueurs & ſon abſence.

Il punit fortement un ſeul retour ſur ſoi,
Un goût, une foible lumiere :
Victorieux comme un grand Roi,
Il nous fait mordre la pouſſiere.

Il nous éléve en l'air ; & dans le même inſtant
Il jette d'une main puiſſante
Juſqu'en l'abime du néant
Cette fidelle & tendre amante.

Elle ne ſe plaint pas : elle ſouffre en ſecret
Ce que ſon amour lui prépare ;
Son eſprit paiſible & diſcret
Jamais de lui ne ſe ſépare.

On demeure attaché ſur le gibet d'amour,
Sans oſer quitter ſon ſupplice :
S'il nous fait luire quelque jour,
C'eſt pour un nouveau ſacrifice.

Amour, divin Amour, j'aime ta cruauté
Mille fois plus que tes careſſes ;
Je trouve dans ta dureté
Un goût plein de délicateſſes.

Qui ne veut rien ſouffrir, peut-il ſavoir aimer ?
Son amour n'eſt rien qu'en peinture :
S'il dit qu'il s'eſt laiſſé charmer,
Je dis que c'eſt par la nature.

O rigoureux amour, je fais tout mon plaiſir
D'être ſoumis à ta Juſtice ;
Je ne puis former de déſir ;
Je puis mourir en ſacrifice.

Souffrir, mourir pour toi, c'eſt le ſouverain bien ;
Pour moi, je n'en connois point d'autre :
Mon cœur ne peut ſouhaiter rien,
Quand ce ſeroit pour être Apôtre.

LXIV.

Effets & caracteres de la charité. (1 Cor. 13.)

AIR : *La jeune Iris.*

SI je parlois le langage des Anges
Sans la charité je ne ſerois rien :
Quand je chanterois de Dieu les louanges,
Ma voix ſeroit ſemblable à de l'airain.

Le vide de l'airain fait qu'il réſonne ;
Il fait grand bruit ſitôt qu'il eſt battu :
Sans charité c'eſt comme une perſonne
Qui fait bruit déhors quoique ſans vertu.

Au moindre mal certain bruit de ſouffrance
Rétentit fort loin ; mais la charité
Se contente de l'humble patience ;
Toute ſa force eſt en la vérité.

Quand je livrerois mon corps à la flamme,
Quand je donnerois aux pauvres mon bien,
Quand on verroit extaſier mon ame ;
Sans la charité je ne ſerois rien.

Quand je menerois une vie auſtere ;
Sans la charité rien ſera bon :
L'amour eſt donc l'unique néceſſaire ;
Il eſt & le donateur, & le don.

Quand ma foi feroit les plus grands miracles,
Quand je ferois les monts changer de lieu,
Quand mes diſcours ſeroient autant d'oracles ;
Sans charité je ne puis plaire à Dieu.

Quand j'entendrois le plus profond myſtere,
Qu'à mon ſavoir rien ne ſeroit caché ;
La charité me ſeroit néceſſaire :
Sans charité je ne ſuis que péché.

La charité eſt douce & patiente ;
Elle ne cherche pas ſon intérêt :
La charité bonne & compatiſſante
Préfére à ſon profit ce qui lui plaît.

La charité renferme l'eſpérance ;
Elle a pour compagne la pure foi :
La charité ſe nourrit de ſouffrance ;
Elle bannit le propre & le MOI.

La charité toujours chaſte & fidelle,
Ne ſauroit ni varier ni déchoir :
La charité ne voulant rien pour elle,
Suit en tout tems le Souverain Vouloir.

La charité ne juge & ne ſoupçonne,
Ne ſe défie, & ne croit point le mal :
La charité à ſon Dieu s'abandonne,
Et ne choiſit l'heureux ni le fatal.

La charité bannit la vaine gloire ;
Elle eſt la ſource de l'humilité :
La charité remporte la victoire
Sur toute erreur ; car elle eſt vérité.

La charité ne fut jamais colere ;
L'emportement vient de la vanité :
L'humble ſouffre tout, croit tout & l'eſpere ;
Toutes vertus ſont en la charité.

Sans elle rien n'eſt permanent ſur terre :
La foi, l'eſpérance à la vérité
Sont des vertus ; mais la plus néceſſaire,
La plus excellente eſt la charité.

Les renfermant, elle en eſt le principe ;
Sans elle les autres ne ſeroient rien :
Point de vertu qu'elle ne participe
A cette ſource, & mere de tout bien.

LXV.

Véritable pureté de l'amour.

AIR : *Mon cher troupeau.*

DIGNE Objet de ma complaiſance,
Grand Dieu, dont mon cœur eſt charmé,
Puis-je vous dire en conſcience
Que j'aie purement aimé ?

Celui qui ſe regarde encore,
Qui prend pour ſoi quelqu'intérêt,
S'il dit qu'il aime & qu'il adore
Eſt bien loin du déſir parfait.

Le déſir ne ſe conſidére
Que par rapport à ſon objet.
C'eſt moi qui le rend mercenaire
Si j'en ſuis l'unique ſujet.

Si je veux quelque bien, ſi j'aime
A me voir orné de vos dons,
Seigneur, je me ſéduis moi-même,
Croyant mes déſirs être bons.

L'amour pur ainſi que la flamme
Se doit élever juſqu'au ciel :
Si je la courbe ſur mon ame,
Mon amour devient ſenſuel.

Dieu tout pur veut la flamme pure,
Que notre cœur ſoit tout à lui,
Rejettant de la créature
Sa complaiſance & ſon appui.

Tout hors Dieu devient créature ;
Objets indignes de mon cœur,
Vous ſatisfaites la nature ;
Pouvez-vous plaire au Créateur ?

Pour aimer comme Dieu déſire,
Il faut l'aimer ſi purement,
Que le plus rigoureux martyre
Ne paroiſſe pas un tourment.

Il faut que ſes dons & ſes graces
Coulent à lui ſi promptement,
Que nous n'en voyions pas les traces
Pour nous y complaire un moment.

Il faut vouloir ce qu'il ordonne,
Quoiqu'il puiſſe ordonner de nous,
Trouver ſa juſtice ſi bonne,
Qu'on l'adore en baiſant ſes coups.

Bien loin de chercher ſes careſſes,
On s'accoutume à la douleur:
Bien loin toute délicateſſe;
L'amour pur n'a rien que rigueur.

Mais ſa rigueur a plus de charmes
Pour le cœur pur que les douceurs.
Heureuſes douleurs, cheres larmes!
Je trouve vos tourmens flatteurs.

Une certaine incertitude
Eſt pourtant une cruauté:
O que mon cœur la trouve rude!
Elle cache la vérité.

Vérité ſi ſimple & ſi nue,
Un voile vous couvre à nos yeux;
Et c'eſt ſouvent ce qui me tue:
Tout le reſte m'eſt précieux.

Hélas! j'entends que vous me dites;
La certitude eſt un appui;
Aime & reſpecte ma conduite:
Le Rien eſt le Tout aujourd'hui.

C'eſt l'appui le plus fort du monde
Que d'être ſûr de vous aimer:
Il faut, ô Bonté ſans ſeconde,
Le perdre ſans nous alarmer.

LXVI.

Pureté d'amour requiſe pour être uni à Dieu.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe.*

JE ne puis exprimer la pureté d'amour
Que Dieu veut au cœur d'une amante:
Un amour droit, & ſans détour;
Une charité patiente.

Sitôt qu'on penſe à ſoi, l'on ſe ſent rejetter
Avec une puiſſance extrême:
Dieu ne ſauroit ſe contenter,
Si l'ame ne ſort d'elle-même.

Tout amour hors de ſoi devient digne de Dieu;
Sa pureté devient extrême,
Quand demeurant fixe en ſon lieu
Il ne rentre plus en ſoi-même.

Cet amour ſouverain veut nous changer en ſoi:
Il faut donc que ſon feu ſépare
Le pur eſprit d'avec le MOI;
Et c'eſt l'ouvrage le plus rare.

Si notre eſprit n'eſt pur, il ne peut approcher
De Dieu ſon unique principe:
Quelque tour qu'on puiſſe chercher,
Sans amour nul n'y participe.

Mais un amour ſi pur, ſi net, ſi ſéparé
Qu'on n'y trouve plus de mélange:
Notre eſprit ainſi préparé
Redevient auſſi pur qu'un Ange.

Comme il eſt émané de la Divinité,
Sortant d'un Tout Indiviſible;
Il faut que par ſa pureté
Il rentre dans l'inamiſſible.

Il ne doit plus ſortir de cette région
Où les eſprits purs aboutiſſent ;
Et c'eſt dans leur perfection
Que tous au Tout ſe réuniſſent.

Cet eſprit préparé s'envoleroit aux Cieux,
Si Dieu ne le tenoit ſur terre,
Où ſon ſéjour eſt glorieux
A Dieu pour le bien de ſon frere.

Que nous perdons de biens pour ne pas nous quitter !
Nous dérobons à Dieu ſa gloire :
Bien éloignés de mériter,
Nous donnons au MOI la victoire.

Que vous devez punir, grand Dieu, ce lâche cœur ;
Qui vous fut toujours infidéle,
Et ſuit cet eſprit ſuborneur
Qui dans les Cieux devint rebelle.

Suivons-donc de l'amour le chemin raccourci ;
N'écoutons jamais la nature :
Sans le MOI nous n'aurions ici
Qu'une charité toute pure.

C'eſt vous, torrens de feux, que j'invite en ce jour ;
Ah ! venez conſumer mon ame,
Qu'il ne reſte plus que l'amour,
Plus de MOI ; mais la pure flamme.

Qu'elle s'élance en vous, & ne paroiſſe plus ;
Qu'elle ſe joigne au Tout immenſe :
Que tous les ſoins ſont ſuperflus,
Si l'on n'apprend cette ſcience !

Enſeignez-là, Seigneur, à vos petits enfans ;
Car les grands n'en font pas de compte :
Qu'ils ſoient ſimples, obéiſſans,
Et que votre amour les ſurmonte.

LXVII.

L'amour pur & l'amour intéreſſé.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer.*

HÉLAS Seigneur ! qui fait t'aimer ?
Chacun veut en t'aimant aſſurer ſa fortune ;
Ce qui n'eſt pas pour ſoi, nous paroit trop amer :
Le pur amour ſouvent nous importune.

Afin de t'aimer purement,
Il faudroit cette amour qu'on nomme gratuite :
Ah ! je vois que chacun ſe recherche en aimant :
Eſt-ce donc là l'amour que tu mérites ?

Il eſt vrai la propriété,
Loin de te plaire, ô Dieu, te rabaiſſe & t'offenſe :
C'eſt où l'homme aujourd'hui place la ſainteté :
Du pur amour ſa raiſon le diſpenſe.

On t'appelle Souverain Bien :
L'es-tu de notre cœur, ou de notre parole ?
Si t'aimant plus que moi, je réſte dans mon rien,
Mon amour lors n'eſt plus l'amour frivole.

Il reprend ſur moi tous ſes droits :
Si ſans me ménager, il m'arrache à moi-même,
Si le voulant pour lui, j'obéis à ſes loix ;
Mon cœur enfin oſe dire qu'il aime.

Mais ſi je me préfére à lui,
Si pour moi je le ſers, & non pas pour lui-même,
Je dois ſans me flatter avouer aujourd'hui
Que je ne puis plaire à l'Être Suprême.

Hélas ! trop indigne de Dieu,
Je n'ai jamais brûlé de cette droite flamme,
Je n'ai jamais ſenti ce pur & ſacré feu
Puiſque je prends intérêt à mon ame.

Reçois en déſormais le don :
Je la mets en tes mains ; ordonne toujours d'elle :
Reçois, ô mon Seigneur, reçois mon abandon ;
C'eſt à toi ſeul de le rendre fidelle.

LXVIII.

L'Amour du mercenaire & celui de l'enfant.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

VOUS n'avez pas aſſez de récompenſe
Pour les mercenaires, ô mon Seigneur :
Vous en avez trop pour ceux dont l'Enfance
Ne cherche en tout que votre ſeul honneur.

L'Enfant ne demande rien à ſon Pere ;
Il reçoit tout ce qu'il veut lui donner.
Il n'en eſt pas ainſi du mercenaire,
Qui ne ceſſe jamais de demander.

S'il fait un pas, il en veut le ſalaire ;
Il croit toujours qu'on lui donne trop peu :
L'Enfant s'abandonne tout à ſon Pere ;
S'il le contente, il eſt bien en tout lieu.

S'il eſt battu, maltraité ; tout de même,
D'un cœur ſoumis & d'un eſprit égal
Le ſert autant qu'il le reſpecte & l'aime,
Et ſouffre ſans ſe plaindre d'aucun mal.

Le ſerviteur foible ſe plaint ſans ceſſe ;
Il ſouffre trop ne gagnant pas aſſez ;
Les yeux levés aux mains de ſa maîtreſſe,
Croit ſes ſervices mal récompenſés.

O cher Amour, ah ! laiſſez-là l'eſclave,
Faites-vous ſervir d'un nombre d'Enfans :
Le mercenaire qui ſouvent les brave,
S'enfle d'avoir de vous quelques préſens.

Pour vos Enfans vos coups ſont un délice ;
Votre rigueur éprouve leur amour :
Vous les livrez ſouvent à la juſtice ;
Ils ſouffrent tout, & même ſans retour.

Vivent les Enfans de mon divin Maître !
Ils ſont foibles, mais ils ſont tout à lui :
Il peut toujours diſpoſer de leur être ;
Ils ne cherchent hors de lui nul appui.

LXIX.

Le feu, emblême du pur amour.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

LE feu par ſon activité
Reduit bientôt le bois en cendre :
Ainſi la pure charité,
Nous détruiſant, nous doit apprendre,
Que ce n'eſt que dans le néant
Que nous trouvons le Tout-puiſſant.

Le Feu ſemble noircir le bois,
Lorſque la flamme l'illumine
Son humidité reparoît ;
Ainſi fait la grace divine :
Lorſque tout eſt plus ténébreux
C'eſt lorſqu'on eſt plus amoureux.

Mais attendez quelque moment :
Ce même bois change de forme,
Prenant l'ardeur de l'élément
Qui le détruit & le transforme ;
Paroiſſant preſque tout en feu :
C'eſt ainſi qu'en uſe mon Dieu.

Suivant notre comparaiſon,
Ce même feu reduit en poudre ;
Le bois n'a plus de liaiſon ;

L'élément a fû le diſſoudre,
Changeant d'abord ſon être au ſien,
Afin de le reduire à rien.

Le bois ne fait nul mouvement,
Laiſſant prendre au feu ſon empire :
Adhérons à Dieu ſimplement ;
S'il nous veut brûler ou détruire,
N'ayons d'autre agitation
Que celle de ſa motion.

LXX.

Loix de l'amour pur.

Air nouveau.

AMOUR ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

Ne ſuis-je pas ſous votre empire,
Depuis le tems que je reſpire ?
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

Vous voulez que votre juſtice
Change mes douceurs en ſupplice.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que mort à toute choſe,
„ Je ſois ta fin comme ta cauſe.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que tu t'anéantiſſes
„ Deſſous le poids de ma juſtice.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux qu'en toi de tout j'ordonne ;
„ Qu'à moi pour tout tu t'abandonnes.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux qu'en te quittant toi-même
„ Ce ſoit pour moi ſeul que tu m'aimes.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je ne veux qu'aucune parole
„ Ne t'afflige & ne te conſole.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que ſur toute la terre
„ Un chacun te faſſe la guerre.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que chaçun te mépriſe ;
„ Que de rien tu ne me dédiſes.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Devant moi demeure muette,
„ Sans regarder comme on te traite.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ A tout deviens indifférente ;
„ N'aie jamais ni choix ni pente.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Que toute attache ſoit bannie,
„ Soit pour la mort, ſoit pour la vie.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ N'aie d'autre ſoin qu'à me plaire ;
„ Le reſte n'eſt pas ton affaire.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que dans l'indifférence
„ Tu laiſſe agir ma providence.
Amour ſi charmant & ſi doux,
Hélas ! hélas ! ne ſuis-je pas à vous ?

LXXI.

Leçons du pur amour.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette ;* ou, *Si tu voulois Liſette.*

PARLEZ, mon divin Maître,
A votre pauvre enfant,
Parlez ; & faites-lui connoître
Ce que le pur amour prétend.

La charité parfaite
Demande tout le cœur ;
Et veut que l'ame ſoit abſtraite
De ce qui n'eſt pas ſon Sauveur.

L'ame ſimple & ſincere
Dans ſa ſoumiſſion,
Aura bientôt le caractere
De la céleſte adoption.

Renonçant à toi-même,
N'enviſage que moi :
Car je veux que le cœur qui m'aime,
Soit exact à ſuivre ma loi.

Je veux que la ſouffrance
Ne le rebute pas ;
Qu'en la plus longue patience
Il ne ſe ſente jamais las.

Je veux qu'il m'abandonne
Le tems, l'éternité ;
Qu'il trouve ma juſtice bonne ;
Qu'il béniſſe ſon équité.

Que le plus long ſupplice
Soit toute ſa douceur ;
Et que le plus rude exercice
Paroiſſe trop peu pour ſon cœur.

Qu'en s'oubliant ſoi-même,
Il ne penſe qu'à moi ;
Qu'en tout tems mon Vouloir Supréme
Faſſe ſon plaiſir & ſa loi.

Que ſi je le rebute,
Il demeure content ;
Si je permettois quelque chûte,
Son amour en ſoit plus conſtant.

Je veux qu'on le mépriſe ;
Qu'il ſoit haï de tous ;
De rien qu'il ne ſe formaliſe,
Ne diſcernant amer ni doux.

Qu'il ſoit ſain ou malade,
Tout lui doit être égal ;
Que jamais il ne ſe regarde,
Quoiqu'il ſouffre beaucoup de mal.

Que ſon ame éperdue,
Me voyant en courroux,
Demeure vers moi ſuſpendue
Sans vouloir éviter mes coups.

Que ſi je la ménace,
Elle vienne vers moi ;
Et lorſque mon bras la terraſſe,
Qu'elle ſoit ferme dans la foi.

Que ſi je lui prépare
Un tourment éternel,
Que jamais rien ne la ſépare
De mon décret eſſentiel.

Je veux qu'elle préfére
Au ſouverain bonheur
Son enfer s'il me pouvoit plaire ;
Qu'elle l'accepte de bon cœur.

Son cœur demeurant ferme
A ſuivre mon déſir,
Sans y mettre jamais de terme
Que celui de mon bon plaiſir.

Qu'il n'aie rien au monde,
Ni déhors ni dedans,
Sur lequel ſon eſpoir ſe fonde;
Qu'à tout il ſoit indifférent.

Lors m'aimant pour moi-méme,
Il ne ſe verra plus:
C'eſt là ſeulement comme on aime;
Tout autre amour eſt un abus.

Ce que tu viens d'apprendre,
Cette haute leçon,
Bien peu de cœurs voudront l'entendre:
Je veux qu'on m'aime à ma façon.

Que le plus miſérable
Paroiſſe plus content,
Sans que je lui ſois ſécourable;
Qu'il adore ſon châtiment.

Enſeignez, mon cher Maître,
A mes petits enfans
Cette leçon qui leur doit être
Gravée au cœur profondement.

LXXII.

Sentier du pur amour.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne veux, mon Seigneur, que votre pur amour:
Que tout le reſte m'eſt à charge!
Lui ſeul fait ma nuit & mon jour;
Je ne connois rien davantage.

Je ne ſuis point ſurpris d'entendre des raiſons;
Mais je n'y ſaurois rien comprendre:
Ce ſont pour moi comme chanſons
Que je ne veux jamais apprendre.

Je ne ſais qu'un ſentier, l'amour pur & la foi,
Le néant, l'oubli de ſoi-méme;
Porter ma croix avec mon Roi,
Et ſuivre ſon vouloir extréme.

Tout autre chemin eſt labyrinthe & détour;
Il égare ceux qu'il engage:
Le plus droit chemin c'eſt l'amour;
Je n'en dirais pas davantage.

Je vois tous les chemins où chacun veut courir,
Qui ſont bordés de précipices;
Où l'on s'empreſſe de périr,
Un chacun ſuivant ſes caprices.

Le ſeul amour divin nous guide & nous conduit
Par un chemin jonché d'épines;
Il ne nous mene que la nuit:
Ses routes ſont routes divines.

Qui craindroit de périr, périroit en effet;
L'amour bannit la défiance:
Car notre amour n'eſt pas parfait,
Si l'on n'a pas de confiance.

Il veut bien plus de nous, un entier abandon,
Sans ſoin ni ſouci de ſoi-même ;
Et nous n'avons pas d'autre don
A faire à ſa bonté ſuprême.

Celui qui donne tout, n'a plus rien à donner,
S'il ne ſe donne auſſi ſoi-même :
Lorſqu'on ſait bien s'abandonner,
On ſait bien auſſi comme on aime.

L'amour ne peut ſouffrir de propre volonté,
Que pour l'offrir en ſacrifice :
S'il aime & chérit la Bonté,
Il aime encore plus la juſtice.

Il ſe laiſſe mener ſans chemin, ſans détour,
Sans ſoulagement, ſans lumiere ;
Et cependant le pur amour
Le mene au bout de la carriere.

LXXIII.

Route du pur amour, très-ſûre.

AIR : *Abſent de ma bergere.*

SEIGNEUR ſi je me livre
Sans ceſſe à ton vouloir,
Si pour ton amour je me prive
De goût, de plaiſir, de ſavoir ;
Alors mon ame,
Sortant enfin de ſoi,
Ainſi qu'une très-pure flamme
S'élance & ſe perd en ſon Roi.

Qui n'a plus de prudence,
Qui n'a plus de raiſon,
Dans la petite & ſimple enfance
Apprend un aimable leçon :
Qu'il faut que l'ame,

Pour s'unir à ſon Dieu
Soit ainſi qu'une pure flamme,
Et ſe perde en lui ſans milieu.

On ne ſauroit connoître,
Sans avoir tout perdu,
Le bonheur de n'avoir plus d'être,
Et d'avoir vécu pauvre & nud :
On ſuit ſans peine
Le grand chemin battu ;
Sitôt qu'on ne voit plus la plaine,
On s'afflige, on ſe croit déchu.

Lorſque l'amour nous mene,
Ah ! ſuivons-le au hazard,
Dedans une route incertaine,
Ou dans un ſentier à l'écart :
Le précipice
Ne ſauroit faire peur
A qui dans un plein ſacrifice
A tout donné, même ſon cœur.

Car ſi je m'intéreſſe
Où l'on conduit mes pas,
Je n'ai qu'une fauſſe tendreſſe,
Dont Dieu ne ſe contente pas.
Suivons ſans crainte
Cet aimable Vainqueur :
Ah ! notre amour n'eſt qu'une feinte
Si nous craignons pour notre cœur.

Il faut qu'on s'abandonne
A ce Dieu, tout amour :
Avec lui toute route eſt bonne,
Et la nuit préférable au jour.
Suivons ſans peine,
Dans ces déſerts affreux,
Ce Dieu dont l'amour nous entraîne :
Tout eſt doux au cœur amoureux.

Ce défert eſt ſans route ;
On n'y trouve point d'eau :
Allons ſans écouter le doute,
Et nous le trouverons très-beau.
Perdons ſans peine,
Dans ce vaſte ſéjour,
Guide, pain, ſentier & fontaine ;
Nous parviendrons au pur amour.

Sa demeure eſt ſtérile,
Son ſéjour ennuieux ;
Mais qu'il eſt beau, qu'il eſt tranquille
Lorſque l'on eſt bien amoureux !
Aimant la peine
Plutôt que le plaiſir,
Toute route paroît certaine,
Et s'accommode à ſon déſir.

C'eſt l'amour de ſoi-même
Qui fait appréhender :
Car celui qui fait comme on aime,
N'oſeroit même regarder,
Si l'on le mene
Par un chemin battu,
Où ſi ſa route eſt incertaine,
Quelle eſt ſa force & ſa vertu !

En s'oubliant ſans ceſſe,
Il n'y penſe jamais :
Qui plus pour ſoi ne s'intéreſſe,
En tout lieu rencontre la paix ;
Car rien ne peine
Quand on n'eſt plus à ſoi :
Ah ! que ma crainte ſera vaine,
Si j'appartiens tout à mon Roi !

Chantons dans les ſupplices
Pour montrer notre amour ;
Courons aux bords des précipices
Auſſi bien la nuit que le jour :

Suivons ſans peine
Cet aimable Vainqueur ;
Ma réſiſtance ſeroit vaine,
Puiſqu'il a dérobé mon cœur.

O la grande folie
De tant appréhender !
Que c'eſt un étrange manie
Que de croire ſe mieux garder
Que la puiſſance
De ce Dieu ſouverain !
J'abandonne ſans défiance
Pour jamais mon ſort en ſa main.

LXXIV.

Le pur amour n'eſt que dans l'ame anéantie.

AIR : *Folies d'Eſpagne.*

O pur amour, doux charme de mon ame,
O pur amour, enléve tous les cœurs :
Toi ſeul produis cette céleſte flamme
Qui ſurpaſſe & lumieres & douceurs.

Toi ſeul produis cet inſenſible calme
Qui n'eſt plus ſujet à nul changement :
Tu ne cauſes plus ni plaiſir ni larme ;
Détruire & vivre eſt ton ſeul élément.

Amour divin qu'on a peine à comprendre,
Tu mine inſenſiblement ton ſujet :
Tu le diviſe & le reduis en cendre ;
Pour l'unir à ſon ſeul & digne Objet.

Tu parois noircir quand tu l'illumines,
Comme le feu ſemble noircir le bois :
Ce qui s'oppoſe à la grace divine,
Eſt détruit & conſumé par ton choix.

O charité purement gratuite,
Tu transformes enfin nos cœurs en toi :
Quand une ame eſt parfaitement détruite,
On n'y voit plus de trace de ſon MOI.

Ton opérer, autant vrai qu'inſenſible,
Change le cœur de l'aimé dans l'amant :
Il ne te trouve plus inacceſſible ;
Tu le poſſéde à ton gré pleinement.

Amour, amour, ſitôt qu'on te poſſéde,
Toute douleur eſt un contentement :
Tu fais des maux, tu donnes le reméde ;
Qui s'en plaint ne peut être ton amant.

Hélas ! je vois que je ne puis rien dire
De ton eſſence, adorable vainqueur :
Tu ne fais plus ni plaiſir ni martyre ;
Mais tu perds en toi mon ame & mon cœur.

Que le diſcours, hélas ! paroit frivole,
Pour exprimer ce qu'on ne comprend pas !
Il ne faut plus avec toi de parole ;
Car tout le langage humain eſt trop bas.

Je ne ſais comme on pourroit te dépeindre,
Toi qui ſans forme es tout activité :
L'eſprit humain ne peut jamais t'atteindre ;
Le cœur goûte un peu ta ſuavité.

Lorſque l'amour pure, ſimple & parfaite
A tout détruit qu'il ne reſte plus rien,
Elle triomphe de notre défaite ;
Et ſeule elle eſt notre ame & notre bien.

Point d'amour, ſi l'on ne perd toute choſe ;
Chacun travaille à conſerver ſes droits :
Le cœur en Dieu jamais ne ſe repoſe,
Ne s'aſſujettiſſant point à ſes loix.

O RIEN heureux ! toi ſeul es préférable
A ce que l'homme appelle des tréſors :
Tu renferme en toi le Tout immuable
Qui fait du TOUT & du RIEN les accords.

Celui qui veut & qui penſe à ſoi-même,
Eſt éloigné de ce divin amour ;
Quoiqu'il diſe bien ſavoir comme on aime,
N'habitera jamais ce beau ſéjour.

Qui craint pour ſoi, s'intéreſſe à ſoi-même ;
Qui penſe à ſoi, eſt indigne de Dieu :
Il ne faut rien, ô Majeſté ſuprême,
Si l'on veut vous être uni ſans milieu.

Si l'on conſerve quelque conſiſtance,
Loin de ſe perdre en cette mer d'amour,
Ou de le ſuivre, on lui fait réſiſtance :
Tai-toi, aime & ne parlons plus d'amour.

LXXV.

Indifférence du pur amour. Fidélité à écouter les inſtrumens de Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

Vous m'apprenez, Seigneur, cette auguſte ſcience,
Vous la faites goûter & voir en tout ſon jour ;
Que la parfaite Indifférence
Eſt l'effet du plus pur amour.

Quand notre volonté ſe trouve en Dieu perdue,
On n'a plus de déſir, de choix, ni de penchant
Si ce n'eſt que Dieu la remue :
Tout le reſte eſt indifférent.

Il meut comme il lui plaît ; il incline notre ame
Pour prier, pour aimer, & ſe charger d'autrui :
C'eſt l'effet d'une pure flamme,
Qui part & dérive de lui.

Cet amour eſt ſans choix, il eſt ſans complaiſance ;
Mais il eſt bien plus fort que l'enfer & la mort :
Dieu n'y met point de différence,
Et le rend immuable & fort.

Il ne ſauroit changer que le ſujet ne change ;
Son infidélité l'ôte de notre cœur :
Mais que ce tourment eſt étrange !
Incomparable eſt ſa rigueur.

Dieu nous unit à ſoi dans l'ordre de ſa grace ;
Il ſe trouve ſans choix certaine adoption :
Cet amour eſt pur & ſans trace
De toute humaine affection.

Il eſt pourtant ſi fort, qu'on donneroit ſa vie
Pour rendre cet Enfant digne du cœur de Dieu :
Quelquefois par une folie
Inquiet il change de lieu.

Cet amour ſubſiſtant ſans ſoutien, ſans préſence,
S'altére cependant par l'infidélité ;
Il réſiſte même aux ſouffrances,
Et ſe nourrit de vérité.

Malheur au cœur qui rompt cette charmante chaîne !
Il perd tout ſon bonheur, & même ſon repos ;
Portant une ſecrette peine,
Qui le pénétre juſqu'aux os.

Ceci ne ſe comprend que par l'expérience :
C'eſt que l'ordre de Dieu, qui fait ſeul notre bien,
A voulu par ſa providence
Se communiquer par ce lien.

On devient très-ſouvent & perfide & rebelle,
Sans pouvoir démêler d'où vient ce changement :
C'eſt que cette chaîne éternelle
Se rompt par notre égarement.

Ce Dieu, maître de tout, veut attacher ſa grace
A de certains moyens : ſi nous les recevons
L'amour eſt toujours efficace ;
Il fuit, ſi nous les rejettons.

Mais l'eſprit orgueilleux ne ſouffre qu'avec peine,
Que Dieu l'aſſujettiſſe au ſujet le plus bas :
Son inquiétude l'entraîne
Où Dieu ne le demande pas.

Ainſi de l'ennemi il redevient la proie ;
On le voit reculer, s'affoiblir chaque jour :
Sitôt que l'eſprit ſe dévoie,
On perd bientôt le pur amour.

Un peu d'humilité, bien moins de propre eſtime
Déliveroit bientôt de tous ces embarras :
La raiſon nous porte au ſublime ;
La vérité nous tire en bas.

Nous agiſſons toujours par une fauſſe idée ;
Nous voulons que le grand ſoit auſſi le parfait :
L'humilité tant commandée,
Nous en fait poſſéder l'effet.

Homme, que je te plains lorſque tu prens le change !
Veux-tu trouver ici ton aſſuré repos ?
Que toujours ton eſprit ſe range
Sous l'ordre établi du Très-haut.

Mais cet eſprit flottant inceſſamment chancelle,
Et ne peut s'affermir dedans la vérité :
Perdant la route où Dieu l'appelle,
Il perd auſſi la fermeté.

Mon Dieu, que la raiſon forme un mauvais principe !
Elle s'oppoſe en nous à ce que veut la foi :
Au lieu d'aſſembler on diſſipe,
Lorſqu'on travaille ſans mon Roi.

De quoi peuvent ſervir mes ſoins & ma parole ;
On entend l'ennemi plus volontiers que moi :
Inſtruit dans ſa maudite école,
On perd bientôt l'eſprit de foi.

Que ferai-je, Seigneur, ſi tu n'y remédies ?
Je ſouffre, mais en vain, pour des cœurs inconſtans,
Qui ſe livrant à leurs manies,
Sont toujours légers, & flottans.

Guéri-les, mon Seigneur, ou bien briſe ma chaîne ;
Je n'ai que trop vécu pour voir ce que je vois :
Je ne redoute pas la peine ;
Mais je crains le manque de foi.

LXXVI.

Beautés & fruits de l'amour pur.

AIR : *Folies d'Eſpagne.*

DIS-moi, dis-moi, homme trop téméraire,
D'où vient que tu combats le pur amour?
Tes yeux bleſſés de ſa vive lumiere
Préférent la nuit ſombre à ce beau jour.

O terre! ô Ciel! ô Puiſſance Infinie!
Oppoſez-vous à cet audacieux,
Qui prend pour l'objet de ſa raillerie
Cet amour qui fait le bonheur des Cieux.

O vérité! diſſipe ce menſonge;
Fais briller ta clarté dans tout ſon jour:
Tout ce qu'on voit paſſera comme un ſonge;
Tu ſeras éternel, ô pur amour.

La vérité, dit Jéſus-Chriſt, demeure;
Tout le reſte doit paſſer quelque jour:
Aveugle, il faut toi-même que tu meures;
Il ne reſtera que le pur amour.

L'amour, la vérité ſont même choſe;
Le Saint Eſprit les réunit en ſoi:
Eſprit qui de tout bien êtes la cauſe,
Enſeignez-nous votre amoureuſe loi.

La loi d'amour fait qu'on ſe hait ſoi-même,
Et qu'on paſſe dans le Souverain Bien,
Qu'on ne voit plus que la Beauté ſuprême;
Et que le reſte ne paroit plus rien.

Le pur amour ne ſouffre aucun mélange;
Il eſt ſi net, ſi dégagé de tout:
Le pur amour en ſoi-même nous change:
L'amour atteint de l'un à l'autre bout.

Le pur amour eſt vaſte, il eſt immenſe;
Rien ne peut le borner ni retrécir:
L'amour pur eſt la céleſte ſcience;
Heureux le cœur qu'il a daigné choiſir.

Pour trône amour choiſit le cœur fidéle;
Il établit là ſans fin ſon ſéjour,
Rend le cœur pur & l'ame toute belle:
Tous biens nous viennent enfin de l'amour.

O pur amour, ſi je pouvois décrire
Tous les effets que tu produis en nous!
Douce langueur, agréable martyre,
Amour, amour, que tes tourmens ſont doux!

De tes beautés l'ame paſſionnée,
Ne ſauroit plus rien eſtimer que toi:
A tes vouloirs elle eſt abandonnée,
Mépriſant tout hors l'amoureuſe loi.

Si je pouvois à tous faire connoître
Le bonheur de ne vivre que d'amour,
De le choiſir pour docteur & pour maître;
On lui feroit inceſſamment la cour.

Homme créé pour aimer l'amour même,
Tu lui dérobes ſans ceſſe ton cœur:
Loin d'être heureux, ton malheur eſt extrême;
Hors l'amour pur, il n'eſt point de bonheur.

LXXVII.

Le bonheur de l'ame amante n'eſt qu'en Dieu ſeul.

AIR : *Tout eſt en feu ſur la terre & l'onde.*

AMOUR, comment me ferai-je entendre
Si tu ne donnes force à ma voix ?
Chacun me dit qu'à toi l'on veut tendre :
Nul ne s'aſſujettit à tes loix.
Amour comment me ferai-je entendre
Si tu ne donnes force à ma voix.

Mourir à tout, bleſſe la nature :
On aime mieux vivre en liberté.
Si cette mort ſouvent paroît dure,
Ce n'eſt qu'à la propre volonté.
Mourir à tout, bleſſe la nature :
On aime mieux vivre en liberté.

La liberté n'eſt qu'un eſclavage,
Lorſque la mort ne la produit pas :
Mais en Jéſus on a l'avantage
D'être libre juſques au trépas.
La liberté n'eſt qu'un eſclavage,
Lorſque la mort ne la produit pas.

Lorſque l'amour nous perd en Dieu même,
Que de douceurs, de contentemens !
Aucun chagrin pour le cœur qui l'aime,
S'il fait ſes plaiſirs de ſes tourmens.
Lorſque l'amour nous perd en Dieu même,
Que de douceurs, de contentemens !

Pour les plaiſirs qu'on goûte ſur terre,
Ils ſont de fades amuſemens :
On ne trouve pas ce qu'on eſpere ;
Et tous les déſirs ſont décevans.

Pour les plaiſirs qu'on goûte ſur terre,
Ils ſont de fades amuſemens.

En aimant Dieu que l'ame eſt contente !
Elle a toujours tout ce qu'il lui faut :
En poſſédant plus que ſon attente,
Son déſir n'eſt jamais en défaut.
En aimant Dieu que l'ame eſt contente !
Elle a toujours tout ce qu'il lui faut.

Suivons tous l'aimable deſtinée
Où nous invite le pur amour :
Les douleurs où l'ame eſt condamnée,
Font qu'elle goûte un plus heureux jour.
Suivons tous l'aimable deſtinée
Où nous invite le pur amour.

L'Amour eſt plein de délicateſſe ;
Il eſt jaloux du cœur de l'amant,
Lui pardonnant même ſa foibleſſe
S'il ſait l'aimer d'un amour conſtant.
L'Amour eſt plein de délicateſſe ;
Il eſt jaloux du cœur de l'amant.

A ſon amour Dieu toujours fidéle,
Déſire un juſte retour du cœur
Pour l'unir à ſoi lorſqu'il l'appelle ;
Ah ! qu'il eſt un puiſſant exacteur !
A ſon amour Dieu toujours fidéle,
Déſire un juſte retour du cœur.

S'il nous faiſoit ſouffrir quelque choſe,
Il a bien plus ſouffert le premier :
De ſes douleurs nous ſommes la cauſe ;
Notre retour ne peut être entier.
S'il nous faiſoit ſouffrir quelque choſe,
Il a bien plus ſouffert le premier.

SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure ſelon ſes différens états.

LXXVIII.

N'aimer que Dieu.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer ;* ou, *On dit qu'amour eſt ſi charmant.*

QUE puis-je vouloir dans les Cieux !
Ah ! que mon cœur eſt amoureux !
Qui peut me rendre bienheureux
Que mon Dieu ſeul aimable ?
Ah ! que mon cœur eſt amoureux
D'un objet adorable !

C'eſt lui qui fait tout mon bonheur ;
Ah ! qu'il ſait bien remplir mon cœur !
Quoique ſans aucune douceur,
Je ſuis pourtant contente.
Ah ! qu'il ſait bien remplir mon cœur
Par de-là ſon attente !

J'appartiens en propre à mon Roi ;
Ah ! mon Époux eſt tout à moi :
Je ſuis ſon amoureuſe loi ;
Il poſſéde mon ame.
Ah ! mon Époux eſt tout à moi :
Qu'agréable eſt ſa flamme !

Rien ne me paroît plus charmant
Que d'être à Dieu parfaitement :

Nous ſommes dans l'aveuglement
De vouloir autre choſe,
Que d'être à Dieu parfaitement,
Qu'en lui le cœur repoſe.

C'eſt lui qui m'a comblé de bien ;
C'eſt lui qui briſe mon lien :
Je le veux, ou je ne veux rien ;
Il eſt le bien ſuprême.
Je le veux, ou je ne veux rien :
Enfin c'eſt lui que j'aime.

C'eſt mon Dieu, c'eſt mon Créateur ;
Il eſt le repos de mon cœur :
Je trouve en lui de la largeur :
Et l'immenſité même.
Il eſt le repos de mon cœur :
Il eſt tout ce que j'aime.

LXXIX.

Adorer Dieu en ſes créatures.

AIR : *Mon cher troupeau.*

VOUS en qui mon eſpoir ſe fonde,
Objet de mes vœux les plus doux,
De tout ce qu'on voit dans le monde,
Je ne ſaurois aimer que vous.

Quand je vois ces belles campagnes,
Ces prés peints de mille couleurs,
Ces vallons, ces hautes montagnes,
Ces parterres ſemés de fleurs ;

Et du Ciel la voûte azurée,
Du Soleil la vive clarté,
Sa démarche ſi meſurée ;
J'adore en eux votre beauté.

Digne Objet des plus pures flammes
Seigneur, en qui tout eſt charmant,
Vous brillez bien plus dans nos ames
Que le Soleil au firmament.

Quand je vois cette onde ſi pure
Couler avec tant de douceur,
Je dis : l'Auteur de la nature
Gliſſe ainſi ſa grace en mon cœur.

Quand j'entends gronder le tonnerre
Deſſus la tête des mortels,
Je dis : Ah ! que votre colere
Doit effrayer les criminels !

Seigneur, dont mon ame eſt ravie,
Vous renfermez tous les tréſors ;
A vous ſeul je ſuis aſſervie,
Ne rebutez pas mes tranſports.

Tout ce que je vois dans le monde,
Loin de vous être comparé,
S'enfuit & coule comme l'onde ;
Rien d'ici bas n'eſt aſſuré.

Délice des plus belles ames,
Vous donnez un fleuve de paix ;
Elles goûtent de douces flammes,
Qui rempliſſent tous leurs ſouhaits.

Être Divin que je révére,
Vos attraits ſont doux & puiſſans,
Vous avez la bonté d'un Pere :
Avons-nous l'amour des Enfans !

LXXX.

Nul mérite de l'homme devant Dieu.

AIR : *Les folies d'Eſpagne ; ou, La jeune Iris.*

TIREZ, Seigneur, tirez-moi de moi-même,
Que je ſois toute à mon divin Époux :
Faites bien plus ; que votre amour extrême
Me tranſforme & me perde toute en vous.

Qu'il ne reſte de moi aucune trace,
Et que je ſois comme ce qui n'eſt plus :
Ce doit être l'œuvre de votre grace ;
Mon travail pour le faire eſt ſuperflu.

C'eſt en vos mains que je remets mon ame,
Faites-en ſelon votre volonté ;
Allumez en moi cette douce flamme,
Qui ne ſe nourrit que de vérité.

La vérité doit me changer de forme,
Et me remettre en mon premier néant :
Elle doit détruire en moi le vieil-homme
Me rendant petite ainſi qu'un enfant.

La vérité me tirant de moi-méme,
Me tire auſſi de ma premiere erreur ;
Me faiſant voir que c'eſt un mal extrême
D'uſurper à Dieu l'être & la grandeur.

Dans mon néant, ſans en ſavoir la cauſe,
Je ſuis vide, & je ne dérobe rien :
Le rien ne poſſédant aucune choſe,
Ne pourroit s'attribuer aucun bien.

Si les voleurs qui dérobent les hommes,
Sont punis d'un terrible châtiment ;
Quels châtimens pour tous tant que nous ſommes,
Qui dérobons ſans ceſſe au Tout-puiſſant ?

Je crois que Jéſus-Chriſt ſur le Calvaire
Voulut expirer entre deux voleurs,
Afin de ſatisfaire à Dieu ſon Pere
Pour les crimes de tant d'uſurpateurs.

Dieu pardonne aiſément au miſérable
Lorſqu'il eſt touché d'un vrai repentir:
Qu'il châtiera l'audacieux coupable,
Qui vante un mérite qu'on doit punir!

LXXXI.

Recourir à Dieu dans les calamités publiques. Se contenter dans le contentement de Dieu.

AIR: *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR, remporte la victoire;
Je la demande pour ta gloire,
Sans égard à nos intérêts.
Je veux qu'en tout ta volonté ſe faſſe;
Je reſpecte tes ſaints décrets;
Sans contredire à tes arrêts,
Ne peut-on pas demander grace?

Vois le mal qui nous environne;
Que notre ennemi ſe couronne
De ces lauriers qui te ſont dûs;
Vois qu'en ſecret il uſurpe ta gloire:
Que ſes deſſeins ſoient confondus.
Sans toi nous ſommes tous perdus:
Remporte par nous la victoire.

Ton Nom ſera dans notre bouche
Le ſoir quand le Soleil ſe couche;
Le matin prévenant le jour
Nous te rendrons des graces immortelles,
Faiſant retentir tour-à-tour
Les cantiques de ton amour,
Racontant à tous tes merveilles.

Ta gloire, ô Monarque Suprême
Se renferme tout en toi-même
Sans beſoin d'encens ni d'autels.
Que j'admire ta ſainte ſuffiſance!
Que tant de plaiſirs éternels
Te font voir le Dieu des mortels
Comparés à leur indigence!

Quoique ſans beſoin de perſonne,
Tu veux nos cœurs, & qu'on s'adonne
A remplir le juſte devoir
Que nous preſcrit ta loi toute adorable:
Toi ſeul en donnes le pouvoir,
Toi ſeul en donnes le vouloir:
Qui ne la ſuit ſe rend coupable.

Je ne déſire ni n'eſpere,
Je ſuis content de ma miſere;
Seigneur, tu m'en parois plus grand:
Je n'en demande pas la délivrance;
L'immuable contentement
Que tu goûtes inceſſamment,
Me fait aimer mon impuiſſance.

LXXXII.

Ne ſe plaire que dans la volonté de Dieu.

AIR: *La jeune Iris*; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

JE crains ſouvent, Amour, de te déplaire;
Je ne crains point les tourmens ni les feux:
Le châtiment, ni même le ſalaire,
Ne peut me rendre heureux ni malheureux.

Ton ſeul vouloir fait mon bien ou ma peine;
C'eſt lui qui gouverne en tout tems mon ſort:
Te ſuivre ou non, Volonté Souveraine
Fait ou ma vie, ou ma cruelle mort.

Dieu tout-puiſſant, ah ! fais que je la ſuive !
Je m'abandonne à tes divins arrêts :
S'il faut mourir, ſi tu veux que je vive ;
Je me ſoumets en tout à tes décrets.

Ordonne, ô mon Dieu, de ma deſtinée
Soit pour le tems, ſoit pour l'éternité :
Je ſerai la victime fortunée
Si je ſuis celle de ton équité.

Propre intérêt, ſois banni de nos ames ;
N'enviſageons que le vouloir divin :
La juſtice n'a que de douces flammes
Pour qui n'aime que le Bien Souverain.

LXXXIII.

Se plaire dans le bonheur & dans la volonté de Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

TU ſeras toujours bienheureux,
Et toujours ſemblable à toi-même,
Toujours ſaint, toujours glorieux ;
Toujours la puiſſance ſuprême
Se ſoutiendra dedans tes mains
Pour perdre ou ſauver les humains.

C'eſt ce qui fait tout mon plaiſir
Sans m'intéreſſer pour moi-même :
Je ne puis former de déſir
Qu'afin qu'on t'honore & qu'on t'aime :
C'eſt là mon ſeul contentement
Le reſte m'eſt indifférent.

On ne te connoît point aſſez,
O Majeſté toute adorable.
Nos biens préſens, nos maux paſſés
Nous rendent vers toi redevables :

Sans y faire d'attention
Nous ſuivons notre paſſion.

Quand je contemple ta grandeur,
Je ſuis dans un profond ſilence ;
J'apperçois de loin ta hauteur,
Et je ſens bien mon indigence ;
Mais je me complais au-dedans
De mon rien, te voyant ſi grand.

Si je pouvois m'anéantir,
Et te rendre mille louanges,
De bon cœur je veux conſentir
Aux maux, aux peines plus étranges :
Mon tourment deviendra mon bien,
S'il peut plaire à mon Souverain.

Je ne ſais plus ce que je dis,
Devant toi je perds la parole ;
Tous mes eſprits ſont interdits,
Le diſcours me paroît frivole :
Qui peut te louer dignement ?
Toi ſeul, ô mon céleſte Amant.

Béni toi donc dedans mon cœur ;
Toi ſeul, ô Seigneur ! le peux faire.
Je n'ai ni force ni vigueur ;
Tu pourrois en moi te complaire.
J'adhére à ce contentement
Dont tu jouis inceſſamment.

Rien ne peut le diminuer
Toujours conſtant, vaſte, immuable ;
Car de te connoître & t'aimer
Eſt un plaiſir pur & durable,
Et qui ſans ſortir de ton ſein
Eſt immenſe autant qu'il eſt ſaint.

Adorable Objet de ma foi,
Tu ſais que dès ma tendre enfance
Je me repoſais tout en toi,
Me laiſſant à ta providence,

De même qu'un petit enfant,
Qui se sent foible & dépendant.
Tu me conduisis par la main
Tout ainsi qu'une tendre mere;
Tu me menois dans mon chemin,
Et m'enseignois comme un bon pere.
Fais-donc, mon Seigneur, qu'aujourd'hui
Je trouve en toi le même appui.

LXXXIV.

Silence intérieur dans la présence de Dieu.

Air nouveau.

Vous, pensers importuns, laissez-nous en repos:
Vous ne faites qu'agrir les peines que j'endure;
Que vous venez mal à propos
Avec vos vaines impostures!
Laissez mon cœur en paix dans ces heureux momens
Où je suis à l'écart avec ce Dieu que j'aime:
Vous troublez les contentemens
D'une félicité suprême.
Cessez fantômes vains, inutiles soupirs;
Ne venez point troubler cet adorable calme,
Qui n'admet même aucun désir:
Que rien n'approche de mon ame!
L'esprit pur ne sauroit souffrir un souvenir;
Toute espece ternit cette glace si pure:
Objets que je ne puis bannir,
Vous me mettez à la torture.
Dieu saint & pur Esprit ne sauroit vous souffrir:
Que son essence est simple, & tout objet muable!
O glace qu'un rien peut ternir!
Et que ce rien m'est dommageable!

O vaste nudité, trop admirable nuit,
Immense Déité, vous profondes ténèbres!
Abime où se perd notre esprit,
Et qu'au ciel les Anges célébrent!
Abime dont le fond ne se peut pénétrer!
Lorsque plus on s'y perd, plus il paroît immense:
On ne peut que vous adorer,
Et s'abîmer en votre essence.
Qui peut parler de vous, ne vous a point compris;
Il se forme au-dedans certaine fausse image:
Qui vous découvre est si surpris,
Qu'il ne peut rien voir davantage.

LXXXV.

Le MOI *disparu devant le Tout de Dieu.*

AIR: *On ne vit plus dans nos forêts.*

O Dieu! vous êtes mon salut:
Je n'en saurois désirer d'autre;
Je ne puis avoir d'autre but,
Quand ce seroit pour être Apôtre:
Votre gloire & votre bonheur
Feront le repos de mon cœur.
Bien que je ne sois qu'un néant,
Revêtu de toute misere,
Le plaisir de vous voir si grand
Mes maux & ma douleur tempere;
Trop contente de vous voir Dieu,
Et moi d'être jettée au feu.
Non; misere, sans m'affliger
Laisse-moi voir l'Être Suprême:
Vaux-je la peine de songer
Pour un seul instant à moi-même?

Mon Seigneur eſt ſaint, glorieux ;
Sur le reſte fermons les yeux.

En m'immolant à ſon honneur,
J'abandonne ma deſtinée :
Sa gloire m'eſt une faveur,
Quand bien il m'auroit condamnée ;
Ne pouvant rien vouloir pour moi
Que ce qui peut plaire à mon Roi.

Divin centre de mon repos,
Souveraine Béatitude,
Je trouve en vous ce qu'il me faut,
Mon bonheur & ma quiétude :
Plus tout manque, plus je ſuis bien ;
Votre Tout ſuffit à mon rien.

Déplore qui voudra ſes maux ;
Les miens ne me ſont plus de peine ;
Mon cœur ſe plaît dans les travaux :
Car cette Bonté Souveraine
Partage toujours juſtement
Le bonheur & le châtiment.

Je découvre depuis longtems
Que le bonheur fuit la penſée :
Si je mets mes contentemens
Dedans quelque choſe créée ;
Sitôt qu'elle fait mon plaiſir,
Elle émeut auſſi mon déſir.

Si je ne trouvois hors de moi
Aucun bien qui me ſatisfaſſe,
Si je me rapporte à la foi,
Mon bonheur a changé de face ;
Et le tournant tout au-dedans
J'y trouve mes contentemens.

Mais ſi d'un amour épuré
Je remonte à mon origine,
Mon bonheur ſe trouve aſſuré
Dans l'Eſſence pure & divine :

Je trouve mon contentement
Dans ce qu'il eſt uniquement.

En m'abîmant dans ce grand Tout,
Je ſuis étrangere à moi-même ;
Je vais de l'un à l'autre bout,
Sans rien voir que le Bien Supréme :
Car étant comme n'étant plus
Tout le reſte m'eſt ſuperflu.

Adorable Objet de ma foi,
En qui mon ame eſt abîmée,
Vous avez rejetté ce MOI ;
Parce que vous m'avez aimée :
Il n'y a plus de liaiſon,
Le MOI fut mon averſion.

Vous êtes le ſeul Saint, Seigneur,
L'ame me ſemble diſparue :
Vous poſſédez ſeul la grandeur ;
Et la vérité toute nue
Ne laiſſe rien appercevoir
Que votre Souverain vouloir.

Quoique chacun m'ait en horreur
Et me reproche ma miſere,
Je ne penſe qu'à votre honneur ;
Le reſte ne me touche guere :
Je ne voudrois pas ſeulement
Me regarder un ſeul moment.

Dieu, mon être, mon ſeul ſoutien,
Mon unique béatitude,
Dieu mon ſeul principe & ma fin,
Doux centre de ma quiétude,
Je ne verrai jamais que vous,
Sur moi lancez votre courroux.

LXXXVI.

Adorer le Tout de Dieu dans notre néant.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

Vous êtes juste & saint, grand, immuable, immense ;
Je suis foible & petit, sujet au changement :
C'est l'effet de votre excellence,
Qui m'abime dans mon néant.

Vous êtes la bonté ; moi la même misere :
Plus je vous vois parfait, & plus j'en suis charmé :
Que ce contraste est nécessaire !
Vous en êtes bien plus aimé.

Je vois votre grandeur, mon extrême bassesse ;
Mon impuissance avec votre divin pouvoir :
Ce qui me remplit d'allégresse,
Et renferme en vous mon espoir.

Comparant ma raison avec votre Sagesse,
Je vois que je ne suis qu'un fou, qu'un insensé :
J'adore dedans ma bassesse
Ce Tout dont je suis surpassé.

Tant de perfections que je ne puis comprendre,
M'ôtent les sentimens, les pensers, les discours :
Et ce que vous daignez m'apprendre,
Est surpassé par mes amours.

Votre gloire est sans fin, votre pouvoir sans borne ;
Toujours indépendant vous commandez à tous :
Votre Justice est toute bonne ;
Qui peut soutenir son courroux ?

Elle fait mille biens à l'ame anéantie ;
Punissant fortement l'esprit audacieux :
Si mon ame est assujettie,
Elle rend mon sort glorieux.

Je me perds, mon Seigneur, dans cette mer immense
De grandeur, de beauté, de puissance & d'amour :
Je demeure dans l'ignorance
Aveuglé par un trop grand jour.

Je veux vous célébrer par un profond silence,
O gloire de mon Dieu, suprême Majesté,
O souveraine indépendance,
Pur amour, simple vérité !

Le langage est trop bas, les discours trop frivoles ;
Quand on a bien parlé l'on voit qu'on ne dit rien :
Ah ! cessez, cessez mes paroles ;
Cessez pour aimer ce seul bien.

Je ne veux plus qu'aimer ; je laisse tout le reste :
Que ne suis-je perdu dedans ce chaste amour !
Ah ! sans ce MOI que je déteste,
Je ne paroitrois plus au jour.

LXXXVII.

Fidélité de Dieu en ses promesses.

AIR : *Ces prés, ces bois ;* ou, *La jeune Iris.*

L'AME.

Mon Seigneur est ce témoin si fidèle,
Qui pénétre jusqu'au fond de nos cœurs ;
Qui nous aime d'une amour éternelle,
Et qui doit finir un jour nos douleurs.

Oui je le crois fondé sur ta promesse,
Tu ne lairras point toujours ton enfant,
Accablé de douleur & de tristesse ;
Tu l'en retireras d'un bras puissant.

NOTRE SEIGNEUR.

Pour des momens je t'ai caché ma face,
Pour des momens j'ai montré mon courroux:
Mais pour jamais je vais te faire grace;
Et mes bienfais surpasseront mes coups.

Si je t'ai pour un tems abandonnée,
Si j'ai fait voir mon indignation;
Te consolant un grand nombre d'années,
Je te ferai voir ma compassion.

Pauvre qui fus pour un tems désolée,
De flots battue, & dans l'affliction!
Bientôt, bientôt tu seras consolée:
Je viens enfin rebâtir ta maison.

Je veux commencer d'assembler les pierres
Que je veux poser dans les fondemens:
Si je parus rebuter tes prieres,
Vois quels doivent être ces bâtimens.

Je bâtirai de saphirs & de marbres,
Je n'épargne rien pour leur ornement;
J'y veux faire un rempart entouré d'arbres:
Tu trouveras là ton contentement.

Tes portes sont de pierre ciselée,
Tes fenêtres d'un cristal épuré:
Vois à présent, ô pauvre désolée,
Si pour ce bien on a trop enduré.

Tous tes enfans, rassemblés par moi-même,
Seront instruits de l'Esprit du Seigneur:
Ils sauront tous comme je veux qu'on m'aime,
Etant les délices du Créateur.

Je t'avois dit dans tes jeunes années,
Que j'amènerois, pour les joindre à toi,
Des habitans des terres éloignées,
Qui n'étoient point encore unis à moi.

Je te dis que les armes préparées
Pour te blesser, ne t'approcheront point:

Quand je t'aurai des méchans séparée,
Par toi tes enfans me feront conjoints.

N'avois-je pas accompli ma promesse,
Je l'accomplirai plus parfaitement:
Je viens bientôt effacer ta tristesse,
Changeant ta douleur en contentement.

L'AME.

Divin Amour, que je suis redevable
A tes bontés, ah! sechez-vous mes pleurs!
Ce Dieu dont l'amour est incomparable,
A pris pitié de mes tristes langueurs.

Que te rendrai-je, ô Seigneur de ma vie
Pour tant de biens reçus de tes bontés?
Je veux être pour jamais asservie,
Avec mes enfans, à tes volontés.

LXXXVIII.

Aspiration à l'union divine.

AIR: *On ne vit plus dans nos forêts.*

QUI me donnera, cher Époux,
Comme à la colombe des ailes!
Afin que je vole vers vous;
Que mes amours toujours fidéles
S'écoulent à chaque moment
Dedans le divin Océan.

Que là je ne paroisse plus;
Que cachée à toute la terre
Je participe à ce reflux
De l'Esprit, du Fils & du Pere;
Que l'adorable Trinité
Me consume en son unité.

Mon cœur charmé de vos beautés,
Digne Objet de mon eſpérance,
Tout rempli de vos vérités,
Éprouve une forte tendance;
Qui le pouſſe rapidement,
Pour le perdre en ce cher Amant.

Le cerf pourſuivi du chaſſeur,
Et qui court à perte d'haleine,
Déſire avec bien moins d'ardeur
De rencontrer une fontaine,
Que mon cœur à chaque moment
De s'unir à ce Dieu vivant.

A ce Dieu tout-puiſſant & fort,
A cet Amour, ſource de vie.
Sans lui je ſerois dans la mort;
Et par lui j'en ſuis affranchie:
C'eſt lui qui briſe mes liens;
Il eſt l'auteur de tous mes biens.

Je ne ſaurois aſſez l'aimer:
Que je ſouffre de ma foibleſſe!
Qui m'empêche de m'abîmer
Dans cette divine Sageſſe:
Ah! Seigneur étendez mon cœur,
Daignez accroître ſon ardeur!

Que je vous aime purement;
Qu'infiniment loin de moi-même,
Je n'aie plus de mouvement
Que celui du Vouloir Suprême:
Enfin que je ne vive plus,
Si je ne vis en mon Jéſus!

LXXXIX.

Déſir de la mort.

AIR: *Les folies d'Eſpagne.*

O Mort, ô mort! pour qui mon cœur ſoupire,
O mort pour moi pleine de tant d'appas,
Lorſque tu fuis celui qui te déſire,
Pour qui te craint tu redoubles tes pas.

Tu t'éloignes du cœur qui te demande,
Cruelle & ſourde aux pleurs de tes amans;
Tu moiſſonnes celui qui t'appréhende:
Pour moi tu n'as que des retardemens.

Je meurs pour toi, je te trouve ſi belle;
Je te cherche ſans ceſſe en tous les lieux:
Toujours perfide & toujours infidelle,
Quand je te tiens, tu t'échappe à mes yeux.

O mort! ô mort! que je te trouve aimable!
Qui peut te craindre, ne te connoit pas:
Que ton heure eſt une heure délectable
Pour celui qui n'aſpire qu'au trépas!

Pourquoi te peindre affreuſe & décharnée?
Toi dont la beauté ravit tous les ſens,
Toi qui fixes l'heureuſe deſtinée
Et nous combles de plaiſirs innocens.

Si ta beauté nous étoit mieux connue,
Loin de te fuir, on iroit te chercher:
Lorſqu'elle ſe préſente à notre vue,
Tu ravis tout par ton charme puiſſant.

On devroit bien plutôt t'appeller vie,
Puiſque la vie eſt une horrible mort:
C'eſt toi qui rompt nos fers & nous délie
Par un puiſſant & ſavoureux effort.

C'eſt toi qui comble nos cœurs de délices,
Et change en jour nos plus affreuſes nuits,
C'eſt toi qui détruit chez nous tous les vices
Enfin c'eſt toi qui finit nos ennuis.

XC.

Sentimens d'une ame pénitente.

AIR : *Mon cœur eſt accablé.*

(a) PLONGÉ depuis longtems dans les plus noires nuits
Des plus fortes douleurs, des plus cuiſans ennuis
Dont l'ame d'un mortel peut jamais être atteinte,
O Juge Souverain des hommes & des Rois,
Un pécheur t'adreſſe ſans crainte
Les triſtes accens de ſa voix.

O Seigneur tout-puiſſant dont la douce bonté
Régle & conduit mes pas ſelon ta volonté,
Fais que mon oraiſon juſqu'à ton trône arrive
Que ma plainte fléchiſſe à la fin ta rigueur:
Prêtant une oreille attentive,
Par ta grace ouvre-moi ton cœur.

Je ſais bien, je ſais bien, ô Monarque des Cieux
Que je demande un don bien grand, bien précieux;
Et mon iniquité mérite le ſupplice:
Mais ſi dans ta rigueur tu comptes avec nous,
Et dans ton exacte juſtice,
Qui peut ſoutenir ton courroux!

Par toi, par ta bonté je ſerai détaché
De ces horribles fers où me tient le péché.
Dont les fers de mon corps ſont le juſte ſupplice.
Quoiqu'indigne j'aſpire à voir un ſi beau jour:
Mon cœur eſt l'abime du vice;
Mais le tien en eſt un d'amour.

(a) *Du Pſ.* 129. *de Mr. Godeau, accommodé à un autre air.*

XCI.

XCI.

Diverſité du ſort des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre.

AIR : *Ceſſez, il doit ſentir.*

VOULEZ-vous m'accabler des plus vives douleurs,
Vous, à qui je ſuis ſans reſerve?
N'êtes-vous pas content de nos derniers malheurs?
N'eſt-il donc plus pour moi de trêve?
Mon eſprit & mon corps ſuccombent ſous vos coups:
Traitez-vous donc ainſi ceux qui ſont tout à vous!

Vous comblez de bienfaits vos plus grands ennemis:
Pour qui reſervez-vous les peines?
Les ennuis, les travaux ſont donc pour vos amis
Qui ſe plaiſent dedans vos chaînes!
Vous n'avez pour ceux-ci que mépris, que rigueurs;
Et pour vos ennemis ſont toutes les faveurs.

Je ne puis cependant qu'adorer vos décrets;
Je m'y livre ſans répugnance:
Mon orgueil ne veut point pénétrer vos ſecrets;
Ma force eſt dans ma patience.
Quand l'Amour aura-t-il épuiſé ſa rigueur?
Et quand me direz-vous? J'accepte enfin ton cœur.

Vous l'aviez accepté jadis, ce pauvre cœur,
Vous l'aviez fait tendre & fidéle:
Peut-on vous demander qui cauſa ſon malheur
Que vous le traitez en rebelle?
Je ſens, ô mon Seigneur, malgré votre courroux,
Que ce cœur affligé tout entier eſt à vous.

Qu'eſt devenu l'amour dont vous l'aviez flatté?
Quoiqu'il ſoit à vous ſans partage,

Vous détournez de lui votre ancienne bonté,
Pour le reduire en eſclavage :
Vous l'aviez retiré de la captivité
Et vous l'aviez remis en pleine liberté.

Dites-moi, mon Seigneur, pour être malheureux,
Devant vous eſt-on plus coupable ?
Celui qui paſſe ici pour grand, & pour heureux,
Eſt-il par là plus équitable ?
Hélas ! hélas ! mes pieds ſont preſque chancelans
Quand je vois le bonheur de l'impie & des grands.

Retirez-vous de moi, ſouvenir outrageant
Pour les ſerviteurs de mon Maître ;
Son joug & ſon fardeau n'ont rien de ſurchargeant
Pour ceux qui le ſavent connoître :
Pour les méchans les biens, & pour les ſiens les maux ;
Sa main couronnera des Élus les travaux.

Il afflige, il punit ; mais ce n'eſt qu'ici bas :
Il ſemble oublier ce qu'il aime.
L'impie éprouvera bien après ſon trépas
Le poids de la juſtice même ;
Et le juſte en goûtant les céleſtes douceurs,
Se croira trop paié de toutes ſes douleurs.

XCII.

Abandon à Dieu dans les peines intérieures.

AIR : *Vous ſerez les témoins.*

Vous ſerez les témoins de l'ennui qui me preſſe
Vous qui l'êtes de mon amour,
Et vous raconterez un jour
Mes larmes, mes travaux, ma langueur, ma tendreſſe.
Mon eſprit & mon cœur plein de douleur extrême
Ne trouve aucun ſoulagement :

Ce Dieu que j'aime uniquement
Semble ignorer, hélas ! que je ſouffre & que j'aime.
Quand je ſuis pénétré de mortelles atteintes
Je ne veux pas me ſoulager
S'il ceſſe de me protéger ;
Taiſez-vous mes ſoupirs, mes larmes & mes plaintes.
Taiſez-vous, ma raiſon, mes plaintes & mes larmes :
Dieu mérite trop mon tourment.
S'il ne daigne pas ſeulement
M'écouter, adorons ſa juſtice & ſes charmes.
M'expoſant à tes coups, grand Dieu que je révére,
Je me livre à ton bras puiſſant,
Et veux chanter en expirant :
Je meurs par ton amour & non par ta colere.

XCIII.

Recourir à Dieu dans ſes peines.

AIR : *Léandre*, ou, *On ne vit plus.*

(a) Mon Dieu, mon Dieu regarde-moi ;
Ah ! tu m'abandonne à l'orage !
Dedans les maux où je me vois,
Mes cris par leur triſte langage
Te font entendre mes douleurs ;
Ne t'éloigne pas de mes pleurs.

En un ſi rude traitement
J'adore ta main paternelle :
Seigneur, qui fais tout juſtement,
Fais que mon cœur te ſoit fidéle,
Toi qui me donnes tous les jours
Un ſi mémorable ſecours.

(a) *Du Pſaume 21. de Mr. Godeau, accommodé à un autre air.*

J'ai vu finir par tes bontés,
T'invoquant, ma rude ſouffrance;
De toutes mes calamités
J'ai reſſenti la délivrance:
Tu récompenſas bien ma foi
Quand je mis mon eſpoir en toi.

Dans ma plus vive affliction
Je t'ai fait ma plainte innocente:
J'ai ſenti la protection
De ta grace toujours puiſſante:
Mon eſpoir n'eſt point confondu
Car tu m'as toujours répondu.

Pourquoi ne m'exauces-tu point?
Je ſuis un ver, non pas un homme.
Le mépris à la peine eſt joint,
Et jamais preſque on ne me nomme
Qu'en des termes injurieux;
On rit de moi-même à mes yeux.

Que Dieu, diſent-ils hautement,
Le délivre de ſon martyre:
Il eſpere en lui ſeulement;
Qu'aujourd'hui ſa main le retire
D'une dure & honteuſe mort,
S'il eſt vrai qu'il l'aime ſi fort.

Adorable Objet de ma foi,
Dès que j'étois à la mammelle
Je mis mon eſpérance en toi:
C'eſt toi dont la main paternelle
M'a tiré d'un affreux néant;
Je dois bénir ton bras puiſſant.

Le ſein de ton divin amour
Fut mon aſile favorable
Sitôt que je reçus le jour;
Que ton ſoutien ſoit immuable!
Ne me quitte pas aujourd'hui
Puiſque toi ſeul es mon appui.

XCIV.

Suivre JÉSUS *ſouffrant.*

AIR: *Ah! que l'amour paroît charmant*; ou, *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

QUE le monde eſt un grand abus!
Ah! je n'aime que mon Jéſus;
Tout le reſte m'eſt ſuperflu:
C'eſt mon centre & ma vie.
Ah! je n'aime que mon Jéſus:
Son amour m'a ravie.

C'eſt lui qui m'aima le premier;
Ah! je m'y livre tout entier:
Il me conduit par le ſentier
De douleurs, de ſouffrance.
Ah! je m'y livre tout entier:
Il eſt ma patience.

Tout ce qu'il a ſouffert pour moi,
Ah! ne permet pas à ma foi
De rien voir ſi ce n'eſt mon Roi,
Frappé, percé d'épines.
La croix eſt aux yeux de ma foi
Une route divine.

Suivons Jéſus par la douleur,
Par les mépris, par la langueur;
Par ſa bonté pour le pécheur,
(*a*) Mourons ſur le Calvaire:
Suivons Jéſus par la douleur:
C'eſt notre unique affaire.

Il s'eſt fait bien petit pour nous:
Ah! ſuivons cet aimable Époux:

(*a*) *Peut-être* mourant.

Il préféra l'amer au doux ;
Je dois faire de même.
Ah ! ſuivons cet aimable Époux,
D'une ſoupleſſe extrême.

Il nous conduit en cent façons ;
Il nous fait changer de leçon
Pour éprouver notre abandon,
Et voir notre ſoupleſſe.
Il nous fait changer de leçon :
Sa grace eſt la maîtreſſe.

Il eſt mon Seigneur & mon Dieu ;
Ah ! je le veux ſuivre en tout lieu :
Qu'il me conſume de ſon feu,
Et m'abſorbe en lui-même !
Ah ! je le veux ſuivre en tout lieu :
J'oſe croire qu'il m'aime.

XCV.

L'amour ſe meſure à la ſouffrance.

AIR : *Vous brillez ſeul dans ces retraites.*

SI je me plains de la ſouffrance,
Si je préſume avoir jamais ſouffert,
Indigne de votre clémence,
Je me crois digne de l'Enfer.

Je le dois dire en conſcience,
Le peu que j'ai ſouffert pour vous, mon Dieu,
N'étoit qu'une vaine apparence :
Que doit-on juger de mon feu ?

L'amour ſe meſure à nos peines :
Que mon amour, hélas ! paroît léger !
Prenez tout le ſang de mes veines,
C'eſt trop peu ; daignez vous venger.

Peut-être a-t-on cru dans le monde,
Que j'avois ſouffert quelque déplaiſir :
Je dois, ô Bonté ſans ſeconde,
Avouer quel eſt mon déſir.

Il eſt de faire à tous connoître,
Que ce n'étoit qu'une ombre de tourmens :
Voyez ce qu'a ſouffert mon Maître ;
C'eſt le Roi de tous les amans.

Toute douleur paroît extrême
Aux foibles yeux de notre propre amour :
Mais Dieu n'en juge pas de même,
La voyant dans un autre jour.

XCVI.

L'amour adoucit les peines.

AIR : *Vous brillez ſeul dans ces retraites.*

JE fais les maux où je me livre,
En adorant la beauté que je ſers :
Mais j'aime mieux ceſſer de vivre,
Que de briſer de ſi beaux fers.

Quelques rudes que ſoient les chaînes,
Que vous faites porter à vos amans,
Je ne les compte pas pour peines ;
Et j'en fais mes contentemens.

Seigneur, celui qui vous poſſéde
Regarde comme biens les plus grands maux :
Ils portent en eux leur remède ;
L'amour pur rend doux les travaux.

Que votre joug paroît aimable
Au cœur que votre amour fait enflammer !
Et qui le trouve inſupportable,
Ignore comme on doit aimer.

Avec vous j'aime la souffrance ;
Sans vous mon cœur ne goûte aucun plaisir :
L'amour vous fuit sans résistance,
Dans le plus affreux déplaisir.

Je cours aux bords des précipices,
Et je vois les flots mutinés sans peur ;
Je ris au milieu des supplices :
C'est encor trop peu pour mon cœur.

Souffrir, mourir pour ce qu'on aime,
Fais préférer la terre même aux Cieux :
Car la douleur la plus extrême,
Est un festin délicieux.

XCVII.

Sur le même sujet.

AIR : *Le chercherai-je en vain ?*

LE chercherai-je en vain, que faut-il que je pense ?
Qui peut me ravir sa présence ?
Cessez lieux pleins d'appas d'animer mes désirs ;
Vous ne sauriez calmer l'ennui qui me dévore :
C'est dans l'amour de ce Dieu que j'adore
Que mon cœur cherche ses plaisirs.

Lieux écartés du bruit, forêts, demeures sombres,
Que je me plais dessous vos ombres !
Les concerts redoublés de mille & mille oiseau
Ne servent qu'à nourrir le feu qui me dévore ;
Et c'est l'amour de ce Dieu que j'adore,
Qui fait mes plaisirs & mes maux.

Puis-je me plaindre, hélas ! de cette douce peine !
Que j'aime & respecte ma chaine !
Le plus grand des tourmens seroit ma liberté.
Claires eaux, joignez-vous aux larmes que je verse :

Si l'amour me cause quelque traverse,
Ma peine est ma félicité.

Si je savois aimer, j'aimerois la souffrance ;
Elle seroit mon espérance ;
Les travaux rigoureux combleroient mes désirs :
S'il est vrai que l'amour a de si douces peines,
De si cheres & savoureuses chaines,
Ah ! qu'est-ce donc que ses plaisirs !

XCVIII.

Paix au milieu des souffrances.

AIR : *Si du triste récit de mon inquiétude.*

QUE je goûte de paix dans cette solitude !
Je n'ai plus de chagrins, d'ennuis, d'inquiétude ;
Le repos inonde mon cœur :
Malgré l'excès, Seigneur, de mes peines secretes,
Croyant que vous les faites,
J'y trouve mon bonheur.

Ainsi, divin Amour, éloigné de m'en plaindre,
Dans mes vives douleurs je ne saurois rien craindre,
Fondez sur moi torrens de maux.
O mon Amour divin, qui seul soutiens ma vie,
Si tu l'avois ravie,
Que mes jours seroient beaux !

Vivre, souffrir, mourir par & pour ce qu'on aime,
Est un bonheur si grand que je le nomme extrême :
Si l'on se plaint de ta rigueur,
Divin Amour, si l'on n'aime pas ta justice,
Si l'on craint le supplice,
T'a-t-on donné son cœur ?

Je pourrois aux échos faire ma triste plainte ;
Je pourrois raconter mille douleurs sans feinte ;

Grand Dieu, quand on ſouffre pour toi,
Au milieu des braſiers on chante tes louanges:
Plus heureux que les Anges,
Je ſouffre pour leur Roi!

XCIX.

Souffrir & ſe taire.

AIR: *Votre empire eſt trop ſévére.*

SI votre Empire eſt ſévere,
Grand Dieu, ce n'eſt pas pour moi;
Toujours ſouffrir & ſe taire,
Eſt ce qui ſoutient la foi:
La juſtice n'eſt cruelle,
Qu'au lâche & perfide amant;
Car le cœur tendre & fidéle
Se plait dans le châtiment.

Qui ſe plaint de la ſouffrance,
Ne ſait pas faire ſa cour;
Car c'eſt par la patience
Qu'on éprouve notre amour:
J'aime cent fois plus les peines,
Que le monde ſes plaiſirs;
A la douceur de vos chaines
J'ai ſu fixer mes déſirs.

Un cœur pur, ſimple & ſincere
Ne ſe rebute de rien;
Quand on le frappe il eſpere,
Et la douleur fait ſon bien:
Rien ne trouble, & rien ne géne
Lorſqu'on n'a plus de déſir;
Si l'amour pur a des peines,
Ces peines ſont ſes plaiſirs.

C.

Amour de la Juſtice divine.

AIR: *Songes agréables.*

DIVINE juſtice,
Tu fais tout mon bien;
Si tu m'es propice,
Je ne crains plus rien:
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

Tue, romps, renverſe;
Ne m'épargne pas;
Plus j'ai de traverſe,
Et moins j'en ſuis las:
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

Brûle, purifie;
Fais ce que tu veux:
Je me ſacrifie
A tes chaſtes feux:
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

Qui te craint, t'ignore;
Ou n'eſt pas amant:
Celui qui t'adore,
Chérit ſon tourment:
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

J'ai livré mon ame,
Ainſi que mon corps,
A ta pure flamme
Cédant ſans efforts:
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

Que c'eſt un langage
Qu'on goûte bien peu,
Perdre par hommage,
Son ame pour Dieu!
Ah! détrui-moi,
En l'honneur de mon Roi.

Que chacun comprenne
La haute leçon
De qui perd ſans peine
Son ſens, ſa raiſon:
C'eſt encor peu;
Nous nous devons à Dieu.

Qu'enfin il diſpoſe
De tout mon pouvoir,
Réglant toute choſe
Selon ſon vouloir:
C'eſt encore peu;
Nous nous devons à Dieu.

Comme l'alouette
Va toujours chantant,
Et la girouette
Tourne au moindre vent:
Ainſi, mon cœur,
Sois ſouple à ton Moteur.

Que chacun apprenne
A ne rien vouloir;
Afin qu'il comprenne
La loi du devoir;
Et que ſon cœur
Soit ſouple à ſon Moteur.

CI.

Vivre en Dieu, même parmi les ſouffrances.

AIR: *Hélas! Brunette mes amours.*

Vous êtes ſeul ſaint, juſte & bon,
Sage, incompréhenſible:
On n'oſe vous donner de nom;
Ah! tout vous eſt poſſible:
Mon divin Maître, mes amours,
En vous perdez-moi tous les jours.

Et que je ne ſorte jamais
De l'Eſſence Divine,
C'eſt le ſeul but de mes ſouhaits;
Hors Dieu tout m'aſſaſſine:
Mon divin Maître, mes amours,
En vous perdez-moi tous les jours.

Que mon exil eſt prolongé!
Que rude eſt ma demeure!
Mon cœur dans la peine eſt plongé,
Soit qu'il vive ou qu'il meure.
Mon divin Maître, mes amours,
Ah! perdez-le en vous tous les jours.

Mon corps n'eſt plus qu'une priſon;
J'y ſuis ſans réſiſtance:
Le cœur dans la ſoumiſſion
N'a plus d'autre tendance,
Que la divine volonté,
Et ſe perdre en votre bonté.

Le pauvre d'eſprit eſt heureux:
Il ne veut rien ſur terre;
Et ſans vous, même dans les Cieux,
Quel ſeroit ſon ſalaire?

Cher Maitre, mon ſouverain Bien,
Je vous veux ou je ne veux rien.
Eſprit Saint, Dieu céleſte amour,
Vous ſeul comblez notre ame :
Faiſant en nous votre ſéjour,
Que la divine flamme
Nous reduiſe dans l'unité,
Et nous transforme en charité.

CII.

Dieu n'aime que les petits.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O Dieu ! mon unique ſoutien,
Que je ſuis foible & ſans défenſe !
Le pur amour eſt tout mon bien ;
Je ſuis pauvre & ſans aſſiſtance :
J'attens tout de votre ſecours ;
Redoublez, croiſſez mes amours.

Mais hélas ! je n'apperçois pas
Qu'en mon cœur votre amour augmente ;
Tout me tire & m'entraîne en bas :
Je ſuis une inſenſible pente ;
Et je ne ſaurois diſcerner
Si c'eſt vous ſuivre, & vous aimer.

Je m'imaginois autrefois
Qu'il me falloit monter ſans ceſſe ;
Et je ſens que mon propre poids
Me retranche dans ma baſſeſſe :
Si je m'éléve, vous fuyez ;
Je m'abaiſſe, & vous m'élevez.

Dites-moi quel eſt mon ſéjour ?
Où dois-je faire ma demeure ?

» Dans la petiteſſe & l'amour :
» Souffre juſqu'au tems que tu meures ;
» Il n'eſt plus pour toi d'autre bien
» Que de reſter dedans ton rien.

O mon Dieu vous êtes ſi grand,
Que ferez-vous de ma baſſeſſe ?
Vous êtes le Dieu tout-puiſſant,
Comment vous plairoit ma foibleſſe ?
Il n'eſt point de proportion
Du RIEN au Seigneur de Sion.

» Tu te trompes, je hais les grands ;
» Jaloux de ma Toute-puiſſance,
» Je n'aime rien que les Enfans :
» Car les grands me font réſiſtance ;
» Je plie ainſi comme il me plaît
» Le foible ſelon mes ſouhaits.

Mais étant un Dieu juſte & ſaint,
Comment ſouffrez-vous ma miſere ?
» La miſere ne déplaît point ;
» Je ſouffre le ver ſur la terre :
» Mais je ne ſaurois ſupporter
» Un cœur qui penſe à s'élever.

CIII.

Patience humble dans la foibleſſe & pauvreté intérieure.

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

JE ne me connois plus moi-même,
Je ne ſais plus ce que je ſuis ;
Ma miſere eſt extréme :
Quoique grands mes ennuis,
La Volonté Suprême
En jours change mes nuits.

Toi ſeul connois bien ſi je t'aime
Si je n'eſpére rien pour moi,
Si ton vouloir ſuprême
Eſt mon unique loi,
Si guidé par toi-même
Je marche en pure foi.

Digne Objet de ma complaiſance,
Grand Dieu qui poſſédes mon cœur,
Ta divine préſence
Faiſoit tout mon bonheur:
Hélas! que ton abſence
Me cauſe de langueur!

Je ſuis cet oiſeau ſolitaire
Qui ne ſauroit vivre un moment
Sans l'aimable lumiere
Qui fait ſon mouvement,
Et tombe ſur la terre
Comme mort au couchant.

Ce qui fait qu'on l'appelle encore
Juſtement l'oiſeau du Soleil:
Quand il revoit l'aurore
Par un nouveau réveil
Il prend force & ſe dore
D'un éclat ſans pareil.

Ce qui marque ſa dépendance,
N'eſt pas ſon vol audacieux;
Mais cette défaillance,
L'Aſtre quittant nos cieux;
Sa langueur, ſa ſouffrance
Quand il part de ces lieux.

Lorſqu'il eſt ainſi de notre ame
Qu'elle ne ſubſiſte qu'en Dieu,
Et que jamais ſa flamme
Ne brûle en autre lieu,
Nous ſommes dans le calme
Unis ſans nul milieu.

Ce

Ce n'eſt que dans notre foibleſſe,
L'impuiſſance, la pauvreté,
Dans la foi, la ſoupleſſe,
Qu'on voit la vérité;
Et non dans l'alégreſſe
Et la proſpérité.

Celui qui ſouffre avec conſtance
Trouvant en ſa force un appui,
De l'humble patience
Et bien loin aujourd'hui,
Et de la défiance
Qu'il doit avoir de lui.

Nous voyons briſer le haut chêne
Par la tempête fort ſouvent,
Sans que l'herbe en la plaine
S'émeuve ſeulement;
Elle baiſſe ſans peine
Au premier coup de vent.

Baiſſons notre orgueilleuſe tête
Sous le courroux du Tout-puiſſant;
Craignons que la tempête
Ne nous briſe à l'inſtant,
Tandiſque l'herbelette
Se plie au moindre vent.

Le Soleil dans une vallée
Darde ſon rayon plus ardent:
Et c'eſt où la nuée
Se vide abondamment;
Où l'ame dénuée
Eſt à l'abri du vent.

Pendant que les hautes montagnes
Éprouvent du Ciel le courroux,
Les bergers des campagnes
Goûtent un air très-doux;
Les brebis leurs compagnes
N'en ſentent pas les coups.

CIV.

Aimer l'abjection intérieure & extérieure.

AIR : *Celui qui n'a ſoumiſe ;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

SI l'on comprenoit bien quel eſt le vrai néant,
Et cette abjection profonde ;
Devant Dieu comme un excrément,
Et le rebut de tout le monde !

On ſe voit devant Dieu dépouillé de tous biens ;
On les croit perdus par ſa faute :
Le monde n'a que des dédains ;
Ce que nous avions on nous l'ôte.

Perdus aux yeux de tous ainſi qu'un ſcélérat
Qu'on a condamné pour ſon crime :
Ah ! que ce mets eſt délicat !
Je le préfére à leur eſtime.

Je vois Dieu courroucé j'en porte un rude poids ;
J'attends celui de ſa juſtice :
Contre moi j'entens une voix
Qui me menace de ſupplice.

Si je veux au-dedans chercher à m'aſſurer,
Mon cœur parle contre lui-même :
Tout me juge ſans m'écouter ;
Ma confuſion eſt extrême.

Si l'on me fait ſouffrir, je vois qu'on a raiſon ;
J'en mérite encor davantage :
Je porte une confuſion
Bien plus rude que l'eſclavage.

Tous les maux me ſont doux près de ce que je ſens :
Faites ceſſer votre colere,
Diſoit Job le plus patient
Qu'on nous donne pour exemplaire.

Ceſſez d'appeſantir votre main deſſus moi ;
Et permettez que je reſpire :
Je ne ſens qu'horreur & qu'effroi ;
Et c'eſt mon plus cruel martyre.

Lorſque la main de Dieu s'appeſantit ſur nous,
Notre ſupplice eſt en nous-mêmes :
Les hommes ſont pleins de courroux ;
Tous nos maux deviennent extrêmes.

Tous les hommes unis ſont mes accuſateurs ;
Tout me condamne & rien n'excuſe :
J'éprouve de Dieu les rigueurs ;
Et mon cœur lui-même m'accuſe.

Que ferai-je, Seigneur dans ce mortel détroit ?
Je me livre à votre juſtice ;
Et quoiqu'elle faſſe de moi,
Je reſte dans mon ſacrifice.

Si je vous ai déplu vous devez m'en punir :
Si vous êtes inexorable,
Je dois en tout tems vous bénir,
Être ſoumis, quoique coupable.

CV.

Eſclavage & liberté de l'ame.

AIR : *La bergere Nanette.*

JADIS dans un bocage
Accablé, languiſſant,
Je n'avois pour ramage
Que le gémiſſement ;
Lorſqu'un maître doux & tendre
Vint pour m'entendre,
Et par compaſſion
Me mene en ſa maiſon.

Il prit ſoin de ma vie,
Et me traita fort bien ;
Mais il me prit envie
De briſer mon lien :
Alors ce maître ſi ſage
Dans une cage
M'enferma pour un tems ;
Ce fut mon châtiment.
Lors rempli de triſteſſe
De mon égarement,
Je lui fis des careſſes
Pour finir mon tourment ;
Ce maître prudent & ſage
Hors de ma cage
Me fit enfin ſortir,
Voyant mon repentir.
Lors je pris ma volée
Dedans mon premier bois,
Où jadis déſolée,
On entendit ma voix :
Là faiſant meilleur uſage
De mon langage,
Et de ma liberté,
Je trouvai la ſanté.

CVI.

Plainte & abandon dans les épreuves de l'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DE mon bonheur paſſé trop frivoles regrets,
Vous augmentez la violence
D'un mal qui ne finit jamais :
L'amour m'a ravi ſa préſence.

Je me conſume en vain de ſoucis ſuperflus :
O divine & pure lumiere,
Hélas ! je ne vous verrai plus !
Que ma douleur eſt ſinguliere !

Vous m'avez confiné dans ce lieu ténébreux :
O lieu trop contraire à ma flamme !
Quand le cœur eſt bien amoureux,
Peut-il vivre ſans ſa propre ame ?

Eſprit de mon eſprit, je vous trouvois jadis ;
Sans vous je ne ſaurois plus vivre :
Vous étiez lors mon paradis ;
A préſent la douleur m'enyvre.

Que faire en ce cachot éloigné de vos yeux ?
Faites plus, ôtez-moi la vie :
D'un bonheur ſi délicieux,
Je tombe en une tyrannie.

Eſt-il un plus grand mal, que d'être loin de vous ?
Qu'être privé de ces doux charmes
Que je trouvois en mon Époux ?
Coulez, coulez ſans fin mes larmes.

D'un reproche cuiſant je ſens ſaiſir mon cœur ;
Dieu ſe plaint de mon inconſtance :
„ Faut-il donc qu'un peu de rigueur,
„ Dit-il, t'ôte toute eſpérance ?

„ Je voulois éprouver, ſi tu ſavois m'aimer
„ Dans les travaux, dans les épines :
„ Mais ton cœur ne peut ſe calmer,
„ S'il ne ſent les douceurs divines.

„ Ah ! que ton lâche cœur connoît bien peu l'amour !
„ L'amour ne croit que par la peine :
„ Tu te rends indigne du jour :
„ Qui ſe plaint mérite ma haine ".

Quoi ! Seigneur, eſt-ce vous qui me tenez ici ?
Ne formons plus aucune plainte :

Retirez-vous, honteux ſouci,
Douleur dont mon ame eſt atteinte :
Penſers, n'offrez jamais ce triſte ſouvenir
A mon ame trop alarmée ;
Je dois votre Grandeur bénir
Et vous aimer ſans être aimée.

Je dois aimer vos coups au dépens de mon ſort :
Je dois aimer votre conduite :
Glorieuſe ſeroit ma mort,
Si mon amour m'avoit détruite.

Je me repens, Seigneur, de tant de vains diſcours
Que formoit l'amour de moi-même :
En me livrant à vos amours,
Je veux même ignorer ſi j'aime.

Ceſſons donc de verſer tant d'inutiles pleurs,
Sûre marque de ma foibleſſe :
Quand je me plains de mes malheurs,
C'eſt pour moi que je m'intéreſſe.

Heureux & puiſſant Dieu, vous ne pouvez ſouffrir :
Pourquoi m'affliger & me plaindre ?
Si ma douleur me fait mourir,
Pour vous je ne vois rien à craindre.

Je dois donc m'abîmer dans le divin vouloir,
Sans ſoin de ce qui me concerne :
Je me livre à votre pouvoir ;
L'amour ne peut ſentir de peine.

Je le dois, mon Seigneur, ſi je vous aime en Roi,
Soit qu'on m'abîme ou me confonde,
Sans tourner un regard ſur moi
Voir votre gloire ſans ſeconde.

C'en eſt fait, c'en eſt fait, je ſuis abandonné ;
Je me délecte en mon ſupplice :
L'état où je ſuis condamné
Par l'amour ſe change en délice.

CVII.

Contentement dans les douleurs des épreuves intérieures.

AIR : *Abſent de ma bergere.*

QU'ON goûte de délices,
Seigneur, en vous aimant !
Même les plus affreux ſupplices
Se changent en contentement.
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Préférer la ſouffrance
A tout autre plaiſir ;
Et vivre dans la dépendance,
Sans vouloir, ſans choix, ſans déſir :
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Que le Vouloir Suprême
A de puiſſans attraits !
Peut-on avoir ſitôt qu'on aime
D'autres penchans, d'autres ſouhaits ?
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Le cœur qui ſe repoſe
En ce divin vouloir,
Ne peut déſirer quelque choſe,
Quoique ſans force & ſans pouvoir.

Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Ce vouloir adorable
Eſt ſon unique bien :
Il ne trouve que lui d'aimable ;
Le reſte ne lui paroit rien.
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Il devient immuable,
Perdant ſa volonté
Dans cette mer intarriſſable
D'amour, de grace & de bonté.
Qui ſuit ſans peine
Cet aimable Vainqueur,
En quelque endroit qu'amour le mene
Marque qu'il a donné ſon cœur.

Quelque fois la juſtice
Nous traite durement :
C'eſt un bain, non pas un ſupplice ;
Elle y rend pur ſon tendre amant.
Souffrons ſans peine
Son aimable rigueur :
Jamais la blancheur de la laine
N'égalera notre blancheur.

Ah ! n'ayons plus de vie
Que celle de l'amour ;
Et n'ayons jamais d'autre envie
Que ſe perdre en lui chaque jour.
Souffrons ſans peine
Son aimable rigueur :
Jamais la blancheur de la laine
N'égalera notre blancheur.

Car plus Dieu ſur notre ame
Exerce ſa rigueur,
Plus il redouble notre flamme,
Et le plaiſir de notre cœur.
Serrons ſa chaîne,
Malgré les châtimens :
Aimer la Beauté Souveraine,
C'eſt l'aimer au-deſſus des ſens.

CVIII.

L'ame doit voir & ſentir ſes propres miſeres.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

SI je pouvois faire entendre ma plainte
Aux durs rochers, aux échos d'alentour ;
Leur dureté de ma douleur atteinte
Feroit par-tout retentir mon amour.

Ah ! je ſais bien que touchés de ma peine,
Ils changeroient de nature & de nom ;
Leur dureté ſe changeant en fontaine,
Leurs pleurs feroient voir leur compaſſion.

Divin Amour, toi ſeul inexorable
Tu n'es point touché de mon triſte ſort ;
Tu ne veux plus ni m'être ſecourable,
Ni me punir par une prompte mort.

Mais que dis-je ? la mort feroit ma vie ;
C'eſt me punir que retarder ſes pas :
Tu te fâches contre une ſimple envie
De voir finir mes maux par le trépas.

Je ne veux plus ni la mort ni la vie,
Très-contente d'avoir le même ſort,
Et de n'en être jamais affranchie
En cette vie, & même après ma mort.

Acheve, ô mon Dieu! de te ſatisfaire;
Je ſuis à toi, tu peux en diſpoſer:
Ce ne doit plus être là mon affaire;
Dans ton vouloir je dois me repoſer.

Quelque rigueur qu'exerce ta Juſtice,
Si je m'en plains, c'eſt une lâcheté:
Je veux donc demeurer en ſacrifice
Etant victime de ta vérité.

Mon néant, ma foibleſſe & ma miſere
Servent de trophée à ta ſainteté:
Je ſens que plus ta vérité m'éclaire,
Plus j'aime mon rien & ma pauvreté.

Mes miſeres, vous ſerez mon délice;
Je ne veux jamais me plaindre de vous;
A Dieu vous rendez en moi la juſtice:
Ah! que mon RIEN rehauſſe bien ſon TOUT!

Hélas! j'ai fait tantôt d'injuſtes plaintes:
Ceſſez mes yeux de répandre des pleurs,
Ceſſez ennuis, & vous mortelles craintes;
Je ferai mon plaiſir de mes douleurs.

Vil excrément! quoi, tu voudrois encore
Ne voir ni ne ſentir ta puanteur?
Il faut que ce Dieu que mon ame adore
Te faſſe voir dans toute ta laideur.

CIX.

Gémiſſemens de l'ame dans le martyre ſpirituel.

AIR: *La bergere Nanette.*

SI je te fais ma plainte,
O mon céleſte Époux,
C'eſt que mon ame atteinte
Déſire encor tes coups.
„ Sois toujours chaſte & fidelle,
„ Ma tourterelle,
„ Et tu verras un jour
„ Couronner ton amour.

Je languis, je ſoupire;
Et je ne ſais pourquoi:
Car j'aime le martyre
Qui te prouve ma foi.
Je ne veux pour mon partage
Nul avantage,
Que de plaire à tes yeux
Sur terre & dans les Cieux.

Comme la tourterelle,
Je languis loin de toi;
Et mon amour fidéle
Ne penſe pas à ſoi:
Je vis dans la ſolitude
Sans habitude;
Les rochers & les bois
Entendent ſeuls ma voix.

Sur un arbre perchée,
De longs gémiſſemens
De mon ame touchée
Déclarent les tourmens.

„ Je viens, ô ma tourterelle
„ Chaſte & fidelle ;
„ Et tu verras bientôt
„ Couronner tes travaux.
J'entens la voix ſi tendre
De l'Epoux de mon cœur ;
Ah ! ſi daignez m'entendre :
Guériſſez ma douleur :
Je n'aurai plus de triſteſſe ;
Mais l'alégreſſe
Changera bien mon ſort,
M'arrachant à la mort.

CX.

Bonheur de l'anéantiſſement.

AIR : *Aimable jeuneſſe* ; ou, *Songes agréables.*

ADORABLE Maître,
Mon ſouverain bien !
Tu changes mon être :
Je ne ſuis plus rien.
Ah ! mes amours
Poſſédez-moi toujours.

Que jamais mon ame
Ne ſorte de toi ;
Que jamais ma flamme
Ne penche vers moi :
Ah ! tout mon bien
Conſiſte à n'être rien.

Mon unique cauſe,
Être indépendant,
Qui veut quelque choſe
N'eſt pas ton amant :
Ah ! tout le bien
Conſiſte à n'être rien.

Grand Dieu, je te donne
Mes petits enfans ;
Et je t'abandonne
Leur ame & leurs ſens :
Ah ! mon Vainqueur
Garde toujours leur cœur.

Daigne les inſtruire
De tes volontés ;
Et qu'ils ne ſoupirent
Que pour tes beautés :
Ah mon Époux !
Qu'ils ſoient un avec nous.

Soutiens leur foibleſſe,
Guéris leur langueur ;
Et que ta Sageſſe
Gouverne leur cœur :
O mon Époux !
Qu'ils ſoient un avec nous.

Ah ! fais qu'ils t'adorent
Dans la vérité ;
Que ton feu dévore
Leur propriété :
Ah ! le ſeul bien
Eſt, de n'être plus rien.

Daigne leur apprendre,
Que le pur amour
Ne ſe peut comprendre
Dans ce bas ſéjour,
Que par le rien,
Qui nous donne ce bien.

Grand Dieu, que je t'aime,
Mon unique eſpoir :
Le bonheur ſuprême
Eſt en ton vouloir.
O pur amour !
Tu m'apprends mon devoir.

Tu m'inſtruis ſans ceſſe ;
Et je connois bien,
Que notre ſageſſe
Git à n'être rien :
Ah mon Vainqueur !
Tu t'exprimes au cœur.

Science ſecrette,
Amour ſouverain,
Parole muette,
Tu t'exprimes bien :
Ah ! tu dis tout
En ne nous diſant rien.

Quoique ſans parole,
L'amour eſt diſert :
L'excellente écol;,
Aimable déſert !
O mon Amour !
En ton ſein je me perds.

Chacun m'inquiéte,
Ne comprenant pas
Que l'amour parfaite
Eſt pleine d'appas :
Je veux aimer
Par de-là le trépas.

O mort ſavoureuſe,
Quand on aime bien !
Tu n'es plus affreuſe
Pour qui ne veut rien.
Ah mon amour !
Viens briſer mon lien.

Ton vouloir ſuprême
Vaut mieux cependant :
Cette mort que j'aime
Seroit mon tourment
Sans ton vouloir
O mon unique eſpoir.

Ma mort & ma vie
Sont dedans ta main :
Je n'ai plus d'envie :
Amour ſouverain,
Règle mon ſort
Pour la vie ou la mort.

CXI.

Largeur du cœur après la perte du MOI.

AIR : *Songes agréables.*

AUTEUR de ma vie,
Source de tout bien,
Je ſuis aſſervie ;
J'aime mon lien :
Ah ! mes amours,
Serrez-le tous les jours.

Charmant eſclavage !
Ta captivité
Met le cœur au large :
Douce liberté !
Ah mes amours,
Captivez-moi toujours !

Adorable chaîne !
Loin de retrécir,
Tu fais que la peine
Se tourne en plaiſir :
Ah mes amours,
Captivez-moi toujours !

Quoique priſonniere,
Je vois que mon cœur
La mer entiere
Egale en largeur :
Ah ! l'Océan
Eſt moins vaſte & moins grand !

Il n'a point de borne
Que celle d'amour :
Rien ne l'environne ;
Tout eſt ſon ſéjour :
Ah ! l'Océan
Eſt moins vaſte & moins grand !

Je joue & badine
Dans ces vaſtes Cieux ;
La bonté divine
Me porte en tous lieux :
Ah le grand bien,
Que le Tout & le rien !

Le rien eſt immenſe
Ainſi que le Tout ;
A ma réſidence
Il n'eſt point de bout :
Ah le grand bien,
Que le Tout & le rien !

Là rien ne me géne ;
Comme le poiſſon
Je ſaute & promene
Dedans ma priſon :
De mes amours
Rien ne borne le cours.

Celui qui t'oublie
Sans ceſſe pour Dieu,
Trouve en lui ſa vie,
Son plaiſir, ſon jeu :
Ah ! ſans le MOI
Inutile eſt la loi.

L'ame eſt affranchie
Par celle d'amour :
L'ame retrécie,
Pleine de retour,
Eſt ſous la loi
De cet horrible MOI.

Maître

Maître inſatiable,
Trop cruel tyran !
Sans fin il l'accable
Sous ſon joug peſant :
Chez lui l'amour
Ne fait pas ſon ſéjour.

Heureuſe la flamme
Qui rompt nos liens !
Trop heureuſe l'ame
Qui n'a plus de biens !
Sa pauvreté
Fait ſa félicité.

Le cœur qui poſſéde,
Vit dans le tourment,
S'il n'a ſon remède
Dans le dénûment :
Sa pauvreté
Fait ſa félicité.

Qui n'a rien au monde,
Ne craint plus pour ſoi ;
Le bonheur l'inonde ;
Il eſt comme un Roi :
Sa pauvreté
Fait ſa félicité.

Ce que je poſſéde,
Me poſſéde auſſi ;
Si je ne le céde,
Je vis en ſouci :
Ah ! pour l'amour
Je dois tout perdre un jour.

Ce que tu dois faire,
Fais-le promptement ;
Car ſi tu différes,
Tu crois ton tourment :
Ah ! par l'amour
Il faut tout perdre un jour.

CXII.

Bonheur d'une ame morte à ſoi.

AIR : *Dans ces déſerts paiſibles.*

DANS ce déſert paiſible,
Grand Dieu, que mon ſort paroît doux!
Je vous trouve acceſſible :
Trop heureux de n'y voir que vous!
L'amour comble mon ame ;
Je n'y trouve plus que mon Dieu ;
Il épure ma flamme,
L'abſorbant dans ſon ſacré feu.
La mort donne la vie ;
Et par elle on trouve la paix :
La nature bannie,
Notre cœur ne la perd jamais.
Pour faire ton ouvrage,
Amour, tu parois rigoureux :
Le charmant eſclavage,
Qui nous rend pour jamais heureux!
Ah! ſouffrons ſon épreuve ;
Par elle il nous unit à ſoi :
S'il donnoit quelque trêve,
L'amour pur changeroit ſa loi.
Rejettant tout mélange,
Il ne ſauroit nous rien ſouffrir :
Si la peine eſt étrange,
C'eſt l'amour qui nous fait mourir.

CXIII.

Heureux naufrage qui mene au port.

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

JE diſois dans mon abondance ;
Rien ne me ſauroit ébranler :
Oui, mon Dieu, la ſouffrance,
Loin de me déſoler,
Hauſſe mon eſpérance,
Et doit me conſoler.
Mais j'ai bien changé de langage,
Sitôt que j'ai changé de ſort :
Cachant votre viſage,
Je reſte dans la mort ;
Et n'ai pas le courage
De faire aucun effort.
On s'embarque pour un voyage :
Le vaiſſeau pouſſé par le vent,
Réjouit l'équipage
Par ſon avancement ;
Mais, hélas! le naufrage
Le perd en un moment.
Quand le Saint Eſprit nous anime,
Quel plaiſir, quel contentement!
On ſe croit à la cime
Bien au-deſſus du vent :
Un moment nous abîme
Au-deſſous du néant.
On ne voit rien que ſa foibleſſe,
Notre cœur ſe trouve abattu ;
Ce n'eſt plus que triſteſſe.
Que devient la vertu ?

Car dans cette détreſſe
On croit être perdu.

Les flots, les vagues ſur la tête,
Sans que nous puiſſions l'empêcher :
Au fort de la tempête
On cherche à s'attacher ;
On nage, ou l'on s'arrête ;
On voudroit s'accrocher.

Hélas ! nous perdons l'eſpérance,
Perdant nos forces, nos appuis :
Notre corps en balance,
Nos eſprits interdits :
D'autres ont l'évidence
Que nous ſommes péris.

Cependant ce même naufrage
Nous a ramenés ſur le port :
On retrouve l'uſage
Des ſens ; & notre ſort
Eſt un heureux partage,
On vit après la mort.

Sans la mort il n'eſt point de vie ;
Nous ne vivons que par la mort :
Et c'eſt une folie
De bénir notre ſort
Quand l'ame eſt aſſervie :
Le MOI n'a point de port.

C'eſt le portrait de notre vie :
Battus de mille & mille flots
Deſſous la tyrannie
De nos propres défauts,
Notre ame eſt affranchie
Par la main du Très-haut.

Qu'on a beſoin de ſa miſere !
Sans elle notre aveuglement
Nous rendroit téméraires :
Dieu dans ſon jugement

Réduiroit en pouſſiere
Cet indigne excrément.

Mon cher Maître prit de la boue
Pour éclairer l'aveugle-né :
C'eſt ainſi qu'il ſe joue
D'un orgueil obſtiné :
Qui s'eſtime & ſe loue
Eſt déja condamné.

Dieu créa l'homme de la terre ;
Il veut qu'il y penche toujours :
Par la boue il l'éclaire :
A la fin de ſes jours
Il rentre en la pouſſiere ;
Il y finit ſon cours.

CXIV.

Heureuſe vie après la mort ſpirituelle.

AIR : *Ces prés, ces bois* : ou, *La jeune Iris* : ou, *Les folies d'Eſpagne.*

SUR un vaiſſeau je voguois avec peine,
Mais néanmoins je voguois ſûrement ;
Lorſqu'abimé dedans l'humide plaine,
Je ne diſcernai plus cet élément.

Il me jetta pourtant ſur le rivage :
Je me croyois à couvert dans le port,
Lorſque le flot, écumant plein de rage,
Vint m'abîmer par un nouvel effort.

Je compris lors, qu'abandonnant la terre
Il me falloit périr deſſous les flots :
L'effroi ſaiſit mon cœur ; & ma miſere
M'apprit enfin où git le vrai repos.

Perdu, noyé, battu de la tempête,
Je rencontrai le calme au fond des eaux :
Ne pouvant plus même lever la tête,
Je me laiſſai à la merci des flots.

Doux abandon tu me rendis la vie,
Ayant trouvé ma paix dedans ma mort :
De tout trouble mon ame eſt affranchie,
Ayant changé de nature & de ſort.

Comme un poiſſon je fais ma réſidence
Deſſous la mer ſans crainte & ſans danger :
La terre fit jadis mon aſſurance ;
Je périrois, s'il m'y falloit loger.

Séjour heureux, douce métamorphoſe !
Je ne ſuis plus ce que je fus jadis :
Plongé, perdu dans la Premiere Cauſe,
Je vois changer l'enfer en Paradis.

Heureuſe mort, ô trop heureux naufrage !
Peu veulent éprouver cet heureux ſort :
Les plus zélés perdent enfin courage
Dès qu'ils ſentent l'approche de la mort.

Heureuſe mort, ô ſource de ma vie,
Que je te dois un aſſuré bonheur !
L'ame par toi de douleur affranchie,
En ſe perdant ſe trouve en ſon Sauveur.

CXV.

Heureux état d'une ame abandonnée à la divine Juſtice.

AIR : *La jeune Iris.*

DIVIN Amour, ſeul auteur de ma flamme,
Qui m'as conduit par des chemins divers,
Souffre qu'afin de ſoulager mon ame
Je décrive mes travaux par mes vers.

Vous me conduiſites par une route
Où je ne trouvois d'eaux ni de ſentier,
Par la peine, l'obſcurité, le doute :
Vous m'avez là conſervé tout entier.

Dans un chemin ſi pénible & ſi rude
Combien de fois le cœur m'a-t-il manqué ?
Accablé de peine & de laſſitude,
Je me repentois de m'être embarqué.

Souvent de nuit dans un déſert ſauvage
Je me voyois ſeul au milieu des bois :
Ayant entierement perdu courage,
Je me trouvois reduit preſqu'aux abois.

Hélas ! diſois-je ſi j'avois un guide,
Je ne m'égarerois pas ſi ſouvent :
Puis je marchois d'un pas foible & timide,
Craignant à chaque pas quelque accident.

Je craignois que quelque bête féroce
Me dévorât en ces lieux écartés,
Je perdois le courage avec la force :
Mais en ſecret vous les avez domtés.

J'implorois avec cris votre aſſiſtance ;
Mais, hélas ! vous étiez ſourd à ma voix :
Et d'autrefois dans un morne ſilence,
Ma triſteſſe m'accabloit de ſon poids.

En cet état ne ſachant plus que faire,
J'eus recours à vous, ô ſaint abandon :
Vous ſeul en ce tems me fûtes proſpere,
Me ſervant & de guide & de brandon.

Votre ſecours me fut toujours propice ;
Je demeurai content dans mon malheur :
Me menant à la divine Juſtice,
Je trouvai là ma peine & mon bonheur.

Ah ! qu'elle me parut d'abord ſévere !
J'étois dans la crainte & le tremblement :

Mais l'abandon me tenant par derriere,
Me dit de m'y livrer entierement.

Alors elle me parut favorable;
Je crus voir dans ſes yeux quelque douceur:
Mais j'éprouvai qu'elle eſt inexorable;
Elle exige qu'on aime ſa rigueur.

Ne pouvant néanmoins faire autre choſe,
Je m'y livrai tout entier, d'un plein cœur:
Je la trouvai de mon bonheur la cauſe;
Et je n'eus plus de crainte & de douleur.

Je lui dis lors: Ah! daigne me conduire;
Je n'appréhende plus de m'égarer:
Je trouvois bon ce qui paroiſſoit pire;
Je veux te ſuivre ſans me regarder.

Tu me menes au milieu des épines;
Je ne ſaurois en ſentir de douleur:
Tous tes ſentiers ſont des routes divines,
Juſtice, qui fais le plaiſir du cœur.

Avant que je te connuſſe, ô Juſtice,
J'étois dans le tourment, dans la langueur;
Mais tu changeas mes peines en délice:
Heureux qui ne veut plus que ton honneur!

Ta gloire veut que tu ſois ſatisfaite;
Il ne doit pas m'importer à quel prix:
Si tu veux de moi l'entiere défaite,
Fais; car de ta beauté je ſuis épris.

Non; je ne craindrai plus le précipice;
Je n'appréhende l'enfer ni la mort:
Si je te ſuis, ô divine Juſtice,
J'aurai en tous lieux un bienheureux ſort.

CXVI.

Bonheur d'avoir tout perdu.

AIR: *Les Dieux comptent nos jours.*

J'AIME mon cher Époux cent fois plus que ma vie,
Je ne connois que lui digne de mon amour:
Que ne puis-je pour lui perdre le jour!
Grand Dieu, c'eſt là ma ſeule envie.

N'ayant rien je ne puis rien perdre ni rien craindre,
Tu m'as tout enlevé, j'en fais mon ſeul plaiſir,
Je ne diſpoſe pas d'un ſeul déſir:
Grand Dieu, je ne ſaurois m'en plaindre.

Me plaindrois-je d'un vol qui feroit ma richeſſe?
En m'ôtant tout mon bien je rencontre mon Dieu:
Je ne puis être bien en autre lieu.
Qu'amour a de délicateſſe!

Il ne peut rien ſouffrir, il détruit ce qu'il aime,
Sa jalouſie étant plus dure que l'enfer;
Ne comptant pour rien ce qu'on a ſouffert,
Si l'on ne ſe quitte ſoi-même.



CXVII.

Etat de l'enfance Chrétienne où l'ame ſe complait en ſon néant pour adorer le Tout de Dieu.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe* ; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

Mon cœur ſouffre à préſent une extréme langueur :
Mon ame, ainſi qu'une eau rapide,
Couroit jadis à ſon Seigneur ;
Mais je n'ai plus qu'un pas timide.

Du moins je n'apperçois ni repos ni marcher :
Je ſuis à la fin de ma vie ;
Sans que je puiſſe rien chercher
Ni même en concevoir l'envie.

Je vis comme un enfant dans l'entier abandon ;
Et je ſuis couvert de foibleſſe :
En moi l'on ne voit aucun don ;
Ce n'eſt que miſere & baſſeſſe.

Je ſuis content de tout, ſans pouvoir déſirer
Un autre bien pour mon partage :
Pour un rien on me voit pleurer ;
Et mille petits badinages.

Je déplais ſûrement aux gens audacieux,
A ceux qui s'aiment trop eux-mêmes :
Le petit trouve gracieux
Ce que le grand hait à l'extréme.

Pour moi je ne vois rien dans le grand qui ſoit bon ;
Je chéris trop la petiteſſe :
Si mon Dieu t'en a fait le don,
Evite la fauſſe ſageſſe.

L'homme aime en tout tems l'éclatant & le beau ;
La foi lui paroit trop obſcure :
Il veut le grand & le nouveau,
Pour faire vivre la nature.

S'il quitte les plaiſirs, les honneurs & les biens,
Il veut des biens pour récompenſe ;
Et s'il n'avoit les dons divins,
Dure ſeroit ſa pénitence.

Il tâche d'être ſaint, & ſe donner un nom
Au-deſſus des grands de la terre ;
Et cette noble ambition
Ne lui paroit pas téméraire.

Mais pour nous, nous vivons cachés aux yeux de tous,
Et ſouvent cachés à nous-mêmes :
On nous voit d'un œil de courroux ;
On y joint un mépris extréme.

Nous nous voyons auſſi dignes de tout mépris ;
Nous ne déſirons autre choſe :
Nous ſavons bien que c'eſt le prix
Qui plait à notre unique Cauſe.

Tout autre état pour nous eſt indigne de lui :
Il eſt ſi jaloux de ſa gloire,
Qu'il me veut voir anéanti
Chez l'homme, & dedans ma mémoire.

Un état ravalé attire le mépris :
Il faut qu'en tout la vertu brille ;
Il faut contenter les eſprits,
Ou l'on paſſe pour imbécile.

Je le ſuis en effet, & j'en fais mon bonheur ;
En moi tout paroit mépriſable :
Ce fut le choix de mon Sauveur ;
Ce mets me paroit délectable.

Soyez ſeul juſte & ſaint, ô mon Souverain Bien ;
Moi l'excrément de la Nature :
Tout mon bien gît à n'être rien,
En moi ni dans la créature.

Poſſédez ſeul l'honneur, les biens, la ſainteté ;
Ce doit être votre partage,
Plein de gloire & de majeſté :
Mon cœur vous rend ſon humble hommage.

CXVIII.

L'ame perdue dans l'amour. Comment arriver à cet état heureux.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

IMMENSE & puiſſant Dieu, Supréme Vérité,
Séjour vaſte, ſéjour tranquille,
Séjour, plein de ſérénité,
Que j'ai choiſi pour domicile !

Je demeure en ton ſein, ô Souverain Amour !
C'eſt là que l'ame eſt inconnue :
Car dans ce bienheureux ſéjour
Tu me dérobes de ma vue.

Inacceſſible à tous, inacceſſible à moi,
Je ſuis une choſe perdue :
Je ne diſcerne plus la foi ;
Je ſuis entouré d'une nue.

L'amour pur & la foi nous dérobent des yeux ;
On ne connoit plus la nature :
Dépeignant ce lieu glorieux,
On le prendroit pour impoſture.

Ah ! n'en parlons donc plus, gardons notre ſecret ;
Les hommes en ſont incapables :
Soyez mon cœur, ſoyez diſcret ;
Un mot peut nous rendre coupables.

Parlons donc des moyens d'arriver à ce bien :
Il faut ſe renoncer ſoi-même,

Que le monde ne nous ſoit rien ;
Le reſte s'apprend quand on aime.

Que dépouillé de tout, on ne préſume plus
De poſſéder quelque autre choſe :
Porter ſa croix avec Jéſus ;
C'eſt ſur la croix qu'amour repoſe.

Quittons le propre amour & le propre intérêt ;
Nous trouverons l'heureux partage
Que ſon chaſte amour nous promet :
Je n'en dirai pas davantage.

Ce ſont là les moyens : retournons à la fin ;
Rentrons dans ce ſombre nuage
Où tout eſt pur, tout eſt divin :
On ne s'y ſert plus de langage.

C'eſt là que ſans parler on apprend des ſecrets,
Que Dieu cache au reſte des hommes ;
On adore ſes ſaints décrets :
C'eſt là que l'amour nous conſomme.

Inutiles ſoucis, vaine précaution,
Vous êtes loin de ma demeure :
On eſt là ſans nulle action,
Sans meſurer le tems à l'heure.

C'eſt le moment préſent ; mais moment éternel,
Qui fait toute ma tablature :
Ce moment ſeul paroit réel ;
Tout le reſte n'eſt qu'impoſture.

Mais nous cherchons le grand, l'éclatant, le parfait,
Le merveilleux & le ſublime :
Nous n'en aurons jamais l'effet,
Qu'en nous perdant en cet abîme.

Ne penſer qu'au préſent, cauſe l'oubli de ſoi,
Tient pure & nette la penſée :
Là ne diſcernant plus le MOI
Notre ame en eſt débarraſſée.

C'eſt là que repoſé dans un profond néant,
On ſe laiſſe à ce qui nous mene :
Qui s'attache au moment préſent,
N'a plus rien qui le mette en peine.

Ce moment éternel ne ſauroit varier ;
L'avenir nous rends variables :
Ce moment ne voit point d'hier ;
C'eſt ce qui le rend immuable.

Perdu dans ſon amour, il ne diſcerne rien :
Tous les tems ſont la même choſe
Pour qui ne connoit qu'un ſeul bien,
Qu'un amour, qu'une unique cauſe.

Tout ce qui n'eſt point Dieu, ne ſauroit l'émouvoir ;
Toujours content, toujours le même :
L'avenir fonde notre eſpoir ;
Le préſent ſeul fait comme on aime.

Aimons, aimons, aimons, laiſſons tout à la foi ;
Et nous vivrons comme les Anges :
L'amour eſt leur unique emploi ;
Il eſt leur bonheur, leurs louanges.

Contentons-nous d'aimer, ſans plus penſer à nous ;
Perdons-nous dans le Tout immenſe :
Sans diſcerner l'amer du doux,
Entrons dans l'immuable Eſſence.

Là nous ne ſerons plus ſujets au changement :
Car dans ce Tout invariable
Il n'eſt que l'éternel moment,
Et ce moment eſt immuable.

CXIX.

Abandon de ſoi & de tout ce qu'on a à Dieu.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR, je ne veux que ta gloire :
Remporte une illuſtre victoire
Sur notre ame, & ſur notre cœur.
Pouvons-nous réſiſter à ta puiſſance ?
Notre liberté par malheur
Suit en tout l'eſprit ſéducteur :
Prends pitié de notre ignorance.

Puiſque ton pouvoir eſt ſans borne,
Que de bon cœur je m'abandonne :
Condui-moi dans ta volonté.
Je ne prends plus d'intérêt pour moi-même :
Éclairé de ta vérité,
Je me livre à ta ſainteté,
Soumis à ton vouloir ſuprême.

Étends en tout lieu ton Empire :
C'eſt le ſeul bien que je déſire ;
Je n'en recherche aucun pour moi.
Je ne pourrois en trouver en moi-même :
Toute gloire eſt dûe à mon Roi ;
Il renferme tout bien en ſoi :
Je me hais autant que je l'aime.

Plus je déſire qu'on l'honore,
Plus je m'anéantis encore ;
Mon rien me le fait voir plus grand :
En ſon bonheur que mon ame eſt ravie !
Je m'éléve dans ſa grandeur,
Par l'humble poids de tout mon cœur
Dans ma mort je trouve ſa vie.

J'adore ſa grandeur immenſe :
Car mon néant, mon indigence
Me fait reſpecter ſon pouvoir.
Je me complais dans les biens qu'il poſſéde ;
Lui ſeul eſt mon choix, mon vouloir :
Je n'ai ni ne veux rien avoir ;
Si j'ai du bien, je le lui céde.

Ma pauvreté fait ma richeſſe,
Et ma douleur mon alégreſſe ;
Je trouve en lui de ſaints plaiſirs
Que tous les maux ne ſauroient interrompre :
Par lui ſont finis mes ſoupirs ;
En lui ſont paſſés mes déſirs,
Et rien ne peut plus les corrompre.

CXX.

Abandon entier & abſolu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

L'AME.

DONNEZ-moi, mon divin Époux,
Comme à la colombe des ailes,
Afin que je me cache en vous :
Ah ! rendez mes amours fidéles ;
Et que je vous trouve à l'écart
Comme une colombe ſans fard.

Vous me dites de me cacher
Dedans les trous de ces murailles :
Si vous ne m'y venez chercher,
Je ferai là mes funerailles ;
Car je n'en veux jamais ſortir ;
J'y veux vivre, j'y veux mourir.

Que

Que vous m'invitez doucement,
M'appellant : ma Sœur, mon Épouſe !
Je vous ſuis ſans retardement ;
Et de votre gloire jalouſe,
Je m'enfonce dans le rocher
Où nul ne me viendra chercher.

Je pouſſe des gémiſſemens,
Lorſque par une longue abſence
Vous m'ôtez les contentemens
Que me donne votre préſence :
Mais quoiqu'il me faille ſouffrir,
Je veux toujours vous obéir.

Vous me laiſſez dans le rocher,
Pour éprouver ma patience :
Je n'oſe ſortir pour chercher
Ni ma boiſſon ni ma pitance,
Et je ſuis prête de périr ;
Venez, venez me ſecourir.

Ah ! je vous vois preſque en courroux :
Quoi donc, cette innocente plainte
Vous offenſeroit, cher Époux !
Mon ame de douleur atteinte,
Ne ſauroit vivre dans ces lieux,
Abſente de vos divins yeux.

Pour vous j'ai quitté le ſéjour
Des lieux fréquentés, des bocages ;
Et pour vous montrer mon amour,
Je vis dans les déſerts ſauvages :
Je ne regrette point mon ſort ;
Venez, ou me donnez la mort.

Je vous le redirois cent fois,
Je ne puis ſouffrir votre abſence ;
Elle me reduit aux abois :
Cependant ma perſévérance
Vous doit apprendre, cher Époux,
Que je n'aime & ne veux que vous.

NOTRE SEIGNEUR.

Si tu m'aimois comme tu dois,
Contente de me pouvoir plaire,
Ton cœur satisfait de mon choix,
Sans intérêt laisseroit faire
Ce que je veux, ce qui me plaît,
Et borneroit là son souhait.

Tu dis que tu m'aimes beaucoup;
Et je ne crois pas que tu m'aimes:
C'est trop peu que de quitter tout,
Si tu ne te quittes toi-même:
Ah! c'est trop peu penser à moi,
Que de penser encore à soi.

Demeure dans ton petit coin;
Sans penser si je t'abandonne,
Sois toute remise à mon soin;
C'est comme je veux qu'on se donne:
Je ne fais point cas des amours
Qui font sur eux mille retours.

Si je fais entendre ma voix,
Que d'une prompte obéissance
Tu te perches dessus ce bois,
Vis toujours dans la dépendance,
En te reposant sur ma foi,
Sans te mettre en peine de toi.

Si tu viens à manquer de tout,
Contente de perdre la vie
Pousse l'abandon jusqu'au bout;
A mes vouloirs sois asservie:
Ne regrette pas une mort
Qui te feroit un heureux sort.

Ta vie est en ma volonté;
Ton bonheur git à me complaire:
Sois le sujet de ma bonté,
Ou la victime de ma gloire;

Tout te doit être indifférent
Si tu m'aimes fidélement.

L'AME.

Ah! je vois bien quel est mon tort,
Ivre de l'amour de moi-même
Mon amour me paroissoit fort;
Et j'ignorois comme on vous aime:
Vous n'entendrez plus, cher Amant,
Ma plainte & mon gémissement.

Je suis contente de périr
Dans ce désert pauvre & seulette,
Quelques maux qu'il faille souffrir:
D'une patience muette,
J'adorerai, mon cher Epoux,
Et votre vouloir & vos coups.

NOTRE SEIGNEUR.

C'est ainsi que je veux le cœur,
Pour y prendre ma complaisance:
Tout pour moi, tout pour mon honneur;
Que sans regarder sa souffrance,
On demeure dans son néant,
Où tout devient indifférent.

CXXI.

S'abandonner quoiqu'avec foibleſſe au milieu de ſes miſeres.

AIR : *Mon cher troupeau.*

UN ſeul retour de complaiſance
Mérite les peines d'Enfer :
Car l'amour propre eſt la ſcience
Que nous tenons de Lucifer.

Il faut vivre ſans aſſurance ;
Enſuite mourir ſans appui,
Dans une entiere défiance
De tout ce qu'on ſent aujourd'hui.

On s'abandonne avec audace,
Eſpérant le faire toujours :
Dans l'occaſion on eſt de glace,
Oubliant ſa foi, ſes amours.

Prens pitié de notre foibleſſe ;
Je me ſacrifie à préſent :
Car ſitôt que la mort nous preſſe
On perd courage en ce moment.

Celui qui fonde ſon courage
Lorſque la mort eſt loin de lui,
N'a que la crainte pour partage :
Alors rien ne lui ſert d'appui.

Daigne ſoutenir ma miſere,
Amour ; je ſerai toujours bien :
C'eſt en toi que mon ame eſpere ;
Du reſte elle n'attend plus rien.

Ah ! ſoutiens ma foi chancelante,
Mon abandon eſt aux abois ;
Et fais que contre mon attente
J'entende encor ta douce voix.

Rends, rends le doux calme à mon ame
Dans cette extrême affliction :
Divin Amour, que je reclame,
Je ne vois rien que fiction.

Je trouve mon ame alarmée,
Et mon eſprit tout abattu :
Je te remets ma deſtinée ;
Mais c'eſt ſans force & ſans vertu.

Celui qui vit dans l'abondance,
Dans l'abondance meurt auſſi :
Celui qui vit ſans aſſurance,
Meurt ſans ſoutien & ſans appui.

O foi, qui me fus ſi fidelle,
Tu m'abandonnes à préſent !
Je ſens qu'une perte éternelle
Si proche, eſt un rude tourment.

Malgré mon cœur je m'abandonne ;
Et d'un eſprit plein de terreur,
A toi de nouveau je me donne,
Et m'en remets à mon Sauveur.

Plus de cœur & moins de foibleſſe
M'auroit rendu préſomptueux :
Il faut connoître ſa baſſeſſe,
Se ſentir tremblant & douteux.

Qui s'abandonne en aſſurance,
Pur Amour, ne te donne rien :
La miſere eſt une ſcience
Qui nous fait perdre tout ſoutien.

Se ſentir trembler, & tout craindre,
Le craindre même avec raiſon
Lorſque l'on ne ſauroit rien feindre,
Eſt une terrible leçon.

Leçon qu'on a peine à comprendre,
Qui doit coûter infiniment

Quand l'Amour nous la fait apprendre,
Et ſoutenir à nos dépens.

Cher Amour, ſi tu m'abandonnes
A l'inſtant que je dois mourir,
Et que la juſtice m'étonne;
C'en eſt fait, je m'en vais périr.

Ah! Juſtice, que je réclame,
Mon cœur eſt nud devant tes yeux;
(a) Tu peux ſeul juger de ma flamme:
L'amour pur me peut rendre heureux.

Jéſus m'apprend ce qu'on doit faire
Dans ces momens trop incertains:
Après l'abandon de ſon Pere,
Il remit ſon ame en ſes mains.

CXXII.

Nature & effets d'un abandon véritable & entier à Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE te livre, Seigneur, & mon corps & mon ame,
Mon eſprit & mon cœur, mes ſens, ma liberté:
Fais que jamais je ne reclame
Ce pur don de ma volonté.

Diſpoſe donc de moi; fais ce que tu veux faire
De ce pauvre néant dans ton éternité:
Je veux te ſervir ſans ſalaire:
Condui-moi dans l'obſcurité.

Que je marche la nuit, ſans ſentier & ſans route,
Par des chemins rompus; ſans plus penſer à moi,
Je veux bien ne voir jamais goute:
Que l'aveugle amour ſoit ma loi.

Je quitte de bon cœur mon ancienne demeure;
Détrui, renverſe, abats, daigne y mettre le feu;

(a) *Ou* Toi ſeule es Juge.

Je n'y veux pas reſter une heure,
Mais te ſuivre en tout tems & lieu.

Qu'il ne ſoit plus parlé d'intérêt pour moi-même;
Je ſuis à toi, Seigneur, ſans nul déguiſement:
Oſeroit-on dire qu'on t'aime,
En uſant de ménagement?

Je ſuis ſi fort à toi, je veux que tu diſpoſes,
Comme de ton vrai bien, du don que tu m'as fait:
Ce vouloir eſt l'unique choſe
Qui me rend & libre & parfait.

C'eſt cette liberté, ce vouloir que je donne
A ton divin pouvoir par un excès d'amour:
C'eſt à lui que je m'abandonne,
Et m'abandonne ſans retour.

Empêche-moi, Seigneur, de me jamais reprendre:
Fais-moi, fais-moi ſans fin endurer mille maux,
Reduis plutôt mon cœur en cendre
Que de me ſouffrir ce défaut.

Si je retourne à moi, bouche les avenues
Que je ne puiſſe plus reſortir de ton ſein:
Lorſque notre ame eſt toute nue
Elle entre dans l'Être divin.

Il n'eſt point de milieu; il faut que l'ame pure
En ſortant de chez ſoi trouve le ſein de Dieu:
Mais qu'il eſt dur à la nature
D'abandonner ſon propre lieu!

Elle gémit, ſe plaint, & voudroit s'en défendre:
Mais Dieu dont la bonté ſurpaſſe nos amours,
A ſes cris ne ſe veut pas rendre;
Son amour la pourſuit toujours.

On ſe croit malheureux en ſe perdant ſoi-même:
C'eſt la perte de tout qui cauſe tous nos biens;
Car lorſque la perte eſt extrême,
Elle briſe tous nos liens.

On trouve en ſe perdant ce Dieu puiſſant, immenſe,
Qui fait participer à ſon immenſité :
Le cœur trouve une libre aiſance,
Qui vient de ſa ſimplicité.

CXXIII.

Se perdre de vue en demeurant paſſif à l'opération de Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tiſis.*

PERCÉ depuis longtems des traits de votre amour,
Je ne ſens pourtant pas ma flamme :
Hélas ! quand viendra-t-il ce jour,
Que je ne verrai plus mon ame ?

Je la vois quelquefois : & c'eſt un grand tourment,
Cachez-la ſi bien, mon Principe,
Dans l'abîme de ſon néant,
Qu'à rien elle ne participe.

Cachez-la de mes yeux, & de ceux des humains ;
Qu'elle reſte ſi bien perdue,
Sans ſortir jamais de vos mains ;
Qu'elle ſoit toujours inconnue.

Je ne me ſaurois voir ſans devenir impur ;
Toujours quelque propre recherche :
Que ce regard me ſeroit dur !
Ah ! que votre bonté l'empêche !

Comme le baſilic tue avec ſes regards ;
Ainſi notre regard nous tue :
Amour, perce-moi de tes dards ;
Et que je me perde de vue.

Abîmé dans ton ſein, je ne verrai que toi ;
Que tout le reſte diſparoiſſe !
L'amour pur a fait cette loi :
Pour aimer il faut que tout ceſſe.

Mais nous voulons agir ; & par notre action
Nous empêchons ſouvent la ſienne :
C'eſt une étrange illuſion ;
Et la ſource de notre peine.

Recevons l'opérer de Dieu paſſivement,
N'ayant jamais la hardieſſe
De mêler le nôtre rampant
A ce qu'opére la Sageſſe.

Demeurons-donc paſſifs à tout ce que Dieu fait ;
Ah ! laiſſons-le agir en notre ame :
Tout ce qu'il fait ſeul eſt parfait ;
Lui ſeul épure notre flamme.

Dans mon obſcurité, dit-on, je ne puis voir
Ce que Dieu dans mon ame opére :
C'eſt ce qu'il ne faut pas ſavoir ;
La patience eſt néceſſaire.

Aimons, aimons, croyons, demeurons par amour
Dans un reſpectueux ſilence !
Et Dieu nous fera voir un jour
Le fruit de notre patience.

CXXIV.

Le retour ſur ſoi, très-nuiſible.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

L'AME.

VOUS êtes ſeul bon, juſte & ſaint ;
Je ne ſuis qu'une miſérable :
O vous, mon principe & ma fin,
Vous voyez le mal qui m'accable ;
Que malgré tous mes déplaiſirs
Vers vous tendent tous mes ſoupirs.

NOTRE SEIGNEUR.

Je t'ai livrée à la douleur,
Qui penſes encore à toi-même ;
Croyant éviter un malheur,
Tu tombes dans un plus extrême :
As-tu changé de ſentiment ?
Que devient ton délaiſſement ?

Tu crois te garder par tes ſoins ;
Et ces mêmes ſoins ſont frivoles :
Tes défauts ſeront les témoins,
Que t'éloignant de mon école,
Tu n'es plus qu'un homme pécheur,
Que je rejette en ma fureur.

L'AME.

Je connois trop à mes dépens,
Souverain Auteur de mon être,
Que ſi mon cœur n'eſt dépendant
Des vouloirs de mon Divin Maître,
Et ſi je retourne ſur moi ;
Je me rends indigne de toi.

Après tant & tant de bienfaits,
Veux-tu me livrer à moi-même ?
Et que remplie de forfaits,
Je ne ſache plus ſi je t'aime ;
Que me livrant à mon erreur,
Je ne me vois qu'avec horreur ?

J'y conſens, ô Souverain Bien :
Mais garde-moi de te déplaire ;
Que dans l'abîme de mon rien
Je reſte ſans voir ſi j'eſpere
De pouvoir être quelque jour
La victime de ton amour.

NOTRE SEIGNEUR.

Hh ! pourquoi, trop indigne cœur,
En te livrant à ma juſtice,

As-tu d'un regard ſuborneur
Tâché d'éviter ton ſupplice ?
Que tu paieras cherement
Ce regard plein d'aveuglement !

Je te gardois avec bonté,
Quand te livrant à ma conduite,
Tu n'aimois que ma volonté ;
Mais d'une amour ſi gratuite,
Que ſans voir tes biens ni tes maux,
Tu te plaiſois dans les travaux.

Qui produit donc ce changement ?
Eſprit lâche autant qu'infidéle,
Retourne à moi, mais promptement ;
Que tu ne deviennes rebelle ;
Et que dans ma juſte fureur
Je ne t'abandonne à l'erreur.

L'AME.

Pardon, mon adorable Époux !
Pardonne à ce cœur infidéle ;
Il vient ſe livrer à tes coups,
Comme à ta juſtice éternelle :
Fais de moi ce que tu voudras,
Seigneur ; & ne te tâche pas.

Que je rentre, ô Bien Souverain,
Dans ce vaſte oubli de moi-même !
Où dépendante de ta main,
Je ſuivois d'un amour extrême
Le branle de tous tes vouloirs ;
T'ayant remis tous mes pouvoirs.

Non, non ; je ne veux plus penſer
A ce MOI que ſans fin j'abhorre ;
Je ne veux plus m'intéreſſer,
Grand Dieu, que pour ce qui t'honore :
Je ſuivrai le rapide cours
De tes vouloirs, de mes amours.

Mais, Seigneur, je compte ſur toi ;
Je n'ignore pas ma foibleſſe :
Ah ! daigne ſoutenir ma foi
Avec tant de délicateſſe
Que tu puniſſes à l'inſtant
Sur moi le moindre égarement.

O que ta verge & ton bâton,
En me puniſſant me conſole !
Qu'un châtiment ſi juſte & bon
Seconde en mon cœur ta parole !
Reçois-moi comme un pauvre enfant
Qui vient ſubir le châtiment.

Frappe-donc, ne m'épargne pas ;
Je trouverai chez toi mes forces :
Hors toi je bronche à chaque pas ;
Je ferai des chûtes attroces,
Si d'une ſecrette pitié
Je ne rentre en ton amitié.

Perdue en toi depuis longtems,
Comme un poiſſon je ſuis jettée
Du ſein de ce vaſte Océan :
Lorſque la mer eſt agitée,
Elle rejette ſur ſes bords
Le poiſſon malgré ſes efforts.

Lorſqu'il eſt reduit aux abois,
Par une vague ſecourable
Qui le rentraîne par ſon poids
Retrouvant ſon lieu favorable,
Il perd peu-à-peu ſa langueur,
Et nage avec plus de vigueur.

Il en ſeroit ainſi de moi ;
Si retournant dans ton Eſſence
Je me trouvois encore en toi,
Quoique dans l'état de ſouffrance :
Je bénirois mon heureux ſort,
Plus charmant pour moi qu'aucun port.

CXXV.

Vivre de foi & d'amour.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

SOURCE de lumiere & d'amour,
Pénétre le fond de mon ame :
Fais-y pour jamais ton ſéjour ;
Et ne permets pas que ma flamme
S'éteigne pour un ſeul inſtant :
Tu le peux, Seigneur tout-puiſſant.

Adorable Objet de ma foi,
Délices de l'ame paiſible,
Toi que j'ai choiſi pour mon Roi,
Lumiere pure inacceſſible,
Qui te découvrant aux enfans,
Te dérobes aux yeux des grands.

Ténébreuſe tranquillité,
Où l'ame ſe trouve plongée !
Doux abîme de vérité
Dans lequel elle eſt ſubmergée !
Elle a dans ce vaſte élément
Sans plaiſir ſon contentement.

Elle ne voit, & ne ſent rien ;
Mais dans une docte ignorance
Elle ſait qu'elle a tout ſon bien
Dans cette vaſtitude immenſe :
Elle y fait peu d'attention ;
L'eſprit eſt ſans réflexion.

Le pur amour eſt le ſoutien
De cette ame ſimple & ſincere ;
Le pur amour eſt tout ſon bien,
Et ſon unique néceſſaire :
Enfin elle fait ſon ſéjour
Dans le pur & ſublime amour.

Cet amour fait tout ſon bonheur ;
L'amour lui ſert de nourriture :
Il eſt les délices du cœur
Dégagé de la créature ;
Il eſt ſa force, & ſon appui ;
Il ne reſpire que par lui.

L'ame vit ſans penſer à ſoi
Inconnue à toute la terre,
Suivant cette amoureuſe loi :
Beaucoup de gens lui font la guerre ;
Déhors on ne voit cependant
Que la foibleſſe d'un enfant.

Cache toujours, Divin Époux,
Dedans le ſecret de ta face
Le cœur humble, innocent & doux ;
Car il eſt l'œuvre de ta grace,
Quoique foible & très-ignorant :
C'eſt le cœur d'un petit enfant.

CXXVI.

Vie cachée de foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

DIVIN poſſeſſeur de mon ame,
Unique auteur de tout mon bien,
Daigne cacher ſi bien ma flamme
Que mes ſens n'en découvrent rien.

L'eſprit veut tout voir & connoître
Ce qui ſe paſſe dans le cœur :
Ne le laiſſe jamais paroître,
Doux principe, divin moteur.

Ah ! cache aux yeux de tout le monde
Ce qu'amour opère au-dedans !
C'eſt une grace ſans ſeconde
Qui ſe fait goûter aux enfans.

Le néant & la petiteſſe
Eſt ce qui t'attire chez nous :
Qu'amour a de délicateſſe !
Il eſt pur autant que jaloux.

Divin centre des ames pures,
Qui les poſſédes ſans milieu,
Tu bannis toutes créatures ;
Il ne reſte plus que mon Dieu.

Le néant eſt un vaſte immenſe,
Tout rempli de l'immenſité :
C'eſt là qu'on ne veut ni ne penſe :
Tout eſt rempli d'obſcurité.

O nuit ! nuit bien plus lumineuſe
Que toute lumiere & clarté !
Tu perds en toi l'ame amoureuſe,
La couvrant de ta vérité.

Tu ſûs la tirer d'elle-même
Avec un merveilleux effort,
En l'enſeignant que l'on ne t'aime
Qu'autant qu'on ſe livre à la mort.

O route aux humains inconnue,
Que tu nous procures de bien !
Tu dérobes à toute vue :
Et c'eſt là le bonheur du RIEN.

CXXVII.

Nuit effroyable de l'eſprit.

AIR : *Hélas ! Brunette.*

JE ſuis dans une région
Tout à fait inconnue ;
Le brouillard emplit ma maiſon,
Rien ne perce la nue :
Le jour ne s'y montre jamais,
Je ne vois point ce que je fais.

Dans cette étrange obſcurité
Que mon ame eſt contente !
J'y pénétre la vérité
Par de-là mon attente.
La vérité c'eſt mon néant,
Et que Dieu ſeul eſt juſte & grand.

Je ne vois que ſa ſainteté ;
Sa grandeur m'environne :
Content dedans ma pauvreté
Que ſa juſtice eſt bonne
De me dérober à mes yeux,
Et du regard des curieux !

Car l'abîme de mon néant
Eſt un eſpace immenſe ;
Je ne vois de beau ni de grand
Que la Toute-puiſſance :
Lorſqu'elle m'enléve mon bien,
Elle ne me dérobe rien.

Tout eſt à Dieu, rien n'eſt à moi ;
Et ſi j'ai quelque choſe,
Je l'ai dérobé de mon Roi :
Mon larcin eſt la cauſe
De ce qu'il veut reprendre un bien
Qui véritablement eſt ſien.

Venez exercer ſur mon cœur
Un jugement propice :
Car je ſuis un uſurpateur
Auquel on doit juſtice ;
Otant ce qui vous appartient,
Il ne me reſte que le rien.

Rendez juſtice à mon eſprit :
Prenant votre lumiere
Vous le rendrez tout interdit ;
L'ignorance premiere
Sera ſon unique ornement :
Réduiſez-le dans ſon néant.

Je

Je dérobois votre vertu ;
Qu'elle entre en ſon principe :
Je reſterai tout pauvre & nud
Que l'orgueil ſe diſſipe,
En regardant ma nudité
Dans la ſuprême vérité.

Je vais me cacher dans un coin
Avecque ma miſere ;
Je ne veux plus prendre aucun ſoin
De ce vaſe de terre :
Je le croyois plein de beauté ;
Et je n'y vois que faleté.

Qu'on vous eſt obligé, Seigneur,
Lorſque dès cette vie
Vous jugez cet uſurpateur
Pour vos faveurs ravies,
Sans différer ſon châtiment
Juſques au dernier jugement !

CXXVIII.

L'amour aime la ſolitude.

Air nouveau.

AFFREUX rochers, & vous demeures ſombres,
O vous bois toujours verds, qui menacez les cieux,
Que je me plais deſſous vos ombres,
Que ce lieu pour mon cœur paroît délicieux !

Prés émaillés, admirables bocages,
A l'envi chaque jour où l'on voit mille oiſeaux
Nous enchanter de leurs ramages,
Je redis : Lieux charmans, que vous me ſemblez beaux !

Mon cœur goûte bien un autre délice ;
Vous le favoriſez, ô fortuné ſéjour :

Le monde eſt un lieu de ſupplice,
Qui m'interrompt ſouvent dedans mon chaſte amour.
Que ce grand Dieu que j'adore & que j'aime,
Se fait bien mieux ſentir dans ces lieux écartés!
Et toujours jaloux de lui-méme,
C'eſt là qu'il verſe aux cœurs ſes aimables clartés.

Charmans zéphirs, retenez votre haleine;
Gardez-vous de troubler mon aimable repos:
Dieu vient pour adoucir ma peine,
Soyez, ſoyez diſcrets, ô fidéles échos.

Amour divin, acheve ton ouvrage;
Je mourrai de langueur ſi je ne meurs d'amour:
Que je bénis mon eſclavage!
Que je ſerois heureux de vivre en ce ſéjour!

C'eſt là, c'eſt là qu'en tout tems je repoſe,
C'eſt là que tu reçois les ſoupirs de mon cœur,
C'eſt là, ma Souveraine Cauſe,
Qu'en ſecret je reſſens ta mutuelle ardeur.

Divin Objet, doux centre de mon ame,
Que ne puis-je à l'inſtant m'abîmer en ton ſein!
Quand eſt-ce que ta douce flamme
Me conſumant en toi, finira mon deſtin?

CXXIX.

L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.

AIR : *Les oiſeaux réjouis dès que le jour s'avance.*

Mon eſprit affligé dès que le jour s'avance,
Voit qu'il perd de la nuit le tranquille repos:
Son amoureux ſilence
L'éveille lorſque tous ſont pris des doux pavos.

La douceur de la nuit eſt pour moi ſans pareille;
Moins je dors, plus je ſens le plaiſir de la paix:

Ha! celui qui ſommeille,
Aimant trop le repos, ne le trouve jamais.

Sommeil ſaint & ſacré, ignoré chez les hommes,
Tu réveilles le cœur par tes charmes puiſſans,
Différent de ces ſommes
Où le cœur engourdi ſe laiſſe au gré des ſens.

C'eſt l'amour qui m'endort, c'eſt lui qui me réveille;
Lui ſeul fait dans mon cœur ces divers mouvemens:
Si je dors, ſi je veille,
Il régle mon eſprit & tous mes ſentimens.

Vous ne me troublez plus, inévitables ſonges:
Il ne me reſte rien; l'amour ſeul & la foi
Diſſipent vos menſonges:
Oſez-vous me montrer d'autre objet que mon Roi?

CXXX.

L'amour ſincere aime le châtiment.

AIR : *On ne vit plus*; ou, *Léandre.*

O Dieu! que j'aime uniquement,
Souverain auteur de mon être,
Je viens ſubir le châtiment:
Si j'oſe devant toi paroître,
C'eſt pour me livrer à tes coups
Et me ſoumettre à ton courroux.

Je m'abandonne à ton vouloir,
O juſtice, que je révére;
Exerce ſur moi ton pouvoir,
Malgré mon extréme miſére:
Je ne contredirai jamais
A l'équité de tes décrets.

Amour ſi charmant & ſi doux,
Je veux vivre ſous ton empire:
Mais bien loin d'éviter tes coups,

Si tu redoubles mon martyre
Tu me trouveras chaque jour
Plus dépendant de ton amour.

Peut-on t'aimer ſi tendrement,
Et pouvoir encor te déplaire ?
Ah ! que c'eſt un rude tourment,
Et que ma douleur eſt amere !
Lorſque tu voudras me punir,
C'eſt lorſque je veux te bénir.

Loin de me plaindre de mon ſort,
Toujours ta juſtice équitable
Juſques à l'inſtant de ma mort
Me paroîtra charmante, aimable :
Je veux chanter ton équité
Dans le tems, dans l'éternité.

Se plaigne qui voudra de toi,
Je ſoutiens qu'il ne t'aime guere,
Adorable Objet de ma foi :
S'il eſt à tes vouloirs contraire,
Qu'il accuſe ſon mauvais cœur,
Et non l'excès de ta rigueur.

Je veux bénir ton ſacré Nom
A préſent que je le puis faire ;
Et te confeſſant juſte & bon,
J'accepterai comme ſalaire
Le tourment le plus rigoureux,
Content de te voir bienheureux.

Si tu regardes mon amour,
Si tu pardonnes mon offenſe,
Si tu veux recevoir un jour
L'hommage de ma dépendance,
Et daignes accepter mon cœur ;
Que ne te dois-je point, Seigneur !

Entrant dans un raviſſement,
Qui me paroît inexprimable,
Je te ferai, Dieu très-clément,
Un ſerment très-inviolable,

De recevoir également
Le bonheur & le châtiment.

Me livrant à ton ſeul honneur
Par l'entier oubli de moi-même,
Je verrai comme une faveur,
Si malgré mon amour extrême
Tu te glorifie en ma mort
Et dans la rigueur de mon ſort.

Ha ! ſouffre qu'avant mon trépas
D'un ſacrifice volontaire
Je me dévoue à tes appas ;
Non pas ainſi qu'un mercenaire
Afin d'être récompenſé :
Ta ſeule gloire m'eſt aſſez.

CXXXI.

Aimer Dieu ſans craindre les croix.

AIR : *Que ces prés, ces ruiſſeaux.*

JE cherche dans ces bois le Seigneur que j'adore :
Quoiqu'il ſoit en tous lieux il ſe cache pour moi.
Voudroit-il m'affliger ? Veut-il ſonder ma foi ?
Il ſemble s'éloigner de mon cœur qui l'implore.
Hélas, tous les plaiſirs que l'on goûte en ce lieu,
Bien loin de ſoulager mon feu,
Ne font que l'augmenter encore !

Quoi ! N'es-tu pas touché de mes cris, de ma plainte,
Grand Dieu, qui m'as reduit dans l'état où je ſuis ?
Tu te plais chaque jour d'augmenter mes ennuis :
Ignores-tu l'amour dont mon ame eſt atteinte !
Que pour toi les tourmens à mon cœur ſeroient doux,
Si tu n'y joignois ton courroux !
Que ne puis-je t'aimer ſans crainte !

„ Craindrois-tu ſi ton cœur toujours chaſte & fidéle
„ Ne m'aimoit que pour moi, ſans ſe voir un moment ?

Je t'aime & ne crains point, Seigneur, le châtiment ;
Je ne veux, tu le ſais, que ta gloire éternelle :
Je t'ai dit mille fois que reſpectant tes coups
Je ne puis porter ton courroux ;
La mort me ſeroit moins cruelle.

CXXXII.

Abſence rigoureuſe de l'amour.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE pourrois vivre, Amour, ſans ſubſiſtance,
Et ſans appui, n'ayant rien que d'aimer ;
Je puis vivre ſans ſoutien, ſans défenſe :
Mais je ne ſaurois vivre ſans aimer.

Amour divin, qui me fus favorable,
Tu fuis & me laiſſes dans la langueur :
Plus tu fuis, plus tu te fais voir aimable ;
Emporte avec toi mon ame & mon cœur.

Je vis ſans cœur, ſans eſprit & ſans ame ;
Tous moyens de vivre me ſont ôtés :
J'aime ſans goût, ſans ſentiment, ſans flamme ;
Je ne ſens plus même tes cruautés.

Un mal trop grand rend ſtupide, inſenſible,
Un mal médiocre ſe fait ſentir :
A tous tes traits mon cœur inacceſſible,
N'a plus de plaiſir ni de repentir.

Qu'eſt devenu ce cœur tendre & fidéle,
Tu le métamorphoſes en rocher :
Si c'eſt vertu, ô vertu trop cruelle,
Laiſſe-moi le ſeul objet qui m'eſt cher.

Divin objet, qui faiſois mes délices,
L'Amour jaloux, hélas ! t'a donc ravi !
Il a changé mes plaiſirs en ſupplices,
Quoique je l'aie aveuglément ſuivi.

Il en uſe toujours de cette ſorte,
Cruel & ſourd aux pleurs de ſon amant :
Aux cœurs foibles la douceur la plus forte ;
C'eſt dont il les attire inceſſamment.

CXXXIII.

Aimer les rigueurs de l'amour.

AIR : *La jeune Iris ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

DIVIN Époux que j'aime & je révére,
Mon cœur n'a plus ni penchant ni déſirs :
Si quelquefois tu lui parois ſévére,
Son châtiment redouble ſes plaiſirs.

Qui peut t'aimer, cher Époux, & ſe plaindre
De ſes douleurs & de ta cruauté ?
Le cœur aimant pourroit-il bien te craindre ?
S'il craint ; il n'aime pas en vérité.

Divin Époux, ta rigueur a des charmes,
Que le cœur délicat diſcerne bien :
Ah ! quel plaiſir de répandre des larmes,
Lorſque ton cœur les attire du mien.

Doux artiſan du beau feu qui m'anime,
Réhauſſe encore ſon activité,
Qu'il conſume promptement ta victime,
Victime d'amour & de vérité.

Plus ton feu redouble ſa véhémence,
Et plus mon cœur a de contentement :
Fondant il s'écoule dans ton eſſence ;
Et c'eſt le centre où tendent tes amans.

CXXXIV.

L'amour pur s'affermit par les rigueurs.

AIR : *La jeune Iris.*

BIEN que mon Dieu me ſoit toujours ſévère,
Mon cœur l'aime d'un amour plus conſtant :
Le pur amour porte ce caractere,
Plus on l'opprime & plus il eſt content.

Plus le chêne eſt battu par les tempêtes,
Plus il s'affermit & réſiſte au vent :
Plus Dieu lance ſes foudres ſur nos têtes,
Plus on doit s'affermir dans ſon néant.

Qui ne mérite rien, ne doit prétendre
Qu'à ſe voir mépriſé ſans aucun don :
Il eſt content qu'on daigne le reprendre ;
A tous les coups il ne dit jamais, non.

Ravi d'être aux mains de la Providence,
Comme un ballon qu'on éléve bien haut
Pour le briſer avecque violence :
C'eſt dans ce jeu que j'ai ce qu'il me faut.

Non, non l'amour ne fut jamais ſévère ;
Sa cruauté m'eſt un charme puiſſant.
Lorſqu'il me châtie ainſi qu'un bon pere,
Mon cœur en eſt bien plus reconnoiſſant.

Fais ſentir tes douceurs au mercenaire ;
Sans tes faveurs il ne t'aimeroit pas :
Ah ! ſois toujours à tes enfans ſévère ;
Sous ta rigueur tu caches mille appas.

Lorſque le cœur ſait t'aimer pour toi-même,
Il eſt où tu le déſirois d'abord :
Pour être ainſi que ſa peine eſt extrême !
Il n'y parvient que par un long effort.

Son intérêt, qui l'agite ſans ceſſe,
Fait qu'il ſe veut toujours voir, & ſentir :
L'amour rempli d'une noble hardieſſe,
Ne veut rien voir, mais il ſait bien pâtir.

S'abandonnant ſans ſouci de ſoi-même,
Il eſt ſans crainte un ballon agité :
Le bras puiſſant qui le pouſſe à l'extréme,
En l'agitant produit ſa fermeté.

Juſques à quand ſera-t-on infidéle ?
Délaiſſons-nous au vouloir du Seigneur :
Mais le cœur lâche inceſſamment chancelle,
Et ſe laiſſe ſurmonter par la peur.

Donne, Seigneur, un généreux courage,
Non pour roidir ; mais pour plier à tout :
La ſoupleſſe eſt des Enfans le partage :
Ah ! fais ton jeu de nous pouſſer à bout.

CXXXV.

L'amour conſumant.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer !*

JE ne puis rien faire aujourd'hui,
Ah ! l'amour me perd tout en lui ;
Je ſens qu'il m'a preſque détruit :
Mon bonheur eſt extréme.
Ah ! l'amour me perd tout en lui,
M'arrachant à moi-méme !

Je ne puis vivre que pour Dieu,
Ah ! je ſens augmenter mon feu ;
Je ne connois ni tems ni lieu :
Par-tout je ſuis de méme.
Ah ! je ſens augmenter mon feu
Preſque juſqu'à l'extréme.

Ce feu n'a que de la fraîcheur :
Ah ! s'il conſume tout mon cœur,
C'eſt ſans lui donner de l'ardeur,
Toujours ſimple & paiſible.
Ah ! s'il conſume tout mon cœur,
Son feu m'eſt inſenſible.

Il ſurpaſſe tout ſentiment :
Ah ! cet amour eſt conſumant,
Il eſt même anéantiſſant ;
Il réduit l'ame en cendre.
Ah ! que l'amour eſt conſumant
Pour qui s'en laiſſe prendre !

Il ne peut voir que ſon Objet ;
Ah ! que tout lui paroît abjet !
Il mine & détruit ſon ſujet,
L'immolant à Dieu même.
Ah ! que tout lui paroît abjet
Hors de l'Être Suprême !

Il ne peut plus penſer à ſoi ;
Ah ! qu'il a d'horreur pour le MOI !
Il immole tout à ſon Roi,
Ainſi qu'au Premier Être.
Ah ! qu'il a d'horreur pour le MOI,
Et d'amour pour ſon Maître !

Sans ceſſe il ſe livre au néant :
Ah ! que tout eſt indifférent
Pour un fidèle & tendre amant,
Qui ne veut que Dieu même !
Ah ! que tout eſt indifférent
Lorſque vraiment on aime !

Qui ne ſe livre pas au ſort,
Au néant, aux croix, à la mort ;
Ou qui cherche quelqu'autre port
Pour s'aſſurer ſoi-même :
Ah ! qui ne ſe livre à la mort,
Ignore comme on aime.

CXXXVI.

Puiſſance & victoire de l'amour divin.

AIR : *Ces prés, ces bois :* ou, *La jeune Iris :* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

O pur amour ! qui faites mes délices !
O pur amour ! qui faites tout mon bien !
O pur amour ! ſource de ſacrifices !
O pur amour ! qui mets l'ame en ſon rien !

Je veux chanter & ta force & tes charmes,
Te faire voir & cruel & vainqueur :
Source de paix, tu fais couler des larmes,
Seul plaiſir & ſeul tourment de mon cœur.

Je veux chanter ta juſtice inéfable,
Je veux chanter l'excès de ta rigueur,
Te faire voir cruel, impitoyable,
Et cependant tout rempli de douceur.

Tu fais mourir ſitôt qu'on te poſſède,
Tu détruis & conſumes ton ſujet :
Tu fais des maux, tu donnes le remède,
Immolant tout à ton divin Objet.

Que ta puiſſance, Amour, a d'étendue !
Tu ne bornes point ton activité,
Tu revêtis, dépouilles & dénues,
Tu diviſes par ta vivacité.

Tu réunis cette ame diviſée,
Et la diviſes encor de nouveau ;
Tu te caches quand ta main l'a bleſſée
Et tu fais de ſon ſépulcre un berceau.

Amour, amour, ta puiſſance eſt ſans bornes,
Impitoyable à qui ſe livre à toi :
Pour m'attirer, tu m'embellis, tu m'ornes ;
Quand tu me tiens tu te moques de moi.

Tu ne ſaurois ſouffrir aucunes vies ;
Ce n'eſt que renoncement, & que mort :
C'eſt ce dont tes careſſes ſont ſuivies :
Et tu nous perds pour nous conduire au port.

Je m'embarque, & tu fais lever l'orage,
Tu démates promptement le vaiſſeau,
Tu romps juſques au plus petit cordage ;
Et du navire tu fais un tombeau.

Perdu, noyé, caché deſſous les ondes,
Sans reſpirer, ſans aucun mouvement,
Tu me fais voir des cavernes profondes,
Des lieux affreux ; & c'eſt mon monument.

Mort, enterré, tu me rendis la vie ;
Je la trouvai là ſans aucun effort :
Ces mêmes flots qui me l'avoient ravie,
Me remirent doucement ſur le bord.

Je veux chanter tes bontés & tes graces,
Après avoir chanté tous mes tourmens,
Mes déplaiſirs, mes ennuis, mes diſgraces :
Divin Amour, donne force à mes chants.

Tu dédommages bien par tes careſſes,
Amour, de ce que tu nous fais ſouffrir ;
Tu prens plaiſir de combler de richeſſes
Celui que tu fus ſi bien appauvrir.

Je conſacre mes vers à tes louanges,
Ce n'eſt pas tout, doux Maître de mon cœur :
Je veux m'unir à tes Saints, à tes Anges,
Comme eux me conſacrer à ton honneur.

CXXXVII.

Abîme de l'Amour.

AIR : *La jeune Iris ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

DEPUIS longtems j'ai perdu connoiſſance ;
Dans un gouffre je me vis abîmer :
Je ne puis plus ſupporter la ſcience :
Heureux mon cœur, ſi tu ſais bien aimer.

Perdu, plongé dans des eaux ténébreuſes,
Je ne vois rien, & je ne veux rien voir :
Mes ténèbres ſont des nuits amoureuſes ;
Je ne connois mon bien ni mon eſpoir.

Dans ce profond d'amour inexplicable,
On m'éléve bien au-deſſus de moi :
C'eſt un nuage obſcur, invariable,
Où l'ame ne voit qu'une ſombre foi.

C'eſt un brouillard plus clair que la lumiere ;
Je ne puis exprimer ſa ſombre nuit :
On ne deſſille jamais la paupiere ;
Dedans ce lieu l'on n'entend aucun bruit.

Ces ténèbres où règne le ſilence,
Font le bonheur de ce cœur amoureux :
Tout conſiſte dedans la patience,
Qu'exerce ici cet amant généreux.

CXXXVIII.

Océan du divin Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

O Rayon ténébreux d'une immenſe clarté ;
O nuit ! ô torrent de lumiere,
Pur amour, ſimple Vérité,
Source de bien, Cauſe Premiere !

Doux centre du repos, céleſte volupté,
Sacré monument de la gloire !
Doux nœud d'une pure unité,
Abſorbement de la mémoire !

Auguſte Majeſté, chaſte & ſublime amour,
Charité pure eſſentielle !
Nuit plus brillante que le jour,
Ta clarté devient éternelle.

Mais que dis-je clarté ; tout me paroît obſcur ;
C'eſt un abîme impénétrable :
Cependant mon cœur eſt très-ſûr
Que ſa lumiere eſt véritable.

Dans ce vaſte Océan, dans cette mer d'amour
On ne voit rien que l'amour même :
Ce que je viens d'appeller jour,
Paroît ténèbres quand on aime.

L'amour ſi pur en ſoi ne nous laiſſe rien voir ;
Il abſorbe dans ſa lumiere :
On ne peut connoître ou ſavoir
Ce qu'on découvre en ce myſtere.

Nul objet ſingulier, un abîme profond
Environne toute notre ame :
Ce qui la perd & la confond,
C'eſt une mer toute de flamme.

Mais flamme ſans brillant pour notre propre eſprit,
Quoiqu'une ſource de lumiere,
Qu'on ne comprend, qu'on ne décrit
Que d'une trop baſſe maniere.

Ce qu'on veut expliquer, ſe dérobe à nos yeux
Sitôt qu'on prétend de le faire ;
Et pour moi, j'aime beaucoup mieux,
Au lieu de m'énoncer, me taire.

C'eſt le meilleur parti. Mon cœur conſacrons-nous
Pour jamais au profond ſilence :
Amour, il me ſera plus doux
Que de te mettre en évidence.



TROISIEME PARTIE.

Sentimens & tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CXXXIX.

Aimer Dieu pour Dieu & non pour ſoi.

AIR : *Je ne me ſoucie plus de rien ;* ou, *Ami ne paſſons pas Cretei.*

QUE déſiré-je dans les Cieux
Que Dieu dont je ſuis amoureux ?
Que veux-je ſur la terre ?
Rien n'y peut contenter mes feux,
M'y ſervir de ſalaire.

Dieu ſeul eſt mon unique bien ;
Tout le reſte ne m'eſt plus rien :
Sa Majeſté ſupréme
Eſt mon aſile & mon ſoutien ;
Il eſt tout ce que j'aime.

Malgré mes chagrins plus cuiſans,
Malgré les douleurs que je ſens,
Son vouloir adorable
Me charme & réjouit mes ſens ;
Il rend ma peine aimable.

Je ne ſaurois plus ſoupirer ;
Je ne ſaurois plus déſirer :
Que mon ame eſt contente !
Mon Dieu me permet d'eſpérer
Qu'il ſera mon attente.

Si

Si je n'ai plus d'empreſſement,
Je n'en ſuis pas moins ſon amant ;
Mais mort à toutes choſes :
La douleur fait mon paſſe-tems ;
Mes épines ſont roſes.

Dieu ſera toujours ce qu'il eſt :
Là ſe terminent mes ſouhaits.
Qui peut me ſatisfaire ?
Ce ſont ſes ſouverains décrets :
Son vouloir doit me plaire.

Si l'on veut quelque bien pour ſoi,
On eſt indigne de mon Roi ;
Loin d'être amant fidéle,
Je rapporte ſon bien à moi
Et ſa gloire éternelle.

Que votre règne ſoit pour vous,
Mon Jéſus, mon divin Epoux :
Règnez dedans nos ames ;
Et devenez tout en nous tous ;
Brûlez-nous de vos flammes.

CXL.

Dieu ſi aimable, aimé de peu.

AIR : *Ah ! que l'amour paroit charmant.*

MON petit Maitre a tant d'appas ;
Ah ! pourquoi ne l'aime-t-on pas !
Je voudrois ſouffrir le trépas
Afin que chacun l'aime.
On ne peut bien l'aimer, hélas !
Qu'en ſe quittant ſoi-même.

Lorſque après moi l'on veut venir,
De ſoi-même il faut ſe bannir,

Se renoncer & ſe haïr,
Imiter ma ſouffrance,
Dit mon Jéſus, & ſe tenir
Ferme dans l'eſpérance.

Mais on s'aime ſi tendrement,
Qu'on bannit le renoncement;
On craint le plus léger tourment,
Tout mal paroit extrême.
Non, ce n'eſt pas là ſûrement
Grand Dieu, comme on vous aime.

Vous méritez tout notre cœur;
On vous le dérobe, Seigneur:
En voulant chercher ſon bonheur
On ne trouve que peines.
Que ne connoit-on la douceur
De vos aimables chaines!

Quand on vous aime on eſt heureux,
On trouve le but de ſes vœux;
Vous brûlez le cœur de vos feux:
O ſavoureuſe flamme!
Que mon Dieu me rend amoureux!
Qu'il tranſporte mon ame!

Ce tranſport ſi délicieux
Éléve l'ame juſqu'aux Cieux,
On ſe croit déja bienheureux
Entre les chœurs des Anges.
Si nous poſſédons mêmes feux,
Rendons mêmes louanges.

La louange des Bienheureux
Eſt un ſilence ſavoureux,
Abîmé dans de ſacrés feux
D'amour, de connoiſſance
D'un Objet qui les tirant d'eux
Les perd en ſon eſſence.

CXLI.

Aimer ſans rien déſirer.

AIR: *Vous brillez ſeul dans ces retraites.*

DIGNE Objet de mon eſpérance,
Vous qui poſſédez le fond de mon cœur,
Je ne veux point d'autre ſcience
Que d'aimer d'une pure ardeur.

L'amour eſt l'ame de mon ame:
Il eſt mon bien; le reſte eſt ſuperflu.
Ah! que pure & droite eſt la flamme,
Quand le cœur ne déſire plus!

Grand Dieu, le cœur qui te poſſéde,
Poſſéde en toi le véritable bien:
De tous maux il a le remède;
Que faut-il à qui ne veut rien?

CXLII.

L'amour fixe le cœur.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe*; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

SITÔT que votre amour s'empara de mon cœur,
Ce cœur perdit toute autre pente:
Vous ſeul fûtes ſon protecteur,
Comme vous fûtes ſon attente.

Tout lui parut indigne & de vous & de lui:
Se ſéparant de toutes choſes,
Il vous prit pour ſon ſeul appui,
Être puiſſant, Cauſe des cauſes.

Il connut qu'hors de vous tout n'eſt que vanité,
Qu'abus, que néant, que menſonge :
Vous ſeul êtes la vérité ;
Le reſte paſſe comme un ſonge.

Lors ſe livrant à vous par un franc abandon,
Il quitta tout ſoin de lui-même,
Pour en faire à jamais le don
A votre puiſſance ſuprême.

Vous avez diſpoſé depuis de mon vouloir ;
Je n'en trouve plus dans mon ame :
Je ſuis ſans force & ſans pouvoir ;
Mais non ſans votre pure flamme.

Ce pur & chaſte amour dédommage de tout ;
Qu'il ſoit rigoureux, ou paiſible ;
Qu'il flatte, ou qu'il nous pouſſe à bout ;
Qu'il ſoit doux, ou bien inſenſible.

Il meut l'ame & le cœur par un ſecret penchant,
Et l'incline ſans violence :
O, que cet amour eſt touchant !
Qu'il fixe bien notre inconſtance !

Le cœur eſt agité ſans ce ſacré repos
Que le pur amour nous inſpire :
Ce ne ſont que des bas des hauts ;
Il rit & ſoudain il ſoupire.

L'amour pur fixe en Dieu notre agitation ;
Il arrête le cœur volage,
Donne une ſainte émotion
Pour le ſuivre avec grand courage.

Cet amour ſans ardeur eſt vigoureux & fort ;
Il outrepaſſe toute choſe,
Ne craint le tourment ni la mort ;
Dans ſa douleur il ſe repoſe.

Tout lui paroît égal de la main de l'amour ;
Les peines ſont ſa récompenſe :
Sans jamais faire de retour,
L'amour incline la balance.

CXLIII.

Routes de l'amour, ſûres.

AIR : *Songes agréables.*

L'AMOUR me domine,
Il eſt mon ſéjour ;
La bonté divine
M'abîme en l'amour :
O vérité !
Vous êtes ma beauté.

Une route obſcure,
Un déſert affreux ;
Point de nourriture,
Dehors malheureux ;
Font le bonheur
D'un tendre & chaſte cœur.

Le Soleil me brûle,
Le ſablon ardent ;
Et je ne recule
Jamais cependant :
Je vais toujours
Sans ſouci, ſans ſecours.

Les bêtes féroces
Viennent tour-à-tour ;
Là je ſuis ſans force,
Et non ſans amour :
Un bras puiſſant
Les repouſſe à l'inſtant.

Quelqu'une me bleſſe
Sans me dévorer ;
Si l'amour me laiſſe,
Puis-je réſiſter ?
Un bras puiſſant
Les diſſipe à l'inſtant.

Amour, tu te caches
Pour me ſecourir :
Quelquefois je tâche
De m'en garantir ;
Alors je ſens
La force de leurs dens.

Si je n'abandonne
Aux mains de l'amour
Mes biens, ma perſonne,
Je tremble à mon tour :
M'abandonnant
Je marche ſûrement.

Ici des abîmes,
Et d'affreux rochers,
Dont toutes les cimes,
Pleines de dangers,
Donnent l'effroi
A qui manque de foi.

On ſe couche à terre,
Crainte de périr :
Alors le tonnerre
Nous fait bien courir.
Ah ! que ces lieux
Sont triſtes, dangereux !

L'amour ſecourable
Ne manque jamais :
Quand le mal m'accable
J'y trouve ma paix.
S'il me ſoutient,
Je n'appréhende rien.

C'eſt l'amour lui-même,
Je le connois bien :
Ma joie eſt extrême ;
Je ne crains plus rien.
Ah ! ma douleur
Tu céde à ton Vainqueur.

En magnificence
L'amour triomphant,
En pleine aſſurance
Me va conduiſant ;
Et dans l'inſtant
Diſſipe mon tourment.

Dedans une nue
Il me cache bien ;
Aucun par la vue
N'en pénétre rien :
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

CXLIV.

Ne vivre que d'amour.

AIR : *Songes agréables.*

JE ne veux plus vivre
Si ce n'eſt d'amour ;
Je veux toujours ſuivre
Jéſus ſans détour :
Heureux le ſort
De qui vit dans la mort !

Sacré domicile,
Fortuné ſéjour,
Agréable aſile
Que celui d'amour ;
Mais peu connu !
On y vit pauvre & nud.

O douce lumiere
Quoique ſans clarté !
O ſource premiere
De la vérité !
O ſaint amour !
Sois mon guide & mon jour.

Sans toi je m'égare,
Et ne vois plus rien ;
C'eſt toi qui prépare
Pour Dieu le chemin :
O ſaint amour !
Sois mon guide & mon jour.

Amour favorable
Dedans ta rigueur,
Jamais tu n'accables
De peine un bon cœur ;
Mêlant ſouvent
L'amour & le tourment.

CXLV.

Déſert de la foi & de l'amour.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

AIMABLE ſolitude
Où l'on vit avec Dieu !
Aucune inquiétude
Ne ſe trouve en ce lieu.
En toi l'ame eſt ravie,
Heureux ſéjour !
Où ſans perdre la vie
On meurt d'amour.

Les hommes ſont à charge
A qui n'aime que Dieu :
Notre cœur n'eſt au large
Qu'en quittant tout milieu.
Alors nous pouvons dire ;
Heureux ſéjour !
Où l'on vit de martyre,
De pur amour.

Je voudrois faire entendre
Ce tranſport amoureux,
Cette union ſi tendre,
Ces plaiſirs & ces jeux,
Ces tourmens & ces gênes.
Momens heureux
De douceurs & de peines !
Rien n'eſt fâcheux.

Cette foi ténébreuſe,
Où ſouvent l'on ſe perd,
Mene l'ame amoureuſe
Dans le ſacré déſert :
Alors elle s'écrie ;
Heureux ſéjour !
Toi ſeul es ma patrie,
Divin Amour !

Quoique dans la ſouffrance,
On goûte le repos ;
L'amour, la confiance
Viennent fort à propos.
C'eſt ce qui nous fait dire ;
Heureux ſéjour !
Où le plus long martyre
Nourrit l'amour.

Adorable Juſtice,
Je vous ſuis au hazard
Dans cet affreux ſupplice
Qui vient de votre part :
Je ne ſaurois me plaindre
De tant de coups ;
Ni même oſer les craindre,
Venant de vous.

Seigneur, dont la ſageſſe
Régle & conduit nos pas
Avec tant de juſteſſe,
Qu'on ne s'égare pas.
Tu donnes l'innocence,

La vérité,
La foi, la ſimple enfance,
La charité.

Je vais dans les campagnes
Où parcourant des yeux
J'apperçois les montagnes,
Et la voûte des Cieux :
Je dis, chere patrie,
Heureux ſéjour,
Où l'on n'a plus de vie
Que dans l'amour !

Je vois percer la nue
Aux habitans de l'air ;
Je perds auſſi de vue
Les hôtes de la mer :
Ainſi l'ame amoureuſe
En Dieu ſe perd ;
O perte trop heureuſe,
Sacré déſert !

Dans cet eſpace immenſe
De l'Océan divin
Je fais ma réſidence
Dans l'amour ſouverain :
Là rien ne me ſurcharge.
Tout eſt mon lieu,
Ayant trouvé le large
Dedans mon Dieu.

Que je hais la prudence
Qui regarde de loin !
La ſainte Providence
Pourvoit à mon beſoin :
L'oubli de ſoi fait vivre
Le pur amour ;
C'eſt lui qui nous fait ſuivre
Dieu ſans détour.

Aimons la petiteſſe,
Ne ſoyons jamais grands ;

Car la vraie Sageſſe
Ici, c'eſt d'être enfans :
N'aimons tous qu'innocence,
Simplicité,
La ſimple dépendance,
La charité.

Le généreux Ignace
Plein d'amour pour ſon Roi,
Qu'il n'y ait plus de trace
Diſoit-il, de ce MOI !
J'irai deſſus l'arene,
Où les lions
D'une dent inhumaine
Me détruiront.

Comme pure farine
D'un froment (*a*) élité
A la bonté divine
Je ſerai préſenté :
Alors JÉSUS mon Maître,
Ne voyant rien
Chez moi de mon propre être,
Me rendra ſien.

CXLVI.

Déſintéreſſement d'amour.

AIR : *Ma raiſon s'en va beau train.*

JE ne penſe plus à moi,
Je m'abime & perds en toi,
Seigneur tout puiſſant,
Dieu juſte & clément,
Qui cauſes mes délices :
Loin de toi je ſuis languiſſant,
Et ſouffre des ſupplices.

(*a*) *Ou* affiné.

O Dieu, mon Souverain Bien,
Je veux tout & ne veux rien :
De ne rien avoir,
Et ne rien vouloir,
C'eſt la pauvreté même :
Puiſque je n'ai pas le pouvoir
D'oſer dire que j'aime.

Il faut cacher dans ſon cœur
Sa tendreſſe & ſon ardeur ;
Tous les ſentimens
Si purs, ſi touchans
N'oſeroient ſe produire :
Ce ſeroit un crime à préſent
Si l'on vouloit les dire.

Cachez de Dieu la beauté,
Ou donnez la liberté
D'aimer purement
Ce Dieu tout charmant,
Et que je trouve aimable :
Eſt-il un plus rude tourment
Que ces Gens intraitables ?

On veut que j'aime pour moi :
C'eſt bien renverſer la loi,
Que le pur amour
Sans aucun détour
Se rapporte à moi-même ;
Que l'eſclave ſoit en ce jour
Maître du Dieu ſuprême.

Dieu n'eſt plus (*a*) le Souverain Bien
Il faut que je ſois le ſien ;
Il n'eſt plus mon Roi
N'aimant que pour moi,
Et non pas pour lui-même.
Hélas ! ſi c'étoit notre foi,
Mon mal ſeroit extrême.

(*a*) *Ou* l'unique.

Salomon diſoit un jour :
Qui ſe ſait digne d'amour ?
Si Dieu n'aime pas,
Me dit-on tout bas,
Tu dois faire de même :
Dans ce doute ne dois-tu pas
Le haïr s'il ne t'aime ?

Où ſeroit ma ſûreté ?
Où trouver la vérité ?
Je le veux aimer,
Et ſans m'informer
S'il me hait, ou s'il m'aime ;
Je ne ſaurois jamais errer
Aimant l'Être Suprême.

Puiſqu'il me l'a commandé
L'aimer, c'eſt ſa volonté
Il ſera mon Roi :
Qu'il faſſe de moi
Tout ce qu'il en veut faire ;
Sa volonté ſera ma loi
Comme au ciel ſûr la terre.

Ne dites pas ma chanſon,
Mes chers, pour une raiſon :
Soyons en repos,
Sans dire tout haut
Ce que notre cœur penſe :
Margaritas ante porcos ;
Vous ſavez la ſentence.

CXLVII.

L'amour inébranlable dans les ſouffrances & la priſon.

AIR : *Si c'eſt un crime que d'aimer.*

SI c'eſt un crime que d'aimer,
On n'en peut juſtement blâmer

Que le Seigneur qui me l'ordonne.
Je jure déſormais,
Sans qu'on me le pardonne,
De l'aimer à jamais.

Je ne comprends pas la raiſon
Qui fait qu'on me tient en priſon
Pour empêcher que je ne l'aime :
Quoi ! voudroit-on borner
Sa puiſſance ſuprême ?
Dieu ſait ſe faire aimer.

Peut-on s'empêcher de l'aimer,
Ce Dieu qui devroit tout charmer,
Étant comme il eſt l'amour même ?
Heureux commandement !
C'eſt trop, Bonté Suprême,
De l'oſer ſeulement.

Quand vous ne l'auriez que permis,
Mon cœur ſe ſeroit bien promis
Que vous euſſiez ſouffert ſa flamme :
Mais me le commandant,
Quelle gloire à mon ame !
Aimons donc conſtamment.

Je me moque de la rigueur
Qu'on veut exercer ſur mon cœur,
Pour tâcher d'éteindre ma flamme :
Mais ils ne ſavent pas,
Que Dieu retient mon ame
Par ſes divins appas.

De tout mon cœur je veux ſouffrir,
Mourir même s'il faut mourir ;
Ah ! c'eſt une trop belle cauſe.
(*a*) Glorieux de ce bien,
Je laiſſe toute choſe
Pour l'Amour Souverain.

En combattant le pur amour,
On prétend d'empêcher qu'un jour

(*a*) *Ou* Ravie.

Il n'étende ſon doux empire :
Ils ne ſont cependant
Par leur rude martyre
Que rendre plus conſtant.

Quand vous donnâtes votre loi,
Ce digne objet de notre foi,
Par un admirable myſtere
Votre puiſſante main
Ne mit point ſur la pierre
Ce précepte divin.

Moïſe votre ſerviteur
Nous dit que c'eſt la loi du cœur,
Et que le cœur ſeul peut comprendre :
C'eſt où vous l'écrivez ;
Et plus un cœur eſt tendre,
Plutôt vous l'y gravez.

Moïſe dit encor de vous
Que vous êtes un Dieu jaloux ;
Mais jaloux de votre amour même :
Je comprends, mon Seigneur,
Que la Beauté ſuprême
Mérite tout le cœur.

Qui n'aime pas Dieu purement,
Ne l'aime pas parfaitement ;
Puiſqu'on peut l'aimer davantage :
Hommes intéreſſés,
Dont le cœur ſe partage,
Vous n'aimez pas aſſez.

Qui n'aimeroit Dieu que pour ſoi,
N'obéiroit point à la Loi
De l'aimer de toute ſon ame,
En recourbant ſon cœur,
Son eſprit & ſa flamme
Sur ſon propre bonheur.

Aimer Dieu parce qu'on le craint,
L'aimer pour jouir de ſes biens,
N'eſt-ce pas là s'aimer ſoi-même ?

Peut-on par ce retour
Payer l'ardeur extréme
De ce Dieu mort d'amour ?

Aimons-le donc ſans intérêt ;
Puiſqu'il nous aime avec excès
D'une amour pure & gratuite :
Cette loi, mon Seigneur,
Dont vous m'avez inſtruite,
Comble de paix mon cœur.

De quoi ſert la captivité ?
Notre ame en pleine liberté
Vers Dieu prend l'eſſor, & s'envole
Entre ſes bras divins,
Sans force & ſans parole
Rit des efforts humains.

C'eſt là qu'il guérit mes langueurs,
Que ſa main eſſuye mes pleurs :
Là ſes regards pleins de tendreſſes
Me font mille ſermens,
Qu'il va par ſes careſſes
Faire beaucoup d'amans.

Qui pourroit borner mon pouvoir,
Me diſoit-il hier au ſoir ?
Ne t'affligе point, mon amante :
Car avant qu'il ſoit peu
Je te rendrai contente,
Brûlant tout de mon feu.

CXLVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Un tendre engagement.*

ON me tient en priſon, ô mon cher Petit Maitre ;
Soyez béni, j'y veux bien être
Tant que vous m'y voulez ſouffrir
Nul

Nul déſir en mon cœur n'oſe même paroître,
Si ce n'eſt pour vous obéir.

Je ſuis à vous, Seigneur, dès ma plus tendre enfance :
Je n'ai point cherché l'aſſiſtance,
Ni le ſecours des potentats :
Dès lors je mis en vous toute (*a*) ma confiance,
Sans m'appuyer ſur d'autres bras.

M'abandonneriez-vous au tems de ma vieilleſſe ?
Vous connoiſſez notre foibleſſe,
Seigneur, à qui ſeul j'ai recours :
Mon cœur déja livré à l'ennui qui le preſſe
Attend tout de votre ſecours.

Entouré d'ennemis que faut-il que je faſſe ?
Je n'eſpére qu'en votre grace :
Elle ſeule adoucit mes maux.
Que votre volonté ſur moi ſe ſatisfaſſe,
M'accablant de plus de travaux.

J'avois peine autrefois, voyant que l'innocence,
Malgré ſa ferme confiance,
Enduroit la nuit & le jour :
Mais depuis j'ai connu que le poids de ſouffrance
Se meſure au poids de l'amour.

L'Amour pur & parfait va plus loin qu'on ne penſe :
On ne ſait pas lorſqu'il commence
Tout ce qu'il doit couter un jour.
Mon cœur eût ignoré le prix de la ſouffrance,
S'il n'eût goûté le pur Amour.

(*a*) *Autrement* mon eſpérance.

CXLIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

GRAND Dieu pour ton plaiſir
Je ſuis dans une cage :
Écoute mon ramage :
C'eſt là mon ſeul déſir :
J'aime mon eſclavage
Grand Dieu, pour ton plaiſir.

Je chante tout le jour ;
Seigneur, c'eſt pour te plaire :
Mon extréme miſere
Augmente mon amour :
N'ayant point d'autre affaire,
Je chante tout le jour.

Tu l'entends, mon Seigneur,
Cet amoureux langage,
Ignoré du faux ſage,
Goûté du chaſte cœur.
L'amour a ſon ramage :
Tu l'entends, mon Seigneur.

Je vis en liberté
Quoique dans l'eſclavage :
L'amour pur met au large
Le cœur, la volonté :
Dans ma petite cage
Je vis en liberté.

Divine volonté
Que j'adore & que j'aime !
Plus ma peine eſt extréme,
Plus j'ai de liberté.
Tous biens ſont en toi-méme,
Divine volonté.

De ton petit oiſeau
Reçois, je te conjure,
Le gazouillant murmure,
Plus tendre qu'il n'eſt beau ;
Et ſois la nourriture
De ton petit oiſeau.

L'eſclave de mon Dieu
Trouve par-tout l'Immenſe ;
Une certaine aiſance
Le rend libre en tout lieu ;
Il eſt dans l'abondance
L'eſclave de mon Dieu.

Entouré d'ennemis
Que l'intrigue tourmente,
Que mon ame eſt contente !
Que mon cœur eſt ſoumis !
Inceſſamment je chante
Entouré d'ennemis.

Je vois mes ennemis
Se donner de la peine :
Les uns ſont hors d'haleine ;
Les autres étourdis.
Moi d'une ame ſereine
Je vois mes ennemis.

CL.

Sur le même ſujet.

AIR : *Charmante ſolitude.*

CHARMANTE ſolitude,
Cachot, aimable tour,
Où ſans inquiétude
Je paſſe tout le jour !
Eſt-il tourment trop rude
Pour mon fidéle amour ?

Les maux ſont mes délices,
Les douleurs mes plaiſirs ;
Les plus affreux ſupplices
Le but de mes déſirs :
Et tous mes exercices
L'amour & les ſoupirs.

Je ne crains point la peine,
Quoique ſans nul ſoutien,
Étant aſſez certaine
Que ce mal eſt mon bien :
La Beauté Souveraine
Veut l'amour ſouverain.

Je ſouffre, & ma ſouffrance
Cauſe tout mon bonheur :
Par ſa douce préſence
Dieu conſomme mon cœur :
Il eſt ma patience,
Ma force, & ma douceur.

CLI.

L'amour divin fait aimer les ſouffrances.

AIR : *La jeune Iris* ; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR divin nous fait aimer la peine ;
La Nature appréhende la douleur :
Tout ce qui vient de ta main ſouveraine,
O pur amour, fait le plaiſir du cœur.

Meſurons à l'amour de la ſouffrance,
S'il eſt vrai que nous aimons notre Dieu :
Tout autre amour n'en a que l'apparence ;
Ce n'eſt que la fumée, & non le feu.

Pâtir, mourir pour l'objet que l'on aime,
A quelque choſe de délicieux :
Pour aimer, il faut ſe haïr ſoi-même :
C'eſt aimer comme on aime dans les Cieux.

Le ſeul intérêt de Dieu les compoſe ;
Car tout intérêt propre en eſt banni :
Dans la gloire de Dieu le cœur repoſe ;
Tout ſe rapporte à lui, tout eſt uni.

Le propre intérêt fait la diſſemblance :
On ne pourroit en trouver dans le Ciel :
Sans contrepoids tout eſt en la balance ;
Tout eſt peſé par l'amour éternel.

Cette unité des Eſprits & des ames
Vient d'un parfait déſintéreſſement :
Mêmes déſirs, mêmes vœux, mêmes flammes ;
Rien n'eſt pour eux, mais pour le Tout-puiſſant,

Le MIEN, le MOI dans ce lieu de délice
Y porteroit le déſordre & l'enfer ;
Et le changeant en un lieu de ſupplice,
On reverroit le tems de Lucifer.

O pur amour, uniſſant toutes choſes
A leur principe, à leur ſouverain bien !
On voit en toi que la Cauſe des cauſes
Doit être tout ; le reſte n'étant rien.

CLII.

Se taire, ſouffrir & mourir.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

J'AVOIS connu depuis longtems,
Digne Objet de mes eſpérances,
Que tu ferois de tous mes ans
Comme un long tiſſu de ſouffrances :
J'en ai reſſenti les effets,
Que je vois comme des bienfaits.

Je veux porter juſqu'à la mort
Ma ſouffrance, & celle des autres ;

Afin de les conduire au port
Comme ont fait jadis les Apôtres:
Quoiqu'indigne d'un ſi grand bien,
Je m'aſſure de ton ſoutien.

Bien loin de m'appuier ſur moi,
Je me fonde ſur ta promeſſe:
Si je ne manque point de foi,
Je recevrai de ta Sageſſe
La force dont j'aurai beſoin;
Et je m'en remets à ton ſoin.

Je dirai donc que ta rigueur
Eſt une douceur amoureuſe:
L'épine qui perce mon cœur,
Quoiqu'une épine douloureuſe,
N'a pour moi que de l'agrément,
Et m'eſt un rafraichiſſement.

Divin Roi de tous les amans,
Que ton cœur percé d'une lance
M'enſeigne bien les ſentimens
Qu'on doit avoir de la ſouffrance!
Se taire, ſouffrir & mourir;
C'eſt comme il faut à toi s'unir.

Si l'on me traite avec mépris,
Et ſi je reçois des outrages;
C'eſt un bien qui n'a point de prix:
C'eſt un des plus grands avantages
Que l'amour nous puiſſe donner,
Qu'on ne ſauroit trop eſtimer.

Mais ſi nous bronchons quelquefois,
Il faut aimer notre foibleſſe,
Porter foiblement notre croix:
C'eſt un des traits de ta Sageſſe,
De crainte que l'élévement
Ne nous retire du néant.

Tout le monde connoit le bien
Renfermé dedans la ſouffrance:
Il faut reſter dans notre rien,

Craindre la vaine complaiſance;
Ne croyons jamais bien ſouffrir
Quand le mal nous feroit mourir.

L'homme qui vit encore en ſoi,
Se trouble, & s'éblouit la vue:
Dieu le permet ainſi, je crois,
Pour rendre ſa ſouffrance nue:
Il accuſe ſouvent autrui
De ce qu'il ne doit voir qu'en lui.

L'amour propre en mille façons,
En nous ſéduiſant, nous abuſe:
Une de ſes bonnes leçons
Eſt trouver à tout une excuſe,
Et de rejetter ſur autrui
Le mal qu'il doit chercher en lui.

Aimable & ſouverain Moteur,
Éclaire-le de ta lumiere;
Fais-lui ſentir ſon propre cœur,
Crainte qu'il ne tourne en arriere,
Suivant une fauſſe lueur,
Qui le jetteroit dans l'erreur.

CLIII.

Abandon enfantain.

AIR: *Taiſez-vous, ma muſette.*

TAISEZ-vous ma ſageſſe,
Je veux devenir fou;
Vous ne valez pas ma foibleſſe:
Hélas! de quoi me ſervez-vous?

Taiſez-vous ma prudence,
Taiſez-vous ma raiſon;
C'eſt au ſein de la Providence
Que je me jette à l'abandon.

Si quelqu'un en murmure,
Je ne m'en foucie pas:
Je veux voguer à l'avanture
Sans voile, pilote ni mats.

Je fais que le naufrage
Souvent conduit au port:
Ce n'eſt pas là ce qui m'engage;
J'abandonne le tout au fort.

Je n'aime que l'enfance,
La foibleſſe & le rien;
Je ne puis pencher la balance
Sur la pauvreté, ſur le bien.

Elle eſt dans l'équilibre;
Un grain peut l'emporter:
Mais le cœur parfaitement libre
Ne peut le mettre, ni ôter.

CLIV.

N'aimer que le vouloir divin.

AIR: *Songes agréables.*

JE ne veux plus vivre,
Mon aimable Époux,
Si ce n'eſt pour ſuivre
Ton vouloir ſi doux:
O mon amour!
Conduï-moi chaque jour.

Je ſuis orpheline,
Je n'ai plus d'appui;
La grace divine
M'en ſert aujourd'hui:
Ah mon amour!
Conduï-moi chaque jour.

Pauvre & dépourvue,
Sans aucun ſoutien,
Je tourne ma vue
Au Souverain Bien,
Sans nul détour
Vers Jéſus mon amour.

Je n'ai rien au monde;
Et je ne veux rien:
Chez moi tout abonde
Sans avoir de bien:
Avec Jéſus
Le reſte eſt ſuperflu.

On croit l'homme à plaindre
Lorſqu'il eſt heureux:
Je ne ſaurois feindre,
Mon cœur amoureux
Trouve ſon bien
A ne poſſéder rien.

Fi de la nobleſſe,
Fi de la grandeur;
Dans ma petiteſſe
Git tout mon bonheur:
Jéſus Enfant
Fait mon contentement.

Un homme s'empreſſe,
Se faiſant valoir;
Je ne m'intéreſſe
Que pour ton vouloir:
Ta volonté
Fait ma félicité.

Je reçois la peine
Sans nul déplaiſir;
La loi ſouveraine
Borne mon déſir:
Mon divin Roi,
Diſpoſe donc de moi.

CLV.

Ne vivre que de la volonté de Dieu.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe.*

JE ne veux, mon Seigneur, rien que ta volonté ;
Je ne connois rien autre choſe :
Par un effet de ta bonté
Toujours en ton ſein je repoſe.

Ce vouloir ſouverain fait agir ſur un cœur
Qui ne fait plus de réſiſtance ;
Il eſt le principe & moteur
Qui le tient ſous ſa dépendance.

Tout conſiſte pour nous à ne plus rien vouloir :
Cette volonté prend la place,
Ne nous laiſſant d'autre pouvoir,
Qu'une obéiſſance efficace.

Il commande en grand Dieu, il obéit en Roi ;
Ce qu'il commande, il l'exécute :
Lui-même obéit à ſa loi :
Cette loi jamais ne rebute.

On veut voir & ſentir en ſoi certain vouloir ;
On veut commander à ſoi-même,
Diſcerner quel eſt le pouvoir
Que nous donne ce Dieu ſuprême.

Il eſt vrai cependant que lorſqu'on ne veut plus,
On eſt étranger à ſoi-même :
Alors on ne diſcerne plus
Ni comme on veut ni comme on aime.

Notre propre vouloir fuit notre propre amour ;
La conſéquence eſt néceſſaire :
Notre vouloir céde toujours
A l'objet auquel on veut plaire.

A force de céder on demeure vaincu ;
On ne trouve plus de défenſe :
L'eſprit alors eſt convaincu
De ſa parfaite dépendance.

Mais ce n'eſt pas aſſez ; il ne faut plus ſe voir :
Il faut qu'un objet grand & ſage
Abſorbe ſi bien tout vouloir,
Que nous n'en ayons plus d'uſage.

Si je ne pouvois plus enviſager que lui,
Vivant ici comme étrangere,
Sans défenſe & ſans nul appui,
Que ma courſe ſeroit légere !

Je me perdrois alors dans mon Unique Bien,
Comme n'étant plus ſur la terre.
Sitôt que l'ame n'eſt plus rien,
Elle entre en la ſource Premiere.

CLVI.

Suivre Dieu ſans ſavoir où.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! cher Époux de mon cœur,
Que déſires-tu que je faſſe ?
Amour, tu connois ma langueur :
Ah ! quelle ſeroit ma diſgrace,
Si tu voulois changer mon ſort !
Donne-moi bien plutôt la mort.

Quelque choſe dans le ſecret
Déſire la fin de ma vie,
Si je n'adorois ton décret :
La loi où je ſuis aſſervie,
Me feroit mourir mille fois
Si j'oſois enfreindre tes loix.

Que tu connois bien ma douleur,
Puiſque toi ſeul en es la cauſe !
Unique ſoutien de mon cœur,
Quelle eſt cette métamorphoſe !
Quel eſt ce genre de tourment
Qui me met dans l'étonnement !

Tu ſais que je n'ai plus d'eſprit ;
Et mon ame eſt toute éperdue :
Je demeure comme interdit
Dans l'accablement qui me tue :
J'adore ton divin pouvoir,
Et me ſoumets à ton vouloir.

Tu me poſſédes pleinement,
Sans nul uſage de moi-même :
Je ſuis comme un petit enfant,
Qui ne ſait s'il hait ou s'il aime,
Se laiſſant mener où l'on veut,
Sans être heureux ou malheureux.

Adorable Objet de ma foi,
Je ſuis à toi ſans réſiſtance :
Je ne connois point d'autre loi
Qu'une certaine dépendance,
Qui ne me laiſſe ni pouvoir,
Ni penchant, ni choix, ni vouloir.

M'as-tu donc reduite à ce point,
Pour me faire un nouveau martyre !
Le mépris à la peine eſt joint ;
Et lorſqu'en ſecret je ſoupire
Tu ne m'exauces point, hélas !
Même tu ne m'écoutes pas.

Où ſont tes anciennes bontés ?
Qu'eſt devenu l'amour d'un pere ?
Toi qui règles mes volontés,
Toi que j'aime, en qui ſeul j'eſpére,
M'aurois-tu conduit par la main,
Pour me rejetter de ton ſein ?

Si je me livre à la douleur,
Tu me le reproches ſans ceſſe :
Tu diſpoſes de tout mon cœur,
De rien je ne ſuis la maîtreſſe ;
Et je me trouve chaque jour
Plus dépendante de l'amour.

Je ne trouve en moi nul amour ;
Je ne ſaurois dire ſi j'aime :
De mon deſtin je ſuis le cours
Étant toujours hors de moi-même,
L'amour remuant par reſſors
Mon ame auſſi bien que mon corps.

Je ne poſſéde plus de MOI,
Toujours étrangere à moi-même :
Je vis ſans connoître de loi,
Suivant toujours la loi ſuprême ;
Tout ainſi qu'un petit enfant
Remué par un bras puiſſant.

Mais de quoi ſert tout ce diſcours ?
Ma peine eſt-elle ſoulagée ?
Comme une fleuve qui ſuit ſon cours,
Sans que ſa route ſoit changée,
Se précipite dans la mer,
Et de doux redevient amer.

Il ſortit jadis de ſon ſein,
Il y rentre de même ſorte ;
Roulant ſes ondes, ſon deſtin
Dans le même lit le reporte :
Il en eſt ainſi de mon cœur
Qui ſort & rentre en ſon Moteur.

Principe de mon mouvement,
Souverain Auteur de mon être,
Tu me conduis rapidement,
Après t'être rendu le maître :
Je te ſuis comme un pauvre fou,
Le plus ſouvent ſans ſavoir où.

Ou bien prend pitié de mon ſort ;
Ou bien ſois ſans miſéricorde :
Soit pour la vie ou pour la mort,
Si tu refuſes ou m'accordes,
Je bénirai toujours ton Nom,
O Dominateur de Sion.

CLVII.

Sacrifice d'amour.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

MON cher Maître, j'adore
Vos décrets éternels :
Si je veux quelque choſe encore,
Que mes déſirs ſont criminels !

Vous êtes ma juſtice,
Vous êtes tout mon bien ;
Quand je veux faire un ſacrifice,
Amour, je ne vous donne rien.

C'eſt trop peu de ma vie,
Pour oſer vous l'offrir :
Quand votre amour l'aura ravie,
Je veux revivre pour ſouffrir.

Pardonnez, mon cher Maître,
Ce tranſport indiſcret :
Je ne veux plus de choix ni d'être ;
Je me livre à votre décret.

Si je veux quelque choſe,
Je n'en diſcerne rien :
Et ſi mon amour propre l'oſe,
Il ignore quel eſt ſon bien.

Son bien eſt ſe ſoumettre
Au Souverain Vouloir,

Sans qu'il puiſſe jamais admettre
De volonté ni de pouvoir.

Ah ! je vous laiſſe faire,
Et diſpoſer de moi ;
Et je ne veux d'autre ſalaire
Qu'être victime de mon Roi.

Son feu m'eſt un délice,
S'il venoit de l'amour,
Ou s'il venoit de la juſtice :
Que chacun me brûle à ſon tour.

Je m'immole à ſa gloire
Alors que je le peux :
Si je perds l'eſprit, la mémoire,
Que je ne perde point ſon feu.

Je veux penſer de même
Au jour de mon trépas :
Pourvu qu'en cet inſtant je l'aime,
Le reſte ne me touche pas.

Faites-moi donc la grace,
O mon unique Époux,
Que l'amour jamais ne s'efface
De mon cœur : tout me ſera doux.

CLVIII.

Ne pas craindre la rigueur de l'amour.

AIR : *Vous brillez ſeul dans ces retraites.*

AMOUR qui gouvernes mon ame,
Et qui remplis le centre de mon cœur,
Qui le conſumes de ta flamme,
Qui pourroit craindre ta rigueur !

Hélas ! celui qui t'appréhende,
Ne connoit pas l'excès de ta bonté,

Et ne ſait pas ce qu'il demande
Si ce n'eſt dans ta volonté.

Quand on demande pour ſoi-même,
On eſt poſſédé du propre intérêt:
On ignore comment on t'aime,
Ignorant quel eſt ton arrêt.

Je veux tout ce que l'on me donne;
Je ne puis vouloir ce que je n'ai pas:
Sitôt qu'à toi l'on s'abandonne
La raiſon ne raiſonne pas.

Je ne ſais ce qui m'eſt utile;
Et j'ignore ce que tu veux de moi:
J'abhorre l'intérêt ſervile,
Conduis tout, mon aimable Roi.

Que veux-je au Ciel & ſur la terre,
Que d'adorer & d'aimer ta beauté?
Le reſte n'eſt pas mon affaire.
Juge-moi dans ta vérité.

Je veux pour moi ce qu'elle ordonne,
Soit pour le tems, ſoit pour l'éternité:
Je trouve ta Juſtice bonne,
Adorant ta droite équité.

CLIX.

Pureté d'amour.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

O que j'aime, mon Dieu, tes ſouverains décrets,
Soit favorables, ſoit contraires!
Je ſouſcris même à tes arrêts:
Tout ce que tu fais doit me plaire.

Je dois donc, mon Seigneur, en t'aimant plus que moi,
Aimer ce qui te glorifie:

Ton

Ton ſeul plaiſir ſera ma loi;
C'eſt à quoi je me ſacrifie.

Conſerve qui voudra ſes propres intérêts,
A toi je me livre ſans feinte;
Et contre tes divins arrêts
Je ne ferai pas une plainte.

Ce que j'exprime ici ſont les loix de l'amour:
Qui ne ſe livre tout ſoi-même,
Ou ſe permet quelque retour,
Ne ſut jamais bien comme on aime.

Quoi donc? ſe poſſéder dans ce dernier moment,
Où l'on doit s'oublier ſoi-même,
Pour ſe livrer à ſon amant!
Non; ce n'eſt pas là comme on aime.

Qui te connoît, Seigneur, & ne ſait s'oublier,
N'eſt rien qu'un amant en peinture:
S'il ne ſait pas à tout plier,
Son amour eſt une impoſture.

Le penchant de nos cœurs traîne la volonté:
Si mon vouloir eſt en Dieu même,
Je me livre à ſon équité,
Ce qu'il ordonne eſt ce que j'aime.

Sans vouloir ce qu'il veut je ne ſuis point amant:
Et plus ce qu'il veut eſt étrange,
Plus j'en fais mon contentement;
Et plus ma volonté s'y range.

Tu ſeras donc toujours l'arbitre de mon ſort,
Digne Objet de ma complaiſance:
Si j'aime au moment de la mort,
Je dois penſer comme je penſe.

Donner & retenir eſt contre toutes loix:
Si je t'ai bien donné mon ame,
C'eſt à toi de faire le choix
Ou du bonheur, ou de la flamme.

Si l'on fait autrement, on ne fait pas aimer:
Le choix d'amour rend l'ame heureuſe:
Tout eſt doux, & rien n'eſt amer
De l'aimé pour l'ame amoureuſe.

Ce qui nous rend heureux, ah! ce n'eſt point le lieu;
C'eſt le vouloir de ce qu'on aime:
Si je n'aime rien que mon Dieu,
Tout me plaît dans ma perte même.

Si j'aimois autrement, je renonce mon cœur;
Si dans le plus cruel ſupplice
Je n'adorois pas ſon auteur,
Aimant plus que moi ſa juſtice:

Trop indigne de Dieu, trop indigne du jour,
J'arracherois ce cœur perfide,
Qui loin d'être enfant de l'amour,
N'en eſt qu'un lâche parricide.

Ah! que mon cœur eſt loin de ce ſervile amour!
Il n'aime Dieu que pour lui-même;
Et l'aime ſi fort ſans détour,
Qu'il oſe lui dire qu'il l'aime.

CLX.

Victime du pur amour.

AIR: *On ne vit plus.*

IL ſera dans l'éternité
Des victimes de ta juſtice,
Ennemis de ton équité;
Et qui maudiront leur ſupplice:
Pour moi, je ſerai quelque jour
Victime de ton pur amour.

Forcés de ſouffrir leurs tourmens
Dans des déſeſpoirs effroyables,

Se plaignant de leurs châtimens,
Des blaſphêmes épouvantables
Les feront une éternité
Se plaindre de ta cruauté.

Loin de blaſphémer ton ſaint Nom,
Je lui rendrai mille louanges,
En te confeſſant juſte & bon;
Et m'uniſſant au chœur des Anges
Je chanterai ton équité,
Et j'aimerai ta vérité.

Ce lieu ténébreux plein d'horreur
Aura du moins cet avantage,
De pouvoir renfermer un cœur
Qui bénira ſon eſclavage,
Faiſant dans cet affreux ſejour
Un trophée à ton pur amour.

J'adorerai ta volonté
Dans ce tourment incomparable;
Je me louerai de ta bonté,
Et de ta Juſtice équitable;
Faiſant de cet affreux ſéjour
Le trône de ton pur amour.

Tu ne ſaurois faire ſouffrir,
O Juſtice que je révère!
C'eſt le crime qui fait partir,
Non; tu n'as rien de trop ſévére:
Tu rends bienheureux ton ſujet,
Lorſque l'amour eſt ſon objet.

Ton feu ſeroit rafraîchiſſant,
Sans notre volonté rebelle;
Il ſera béatifiant
Pour le cœur pur, tendre & fidéle:
L'enfer eſt notre iniquité;
Non le fruit de ta cruauté.

Pour moi, je chanterai toujours
Cette Juſtice vengereſſe;

J'y démêlerai tes amours,
Et la grandeur de ta Sageſſe,
Béniſſant éternellement
Dans mon malheur ton jugement.

Tu n'as point fait les châtimens,
Souveraine Béatitude :
L'enfer creuſé par les méchans
Me fait voir leur ingratitude.
Je t'adorerai dans ce lieu,
Où le méchant maudit ſon Dieu.

Dans ce contraſte merveilleux
Je voudrois te bénir ſans ceſſe :
O qu'il te ſeroit glorieux,
Et bien digne de ta Sageſſe,
De voir en ce lieu de tourment
Un ſi fidéle & tendre amant.

Tous les Démons remplis d'effroi
S'éloigneroient de ma préſence :
Là triomphant comme un grand Roi
Je ferois voir la différence
De l'amant de ta vérité
Et de l'homme d'iniquité.

Que conclure de tout ceci ?
Qu'en tous lieux où ta main me place
Mon travail ſeroit adouci,
Si mon amour eſt efficace :
Comme méchant je ſouffrirai ;
Comme amant je te bénirai.

Le cœur ne peut être méchant,
Lorſque ſa volonté ſoumiſe
Sous les ordres du Tout-puiſſant,
Il les accepte avec franchiſe ;
Faiſant ſon plus fort intérêt
De l'équité de ſon décret.

CLXI.

Amabilité de la divine Juſtice.

(*) Juſtitias Domini in æternum cantabo.

AIR : *Vous brillez ſeule.*

OUI je veux chanter ta juſtice
Dans tout le tems, & dans l'éternité :
Qu'elle ſoit contraire ou propice,
Je n'y puis voir que l'équité.

Qu'on chante ta miſéricorde,
Que tout retentiſſe de ta bonté !
Le cœur avec la voix s'accorde :
Mais on craint ta ſévérité.

Mon cœur n'en uſe pas de même ;
Il adore & reſpecte ta rigueur :
Soumis à ton pouvoir ſuprême ;
La juſtice fait ſon bonheur.

De tous les biens étant la cauſe,
Pourroit-il venir d'elle quelques maux ?
Ceux qui préſument autre choſe,
Font voir qu'ils raiſonnent à faux.

Dieu rend heureux par ſon eſſence
Tous ceux dont le cœur eſt proche de lui,
Qui vivent ſous ſa dépendance,
Dont il eſt la force & l'appui.

La juſtice en fait tout de même :
Elle nous rend parfaitement heureux.
Si notre amour eſt en Dieu même,
Tout en elle eſt très-gracieux.

(a) *Je chanterai éternellement les juſtices du Seigneur.*

La cauſe eſt en nous de nos peines ;
Elles ſont produites par notre amour :
Si j'aime les loix ſouveraines,
J'évite ſur moi tout retour.

La juſtice, pleine de charmes,
N'a rien pour moi qui ne ſoit obligeant :
Elle ne peut cauſer de larmes,
Que du cœur aveugle & méchant.

Tout ſon mal étant en lui-même,
Il en reſſent bientôt la vive ardeur :
Ainſi la Juſtice Suprême
Brûle l'injuſte avec rigueur.

Le péché, l'amour de ſoi-même
Servent de matiere pour un grand feu :
La propriété tout de même
Allume la fureur de Dieu.

Auſſitôt que la cauſe ceſſe,
On ſent bien que la douleur ceſſe auſſi ;
Même la Juſtice s'empreſſe
De le faire paroître ainſi.

Le pur amour & la juſtice
En tout s'uniſſent ſi parfaitement,
Ne pouvant trouver de ſupplice
Pour le pur & parfait amant.

Les enfers n'auront rien de rude
Pour le cœur plein de l'amour de ſon Dieu :
Il y ſeroit ſans ſervitude :
L'amour ôte l'ardeur au feu.

Il devient un lieu de délice,
Ne conſumant que le propre intérêt :
Alors la divine juſtice
Y met la largeur & le frais.

CLXII.

Sur le même ſujet.

AIR : *La jeune Iris.*

JE voudrois chanter en magnificence,
O Juſtice, ta force & ta beauté :
J'aurois beſoin d'une forte éloquence
Pour prouver ta gloire & ta ſainteté.

Si je parle d'Amour on me peut croire ;
Mais pour la Juſtice aucun partiſan
Ne paroît s'intéreſſer à ſa gloire :
Juſtice, Amour, ce n'eſt qu'un cependant.

Je veux chanter la divine Juſtice,
Après avoir longtems chanté l'Amour,
Changeant de chant, de diſcours, d'exercice ;
La Juſtice met l'amour en ſon jour.

L'Amour n'eſt pur qu'en aimant la juſtice :
Tout autre Amour n'eſt qu'une illuſion,
Propre intérêt, amour propre, caprice,
Guidé par le MOI, par la paſſion.

La juſtice d'un œil droit, ſimple & chaſte
Ne ſauroit voir d'autre objet que ſon Dieu :
Elle eſt noble, élevée autant que vaſte ;
Jamais ſon regard ne change de lieu.

De ſon divin Objet la jalouſie
Fait qu'elle purge ou détruit ſon ſujet :
C'eſt elle qui ôte ou donne la vie,
Selon qu'il convient à ce grand Objet.

Sans la juſtice enfoncé dans ſoi-même,
On ne pourroit faire aucun noble effort :
Sans elle oſeroit-on dire qu'on aime ?
Elle rend l'amour plus fort que la mort.

CLXIII.

La juſtice & l'amour ſont inſéparables.

AIR : *La jeune Iris* ; ou, *Les folies d'Eſpagne.*

JE veux chanter l'admirable victoire
De la juſtice unie avec l'amour ;
Et je veux en tout lieu porter leur gloire,
Et la chanter avant le point du jour.

La juſtice & l'amour unis enſemble,
Font ici bas le plaiſir d'un bon cœur :
Lorſque pour Dieu leur force ſe raſſemble,
Tout en nous s'immole pour ſon honneur.

Le pur amour jamais ne ſe ſépare
De la juſtice ; ils ſont toujours unis :
Mais en vérité les ſujets ſont rares
Qui de leur cœur ne les ont pas bannis.

Chacun les fuit ; on craint trop leur empire ;
A l'amour propre il couteroit trop cher :
On dit qu'ils font ſouffrir certain martyre
Trop contraire aux déſirs de notre chair.

Ils conduiſent par une route dure :
On veut ſe conduire & ſe gouverner :
Ce chemin ſi contraire à la nature,
Ne plaît qu'à qui ſait bien s'abandonner.

La juſtice alors qu'elle purifie,
Prépare le chemin au pur amour :
Et puis marchant tous deux de compagnie,
Ils ſe font ſuivre ſans aucun détour.

Ce ſentier eſt droit, s'il n'eſt agréable :
Heureux qui le ſuit ſans penſer à ſoi !
La juſtice fut toujours favorable
A quiconque choiſit l'amour pour Roi.

Qu'elle punit ceux qui loin de la ſuivre,
S'éloignent des chemins qu'ils ont choiſis !
Vous, malheureux, que l'amour propre enivre,
Vous ne ſerez jamais leurs favoris.

Je veux marcher au bord des précipices,
Je veux chanter au milieu des tourmens ;
Je me rirai des plus affreux ſupplices :
Si pour l'amour ils ont des agrémens.

Acheve, acheve, ô divine Juſtice ;
Détruis en moi ce qui ne te plaît pas ;
L'amour pur ſe nourrit de ſacrifice :
Tout m'eſt doux ſi je marche ſur tes pas.

Malheur, ô juſtice, à qui t'appréhende !
Il ne peut jamais être heureux ſans toi :
Tu le rends pur comme Dieu le demande ;
Tu le rends digne enfin de ce grand Roi.

CLXIV.

Unité des Bienheureux & des parfaits avec Dieu & entr'eux.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe* ; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

PUISQUE notre ame eſt faite à l'image de Dieu,
Elle porte ce caractere ;
Et Dieu ſe l'unit ſans milieu,
Quand l'amour ſeul eſt ſon ſalaire.

Lorſqu'on ne veut plus rien, qu'on eſt anéanti,
On retourne à ſon origine :
Là notre vouloir englouti
Paſſe en la volonté divine.

C'eſt ce vaſte Océan de qui l'immenſité
Renferme en lui toutes les ames :

Plus grande eſt leur conformité,
Plus, amour pur, tu les enflammes.
Elles ne ſont en Dieu qu'un par la charité,
Qui les rend d'autant plus conformes,
Que toi, Suprême Vérité,
En les éclairant les transformes.
Lorſque ces ames ſont dans le même degré,
Elles ſont en Dieu ſi perdues
Que tout l'humain & le créé
Semble diſparu de leurs vues.
Submergés dans l'amour, l'amour ſe plaît en eux,
Cette charité mutuelle
De Dieu dans tous les Bienheureux,
De toutes ces ames entre elles.
On peut avoir ce bien même dès ici bas:
Ces ames entre elles unies,
Marchant toutes d'un même pas,
Toutes ont mêmes ſimpathies.
Venez, ô pur amour! conſumer tous les cœurs
D'ardeurs pures & mutuelles;
Faites-en des adorateurs
Dignes des Beautés éternelles!

CLXV.

Bonheur de la ſimplicité & petiteſſe.

AIR: *Hélas! Brunette mes amours.*

Mon eſprit ſe perd chaque jour:
Je ne ſaurois qu'en dire,
Si ce n'eſt que le pur amour,
Uſant de ſon empire,
Me tire & m'arrache de moi,
Pour me perdre encore plus en foi.

Je ne connois ni bien ni mal;
J'ignore toute choſe:
Rien ne m'eſt doux, rien n'eſt fatal;
En Dieu je me repoſe,
Sans m'occuper de l'avenir,
Si je dois vivre ou bien mourir.

Heureux, qui ne vit que de foi,
D'amour, de ſimple enfance!
Qui n'a plus ni règle ni loi;
Et dont la dépendance,
Sans répugnance & ſans retour,
Marque ſon pur & chaſte amour!

Heureux, qui du ſaint abandon
Entreprend le voyage!
Qui ne trouve jamais de NON;
Marchant où l'on l'engage,
Sans penſer quel ſera ſon ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort!

Qui ſe laiſſe tout à l'amour
Dans une nuit profonde:
Qui vit dedans ce bas ſéjour
Sans nul commerce au monde;
Et dont l'extrême obſcurité
Se termine à la vérité.

Celui qui ſans voir ſon marcher,
S'engage à l'avanture;
Qui ne connoiſſant plus la chair,
L'orgueil, ni la nature,
Suit Dieu comme un petit enfant,
Pauvre, foible, ſimple, innocent.

L'état ſimple a mille douceurs,
Que l'amour propre ignore,
Il a de quoi charmer les cœurs:
Car le Dieu que j'adore,
Y fait briller ſa vérité
Et le feu de ſa charité.

Mais hélas ! chacun ſe défend :
On craint la petiteſſe ;
On ne veut point vivre en enfant ;
On eſtime foibleſſe
Ce qui n'a pas l'air de grandeur ;
En tout on veut de la hauteur.

CLXVI.

La ſimplicité abhorrée des grands, eſt le partage des Enfans.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

QUE tes ſentiers, ô Seigneur de mon ame !
Sont différens de ce qu'on en connoit !
On ignore quelle eſt ta pure flamme :
Chacun ſuit ſon vouloir, ſes propres loix.

L'homme ſe fait de Dieu certaine idée,
Qui n'approche pas de la vérité ;
Il veut une dévotion guindée ;
Et Dieu ne veut que la ſimplicité.

Tous les moyens que ſon eſprit fabrique,
Sont ſeulement ceux qu'il connoit pour bons ;
Sa piété pleine de politique,
Ne ſauroit ſupporter d'autres leçons.

La vérité ſimple, pure, ingénue
Irrite ſon zéle plein de fureur :
Il hait le pur amour & la foi nue,
Et ne ſauroit ſouffrir l'humble de cœur.

La route de la foi paroit obſcure,
C'eſt un chemin qu'il croit rempli d'erreur :
Il faut pour lui une autre nourriture ;
Il veut l'élévement & la grandeur.

Prévoir, ranger, vouloir tout entreprendre,
N'eſtimer rien que ce qui vient de lui,

Être ſur l'honneur délicat & tendre,
Eſt la vertu qu'on eſtime aujourd'hui.

On ſe pique d'une haute ſageſſe ;
La ſimplicité n'a rien que de bas :
On dédaigne l'aimable petiteſſe.
Eſt-ce, ô mon Jéſus, marcher ſur tes pas.

Pour moi je hais plus leur fauſſe prudence
Qu'ils n'ont d'horreur de ma ſimplicité :
Que je mépriſe leur vaine ſcience !
Je n'y découvre point la vérité.

C'eſt en Jéſus, vérité ſimple & une,
Que je la trouve dans ſa pureté.
Cette pauvreté qui les importune,
Fait mon plaiſir & ma félicité.

Le vrai néant, où je trouve ma place,
Eſt un objet d'horreur à l'orgueilleux :
Se croyant ſeul arbitre de la grace,
Il n'eſt pas tel qu'il paroît à ſes yeux.

Non, je ne vois digne du Tout-immenſe
Que les vaſtes eſpaces du néant :
Dieu s'y plaît, il y fait ſa réſidence ;
Et s'éloigne de l'eſprit ſuffiſant.

Pour les petits je te fais ma priere,
Donne-moi, Seigneur, de petits enfans :
Fais-les puiſer dans la ſource premiere ;
Ils deviendront alors de vrais néans.

Mais de quoi leur ſerviront mes paroles,
Si tu ne les imprimes dans leur cœur ?
Elles paſſeront pour diſcours frivoles,
Quoique ce ſoit ta vérité, Seigneur.

CLXVII.

Soupleſſe infinie que demande l'amour.

AIR : *Folies d'Eſpagne :* ou, *La jeune Iris.*

COMME un enfant je me laiſſe conduire,
Sans voir en moi l'ombre d'un ſeul vouloir :
De tout je veux bien me laiſſer inſtruire ;
Sachant beaucoup, je n'ai point de ſavoir.

Tout ce qu'on veut, je le veux tout de même ;
La réſiſtance eſt bien loin de mon cœur :
Tout diſparoit quand le Vouloir Suprême
M'appelle, je le ſuis avec ardeur.

Je ne puis rien prévoir ni me défendre :
Je vis ſans intérêt & ſans ſouci ;
Et n'ayant rien ici bas à prétendre
De tout je ne déſire rien auſſi.

Amour, Amour, que tu veux de ſoupleſſe !
Tu veux un cœur qui ne répugne plus,
Qui ſouffre tes rigueurs & tes careſſes,
Et qui ſe contente de tes rebuts.

Si l'on connoiſſoit la délicateſſe
De cet amour quand il poſſéde un cœur,
Combien il veut qu'on ait de petiteſſe ;
Le mépris ſeul feroit notre bonheur.

C'eſt beaucoup de ſouffrir toutes les peines ;
Mais c'eſt bien plus de pâtir le Seigneur,
D'aimer & de chérir les douces chaines
Dont il captive & rend libre le cœur.

Être paſſif quand le Seigneur opére,
N'y point méler notre propre action,
Comme un enfant qui ſe laiſſe à ſon pere
Sans y faire même d'attention.

Le moindre effort s'oppoſe à ſon Empire :
Il faut reſter comme un ſimple inſtrument,
Se laiſſant par lui mouvoir & détruire :
Enfin il faut rentrer dans le néant.

Plus on ſe laiſſe promptement détruire,
Plutôt on jouit du Bien Souverain :
Le moindre mal paroit un dur martyre
A ceux qui ſe gouvernent par l'humain.

Sitôt qu'on veut bien ſe haïr ſoi-même,
Qu'on ſe laiſſe mener au gré de Dieu ;
On trouve alors que le Vouloir Suprême
Conduit l'ame en tout tems comme en tout lieu.

Mais l'homme vain veut toujours ſe conduire,
Se croyant bien plus ſage que mon Dieu ;
Il ne veut jamais ſe laiſſer inſtruire,
Ni donner à l'Eſprit Saint aucun lieu.

Si l'on vouloit ſuivre cette conduite,
On parviendroit bientôt au vrai bonheur ;
Suivant Jéſus & marchant à ſa ſuite,
On ne connoitroit plus ſon propre cœur.

CLXVIII.

S'abhorrer ſoi-même pour donner toute gloire à Dieu.

AIR : *Hélas, Brunette !*

JE ſuis dans une abjection
Que je ne puis décrire,
Je porte une confuſion
Qui feroit un martyre
Sitôt que l'on parle de moi ;
Toute gloire étant pour mon Roi.

Je ne mérite que mépris,
Que honte & que ſupplice,
Que confuſion, que décris:
Je dois à la Juſtice
Mille fois plus que tout cela;
Et voudrois ſouffrir au-delà.

Qu'on ne parle donc plus de MOI;
Je ne ſaurois l'entendre:
Qu'on rende juſtice à mon Roi,
Sans jamais ſe méprendre
Sur ſon extréme charité,
Malgré ma propre indignité.

Ah! Seigneur, que votre bonté,
Si pleine de largeſſe,
Pour un rien dont la vanité
S'oppoſe à la Sageſſe,
Me jette dans l'étonnement
Et m'abime dans mon néant!

Je voudrois à tous faire voir
Quelle horreur de moi-même
Je porte, & quel eſt mon devoir
Envers l'Être Supréme:
C'eſt de toujours m'anéantir;
A tous ſes vouloirs conſentir.

Je dois adorer ſes deſſeins;
Et me laiſſer conduire:
Ils ſont tous juſtes, grands & ſaints:
Et s'il veut me détruire,
Je bénirai toujours mon ſort
Le naufrage ſera mon port.

Si je m'intéreſſe pour moi,
Indigne de ſa grace,
Bien loin de lui marquer ma foi,
Je fais voir mon audace;
Et mérite qu'un bras puiſſant
M'abime au fond de mon néant.

Je n'ai d'intérêt que pour Dieu,
Et pour ſa ſeule gloire:
Le mépris me paroît un jeu:
Je n'ai plus de mémoire;
Et je me laiſſe inceſſamment
Comme une feuille au gré du vent.

On me balotte comme on veut;
Et je laiſſe tout faire:
Je ne vois plus rien hors de Dieu;
Et même ma miſere
Me paroît comme un inſtrument
Propre à me reduire au néant.

Le néant donc eſt tout mon bien,
Mon bonheur, ma richeſſe;
Le néant eſt mon ſeul ſoutien:
Il eſt ma forteresſe:
C'eſt où je ſuis en ſûreté;
Hors là tout n'eſt que vanité.

CLXIX.

Bonheur de l'ame amante & abandonnée à Dieu.

AIR: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer!*

JE vis ſans nul déguiſement;
Ah! que mon eſprit eſt content!
Je me réjouis en enfant:
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.
Ah! que mon eſprit eſt content!
Mon bonheur eſt extréme.

Quand on eſt éloigné de ſoi,
Ah! l'on eſt heureux comme un Roi;
On marche dans la pure foi,
Dégagé de ſoi-même.

Ah ! l'on eſt heureux comme un Roi,
Quand c'eſt Dieu ſeul qu'on aime.

Éloigné de tout embarras,
Que mon état eſt plein d'appas !
Souffrant je ne ſuis jamais las :
Car c'eſt un Dieu que j'aime ;
Que mon état eſt plein d'appas !
Je m'abîme en Dieu même.

Je ne me fatigue de rien ;
Dans mon mal je trouve mon bien ;
Ma pauvreté fait mon ſoutien :
Mon bonheur eſt extrême.
Dans mon mal je trouve mon bien :
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je ne connois plus la langueur,
Ah ! mon Dieu poſſéde mon cœur ;
Je ne cherche plus de faveur :
Tout état m'eſt le même.
Mon plaiſir eſt dans la douleur :
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Que les hommes ſont malheureux !
Ah ! qu'en Dieu l'on devient heureux !
Quand le cœur eſt bien amoureux,
Son bonheur eſt extrême.
Ah ! qu'en Dieu l'on devient heureux !
Malheur à qui ne l'aime !

Je ne connois plus les plaiſirs,
Ah ! je n'ai plus aucuns déſirs ;
Je ne forme plus de ſoupirs :
Car je ſuis à mon aiſe.
Ah ! je n'ai plus aucuns déſirs,
N'ayant rien qui me peſe.

Je ne connois plus la raiſon :
Ah ! je ne vis que d'abandon :
Veut-on ſavoir mon Oraiſon ?
Je n'en fais rien moi-même.

Ah ! je ne vis que d'abandon :
Et c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je me divertis en enfant :
Ah ! qu'un enfant eſt innocent !
Il ne voit rien, il eſt content ;
Son bonheur eſt extrême.
Ah ! qu'un enfant eſt innocent,
Et que mon Jéſus l'aime !

Chacun ſe veut faire une loi :
Ah ! je m'abandonne à mon Roi.
Il me poſſéde par la foi :
Je me quitte moi-même.
Ah ! je m'abandonne à mon Roi ;
Car c'eſt lui ſeul que j'aime.

Je ne connois ni bien ni mal ;
Je ſuis ſon petit animal :
Rien ne m'eſt doux, rien n'eſt fatal ;
Je me laiſſe conduire.
Je ſuis ſon petit animal
Qu'il veut lui-même inſtruire.

Il me charge quand il le veut :
Ah ! que mon joug m'eſt glorieux !
S'il me bat, je me crois heureux :
J'aime beaucoup ma charge.
Ah ! que mon joug m'eſt glorieux !
Il met mon cœur au large.

S'il ne veut plus me voir pâtir,
Ah ! je ſers à le divertir :
Il prend plaiſir à me vêtir,
Puis il me deshabille.
Ah ! je ſers à le divertir :
Et j'y ſuis fort habile.

CLXX.

Dieu ſe plaît dans le néant & la ſolitude du cœur.

AIR : *La jeune Iris.*

QUI le croiroit, ô Seigneur de mon ame,
Que vous fuſſiez dans ce foible néant !
Il ne paroît nul ſigne de ſa flamme :
Tout eſt caché comme en un Sacrement.

Vous vous plaiſez dans des lieux ſolitaires,
Qui ſont éloignés du monde & du bruit :
Vous vous y retiriez étant ſur terre ;
Et c'eſt où vous habitez aujourd'hui.

C'eſt un déſert, lorſque notre ame eſt vide
De tout ce qui n'eſt pas ſon Créateur :
Il paroît ſouvent un ſéjour aride :
Mon Dieu s'y plaît : c'eſt aſſez pour mon cœur.

L'homme créé pour ſon Divin Principe,
Ne devroit s'arrêter en nul ſujet ;
Indigne de Dieu s'il ne participe
A cet auguſte & ſouverain Objet.

Dieu de tout tems ſolitaire en lui-même,
Se répand par ſon amour au-dehors :
Pour imiter cette Bonté Suprême,
Soyons ſolitaires d'ame & de corps.

Avec Jéſus renfermés en Dieu même,
Nous éloignant de ce qui n'eſt point lui,
Ayons de notre frere un ſoin extrême,
Sans nous occuper de nous, ni d'autrui.

La charité fait que l'ame amoureuſe
Vit en ſon Dieu : & Dieu vit en ſon cœur ;
Rien avec lui : car l'ame généreuſe
Ne peut ſouffrir d'autre que ſon Seigneur.

CLXXI.

L'amour de Dieu dans une ame anéantie ; & l'éloignement des hommes du même amour.

AIR : *Hélas Brunette !*

JE ſuis devant vous un néant
Sans choix, ſans ſubſiſtance ;
A qui tout eſt indifférent,
Sinon la dépendance
De votre ſainte volonté,
Et l'amour de la vérité.

Mais cet amour n'eſt pas en moi ;
Il ſubſiſte en vous-même :
Je ne connois que par la foi
Que c'eſt vous ſeul que j'aime ;
Et que je n'exiſte qu'en vous,
Objet de mes vœux les plus doux.

Le Tout occupe tout le rien ;
Et ce Dieu tout immenſe,
Qui ſeul poſſéde tout mon bien
Par ſa ſainte préſence,
Ne laiſſe de vacuité
Où n'exiſte ſa vérité.

C'eſt cette chaſte vérité
Simple, nue & très-pure,
Qui dans ſa généralité
Fait voir en la Nature
Par-tout les traits de ſa grandeur :
Tout y concourt à ſon honneur.

L'homme ingrat ſeul ne comprend pas,
Que ce pouvoir ſans borne,

Qui ſe démontre à chaque pas,
Et qui nous environne,
Fait voir que ce Dieu Tout-puiſſant
Veut notre amour, & notre encens.

Tout fait obéir à ſa voix;
Tout ſuit l'ordre immuable:
Les animaux ſoumis aux loix
D'un Dieu très-équitable,
Ne ſortent pas un ſeul inſtant
Du vouloir de ce Dieu puiſſant.

Le Soleil pourſuivant ſon cours,
Rempliſſant ſa carriere,
Nous fait revoir les mêmes jours
L'éclat de ſa lumiere:
Les ſiécles paſſés, les ſuivans
Suivent ſa route tous les ans.

Le printems ne manque jamais,
Ni l'été, ni l'automne;
Étalans ſelon nos ſouhaits
Les biens que Dieu leur donne:
L'homme ſeul ingrat & voleur
Ne rend pas tout bien au Seigneur.

Les oiſeaux, qui dès le matin
Annoncent la lumiere,
Le louent ſelon ſon deſſein;
Chacun en leur maniere,
Faiſant retentir dans les bois
Sa grandeur par leur douce voix.

Mais l'homme ſans penſer à Dieu,
S'occupant de lui-même,
Sans ſuivre l'ordre ni le lieu,
Où ſon pouvoir ſuprême
Par l'amour l'avoit deſtiné,
Dans ſon vouloir eſt obſtiné.

Il a négligé ſes bienfaits,
Mépriſé ſa parole;

Il veut au gré de ſes ſouhaits
Chercher un autre école
Que celle du Dieu tout-puiſſant,
Et de ſon amour bienfaiſant.

O vous qui faites mon bonheur,
Changez le cœur des hommes:
Faites-vous révérer, Seigneur,
De tous tant que nous ſommes:
(a) Faites accomplir votre vouloir;
Vous en avez ſeul le pouvoir.

O malheureuſe liberté,
Que tu nous es funeſte!
Tu fuis, tu hais la vérité;
Ou bien tu la conteſtes:
Tu ne ſaurois que par la foi
Pratiquer l'amoureuſe loi.

CLXXII.

Sentimens d'une ame anéantie devant Dieu.

AIR: *Les folies d'Eſpagne.*

QUE je déſire, ô mon Dieu, votre Empire!
Régnez par-tout; vivez en notre cœur:
C'eſt le ſeul bien pour lequel je ſoupire,
Que tout vous rende & la gloire & l'honneur.

O charité, vérité ſimple & pure,
Vous n'avez preſque point de partiſans!
Chacun vous fuit pour ſuivre la nature:
Changez les cœurs, ô Seigneur tout-puiſſant.

O pur amour, votre force & vos charmes
Ne peuvent rien ſur le cœur obſtiné:

(a) *Ou* accompliſſant.

Renverſez tout, qu'on mette bas les armes;
Qui ne ſe rend eſt déja condamné.

Source de bien, vous qui donnez la vie,
Venez, venez nous tirer de la mort:
Rendez notre ame à vos loix aſſervie:
Par vos vouloirs réglez toujours ſon ſort.

Souffrir pour vous, c'eſt un parfait délice;
Se perdre en vous le ſouverain bonheur:
Mourir à ſoi, vivre de ſacrifice;
C'eſt l'amour & le plaiſir d'un bon cœur.

L'homme aveuglé de l'amour de lui-même,
Ne connoit point ce plaiſir délicat:
S'il n'ignoroit ce qu'eſt le Bien Suprême,
Pourroit-il d'autre plaiſir faire état?

Qu'on eſt heureux, mon Dieu, quand on vous aime,
Et malheureux qui ne vous aime pas!
S'il dit qu'hors vous ſon plaiſir eſt extrême,
C'eſt qu'il s'abuſe ignorant vos appas.

Souffrir pour vous, ô Divine Sageſſe,
Porte avec ſoi un plaiſir ſouverain:
Les douleurs ſe changent en alégreſſe
Lors qu'elles proviennent de votre main.

O ſaint amour, que ſans fin je reclame!
O ſaint amour, ſource de mon tranſport!
O ſaint amour, qui pénétres mon ame,
Et qui l'enléves ſans aucun effort.

Je ne vois rien, & ne veux rien connoître:
Aveugle foi, c'eſt toi qui me conduis:
Je ne veux que la gloire de mon Maître,
Sans m'informer où je vais, où je ſuis.

Qu'il vive & régne au cœur de tous mes freres:
Je le demande ainſi qu'un pauvre enfant,
Qui ne ſonge jamais à ſes miſeres;
Mais à la gloire du Dieu tout-puiſſant.

Anéanti devant l'Objet immenſe,
Qui me perd & m'abîme dans ſon ſein,

Je laiſſe les déſirs, la connoiſſance;
Je n'ai plus de vouloir ni de deſſein.

Toujours en lui mon ame ſuſpendue,
Demeure morte à ce qui n'eſt pas lui:
Je n'ai ni goût, ni ſentiment, ni vue,
Ni force, ni déſir, & nul appui.

Ce Dieu puiſſant ſe ſuffit à ſoi-même:
Sa ſuffiſance fait tout mon bonheur.
Je le bénis, je le contemple & l'aime;
Et c'eſt ce qui ſeul ſuffit à mon cœur.

Penſer à ſoi, c'eſt une choſe vaine;
Elle eſt indigne de ce grand Objet:
Je ne diſcerne ni plaiſir ni peine;
Mon ſeul bonheur eſt d'être ſon ſujet.

O vous, Être ſubſiſtant en vous-même,
Que nos cœurs ne ſubſiſtent plus qu'en vous!
Car le cœur dégagé, lorſqu'il vous aime,
Ne diſcerne plus l'amer ni le doux.

CLXXIII.

Etat d'une ame arrivée à ſa fin.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe*; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

L'Homme dedans ſa fin eſt comme un Sacrement
Couvert d'une foible apparence:
Rien n'eſt plus petit, ni plus grand;
Il fait en Dieu ſa réſidence.

Déhors on ne voit rien qu'un état tout commun:
Là Dieu régne en magnificence
Jéſus & l'ame ne ſont qu'un:
Déhors on ne voit que l'enfance.

O myſtere d'amour, de mépris, de douleur!
Dieu s'unit à ſa créature!

Déhors on ne voit que laideur :
Dedans c'eſt une glace pure.

Ainſi vous l'avez fait, ô Seigneur tout-puiſſant,
Afin de cacher votre ouvrage ;
Et que cet eſprit ſéduiſant
N'en pût tirer nul avantage.

L'amour propre veut voir, & ſe mêler de tout ;
Il ſe nourrit de toute proie :
Il n'a pour en venir à bout,
Qu'à découvrir quelle eſt ſa voie.

Mais ce Dieu tout-puiſſant ſe cache au fond du cœur :
Il couvre ſon ſaint tabernacle ;
Et le défend de toute erreur :
Dieu fait en lui ce grand miracle.

La force eſt au-dedans, la foibleſſe au-déhors,
Dedans une union intime :
Le Démon par tous ſes efforts
Ne peut connoître la victime.

Il apperçoit l'autel ſans ſacrificateur,
Sans encens & ſans ſacrifices ;
Il ne pénétre pas le cœur :
Dieu le couvre à ſes artifices.

Dieu régne en Souverain ſur ce pauvre néant ;
Il en fait même ſes délices :
Et cependant l'homme ignorant
Le croit digne de tous ſupplices.

O qu'on eſt ignorant de ce qu'opére en nous
Notre adorable Petit Maitre !
De ſon Épouſe il eſt l'Époux ;
De ſa victime il eſt le Prêtre.

CLXXIV.

L'amour inſenſible d'une ame conſommée en Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

MON cœur eſt tranſporté dans une région
Plus profonde & plus étendue :
Je ne connois plus l'abandon ;
Tout eſt englouti dans la nue.

Saintes Obſcurités, inſenſibles amours,
O perte, ô rayon de lumiere !
Que vous me montrez de beaux jours
Près de la fin de ma carriere !

Si je meurs dans l'amour, je ſerai fortuné,
Malgré ce terrible paſſage :
Par-tout où Dieu m'a deſtiné,
Je trouverai l'heureux partage.

Je ne connois plus rien dans un vaſte néant ;
Je m'abime, & me perds ſans ceſſe :
Je ne vois le beau ni le grand ;
Mais je crois que c'eſt la Sageſſe.

Je ne veux rien avoir, je ne veux rien ſavoir ;
Et plus la nuit me ſemble obſcure,
Plus je crois, ſans l'appercevoir,
Que c'eſt l'Auteur de la Nature.

Rien ne manque à mon cœur dedans ſa pauvreté ;
Ce néant eſt plein de richeſſe ;
Et cette vaſte obſcurité
Eſt pleine de délicateſſe.

Que ce cœur eſt content, ſans nul contentement !
Que veut-il ? qu'eſt-ce qu'il déſire ?
Son plaiſir eſt en ſon Amant ;
Il ne veut rien quand il ſoupire.

Nul objet ne paroît dans ce déſert ſacré ;
Nuls penſers ne troublent notre ame :
Ce lieu que Dieu s'eſt conſacré,
Eſt une pure & chaſte flamme.

Mais flamme ſans clarté, ſans brillant, ſans ardeur :
Cette flamme eſt d'autant plus pure
Qu'elle concentre ſa chaleur,
Et la dérobe à la nature.

O vaſte immenſité, trop favorable nuit !
Tu me caches bien à moi-même :
Ah ! ce qui paroît, ce qui luit,
Eſt trop peu pour le cœur qui t'aime.

Ah ! cache-moi toujours, Suprême Vérité ;
Ta lumiere eſt inacceſſible :
O bienheureuſe obſcurité !
Tu n'es palpable, ni ſenſible.

Plus vaſte que les cieux eſt cette ſombre nuit,
Toujours conſacrée au ſilence :
Éloigné du monde & du bruit,
On apprend l'auguſte ſcience.

Tout pour Dieu, rien pour ſoi ; car le MOI n'étant plus,
Rien ne trouble & rien n'inquiéte :
Quitte des penſers ſuperflus,
En Dieu l'ame fait ſa retraite.

Fantômes importuns, vous n'êtes point ici,
C'eſt un ſerein toujours tranquille :
Ni la crainte, ni le ſouci
N'entrent point dans ce domicile.

O ſéjour de la paix, conſacré par l'amour !
O brafier caché ſous la cendre !
O tranquille & vaſte ſéjour,
Où l'amour ſeul ſe fait entendre !

Charmante & douce voix, qui parle au fond du cœur,
Sans l'entremiſe des paroles,
Que ton diſcours eſt ſuborneur !
Les autres diſcours ſont frivoles.

Celui qui t'a goûté, ne ſauroit rien ſouffrir
Que ta ſimple délicateſſe :
Fais qu'au tems que je dois mourir,
Je n'entende que ta Sageſſe.

Écarte loin de moi ce diſcours importun,
Qui viendroit troubler mes délices :
Ah ! ſoyons toujours un-à-un
Dedans ces derniers ſacrifices.

CLXXV.

Tranquille douceur de l'amour divin en une ame reſſuſcitée.

AIR : *La jeune Iris.*

O pur amour, délice de mon ame,
Je ne ſaurois vivre un moment ſans toi !
Ah ! que douce, pure & chaſte eſt ta flamme,
Qui n'a plus d'autre brillant que la foi !

Plus notre amour eſt pur, & ſe concentre ;
Moins il paroît d'étincelle au-dehors :
Quand la charité devient notre centre,
On ne remarque plus aucuns tranſports.

L'obſtacle au feu cauſe les étincelles ;
Sans quoi il brûleroit tranquillement :
Quand les ames ſont ſouples & fidelles,
On ne voit à leur feu nul mouvement.

Le pur amour eſt une flamme droite,
Qui ſans ſe recourber tend à ſon Dieu :
Lorſqu'elle rencontre une route étroite,
On voit alors étinceller ſon feu.

O feu ſacré, tu me donnes la vie,
Tu verſes en nous ta fécondité !
C'eſt par toi que l'ame eſt toute affranchie,
Et que l'erreur céde à la vérité.

Je vis en toi comme la Salamandre,
Seul principe qui fais mon mouvement :
Ce fut toi qui me reduiſis en cendre ;
Mais depuis tu devins mon aliment.

Comme un Phénix je náquis de ma cendre :
Tu me donnas la force & la vigueur :
Je ne fais que pâtir & condeſcendre ;
Et c'eſt l'unique ouvrage de mon cœur.

Comme un poiſſon dans la mer ſe promene ;
Qu'il y vit caché, mais très-ſûrement ;
Ce feu ſacré me conduit & me mene :
J'y vis content comme en mon élément.

Hors de ce feu je ne ſaurois plus vivre ;
Je reſte foible, froid, & languiſſant :
S'il ne vient à moi, s'il ne me délivre,
Je périrai dans le même moment.

Bien des gens trouvent ta flamme cruelle ;
Elle eſt pour moi un rafraîchiſſement :
Je ſouffrirois ſi je n'étois en elle,
Comme le poiſſon eſt dans l'Océan.

C'eſt dans l'amour pur que je me promene ;
C'eſt en lui ſeul que je trouve la paix :
Avec lui mon cœur ne ſent plus de peine ;
En lui je me ſuis perdu pour jamais.

Son feu n'a rien à préſent qui me brûle,
Je n'apperçois plus même ſon ardeur :
Il a pourtant un ſecret véhicule
Qui m'enfonce ſans ceſſe en mon Sauveur.

O feu divin, ô ſuprême puiſſance,
Tu conſumes mon cœur & mon eſprit !
Tu le fais néamoins ſans véhémence :
Sans l'éprouver : croira-t-on cet écrit ?

CLXXVI.

Cantique d'une ame conſommée vers la fin de ſa vie.

AIR : *La jeune Iris.*

JE veux chanter ſur la fin de ma vie,
Comme le cigne, un ramage charmant :
Donne-moi, Seigneur, une mélodie
Qui puiſſe enlever le cœur par mon chant.

Je veux chanter cette Grandeur immenſe,
Cette Majeſté, ce divin Pouvoir,
Cette Juſtice pleine de clémence,
Ta Sageſſe, & ton infini Savoir.

Je veux chanter ce Bonheur ineffable
Que tu poſſédes éternellement ;
Et cette Sainteté toute adorable,
Qui n'a jamais varié d'un moment.

De ta Beauté faire voir l'excellence,
Qui doit enlever à l'inſtant les cœurs ;
Ta Bonté, ton entiere Indépendance
De tous moyens pour couvrir tes faveurs.

Je veux chanter en tous lieux cette gloire
Qui mérite nos adorations.
Je veux que tu remportes la victoire
Par mon chant ſur toutes les nations.

Si j'ai fait entendre ma voix ſur l'onde,
Je veux mourant la pouſſer juſqu'aux Cieux :
Je la veux faire éclater dans le monde,
Pour exalter ton Nom ſi glorieux.

Je le veux chanter avec harmonie ;
Je le ferai voler par de ſaints airs :
Dedans ces jours, les derniers de ma vie,
Je veux exceller dans mes chants divers.

Ne ſouffre pas qu'on me ferme la bouche;
Chacun s'empreſſe d'étouffer ma voix :
Ah ! fais plutôt que leurs ames je touche ;
Sinon, j'irai t'annoncer dans les bois.

O pur amour, ô charité ſans borne !
C'eſt toi que je veux chanter en tous lieux :
Avec ma voix ſi ton Eſprit réſonne,
Qui pourroit ſe défendre de tes feux ?

Divin Amour, daigne te faire entendre ;
Donne la force à ces airs tout-divins :
Rens-les touchans, & d'un accord ſi tendre
Qu'ils enlevent à l'inſtant les humains.

Qu'on ne leur faſſe point de réſiſtance ;
Qu'en mourant je les puiſſe tous charmer ;
Que je leur apprenne la dépendance ;
C'eſt le grand art pour ſavoir bien t'aimer.

Je veux chanter à tous ta Sapience,
Je veux chanter ta Grandeur, ton Pouvoir,
Ta Vérité, cette Magnificence,
Cette Bonté, ce ſuprême Vouloir.

Tous les ſecrets ſentiers de ta Sageſſe ;
La force & la douceur de ton Amour,
Qui s'accommode avec notre foibleſſe ;
Montrer ta Vérité dans ſon plein jour.

Je veux faire voir quelle eſt l'ignorance
De ces Savans toujours audacieux ;
Qui voulant borner ta toute-puiſſance,
Son trop grand jour leur fait perdre les yeux.

J'irai chanter dans les bois, dans les plaines ;
Si les hommes ne me comprennent pas,
Les rochers, les oiſeaux & les fontaines
Répéteront ce que je dis tout bas.

Reprochant à l'homme l'ingratitude
Qu'il montre ſans ceſſe à ſon Créateur,

Ils

Ils lui feront voir, quoique ſans étude,
Qu'ils ſont plutôt touchés que n'eſt ſon cœur.

Je veux voler dans les pays ſtériles,
Je veux monter ſur le plus haut rocher,
Et faire voir dans les terres fertiles
Que tout hors l'homme ſe laiſſe toucher.

Quel eſt ce chant, grand Dieu, que tu me doñes
Lorſque je ſuis ſur le point d'expirer ?
Quelle eſt l'hymne que tu veux que j'entonne,
N'ayant plus la force de ſoupirer ?

„ C'eſt l'hymne conſacrée à ma Sageſſe,
„ Qui ſe chantera dans l'éternité ;
„ L'hymne de ma force, & de ta foibleſſe ;
„ De ton néant, & de ma Sainteté ".

Mais ce grand Tout ſurpaſſant ma portée,
Je me perds, & m'abîme dans ſon ſein :
Il ſemble que la voix me ſoit ôtée :
Je meurs ; & je paſſe en l'Être Divin.

CLXXVII.

Vivre & mourir en louant & aimant Dieu.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

POUR ta gloire & pour ton honneur,
Ah ! je veux chanter, mon Seigneur :
Le dernier ſoupir de mon cœur
Ce ſera tes louanges.
Ah ! je veux chanter, mon Seigneur
Avec les chœurs des Anges.

Que ce ſoit là mon dernier ton,
Ah ! Seigneur ſage, juſte & bon,
Que la gloire de ton ſaint Nom,
Seul auteur de ma flamme !
A la gloire de ton ſaint Nom
Je conſacre mon ame.

Pour l'intérêt de ton amour
Je brûle & languis nuit & jour :
Perſonne ne te fait la cour,
Et chacun t'abandonne :
Perſonne ne te fait la cour ;
Et c'eſt ce qui m'étonne.

Source de bien, ſource de paix,
Ah ! je ne ceſſerai jamais
D'entrer dans tes ſeuls intérêts :
Le reſte n'eſt que boue.
Ah ! je ne ceſſerai jamais
De t'aimer, je l'avoue.

O Dieu, ma force & mon ſoutien,
Je veux tout ; & je ne veux rien :
Ce que tu veux eſt tout mon bien :
O ſacré domicile,
Grand Dieu ma force & mon ſoutien,
Vous êtes mon aſile.

Il n'eſt pas pour moi d'autre lieu ;
Ah ! mon ſéjour eſt en mon Dieu :
Et ma nourriture eſt ſon feu ;
J'y trouve mon aiſance :
Ah ! mon ſéjour eſt en mon Dieu ;
J'y vis en aſſurance.

Que ſon feu m'eſt rafraîchiſſant !
Il eſt pur, & n'eſt plus ardent ;
Je l'ai choiſi pour élément ;
J'y trouve mes délices :
Il eſt pur, & n'eſt plus ardent ;
Ses flammes ſont propices.

Ah ! qui ſe plaint de ſon ardeur,
N'a qu'un perfide & lâche cœur :
Je le trouve plein de douceur,
De beauté, de lumiere :
Ah ! qui ſe plaint de ſon ardeur,
Grand Dieu, ne t'aime guere.

CLXXVIII.

Fonder ſon eſpérance ſur Dieu ſeul.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JÉRUSALEM, chere patrie,
J'eſpére de te bientôt voir :
Tout près de la fin de ma vie,
Il m'en reſte un ſecret eſpoir.

C'eſt ſur mon Dieu que je le fonde,
Et non ſur les biens que j'ai faits
Je ne vois rien qui ne confonde
Mon eſpérance, & mes ſouhaits.

L'abus que j'ai fait de ta grace,
Met le comble à l'iniquité ;
Et je n'ai pas aſſez d'audace
Pour croire avoir rien mérité.

Si tu m'accordois quelque choſe,
Ce ſeroit gratuitement ;
Et tu ſerois l'unique cauſe
D'un éternel contentement.

Arbitre de ma deſtinée,
O Dieu que j'aime uniquement,
Si ta loi m'avoit condamnée,
Elle ſeroit très-juſtement.

Je veux ce qu'elle me deſtine ;
Je l'accepte dès à préſent :
J'aime la volonté divine
Bien plus qu'un bonheur ſi conſtant.

Mon bonheur ſeroit en toi-même,
Sans regarder mon propre bien :
En tous lieux, Seigneur, lorſqu'on t'aime,
On ne déſire & ne craint rien.

C'eſt l'amour de ton ordonnance,
Qui cauſe un paiſible repos :
Car ta juſtice & ta clémence
Ne ſont rien que bien à propos.

Que cette juſtice eſt aimable !
Soit qu'elle traite avec rigueur,
Soit qu'elle me ſoit favorable,
Elle a même attrait pour mon cœur.

CLXXIX.

L'amour ne trouve qu'affliction par tout où Dieu n'eſt pas aimé.

AIR : *Ces prés, ces bois*, ou, *Les folies d'Eſpagne.*

DANS un vallon qu'un fameux fleuve arroſe,
Où pour les ſens tout paroît plein d'appas,
Je ne vois rien, ſans pénétrer la cauſe,
Qui ne me ſoit plus dur que le trépas.

En élevant ſes ondes azurées,
Il fait jaillir mille petits bouillons :
Les matelots d'une main aſſurée
Fendent les flots avec leurs avirons.

Des deux côtés qui bordent ſon rivage,
Près les brebis bondiſſent les agneaux :
On voit plus loin vers la chévre ſauvage
Le daim léger ſauter ſur les côteaux.

J'ai ſur ces bords ma harpe aux ſaulx pendue :
En la touchant, je chantois autrefois :
Par ſes accords mon ame ſuſpendue
Sembloit en Dieu ſe perdre avec ma voix.

Mais ces concerts ſi juſtes & ſi tendres,
Se ſont pour moi tournés en voix de pleurs :
Mes ris, mes jeux, ſans pouvoir m'en défendre,
Se ſont changés en des cris de douleurs.

Là les ſommets des bois perçent les nues ;
Dans tous les tems leurs feuillages ſont verds ;
Et mille oiſeaux ſur leurs têtes chenues
Font à l'envi d'agréables concerts.

Près d'un ruiſſeau, dont le criſtal liquide
En murmurant roule ſur le gazon,
L'oiſeau caché deſſous le jonc humide
S'élance en l'eau pour prendre le poiſſon.

Les habitans de ces pays fertiles,
Me vont diſant : O que n'entonnez-vous
Ces airs ſacrés à chanter ſi faciles,
Qui rempliſſoient vos momens les plus doux.

Hélas ! comment pourrois-je en cette terre
Chanter des airs en l'honneur de mon Dieu ?
Elle eſt pour moi, plus qu'aucune, étrangere ;
J'y ſouffre plus cent fois qu'en aucun lieu.

Quand te verrai-je, ô ma chere patrie !
Si loin de toi je chante une chanſon :
Si de mes pleurs la ſource étoit tarie,
De ton ſéjour bannis-moi ma Sion !

Si de ces bois la tête menaçante,
Si de ces prés l'agréable gazon,
Si de ces eaux la ſource jailliſſante,
Me conſoloient, qu'ils changent en poiſon !

En arrivant dans ce lieu de délices,
De tout mon cœur la douleur s'emparant,
Le convertit en un lieu de ſupplices :
Tous les plaiſirs augmentent mon tourment.

Vous qui guidez ma raiſon & ma vie,
Que faites-vous de rendre ce ſéjour
Le ſiége affreux où préſide l'envie ?
Vous le deviez conſacrer à l'amour.

CLXXX.

Dieu garde les petits, & abandonne les grands.

AIR : *La bergere Nanette.*

JE vis ſur la montagne
Comme un petit oiſeau,
Et fais dans la campagne
Mon nid deſſous l'ormeau :
C'eſt là que d'un air ſi tendre
Je fais entendre
Aux hôtes de ces bois
La douceur de ma voix.

J'éléve ma famille
Avec beaucoup de ſoin :
Elle eſt ſimple & gentille ;
J'y pourvois au beſoin :
Je tâche de les défendre
Et leur apprendre
Dans ces vaſte déſerts
A voler dans les airs.

Quelquefois ſur la terre
Ils veulent s'arréter ;
Et d'autrefois la ſerre
Du cruel épervier
Leur fait une forte guerre :
Et ſans leur Pere ;
Qui vient à leur ſecours,
Ils périroient toujours.

Grands, je les abandonne,
Et je les laiſſe aller :
D'autres ſoins je me donne ;
Je les vois envoler ;

Alors avec ma femelle
Tendre & fidelle,
Nous faiſons d'autres nids
Pour avoir des petits.

La douce providence
En uſe comme nous ;
Elle a ſoin de l'Enfance,
Et la défend des coups :
Lorſque l'ame ſe retire
De ſon Empire
Pour mieux ſe gouverner,
Elle la laiſſe aller.

Dieu de la petiteſſe
Ne ceſſe d'avoir ſoin ;
Et dans notre foibleſſe
Il pourvoit au beſoin ;
Lorſqu'à lui l'on s'abandonne,
Et qu'on s'y donne,
Il ne manque jamais
De nous conduire en paix.

Lorſque les oiſeaux tendres
Veulent quitter le nid,
Ils ſe laiſſent ſurprendre
Aux lacs de l'ennemi :
Il eſt ainſi de l'homme
Qui ſe conſomme
En des ſoins ſuperflus ;
Dieu ne le conduit plus.

Heureux qui ſe délaiſſe
Au ſoin de ſon Seigneur !
Car jamais l'alégreſſe
N'abandonne ſon cœur :
C'eſt alors que tout le monde,
La terre & l'onde,
Ne ſauroit l'arréter,
Dieu daignant le porter.

CLXXXI.

Route de la foi.

AIR : *Votre empire eſt trop ſévère.*

O mon Seigneur, ſi je t'aime
Daigne m'accorder un don,
Que mes enfans ſoient de même,
Suivant en tout l'abandon :
Et ſi rien ne les ſépare
De ta ſainte volonté,
La douleur la plus barbare
Fera leur félicité.

Nous n'avons que la foi nue,
Pour nous ſervir de flambeau :
Quand notre eſprit ſe dénue,
Il entre en pays nouveau ;
Il va ſuivant la juſtice,
Qui le met en vérité ;
Sur le bord du précipice
Il ſe voit en liberté.

Ce déſert n'a point de route,
On fait ſouvent des faux pas :
Sitôt que notre eſprit doute,
Il entre dans l'embarras ;
Lorſque le cœur eſt fidéle,
Il court ſans penſer à ſoi,
Trouvant la route très-belle
De l'amour & de la foi.

Nous faiſons ce long voyage,
Sans voir un morceau de pain,
Marchant ſans perdre courage,
Souvent preſque morts de faim ;
Jamais goutte de roſée
Ne vient nous déſaltérer ;

Lorſque notre ame eſt laſſée,
On la force de marcher.

On ne rencontre perſonne
Qui nous montre le chemin ;
Il faut donc qu'on s'abandonne
Au-deſſus de tout l'humain :
Lors on trouve une fontaine,
Qui remplit tous nos déſirs ;
Et dans une vaſte plaine
On perd tous ſes déplaiſirs.

Mais on ne rencontre guere
Perſonne dans cet endroit ;
Chacun retourne en arriere
Sans ſuivre ce chemin droit :
L'amour propre & la molleſſe
Nous empêchent d'arriver ;
Auſſi bien que la ſageſſe,
Qui veut le tems meſurer.

Il faut donc un grand courage,
Pour ſuivre en tout ce chemin ;
Il faut un cœur ſans partage,
Avec l'eſprit ſurhumain :
C'eſt la fin de nos miſeres ;
Là ceſſent tous nos travaux :
C'eſt là que les vrais myſteres
Sont enſeignés du Très-haut.

CLXXXII.

Ecole de l'amour.

AIR : *Songes agréables.*

On veut que je diſe ;
Et je ne ſais rien :
Malgré ma franchiſe,

J'ignore tout bien.
O mon Époux !
Vous ſeul parlez en nous.

Ah ! que tous ſe taiſent ;
Il faut écouter :
Les diſcours déplaiſent
A qui ſait aimer.
Ah mon Époux !
Vous ſeul parlez en nous.

Amoureux ſilence,
Langage divin !
Quelle eſt la ſcience
Du Dieu ſouverain ?
Elle eſt en moi :
On l'apprend par la foi.

L'amour pur l'enſeigne,
En mille façons :
Hors lui l'on dédaigne
Toute autre leçon.
O mes amours !
Enſeignez-nous toujours.

O fade parole
De l'homme ſavant !
Que ſans cette école
On eſt ignorant !
O mes amours !
Enſeignez-moi toujours.

Je fuis, je déteſte
Tout langage humain ;
Chacun y conteſte :
Langage divin !
Nous ſommes tous
D'accord avec vous.

Science paiſible !
Vous rendez heureux
Le cœur inſenſible
Pour tous autres feux,

Que ceux d'amour ;
O qu'ils ſont favoureux !

On s'offenſe & bleſſe ;
On craint leur rigueur :
Ils ſont l'alégreſſe
De mon pauvre cœur.
O mon amour !
Bleſſez-moi chaque jour.

Vos coups ſont aimables,
Vos feu raviſſans :
Rigueurs ſouhaitables !
Vous charmez mes ſens.
O mon Époux,
Quel calme donnez-vous !

O plus de triſteſſes !
Réjouiſſons-nous :
Même en nos foibleſſes
Soyons ſimples & doux.
O mes amours,
Où me reduiſez-vous !

Seigneur de mon ame,
Votre charité
Me rend tout de flamme ;
Votre vérité
Fait tout en moi :
Je n'ai qu'amour & foi.

L'amour pur conſomme ;
La foi nous inſtruit :
L'amour pur transforme ;
La foi nous détruit :
L'un perd mon cœur ;
Et l'autre mon eſprit.

CLXXXIII.

L'amour pur ne ſe peut cacher.

AIR : *Ma raiſon s'en va beau train.*

Vous demandiez l'autre jour,
Pourquoi j'écris tant d'amour ?
Aimant ardemment,
Peut-on autrement
Parler que comme on aime ?
Si de Dieu vous étiez amant,
Vous feriez tout de méme.

Le pur Amour ne s'apprend
D'un cœur tendre qu'en aimant :
Et c'eſt une loi
Qu'enſeigne la Foi ;
Pour ſavoir comme on aime,
Qu'il faut qu'un cœur ſortant de ſoi
Se tranſporte en Dieu méme.

C'eſt ce tranſport amoureux
Qui rend un amant heureux :
Il a dans ces lieux
La gloire des cieux ;
Puiſque Dieu ſeul l'enflamme.
Eſt-il rien de délicieux
Que ce transport de l'ame ?

Le cœur en pluſieurs objets
Ne peut fixer de ſujets :
C'eſt en vous, grand Dieu,
Que je vois mon feu,
Ainſi que dans ſa ſphére,
Sans agitation ni milieu,
Éloigné de la terre.

De mes délices l'objet,
De vos bontés le ſujet,

Grand Dieu, vos plaiſirs
Bornent mes déſirs,
Tendant au Bien Suprême :
Vous ne pouvez me les ravir
Qu'en vous ôtant vous-méme.

Ce n'eſt que dans l'unité
Qu'on goûte la Vérité,
La tranquillité
De la charité
Eſt cet Un néceſſaire.
Jéſus mit la félicité
A l'aimer & ſe taire.

Ce n'eſt point l'empreſſement
Qui te rend parfait amant :
La fidélité
De la volonté,
La ſimple obéiſſance.
Car ici notre liberté
Gît en la dépendance.

Mais dépendance d'amour
Où l'on eſt libre toujours :
Un objet génant
Rendroit inconſtant,
Dieu donne libre aiſance :
On voit que le cœur eſt content
Dans ſa préſévérance.

CLXXXIV.

Loix de l'amour enfantin.

AIR : *Petits agneaux, ſi vous errez ſans maître.*

Petit troupeau, ſoyez, je vous conjure,
Pour être plus à Dieu ſimples & innocens :
J'offre à mon cher Époux tout le mal que j'endure,
Afin que vous ſoyez de bons petits enfans.

Vous ſavez bien que la hauteur l'offenſe,
Il ne veut que la foi, le rien, & l'abandon,
La mort, l'oubli de ſoi, l'amour pur & l'enfance:
Tout le reſte pour vous ne ſauroit être bon.

Voir ſon chemin, un ſentier, quelque trace
Qui pourroit retarder ou fixer le marcher;
De voir trop ſes défauts; ou regarder ſa grace,
Eſt un amuſement qui vous coutera cher.

Que votre cœur ſoit vaſte & qu'il s'étende;
Pourquoi, mes chers Enfans, ſi fort le retrécir?
Ce Dieu ſi grand, ſi ſaint, entier vous le demande:
Donnez-le donc entier ſans jamais réfléchir.

Réfléchiſſant vous reprenez la place
Que mon divin Époux devroit ſeul occuper.
Croyez-vous donc par là ajouter à ſa grace?
Ou devenir meilleurs? non, non c'eſt vous tromper.

Étends mon cœur; je courrai dans ta voie,
Diſoit le Roi David autrefois au Seigneur.
Que leur cœur ſoit immenſe, & ce ſera ma joie:
Mais ſi cela n'eſt pas, que j'aurai de douleur!

Tout retour fixe, arrête, & le faux zéle
Qui fait que l'on s'occupe & que l'on penſe à ſoi,
Eſt un retardement, une vertu cruelle
Qui s'oppoſe ſans ceſſe à la plus pure foi.

Gravez ceci, mes Enfans, dans votre ame;
Je vous le dis à tous, ne l'oubliez jamais.
Élancez-vous en Dieu comme une pure flamme,
Craignez le trop de ſoin de devenir parfaits.

Si je pouvois vous faire à tous comprendre
Ce que depuis longtems j'appréhende pour vous:
Hélas! pourrez-vous bien & voudrez-vous l'entendre?
Gravez-le dans leurs cœurs, ô mon Divin Époux.

Amour, Amour le plus fort, le plus tendre,
Quoique privé de tout on trouve tout en toi:
De ton attrait ſecret on ne peut ſe défendre;
Lorſque tu fais mourir, on t'aime plus que ſoi.

Par ton ardeur, Amour, que je révére;
Ah conſume & détrui promtement tous nos cœurs:
Je n'oſe l'eſpérer, & cependant j'eſpére,
Qu'un jour on connoitra tes vrais adorateurs.

On ne voit plus que douleur que miſéres;
Ceux qui ſont tout à toi vivent dans le mépris:
Ils portent cependant tes divins caracteres:
Si l'on les connoiſſoit que l'on ſeroit ſurpris!

Déhors ce n'eſt que mort & que ſouffrance,
Dedans ils ne ſont plus étant remplis de Dieu:
Déhors la pauvreté, la foibleſſe & l'enfance;
Dedans ils ſont unis & méme ſans milieu.

CLXXXV.

Ne pas mépriſer les Inſtrumens de Dieu à cauſe de leur ſimplicité.

AIR: *La jeune Iris.*

Enfans, enfans que le Seigneur me donne,
Ne puis-je pas m'expliquer avec vous!
Je ne ſuis point entendu de perſonne:
Tous ſont ſourds à la voix de mon Époux.

Si ſa bonté m'a fait ſon interprête,
Pourquoi mépriſer ce qui vient de lui?
C'eſt lui qui parle; & ma bouche eſt muette;
S'il l'ouvre, il faut l'écouter aujourd'hui.

Ce Dieu qui jadis parloit par nos péres,
S'explique ici; mais d'une autre façon:
La foibleſſe couvre ce grand myſtere.
Heureux qui veut entendre ma leçon!

Nous aimerions cent fois mieux les oracles;
On veut en tout l'éclatant & le beau;
Pour s'aſſurer, il faudroit des miracles:
On ne veut point d'un Dieu dans le berceau.

Dans un enfant, couvert de ſa foibleſſe,
Diſcerne-t-on la ſolide grandeur ?
Que je t'admire, ô ſage petiteſſe !
Que cet état charme bien plus mon cœur !

Toi dont la foi inceſſamment chancelle,
Quand tu verrois ſerois-tu aſſuré ?
Ah ! ſi l'amour ne te rend pas fidelle,
Ton cœur ne ſera jamais épuré.

Oui c'eſt la foi, qui l'eſprit illumine ;
Quoiqu'obſcurci, tout en eſt lumineux :
C'eſt l'amour pur, qui le cœur détermine ;
Il eſt ſans lui flottant & malheureux.

Le défaut de foi s'oppoſe à la grace,
Dieu ne la verſe pas dans notre cœur :
Si l'humble foi ne détruit notre audace,
Nous ne ſortirons jamais de l'erreur.

CLXXXVI.

Croix de la vie Apoſtolique.

AIR : *La bergere Nanette.*

PASSEREAU ſolitaire
Je vis deſſus le toit,
Où je n'ai d'autre affaire
Que chanter pour mon Roi :
Je m'éloigne du bocage,
Où le ramage
D'un grand nombre d'oiſeaux
Troubleroit mon repos.

Dans les trous de la pierre,
C'eſt où je fais mes nids :
Là toujours ſolitaire
Je couve mes petits.

La

La divine providence
De leur pitance
Prend le ſoin déformais :
Je reſte dans ma paix.

Si quelquefois je vole,
C'eſt pour me délaſſer ;
Mais ma premiere école
Me fait tout délaiſſer :
Je viens dans ma ſolitude ;
Où mon étude
Eſt de chanter toujours :
Mes ſoins ſont mes amours.

Là je vis à mon aiſe,
Et je ſuis à couvert :
Auſſi rien ne me peſe
Dans ce petit déſert ;
Le Diable me fait des niches,
Souvent déniche
Mes oiſeaux dans leurs nids
Quand ils ſont endormis.

C'eſt ce qui fait ma peine :
Je ne puis l'empêcher.
Sa fureur inhumaine
Souvent me vient chercher :
Mais mon Dieu qui me protége,
D'un ſacrilége
Me délivre à l'inſtant :
Mon cœur reſte content.

Je cherche un autre gîte :
Il n'en eſt point pour moi :
Je retourne bien vite
Deſſus mon premier toit ;
Je chante à mon ordinaire :
Où mon vrai Pere
Prends de moi tant de ſoin,
Que je vis ſans beſoin.

Si je n'étois féconde,
Je vivrois en repos,
Ignorée du monde ;
Qui monteroit ſi haut ?
Mes petits faiſant envie
Font qu'on publie
Comme témérité
Cette fécondité.

On tourmente la mere,
On cherche les enfans :
Ah ! contre un ſolitaire,
Quoi ? tant d'empreſſement !
Ta race ſe multiplie :
On ſacrifie,
A notre ſûreté
Cette poſtérité.

CLXXXVII.

Plaintes & ſoins pour les enfans de Dieu.

AIR : *On ne vit plus.*

O Dieu que j'aime uniquement,
Laiſſe monter ma triſte plainte
Juſqu'à ton trône, ô Tout-puiſſant :
La douleur dont je ſuis atteinte
Ne regarde que mes enfans ;
Pour eux j'ai des déſirs preſſans.

Prends-les pour toi, mon cher Seigneur ;
Qu'ils ne ſe guident plus eux-mêmes :
Deviens en tout tems leur moteur ;
Et que tes volontés ſuprêmes
Conduiſent tous leurs mouvemens,
Qu'ils ſoient ſimples, obéiſſans.

Tu me les donnas en pur don ;
Et je les ai reçus de même
Pour les conduire à l'abandon,
Suivant ta volonté ſuprême :
Ah ! ne trompe pas leurs déſirs,
Ni l'attente de mes ſoupirs.

Depuis que je n'ai plus de MOI,
Mon prochain m'occupe ſans ceſſe ;
Je les veux ſoumettre à ta loi,
Malgré leur extrême foibleſſe :
C'eſt la loi de ton pur amour
Que je leur vante nuit & jour.

On admire cette leçon ;
Mais que bien peu la veulent ſuivre !
Chacun veut vivre à ſa façon :
Nul parfaitement ne ſe livre
A cet amour ſans intérêts,
Qui peut ſeul les rendre parfaits.

» Chacun eſt maître de ſon ſort,
» A ce qu'inſpire la nature :
» Pourquoi ſuivre un chemin de mort ?
» Pourquoi cette route ſi dure ?
» L'eſprit n'y voit pas ſon chemin :
» Je tiens mon ame dans ma main.

Le plus ſage de tous me dit :
» Je croirois faire une folie,
» Si je laiſſois tout mon crédit,
» Pour ſuivre certaine manie
» De préférer le Tout-puiſſant
» A tous les plaiſirs de mes ſens.

» Ce ſeroit le moindre des maux,
Répond l'autre d'un air auſtère,
» Vouloir que je laiſſe au Très-haut,
» Le ſoin d'agir & de tout faire :
» Je veux agir inceſſamment,
» Suivant mon propre mouvement.

Enfans, que j'aime tendrement,
Que je porte au fond de moi-méme,
Laiſſez-vous à Dieu ſeulement;
Vous aurez un bonheur extrême:
Ecoutez un peu mes douleurs,
Et ne mépriſez pas mes pleurs.

Car ſi j'avois quelque intérêt,
Il ſeroit pour vous ſatisfaire;
Je voudrois vous rendre parfaits,
Pour vous préſenter à mon Pere
Ainſi que de petits enfans,
Simples, ſoumis & innocens.

Laiſſez là votre propre amour,
Daignez écouter votre mere;
Et vous éprouverez un jour,
Que ce conſeil eſt ſalutaire:
Quittez-vous, c'eſt l'unique bien;
Et demeurez dans votre rien.

„ Mais comment s'empêcher d'agir?
„ De voir, de ſentir, de connoître?
„ Toujours en ſilence pâtir,
„ Aimer & ſervir notre Maître
„ Sans en recevoir aucun don?
„ Cela ne nous ſemble pas bon.

„ Nous ne voyons plus à préſent
„ Qu'on le ſerve ſans récompenſe:
„ Son joug deviendroit trop peſant;
„ On n'a pas tant de patience:
„ Ce ſont les dons & les bienfaits
„ Qui ſont prendre ſes intérêts.

„ Pour ſa gloire, pour ſon honneur,
„ Si l'on n'y trouve pas ſon compte,
„ Chacun ſe ſent glacer le cœur;
„ Il faut que l'intérêt ſurmonte
„ Ce qu'on trouve dur en ſa loi:
„ Nul ne veut marcher par la foi.

Hé bien! vous ne me croyez pas:
Faites-en donc l'expérience:
Laiſſez là tous vos embarras;
Pour embraſſer cette ſcience;
Vous trouverez un doux repos,
Au lieu de cet affreux cahos.

Vous vivez dans un embarras,
Craignant toujours de vous méprendre;
Et vous bronchez à chaque pas:
Dieu vient; vous voulez vous défendre
De ſuivre ſes ſentiers divins,
Pour tenir votre ame en vos mains.

Ah! croiez-moi, mes chers enfans,
Malgré tant de fauſſe lumiere:
Je vous aime ſi tendrement;
Et j'ai ſuivi cette carriere:
Voudrois-je enfin vous égarer?
Je m'égarerois le premier.

Mais mon Dieu conduit ſûrement
Par une route inacceſſible:
Il faut perdre ſon jugement,
Et vous éloigner du ſenſible;
Lors vous trouverez votre cœur
Content, & rempli du Seigneur.

CLXXXVIII.

Diſcernement des eſprits.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe*: ou, *Je ne veux de Tirſis.*

JE voudrois exhaler mon cœur & mes amours:
Que ta gloire, Auteur de ma flamme,
Se répande par mes diſcours,
Et pénétre le fond de l'ame!

Qui pourroit déclarer comme on goûte le cœur!
C'eſt une choſe inexprimable :
Une pure & ſimple ſaveur,
Une vaſtitude incroyable.

On diſcerne le cœur ſelon tout ce qu'il eſt,
Si ſenſible par le ſenſible :
S'il eſt infidele, il paroit
Redevenir inacceſſible.

Lorſque le cœur eſt pur, c'eſt cette pureté
Qui fait ce goût ſimple & paiſible :
Le goût ſimple, à la vérité,
N'eſt ni palpable ni ſenſible.

Il eſt plus aſſuré que par la viſion,
Que par toute autre connoiſſance :
Cette ſecrette impreſſion
N'eſt point ſujette à l'inconſtance.

C'eſt ce diſcernement plus aſſuré de tous,
Qui montre l'ame toute nue ;
Et ce goût qui paroit ſans goût,
Eſt plus aſſuré que la vue.

L'homme qui ſe conduit ſelon ſon ſentiment,
Ne pénétre point ce miſtere :
Arrêté par ſon jugement,
Il ſe dérobe à la lumiere.

Car l'eſprit du Seigneur pénétre ſûrement
La choſe qu'on croit plus cachée :
Mais ce ſimple diſcernement,
N'eſt pas pour une ame attachée.

Il ſe produit en nous au moment actuel :
Hors de là, jamais on n'y penſe ;
Et même on ne le croit plus tel
Quand on l'a mis en évidence.

Dieu qui vuide de tout, nous laiſſe dans le rien,
Et ne nous montre ſa lumiere
Que pour en tirer quelque bien :
Sinon l'ignorance eſt entiere.

On ne nous donne rien pour l'eſprit curieux,
Ni qui manque de confiance :
Le cœur humble eſt vraiment heureux ;
Lui ſeul en fait l'expérience.

Pour les événemens on n'a que l'abandon ;
Toute prévoyance eſt à charge :
Le moment préſent eſt un don
Bien peu compris par le faux ſage.

On ſe trouble ſouvent ; l'eſprit inquiété
Veut quelque choſe qui l'aſſure :
On ne trouve de ſûreté
Que dans l'abandon, la foi pure.

Quand je ſoigne pour moi, Dieu ne s'en méle point :
Mais ſitôt que je m'abandonne,
Il me montre quel eſt ſon ſoin ;
Et je ne vois rien qui m'étonne.

Ah ! qui ſait bien aimer, ſait bien s'abandonner,
Sans ſoin ni ſouci de ſoi-même :
Laiſſant à Dieu tout ordonner,
Il ne penſe qu'à ce qu'il aime.

Inévitables ſoins du cœur rempli de ſoi,
J'ai trouvé la paix & le large,
En m'abandonnant à la foi
De ce Dieu tout bon & tout ſage.

Vous qui vous empreſſez, ah ! faites comme moi ;
Que vous épargnerez de peine !
Le pur amour n'a qu'une loi ;
Cette loi briſe notre chaîne.

L'eſprit vraiment inſtruit de la loi de l'amour,
S'abandonne à celui qu'il aime,
Sans jamais faire aucun retour
Sur l'avenir, & ſur lui-même.

Une tranquillité s'empare de l'eſprit ;
L'ame eſt contente, elle eſt fidelle :
L'occupation déſunit
De la beauté ſimple, éternelle.

C'eſt la ſimplicité qui rend l'homme parfait
Dans ſes diſcours, dans ſa penſée:
Sa priere l'eſt en effet,
Etant du MOI débarraſſée.

Si je n'ai plus de MOI, je ne ſuis occupé
Que de ce grand TOUT, vaſte, immenſe:
Je ne ſuis plus préoccupé,
Et ne connois plus ſi je penſe.

Un objet ſurpaſſant notre capacité
Nous abſorbe tout en lui-même:
Cette profonde immenſité
Eſt le centre du cœur qui l'aime.

O que l'on connoît peu la pureté d'amour,
De toute vertu le principe:
En vain travaille tout le jour
Celui qui ſans l'amour diſſipe.

Demeurez en repos; vous travaillez beaucoup:
Si l'amour eſt votre partage,
Avec l'amour vous avez tout:
Je n'en dirai pas davantage.

CLXXXIX.

Donner ſa liberté à Dieu.

AIR: *Celui qui m'a ſoumiſe*; ou, *Je ne veux de Tirſis.*

QUE pourrois-je, Seigneur, en l'état où je ſuis!
Je ſuis ſi pleine de foibleſſe;
Je paſſe les jours & les nuits
En adorant votre Sageſſe.

Je trouve tout en vous; & cet eſprit de foi
Qui me ſoutient, & qui m'anime,
M'oblige, ſans penſer à moi,
De m'immoler comme victime.

Vous le ſavez, Seigneur: je le fais chaque jour:
Je voudrois des cœurs en échange
Qui brûlaſſent d'un pur amour;
A vos vouloirs que l'on ſe range.

Le fruit de votre ſang ſe répandra ſur eux,
S'ils ne s'en rendent pas indignes:
Daignez les brûler de vos feux:
Ce ſont là des faveurs inſignes.

Qu'ils ſe laiſſent conduire en entier abandon,
Qu'on ſe délaiſſe tout ſoi-même:
La liberté eſt un grand don,
Qu'il faut rendre à l'Être ſuprême.

C'eſt cette liberté, ſource de tous nos maux,
Qui devient ſource de la vie
Quand nous la donnons au Très-haut,
Ou quand l'Amour nous l'a ravie.

Lorſqu'on eſt tout perdu dans le divin amour,
La liberté devient divine:
Car Dieu qui la reçoit toujours,
La rend heureuſe & ſans épine.

Il la donna d'abord pour rendre l'homme heureux:
Cet homme en fit mauvais uſage:
Il en devint plus vicieux;
Elle devint ſon eſclavage.

C'eſt cette liberté, qu'il faut donner à Dieu;
Il la remet dans l'innocence:
Et par là nous lui donnons lieu
De la mener ſans réſiſtance.

Dieu prend ſoin de mon cœur, quand je ſuis tout à lui;
Il empêche qu'il ne s'égare:
Il eſt ſa force, & ſon appui;
De tout le reſte il le ſépare.

Ne nous conduiſons plus, qu'il nous guide en tout lieu
Par le ſoin de ſa Providence:
Nous ne pouvons nous perdre en Dieu
Sans une entiere dépendance.

Ah! je vous prie, Enfans, ſuivez cette leçon ;
Et Dieu ſera votre partage :
Quittez les ſens & la raiſon ;
Et vous perdez avec courage.

Allez, marchez, courez où vous ne ſavez pas,
Par les rochers, les précipices :
Ce Dieu qui conduira vos pas,
Vous rendra tous ſentiers propices.

Marchez ſur le coton ; vous pourrez vous bleſſer,
S'il ne vous ſoutient par lui-même :
Les rochers ne peuvent laſſer,
Lorſqu'on y ſuit celui qu'on aime.

Allez donc mes enfans, & ſuivez le Seigneur,
Qu'il vous vétiſſe, ou vous dénue ;
Qu'il vous mene par la douceur,
Ou bien par des roches rompues.

Si vous ſavez aimer, vous n'appréhendrez rien :
N'entrez jamais en défiance :
Suivez cet Auteur de tout bien ;
Et vous irez en aſſurance.

CXC.

La parole de Dieu n'eſt point écoutée.

AIR : *Mon cher troupeau.*

AH ! garde-toi bien de redire
O cher écho, mon mal ſecret :
Si je te conte mon martire,
C'eſt que je te connois diſcret.

Ne répéte pas mes paroles ;
Garde-les aux creux des rochers :
Que mes plaintes ſeroient frivoles,
Et que mes tourmens me ſont chers !

Je viens dans ce lieu ſolitaire,
Pour me cacher aux yeux de tous ;
Et plus ma douleur eſt amere,
Plus ces lieux cachés me ſont doux.

Nul que mon Dieu n'entend ma plainte ;
Nul que lui ne ſait mon amour :
Je chante mes maux ſans contrainte
Aux rochers, aux bois d'alentour.

Créatures inanimées,
Vous compatiſſez mon tourment ;
Et l'écho de ma voix charmée,
Suſpend ſa voix en ce moment.

Mais j'entends des ſecrets murmures
Des eaux, & des feuilles des bois,
Qui partagent mes avantures,
Et veulent ſe joindre à ma voix.

Amour, daigne te faire entendre
Aux bois, aux échos, au rocher :
L'homme ingrat ne veut point ſe rendre ;
Il craint même de t'approcher.

Ta vérité ne peut lui plaire ;
Il fuit le menſonge & l'erreur :
Pourrois-je, ſi tu ne l'éclaires,
Trouver la route de ſon cœur.

Pour moi, je n'ai plus de parole ;
Tout ſe renferme dans mon ſein :
On ne veut point de ton école,
Pour ſuivre ſon propre deſſein.

Mon ame eſt toute deſſéchée,
Je ne reconnois plus mon cœur ;
Je ſuis ainſi que l'araignée :
Il ne me reſte plus d'humeur.

On n'a plus de correſpondance
Pour mon eſprit, ni pour mon cœur ;
Je ne trouve que réſiſtance :
Et c'eſt ce qui fait ma langueur.

Seigneur, à qui m'adreſſerai-je ?
Diſoit le Prophéte autrefois ;
Ta parole paroît un piége :
On la rejette avec ma voix.

Hélas ! parle, parle toi-même ;
Nous ſommes dans un grand mépris ;
Ah ! l'on nous rebute à l'extréme :
Fais, fais ce que tu m'as promis.

Dans ce lieu ſolitaire & ſombre
J'exhalois ainſi ma douleur ;
Je m'enfonçois deſſous ſon ombre,
Pour ſoulager un peu mon cœur.

Dans la douleur de la Nature,
Avec de longs gémiſſemens
J'exprimois ce que l'ame endure
Dans de ſi terribles tourmens.

Le ruiſſeau par ſon doux murmure
Sembloit partager ma douleur :
Qui peut dans ma peine très-dure
Soulager ce que ſent mon cœur ?

Dieu ſeul peut ſoulager ma peine ;
Je m'abandonne à ſon vouloir :
Reçois mes pleurs, claire fontaine,
Le reſte eſt hors de ton pouvoir.

C'eſt toi, mon adorable Pere,
Qui me laiſſes toujours ſouffrir :
Mais je ſens bien, & je l'eſpére
Que je verrai mes maux finir.

Le doux lien dont ton bras me ſerre,
N'eſt point pris de mon ſeul vouloir ;
C'eſt toi qui le rend néceſſaire :
Sers toi de ton divin pouvoir.

CXCI.

Dieu rejettant ſa vigne s'en fera une nouvelle.

AIR : *La jeune Iris.*

JUSQUES à quand votre vigne chérie
Sera-t-elle au pillage des paſſans ?
On la détruit, elle n'eſt plus fleurie ;
On rejette ſes vins plus excellens.

Les hommes ne ſ*e*ent cas en cette vie,
Que de ce que leurs mains ont cultivé :
Le reſte leur paroît une folie ;
Je cherche ſes fruits, je n'ai rien trouvé.

Les ſangliers l'ont toute ravagée ;
Elle a perdu ſa premiere beauté :
De tous côtés elle eſt endommagée ;
Vous l'abandonnez à leur cruauté.

Ils ont rompu le mur qui l'environne ;
Ses pampres ſont épars de tous côtés :
Pourquoi cette vigne autrefois ſi bonne,
A-t'elle perdu toutes ſes beautés ?

Vous allumez votre fureur contre elle :
Auroit-elle attiré votre courroux ?
Vous la cultiviez avec tant de zele,
Vous la gardiez avec un œil jaloux.

D'où vient donc ce changement qui m'étonne?
Vous n'y prenez preſque plus d'intérêt ?
„ Son fruit dont la liqueur étoit ſi bonne,
„ N'a plus qu'une âpreté qui me déplait.

„ Chacun a voulu la faire à ſa mode ;
„ Je n'ai voulu plus y mettre la main :

„ Car chacun ſuit différente méthode ;
„ D'un vin exquis ils font un mauvais vin. „

Falloit-il donc la laiſſer de la ſorte?
Ne pouviez-vous la faire façonner?
Vous, Seigneur, dont la puiſſance eſt ſi forte,
Vous ne deviez jamais l'abandonner.

„ J'avois tout fait pour cette belle vigne :
„ Ses pampres ſe tournoient de mon côté :
„ Son fruit étoit de mon goût le plus digne ;
„ J'étois charmé de ſa fidélité.

„ Mais tout d'un coup cette vigne adultère
„ A tourné ſes pampres vers les paſſans :
„ Ses fruits dont j'étois le propriétaire,
„ Ont ſervi pour enivrer ſes amans.

„ Qu'aurois-je donc pû faire à cette vigne ?
„ J'avois tout fait afin de l'embellir :
„ Ah ! que ſon ingratitude eſt inſigne !
„ Je vais perdre juſqu'à ſon ſouvenir.

„ Bientôt, bientôt j'en vais bâtir une autre :
„ Je détruirai tellement celle-ci,
„ Qu'on verra bien ce qu'a dit mon Apôtre,
„ Et ce que mon Prophéte avoit prédit.

„ La vigne aimée n'eſt plus la vigne aimée ;
„ Son Sanctuaire eſt indignement traité :
„ Celle de qui mon ame étoit charmée,
„ N'éprouvera plus que ma cruauté.

„ Je vais me faire une vigne nouvelle,
„ Que je renfermerai de murs très-forts :
„ Je la rendrai ſi pure & ſi fidelle,
„ Qu'elle ne craindra plus aucuns efforts.

„ Je l'environnerai de forte garde ;
„ Je veillerai pour elle nuit & jour :
„ D'un œil jaloux ſans fin je la regarde ;
„ Elle me montre quel eſt ſon amour.

„ Jéruſalem deſcend deſſus la terre ;
„ Viens au plutôt recevoir ton Epoux :

„ Chez toi perſonne ne fera la guerre ;
„ L'agneau vivra content auprès des loups.

„ C'eſt dans ton ſein, & dans ta propre terre
„ Que je mettrai tous ces pampres ſi beaux ;
„ Et non dedans une terre étrangere
„ Qu'on verra croître tous ces plans nouveaux.

„ Je vais arracher chaque vieille ſouche :
„ Et j'en planterai d'autres en leur lieu ;
„ Sans que pour elles la pitié me touche :
„ Je les ferai toutes jetter au feu.

CXCII.

Que le régne de Jéſus-Chriſt ſe va étendre.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

TOn Nom, ô mon Seigneur, eſt l'huile répandue,
Que l'on va voir bientôt pénétrer tous les cœurs :
Les nations ſeront émues :
Fais-toi de vrais adorateurs.

Quand verrai-je ce jour, cher Epoux de mon ame?
Je le vois en eſprit qui s'approche de nous :
L'huile s'étend près de la flamme ;
Ton nom s'étendra, cher Epoux.

Ce Nom ſaint & ſacré déſigne ton Empire :
Ah, quand te verra-t-on régner ſur tous les Rois?
C'eſt le ſeul bien que je déſire,
De les voir ſoumis à tes loix.

Que ton régne s'étende, ô Monarque Supréme ;
Fais-toi goûter de tous dans ce grand Univers :
Que mon plaiſir ſeroit extréme,
De voir ces changemens divers!

Que ton pouvoir eſt grand, ta conduite adorable !
Tu caches tes deſſeins pour les faire éclater ;
Tu nous ſoutiens, tu nous accables :
Tu viens ; & j'oſe m'en flatter.

Non ; rien n'empêchera ton régne de s'étendre :
Il en coutera cher à tes meilleurs amis.
Que mon cœur ſoit réduit en cendre ;
Et fais ce que tu m'as promis.

Ils vont venir bientôt, ils vont venir en foule,
Du nord & du midi, d'orient, d'occident,
Viens, viens enlever la dépouille
D'un peuple qui devient enfant.

Mon cœur, il faut qu'en toi mon Dieu ſe ſatisfaſſe ;
Mais pour ſon ſeul plaiſir, non pour ſe rendre heureux :
Plus il redoublera ſa grace,
Plus il en ſera glorieux.

Commande en ſouverain, Poſſeſſeur de mon ame ;
Fais en moi chaque jour toutes tes volontés :
Que mon cœur n'eſt-il tout de flamme,
Pour reconnoître tes bontés.

L'amour, le ſeul amour, t'a donné la victoire :
Par l'amour ſeulement tu regnes en mon cœur :
Ce cœur ne veut plus que ta gloire ;
Rien pour ſoi, tout pour ton honneur.

CXCIII.

CXCIII.

Grandes perſécutions avant que Dieu roſſemblera ſes enfans.

AIR : *Hélas ! Brunette mes amours.*

IL n'eſt point pour moi d'autre bien
Que le Seigneur que j'aime.
Je le veux, ou je ne veux rien :
Il eſt le Bien Suprême ;
Tout le reſte n'eſt que fadeur,
Qui ne peut qu'affliger mon cœur.

Ce que peut donner le Démon,
Les hommes, même l'Ange,
Ne ſauroit me paroître bon :
Vers Dieu mon cœur ſe range ;
Mettant ſon ſeul contentement
A le ſervir uniquement.

Enchanté de la vanité,
L'homme au crime ſe livre :
Il n'aime point la vérité ;
Il ne veut pas la ſuivre,
Entraîné du rapide cours
De ſes criminelles amours.

Hélas ! quand viendront-ils, ces tems,
Que jaloux de ta gloire,
Tu perdras de tous ces méchans
Juſques à la mémoire ;
Qu'on ne verra que des Enfans,
Simples, petits, obéiſſans ?

Mais, hélas ! mon Divin Amour,
Tu fais tout le contraire :

On voit les tiens perdre le jour ;
Tu les ôte à la terre,
Les ſéparant par ta douceur
De ces objets de ta fureur.

Tremblez, ô pays d'aquilon,
Et ſoyez dans la crainte ;
Le midi, le ſeptentrion
Sentiront une atteinte
De la fureur du Tout-puiſſant :
O combien durera ce tems !

Cachez-vous, Enfans du Très-haut,
Évitez ſa colere :
Les uns jettés dans les cachots
Périront de miſere ;
D'autres maſſacrés en Sion :
Tout ſera dans l'émotion.

Quand le méchant triomphera,
Le Ciel, la terre & l'onde,
Le feu, l'eau, tout ſe confondra ;
Et le reſte du monde
Sera dans les gémiſſemens
A l'approche de ces tourmens.

C'eſt alors que les Bien-aimés,
Affligés, mais tranquilles,
Seront, des méchans condamnés,
Sans feu, ſans domiciles,
Errans, paiſibles, vagabonds :
Ce ſera là le ſort des bons.

Ces tems ſe verront abrégés
Par la Bonté Supréme :
Bientôt ces pauvres affligés
Par le Dieu qui les aime,
Sentiront eſſuyer leurs pleurs,
Changer en plaiſir leurs douleurs.

Leurs maux ne ſont que d'un moment ;
Et leur bonheur immenſe :

Au lieu qu'on verra le méchant
Par la toute-puiſſance
Puni de ſon iniquité,
Pendant toute l'éternité.

Soyons ſi petits, mes Enfans,
Sans même oſer nous plaindre,
Que la foudre du Tout-puiſſant
Ne puiſſe nous atteindre :
Si nous ſommes ſimples & doux,
Nous ne craindrons pas ſon courroux.

C'eſt ſur le vain audacieux,
Qu'il lance ſon tonnerre :
Il croit s'élever juſqu'aux Cieux ;
Et bientôt ſous la terre
Il ſubira le châtiment
De ſon affreux déréglement.

CXCIV.

Jéſus-Chriſt raſſemblera ſes enfans dans la nouvelle Jéruſalem.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O nouvelle Jéruſalem,
Deſcendez promptement ſur terre :
Alors le Fils de Bethléem
Après une ſanglante guerre
Détruira tous ſes ennemis,
Et rendra les hommes ſoumis.

Ce ſera dedans votre ſein
Que ſe feront ces grandes choſes :
Alors l'Eſprit pur & divin
Par d'étranges métamorphoſes
Ayant détruit tous les pécheurs,
Raſſemblera ſes ſerviteurs.

Mais avant ces tems trop heureux
Qu'on verra d'étrange carnage !
L'eſprit jaloux, plus envieux
Ravagera votre héritage ;
Et s'acharnant contre les bons
Il en remplira les priſons.

On verra de tous les côtés
Les amis de Dieu dans la peine ;
Les uns captifs & maltraités ;
Par-tout être un objet de haine :
Mais ces tems ſeront abrégés
En faveur de ſes affligés.

Dieu rendra la paix à leurs cœurs,
Et les comblera de délices ;
Ils oublieront tant de douleurs
Que leur ont ſuſcité les vices ;
Ils goûteront lors une paix
Qui ſera ferme pour jamais.

CXCV.

Pierres propres pour la Jéruſalem céleſte.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe ;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

JE vois venir bientôt l'Épouſe de l'Agneau :
C'eſt la Jéruſalem céleſte ;
Tout y paroît grand & nouveau :
Pour la recevoir qu'on s'appréte.

Nous ſommes du Seigneur tous des temples vivans,
Bâtis de pierres précieuſes ;
Les parvis ſont pleins d'ornemens,
Et les portes très-merveilleuſes.

D'où vient cet appareil ſi grand, ſi ſomptueux ?
C'eſt la demeure de Dieu même.

Tout eſt ſaint, tout eſt merveilleux :
Faut-il moins pour le Dieu ſuprême ?

D'où vient, Jéruſalem, que quittant ton ſéjour,
Tu viens deſcendre ſur la terre ?
C'eſt que Dieu, tout ſaint, tout amour,
Veut accomplir un grand myſtere.

Il veut dans tous les cœurs faire ſon logement ;
Et que chacun d'eux me reſſemble ;
Que ne faiſant qu'un bâtiment,
L'amour pur les uniſſe enſemble.

Tous ſeront par ſes ſoins placés en chaque lieu :
Ce bel ordre d'architecture
Compoſe la maiſon de Dieu
D'une différente ſtructure.

Ces excellens rubis marquent la charité,
Ces émeraudes l'eſpérance :
Ces perles ſont la vérité,
Et les diamans la conſtance.

Pour les faire ſervir que de coups de marteau !
On ne les polit qu'à meſure
Que la meule avec le ciſeau
Ont preſque changé leur nature.

Mais j'apperçois de loin tant de fourneaux ardens ;
C'eſt pour fondre ces belles pierres :
L'amour pur en eſt l'artiſan ;
La foi les tire des carrieres.

Ce n'eſt donc pas aſſez que de les bien polir ;
Il faut les fondre & les diſſoudre ;
Il faut, afin de les unir,
Que ce feu les reduiſe en poudre.

Sans ce rude travail on ne peut s'en ſervir
Pour cet admirable édifice ;
Beaucoup ne veulent pas périr,
Ni ſe livrera la Juſtice.

Elles ſont de rebut, & ne pourront jamais
Servir au merveilleux ouvrage

De ce divin Prince de paix ;
Et cela faute de courage.
Que je déplore, hélas ! de voir tant de beautés
Être par leur faute inutiles :
Miſérables propriétés,
Où trouverez-vous un aſile ?
Choiſis depuis longtems pour l'œuvre du Seigneur,
Vous vous oppoſez à ſa gloire :
Vous eſtimez votre valeur ;
Il faut en perdre la mémoire.
Tout ce que vous avez vient du Dieu de Sion ;
Laiſſez-vous fondre ſans obſtacle ;
Rempliſſez votre élection
Pour ſervir à ſon Tabernacle.

CXCVI.

Age heureux du régne de Jéſus-Chriſt.

Puer parvulus minabit eos (*a*) (Iſa. XI. v. 6-9.)

AIR : *Aimable jeuneſſe* ; ou, *Songes agréables.*

DANS ce pâturage
Je vois un troupeau :
Le loup eſt ſans rage
Auprès de l'agneau ;
C'eſt un enfant
Qui les va tous paiſſant.
Le tigre féroce
Montre ſa douceur ;
Le lion ſans force
Suit ſon conducteur :
C'eſt un enfant
Qui les va tous paiſſant.

(*a*) *Un petit enfant les conduira.* Voyez la Figure du Titre & ſon Explication.

L'enfant la vipere
Tient dedans ſa main ;
Sa dent meurtriere
N'a plus de venin :
C'eſt un enfant
Qui les va tous paiſſant.
Là les brebiettes
Alaitent les loups ;
Ici la chevrette
Les ramene tous :
C'eſt un enfant
Qui les va tous paiſſant.
Là l'âne ſauvage,
Et le fier lion,
Sont au paturage
Avec le mouton :
C'eſt un enfant
Qui les va tous paiſſant.
L'éléphante alaite
Les rhinoceros,
Broutant l'herbelette
Avec les troupeaux :
C'eſt un enfant
Qui les va tous paiſſant.
Là la jeune Épouſe,
D'un air innocent,
Sans être jalouſe
S'en ira chantant :
O tems heureux
De Jéſus glorieux !
Collines, villages,
Gazouillans oiſeaux,
Charmans pâturages,
Et vous claires eaux :
Lieux fortunés
Pour ces tems préparés !

L'Enfant adorable
Les conduira tous :
Et l'homme coupable
Sera loin de vous.
O tems heureux
De Jésus glorieux !

FIN du PREMIER VOLUME.

POESIES
ET
CANTIQUES SPIRITUELS
SUR DIVERS SUJETS
QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,
OU
L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

PAR MADAME J. M. B. de la
MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

TOME II.



A PARIS,
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

VOL. II. *Cant.* II.

Que ne puis-je en tous lieux crier à tout le monde,
Qu'on se rend malheureux, qu'on doit Vous seul aimer;
Que cette Beauté ſans ſeconde
Eſt ce qu'on doit ſeul eſtimer!

TABLE
DES CANTIQUES
ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANT. I. *VOULOIR indifféremment ce que Dieu veut.* Pag. 1
II. *Aimer Dieu ſeul.* 3
III. *Adorer Dieu en eſprit & vérité.* 5
IV. *Dieu ſeul aimable.* ibid.
V. *Dieu eſt le reſtaurateur de l'ame.* 6
VI. *Le ſeul Amour de Dieu eſt ſubſiſtant.* 7
VII. *Jéſus ſeul aimable.* 8
VIII. *Voies & conduite de Dieu, aimables.* 9
IX. *Ou Dieu, ou Soi-même.* 10
X. *Aimer ou périr.* ibid.
XI. *Dieu n'eſt point connu ni aimé.* 12
XII. *Cœurs ingrats appellés à l'Amour.* 14
XIII. *Ce que Dieu exige de ſes Enfans.* 15
XIV. *La puiſſance eſt à Dieu ſeul.* 16
XV. *Toute gloire à Dieu ſeul, & rien à l'homme.* 17
XVI. *Notre* rien *adore le* tout *de Dieu.* 18
XVII. *Repoſer en Dieu.* 20
XVIII. *Contre l'amour intéreſſé.* ibid.

XIX. *Sur le même sujet.* Pag. 21
XX. *Contre les ruses de l'amour propre.* 22
XXI. *L'amour propre & la Vérité, incompatibles.* 23
XXII. *La Vérité & l'Amour pur, rebutés & acceptés, de qui.* 24
XXIII. *Devotion propriétaire.* 25
XXIV. *L'œil malin, & l'œil simple.* 26
XXV. *Vraie dévotion du pur Amour.* 27
XXVI. *Contre la sagesse des prudens du siecle.* 29
XXVII. *Contre la fausse prudence.* 30
XXVIII. *Folie des gens du monde.* 31
XXIX. *Aimer Dieu, se haïr soi-même.* 32
XXX. *Aimer la petitesse.* 33
XXXI. *Se laisser dénuer & se renoncer.* 34
XXXII. *Imiter Jésus-Christ par l'abandon à la force de Dieu.* 35
XXXIII. *L'amour pur & d'abandon.* 36
XXXIV. *Le cœur souple & enfantin.* 38
XXXV. *Changement des cœurs par l'abandon à Dieu.* 40
XXXVI. *Rareté de l'abandon à Dieu.* 41
XXXVII. *Souffrir & s'abandonner à Dieu.* 42
XXXVIII. *Pour être à Dieu il faut aimer la croix.* 44
XXXIX. *Ne se soustraire à la peine.* 45
XL. *Les opprobres & les souffrances sont les plaisirs des amants de Jésus.* 46
XLI. *Justice de Dieu, aimable.* 47
XLII. *Justice divine, aimable pour Dieu.* 48
XLIII. *Conversion souhaitable du pécheur obstiné par les rigueurs de la justice divine.* 49

XLIV. *Heureux ceux que la Justice Divine purifie!* Pag. 50
XLV. *L'Amour désintéressé.* 52
XLVI. *Sur le même sujet.* 53
XLVII. *Aimer Dieu pour Dieu même.* 54
XLVIII. *Aimer Dieu purement.* 55
XLIX. *L'Amour doit outrepasser tout.* 57
L. *Amour d'unité & de conformité.* 59
LI. *Unité d'amour.* 60
LII. *L'Amour constant.* 61
LIII. *L'Amour suffit.* 62
LIV. *L'Hirondelle, emblême de l'ame amante.* ibid.
LV. *Hors de l'Amour tout est mensonge.* 64
LVI. *Exhortation au pur & simple Amour.* 65
LVII. *Voie au pur Amour.* ibid.
LVIII. *Attraits & communications de l'Amour.* 66
LIX. *Effets victorieux de l'Amour divin.* 68
LX. *Nulle liberté que dans l'Amour pur.* 69
LXI. *L'Amour sans crainte, mais non sans humilité.* 71
LXII. *Excellence de l'Amour pur.* 74
LXIII. *Générosité du véritable Amour.* 75
LXIV. *Glorieux martyre d'amour.* 77
LXV. *Sacrifice de la raison à la foi.* 78
LXVI. *L'Amour est vain sans l'esprit de foi.* 79
LXVII. *Conduite sûre de la foi & de l'amour.* 81
LXVIII. *Bonheur de la vie de foi.* 83
LXIX. *Ténèbres de la foi.* 84

LXX. *Obſcure nuit de la foi.* Pag. 86
LXXI. *La foi aveugle & nue.* 87
LXXII. *S'anéantir devant Dieu.* 88
LXXIII. *L'Amour impitoyable contre le moi.* 89
LXXIV. *Perte de tout dans le néant.* 91
LXXV. *Bonheur du néant.* 92
LXXVI. *Sainte Solitude.* 93
LXXVII. *Divine ſolitude de l'ame quitte du moi.* 94
LXXVIII. *Témoignage de l'adoption divine.* 96
LXXIX. *Enfance Chrétienne.* 97



SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure ſelon ſes différens états.

LXXX. *Oraiſon de Contemplation.* Pag. 99
LXXXI. *Cantique intérieur & ſans bruit.* 100
LXXXII. *La Parole intérieure.* 101
LXXXIII. *L'Ame ravie de la beauté de Dieu.* idid.
LXXXIV. *Réſolution d'aimer Dieu.* 103
LXXXV. *Bonheur à aimer Dieu.* 104
LXXXVI. *Dieu ſeul aimable.* 105
LXXXVII. *Aimer Jéſus conſtamment.* ibid
LXXXVIII. *L'Amour, agiſſant envers l'homme.* 106
LXXXIX. *Solitude heureuſe : malheur des hommes.* 108
XC. *Jéſus la joie de l'ame.* ibid.
XCI. *Quitter tout pour trouver Dieu.* 110
XCII. *Aimer Dieu ſans égard au monde.* 111
XCIII. *L'Amour ſans retour ſur ſoi.* 112
XCIV. *Sur le même ſujet.* ibid.
XCV. *Aſpiration de l'ame languiſſante d'amour.* 113
XCVI. *Amour de reconnoiſſance, & pur.* 115
XCVII. *Jéſus trouvé.* 116
XCVIII. *Aſpirer après la ſolitude.* 117
XCIX. *L'Amour divin ſuffit.* 118
C. *Qu'il faut aimer la croix.* 119
CI. *Suivre Jéſus-Chriſt ſouffrant.* 120

CII. *Amour du mépris ; mépris de la gloire.* Pag. 121
CIII. *Désir des souffrances : désir de rien que de Dieu.* 122
CIV. *Joie de souffrir pour Dieu.* 124
CV. *Préférer la croix aux douceurs.* 125
CVI. *Qui a perdu le moi ne craint plus de souffrir.* 126
CVII. *Qui est tout à Jésus-Christ, n'a plus rien à craindre.* 128
CVIII. *L'ame amante trouve Dieu par-tout.* 129
CIX. *L'amour fort au milieu des souffrances.* 130
CX. *Procédé de l'Amour pour faire venir l'ame à l'abandon & acquiescement absolu.* 131
CXI. *Correspondance de l'ame aux rigueurs du divin Amour.* 133
CXII. *La croix purifie l'amour.* 134
CXVIII. *Il faut mourir pour revivre.* 135
CXIV. *S'abandonner à Dieu dans ses miseres.* 136
CXV. *Bonheur du dépouillement.* 137
CXVI. *Plaintes dans l'extrêmité des épreuves intérieures.* 138
CXVII. *Consolation & résignation dans les peines spirituelles.* 140
CXVIII. *Justice de Dieu, non cruelle.* 142
CXIX. *Aimer la divine Justice.* 143
CXX. *Amour pur de la justice de Dieu & de sa gloire.* 144

CXXI. *L'Ame épriſe de pur Amour s'offre à la juſtice de Dieu.* Pag. 145
CXXII. *L'ame dévouée à la divine Juſtice.* 146
CXXIII. *Sur le même ſujet.* 148
CXXIV. *Aveu de notre néant.* 150
CXXV. *Ne s'appuyer ſur ſoi-même.* 151
CXXVI. *Le pur amour ôte la préſomption.* 153
CXXVII. *L'Amour ſans ſécurité.* ibid.
CXXVIII. *Captivité Chrétienne ſous l'Amour.* 155
CXXIX. *Perte de l'ame par l'amour.* 157
CXXX. *Sur le même ſujet.* ibid.
CXXXI. *L'Amour d'abandon.* 158
CXXXII. *Abandon de l'Amour pur à la volonté de Dieu.* 159
CXXXIII. *Ne ſe plaire que dans la volonté de Dieu.* 161
CXXXIV. *L'ame amante & abandonnée à Dieu.* 162
CXXXV. *Soupleſſe du pur amour.* 164
CXXXVI. *Amour enfantin, mais ſincere.* 165
CXXXVII. *Amour de l'enfance Chrétienne.* 166
CXXXVIII. *Comment l'humble agit avec Dieu.* 168
CXXXIX. *Bien de la petiteſſe.* 171
CXL. *Etat d'enfance Chrétienne.* 173
CXLI. *Sur le même ſujet.* 174
CXLII. *Soupleſſe de l'ame dans l'état d'enfance Chrétienne au milieu des ſouffrances.* 176
CXLIII. *Indifférence d'une ame ſimple.* 177
CXLIV. *Déſir d'une ame enfantine de voir Dieu aimé.* 178
CXLV. *Bonheur du pur Amour.* 180
CXLVI. *Sur le même ſujet.* 182

CXLVII. *Désir de quitter le* moi *pour passer en Dieu.* Pag. 183
CXLVIII. *Amour véritable après la perte du moi.* 185
CXLIX. *Heureuse perte du* moi. 187
CL. *Heureux oubli de soi.* ibid.
CLI. *Bonheur de l'ame morte à soi.* 189
CLII. *Abandon dans l'état de perte.* 191
CLIII. *Vie nouvelle après la mort.* 192
CLIV. *Routes par lesquelles Dieu mene une ame à la Vie Apostolique.* 193
CLV. *L'Amour tout seul.* 196
CLVI. *Soumission à la volonté de Dieu.* 197
CLVII. *Aimer Dieu pour Dieu même.* 198
CLVIII. *Repos dans le seul Amour-Dieu.* 200
CLIX. *Perte en Dieu.* 202
CLX. *Se perdre en Dieu. Amour du prochain.* 204
CLXI. *Je ne vis plus ; mais Jésus vit en moi.* Gal. II. v. 20. 206
CLXII. *Dieu seul.* 207

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & transports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CLXIII. *Dieu veut notre cœur tout entier.* 210
CLXIV. *Bonheur d'aimer Dieu avec foi & obéissance.* 211
CLXV. *Vivre pour aimer.* 213
CLXVI. *Toute puissance non soumise à l'Enfant-Dieu, n'est rien.* 214
CLXVII. *Pauvreté enfantine & Chrétienne.* 215
CLXVIII. *Vœux pour l'Amour désintéressé.* 216
CLXIX. *Perte du* moi. *Dieu seul.* 217
CLXX. *Ne regarder que Dieu, & non soi-même.* 218
CLXXI. *L'Amour pur, dégagé & secret.* 220
CLXXII. *L'Amour imperceptible & perdu en Dieu.* 221
CLXXIII. *Simplicité & largeur de l'Amour.* 223
CLXXIV. *Se résoudre à vivre.* 224
CLXXV. *Conduite d'abandon à Dieu.* 225
CLXXVI. *Abandon à la Justice de Dieu.* 227
CLXXVII. *Souplesse de l'amour.* 228
CLXXVIII. *Exhortation à l'abandon.* 230
CLXXIX. *Se laisser conduire à la Sagesse divine.* 231
CLXXX. *Abandon sans nul retour sur soi.* 232
CLXXXI. *Abandon pur & désintéressé.* 234
CLXXXII. *Bonheur & sureté de la perte en Dieu.* 236
CLXXXIII. *Pureté d'amour dans une ame morte à soi.* 239

CLXXXIV. *L'enfance ſpirituelle.* Pag. 240
CLXXXV. *Sur le même ſujet.* 242
CLXXXVI. *Aimer en enfant.* 243
CLXXXVII. *Etat d'enfance ſpirituelle accompagné de croix.* 244
CLXXXVIII. *Sur le même ſujet.* 246
CLXXXIX. *Simplicité enfantine avec Dieu.* 247
CXC. *Souffrances de Jéſus-Chriſt & celles d'une ame choiſie.* 249
CXCI. *Plaiſir à ſouffrir pour Dieu.* 250
CXCII. *Priere pour les enfans de Dieu.* 252
CXCIII. *Priere pour ſoi & pour le prochain.* 253
CXCIV. *Recevoir l'épanchement du cœur.* 255
CXCV. *Indifférence à aider aux ames.* ibid.
CXCVI. *Indifférence à tout ſous la conduite de Dieu.* 256
CXCVII. *Plaintes ſur le peu de correſpondance des bons mêmes.* 258
CXCVIII. *Délicateſſe de l'amour divin.* 260
CXCIX. *Croix de la Vie Apoſtolique.* 261
CC. *Croix de la Vie Apoſtolique.* 262
CCI. *Douleur du refus qu'on fait de la conduite de l'Amour.* 264
CCII. *Douleur de ne voir pas Dieu aimé, & qu'on n'enſeigne pas bien à l'aimer.* 267
CCIII. *Déſir que tous aiment Dieu.* 268
CCIV. *Inſtances à Dieu, pour qu'il ſe faſſe des amants.* 269
CCV. *Réſignation d'une ame Apoſtolique.* 270
CCVI. *On ſe rebute de la ſimplicité.* 271
CCVII. *L'ame demande ſecours pour l'Egliſe.* 272

CCVIII. *Dieu loué par les enfans.* Pag. 274
CCIX. *Plainte ſur le déchet des bons.* 275
CCX. *Souffrances pour le peu de correſpondence des bons même.* 276
CCXI. *Vœu pour la converſion des hommes.* 279
CCXII. *Complainte de ne pas voir fructifier à ſouhait la vérité.* 280
CCXIII. *Amour maternel pour les ames.* 282
CCXIV. *Sur le même ſujet.* 284
CCXV. *Sur le même ſujet.* 285
CCXVI. *Sur le même ſujet.* 287
CCXVII. *Enfans de Dieu inconnus au monde & à eux-mêmes.* 289
CCXVIII. *Comment profiter des inſtruments dont Dieu ſe ſert pour le bien des ames.* 290
CCXIX. *Croire par-deſſus les ſentimens.* 292
CCXX. *L'amour pur peu ſuivi.* 293
CCXXI. *Indifférence pour être employé à aider aux ames ou non.* 294
CCXXII. *Le malheureux* moi, *obſtacle à l'amour de Dieu.* 296
CCXXIII. *L'amour pur n'eſt point goûté.* 298
CCXXIV. *Ne point s'égarer des voies de l'amour pur.* 299
CCXXV. *Prieres ardentes pour le prochain.* 301
CCXXVI. *Sur le même ſujet.* 302
CCXXVII. *Sur le même ſujet.* 303
CCXXVIII. *Sur le même ſujet.* 305
CCXXIX. *Douleur ſur la perverſité des hommes.* 306
CCXXX. *L'ennemi cherche à ſemer la zizanie parmi le bon grain.* 307
CCXXXI. *Sur le même ſujet.* 308

CCXXXII. *Préſens efforts de Satan contre l'Amour.* Pag. 310
CCXXXIII. *Dieu réſiſte au ſuperbe & donne ſa grace à l'humble.* 312
CCXXXIV. *Vraie liberté. Etat du néant.* 315
CCXXXV. *Rareté des vrais enfans de Dieu.* 317
CCXXXVI. *Souhaits pour le régne de l'Amour.* 320
CCXXXVII. *Déſir, que Dieu ait & ſe raſſemble des Amateurs, par le moyen de l'oraiſon.* ibid.
CCXXXVIII. *Déſir ardent pour le régne de J. Chriſt.* 322
CCXXXIX. *Sur le même ſujet.* 324
CCXL. *Sur le même ſujet.* 325
CCXLI. *Jéſus-Chriſt viendra punir les méchans.* 327
CCXLII. *L'amour-propre ſera détruit.* 328
CCXLIII. *Venue de Jéſus-Chriſt vers ſon peuple.* 331



POESIES ET CANTIQUES SPIRITUELS

Sur divers ſujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANTIQUE PREMIER.

Vouloir indifféremment ce que Dieu veut.

AIR : *Branle de Metz*; ou, *Un berger tendre & ſincere.*

POURQUOI tant d'impatience
Dans la moindre affliction ?
Il faut entrer tout de bon
Dans la ſainte indifférence :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera nos vœux.

Quand on veut ce qu'il ordonne,
Notre plaiſir fait le ſien ;
Riche & content de ſon bien,
Toute choſe on abandonne :

Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera nos vœux.

Son bien n'eſt que pour lui-même,
Nous n'en voulons rien pour nous;
Comme careſſes ſes coups
Sont reçus du cœur qui l'aime :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera nos vœux.

Je prends plaiſir qu'il poſſéde
Tous les biens, & moi les maux :
Mes douceurs ſont les travaux;
Tout autre bien je lui céde;
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera mes vœux.

Il eſt grand, ſaint, adorable;
Et je ſuis un pur néant;
Je fais mon contentement
D'un état ſi miſérable :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera mes vœux.

Dieu toujours eſt immuable
Son bonheur ne peut changer;
Je ne cours aucun danger
Quoique mon ſort ſoit muable :
Voulant tout ce que Dieu veut,
Il exaucera mes vœux.

Je ſerai toujours conſtante
Dans ſon amour, dans la foi,
Si je ne veux rien pour moi,
Si de ſon amour contente,
Je ne cherche d'autre bien
Que de n'être & n'avoir rien.

Enfin qu'eſt-ce qui nous manque ?
N'avons-nous pas tout en Dieu !
Foible & pauvre en ce bas lieu
Tout mon bien eſt à la banque;
Je ne cherche aucun appui :
Il eſt ce qu'il eſt pour lui.

Si vous voulez quelque choſe
Ailleurs, allez le chercher;
Si mon Dieu ne vous eſt cher,
Vous-même en êtes la cauſe :
Vous ne trouverez qu'en lui
Votre force & votre appui.

Que mon cœur t'eſt redevable !
Tu l'inſtruis dans le ſecret;
Notre ame eſt le cabinet
D'un tréſor ineſtimable :
Le monde n'en connoit rien;
Et c'eſt ce qui fait ſon bien.

L'ame l'ignore elle-même :
On l'ouvre certain moment,
On le ferme promptement;
Car la Sageſſe Suprême,
Fait ſon jeu de le montrer,
Comme de le reſſerrer.

II.

Aimer Dieu ſeul.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

UN faux amour tient dans nos cœurs la place
De l'amour pur & déſintéreſſé :
Nous ne laiſſons point de lieu pour la grace;
Le cœur eſt plein, l'eſprit embarraſſé.

Toi qui fais le bonheur du cœur qui t'aime,
Tu n'as preſque point de fidele amant :
Chacun eſt plein de l'amour de ſoi-même
Et ne cherche que ſon contentement.

On n'en trouve point, Majeſté Suprême,
Qu'en ſe donnant totalement à toi :
Les faux plaiſirs ſont l'amertume même ;
On ne trouve le vrai que dans ta loi.

Un Dieu ſi grand, tout parfait, tout aimable,
Ne ſauroit-il donc fixer ton amour !
Que ton état, hélas ! eſt déplorable
En préférant la nuit à ce beau jour !

Brillant Soleil, l'homme fuit ta lumiere ;
Il ne ſauroit ſouffrir la vérité :
Comme un hibou il ferme ſa paupiere
Et ne peut l'ouvrir qu'en l'obſcurité.

Il nomme jour ſes profondes ténebres,
Se cache & ſe dérobe à ton beau jour :
C'eſt ainſi que font les oiſeaux funebres
Et l'homme qui mépriſe ton amour.

Amour ſacré, que ta délicateſſe
Charme celui qui te connoit un peu !
Tu ne ſaurois ſouffrir cette baſſeſſe
Qui préfére une idole à ce beau feu.

Tu veux chez nous la place toute entiere ;
Tu ne ſaurois ſouffrir de concurrent :
Il eſt juſte que la Beauté Premiere
Poſſéde ſeule le cœur de l'amant.

Peut-on en t'aimant aimer autre choſe !
Celui qui le fait, ne te connoit pas :
Et ſon amour propre eſt l'unique cauſe
Qui l'empêche de goûter tes appas.

O faux amour, ſource de toute peine,
Quand ſeras-tu banni de tous les cœurs ?
Quand n'auront-ils pour toi que de la haine ?
Je verrai lors la fin de mes douleurs.

III.

Adorer Dieu en eſprit & vérité.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

VENEZ mes chers Enfans, venez à la fontaine
Que mon divin Époux vous prépare en ce jour :
Vous pouvez y puiſer ſans peine
Et la petiteſſe & l'amour.

Ne vous arrêtez point aux citernes rompues,
Qui ne peuvent garder ni contenir les eaux ;
Celles de Jéſus-Chriſt dénuent
Elles adouciſſent les maux :

Il les promit, ces eaux, à la Samaritaine ;
Lui diſant que des flots jailliroient de ſon ſein,
Et qu'elle puiſeroit ſans peine
Dans les tréſors du Souverain.

Ce Dieu ſaint, pur Eſprit, veut que l'eſprit adore :
On ne peut l'adorer que dans la vérité.
Chercher d'autre moyen encore,
Seroit une témérité.

IV.

Dieu ſeul aimable.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours, nous devons les en croire.*

DIEU mérite lui ſeul nos vœux & nos louanges ;
C'eſt uſurper ſes droits que vouloir être aimé ;
On veut de tous du moins être eſtimé :
Mon Dieu fait bien comme on ſe venge.

Vous ſeul êtes puiſſant, juſte, ſaint, immuable;
Nous voulons occuper votre place en autrui:
C'eſt ce que fait l'homme rempli de lui.
Ingrat, dis moi, qu'as-tu d'aimable!

Toi, ſépulcre blanchi, ne couvrant qu'un ſquelette,
Chez qui la pourriture a détruit tous les traits.
Mon Dieu poſſéde ſeul tous les attraits,
Ingrat, qu'eſt-ce que tu ſouhaites!

V.

Dieu eſt le reſtaurateur de l'ame.

AIR: *Ami ne paſſons pas Creteil.*

SOURCE de lumiere & d'ardeur,
Venez dans le fond de mon cœur;
Daignez conſumer l'ame
De votre petit ſerviteur,
Par votre douce flamme.

Venez, ô mon Souverain Bien,
Venez, & faites de mon rien
Tout ce qui peut vous plaire;
Je ſuis ſans force & ſans ſoutien
Dans l'extrême miſere.

O mon Seigneur, vous ſavez bien
Que l'homme en ſoi-même n'a rien
Qui ne lui ſoit nuiſible:
Votre pouvoir eſt ſon ſoutien,
En maniere inviſible.

Rempliſſant l'intime du cœur
Vous verſez une douce ardeur,
Bienheureuſe lumiere,
Vous qui détruiſez le pécheur
Au juſte êtes proſpére.

Vous l'échauffez dans ſa froideur,
Et vous guériſſez ſa langueur,
Vous lavez ſa ſouillure;
Dans le froid vous êtes chaleur,
Dans ſa ſoif une eau pure.

C'eſt vous qui tariſſez ſes pleurs,
Le conſolez dans ſes douleurs;
Mort, vous êtes ſa vie:
Vous recompenſez ſes malheurs,
Rendant l'ame ravie.

VI.

Le ſeul Amour de Dieu eſt ſubſiſtant.

AIR: *Taiſez-vous ma Muſette.*

ENTONNONS le cantique
D'amour, de ſimple foi;
Quittons la fauſſe politique,
Qui fait qu'on s'occupe de ſoi.

Tout eſt paſſé, tout paſſe,
Et paſſera toujours;
Il n'en reſtera plus de trace,
Si ce n'eſt celles de l'amour.

Aimons, cher petit frere,
Aimons Dieu ſeulement:
Tout autre amour eſt téméraire,
Et même indigne d'un amant.

VII.

Jéſus ſeul aimable.

AIR : *Creuſons-nous un tombeau.*

AIMONS tous le Sauveur,
Puiſqu'il eſt ſeul aimable :
Donnons-lui notre cœur,
Rien n'eſt plus équitable ;
Qu'il mérite d'honneur,
Et qu'il eſt adorable !

Jéſus eſt glorieux,
Ah ! que j'en ſuis contente !
Quoiqu'il ſoit dans les Cieux,
Il ſouffre ſa ſervante :
Ses dons ſont précieux,
Ils paſſent mon attente.

Il poſſéde tout bien,
Et moi toute miſere :
Je n'ai point de ſoutien,
Je ne m'en ſoucie guere :
De reſter dans mon RIEN
Eſt mon unique affaire.

Je ne prens de plaiſir
Que dans ſa ſeule gloire :
Je n'ai point de déſir,
Si j'ai bonne mémoire ;
Vers lui vont mes ſoupirs,
Du moins j'oſe le croire.

Je vois ſa Majeſté
Brillante de lumiere ;
J'adore ſa beauté

Dans la ſource premiere ;
Et dans ſa vérité
J'ai ce qui peut me plaire.

VIII.

Voies & conduite de Dieu, aimables.

AIR : *On n'aime plus en nos forêts ;* ou,
Vous croyez faire un grand effort.

MON petit Maître a mille appas,
Je vous le dis en confiance :
Vous devez marcher ſur ſes pas,
Avec lui faire une alliance
Qui ſubſiſte éternellement ;
Vous agirez fort prudemment.

Le lâche me dit, je ne peux
Suivre ſa conduite adorable :
Je lui réponds, ſi tu le veux
Tu la trouveras fort aimable :
Elle n'a jamais de rigueur,
Si ce n'eſt pour un lâche cœur.

Le cœur amoureux de ſon Dieu
Trouve ſa rigueur ſi charmante
Qu'il veut tout brûler de ſon feu :
Et ſi cet amour le tourmente,
Son tourment eſt ſi ſavoureux
Que ce feu le rend bienheureux.

O vous qui venez dans ces lieux
Quittant un climat tout de glace,
Vous ne ſerez jamais heureux
Qu'en vous délaiſſant à la grace,
Qui conduira ſi bien vos pas
Que vous n'aurez plus d'embarras.

L'homme eſt toujours embarraſſé
Lorſqu'il veut ſe guider ſoi-même :
Du premier pas il eſt laſſé,
Sa peine lui paroit extrême :
Celui qui donne à Dieu ſon cœur
Eſt plein d'une nouvelle ardeur.

IX.

Ou Dieu, ou ſoi-même.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours, nous devons les en croire.*

JE te livre en ce jour à mon cher petit Maître,
Tu le verras bientôt armé contre le MOI ;
Il ne veut plus qu'on te trouve chez toi :
Choiſis, car tu ne dois plus être.

Tu recevois jadis des douceurs, des louanges ;
Mais avant qu'il ſoit peu tout va s'évanouir :
S'il fait du bien, il ſait auſſi punir
L'ingrat ſur lequel il ſe venge.

Si tu veux être à lui, va, quitte toi-même ;
Il ne ſauroit ſouffrir un partage, un milieu :
Il faut quitter ou toi-même, ou ton Dieu :
Choiſis, ce ſont les deux extrêmes.

X.

Aimer ou périr.

AIR : *Mon cher troupeau cherchez la plaine.*

QUE je plains le cœur inſenſible
Qui ſe dérobe à ta bonté !

Qu'il eſt à ſoi-même nuiſible,
S'écartant de ta volonté !

C'eſt lui qui ſe rend miſérable
Quand tu voudrois le rendre heureux :
Que ſon état eſt déplorable,
Quittant ton feu pour d'autres feux !

O feu tout rempli de délices !
O feu centre de notre cœur !
On te préfère des ſupplices
Qui me font trembler de frayeur.

Il faut, il faut que le cœur brûle
Du feu d'enfer, ou de l'amour :
Celui qui de l'amour recule,
Trouve l'enfer pour ſon ſéjour.

Si je diſois ce que je penſe ;
Je ne connois qu'un ſeul enfer,
Ni n'eſtime aucune ſouffrance,
Seigneur, que de ne pas t'aimer.

Fai de moi ce que tu veux faire ;
Je te veux aimer conſtamment :
Que l'amour pur ſoit mon ſalaire ;
Qu'il ſoit lui-même mon tourment.

Qu'à jamais ſon feu me dévore,
Quelque mal qu'il faille ſouffrir :
Je bénis l'amour, je l'adore ;
Que lui ſeul daigne me punir.

Doux amour, ma béatitude !
Divin amour, mon ſeul tourment !
Tourment qui ne peut être rude
Pour un tendre & fidèle amant.

Homme, qui te cherches toi-même,
Et qui ne cherches point ton Dieu,
Tu ne connois pas comme on aime :
Tu bruleras d'un autre feu.

Le feu que je veux & déſire,
Le ſeul que tu m'as préparé,
Brûle dans ton divin Empire :
Ah! qu'ailleurs il eſt ignoré !

C'eſt, cher Epoux, ce qui m'afflige :
Ta gloire eſt l'unique flambeau
Qui me conduit, & qui m'oblige
A montrer un pays nouveau.

Je parle amour; & l'on t'ignore :
Que ne reformes-tu les cœurs !
Qu'on t'aime & que chacun t'adore,
C'eſt le but où tendent mes pleurs.

Acheve, acheve de détruire
Ce qui s'oppoſe à ton amour :
Ah! daigne les eſprits inſtruire ;
Fais luire ſur eux un beau jour.

XI.

Dieu n'eſt point connu ni aimé.

AIR : *l'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

VENEZ petits oiſeaux ſous ce ſombre bocage ;
Et chantons à l'envi les louanges de Dieu :
Je cherche quelque antre ſauvage ;
Dieu n'eſt connu dans aucun lieu.

Les hommes d'apréſent lui font même la guerre ;
Ils ne peuvent ſouffrir qu'il ſoit l'unique appui :
J'ai parcouru toute la terre,
Pour trouver un cœur tout à lui.

On dit qu'on veut l'aimer, en aimant autre choſe ;
C'eſt beaucoup de ne pas les aimer plus que lui :
L'homme en cet amour ſe repoſe ;
En ſon œuvre il met ſon appui.

Je ne ſaurois donc plus vivre parmi les hommes ;
O mes chers oiſillons, vous me plaiſez bien plus :
L'amour dans le ſiécle où nous ſommes,
S'il eſt pur, paroît un abus.

Mon Dieu qui vous créa pour chanter ſes louanges,
Trouve en vous ſes deſſeins parfaitement remplis :
Uniſſons-nous au chœur des Anges ;
Louons-le avec ces purs Eſprits.

Je veux toujours aimer & bénir l'Amour-méme ;
Je le veux célébrer ſans fin par mes chanſons,
Et préférer l'amour ſuprême
A toutes leurs fauſſes raiſons.

Que n'ai-je mille cœurs, ô Seigneur de mon ame !
Je les employerois afin de vous bénir :
Si vous entretenez ma flamme,
Pourroit-elle jamais finir ?

L'amour pur & divin rend la flamme immortelle ;
L'objet eſt trop parfait pour ceſſer de l'aimer :
Ah ! elle devient éternelle,
Quand un Dieu nous a ſçu charmer.

Ceſſons de nous aimer nous trouverons la vie ;
Car notre propre amour nous conduit dans la mort :
Que notre ame ſoit affranchie
Du MOI par un ſi noble effort !

Que ne puis-je en tous lieux crier à tout le monde,
Qu'on ſe rend malheureux, qu'on doit vous ſeul aimer ;
Que cette Beauté ſans ſeconde
Eſt ce qu'on doit ſeul eſtimer !

Mais on ne me croit pas : que le cœur eſt volage !
On court inceſſamment après la vanité :
Ce n'eſt qu'en ce petit bocage,
Que je goûte la vérité.

XII.

Cœurs ingrats appellés à l'amour.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

L'Eclat de vos bontés, & celui de vos graces,
Devroit, mon cher Epoux, enlever tous les cœurs,
Mais ils redoublent leurs audaces,
Quand vous redoublez vos faveurs.

Cœurs ingrats, ſerez-vous à Dieu toujours rebelles ?
Ne vous rendrez-vous point à ſon attrait vainqueur ?
Vous êtes ſans ceſſe infideles,
Et ſuivez l'eſprit ſéducteur.

Faites de l'oraiſon l'heureuſe expérience,
Ecoutez Dieu parlant au fond de votre cœur ;
Par une ſimple obéiſſance
Vous parviendrez au vrai bonheur.

Lors découvrant en Dieu mille adorables charmes,
Qui font tout le bonheur de ſes Saints dans les Cieux,
Vous lui rendrez bientôt les armes :
Homme aveugle, ouvre un peu tes yeux !

Contemple ſa bonté, ſa longue patience :
Il te ſupporte, il t'aime, il te prévient d'enhaut ;
Tu le payes d'indifférence ;
Cœur ingrat, qu'eſt-ce qu'il te faut ?

Percée de douleur, je languis, je ſoupire
De voir qu'un Dieu ſi bon n'eſt preſque pas aimé.
Ah ! range-toi ſous ſon empire ;
Et tu ſeras bientôt charmé.

XIII.

Ce que Dieu exige de ſes Enfans.

AIR : *Songes agréables.*

Mon cher petit Maître
Qui me donne à vous,
M'apprend qu'il faut être
Humble, ſimple & doux ;
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans !

La foi, la ſoupleſſe,
Eſt tout ce qu'il veut :
Que la petiteſſe
Nous rend bienheureux !
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans.

Vertu trop ſévére,
Tu n'es pas pour nous ;
Notre divin Pere
Se montre jaloux
De ſes enfans,
Qu'ils ſoient obéiſſans.

Car le ſacrifice
Lui plait beaucoup moins :
L'ame ſans malice
Attire ſes ſoins.
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans !

Mais chacun veut vivre
Suivant ſon vouloir :
On ne ſauroit ſuivre

Ce divin pouvoir.
O mes Enfans,
Soyons obéiſſans.

XIV.

La puiſſance eſt à Dieu ſeul.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts*, ou ; *Que ces bergers vivent contens.*

A Dieu ſeul la gloire & l'honneur,
L'empire, la force & puiſſance !
Nous lui devons tout, notre cœur,
Une parfaite obéiſſance,
Comme au ſeul & ſouverain Bien ;
Car notre partage eſt le RIEN.

Vivez, régnez, mon cher Epoux,
Etendez par tout votre empire :
Qu'on n'adore & n'aime que vous,
Que pour vous notre cœur ſoupire.
Vivez & régnez, mon Seigneur,
Dans notre ame & dans notre cœur.

La force ſe renferme en vous ;
Tout le reſte n'eſt que foibleſſe :
L'empire n'eſt dû qu'à l'Epoux :
Notre ame devient larronneſſe,
Quand elle prétend autre bien
Que vivre & mourir en ſon rien.

La puiſſance eſt au ſeul Seigneur,
Et je bénis mon impuiſſance :
Car bien loin d'être uſurpateur,
Je me plais dans mon indigence ;
Et je n'aſpire à d'autre bien,
Que de n'être & ne vouloir rien.

Dieu

Dieu ſeul eſt grand, ſaint & parfait ;
Et l'homme n'eſt rien que miſere :
Il eſt à celui qui l'a fait ;
Mais par un déſir téméraire,
Il ſort bien ſouvent de ſon rien,
Afin d'uſurper quelque bien.

XV.

Toute gloire à Dieu ſeul, & rien à l'homme.

AIR : *La jeune Iris* : ou, *Gardez-vous bien, trop aimable jeuneſſe.*

J'AIME mon Dieu cent fois plus que moi-même ;
Je crois encor ne l'aimer point aſſez :
Pour aimer comme on doit l'Etre Suprême,
Il faut que tous les ſens ſoient ſurpaſſés.

Gloire de Dieu, tu parois étrangere ;
L'homme ne fait aucun compte de toi :
Lui le premier, toi toujours la derniere ;
C'eſt renverſer la raiſon & la foi.

La raiſon veut qu'étant cauſe premiere,
On te rende le plus ſublime honneur :
La foi s'aveugle auprès de ta lumiere
Faiſant, Seigneur, connoître ta Grandeur.

Cependant l'homme aveugle & téméraire,
Dément ſa foi, ſon eſprit, ſa raiſon ;
Il veut que ſa gloire aille la premiere,
Oſant faire avec Dieu comparaiſon.

Néant, néant, apprends à te connoître :
Dieu ſeul eſt tout ; tout le reſte n'eſt rien :
Quand il faudra vers ce grand Tout paroître,
En toi tu ne trouveras aucun bien.

O gloire, ô Dieu, puiſſance ſouveraine,
Quand viendras-tu montrer tout ton pouvoir!
Quand viendras-tu terraſſer l'ame vaine!
Alors elle connoîtra ſon devoir.

Que je paſſionne, ô Seigneur, ta gloire!
Si j'ai pour elle un zèle trop preſſant,
Je le dois, Amour, à cette victoire
Que tu remportas jadis ſur mes ſens.

Mes ſens, ma raiſon trouvent équitable,
D'être tous employés à ton honneur:
J'eſpere de n'être jamais capable
D'uſurper tes droits, ô Dieu, mon Seigneur.

O mon ame demeure anéantie;
Ne penſe jamais à ton intérêt:
N'aye plus de bien, d'honneur ni de vie;
Que Dieu faſſe de toi ce qu'il lui plaît.

Adore le décret de ſa Juſtice,
Aime ce qu'il ordonnera de toi,
Renonce à tout, demeure en ſacrifice;
C'eſt là le reconnoître pour vrai Roi.

XVI.

Notre rien *adore le* tout *de Dieu.*

AIR: *Les Folies d'Eſpagne*: ou, *Je ne ſaurois offrir à ma bergere.*

DIEU trois fois ſaint que tout mon cœur révere,
Ma miſere admire ta Sainteté:
Le foible, en toi trouve l'appui d'un Pere
Malgré ſon rien, s'il hait l'iniquité.

Mes ténebres font briller ta lumiere;
Mon menſonge fait voir ta vérité:

Même le corps redevenu pouſſiere
Rend ſon hommage à ton Eternité.

Ma pauvreté ſe perd en ta richeſſe,
Mon impuiſſance auprès de ta grandeur:
Ta force eſt le ſoutien de ma foibleſſe,
Et ton amour le plaiſir de mon cœur.

Il eſt content lorſque tout l'abandonne;
Plus il eſt dépouillé, plus il eſt bien:
Tout ce qu'il a, de bon cœur il le donne;
Il a tout ſitôt qu'il ne veut plus rien.

Je laiſſe aux grands la grandeur, la ſageſſe;
Car ta Sageſſe, ô mon Dieu, me ſuffit:
Toute grandeur céde à la petiteſſe,
Sitôt qu'un peu l'on connoît Jéſus-Chriſt.

Toute ſcience eſt un flux de penſée
Qui rend mauvais, loin de rendre meilleur:
L'ame n'en eſt que plus embarraſſée,
Et plus ſujette à tomber dans l'erreur.

Dieu ſaint, Dieu fort, c'eſt ta Toute-puiſſance,
Qui ſoutient ton foible & petit enfant:
Toi ſeul enfermes la magnificence;
Le reſte n'eſt qu'un ſonge décevant.

Tu renfermes le véritable Empire,
Tu poſſédes la Souveraineté;
L'orgueil eſt une ſource de martyre:
En toi le RIEN eſt plein de dignité.

C'eſt dans le RIEN qu'on te rend l'humble hommage
Que l'homme vain voudroit te dérober:
Si le NÉANT ne devient ſon partage,
Du plus haut faîte on le verra tomber.

Le RIEN n'appréhende point de deſcendre;
Il reſte dans l'étage le plus bas:
Tout l'Univers ſeroit réduit en cendre,
Que ſon cœur ne s'en ébranleroit pas.

XVII.

Repoſer en Dieu.

AIR *nouveau.*

HEUREUX qui, loin de tout le monde,
Goûte ſon Dieu dans une paix profonde !
Qui l'écoute, & parle à ſon tour
De la douceur de ſon amour !

Heureux qui s'oubliant ſoi-même,
Peut s'abîmer dans cet Etre Suprême !
Qui borne en lui tous ſes déſirs ;
Et dont lui ſeul fait les plaiſirs !

Heureux qui mort à toute choſe,
Vit en ſon Dieu, dans ſon ſein ſe repoſe ;
Sans avoir aucun ſoin pour ſoi,
S'abandonnant tout à ſon Roi !

O vous qui connoiſſez ma flamme,
Laiſſez toujours ainſi dormir mon ame,
Gardez-vous bien de l'éveiller,
Si mon Dieu la fait ſommeiller.

XVIII.

Contre l'amour intéreſſé.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

JE ne veux de mon Dieu ni faveurs ni bienfaits ;
Je ne puis vouloir que lui-même :
Il produit les déſirs parfaits ;
Le cœur penſe ainſi quand il aime.

Qui veut les biens de Dieu, n'eſt pas digne de lui :
Ce grand objet veut toute l'ame.
Ah, qui s'abandonne aujourd'hui !
Et qui veut brûler de ſa flamme !

Chacun veut de l'amour la paix & la douceur ;
On en abhorre l'amertume :
Point d'amour s'il n'eſt ſans douleur ;
A ſouffrir nul ne s'accoutume.

Mon Dieu mérite tout, tu ne fais rien pour lui ;
Et ſi tu veux la récompenſe.
„ Je ne puis marcher ſans appui ;
„ Je laiſſe là la Providence ".

Je ne puis plus ſouffrir ce diſcours inſolent :
Si j'étois maître de la foudre,
Je la lancerois à l'inſtant,
Pour réduire ces cœurs en poudre.

O vous, aimable Objet de mes chaſtes déſirs,
Ah, donnez-moi des cœurs dociles !
Qui finiſſent mes déplaiſirs,
Et rendent mes douleurs tranquilles.

XIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *Quatrains de Pibrac.*

DE l'intérêt chacun a de la honte ;
Si je vous ſers, dit-on, c'eſt par amour :
Mais pour mon Dieu l'on donne un autre tour ;
Cédez, amour ! que l'intérêt ſurmonte !

Aveuglement de tous tant que nous ſommes !
L'intéreſſé vers nous, paroit ingrat ;
Le pur amour vers Dieu, rend ſcélérat :
L'intérêt pour Dieu, l'amour pour les hommes !

De vous ſervir m'eſt une récompenſe,
C'eſt le diſcours qu'on tenoit autrefois :
L'homme animal pour l'homme a fait ces loix ;
Mais pour mon Dieu l'on veut qu'il s'en diſpenſe.

Les belles loix qu'invente le caprice !
Tout à mon Dieu je dois, à l'homme rien ;
Je l'aimerai comme ſouverain bien ;
Et Dieu qu'autant qu'il me ſera propice !

Il faut aimer juſqu'à l'ennemi même,
Quoiqu'il ne m'ait jamais fait que du mal :
Ne puis-je pas, par un amour égal,
Sans intérêt, dire à Dieu : Je vous aime ?

Non, d'intérêt mon cœur n'eſt pas capable ;
J'aimerai Dieu pour Dieu ſeul purement :
Que je périſſe en ce même moment,
Si d'intérêt je ſuis jamais coupable !

XX.

Contre les ruſes de l'amour-propre.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

N'ABANDONNE pas ta pauvre colombe
Entre les griffes du faux épervier ;
Ne permets pas que le ſimple ſuccombe,
Qu'il ne ſoit pas ſurpris du lévrier.

Ah ! défend-nous des cornes des licornes ;
Préſervez-nous des dents des lionceaux,
De ceux de qui la noirceur eſt ſans bornes ;
Défend des loups tant de petits agneaux.

Hélas ! mon cœur eſt comme à la torture
Lorſque je vois certains déguiſemens !
Le propre amour ſe met en cent poſtures,
Pour faire valoir tous ſes ſentimens.

XXI.

L'amour-propre & la Vérité, incompatibles.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

UN monſtre affreux eſt venu des bocages,
Qui m'a rempli de honte & de terreur :
Tous les oiſeaux ſuſpendant leurs ramages,
Etoient tranſis, & tomboient de frayeur.

Qu'eſt-ce qui peut vous cauſer ces allarmes,
M'a dit tranquillement un ſaint vieillard ;
Soyez en paix, & tariſſez vos larmes ;
Venez ſervir Dieu, Venez à l'écart.

Retirez-vous de l'embarras du monde ;
Ces monſtres-là ne vous feront plus peur :
Ayez pour Dieu cet amour ſans ſeconde
Qui le rendra maître de votre cœur.

Le croiriez-vous, que ce monſtre effroyable,
N'eſt que l'amour que vous gardez pour vous ?
Aimez le beau, l'uniquement aimable ;
N'ayez pour vous que haine & que courroux.

Vous ne verrez rien qui vous épouvante ;
Tout fleurira dans ces vaſtes déſerts :
Votre ame alors en paix & bien contente
Bénira Dieu, lui chantant de ſaints airs.

Que les plaiſirs de cette ſolitude
Ont de douceur & de tranquillité !
C'eſt là qu'on fait cette admirable étude
De contempler la ſimple vérité.

Elle ſe découvre à nous elle-même,
Elle ſe montre dans ſa nudité :
Rien ne nous cache ſa beauté ſuprême ;
Le cœur qui la goûte en eſt enchanté.

O vérité, que par-tout l'on ignore,
O vérité, délices de l'eſprit,
O vérité, que j'aime & que j'adore,
Reçois mon cœur & ce petit écrit.

XXII.

La Vérité & l'amour pur, rebutés & acceptés, de qui.

AIR : *Enfarinez bien votre tête :* ou, *L'autre jour je m'apperçus en ſonge.*

O Pur Amour que l'on ignore,
O chaſte & ſimple vérité,
Que l'homme a de témérité
De vous combattre ! Et plus encore,
Il vous étouffe entierement :
Ah, le menſonge eſt triomphant !

D'où vient, ô Vérité Suprême,
Qu'ayant même force que Dieu,
Vous ne trouvez preſque aucun lieu
Où l'on vous écoute & vous aime ?
C'eſt que vous n'entrez dans le cœur
Qu'avec l'opprobre & la douleur.

Le mépris qui vous accompagne,
Fait que tout le monde vous fuit ;
Le cœur par la gloire ſéduit
Ne veut point de cette compagne :
Ah, l'amour pur coûte trop cher,
Perſonne n'en veut approcher !

Que mon cœur lui ſerve de trône
Malgré les ennuis, les douleurs,
Malgré ſa foibleſſe & ſes pleurs,
Malgré le tourment qui l'étonne,

Et ſans jamais ſe rechercher
Quoique l'amour lui coute cher.

XXIII.

Dévotion propriétaire.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

On ne te traite point en Dieu,
Souverain Auteur de mon ame :
On ne brûle point de ton feu ;
Si quelquefois on te reclame,
Ce n'eſt que pour nos intérêts,
Pour ta ſeule gloire jamais.

Ou l'on t'offenſe impudemment,
Ou bien dévôt propriétaire
Entêté de ſon jugement,
De ſa pratique volontaire :
Cet or n'eſt pas de bon aloi,
Il eſt indigne de mon Roi.

Nulle ſimplicité de cœur,
Aucun déſir de la ſouffrance,
Point de charité, de douceur,
Ni de repos de conſcience ;
Le trouble & l'agitation
Compoſent la dévotion.

XXIV.

L'œil malin, & l'œil ſimple.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

Vous vous laſſez, Seigneur, & votre patience
Dans ce tems de péché va changer en fureur ;
Au crime on donne récompenſe,
Et pour la vertu la douleur.

Tous les cœurs corrompus ne ſongent qu'à nous nuire,
Meſurant vos enfans ſur leur corruption ;
Ils leur font ſouffrir le martyre
Par leur fauſſe accuſation.

Le cœur ſimple ne voit que du bien dans ſon frere,
Il n'imagine pas qu'il veuille faire mal ;
Et le jugement téméraire
Eſt loin de ce cœur tout royal.

Mais le cœur corrompu corrompant toute choſe,
Aux bonnes actions donne un très-mauvais tour :
Les maux que ſa malice cauſe,
Tomberont ſur lui quelque jour.

Un œil bien épuré voit toute choſe pure,
Un œil ſimple & candide eſt toujours lumineux ;
En fuyant l'humaine nature
Il a la lumiere des Cieux.

Hélas ! que l'œil malin cauſe de peine aux autres !
Ainſi que la vipére il verſe ſon venin.
Enſeignez-nous comme aux Apôtres,
Ce que c'eſt que cet œil malin.

La ſource de tous maux & de toute injuſtice,
Qui nous fait approuver en nous tous les péchés,
Pour en trouver avec malice
En ceux qui ſont plus détachés.

Si, comme dit Jéſus, on ſe jugeoit ſoi-même,
Que nous ſerions touchés de notre propre erreur,
Implorant la Bonté Suprême
Pour l'attirer ſur notre cœur !

Nous ne ſongerions plus à juger notre frere,
N'ayant que du mépris pour ce que nous faiſons ;
Et connoiſſant notre miſere
Sous lui nous nous abaiſſerions.

La vraie humilité fait cas de tout le monde,
Elle ne voit que ſoi digne de tout mépris ;
Et ſi l'on l'abimoit dans l'onde,
Son cœur n'en ſeroit pas ſurpris.

Croyant tout mériter, de rien il ne ſe fâche,
Il eſt toujours rempli de reſpect pour autrui ;
Jamais ſon cœur ne s'y attache
Que pour s'édifier en lui.

Il n'y voit que du bien regardant toutes choſes
De ce côté parfait dont l'humble charité
Enviſage toutes les cauſes :
Il eſt alors en vérité.

XXV.

Vraie dévotion du pur Amour.

AIR : *La jeune Iris ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

O cher Époux, je me livre ſans feinte
A tous les coups qui tomberont ſur moi :
Ils ne ſauroient donner aucune atteinte
Qui ne plaiſe à l'amant de mon grand Roi.

Un vrai amant ne compte point pour peine
Les tourmens même les plus rigoureux :
S'il fuit la croix, que ſon amour eſt vaine !
S'il l'aime, il peut bien ſe dire amoureux.

Quand on ſe plaint de la moindre ſouffrance,
Que notre cœur eſt indigne de Dieu!
On le poſſéde par la patience:
Qui ſouffre bien, ah que pur eſt ſon feu!

Tous les dévots pleins de délicateſſe
Comptent pour beaucoup les moindres travaux:
Quoique zélés, ils font voir leur molleſſe;
En ſe laiſſant abattre aux moindres maux.

Leur propre vouloir qui toujours ſubſiſte,
Donne le branle à leur dévotion;
Auſſi pour peu qu'à quelqu'une on réſiſte
Vous les voyez tout en émotion.

Il faut aller à toutes les Egliſes;
Être dévots, c'eſt courir en tout lieu:
Qui ne fait pas comme eux les ſcandaliſe:
Ils ſe croient les ſeuls amis de Dieu.

O pur amour, que ce que tu (*a*) fais faire
Eſt éloigné de ces dévotions!
Tu nous conduis par une route amere;
Et tu combats nos inclinations.

La propre volonté n'eſt point admiſe;
Tout ce qui vient par elle te déplait:
Une dévotion ſimple & ſoumiſe
Sera pour toi toujours pleine d'attraits.

Ne rien vouloir que ce que Dieu nous donne,
Ne rien avoir & demeurer contents,
Qu'à tout ſouffrir notre cœur s'abandonne;
C'eſt le caractere des vrais amants.

Sans intérêt ſervir ce que l'on aime,
Qu'on ſoit récompenſé par la douleur,
Qu'on ſe haiſſe & mépriſe ſoi-même;
Ah! c'eſt l'amant digne de ſon Seigneur!

(a) *ou* fais.

XXVI.

Contre la ſageſſe des prudens du ſiecle.

AIR: *La paix & la ſolitude.*

ON croyoit me rendre ſage,
On l'auroit aſſez voulu:
Mais c'eût été grand dommage,
C'eſt pourquoi l'on ne l'a pû.
Que je ſuis bien!
Je veux reſter dans mon rien!

Je n'envie point la ſageſſe,
Qu'on me laiſſe mon butin!
L'enfance & la petiteſſe
Sont à préſent tout mon bien:
Je ne veux rien,
Que chacun garde le ſien!

Un jour la ſage Michole
Diſoit au ſaint Roi David:
Avec votre danſe folle
Vous vous mettez en crédit:
Ah! qu'il fait bon
Voir un Roi comme un boufon!

David lui dit: Je veux être
Encor cent fois plus petit,
Je veux devant tous paroître
Mépriſable & ſans eſprit:
Ah! le grand bien
Que Dieu ſoit TOUT & moi RIEN!

En connoiſſant ma baſſeſſe
Je réhauſſe ſa grandeur:
Je veux, par ma petiteſſe,

Par l'humilité du cœur,
N'être plus rien;
Afin qu'il ſoit tout mon bien.
„ Des ſervantes mépriſables
„ A découvert vous ont vu;
Devant l'Arche redoutable
Je veux bien paroître nud,
Et n'être rien;
Dieu ſeul deviendra mon bien.
Ton orgueil inſupportable
Détruira tes deſcendans;
Jamais autour de ta table
Tu ne verras tes enfans:
Ta vanité
Fera ta ſtérilité.

XXVII.

Contre la fauſſe prudence.

AIR: *Songes agréables.*

O fauſſe prudence,
Folle vanité!
Quelle eſt ta ſcience!
La témérité!
O quel appui
Le ſage trouve en lui!
Il s'eſtime ſage;
Et je n'en crois rien:
Tout ſon avantage
Eſt l'ombre du bien.
O cher Époux,
Arrache-nous de nous!

Cent fauſſes démarches
Fait l'homme prudent:
Mais ſi tu ne marches
Non plus qu'un enfant,
Tu n'en fais pas,
Dieu te porte en ſes bras.
Hommes téméraires,
Que vous êtes fous,
Si vous oſez croire
De vous garder tous!
Un petit vent
Abat l'homme prudent.
L'enfant ſe dégage
De ſes mauvais pas;
Il a l'avantage
D'être entre les bras
De ſon Amant,
Et ſe rit du prudent.

XXVIII.

Folie des gens du monde.

AIR: *Mon cher troupeau*: ou, *Reveillez-vous.*

JE veux ce qui te glorifie:
Pour moi je ne puis rien vouloir:
En tout tems je me ſacrifie,
Et me ſoumets à ton pouvoir.
Si quelquefois je m'intéreſſe
Aux événemens d'ici bas;
C'eſt qu'ils démontrent ta Sageſſe:
Hors de là je n'y penſe pas.
Je regarde comme mon frere
Celui qui ſuit ta volonté;

Je n'ai de patrie & de mere,
Qu'où je trouve de l'équité.

Lorſque les hommes ſe déchirent,
Que je plains leur aveuglement!
Voulant accroître leur empire,
Ils ſe creuſent un monument.

Je fuis touché de leur folie:
Au lieu de ſe donner à toi,
Ils ſuivent en tout leur manie;
Et leur fureur leur ſert de loi.

La vanité qui les gouverne
A commencé dès le berceau;
Les dominant en ſouveraine
Elle les conduit au tombeau.

Toujours pleins de leur propre gloire,
Ne ſongeant qu'à leurs intérêts,
Lorſqu'ils remportent la victoire
Ils s'en donnent tout le ſuccès.

Loin de voir ta main vengereſſe,
Qui punit par eux nos forfaits;
On attribue à ſa ſageſſe
De nous avoir ainſi défaits.

XXIX.

Aimer Dieu, ſe haïr ſoi même.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

DIVIN Amour, doux centre de ma vie,
Sans toi, ſans toi je reſte dans la mort:
C'eſt toi qui m'as de douleur affranchie,
Et c'eſt toi qui dois terminer mon ſort.

Si je ne meurs d'amour, fais que j'en vive;
Je ne puis être un inſtant ſans t'aimer:
Fais

Fais qu'en tout tems, en tous lieux je te ſuive,
Par tout ce que la juſtice a d'amer.

O pur amour, tout le monde t'ignore!
On ne connoît que le propre intérêt:
Celui qui t'aime & qui ſe hait, t'adore;
C'eſt, mon Seigneur, le culte qui te plaît.

Aimer Dieu & s'aimer eſt tromperie:
L'amour ſuppoſe le renoncement;
Ne pas aimer Dieu, c'eſt idolâtrie,
Et c'eſt s'aimer ſoi-même ſeulement.

Seigneur, qui t'aime en vérité t'adore;
Qui s'aime trop, s'idolâtre à ſon tour:
Te dirai-je ce que je penſe encore,
L'homme ne s'aime pas d'un bon amour.

Pour s'aimer il faut ſe haïr ſoi-même;
C'eſt là le ſeul moyen de ſe ſauver;
Après ſoi l'on traîne un malheur extrême,
Que l'on ne verra que pour l'éprouver.

Rend à ton Dieu ce que l'amour exige;
Et tu verras qu'il doit ſeul être aimé;
Je regarde l'homme comme un prodige,
Qui s'eſt lui-même à tous maux condamné.

Tous biens ſont renfermés dans l'amour même;
Tous les malheureux ſont privés d'amour:
Souffrir par amour eſt le bien ſuprême
Un jour ſans amour eſt un mauvais jour.

XXX.

Aimer la petiteſſe.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

AIMONS la petiteſſe;
Elle nous porte en Dieu:

Dieu, ſeul; nous, pauvreté, foibleſſe :
Le RIEN eſt notre propre lieu.
Mais l'ame audacieuſe
Veut ſe faire valoir :
Dieu contre cette ame odieuſe
Semble armer ſon divin pouvoir.
D'abord il la terraſſe ;
Elle ne paroît plus :
Il détruit d'un coup ſon audace,
Et tant de vouloirs ſuperflus.
Le RIEN rien n'appréhende ;
Il ne peut plus tomber :
Le RIEN jamais rien ne demande ;
Car il n'a rien à demander.

XXXI.

Se laiſſer dénuer & ſe renoncer.

AIR : *La bergere Nanette.*

JE voudrois faire entendre
A tous mes chers enfans,
Qu'ils ne doivent plus tendre
Qu'au parfait dénûment.
Sitôt que la ſéchereſſe
De près les preſſe,
Bientôt deſſus leur pas
Ils retournent, hélas !
Toujours dans l'inconſtance,
Aucune fermeté ;
Une fauſſe prudence
Tient leur cœur arrêté ;
On craint, ſi l'on ſe délaiſſe
A la Sageſſe,

De perdre ſon appui :
C'eſt le mal d'aujourd'hui.
Chacun a pour ſon œuvre
Un grand attachement ;
Nul ne veut être pauvre,
On craint le dénûment :
On veut poſſéder & vivre ;
Mais il faut ſuivre
Jéſus nud ſur la croix,
Juſqu'aux derniers abois.
Renoncez-vous vous-même,
Nous a dit Jéſus-Chriſt :
C'eſt le ſigne qu'on m'aime ;
Et que le Saint Eſprit
Poſſéde toute votre ame,
Et que ſa flamme
Conſumera bientôt
Vos plus ſecrets défauts.

XXXII.

Imiter Jéſus-Chriſt par l'abandon à la force de Dieu.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

JÉSUS eſt le chemin, la vérité, la vie,
Qu'il faut ſuivre par-tout, & toujours l'écouter,
Il doit auſſi lui ſeul nous animer.
Grand Dieu, c'eſt mon unique envie.
Quittez tout, dit Jéſus, renoncez à vous-même,
Chargez-vous de la croix, & marchez après moi :
Mon joug eſt doux, agréable eſt ma loi
Pour qui ſe hait autant qu'il m'aime.
Si j'ai quitté les Cieux & le ſein de mon Pere,
Pour venir épouſer les mépris, les douleurs ;

Si je me ſuis chargé de tes langueurs,
Dis-moi, qu'eſt-ce que tu dois faire ?

Il eſt juſte, Seigneur, qu'à toi l'on s'abandonne ;
Qu'on aime le mépris, qu'on ſouffre la douleur :
Mais tu connois le foible de mon cœur,
Grand Dieu, fais ce que tu m'ordonnes.

Je me connois, Seigneur, c'eſt pourquoi j'appréhende
De m'égarer croyant accomplir ton vouloir ;
Car notre cœur ſe laiſſe décevoir :
Grand Dieu, fais ce que tu demandes.

Tu nous donnes, Seigneur, le vouloir & le faire :
Que pouvons-nous ſans toi que tomber chaque jour ?
Oſons-nous bien compter ſur notre amour ?
Grand Dieu, c'eſt à toi de tout faire.

XXXIII.

L'Amour pur & d'abandon.

AIR : *Ah, que l'amour paroît charmant !*

QUE mon divin Maître eſt charmant !
Ne lui viendra-t-il point d'amant ?
Si j'en ai de l'empreſſement,
Ce n'eſt que pour ſa gloire ;
Car je ne veux aſſurément
Qu'elle pour ma victoire.

Ah, que l'homme a peu de raiſon
Lorſqu'il condamne l'abandon !
S'il en avoit goûté le don,
Qu'il ſeroit à ſon aiſe !
Il n'eſt rien que cela de bon :
Tout le reſte nous peſe.

Le néant, le mépris de ſoi,
Le pur amour, la ſimple foi,

Le feroient vivre comme un Roi,
Même dans la ſouffrance :
Mais il ne connoit d'autre loi
Que ſon indépendance.

Lorſqu'il croit être en liberté,
Il eſt dans la captivité ;
Il ne ſent pas la vérité,
O l'horrible eſclavage !
Reçois en toi la charité,
Si tu veux être ſage.

Point d'amour, point de liberté ;
Sans Dieu tout eſt captivité :
On goûte en lui la vérité ;
O bienheureux échange !
Car la divine charité
D'un Démon fait un Ange.

Quand on aime Dieu purement
On goûte un doux raſſaſiment :
Tout y plaît, même le tourment.
Adorable juſtice !
Vous changez en contentement
Le plus affreux ſupplice.

Vous avez peu de ſerviteurs,
Que n'enlevez-vous tous les cœurs !
Faites-vous des adorateurs
Par l'effet de vos charmes :
Triomphez promptement des cœurs,
L'amour n'a que trop d'armes.

XXXIV.

Le cœur ſouple & enfantin.

AIR : *Songes agréables.*

QUE veut ta Sageſſe (*a*),
De mon pauvre cœur ?
Je veux la ſoupleſſe,
Et non la roideur :
C'eſt à ce prix
Qu'on connoit qui je ſuis.

Je hais la prudence,
La ſévérité :
Que j'aime l'enfance
Et la pauvreté !
C'eſt à ce prix
Qu'on connoit qui je ſuis.

Que la petiteſſe
A pour moi d'appas !
Fais que la foibleſſe
Ne t'étonne pas.
Ah, la roideur
Ne peut plaire à mon cœur !

Que l'obéiſſance
Soit tout ton bonheur :
Car la réſiſtance
Me fait de l'horreur.
Ah, la roideur
Ne peut plaire à mon cœur !

Une vie auſtere
Te paroit un bien :

(*a*) *Autrement* Hauteſſe.

Elle a ſon ſalaire ;
Et je n'en dis rien :
Mais un enfant
Fait mon contentement.

Une eau congelée
Ne s'écoule pas ;
Une ame fixée
Ne ſe répand pas.
Ah, pour l'amour
Il faut qu'elle ait ſon cours.

L'amour ne poſſéde,
Et n'eſt le vainqueur
Que de qui lui céde
Son ame & ſon cœur :
C'eſt à ce prix
Qu'on connoit qui je ſuis.

La Bonté ſupréme
Porte entre ſes bras
Un enfant qui l'aime :
Sitôt qu'il eſt las,
Il trouve en lui
Sa force & ſon appui.

Que l'homme eſt à plaindre
Qui croit m'honorer
A force de craindre,
Et ſe tourmenter !
Un pauvre enfant
Me plaît infiniment.

Je veux qu'à ma mode
On ſache m'aimer ;
Toute autre méthode
Ne me peut charmer :
Un pauvre enfant
Me plaît infiniment.

Dans le nouvel âge
La ſimplicité

Aura l'avantage
Sur l'auſtérité :
Le Paradis
C'eſt d'être bien petits.

Nous doutons peut-être
Quel eſt le vouloir
De mon divin Maitre ?
Il nous l'a fait voir :
Soyez enfans,
Dit-il, en tous les tems.

Il a voulu naître,
Ce divin Epoux,
Il voulut paroître
Enfant avec nous,
Pour nous montrer
Qu'il falloit l'imiter.

Fi de la ſageſſe,
Fi de la grandeur !
Chere petiteſſe,
Tu charmes mon cœur :
Le Paradis
C'eſt d'être bien petits.

XXXV.

Changement des cœurs par l'abandon à Dieu.

AIR : *Roulette.*

VEUX-TU de l'oraiſon
Faire l'expérience,
Du parfait abandon,
De l'amoureux ſilence ;
L'eſprit ſe ferme,

Le cœur s'ouvre entierement :
Alors la foi ſera ferme,
L'aimé poſſédant l'amant.

Mon Seigneur & mon Dieu
Que j'aime & que j'adore,
Cherchez donc quelque lieu
Où l'on vous aime encore :
Mon petit Maitre,
Faites-vous des cœurs nouveaux,
Où l'on vous puiſſe connoître
Et vous aimer ſans défauts.

Ne ſoyez plus qu'un cœur,
Qu'un eſprit, & qu'une ame ;
Vous n'avez qu'un Seigneur,
Vous brûlez d'une flamme :
La petiteſſe
Vous donnera l'union ;
La véritable ſageſſe
Fera votre liaiſon.

Différens ſentimens
Altérent la tendreſſe,
Et les raiſonnemens
Détruiſent la ſageſſe :
Mon divin Maitre
Peut lui ſeul vous la donner ;
Et changer votre propre être
Afin de le dominer.

XXXVI.

Rareté de l'abandon à Dieu.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

OU ſont les enfans, cher Epoux,
Qui ſe livrent à vous ſans feinte ;

Qui ſe ſoumettant à vos coups,
Ne forment pas même une plainte;
Et qui ſous le poids des douleurs
Trouvent le repos de leurs cœurs?

„ Ce ſont ceux qui n'aiment que moi,
„ Sans s'intéreſſer pour eux-mêmes,
„ Me ſuivant dans l'aveugle foi:
„ Ce ſont ceux qui m'adorent, m'aiment
„ Sans rechercher leur intérêt,
„ Ne penſant qu'à ce qui me plaît".

Hélas! on ſe cherche toujours,
On craint toujours de ſe méprendre,
On ne ſuit point le même cours,
On remonte, on veut ſe défendre;
Loin de s'abandonner à Dieu,
On veut retourner en ſon lieu.

Si l'on ſavoit s'abandonner,
Et qu'on eût un peu de courage,
Dieu viendroit en peu couronner
Notre abandon & ſon ouvrage;
Il nous conduiroit par la main
De l'amour pur & ſouverain.

XXXVII.

Souffrir & s'abandonner à Dieu.

AIR: *Les bergeres de Maintenon.*

JE ne ſaurois m'empêcher de vous dire,
Mon cher ami, que le plus dur martyre,
Eſt le vrai bien pour quoi mon cœur ſoupire.

On craint la croix; on la fuit avec peine:
Certains dévôts n'ont pour elle que haine;
Le moindre mal les accable & les gêne.

Mais, cher ami, ne faiſons pas de même:
Souffrons, mourons ſous le Vouloir Suprême;
Lors nous ſaurons ce qu'on peut quand on aime:

L'amour ſacré donne au cœur la conſtance,
Lorſqu'il veut bien l'accabler de ſouffrance:
Car la douleur produit la patience.

Il faut ſouffrir ce que l'homme barbare
D'un cœur malin en ſecret nous prépare:
Supportons-nous lorſque l'eſprit s'égare.

Il faut ſouffrir nos extrêmes miſeres,
Dans notre eſprit mille choſes contraires,
De notre cœur les déſirs téméraires.

En reprimant conſtamment ſon audace,
N'attendons rien de nous, mais de la grace:
Diſons, Seigneur, que faut-il que je faſſe?

Il faut ſouffrir de Dieu la dure abſence,
Qu'il éprouve en tout tems notre conſtance,
Attendre de lui la perſévérance.

Il faut ſouffrir ſouvent notre impuiſſance,
Malgré nos maux vivre dans l'eſpérance,
Et ſe tenir dans l'humble dépendance.

Nous ne pouvons que gâter ſon ouvrage:
C'eſt nous qui faiſons chez nous le dommage;
L'eſprit malin y fait moins de ravage.

Divin Amour, renverſe toute choſe,
Fais qu'en toi ſeul toujours le cœur repoſe,
Perds-nous enfin dans la Premiere Cauſe.

Divin Amour, ah! daigne nous inſtruire:
Sans toi le cœur peut ſe laiſſer ſéduire;
Il s'égare lorſqu'il veut ſe conduire.

Il ſe croit bien aux mains de ſa prudence;
Il ne veut point ſuivre la providence:
Auſſi n'a-t-il point la perſévérance.

On marche bien ſitôt qu'on s'abandonne :
Dieu dont l'amour ne délaiſſe perſonne,
Veut que le cœur entierement ſe donne.

Celui qui prend encor ſoin de ſoi-même,
Se donne-t-il à cet Etre Suprême ?
Sait-il aſſez comment Dieu veut qu'on l'aime ?

Apprenez-nous, mon cher Maître, de grace,
Comment on doit éviter cette audace ?
„ Il faut un cœur où je me ſatisfaſſe.

„ Je ne me plais que dans la ſimple enfance,
„ La pauvreté & l'humble obéiſſance :
„ Je ne ſaurois ſouffrir la réſiſtance.

„ Je veux qu'on ſoit petit, ſimple & ſincere ;
„ Qu'on ſe repoſe ; & qu'on me laiſſe faire :
„ Sitôt qu'au cœur je parle on doit ſe taire.

„ C'eſt moi qui ſeul veux agir dans les ames ;
„ C'eſt moi qui les trouble, puis qui les calme :
„ Je veux enfin les brûler de ma flamme ".

Ah ! fais, Amour, fais ce que tu commandes :
Je ne puis rien : que ma foibleſſe eſt grande !
Ah, donne-moi ce que tu me demandes !

XXXVIII.

Pour être à Dieu il faut aimer la croix.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

MON petit Maître a mille & mille charmes :
Que ne puis-je être à lui juſqu'au trépas ?
Qui pourroit ne lui pas rendre les armes,
Sinon celui qui ne le connoit pas ?

Il veut un cœur petit, humble, ſincere ;
Que ſon amour n'ait aucuns intérêts :

Et que toujours occupé de lui plaire
Il ſoit ſoumis en tout à ſes arrêts.

Si l'on veut être en tout au petit Maître,
On fait trop peu pour qu'il nous prenne à ſoi,
Si l'on ne laiſſe détruire ſon être ;
Que notre ame eſt indigne de mon Roi !

Pour être ainſi quittez votre ſageſſe,
Livrez-vous à jamais au pur néant :
Cher N. vous aimez trop votre richeſſe,
Et ne pratiquez point le dénûment.

La voix de Dieu s'eſt faite aſſez entendre
Dans le ſecret au fond de votre cœur :
Mais pour la mort vous n'avez rien de tendre ;
Et la croix vous a rempli de terreur.

XXXIX.

Ne ſe ſouſtraire à la peine.

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

SI dans la peine plus étrange
Vous ne trouvez nulle douceur,
Ne prenez point le change ;
Ce ſeroit une erreur,
A l'amour qui ſe venge
De dérober ſon cœur.

En vain l'on change de demeure,
Eſpérant de trouver un port :
La loi qui veut qu'on meure
Doit conduire à la mort :
La ſouffrir tout-à-l'heure
Eſt le plus heureux ſort.

Si cette loi vous ſemble dure,
Si vous n'y pouvez conſentir,

Si chez vous la nature
Pouſſe quelque ſoupir,
En vain à la foi pure
Croyez-vous parvenir.

Celui qui veut Dieu pour lui-même,
Regarde comme un attentat
Dans ſa douleur extréme
De changer ſon état :
La volonté ſuprême
Veut un FIAT ; FIAT.

XL.

Les opprobres & les ſouffrances ſont les plaiſirs des amans de Jéſus.

AIR : *Ah! que l'amour paroit charmant.*

IL eſt vrai, mon divin Epoux,
Que les hommes qui ſont à vous
Sont haïs, rebutés de tous ;
On n'en fait aucun compte ;
On les regarde comme foux,
Et chacun en a honte.

C'eſt ce que vous avez prédit,
Ce que l'Evangéliſte écrit,
Que les Apôtres nous ont dit :
Ils étoient tout de méme ;
Mépriſés, ſans aucun crédit,
Dans un rebut extréme.

Mais le Roi de tous les amans
N'eſt-il pas mort dans les tourmens,
Contredit du peuple & des grands,
Traité comme un infâme ?
Ce fut là les contentemens
Du Sauveur de mon ame.

Il faut donc faire nos plaiſirs
De ce qui combat nos déſirs :
Abimé dans les déplaiſirs
On goûte des délices ;
On rit en pouſſant des ſoupirs
Au milieu des ſupplices.

Je ne veux plus penſer à moi,
Je ne veux penſer qu'à mon Roi :
Car c'eſt le propre de la foi,
De s'oublier ſoi-même ;
Et de n'avoir plus d'autre loi
Que le Vouloir Suprême.

XLI.

Juſtice de Dieu, aimable.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

L'HOMME ſe plaint en vain, grand Dieu, de ta rigueur :
Ta Juſtice n'eſt point ſévere :
Elle ſait charmer le bon cœur,
Qui la reçoit comme d'un Pere.

On ne ſouffriroit rien, ſi loin de réſiſter
On s'abandonnoit ſans réſerve ;
Et qu'on voulût bien la porter
Sans ſe donner aucune trêve.

Mais notre propre amour attire ſon courroux :
Celui qui la ſert ſans feintiſe,
Trouve qu'en elle tout eſt doux :
Plus tu frappes, plus on la priſe.

On ſait qu'elle punit pour nous combler de biens ;
C'eſt par ſon ſoin qu'on reſtitue
A Dieu tant d'indignes larcins,
Qu'on vouloit cacher à ſa vue.

Toujours fidele à Dieu, tu punis le pécheur,
Pour le tirer de ſon offenſe :
Tu tâches de changer ſon cœur,
En inſpirant la pénitence.

Lorſqu'on eſt arrêté par la proprieté,
Tu redoubles tes purés flammes :
Tu fais ſentir ta dureté,
Afin de purifier nos ames.

L'amour-propre ne peut compâtir avec toi ;
Il faut qu'il te céde la place.
Tu le punis, mais en grand Roi,
Meſurant aux douleurs ta grace.

Si je quitte le MOI, je trouve ſa faveur ;
Elle eſt alors béatitude :
Elle charme & remplit le cœur ;
Pour nous elle n'a rien de rude.

Juſtice, tout mon cœur ſe ſoumet à tes coups ;
Quand on aime ils ſont adorables :
Tu fléchis de Dieu le courroux ;
Eſt-il rien de plus délectable ?

XLII.

Juſtice divine, aimable pour Dieu.

AIR : *Petite abeille ménagere.*

JUSTICE de mon divin Maître,
Qui te nourris de tes rigueurs,
L'amour par toi nous fait connoître
Ce qu'on doit au Souverain Etre.
Honorons-le par les douleurs,
Car il mépriſe les douceurs.

Tu trouves, divine Juſtice,
Chaque jour un nouveau tourment :
Je ne vois ſorte d'exercice,
Juſques au plus affreux ſupplice,
Que tu n'inventes à tout moment
Afin d'affliger ton amant.

Plus aimable qu'on ne peut dire ;
Plus obſtinée en ta rigueur,
Sans que ton douloureux martyre
Faſſe déſerter ton empire :
C'eſt à qui donnera ſon cœur,
Pour l'immoler à ta fureur.

XLIII.

Converſion ſouhaitable du pécheur obſtiné, par les rigueurs de la juſtice divine.

AIR : *De Birene ;* ou, *Où êtes vous Birene mon ami.*

C'EST à ce jour, cher Époux, cher Amant,
Que l'on verra ta divine juſtice
Par un ſévére & ſoudain châtiment
Renverſer le pécheur avec ſon vice.

C'eſt à ce jour que l'homme ſcélerat
Aura recours à ta miſéricorde :
Son cœur ſoumis ſous la main qui l'abat,
Ne verra plus dans ſon ſein de diſcorde.

On ne te connoit, on ne t'aime point,
Toi dont l'amour eſt plein de tant de charmes,
Frappe, frappe, & chacun ſera témoin
De ſa douleur ainſi que de ſes larmes.

Tu marques trop de bonté, de douceur,
Le cœur ingrat ſans t'aimer en abuſe :
Fais-lui ſentir l'excès de ta fureur
Qu'il reſte accablé ſans chercher d'excuſe.

Comment peut-il excuſer ſes forfaits,
Lui qui cent fois ta grace a mépriſée!
Fais-voir de cet hypocrite les faits,
Que ſa honte ſerve à tous de riſée.

Ah reduis-le dans le dernier mépris,
Que ſa crainte devienne ſalutaire,
Que ſes remords, ſes ſoupirs & ſes cris
Faſſent ſentir qu'il te connoit pour Pere.

XLIV.

Heureux ceux que la Juſtice Divine purifie!

AIR: *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tend.*

ENVOIE dans nos cœurs ta très-pure lumiere;
Et nous conſerve en toi, mon adorable Époux.
Donne-nous cet amour ſi ſuave & ſi doux,
Et ne nous punis pas dans ta juſte colere.

Nous aimons, ô Seigneur, ta divine Juſtice;
Mais nous craignons encor les traits de ta fureur:
Ta colere t'éloigne enfin de notre cœur;
La Juſtice te rend à nos douleurs propice.

Juſtice de mon Dieu, ah! ſois-nous favorable:
Ne nous pardonne rien, afin qu'au dernier jour
Nous nous trouvions enfans de ton plus pur amour;
Et daigne nous punir, deviens inexorable.

Ceux que ſans épargner tu rends purs ſur la terre,
Seront preſqu'aſſurés d'être conduits aux Cieux:
Je ſais que ce ſont ceux qui t'adorent le mieux
Pour leſquels tu paroîs rigoureux & ſévere.

Il n'en eſt pas ainſi de la fureur divine,
Qui laiſſe le pécheur dans la proſpérité;
Il abonde de bien, de bonheur, de ſanté,
Et ſe trouve engraiſſé d'une avare rapine.

Il ſe croit déja ſaint lorſque tout lui proſpere;
Chacun lui fait la cour, & dit du bien de lui:
Mais le pauvre a Dieu ſeul pour ſon unique appui;
Il lui tient lieu de biens, de bonheur & de pere.

C'eſt en Dieu ſeulement qu'il trouve ſon refuge:
Il aime ſa rigueur, il veut ſon jugement;
Et lorſqu'il eſt percé d'un trait plus véhément,
Il ne reclame point contre ſon divin Juge.

La frayeur de la mort quelquefois l'environne:
Il ne ſe dément point dans ſon pur abandon;
Et puiſque de lui-même il fit à Dieu le don,
Il trouve encor pour lui la Juſtice trop bonne.

Il ſouffre ſa rigueur en action de grace;
Il ſoutient tout ſon poids; il eſt humble & conſtant:
Et ſans vouloir ſortir de ſon profond néant,
Il eſt petit ſans fard, courageux ſans audace.

Il ſait que n'étant rien, il te doit toute choſe
Et qu'il faut ſe ſoumettre à tes décrets divins;
Il ne retire point ſon ame de tes mains,
En t'aimant comme fin & comme unique cauſe.

Qui préſume de ſoi, grand Dieu, t'eſt plus contraire
Que le plus grand pécheur, qui connoit ſon forfait,
Et qui reçoit ta grace ainſi qu'un grand bienfait,
Qui craint avec raiſon l'effet de ta colere.

Mais le préſomptueux, qui ſe conduit ſoi-même,
Et qui rend ſa raiſon arbitre de ſa foi,
Qui ſuit ſon propre eſprit comme ſa ſeule loi,
Attire contre lui le bras du Dieu ſuprême.

Il veut juger de tout: qu'il ſe juge ſoi-même;
Il le fait, il eſt vrai, mais d'un inégal poids;
Il meſure le pauvre aux plus ſévéres loix,
Et n'a pour ſon péché qu'une indulgence extrême.

Que je ne craigne point tout ce que tu veux faire
De moi ni dans le tems, ni dans l'éternité;

Que toujours partiſan de ta juſte équité,
Je laiſſe entre tes mains la peine ou le ſalaire!

Préſerve-moi, Seigneur, de tous les deux extrêmes;
De l'inſolente audace, ainſi que de la peur:
Puiſque je ſuis à toi, grand Dieu, de tout mon cœur,
Fais qu'humble ſous tes coups, j'aie l'amour ſuprême.

Si la peur me ſaiſit, je dois ſouffrir ſans peine
De m'en voir aſſaillir ſans vouloir me l'ôter:
Je dois la ſoutenir; & je dois ſupporter
Le poids de ton amour, & le poids de ta haine.

XLV.

L'Amour déſintéreſſé.

AIR: *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

SEIGNEUR, on ne te connoit guere;
Si l'on te cherche, ce n'eſt que pour ſoi:
On ignore ce grand myſtere
De l'amour, de la pure foi.

Il te faut chercher pour toi-même,
Il faut t'aimer d'un amour ſouverain:
Le cœur eſt parfait lorſqu'il t'aime
Sans vouloir d'intérêt humain.

Il faut que tout il abandonne
Soit pour le tems, ſoit pour l'éternité;
Voulant que ta juſtice ordonne
De ſon ſort dans ton équité.

XLVI.

Sur le même ſujet.

AIR: *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer?*

IL n'eſt rien que le pur amour,
Qui ſoit digne de Dieu, ni qui puiſſe lui plaire:
Je ſerois mille fois trop indigne du jour,
Si je n'aimois ce grand Dieu ſans ſalaire.

Que chacun cherche l'intérêt,
Je n'en ſaurois trouver que dans ce qui l'honore:
Mes vœux & mes déſirs ſeront rendus parfaits,
Si tout mon cœur l'aime ſeul & l'adore.

Croyons-nous ſavoir l'adorer,
Si l'on ne l'aime pas au-deſſus de ſoi-même?
C'eſt s'aimer plus que lui, c'eſt le déshonorer,
Si ce n'eſt pas ſans intérêt qu'on l'aime.

Qu'eſt-ce que le propre intérêt?
Se préférer à Dieu; c'eſt une idolâtrie;
C'eſt le vouloir pour ſoi; c'eſt haïr ſes décrets:
Peut-on l'aimer avec cette manie?

Cependant cet homme orgueilleux
Oſe accuſer d'erreur l'amour chaſte & fidéle:
D'un mauvais argument il eſt ſi glorieux
Qu'il inſulte les beautés éternelles.

Il ne ſent point la vérité;
Il ne connoit point Dieu, l'aveugle & miſérable:
Il ne ſe conduit plus que par la vanité,
Otant à Dieu ce qu'il a d'admirable.

Rien n'égale ſa Majeſté:
C'eſt un Être Parfait; il eſt le ſeul aimable:
Rien n'eſt beau hors de lui: car il eſt la beauté:
Tout dérive de ce Tout adorable.

Que dois-je aimer ou bien haïr ?
Je dois aimer mon Dieu, & me haïr moi-même :
Ne penſer qu'à lui ſeul, l'aimer & le bénir ;
N'avoir pour moi rien qu'un mépris extrême.

XLVII.

Aimer Dieu pour Dieu même.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne ſuis point ſurpris quand je vois les mortels
Contre l'amour pur & fidéle ;
Eux qui, ſe dreſſant des autels,
Se croient leur fin éternelle.

S'ils connoiſſoient de Dieu la grace & la beauté,
S'ils ſavoient bien ce qu'il mérite,
Auroient-ils la témérité
De blâmer l'amour gratuite ?

Toujours rempli de ſoi pourroit-on s'élever
Si fort au-deſſus de ſoi-même,
Pour aimer & pour contempler
En elle la Beauté Suprême ?

Que l'amour gratuit a de charmes pour moi !
Ce grand Dieu m'aime ainſi lui-même.
L'amour s'épure par la foi ;
Je veux aimer Dieu comme il m'aime.

Je ne puis rien pour lui ; il a tout fait pour moi :
Mais il m'a formé pour ſoi-même.
Ce qu'il demande je lui dois
Comme au Tout, comme au Bien Suprême.

L'homme deſſus la terre & l'Ange dans les Cieux,
Voulant égaler leur Principe
Devinrent pervers, odieux ;
A leurs crimes je participe.

Sitôt qu'avec mon Dieu je fais comparaiſon,
L'amour-propre de moi s'empare,
Je l'aime par réflexion,
Et je ſuis l'objet le plus rare.

Ah ! que l'homme eſt ingrat qui t'aime pour tes biens !
Qu'aime-t-il ſi ce n'eſt ſoi-même ?
Lorſque tu briſes ſes liens,
Il balance s'il faut qu'il t'aime.

Il régle ſon devoir par ſes biens, ſes plaiſirs ;
Il ſe ſéduit quand il t'adore :
Il eſt l'objet de ſes déſirs,
Et prétend quelque grace encore !

Venez, Amour divin, verſez-vous dans les cœurs,
Apprenez-leur la loi ſuprême :
Dieu mérite ſeul nos ardeurs ;
C'eſt pour lui ſeul qu'il veut qu'on l'aime.

XLVIII.

Aimer Dieu purement.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

JE voudrois être tout à vous,
O Jéſus, mon divin Époux,
Sans égard à moi-même ;
Recevant l'amer & le doux
De cette main que j'aime.

Je hais cette diſtinction
De douceur & d'affliction :
Tout eſt de même ſorte
Au cœur qui ſans réflexion
Suit l'Amour qui l'emporte.

Je ne vois que retour ſur ſoi ;
Ah ! nul n'eſt en propre à mon Roi ;
Nul ne le laiſſe faire :
Chacun ne connoit de la foi
Que l'eſpoir du ſalaire.

Seigneur, on ne vous aime pas ;
On ignore vos doux appas :
C'eſt l'amour à la mode,
Qu'être heureux ſans ſuivre vos pas ;
Chacun s'en accommode.

Aimer ſans chercher ſon bonheur,
Il n'en eſt preſque aucun, Seigneur ;
On veut des récompenſes :
C'eſt ainſi que le ſerviteur
Sert ſelon les finances.

Pour l'homme, ce ſervice eſt bon ;
Pour mon Seigneur, je dis que non ;
Je fais ce qu'il mérite :
Je veux le ſervir pour ſon Nom ;
Du reſte je le quitte.

S'il veut bien ſe ſervir de moi,
Ah ! je lui conſacre ma foi !
C'eſt trop de récompenſe,
Que de ſervir un ſi grand Roi ;
C'eſt là mon eſpérance.

Je le veux ſervir par amour,
Sans en eſpérer un retour :
Que ma fortune eſt grande !
L'aimer juſqu'à mon dernier jour,
Eſt ce que je demande.

Chacun compte ſes actions ;
La plupart ſe croient fort bons,
Et leur amour extréme :
Leurs feux ſont de petits brandons
Qui s'éteignent d'eux-mêmes.

Je veux un amour grand & fort,
Qui ſe trouvant près de la mort
Sans ſoutien, ſans défenſe,
Reçoive ce terrible ſort
Comme une récompenſe.

XLIX.

L'amour doit outrepaſſer tout.

AIR : *Mon cher troupeau.*

LUMIERE pure, inacceſſible,
Dieu de Dieu, ſeul Etre Parfait,
Verbe opérant, ſource inviſible,
Vous êtes engendré, non fait.

O vous qui rempliſſez notre ame
De la plus pure & chaſte ardeur,
Et qui la mettez dans le calme,
Vous lui cachez votre ſplendeur.

Vous êtes ſon centre & ſa vie,
Qu'elle ne peut voir ni toucher :
Elle vous eſt aſſujettie,
Et paſſe en vous ſans vous chercher.

Plus elle demeure immobile,
Sans déſirs, ſans empreſſement,
Plus notre ame eſt ſimple & tranquille,
Plus elle eſt à vous purement.

L'amour veut de la reſſemblance :
Dieu ſimple dans ſon unité
Nous communique ſa ſcience,
Dans l'une & ſimple vérité.

Sa lumiere eſt d'autant plus pure,
Que l'eſprit n'en découvre rien :

Les ſens, non plus que la nature,
Ne pénetrent pas ce grand bien.

Dans une obſcurité profonde
Le pur amour fait ſon ſéjour :
Plus l'obſcurité nous inonde,
Et plus brille le pur amour.

Amour, fuiriez-vous la lumiere,
Vous clarté, vous toute chaleur ?
„ Je hais la lumiere étrangere,
„ Qui n'eſt qu'amuſement, qu'erreur.

„ Je me plais d'éclairer une ame
„ Qui ne veut point d'autre clarté
„ Que celle de ma pure flamme,
„ D'autre feu que ma charité.

„ Celui qui veut quelque lumiere,
„ Quelque goût, quelque ſentiment,
„ Eſt loin de la ſource premiere,
„ Et ne peut être mon amant.

„ Je veux une ardeur ſi parfaite,
„ Qu'elle amortiſſe tous plaiſirs ;
„ Ainſi que l'entiere défaite
„ De tout vouloir, de tous déſirs ".

Je comprends, ô Grandeur Supréme,
Un peu ce que vous méritez :
Celui qui s'aime encor ſoi-même,
Eſt indigne de vos bontés.

Il faut ſurpaſſer toutes choſes,
Afin de parvenir à vous :
O l'unique Cauſe des cauſes,
Qui s'aime eſt digne de courroux.

Chantons donc la magnificence
De ce Dieu ſi grand & ſi fort :
Montrons-lui notre dépendance
Par le plus généreux effort.

Celui qui ſe quitte ſoi-même
Fait l'effort le plus généreux ;
Aimant Dieu comme il veut qu'on l'aime,
Dieu méme vient combler ſes vœux.

L.

Amour d'unité & de conformité.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JÉSUS les ſiens enſeignant à la Cène,
Leur dit à tous : Vous mes petits enfans,
Retenez bien cette loi ſouveraine :
Il faut m'aimer bien au-deſſus des ſens.

Paſſez en moi ; apprenez tous ma voie ;
Je paſſerai moi-même en votre cœur :
Je vais chez vous répandre cette joie
Immuable & non ſujette à l'erreur.

C'eſt ce contentement que rien au monde
Ne vous ſauroit ni donner ni ravir :
Il eſt de moi, c'eſt une paix profonde,
Pour la goûter il faut à moi s'unir.

O Pere ſaint, ton Fils te glorifie :
Sois toujours grand, ſaint, juſte & glorieux.
C'eſt pour ceux-ci que je me ſanctifie ;
En déſirant que tu ſois ſaint en eux.

Accorde, accorde à mon amour extrême,
Qu'ils ſoient un comme nous ne ſommes qu'un :
Fais-les paſſer en nous, Beauté Supréme,
Que nous ſoyons tous conſommés en un.

Je veux qu'ils participent à ma gloire,
Mais non qu'ils uſurpent ta Sainteté :
Je leur donne aujourd'hui mon ſang à boire,
Pour les inſtruire de ta vérité.

Mes petits enfans ſuivez votre Pere ;
Quelques-uns m'ont ſuivi ſur le Tabor :
Mais vous me ſuivrez tous ſur le Calvaire ;
Je ſerai honoré par votre mort.

LI.

Unité d'amour.

AIR : *Dirai-je mon Confiteor.*

L'AMOUR unit ſi fort les cœurs,
Et rend les ames ſi conformes !
Mêmes deſſeins, mêmes ardeurs :
Le Seigneur en lui les transforme ;
De tous il fait une unité,
Et les conſomme en charité.

Il ne faut conſerver le MOI ;
Il ne faut faire aucun partage :
Nous abîmant dans notre Roi,
Nous trouverons cet avantage
De ne vivre plus que d'amour,
Sans moyens & ſans nul détour.

Si l'on pouvoit bien concevoir
De l'UN l'adorable myſtere,
Où l'on perd tout propre vouloir,
Et cet amour propriétaire,
Pour ſe mouvoir au gré du vent
De l'Eſprit Saint, juſte & puiſſant !

Mais nous tenons, ſans le ſavoir,
A quantité de bonnes choſes ;
Nous conſervons notre pouvoir :
Il faut d'autres métamorphoſes,
Afin que Dieu ſoit ſeul en nous ;
Car il eſt un Dieu fort jaloux.

Amour à qui ſeul j'appartiens,
Qu'on t'appartienne auſſi de même ;
Plus de vouloir, plus de ſoutien :
Se laiſſant à celui qu'on aime,
On trouve ſon contentement
A n'avoir plus de mouvement.

C'eſt cette parfaite unité
Que Jéſus demande à ſon Pere :
Lorſqu'on eſt mis en vérité,
Le cœur ne veut plus de ſalaire ;
Dieu ſeul ſaint, juſte & glorieux,
Le rendra toujours bienheureux.

LII.

L'Amour conſtant.

AIR : *Aimons juſqu'au trépas.*

AIMONS juſqu'au trépas,
L'amour pur nous y convie :
Hélas, ſi l'on n'aimoit pas
Que ſeroit-ce de la vie !
Ha, perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

Amour ſaint & divin,
C'eſt toi ſeul que je reclame :
Si je n'étois en ta main,
Ah, que deviendroit mon ame !
Ah ! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

Dieu ſait ſe faire aimer,
A ſon feu je m'abandonne :
C'eſt lui qui ſçut l'allumer,
Que ſa charité fut bonne !

Je perdrai plutôt le jour
Que de perdre ſon amour.

LIII.

L'amour ſuffit.

AIR : *Avez-vous des procès ſans fin.*

QUAND j'aime Dieu de tout mon cœur,
Rien ne me peine dans la vie :
Il faut meſurer notre ardeur
Au bonheur d'être aſſujettie.

Si je voulois changer d'état,
Si je veux quelque choſe au monde,
Traitez-moi comme un ſcélérat
Qui dans ſon propre ſens abonde.

Vous ſavez bien ce qu'il me faut,
Et je ne le ſais pas moi-même ;
Vous voyez quel eſt mon défaut :
Ah, que tout périſſe, & que j'aime !

LIV.

L'Hirondelle, emblême de l'ame amante.

AIR : *La bergere Nanette.*

QUE j'aime l'hirondelle,
Qui m'apprend mon devoir !
Je dois faire comme elle,
Si j'en ai le pouvoir :
On ne lui voit jamais faire
Deſſus la terre

Qu'un moment de ſéjour ;
Elle vole toujours.

Lorſqu'elle ſe repoſe,
C'eſt au milieu de l'air ;
Sans manger autre choſe,
Que ce qu'on voit voler :
Car enfin ſa nourriture
Et ſa pâture
Ne croit point dans nos champs.
Elle vient au printems.

L'été elle y ſéjourne,
Abhorrant les frimats ;
Quand le Soleil retourne,
Elle va ſur ſes pas.
Nous devons faire de même
Fuir à l'extrême
De faire un long ſéjour
Ailleurs que dans l'amour.

Que notre nourriture
Soit de faire oraiſon ;
Fuyons de la nature
Le dangereux poiſon :
Faiſons comme l'hirondelle,
Toujours fidelle,
A ſuivre du Soleil
Son regard ſans pareil.

Si quelquefois la terre
La reçoit ſur ſon dos,
C'eſt lorſqu'elle veut faire
Un nid à ſes oiſeaux :
Si ce n'étoit ſa couvée,
Haut-élevée,
Elle ne voudroit pas
Sur terre faire un pas.

Quittons-en la demeure,
C'eſt un mortel ſéjour,

Pour aller à toute heure
Nous guinder dans l'amour :
Quittons le froid & ſa glace ;
Et que la grace
Nous mene à chaque inſtant
Vers le Soleil levant.

LV.

Hors de l'Amour tout eſt menſonge.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

LORSQU'EN mon Dieu notre ame eſt tranſportée,
Elle tranſporte auſſi tout avec ſoi :
Rien ne peut plus la tenir arrêtée
Perdant en Dieu ſon amour & ſa foi.

O pur amour ; c'eſt où tu menes l'ame :
Tu la conduis, & la perds en ſa fin.
O trop tranquille & généreuſe flamme,
Heureux celui qui te loge en ſon ſein !

Si ſon chemin eſt rempli de ténebres,
Il trouve en toi ſon bonheur, ſa clarté :
Sans toi tout n'eſt que triſte, que funebre,
Toi ſeul communiques la vérité.

Hors toi je ne vois qu'erreurs, que menſonges ;
Tout eſt égarement & fauſſeté :
Plaiſirs, honneurs, vous n'êtes que des ſonges ;
Le vrai ſe trouve dans la charité.

LVI.

Exhortation au pur & ſimple Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

VENEZ mes chers Enfans, venez-vous abîmer
Dans cet Être incompréhenſible ;
Votre cœur eſt fait pour l'aimer :
Fuyez le diſtinct, le ſenſible.

Vous devez bien plutôt vous éloigner de vous :
Sans vous, rien ne ſeroit nuiſible :
La grace porte en vain ſes coups,
Votre cœur eſt inacceſſible.

Donnez-vous tout à Dieu, aimez-le purement ;
Laiſſez ce malheureux VOUS-MÊME :
De Dieu l'on ne peut être amant
Que par un dénûment extrême.

On ne peut être à lui que par le pur amour ;
Lui ſeul produit la petiteſſe :
L'enfance ſait faire ſa cour ;
Mais il hait la fauſſe ſageſſe.

LVII.

Voie au pur Amour.

AIR : *Si vous me permettez de vous voir à toute heure ;* ou, *L'agréable printemps ranime la nature.*

SI vous voulez aimer Dieu d'une amour parfaite,
Il faut, mes chers Enfans une entiere défaite,
De tout ce qu'on appelle & le MIEN & le MOI,
Sans quoi vous ne pourrez jamais plaire à mon Roi.

Si vous voulez choiſir d'autres routes plus belles,
Vous deviendrez bientôt à l'amour infidelles;
Vous quitteriez le TOUT pour poſſéder le RIEN;
Et vous appelleriez ce RIEN un plus grand bien.

Si le RIEN eſt un bien, c'eſt l'amour qui l'opére;
Mais ce n'eſt pas le RIEN où l'on veut ſe complaire.
L'amour ſaint, l'amour pur, eſt un amour jaloux,
Qui vient dans notre cœur pour nous bannir de nous.

Chercher ailleurs l'amour, ce n'eſt qu'une folie.
Qui compte de l'avoir, il doit perdre ſa vie,
J'entends tous les moyens qui le font vivre en ſoi,
Pour ſe laiſſer guider à l'amour par la foi.

LVIII.

Attraits & communications de l'Amour.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

MON Dieu, come l'aiman, lorſqu'il touche le cœur
Lui donne une vertu ſecrete;
Et quelque choſe de moteur
Qui meut les cœurs & les arréte.

Il attire en ſecret un grand nombre de cœurs
Avec une force incroyable;
En fait des vrais adorateurs,
Et leur montre le ſeul aimable.

Il eſt vrai que longtems le terreſtre élément
Leur fait une cruelle guerre;
Mais le cœur touché de l'aiman
Détruit à la fin cette terre.

Quand l'eſprit dégagé s'unit avec ſon Dieu,
Il ne ſouffre plus de mélange;
Il eſt ſéparé par le feu,
Et devient pur ainſi qu'un Ange.

Lorſque le cœur eſt pur, il entend l'autre cœur
Dans un myſtérieux ſilence;
Il lui communique une ardeur
Pleine de paix ſans véhémence.

Quand on eſt pénétré de ce premier aiman,
Notre ame devient toute pure;
Le corps ne fait plus de tourment,
Tout ſéparé de la nature.

Ainſi que le Soleil par ſa vive clarté
Pénétre le corps diaphane;
De même en nous l'amour ſacré
Pénétre & bannit le profane.

Il faut donc pour un tems ſouffrir & ſoutenir
Le poids de notre corps fragile;
Dieu peut de notre ame bannir
Ce qui n'eſt ni pur ni tranquille.

Le cœur ſimple & tranquille épure enfin le corps
Et le reduit dans l'innocence:
Ce que ne peuvent nos efforts,
Se fait par la toute puiſſance.

Deux eſprits épurés, deux cœurs ſans mouvemens,
En ſe pénétrant s'illuminent;
Dégagés de tous ſentimens
(*a*) Rien de créé ne les termine.

Mais juſqu'à ce moment il faut ſe ſupporter,
Il faut reſſentir ſa miſere:
Soyez ſimple pour écouter
La voix d'un Epoux & d'un Pere.

L'imparfait ſe perdra dans un ſacré repos,
Vous ne ſentirez que la grace:
L'amour pur par ſes doux pavos
Effacera toute autre trace.

(*a*) *Ou* Les biens créés ne les terminent.

Vous ne trouverez plus que Dieu dans votre cœur,
Toute l'humanité bannie ;
Et ſur vous l'eſprit ſéducteur
N'étendra plus ſa tyrannie.

Votre cœur trop étroit ne ſauroit recevoir
Ce que l'amour lui communique ;
Mais un jour le divin pouvoir
Vous le rendra béatifique.

Allez-donc ſimplement ſans crainte & ſans détour
Dans l'entier oubli de vous-même :
Dieu vous donnant le pur amour
Vous fera ſentir qu'il vous aime.

LIX.

Effets victorieux de l'Amour divin.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

AMOUR pur & divin, que rien ne peut éteindre,
Plus jaloux que l'enfer, & plus fort que la mort,
La chair, le monde, avec tout leur effort,
Amour, ne ſauroient te contraindre.

Perſécuté de tous il obtient la victoire ;
Rien ne peut l'arrêter, ni ſoins, ni tems, ni lieu :
Il paſſe tout pour ſe joindre à ſon Dieu ;
Amour, on ne veut pas te croire.

Les plus grands déplaiſirs, des eaux la multitude,
Ne t'éteindront jamais, divine CHARITÉ :
Dedans nos cœurs tu mets la vérité :
Amour, quelle eſt ta quiétude !

Ce ſont les paſſions qui troublent le doux calme
Que le divin amour opère au fond des cœurs ;
Ce ſont elles qui comme ſéducteurs,
Amour, t'enlévent de notre ame.

C'eſt toi qui des péchés couvres la multitude ;
Dieu ne les connoit plus, ils ſont évanouis :
De notre cœur ſitôt qu'on te bannit,
Amour, on eſt en ſervitude.

Mais ce qui plus te nuit, eſt la prudence humaine ;
Elle ne peut ſouffrir une ſi noble ardeur :
Crains, me dit-elle, & laiſſe ta hauteur ;
Hélas, que tu me parois vaine !

Je conſerve chez moi cette troublante crainte,
Qui de la ſageſſe fut le commencement.
L'amour l'ouït ; & lui dit bruſquement :
J'en veux la fin ; ceſſe ta plainte.

Par la crainte, il eſt vrai, s'introduit la ſageſſe ;
Mais l'amour eſt ſa fin, ſa conſommation :
Laiſſe-moi là ; c'eſt mon élection :
L'amour fait tenir ſa promeſſe.

C'eſt lui qui perd en Dieu, qui rend pure notre ame,
Il en détruit le mal, il y forme le bien ;
Sans lui je n'ai ni pouvoir ni ſoutien :
Amour, brûle-moi de ta flamme.

Qu'on appelle cent fois ma flamme audacieuſe ;
Je ne veux que l'amour, qu'il ſoit maître de tout :
S'il m'entreprend, pour en venir à bout
Lui ſeul ſuffit, je ſuis heureuſe.

LX.

Nulle liberté que dans l'Amour pur.

AIR : *Quoique vous ſoyez adorable.*

C'EST le pur amour qui m'engage :
Depuis qu'il me tient ſous ſa loi,
Je ne diſpoſe plus de moi ;
Je ſuis libre dans l'eſclavage.

Tant que l'on demeure à ſoi-même,
Une dure captivité
Nous ſouſtrait à la vérité :
Il n'eſt pas ainſi quand on aime.

Toujours libre, toujours contente,
On ne déſire rien pour ſoi :
Nous régnons avec notre Roi ;
Et l'amour remplit notre attente.

Ah ! que je plains le cœur de l'homme,
Qui cherche ailleurs quelques plaiſirs !
Rien ne peut remplir ſes déſirs :
Il eſt toujours comme en un ſomme.

Tous les plaiſirs ne ſont qu'un ſonge,
Qui ſéduiſent l'eſprit humain :
Ah ! s'il goûtoit l'amour divin,
Il en connoîtroit le menſonge.

Mais ſe laiſſant toujours ſéduire,
En recherchant ce qui le perd ;
Le bonheur qui lui fut offert,
Quoique grand jamais ne l'attire.

Hélas, que cette ame eſt à plaindre
Qui s'abandonnant à l'erreur,
Ne connoit pas le vrai bonheur,
Et ne tâche pas de l'atteindre !

Rien cependant n'eſt plus facile :
Tout conſiſte dans le vouloir,
Car Dieu lui donne le pouvoir,
Sitôt que ſon cœur eſt docile.

LXI.

L'Amour ſans crainte, mais non ſans humilité.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE ne connois plus que l'amour,
Je ne puis marcher par la crainte ;
Dès que j'habitai ſon ſéjour
De lui mon ame fut atteinte :
Si vous voulez quelqu'autre bien,
Cherchez-le & ne m'en dites rien.

Vous dites marcher ſûrement ;
Je n'entre point dans votre affaire,
Contente d'aimer purement
Je n'y connois point de myſtere :
Tout ce que je ſais c'eſt l'amour,
L'amour pur, l'amour ſans retour.

„ Craignez & tremblez de terreur,
„ Vous qui n'êtes rien que pouſſiere ;
„ Il faut qu'une ſainte frayeur,
„ Bien loin d'être ſi téméraire,
„ Vous occupe éternellement
„ De votre dernier jugement.

J'aime, & ne puis appréhender,
Amour, que de ne pas te plaire :
Je n'ai plus rien à demander,
L'amour me tient lieu de ſalaire :
L'amour fait mon contentement,
L'amour fait auſſi mon tourment.

„ Ne voyez-vous point votre erreur,
„ Qui d'un orgueil opiniâtre
„ Vous fait mépriſer la terreur,

„ Vous rend pire qu'un idolâtre ?
„ Ah ! quittez votre entêtement,
„ Et vous marcherez ſûrement.

Je ne mépriſe aucunement
La crainte chaſte & ſalutaire ;
Mais je ne puis faire autrement
Que de t'aimer, & laiſſer faire,
Divin Amour, ce que tu veux,
Ton vouloir nous rend bienheureux.

O vous qui voulez me troubler,
Vous n'y gagnerez que des peines :
Mon cœur ne ſauroit plus trembler,
Toutes vos paroles ſont vaines :
Je ne ceſſerai point d'aimer ;
Sur moi tâchez de vous calmer.

Tous vos ſoins ne peuvent avoir
Qu'une inquiétude frivole ;
Si vous ſaviez votre devoir,
Plus d'effet & moins de parole
Fixeroit votre empreſſement
Et vous rendroit parfait amant.

Si vous connoiſſiez comme moi
Notre pouvoir, notre miſere,
Marchant dans un eſprit de foi
Vous apprendriez ce myſtere :
L'humilité vient de l'amour,
C'eſt lui qui lui donne le jour.

Afin de pouvoir s'abaiſſer
Il faudroit être quelque choſe :
L'amour ne laiſſe pas penſer
Que du bien nous ſoyons la cauſe ;
Il nous retient dans notre RIEN,
Sans trouver en nous de ſoutien.

Il nous tient ſi petits, ſi bas,
Comme étant notre propre place :
Sans lui je ne puis faire un pas

Qu'il ne m'en faſſe voir l'audace,
M'abimant juſqu'au plus profond
De l'horreur de mon mauvais fond.

Je ne puis rien faire qu'aimer,
L'amour eſt mon centre & ma vie :
Bien que l'on puiſſe me blâmer,
Et que chacun me porte envie,
Mon refuge eſt entre ſes bras,
Il ne les retirera pas.

Je me confie entierement
A ſon adorable conduite ;
Son feu ſera mon élément
Juſqu'au tems qu'il m'aura détruite :
Lors n'ayant rien en moi de MOI,
On n'y verra plus que mon Roi.

Conſerve qui voudra ſon MOI,
Je n'en ferai jamais de compte :
Je me repoſe ſur ſa foi ;
Et ſi ſon amour me ſurmonte,
Il contentera tous mes vœux,
M'anéantiſſant dans ſes feux.

Amour puiſſant, amour vainqueur,
Diſpoſez toujours de ma vie ;
Soyez le maître de mon cœur,
Puiſque je vous ſuis aſſervie :
Car je ne penſe nuit & jour
Qu'à vous témoigner mon amour.

LXII.

Excellence de l'Amour pur.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE voulus autrefois être victime ;
Et c'eſt le meilleur de tous les préſens :
Vous le futes pour effacer mon crime :
Vous préférez notre mort à l'encens.

Je veux parler de la mort à ſoi-même,
Qui s'opére par le renoncement :
C'eſt cette victime que mon Maître aime ;
On peut l'immoler en chaque moment.

Suivons toujours la Volonté Suprême ;
Et que le propre eſprit céde à la foi :
Ce n'eſt point autrement que l'on vous aime,
Qu'on obéit, Seigneur, à votre loi.

Aimer, ſouffrir, eſt la loi ſouveraine
Que mon Jéſus enſeigne à ſes enfans ;
Porter en paix la foibleſſe & la peine,
Mourir à l'eſprit auſſi bien qu'aux ſens.

Quand je livrerois mon corps à la flamme,
Sans le pur amour je ne ferois rien :
Si la charité ne remplit mon ame,
En vain je donne aux pauvres tout mon bien.

Quand je jeûnerois toute la ſemaine,
Quand chaque jour j'affligerois mon corps,
Sans la charité pure & ſouveraine,
Que je ferois, hélas, de vains efforts !

Quand j'aurois reçu le don des miracles,
Quand je tranſporterois les plus hauts monts,
Quand je rendrois chaque jour des oracles,
Sans amour j'imiterois les Démons.

Divin Amour, c'eſt toi que je reclame,
C'eſt toi qui m'inſpires la vérité :
Il n'eſt point ici-bas de pure flamme ;
Tout eſt renfermé dans la charité.

L'homme ainſi que l'airain ſouvent réſonne,
Vide au-dedans, au-déhors tout eſt bruit :
La charité à qui l'on s'abandonne,
Se tait ; ſon ſilence fait un grand fruit.

Divin Amour, je me livre ſans feinte,
Ah ! conduis-moi par la croix & la mort :
Lorſque d'amour notre ame eſt bien atteinte,
Le naufrage nous eſt un heureux port.

LXIII.

Généroſité du véritable Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſoupire, Seigneur, pour vos ſeuls intérêts ;
C'eſt ce qui conſume ma vie :
Je ne veux que ce qui vous plaît ;
De tout mon ame eſt affranchie.

Quand je vois les humains qui s'éloignent de vous ;
Mon cœur en ſouffre le martyre :
D'un Dieu ſi charmant & ſi doux
Oſe-t-on rejetter l'Empire ?

Mais ce Dieu, me dit-on, eſt un Dieu fort jaloux :
O que j'aime ſa jalouſie !
Elle nous bannit de chez nous,
Détruit notre mort par ſa vie.

Il eſt vrai, mon Seigneur, que vous voulez le cœur,
Tout entier & ſans nul partage :
Ce vouloir fait notre bonheur ;
L'amour-propre craint ſon dommage.

Que je ſerois content de le voir en tous lieux
Détruit par la toute-puiſſance !
Chacun brûleroit de vos feux ;
Et l'on vivroit dans l'innocence.

Mais l'homme eſt aveuglé ſur ſon propre bonheur ;
Il le met dans les choſes vaines :
Croyant trouver de la douceur,
Il trouve les plus rudes peines.

Nul n'eſt heureux ſans vous, ô mon Souverain Bien,
Etant la ſource des délices :
Hors vous on ne découvre rien,
Si ce n'eſt un amas de vices.

Si la ſeule vertu peut rendre l'homme heureux,
Le bien qui réſide en vous-même,
Eſt cent fois plus avantageux :
Et vous êtes le Bien Supréme.

Car la vertu chez moi ſe corrompt aiſément ;
En vous ſeul elle eſt toute pure :
Je la trouve là, cher Amant,
Sans la montrer à la nature.

Elle ſe nourriroit, & l'amour-propre auſſi,
De ſa plus ſublime excellence :
Son cœur par elle eſt adouci ;
Mais ce n'eſt rien qu'en apparence.

Sans pénétrer le fond, on s'amuſe au-déhors :
Dieu mépriſe ce qu'on eſtime :
On s'arrête à certains tranſports ;
Et l'on tend ſans ceſſe au ſublime.

Nous ſommes aſſurés, en nous tenant bien bas ;
Loin de monter, il faut deſcendre :
Mais le monde n'eſtime pas
Ce feu ſi caché ſous la cendre.

La flamme en s'élevant s'évapore à la fin :
Le feu enterré ſous la cendre,
Se conſerve juſqu'au matin ;
Dieu le voit & daigne le prendre :

Si l'on veut s'élever, il s'éleve encor plus ;
Il aime à combler la vallée :
Toute hauteur eſt un abus :
Heureuſe l'ame ravalée.

Qui ne s'eſtime plus, & qu'on mépriſe auſſi,
Qui, dans l'oubli de tout le monde,
N'a plus ni peine, ni ſouci,
La Majeſté de Dieu l'inonde.

Le monde n'eſt plus rien pour ce cœur généreux,
Si fort au-deſſus de lui-même ;
Et ce qui le rend très-heureux,
Eſt l'abjection plus extréme.

LXIV.

Glorieux martyre d'amour.

AIR : *Hélas Brunette mes amours !*

J'AI toujours voulu vous aimer,
Seul Auteur de ma flamme :
Tout mon cœur s'eſt laiſſé charmer ;
Vous enlevez mon ame :
Vous êtes mon Souverain Bien ;
Tout le reſte ne m'eſt plus rien.

Qui ne ſe livre pas à vous,
Eſt indigne de vivre ;
Il ignore le bien ſi doux,
Que l'on goûte à vous ſuivre :
Il cherche ailleurs quelqu'autre bien ;
En cherchant il ne trouve rien.

Celui qui vous cherche, Seigneur,
Vous trouve & vous poſſéde ;
Vous êtes le repos du cœur,
De ſes maux le remede :

Qui veut chercher quelqu'autre bien,
Hors de vous il ne trouve rien.

Ah, que c'eſt un bonheur parfait,
De ſe laiſſer conduire!
De ne vouloir que ce qu'il fait!
O glorieux martyre
Que celui que cauſe l'amour!
On s'y délecte chaque jour.

Plus l'amour devient épuré,
Et plus il nous conſomme:
Hors de là rien n'eſt aſſuré:
Mais lorſqu'il nous transforme,
Le cœur ne demande plus rien,
Poſſédant le Souverain Bien,

LXV.

Sacrifice de la raiſon à la foi.

AIR: *L'autre jour ma Cloris.*

MON Dieu, que la raiſon
Eſt une étrange choſe!
Le dangereux poiſon!
Que de maux elle cauſe!
Périſſe tout eſprit,
S'il n'eſt ſimple & petit.

Si je ſuis la raiſon
Je deviens infidelle,
Je n'ai que fiction;
Et ma pauvre cervelle
Me méne chaque jour
Loin du divin Amour.

Il me faut de mes ſens
Faire le ſacrifice;

Et mon entendement
Sera mon exercice,
Si le divin Amour
Ne le détruit un jour.

J'aime mieux de la foi
Suivre la route ſûre:
Que l'amour ſoit ma loi!
La raiſon en murmure:
Pour vaincre la raiſon
Je ſuivrai l'abandon.

O mon Unique Bien,
Seul Auteur de ma flamme,
Daigne être le ſoutien
De mon cœur, de mon ame;
Ne me permets jamais
De faire un autre choix.

LXVI.

L'Amour eſt vain ſans l'eſprit de foi.

AIR: *On ne vit plus dans nos forêts.*

SOUVERAIN Donneur de tout bien,
Qui nous conduis, qui nous enſeignes,
Sans lequel nous ne pouvons rien;
Ne permets pas que l'on dédaigne
Les Lumieres de ton Eſprit,
Ni ce que toi-méme as produit.

L'homme jaloux de ſon honneur,
Met ſa gloire en ſa réſiſtance;
Il croit que c'eſt manquer de cœur,
De ſuivre une humble obéiſſance:
Il préfere ſon jugement
Au ſalutaire abaiſſement.

Eſprit Saint, chaſſe de ſon cœur,
Par ton admirable lumiere,
Son vouloir toujours ſéducteur,
Et ſa raiſon toujours contraire
A cet eſprit de pure foi,
Qu'on ne peut avoir que par toi.

Si je ſoumets mon jugement,
Lors tu m'éclaires par ta grace;
Si je m'abime en mon néant,
Sa clarté devient efficace:
Le voile qui couvroit mes yeux
Tombe, & m'ouvre un bien précieux.

Lors rempli de contentement,
Je me dis ſouvent à moi-même:
J'étois dans un aveuglement,
Qui m'ôtoit à celui que j'aime:
Pouvoit-il s'emparer d'un cœur
Qui chériſſoit ſa folle erreur?

Grand Dieu, que ne te dois-je point
Pour cette grace prévenante!
Ta lumiere qui vient à point,
Éclaire mon ame ignorante,
Et m'enſeigne en un même jour
Que ſans la foi vain eſt l'amour.

Ah, peut-on croire de t'aimer
Sans cette foi ſimple & docile!
Oſerois-je bien préſumer
De trouver en toi mon aſile,
Si je ne ſoumets mon eſprit
Ainſi que l'a dit Jéſus-Chriſt!

L'homme, pour ſoi-même flatteur,
Veut rendre ſa raiſon maîtreſſe,
Préférant l'eſprit ſuborneur
Aux préceptes de la Sageſſe;
Il ſe garde dans ſon entier,
Fuyant de l'amour le ſentier.

L'amour veut le renoncement,
Et l'homme veut vivre à lui-même;
Il ſe trompe très-lourdement:
Non; ce n'eſt pas là comme on aime:
S'il a du goût de la ferveur,
C'eſt une trompeuſe ſaveur.

Ce goût n'eſt point la vérité;
L'ennemi peut le contrefaire:
Par là l'on vit en ſûreté,
Quoiqu'on ſoit à l'eſprit contraire;
Car jamais, ſans l'aveugle foi,
On ne peut plaire au divin Roi.

Que ne puis-je par mon diſcours
Montrer à l'homme ſa mépriſe!
Qu'il ſe trompe dans ſes amours,
Sitôt qu'il veut vivre à ſa guiſe!
Jamais ſans le renoncement
On ne peut aimer purement.

Qu'appelle-t-on mourir à ſoi,
Sinon mourir à ſes idées?
Sans l'amour & la ſimple foi,
Toujours une ame eſt poſſédée
De la raiſon, du propre amour:
Ami, tu le verras un jour.

LXVII.

Conduite ſûre de la foi & de l'amour.

AIR: *L'éclat de vos vertus.*

O généreux amour qui s'oubliant ſoi-même,
N'a plus d'autre intérêt que celui de ſon Dieu!
Son obéiſſance eſt extrême;
On eſt ſoumis ſelon ſon feu.

Quand on aime beaucoup, c'eſt le Vouloir Suprême
Qui fait tout le bonheur d'un cœur bien épuré :
C'eſt ne ſavoir pas comme on aime,
Que de vouloir être aſſuré.

On marche ſûrement lorſque la foi nous guide ;
Car cette pure foi doit précéder l'amour :
Croyons-nous par un pas timide
Pouvoir l'atteindre quelque jour ?

Car l'amour & la foi juſqu'au Tout immuable
Peuvent ſeules conduire & l'eſprit & le cœur :
C'eſt par la paix inaltérable,
Que l'on parvient au vrai bonheur.

L'eſprit eſt repoſé loin des penſers frivoles ;
Le cœur par cette paix eſt comblé de plaiſirs :
La paix eſt ſilence & paroles ;
Elle amortit tous les déſirs.

L'amour pur & divin tranquilliſe notre ame ;
Elle perd en l'amour toute agitation :
Comme rien n'arrête ſa flamme,
Rien ne la met en action.

Son agir eſt repos, ſon action paiſible
En ſe laiſſant mouvoir à l'Eſprit ſouverain :
Repos, agir ; rien n'eſt pénible :
Tout ſe fait par l'attrait divin.

Ah ! ne réſiſtons plus à la voix toute aimable
D'Amour qui nous appelle, & veut s'unir à nous :
Craignons cette voix redoutable
Qui vient de ſon juſte courroux.

LXVIII.

Bonheur de la vie de foi.

AIR : *Votre empire eſt trop ſévère ;*
ou, *Tu rêves toujours Silvie.*

SOYEZ content, mon cher Maître,
De nos vœux, de notre encens ;
Accordez-nous à tous d'être
A vous au-deſſus des ſens :
Celui qui ſuit le ſenſible,
Va toujours très-foiblement ;
Jamais à (a) l'inamiſſible
Il n'arrive ſûrement.

Vous voulez que l'on vous ſuive,
Par où vous avez marché,
Que par la mort on arrive,
Qu'on ſoit de tout détaché,
Que l'on aime la ſouffrance
Ainſi que la pauvreté :
C'eſt là l'unique ſcience
Qui donne la vérité.

Allons donc par la foi nue,
Et laiſſons les ſentimens :
Si la foi m'avoit perdue,
J'aurois mes contentemens ;
Ne me voyant plus moi-même,
Je n'aurois que des plaiſirs :
La perte en Dieu, quand on aime,
Doit combler tous les déſirs.

On vit dans ſon origine,
Comme un poiſſon dans la mer ;

(a) *Autrement* inacceſſible.

Là la puiſſance divine
Tire le doux de l'amer ;
On ne trouve d'amertume
Que dans les fades douceurs :
Faiſons-nous cette coutume
De n'aimer que les douleurs.

C'eſt une douce habitude
Toujours aimer & ſouffrir :
Le tourment n'eſt jamais rude
A qui ſait à Dieu s'offrir
Nuit & jour en ſacrifice
Pour faire ſa volonté,
Qui regarde le ſupplice
Comme ſa félicité.

LXIX.

Ténèbres de la foi.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

POURQUOI vouloir connoître,
Et marcher par la foi ?
Demandez à mon divin Maître,
Si c'eſt là l'amoureuſe loi.

De la foi ténébreuſe
Paroît-on faire cas ?
Cette ame ſe dit amoureuſe ;
Et pour moi je ne le crois pas.

L'amour ſans défiance
Eſt le parfait amour :
On cherche, on veut de l'aſſurance ;
Et l'on ne marche qu'en plein jour.

Si ſe laiſſer conduire,
Prouve quelle eſt la foi ;

C'eſt auſſi ſe laiſſer ſéduire
Que de s'en rapporter à ſoi.

C'eſt à Dieu qu'on ſe donne :
Lui ſeul conduit les pas
De qui ſimplement s'abandonne,
Sans s'appuyer ſur d'autres bras.

On veut que Dieu conduiſe
Par un certain chemin,
Et que ſon Eſprit ſe reduiſe
A ſuivre en tout l'eſprit humain.

Je me ſuis fait des règles ;
Ah ! je les veux garder :
Le Soleil ſur moi comme à l'aigle
Fera ſes clairs rayons darder.

Par une voie obſcure
Je ne ſais où je vas :
Il faut marcher à l'avanture,
Sans voir où l'on poſe le pas.

Ce Dieu qui me commande,
Le ſait bien mieux que vous :
La confiance qu'il demande,
Eſt quelque choſe de bien doux.

On cherche la lumière,
Et mille faux brillans,
Qui font retourner en arriere
Lorſque l'on ſe croit fort avant.

Le cœur qui ſe confie
Aux mains du Tout-puiſſant,
Et qui jamais ne ſe défie ;
Arrivera très-promptement.

Oui la raiſon nous trompe,
L'amour propre ſéduit :
On voudroit aller avec pompe,
Et ne marcher jamais de nuit.

Marche-t-on en ténébres,
Quand on ſuit Jéſus-Chriſt ?
Cette lumiere ſi célébre
Éclaire en ſecret notre eſprit.

LXX.

Obſcure nuit de la foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUI peut ſe regarder encore,
Eſt bien loin de ton pur amour :
O Verbe que mon cœur adore,
Deviens ma lumiere & mon jour.

Lorſque ta lumiere nous guide,
Elle fait abhorrer le MOI :
D'un pas hardi & non timide,
On ſuit le chemin de la foi.

On ne veut plus de connoiſſance ;
On marche dans l'obſcure nuit :
On ne veut plus d'autre ſcience,
Qu'être pauvre avec Jéſus-Chriſt.

L'homme qui s'aime trop ſoi-même,
Regarde s'il met bien ſes pas :
Celui qui t'aime pour toi-même,
En marchant n'y regarde pas.

Il te regarde & te contemple
Sans vouloir plus penſer à ſoi :
Au-dehors il ſuit ton exemple ;
Au-dedans l'amoureuſe loi.

Je jure pour toute ma vie
De ne plus marcher autrement :
Si ma déroute en eſt ſuivie,
Je m'immole à ton châtiment.

Si tu voulois me faire grace,
C'eſt un pur don de ta bonté :
Je veux que tu te ſatisfaſſes
Au tems & dans l'éternité.

LXXI.

La foi aveugle & nue.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

CELUI qui met la main à la charrue,
Et retournant d'un déſir curieux
Sur ſon chemin y recourbe ſa vue,
Ne peut entrer au Royaume des Cieux.

Tout retour vient de l'amour de ſoi-même ;
La crainte ne vient que du propre amour :
On ignore ſi le Vouloir Suprême
Nous conduira ſans péril, ſans détour.

Je ſais que le vouloir divin ſe cache,
Que ſon ſentier diſparoît à nos yeux ;
Il veut que l'on le ſuive ſans qu'on ſache
S'il eſt content, s'il doit nous rendre heureux.

Aveugle foi, que tu cauſes de peine,
Nud abandon tu t'armes de rigueur.
Je cherche à voir ; & ma recherche eſt vaine ;
Tu te dérobes ſans ceſſe à mon cœur.

Pourquoi en uſes-tu de cette ſorte
Divin Amour ? „ J'aveugle mes amans :
„ Je veux voir leur confiance ſi forte
„ Que l'intérêt ſoit banni pour tout tems.

„ Je veux qu'on m'aime ſi fort pour moi-même,
„ Qu'on ne s'occupe que de mon plaiſir :

„ Penſer à ſoi, oſer dire qu'on aime,
„ C'eſt ſe tromper, c'eſt s'aimer, c'eſt mentir."

Tu me promis, ô mon cher petit Maître,
Des cœurs dignes de t'être un jour offerts;
Où ſont ces cœurs? Je les ſens diſparoître:
Eſt-ce le fruit des maux que j'ai ſoufferts?

On s'abandonne aux rochers deſſus l'onde;
On ne veut point s'abandonner à toi:
On préfère, ô Vérité ſans feconde,
Son propre ſens à l'immuable foi.

As-tu jamais conduit au précipice,
Qui te ſuivant ſe ſont vus égarés?
L'homme à ſon Dieu ne rend jamais juſtice;
Il reſte ingrat, malgré tant de bontés.

LXXII.

S'anéantir devant Dieu.

AIR: *On n'aime plus dans nos forêts.*

SOUVIENS-toi de ces ſept Eſprits
Qui ſont toujours devant ton trône,
Étant de tes beautés épris,
Et qui jamais ne t'abandonnent:
Fais, fais, ô Seigneur des Seigneurs,
Qu'il en ſoit ainſi de nos cœurs.

Qu'avec un reſpect amoureux
Nous ſoyons tous en ta préſence,
Comme ces Eſprits bienheureux,
Adorant ta haute-puiſſance.
Que ce ſilence eſt éloquent
Qui les abîme en leur néant!

Devant la Majeſté de Dieu
Ils ſont preſque reduits en cendre;

Ils ſont comme flammes de feu:
C'eſt ainſi que l'on doit entendre
Ce que le Prophète en a dit;
Mon eſprit en eſt interdit.

Comment pouvoir les imiter,
Chers compagnons de ma miſere?
Seroit-ce en tâchant de porter
L'état brillant de leur lumiere?
C'eſt en nous anéantiſſant
Auprès de ce Dieu tout-puiſſant.

LXXIII.

L'Amour impitoyable contre le moi.

AIR: *La bergere Nanette.*

O PUISSANCE Suprême!
Le ſouverain bonheur
Eſt, lorſque l'on vous aime,
De perdre en vous ſon cœur.
Que la divine Sageſſe
Soit la richeſſe
De ſon fidele amant,
Qui ne vit qu'en mourant.

Heureux qui ſe renonce,
Et ne vit que pour vous!
Il rit lorſqu'on annonce
Que le trépas eſt doux.
Il ſent bien que la juſtice,
Par ſon ſupplice,
Veut tout ſon payement,
Sans tarder un moment.

Suivant de la nature
Le vain contentement,

La mort n'eſt qu'en peinture,
Et le renoncement :
Mais lorſque tout on délaiſſe,
Que d'allégreſſe !
On trouve dans ſon Dieu
Son plaiſir & ſon jeu.

Je veux vous faire entendre,
O mon très-cher Enfant,
Quoique mon cœur ſoit tendre,
Qu'il ne peut cependant
Vouloir que le ſacrifice,
Que la juſtice,
Dont vous goûtez l'attrait,
Vous gouverne à jamais !

L'amour impitoyable
Ne ſe contente pas
D'un amour raiſonnable ;
Il veut un vrai trépas :
Il veut que ſon feu diviſe,
Brûle & détruiſe
Tout ce qui n'eſt point lui,
Arrachant tout appui.

Oui, mon Dieu vous appelle
A la deſtruction :
Si vous êtes fidele,
Ce Seigneur de Sion
Vous choiſira pour lui-méme.
Lorſqu'il nous aime
Il ne pardonne rien :
Et c'eſt là notre bien.

Jamais il ne pardonne
A qui vit ſous ſa loi ;
Et lorſqu'on s'abandonne
Il montre qu'il eſt Roi :
Il fait commander en maître,
Détruit notre être,

Le transformant en ſoi
Par l'amour & la foi.

Vous ſerez ſes délices,
Quand vous ne ſerez plus ;
Le feu de la juſtice
Lors ſera ſuperflu.
La Juſtice ne tourmente,
Dans ſon amante,
Que le MIEN & le MOI,
Qui ſe perd par la foi.

LXXIV.

Perte de tout dans le néant.

AIR : *Mon cher troupeau.*

SOUVERAIN Maître de mon ame,
Auteur de ma félicité,
Grand Dieu que ſans fin je reclame,
Enſeigne-moi ta vérité.

Tu m'apprens que le Tout Immenſe
Veut opérer ſur le néant ;
Et que la parfaite ſcience,
Eſt de te ſervir en enfant.

Nul ſoin ni ſouci de ſoi-méme
Ne doit remplir l'homme de bien :
O Dieu, le cœur qui vraiment t'aime,
T'adore & reſte dans ſon rien.

Il ne peut penſer qu'à ta gloire ;
Tout le reſte eſt indifférent :
Sans en occuper ſa mémoire,
Il reſte ſimple en ſon néant.

O divin Amour que j'adore,
Que ton feu conſume mon cœur :

Si je puis déſirer encore,
Ce n'eſt que pour ton ſeul honneur.

Ma volonté toute perdue
Ne trouve en ſoi aucun penchant;
Et plus ton amour la dénue,
Plus tout devient indifférent.

Eh, quelle eſt cette indifférence!
Je n'en connois rien, mon Seigneur:
Je ne veux, déſire & ne penſe;
Car tout ſe perd avec mon cœur.

LXXV.

Bonheur du néant.

AIR: *La jeune Iris*: ou, *les folies d'Eſpagne.*

HEUREUX néant pour qui mon cœur ſoupire,
Quand ſerons-nous tous réunis en toi?
On diſcerne le meilleur & le pire;
On ne marche point par l'aveugle foi.

Le bien n'eſt bien qu'autant qu'il te peut plaire,
Divin vouloir donnant à tout le prix:
Ce bien qu'on cherche eſt pour nous ſatisfaire:
Pour le vrai bien on n'a que du mépris.

Dans le néant git la vraie Sageſſe;
C'eſt par le RIEN qu'on ſe perd dans le TOUT:
C'eſt où la pauvreté devient richeſſe;
C'eſt où l'immenſe eſt ſans borne & ſans bout.

Du pur néant Dieu fait les grandes choſes:
Nous l'empêchons par notre activité;
Loin de paſſer dans la Cauſe des cauſes,
On ſe fixe dans ſa capacité.

Pour un faux bien on perd le bien immenſe:
Dieu ne détruit ce qui ſe fait par nous

Que pour nous inſtruire à la dépendance:
Il faut aimer l'amer comme le doux.

Sitôt que je parle à mon divin Maître,
C'eſt afin qu'il nous réduiſe au néant:
C'eſt du néant qu'il a tiré notre être,
C'eſt par lui qu'on vit au nouvel Adam.

Sans le néant, eſclave du vieil-homme,
On vit & l'on ne ſubſiſte qu'en ſoi:
Il faut perdre notre premiere forme;
Et pour la perdre, il faut marcher en foi.

Il ne s'agit pour nous d'aucune choſe:
Ce n'eſt pas en pratiquant certain bien
Que l'on arrive à la Premiere Cauſe;
Mais en ne voulant & n'étant plus rien.

LXXVI.

Sainte Solitude.

AIR: *Dans ces déſerts paiſibles.*

AIMABLE ſolitude
A l'écart du monde & du bruit,
Divine quiétude,
Silence, pareil à la nuit!
Heureux qui te poſſéde,
Et qui goûte tes doux appas,
De tous maux le remede!
Malheureux qui ne t'aime pas!
C'eſt la béatitude,
D'être cœur à cœur avec Dieu:
Là nulle inquiétude
Ne trouble la paix de ce lieu.

LXXVII.

Divine ſolitude de l'ame quitte du moi.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

Toi qui remplis le cœur de ton plus pur amour,
O puiſſant Dieu, ſource de vie,
Fais que la ſuperbe en ce jour
Des cœurs ſoit à jamais bannie !

J'appelle vanité tout ce qui n'eſt pas Dieu :
Renonçons donc à toute choſe.
Qui ne brûle pas de ſon feu,
Jamais en ſon ſein ne repoſe.

Le repos de l'amour eſt un parfait repos ;
Tout le reſte eſt inquiétude :
C'eſt en lui qu'on trouve à propos
Le vrai bien & la ſolitude.

Dieu fut dans le repos de toute éternité :
Repos, qu'on trouve en toi de charmes !
Dieu nous donne la verité ;
Et tu diſſipes nos allarmes.

Dieu, ſolitaire en ſoi, goûtoit ſeul ſon bonheur :
Il m'appelle à la ſolitude :
Après cette inſigne faveur,
Où ſeroit mon inquiétude !

Solitaire repos, doux centre de mon cœur !
En toi je trouve mon principe :
Par toi j'imite mon Seigneur ;
A ſon bonheur je participe.

Tu me l'as dit ſouvent, qu'il faut te reſſembler :
Je dois être ſimple & paiſible ;

En moi tes vertus raſſembler :
Rends donc mon cœur inacceſſible.

O ſolitaire paix qu'on goûte en ſon néant !
Tu ne peux être interrompue :
Le tumulte eſt avec le grand ;
Et non au cœur qui ſe dénue.

Si je mépriſe tout, ſi je quitte le MOI ;
Mon ame eſt lors en ſolitude :
Vide de ce qui n'eſt pas toi,
Rien ici ne me paroît rude.

O ſilence profond qu'on trouve dans le RIEN !
On vit dans la pure innocence,
Sans diſcerner ni mal ni bien ;
Notre force eſt la patience.

C'eſt là que l'on reçoit les traits du pur amour ;
Et que le Verbe parle en l'ame :
C'eſt dans ce bienheureux ſéjour,
Qu'on eſt conſumé de ſa flamme.

Mais c'eſt un feu caché qu'on ne diſcerne plus ;
Il n'y paroît point d'étincelle :
L'ame ne voit rien que Jéſus,
Qui rend ſon amour éternelle.

Dieu ſolitaire en ſoi, donne à ſes vrais amans
Cette ſolitude profonde,
Qui les met au-deſſus des tems,
Comme s'ils étoient ſeuls au monde.

LXXVIII.

Témoignage de l'adoption divine.

AIR : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

Nous portons un doux témoignage,
Dans le centre de notre cœur,
De l'adoption, du partage
Qui nous vient de notre Sauveur :
Qu'avantageux eſt l'héritage
Qui nous cauſe un ſi grand bonheur !

Ce témoignage eſt en nous-mêmes,
Sitôt que nous ſommes Chrétiens :
Il ſe conſerve ſi l'on aime
Dieu comme l'Auteur de tous biens ;
Et ſi ſa volonté ſuprême
Nous affranchit de tous nos liens.

Le péché qui nous défigure,
Le dérobe de notre cœur ;
On ne ſent plus que la nature,
Et l'on ſuit ſon aveugle erreur :
C'eſt alors que la créature
Se ſépare de ſon Seigneur.

Celui qui conſerve la grace,
Et qui ſe livre au pur amour,
En conſerve toujours la trace :
Plus ſon amour eſt ſans détour,
Il peut s'aſſurer ſans audace
Que Dieu fait en lui ſon ſéjour.

Témoignage plein de délice
Que tu nous ès avantageux !
Changeant en douceur le ſupplice,
C'eſt toi ſeul qui remplis nos vœux :

On

On n'a plus qu'un ſeul exercice ;
C'eſt celui d'un cœur amoureux.

L'amour réunit toute choſe ;
Et c'eſt le point eſſentiel :
C'eſt où notre cœur ſe repoſe ;
C'eſt ce ſaint & ce doux ſommeil
Qu'on goûte en la Premiere Cauſe,
Qui procure un bien ſans pareil.

Là la peine n'eſt donc plus peine,
On ne compte plus les travaux ;
C'eſt où la Bonté Souveraine
Adoucit tous les plus grands maux ;
C'eſt là qu'il briſe notre chaîne,
Et donne un tranquille repos.

LXXIX.

Enfance Chrétienne.

AIR : *Que fais-tu bergere ?*

Trop heureuſe enfance,
Ta naïveté
Unit l'innocence,
Et la liberté :
Par toi la nature,
Féconde en plaiſirs,
Devient ſimple & pure
Aux cœurs ſans déſirs.

O ſombres bocages,
Doux chant des oiſeaux,
Collines, villages,
Vallons, prés, ruiſſeaux !
O fleurs que déploye
La terre au printems !

Vous verſez la joie
Aux cœurs innocents!

Tout rit, tout eſt charmes
A qui ne veut rien;
Il a ſans allarmes
L'Univers pour bien:
La terre fleurie,
Le Ciel azuré,
Et tout raſſaſie
Un cœur épuré.

Tendres violettes,
Gazons renaiſſants!
Au ſon des muſettes
Agneaux bondiſſants,
Je bondis de même:
Mon cœur enflammé
Dans tout ce qu'il aime
Voit ſon Bien-aimé.



SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure ſelon ſes différens états.

LXXX.

Oraiſon de Contemplation.

AIR : *Toute la nuit j'ai la puce à l'oreille.*

VOUS m'enſeignez, ô mon Souverain Maître,
A purement vous aimer & connoître
Par le moyen de la ſimple oraiſon,
Qui doit bannir notre propre raiſon.

Dès le matin, ſitôt que je m'éveille,
Je vous contemple, ô Beauté ſans pareille,
Et je ſens bien que poſſédant mon cœur
Vous l'animez d'une nouvelle ardeur.

Le ſoir auſſi, quand le Soleil ſe couche,
Dieu de nouveau par ſes attraits me touche;
M'éveillant même au milieu de la nuit,
Pour m'enſeigner en ſecret & ſans bruit.

Quand on eſt pris de la Beauté Suprême,
Plus on connoit, plus on la goûte & l'aime;
Le cœur rempli ne trouve plus de lieu
Pour contenir autre choſe que Dieu.

LXXXI.

Cantique intérieur & ſans bruit.

AIR *nouveau.*

CHANTE mon cœur, & mon amour;
Tais toi ma langue,
Dieu ne veut point de ta harangue:
Chante mon cœur, & mon amour,
Quoiqu'en ſilence;
Ton cantique eſt plein d'éloquence.

Chante mon cœur, & mon amour;
Ce Dieu que j'aime
Connoit aſſez l'ardeur extréme
De mon cœur & de mon amour;
Dans le ſilence
Ton cantique eſt plein d'éloquence.

Chante mon cœur, & mon amour;
Que tout ſe taiſe,
Puiſque nos diſcours lui déplaiſent;
Chante mon cœur & mon amour;
Car la parole
N'a qu'un diſcours foible & frivole.

Chante mon cœur, & mon amour;
Que le ſilence
Soit déſormais ton éloquence!
Chante mon cœur, & mon amour;
Que ta ſcience
Soit de ne parler qu'en ſilence!

LXXXII.

La Parole intérieure.

AIR: *Le beau berger Tirſis.*

AMOUR pur & divin,
J'entends bien ton langage;
Qu'il différe de l'humain!
Et c'eſt un grand avantage.
Ma bouche ſoyez ſage,
Mon cœur eſt en ſa main.

O ſilence profond
Du cœur & de la bouche!
Dieu poſſédant notre fond
Rien d'ici bas ne nous touche.
Je ſuis comme une ſouche;
C'eſt lui qui vous répond.

Je ne ſens plus d'eſprit;
Et ſi je parois folle
Je n'en ai aucun dépit:
Tout ce qu'on me dit s'envole,
Je n'ai plus de parole:
Mon Maître me l'A DIT.

LXXXIII.

L'Ame ravie de la beauté de Dieu.

AIR: *Nouveau.*

QUE chacun chante
A ton honneur!
Ta beauté m'enchante

Et ravit mon cœur.
Que chacun chante
A ton honneur!
Que chacun t'aime,
Mon divin Roi!
Quel plaiſir extrême
De n'aimer que toi!
Que chacun t'aime,
Mon divin Roi!
Ton eſclavage
Eſt liberté;
On eſt au large,
En captivité:
Ton eſclavage
Eſt liberté.
Que ton langage,
Plein de douceur,
Eſt l'heureux partage
Qui charme mon cœur!
Que ton langage,
Plein de douceur!
Eſſence nue,
Vous m'enchantez;
L'ame eſt éperdue
De tant de beautés:
Eſſence nue,
Vous m'enchantez.

LXXXIV.

Réſolution d'aimer Dieu.

AIR : *Je ne ſuis plus volage.*

JE ne ſuis plus volage,
Mon cœur a fait un choix;
Je veux que mon jeune âge
S'écoule ſous ſes loix:
Mon plaiſir eſt extrême;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Avec un vain myſtere
Je cachois ma langueur;
Je ne veux plus me taire
Dieu poſſéde mon cœur:
Mon bonheur eſt extrême;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je vivois en contrainte,
Voulant cacher mon feu;
Je faiſois quelque plainte
Aux échos de ce lieu:
Mon bonheur eſt extrême;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

Je veux que chacun ſache
L'objet de mon amour;
La beauté qui m'attache
Me charme chaque jour:
Mon bonheur eſt extrême;
Car c'eſt mon Dieu que j'aime.

LXXXV.

Bonheur à aimer Dieu.

AIR : *Un berger tendre & ſincere ;*
ou, *Branle de Metz.*

UN amour tendre & ſincere
S'eſt emparé de mon cœur ;
Mon Dieu ſeul en eſt l'auteur
Je n'en fais pas un myſtere :
L'amour m'occupe aujourd'hui,
Je ne veux penſer qu'à lui.

J'abandonne ma houlette,
Je ne puis ſouffrir mon chien,
Mon troupeau ne m'eſt plus rien ;
Je vais dans une retraite :
Mon Dieu m'occupe aujourd'hui
Je ne veux ſonger qu'à lui.

Éloigné de tout le monde
Je ſuis ſeul avec mon Dieu ;
Il me brûle de ſon feu,
Et ma paix eſt ſans ſeconde :
Mon Dieu fait tout mon bonheur,
Lui ſeul poſſéde mon cœur.

Quoique le monde nous flatte,
Son diſcours eſt ſuborneur ;
Donnons à Dieu notre cœur :
Notre ame ſans être ingrate,
Ne peut chercher hors de lui
De la force & de l'appui.

N'eſt-ce pas une folie
De lui refuſer ſon cœur ?
Lui ſeul fait notre bonheur,

Je lui conſacre ma vie :
Mon Dieu triomphe aujourd'hui,
Je ne veux chanter que lui.

Conſacrons-nous à ſa gloire,
Laiſſons le propre intérêt ;
N'aimons que ce qui lui plait,
De tout perdons la mémoire :
Mon Dieu triomphe aujourd'hui,
Je ne veux chanter que lui.

LXXXVI.

Dieu ſeul aimable.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour.*

CELUI qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour
Méritoit le mieux cette gloire :
Mon cœur me le dit nuit & jour,
Mon eſprit ſe plaît à le croire.

Celui que j'aime eſt Dieu, juſte, grand, ſaint, puiſſant :
On ne comprend point ſa richeſſe ;
Son être pur, indépendant,
Eſt la ſource de la ſageſſe.

Pourrois-je encore aimer quelque choſe avec lui !
Mon cœur en ſerois-tu capable !
Grand Dieu, je le jure aujourd'hui,
Je ne trouve que vous d'aimable.

LXXXVII.

Aimer Jéſus conſtamment.

AIR : *La bergere Nanette.*

JÉSUS eſt ma richeſſe,
Jéſus eſt mon ſoutien ;

Il eſt ma fortereſſe,
Il briſe mon lien :
A lui ſeul je m'abandonne,
Et je lui donne
Mon eſprit & mon cœur ;
Car il eſt mon Sauveur.

Dans ma tendre jeuneſſe
Je le choiſis pour Roi,
Même dans ma foibleſſe
Il a pris ſoin de moi.
O Seigneur en quoi j'eſpére,
Mon divin Pere,
O mon unique Bien,
Prends pitié de mon rien.

Je veux toute ma vie
Le choiſir pour Epoux,
Et n'avoir d'autre envie
Qu'aimer un Dieu ſi doux ;
Et que jamais la molleſſe,
Ni la foibleſſe,
Ne le faſſe offenſer,
Même ſans y penſer.

LXXXVIII.

L'Amour, agiſſant envers l'homme.

AIR : *La bergere Célimene.*

L'AMOUR pur fit mes délices,
L'amour fit mes déplaiſirs,
L'amour cauſe mes ſupplices,
L'amour fait tous mes plaiſirs :
Il fait mes ſeuls exercices
Et le but de mes déſirs.

L'amour a pour moi des charmes,
L'amour eſt plein de rigueurs ;
L'amour cauſe des allarmes,
L'amour a mille douceurs ;
L'amour fait verſer des larmes,
L'amour enchante les cœurs.

L'amour fait & rendre eſclave,
Et remettre en liberté ;
Il nous blanchit & nous lave,
Il donne la pureté ;
Bien ſouvent l'amour nous brave,
Et fuit par légéreté.

Il eſt foible, il ſe mutine,
Il paroît même jaloux :
Il rend l'ame libertine,
Puis l'écraſe ſous ſes coups :
Bien ſouvent il la domine,
Et rien ne paroît plus doux.

Lorſqu'il ſe met en colere,
Il vient pour nous rechercher :
Il fait alors comme un pere,
Il ne veut pas nous fâcher ;
Lorſque l'amour déſeſpére,
Alors il nous eſt plus cher.

Ah ! combien prend-il de formes,
Se déguiſe en cent façons ?
Il abaiſſe, il nous transforme,
Il nous donne des leçons
De quitter ce que nous ſommes
Pour nous prendre aux hameçons.

Eh, qui voudroit s'en défendre
En auroit-il le pouvoir ?
Il eſt ſévere, il eſt tendre ;
Il tâche à nous décevoir.
Ah, quel bonheur de ſe rendre,
Et de ſuivre ſon vouloir !

LXXXIX.

Solitude heureuſe : malheur des hommes.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature ;* ou, *Si vous me permettez de vous voir à toute heure.*

QUE mon cœur eſt content auprès de ce que j'aime,
Et que je ſuis heureux dans mon malheur extréme ;
Puiſque tous mes travaux me donnent plus de lieu
D'aimer, & de jouir en ſecret de mon Dieu !

Je le poſſéde ſeul dans un profond ſilence,
Je me nourris de foi, d'amour & d'eſpérance ;
Et lorſque les mortels me croyent malheureux,
Je poſſéde un tréſor qui réjouit les Cieux.

On ne vous connoit point, ô Bonté Souveraine,
On ne vous aime point : c'eſt ce qui fait ma peine.
Ah, que l'homme eſt ingrat qui loin de vous chercher,
S'amuſe aux faux plaiſirs, & s'en laiſſe toucher !

Une vaine beauté, certain honneur frivole,
Lui font quitter ſon Dieu, mépriſer ſa parole,
Courir avec viteſſe à tout ce qui le perd,
N'enviſageant jamais tout ce qu'il a ſouffert.

XC.

Jéſus la joie de l'ame.

AIR : *Creuſons nous un tombeau.*

JESUS eſt mon Sauveur,
Ah, que pourrois-je craindre !
Calme-toi donc mon cœur,

Et ceſſe de te plaindre :
Jéſus eſt mon Sauveur,
Ah, que pourrois-je craindre !

Revenez, mes plaiſirs,
Et mes chants d'allégreſſe :
Taiſez-vous mes ſoupirs,
Eloignez-vous triſteſſe,
Revenez mes plaiſirs,
Et mes chants d'allégreſſe.

Jéſus eſt tout mon bien,
Jéſus me rend contente :
Jéſus eſt mon ſoutien,
Mon eſpoir, mon attente.
Jéſus eſt tout mon bien,
Jéſus me rend contente.

Jéſus eſt mon tréſor,
Mon bonheur, ma richeſſe :
Sa force eſt mon ſupport,
L'appui de ma foibleſſe.
Jéſus eſt mon tréſor,
Mon bonheur, ma richeſſe.

En voyant ſa grandeur,
Je vois mieux ma baſſeſſe :
Son ſouverain bonheur
Diſſipe ma triſteſſe.
En voyant ſa grandeur,
Je vois mieux ma baſſeſſe.

O tranſport amoureux,
Qui nous ôte à nous-mêmes ;
Et qui nous rend heureux,
En perdant ce qu'on aime !
O tranſport amoureux,
Qui nous ôte à nous-mêmes !

On trouve le vrai bien
En ſe quittant ſoi-même :
Quand on ne veut plus rien,

On a tout ce qu'on aime.
On trouve le vrai bien
En ſe quittant ſoi-même.

Se haïr, aimer Dieu,
Ne vouloir que lui plaire,
C'eſt avoir en tout lieu
L'unique néceſſaire.
Se haïr, aimer Dieu,
Ne vouloir que lui plaire.

XCI.

Quitter tout pour trouver Dieu.

AIR : *Mon cher troupeau :* ou, *Réveillez-vous.*

ENFIN je n'ai plus de muſette,
Je quitte mon chien, mon troupeau :
Amis, dedans cette retraite
M'occupe un objet bien plus beau.

Je quitte les plaines fertiles,
J'ai choiſi loin de cet hameau
Des déſerts affreux & ſtériles ;
Je n'irai plus deſſous l'ormeau.

Mon troupeau languit dans la plaine,
Je ne ſaurois plus y ſonger :
Je te le donne, Célimene.
Que je ſuis content de changer !

Dans mon délaiſſement extréme,
Je n'ai plus rien à ménager :
Comment, m'étant quitté moi-même,
Pourrois-je de lui me charger ?

J'ai tout gagné quittant le monde,
Je ne fus jamais plus heureux :

Je n'ai rien ; chez moi tout abonde :
De Dieu ſeul je ſuis amoureux.

XCII.

Aimer Dieu ſans égard au monde.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

VOUS l'avez bien voulu,
Seigneur, que je vous aime.
Si ma peine eſt extrême,
Si je (*a*) leur ai déplu,
Qu'on m'accuſe à vous-même :
Vous l'avez bien voulu.

Comment ne l'aimer pas
Cet Epoux de mon ame ?
Il me trouble, il me calme
Par ſes divins appas,
En ſecret il m'enflamme,
Comment ne l'aimer pas ?

Qu'il poſſéde mon cœur
En dépit de l'envie !
Je lui ſuis aſſervie,
Lui ſeul fait mon bonheur :
Je veux toute ma vie
Qu'il poſſéde mon cœur.

(*a*) Aux gens du monde.

XCIII.

L'Amour ſans retour ſur ſoi.

AIR : *Je ne connoiſſois point l'Amour.*

JE ne connoiſſois point l'amour,
Grand Dieu, tu me l'as fait connoître :
Je ne ſais pas, mon divin Maître,
Si (a) je dois eſpérer, que tu m'aimes à ton tour.

Je m'abandonne à ton vouloir,
Souverain Auteur de ma flamme,
Diſpoſe toujours de mon ame :
Tout diſparoit chez moi, tout cède à ton pouvoir.

Chaque jour tu me fais des loix,
D'autant plus douces que nouvelles,
Quelqu'un les appelle cruelles :
Sur le doux, ſur l'amer, je ne fais aucun choix.

Le véritable amour n'a d'yeux
Que pour voir la Beauté Suprême,
Non pour s'enviſager ſoi-même :
Amour pur & divin, que tu m'ès gracieux !

XCIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je m'apperçois ſans ceſſe.*

JE ne pourrois me plaindre,
Si tu voulois éteindre

(a) *Ou*, ſi réciproquement tu m'aimes à ton tour.

De

Des ſentimens tendres & doux ;
Diſpoſe de moi, cher Époux.

Si je veux quelque choſe,
Ou ſi je me repoſe
Autre part qu'en ton pur amour ;
Je me crois indigne du jour.

Si je veux pour moi-même,
C'eſt une erreur extrême :
Je dois tout laiſſer à mon Roi,
Et n'agir plus que par la foi.

Je ſuis une orgueilleuſe,
Qui me rends malheureuſe
Si je veux agir autrement
Que par l'entier renoncement.

Loin de celui que j'aime
Ma douleur eſt extrême :
C'eſt un défaut dans mon amour ;
Car je dois aimer ſans retour.

Si mon Dieu m'abandonne,
Tout mon MOI je lui donne :
Je déſire juſqu'à la mort
M'abandonner du tout au ſort.

Tu vois le fond de l'ame,
O Dieu que je réclame ;
Tu dois corriger mes diſcours,
Et non pas mes chaſtes amours.

XCV.

Aſpiration de l'ame languiſſante d'amour.

AIR : *Mon cher troupeau.*

ADORABLE Époux de mon ame,
Toi qui poſſédes tout mon cœur,

Qui connois bien quelle eſt ma flamme,
Tu peux croître encor ſon ardeur.

Tout m'eſt doux lorſque mon cœur t'aime,
Sans appréhender la douleur:
Je me livre au ſupplice même,
Afin de te plaire, Seigneur.

Objet dont mon ame eſt ravie,
Qui poſſèdes ſeul tous les biens,
Il ne me reſte que la vie;
Tu pourrois briſer tous mes liens.

Je ne déſire aucune choſe,
Sinon ta ſainte volonté:
Fais qu'en elle je me repoſe,
En adorant ta vérité.

Mes ſens, mon eſprit ſe conſomme,
Victime de ton pur amour:
Acheve, détrui ce vieil-homme;
Daigne faire en moi ton ſéjour.

Digne objet de ma complaiſance,
Auquel tout mon cœur eſt ſoumis,
Je me vois reduite au ſilence;
Et c'eſt tout ce qui m'eſt permis.

Cette grandeur incomparable
M'abime juſqu'en mon néant,
Cette majeſté qui m'accable
Me laiſſe dans l'étonnement.

Ainſi qu'un enfant je bégaie,
N'ayant rien à dire de toi:
Dans mon ſilence je m'égaie
A faire quelque hymne à mon Roi.

Ces vers, que mon ame innocente
Oſe offrir à ſon Créateur,
Me tranſportent quand je les chante;
Ils ſoulagent ſouvent mon cœur.

XCVI.

Amour de reconnoiſſance, & pur.

AIR: *Hélas Brunette, mes amours.*

TOUS ſont obligés de t'aimer,
Je le ſuis davantage;
Cent fois tu m'as ſçu délivrer
D'un mortel eſclavage:
Mon petit-Maître, mon Amour,
Que j'expire en toi chaque jour!

Tu m'obligeas cent mille fois
A la reconnoiſſance;
Je ſuis accablé ſous le poids
De ta longue clémence:
Ah! ne pourrai-je pas un jour
Du moins rendre amour pour amour!

Eſprit Saint, viens dedans nos cœurs,
Et les conduis toi-même,
Chaſſe ces eſprits ſéducteurs
Qui font que chacun s'aime:
Eſprit Saint, ô Dieu charité,
Tire-nous de captivité!

Celui qui s'aime, aſſurément
Eſt dedans l'eſclavage:
Lorſqu'on t'aime bien purement,
On a cet avantage,
Eſprit Saint, ô Dieu charité,
Par toi de vivre en liberté.

Que le ſaint amour eſt charmant!
Il a de douces chaines:
On ne ſait aimer qu'en aimant,
D'autres leçons ſont vaines;

Ce n'eſt que par la charité
Qu'on apprend cette vérité.

XCVII.

Jéſus trouvé.

AIR : *Nouveau.*

J'AVOIS longtems cherché le Seigneur que j'adore,
Je viens de le trouver plus brillant que l'aurore :
Ah ! tous mes déſirs ſont remplis,
Tous mes vouloirs ſont accomplis ;
Je ne voulois rien que lui-même,
Et pouvoir dire que je l'aime !

Mais il m'a dit au cœur : Je fais bien toutes choſes :
Tu m'as longtems cherché, je veux que tu repoſes :
Demeure donc dans ton néant
Tu me poſſédes à préſent ;
Et c'eſt à mon pouvoir ſuprême
Que tu dois ton amour extréme.

Je n'ai garde, Seigneur, de penſer que je puiſſe
Par mes vœux, par mes ſoins & par mon ſacrifice ;
Mériter le rare bonheur
De toucher votre divin cœur.
Ah ! c'eſt votre vouloir ſuprême
Qui m'enſeigne comme on vous aime.

XCVIII.

Aſpirer après la ſolitude.

AIR : *Hélas Brunette mes amours !*

NON : tout ce qui n'eſt pas l'amour,
Me fatigue & me laſſe ;
Je ſuis tourmenté chaque jour,
Et chacun m'embarraſſe :
N'aurois-je jamais le moment
D'être ſeul avec mon amant ?

Divin Auteur de tout mon bien,
En qui ſeul je repoſe ;
Tout le reſte ne m'étant rien :
C'eſt une étrange choſe
De ne trouver pas le moment
D'être ſeul avec mon Amant.

Hélas ! tout le monde me nuit ;
Je me nuis à moi-même :
La ſolitude me ravit ;
C'eſt un bonheur ſuprême :
Je ne trouve pas le moment
D'être ſeul avec mon Amant.

Ce corps, qui me ſert de priſon,
Nuit beaucoup à mon ame :
L'eſprit, le penſer, la raiſon
Offuſquent bien ma flamme :
O quand viendra l'heureux moment
D'être ſeul avec mon Amant !

Ou je ſuis diſtrait, languiſſant,
Ou bien on m'importune :
Je n'apperçois plus que des gens
Livrés à la fortune,

Qui par mille & mille détours
Combattent nos chaſtes amours.

On ne combat que l'amour pur;
On ſoutient le profane:
Le renoncement paroit dur;
Le froc & la ſoutane
N'en goûtent gueres le diſcours,
On t'ignore, divin Amour.

XCIX.

L'Amour divin ſuffit.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

JE n'aime rien que vous,
Digne Objet de ma flamme:
Lorſque je vous reclame,
Dans un tranſport ſi doux,
Je dis: Dieu de mon ame,
Je n'aime rien que vous.

Qui ne vous aime pas,
A ſon malheur ſe livre:
Pourquoi ne vous pas ſuivre,
Et marcher ſur vos pas?
Indigne il eſt de vivre
Qui ne vous aime pas!

Vous êtes tout mon bien,
L'objet de ma tendreſſe,
Mon bonheur, ma richeſſe,
Mon unique ſoutien:
Je dis plein d'alégreſſe;
Vous êtes tout mon bien.

D'un cœur ſimple & bénin
Vous aimez la franchiſe,

Qui jamais ne déguiſe
Et ne juge de rien:
Craint-on quelque ſurpriſe
D'un cœur ſimple & bénin.

Celui qui ſait aimer
Dieu d'un amour fidelle
Bien loin d'être rebelle,
Il ſe laiſſe enflammer:
Il eſt rempli de zéle
Celui qui ſait aimer.

Il ne voit que ſon Dieu
Digne de ſa tendreſſe,
Il l'aime & le careſſe,
Sans partage ou milieu:
Dans toutes ſes triſteſſes
Il ne voit que ſon Dieu.

Qui s'abandonne à lui
Le trouve favorable;
Quand la peine l'accable,
Il devient ſon appui:
Le cœur eſt toujours ſtable
Qui s'abandonne à lui.

C.

Qu'il faut aimer la croix.

AIR : *Où êtes-vous Birene mon ami?*

L'AME.

QUE faites vous, adorable Seigneur,
De me traiter comme votre ennemie!
Ne ſuis-je pas à vous de tout mon cœur?
Regardez-moi donc comme votre amie.

Pour vous aimer vivre dans la douleur,
Cette leçon, mon Seigneur, eſt bien dure :
Elle paroit néanmoins douce au cœur
Qui par amour ſurmonte la nature.

JÉSUS.

N'avoir jamais un moment de plaiſir,
Vivre toujours dans l'ennui, dans la peine ;
La croix fut ſeule ici bas mon déſir
Quand j'épouſai votre nature humaine.

L'AME.

Venez, ô croix, je vous veux ſeule aimer
Unique objet des déſirs de mon Maître :
Lorſque le cœur vient à vous mépriſer
Il eſt ingrat, inſenſé, lâche & traître.

CI.

Suivre Jéſus-Chriſt ſouffrant.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

JE t'épouſerai dans la foi,
Me diſoit autrefois mon Roi,
Et dedans la juſtice :
Je dois donc ſans penſer à moi
Vivre de ſacrifice.

Oui je t'épouſe en jugement,
Me diſoit ce divin Amant,
Dans la croix, la ſouffrance :
Tu ne dois plus vivre à préſent
Que ſous ma dépendance.

Je m'unis à toi pour jamais ;
Je te conduirai déſormais
Comme épouſe très-chére :

Hélas, de tant de grands bienfaits
Je n'ai que ma miſére !

Des biens que vous m'aviez promis,
Lorſque nos cœurs étoient unis,
Je ne ſens que la peine :
Mon eſprit à tout eſt ſoumis,
Majeſté ſouveraine.

Il eſt vrai, mon divin Epoux,
Que je dois vivre comme vous,
Mourir ſur le Calvaire ;
Recevant avec vous les coups
Que donne votre Pere.

Vous avez vécu de douleur,
Mourant on perça votre cœur,
Toujours dans le martyre :
Vous avez porté ma langueur,
Amour, qu'oſé-je dire !

Quand je me plains de mon tourment,
Je deviens un perfide amant,
Je ne ſaurois vous plaire :
Si je ne ſouffre inceſſamment,
Vous ſuivant au Calvaire.

Exerce ſur moi ta rigueur,
Rends-moi ſemblable à mon Sauveur,
Adorable Juſtice :
Tout ce que déſire mon cœur,
C'eſt le ſuivre au ſupplice.

CII.

Amour du mépris ; mépris de la gloire.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature* : ou, *Prenez ſoin ſur ces bords des troupeaux de Neptune.*

QUE j'aime le mépris,
Qu'il a pour moi de charmes !

Je ne ſuis point ſurpris
D'entendre des vacarmes.
Quand je vois mon Jéſus au rang des malfaiteurs,
J'ai honte de la gloire, & me ris des honneurs.

Je vois que Barrabas
A Jéſus on préfere :
Ah ! me dis-je tout bas,
Honorons ce myſtere ;
On préfere à Jéſus un inſigne voleur,
Rougiſſons de la gloire, & mépriſons l'honneur !

Jéſus paſſe pour fou
Devant la cour d'Hérode ;
Il eſt aux yeux de tous
Revêtu de leur mode,
Mépriſé, rebuté, tenu pour ſéducteur ;
Aimons donc le mépris, & mépriſons l'honneur.

CIII.

Déſir des ſouffrances : déſir de rien que de Dieu.

AIR : *Rochers, je ne veux pas que votre écho fidele.*

C'EST aujourd'hui le jour, cher Epoux de mon ame,
Que voulant m'épouſer pour jamais dans la foi,
Vous me (*a*) fites éprouver une ſecrette flamme ;
Vous, chers mépris ; vous, croix que je reclame,
Vous deviez m'unir à mon Roi.

Mais hélas, un amour ſi tendre & ſi fidele
A-t-il toujours duré comme il m'étoit promis ?
A ce don de la croix ſi je fus infidele,
Préſentement que j'aſpire après elle,
Revenez, mon cœur eſt ſoumis.

(*a*) *ou*, fites ſentir.

J'aimois, je déſirois & craignois la ſouffrance ;
La nature prévaut ſouvent dans ce combat :
Je comptois trop, hélas, trop ſur ma patience ;
J'ai bien connu quelle eſt mon impuiſſance,
Puiſque le moindre mal m'abat.

Etant loin de la croix je crois brûler pour elle ;
Elle vient quelquefois contenter mes déſirs :
Mon eſprit qui de loin la trouvoit toute belle,
La poſſédant redevient infidele ;
Elle ne fait plus ſes plaiſirs.

Qui peut ſur ſoi compter après tant de foibleſſes !
Ce qu'on voit quelquefois comme ſon plus grand bien
Nous cauſe en d'autres tems de mortelles triſteſſes ;
Et ſuccombant ſous nos délicateſſes,
On découvre qu'on ne peut rien.

A tant de maux divers que faut-il que je faſſe ?
Le parfait abandon pourroit m'en délivrer :
Si Dieu veut, les laiſſant, abaiſſer mon audace,
Si ſe venger, ou ſi me faire grace,
Je ne ſaurois rien déſirer.

Après m'avoir choiſi, même avec préférence,
Indigne de l'aimer, indigne de ſouffrir,
N'ai-je point de mon Dieu laſſé la patience ?
L'ai-je perdu ? quelle eſt mon inconſtance !
J'aimerois mieux cent fois mourir.

Je ne m'apperçois pas que pleine de moi-même,
Je diſcerne en mon cœur & le mal & le bien :
Si je n'aimois que vous, ô Majeſté ſuprême,
Sans diſcerner ſi mon mal eſt extrême,
Je vous verrois SEUL ; & moi, RIEN.

Le RIEN ne peut avoir ni plaiſir, ni triſteſſe ;
Il ne voit rien pour lui de bon ni de fatal :
Le RIEN ne trouve en ſoi ni force, ni foibleſſe,
Le RIEN eſt moins que n'eſt la petiteſſe,
Le RIEN doit ignorer tout mal.

CIV.

Joie de ſouffrir pour Dieu.

AIR *nouveau.*

O mon divin Objet,
Acheve de détruire,
Et de conſumer ton ſujet;
De rien je ne veux te dédire.

Doux Auteur de mes maux,
Artiſan de mes peines;
Je compte pour rien les travaux,
Et bénis mille fois les chaines.

Les douleurs ſont des biens
Pour qui cherche ta gloire:
La plûpart, hélas, des Chrétiens,
Ne voudroient ſeulement m'en croire?

On ne l'eſt que de nom,
Quand on fuit la ſouffrance:
Non, il n'eſt en nous rien de bon
Que notre ſeule patience.

Si j'aime le mépris,
Mon cœur eſt incapable
De ſe trouver jamais ſurpris
Lorſque tout le monde l'accable.

Non, ni tous leurs diſcours,
Ni tant de calomnies,
Ne ſauroient détourner le cours
De mes délices infinies.

CV.

Préférer la croix aux douceurs.

AIR: *L'éclat de vos vertus.*

Je ne veux rien pour moi; je veux tout pour ta gloire,
Mon aimable Sauveur, & mon unique bien:
Gagne ſur le cœur la victoire;
Je ne demanderai plus rien.

Je t'aime, tu le ſais, cent fois plus que ma vie;
J'ai remis en tes mains le tems, l'éternité:
Le bien de t'être aſſujettie,
Fait toute ma félicité.

Je croyois autrefois, que le bonheur ſuprême
Conſiſtoit à jouir des plus douces faveurs;
Mais je n'en juge plus de même:
Je leur préfere les douleurs.

Quand on ne connoît pas tout ce que tu mérites,
On met le vrai bonheur à jouir de tes biens:
Celui qui te connoît, les quitte,
Et choiſit pour ſoi les liens.

Qu'on nous mette en priſon, qu'on nous ôte la vie,
C'eſt combler de plaiſir ton plus fidele amant:
Il ne lui reſte d'autre envie,
Que mourir pour toi conſtamment.

Son ſort eſt en ta main, il n'en eſt plus en peine;
Ne penſant plus à ſoi, il voit ce qu'il te doit:
Sur la douceur ou ſur la gêne,
Il ne ſauroit former un choix.

Celui qui fait choiſir, n'eſt point amant fidele;
Celui qui s'abandonne, a trouvé l'art d'aimer:
Toi ſeul ès ſa gloire éternelle;
Et rien de ta main n'eſt amer.

Comprenne qui pourra, ce que mon cœur veut dire ;
S'il ne fait pas aimer, il ne l'apprendra pas :
Le martyre n'eſt plus martyre,
Quand on ſouffre pour tes appas.

Je ne connoiſſois point ce ſublime langage,
Avant que la douleur ſe joignit à l'amour :
La croix reſta pour mon partage ;
L'amour prit un autre ſéjour.

Il logea dans le cœur d'une façon ſecrette :
Lorſque je me plaignois de l'abſence d'Amour,
Il fut lui-même l'interprête,
Et mit ce myſtere en plein jour.

Je ſuis, me dit l'Amour, caché dans la ſouffrance ;
Tout le monde me croit caché ſous la douceur :
Inſtruite par la patience,
Tu me trouveras dans ton cœur.

L'homme en cherchant mes dons s'idolâtre ſoi-même ;
C'eſt ſon plaiſir qu'il cherche, & ce n'eſt pas ſon Dieu :
Car le cœur de celui qui m'aime,
Sait me trouver en autre lieu.

CVI.

Qui a perdu le moi *ne craint plus de ſouffrir.*

AIR : *Mon cher troupeau ;* ou, *Réveillez-vous.*

MONTREZ que vous êtes mon Pere,
Seigneur, à qui ſeul j'ai recours :
Que de vos graces ma miſére
N'arrête le rapide cours.

Je me livre à votre juſtice :
Ah, frappez-moi, mon cher Amant :

Eſt-il un ſi rude ſupplice
Qui ne fit mon contentement ?

Vous ſavez comment je me livre,
Accordez-moi cette faveur,
Que jamais rien ne me délivre
De la plus amere douleur.

Votre vouloir ſera ma force,
Je ne trouve en moi nul appui :
J'ai fait avec ce MOI divorce,
Je ne veux plus penſer à lui.

Ah, plus vous lui ferez ſévere,
Plus vous me ferez de plaiſir :
Si mon châtiment vous peut plaire,
Faites-moi ſouffrir & mourir.

Hélas, une ſi ſimple enfance
Méritoit un plus heureux ſort !
Je ſuis ſous votre dépendance
Soit pour la vie ou pour la mort.

Je priois ; vous daigniez m'entendre :
Seigneur, qu'eſt devenu ce ſoin,
Qu'eſt devenu cet amour tendre
Dont vous préveniez mon beſoin ?

Je ne vois plus que ma miſére ;
Ah, Seigneur, vous n'écoutez plus
Ni ma douleur, ni ma priere ;
De tout bien je me trouve exclus.

(*a*) Qui me donnera mon cher Frere,
Que je ſorte bientôt déhors,
Que dans la chambre de ma Mere
Je lui témoigne mes tranſports !

C'eſt là, cher Epoux de mon ame,
Que vous me tiendrez embraſſé,
Afin que j'évite le blâme
De ceux dont je ſuis mépriſé.

(*a*) Cant. 8. v. 1.

CVII.

Qui eſt tout à Jéſus-Chriſt n'a plus rien à craindre.

AIR : *Aimable bergere.*

MON cher petit Maitre,
Je ſuis toute à vous :
Y peut-on mieux être,
Que d'aimer vos coups ?
Je ſuis toute à vous ;
Y peut-on mieux être,
Que d'aimer vos coups ?

Peine délectable,
Au cœur amoureux,
La mort eſt aimable,
C'eſt ſon jour heureux :
Au cœur amoureux
La mort eſt aimable,
C'eſt ſon jour heureux.

Adorable Pere,
Je ne crains plus rien.
Aimant ſa miſére
Tout ſe change en bien.
Je ne crains plus rien ;
Aimant ſa miſére,
Tout ſe change en bien.

Je n'ai plus de peine,
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de gêne,
Tout devient largeur :
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de gêne,
Tout devient largeur.

CVIII.

L'ame amante trouve Dieu par-tout.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

AMOUR que mon ame eſt contente
Quoique dans un ſi long banniſſement !
Tu ne trompes point mon attente ;
Avec toi rien n'eſt un tourment.

Tous lieux ſont égaux dans le monde
Pour un cœur qui ne peut aimer que toi :
Au Ciel, ſur la terre & dans l'onde
Dieu par-tout le ſoutient en ſoi.

Tout eſt mon pays, ma retraite ;
Il n'eſt pour moi pays, ni tems, ni lieu :
L'ame eſt contente & ſatisfaite ;
Tout les lieux lui deviennent Dieu.

Lorſqu'on fait choix d'une demeure,
Le cœur s'agite, & n'eſt point en repos :
Quand Dieu nous conduit à toute heure,
Les pays ſont toujours égaux.

Si j'étois loin de ce que j'aime,
Que mon exil me paroîtroit affreux !
En tous lieux Dieu m'étant le même
Je ſuis donc bien dans tous les lieux.

Seigneur, toi ſeul es ma patrie ;
Je n'en reconnois point d'autre que toi,
Mon centre, mon bien & ma vie,
Mon amour, mon unique loi.

Je ne tiens à rien ſur la terre ;
Ah ! conduis-moi ſelon ta volonté ;

Que chacun me faſſe la guerre ;
Je ne puis voir que ta bonté.
Tout traitement eſt favorable,
Grand Dieu, pour qui brûle de ton amour :
Il ne craint l'homme ni le Diable ;
Chaque jour eſt un heureux jour.
Ah ! mon cœur, que pourrois-tu craindre,
Depuis longtems repoſant en ſon ſein !
Nul mal ne ſauroit plus t'atteindre,
Ayant là ce rempart divin.

CIX.

L'amour fort au milieu des ſouffrances.

AIR : *Que j'étois autrefois un volage berger !*

QUE j'étois autrefois inconſtant & léger,
A chaque inſtant changeant de routes !
Rien ne pouvoit calmer mes doutes ;
Et je ne faiſois que changer.
Quand mon ame eût goûté ce Dieu qui l'a ravie,
J'ai juré de ne changer de ma vie.
Ce qui rend inconſtant c'eſt votre vanité,
Plaiſirs ; fixerez-vous une ame ?
Depuis que j'ai ſenti la flamme
De la céleſte vérité,
Je ne puis plus ſouffrir votre fade molleſſe :
Je me livre, Seigneur, à la Sageſſe.
Digne objet de mes vœux, vous m'avez arrêté :
C'eſt vous ô Beautés éternelles,
Qui rendez tous les cœurs fidéles :
Votre céleſte volupté,
Au milieu des douleurs que ſouffre la nature,
Nous rendra même heureux à la torture.

Que ne nous donnons-nous à ce Dieu tout puiſſant !
Si d'amour notre ame eſt atteinte,
Nous le ſuivrons par tout ſans crainte ;
Et le ſuivrons comme un enfant :
On n'appréhende rien lorſque vraiment on aime
Si l'on n'a point de crainte pour ſoi-même.

CX.

Procédé de l'Amour pour faire venir l'ame à l'abandon & acquieſcement abſolu.

AIR : *L'autre jour je rencontrai ;* ou, *J'entretenois mon eſprit.*

VOULANT monter l'autre jour
Un navire avec peine,
Là je rencontrai l'Amour
Deſſus l'humide plaine,
Diſant, monte promptement
Et viens ſur ce vaſte élément.
Je vis force matelots
Accommodant les voiles,
Les uns qui fendoient les flots
Contemplant les étoiles,
D'autres ſe regloient au vent
Afin d'aller plus promptement.
Amour lors me fit un tour
Qui m'auroit mis en peine,
Il ne parut plus ni jour,
Ni vaiſſeau ſur la plaine :
Je me trouvai dans les eaux
Sans autre appui que des roſeaux.
Je n'en pris point de chagrin,
Va, vogue à l'avanture,
Lui, dis-je, petit mutin,

Je vois ta tablature :
Je connois qu'il faut périr ;
Et je péris ſans répentir.

Sitôt le petit malin
Me vint prendre la tête,
M'ôte un roſeau de la main,
Fit lever la tempête :
Je me ſentis abîmer,
Juſqu'au plus profond de la mer.

Alors j'apperçus l'Amour
Qui ſe tournoit pour rire ;
Je craignis un nouveau tour
Qui ſeroit encore pire :
Te voila dans l'océan,
Me dit-il, juſques au printems.

Sitôt je le vis voler,
Et le perdant de vue
Il me paroiſſoit en l'air
Au-deſſus de la nue :
Soudain je ne le vis plus,
Ah ! mes regards ſont ſuperflus.

Que les flots m'ont fait de peur
Le voyant diſparoître :
C'eſt là le tour d'un voleur,
D'un enfant & d'un traître :
Mes diſcours ſont ſuperflus,
Hélas ! je ne l'apperçois plus !

Qu'il me faſſe mille maux,
Que je le voie encore !
Je ne ſens point les travaux
Près de lui, que j'adore :
Que ferai-je déſormais ?
Ne le verrai-je plus jamais !

Dans le plus affreux tourment
Il fuit, il m'abandonne :
Qu'ai-je fait, mon cher amant,

Reviens, & me pardonne :
Mais il ſe moque de moi,
Et je ne revois plus mon Roi.

Je ne veux plus rien vouloir,
Ne ſois plus en colere :
Je conſens ne plus te voir,
Reſtant dans ma miſere,
Dans le plus affreux tourment,
Et même éternellement.

C'eſt ce que vouloit l'Amour ;
Il n'eût plus de colere :
Et depuis cet heureux jour
J'acceptai ma miſere ;
Lors ceſſa le différent
De l'amante & de ſon Amant.

CXI.

Correſpondance de l'ame aux rigueurs du divin Amour.

AIR : *Enfarinez bien votre tête ;* ou, *L'autre jour j'apperçus en ſonge.*

Vous ſavez bien que je vous aime,
O divin Époux de mon cœur :
Vous me traitez avec rigueur,
Et votre puiſſance ſuprême
Fait même ſon contentement
De m'abîmer dans mon néant.

Mais je m'y tiens comme en ma place :
Vous êtes donc bien attrapé.
Sitôt que vous m'avez frappé,
Je vous careſſe & vous embraſſe,

Et plus vous faites le méchant,
Plus mon amour paroît conſtant.

Vous ne ceſſez de me combattre,
Et moi de recourir à vous;
Et plus vous montrez de courroux,
Mon ame, bien loin de s'abattre,
Trouve un nouveau contentement
A ſouffrir un nouveau tourment.

Jamais rien de vous ne me fâche;
Dans une même égalité
Pour la juſtice ou la bonté
Je trouve en moi la même attache.
Que fera donc votre courroux?
Faites le ceſſer, cher Époux.

CXII.

La croix purifie l'amour.

AIR : *La jeune Iris.*

JE ſens, Amour, que la croix me talonne,
Pour me faire mieux ſentir ſa rigueur:
Je la trouve néanmoins juſte & bonne;
Et l'accepte du meilleur de mon cœur.

O joie, ô plaiſir, tu parois frivole!
Dieu ta douceur tempére de l'amer
Il m'a dit que la croix eſt une École
Où l'on apprend en ſouffrant à l'aimer.

Il me venoit l'autre jour en penſée,
Que mon Seigneur retiroit ſon amour:
La croix me paroiſſoit preſque effacée:
Elle redoubla dès ce même jour.

Si le bonheur eſt l'effet de ta haine,
Et la douleur celui de ton amour;

Ne m'épargne pas, Bonté Souveraine,
Que j'aime & ſouffre juſqu'au dernier jour.

Tout devient croix, pour le cœur qui t'adore;
Tu changes pour lui l'eau claire en rocher;
Toutes créatures ſemblent encore
Ne nous flatter qu'afin de nous fâcher.

Tu remplis les bons cœurs d'ingratitude,
Tu changes l'humeur pour nous affliger:
Tout le monde ſe fait même une étude
De nous haïr, de nous déſobliger.

C'eſt toi, Seigneur, qui fais toutes ces choſes,
Afin que le cœur t'aime purement:
Ne s'attachant qu'à la Cauſe des cauſes,
Tout le reſte lui devient un tourment.

Acheve, acheve, ô mon Dieu, de détruire
Ce qui pourroit reſter en moi de MOI:
Sur mon néant établis ton Empire:
Quoiqu'il en coûte, il faut que tu ſois Roi.

CXIII.

Il faut mourir pour revivre.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

MON Dieu qui m'a formé du limon de la terre,
Veut que la terre auſſi me ſerve de berceau,
Qu'il en renaiſſe un homme tout nouveau,
Amour c'eſt à toi de tout faire.

Je ne puis que gâter le merveilleux ouvrage
Que fera ta bonté me créant de nouveau:
Fais-moi promptement deſcendre au tombeau;
Amour, c'eſt là mon avantage.

Si je crains de mourir, je crains donc de revivre;
Puiſque je ne ſaurois vivre que par ma mort:

Le naufrage doit me conduire au port ;
Amour, je veux toujours te ſuivre.

Conduis-moi ſi tu veux au bord du précipice,
Et que la mer m'abîme au milieu de ſes flots ;
Je ſuis content d'endurer au plutôt,
Amour, ce terrible ſupplice.

Puiſqu'il me faut mourir que ce ſoit tout à l'heure,
Tu retardes mon bien retardant mon trépas :
S'il faut mourir pour goûter tes appas,
Amour, ah ! fais-donc que je meure.

Détruis Adam pécheur, Jéſus prendra ſa place :
Il coute pour mourir ; mais c'eſt un ſi grand bien
Qu'il ne faut pas que je ménage rien ;
Amour, fais-le donc par ta grace.

Pour vivre en Jéſus-Chriſt, ah quitte-toi toi-même !
Si je ne veux mourir, il ne peut vivre en moi :
Laiſſe-le donc te chaſſer de chez toi :
Amour, ta puiſſance eſt ſupréme.

Ah ! je me doñe à toi ; détrui, brûle (*a*) & renverſe,
Je ne m'oppoſe plus à ton divin vouloir :
Fais éclater contre moi ton pouvoir :
Amour, ta grace eſt la maîtreſſe.

CXIV.

S'abandonner à Dieu dans ſes miſeres.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE me livre en vos mains, ô Seigneur tout puiſſant ;
Diſpoſez toujours de mon ame :
Je viens à vous comme un enfant,
Recevez ma pudique flamme.

(*a*) *Ou* redreſſe.

Je ne ſens plus d'eſprit, je ne me connois plus :
Ah, que voulez-vous que je faſſe ?
Le propre agir eſt ſuperflus ;
Vous ſeul le rendez efficace.

Ordonnez de mon ſort, ô mon Souverain Bien ;
Je le veux, malgré ma miſére :
Enfoncez-moi dedans mon RIEN ;
C'eſt le lieu qui m'eſt néceſſaire.

CXV.

Bonheur du dépouillement.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne puis rien vouloir, je ne puis rien aimer :
Tout hors toi feroit mes ſupplices :
Quand tu daignes nous enflammer,
La douleur devient nos délices.

Ne m'avois-tu pas dit, que je ſerois heureux
Quand chacun me feroit la guerre ?
Et qu'il eſt plus avantageux
Pour moi d'être dans la miſére ?

J'aime ma pauvreté, je ne déſire rien ;
J'abhorre même la richeſſe :
Il ſuffit pour mon entretien
D'être conduit par la Sageſſe.

Je ne manque de rien dedans ma nudité :
Mon vêtement eſt ma foibleſſe ;
Mon bien eſt ma ſimplicité ;
Ma grandeur eſt ma petiteſſe.

O ſouverain Amour, ordonne de mon ſort ;
Mon ame eſt toute abandonnée,
Soit pour la vie ou pour la mort,
Je t'ai remis ma deſtinée.

Plus je ſuis dépouillé, plus je me trouve heureux ;
Te ſuivant j'ai laiſſé ma charge :
Mon cœur en eſt plus amoureux ;
Et mon ame a trouvé le large.

J'étois chargé de biens, je ne pouvois courir ;
Perdant tout, j'ai repris ma courſe :
Non ; je ne crains plus de périr ;
J'ai trouvé l'immuable ſource.

On ne peut rien ôter, quand on a tout perdu ;
Qui ne peut perdre, ne peut craindre :
Ce que j'avois, je l'ai rendu ;
A préſent je ne dois plus feindre.

Pourquoi diſſimuler ? J'ai trop chanté d'amour,
Pour ôſer jamais m'en dédire :
Si l'on me veut priver du jour,
Mourant, je louerai ſon Empire.

Il eſt vrai que l'Amour, cet inſigne voleur,
Ne laiſſe rien à ſon amante :
Mais quand elle a donné ſon cœur,
Plus on prend, plus elle eſt contente.

CXVI.

Plaintes dans l'extrémité des épreuves intérieures.

AIR : *Hélas, Brunette, mes amours !*

JE ne ſais plus ce que je fais,
Mon adorable Pere :
Je ſuis l'opprobre des parfaits ;
Mon extrême miſére,
Loin de les approcher de toi,
Leur donne du mépris pour moi.

Je ſuis un enfant ſans ſouci,
Qui ne peut ſe contraindre :
Ton courroux n'eſt point adouci ;
Et ſi j'ôſe me plaindre
D'un état qui me fait horreur,
J'allume encor plus ta fureur.

Accablé de mon propre poids,
Je demeure en ſilence :
M'eſt-il permis de faire un choix ?
Tu veux que la balance
Demeure dans l'égalité,
Sans la pencher d'aucun côté.

Je porterois mieux la douleur
La plus inſupportable,
Que ſentir la mauvaiſe odeur
D'un état miſérable ;
Tu ne permets pas de choiſir :
Il faut le porter & mourir.

Source de toute ſainteté,
O pure & ſimple Eſſence,
O toi, Suprême Vérité,
Tu vois mon impuiſſance :
Je ne puis former un déſir
Dans le plus affreux déplaiſir.

Quand je vois le bonheur paſſé,
Et l'état que je porte,
Mon cœur en eſt preſque glacé ;
Une douleur très-forte
S'empare de tout mon eſprit,
Qui demeure comme interdit.

Je n'y penſe preſque jamais ;
Et ma vie s'écoule :
Ce que je dis, ce que je fais ;
Je n'en ſais rien : je roule
Comme un ballon qu'un bras puiſſant
Repouſſe & reçoit à l'inſtant.

Adorable Objet de ma foi,
Je ſuis ſans réſiſtance
Quand tu me jettes loin de toi,
Ou bien quand ton Eſſence
Me reçoit en toi par bonté,
Et m'inſtruit de ſa vérité.

Hors là je n'ai nul mouvement,
Ni regle, ni figure;
Je ſuis comme un vil excrément
Vomi de la Nature:
En moi je ne trouve aucun bien:
J'en dis trop; ne diſons plus rien.

On dit qu'à raconter ſes maux,
Souvent on les ſoulage;
Mais, hélas! tels ſont mes travaux,
Qu'ils croiſſent davantage:
J'aime mieux, puiſqu'il eſt ainſi,
Finir & m'arrêter ici.

CXVII.

Conſolation & Réſignation dans les peines ſpirituelles.

AIR: *Roulette.*

SEIGNEUR, je ſuis à vous,
En dépit de l'envie;
Vous ſerez mon Epoux
Tout le tems de ma vie.
Mon petit Maître,
Me ferez-vous la faveur
De venir demain renaître
Dedans le fond de mon cœur?

„ Ne ſuis-je pas à toi,
„ Qu'eſt-ce que tu déſires?
„ Je couronne ta foi
„ Par ton rude martyre.
„ Sois-moi fidele;
„ Et tu chanteras un jour:
„ La juſtice n'eſt cruelle
„ Que par un excès d'amour".

Je ſuis dans la douleur
Quand vous êtes en colere;
Vous accablez mon cœur
Par un regard ſévere.
Mon divin Maître,
Devenez un peu plus doux:
Je dirai lors: Il veut être
Préſentement mon Epoux.

„ Tu te trompes, ma ſœur,
„ Tu n'es qu'une ignorante,
„ Puiſqu'un peu de rigueur
„ T'allarme & t'épouvante.
„ Sois-moi fidele,
„ Et m'aimes bien purement;
„ Alors ma gloire éternelle
„ Sera ton raſſaſiment".

Je me contente enfin
De vivre dans la peine,
Sans voir jamais de fin
Aux tourmens, à la gêne.
Mon divin Maître,
Hélas, que j'aurois grand tort
Si je n'y voulois pas être
Avec vous juſqu'à la mort!

Mon Epoux eſt à moi,
Je ſuis à lui de même;
Il couronne ma foi
De ſon amour extréme.
Qu'il eſt aimable,

Qu'il a de charmes & d'appas !
Et que l'homme eſt miſérable
Lorſqu'il ne les goûte pas !
Je m'abandonne à lui,
Et le ſers ſans ſalaire :
Quoiqu'il ſoit mon appui,
Je ne l'apperçois guères.
Mais il n'importe :
Je mets mon contentement
A le ſervir de la ſorte
Sans aucun ſoulagement.

CXVIII.

Juſtice de Dieu, non cruelle.

AIR : *Ceſſez de m'attaquer.*

CESSEZ de m'attaquer avec tant de courroux,
Je vous aime, Seigneur, mon cœur n'eſt point rebelle :
Vous fut-il jamais infidele !
Cependant il eſt près de périr ſous les coups
Que lance contre lui ta juſtice cruelle :
Que veut-elle de moi ? ne ſuis-je pas à vous ?
„ Peut-on ſavoir, aimer & craindre le tourment ?
„ Perfide, ôſes-tu bien, ſans paſſer pour rebelle,
„ Nommer ma juſtice CRUELLE ?
„ Quand un cœur eſt touché, qu'il aime purement,
„ Charmé de ſes rigueurs, il la trouve ſi belle,
„ Que l'excès des travaux fait ſon contentement ".
Quoi ! vous vous offenſez quand je me plains de vous,
Juſtice, mille fois moins ſévere qu'aimable !
Je veux bien paſſer pour coupable,
Si je parle jamais des rigueurs de vos coups.
Vous avez tout pouvoir, je ſuis un miſérable,
Qui ne mérite pas même votre courroux.

Que pourroit ce courroux contre un foible néant !
Un ſeul de vos regards va le réduire en poudre :
De grace, épargnez votre foudre,
Et ne la perdez pas ſur un vil excrément :
Etant un Dieu ſi grand, pouvez-vous vous réſoudre
D'employer contre moi votre bras tout-puiſſant ?

CXIX.

Aimer la divine Juſtice.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JUSTICE, tu n'as plus de foudre ;
Puiſqu'il ne tombe pas ſur moi :
Si tu veux me réduire en poudre,
Je verrai tes coups ſans effroi.
Ils ſont plus doux que tes careſſes
Au cœur qui t'aime plus que ſoi ;
Et la juſtice vengereſſe
A plus de charmes pour ma foi.
Juſques au centre de la terre
Je voudrois pouvoir me cacher,
Non pour éviter ta colere,
Mais de crainte de te fâcher.
Punis-moi, mon ſouverain Juge ;
J'aime & reſpecte ta rigueur,
Sans vouloir chercher de refuge
Contre ta très-juſte fureur.
J'ai mérité tous les ſupplices ;
Et nul n'eſt aſſez rigoureux
Pour châtier mes injuſtices.
Oſé-je paroître à tes yeux ?
Loin de me punir, tu me calmes :
Je trouve certaine onction

Qui ſe gliſſe au fond de mon ame
Dans mon amere affliction.

Hélas ! tu m'épargnes ſans ceſſe ;
Lorſque tu dois être irrité,
Tu ne peux ſouffrir ma triſteſſe,
Et me fais ſentir ta bonté.

Tu n'as plus pour moi de colere ;
Ton regard rempli de douceur
M'eſt infiniment plus ſévere
Que ſi tu puniſſois mon cœur.

CXX.

Amour pur de la Juſtice de Dieu & de ſa gloire.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

ADORABLE juſtice,
Je me livre à tes coups :
Ordonne donc de mon ſupplice ;
Tout, de ta main, me ſera doux.

Je veux, ſi Dieu l'ordonne,
Qu'elle exerce ſur moi,
Sans vouloir qu'elle me pardonne,
Toute la rigueur de ſa loi.

Si je ſuis ſa victime,
Je l'aurai bien voulu ;
Je la reſpecte, je l'eſtime :
Le plus affreux tourment m'eſt dû.

Oui, tu peux ſur ma tête
Allumer ta fureur ;
Je m'abaiſſe ſous la tempête,
Et la vois fondre ſans terreur.

Je

Je ne veux que ta gloire,
Tu la dois rechercher ;
Que la trahiſon ſeroit noire,
Si je tâchois de l'empêcher !

Tu la trouve en toi-même
Puniſſant le pécheur :
Si je me cherche, ſi je m'aime,
Que je mérite ta rigueur !

Juſtice toute aimable,
Attribut pour mon Dieu,
Par un jugement équitable
Tu peux me condamner au feu.

Ton feu ne fait que luire,
Ah ! fais lui conſumer
Ce cœur qui pour toi ſeul ſoupire,
Et qui n'aſpire qu'à t'aimer !

CXXI.

L'Ame épriſe de pur Amour s'offre à la juſtice de Dieu.

Diſpoſition de Ste. Cathérine de Génes.

Voyez ſa Vie, Chap. XX. & XXVIII.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

JUSTICE vengereſſe
Tu frappes mon Époux !
En épargnant la pécheresſe
Tu l'accables deſſous tes coups.

Tu frappes le ſeul juſte,
Tu laiſſes le pécheur :
Que ce que tu fais eſt injuſte,
L'accablant de ton bras vengeur !

Ah! frappe ſur ma tête,
Épargne mon Sauveur:
Fais fondre ſur moi la tempête,
Je vais l'attendre de grand cœur.

Faut-il qu'un vil eſclave
Soit ſauvé par ſa mort?
Juſtice, eſt-ce ainſi que tu braves
L'équité dans ſon rude ſort!

Violant la juſtice
Tu dois changer de nom:
Celui que tu livre au ſupplice,
Souffre d'autant plus qu'il eſt bon.

Tu le traite en coupable;
Il eſt ſaint, il eſt Dieu;
Il n'a rien de reconnoiſſable
Dans ce triſte & funeſte lieu.

As-tu pu te méprendre
Le traitant en pécheur?
C'eſt lui dont l'amour le plus tendre
Pour moi le livre à ta fureur.

La juſtice terrible
Se meſure à l'amour:
Plus l'amour eſt incorruptible,
Plus il ſouffre en ce bas ſéjour.

CXXII.

L'ame dévouée à la divine Juſtice.

AIR: *Hélas, Brunette mes amours!*

DIVIN Auteur de tous mes biens,
A vous je m'abandonne:
Vous avez briſé mes liens.
Que la Juſtice eſt bonne!

Plus elle traite avec rigueur,
Plus elle cauſe de bonheur.

Ah! ne m'épargnez donc jamais,
Juſtice que j'adore:
Je me livre à tous vos décrets;
Et je fais plus encore:
Trouvez des ſupplices nouveaux;
Venant de vous, qu'ils ſeront beaux!

Votre amour dès mes jeunes ans
S'imprima dans mon ame;
J'étois du nombre des enfans,
Qu'une ſecrette flamme,
Que je ne pouvois diſcerner,
M'apprit qu'on vous doit tout donner.

Je compris lorſque l'attribut
Qui n'eſt que pour vous-même,
Quoique du monde le rebut
Eſt l'attribut ſuprême:
Les autres paroiſſent plus doux;
Parce qu'on s'aime plus que vous.

Moi qui ne veux que ſon honneur,
Sa puiſſance & ſa gloire,
Je veux lui conſacrer mon cœur,
Mon eſprit, ma mémoire;
Qu'elle diſpoſe de mon ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

Mais tous les hommes à préſent
N'enviſagent qu'eux-mêmes;
Trompés ils croient cependant
Aimer le bien ſuprême:
Ils ſont dedans l'égarement,
Puiſqu'ils n'aiment pas purement.

Je me conſomme nuit & jour,
Demandant votre Régne:
Loin de brûler de votre amour,
Un chacun le dédaigne;

Et je ne trouve point de cœur
Qui ſe conſacre à votre honneur.
Je voudrois mourir chaque jour,
Pour vous faire connoître ;
Je voudrois que le pur amour
De tout cœur fût le maître :
Quand viendra cet heureux moment,
Que vous promites ſi ſouvent !
Qu'il tarde longtems à venir !
Que j'en ſouffre de peine !
Je n'en ſaurois pourtant bannir
L'eſpérance certaine :
Vous nous promites mille fois
Qu'on verroit tout deſſous vos loix.

CXXIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Songes agréables.*

DIVINE Juſtice,
Je ſuis tout à toi :
C'eſt le ſacrifice
De la pure foi,
De ne rien voir
Que ton divin vouloir.
Plus tu m'es ſévére,
Mon cœur amoureux
Te trouve proſpére ;
Il ſe croit heureux
De ne plus voir
Que ton divin vouloir.
Chacun t'appréhende ;
Je ne ſais pourquoi :

Car ſi tu commandes,
C'eſt pour le grand Roi :
On ne doit voir
Que ſon divin vouloir.
Tu veux qu'on lui rende
Ce qui lui eſt dû ;
Ta loi ne demande
Que l'amour tout nud,
Qui ne peut voir
Que ſon divin vouloir.
Qui veut autre choſe,
Ne te connoit pas :
Mon cœur ſe repoſe,
Alors qu'il eſt las,
Dans ton vouloir,
Soumis à ton pouvoir.
L'amour propre abhorre
La haute leçon,
Qui fait qu'on t'adore,
Qu'on trouve tout bon :
Hélas ! tes coups
A mon cœur ſont bien doux.
Si je m'aime encore,
Si je crains pour moi ;
Je te déshonore,
Je n'ai point de foi :
Ah ! mes amours
N'ont plus ces vains détours.
Juſtice ſuprême,
Tu deviens mon bien :
T'aimant pour toi-même,
Je ne crains plus rien.
Ah ! mon amour
Eſt à toi ſans retour.

CXXIV.

Aveu de notre néant.

AIR : *La paix & la ſolitude.*

CHIEN mort, on te conſidére ;
Et je ne ſais pas comment,
Si ce n'eſt que ta miſere
Te ſerve d'un agrément :
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

A Dieu ſeul louange & gloire,
Et pour moi tout le mépris ;
Il eſt vrai que je ſuis noire,
Et c'eſt ce qui fait mon prix :
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

Qu'on te rende la louange
Que tu mérites de tous :
Que je rampe dans la fange,
C'eſt ce qui me ſera doux.
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

Je deviens uſurpatrice
Si je déſire autrement,
Et mérite le ſupplice
D'un lâche & perfide amant.
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

Dieu ſeul eſt mon héritage,
Et chez moi la pauvreté
Fait cet excellent partage
Que me donne ſa bonté.
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

O vérité ſimple & nue
Que vous avez de grandeur !
Que ce premier point de vue
Nous procure de largeur !
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

C'eſt au ſeul ſouverain Être
Que nous devons cet honneur
De laiſſer tout diſparoître ;
Car il eſt le ſeul Seigneur.
Je ne ſuis rien ;
Et c'eſt ce qui fait mon bien.

Deux vérités dans le monde,
Ce ſont le TOUT & le RIEN,
C'eſt ſur quoi mon cœur ſe fonde ;
Et mon cœur s'en trouve bien.
Dieu tout puiſſant
Fait mon ſeul contentement.

CXXV.

Ne s'appuyer ſur ſoi-même.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

MON amour & ma vie,
Arrache-moi de moi :
Que je ſois toujours aſſervie
Aux divins vouloirs de mon Roi !
Que ce cœur infidelle
Devienne plus conſtant !

S'il devenoit un jour rebelle ;
Détruis-le plutôt à l'inſtant.

Eſt-ce là de tes graces
Un fidéle retour,
Que d'en perdre ſitôt les traces,
Et celles de ton chaſte amour ?

Pourrois-je te déplaire,
O mon unique bien !
Si tu regardes ma miſere,
Daigne lui ſervir de ſoutien.

Que cette incertitude
Me cauſe de tourment !
Et que j'aurois d'inquiétude
Si j'étois un perfide amant !

Ma volonté ſe range
Sous ton divin vouloir ;
Mais par une foibleſſe étrange
Je puis manquer à mon devoir.

Je comptois ſur moi-méme,
Mon cœur préſomptueux
S'aſſuroit d'un amour extréme :
Étoit-il de méme à tes yeux ?

O l'étrange folie
De s'appuyer ſur ſoi !
Si ta bonté n'y remédie
Tout l'or ſera de bas aloi.

Heureuſe expérience
Qui fait quitter le MOI,
Et cette vaine confiance,
Si différente de la foi !

Sans elle l'on s'égare
Ne marchant qu'à tâtons :
A préſent un homme eſt bien rare,
Qui te préfére aux autres dons.

On fuit cette lumiere
Pour mille faux brillans,
Qui ſont l'appui du mercenaire,
Et non pas celui des enfans.

CXXVI.

Le pur amour ôte la préſomption.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

JE veux être petite, & ceſſer d'être ſage :
Quelque choſe chez moi n'y ſauroit conſentir :
De ce combat comment pouvoir ſortir !
Grand Dieu, dites, c'eſt votre ouvrage.

Je croyois autrefois pouvoir tout par moi-même,
Je comptois en ſecret ſur moi, ſur mon effort ;
Mais j'apperçois que je comptois à tort :
Grand Dieu, mon erreur eſt extréme !

Mes yeux juſqu'à préſent fermés à la lumiere
Que votre pur amour fait luire dans mon cœur,
Sont pénétrés d'une douce langueur,
Grand Dieu, de vous y voir tout faire.

CXXVII.

L'Amour ſans ſécurité.

AIR : *La paix & la ſolitude.*

CHACUN te ſert à ſa mode,
Je veux te ſervir pour rien ;
Ce que tu fais m'accommode,

Je ne connois d'autre bien
Que ton vouloir,
Et d'adorer ton pouvoir.

Cependant rien que miſere,
Chez moi rien ne paroit bon:
Quel ſeroit donc mon ſalaire,
Que mérité-je? quel don?
Rien que l'enfer
Si j'oſe encor t'offenſer.

Je ne ſais ſi je t'offenſe,
Et c'eſt là mon embarras;
Je n'ai plus de conſcience,
Son remords ne paroit pas.
Que ſuis-je donc,
Un Ange, ou bien un démon?

Comment pourrois-je être ſûre?
Dieu ſeul ſait la vérité,
Nul ne ſait, dit l'Écriture
Si l'on eſt en charité:
C'eſt mon tourment;
Car je crains l'aveuglement.

Je ne voudrois que te plaire,
Mon Seigneur, tu le ſais bien;
C'eſt peut-être le contraire:
Cher maître, je n'en ſais rien.
Car ton vouloir
Ne ſe fait pas trop ſavoir.

Tel ſe trompe & croit te ſuivre:
Mais allons de bonne foi:
Mourons pour le faire vivre,
Renonçons à notre MOI.
Après cela,
Qu'il faſſe ce qu'il voudra.

CXXVIII.

Captivité Chrétienne ſous l'Amour.

AIR: *Vous l'avez bien voulu.*

L'AMOUR eſt mon géolier,
Mon ame eſt ſa captive:
Il fait la douleur vive
Au plaiſir allier.
Heureux quoiqu'il arrive!
L'amour eſt mon géolier.

Que mon cœur eſt content,
Malgré tout ce ravage!
Je ſens tomber l'orage
Sur mon corps languiſſant;
Et chante dans ma cage;
Que mon cœur eſt content.

De ma ſoumiſſion
Reçois donc l'humble hommage:
Mon ame a l'avantage
D'être en ton union:
Qu'heureux eſt le partage
De ma ſoumiſſion!

Mon aimable Sauveur,
C'eſt là ton caractere,
Obéir à ta Mere
Quoique ſon Créateur:
Tu meurs ſoumis au Pere,
Mon aimable Sauveur!

Divine charité,
De toi rien ne ſépare,
La mort la plus barbare,
La faim, la nudité.

Que ce bonheur eſt rare,
Divine charité !

Tu conſommes mon cœur,
Amour que je reclame ;
Et tu nourris mon ame
De cette noble ardeur :
Par ta céleſte flamme
Tu conſommes mon cœur.

Jéſus-Chriſt, mon Époux,
M'a choiſi pour victime ;
Il efface mon crime
Par mille & mille coups ;
Et ſur mon corps s'exprime
Jéſus-Chriſt, mon Époux.

Me lavant dans ſon Sang,
J'ai ce que je ſouhaite ;
Car d'une amour parfaite
Nos cœurs vont s'uniſſant :
Il me rend pure & nette
Me lavant dans ſon ſang.

Il m'a donné ſon cœur
Plein d'un amour extrême ;
Pris le mien en lui-même,
L'y plaçant par faveur :
C'eſt par lui que je l'aime,
Il m'a donné ſon cœur.

De ſon cœur & du mien
Il a fait un échange :
Ma volonté ſe change
En l'amour ſouverain,
Faiſant un doux mélange
De ſon cœur & du mien.

CXXIX.

Perte de l'ame par l'amour.

(D'un Ami de l'Auteur.)

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O pur amour acheve de détruire
Ce qu'à tes yeux il reſte encore de moi :
Divin vouloir, daigne ſeul me conduire,
Je m'abandonne à ton obſcure foi.

En quelque état que cet ordre me mette
Les yeux fermés, pleinement j'y conſens :
C'eſt pour lui ſeul que mon ame fut faite,
C'eſt à lui ſeul que j'offre mon encens.

Je ne ſuis plus déſormais à moi-même,
Dieu me poſſède, & je ne ſens que lui ;
L'Éternel en mon cœur vit & s'aime,
Il en arrache & bannit tout appui.

CXXX.

Sur le même ſujet.

(Réponſe.)

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

Vous vous croyez ſans ſoutien, ſans défenſe ;
Vous êtes loin du parfait dénûment :
Que vous avez d'appuis & d'aſſurance !
N'avez-vous plus ni goût, ni ſentiment ?

Celui qui ſent & voit encore qu'il aime,
O qu'il eſt loin de ce terrible RIEN
Où l'on n'oſe ſe regarder ſoi-même,
Tant on ſe voit éloigné de tout bien.

Mais ſuivons Dieu, ne cherchons point de route,
Contentons-nous de marcher ſur ſes pas:
S'il veut de nous une entiere déroute,
Il le fera; nous ne le ſaurons pas.

Amour, amour, ſi l'on croyoit te ſuivre
On marcheroit ſans ceſſe & ſûrement:
Mais lorſqu'Amour à l'ennemi nous livre,
Si l'on ſe perd, c'eſt éternellement.

Du moins on croit qu'il en va de la ſorte,
On ne connoit plus ni ſentier ni lieu;
Et cependant l'ame alors ſe tranſporte
Bien loin de ſoi, s'abimant en ſon Dieu.

CXXXI.

L'Amour d'abandon.

AIR: *Ne m'entendez-vous pas?* ou, *Lorſque j'aime une fois.*

EN me donnant à vous,
Je le fis ſans reſerve.
Je ne veux point de trêve:
Frappez, doublez vos coups,
Je reçois tout de vous.

Ordonnez de mon ſort,
C'eſt mon unique envie;
Je n'eſtime la vie,
Ni je ne crains la mort:
Ordonnez de mon ſort.

Aimer ſincérement,
C'eſt ſe quitter ſoi-même,
Paſſant dans ce qu'on aime
Sans nul ménagement:
C'eſt aimer purement.

CXXXII.

Abandon de l'Amour pur à la volonté de Dieu.

AIR: *Taiſez-vous ma muſette.*

VICTIME de mon Maître,
Je me livre à ſes coups.
Il falloit plutôt diſparoître,
Afin d'éviter ſon courroux?

Je n'ai plus de prudence,
Je ne diſcerne rien:
L'abandon à la Providence
Sera déſormais mon ſoutien.

Je ſens bien que ma perte
Eſt ſans aucun retour:
L'enfer avec ſa bouche ouverte
Ne peut détourner mon amour.

Que ſi mon Dieu m'abîme
Dans le fond des enfers,
Si mon ame paroît ſans crime
Je ſerai libre dans mes fers.

Mais ſi je ſuis coupable,
Tout le bonheur des Cieux
Ne peut jamais être capable
De m'aſſurer devant ſes yeux.

Sainteté toute pure,
Un ſi vil excrément

Qui n'eſt qu'un peu de pourriture,
Eſt indigne du châtiment.

Faites-donc de mon ame
Tout ce que vous voudrez :
Vous voyez bien quelle eſt ſa flamme ;
O Dieu, vous la rebuterez !

Je n'ai nul bien au monde
Ni dehors ni dedans ;
Bien plus inconſtante que l'onde
Je n'ai qu'un bonheur décevant.

Vouloir toujours vous plaire,
Eſt mon unique eſpoir ;
Et pouvoir toujours vous déplaire,
Me réduit preſqu'au déſeſpoir.

O Sageſſe incomue,
Par combien de reſſorts
As-tu rendu mon ame nue,
Lui raviſſant tous ſes ſupports !

On embraſſe une choſe
Croyant bien la tenir ;
Et ſans en pénétrer la cauſe
Un rien la fait évanouir.

Hélas ! qu'eſt-ce que l'homme,
L'image de la mort.
Son état ne paroît qu'un ſomme :
Il périt ſe croyant au port.

O Dieu, votre Sageſſe
Sans chemin, ſans détour !
Le conduit par la petiteſſe
A la pureté de l'amour.

Que le monde eſt à charge !
A qui n'aime que Dieu !
Et que notre cœur eſt au large
Lorſqu'il n'a plus ni tems, ni lieu !

Lors

Lors ſon lieu c'eſt Dieu même,
Son tems l'éternité :
Son bien eſt ſa miſere extrême ;
Sa foibleſſe eſt ſa fermeté.

Volonté toute aimable,
Je n'eſtime que toi :
Tu ſeras toujours adorable,
Fais ce que tu voudras de moi.

Le bien ne m'intéreſſe,
La douleur ne m'abat ;
Je n'ai ni plaiſir, ni triſteſſe,
Ni tranquillité, ni combat.

„ Dis-moi, qui tu peux être
„ Qui parle ainſi de toi :
„ N'es-tu rien ? Serois-tu peut-être
„ Un monſtre qui remplit d'effroi ?

Je ſuis un peu de boue,
Un fantôme mouvant,
Un fétu dont le vent ſe joue,
Une ombre fauſſe, un pur néant.

CXXXIII.

Ne ſe plaire que dans la volonté de Dieu.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JE ne crains point la maladie,
L'impuiſſance, la pauvreté :
L'amour pur à tout remédie ;
C'eſt lui qui met en liberté.

Seigneur, ta volonté ſuprême
Met le comble à tous mes déſirs :
Quand on eſt bien mort à ſoi-même,
On trouve en elle ſes plaiſirs.

On ne met nulle différence :
Vivre ou mourir, tout eſt égal ;
Le bonheur ou bien la ſouffrance :
Le péché ſeul nous paroit mal.

Toi qui tiens mon ame ravie,
Seigneur que j'aime uniquement,
Donne-moi la mort ou la vie,
Les ſaints plaiſirs ou le tourment.

Rien ne péſe à celui qui t'aime,
L'ennui, la peine, la langueur :
Les perſécutions de même
Font tout le plaiſir de ſon cœur.

CXXXIV.

L'ame amante & abandonnée à Dieu.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

JE voudrois chanter nuit & jour
Vos divines louanges ;
Je voudrois que mon pur amour,
Comme celui des Anges,
Ne fut jamais interrompu :
Vous pouvez ce que je n'ai pu.

Je ne connois plus que l'amour ;
C'eſt lui qui me domine,
Je ne forme pas un retour :
La puiſſance divine
A qui je ſuis abandonné
Me reçut quand je m'ai donné.

Depuis il a pris ſoin de moi ;
Je n'en fus plus en peine :
Il me traita comme un grand Roi,
Et vint briſer ma chaine ;

En me mettant en liberté,
Il m'enſeigna ſa vérité.

Je ne cherche point de raiſon,
Pour ſuivre ſa conduite ;
Et ma ſeule vocation,
Eſt marcher à ſa ſuite :
Qui cherche un vain raiſonnement,
Ne peut être parfait amant.

Heureuſes qui dedans la foi
Abîment leurs idées !
De la ſeule l'amoureuſe loi
Elles ſont poſſédées ;
Et ne veulent d'autres diſcours,
Que le penchant de leurs amours.

On aime Dieu ſans intérêt,
En s'oubliant ſoi-même ;
Sans vouloir que ce qui lui plaît,
Leur bonheur eſt extrême :
Si j'exprimois quel eſt ce bien,
Peut-être n'en croiroit-on rien.

J'aime mieux goûter mon amour
Dans un profond ſilence ;
Si ma plume le met au jour,
C'eſt par obéiſſance :
Me taire ſeroit mon plaiſir ;
Mais je n'ai plus aucun déſir.

La plume eſt le jouet des vents ;
Ainſi l'amour m'entraîne :
Tous lieux me ſont indifférens ;
Je vais lorſqu'il me mene :
S'il me laiſſe dans le repos,
Je l'y trouve fort à propos.

Ne cherchons point hors de mon Dieu
Bonheur, plaiſir ni joie :
Qui ſait le trouver en tout lieu,
Aimant ce qu'il envoye,

Soit douleur ſoit contentement,
Devient un très-parfait amant.

CXXXV.

Soupleſſe du pur amour.

AIR : *La jeune Iris.*

O pur amour, ſi je ſuis ta victime,
Acheve promptement de m'immoler ;
Fais-moi, Seigneur, de ton ſein un abime :
C'eſt là le but de qui fait bien t'aimer.

Je vois mes jours qui s'écoulent ſans ceſſe ;
Depuis longtems je ſuis dans la langueur :
Tout ſert, Amour, à montrer ma ſoupleſſe ;
Il n'eſt point de réſiſtance en mon cœur.

Tout m'eſt égal ou la mort ou la vie ;
Souple en ta main je ne répugne à rien :
Je ſuis content dedans la maladie ;
La ſanté ne me paroit pas un bien.

L'unique bien eſt d'adhérer ſans ceſſe,
Sans intérêt, à tout ce que tu veux :
Si l'on préfére des coups aux careſſes
C'eſt parce que tu les nommes heureux.

Tu veux qu'on fuye en tout tems les délices ;
Que l'on ſe quitte & vive dans la mort ;
Qu'on ſouffre en paix les plus affreux ſupplices ;
Qu'on aime autant un naufrage qu'un port.

CXXXVI.

Amour enfantin, mais ſincere.

AIR : *La bergere Nanette.*

Si je te fais ma plainte,
O Seigneur tout-puiſſant ;
Et ſi j'ai l'ame atteinte
De l'ennui que je ſents,
Daigne porter ma foibleſſe,
Et ma détreſſe :
Car je ſuis un enfant
Abattu, languiſſant.

Si j'avois quelque force,
Je ne pleurerois pas ;
Mais un certain divorce
Me fait crier, hélas !
Je ſuis un enfant ſi tendre
Daigne m'entendre ;
Et faiſons notre paix
Aujourd'hui pour jamais.

Ne ſois plus en colere,
O mon céleſte Epoux ;
Si tu veux que j'eſpere
Fais ceſſer ton courroux :
Daigne écouter ma demande ;
Je ſerai grande :
Alors je ſouffrirai ;
Si tu veux, j'en mourrai.

Mais je ſuis trop petite ;
Daigne me careſſer :
Hélas ! tu prends la fuite,
Je ne fais que penſer.

Eſt-ce ainſi qu'un pere tendre,
Loin de m'entendre,
S'enfuit tout en courroux ;
Et m'abandonne aux loups !

CXXXVII.

Amour de l'enfance Chrétienne.

AIR : *Songes agréables.*

MON cher petit Maître,
Je ſuis ton enfant ;
Je ne veux plus être
Ni ſage ni grand :
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Que la petiteſſe
A pour moi d'appas !
Fi de la ſageſſe,
Je ne l'aime pas.
Rends moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Qu'une ſimple enfance
Faſſe tout mon bien ;
Que mon indigence
Soit mon ſeul ſoutien :
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

L'enfant tombe à terre,
Sans ſe relever ;
Il ne peut rien faire,
Il faut l'abreuver :
Rend-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

L'enfant s'abandonne,
Sans penſer à ſoi :
Tout ce qu'on lui donne,
Sa main le reçoit.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Jamais de lui-même
Il n'entre en ſouci :
Il ne ſait s'il aime,
Si l'on l'aime auſſi.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Rien ne l'intéreſſe ;
Il vit très-content ;
Et dans ſa foibleſſe
Il eſt innocent.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Ignorant la peine,
Il ſent la douleur :
Son ame eſt ſereine,
Pleine de douceur.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Se laiſſant conduire
Sans peine en tous lieux,
On le voit ſourire
D'un air gracieux.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Il montre ſans ceſſe
Sa ſimplicité,
Sa joie, & ſoupleſſe
Son égalité.
Rends-moi petit
Et de cœur & d'eſprit.

Mon cher petit Maître
Voulut être enfant :
Pour faire paroître
Son plus doux penchant ;
Pour les petits,
Il leur donna le prix.

Sans la petiteſſe
On ne lui plaît pas :
Pour lui la ſoupleſſe
Eſt pleine d'appas.
Mon petit Roi
Qu'aimable eſt cette loi.

CXXXVIII.

Comment l'humble agit avec Dieu.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil ;* ou, *Un de nos bergers l'autre jour.*

MON cher petit-Maître aujourd'hui
M'a fait un joli tour d'ami,
Qu'il me donne d'alarmes !
On ne peut plus vivre avec lui,
Il ſe plaît dans mes larmes.

Vous faites ſouvent le méchant,
Vous n'en êtes que plus charmant,
Toujours plus adorable,
C'eſt votre divertiſſement
De me voir miſérable.

Mais je vous attraperai bien,
Je ferai mon unique bien
D'être dans la miſere ;
Votre plaiſir ſera le mien,
Je veux vous ſatisfaire.

Que ferez-vous pour vous fâcher,
Votre courroux me ſera cher,
J'aimerai votre foudre :
Décochez, mon divin archer,
Et me mettez en poudre.

Faiſons tous deux à qui mieux mieux ;
Vous pour me rendre malheureux,
Moi pour vous ſatisfaire :
Vous êtes ſaint, & bienheureux ;
C'eſt ce qui peut me plaire.

Vous me rebuterez toujours ;
Je vous marquerai mes amours
Sans fin & ſans relâche :
Je ferai ſans ceſſe ma cour,
J'accomplirai ma tâche.

Je vous vois ſourire en ſecret,
Et vous moquer de mon projet :
Pourrois-je par moi-même
Tendre à vous, adorable Objet,
Et dire : je vous aime !

Par combien de ſecrets reſſorts,
Soutenant nos foibles efforts
De ſon pouvoir ſuprême,
Nous réduit-il au rang des morts,
Fait revivre de même !

Tout le monde dit qu'il connoît
Et ſa grandeur & ſes bienfaits ;
Moi je dis qu'on l'ignore :
Leurs œuvres en ſont des effets,
Car qui l'aime & l'adore ?

Celui qui ne veut rien pour ſoi,
Qui lui rend tout comme à ſon Roi,
Qui ſe quitte ſoi-même,
Qui marche dans la pure foi,
C'eſt là celui qui l'aime.

On n'en trouve point aujourd'hui
Qui le veuille pour ſeul appui ;
On veut l'appui des hommes :
Chacun ne regarde qu'à lui
Dans le ſiecle où nous ſommes.

Ah, je me ſens percer le cœur
D'une vive & juſte douleur,
O Seigneur que j'adore,
Quand je vois briguer la faveur
De l'homme que j'abhorre !

Vous n'avez plus de ſerviteurs ;
Faites-vous des adorateurs ;
Soyez l'eſprit, la vie
De ceux qui vous donnent leurs cœurs,
Dont l'ame s'humilie.

Nous nous défendons de vos traits ;
On néglige vos doux attraits ;
On court à ſon dommage :
Cœur ingrat, qu'eſt-ce que tu fais ?
Abaiſſe ton courage.

L'orgueilleux croyant tout ſavoir
Tâche à combattre ſon devoir
Par des raiſons frivoles ;
Il contredit votre vouloir,
Méprife vos paroles.

L'humble croit, mais de bonne foi,
Il s'aſſujettit à la loi,
Il en fait ſes délices ;
Il prend pour ſon premier emploi
De combattre ſes vices.

Voyant ſon incapacité,
Il ſe livre à la vérité,
S'aſſurant ſur la grace ;
Il trouve en vous ſa fermeté,
Et non dans ſon audace.

CXXXIX.

Bien de la petiteſſe.

AIR : *Songes agréables.*

QUI s'eſtime & s'aime,
Eſt rempli d'erreur :
Qui ſe hait ſoi-même,
A gagné le cœur
De mon Epoux ;
Car il eſt humble & doux.

Myſtere admirable
Du mépris de ſoi !
Tu rends l'homme aimable
Aux yeux de ſon Roi :
Car mon Epoux
Eſt humble, ſimple & doux.

Que la petiteſſe
A pour moi d'appas !
L'amour la careſſe,
La porte en ſes bras :
Car mon Epoux
Aime l'humble & le doux.

Je ſuis à mon aiſe
Quand je ſuis petit ;
Rien d'ici ne peſe
Aux pauvres d'eſprit :
Malheur au grand !
O qu'heureux eſt l'enfant !

Que l'homme trop ſage
A de mauvais jours ;
Le petit au large
Conte ſes amours :

Heureux l'enfant
Simple, pauvre, innocent.

Je vais dans la plaine,
Pour me réjouir;
J'y trouve ſans peine,
Selon mon déſir,
Le Bien-aimé,
Dont mon cœur eſt charmé.

Loin de la fortune,
Loin de l'embarras:
L'ame eſt rendue une.
O ſacrés ébas
Qu'on goûte en Dieu!
Son vouloir eſt mon lieu.

Rien ne me rabaiſſe,
Car je ne ſuis rien:
Toute ma richeſſe,
Mon unique bien
Eſt mon néant;
Là je vis ſûrement.

Dieu met toute choſe;
Tout eſt ſuperflu
Quand je me repoſe
Deſſus mon Jéſus;
Je ne crains plus;
Et tout eſt ſuperflu.

CXL.

Etat d'enfance Chrétienne.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

MA volonté ſoumiſe
Sous la main qui l'abat,
Ne ſauroit plus vivre à ſa guiſe:
Je n'ai ni repos ni combat.

Une pure ignorance,
Qui ne veut rien ſavoir,
Me met dans cette dépendance:
Mais je ſuis la loi du devoir.

Toujours ſimple & ſincere,
Je ne raiſonne plus:
Si j'ai des biens ou la miſére,
Je laiſſe tout à mon Jéſus.

Oubliant toute choſe,
Je me délaiſſe auſſi:
Perdu dans la premiere Cauſe,
Je n'ai ni plaiſir ni ſouci.

Si l'on me fait la guerre,
Je ne m'en ſoucie pas:
J'éprouve l'amoureux myſtere;
Souvent je ne le connois pas.

Vérité ſimple & nue,
Où ſont tes partiſans?
O que l'innocence ingénue
Eſt rare en ce malheureux tems!

On aime le ſublime;
On veut de l'éclatant:
L'orgueil affreux paroit ſans crime;
On mépriſe un petit enfant.

L'enfance fait ma joie :
J'habite avec les grands ;
Et ces grands ſont ſouvent la proie
De mille faux raiſonnemens.

On mépriſe, on dédaigne
Ce qu'on ne conçoit pas :
On veut qu'à la grandeur j'atteigne :
Le petit eſt ſans embarras.

De tout il s'accommode ;
Mais il craint fort le grand,
Qui le veut mener à ſa mode,
Autant caché qu'il eſt prudent.

La prudence déguiſe
Pour conſerver ſon bien :
Je hais cette ſageſſe acquiſe ;
J'aime mieux reſter en mon rien.

Jettons par la fenêtre
Tant de biens ſuperflus :
Soyons pauvres ; le petit Maître
Nous mettra promptement tout nuds.

CXLI.

Sur le même Sujet.

AIR : *Ah ! que l'amour paroît charmant.*

O JÉSUS mon divin Amant,
Ah, je vous aime uniquement !
Je ſuis à vous parfaitement :
Vous raviſſez mon ame.
Ah, je vous aime uniquement,
Digne Auteur de ma flamme !

Sans vous je ſuis dans la langueur,
Ah, je ne connois plus mon cœur !
Vous ſeul lui donnez la largeur,

La force & la ſoupleſſe.
Ah, je ne connois plus mon cœur,
Perdu dans la ſageſſe.

Je voudrois vivre ſimplement,
Tout ainſi qu'un petit enfant ;
Car l'enfance eſt mon élément,
Mon bonheur, ma richeſſe :
Tout ainſi qu'un petit enfant,
Je ſuis dans la foibleſſe.

Je crains le grand plus que la mort :
Qui me condamne eſt plein de tort :
Je ſuis foible, & le grand eſt fort ;
Mais j'aime ma foibleſſe :
Je crains le grand plus que la mort ;
Il hait la petiteſſe.

Je me trouve tout interdit ;
Cher Maître je n'ai plus d'eſprit ;
Je ne ſais pas ce que je dis,
Et ne peux plus rien faire :
Cher Maître, je n'ai plus d'eſprit,
Et ne m'en ſoucie guères.

Je ne puis preſque plus parler ;
Je ne voudrois faire qu'aimer ;
Il ſeroit tems de m'en aller
Au Ciel, mon héritage :
Je ne voudrois faire qu'aimer ;
L'amour eſt mon partage.

Qu'on n'attende plus rien de moi :
L'amour eſt mon unique emploi ;
Je n'ai plus ni régle ni loi,
C'eſt lui ſeul qui m'anime :
L'amour eſt mon unique emploi ;
Et je ſuis ſa victime.

Je ne me plains point de mon ſort ;
Je n'appréhende point la mort :
L'amour ſera mon heureux port

Quand j'aurai fait naufrage.
Je n'appréhende point la mort,
La tempête & l'orage.

Je n'appréhende que les grands :
Ah, qu'ils ſont de peur aux enfans !
Mes petits jeux ſont innocens ;
Et je les ſcandaliſe :
Ah, qu'ils ſont de peur aux enfans !
Je veux vivre à ma guiſe.

Petit Maître mon cher Epoux,
Ah, que je ſuis bien avec vous !
Je ſuis ſimple ; & vous êtes doux :
Nous vivons à notre aiſe :
Ah, que je ſuis bien avec vous !
Tout le reſte me péſe.

CXLII.

Soupleſſe de l'ame dans l'état d'enfance Chrétienne au milieu des ſouffrances.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

S'IL eſt vrai que mon cœur déſire de t'aimer,
D'où vient le tourment qui m'accable ?
Faut-il encor m'en alarmer ?
Toi ſeul es juſte, & moi coupable.

J'ignore cependant ce qui t'offenſe en moi :
Je ne veux jamais te déplaire :
Par amour, mon cœur eſt à toi,
En quoi donc te ſuis-je contrarie ?

Je ſuis comme un enfant qui ne diſcerne rien,
Qui vit dans la ſimple innocence :
Je ne vois plus ni mal ni bien ;
Je ne ſais ſi c'eſt ignorance.

Je ne veux rien ſavoir : ſi je ſuis ignorant,
Je n'en ſaurois avoir de peine.
Je badine comme un enfant :
Mon lit, mon maillot eſt ma chaine.

Mon corps eſt arrêté ; il n'en eſt pas ainſi
De l'eſprit, il eſt toujours libre ;
Il ne connoît plus le ſouci,
Reſtant dans le même équilibre.

Tu me donnes des coups quelquefois bien cuiſans,
Tu frappes avec violence ;
Je crie ainſi que les enfans,
Et ne perds point la patience.

Je n'en connois pourtant preſque plus que le nom :
Mais je ne veux rien autre choſe :
Non, que le mal me ſemble bon ;
Je le veux ſans en voir la cauſe.

Reçois-donc, cher Amour, les cris de ma douleur,
Comme tu fis mon ſacrifice :
Le mal quelquefois me fait peur ;
Mais j'avale en paix le calice.

CXLIII.

Indifférence d'une ame ſimple.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

AMOUR, divin Amour, je n'ai plus de lumiere,
De goût, de ſentiment ; je ne diſcerne rien ;
Je ferme toujours la paupiere,
Et vais aveugle & ſans ſoutien.

Livrée à l'abandon, je me laiſſe conduire ;
Je ne diſcerne plus ni repos ni marcher ;
Celui qui daigne m'en inſtruire,
Prend un grand ſoin de ſe cacher.

Et moi ſans m'informer des lieux où l'on me mene,
Si l'on me fait monter, ou deſcendre bien bas;
Je ſuis le penchant qui m'entraine,
Suivant mon guide pas-à-pas.

S'il me fait arrêter, à l'inſtant je m'arrête;
Je cours, lorſqu'il le veut, avec rapidité:
A tous ſes vouloirs je ſuis prête:
Tout ce qu'il dit eſt vérité.

S'il veut me châtier, je ſouffre ſans murmure;
Et même avec plaiſir quelques coups de bâton:
S'il me donne quelque pâture,
Je trouve également tout bon.

Sitôt qu'il eſt fâché, ſitôt qu'il me menace,
Je m'approche de lui pour recevoir ſes coups:
Il frappe de ſi bonne grace,
Que ſon châtiment paroit doux.

Il eſt doux en effet pour le cœur qui vous aime,
O Souverain Objet où tendent mes déſirs:
Plus votre rigueur eſt extrême,
Plus je ſens doubler mes plaiſirs.
Frappez ou careſſez; la ſimple indifférence
Ne ſauroit diſcerner le bon ou le mauvais:
Je pâtis, mais ſans patience,
Et ſuis pour tout comme il vous plaît.

CXLIV.

Déſir d'une ame enfantine de voir Dieu aimé.

AIR: *La bergere Nanette.*

JE voudrois faire entendre
Aux échos d'alentour
Mon union ſi tendre,
Mon pur & chaſte amour:

Car aucun ne s'intéreſſe
A ma tendreſſe;
Tous s'éloignent de moi,
Et mépriſent ma foi.

Je cherche dans la roche
Quelque compaſſion;
Lorſque je m'en approche,
On répéte mon nom:
Si je conte ma miſere;
On dit: Eſpére;
Et tu verras un jour
Couronner ton amour.

Dans un déſert ſauvage
J'entendis cette voix.
Que ce même langage
M'a conſolé de fois!
Depuis le tems que j'eſpére,
De ma miſere
Je ne vois point la fin:
On me répond: Demain.

Que cette voix ſecrette
A de charmes pour moi!
Car, malgré ma diſette,
Et le manque de foi,
Lorſqu'elle ſe fait entendre,
Je deviens tendre;
Et mon cœur amoureux
Sent redoubler ſes feux.

Je m'éloigne des hommes,
Je cherche les déſerts:
Dans le ſiécle ou nous ſommes
Tout le monde eſt pervers;
Chacun préfére le vice,
Et l'injuſtice,
A cet amour parfait
Qu'on condamne en effet.

Dedans la ſolitude
Aucun n'entend ma voix.
Que j'ai de quiétude
Dedans ce petit bois!
C'eſt là que rien ne me peſe;
Et tout à l'aiſe
Je vis comme un enfant,
Simple, pur, innocent.

Je vis & je badine,
Sans avoir aucun ſoin;
Mais la bonté divine
Pourvoit à mon beſoin:
Son aimable providence,
Dans mon enfance,
Me ſépare des grands,
Qui font peur aux enfans.

CXLV.

Bonheur du pur Amour.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer!*

DIVIN arbitre des humains,
Ah! tu tiens notre ame en tes mains:
Elle n'a plus d'autres deſſeins,
Que d'être aſſujettie.
Ah! tu tiens notre ame en tes mains:
Par toi la mort eſt vie.

Nous ſommes de pauvres néants:
Ah! tu nous conduis en enfans;
Tu nous rends tout indifférent,
Hors ton vouloir ſuprême.
Ah! tu nous conduis en enfans,
Nous montrant comme on t'aime.

Tu veux l'amour ſans intérêt,
Qui ne veut que ce qui te plaît,
Et s'abandonne à ton décret,
Sans penſer à ſoi-même.
Qui ne veut que ce qui te plaît,
Sait comme il faut qu'on t'aime.

L'amour propre eſt un ſéducteur;
Il te bannit de notre cœur;
Il eſt infidéle & trompeur:
L'amour pur eſt aimable.
C'eſt lui qui donne à notre cœur
Une force immuable.

C'eſt lui qui fait à tout mourir:
C'eſt l'amour qui nous fait ſouffrir;
Il ſatisfait notre déſir
Par ſa douce préſence,
Satisfaiſant notre déſir
Même dans la ſouffrance.

Mais l'amour pur eſt ſans détour;
Ah! qui ne connoit pas l'amour,
Languit dans ce mortel ſéjour,
Et n'a jamais de joie:
Ah! qui ne connoit pas l'amour,
Du chagrin eſt la proie.

Je me réjouis tous les jours,
Et me ravis dans mes amours;
Car rien n'en interrompt le cours
Dans les ames fidelles:
Ces pures & chaſtes amours
Deviennent immortelles.

Ah! que le cœur eſt malheureux
Qui ne brûle point de ces feux!
L'amour pur eſt délicieux,
Glorieux ſon empire.
Qui ne brûle point de ces feux,
Vit comme en un martyre.

Depuis que j'ai quitté le MOI,
Ah! je ſuis content comme un Roi:
A lui j'ai conſacré ma foi,
Et je vis à mon aiſe.
Ah! je ſuis content comme un Roi;
Rien d'ici ne me peſe.

Je n'ai ni douleur, ni plaiſir:
L'amour me veut anéantir;
Le néant eſt mon ſeul déſir.
Qui ſe quitte ſoi-même,
Quand l'amour veut l'anéantir,
C'eſt le bonheur ſupréme.

Le pur amour eſt tout mon bien,
Le pur amour eſt mon ſoutien;
Je le veux, ou je ne veux rien:
Lui ſeul fait mes délices.
Le pur amour eſt mon ſoutien:
Le reſte m'eſt ſupplices.

CXLVI.

Sur le même ſujet.

AIR, *Le beau berger Tirſis.*

JE ne connois plus rien
Sur la terre & ſur l'onde:
L'amour pur eſt tout mon bien;
Il eſt banni de ce monde:
La ſageſſe profonde
Veut être mon ſoutien.

Je ne ſuis qu'un enfant,
Qui ſe laiſſe conduire;
N'ayant que le ſeul moment,
L'amour pur daigne m'inſtruire:

Je vis ſous ſon empire;
Mon bonheur eſt charmant.

Loin de penſer à moi,
Je m'abîme en lui-même;
Je l'ai choiſi pour mon Roi:
Que c'eſt un bonheur ſupréme,
De lui dire qu'on l'aime!
L'amour pur eſt ma loi.

Je ne vois que l'amour,
Dans toute la Nature;
Il a choiſi ſon ſéjour
Dans le cœur d'une ame pure:
Quelle heureuſe aventure!
O trop fortuné jour!

Je chante tout le jour
Son glorieux Empire,
Le doux charme de l'amour,
Son délicieux martyre:
Je n'en ſaurois rien dire;
Et je demeure court.

CXLVII.

Déſir de quitter le MOI *pour paſſer en Dieu.*

AIR: *Les folies d'Eſpagne.*

VOUS ſavez, ô mon Dieu, que je vous aime,
Vous qui voyez juſqu'au fond de mon cœur:
Que ma douleur, hélas! ſeroit extrême,
Si je n'étois pas toute à vous, Seigneur!

Je n'aime rien au Ciel ni ſur la terre,
Si ce n'eſt vous, ô mon Souverain Bien:
Si votre grace en tout tems m'eſt proſpére,
Je ſuis heureuſe; & je ne crains plus rien.

Si vous voulez bien être mon partage,
Ou ſi vous me faiſiez paſſer en vous ;
La Pâques pour moi ſeroit ce paſſage :
Qu'il ſeroit grand, & qu'il me ſeroit doux !

Ah ! qu'il eſt dur de reſter en ſoi-même,
Quand on connoit l'horreur de ſa priſon,
Et la Beauté de cet Être Suprême !
Qui peut des deux faire comparaiſon ?

Quand Saint Paul demandoit la délivrance
De la priſon, ou de ce corps de mort ;
C'eſt que le MOI lui faiſoit réſiſtance ;
Il vouloit en Dieu prendre ſon eſſort.

Ce n'eſt un mal que la vie préſente :
Lorſqu'enfin on eſt quitte de ce MOI,
Elle n'eſt plus fâcheuſe ni peſante :
Donc tout conſiſte à renoncer à ſoi.

On n'appartient à notre divin Maître,
Qu'autant qu'on veut ſe perdre & ſe quitter :
Puiſqu'il eſt le principe de tout être,
Qu'il daigne en lui notre ame tranſporter.

Sacré tranſport, ô ſource de la vie,
Sans vous on languit, mais on ne vit pas :
Lorſque du MOI notre ame eſt affranchie,
On vit en Dieu par cet heureux trépas.

L'homme eſt vraiment mort s'il vit en lui-même ;
Il vit paſſant hors de ſoi dans ſon Dieu :
On peut dire alors ſeulement qu'il aime ;
Dieu ſe plaît auſſi d'augmenter ſon feu.

CXLVIII.

Amour véritable après la perte du moi.

AIR : *Ami ne paſſons pas Cretcil.*

TU l'as bien voulu, mon Seigneur,
Etre le repos de mon cœur !
Ce cœur t'en glorifie :
Accordez-lui cette faveur
Le reſte de ſa vie.

Je ne connois plus la douceur ;
Mais cette paix de tout le cœur,
Qu'on trouve dans toi-même ;
Tout le reſte paroît fadeur,
Lorſque vraiment on aime.

On trouve dans la pure foi
La vérité de cette loi,
La charité ſuprême :
Après qu'on a quitté le MOI,
L'amour devient extrême.

Mais un amour ferme & conſtant,
Qui n'eſt point dans le ſentiment :
Car ta haute ſageſſe
Apprend à ton fidele amant
Le rien, la petiteſſe.

Un fond preſque toujours égal,
Avec l'ignorance du mal,
Rend notre ame ſi pure,
Qu'elle ne voit rien de fatal
Pour elle en la Nature.

La douleur lui paroît un bien ;
Elle ne déſire plus rien :
Ta volonté la mene,

Quoique ſans force & ſans ſoutien ;
Elle eſt ſa Souveraine.

Elle ne lui réſiſte plus :
De rien elle ne fait refus ,
Prenant ce qu'on lui donne :
Elle n'a plus de ſuperflu ;
Mais elle s'abandonne.

Elle ne peut manquer de rien :
Sa pauvreté fait tout ſon bien ;
Son cœur rien ne déſire :
Le Seigneur a briſé ſon lien ;
Il vit ſous ſon Empire.

Et c'eſt ce qui le rend heureux ,
En tous les états & les lieux :
Car ſon obéiſſance
Fait la pureté de ſes feux ,
Et ſa perſévérance.

Qu'on ne compte que ſur l'Amour ;
Car on peut déchoir chaque jour :
Mais ſa toute-puiſſance
Nous conduit ſans aucun détour ;
Et donne la conſtance.

Par-tout s'il veut bien nous mener ,
On doit à lui s'abandonner ,
Sans ſouci de ſoi-même :
S'il veut ôter , ou bien donner ;
Tout plaît alors qu'on aime.

CXLIX.

Heureuſe perte du moi.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

QU'EST devenu ce MOI que je hais, que j'aborrhe!
Je ne le connois plus : Seroit-il diſparu ?
S'il eſt ainſi , c'eſt toi qui l'as voulu ,
Grand Dieu que j'aime & que j'adore.

Mais ainſi qu'un ſerpent quelquefois il ſe cache ;
Il ſe renferme en ſoi , cent replis tortueux
Le dérobent ſi ſouvent à mes yeux :
Grand Dieu , c'eſt toi qui nous l'arrache.

Je ne ſuis plus en moi , je ſuis en ce que j'aime :
Dieu poſſéde mon fond , je n'y vois plus que lui :
Il dit en moi : je t'enjendre aujourd'hui :
Mon fils. O quel amour extrême !

CL.

Heureux oubli de ſoi.

AIR : *Rochers , vous êtes ſourds , vous n'avez rien de tendre.*

J'AI juré mille fois , grand Dieu , d'être fidele ;
Cependant je manquois ſans ceſſe à mon devoir :
Je m'appuyois alors ſur mon foible pouvoir ,
Sans penſer d'implorer ta faveur paternelle.

J'ai bien compris depuis quelle eſt mon ignorance ;
Et j'ai trop éprouvé ce que je ſuis ſans toi ;

Un roſeau très-fragile eſt moins foible que moi :
J'eus ce qui me manquoit, fondé ſur ta puiſſance.

Depuis cet heureux tems m'appuyant ſur toi-méme,
Tu ne m'as point manqué ; j'ai trouvé par la foi
Le bonheur ſouverain qu'on ne trouve qu'en toi :
Mon cœur en s'oubliant voit que c'eſt toi qu'il aime.

O bienheureux oubli, l'on ne te connoit guères !
L'homme rempli de ſoi ne veut pas s'oublier ;
Il ne veut point auſſi ſous ton vouloir plier :
Tout ſon ſoin à préſent eſt de ſe ſatisfaire.

Ton amour eſt banni ; nul ne veut le connoître ;
Trop oppoſé qu'il eſt à notre propre amour :
Quand eſt-ce, mon Seigneur, que nous verrons ce jour,
Que depuis ſi longtems tu daignas nous promettre ?

Seroit-il encor loin ce tems que je déſire ?
Et ne verrois-je point ton régne ſur les cœurs ?
On ne ſauroit ſouffrir tes vrais adorateurs :
C'eſt ce qui fait, Seigneur, qu'en ſecret je ſoupire.

Je n'oſerois parler ; & contraint de me taire,
Je contemple en ſecret tes divins jugemens,
Qui laiſſent proſpérer tant de peuples méchans
Qui ſont à tes enfans une cruelle guerre.

„ C'eſt ce qui les guérit d'une certaine audace,
„ Qu'on ne trouve que trop dans la dévotion :
„ Rien n'eſt chez les vivans exempt d'ambition ;
„ Ils aſpirent toujours à la plus haute grace ".

„ De l'humble & doux de cœur tu reçois le ſer-
„ vice :
„ Je me plais en celui qui reſte en ſon néant,
„ Et qui n'aſpire point à ce qu'on nomme grand,
„ Demeurant comme mort dans l'entier ſacrifice.

CLI.

Bonheur de l'ame morte à ſoi.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

GRAND Dieu, qui m'avez ſoutenu
Au tems de ma longue miſére,
Ah ! que ſerois-je devenu
Sans votre charité de Pere !
J'oſe vous bénir tous les jours
D'un ſi mémorable ſecours.

Un néant plein de vanité
Étoit mon unique partage ;
Je ne voyois l'humilité
Que comme un manque de courage ;
Le mépris me faiſoit horreur ;
La fauſſe gloire enfloit mon cœur.

Mais depuis que votre Bonté
M'a retiré de l'eſclavage,
J'ai trouvé ma félicité
Dans mon plus grand déſavantage :
Tout mon bien eſt dans le néant ;
Le reſte eſt faux & décevant.

Je me ſuis plû dans le mépris,
Dans la haine de tous les hommes ;
Leur eſtime eſt pour moi ſans prix ;
Et tout, dans le ſiecle où nous ſommes,
Ne me paroît qu'illuſion :
J'en ſuis dans la confuſion.

Je trouve en vous ſeul tout le bien :
Ce qui rend mon ame contente,
C'eſt de vous voir TOUT, & moi RIEN :
Elle reſte à tout pâtiſſante ;

Et vous ferez juſqu'à ma mort
Le ſeul arbitre de mon ſort.

O Seigneur, à qui j'appartiens,
Que ſa fortune eſt bien changée,
Depuis qu'en briſant ſes liens
De tout vous l'avez dégagée !
Heureux qui, ſéparé du MOI,
Se repoſe ſur votre foi !

C'eſt vous, c'eſt vous, divin Amour,
Qui faites en nous ces merveilles !
Vous changez la nuit en beau jour
Par des careſſes non-pareilles :
Ce ne fut jamais la douceur
Que déſire mon pauvre cœur.

Il ne peut compter pour faveur
Que votre croix & vos épines,
Qui donnent une noble ardeur ;
Et je les vois toutes divines :
Le reſte ſont amuſemens
Indignes de vos vrais enfans.

Vous allez mourir ſur la croix ;
On ne cherche que la molleſſe,
Quand vous expirez ſur ce bois ;
Quelle eſt notre délicateſſe !
Ah, nous refuſons de ſouffrir,
De nous renoncer & mourir !

Faites donc, mon céleſte Époux,
Que j'aime avec vous l'amertume :
Votre joug me paroit bien doux,
Quand rien de moi je ne préſume ;
M'appuyant ainſi qu'un enfant,
Sur votre bras toujours puiſſant.

Craindrai-je l'enfer & la mort
Lorſque ſur vous je me repoſe ?
Je me moque de leur effort :
O vous ma fin comme ma cauſe,

Vous me gardez dans votre ſein,
Et me conduiſez par la main.

Je n'ai plus rien à déſirer ;
Tout s'efface de ma mémoire :
Cependant j'oſe ſoupirer
Pour voir en tous lieux votre gloire :
Rendez tant de peuples ſoumis,
Triomphant de vos ennemis.

Le nombre augmente chaque jour
Des ennemis de votre Empire,
Qui rejettent le pur amour,
Et ſon délicieux martyre :
Mais on verra bientôt le tems
Où vous détruirez ces méchans.

CLII.

Abandon dans l'état de perte.

AIR : *Belle & charmante Brune.*

HÉLAS, où ſont les graces
Du tems paſſé !
Je n'en vois plus de traces :
Mon cœur glacé,
Sous Dieu qui le menace,
Eſt terraſſé.

Cruelle tyrannie
D'un Dieu jaloux,
Par mes maux raſſaſie
Tout ton courroux :
Mon cœur qui te défie,
Aime tes coups.

Qu'un éternel orage
Loin de tout bord,

Que l'enfer & ſa rage
Reglent mon ſort :
L'amour par le naufrage
Arrive au port.

CLIII.

Vie nouvelle après la mort.

AIR : *Belle & charmante Brune.*

JE ne ſens plus de chaîne,
Ni de langueur :
Rien d'ici ne me gêne ;
Puiſque mon cœur
Eſt délivré de peine
Et de douleur.

La mort fut de ma vie
Le fondement :
Douce eſt la tyrannie
Qui, de tourment,
Rend une ame affranchie
En un moment.

Je ſuis hors de moi-même :
Heureux ſéjour !
Je trouve ce que j'aime ;
Et mon amour,
Quoique le plus extrême,
Eſt ſans retour.

CLIV.

Routes par leſquelles Dieu mene une ame à la Vie Apoſtolique.

AIR : *Mon cher troupeau.*

VOUS, dont la Majeſté Supréme
Veut bien s'abaiſſer juſqu'à nous,
Qui commandez que l'on vous aime,
Eſt-il un précepte plus doux !

Eſſence pure, indiviſible,
Vous abaiſſez votre grandeur ;
Et par une grace indicible,
Vous nous logez dans votre cœur.

Sans égard à notre miſere,
Vous voulez à nous vous unir :
Nous méritons votre colere ;
Vous récompenſez, ſans punir.

Quand je vois ma baſſeſſe étrange,
Je n'oſerois, ô mon Sauveur,
Chanter l'hymne à votre louange,
Faire des vers à votre honneur.

Quoique je ſois ſi peu fidelle,
Malgré mes inſignes forfaits,
Je ſens que votre amour m'appelle
A publier vos grands bienfaits.

Souvent je me trouve animée,
Par quelque choſe de bien doux,
A dire que je fus aimée
Lorſque j'étois bien loin de vous.

Vous me comblates de vos graces,
Vous me prites pour votre enfant,

Lorſque j'étois toute de glace.
Que ce ſouvenir eſt touchant !

Vous me prîtes par ma main droite,
Pour me tirer du fond des eaux :
D'une main douce autant qu'adroite
Vous me guérîtes de mes maux.

Vous me portiez ſur vos épaules,
O trop admirable Paſteur ;
Et m'inſtruiſant par vos paroles,
Vous ſçutes bien gagner mon cœur.

§ § §.

Après la grace ainſi reçue,
Dieu me conduiſit au déſert ;
Il me dépouille & me dénue :
Je ne ſais plus ſi je le ſers.

Je l'aimai bien plus que moi-même,
Malgré l'apparente rigueur
Que de ſa Juſtice ſuprême
Il faiſoit jaillir ſur mon cœur.

Après une longue ſouffrance,
Il eût de moi quelque pitié ;
Il me fit goûter ſa préſence,
Et me prit en ſon amitié.

Depuis cette heureuſe journée
Mes travaux ſont évanouis :
Il ne m'a point abandonnée ;
Mon cœur lui fut toujours ſoumis.

Alors il me prit en lui-même ;
Je n'éprouvai plus de douceurs :
Je compris que l'Être Suprême
Devoit faire aimer ſes rigueurs.

Je ne ſongai plus qu'à lui plaire,
Sans me mettre en peine de moi ;
Et ne voulus d'autre ſalaire
Pour mes maux que l'avoir pour Roi.

Je goûtai lors la paix profonde ;
Je me trouvai ſans nuls déſirs,
Comme ſi j'étois ſeule au monde ;
La douleur faiſoit mes plaiſirs.

Je n'eûs plus ni plaiſir ni peine ;
Je me repoſois dans ſon ſein :
Alors ſa bonté ſouveraine
Voulut bien changer mon deſtin.

Je veux, dit-il, que pour tes freres
Tu ſerves d'ôtage en ce jour,
Sans eſpérer d'autre ſalaire
Que leur inſpirer mon amour.

Je reſtai toute abandonnée :
Je dis : Vous le voulez, Seigneur ;
Comme victime fortunée,
Pour eux j'immole tout mon cœur.

C'eſt là la fin de toute choſe,
Que s'immoler pour le prochain :
Le pur amour en eſt la cauſe ;
Et je me livre en votre main.

Je penſois que votre Juſtice,
Ne m'immoleroit que pour moi :
Veut-elle un autre ſacrifice
De mon amour & de ma foi ?

Elle veut donc que je m'immole,
Non plus pour moi ; mais pour autrui :
Je l'accepte & je me conſole ;
L'amour deviendra mon appui.

Sans l'amour que pourrai-je faire !
Je ne ſuis qu'un foible néant :
Il faut ſouffrir ; il faut me taire,
Et me laiſſer comme un enfant.

CLV.

L'Amour tout ſeul.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

L'AMOUR me tient aſſervie,
L'amour eſt mon ſeul ſoutien;
Il eſt mon centre & ma vie:
L'amour m'eſt tout; & je ne ſuis plus rien.

Heureux amour, tu me charmes,
L'amour enchante mon cœur;
Il ne cauſe plus d'alarmes,
On adore & reſpecte ſa rigueur.

Ah! qui s'en plaint, n'aime guere;
Qui le trouve rigoureux,
N'a qu'un cœur de mercenaire:
Quoiqu'il ſe diſe un parfait amoureux!

L'amour nous cauſe des peines;
C'eſt pour ſe faire imiter:
L'on n'a que paroles vaines
Lorſque l'on travaille à les éviter,

La croix eſt douce à qui t'aime,
Préférable à la douceur;
Dans la peine plus extréme
On compte pour rien la vive douleur.

C'eſt la plus juſte meſure,
Qui s'aime n'aime pas Dieu;
Qui gémit, & qui murmure,
S'aime un peu trop pour brûler de ſon feu.

On l'aime autant qu'on s'oublie;
Et ſe regarder toujours
Eſt une étrange manie:
Le cœur eſt trop petit pour deux amours.

Il faut que l'un chaſſe l'autre;
Quitte-toi pour être à Dieu,
C'eſt ce que nous dit l'Apôtre;
Deux ne ſauroient loger en même lieu.

CLVI.

Soumiſſion entiere à la volonté de Dieu.

AIR : *L'amour, le ſeul amour eſt cauſe.*

MON Dieu, tu m'as rendu la vie,
Quand j'étois prête d'expirer.
Mon amour n'oſoit même déſirer,
Etant à tes loix aſſervie:
Quoique la mort charmât mes ſens,
Les déſirs plus innocens
Étoient lors bannis de mon ame;
Tout reſtoit chez moi dans le calme.

Que veut-tu? Mon obéiſſance
Ne s'écarte pas un moment,
Soit dans le bonheur ſoit dans le tourment:
J'éprouve la même conſtance.
Si je la tiens de ta bonté,
Quelle horrible vanité,
De m'attribuer quelque choſe?
Sur ton vouloir mon cœur repoſe.

Il ne me vient pas en penſée,
Que je puiſſe faire aucun bien:
Je reſte toute ſimple dans mon rien;
De tout je ſuis débarraſſée.
O toi, qui reçois mes ſoupirs,
Et qui connois mes déſirs:
Grand Dieu que j'aime & que j'adore,
Tu ſais bien pourquoi je t'implore!

Que ne régnes-tu ſur nos ames,
Détruiſant cet uſurpateur
Qui cherche à te dérober notre cœur!
Fais-le rentrer dedans les flammes:
Sers-toi de tes attraits puiſſans,
De ces regards ſi charmans;
Pour ranger à l'obéiſſance
Ceux qui te faiſoient réſiſtance.

CLVII.

Aimer Dieu pour Dieu même.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

POSSÉDE & garde, ô Dieu, toujours ce pauvre cœur;
Il eſt à toi ſeul ſans partage:
Conſerve le donc, mon Seigneur,
Ainſi que ton propre héritage.

Ne me le rend jamais, s'il échape un moment;
Ah! punis ſon ingratitude:
N'épargne pas le châtiment;
Il en mérite un bien plus rude.

O mon céleſte amour, celui qui te connoit,
Ne peut aimer aucune choſe:
Si tu mets le Ciel à mon choix,
Je veux que toi ſeul en diſpoſes.

Je ne veux rien pour moi, je ne ſaurois choiſir;
Ton ſeul vouloir fait ma richeſſe:
Ordonne ſelon ton déſir;
Conduit tout ſelon ta Sageſſe.

Tu ne peux rien vouloir qui ne ſoit glorieux
A ta Divinité Suprême:
Je n'oſerois tourner les yeux
Par un ſeul regard ſur moi-même.

Ta gloire eſt mon bonheur; elle eſt mon ſeul plaiſir:
Tout le reſte ne touche guere
Celui qui n'a plus de déſir
Que pour t'aimer & te complaire.

Qui penſe à ſon bonheur, eſt indigne de toi;
Le tien ſeul fait ſa complaiſance:
Le pur amour, la ſimple foi
Nous apprenent cette ſcience.

Celui qui n'aime pas, penſe à ſe rendre heureux;
C'eſt ce qui le rend miſérable:
Celui qui brûle de tes feux,
Par un retour ſe croit coupable.

O ſouverain Amour, ſuprême Vérité,
Lorſque nous brûlons de ta flamme,
On voit que la ſeule équité
Eſt, de perdre pour toi ſon ame!

Si je la perds en toi, tu la mets à couvert,
Et la conſerves toute pure:
Si je la garde, je la perds;
Et je la livre à l'impoſture.

Notre aveuglement vient de notre propre amour;
L'homme ne veut que pour ſoi-même:
Lorſqu'on aime Dieu ſans détour
On veut pour lui le bien ſuprême.

Sans nous embaraſſer ce qu'il fera de nous,
On ſe livre à lui; mais ſans feinte:
Son joug eſt libre autant que doux;
Dieu n'uſe jamais de contrainte.

Ses charmes ſi puiſſans enlévent notre cœur,
Lorſqu'on veut bien le laiſſer faire:
Mais l'amour propre ſéducteur
Fait qu'on lui veut être contraire.

Ah! laiſſons-nous charmer par ſes attraits puiſſans!
Que craignons-nous, ô foibles ames!
Devenons comme des enfans,
Nous ſentirons ſes douces flammes.

Vien, vien me conſumer, ô Souverain Auteur,
D'une flamme chaſte & pudique;
Vien, vien & conſume mon cœur:
C'eſt le don le plus magnifique.

Eſtime qui voudra l'éclatante faveur;
La deſtruction eſt mon partage:
Je mépriſe toute douceur;
Ce n'eſt pas là notre avantage.

Tomber dans le néant, je l'appelle un grand bien:
On ne vole point là ta gloire;
Car le RIEN ne dérobe rien,
Puiſqu'il te laiſſe la victoire.

CLVIII.

Repos dans le ſeul Amour-Dieu.

AIR: *Songes agréables.*

AMOUR ſeul fidéle,
Je ſuis toute à toi;
Ma douleur cruelle
Redouble ma foi:
C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

Je languis, je t'aime,
Je n'ai plus de cœur;
O Bonté Suprême,
Rends-moi ma largeur:
C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

En toute autre place
On eſt malheureux
L'amour me retrace
Nos aimables feux!

C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

Toute la nature
Me ſert de tourment;
Je n'ai de pâture
Qu'en ton Sacrement:
C'eſt en ton ſein
Qu'heureux eſt mon deſtin.

O ſource de vie,
Je ne vis qu'en toi!
Je ſuis affranchie,
Je n'ai plus de loi:
C'eſt dans l'Amour
Que je fais mon ſéjour.

Divine lumiere,
Que vous m'éclairez!
O ſource premiere,
Vous déſaltérez!
O que mon cœur
Goûte votre douceur!

Sans rien autre choſe
On a tout le bien;
Le cœur ſe repoſe,
Et ne veut plus rien:
O que mon cœur
Goûte votre douceur!

Amour ſeul fidele,
J'aime ta rigueur;
Ta loi n'eſt cruelle
Qu'au trop lâche cœur:
Amour, le mien
De ſon mal fait ſon bien.

Quelquefois je pleure,
(Tu ſais bien pourquoi,)
Le cœur qui demeure
Autour de ſon MOI:

O cher Epoux,
Arrache-nous de nous !

CLIX.

Perte en Dieu.

AIR : *Songes agréables.*

ADORABLE Pere,
Votre pauvre enfant
Trouve que la terre
N'eſt plus l'élément
Propre à l'amour :
Je me perds chaque jour.

Je vois ma foibleſſe,
O Dieu de mon cœur :
C'eſt en la Sageſſe,
Que gît mon bonheur.
Ah ! mon Amour,
Je me perds chaque jour !

O que ma miſére
Eſt d'un fâcheux poids !
Seigneur débonnaire,
Écoutez ma voix.
Ah ! mon Amour,
Je me perds chaque jour.

Mais pourquoi me plaindre,
Car votre vouloir
M'empêche de craindre
Mon peu de pouvoir ?
Ah ! tout mon bien
Eſt de n'être plus rien !

Aimable miſére,
Je ne vous crains plus :

Ce bas caractere
Qui fait les rebuts
De tous les grands,
Fait mes contentemens.

Je ſuis appauvrie,
Juſques dans l'excès :
Je n'ai plus de vie,
Je n'ai plus de paix :
Tout eſt perdu
Dans l'amour inconnu.

Comme un ver ſur terre,
Rampant chaque jour,
Foible comme un verre,
Je perds mon amour :
Tout eſt perdu
(*a*) Dans mon Dieu par Jéſus.

Sauveur de mon ame,
Vous avez mon bien ;
Je n'ai plus de flamme,
De choix, de ſoutien :
Tout eſt perdu
Dans mon Dieu par Jéſus.

Souvent juſqu'aux nues
On veut m'élever ;
Ma route eſt perdue :
On vient m'abîmer
Juſqu'aux enfers :
Puis on briſe mes fers.

C'eſt un paradoxe :
Mon état douteux,
En m'ôtant la force,
Me rend plus heureux.
Car mon bonheur
Eſt en Dieu mon Sauveur.

(*a*) *Autrement*, dans l'amour inconnu.

Si je me regarde,
Je me fais horreur ;
Et ſi je me garde,
Je tombe en erreur :
Ah ! ſans Jéſus
Mes ſoins ſont ſuperflus.

CLX.

Se perdre en Dieu. Amour du prochain.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! que c'eſt trop peu d'un cœur
Pour un objet tout adorable !
Ne pouvant remplir mon ardeur,
C'eſt bien ſouvent ce qui m'accable :
Ne viendrez-vous point quelque jour
Afin de combler mon amour ?

„ Tu te trompes bien lourdement,
„ Si tu crois poſſéder l'Immenſe ;
„ C'eſt un étrange aveuglement :
„ Apprends une auguſte ſcience :
„ L'Infini, le Compréhenſeur
„ Ne peut ſe borner à ton cœur ".

Dites-moi donc, mon cher Époux,
Hélas ! que faut-il que je faſſe !
Faut-il que je me perde en vous ?
Vous pouvez m'en faire la grace.
Alors mon amour & mon cœur
S'étendront ſelon mon ardeur.

Ah ! je comprends bien à préſent,
Souverain Auteur de mon être,
Qu'il faudroit devenir enfant ;
Ou plutôt je dois diſparoître :

Mon amour ſera trop petit,
Si je ne ſuis anéanti.

Souverain Donneur de tout bien,
Donnez vos faveurs à mes freres :
Je vous veux, ou je ne veux rien ;
Mes amours ſont-ils mercenaires ?
Je ne le crois pas, mon Seigneur :
Mois vous ſeul connoiſſez mon cœur.

Je vous invoque nuit & jour ;
J'implore pour eux votre grace :
Eſt-ce le fruit du pur amour,
Ou bien l'effet de mon audace ?
Vous le ſavez, ô mon Seigneur !
Vous qui voyez le fond du cœur.

Autrefois je priois pour moi ;
Je ne puis plus m'en mettre en peine :
Je me repoſe ſur la foi :
Et la Juſtice ſouveraine
Me paroît douce & ſans rigueur ;
J'y trouve la paix de mon cœur.

Dévoué pour vos ſaints décrets,
Je les adore ſans feintiſe ;
Je me ſoumets à vos arrêts :
Jamais mon amour ne déguiſe :
Je ſouffre ; & cependant mon cœur
N'accuſe point votre rigueur.

S'il venoit à penſer à ſoi,
Je le dédis à l'heure même ;
Il s'éloigneroit de la foi,
Digne d'un châtiment extrême,
Je le livre dès ce moment,
Seigneur, au plus affreux tourment.

Je pourrois craindre quelquefois,
Que la Juſtice vengereſſe
N'aye fait un rigoureux choix :
Cependant elle eſt ma maîtreſſe ;

Et je dois toujours la bénir,
Quand elle devroit me punir.

CLXI.

Je ne vis plus; mais Jéſus vit en moi.
Gal. 2. v. 20.

AIR : *Songes agréables.*

AH ! que je vous aime,
Mon céleſte Epoux !
Je me perds moi-même,
Et ne vois que vous :
Ah ! mon Jéſus,
Je vous veux, & rien plus.

Je ne ſaurois vivre,
Si ce n'eſt de foi ;
Je ne ſaurois ſuivre
Qu'une unique loi :
Ah ! mon Jéſus,
Je vous veux, & rien plus.

L'amour me domine,
Je n'ai plus de cœur :
Puiſſance divine,
Aimable vainqueur,
Je ne vis plus,
Si ce n'eſt en Jéſus.

Si lui ſeul n'opére,
Je ſuis ſans raiſon ;
Sans ceſſe j'adhére
A ſa motion :
Je ne vis plus,
Si ce n'eſt en Jéſus.

O loi ſouveraine,
Qu'on te connoit peu !
O trop douce chaine,
Admirable feu,
Brûle nos cœurs
Des céleſtes ardeurs !

Je ne puis rien dire,
L'amour me ravit :
O charmant martyre
Que l'amour guérit !
O feu ſacré !
Brûle-nous à ton gré.

Le cœur qui réſiſte,
Eſt un lâche cœur,
Son feu ne ſubſiſte
Que dans la vapeur :
O feu ſacré !
Brûle-nous à ton gré.

CLXII.

Dieu ſeul.

AIR : *Le beau berger Tirſis.*

JE l'ai dit tant de fois ;
Je ſuis une ignorante :
Sans plus écouter ma voix,
Cherchez la ſource vivante ;
Quittez cette ſervante
Pour faire un meilleur choix.

Aimez Dieu purement ;
Il eſt ſeul votre Pere :
Suivez le renoncement,
Le néant eſt ſalutaire :

Laiſſez là cette mere,
C'eſt un foible inſtrument.

DIEU SEUL ſuffit à tout,
Il ſuffit à ſoi-même ;
Son ſentier n'a d'autre bout
Que l'amour le plus extrême :
Entrez dans ce doux terme,
Vous en viendrez à bout.

C'eſt purement pour vous,
Grand Dieu, que je ſoupire :
Daignez être mon Époux,
Et du plus cruel martyre
Je ne ferai que rire ;
Je bénirai vos coups.

Je ne veux d'autre bien,
Que vous être aſſervie ;
Je ne veux d'autre ſoutien,
Que de n'avoir plus de vie,
Que d'être anéantie,
Et n'être propre à rien.

Recherche qui voudra
Une plus grande choſe ;
S'il aime, il me comprendra :
DIEU SEUL eſt l'unique cauſe.
Belle métamorphoſe,
Trop heureux (*a*) LIBERA !

Pour eux, mon cher Époux,
Je m'offre en ſacrifice ;
Je me livre tout à vous ;
Ordonnez de mon ſupplice :
J'aime votre Juſtice,
Je reſpecte ſes coups.

(*a*) *Libera*, &c. ſont les dernieres prieres qu'on chante aux enterremens dans l'Egliſe Catholique. Cela ſignifie mort.

Attribut

Attribut pour mon Dieu,
Je te vois préférable
A ceux qui lui donnent lieu
De pardonner au coupable ;
Ton bras eſt équitable
Quand il nous livre au feu.

J'entends ce feu divin,
Qui dans l'homme difforme
Ne laiſſe plus rien d'humain,
L'épure de toute forme,
Le paîtrit, le transforme,
Le refait de ſa main.

Ah ! ſi nous voulions bien
Que ſon feu nous détruiſe,
Qu'il nous ôte tout ſoutien,
Et qu'en poudre il nous réduiſe !
O la belle deviſe,
Mon DIEU TOUT & moi RIEN !

Nos armes ſont la croix,
Leur Couronne eſt Juſtice ;
Nos ſupôts, vivre ſans choix,
Simples, ſans nul artifice ;
Pour champ, le ſacrifice ;
Sur-tout, le Roi des Rois.

La charité ſera,
L'excellente livrée
Que notre cœur portera :
D'enfance l'ame parée ;
Sera bien préparée
Pour chanter *Libera*.

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CLXIII.

Dieu veut notre cœur tout entier.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

DEPUIS le tems que je vous aime,
Divin Amant, qui m'avez ſçu charmer,
Tout chez moi ne tend qu'à vous-même :
Trop heureux de ſavoir aimer !

Malheur au cœur qui ſe partage,
Et veut aimer quelque choſe avec vous !
Il ne peut avoir l'avantage
De goûter un bonheur ſi doux.

Sitôt qu'il partage ſon ame,
Combattu, déchiré par ſes remords,
Il n'éprouve point ce doux calme
Qui vaut plus que tous les tréſors.

Lorſque notre ame eſt inquiéte,
Cela vient du défaut de ſon amour :
L'ame eſt conſtante & ſatisfaite
Quand ſon cœur aime ſans retour.

La tranquillité de notre ame
Eſt l'effet de l'amour pur & divin :
C'eſt lui qui conduit notre flamme
Sans détour vers Dieu notre fin.

Le cœur doit tendre à Dieu ſans ceſſe ;
Et c'eſt ce qui doit faire ſon bonheur :
Hors lui ce n'eſt rien que triſteſſe ;
Malheureux qui reprend ſon cœur !

O Dieu, vous aimer & le monde,
C'eſt partager ſon cœur & ſon déſir !
Tu vas perdre la paix profonde ;
C'en eſt trop, il faut mieux choiſir.

Si tu choiſis la créature,
Elle entrainera ton cœur au plaiſir ;
Tu n'aimeras Dieu qu'en peinture,
C'en eſt fait, je te vois périr.

Depuis longtems on la préfére,
On quitte le TOUT, pour avoir le RIEN ;
L'homme plongé dans la miſére,
Malheureux, ſe croit être bien.

Objet de la plus pure flamme,
Divin Amant ſi longtems négligé,
Je vous abandonne ſon ame ;
C'en eſt fait, ſon cœur eſt changé.

Ah ! que je voudrois pouvoir dire,
Divin Époux ſi longtems outragé,
Tout ſe range ſur votre empire,
C'en eſt fait, leur cœur eſt changé !

CLXIV.

Bonheur d'aimer Dieu avec foi & obéiſſance.

AIR : *Ne m'entendez-vous pas.*

QU'ON eſt heureux d'aimer
Ce Dieu qui nous enflamme !
Lorſqu'il daigne notre ame

En lui-méme abimer,
Qu'on eſt heureux d'aimer!

Qui s'abandonne à vous
Et vous ſert pour vous-méme,
Trouve un plaiſir extréme
Dans les plus rudes coups:
Qui s'abandonne à vous!

Malheureux eſt le cœur,
Grand Dieu, qui vous réſiſte!
Sa vertu ne ſubſiſte
Qu'en l'eſprit ſéducteur.
Malheureux eſt ce cœur!

Il n'a jamais de paix,
Quoiqu'il s'en imagine:
Et la grace divine
N'éteint pas ſes ſouhaits:
Il n'a jamais de paix.

Le cœur tout plein de vous,
Humble, ſimple & tranquille,
Ne cherche point d'aſile
Pour éviter vos coups:
Le cœur tout plein de vous!

Il aime purement,
Sans penſer à ſoi-méme;
Trouvant dans ce qu'il aime
Son ſeul contentement,
Il aime purement.

C'eſt en eſprit de foi
Qu'il marche en aſſurance:
Sa prompte obéiſſance
Aux vouloirs de ſon Roi,
Eſt l'eſprit de la foi.

Renoncer ſa raiſon,
Suivre votre lumiere,
Eſt la grace premiere,

O Seigneur de Sion,
Renoncer ſa raiſon!

CLXV.

Vivre pour aimer.

AIR: *Les Dieux comptent nos jours.*

SOUFFRONS, puiſqu'il le faut, ſouffrons toute la vie;
Je ne déſire point de voir changer mon ſort,
J'attends en paix le moment de ma mort:
T'aimer, ô Dieu! c'eſt mon envie.

Ton vouloir fait mon bien, il eſt tout ce que j'aime;
Je te laiſſe ſans moi diſpoſer de mes jours:
Dans tous mes maux je ne veux de ſecours
S'il n'eſt de ton vouloir ſuprême.

Mon Dieu compte nos jours, nous devons bien l'en croire;
Epargnons-nous le ſoin d'un calcul ſuperflu:
Ils ſont comptés, ne les comptons donc plus
Ces jours conſacrés à ſa gloire.

Paſſons les à l'aimer, c'eſt notre unique affaire:
Mais il veut un amour pur & ſimple & conſtant.
Heureux les jours que l'on paſſe en aimant!
Seigneur, on les paſſe à vous plaire,

CLXVI.

Toute puiſſance non ſoumiſe à l'Enfant-Dieu, n'eſt rien.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

QUE j'adore & que j'aime
Ce Dieu qui fait les Rois,
Que ce m'eſt un plaiſir extréme
De les voir ſoumis à ſes loix!

Que leur grandeur ſuccombe
Deſſous ſon bras puiſſant!
Que leur téméraire orgueil tombe
Sous la foibleſſe d'un Enfant!

Qu'il ne reſte du foudre
Qui les fait redouter
Qu'un triſte & vain amas de poudre!
Un foible Enfant les va dompter.

Enfant que je révére,
Et qui fais mon plaiſir,
Ne ſerai-je pas téméraire
D'oſer former un tel déſir?

Je n'aime que ta gloire,
Seule elle m'a charmé;
Fais perdre juſqu'à la mémoire
De ceux qui ne t'ont pas aimé!

CLXVII.

Pauvreté enfantine & Chrétienne.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

JE ne veux rien qui me gêne;
Mon enfance eſt tout mon bien:
Je ſuis libre dans ma chaine,
Poſſédant tout en ne poſſédant rien.

Que l'ame pauvre eſt contente!
Elle ne manque de rien:
Dieu ſeul étant ſont attente,
Plus on lui ôte & plus elle a de bien.

Le pauvre a ce qu'il ſouhaitte;
Il eſt content comme un roi:
Et plus grande eſt ſa diſette
Plus il ſe nourrit d'amour & de foi.

Tel ſe voit qui ſe tourmente
Afin d'être riche & grand;
Plus il a, ſa ſoif augmente:
Il n'en eſt pas de même d'un enfant.

D'autres ſont inſatiables
De ce qu'il nomment honneur;
Et d'autres plus équitables,
Ne veulent rien, diſent-ils, que le cœur.

Je ne veux rien de perſonne,
Je n'eſtime pas l'honneur:
La pauvreté m'environne,
Je ne ſaurois diſpoſer de mon cœur.

Il appartient à un autre,
C'eſt à mon céleſte Époux:
Auſſi pauvre qu'un Apôtre
Je ne connois ni l'amer ni le doux.

Je n'ai nul brin de ſageſſe,
Ni ne veux pas en avoir :
L'enfance & la petiteſſe
Eſt le ſeul bien qui ſoit en mon pouvoir.

Tous les jours me ſont des fêtes,
Ce ſont autant de Sabbats :
Je ne fais jamais de quêtes,
Me repoſant beaucoup ſans être las.

Je fais toujours bonne chere,
Quand je n'aurois que du pain :
Le pauvre à l'eau de riviere
Y trouve un goût ainſi qu'au meilleur vin.

Il fait bien comme on ſe paſſe ;
S'il trouve, il ſe nourrit bien :
Si l'on veut remplir ſa taſſe,
Il ne dit pas, je n'ai beſoin de rien.

CLXVIII.

Vœux pour l'Amour déſintéreſſé.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AMOUR, Amour, ſi mon cœur s'intéreſſe,
C'eſt pour ta gloire ; elle fait mon plaiſir.
Que je me hais ! toi ſeul as ma tendreſſe ;
Hors toi je ne forme pas un déſir.

Régne, Seigneur, & que le MOI périſſe,
Régne dans moi, dans tous, en tous les lieux !
Eſt-il, quelque rigoureux exercice
Qui pour l'Amour ne ſoit délicieux ?

Eſt-il quelqu'un qui recherche ta gloire ?
Tous ſont eſclaves du propre intérêt :
Sur tous les cœurs remporte la victoire,
Ou puni-les ſelon ton ſaint décret.

Reçois, Seigneur, reçois le double hommage
De l'humble mere, & de tous ſes enfans,
Reçois-les tous ; ils ſont ton héritage ;
De tous leurs cœurs je te fais des préſens.

Je ne prends plus d'intérêt à moi-même,
Je fais des vœux pour te voir honorer :
Donne des cœurs nouveaux afin qu'on t'aime,
Sans t'aimer on ne ſauroit t'adorer.

De tous les cœurs banni l'hypocriſie,
Qu'on t'adore en eſprit, en vérité :
La pieté n'eſt plus que momerie
Dès qu'on bannit la pure charité.

CLXIX.

Perte du moi. *Dieu ſeul.*

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts* ; ou, *Dirai-je mon Confiteor.*

SI vous voulez, mes chers enfans,
Que jamais rien ne nous ſépare,
Livrez vos ames & vos ſens,
Afin que mon Dieu s'en empare,
Que de vous il ne reſte rien,
Qu'en vous ſoit le Souverain Bien.

Il ne peut loger avec vous ;
Il faut que votre MOI périſſe,
Et que Dieu ſoit tout en nous tous :
N'ayez que ce ſeul exercice,
De vous ſoumettre à ſon vouloir,
Qu'il exerce en vous ſon pouvoir.

Il faut, vous oubliant toujours,
Ne ſonger jamais qu'à lui plaire :
C'eſt là le but de nos amours,

Et c'eſt l'unique néceſſaire :
Tout le reſte n'eſt point pour nous,
Et ne peut plaire à notre Epoux.

N'ayez d'eſprit, de volonté,
De raiſon, que pour les ſoumettre :
Ne voyez qu'en lui la bonté,
Il faut de tout bien vous démettre,
Afin que Dieu ſoit le ſeul bien ;
Il faut reſter en votre RIEN.

Mais hélas ! pour vouloir toujours,
Nous perdons cette amour parfaite ;
Sur la vertu mille retours
Empêchent l'entiere défaite
De ce qu'on appelle le MOI,
Et le domaine de mon Roi.

C'eſt toi, divine charité,
Qui dois tout opérer en l'homme ;
C'eſt toi, charmante vérité,
Qui nous détruiſant nous conſomme
En ce Dieu notre unique amour,
Sans milieu, ſans aucun détour.

Mais hélas ! mon expreſſion
Ne leur fera jamais comprendre,
Que Dieu n'eſt la poſſeſſion
Que du cœur qu'il réduit en cendre,
Que pour être dans l'unité
Il ne faut plus de qualité.

CLXX.

Ne regarder que Dieu, & non ſoi-même.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

QUE nous avons beſoin de patience,
Non pour autrui, mais pour nous ſupporter !

Que c'eſt une merveilleuſe ſcience
De ſavoir de Dieu ſeul nous contenter !

Ne retournons jamais deſſus nous-mêmes,
S'il vient des retours il faut les ſouffrir :
Le ſeul objet qu'on adore, & qu'on aime,
Doit occuper le cœur, le ſouvenir.

Pour notre bien Dieu ſe cache à notre ame,
Il laiſſe les ſens comme vagabonds :
Mais en ſecret, il allume la flamme
Dont pour jamais il veut que nous brûlions.

Je vous connois par une expérience
Que Dieu ſeul peut verſer en notre cœur,
Une ſecrette & ſimple intelligence,
Qui ne peut être ſujette à l'erreur.

Confiez-vous à la Bonté Supréme,
Sans vous inquiéter de votre état :
Vouloir encor ſe gouverner ſoi-même,
Sur l'abandon c'eſt faire un attentat.

Souvent l'eſprit diſtrait le cœur tranquille,
Marque que l'Eſprit Saint eſt au-dedans ;
La ſéchereſſe eſt ſouvent fort utile ;
Mais l'amour-propre eſt-il jamais content ?

Il veut ſentir & voir ce qui s'opére,
Afin de prendre ſa part au butin :
Mais Dieu qui veut nous traiter en bon Pere,
Dérobe tout à cet œil ſi malin.

Conſolons-nous ſi nous ne voyons goutte,
Si nous ne diſcernons point notre amour :
Moins on connoît, plus en ſecret on goûte ;
Tout dépend de marcher ſans nul détour.

Mes chers enfans, lorſque je dis que j'aime,
Ce n'eſt point moi, ni par mon propre amour :
Dieu dans mon cœur vous accepte lui-même,
Je ne fais qu'adhérer ſans nul retour.

Depuis longtems toute amour eſt bannie,
Je ne ſuis plus maitreſſe de mon cœur :
Dieu tient mon cœur, & mon ame ravie ;
Il en eſt le principe & le moteur.

Si je ſuis ſimple, & qu'on s'en ſcandaliſe,
Laiſſez-moi là, regardez le Très-haut :
J'agis avecque une extréme franchiſe,
Je ne ſuis pas exempte de défaut.

Dieu ſeul eſt ſaint, ſage, juſte, immuable ;
Je n'ai que les foibleſſes d'un enfant :
Mes foibleſſes me ſont très-agréables ;
Elles réhauſſent ce Dieu tout-puiſſant.

Oui, ſa grandeur éclate en ma baſſeſſe,
Sa vérité paroit en mon néant ;
Mon enfance réhauſſe ſa ſageſſe,
Mes défauts font voir qu'il eſt ſaint & grand.

CLXXI.

L'Amour pur, dégagé & ſecret.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

TU ſais, Seigneur, la vérité,
Si j'oſe dire que je t'aime :
Car la divine charité,
Me tranſportant hors de moi-méme,
M'a ſi bien tranſformée en toi,
Que je n'ai d'amour ni de MOI.

S'il eſt en mon cœur un amour,
C'eſt le ſeul amour dont Dieu s'aime :
Je n'ai plus d'étre ni de jour,
Tout eſt dans ſon Etre Supréme :
Son tout eſt lumiere & ardeur,
Et ſon ſeul vouloir eſt mon cœur.

Qui n'a plus ni cœur ni vouloir,
N'a plus en ſoi de propre flamme :
Car Dieu, par ſon divin pouvoir,
Ayant en ſoi transformé l'ame,
S'aime en elle d'une façon
Qui ſurpaſſe toute leçon.

Il l'enſeigne dans le ſecret,
Sans lui laiſſer de connoiſſance ;
Il eſt éloquent & diſcret :
Cette ſavoureuſe ſcience
Ne s'apprend que dans l'unité,
Par la divine charité.

Savoir tout & ne ſavoir rien,
Eſt donc mon unique partage :
Adhérant au Souverain Bien,
Toute peine m'eſt avantage :
Si mon corps a quelque douleur,
Elle n'entre pas dans mon cœur.

Ce cœur demeure indifférent,
Abimé dans l'Etre Suprême ;
Il n'a ni crainte, ni tourment :
Tout ſe perd en celui qui s'aime
Chez moi avec tant de ſecret,
Que j'ignore ce qu'il y fait.

CLXXII.

L'Amour imperceptible & perdu en Dieu.

AIR : *Songes agréables.*

QUE la flamme eſt pure,
Qui s'élance en Dieu,
Sans qu'à la nature
Elle donne lieu !

Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Adorable Pere,
Reçois mon eſprit :
Le corps eſt en terre,
L'ame en Jéſus-Chriſt.
Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Je n'ai plus de vie,
Je n'ai plus d'ardeur ;
Je n'ai plus d'envie,
Je n'ai plus de cœur.
Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Je n'ai plus de forme,
Je n'ai plus d'emploi ;
L'amour me transforme,
Je n'ai plus de MOI.
Amour divin,
Que je ſuis en ta main !

Je n'ai plus de régle,
Je n'en puis garder ;
Je fais comme l'aigle,
Je me vais guinder.
Inceſſamment
Vers mon Soleil levant.

Je veux pour mon Maître
Tout bien, tout honneur ;
Je ne vois plus d'être,
D'eſprit, ni de cœur :
Tout eſt perdu
Dans l'amour inconnu.

L'homme de lui-même
Toujours amoureux,
Veut en ce qu'il aime
Se trouver heureux :

L'amour jaloux
Ne ſouffre rien de nous.

CLXIII.

Simplicité & largeur de l'Amour.

AIR : *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

DE nous tous quittons le ſéjour,
Pour laiſſer la place à l'amour,
Sans nous en mettre en peine :
Sitôt qu'on fait quelque retour,
On entre dans la géne.

La triſteſſe nous retrécit,
La ſimplicité réjouit :
Si le cœur n'eſt au large,
Il ſera toujours trop petit
Pour le divin uſage.

Vous contriſtez tous mon eſprit :
Que chacun devienne petit,
Sans ſouci de ſoi-même :
Sitôt que le cœur s'élargit,
On apprend comme on aime.

Mon cœur eſt plein d'affliction,
On ne veut point de l'onction
Que mon cher Maître donne ;
On veut écouter la raiſon,
Et ne croire perſonne.

Mon cher petit Maître eſt trop bon,
Il doit vous gronder tout de bon.
Pour que l'on ſoit plus ſage :
Fi de la vilaine raiſon,
Qui trouble le ménage.

Je m'en irai cacher bien loin,
Je m'enfoncerai dans un coin
Avec mon petit Maître ;
Et lui ſeul ſera le témoin
Du mal que l'on m'apprête.

Je ſuis un pauvre & ſimple enfant,
Qui n'a que deux mois plus que l'an,
Et déjà l'on me fâche :
Mon petit Maître, allons-nous en,
Nous ferons notre tâche.

Je ſouffrirai dans le ſecret,
Et mon cœur ſera ſatisfait
De payer pour leur ame :
Nul ne ſaura notre ſecret,
Nous ferons dans le calme.

Car la paix gît dans la douleur :
Si je demande que leur cœur
Soit exempt de ſouffrance,
Je veux toujours en leur faveur
Faire une pénitence.

Nous ferons ſi petits tous deux,
Nous ferons ſans fin amoureux,
Nous ſouffrirons ſans ceſſe ;
Rien ne bleſſera plus les yeux
De la fauſſe ſageſſe.

CLXXIV.

Se réſoudre à vivre.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

AH, que je vole dans ton ſein,
Que je me repoſe en toi-même,
Sei-

Seigneur autant juſte que ſaint ;
Et que ta volonté ſuprême
Me délivre de ce ſéjour
Par un effet de ton amour !

Je n'oſe demander la mort,
Car tu te mettrois en colere ;
Je porte la vie ſans effort,
N'oſant, de peur de te déplaire,
Aſpirer à l'heureux trépas
Qui me mettroit entre tes bras.

Mon corps n'eſt plus qu'une priſon,
Qui tient mon ame priſonniere,
Tu peux, ô Seigneur de Sion,
Rompre bientôt cette barriere :
Tout demeure dans ton vouloir.
C'eſt à quoi je n'ai rien à voir.

CLXXV.

Conduite d'abandon à Dieu.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

O Paiſible ſilence,
Tu fais tout mon plaiſir !
Une ſimple condeſcendance
Me fait au ſilence mourir.

Je me tais, & je parle,
Comme par un reſſort :
Je ſuis tout ainſi qu'une bale,
Qu'un homme pouſſe avec effort.

Quelquefois on m'éléve
Avec un bras puiſſant :
Puis on me donne quelque tréve ;
Alors mon pas eſt languiſſant.

Je vais, je viens, je roule
Pour atteindre à mon but :
Mais il ſurvient une autre boule
Qui me donne d'un prompt début.

Je cours avec viteſſe,
Et je n'attrape rien ;
Et ſi perſonne ne me preſſe,
Ma courſe ſe termine bien.

Si je ne ſuis pouſſée,
Je demeure en repos ;
Mais ſitôt que je ſuis preſſée
Je vais ou trop bas ou trop haut.

Pour ce qui me concerne,
Je n'ai point de penchant :
Allant tout ainſi qu'on me mene,
Tous lieux me ſont indifférents.

Quelquefois je recule,
Et j'en avance mieux :
Mon chemin paroît ridicule ;
Et par lui j'arrive où je veux.

Je demeure inutile,
Quelquefois bien longtems ;
Enſuite une main très-habile
Me pouſſe, & c'eſt ſon paſſetems.

Enfin je laiſſe faire
Tout ce qu'on veut de moi,
Soit pour agir, ſoit pour me taire ;
Je ſers aux plaiſirs de mon Roi.

Quelquefois je me crotte
Pourſuivant mon chemin ;
Et d'autrefois on me rabotte,
Afin que je n'arrête à rien.

Celui qui me gouverne,
Sait mon foible & mon fort :
C'eſt lui qui me mene & ramene ;
Pour moi, je ne fais nul effort.

Je ſuis dans l'équilibre ;
Le moindre mouvement,
Sans que j'aie de penchant libre,
Me fait courir rapidement.

On me croiroit vivante,
En me voyant courir ;
Je n'ai pourtant ni choix ni pente,
Pour me faire aller & venir.

Je vais comme on me mene,
Ou fort ou lentement ;
Et qui le veut me meut ſans peine :
Je ne ſuis qu'un vil inſtrument.

CLXXVI.

Abandon à la Juſtice de Dieu.

AIR : *Tu dis que les bergers de notre voiſinage.*

EXERCE ſur mon cœur, adorable Juſtice,
Les tourmens les plus rigoureux,
Cherche quelque nouveau ſupplice,
Redouble l'ardeur de tes feux.

En ne m'épargnant pas tu me fais plus de grace ;
Si je n'étois un pur néant,
J'aurois peut-être aſſez d'audace
Pour défier ton bras puiſſant.

Juſtice, tu ne peux regarder que Dieu même
Dans ce que tu nous fais ſouffrir :
Si je te crains, c'eſt que je m'aime ;
De ta main je veux bien mourir.

Mais que dis-je mourir, ah ! c'eſt trop peu de choſe !
Mon cœur ne ſauroit s'y borner :
De dire tout ; non, je ne l'oſe :
Frappe, frappe ſans m'épargner.

Que j'aime ta rigueur ! qu'elle a pour moi de charmes !
Je la veux aimer dans l'enfer.
Divine juſtice, tu t'armes
Avec une verge de fer.

Mon cœur eſt tout froiſſé, une douleur mortelle
L'accable d'excès de rigueur :
Mais cette rigueur ſi cruelle
Eſt le ſeul ſoutien de mon cœur.

Oui ce cœur t'aimeroit au milieu de la flamme
Qu'on deſtine à le tourmenter :
Ces braſiers pourroient-ils, mon ame,
T'empêcher de toujours aimer !

Mon amour eſt trop pur, & ma flamme trop belle,
Pour s'éteindre dans le tourment.
Non, non ; une flamme éternelle
Eſt plutôt un ſoulagement.

Éloignez-vous de nous, intérêt pour ſoi-même ;
Vous êtes indigne de Dieu :
L'amour de la Beauté Suprême
Sait dévorer tout autre feu.

Reçois, divin Amour, reçois le ſacrifice
Que je t'ai fait depuis longtems,
De me livrer à ta Juſtice,
Et ſans aucun ménagement.

CLXXVII.

Soupleſſe de l'amour.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

J'AIME Jéſus uniquement,
Lui ſeul fait mon contentement ;
Je vis fort à mon aiſe :

Car même un très-rude tourment
N'a plus rien qui me peſe.

Je ſuis contente de mon ſort ;
Soit pour la vie ou pour la mort ;
L'ame ſimple eſt contente ;
Je ne ſouffre jamais d'effort,
Quoique l'on me tourmente.

Je ne ſais ce que c'eſt qu'amour ;
Et j'aime pourtant ſans détour
Un Objet tout aimable :
Je ne connois ni nuit ni jour,
Mon cœur eſt immuable.

Qui fait l'immutabilité ?
C'eſt la divine charité.
C'eſt elle qui transforme
En ſoi la propre volonté,
Si chere au cœur de l'homme.

Il faut combattre fortement
Et le cœur & l'entendement,
Et que la foi les dompte ;
Que le vouloir du Tout-puiſſant
Notre vouloir ſurmonte.

Alors on avance à grands pas ;
Et quittes de tout embarras,
Rien plus ne nous ſurcharge :
On ne veut point ce qu'on n'a pas,
Le cœur étant au large.

Mais d'où nous vient cette largeur ?
C'eſt de la ſoupleſſe du cœur,
Qui perd ſa conſiſtance,
Et s'écoule avec ſon Sauveur
Dans la divine Eſſence.

Amour ſi doux & ſi charmant,
Prends le cœur de ce pauvre enfant,
Qu'il t'adore & qu'il t'aime ;

Que ſon vouloir, ſon jugement
Soient perdus en toi-même.

Fais le même à tous mes enfans ;
Tu le peux, Seigneur tout-puiſſant :
Ah ! fais-le pour ta gloire :
Détruis leur eſprit & leur ſens,
Leur cœur & leur mémoire.

CLXXVIII.

Exhortation à l'abandon.

AIR : *Branle de Metz* ; ou, *Un berger tendre eſt ſincere.*

SI vous connoiſſiez mon Maître,
Tranſportés d'amour pour lui
Vous ne feriez aujourd'hui
Que des airs au Premier Être.
Conſacrons lui notre cœur ;
Car il eſt notre Sauveur.

Si je pouvois faire entendre
A tous mes petits enfans,
Comment le Dieu tout-puiſſant,
Devant les reduire en cendre,
Veut qu'on ſe laiſſe à ſa main,
A ſon pouvoir ſouverain !

Mais chacun veut ſe conduire
Suivant la propre raiſon,
Et fuyant ſa motion,
On dédaigne ſon empire :
Dieu punira quelque jour
Le défaut de leur amour.

Aimant Dieu plus que moi-même,
Je me mets de ſon parti
Que je trouve l'homme hardi,

Qui veut de l'Être Suprême
Partager l'autorité,
Combattant ſa vérité.

CLXXIX.

Se laiſſer conduire à la Sageſſe divine.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites* ; ou, *Je ſais les maux où je me livre.*

O Vous, que j'adore & que j'aime,
Qui connoiſſez le centre de mon cœur !
Gouvernez Sageſſe Suprême
Ses mouvemens & ſon ardeur.

Qu'il n'agiſſe que par votre ordre
Sans ſuivre ſon vouloir ni ſon plaiſir,
Et que votre bonté m'accorde
L'effet d'un ſi juſte déſir.

Je vis ſans connoître ma vie ;
Je n'ai plus rien ni déhors ni dedans ;
Captive je ſuis affranchie
Sans en avoir les ſentimens.

Vous êtes ma ſeule lumiere ;
Que je ſerois aveugle, hélas, ſans vous !
Quand vous déſillez ma paupiere,
Vos brillans n'ont rien que de doux.

Venez adorable lumiere :
Venez éclairer le fond de mon cœur :
Faites-voir l'extrême miſere
De qui ſuit la fauſſe lueur.

Il la ſuit ſuivant ſon caprice.
Qu'il s'abandonne à l'amour, à la foi,
Qu'il quitte ſa propre juſtice ;
Il ſera régi par mon Roi.

CLXXX.

Abandon ſans nul retour ſur ſoi.

AIR : *La bergere Nanette.*

A Toi je m'abandonne,
Mon ſouverain Seigneur,
Et de plus je te donne
Et mon ame & mon cœur :
Ta divine providence,
Dès mon enfance,
M'a toujours aſſiſté
Avec fidélité.

Je ſuis dans la vieilleſſe,
Et dans l'infirmité ;
N'as-tu plus de tendreſſe
M'aurois-tu rejetté ?
Enviſage ma miſere,
Mon divin Pere ;
Ne m'abandonne pas
Si proche du trépas.

Ainſi qu'un pauvre aveugle,
Je vais ſans ſavoir où ;
Comme le bœuf je meugle,
Quand il eſt ſous le joug :
Toi qui connois toutes choſes,
Cauſe des cauſes,
Fais que ta volonté
Régle ma liberté.

Comme la ſentinelle
Je t'attends nuit & jour ;
Inceſſamment je veille,
T'explicant mon amour ;
Tu me rebutes ſans ceſſe,

Et la triſteſſe
S'empare de mon cœur,
Ainſi que la douleur.

Jadis de l'alégreſſe
Je goûtois le tranſport ;
A préſent la détreſſe
Me conduit à la mort :
Je veux ton vouloir ſuprême ;
Et ſi je t'aime,
Ce ſouverain vouloir
Doit régler mon devoir.

„ C'eſt penſer à toi-même
„ Que de te plaindre ainſi.
„ S'il eſt vrai que tu m'aimes,
„ D'où vient donc ce ſouci ?
„ L'abandon ſans défiance
„ Eſt la ſcience
„ Qui doit faire toujours
„ Oublier les retours.

„ Etre aimant en peinture,
„ C'eſt de penſer à ſoi ;
„ Et c'eſt une impoſture
„ De m'appeller ſon Roi :
„ Quand je régne ſur une ame,
„ Que je la calme
„ Ou la trouble, à l'inſtant
„ Son cœur ſera content.

„ Qu'il eſt peu ſur la terre
„ De fideles amours ;
„ La paix comme la guerre
„ Satisfera toujours
„ Le cœur pur, tendre & fidele :
„ Jamais cruelle
„ Il ne voit ma rigueur,
„ L'acceptant de bon cœur ".

Je connois, mon cher Maître,
Et ſens quel eſt mon tort :

Je ſuis & je veux être
A toi juſqu'à la mort :
Ordonne dans ta Juſtice
De mon ſupplice ;
Je recevrai tes coups,
Sans craindre ton courroux.
Que je ſerois à plaindre,
Si dans mes derniers jours
Il me falloit contraindre
Mon cœur & mes amours !
Qu'on m'eſtime, ou qu'on me blâme ;
Jamais mon ame
N'ordonnera de ſoi :
Je ſuis tout à mon Roi.

CLXXXI.

Abandon pur & déſintéreſſé.

AIR : *La bergere Nanette.*

J'ÉTOIS dans la ſouffrance
Dès mes plus jeunes ans ;
Souvent ma patience
Redoubloit mes tourmens :
Eſt-ce l'amour ou la haine,
Qui fait ma peine ?
Je n'en veux rien ſavoir ;
Tout reſte en ton pouvoir.
Ordonne de mon ame,
Ordonne de mon ſort :
Si jamais je reclame
Contre l'arrêt de mort,
Je veux bien que ta juſtice
M'anéantiſſe ;

Et que les plus grands maux
Couronnent mes travaux.
Soulageant ma miſére,
C'eſt excès de bonté ;
Lorſque tu m'ès contraire,
J'y vois ton équité :
Quoi que ta juſtice ordonne
De ma perſonne,
Je bénirai toujours
Ton vouloir, mes amours.
Chacun ſe conſidere,
Et chacun penſe à ſoi :
Mais pour moi, je n'adhére
Qu'au vouloir de mon Roi :
Je ne penſe qu'à ſa gloire ;
Et ma mémoire
Ne ſe ſouvient jamais
Que de ſes intérêts.
L'intérêt pour moi-même
De mon cœur eſt banni ;
Pour ſon vouloir ſuprême
Je n'ai point de nenni :
Qu'on me hauſſe, qu'on m'abaiſſe,
Qu'on me (*a*) renverſe ;
Je trouverai tout bon,
Sans dire jamais NON.
Le OUI dans mon langage
Ne change point de ton ;
Le OUI fut mon partage :
Je ne dis jamais NON
A ce que mon Maitre ordonne ;
Je m'abandonne
A ſes divins arrêts ;
J'aime ſes ſaints décrets.
Je ſais que mon langage
Sera goûté de peu ;

(*a*) *Ou*, délaiſſe.

On penſe à l'héritage,
Et jamais à mon Dieu :
Car toujours le MOI l'emporte ;
Et la plus forte
De nos intentions
Eſt d'avoir ta Sion.

Un Dieu ſans récompenſe
Ne mérite nul ſoin ;
C'eſt notre prévoyance
Qu'on reclame au beſoin :
Le MOI eſt notre ſageſſe,
La fortereſſe
Où l'on eſt à couvert
Dans ce triſte déſert.

Dieu me doit mes ſervices ;
J'ai travaillé pour lui ;
Je fais des exercices
Qui me ſervent d'appui :
J'attends une récompenſe,
Dont l'abondance
Comblera mes ſouhaits
Pour les biens que j'ai fait.

CLXXXII.

Bonheur & ſureté de la perte en Dieu.

AIR : *Adieu donc dame Françoiſe.*

JE veux à la Providence
M'abandonner déſormais ;
Je laiſſe tous les projets :
La divine Sapience
Me conduira ſûrement ;
Si ce n'eſt par l'évidence,

Me conduira ſûrement
Du moins juſqu'à mon néant.

Ce doit être là ma place ;
Ailleurs je ne ſuis pas bien :
Je veux reſter dans mon RIEN ;
Et c'eſt où coule la grace
Avecque rapidité :
Les montagnes ſont de glace :
Avecque rapidité
On m'emporte en l'unité.

Certaine grande riviere
Coule dans un creux vallon,
Ou roulant ſur le ſablon :
On m'enleve toute entiere.
Je ne cherche plus de lieu,
Ni mon ancienne lumiere ;
Je ne cherche plus de lieu,
Puiſque je m'abime en Dieu.

Je ne vois plus le rivage
Environné d'habitans :
Tout le monde appréhendant
De me ſuivre en mon naufrage,
Pour moi je ne crains plus rien ;
Mais ce n'eſt point par courage :
Pour moi je ne crains plus rien ;
Étant perdu qu'on eſt bien !

Du milieu de mon naufrage,
Je crie à tous mes enfans :
Suivez ; vous ſerez contents.
Mais ils n'ont point de courage,
En craignant le fil de l'eau :
Ils n'auront pas l'avantage,
En craignant le fil de l'eau,
De jouir d'un ſort ſi beau.

Il eſt vrai, l'eau m'a portée
Juſques au fond de la mer ;
Et pour me mieux abimer,

On m'a tenue arrêtée :
C'étoit qu'un bras tout-puiſſant
Vouloit ſelon ma portée ;
C'étoit qu'un bras tout-puiſſant
M'enfonçoit bien plus avant.

De la terre qui nous porte
J'apperçus les fondemens :
Alors je dis à l'inſtant ;
Que la tromperie eſt forte
De la plûpart des vivans,
Qui ne veulent que la porte :
De la plûpart des vivans :
Moi je veux les fondemens.

Là je voyois que l'abîme
Se ſoutenoit ſur ſon poids ;
Que Dieu lui donna des loix :
Ce ſont ſes loix qu'il confirme,
En l'empêchant de paſſer
Ce qui ſa fureur reprime ;
En l'empêchant de paſſer
Les bords qu'il voulut poſer.

D'inonder toute la terre
Elle auroit facilité :
Dieu retient ſa liberté :
Lui qui toute choſe enſerre,
Ne lui laiſſant de pouvoir
Que pour ce qu'il en veut faire ;
Ne lui laiſſant de pouvoir
Que pour remplir ſon devoir.

Toute la nature enſeigne,
Qu'il faut que le Créateur
Soit le ſouverain moteur ;
Et toutefois l'on dédaigne
De ſe ſoumettre à ſes loix,
Quoique par-tout on les peigne,
De ſe ſoumettre à ſes loix,
Si ce n'eſt de notre choix.

Amour, on ne comprend guere
Ce que tu peux ſur le cœur,
Comme étant ſon Créateur !
Tu le plonges en ſa miſére,
Et l'en tires promptement
Lorſqu'en toi ſeul il eſpere ;
Et l'en tires promptement,
Le rendant parfait amant.

CLXXXIII.

Pureté d'amour dans une ame morte à ſoi.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

SI je vis en ce bas ſéjour,
Ah ! je n'y vis que de l'amour.
Un amour pur & ſans retour,
Eſt ce qui fait ma vie.
Ah ! je n'y vis que de l'amour,
Et n'ai plus d'autre envie !

Qu'il ſoit rigoureux, qu'il ſoit doux ;
Ah ! qu'il allume ſon courroux,
Ou qu'il m'accable de ſes coups ;
Il eſt toujours le méme !
Ah ! qu'il allume ſon courroux ;
Plus il bat, plus je l'aime !

Chacun ſe plaint de ſa rigueur,
Ah ! je l'aime de tout mon cœur !
S'il répand ſur moi ſa fureur,
Il ne trouve perſonne.
Ah ! je l'aime de tout mon cœur ;
Qu'il careſſe ou qu'il tonne !

Celui qui n'eſt plus, ne craint plus :
Ah ! craindre ſeroit ſuperflu !
Que craindre ſi j'ai tout perdu ?

On m'a tenue arrêtée :
C'étoit qu'un bras tout-puiſſant
Vouloit ſelon ma portée ;
C'étoit qu'un bras tout-puiſſant
M'enfonçoit bien plus avant.

De la terre qui nous porte
J'apperçus les fondemens :
Alors je dis à l'inſtant ;
Que la tromperie eſt forte
De la plûpart des vivans,
Qui ne veulent que la porte :
De la plûpart des vivans :
Moi je veux les fondemens.

Là je voyois que l'abîme
Se ſoutenoit ſur ſon poids ;
Que Dieu lui donna des loix :
Ce ſont ſes loix qu'il confirme,
En l'empêchant de paſſer
Ce qui ſa fureur reprime ;
En l'empêchant de paſſer
Les bords qu'il voulut poſer.

D'inonder toute la terre
Elle auroit facilité :
Dieu retient ſa liberté :
Lui qui toute choſe enſerre,
Ne lui laiſſant de pouvoir
Que pour ce qu'il en veut faire ;
Ne lui laiſſant de pouvoir
Que pour remplir ſon devoir.

Toute la nature enſeigne,
Qu'il faut que le Créateur
Soit le ſouverain moteur ;
Et toutefois l'on dédaigne
De ſe ſoumettre à ſes loix,
Quoique par-tout on les peigne,
De ſe ſoumettre à ſes loix,
Si ce n'eſt de notre choix.

Amour, on ne comprend guere
Ce que tu peux ſur le cœur,
Comme étant ſon Créateur !
Tu le plonges en ſa miſére,
Et l'en tires promptement
Lorſqu'en toi ſeul il eſpere ;
Et l'en tires promptement,
Le rendant parfait amant.

CLXXXIII.

Pureté d'amour dans une ame morte à ſoi.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

SI je vis en ce bas ſéjour,
Ah ! je n'y vis que de l'amour.
Un amour pur & ſans retour,
Eſt ce qui fait ma vie.
Ah ! je n'y vis que de l'amour,
Et n'ai plus d'autre envie !

Qu'il ſoit rigoureux, qu'il ſoit doux ;
Ah ! qu'il allume ſon courroux,
Ou qu'il m'accable de ſes coups ;
Il eſt toujours le même !
Ah ! qu'il allume ſon courroux ;
Plus il bat, plus je l'aime !

Chacun ſe plaint de ſa rigueur,
Ah ! je l'aime de tout mon cœur !
S'il répand ſur moi ſa fureur,
Il ne trouve perſonne.
Ah ! je l'aime de tout mon cœur ;
Qu'il careſſe ou qu'il tonne !

Celui qui n'eſt plus, ne craint plus :
Ah ! craindre ſeroit ſuperflu !
Que craindre ſi j'ai tout perdu ?

Que me pourroit-on faire ?
Ah ! craindre ſeroit ſuperflu ,
Que j'aime le tonnerre !

La foudre n'épouvante pas ,
Quand on a ſouffert le trépas :
Celui qui n'eſt plus ici-bas
Ne ſauroit plus rien feindre ;
Quand on a ſouffert le trépas ,
Pourroit-on encor craindre !

CLXXXIV.

L'enfance ſpirituelle.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE vous parle du bonheur de l'enfance ,
Mes chers enfans , n'en ſoyez point fâchés :
Si vous ſaviez quelle eſt ſon excellence ;
Vous l'aimeriez , vous en ſeriez touchés.

Le grand ne peut l'aimer ni la comprendre ;
Il en conçoit même un certain dégoût :
Cette leçon ne peut jamais s'apprendre
Que l'Epouſe ne paſſe en ſon Epoux.

O cher Epoux , donnez la petiteſſe
A ceux qui diſent être vos enfans ,
Quoiqu'énivrés de la fauſſe ſageſſe !
Sont-ils ſimples , ſouples , obéiſſans ?

Un ſimple enfant ſouffre tout ſans replique ;
Il ne préſume jamais rien de ſoi :
Il eſt exempt de toute politique ,
Et ne connoît ni le mien ni le MOI.

Heureux enfant , que je te porte envie !
Me diſoit un ſaint homme l'autre jour ,

Apprends

Apprends-moi , quelle doit être ma vie ?
Je lui répondis bruſquement , l'amour.

Oui , c'eſt l'amour qui conduit à l'enfance :
C'eſt cet amour qui nous transforme en ſoi ;
Qui nous apprend la ſimple obéiſſance ,
Et l'abandon , qui couronne la foi.

L'enfant poſſéde un certain caractere ,
Dont Jéſus fit ſur terre ſon plaiſir :
L'enfance en ſoi cache un ſecret myſtere
Que l'homme vain ne ſauroit découvrir.

Je ſens en moi une ſecrette flamme
Que je voudrois à tous communiquer :
Je vois briller l'innocence en mon ame :
Le grand la voit ; il oſe s'en moquer.

Heureux celui dont l'humble petiteſſe
Sert de ſujet de honte & de mépris !
Il poſſéde la ſuprême Sageſſe :
Qui le verroit en reſteroit ſurpris.

Mais l'homme vain accuſe de baſſeſſe
Ce que Dieu regarde comme grandeur :
L'Être divin verſe en la petiteſſe
La plus ſublime & plus pure faveur.

C'eſt du néant qu'il fait les grandes choſes :
Il ne s'attribue & n'uſurpe rien ;
Ses yeux fixés ſur la Cauſe des cauſes ,
Il ne regarde pas même ſon bien.

Il ne prend plus d'intérêt pour ſoi-même ;
Dieu ſeul pour lui eſt ſaint , il eſt heureux :
Reſtant perdu dans l'Eſſence Suprême ,
Il s'oublie autant qu'il eſt amoureux.

CLXXXV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

COMME un enfant, je vis ſans prévoyance :
Si je voulois prévoir, & me garder,
Je ſortirois de votre dépendance,
Divin Amour, qui dois ſeul me guider.

Sans raiſonner je ſuis ce qui me mene ;
Je vais ſans crainte où Dieu me fait aller :
La propre conduite n'eſt pas la mienne ;
Je ſuis celui qui daigne m'appeller.

On me mene ſouvent par la liſiere ;
On paroît quelquefois m'abandonner ;
Et c'eſt alors qu'on me tient toute entiere :
Je n'ai que ce qu'on veut bien me donner.

Rien ne ſeroit ſi doux que cette enfance,
Si l'on ne me chargeoit pas d'un fardeau,
Qui de beaucoup ſurpaſſe ma puiſſance,
Et qui me rend auſſi foible que l'eau.

Amour me dit : Je porterai ta charge.
Sitôt qu'il me l'a miſe ſur le dos,
Il me laiſſe faire tout le ménage :
Je ſouffre juſqu'à la moëlle des os.

Amour trompeur, mais pourtant tout aimable,
Faut-il charger ainſi ton pauvre enfant ?
Tu ne me parois pas trop équitable :
D'où vient, d'où vient que mon cœur t'aime tant ?

Tu ris, Amour, tu ris de mon ſupplice ;
Je cours à toi, je crie & me plains fort,
Au même inſtant tu le changes en délices ;
Dis-moi, qui de nous deux a plus de tort.

CLXXXVI.

Aimer en enfant.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

JE ne connois plus que l'amour ;
Mais un amour enfant, ſans ſoutien, ſans défenſe ;
Qu'on mene, qu'on inſtruit, qu'on nourrit chaque jour,
Qui laiſſe tout faire ſans réſiſtance.

Je ne diſcerne plus l'amer,
Il eſt égal au doux ; je n'ai plus de ſouffrance :
Si l'amour diſparoît, s'il daigne m'enflammer ;
Je n'en ai plus même de connoiſſance.

On me fait marcher quelquefois,
On me fait arrêter ; & ſouvent on me porte :
Je fais tout ce qu'on veut, ſans plaiſir & ſans choix :
Puiſque mon Dieu l'ordonne de la ſorte.

Je ſuis foible, & tombe ſouvent ;
On me leve ſoudain ; je n'en ai point de honte :
Lorſque je ſuis bleſſé dedans le même inſtant,
On me guérit ; je n'en fais point de compte.

Ce qu'on me donne, je le prends ;
Si l'on me laiſſe là, je m'y laiſſe de même :
Je badine, je ris comme un petit enfant ;
C'eſt en enfant, mon Dieu, que je vous aime.

Je ne connois point au-dedans
Ce qui me conviendroit, ce qu'il faut que j'évite :
Car je ſuis trop petit : ſi j'évite les grands,
C'eſt que j'ai peur de leur ſage conduite.

Hélas ! que je ſerois heureux,
Si l'on ne m'obligeoit de ſecourir mes freres !
Car inſenſiblement je me forme ſur eux,
Changeant ainſi mes petits caracteres.

Quand ils ſont grands ; je le deviens ;
Je quitte mon berceau ainſi qu'un homme ſage :
Mais comme cet état jamais ne me convient,
Je fais, hélas ! un ſot perſonnage.

Que je ſerois ſimple & petit,
Si j'avois des enfans ſans raiſon, ſans ſageſſe !
Perſonne ne me croit ; on fuit ſon propre eſprit,
En mépriſant l'aimable petiteſſe.

Quand je ſuis avec un enfant,
Je me trouve fort bien, & je vis à mon aiſe :
Mais le Démon jaloux de mon contentement
Nous vient troubler avec quelque fadaiſe.

Petit Maître, il faut le chaſſer,
Et l'envoyer bien loin de notre domicile :
Il trouble la raiſon, & cherche à me fâcher :
Qu'il n'ait ici jamais aucun aſile !

CLXXXVII.

Etat d'enfance ſpirituelle accompagné de croix.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

SEIGNEUR, prends pitié de mon ſort ;
Reçois mon innocente plainte :
Mon eſprit n'a plus rien de fort ;
La peine dont je ſuis atteinte,
Me jette dans l'épuiſement,
Je ſuis plus foible qu'un enfant.

Je traîne ſouvent mon lien,
Ne pouvant plus porter ma chaîne ;
Je ne trouve en moi que le RIEN ;
Tout ſert à redoubler ma peine :
Quand ſera-ce, divin Epoux,
Que tu ceſſeras ton courroux ?

Je ne puis plus faire aucun bien,
Dans cette terre de miſère :
O Grand Dieu, qui fus mon ſoutien,
Mon Roi, mon Seigneur, & mon Pere,
Ne me délaiſſe point, hélas !
Etant ſi proche du trépas !

Dans un ſi long banniſſement,
Je ſuis étranger à moi-même ;
Je vis ſans nul ſoulagement,
Et ſans bien diſcerner ſi j'aime :
Comme un inſtrument ſuperflu,
Je ſuis ainſi que n'étant plus.

Je ſuis avec ceux de Cédar,
Comme en une ville ennemie :
A rien je ne prends plus de part ;
Et quoique ſous leur tyrannie,
Je trouve mes contentemens
En toi ſeul avec tes enfans.

L'enfance dont je ſuis couvert,
M'attire leur haine & leur doute :
Je ſerois bien dans un déſert,
Quoique ſans chemin & ſans route :
Ignoré là du genre humain,
Tu me porterois dans ta main.

Que je m'eſtimerois heureux,
Si ſéparé de tout le monde,
J'étois caché de tous les yeux !
Mon cœur dans une paix profonde
Contempleroit tes vérités,
Aimant, adorant tes beautés.

Ne vaudroit-il pas mieux mourir ?
Ah ! ſi ma mort pouvoit te plaire !
Je n'oſe former un déſir,
La peine égalant le ſalaire :
Mon bien eſt dans ta volonté,
Seigneur, & dans ton équité.

Mon néant ne t'eſt point caché ;
Toi, qui pénetres toutes choſes,
Tu ſais, mon cœur n'être attaché
Qu'à toi ſeul, ô Cauſe des cauſes !
Ordonne toujours de mon ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

CLXXXVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

J'ÉPROUVE dans mon fond une diviſion ;
Je ſuis étrangere à moi-même :
Le dedans eſt ſans action ;
Le dehors eſt pauvre à l'extrême.

Je trouve que j'agis & parle par reſſort ;
C'eſt une choſe inexplicable :
Je ne ſaurois faire d'effort ;
Et mon cœur eſt invariable.

On parle, je l'entends ; & je ne conçois pas
Bien ſouvent ce qu'on me veut dire :
Je parle, & ne m'exprime pas,
Si mon doux amour ne m'inſpire.

Chacun fait bande à part ; & je ne connois rien,
Quoique rempli de connoiſſance :
On eſt ſoutenu ſans ſoutien,
Ignorant & plein de ſcience.

Mon ame eſt dans les Cieux, & mon corps ſur la croix,
Je m'en trouve toute interdite :
L'un bien haut, l'autre par ſon poids,
Me rend chaque jour plus petite.

Si je pouvois, Amour, vivre ainſi qu'un enfant,
Je me trouverois bien au large :

Plus mon Maître en moi paroît grand,
Et plus j'aime le badinage.

Hélas ! de toutes parts je ne vois que des grands,
Que quelque homme prudent & ſage :
Je ne voudrois que des enfans ;
Tout me remet dans l'eſclavage.

Je ne m'arrête à rien ; tout eſt outrepaſſé :
Je ne me connois plus moi-même ;
Car l'homme toujours compaſſé
Me dérobe de ce que j'aime.

Il me faut des égards, on veut de la raiſon ;
Je ſuis un enfant à la chaîne :
Prenez de moi compaſſion,
Et me tirez de cette gêne.

Laiſſez couler mes jours dans un ſacré repos :
Que tout le parler m'importune !
Qu'une priſon bien à propos
Combleroit ma bonne fortune !

Être ſeul enfermé dedans d'obſcurs cachots,
Seroit un lieu plein de délices :
On ſeroit hors de ces Cahos :
Tout redouble ici mes ſupplices.

Vous le pouvez, Seigneur, m'affranchir à l'inſtant :
Vous êtes maître de ma vie :
Comment peut vivre un pauvre enfant,
Accablé ſous la tyrannie.

CLXXXIX.

Simplicité enfantine avec Dieu.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

JE ſuis dans ma ſolitude
Ainſi qu'un petit enfant,

J'y vis ſans inquiétude :
Je n'y pourrois reſter ſi j'étois grand.

Je m'amuſe à toute choſe,
Sans être amuſé de rien ;
Je chante, je me repoſe ;
Je ris de tout : je me trouve aſſez bien.

Nous contons notre aventure,
Nous tenons de doux propos ;
Et jamais Dame Nature
N'y vient troubler notre aimable repos.

Là je ris, je me goberge ;
Je ſuis libre, & fais l'enfant :
Mon Maître y tient ſon auberge,
Et me donne du bon vin en tout tems.

Si mes vers n'ont pas de rime,
S'ils ne ſont pas bien peignés ;
C'eſt un enfant qui s'exprime :
Si vous y touchez, vous me contraignez.

Une liberté parfaite
Fait & mon mal & mon bien ;
J'ai là ce que je ſouhaite :
Il eſt vrai que je ne ſouhaite rien.

Taiſez-vous, Grands de la terre,
Laiſſez libre un pauvre enfant,
Qui ne vous fait point de guerre,
Et dont la paix fait le contentement.

Je crains bien que quelque ſage
Ne vienne ici me troubler :
Un myſtérieux langage
Seroit bien propre à me faire trembler !

Si je parle, je bégaye ;
Je chante, & n'ai point de ton ;
Je badine, je m'égaye :
Mon Maître trouve tout cela fort bon.

Rien que lui ne m'accommode :
Je crains fort le ſérieux,

Je ne vis point à la mode :
Chacun de ſa pratique eſt amoureux.

Comme je n'en ai pas une,
Je m'accommode de tout :
N'ayant rien qui m'importune
Le commencement eſt pour moi le bout.

Je ſuis toujours à mon aiſe,
Ne m'incommodant de rien :
Qu'on me conte une fadaiſe,
J'écoute comme ſi l'on diſoit bien.

CXC.

Souffrances de Jéſus-Chriſt & celles d'une ame choiſie.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

QUE vous avez ſouffert, mon aimable Sauveur,
En expirant ſur le Calvaire !
Vous fîtes ouvrir votre cœur :
Et ce fut un ſacré myſtere.

Vos mains, vos pieds percés par des douloureux clous,
Furent vos légéres ſouffrances :
La charité donne des coups
Plus terribles & plus intenſes.

Vous enfantâtes lors tous les prédeſtinés :
Mais leur cruelle ingratitude,
Leurs cœurs contre vous mutinés,
Fut votre tourment le plus rude.

Ils s'arrachoient de vous qui vouliez les ſauver ;
Votre cœur ſouffrit ces partages :
Vous voulûtes lors éprouver
Ce que coutent ces cœurs volages.

Je ne puis plus ſouffrir la douleur que je ſens :
C'eſt un ennui qui me dévore.
Si mes diſcours ſont impuiſſans,
Pourquoi donc parlerai-je encore ?

Je veux me condamner à ne parler jamais :
Et ma douleur ſe renouvelle,
Dans le même inſtant je le fais ;
Ce vouloir me rend infidelle.

Rien ne m'eſt plus permis : ſouffrir en me taiſant
Paroîtroit avoir quelque force :
Il me faut ſouffrir en enfant ;
Je ne puis porter ce divorce.

D'un état douloureux je me plains chaque jour ;
Et nul ne ſoulage ma peine :
Si je me plains à mon Amour,
J'apperçois que ma plainte eſt vaine.

Tous ſont comme rochers, tout ſe change en tourment ;
Et la douleur eſt mon partage :
Je ne vois que déguiſement,
Par tout un ſimulé langage.

Que ferai-je, Seigneur, en l'état où je ſuis ?
Ma vie eſt un cruel ſupplice :
Sans voir de borne à mes ennuis
Je vais reſter en ſacrifice.

CXCI.

Plaiſir à ſouffrir pour Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE t'aime, mon Seigneur, cent fois plus que ma vie ;
Et je voudrois toujours encore plus t'aimer :
Quand je te ſuis aſſujettie
Je ne trouve plus rien d'amer.

Se plaigne qui voudra de cette auguſte chaîne ;
Je t'adore en mon cœur & je bénis mon lien :
S'il trouve à ſouffrir quelque peine,
Il ne connoit pas ſon vrai bien.

O ſouverain Amour, augmente mes délices
Que j'en trouve en ſouffrant mille douleurs pour toi !
Les tourmens ne ſont plus ſupplices,
Lorſqu'on eſt guidé par la foi.

D'où viens, mon cher Époux, que perſonne ne t'aime ?
Qu'aucun ne veut ſouffrir, & t'être aſſujetti ?
„ C'eſt que l'on s'aime trop ſoi-même :
„ Nul ne veut être anéanti.

Ah ! choiſi-toi des cœurs, & te les rends conformes !
Arrache-leur le MOI : lors ils ſauront t'aimer.
„ Il faudroit les changer de formes ".
Mais ne ſaurois-tu les charmer.

„ Je le puis, il eſt vrai ; mais j'ai fait l'homme libre :
„ Il abuſe ſans fin de cette liberté ".
Mets-le dans un juſte équilibre :
Il penchera vers ta beauté.

„ Ah ! que tu connois peu quel eſt le cœur de l'homme !
„ Il aime cent fois mieux la poſſeſſion de ſoi ".
Que ton feu divin le conſomme,
Et le faſſe paſſer en toi.

O quel renverſement ! Et qu'on eſt miſérable !
On aime ſon malheur, on en fait ſon plaiſir !
Donne-moi, Juſtice adorable,
Quelques cœurs ſelon mon déſir.
Qu'on ne réſiſte plus à l'attrait de tes charmes ;
Qu'on te préfére à ſoi ; qu'on ſe livre à tes coups ;
Que mille cœurs rendent les armes
Au plus aimable des Époux.

CXCII.

Priere pour les enfans de Dieu.

AIR : *La bergere Nanette.*

MON Seigneur, que je t'aime !
Et tu le ſais fort bien.
Cet amour eſt toi-même,
Ah mon unique bien !
Malgré toute ma miſere,
Mon divin Pere
Me reçoit dans ſon ſein,
Et perd en lui mon RIEN.

Daigne faire de même
A mes petits enfans ;
Et que tout leur cœur t'aime,
Mon Seigneur, purement.
Que leur pur amour ſurpaſſe
Toutes les traces
De la propre raiſon,
Par l'aveugle abandon.

Je te donne leur ame,
Leur eſprit & leur cœur ;
Fais que la même flamme
Nous conſomme, Seigneur,
Conduis-nous tous en toi-même,
Bonté Supréme ;
Arrache à tous leur MOI
Conduis-les par la foi.

Que toute ta juſtice
Se tourne contre moi ;
Sois leur à tous propice,
Ah ! mon aimable Roi !
Comble leur cœur de ta grace,

Et me terraſſe
Sans jamais m'épargner,
Afin de les ſauver.

Tu fais que je les aime,
Tu me les as donnés ;
Perds les tous en toi-même,
Qu'ils ſoient abandonnés :
Que ta volonté ſuprême
Les tienne fermes
Dedans ton pur amour,
Sans regard, ſans détour.

Fais-leur perdre ſans ceſſe
Toute réflexion ;
Et fais que leur ſoupleſſe
Soit ſans reſtriction :
Et daigne les mettre au large
Que ſans partage
Ils ſoient tous en ta main,
O Seigneur ſouverain.

Qu'ils ſe laiſſent conduire
Se perdant à leurs yeux ;
Soumis à ton empire,
Qu'ils deviendront heureux !
Qu'en tout tems on ſe délaiſſe
A ta Sageſſe,
Ainſi que des enfans
Foibles & languiſſans.

CXCIII.

Priere pour ſoi & pour le prochain.

AIR : *La bergere Nanette.*

JE fus dans la ſouffrance,
Dès mes plus jeunes ans ;
Mais l'humble patience

Rend les maux moins cuiſans :
Dieu voyant notre foupleſſe,
Par ſa Sageſſe
Verſe au fond de nos cœurs
Ses céleſtes douceurs.

Les travaux avec l'âge
Augmentoient chaque jour ;
Mais un nouveaux courage
Qui venoit de l'amour,
Me fit aimer la Juſtice
Et le ſupplice,
Trouvant dans la douleur
La paix & la largeur.

M'ayant dans ma jeuneſſe
Gouverné par ton ſoin,
Faut-il dans ma vieilleſſe
Me laiſſer au beſoin ?
Une aſſiſtance ſi tendre
Devroit s'étendre
Juſqu'à mon dernier jour,
Conſommant mon amour.

Mon adorable Pere,
Accorde-moi le don,
Que mon cher petit frere
Se livre à l'abandon,
Sans ſe regarder ſoi-méme ;
Son cœur qui t'aime
Se laiſſe gouverner
Où tu le veux mener.

Tu ſais bien que je l'aime
Autant qu'il eſt à toi ;
Que le Vouloir Supréme,
Qui fut toujours ma loi,
Me ſollicite & me preſſe
D'être ſans ceſſe
En priere pour lui :
Deviens-donc ſon appui.

CXCIV.

Recevoir l'épanchement du cœur.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

MON cœur, ainſi qu'en un fourneau,
Se diſtille en votre préſence ;
Il eſt preſque réduit en eau,
Et s'écoule avec abondance :
Mais je ne trouve point de cœur
Pour recevoir cette liqueur.

Donne-moi des recipients,
Pour recevoir ce qui diſtille ;
Et donne à mes petits enfans
Un cœur ſimple, pur & docile,
Sans quoi je ne pourrois jamais
Répandre en eux ta douce paix.

Qu'ils reconnoiſſent, petit Roi,
Que mon ame eſt ton domicile ;
Donne-leur cet eſprit de foi ;
Et que mon cœur ſoit leur aſile,
Qu'ils habitent ce beau ſéjour,
Qui n'eſt plein que de ton amour!

CXCV.

Indifférence à aider aux ames.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſuis, je le ſais bien, un inſtrument uſé,
Qui ne peut plus rendre ſervice :

Pluſieurs l'ont déja refuſé ;
Je trouve qu'ils lui font juſtice.

Dieu ſe ſert quand il veut, come, autant qu'il lui plaît,
D'un inſtrument qu'il ſe prépare ;
Et s'en ſert ſelon les ſujets :
Il les unit ou les ſépare.

Comme on ne peut vouloir qu'il ſe ſerve de nous,
On n'eſt point ſurpris qu'on nous laiſſe :
Tous deux ſont également doux
Au cœur qui vraiment ſe délaiſſe.

Il ne faut donc jamais ſe gêner un moment :
Qui ſert à l'un peut nuire à l'autre :
Il faut en uſer librement,
Et chercher ailleurs un Apôtre.

Ne nous attachons donc qu'à Dieu, ſeul vérité ;
Abandonnons la créature :
Mais faiſons-le avec équité,
Suivant Dieu, non pas la nature.

CXCVI.

Indifférence à tout ſous la conduite de Dieu.

AIR : *La bergere Nanette.*

GRAND Dieu que je reclame
Dans mon beſoin preſſant,
Diſpoſe de mon ame :
Mon cœur tout languiſſant,
Dans ſon extrême détreſſe,
Léve ſans ceſſe
Vers toi ſes triſtes yeux,
O Souverain des Cieux.

Ma vie eſt attachée
A ce ſublime Objet,
Des autres détachée,
Comme un ſimple ſujet :
Mon ame foible eſt conſtante
Dans ſon attente,
Sans jamais ſe laſſer
De lui tout délaiſſer.

Que ſi ſa main m'employe,
Je me laiſſe guider ;
A ſes vouloirs je ploye,
Sans jamais demander
Ce que Dieu déſire faire
De la miſere
De ce pauvre inſtrument,
Qui reſte en ſon néant.

Quelquefois on me jette
Comme inſtrument uſé :
Là rien ne m'inquiéte,
Et ſans être abuſé
Je demeure en ma place :
On me fait grace
De ſe ſervir de moi
Pour le plus vil emploi.

De ce que je mérite
Là trop récompenſé,
Jamais je ne m'acquitte
Par un ſoin empreſſé
De ce que mon Maître ordonne :
Si l'on me donne
Un emploi plus ſavant,
Je reſte en mon néant.

On me hauſſe, on m'abaiſſe,
On me met comme on veut ;
A tout je me délaiſſe :
Faiſant ce que je peux,
Sans regarder ma foibleſſe,
Ni ma baſſeſſe ;

Je ſuis content de tout,
Sans en chercher le bout.
Tout-à-coup on m'arrête,
On me jette à l'écart;
Je ſuis dans la diſette,
A rien je ne prends part:
Je ſuis comme une œuvre morte,
Si l'on m'emporte
Hors de mon logement,
Je n'ai nul mouvement.
Enfin laiſſant tout faire,
Je ne prends part à rien:
Je ſens bien ma miſère;
Et c'eſt là le ſeul bien
Que j'aie pour mon partage:
Mon héritage
Eſt la mort, le néant;
Dieu ſeul eſt juſte & grand.

CXCVII.

Plaintes ſur le peu de correſpondance des bons mêmes.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne puis rien gagner ſur l'eſprit prévenu:
Il fuit ce qu'il a dans la tête;
Loin de devenir pauvre & nud,
Pour ſe ſoutenir il s'apprête.
De raiſons ſur raiſons il charge ſon eſprit;
La foi n'eſt plus ſa ſûre guide:
Son eſprit devient interdit,
Et ſon cœur ſec & tout aride.
Revenez, mes enfans, revenez à l'amour;
Et que le froid amant raiſonne:

Je ne forme pas un retour;
Je n'ai d'intérêt pour perſonne.
Mais Dieu vous a choiſis pour vous conduire en foi,
Et pour vous remplir de lui-même:
Il vouloit être votre Roi,
Vous enſeigner l'amour ſuprême.
Il ne reſte chez vous nul lieu pour le loger;
Il veut pour l'amour un grand vide:
Il faut de tout ſe dégager;
Sinon, l'on eſt lâche & timide.
On ne m'écoute plus; mon diſcours eſt ſans fruit:
Vous n'en tenez plus aucun compte.
Tout ce qu'on dit déplait & nuit;
Il ne me reſte que la honte.
O mon ſouverain Bien, enleve notre cœur,
Pour le ranger ſous ton Empire:
Tous ſuivent l'eſprit ſéducteur;
Nul ne veut ſe laiſſer inſtruire.
Ils ne connoiſſent rien, idolâtres du MOI,
Que ce que le MOI leur inſpire:
C'eſt là leur véritable Roi;
Et lui ſeul ſait bien les conduire.
Je ne puis plus ſouffrir ces grands renverſemens,
Seigneur, ôte-moi de la vie:
Je n'ai vécu que trop longtems,
Pour voir la vérité bannie.
O mon ſouverain Bien, ne m'exauces-tu plus?
Suis-je rejetté pour mes freres?
Mes ſoupirs ſont-ils ſuperflus?
Adreſſe-les à d'autres peres.
Je ne m'en méle plus; mon eſprit dégagé
Les laiſſera vivre à leur mode:
Hélas! que le ſiecle eſt changé!
Le pur amour eſt incommode.

Ils ſe ſont fait un plan de certaines vertus ;
Mais l'on eſt trop propriétaire :
Ce qu'ils ſont ne me touche plus ;
Et j'en ſecouerai la pouſſiere.

CXCVIII.

Délicateſſe de l'amour divin.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O CHER enfant que je trouve en mon ame,
Quand ſeras-tu ſi petit & ſi rien,
Que nous n'aurons plus qu'une même flamme,
Un ſeul eſprit, même mal, même bien !

O pur amour, acheve de détruire
Ce qu'en ſon cœur il reſte encor d'appui :
Divin vouloir, daigne ſeul l'en inſtruire,
Qu'il ne ſe trouve plus en lui de lui.

Ah ! s'il pouvoit, mon Amour, vous entendre,
S'il connoiſſoit ce ſentier délicat,
Où l'homme étant retourné dans ſa cendre,
N'a plus ni tranquillité ni combat !

Eſprit Saint, ta motion eſt ſubtile ;
Elle échappe auſſitôt qu'elle paroît :
Qui croit la voir, la trouve inacceſſible.
Heureux inſtant, tu meurs & tu renais !

Étends ſon cœur, & le rend vaſte, immenſe,
Que rien ne borne & n'arrête ſon cours :
Amour, amour, que pure eſt ta ſcience !
Je la trouve nouvelle tous les jours.

CXCIX.

Croix de la Vie Apoſtolique.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſens bien que mon cœur veut toujours vous aimer ;
Il vous aimera dans la flamme :
Le cœur ne trouve rien d'amer,
Lorſqu'amour poſſède notre ame.

Que vous m'avez changé ! mes jours étoient heureux,
Lorſque renfermé dans vous-même,
J'avois un repos ſavoureux ;
L'amour augmentoit à l'extrême.

J'eſpérois bien de voir finir ainſi mes jours,
Déſoccupé de tout le monde ;
Je ne faiſois aucuns retours :
Qu'alors ma paix étoit profonde !

Quand j'y penſois le moins, vous vintes me charger
D'un peuple dur, ſouvent rebelle :
Je ne ſaurois m'en dégager ;
Je crains de vous être infidelle.

Je me ſuis plaint cent fois d'un fardeau ſi peſant :
Vous me répondez : patiente.
Hélas ! je ne ſuis qu'un enfant !
Je me conſume en mon attente.

Vous frappez ſur mon dos, vous me faites payer
Souvent leurs déſobéiſſances ;
Je dois tous vos coups eſſuyer :
Ah ! vengez ſur moi leurs offenſes.

Vous voyant accablé ſous le poids de la croix,
Mon ame interdite & muette,
N'oſeroit former aucun choix ;
Se plaiſant en ce que vous faites.

J'aime plus vos enfans que tous mes intérêts ;
Je les aime pour votre gloire :
Faites en eux ce qui vous plaît ;
Vous m'en chargez, faites-les croire.

Que le défaut de foi les éloigne de vous !
Je le vois ſans pouvoir rien faire :
Faites donc tout, divin Epoux ;
C'eſt ce qui me doit ſatisfaire.

Que les voir tout à vous rempliroit mes déſirs !
Que mon ame ſeroit contente !
Je ne connois d'autres plaiſirs
Que les voir remplir votre attente.

Je ne prétends plus rien ſur terre & dans les Cieux ;
J'attends la fin de ma carriere :
Mon ſort ſeroit délicieux
S'ils marchoient à votre lumiere.

CC.

Croix de la Vie Apoſtolique.

AIR : *La jeune Iris.*

VÉRITÉ que j'aime & que je révere,
Tu fais que le menſonge eſt loin de moi :
Tu me donnas une ame ſi ſincere :
Je te la dois ; & je tiens tout de toi.

Comme un enfant, je vis dans l'innocence :
Toi ſeul connois l'intime de mon cœur ;
Pour tes vouloirs ma prompte obéiſſance
Devroit faire connoître ma candeur.

O que les yeux ſont couverts de ténebres !
Tu le permets, Seigneur, pour m'affliger :
On n'a de moi que de penſers funebres :
Rien ne ſauroit hors toi me ſoulager.

Tout le dehors eſt comme une machine
Qu'on fait mouvoir par de ſecrets reſſorts :
Si je ſuis mû par la grace divine,
J'agis ; ſinon, vains ſeroient mes efforts.

Hélas ! je vis étranger à moi-même,
Inconnu, mépriſé preſque de tous ;
Ceux pour qui je ſouffre un tourment extrême
N'ont pour moi que dédain & que courroux.

Comme la vigne à l'orme tu m'attaches,
Sans que par moi j'oſe me ſéparer :
On me tire quelquefois, on m'arrache ;
Je l'embraſſe auſſitôt pour m'y ſerrer.

Amour, Amour, que ta route eſt étrange !
L'homme peut-il diſcerner ton ſentier ?
S'il veut le voir, il prend ſouvent le change,
Et ne ſait que ſe méprendre & tromper.

Tes enfans ſont, dans ce ſéjour de larmes,
Comme le rebut de tout l'Univers :
Quoique leur cœur ſoit fixe & ſans alarmes,
Ils endurent mille tourmens divers.

Vivre ſans choix, ſans ſentiment, ſans ame,
Eſt-ce là vivre ? Et n'eſt-ce pas mourir ?
Languir, aimer, ſans diſcerner ſa flamme :
Divin Amour, quand veux-tu me guérir ?

J'entends que tu dis au fond de mon ame :
Tu ne dois plus t'attendre qu'à ſouffrir :
Tout eſt égal, & la peine & le calme ;
Ma volonté ne veut que t'appauvrir.

O volonté, doux centre de ma vie,
O volonté, qui fais tout mon bonheur !
En toi mon ame eſt ſans ceſſe ravie ;
Tu tiens chez moi la place de mon cœur.

CCI.

Douleur du refus qu'on fait de la conduite de l'Amour.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

ENFANS, ne vous étonnez pas,
Si je ſuis dans quelque embarras
Lorſque mon Maitre appelle :
Car ſi vous ne l'écoutez pas,
Que ma peine eſt cruelle !

Cette paix qu'il veut vous donner,
Revient ſur moi pour m'accabler
D'une peine profonde :
Alors je ne puis empêcher
Qu'il ſe fâche, & qu'il gronde.

Car ſi vous refuſez ce bien,
Celui qui ne pardonne rien,
Se met fort en colere ;
Il ſe venge de ce dédain,
Et ne veut plus rien faire.

Lui ſeul diſpoſe les canaux,
Afin d'y conduire ſes eaux ;
Je n'ai qu'à le voir faire.
Que leurs refus me font de maux !
Qu'ils doivent lui déplaire !

Tout cela ne vient pas de moi,
Je n'y puis rien ; & c'eſt mon Roi
Qui regle toute choſe :
Je ne prends ſur rien aucun droit ;
De tout il eſt la cauſe.

Cela vient ſi ſubitement
Se gliſſer en cet inſtrument

Comme un trait d'arbalétre,
Tiré par le bras du tout-puiſſant
De mon cher petit Maitre.

Cœurs ingrats, que tous vos refus
Sur moi font tomber un reflux,
Qui me pénétre l'ame !
Et quelquefois je ne puis plus
Supporter cette flamme.

Quoi, ne comprendrez-vous jamais
Que Dieu communique ſa paix
Par ce moyen indigne ?
Et qu'il s'y cache déſormais
Par une grace inſigne ?

Sans vous ſoumettre à ſon vouloir,
Vous voulez régler ſon pouvoir
Sur vos foibles idées :
Quand il donne il faut recevoir,
Remplir ſes deſtinées.

Mais une fauſſe humilité,
Qui n'eſt que pure vanité,
Vous retient en vous-méme,
Vous mépriſez la vérité ;
Votre perte eſt extréme.

L'opérer ſecret du Seigneur
Qui paſſe d'un cœur en un cœur,
Le façonne à ſa mode :
Vous qui négligez ſa faveur,
Voulez d'autre méthode.

Votre eſprit rempli de raiſons,
En comparant mes actions
Sur d'anciennes idées,
Ne veût que les dévotions
Circonſpectes, guindées.

Que je te plains, mon pauvre Enfant !
Si tu prens le noir pour le blanc,

Cette couleur ſi ſombre
Te fera prendre aſſurément
Au lieu du vrai, ſon ombre.

Eſt-ce à toi de donner des loix
A ce Maître de tous les Rois ?
Veux-tu borner ſa grace,
Et l'aſſujettir à ton choix ?
Ah ! quelle eſt ton audace ?

Il vaut mieux devenir enfant,
Simple, petit, obéiſſant ;
Et ſe laiſſer conduire
Par le vouloir du Tout-puiſſant,
Et s'en laiſſer inſtruire.

Mais celui qui croit tout ſavoir,
S'imagine de tout pouvoir
En ſuivant ſon caprice :
Il ne connoit point ſon devoir,
Ne ſe fait point juſtice.

Si tu refuſes le moyen
Que l'amour a mis en ta main,
Pour ſuivre une autre route,
Tu ne verras plus ton chemin ;
L'aveugle ne voit goutte.

Il faut qu'il ſe laiſſe mener,
Sans vouloir toujours raiſonner
Sur une autre conduite :
S'il ne veut pas s'abandonner,
Quelle en ſera la ſuite ?

CCII.

Douleur de ne voir pas Dieu aimé, & qu'on n'enſeigne pas bien à l'aimer.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

QUE je porte au fond de mon cœur
Une douleur profonde !
Vous n'êtes point aimé, Seigneur,
Preſque dans tout le monde.
Mon divin Maître, mon amour,
Vous ferez-vous aimer un jour ?

Les enfans demandent du pain,
Et nul ne leur en donne :
Ils ſont près de mourir de faim,
Ils ne trouvent perſonne :
Mon divin Maître, mon amour,
Donnez-leur en donc quelque jour.

Ah ! ſi l'on vouloit vous aimer,
Sans autre nourriture,
L'amour qui peut ſeul nous calmer,
Serviroit de pâture :
Mais on n'aime point mon Sauveur ;
C'eſt ce qui me perce le cœur.

On ne parle jamais d'amour,
Mais bien de la colere :
On veut éloigner chaque jour
La tendreſſe de pere.
On ne rend pas parfait amant
Ne parlant que de châtiment.

Notre cœur eſt fait pour aimer
Beaucoup plus que pour craindre :
Cherchant le doux, il fuit l'amer,

Et ne peut ſe contraindre :
Faites-donc parler, mon Époux,
Du bonheur d'être tout à vous.

On ne met point à l'hameçon
Du chicotin ſauvage :
On n'y prendroit pas un poiſſon,
L'appas prend davantage :
En ne parlant que de rigueur
On n'attrapera pas un cœur.

CCIII.

Déſir que tous aiment Dieu.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

VOUS qui poſſédez ce que j'aime,
Divin Objet, qui pouvez ſeul charmer,
Vous ſavez ma douleur extrême,
Je languis pour vous voir aimer.

Votre puiſſance eſt infinie,
Rien ne peut égaler votre grandeur ;
Vous êtes maître de la vie,
Soyez-le donc auſſi du cœur !

Mais ce cœur vous fait réſiſtance :
Vous êtes juſte & ſaint autant que doux,
Ha, montrez-lui votre puiſſance ;
Je languis de le voir à vous.

CCIV.

Inſtances à Dieu, pour qu'il ſe faſſe des amants.

AIR : *Profitons des plaiſirs, Bergere.*

FAITES-vous des amans ſinceres,
Je vous le dis depuis longtems :
Vous n'en voulez rien faire,
Mon cœur n'eſt pas content :
Vous aurez une affaire
Avec moi ſûrement.

Pourquoi tant de cœurs inutiles
Qui pourroient ſi bien vous aimer ?
Tout-puiſſant, tout habile,
Vous laiſſer déſarmer !
Vos traits ſeroient utiles,
Ils pourroient tout charmer.

Cher Maître, je ſuis en colere,
Je bouderai juſqu'à demain,
Si je ne vous vois faire
Bientôt un grand butin
De ces cœurs téméraires
Qui s'occupent du RIEN.

Pourquoi vous donner tant de peines,
Vous, qui ſavez former des cœurs ?
Tout le ſang de vos veines
Verſé pour les pécheurs,
Ils reſtent dans leurs chaînes ;
Vous riez de mes pleurs.

Vous avez un peu de malice
De me laiſſer dans les tourmens ?
Je connois que le vice

Enleve vos amans ;
Et ce m'eſt un ſupplice
De le voir ſeulement.

Ah ! vous n'avez point de courage
Si vous n'attrapez quelque cœur :
Vos fléches, vos cordages
Sont de nulle valeur,
Ce n'eſt qu'un badinage,
Montrez de la vigueur.

Vous ſouffrez, vous verſez des larmes,
Ah ! n'êtes-vous pas tout-puiſſant !
Souffrir qu'on vous déſarme
Ainſi qu'un foible enfant !
Donnez à tout l'alarme,
Vous ſerez triomphant.

CCV.

Réſignation d'une ame apoſtolique.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

AH ! ne parlons plus de la mort,
Parlons bien plutôt de la vie !
L'amour, qui gouverne mon ſort,
Et qui tient mon ame aſſervie,
Me fait mourir à tout moment ;
Et c'eſt là mon contentement.

Que ſi mes enfans ont beſoin
Que je reſte encor ſur la terre,
Et que j'en prenne quelque ſoin ;
J'en accepte le miniſtere,
N'ayant ni déſir, ni vouloir,
Ni capacité, ni pouvoir.

L'Amour, à qui ſeul j'appartiens,
Ordonne de ma deſtinée ;
S'il veut que j'aide encore aux ſiens,
Sa puiſſance n'eſt pas bornée ;
S'il veut prolonger mon tourment,
J'en ferai mon ſoulagement.

Enfin tout m'eſt indifférent,
Tout me paroît dans l'équilibre,
Je n'ai ni crainte, ni penchant ;
Et mon ame tranquille & libre,
Veut également obéir
S'il faut vivre, s'il faut mourir.

CCVI.

On ſe rebute de la ſimplicité.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

MES petits enfans s'envolent,
Tout ainſi que des moineaux ;
Ils cherchent d'autres écoles :
Moi, je m'amuſe à faire des rondeaux.

Ils s'en vont courir le monde,
Vers celui-ci, celui-là :
Notre mere toujours gronde,
Se diſent-ils ; il faut la laiſſer là.

Je trouve qu'ils font merveille ;
Je ne fais que badiner :
Je ſuis une pauvre vieille ;
Ils feront bien tous de m'abandonner.

Depuis longtems je le chante,
Je le dis à tout venant :
On me trouve trop méchante ;
Je ne ſaurois pourtant faire autrement.

Les uns aiment la ſageſſe ;
Et je ne ſuis qu'une enfant,
Pauvre & pleine de foibleſſe,
Comment contenter qui veut être grand ?

On veut la vertu parfaite ;
Je ſuis pleine de défauts :
Je n'ai point ce qu'on ſouhaite,
Je ne trouve chez moi rien qu'un cahos.

Chacun ſe fait une idée,
On veut la dévotion
Et circonſpecte & guindée :
On l'ajuſte ſuivant ſa paſſion.

Le vide n'a point de forme,
On n'y peut rien diſcerner ;
Il ne peut contenter l'homme
Qui veut avoir du moins de quoi diner.

CCVII.

L'ame demande ſecours pour l'Egliſe.

AIR : *Les Enfarinés ;* ou, *L'autre jour j'apperçus.*

JE n'agis plus que pour ta gloire,
Sans me mettre en peine de moi ;
Ce que je fais je te le dois :
Rien ne me vient plus en mémoire
Que ce qui regarde ton Nom,
Et l'intérêt de ta Sion.

Je ſoupire pour ton Egliſe,
Qu'on attaque de toutes parts ;
Fais retomber ſur moi leurs dards,
Tous l'attaquent dans ſa franchiſe :
Mais je vois que je ne ſuis rien
Pour mériter un ſi grand bien.

Vien,

Viens, prends en main notre défenſe,
A toi ſeul nous avons recours :
Grand Dieu, donne-nous du ſecours ;
Et ſans égard à notre offenſe,
Soutien avec ton bras puiſſant
Le nôtre foible & languiſſant.

Que j'aime tes ſaints Tabernacles !
Voudrois-tu les abandonner,
Entre les mains de l'étranger ?
Vérifie en eux tes oracles,
Nous aſſiſtant de ton ſecours ;
Tu nous l'as promis pour toujours.

Nos ennemis ſe glorifient
Dans leurs armes & leurs ſuccès :
Penſent-ils que tu les as faits
Afin que nos cœurs s'humilient ?
D'un revers puni leur orgueil,
Retire les tiens du cercueil.

Chacun ſe reconnoit coupable,
Ayant attiré ton courroux :
Dans ta pitié regarde-nous,
Veuille nous être ſecourable :
Et nous bénirons ton pouvoir,
S'il daigne en nous ſe faire voir.

Ne différe pas davantage ;
Fais de tes coups ineſpérés :
Plus nos maux ſont déſeſpérés,
Et plus la tempête & l'orage
Sont tout prêts de tomber ſur nous ;
Plus tu paroîtras juſte & doux.

Ne rejette pas ma priere,
Divin Protecteur de Sion ;
Regarde notre affliction,
Et montre-nous un cœur de pere :
Si daignes exaucer mes vœux
Mon cœur ſe croira trop heureux.

CCVIII.

Dieu loué par les enfans.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe ;* ou, *Je ne veux de Tirſis.*

VOUS tirez, dites-vous, de vos petits enfans
Une louange très-parfaite :
C'eſt donc leur cœur qui vous la rend ;
Car toujours leur langue eſt muette :

De ces petits enfans qui ſont remplis de vous,
Suçant le lait de la mamelle
De votre Épouſe, ô cher Époux,
Par une grace très-nouvelle ;

Tirez-donc à jamais de leur cœur, cher Amour,
La louange qui vous peut plaire :
Que j'aurai de plaiſir un jour
De nous voir un en votre Pere !

Verſez, mon cher Époux, verſez du haut des Cieux,
Au ſein de votre pauvre Épouſe,
Ce lait pur & délicieux
Dont pour eux mon ame eſt jalouſe.

Ne permettez jamais, Seigneur, que vos Enfans
Manquent de cette nourriture,
Ni qu'ils deviennent languiſſans
N'ayant plus en moi leur pature.

Ne me refuſez pas, ô maître de mon cœur,
Ce que ma charité demande ;
Je ne veux point d'autre faveur
Pour eux que la céleſte viande.

CCIX.

Plainte ſur le déchet des bons.

AIR : *Les bergeres de Maintenon.*

TOUS les Enfans dont tu m'as fait la Mere,
Ne portent pas ton divin caractere ;
J'en porte au cœur une douleur amere.

Pourquoi veux-tu que je porte ſans ceſſe
L'orgueil des uns, & leur délicateſſe ?
Je n'ai que trop de ma propre foibleſſe.

Ah ! je veux bien porter toute ma vie
De tes rigueurs la douce tyrannie !
Mais, cher Amour, ne fuis pas, je t'en prie.

J'en vois beaucoup que l'amour abandonne,
Mon ame en ſouffre, & mon corps en friſſonne :
Je n'oſerois même indiquer perſonne.

Je vais reſter dans un profond ſilence,
Sans déclarer jamais ce que je penſe :
De quoi ſerviront mon lait, ma ſcience ?

Mais ſi j'étois moi-même la coupable,
Divin Amour, dans l'ennui qui m'accable,
Tombe ſur moi ta Juſtice implacable !

Que tu ſais bien renverſer toutes choſes !
Les épines croiſſent au lieu de roſes :
De tant de maux, dis nous quelle eſt la cauſe ?

C'eſt que chacun ſe recherche ſoi-même,
Qu'on n'aime point, quoiqu'on diſe qu'on aime.
Que ma douleur eſt juſte autant qu'extrême !

CCX.

Souffrances pour le peu de correſpondance des bons même.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! Amour, que t'ai-je fait !
Je ſouffre un très-rude martyre ;
Je ne connois point mon forfait,
Et je ne ſaurois plus que dire :
Dois-je donc ſouffrir pour tous ceux
Qui ne plaiſent pas à tes yeux ?

Je ſuis à toi, divin Époux :
Et je reſpecte ta Juſtice ;
Je veux bien porter ton courroux,
Si ta Bonté leur eſt propice :
N'ayant plus d'intérêts humains
Je m'abandonne entre tes mains.

Tu ſais, ô Seigneur tout-puiſſant,
Que je ne (*a*) vois rien que ta gloire ;
Je ſuis comme un petit enfant,
Sans ſoins, ſans eſprit, ſans mémoire.
O, toi qui poſſédes mon cœur,
Pour eux j'éprouve ta rigueur.

Mon eſprit dégagé de tout,
Vit dans une ſimple innocence :
Mais toi, tu me pouſſes à bout,
Je fais avec toi pénitence ;
Toi qui ſouffris pour les pécheurs,
Tu me fais ſouffrir pour ces cœurs.

En me donnant beaucoup d'enfans,
Tu me donnes des cœurs fragiles,

(*a*) *Ou* veux.

Qui ne ſont fermes ni conſtants,
Et dont l'eſprit toujours vacille ;
Ce qui fait perdre la liqueur
Qui devroit entrer dans leur cœur.

Que j'ai de regret, cher Amant,
De voir tes graces mépriſées !
La baſſeſſe de l'inſtrument
Leur donne de fauſſes idées ;
Et me fait éprouver un ſort
Mille fois plus dur que la mort.

Que j'étois heureuſe autrefois,
Lorſque jouant en ta préſence,
Je n'avois point ce rude poids,
Ni cette affreuſe dépendance,
Qui me fait payer pour autrui
Ce qu'il ne paye pas pour lui !

J'entends dans le fond de mon cœur,
Divin Époux, que vous me dites :
J'ai tout payé pour le pécheur,
Qui mépriſe tous mes mérites ;
J'étois Dieu content, très-heureux
Quand pour lui j'ai quitté les Cieux.

Il m'a fallu pour les ſauver,
Quitter le doux ſein de mon Pere :
J'ai voulu pour eux éprouver
La mort honteuſe & très-amere ;
Sans que ma mort & mes tourmens
Rendent leurs cœurs reconnoiſſans.

J'ai porté toutes leurs langueurs,
J'ai même éprouvé leurs foibleſſes ;
Sans que l'excès de mes douleurs
M'ayent attiré leurs tendreſſes,
Me regardant avec dédain
Comme frappé du bras divin.

Que j'aurois tort, mon divin Roi,
Moi qui ſuis votre pauvre eſclave,

Si j'oſois exiger leur foi !
Je veux bien qu'un chacun me brave
Et que l'on n'ait que du mépris
Pour un bien qui paroit ſans prix.

Conſervez-donc vos intérêts ;
Le reſte n'eſt pas mon affaire :
Exercez ſur moi vos décrets,
Je vous bénirai comme un Pere
Dont on aime le châtiment,
Toujours juſte & toujours clément.

En exerçant votre rigueur
Toujours votre amour la tempere :
Si vous bleſſez un pauvre cœur,
Tous vos coups portent leur ſalaire ;
Et font déſirer d'en mourir,
Bien loin de vouloir en guérir.

Que je porte au fond de mon cœur,
Amour, une douleur profonde !
Qui peut pénétrer ſa grandeur
Au Ciel, en la terre & ſur l'onde ?
Nul ne la pénétre que vous,
Amour cruel autant que doux.

Non, je ne plaindrai plus mon ſort,
Je n'en dirai rien autre choſe :
L'Amour-Dieu, plus fort que la mort,
En eſt le principe & la cauſe ;
Il eſt l'auteur de mon tourment,
Comme de mon contentement.

Tout ce que l'on ſouffre pour lui,
Porte une peine favoureuſe :
Mais ce qu'on ſouffre pour autrui,
Eſt une peine infructueuſe ;
L'homme contre ſon Bienfaiteur
Souvent s'irrite avec fureur.

J'en dirois trop, divin Amour,
Si je diſois ce que je penſe :
Rien ne ſera produit au jour ;

La nature de ma ſouffrance
Et le ſujet de ma douleur
Ne ſortiront pas de mon cœur.

CCXI.

Vœu pour la converſion des hommes.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR en qui je me repoſe,
Je ne veux & n'aime autre choſe
Que voir régner ta vérité.
Elle eſt pour moi bien plus que les oracles.
Se livrer à ta ſainteté,
Ne vouloir que ta volonté,
Eſt bien au-deſſus des miracles.

Mais hélas ! au ſiecle où nous ſommes
On ne voit par-tout que des hommes
Suivre le menſonge & l'erreur.
Fais-éclater, ô mon Dieu, ta puiſſance :
C'eſt toi qui peux changer leur cœur ;
Uſe de force & de douceur,
Range-les à l'obéiſſance.

Détrui ces amateurs d'eux-mêmes,
Qu'ils ſentent ta grandeur ſuprême,
Qu'ils s'abaiſſent deſſous ſon poids,
Que déteſtant leur vanité premiere
Ils ſe ſoumettent à tes loix ;
Et que ton vouloir ſoit leur choix ;
Fais-les entrer dans ta lumiere.

Détruiſant ce qui te réſiſte,
Que ta puiſſante main aſſiſte
Tous ceux qui retournent à toi :
Fais-leur ſentir le fond de leur miſere,
Enſeigne-leur ta ſainte loi,

Donne-leur l'eſprit de la foi,
Et daigne les punir en pere.

Mon cœur eſt jaloux de ta gloire,
Il n'en peut perdre la mémoire :
Les ingrats me ſont odieux :
Pour les pécheurs j'implore ta clémence :
Pour ces eſprits audacieux,
Puni-les, Monarque des Cieux,
Faiſant voir à tous ta vengeance.

Ces châtimens ſi mémorables
Ébranleront ces grands coupables,
En leur donnant de la terreur ;
S'ils n'aiment pas, ils craindront ta juſtice :
Peut-être une ſainte frayeur
Te rendra maître de leur cœur,
Ou bien la crainte du ſupplice.

Qu'en tous lieux on te glorifie,
Que ton ſaint Nom ſe magnifie
Et s'exalte en cet Univers,
Qu'en mille endroits on chante tes louanges,
Qu'on forme de ſacrés concerts ;
Par mille cantiques divers
Uniſſons-nous au Chœur des Anges.

CCXII.

Complainte de ne pas voir fructifier à ſouhait la vérité.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

SEIGNEUR, tu m'avois fait la grace
Que d'une parole efficace
Je touchois & gagnois les cœurs :
Pourrois-je donc à préſent les ſéduire ?
Que ſur moi tombe ta fureur,

Que je ſois un objet d'horreur
Lorſqu'à quelqu'un je pourrois nuire.

Toi qui connois bien toutes choſes,
Et qui de tous les cœurs diſpoſes,
Tu ſais que je n'aime que toi :
Si je m'employé encore pour mes freres,
J'ai cru obéir à ta loi ;
Je n'ai rien attendu de moi,
Je connois trop bien mes miſeres.

Je n'ai recherché que ta gloire :
Rien ne revient en ma mémoire
Qui marque d'autres ſentimens.
Mon cœur en ſecret m'aſſure qu'il t'aime,
Auteur de tous ſes mouvemens :
Je ne trouve point de momens
Qu'il ſe ſoit regardé lui-même.

Daigne, Seigneur, de m'en inſtruire ;
Et dans l'inſtant daigne détruire
Ce que je dis, ce que je fais :
Leur ame m'eſt plus chere que la mienne :
J'abhorre le propre intérêt ;
Et je ne fais aucun ſouhait
Pour ma gloire, mais pour la tienne.

Seigneur, corrige & rectifie,
Aux dépens même de ma vie,
Ce qui n'eſt pas ta volonté :
Mon ame, tu le ſais, eſt ignorante ;
Tu vois ſon imbécillité,
Quoiqu'elle aime ta vérité,
Et qu'elle en ſoit très-dépendante.

Je ſouffre une douleur extrême
De pouvoir nuire à ceux que j'aime ;
Seigneur, je n'ai que trop vécu ;
Je ne veux vivre que pour ton ſervice :
La peine m'a preſque vaincu ;
Je ſuis déjà très-convaincu
Que tu me rendras la juſtice.

Puni-moi, ſi je ſuis coupable,
Et ſi d'un eſprit charitable
Je n'ai pas ſervi tes enfans.
S'ils trouvoient jadis près de moi ta grace,
Ah! d'où vient donc ce changement?
Serois-je devenu méchant?
Eſt-ce le fruit de mon audace?

Raſſure mon ame alarmée;
Et ſi tu l'as jamais aimée,
Fais-le moi paroitre en ce jour.
Je ne ſuis que ténebres & pouſſiere,
Si tu ne viens à mon ſecours,
Ou par juſtice, ou par amour,
Pour m'éclairer de ta lumiere.

Je ferai de nouveaux cantiques,
Et des louanges magnifiques,
Pour ta clémence & ta bonté:
Souvien-toi que je n'ai plus de refuge,
Qu'appuyé ſur ta vérité,
J'ai fait voir à tous l'équité
De tes jugemens, ô mon Juge.

CCXIII.

Amour maternel pour les ames.

AIR: *Mon cher troupeau.*

EXERCE ſur moi ta juſtice,
N'épargne pas mon lâche cœur:
Choiſis le plus affreux ſupplice,
S'il peut reparer ton honneur.

Je me conſume en ta préſence:
Seigneur, & tu ſais bien pourquoi:
Après tant de perſévérance,
Voudrois-tu rebuter ma foi?

Ce cœur n'eſt point un cœur de roche;
Pénetre-le par ta bonté:
Ah! ſi tu veux bien qu'il t'approche,
Enſeigne-lui ta volonté.

Que je ne ſois pas un obſtacle
Aux purs deſſeins de ton amour,
Vérifie en lui ton oracle;
Qu'il le comprenne quelque jour.

L'homme tout rempli de ſoi-même,
N'approuve que ce qu'il conçoit:
Bornant ta puiſſance ſuprême,
Pour s'aſſurer, il ſe déçoit.

Divin centre des ames pures,
Enſeigne-leur ta vérité,
Qu'ils ne ſuivent pas l'impoſture,
En croyant ſuivre l'équité.

Je t'offrirois cent fois ma vie,
Si j'y croyois quelque valeur;
Afin de voir l'ame affranchie
De l'intérêt & de la peur.

Au lieu de certaine ſoupleſſe,
Je vois l'inflexibilité:
Qu'elle effarouche ma tendreſſe!
Que j'y trouve de dureté!

Mais il faut bien porter ma charge,
Et la porter pour ton amour:
Je dois ſouffrir mon eſclavage,
Si tu veux, juſqu'au dernier jour.

Grand Dieu, ſi je te fais ma plainte,
Ce n'eſt pas pour m'en dégager:
La douleur dont je ſuis atteinte,
Veut peut-être ſe ſoulager.

Par là je ſuis une infidele;
Je redouble mon châtiment:
Ta miſéricorde eſt cruelle
Par un ſi long retardement.

Ah ! je m'adreſſe à ta Juſtice ;
Elle applique bien mieux ſes coups :
Qu'elle accepte le ſacrifice
Que j'offre par elle à l'Époux.

CCXIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *L'amour, le ſeul amour eſt cauſe.*

L'AMOUR, le pur amour, eſt cauſe
Que je me charge d'un troupeau :
Mais comme il eſt le moindre du hameau,
On dira que c'eſt peu de choſe.
Ah ! quand j'aurois tous les enfans,
Plus petits, plus innocens ;
Je voudrois m'en charger encore,
Pour l'amour du Dieu que j'adore.

L'homme ingrat bien ſouvent préfere
Les moindres plaiſirs à ſon Dieu ;
Et loin de brûler de ſon ſacré feu,
Il ne s'attache qu'à la terre.
Non ; ce n'eſt point là mon troupeau :
S'il eſt foible, il eſt plus beau :
J'eſpere qu'il ſera fidele,
Aimant d'une Amour éternelle.

Bien ſouvent je m'afflige encore
Quand l'amour-propre les retient :
Ah ! que ne romps & briſes-tu leur lien,
Diſois-je au Seigneur que j'adore ;
Mon Dieu, tu ne m'exauces pas,
Tu vois bien mon embarras :
Souvent je demeure muette :
Fais un jour ce que je ſouhaite.

Je ſens bien que je m'intéreſſe
Bien plus à leur bonheur qu'au mien ;
Pour moi, Seigneur, je ne demande rien :
Pour eux je t'implore ſans ceſſe.
Hélas ! ſi tu voulois un jour
Accorder à mon amour,
Qu'ils te fuſſent toujours fideles ;
Mes graces ſeroient éternelles.

Je me livrois à ta Juſtice
Cent fois dans les commencemens,
Afin de les rendre parfaits amans ;
Ta bonté me parut propice :
Voudrois-tu rebuter mes vœux,
Quand je t'implore pour eux ?
Non ; je me fie à ta promeſſe :
Conduis-les ſelon ta Sageſſe.

Mene-les dans des pâturages
Qui ſoient exemts de toute erreur ;
Et ne permets pas que leur pauvre cœur
Ailleurs trouve ſes avantages :
Ah ! ne ſouffre point mes enfans,
Cher Époux, être inconſtans ;
Apprends-leur que le cœur ne t'aime,
Qu'en ſuivant ton vouloir ſuprême.

CCXV.

Sur le même ſujet.

AIR : *La bergere Nanette.*

TOUT pendant votre abſence,
Enfermée à l'écart,
J'ai gardé le ſilence
Dans un ſimple regard ;
Auprès de mon divin Maître

J'ai fait paroître,
Comme un petit enfant,
Un air tout languiſſant.
La mere déſolée
De n'avoir plus d'enfans,
D'amour eſt conſolée
Dans ſes beſoins preſſans :
Là cet amour ſi fidele
Vole vers elle,
Lui montrant ſes attraits,
La comblant de bienfaits.
Veux-tu que leur abſence
Dure juſqu'à ma mort,
O Dieu, que ta puiſſance
M'enleve ſans effort :
J'irai chanter tes louanges
Avec les Anges ;
Je me ſouviendrois d'eux
Quand je ſerois aux Cieux.
Toi, qui m'en as chargée,
Daigne les ſécourir :
Je ſerois affligée,
S'il me falloit mourir,
Avant qu'épurant leurs ames,
Tes douces flammes
Les forment ſelon toi
Par l'amour & la foi.
Que, ſans prendre le change,
Ils tâchent de mourir ;
Que ton vouloir les range ;
Et daigne anéantir
Toutes les fauſſes pratiques
Des politiques,
Leurs ſens & leur raiſon,
O Seigneur de Sion.
Qu'ils te ſuivent ſans ceſſe,
S'abandonnant à toi ;

Qu'en tout ils ſe délaiſſent,
Sans penſer à leur MOI :
Change leurs fauſſes idées,
Accommodées
Du faux ſage & prudent
Au vain raiſonnement.
C'eſt par votre foibleſſe
Que vous irez à Dieu ;
Il faut la petiteſſe,
Pour brûler de ſon feu,
Supporter votre miſere,
Et ſans colere
Découvrant vos défauts,
En bénit le Très-haut.
L'homme, plein de lui-même,
Veut ſe voir ſans défaut ;
Et ſa peine eſt extrême,
Quand, loin d'avoir le haut,
Son ame eſt précipitée
Dans la vallée
De ſa corruption,
Dans ſon abjection.

CCXVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

HÉLAS ! ſi je voulois me plaindre de mon ſort,
Mes plaintes ſeroient équitables :
Un poids bien plus dur que la mort
M'afflige ſouvent & m'accable.
Si j'étois à toi ſeul, je ſerois trop heureux ;
Mais tu m'as donné d'autres chaines :

Mon cœur en amant douloureux
T'aime, plus il ſouffre de peines.

De ta main les tourmens ſont pour moi des plaiſirs ;
Je ne me plains point de ma charge :
Mais d'autres cauſent mes ſoupirs :
Qu'ils ſoient donc à toi ſans partage.

Ah ! ſi leur cœur t'aimoit, que je ſerois content !
Quel eſt le bonheur de la vie
Pour un fidele & tendre amant ?
C'eſt de voir l'ame aſſujettie.

Tu peux ce que tu veux ; & tes attraits puiſſans
Les rangeroient ſous ton Empire :
Accorde à mes empreſſemens
Ce que tu ſais que je déſire.

Je ne dirai plus rien ; mes pleurs ſont ſuperflus :
Si je me condamne au ſilence,
Tu ſais bien que je ne puis plus
Porter, Amour, leur réſiſtance.

J'ai juré devant toi de remettre en ta main
Les ames que tu m'as données :
Toi ſeul es le Dieu ſouverain,
Qui dois régler leurs deſtinées.

Ne me demande point compte de tes enfans ;
Je ſerai toujours à mon aiſe :
Hélas ! ils me ſont trop peſans ;
Je ne leur vois rien qui te plaiſe.

Ils conſervent chez eux mille choſes avec toi ;
Je n'y vois point de petiteſſe :
Donne-leur donc l'eſprit de foi ;
Et les conduis par ta Sageſſe.

J'ai ſouffert trop longtems une triſte langueur ;
A préſent je ſuis à mon aiſe :
Mon cœur a repris ſa largeur ;
Et je n'ai plus rien qui me peſe.

Je n'éprouve qu'un poids ; & c'eſt le poids d'amour :
Ce fardeau me rend plus légere ;

Mon

Mon eſprit s'étend chaque jour,
Quoique pauvre & dans la miſere.

Que ton joug, mon Seigneur, paroît délicieux !
Car rien en lui ne nous ſurcharge :
Quand le cœur eſt bien amoureux,
Ce même joug nous met au large.

CCXVII.

Enfans de Dieu inconnus au monde & à eux-mêmes.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

O Dieu que j'aime uniquement,
Daigne recevoir ton enfant,
Qui ne veut que te plaire :
Je viens ſubir le châtiment ;
Que ce ſoit mon ſalaire.

Je veux ce qui t'eſt glorieux ;
Et ne vois rien deſſous les Cieux
Si ce n'eſt ton Empire,
Qui puiſſe contenter mes vœux,
Ni que mon cœur déſire.

Régne, ô mon Dieu, dans tous les cœurs ;
Conſume-les de tes ardeurs,
Te les rendant conformes :
Tu n'as plus de vrais ſerviteurs
Dans le ſiécle où nous ſommes.

Tu ne voudrois que des enfans,
Et tous déſirent d'être grands
Fuyant la petiteſſe ;
Ils ſe piquent d'être ſavans
Et d'avoir la ſageſſe.

Seigneur, tu me l'avois promis
Que tu m'enverrois des petits
Pour réjouir mon ame:
Ce ſont ceux qui ſont tes amis,
Qui brûlent de ta flamme.

Ils ſont délivrés d'embarras;
Le monde ne les connoit pas,
On n'en fait aucun compte:
Ils ſont tous mépriſés, hélas!
Et chacun en a honte.

Qu'ils ne ſoient connus que de toi;
Que leur amour & que leur foi
Se concentre en toi-même;
Et que ton amoureuſe loi
Soit leur règle ſuprême.

Conduis-les ſi ſecrétement
Qu'ils perdent le diſcernement
De tes routes divines,
Afin que t'aimant purement
Toi ſeul les détermines.

CCXVIII.

Comment profiter des inſtruments dont Dieu ſe ſert pour le bien des ames.

AIR: *Taiſez-vous ma muſette.*

JE ne ſaurois plus vivre
Abſente de mon Dieu:
Il me faut en tout tems le ſuivre,
Et m'unir à lui ſans milieu.

Tout milieu m'eſt à charge,
Je ne le puis ſouffrir:

Il faut que mon cœur ſoit au large;
Sinon je ne fais que languir.

Je ſuis comme une pompe
Qui ne donne point d'eau:
Celui qui l'ébranle ſe trompe;
Elle ne peut remplir ſon ſeau.

Il faut que dans la ſource
Son canal ſoit poſé;
Et l'on voit qu'elle prend ſa courſe
Au lieu qui lui eſt oppoſé.

Si la ſource divine
Ne monte à mon tuyau,
On a beau mouvoir la machine;
On n'en ſauroit tirer de l'eau.

Il faut une foi pure,
Qui ne s'arrête pas
Au foible de la créature,
Non plus qu'à ce qu'elle a de bas.

Qui ne veut que l'eau pure,
La boit ſans embarras:
Que le tuyau ſoit plein d'ordure,
Lorſque l'eau ne s'en reſſent pas.

Dieu ſe ſert de l'argile,
Il en fait un tuyau;
On ſait que le vaſe eſt fragile;
En boit-on moins pour cela l'eau.

Lorſque la foi chancelle,
On ſe tarit d'abord:
Mais ſitôt que l'ame eſt fidelle,
On la ſent venir juſqu'au bord.

Sans regarder le vaſe,
Bûvons le pur amour:
Nous voulons les dons & l'extaſe:
Soyons petits & ſans détour.

On s'eſt fait une idée
De l'eſprit de la foi,
Où l'ame s'eſt accommodée :
Tout le reſte eſt de bas aloi.

Un chacun ſuit ſa mode
Dans la dévotion;
Et preſque chacun l'accommode
Suivant ſon inclination.

Il faut une foi pure,
Un chaſte & ſimple amour;
Sans plus écouter la nature,
Ni faire ſur nous un retour.

CCXIX.

Croire par-deſſus les ſentimens.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

REMARQUEZ-vous JÉSUS-CHRIST dans l'hoſtie;
On n'y voit que de ſimples accidens:
Il eſt ainſi de l'ame anéantie;
Rien n'y paroit pour appuyer les ſens.

La ſeule foi pénétre ce myſtere;
Sans elle on eſt inceſſamment flottant:
Qui veut ſentir rampe toujours ſur terre;
La vérité paſſe tout ſentiment.

Ceci eſt beau dedans la théorie;
Pour la pratique, aucun n'y veut entrer:
Car ſitôt que notre ame eſt appauvrie
Sa foi chancelle & ne peut ſe fixer.

Divin Amour, prend pitié de ma peine,
Fais-toi ſentir au cœur de tes enfans:
Ils déſirent une route certaine
Et tu les conduis au-deſſus des ſens.

L'enfant à qui le pere ôte une pomme
Pour lui donner un riche diamant,
S'afflige : il n'en eſt pas ainſi de l'homme :
Il voit cela comme un bonheur très-grand.

CCXX.

L'amour pur peu ſuivi.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

JE ſuis tout à vous, mon Seigneur,
Je vous aime de tout mon cœur ;
Vous me laiſſez dans la douleur,
Ennuyé de moi-même :
Je vous aime de tout mon cœur;
Et ma peine eſt extrême.

On vous écoutoit autrefois :
Ah! l'on n'entend plus votre voix;
Ils ont tous fait un autre choix,
Pour ſuivre leur méthode :
Ah! l'on n'entend plus votre voix;
Chacun vit à ſa mode.

Que ſont devenus tous ces cœurs!
On abandonne vos douceurs,
Pour ſuivre certaines erreurs;
Tous ſe laiſſent ſéduire :
On abandonne vos douceurs,
Et votre heureux empire.

Quand on vous aime purement,
Ah! qu'on a de contentement!
Car le plus rigoureux tourment,
Et même le martyre,
Quand on vous aime purement,
Eſt tout ce qu'on déſire.

On ne craint point votre rigueur :
Ah ! c'eſt le repos d'un bon cœur
Tout poſſédé de ſon Seigneur !
Il aime la ſouffrance.
Ah ! c'eſt le repos d'un bon cœur,
Que l'humble dépendance.

L'obéiſſance eſt tout amour ;
Ah ! le cœur n'a pas un retour :
Sa peine la nuit & le jour
Fait ſes cheres délices :
Ah ! le cœur n'a pas un retour ;
Il vit de ſacrifices !

Mais hélas ! qu'on vous aime peu !
Ah ! tout aimable & puiſſant Dieu,
On craint d'approcher votre feu,
Loin d'y livrer ſon ame !
Ah ! tout aimable & puiſſant Dieu,
Brûlez-nous de ſa flamme !

CCXXI.

Indifférence pour être employé à aider aux ames ou non.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

MON Dieu que j'aime uniquement,
M'avoit choiſi pour inſtrument ;
Il me jette aux ordures :
Je ſuis également content,
En changeant de poſtures.

Je me trouve également bien,
Soit que je reſte dans mon rien,
Ou que ſa main m'employe :
Si l'on me traite comme un chien,
Je le ſouffre avec joie.

Cet inſtrument étoit uſé ;
Amour l'a ſouvent aiguiſé ;
Il n'en veut plus rien faire :
Je ſerois un mal-aviſé,
De ne m'y pas complaire.

Retiré dans un petit coin
Sans ſouci, ſans penſer, ſans ſoin,
Ainſi qu'une œuvre morte ;
J'irai content de mon deſtin
Là derriere la porte.

S'il me reprenoit quelquefois,
Afin de me mettre où j'étois ;
Je me laiſſe reprendre :
De ſuivre à tout moment ſes loix,
Je ne puis me défendre.

S'il me faiſoit changer d'état ;
Et s'il m'employoit au combat,
Sans me donner des armes ;
Ou s'il me tient ſur le grabat ;
Je vois tout ſans alarmes.

Si ce n'étoit là mon devoir,
Ou que je puſſe encor vouloir ;
L'entiere ſolitude
Seroit mon plaiſir, mon eſpoir ;
N'y voyant rien de rude.

Mais je ſuis ainſi qu'un bâton :
Tout ce qu'on fait, me ſemble bon :
On me pouſſe, on me laiſſe ;
On me jette dans un vallon ;
Jamais rien ne me bleſſe.

CCXXII.

Le malheureux moi, *obſtacle à l'amour de Dieu.*

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

GRAND Dieu, vous voyez ma langueur,
Ah ! prenez promptement ce cœur ;
Puiſque vous êtes ſon Sauveur :
Vous ſeul le pouvez faire,
Ah ! prenez promptement ce cœur :
C'eſt en vous que j'eſpere.

Ah ! ſi je le voyois un jour
Brûler de votre pur amour,
Sans raiſonnemens, ſans détour ;
Que je ſerois contente !
Ah ! ſi je lui voyois un jour
Une flamme conſtante !

Hélas ! que le raiſonnement
Eſt un facheux empêchement !
On n'eſt point véritable amant,
Qu'en ſe quittant ſoi-même.
Hélas ! que le raiſonnement
S'oppoſe au Bien Suprême !

Nous nous enfonçons chaque jour
Dans le MOI, dans le propre amour :
Que nous faiſons mal notre cour
A cet Etre Suprême !
C'eſt en quittant le propre amour,
Qu'on apprend comme on aime.

Celui-là ne vit que pour ſoi,
Qui ſe cantonne dans ſon MOI ;
Qu'il eſt loin de la pure foi,

Et de l'amour ſuprême !
Qui ſe cantonne dans ſon MOI,
Ignore comme on aime.

Quand on a de l'entêtement,
Ah ! qu'on parle inutilement !
On n'écoute pas ſeulement :
Toute parole eſt vaine.
Ah ! qu'on parle inutilement,
Et qu'on ſouffre de peine !

Quand le cœur eſt bien amoureux,
Ah ! qu'il paroit délicieux
De s'entretenir de ſes feux !
Dieu fait couler ſes graces :
Quand le cœur eſt bien amoureux
Tous mots ſont efficaces.

On ſent bien que le cœur répond,
Et qu'il chante le même ton :
Le bon cœur ne dit jamais, NON ;
Il eſt toujours fidele :
Il chante le bienheureux ton
De l'amour éternelle.

Où trouverai-je ce bon cœur ?
Vous me l'aviez promis, Seigneur :
Pourquoi différer mon bonheur ?
Vous voyez ma ſouffrance.
Ah ! donnez-le-moi ce bon cœur,
Plein de correſpondance !

Je ſens repouſſer chaque jour
Les attraits de ton pur amour :
On n'écoute plus mon diſcours ;
On veut vivre à ſa mode :
On n'écoute plus mon diſcours ;
Souvent il incommode.

D'où vient cet affreux changement ?
Ah ! toi que j'aime uniquement,
Délivre-moi de ce tourment,

Si ce n'eſt pour ta gloire !
Ah ! ſur le cœur trop inconſtant
Remporte la victoire !

Je ne me plains pas de mes pleurs ;
Je veux bien ſouffrir des douleurs :
Si je puis te gagner des cœurs,
Que je ſerois heureuſe !
Je préférerois mes douleurs
A la paix ſavoureuſe.

CCXXIII.

L'Amour pur n'eſt point goûté.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DEPUIS longtems j'écris, & je chante d'amour ;
Je ne connois plus autre choſe :
Je recommence chaque jour ;
L'amour me meut, & me repoſe.

Depuis près de deux ans je demeure en repos ;
Je ne parle, n'écris, ni chante :
Tout ſe réduit en un cahos ;
Et cependant l'amour m'enchante.

Je me tais, mon Seigneur, & tu ſais bien pourquoi ;
La douleur m'ôte les paroles :
Hélas ! c'eſt qu'on n'a plus de foi,
Et que mes diſcours ſont frivoles.

O Verbe qui parlez ſans ceſſe au fond du cœur,
Pourquoi vous taiſez-vous vous-même ?
„ Je te le dirai, chere ſœur,
„ Aucun ne me croit ni ne m'aime.

„ Comme je ſuis parlé, je parle inceſſamment :
„ Mais l'homme me force au ſilence,
„ Ou par un faux raiſonnement,
„ Ou par ſa déſobéiſſance.

„ Tu ne ſaurois ſans moi former aucun diſcours ;
„ Tu n'ès alors qu'une ignorante :
„ Lorſque je viens à ton ſecours,
„ Je te rends diſerte & ſavante.

O que j'ai de plaiſir, mon adorable Époux,
Que vous ſoyez mon ſeul principe !
Tout me réuſſit avec vous :
Sans vous je répands, je diſſipe.

Vous connoiſſez le tems où l'on écoutera
Par moi la divine parole :
Lorſque le cœur la goûtera,
Il ſuivra l'amoureuſe école.

C'eſt à vous de donner l'amour, l'eſprit de foi ;
C'eſt à vous d'incliner l'oreille :
Alors en l'honneur de mon Roi,
Je pourrai chanter à merveille.

CCXXIV.

Ne point s'égarer des voies de l'amour pur.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

TU cherchois autrefois la divine Juſtice ;
Et ton cœur tout rempli de ſes ſacrés brandons,
Renvoyoit à mon Dieu ſans ceſſe tous ſes dons :
Tu voulois tout ſouffrir, & vivre en ſacrifice.

D'où vient le changement qui paroît dans ton ame ?
Ah ! ton cœur a changé ; tout change avecque lui !
Quoi, voudrois-tu trouver hors de lui quelque appui ?
Ne brûles-tu donc plus d'une pudique flamme ?

Non, non ; je n'en crois rien, & mon eſprit ſe flatte
Que je verrai ton cœur brûler du pur amour :

Je me plains quelquefois de te voir un retour ;
Et ſur l'amour ſacré mon ame eſt délicate.

O divin artiſan du beau feu qui me brûle,
Daigne faire en ſon cœur cet heureux changement :
Que je ſouffre pour lui le plus rude tourment,
Pourvu qu'en tes vouloirs jamais il ne recule !

Il connut autrefois tout ce que Dieu mérite :
Il me diſoit ſouvent : „ Nous devons tout donner ;
„ A ce Dieu ſouverain l'on doit s'abandonner,
„ Sans croire cependant que jamais on s'acquitte.

„ Qu'il diſpoſe de nous, ſoyons ſon héritage ;
„ Et qu'il faſſe de nous ſelon ſa volonté :
„ Il agira toujours dans ſa juſte équité ;
„ Je ne voudrois pour moi jamais nul avantage.

„ Qu'il ſoit donc le ſeul ſaint, ſeul grand, ſeul
„ adorable ;
„ Je ſerai très-content de reſter dans mon rien :
„ Ce que je trouve en lui fait mon unique bien ;
„ Je me hais d'autant plus que je le trouve aimable".

Ah ! que j'étois charmé, cher enfant de t'entendre !
Mon cœur en bondiſſoit de joie & de plaiſir :
Je ne trouvois en moi ni peine ni déſir ;
Et de prier pour toi pouvois-je me défendre ?

Que je vivois heureux dans ce tems de délices,
Dont je ne croyois pas voir abréger le cours !
Je me flattois en Dieu de joindre nos amours :
Mais ces tems fortunés ſont changés en ſupplices.

Non, non, mon foible cœur, tu te fais des alarmes !
J'eſpere que ſon cœur ſe donnant tout à Dieu,
Ne voudra plus que lui ſans partage ou milieu ;
Et ce penſer flatteur vient eſſuyer mes larmes.

CCXXV.

Prieres ardentes pour le prochain.

AIR : *L'amour, le ſeul amour eſt cauſe.*

MON Seigneur, tu ſais que je t'aime :
Et ſi je t'implore toujours,
Tout le ſuccès de mes chaſtes amours
Ne tend qu'à voir l'Être ſuprême
Régner ſur ces perfides cœurs
Qui rebutent tes faveurs.
Hélas ! accorde ma demande :
Que cette grace ſera grande !

Depuis le tems que je ſoupire,
Tu ſais que ce n'eſt pas pour moi ;
Que tout ce que veut & prétend ma foi,
Eſt voir des cœurs ſous ton Empire.
Amour, ô mon Souverain Bien,
Dégage-les de ce lien
Qui retient leur ame aſſervie :
Pour eux je conſacre ma vie.

Tu connois ma perſévérance ;
Je ne ceſſe de demander :
Ah ! ſi tu voulois enfin m'accorder
Ce bien pour ma longue ſouffrance !
Je me trouverois trop heureux :
Jamais mon cœur amoureux
Ne peut déſirer davantage
Que de te voir leur ſeul partage.

C'eſt à toi que mon cœur s'adreſſe :
Pourquoi ne l'exauces-tu pas ?
C'eſt ce qui fait toujours mon embarras.
Quoi ! mépriſes-tu ma baſſeſſe ?

Les petits ont charmé ton cœur,
O mon aimable Sauveur,
Lorſque vivant deſſus la terre
Tu daignas porter leur miſere.

Je vais ceſſer toute priere ;
Si tu ne veux pas m'exaucer,
Je ne fais que languir & ſoupirer :
Accorde-moi la grace entiere.
Si tu les donnois à mes vœux,
Que mes jours ſeroient heureux !
Ah ! toi qui connois que je t'aime
Fais, tu le peux, Bonté Supréme.

CCXXVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne veux rien pour moi, ô mon Souverain Bien,
Je ne déſire que ta gloire :
Sans avoir égard à mon rien,
Remporte ſur eux la victoire.

Hélas ! que t'ai-je fait pour me charger ainſi
D'un peuple qui t'eſt infidele !
Malgré mes pleurs & mon ſouci,
Il reſte bien ſouvent rebelle.

Je vais l'abandonner ſi tu ne me ſoutiens :
J'entends que tu dis à mon ame,
Que tu briſeras leurs liens,
Et les brûleras de ta flamme.

Quand viendra-t-il ce jour, ô mon unique eſpoir !
Je l'attends, même je l'eſpere.
Hélas, quand me feras-tu voir,
Qu'à mes vœux tu deviens proſpere.

Eſt-ce eux, eſt-ce bien moi qui m'oppoſe à ce don ?
Si c'eſt moi, puni-moi toi-même.
Eſt-il contraire à l'abandon
De déſirer que chacun t'aime.

Après m'être trouvé ſi longtems ſans déſirs,
Tu m'en as donné pour mon frere !
Regarde mes pleurs, mes ſoupirs ;
Souviens-toi que tu fus ſon Pere.

Quand je vois ton amour pour des peuples ingrats,
Je ſens que tu me juſtifies,
Et crois que tu m'accorderas
Ce pourquoi tu donnas ta vie.

Si je me ſens preſſé d'implorer chaque jour
Pour eux cette miſéricorde
Que nous devons à ton amour :
Eſt-il rien que tu ne m'accordes ?

Taiſez-vous ma raiſon, taiſez-vous mes ſoupirs,
Le Seigneur va finir mes peines :
Il vient exaucer mes déſirs ;
Et mes larmes ne ſont plus vaines,

CCXXVII.

Sur le même Sujet.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O SEIGNEUR à qui j'appartiens,
Diſpoſe toujours de mon ame ;
Je ne puis rien, je ne ſuis rien.
Si quelquefois je te reclame,
C'eſt en faveur de mes enfans
Qu'ils ſoient ſimples & innocens.

Je porte ſouvent dans mon cœur
Pour eux une douleur profonde :

Ne permets jamais, mon Seigneur,
Que la raiſon trop vagabonde
Leur faſſe quitter de la Foi
La route pour ſuivre leur MOI.

Peut-on s'abandonner à toi,
Et craindre de ne pas te ſuivre ?
Toi, qui prends plaiſir d'être Roi,
De qui de tout ſon cœur ſe livre
A ton ſecret commandement,
Sans ſe regarder un moment.

Rien n'offenſe tant ta bonté
Que ces ſortes de défiance :
Il faut quitter ſa volonté,
Et te ſuivre ſans aſſurance,
Sans ſe mettre en peine de ſoi ;
C'eſt là le ſentier de la foi.

Mais combien d'héſitations,
Que de doutes qui te déplaiſent,
Combien de penſers, de raiſons !
L'ame n'eſt jamais à ſon aiſe ;
Toujours flottante en ſes ſouhaits,
Elle ne peut avoir de paix.

La douleur m'oblige ſouvent ;
Comme malgré moi, de te dire :
Seigneur qui fais tout juſtement,
Délivre-moi de ce martyre,
Soit en me livrant à la mort,
Soit en m'abandonnant au ſort.

CCXXVIII.

CCXXVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

TU rebutes, Seigneur, mes vœux les plus ſinceres,
Et tu n'écoutes point mes ſoupirs languiſſans :
Pourquoi m'as-tu donné ce grand nombre d'enfans
Si tu n'exauces pas leur déplorable mere.

Je ne veux rien pour moi, pour eux je m'intéreſſe ;
Je ne ſuis qu'une enfant, comblée de douleur
Je porte chaque jour le foible de leur cœur :
Amour, épargne, hélas ! mon extrême foibleſſe.

Affermi dans leurs cœurs le déſir de ta gloire ;
Qu'ils ſe renoncent tous, mourant à l'intérêt ;
Qu'ils ſe comptent pour rien, voulant ce qui te plaît ;
Que le MOI ſoit banni ſans fin de leur mémoire.

O qui mérites ſeul les ſouverains hommages,
On doit vouloir pour toi ; non pas vouloir pour nous,
Reſpecter la juſtice adorant ton courroux :
Mais ces lâches enfans manquent bien de courage.

Change, change, Seigneur, leur cœur puſillanime,
Revêts-les de ta force, apprends leur à t'aimer ;
Qu'ils ne puiſſent hors toi jamais rien eſtimer :
Ah ! fais que ton Eſprit en tout tems les anime.

Vivez, vivez, Seigneur, & que l'humain périſſe,
Qu'il ne leur reſte plus ni volonté ni choix ;
Incertains de leur ſort ſe trouvant aux abois,
De leur éternité reçois le ſacrifice.

CCXXIX.

Douleur ſur la perverſité des hommes.

AIR : *Profitons des plaiſirs bergere.*

CHACUN joue une comédie,
Et nul ne va de bonne foi;
Si tu n'y remédies
Je ſuis en déſarroi :
Tire-moi de la vie,
O mon cher petit-Roi.

Ce ne ſont que marionettes
Que l'on fait agir par reſſorts,
L'entretien des ſornettes;
Dans le ſecret on mord :
Hélas ! que je ſouhaite
D'abandonner ce corps !

Serai-je longtems ſur la terre
Pour te voir ſi peu reſpecter ?
Chacun ſe fait la guerre,
On tâche à s'attraper;
O l'horrible miſere !
On cherche à ſe duper.

Hélas ! que je ſuis affligée
De voir ſouvent ce que je vois !
Ta juſtice outragée
Me jette dans l'effroi,
Ta bonté mépriſée
Me met preſque hors de moi.

Je n'ai que des momens à vivre,
Je ſens redoubler ma douleur;
Si l'on vouloit te ſuivre,
Quel plaiſir pour mon cœur !
Le monde les enivre
D'une fauſſe douceur !

CCXXX.

L'ennemi cherche à ſemer la zizanie parmi le bon grain.

AIR : *Dans ces déſerts paiſibles.*

DANS ce ſéjour paiſible
Le Démon vient nous tourmenter :
Que cela m'eſt pénible !
Je voudrois bien loin l'écarter.

Vous ſeul le pouvez faire,
Vous qui ſavez donner la paix :
Etat ſi ſalutaire,
Viens combler nos juſtes ſouhaits.

Nous étions ſi tranquilles ;
L'ennemi de notre bonheur
Prend notre domicile :
Ah ! du moins gardez notre cœur.

Souffrez-vous qu'il dévore
Ce que nous vous avons donné ?
Daignez le prendre encore :
Ce ſéjour ſera fortuné.

Digne objet d'eſpérance,
Daignez-vous ſouvenir de nous :
Croiſſez ma patience ;
Et tous les maux me ſeront doux.

Hélas ! notre foibleſſe
Nous accable dans tous les tems !
Regardez ma triſteſſe :
Prenez-les comme vos enfans.

CCXXXI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

J'AI beau vous peindre ma douleur,
Ah ! vous n'écoutez plus mon cœur !
Qu'eſt devenu votre faveur,
Seul Auteur de mon être ?
Ah ! vous n'écoutez plus mon cœur,
Mon adorable Maître !

Souverain Monarque des Cieux,
Ah ! daignez écouter mes vœux !
Banniſſez l'eſprit envieux
De ma triſte demeure.
Ah ! daignez exaucer mes vœux ;
Ou faites que je meure !

Je ne puis ſouffrir plus longtems
Que l'ennemi ſoit triomphant,
Voyez en pitié vos enfans,
O mon unique cauſe !
Voyez en pitié vos enfans ;
Qu'en vous leur cœur repoſe.

L'ennemi verſe ſon poiſon ;
Il vient offuſquer leur raiſon,
Les retire de l'abandon,
De la paix & du calme :
Donnez, ô Seigneur de Sion,
Le repos à leur ame.

O doux centre de l'unité,
Rempliſſez-les de charité ;
Faites ſentir la vérité,
Qu'ils ne prennent le change :

Rempliſſez-les de charité
Je me livre en échange.

J'ai déja ſouffert mille maux,
Ah ! je ne crains point les travaux !
Quand vous m'accablez de fardeaux,
Je chante vos louanges :
Je ne craindrai point les travaux ;
Si votre amour les change.

Donnez-leur la ſainte union,
Renverſez ſous eux le Dragon ;
Qu'ils quittent la propre raiſon :
Ils verront que leur ame
Goûtera la ſainte union,
Et votre pure flamme.

Vous avez la clef de leur cœur,
Ah ! daignez me l'ouvrir, Seigneur !
Car je vois que le Suborneur
Tient leur ame fermée :
Ah ! daignez me l'ouvrir, Seigneur,
Si vous m'avez aimée !

Hélas ! qu'eſt devenu ce tems,
O Jéſus, mon divin Amant,
Que vous m'exauciez à l'inſtant ;
Et votre amour fidele,
O Jéſus, mon divin Amant
Secondoit lors mon zéle !

Vous me voyez longtems languir,
Hélas ! vous me laiſſez gémir !
Et ſans daigner me ſécourir,
Vous détournez l'oreille !
Hélas ! vous me laiſſez gémir,
O Bonté ſans pareille !

Ai-je attiré votre courroux,
O Jéſus mon céleſte Époux ;
Je viens pour recevoir vos coups :
Daignez leur faire grace.

O Jéſus ! mon céleſte Époux,
Puniſſez mon audace !

CCXXXII.

Préſens efforts de Satan contre l'Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE voudrois, mon Jéſus, que vous fuſſiez aimé,
Je n'exprime pas mon martyre :
Ah ! perſonne n'eſt enflammé,
Aucun ne vit ſous votre empire !

Quand je dirois mes maux, nul n'en ſeroit touché ;
Quand je laiſſerois voir mon ame,
Dans ce tems, qui n'eſt que péché,
(*a*) Tous ſe bandroient contre ma flamme.

Satan eſt déchaîné, faiſant tout ſon effort
Pour nuire à tous tant que nous ſommes :
Les pécheurs avec lui d'accord
Voudroient perdre les autres hommes.

Mais il n'a plus qu'un tems, les autres ſont paſſés ;
Tout fuit ſon malheureux domaine :
Tous les bons qui ſont diſperſés,
Éprouvent l'effet de ſa haine.

Retire-toi d'ici, malheureux ſéducteur,
Laiſſe les enfans de mon Maître ;
Tu n'as nul pouvoir ſur leur cœur,
Qu'à tes efforts tu veux ſoumettre.

Depuis que je l'ai vu dans cet acharnement,
Ma joie eſt changée en triſteſſe :
Je n'ai plus ce contentement
Qui tient mon ame en alégreſſe.

(*a*) *Ou* Tous s'oppoſeront à

Retire-toi d'ici, va, laiſſe-nous en paix :
Petits enfans de la Sageſſe,
Ah ! ne lui permettez jamais
De verſer en vous la triſteſſe.

Cet eſprit ſéducteur met la diviſion,
Il ôte la paix de nos ames :
Jéſus veut de nous l'union,
En lui ſont les plus pures flammes.

Jéſus, divin Amour, qui poſſédez mon cœur,
A tous daignez être propice ;
Enchaînez l'Eſprit ſéducteur,
Ou bien redoublez ſon ſupplice.

Ah ! je vois que par tout il ſéduit mes enfans,
Les uns par la fade molleſſe,
Les autres par les ſentimens,
D'autres par la propre ſageſſe.

Venez, divin Enfant, renverſez le deſſein
De l'ennemi de votre gloire ;
Ah ! cachez-nous dans votre ſein,
Sur lui remportez la victoire.

Pour voir ce que je vois, je n'ai que trop vécu,
Je ne ſouffre rien pour moi-même ;
Pour eux mon cœur eſt abattu,
Faites-donc, Seigneur, qu'on vous aime !

Je n'oſerois encore aſpirer à la mort,
L'amour pur m'en feroit un crime ;
Je ne puis faire aucun effort,
Mais je puis être ſa victime.

La charité, Seigneur, a différens effets,
Vous aimant j'aime plus mon frere ;
Et plus ces amours ſont parfaits
Plus j'appaiſe votre colere.

Je ne puis oppoſer, ô mon divin Époux,
A tant de ſujets de vengeance,
Que votre ſang verſé pour tous :
C'eſt-là notre ſeule défenſe.

Vous-voulez qu'avec vous je paye pour autrui ;
A vos vouloirs je m'abandonne :
Soyez ma force & mon appui ;
L'amour fait tout ce qu'il ordonne.

O pur & chaſte amour, vous faites mon bonheur,
Enfant Dieu, Sageſſe incarnée,
Vous qui ſeul poſſédez mon cœur,
Réglez toujours ma deſtinée.

CCXXXIII.

Dieu réſiſte au ſuperbe & donne ſa grace à l'humble.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE vivrois trop heureux, ſi je voyois un jour
Un peuple ſoumis, non rebelle :
Tout ſeroit doux à mon amour ;
Même la douleur plus cruelle.

Régne ſur tous les cœurs, ô mon ſouverain Bien ;
Mon ame alors ſera contente :
Car je ne déſire plus rien ;
Ton régne fait toute ma pente.

Tu ne m'exauces point, ô mon divin Époux ;
Je vois par-tout des cœurs rebelles,
Ton bras prêt à lancer des coups
Deſſus ces têtes criminelles.

Ah ! ſi le châtiment pouvoit donc les changer !
Leur cœur s'endurcit davantage :
Je ne ceſſe de m'affliger ;
Souvien-toi qu'ils ſont ton ouvrage.

„ Ils n'ont plus d'autre Dieu que l'infâme plaiſir ;
„ Leur loi git en leur ſeul caprice ;

„ Ils ne connoiſſent qu'un déſir ;
„ C'eſt de ſe livrer à tout vice ".

Je n'oſerois, Seigneur, implorer ton ſecours,
Pour cette race péchereſſe :
Je vois qu'on t'offenſe toujours,
Et qu'on mépriſe ta Sageſſe.

Faut-il que ton honneur ſoit mépriſé de tous ?
Je me condamne encor moi-même
A ſubir ton juſte courroux :
Agis, ô Juſtice ſuprême.

Agis, car il eſt tems de montrer ton pouvoir
Contre l'homme qui te mépriſe,
Qui s'éloigne de ſon devoir,
Et que ſon orgueil autoriſe.

Il décide de tout contre ton jugement :
Il voudroit borner ta clémence,
Lorſque le pécheur pénitent
S'accuſe de ſon ignorance.

Leurs crimes ſont cachés, leur zele eſt trop amer
Contre les pénitens coupables :
C'eſt ce qui les fait eſtimer,
Non de toi, mais de leurs ſemblables.

Daigne montrer à tous quelle eſt ton équité ;
Ton jugement entre en victoire,
Découvrant leur iniquité :
Tu le dois, Seigneur, pour ta gloire.

Pardonne à tes enfans : ils ne ſont pas parfaits ;
Mais ils eſtiment ta Juſtice :
Ils regardent comme bienfaits,
Quand tu punis ici leur vice.

Adorant en ſecret tes ſouverains décrets,
Ils les trouvent tous équitables ;
N'ayant que des déſirs parfaits,
Ils ſe reconnoiſſent coupables.

Bien loin de s'excuſer, comme l'audacieux,
Ils s'accuſent en ta préſence ;

Et ſans oſer lever les yeux,
Ils adorent ta preſcience.

Toujours contens de toi, ne ſe plaignant que d'eux,
Croyant mériter le ſupplice,
Ils ſe confeſſent trop heureux
D'être punis par la Juſtice.

Préférant dans leur cœur le plus dur châtiment,
Ils veulent tout ce qui t'honore;
Et ſe livrent à tout moment,
Afin de plus ſouffrir encore.

Ils diſent : Venge-toi, Seigneur, de nos forfaits;
N'épargne pas ce cœur coupable :
Nous voulons ſubir tes arrêts;
Tout de toi nous eſt adorable.

L'orgueilleux racontant ſes bonnes actions,
Ne trouve point de récompenſe
Digne de ſes afflictions;
Il n'eſt pas juſte en ſa balance.

Sur le moindre défaut qu'il remarque en autrui,
Son zele rempli de colere,
Le porte à mépriſer celui
Que tu conduis comme un bon Pere.

Il traite durement le pécheur pénitent,
Il ne lui préche qu'abſtinence :
S'en prenant même à l'innocent,
Il accuſe ſon innocence.

Eſt-ce le poids de Dieu que ce poids inégal?
Quand Dieu découvrira leur ame,
On verra ce courroux fatal
Ne mériter rien que la flamme.

Lorſqu'il aura pitié de l'humble pénitent,
Il perdra dedans ſa colere
Ce ſuperbe qui ſe flattant,
S'indiſpoſoit contre ſon frere.

Si nous nous accuſons, Dieu nous pardonnera;
Il ne peut ſouffrir qu'on s'excuſe :
Et bientôt il condamnera
Ce faux zélé rempli de ruſe.

L'homme de bonne foi s'accuſe de bon cœur;
Il ſait qu'il n'eſt rien que foibleſſe :
Quand l'orgueilleux plein de hauteur
Ne fait cas que de ſa ſageſſe.

CCXXXIV.

Vraie liberté. Etat du néant.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AMOUR, Amour, à toi je m'abandonne :
Etant à toi, puis-je m'abandonner?
Fai de ce cœur ce que tu veux, ordonne :
Tu ne me verras jamais murmurer.

Si je me plains, l'intérêt pour moi-même
Me fait trop voir qu'indigne de mon Dieu,
Je n'aime point comme Dieu veut qu'on aime,
Ni ne connois ſon pur & chaſte feu.

Mon divin Roi, que j'aime ton empire!
Quand ſeras-tu Souverain en tous lieux?
Tu connois bien pourquoi mon cœur ſoupire;
Ta gloire ſeule eſt l'objet de mes vœux.

Dieu tout-puiſſant, ah! vaincs la réſiſtance
De ces cœurs qui ſont formés de ta main!
Tout diſparoît ſitôt que ta puiſſance
Uſe ſur eux d'un pouvoir ſouverain.

J'ai des enfans, commence ton ouvrage
Deſſus leurs cœurs; rends-les aſſujettis,
Soumis à toi; c'eſt ſortir d'eſclavage :
Toi ſeul rends libre, & vaincs nos ennemis.

La liberté gît en l'obéiſſance
Que nous rendons au Souverain Pouvoir :

Trop heureux ſort, aimable dépendance,
Qu'on trouve en ſuivant le divin vouloir!

O volonté que j'aime & que j'adore!
Viens perdre en toi notre propre vouloir:
Pourrions-nous bien nous gouverner encore?
Ah! je ſens trop mon foible & mon pouvoir!

Oui, je ſens bien mon extrême miſere;
J'en ſuis content, voyant ta Sainteté:
Mon plaiſir eſt que ta gloire proſpere;
Hors d'elle tout me paroît vanité.

Le néant eſt ma véritable place;
Hors de là tout eſt uſurpation:
C'eſt ſur le rien que triomphe ta grace,
C'eſt où Dieu met ſon application.

Ce même Dieu qui réſiſte au ſuperbe,
Qui s'irrite contre toute hauteur,
S'unit au cœur qui, comme petite herbe,
Se plie au moindre vent de ſon moteur.

Tous les hommes tendent à quelque choſe;
Et Dieu veut qu'on demeure dans ſon RIEN:
Laiſſons agir notre Premiere Cauſe;
En perdant tout, nous trouverons tout bien.

Mais l'homme vain abhorre ce langage:
Ce qui le détruit à ſes propres yeux,
Lui fait ſentir une mortelle rage;
Le pur néant lui paroît odieux.

C'eſt du néant que Dieu fait toute choſe,
En lui donnant & l'être & la beauté:
Il ne trouve rien en lui qui s'oppoſe
A tous les deſſeins de ſa volonté.

L'homme au contraire inceſſamment s'oppoſe
A tout ce que mon Dieu veut faire en lui:
Il veut gouverner la Premiere Cauſe,
Et ſe faire à ſoi-même un ferme appui:

Se croit plus ſage que la providence,
Veut tout plier ſelon ſa volonté;
Si quelque choſe lui fait réſiſtance,
Il accuſe la Suprême Équité.

Mais Dieu ſe rit de ſa fauſſe Sageſſe,
Il détruit ſes deſſeins en un moment;
Et lui montrant quelle en eſt la foibleſſe,
Il fait bien voir qu'il eſt le Tout-puiſſant.

CCXXXV.

Rareté des vrais enfans de Dieu.

AIR: *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE ne vois plus de vrais enfans:
Tous ſont faux, chacun ſe déguiſe;
Trop ſages, ou trop inconſtans,
Un chacun veut vivre à ſa guiſe:
Un petit nombre cependant
Travaille à devenir enfant.

O mon cher & divin Époux,
Accorde-moi du moins la grace,
Avant les abandonner tous,
Que quelqu'un d'entr'eux ſatisfaſſe
Les empreſſemens innocens
Que j'ai pour te voir des enfans.

Je m'apperçois de jour en jour,
Qu'on ſe recherche plus ſoi-même;
Qu'on s'éloigne de ton amour;
Et que c'eſt vraiment ſoi qu'on aime:
Un petit nombre cependant
Travaille à devenir enfant.

Ils ſuivent l'inclination
Dans les conſeils qu'ils te demandent,

Croyant, ô Seigneur de Sion,
Te tromper ; & s'ils appréhendent,
Ce n'eſt que pour leurs intérêts
Pour ta ſeule gloire jamais.

On ſe déguiſe en cent façons ;
On examine ta parole,
On veut te faire des leçons :
Que leur eſpérance eſt frivole !
Un petit nombre cependant
Travaille à devenir enfant.

Tu les feras tromper, Seigneur,
Puiſqu'ils déſirent qu'on les trompe ;
Tu féconderas leur erreur :
Si tu veux qu'avec eux je rompe,
Je le ferai dès à préſent ;
Mais garde pour toi ton enfant.

O quelle aveugle & folle erreur !
Quitter cette ſource premiere,
Suivant l'égarement du cœur ;
Fermer les yeux à la lumiere :
On veut toujours être flatté ;
Je ne vois que la vérité.

O vous, qui mettez des couſſins,
Pour appui d'un peuple rebelle ;
Qui le flattez en ſes deſſeins ;
Qui, d'une amitié mutuelle,
Cherchez votre propre intérêt,
Et n'aimez que ce qui vous plaît.

Je viens, dit le Dieu tout-puiſſant,
Et j'arracherai cette vigne ;
Je chercherai quelqu'autre plant
Plus reconnoiſſant, moins indigne :
Je me donnerai des enfans,
Simples, & purs, obéiſſans.

Ah ! Seigneur, qu'eſt-ce que je vois,
Cette belle vigne au pillage !
J'en ſuis preſque tranſi d'effroi :

Elle eſt comme un terroir ſauvage ;
Ses raiſins en ſont détachés,
Et tous ſes pampres arrachés.

Quel eſt ton orgueil cependant,
Vieux pampre, tu te dis ſa vigne,
Quoique ſous le pied du paſſant ?
O que ta folie eſt inſigne,
De ne voir pas que le Seigneur
T'a rendue un objet d'horreur !

C'eſt où le hibou fait ſon nid ;
Tu ſers aux renards de tanieres ;
Là le ſerpent à petit bruit
Se gliſſe & cache entre tes pierres ;
Tes murs dans leurs renverſemens
Servent d'aziles aux chats-huans.

Confuſe, & dedans la douleur,
Pour une choſe ſi funeſte,
Je pleure aux pieds de mon Seigneur :
Je m'en vais raſſembler le reſte,
M'a-t-il dit, & de ce débris
Il me ſortira d'autres fils.

Ne pleurez plus à l'avenir
Le débris d'une vigne ingrate ;
Bientôt je viendrai le bénir :
Il faut que mon courroux éclate
Avant ce rétabliſſement,
Qui doit venir inceſſamment.

CCXXXVI.

Souhaits pour le regne de l'Amour.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

AH ! regnez ſur toute la terre,
Je le déſire, ô mon très-cher Époux !
Je ne veux point d'autre ſalaire
Que de voir tous les cœurs à vous.

Cent fois je m'afflige moi-même,
Ne vous voyant régner ſur tous les cœurs :
Ah ! faites que chacun vous aime !
Eſprit Saint, où ſont vos ardeurs ?

Tous les cœurs ne ſont que de glace ;
Mais pour le monde ils ſont tous pleins d'ardeurs :
Fondez-les du feu de la grace,
Ou donnez-nous de nouveaux cœurs.

CCXXXVII.

Déſir que Dieu ait & ſe raſſemble des Amateurs, par le moyen de l'oraiſon.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DONNE-moi, mon Époux, donne-moi tant de cœurs,
Qu'ils puiſſent contenter ma flamme :
Je leur tranſporte tes faveurs,
Pour eux je t'offre encor mon ame.

Hélas, ſi tu voulois contenter mes déſirs !
Ils ne regardent que ta gloire :
Ton regne feroit mes plaiſirs :
Fais-les t'aimer, fais-les me croire.

Qu'ils viennent t'adorer, ô Seigneur de Sion !
Qu'ils aiment tes ſaints Tabernacles !
Qu'ils reçoivent ton onction !
Elle inſtruit mieux que les oracles.

Vous, Michel, raſſemblez le peuple du Seigneur,
Appellez d'une voix puiſſante
Ceux qui ſe plaiſent dans l'erreur ;
Rendez leur ame obéiſſante.

Dites comme autrefois, dites, QUIS UT DEUS !
Suivez tous ce Sauveur aimable.
Venez, raſſemblez-vous, Élus ;
Dieu ſeul eſt ſaint, juſte, adorable.

Venez de tous côtés vers ce Dieu tout-puiſſant,
Venez lui conſacrer vos ames :
Mais que chacun vienne en enfant :
L'enfant a les plus pures flammes.

Pour être bien petit, il faut faire oraiſon :
Elle rend l'ame ſimple & pure.
Que toute cette nation
La prenne pour ſa nourriture.

Cette manne cachée enleve tous les cœurs,
Elle les comble de délices,
Produit les vrais adorateurs,
Elle éteint en eux tous les vices.

Elle enfante l'amour, produit la vérité ;
Elle unit l'ame à ſon principe :
Elle fait la ſimplicité,
De qui tout eſt, tout participe.

CCXXXVIII.

Désir ardent pour le regne de Jésus-Christ.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

DEPUIS longtems je restois en silence,
Ne pouvant plus parler de mon amour :
Si je me suis tû par obéissance,
Pour obéir je chante en ce beau jour.

Divin Amour, je veux finir ma vie,
En racontant tes exploits glorieux,
Sur les grands cœurs malgré la tyrannie
Que tes ennemis exercent sur eux.

Quand une fois on connoît ta puissance,
On quitte tout pour marcher sous ta loi ;
On est heureux dessous ta dépendance :
Sois donc de tous & le Maître & le Roi.

Si je cessois de parler ton langage,
Divin Amour, que je meure à tes yeux :
Si je ne suis à toi seul sans partage,
Fais-moi périr en homme malheureux.

Je veux par-tout entonner tes louanges :
Que par mon chant dans ce grand Univers
L'homme s'unisse avec les chœurs des Anges,
Pour publier ta Grandeur par mes vers.

Que ma langue se sèche dans ma bouche,
Si je ne parle à tous de mon amour :
Si tu permets que mon discours en touche,
Je verrai ce jour comme un heureux jour.

Je ne désire, ô Seigneur, que ton Regne ;
Je te demande enfin de m'exaucer :
Ce n'est point, ô Dieu, ce que tu dédaignes ;
C'est ce que tu veux ; je dois donc l'oser.

Si tu ne peux refuser ma demande,
Fais donc que j'en ressente les effets :
O toi, qui peux tout, ordonne & commande,
Mets dans les cœurs ces désirs si parfaits.

Je vois ceci dans la priere unique :
Tes Apôtres la demandant un jour,
Tu leur appris ce regne magnifique
Qui doit être un fruit du plus pur amour.

Tu veux que ton Nom l'homme glorifie ;
Il le fait quand tu regnes en son cœur :
Que ta volonté se trouve accomplie,
C'est la gloire que tu veux, mon Seigneur.

Tout aboutit à la charité pure :
Glorifier ton Nom, c'est te bénir ;
Que tu regnes sur toute la Nature,
N'avoir de volonté qu'en ton plaisir.

Qui veut encore, ignore comme on aime ;
Qui te bénit dans les maux, dans les biens,
Te reconnoît être le Roi Suprême,
Qui doit régner & briser nos liens.

C'est donc l'amour qui fait toutes ces choses
Dedans le cœur qu'il s'est assujetti :
Il le transporte en la Cause des causes,
Lorsque par lui l'homme est anéanti.

CCXXXIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

PETIT Maître, je trouve étrange,
Que le Démon devienne ſi puiſſant :
A ſes vouloirs chacun ſe range ;
Et tu n'as preſque aucun enfant.

Hélas ! c'eſt ce qui me déſole
De te voir en tous les lieux combattu !
Chacun mépriſe ta parole,
Rejettant la pure vertu.

Pour la vertu l'on veut la mode ;
L'apparence, & non la réalité :
Et tout le monde s'accommode
De l'ombre de la vérité.

Car la vérité toute nue
Ne plaît qu'aux petits enfans du Seigneur :
Elle bleſſe aux autres la vue ;
On la fuit, même avec ardeur.

Divin Amour que je reclame,
Quand viendras-tu régner dans tous les cœurs ?
C'eſt le ſeul déſir de mon ame,
Qui cauſe mes triſtes langueurs.

Ce Regne pour qui je ſoupire,
Et qui tarde ſi longtems à venir,
Me fait endurer un martyre ;
Quand viendras-tu pour le finir.

Je ne puis vouloir que ta gloire :
C'eſt le ſujet de mon gémiſſement.

Regne & remporte la victoire :
Je l'attends de ton bras puiſſant.

Pourquoi augmentes-tu ma peine,
En différant ce bonheur déſiré ?
Viens régner, Bonté Souveraine,
C'eſt un bien longtems eſpéré.

Tu peux finir notre martyre :
Pour le faire il ne te faut qu'un inſtant.
Pour ton intérêt je ſoupire :
Que fais-tu, Seigneur tout-puiſſant !

Tu ſouffres tout ce qui ſe paſſe :
Il ſemble que tu ne le voyes pas :
Ta patience n'eſt pas laſſe
Des crimes qu'on fait ici-bas.

Ta patience eſt infinie,
Comme étant, ô Grand Dieu, l'Etre Éternel :
Tu vois comme inſtant notre vie,
L'homme agit en homme mortel.

Renverſe-la, cette Ninive ;
Envoye vers elle un autre Jonas :
Par ſa voix fais qu'elle te ſuive ;
Guéris-la, ne la punis pas.

CCXL.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE voudrois bien, mon Seigneur & mon Pere,
Qu'on t'adorât d'eſprit en vérité :
Un adorateur de ce caractere
Seul eſt digne de la Divinité.

L'homme toujours veut ſentir & connoître,
Et ne veut point outrepaſſer ſes ſens :

Te traite-t-il en véritable Maître ?
Où ſeroit-il du nombre des enfans ?

C'eſt le groſſier qu'on veut, & le ſenſible ;
Ce qu'on ne ſent pas eſt illuſion :
Vivre en eſprit leur paroît impoſſible ;
Ils ont horreur de cette région.

Je penſois qu'on verroit dans peu ton regne ;
Depuis longtems tu nous l'avois promis :
Mais, ô malheur qu'il faut que chacun plaigne !
On ne voit régner que tes ennemis.

J'attends en paix l'effet de ta promeſſe ;
Plus tout s'éloigne, & plus j'eſpere en toi :
Tu ſais que pour toi ſeul je m'intéreſſe ;
Aſſujetti ces pécheurs ſous ta loi.

En leur faveur fais un coup mémorable ;
Abats-les afin de les convertir :
Change leur cœur, Bonté toute adorable,
Qu'ils donnent des marques de répentir.

On ne ſauroit laſſer ta patience,
Étant un Dieu tout immuable & ſaint :
Fais, par un châtiment plein de clémence,
Qu'ils te connoiſſent pour leur Souverain.

O toi de qui la Majeſté Suprême
Te fait aimer des Eſprits Bienheureux,
Fais qu'ici-bas on t'adore & qu'on t'aime,
Et qu'on t'y rende gloire comme aux Cieux.

Nous ſommes tous, Seigneur, tes créatures,
Tire donc même louange de tous :
Nos louanges ſont autant d'impoſtures,
Quand nos péchés attirent ton courroux.

Uniſſons-nous à la troupe Angelique,
Afin de te glorifier en Dieu :
L'amour eſt la louange magnifique
Qu'il veut tirer de nous en ce bas lieu.

CCXLI.

Jéſus-Chriſt viendra punir les méchans.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

JE veux chanter un merveilleux cantique
A la louange de mon Souverain,
Et relever ſon pouvoir magnifique :
La force & la juſtice eſt en ſa main.

Je veux faire connoître ſa Sageſſe,
En mille endroits de ce grand Univers,
Exalter ſa gloire avec alégreſſe,
Et la publier encor par mes vers.

Je veux, je veux que la race future
Par des ſaints airs célebre ſon ſaint Nom ;
Je veux faire voir à la créature
Ce qu'on te dois, ô Seigneur juſte & bon.

Il vient bientôt, mais en magnificence ;
Non plus comme un homme foible & ſouffrant,
Non plus ſujet, & dans l'obéiſſance,
Mais comme un victorieux Conquérant.

Il va venir changer toute la terre,
Après en avoir détruit le méchant :
Lui, d'une main qui l'Univers enſerre,
Sera de ſes ennemis triomphant.

On verra ſa Majeſté redoutable
Pour ſes amis ne montrer que douceur :
Pour ce pécheur, cet orgueilleux coupable,
Il ſentira le poids de ſa fureur.

Il verra ce grand Tout ſi reſpectable,
Pour lequel il n'avoit que du mépris,

Qui d'un regard le terraſſe & l'accable :
Qu'il ſera lors & confus & ſurpris !

Cette beauté qui charme tous les Anges,
Et les enleve par un ſaint tranſport,
Cette bonté ſi digne de louanges
Les abimera ſans aucun effort.

Tu l'as haï pendant toute ta vie,
Ce Dieu qui fait le bonheur de ſes Saints ;
Tu verras en lui leur ame ravie,
Dans l'accompliſſement de ſes deſſeins.

Charmés de voir qu'il venge ſon injure,
Ils l'en béniront dans l'éternité ;
Lors qu'accablé d'une peine ſi dure,
Tu maudiras juſqu'à ſon équité.

Que j'aime, ô Dieu, que j'aime ta Juſtice !
Qu'elle ſe venge ſur l'uſurpateur.
J'accepte pour moi-même le ſupplice,
Si de ce nombre ſe trouvoit mon cœur.

CCXLII.

L'amour-propre ſera détruit.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

J'AI fait autrefois un étrange ſonge,
Qui me parut être la vérité :
Je n'y vis point les ſignes du menſonge,
Ni des autres ſonges la vanité.

Je vis un ſerpent ſans queue & ſans tête
Qu'on portoit ainſi qu'en proceſſion ;
Une foule, comme en un jour de fête,
Le ſuivoit avec admiration.

Je dis alors, d'où vient que tout le monde
Suit à l'envi ce monſtre qui fait peur ?
D'où vient cette extravagance profonde ?
Ont-ils perdu l'eſprit avec le cœur ?

Lors on me dit : ce ſerpent admirable,
Qui paroit ſans tête & ſans mouvemens,
Nous fait à tous une playe incurable,
Et plus de mal que les autres ſerpens.

Nous admirons & ſuivons ce prodige :
Sa puiſſance ſurpaſſe le pouvoir
De ces anciens ſerpens dont le preſtige
De leurs maîtres déſignoit le vouloir.

Couvert d'un dais avec magnificence,
Je le voyois conduire en divers lieux ;
Où les peuples redoutant ſa puiſſance,
Se ſoumettoient à lui comme à des Dieux.

Me retournant j'apperçus mon cher Maître,
Que l'on portoit abandonné de tous :
Nous étions une douzaine peut-être,
Qui le ſuivions d'un cœur triſte & jaloux.

Je lui dis : Hélas, Auteur de la vie,
On ſuit celui qui donne à tous la mort ;
La nation ſous ſes loix aſſervie,
Le ſuit avec joie & ſans nul effort :

On ne veut point vivre ſous ton Empire ;
On s'aſſujettit à ton ennemi !
Et ce qui me paroit encor le pire,
On tâche, hélas, d'augmenter ſon crédit !

On te délaiſſe, ô Monarque Suprême !
C'eſt là ce qui m'afflige au dernier point :
Je vois ce mal comme un malheur extrême ;
D'y remédier inutile eſt le ſoin.

J'ai bien connu mon ſonge véritable ;
Cela ne paroit que trop à préſent :
Ce petit nombre d'amis qu'on accable,
Fait voir le grand crédit de ce ſerpent.

O pur amour, un chacun te mépriſe !
C'eſt l'amour-propre qui regne aujourd'hui ;
Cet amour-propre que chacun déguiſe
Du nom de réforme, & de bel eſprit.

Hélas ! Seigneur, gardes-tu ta vengeance
Pour tes enfans, ou pour tes ſerviteurs !
Pour les pécheurs quelle eſt ta patience !
Tu laiſſes vivre en paix ces ſéducteurs.

Sitôt que tes enfans font quelques fautes,
Tu les punis avec ſévérité ;
Tu les jettes, de ton ſein tu les ôtes,
Pour châtier la moindre impureté.

„ Je punis mes enfans ; car je les aime :
„ Pour les autres, j'attends à les punir ;
„ Je veux voir s'ils rentreront en eux-mêmes,
„ Gardant le châtiment pour l'avenir.

„ Adore, adore en ſecret ma Sageſſe ;
„ Et me béni, loin de t'en affliger :
„ Bientôt, bientôt elle ſera maîtreſſe,
„ Bientôt on verra l'Univers changer ".

Tu dis toujours, mon cher Maître, de même
Bientôt, bientôt ; je ne vois rien venir :
„ Ah ! ma fille, ton audace eſt extréme,
„ Sans ton amour je ſaurois t'en punir.

„ Demeure en paix, j'aurai ſoin de ma gloire :
„ On verra bientôt dans tout l'Univers
„ Mon jugement triompher en victoire,
„ Mon nom loué dans mille endroits divers.

CCXLIII.

Venue de Jéſus-Chriſt vers ſon peuple.

AIR ; *Les Triolets.*

DONNEZ-moi cette nation
Qui n'eſt qu'amour, qu'obéiſſance :
J'en conſtruirai votre Sion ;
Donnez-moi cette nation :
Comblez-la de votre onction,
Ils viendront tous en abondance.
Donnez-moi cette nation,
Qui n'eſt qu'amour, qu'obéiſſance.

Fuyez, fuyez, mon cher Époux,
Sur la montagne d'aromates :
Montrez combien vous êtes doux :
Fuyez, fuyez, mon cher Époux.
Ils viendront au-devant de vous,
Ils y viendront, & je m'en flatte :
Fuyez, fuyez, mon cher Époux,
Sur la montagne d'aromates.

Ouvre tes portes, ma Sion,
Pour recevoir le Roi de gloire :
Entre dans la ſoumiſſion ;
Ouvre tes portes, ma Sion :
Tu deviendras ſa nation,
Et le butin de ſa victoire :
Ouvre tes portes, ma Sion,
Pour recevoir le Roi de gloire.

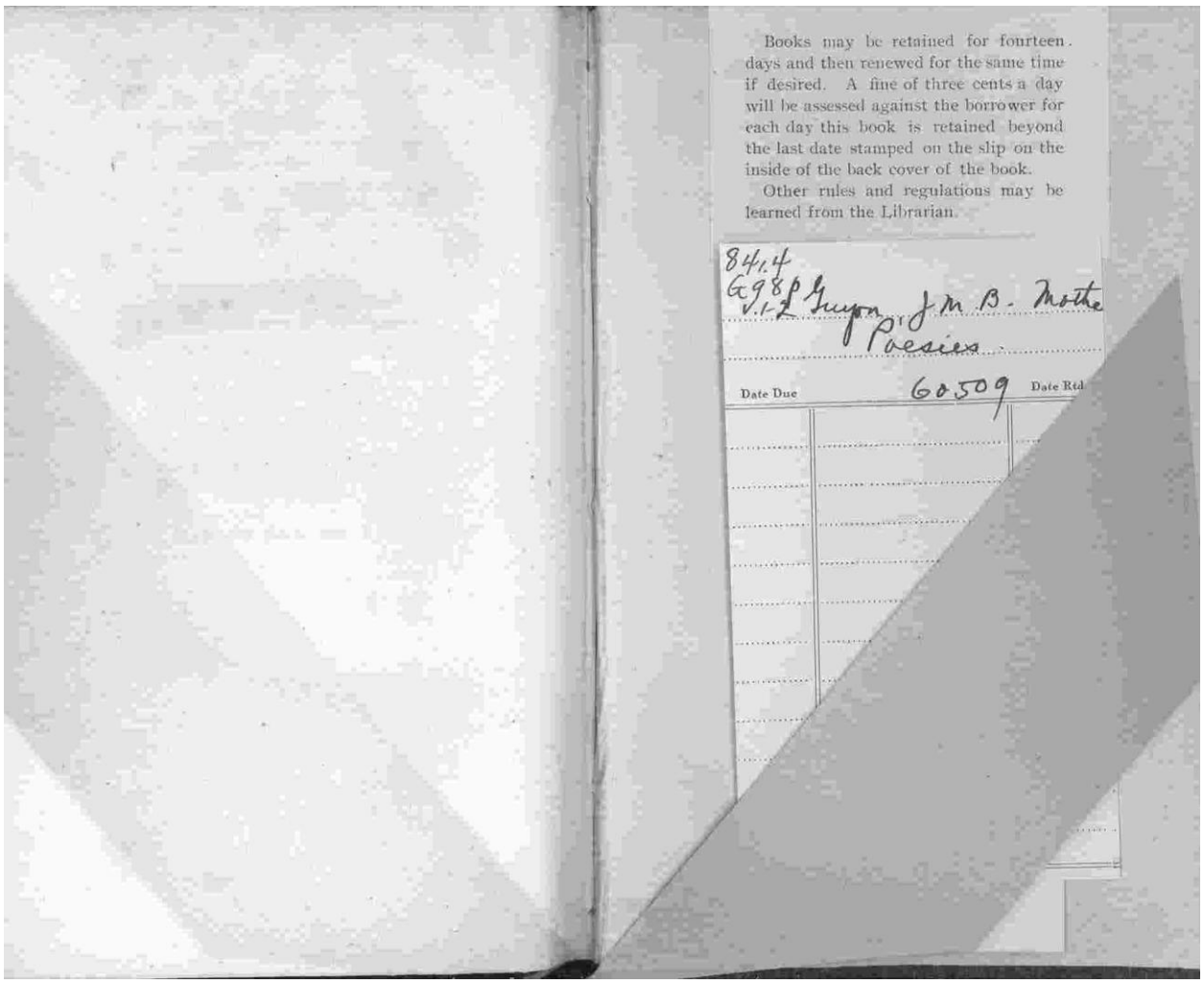
Ouvre tes portes pour ton Roi,
Ouvrez-vous, portes éternelles :
Le Seigneur veut venir chez toi,
Ouvre tes portes pour ton Roi.
C'eſt par l'amour & par la foi

Que vous lui ferez tous fideles :
Ouvre tes portes pour ton Roi,
Ouvrez-vous, portes éternelles.

Quel eſt ce Roi ? me dites-vous :
C'eſt un Dieu tout brillant de gloire,
Quoique meurtri de mille coups :
Quel eſt ce Roi ? me dites-vous.
Cet Agneau ſi ſimple & ſi doux
Eſt le maître de la victoire :
Quel eſt ce Roi ? me dites-vous :
C'eſt un Dieu tout brillant de gloire.

Ouvrez vos portes au Seigneur,
O nation ſimple & fidele :
Venez lui donner votre cœur ;
Ouvrez vos portes au Seigneur :
Il vient à vous comme Sauveur,
Avec ſa bonté paternelle.
Ouvrez vos portes au Seigneur,
O nation ſimple & fidele.

FIN DU SECOND VOLUME.



Books may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day this book is retained beyond the last date stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.

Other rules and regulations may be learned from the Librarian.

84.4
G98p
v.1-2
Guyon, J.M.B. Mothe
Poesies.

Date Due 60509 Date Rtd

OHIO WESLEYAN UNIVERSITY
316230 0031 05028

PQ 1799 .G8 A4 1790 v.3-4
Guyon, Jeanne Marie Bouvier de La Motte, 1648-1717.
Poaesies et cantiques spirituels sur divers

J. P. LACROIX
SPECIAL ALCOVE
OHIO WESLEYAN UNIVERSITY

Ohio Wesleyan University
841.4
G98p
v.3-4
60610
Library.
J. P. Lacroix library

DATE DUE
RENEW BY CALLING [illegible]
Demco No. 62-0549

POESIES

ET

CANTIQUES SPIRITUELS

SUR DIVERS SUJETS

QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,

OU

L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

PAR MADAME J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

TOME III.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

OHIO WESLEYAN UNIVERSITY LIBRARY

POESIES

ET

CANTIQUES SPIRITUELS

SUR DIVERS SUJETS

QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,

OU

L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

PAR MADAME J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

TOME III.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

OHIO WESLEYAN UNIVERSITY LIBRARY

841.4
G98P
v.3

VOL. III. *Cant.* 159.

J'ai chanté de l'Amour en cent & cent façons :
L'Amour revient dans mon idée ;
L'Amour eſt toutes mes leçons ;
D'Amour mon ame eſt poſſédée.

Je ne puis donc parler, je ne puis donc chanter
Si l'Amour ſacré ne m'anime :
L'Amour ſeul a ſçu m'enchanter ;
L'Amour ſe conſacre ma rime.

TABLE
DES CANTIQUES
ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANT. I. *AIMER Dieu dès ſa jeuneſſe.* Pag. 1
II. *Grandeurs de Dieu, inéfables.* 2
III. *Se plaire en la ſeule volonté de Dieu.* 4
IV. *L'homme tombé par ſon orgueil. Jéſus le ſeul exemple à imiter.* 5
V. *Aimer & adorer l'enfant-Dieu.* 7
VI. *On ne peut aimer Jéſus ſans lui reſſembler.* 8
VII. *La vie cachée de Jéſus.* 10
VIII. *Comment atteindre à la vérité pure.* 12
IX. *Ne pas juger ſur les apparences.* 13
X. *La vraie connoiſſance vient de l'amour.* 14
XI. *La longue patience de Dieu envers les hommes d'aprélent.* 16
XII. *Différence de l'état des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre.* 18
XIII. *Vanité des raiſonnemens ſur l'avenir.* 21
XIV. *Docilité & renoncement à ſon propre eſprit.* 24
XV. *Quitter la ſageſſe propre.* 25

60510

XVI. *Bannir la ſcience & la raiſon propre.* 26
XVII. *Amour & petiteſſe d'enfant.* 27
XVIII. *Se mépriſer ſoi-même.* 28
XIX. *Néceſſité & ſûreté du mépris de ſoi.* 29
XX. *Heureux le pauvre d'eſprit.* 32
XXI. *Sur le même ſujet.* 33
XXII. *La fauſſe dévotion.* 34
XXIII. *Les rigueurs de l'amour divin, aimables.* 34
XXIV. *Charité purifiante.* 35
XXV. *Bien de la ſouffrance pure.* 36
XXVI. *Sur le même ſujet.* 37
XXVII. *Martyre d'amour.* 38
XXVIII. *Amour de la Juſtice divine.* 39
XXIX. *Petiteſſe & abandon.* 40
XXX. *Le vrai & le faux abandon.* 41
XXXI. *Abandon dans le froid de l'amour.* 42
XXXII. *Ne pas craindre pour ſoi après s'être donné à Dieu.* 43
XXXIII. *L'abandon fait le bonheur de l'ame.* 44
XXXIV. *Contre la réflexion & le regard ſur ſoi.* 46
XXXV. *L'oubli de ſoi.* 47
XXXVI. *La foi ſans l'abandon chancelle.* 48
XXXVII. *Craindre la défiance dans le déſert de la foi.* 49
XXXVIII. *Lumiere de l'obſcure foi.* 50
XXXIX. *Sûreté de la foi obſcure.* 51
XL. *Amour pur pour Dieu & pour le prochain.* 52
XLI. *Bonheur & fruits de l'amour pur.* 54
XLII. *Le pur amour mépriſe les rigueurs.* 55
XLIII. *Loi du divin amour.* 56
XLIV. *Déſintéreſſement total du pur amour.* 58

XLV. *L'amour nud & ſans jouiſſance.* 60
XLVI. *Poids de l'amour abîmant l'ame en Dieu.* 62
XLVII. *Bonheur de l'ame perdue dans l'amour.* 63
XLVIII. *Ne pas découvrir les ſecrets de l'amour.* 64
XLIX. *L'amour pur condamné par l'amour propre.* 68
L. *Combien l'amour intéreſſé & mercenaire eſt indigne de Dieu.* 70
LI. *Quitter le moi.* 71
LII. *Mort entiere à ſoi.* 72
LIII. *Paix de l'ame mort à ſoi.* 73
LIV. *Heureux néant.* 74
LV. *Sur le même ſujet.* 76
LVI. *Sur le même ſujet.* 77
LVII. *Le divin amour veut notre cœur tout entier.* 78
LVIII. *Les états de Jéſus-Chriſt portés par les ames fidéles : Son Epouſe.* 79
LIX. *L'Enfance ſpirituelle repréſentée par la naturelle.* 82
LX. *L'union avec Dieu ſans milieu.* 83
LXI. *L'union eſſentielle avec Dieu & ſes obſtacles.* 85

SECONDE PARTIE.

Dispositions d'une ame intérieure, selon ses différens états.

LXII. *Malheur de l'ame qui s'éloigne de Dieu.* Pag. 87
LXIII. *L'amour aime la solitude.* 89
LXIV. *Sur le même sujet.* 90
LXV. *Aimer Dieu pour Dieu seul.* 91
LXVI. *Comment l'Amour se fait venger.* 92
LXVII. *Examen & confession de l'ame amante.* 93
LXVIII. *Routes adorables au divin Amour.* 95
LXIX. *Sacrifice dans les vicissitudes du divin Amour.* 97
LXX. *Martyre d'amour.* 101
LXXI. *Veiller à Dieu de cœur pendant la nuit.* 102
LXXII. *Sur le même sujet.* 103
LXXIII. *Sur le même sujet.* 105
LXXIV. *Etat d'une ame qui brûle de l'amour pur.* 107
LXXV. *Sans la mort continuelle point d'amour.* 108
LXXVI. *Secret de l'amour.* 110
LXXVII. *Doux empire de l'amour.* 111
LXXVIII. *L'ame amante qui se voit dominer par l'amour.* 112
LXXIX. *Voies du divin Amour pour détruire le moi.* 114
LXXX. *Vivre en Dieu & en son divin amour.* 116
LXXXI. *L'amour soutien de l'ame dans la mort spirituelle.* 117

LXXXII. *Bonheur de l'ame amante.* Pag. 118
LXXXIII. *Merveilleuses contrariétés qu'on expérimente dans l'amour.* 121
LXXXIV. *Désintéressement d'une ame qui est toute à Dieu.* 123
LXXXV. *Générosité de l'amour divin.* 124
LXXXVI. *L'amour divin sous l'emblême de l'eau, de l'air & du feu.* 127
LXXXVII. *L'Amour surpassant tout sentiment.* 130
LXXXVIII. *Merveilles incompréhensibles de l'amour divin.* 132
LXXXIX. *Dieu exauce le cœur affligé.* 133
XC. *Présence & absence de Dieu en l'ame amante.* 134
XCI. *Abandon à la justice divine.* 135
XCII. *Nécessité du dépouillement.* 137
XCIII. *Aimable cruauté de l'amour divin.* 138
XCIV. *Se plaire dans le martyre de l'amour.* 139
XCV. *Rigueur du pur amour.* 140
XCVI. *Se plaire dans les rigueurs de l'amour.* 141
XCVII. *Goût & amour de la croix.* 143
XCVIII. *L'amour s'accroît par la souffrance.* 145
XCIX. *Fidélité de l'amour dans les souffrances.* 146
C. *L'amour fort au milieu des souffrances.* 148
CI. *L'amour rend la croix légère.* 149
CII. *Sacrifice d'amour.* 151
CIII. *Amour de la souffrance.* 153

CIV. *Le pur amour aime les rigueurs.* 154
CV. *Abandon à la divine Justice dans les épreuves intérieures.* 155
CVI. *Etat d'une ame dans les rigueurs de la purification.* 156
CVII. *Sur le même sujet.* 158
CVIII. *Les souffrances servent à anéantir l'ame.* 160
CIX. *Bonheur d'une ame anéantie.* 162
CX. *Paix d'une ame anéantie au milieu de ses souffrances.* 163
CXI. *Mourir de douleur & d'amour.* 165
CXII. *Renouvellement d'abandon dans le sentiment de ses foiblesses.* 166
CXIII. *Abandon dans les peines intérieures.* 167
CXIV. *Souffrir en enfant.* 168
CXV. *L'ame dénuée se perd en Dieu.* 170
CXVI. *Etat d'une ame amante au fort des épreuves intérieures.* 171
CXVII. *Etat d'une ame anéantie.* 172
CXVIII. *Etat d'une ame abîmée en Dieu.* 173
CXIX. *Ne se réjouir qu'en Dieu.* 175
CXX. *Se perdre en Dieu sans reserve.* 177
CXXI. *La vertu & la sainteté ne se trouvent qu'en Dieu seul.* 178
CXXII. *Abandon & contentement dans les peines.* 180
CXXIII. *Abandon dans l'absence de l'Epoux.* 181
CXXIV. *Plaintes & abandon dans l'absence de l'Amour.* 183
CXXV. *Plainte d'une ame qui éprouve ses miseres.* 184
CXXVI. *L'ame dans la nuit obscure de la foi.* 186

CXXVII. *S'abandonner à la justice & au vouloir de Dieu.* Pag. 188
CXXVIII. *Amour & abandon.* 190
CXXIX. *Bonheur de l'abandon parfait.* 191
CXXX. *Néant & abandon.* 193
CXXXI. *Amour de son néant, & abandon de tout.* 194
CXXXII. *Se plaire dans son propre néant & dans le Tout de Dieu.* 195
CXXXIII. *Abandon dans la perte totale.* 196
CXXXIV. *Sur le même sujet.* 197
CXXXV. *Abandon parfait d'une ame anéantie.* 198
CXXXVI. *Amour, & soupleſſe à la volonté Dieu.* 199
CXXXVII. *Abandon entier.* 200
CXXXVIII. *Sur le même sujet.* 201
CXXXIX. *Se laisser conduire à Dieu & à sa divine Justice.* 202
CXL. *L'amour pur détruit le* moi. 204
CXLI. *Heureuse perte en Dieu.* 206
CXLII. *Vie nouvelle après l'abandon total.* 207
CXLIII. *La petitesse unit à Dieu, quoique le monde l'abhorre.* 208
CXLIV. *L'enfance spirituelle.* 210
CXLV. *Sur le même sujet.* 211
CXLVI. *Sur le même sujet.* 212
CXLVII. *Renoncer à la sagesse humaine pour vivre en enfant.* 214
CXLVIII. *Contre la prudence humaine.* 216
CXLIX. *Présence intime de Jésus & ses effets* 217
CL. *Désir du Ciel.* 218

TROISIEME PARTIE.

Sentimens & transports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CLI. *Constance d'amour.* Pag. 220
CLII. *Désir de mourir à tout.* 222
CLIII. *Vie enfantine d'une ame perdue en Dieu.* 223
CLIV. *Dieu s'aimant lui-même dans l'ame.* 224
CLV. *Heureux séjour de l'amour.* 225
CLVI. *Amour pur insensible.* 228
CLVII. *Paradoxe d'amour.* 229
CLVIII. *Se laisser détruire par l'amour.* 231
CLIX. *L'amour vigoureux aime la Justice & ses rigueurs.* 233
CLX. *Rigueurs aimables de l'amour.* 236
CLXI. *L'amour purifiant le cœur.* 238
CLXII. *L'amour pur aime à souffrir sans récompense.* 240
CLXIII. *Sur le même sujet.* 241
CLXIV. *L'amour est à soi-même sa récompense. Que le régne de Jésus-Christ s'étendra.* 243
CLXV. *Désir de voir Dieu aimé par-tout.* 245
CLXVI. *L'ame amante qui ne respire qu'amour.* 247
CLXVII. *Sentimens d'une ame qui ne vit que d'amour.* 249
CLXVIII. *Que l'amour est tout à l'ame amante.* 253
CLXIX. *Entiere dépendance de l'Esprit divin.* 256
CLXX. *L'amour l'arche de refuge.* 257

CLXXI. *Etat d'enfance spirituelle.* Pag. 259
CLXXII. *Excellence du divin amour.* 260
CLXXIII. *Bonheur d'une ame anéantie.* 262
CLXXIV. *Communications de Dieu à l'ame amante, & des ames pures à d'autres.* 265
CLXXV. *Union en Dieu avec une ame choisie.* 267
CLXXVI. *Qu'une ame Apostolique est bien loin de vouloir dominer.* 268
CLXXVII. *Désir de la mort en une ame consommée & Apostolique.* 270
CLXXVIII. *Ardeur pour inspirer le pur amour malgré les obstacles que l'on y trouve.* 271
CLXXIX. *Appel de Dieu à annoncer le pur amour & l'avénement de son régne.* 274
CLXXX. *L'ame Apostoliqæ sans espérance ni crainte.* 277
CLXXXI. *Dieu aime à cacher son Epouse.* 278
CLXXXII. *Correspondre à Dieu par la petitesse.* 279
CLXXXIII. *Plaintes sur ce que l'amour divin est négligé de tous.* 280
CLXXXIV. *Plaintes sur ce que les instrumens de Dieu sont rejettés des hommes.* 281
CLXXXV. *Zéle pour avancer la gloire de Dieu & son amour. Oppositions qui s'y trouvent.* 283
CLXXXVI. *Ne point s'attacher à l'instrument de Dieu, mais à Dieu qui y est tout.* 284
CLXXXVII. *Croix de la vie Apostolique.* 286
CLXXXVIII. *Sans la souplesse de cœur l'on est incapable de la vérité.* 287
CLXXXIX. *Prieres & soins maternels pour le salut du prochain.* 289
CXC. *Sur le même sujet.* 291

CXCI. *Se ſacrifier pour le prochain.* Pag. 293
CXCII. *Sur le même ſujet.* 294
CXCIII. *Souffrances d'une ame Apoſtolique pour ſes enfans ſpirituels.* 296
CXCIV. *Sur le même ſujet.* 299
CXCV. *Sur le même ſujet.* 302
CXCVI. *Sur le même ſujet.* 303
CXCVII. *S'abandonner en réalité.* 304
CXCVIII. *Plaintes ſur ce que le régne de Dieu tarde tant à venir.* 305
CXCIX. *Malheur & ingratitude des hommes à ne point écouter l'appel de Dieu.* 307
CC. *Douleur d'une ame juſte parmi les pécheurs.* 308
CCI. *Déſirs empreſſés de voir Dieu aimé.* 310
CCII. *Sur le même ſujet.* 312
CCIII. *Sur le même ſujet.* 314
CCIV. *Sur le même ſujet.* 315
CCV. *Que le tems de l'avénement de J. Chriſt eſt bien proche.* 316
CCVI. *Tems déplorables qui précéderont l'avénement de Jéſus-Chriſt.* 318
CCVII. *Vœux pour l'avénement du régne du pur amour.* 320
CCVIII. *Déſir du régne glorieux de Jéſus-Chriſt ſur tous les hommes.* 323
CCIX. *Gémiſſemens & zéle de l'Epouſe pour l'avancement du régne & de la gloire de l'Epoux.* 324

POESIES ET CANTIQUES SPIRITUELS

Sur divers ſujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

Inſtructions pour les ames qui aſpirent à un Intérieur ſolide.

CANTIQUE PREMIER.

Aimer Dieu dès ſa jeuneſſe.

AIR ; *Aimons dans la jeune ſaiſon.*

QUE Dieu dès la jeune ſaiſon
Ait ſeul toute notre tendreſſe !
Nous en faut-il d'autre raiſon
Que le devoir qui nous en preſſe ?
Il eſt la Beauté Suprême,
Et lui ſeul doit nous enflammer ;
Notre cœur ſent aſſez lui-même,
Qu'il n'eſt fait que pour l'aimer.
Ah ! c'eſt le plus grand des malheurs
De n'employer pas ſa jeuneſſe :

Ce Dieu qui forma tous les cœurs,
S'en eſt reſervé la tendreſſe.

Il eſt la Beauté Suprême,
Et lui ſeul doit nous enflammer;
Notre cœur ſent aſſez lui-même,
Qu'il n'eſt fait que pour l'aimer.

Quittons les vains amuſemens;
Et ne travaillons qu'à lui plaire:
Ces devoirs ſi doux, ſi charmans
Sont accompagnés de ſalaire.

Il eſt la Beauté Suprême,
Et lui ſeul doit nous enflammer,
Notre cœur ſent aſſez lui-même
Qu'il n'eſt fait que pour l'aimer.

Quand Dieu ne voudroit rien donner,
Servons-le pour ſon ſeul mérite:
On doit en tout s'abandonner
A ſon adorable conduite.

Il eſt la Beauté Suprême,
Et lui ſeul doit nous enflammer;
Notre cœur ſent aſſez lui-même,
Qu'il n'eſt fait que pour l'aimer.

II.

Grandeurs de Dieu, inéfables.

AIR: *Mon cher troupeau cherchez la plaine.*

DIEU, dont la Sageſſe profonde,
Adorable objet de ma foi,
Régit le Ciel, la terre & l'onde,
Fais-briller tes rayons ſur moi.

Toi dont la Majeſté Suprême
Se fait goûter à tes amans,

Et s'écoulant hors de ſoi-même,
Se communique inceſſamment.

Toi qui n'as beſoin de perſonne;
Et qui fais ſeul tout ton bonheur:
Eſſence autant juſte que bonne,
Vien remplir le fond de mon cœur.

Etre ſuffiſant à toi-même,
De qui les autres ſont produits;
Quoique ta grandeur ſoit ſuprême,
Tu t'abaiſſes vers tes amis.

Etre pur, & communicable
Sans beſoin de ſortir de ſoi;
Autant ſaint & grand qu'immuable,
Vien te communiquer à moi.

Divin poſſeſſeur de mon ame,
Eſprit dans mon eſprit enclos,
Du feu de ta céleſte flamme
Vien, conſume au-dedans mes os.

Etant extrémement intime,
Tu parois dans les plus bas lieux
Lorſqu'on te penſe plus ſublime
Que n'eſt haut le plus haut des Cieux.

Immenſe Dieu, Grande Nature,
Qu'afin de pouvoir rencontrer
Du ſein d'aucune créature
Il ne faut ſortir ni rentrer.

Etre d'une immuable eſſence;
Cercle ſans principe & ſans bout,
Qui n'a point de circonférence,
Son centre ſe trouvant par-tout.

Dieu, tout abîme & tout myſtere,
Dont le ténébreux monument
D'une inacceſſible lumiere,
Lui ſert comme de logement;

Lumineux en mon ignorance :
Je paſſerois pour indiſcret,
Si j'oſois rompre le ſilence
Pour en découvrir le ſecret.

III.

Se plaire en la ſeule volonté de Dieu.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

QUE tout s'abîme & ſe confonde,
Le feu, le Ciel, la terre & l'onde;
Et rentre en ſon premier cahos :
Je ne pourrois avoir aucune peine
De tout ce que fait le Très-haut;
Je trouve un aſſuré repos
En ſa volonté ſouveraine.

Qu'il édifie, ou qu'il renverſe :
Rien d'ici bas ne m'intéreſſe;
Tout me paroit indifférent :
Son honneur, ſa gloire eſt l'unique choſe
Qui fait tout mon contentement;
Et c'eſt le but très-éminent
Que mon chaſte amour ſe propoſe.

Tout le reſte n'eſt qu'impoſture,
Amuſement de la nature,
Qui nous fait craindre l'avenir :
Au lieu d'en remplir toujours notre idée,
Ne ſongeons plus qu'à le bénir;
Une choſe qui doit finir
Ne vaut pas d'être regardée.

Adorons ſa grandeur immenſe,
Révérons ſa toute-puiſſance,
Et reſtons dans notre néant;
C'eſt ce qui doit occuper toute l'ame :

Le reſte doit-il ſeulement
Amuſer le cœur un moment,
Lui qui doit brûler de ſa flamme.

L'homme plein de choſes frivoles
Ne peut écouter tes paroles;
Il s'en feroit un embarras :
Ah! donne-lui l'eſprit d'intelligence,
Qu'il ſe quitte & ſuive tes pas
Juſques au jour de ſon trépas;
Et vive ſous ta dépendance.

IV.

L'homme tombé par ſon orgueil. Jéſus le ſeul exemple à imiter.

AIR : *La paix & la ſolitude.*

JE ne ſuis rien que foibleſſe,
Qu'impuiſſance & pauvreté;
Je connois dans ma baſſeſſe
La ſuprême Vérité :
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Il eſt pur, ſaint, adorable;
Seul digne de notre cœur;
Juſte, puiſſant, immuable
Il mérite tout honneur :
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Sa grandeur n'a point de borne,
Ni ſon pouvoir limité;
Sa juſtice eſt toute bonne,
Et très-juſte eſt ſa bonté :
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Il eſt ſeul eſprit & vie;
Il anime les humains,
Que ſa puiſſance infinie
Forma jadis de ſes mains:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Mais l'homme loin de comprendre
Qu'il devoit tout à ſon Dieu,
Qui l'avoit formé de cendre
Et fait Roi dans ce bas lieu!
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Par ſon orgueil il l'offenſe,
Voulant être comme lui;
Par ſa déſobéiſſance
Au Diable il s'aſſujettit:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Qu'a fait le Sauveur du monde?
Il vient par l'humilité
Guérir la plaie profonde
Qu'avoit fait la vanité:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Pour que l'homme lui reſſemble,
Il voulut lui reſſembler;
Il nous montre à tous l'exemple
Que nous devons imiter:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Si tu veux être ſemblable,
Ainſi qu'Adam, au Très-haut,
Suis ce modele adorable;
C'eſt là l'orgueil ſans défaut:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Il vient dans la petiteſſe;
Et tu voudrois être grand;
Il n'aime que la baſſeſſe;
Et tu veux l'élévement:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Il a choiſi la ſouffrance;
Tu te livres aux plaiſirs:
Il aime l'obéiſſance;
Tu ſatisfaits tes déſirs:
Dieu ſeul eſt grand,
Et moi je ſuis un néant.

Choiſi-donc la dépendance,
La foibleſſe, la douleur;
Laiſſe toute autre ſcience
Que d'imiter le Sauveur:
Reſte en ton RIEN;
C'eſt là que tu ſeras bien.

V.

Aimer & adorer l'Enfant-Dieu.

AIR: *Songes agréables.*

MON cher petit Maitre,
Adorable Époux,
Ah! daigne renaître
Au cœur de nous tous;
Divin Enfant,
Que j'adore en aimant.

Enfant, mes délices,
Je n'aime que toi:
C'eſt un exercice
Bien doux à ma foi,
Divin Enfant
Qu'adorer en aimant.

Donne-nous ces graces,
Mon petit Sauveur,
Toujours efficaces
Quoique ſans douceur ;
Qui font ſouffrir,
Se quitter & mourir.

Se haïr ſoi-même
De cœur & d'effet ;
Ce qui fait qu'on t'aime
D'un amour parfait,
Qu'on ſuit ta loi
Dans une aveugle foi.

Que la petiteſſe,
La ſincérité,
La foi, la ſoupleſſe
Pour ta vérité
Serve aujourd'hui
De lumiere & d'appui.

Que la dépendance
De ta volonté,
La paix, la ſouffrance
Et la pauvreté
Soit du Sauveur
La plus douce faveur.

VI.

On ne peut aimer Jéſus ſans lui reſſembler.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

QUE ceux qui n'aiment pas Jéſus,
Méritent de ſupplices !
Tout ce qu'ils font eſt ſuperflus ;
Nuls ſont leurs ſacrifices :
L'amour donne à tout la valeur ;
C'eſt le tréſor de notre cœur.

Vous me dites que vous l'aimez ;
Et je vois le contraire :
Vous voulez, vous vous eſtimez ;
Je ne vous vois rien faire
Pour lui témoigner votre amour :
Faites-vous ainſi votre cour ?

Il eſt ſimple, il s'anéantit ;
Et vous aimez la gloire :
Vous êtes grand ; il eſt petit :
Quelle eſt donc ſa victoire !
Peut-on, lui reſſemblant ſi peu,
Se dire brûler de ſon feu.

Celui qu'on aime, aſſurément
Veut de la reſſemblance ;
Il ne connoît point un amant
Digne de bienveillance,
S'il ne travaille à l'imiter,
A lui plaire, à le contenter.

L'amour, en uniſſant les cœurs,
Unit auſſi les ames :
Nous tâchons de former nos mœurs
Sur l'objet de nos flammes ;
Mêmes vouloirs, mêmes déſirs,
Mêmes biens, mêmes déplaiſirs.

Vous voulez de Jéſus les biens,
Et fuyez ſa ſouffrance :
Vous vous piquez d'être Chrétiens ;
Prenons une balance
Pour peſer les biens & les maux,
Votre amour ſe trouve en défaut.

Chez lui je ne vois que tourment ;
Chez vous délicateſſes :
Lui mépriſé, pauvre & ſouffrant ;
Vous aimant les richeſſes,
La balance demeure en-bas,
Votre amour ne l'ébranle pas.

Vous avez tous différens poids,
Différentes meſures ;
Vous avez fait un mauvais choix,
Vous ſuivez la nature :
Le poids d'amour eſt le meilleur,
C'eſt lui ſeul qui peſe le cœur.

VII.

La vie cachée de Jéſus.

AIR : *Si vous me permettez de vous voir à toute heure.*

ENSEIGNEZ à mon cœur, mon Jéſus ! je vous prie,
Tout ce que vous faiſiez dans le ſein de Marie,
Et ce qui ſe paſſa dedans ſon chaſte cœur,
Lorſqu'elle vit en ſoi ſon Fils & ſon Sauveur.

„ D'un cœur plein de reſpect je contemplois mon
„ Pere ;
„ Et j'étois adoré ſans ceſſe de ma Mere :
„ En m'anéantiſſant ſous le poids des grandeurs,
„ Je me ſacrifiois pour ſauver les pécheurs ".

Que faiſiez-vous caché ſur du foin dans l'étable ?
Que vous m'y paroiſſez charmant & adorable !
„ Je m'aſſujettiſſois au foible des enfans,
„ Quoique je fuſſe Dieu & Seigneur tout-puiſſant ".

Faut-il, pour honorer ſur terre votre enfance,
Vivre dans l'abandon & dans l'indifférence ;
Et que l'eſprit de foi, d'une ſimple oraiſon
Faſſe ceſſer en moi toute occupation ?

„ Sachez, ma chere ſœur ! que dedans mon enfance
„ Je ne ſortis jamais de ce profond ſilence,
„ Que j'enſeignai d'abord aux Rois & aux Paſteurs ;
„ J'en fis, en les voyant, de vrais adorateurs.

„ D'un langage muet je ſçus bien les inſtruire,
„ Et dedans mes états d'abord les introduire ;

„ Enſorte que, remplis de la plus pure foi,
„ En voyant un Enfant, ils adoroient un Roi ".

Jéſus ! que faiſiez-vous dans la vie cachée,
Pleine de pauvreté, & ſi fort détachée ?
„ J'étois inceſſamment en contemplation,
„ M'abandonnant à Dieu ſuivant ſa motion ".

Quoi donc ! divin Enfant ! une ſi belle vie
Ne fut que d'oraiſon & d'abandon remplie !
„ Durant un ſi longtems mon occupation
„ Ne fut que d'obéir & de faire oraiſon.

„ Au-dedans j'apprenois ce que vouloit mon Pere ;
„ Dehors je recevois les ordres de ma Mere,
„ Comme ſi j'euſſe été un enfant ignorant,
„ J'étois à mes parens toujours obéiſſant.

„ Je voulois, chere Sœur ! à mes enfans apprendre
„ Que le double devoir qu'un Chrétien me doit
„ rendre,
„ C'eſt de ſacrifier ſon cœur par l'oraiſon,
„ D'immoler ſon eſprit par la ſoumiſſion.

„ Sacrifier l'eſprit par ſon obéiſſance,
„ En m'immolant ſon cœur par la correſpondance ;
„ A tout ce que ſon Dieu pourroit de lui vouloir,
„ Se laiſſant gouverner par ſon divin pouvoir.

„ Ce fut, ma chere Sœur, l'unique ſacrifice
„ Que je fis en vivant, & mon ſeul exercice,
„ Qui ne ſe termina que par le ſeul inſtant
„ Qui me vit expirer ; j'obéis en mourant ".

Ainſi, mon cher Époux ! ce double ſacrifice
Eſt ce qui fait en nous votre plus grand délice
De l'eſprit par la foi, du cœur par ſon amour ;
Et c'eſt ce qui rend l'homme heureux en ce ſéjour.

VIII.

Comment atteindre à la vérité pure.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O QUE la Vérité nous paroît dure !
On ne ſauroit ſupporter ſa clarté :
Pour ſe flatter on aime l'impoſture :
On craint, on hait, on fuit la vérité.

O vérité, que j'aime, & que j'adore !
Fais-toi, fais-toi des cœurs dignes de toi :
Quiconque aime le menſonge, l'abhorre ;
Pour être vrai, l'on doit quitter le MOI.

O Vérité, pure & ſimple lumiere !
Toi qui n'as plus d'éclats ni de brillans ;
Te découvrant en la ſource premiere,
Tu ſurpaſſes la raiſon & les ſens.

Les objets purs & ſimples à la vue
Paroiſſent réellement ce qu'ils ſont :
Par toi, Vérité ſi pure & ſi nue,
On eſt exemt de toute illuſion.

Tant que notre ame veut être épargnée,
On ne peut atteindre la Vérité :
La Vérité d'amour accompagnée
Se trouve en Dieu réduite en unité.

La foi, l'amour, & l'eſpérance nue
Ne ſont plus qu'un dans l'Etre Original :
La Vérité qui les a ſoutenue,
Ne ſe diſcerne plus : tout eſt égal.

Il faut avant cette unité parfaite
Que nous voyions juſqu'au moindre défaut :
On y parvient par l'entiere défaite
Du MOI : c'eſt lorſqu'on connoit le Très-haut.

Voir Dieu ſeul ſaint, nous la même miſere ;
Très-contents de le voir TOUT, & nous RIEN ;
C'eſt le vrai, c'eſt l'unique caractere
Qui transforme dans le Souverain Bien.

Depuis longtems je le dis, je le chante ;
A force de le dire j'en ſuis las :
Seigneur, en toi ſeul je mets mon attente :
Tu peux ſeul leur faire doubler le pas.

On marche un tems, on s'arrête de même ;
Souvent on reprend ſon premier chemin :
Je vois par-tout une inconſtance extrême ;
Ce qu'on veut, on le craint le lendemain.

La voile au vent on voit un grand navire
Courir en pleine mer rapidement :
Incontinent on le voit qui revire,
Sans pouvoir avancer même un inſtant.

Changeant de route le vent eſt contraire ;
Loin de ſervir, il nuit étrangement :
C'eſt ce que je vois, ô Dieu, ſouvent faire
A qui ſe vante d'être ton amant.

IX.

Ne pas juger ſur les apparences.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

AH que l'homme eſt heureux quand il ne prétend rien !
Tout ſe tourne à ſon avantage :
Le mal qu'on lui fait change en bien,
Et devient un heureux partage.

Tout nous paroit obſcur tant qu'on vit ici-bas :
Mais, Seigneur, devant ta lumiere
Ce dont le monde faiſoit cas,
Ne paroit que vile pouſſiere.

Il eſt peu de vertu bien ſolide à préſent ;
Un faſte abuſe tout le monde :
C'eſt un fantôme décevant :
O que ta Sageſſe eſt profonde !

Souvent l'homme haï & mépriſé de tous,
Eſt l'objet de tes complaiſances :
Ah ! que nous ſommes de grands foux
De juger ſur les apparences !

Je regarde de loin un homme ſans crédit,
Que chacun fuit, & qu'on mépriſe :
L'autre eſt un Saint, à ce qu'on dit,
D'autant plus Saint, qu'il ſe déguiſe.

Celui-ci te déplaît, ô Seigneur tout-puiſſant !
Que le premier t'eſt agréable !
Celui-ci toujours ſéduiſant,
Paroît devant tous eſtimable.

Le jour viendra bientôt où tu nous feras voir
L'aveuglement de ce qu'on penſe :
L'humble, ſans ſe faire valoir,
Te veut ſeul pour ſa récompenſe.

O que dans ce grand jour nous ſerons tous ſurpris !
En rejettant ce qu'on eſtime,
Tu rendras au pauvre le prix
D'une vertu la plus ſublime.

X.

La vraie connoiſſance vient de l'amour.

AIR : *Mon cher troupeau.*

LA plus parfaite connoiſſance
Ne peut venir que de l'amour :
Que profonde eſt notre ignorance
Sans l'amour, dans ce bas ſéjour !

Je ne connois Dieu ni moi-même ;
Il eſt tout, & je ne ſuis rien :
Sa gloire & ſa grandeur ſuprême
Eſt ce qui me ſert de ſoutien.

Attribuant tout à mon Maître,
Je mépriſe encor plus le MOI :
Lors je commence à le connoître,
Et j'entre dans l'obſcure foi.

Si je m'attribue une choſe,
Je la dérobe au Souverain :
Si d'un bien je me dis la cauſe,
Qu'il me foudroie de ſa main.

Si l'amour ne conduit lui-même,
On s'égare à chaque moment :
Le cœur qui fait bien comme on aime
A lui ſe livre entierement.

Plus il aime, moins l'ignorance
Eſt profonde dans ſon eſprit :
Car l'amour pur eſt la ſcience
Qui nous unit à Jéſus-Chriſt.

Par le Fils on connoît le Pere ;
La connoiſſance accroît l'amour :
L'amour eſt un ſecret myſtere,
Qui le fait connoître à ſon tour.

Plus je connois Dieu, plus je l'aime ;
Plus je me vois, plus je me hais :
Chez moi c'eſt la miſere même,
En Dieu le parfait & le vrai.

La connoiſſance de ſoi-même
Produit un grand mépris de ſoi :
Plus je connois Dieu, plus je l'aime ;
Et je le connois par la foi.

Plus je l'aime, ma foi redouble ;
Je remarque en lui tous les biens :
Mais un regard vers moi me trouble ;
Par là j'augmente mes liens.

Sans jamais détourner ma vue,
Mon Seigneur; de votre beauté,
Je veux m'abimer dans la nue
Qui couvre votre Sainteté.

XI.

La longue patience de Dieu envers les hommes d'à préſent.

AIR : *Les Folies d'Eſpagne :* ou, *Un tendre amour toujours nous inquiète.*

Vous puniſſiez jadis le moindre crime,
Seigneur! avec une extréme rigueur:
A préſent vous ſouffrez comme victime;
Et vous laiſſez triompher le pécheur.

Vous perdites les uns par le déluge,
D'autres dévorés d'un terreſtre feu,
Le pécheur ne trouvant aucun refuge
Sitôt qu'il avoit offenſé ſon Dieu.

Le frere armé ſouvent contre ſon frere,
Pour appaiſer par là votre courroux,
Étoit beni quand ſa main meurtriere
N'épargnoit pas les objets les plus doux.

Mais à préſent diſſimulant nos crimes,
Vous paroiſſez inſenſible à nos maux;
Sitôt qu'on vous préſente des victimes,
Vous recevez nos plus légers travaux.

Que cette conduite paroît étrange!
Je n'en ſaurois pénétrer la raiſon:
A vos vouloirs ma volonté ſe range;
Mais je n'oſe y faire d'attention.

Pourquoi ſouffrir des hommes l'inſolence?
Pourquoi ces crimes ſont-ils impunis?

On

On oſe inſulter votre patience!
Vous laiſſez en paix tous vos ennemis!

Si vous faiſiez quelque coup mémorable
La crainte s'empareroit de leur cœur:
Le châtiment rend la crainte durable;
On tremble ayant éprouvé ſa rigueur.

„ Tu ne connois pas ce qui peut me plaire,
„ Quand tu voudrois émouvoir ma fureur.
„ C'eſt la crainte, qui fait le mercenaire:
„ A préſent je veux de l'homme le cœur.

„ Si je t'ai paru changer de conduite
„ C'eſt que je veux de l'homme tout l'amour;
„ Et qu'il marche librement à ma ſuite,
„ Sans ſur ſes intérêts faire un retour.

„ Je veux des enfans, non des mercenaires,
„ Qui ne veuillent que mon divin vouloir;
„ Qui ne craignent châtiment ni colere,
„ Seulement de manquer à leur devoir.

„ Lorſque je ſuis aimé de cette ſorte,
„ Je me ris des complots de ces méchans:
„ Si ma patience paroît trop forte,
„ Je ſaurois bien punir ces inſolens.

„ A mes enfans je ne pardonne guere;
„ J'aime à leur voir ſupporter la douleur:
„ Si je leur parois quelquefois ſévere,
„ C'eſt afin de mieux épurer leur cœur.

„ Je veux qu'ils ſoient tout à moi ſans partage,
„ Préférant aux plaiſirs le châtiment;
„ Qu'ils ne cherchent point leur propre avantage,
„ Mais ma gloire & mon plaiſir ſeulement.

„ J'aime plus un enfant que cent mille hommes;
„ Sur les enfans je repoſe mon cœur".
Divin Amour! dans le ſiecle où nous ſommes
Avez-vous un enfant, un ſerviteur?

„ J'ai quelques ſerviteurs encore au monde :
„ Pour mes enfans, on ne les connoit pas :
„ Cachés en moi, ma ſageſſe profonde
„ Les couvre mieux en les tenant bien bas.

XII.

Différence de l'état des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe.*

LORSQUE mon cœur goûtoit la plus ſolide paix,
L'amertume la plus amére
A lancé ſur moi tous ſes traits,
Et m'a reduit dans la miſére.

Eſt-ce ainſi, mon Seigneur que tu traites les tiens!
Que feras-tu donc au coupable ?
Tes amis ſont dans les liens ;
Leur douleur eſt inſupportable.

On voit en mille endroits les méchans proſpérer ;
Ils ne ſentent point d'infortune :
Tout ce qu'ils oſent eſpérer,
Ils l'ont ; rien ne les importune.

Tu les gardes, mon Dieu, juſques au dernier jour :
Qu'ils ſentiront lors ta colere !
Dans ce tems les bons à leur tour
Te verront à leur vœux proſpere.

Ta conduite, Seigneur, eſt pleine d'équité ;
Tu nous afflige en cette vie :
Du méchant la proſpérité
De ſon châtiment eſt ſuivie.

Les tiens ſont malheureux par un contraire effet :
Mais ce n'eſt que dans l'apparence :

En toi leur bonheur eſt parfait ;
Il ſurpaſſe leur eſpérance.

Plus ils te ſont amis, & plus tu les punis ;
Mais les châtiant en vrai pere,
Pour te les rendre plus unis,
Tu les arraches de la terre.

Tu tournes tout contre eux pour épurer leur foi :
Voyant que tous leur ſont la guerre,
Ils ſe rangent auprès de toi ;
Et leur cœur en toi ſeul eſpére.

O divin artiſan de nos afflictions,
Doux auteur de notre amertume !
La douleur apprend tes leçons ;
Notre amour par elle s'allume.

Qui le croiroit, Seigneur, qu'une amere douleur
Fit une ſavoureuſe braiſe !
L'amour tourne tout en douceur ;
Dans la peine on vit à ſon aiſe.

C'eſt un ſecret divin, ignoré des pécheurs ;
Bien goûté de l'ame amoureuſe :
Elle ſe plaît dans les douleurs,
Et ſon tourment la rend heureuſe.

Dans le commencement la peine ôte la paix :
La douleur redevient tranquille ;
Et les hommes les plus parfaits
L'ont choiſi pour leur domicile.

Plus l'homme eſt avancé dans la perfection,
Plus la croix devient ſes délices :
La plus amere affliction
Eſt ſon repos, non ſes ſupplices.

C'eſt ainſi que mon Dieu conduit tous ſes Enfans ;
La douleur eſt leur récompenſe :
Il attend dans un autre tems
A leur en donner une immenſe.

Peut-on appeller mal ce qui cauſe tout bien ?
Leur goût plein de délicateſſe,

Ne connoit ni n'eſtime rien
Que cet ordre de la Sageſſe.

L'homme ſous ſa grandeur leur paroît malheureux :
Plus malheureux dans ſa richeſſe,
Il eſt ſombre, il eſt envieux,
Il ne ſent qu'ennui que triſteſſe.

Mais le cœur amoureux ſuccombant ſous le poids
Des maux dont le puiſſant l'accable,
Ne feroit pas un autre choix :
Il eſt content ; lui miſérable.

L'amertume autrefois le ſurprit dans la paix ;
La douleur troubla lors ſon ame :
La douleur lui rend pour jamais
Cette paix épurant ſa flamme.

Que la paix des pécheurs eſt un trouble accablant !
La douleur du juſte eſt tranquille :
Elle lui ſert de fondement ;
Et le repos eſt ſon aſile.

Chacun eſt occupé, rempli d'émotion,
Cherchant quelque nouvelle peine,
Pour l'accabler d'affliction :
Cependant ſon ame eſt ſereine.

Il voit autour de ſoi la troupe des méchans,
Pour l'accabler s'il eſt poſſible :
Il ſouffre leurs empreſſemens ;
Et ſon cœur eſt toujours paiſible.

Il ſouffre avec Jéſus ; & c'eſt tout ſon bonheur :
Il y fait conſiſter ſa gloire :
Par ſon mépris, ſon déshonneur
En lui Jéſus a la victoire.

Au milieu des braſiers, & couronné des feux,
Il eſt aſſis comme en un trône :
O qu'il s'y trouve glorieux !
Rien ne l'embarraſſe ou l'étonne.

Il connoit bien alors que les feux de l'amour
Ont plus d'ardeur que cette braiſe :

Pécheur tu le verras un jour,
Toi malheureux, lui fort à l'aiſe.

Tu feras dans des feux qui ne finiront pas ;
Lui rempli de ſaintes délices :
Tant de gémiſſemens, hélas !
Ne finiront pas tes ſupplices.

XIII.

Vanité des raiſonnemens ſur l'avenir.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

JE ne pénétre point dans les tems à venir ;
J'adore ta toute-puiſſance :
En un inſtant tu peux punir,
Et montrer ton indépendance.

Tu te ris en ſecret de nos raiſonnemens :
L'homme juge ſur des principes
Qui ne roulent que ſur ſes ſens,
Quand l'avenir il anticipe.

Plus tout lui paroît loin ; & plus je crois le voir :
Un moment détruit & renverſe ;
Un ſeul eſſai de ton pouvoir
Démonte ſa fauſſe ſageſſe.

Plus tout paroît détruit, preſque déſeſpéré,
Plus proche on croit notre ruine ;
C'eſt lorſque j'étois aſſuré,
Comptant ſur la bonté divine.

Plus tout eſt aſſuré, plus chacun s'applaudit ;
Plus je vois le mal qui s'avance :
Et plus un homme a de crédit,
Plus il me paroît ſans défenſe.

Quand je vois dans l'État un pouvoir affermi,
J'attends un revers de fortune :

Dieu ſe ſert d'amis, d'ennemis ;
En ſa main toute route eſt une.

On juge l'avenir ſouvent ſur le paſſé :
Dieu céde à notre politique,
A ce que croira l'inſenſé
Qui de raiſonnement ſe pique.

Je me moque en ſecret de tous ſes vains diſcours ;
J'adore ta haute Sageſſe,
Qui du crime arrête le cours,
Faiſant qu'en un moment tout ceſſe.

Un homme mépriſé devient un Souverain ;
Pour celui qui prétendoit l'être,
Alors par un coup de ta main
Son ſujet redevient ſon maître.

Les plus ſéditieux s'appaiſent à l'inſtant
Comme des vagues mutinées ;
Celles qui prenoient le devant,
Par les autres ſont dévancées.

Un peuple mutiné au fort de ſa chaleur
Change bien ſouvent de langage,
Lorſqu'on lui parle avec vigueur,
Et qu'il croit voir ſon avantage.

Rien n'eſt ſtable ici bas, & tant d'événemens
Font voir chaque jour le contraire ;
Car malgré nos entêtemens
On connoît la Cauſe Premiere.

Dieu fait ce qui lui plaît : que grand eſt ſon pouvoir !
Non, ſa main n'eſt point raccourcie :
Ah ! qu'il le fera bientôt voir
A l'homme vain qui s'en défie !

Quand tout ſeroit détruit, il le va rétablir,
Détruiſant ce que font les hommes :
Il le va faire rebâtir,
Et dans peu tout changer de forme.

Attendons à juger ces grands événemens,
Qui ne ſont rien pour ſa Sageſſe ;

C'eſt comme certain coup de vent
Qui les plus hauts cédres renverſe.

On voit un petit ver ſe tenir à l'abri,
Et n'appréhender point l'orage.
Je ne craindrai aucun débris,
Si mon cœur eſt ſimple & non ſage.

Que je ſuis ſûrement, quand je ſuis bien petit !
Si je ne léve pas la tête,
Je ne crains l'homme ni ſon bruit,
Ni la foudre, ni la tempête.

On eſt ſouvent battu quand on veut être grand,
On eſt renverſé ſur la terre :
Le petit évite le vent,
Et s'enfonce dans la pouſſiere.

J'aime mieux être foible, abaiſſé, bien petit
Que de m'élever juſqu'aux nues :
Bienheureux le pauvre d'eſprit
Que ſon humilité dénue !

Oubliant le paſſé il s'attache au préſent,
Sans penſer à ce qui doit ſuivre :
Il eſt ainſi toujours content ;
Autrement on ne ſait pas vivre.

Toujours prévoir, ranger ; on ſe fait un chagrin
De ce qui n'eſt que dans l'idée :
On change dès le lendemain ;
D'autre objet l'ame eſt poſſédée.

Ce qu'on craint aujourd'hui, ſe cherche avec ardeur ;
On haiſſoit ce qu'on déſire :
C'eſt là l'inconſtance d'un cœur
Qui fait lui-même ſon martyre.

Laiſſons au Tout-puiſſant de régler notre ſort,
Comme celui de ce grand monde :
Qu'il le renverſe avec effort,
Ou que l'eau de nouveau l'inonde.

Tout ce qu'il fait eſt bon, il le faut recevoir;
Chaque jour ſuffit à nos peines:
Tout ce que nous voulons prévoir,
Sont des choſes trop incertaines.
Je m'abandonne à toi, Monarque tout-puiſſant;
Qu'avec moi le monde périſſe:
Je n'en ferai pas moins content;
Car je me plais dans ta juſtice.

XIV.

Docilité & renoncement à ſon propre eſprit.

AIR: *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſon.*

Vous m'avez demandé de vous faire des vers,
Enfant que je porte en mon ame:
Plût à Dieu que tout l'Univers
Brûlat de votre même flamme!
Votre cœur eſt rempli d'une docilité
Qui me ravit & qui m'enchante:
Votre eſprit plein de vérité
La trouve adorable & touchante.
Je vous trouve un défaut; c'eſt l'arrêt de l'eſprit:
Il faut vous renoncer ſans ceſſe:
Cédez ſans peine & ſans dépit;
C'eſt où git la vraie ſageſſe.
Dans la guerre de l'homme on gagne le deſſus
En détruiſant ſon adverſaire;
Mais dans la guerre de Jéſus
Qui céde, gagne & fait lui plaire.
O mon très-cher Enfant! ſoyez ſimple & petit,
Oubliez donc tout & vous-même:
Quand vous quittez le propre eſprit,
Vous attirez l'Être Suprême.

Il faut peu de diſcours, mais bien ſavoir aimer;
L'Amour s'explique avec ſilence:
Cachons qu'il a ſçu nous charmer;
Montrons en tout l'obéiſſance.

XV.

Quitter la ſageſſe propre.

AIR: *La bergere Nanette.*

Mon Enfant, je vous aime,
Et vous aimerois mieux,
Si vous quittant vous-même,
Éloigné de vos yeux
Et de la propre ſageſſe,
Votre maitreſſe,
Vous deveniez petit,
Sans force & ſans crédit.
Vous avez la lumiere
Et le diſcernement;
Mais cela ne ſert gueres
Sans trouver le néant:
Mon Enfant, daignez me croire,
Laiſſez la gloire
De la propre raiſon;
Et vous deviendrez bon.
La bonté dont je parle,
N'a rien qui rende grand:
Vous ſeriez dans la ſalle
Du Seigneur tout-puiſſant,
Si vous ſaviez de l'enfance
La douce aiſance,
Et le ſacré repos
Qui coule dans ſes os.

Tu n'ès point fainéantiſe,
Repos plein de douceur!
Ta largeur, ta franchiſe
Étendent notre cœur:
Alors le Vouloir Supréme,
En ce qu'il aime,
Répand abondamment
Sa grace en ce néant.

XVI.

Bannir la ſcience & la raiſon propre.

AIR: *Changez, ingrat, changez; je n'en puis faire autant.*

VOUS voulez, mon Enfant, que je faſſe des vers,
Vous voulez que je vous explique ma penſée:
Votre raiſon eſt à l'envers,
La ſcience l'a renverſée.

Mais ſi vous voulez bien ſuivre l'eſprit de foi,
Vivre de charité, d'abandon, d'eſpérance,
Quitter l'amour-propre & le moi;
Vous aurez de Dieu la ſcience.

L'amour ſacré détruit notre propre raiſon;
Dieu veut qu'on la ſoumette à la raiſon ſupréme:
C'eſt le propre de l'Oraiſon,
D'aſſujettir à ce qu'on aime.

Si vous ſavez aimer, vous ſaurez obéir;
Sans la ſoumiſſion vous ne pouvez rien faire:
Il faut la ſcience bannir;
Aimer & ſouffrir pour me plaire.

XVII.

Amour & petiteſſe d'enfant.

AIR: *Hélas, Brunette, mes amours!*

JE ne puis parler que d'amour,
O mon cher petit Frere!
Aimez purement ſans retour,
Si vous voulez me plaire:
Que la raiſon demeure à part,
Qu'à rien elle ne prenne part.

Ce qui me fait fronder ſi fort
Contre votre ſageſſe,
Eſt qu'elle s'oppoſe à la mort
Comme à la petiteſſe.
Si bon N. devenoit enfant,
Que mon Maître en ſeroit content!

La prudence habite chez lui
Comme dans ſon domaine;
Elle eſt ſa force & ſon appui:
La Bonté Souveraine
Voudroit bien le rendre petit;
Mais ce n'eſt pas ſon appetit.

Il trouve cent fois plus de goût
Pour être eſtimé ſage.
Petit Maître, qu'en dites-vous?
Le vilain perſonnage!
Vous qui n'aimez que les enfans,
Et ne pouvez ſouffrir les grands?

„ Je ſuis venu montrer à tous
„ L'aimable petiteſſe;
„ On m'a mis au nombre des fous,
„ J'ai porté leur foibleſſe.

„ Qui veut bien être mon amant,
„ Doit devenir comme un enfant ".
Vous ne donnerez point de lieu
A Jéſus-Chriſt Sageſſe,
S'il ne vous détruit dans ſon feu,
Et ſi la petiteſſe
Ne fait votre contentement,
Et ne devient votre élément.

XVIII.

Se mépriſer ſoi-même.

AIR : *Mon cher troupeau, quittez la plaine.*

VOUS voulez que la créature,
Amour, ne vive que pour vous;
Qu'elle combatte la nature,
Pour vous ſuivre, divin Époux.

Vous voulez qu'elle ſe mépriſe;
Qu'un chacun la compte pour rien;
Que ne vivant plus à ſa guiſe,
Le pur néant ſoit tout ſon bien.

Qui ſe compte pour quelque choſe,
Eſt vraiment dans l'aveuglement;
Il ne voit point l'Unique Cauſe,
Et tombe dans l'égarement.

A Dieu ſeul l'honneur, la louange!
A nous le rien & le mépris!
On peut tomber ainſi que l'Ange,
Lorſque des dons on eſt épris.

XIX.

Néceſſité & ſureté du mépris de ſoi.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

AH, garde ſeul la Sainteté,
Mon adorable petit Maître!
L'homme rempli de vanité,
Veut dans tous les états paroître;
S'il eſt du monde le rebut,
Paroître ſaint eſt tout ſon but.

C'eſt le déſir de dominer,
Qui cauſe ſon hypocriſie;
Afin de ſe faire admirer,
Il affecte certaine vie:
Il ſait couvrir ſa vanité
Sous le manteau de ſainteté.

L'orgueilleux cache ſes défauts;
Il s'arme même d'un faux zele:
Il reprend ſon frere tout haut,
L'appellant pécheur & rebelle;
Tâchant de ſe faire honorer
A force de nous impoſer.

J'aimerois mieux, ô mon Seigneur,
Être pécheur qu'être ſuperbe:
Retournant à toi de bon cœur,
Et me rabaiſſant comme l'herbe
Qu'on voit plier au moindre vent,
Tu me recevrois pénitent.

Mais ſi par un eſprit d'orgueil
J'impoſe, & cache tous mes vices,
Je trouverai dans le cercueil
Le poids affreux de ta Juſtice,
Pour punir éternellement
Mon ſuperbe déguiſement.

Devant toi je ſuis un néant ;
Et ne veux paroître autre choſe ;
Je mérite un rude tourment,
Si j'oſois me dire la cauſe
De quelque bien : ô Vérité !
En toi ſeul eſt la Sainteté.

Quand je veux m'attirer l'honneur,
Le reſpect, l'eſtime de l'homme,
Je ne ſuis rien qu'un ſuborneur,
Quoique d'un Saint j'aie la forme :
Je ſuis comme ces monumens
Qui ne ſont pleins que d'oſſemens.

Quoique blanchi par le dehors,
Je renferme une pourriture
Pareille à celle de ces corps,
Où l'on ne voit de la Nature
Qu'un débris puant très-affreux,
Dont chacun détourne les yeux.

Heureux qui demeure en ſon RIEN ;
Qui, plein de mépris pour ſoi-même,
Ne veut que Dieu pour ſon ſoutien ;
Confeſſant ſa miſere extrême,
Rend juſtice à ſa Sainteté !
Il poſſede la vérité.

Ah ! ſoyons ſi petits, ſi bas,
Qu'on nous foule comme la boue,
Que les yeux ne nous voyent pas :
Malheur à celui que l'on loue,
Le rendant comme un Lucifer !
On le précipite en enfer.

O néant, ô mépris de ſoi !
C'eſt vous qui conſervez mon ame ;
C'eſt vous qui ſoutenez ma foi,
Et qui rendez pure ma flamme :
Vous me mettez en vérité,
Me tirant de la vanité.

Je ne ſuis rien ; je ne veux rien :
O Seigneur, dedans ta lumiere,
Loin de voir en moi quelque bien,
Ainſi qu'une vile pouſſiere
Tu me fais paroître à tes yeux ;
Qui peut donc me rendre orgueilleux !

Que j'entre en enfer tout vivant,
Plutôt que d'uſurper ta gloire !
Je ne ſuis qu'un vil excrément :
Tu rendis ton Épouſe noire,
Conſervant par cette couleur
A toi ſeul la gloire & l'honneur.

Que j'ai d'horreur de la beauté !
Elle rendroit mon ame vaine :
Ma laideur fait ma ſûreté ;
Auſſi n'en ai-je point de peine :
Je la regarde comme un bien,
Qui me fait cacher en mon RIEN.

Néant, néant, ne parois plus,
Caché dans le ſein de la terre ;
Bien loin d'étaler tes vertus,
Bien plus fragiles que le verre,
Tu ſeras là bien ſûrement
A couvert de l'élevement.

Je hais le faſtueux maintien,
J'abhorre certaine grimace ;
Que pour paroître homme de bien,
On change, on amaigrit ſa face :
J'aime bien la dévotion
Sans fard, ſans affectation.

XX.

Heureux le pauvre d'eſprit.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

HEUREUX qui ſuit la vérité,
Qui marche avec ſimplicité !
Son ame eſt ſatisfaite :
Car n'ayant plus de volonté,
Il a ce qu'il ſouhaite.

Heureux le vrai pauvre d'eſprit,
Qui ne déſire aucun crédit,
Mourant à toute choſe !
Ne vivant plus qu'en Jéſus-Chriſt,
En lui ſon cœur repoſe.

Heureux qui ne déſire rien !
Il jouit du Souverain Bien,
Dans une paix profonde ;
Vivant ſans plaiſir, ſans ſoutien,
Comme étant ſeul au monde !

Heureux qui poſſéde la paix,
Que Dieu traite comme il lui plaît !
Il demeure tranquille ;
Qui ne cherche & ne veut jamais
Hors Dieu trouver d'aſile.

Heureux qui ne voit le mépris
Que comme un bien de très-grand prix ;
Qui chérit la ſouffrance ;
Dont le cœur n'eſt jamais ſurpris,
Lorſque chacun l'offenſe !

Heureux qui, dans l'affliction,
Ne veut de conſolation
Des hommes, ni des Anges ;

Qui

Qui ne vit que d'abjection,
Abhorrant les louanges !

Heureux qui vit dans l'abandon,
Et qui ne déſire aucun don !
Etant pauvre à l'extrême,
Son état lui paroit ſi bon,
Qu'il veut mourir de même.

Heureux qui vit comme un enfant,
Et qui demeure en ſon néant
Qu'on l'abaiſſe ou l'éleve,
N'eſt ni plus petit ni plus grand,
Quelque bien qu'il acheve !

XXI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Mon cher troupeau.*

MA pauvreté fait mes richeſſes ;
J'y trouve un tranquille repos :
Que je vous aime mes foibleſſes !
Je trouve en vous ce qu'il me faut.

L'eſprit pauvre, & l'ame tranquille,
Tient un ſentier délicieux ;
A tout l'homme ſe trouve habile,
Ne poſſédant rien ſous les Cieux.

Il faut mourir à toute choſe,
Pour poſſéder le vrai bonheur :
L'ame en ſon Dieu ſe trouve encloſe,
Sans goûter plaiſir ni ſaveur.

Son bien eſt en celui qu'elle aime ;
Elle n'en trouve aucun en ſoi :
Plus ſa pauvreté ſemble extrême,
Plus elle a tout, mais en ſon Roi.

XXII.

La fauſſe dévotion.

AIR : *Si tu voulois Liſette ;* ou, *Taiſez-vous ma muſette.*

LES plus grands pécheurs j'aime ;
Mais je ne puis ſouffrir
Un dévot rempli de lui-méme,
Senſible, & qui craint de mourir.

Douillet ! la paix s'éloigne,
Quand on en veut jouir ;
Au lieu d'avancer la beſogne,
L'amitié ne fait qu'amollir.

Amoureux de toi-méme !
Donne au Bien Souverain
Cet amour jaloux dont tu t'aimes,
Tu feras un vrai Séraphin.

XXIII.

Les rigueurs de l'amour divin, aimables.

AIR : *Aimons, aimons nos chaînes.*

NE craignons point les peines,
Les ennuis, les langueurs ;
D'Amour portons les chaînes,
Soutenons ſes rigueurs :
Au plus fort des alarmes
Il nous montre ſes charmes ;
Pour jouir de ce bien,
Tous les maux ne ſont rien.

Amour pur par tes charmes
Tu te fais redouter ;
Tous les cœurs tu déſarmes,
Tu fais les étonner :
En frappant tu careſſes,
Tu flattes quand tu bleſſes :
Je préfére aux douceurs
Tes plus grandes rigueurs.

Ah ! perdons-nous nous-mémes
Dans le ſein de l'Amour :
Qu'il eſt doux quand on aime
D'y périr ſans retour !
Qu'il accable & renverſe,
Que ſa rigueur s'exerce ;
Pour jouir de ce bien
Tous les maux ne ſont rien.

Du profond de l'abime
Adorons ſon pouvoir,
Rdoublons notre eſtime
Pour ſon juſte vouloir :
Que toute action ceſſe
Aux maux comme aux careſſes :
Préférons ſes rigueurs
Aux plus grandes douceurs.

XXIV.

Charité purifiante.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

LA Charité eſt la vertu parfaite,
Qui renferme en ſoi tous les autres dons ;
C'eſt la vertu que mon ame ſouhaite,
La terreur des enfers & des démons.

Eſprit divin, c'eſt toi qui nous la donnes ;
Ah ! viens du Ciel la verſer dans le cœur :

Torrent de feu, viens, n'épargne perſonne
Conſume tout, adorable Vainqueur.

Ce feu divin en brûlant purifie ;
Comme l'on voit aux rayons du Soleil ;
Tirant à lui l'air il le rarefie :
C'eſt ainſi que fait ce feu non-pareil.

Heureux le cœur qui brûle de ta flamme !
Heureux qui hors toi ne poſſéde rien !
Heureux qui voit anéantir ſon ame
Par ce feu qui ſort du Souverain Bien !

XXV.

Bien de la ſouffrance pure.

AIR : *Ah ! ma chere Maîtreſſe.*

QUE la pure ſouffrance
Sans réſiſtance,
Que la pure ſouffrance
Cauſe de bien !
Du cœur c'eſt l'aſſurance,
Et le ſoutien.
Que la pure ſouffrance
Sans réſiſtance,
Que la pure ſouffrance
Cauſe de bien.

Mais on ne l'apprend guere
Ce grand myſtere,
Mais on ne l'apprend guere
Que par la mort :
Seule elle a droit de faire
Un heureux ſort.
Mais on ne l'apprend guere,
Ce grand myſtere,
Mais on ne l'apprend guere
Que par la mort.

XXVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Ah ! ma chere Maîtreſſe.*

TOUTE la réſiſtance
Dans la ſouffrance,
Toute la réſiſtance
Ne ſert de rien :
Perte ſans aſſurance
Eſt mon ſoutien.
Toute la réſiſtance
Dans la ſouffrance,
Toute la réſiſtance
Ne ſert de rien.

Que l'Amour me détruiſe
Et qu'il me briſe,
Que l'Amour me détruiſe
Sans m'épargner :
Toute à lui ſans remiſe,
Il doit régner.
Que l'Amour me détruiſe
Et qu'il me briſe,
Que l'Amour me détruiſe
Sans m'épargner.

Je ſuis à lui ſans feinte
Et ſans contrainte,
Je ſuis à lui ſans feinte ;
Il le ſait bien :
Périſſe-donc la crainte,
Point de ſoutien.
Je ſuis à lui ſans feinte
Et ſans contrainte,
Je ſuis à lui ſans feinte ;
Il le ſait bien.

Connoiſſez-vous, mon frere,
Ce grand myſtere,
Connoiſſez-vous, mon frere,
Cet heureux ſort ?
C'eſt l'Amour qui l'opére
Donnant la mort.
Connoiſſez-vous, mon frere,
Ce grand myſtere,
Connoiſſez-vous, mon frere,
Cet heureux ſort ?

XXVII.

Martyre d'amour.

AIR : *D'une conſtance extrême.*

ON peut être martyre,
Sans l'être pour la foi :
Quand pour toi l'on ſoupire,
Grand Dieu, qu'on ſuit ta loi,
On peut être martyre
Sans l'être pour la foi.

Qui dedans ſa diſgrace
Vit de ta volonté,
Quelques maux qu'on lui faſſe,
Ne voit que ta bonté ;
Eſt martyre de grace,
Et de ta volonté.

Que c'eſt un long martyre
De ſouffrir chaque jour,
Et vouloir s'interdire
Juſqu'au moindre retour !
C'eſt, oſe-t-on le dire ?
Le martyre d'amour.

XXVIII.

Amour de la Juſtice divine.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

LA Juſtice a pour moi des charmes tout-puiſſans ;
Je l'aime, & je ne puis la craindre :
Quand je lui brûle mon encens,
J'adore ſes coups ſans m'en plaindre.

Qui s'en plaint en ſecret condamnant ſa rigueur,
Eſt un amant trop infidelle :
Dès qu'elle captiva mon cœur,
Je la nommai : Ma toute Belle.

Peut-on ſe dire amant, appréhendant ſes coups ?
Ces mêmes coups ſont favorables,
Uniſſans l'ame à ſon Époux :
Eſt-il un bien plus déſirable ?

Elle eſt à l'amour pur une félicité :
Qu'à l'amour-propre elle eſt terrible !
Elle montre la vérité,
Laquelle eſt toujours infaillible.

Il faut tout pour le Tout, au Rien il ne faut rien ;
Mais le Rien étant quelque choſe,
Il ne connoît plus le vrai bien :
La Juſtice eſt du bien la cauſe.

Elle fait nous ravir nos uſurpations,
Rendant à Dieu ce qu'il mérite :
Quand nous abuſons de ſes dons,
Elle en fait faire la pourſuite.

Elle montre d'abord à chacun ce qu'il eſt :
Dépourvu de tout don céleſte,
Il doit perdre ſon intérêt ;
Sinon ſa chute eſt bien funeſte.

Laiſſons-nous à ſes ſoins, nous ſerons bienheureux;
Tout bonheur conſiſte à lui plaire :
Quand le cœur eſt bien amoureux,
Il ne veut point d'autre ſalaire.

Il trouve tout en Dieu ne poſſédant plus rien;
Il connoit alors la Juſtice :
Elle procure le vrai bien;
L'amour propre en fait ſon ſupplice.

On ne vous connoit bien, divine Charité!
La Juſtice eſt votre fourriere;
Nul n'arrive à la vérité,
Qu'en la ſuivant dans ſa carriere.

Plus elle conduit bien, plus elle a de rigueur;
Mais ſa rigueur n'a que des charmes:
Celui qui lui donne ſon cœur,
Eſt à la fin de ſes alarmes.

Juſtice, je connois ce que vous mérités;
Je me livre à vous ſans feintiſe :
Humble eſclave de vos bontés,
Que je vous ſerve à votre guiſe!

XXIX.

Petiteſſe & abandon.

AIR : *Mon cher troupeau :* ou, *Léve le cœur.*

LÉVE le cœur, prête l'oreille,
Peuple choiſi pour écouter
De ton Dieu la voix nompareille
Et ſes commandemens goûter.

Chéris ſur tout la petiteſſe;
Ne ſois ſage, ne ſois prudent :
En toi je mettrai ma Sageſſe,
Si tu deviens comme un enfant.

L'abandon d'une ame qui m'aime,
Réveille ma Paternité :
Je m'oublierois plutôt moi-même,
Qu'oublier ſa ſincérité.

Sans l'amour pur peut-on me plaire,
Moi de ma gloire ſi jaloux?
Il conſiſte à me laiſſer faire :
Tout pour mon Nom, & rien pour vous.

Régnez ſur nous, cher Petit Maître,
Devenez notre volonté :
Ah! quand pourrons-nous, ceſſant d'être,
Parvenir à votre unité.

XXX.

Le vrai & le faux abandon.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer?*

EST-ce ainſi qu'on donne ſon cœur;
Oſer le retenir en diſant je le donne!
Un amour fait ainſi n'eſt rien qu'un ſéducteur :
En le donnant Dieu veut qu'on l'abandonne.

Non, tu ne ſais pas te donner,
Si tu gardes encor quelque ſoin de toi-même :
Celui qui ne ſait pas en tout s'abandonner
Ne peut ſavoir comment Dieu veut qu'on l'aime.

Qu'on voit par-tout de lâches cœurs,
Et qu'on en trouve peu qui ſe quittent eux-mêmes!
Pour t'aimer comme il faut, ô Seigneur des Seigneurs!
Il faut paſſer en ton Etre Supréme.

Mais l'on n'y paſſera jamais,
Tant qu'il reſte du MOI un vouloir, une trace :

Que ſi tu ne meurs pas à tout propre intérêt,
Ah ! ton amour n'eſt rien qu'une grimace.

Si tu connoiſſois ce grand Dieu,
Ton amour changeroit ; il deviendroit extrême :
De ton premier amour faiſant un déſaveu,
Tu comprendrois que c'eſt là comme on aime.

L'amour ne paſſe point l'état
Où dans notre Oraiſon nous trouvons notre flamme :
Si nous ſommes actifs, la lumiere & l'éclat
Eſt le ſeul bien qui contente notre ame.

Le paſſif aime purement ;
Il reçoit de ſon Dieu cet amour en partage :
Mais l'homme anéanti aime parfaitement ;
Il ne peut plus chercher ſon avantage.

Il eſt mort au propre intérêt ;
L'intérêt de ſon Dieu eſt ſon bien & ſa vie :
Ce que Dieu fait de lui c'eſt tout ce qui lui plaît :
Il ne craint plus ; ſon ame eſt affranchie.

Amour qui me ravis en toi,
Enſeigne à mes Enfans le ſecret de te plaire :
Je reconnois pour tel celui qui meurt à ſoi :
NESCIO VOS à qui veut un ſalaire.

XXXI.

Abandon dans le froid de l'Amour.

AIR : *On dit qu'amour eſt ſi charmant !* ou, *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

MA chere Sœur, aſſurément
Je vous aime bien tendrement :
Croyez-moi, allez promptement
A l'oubli de vous-même ;
Et vous ſerez dans un moment
Dans une paix extrême.

L'Amour eſt un plaiſir charmant,
Mais c'eſt dans ſon commencement :
Tout en plaît, rien n'eſt étonnant,
Sa flamme eſt délectable :
Si l'on ſouffre, c'eſt un tourment
Qui n'a rien que d'aimable.

Vous avez ſenti ſa douceur
Aſſurément, ma chere Sœur !
Mais hélas ! cette douce odeur
Eſt à préſent paſſée ;
Et vous, ſentant une froideur,
En êtes étonnée.

Il ne faut pas vous étonner,
Encore moins vous tourmenter ;
Il ne faut rien que vous laiſſer,
Et demeurer paiſible :
Quelque mal qui puiſſe arriver,
Rien ne ſera nuiſible.

XXXII.

Ne pas craindre pour ſoi après s'être donné à Dieu.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUI redoute la tromperie,
N'eſt pas vraiment abandonné ;
Et ce ſeroit une folie
De craindre après s'être donné.

Qui s'intéreſſe pour ſoi-même,
Se poſſéde certainement,
Et n'eſt pas dans l'Etre Supréme
Encor perdu parfaitement.

O Dieu que mon ame révére,
Uſant de votre autorité,
Vous cachez un profond myſtere
Captivant notre liberté.

L'ame, quoique libre, eſt contrainte
De ſuivre un attrait inconnu :
Dieu, par une amoureuſe feinte,
Uſe d'un pouvoir abſolu.

Il a tant de délicateſſe,
Et ſe cache ſi promptement,
Que la raiſon ni la ſageſſe
N'en ſauroient porter jugement.

XXXIII.

L'abandon fait le bonheur de l'ame.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

UN cœur abandonné ſe trouve trop heureux ;
Rien ne l'étonne ou l'embarraſſe :
Ne voulant que ce que Dieu veut,
Par-tout il ſe trouve à ſa place.

Il eſt toujours content, ne s'afflige de rien,
Si Dieu ne l'afflige lui-même :
Ce que Dieu fait eſt tout ſon bien ;
Son bonheur eſt en ce qu'il aime.

O divin abandon, délices de mon cœur,
Tu fais le bonheur de la vie :
Malgré la plus vive douleur,
L'abandon à tout remédie.

Perſécuté de tous il ſe trouve content :
La pauvreté, la maladie
Ne le trouble pas un inſtant ;
Il ſe rit de la calomnie.

Quoiqu'on l'accuſe à tort, il vit tranquillement ;
Ne ſongeant point à ſe défendre :
Il eſt toujours également
Abandonné, fidele & tendre.

Qu'on l'accable de maux, qu'on le mette en priſon,
Qu'on le traite comme un infâme ;
Il a recours à l'abandon,
Et trouve la paix de ſon ame.

Qu'on lance contre lui tous les traits des méchans
Trempés dans le fiel de l'envie ;
Ses amours ſont toujours conſtans :
Son bien eſt d'y perdre la vie.

L'abandon & l'amour ne ſe quittent jamais ;
Ils vont tous deux de compagnie :
Ils n'ont que le même intérêt :
Tous deux tiennent l'ame ravie.

Qui ſait s'abandonner, ſait auſſi bien aimer ;
Lorſqu'on aime, l'on s'abandonne :
O Dieu, peut-on vous eſtimer,
Et craindre encor pour ſa perſonne !

C'eſt la marque d'amour, mettre ſon intérêt
Aux mains de la perſonne aimée :
Dieu fera donc ce qu'il lui plait ;
A tout je ſuis abandonnée.

Pouvoir penſer à ſoi aprés s'être donné,
Eſt la marque qu'on n'aime guere :
Le véritable abandonné
De ſoi ne ſe fait nulle affaire.

Il ne ſauroit penſer qu'à l'intérêt de Dieu,
Il ne ſe connoit plus ſoi-même :
Il ne diſcerne plus ſon feu ;
Il eſt perdu dans ce qu'il aime.

Lorſqu'on eſt bien perdu, l'on ne ſe trouve plus ;
Dieu vit en l'ame, & l'environne :
Pouſſé de ſon flux & reflux,
Aux flots d'amour on s'abandonne.

Ne me demandez pas qui m'a conduit ici ;
Tâchez vous-même de l'apprendre :
Vivez d'abandon ſans ſouci ;
Et Dieu vous le fera comprendre.

XXXIV.

Contre la réflexion & le regard ſur ſoi.

AIR : *Belle & charmante Brune.*

SI l'on veut voir la flamme
Qui vient du Ciel,
Et regarder ſon ame,
Regard cruel !
Comme de Lot la femme
On devient fel.

Qui jette encor la vue
Sur ſon chemin,
Oubliant la charrue
Qu'il tient en main,
A la foi toute nue
Aſpire en vain.

Des jaloux la folie
Craint tout pour ſoi ;
Mais jaloux je m'oublie
Même aux abois :
Toute ma jalouſie
Eſt contre moi.

XXXV.

L'oubli de ſoi.

AIR : *Branle de Metz* : ou, *Un Berger tendre & ſincere.*

NE ſongez plus à vous-même,
Mais oubliez-vous pour Dieu ;
Et vous aurez en tout lieu
Toujours une paix extrême :
Vous vivrez dans la largeur,
Bien lôin de toute frayeur.

Ce n'eſt que faire & défaire
Que s'occuper tant de ſoi :
Vivons donc de pure foi ;
C'eſt là notre unique affaire :
Le Maître nous gardera,
Mieux que nous il veillera.

N'ayons plus que lui en vue,
Jamais de retour ſur nous :
Vous ſavez qu'il eſt jaloux,
Qu'il n'aime que l'ame nue :
Trêve de ſoins ſuperflus ;
Ah ! ne nous écoutons plus !

Hors de là rien qu'amour propre,
Souvent pure illuſion :
Mais perdre l'attention
Pour tout ce qui nous eſt propre,
Vivre content en tout lieu ;
C'eſt vraiment aimer ſon Dieu.

XXXVI.

La foi ſans l'abandon chancelle.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

SANS l'abandon la foi toujours chancelle,
On eſt toujours flottant & incertain :
Si votre cœur vouloit être fidele,
Il auroit en peu le Bien Souverain.

Mais vous vivez dedans la défiance :
Fiez-vous à mon Dieu, non pas à moi ;
C'eſt lui qui peut vous donner la conſtance ;
Il vous donnera ſelon votre foi.

O cher enfant que je porte en mon ame,
Ne craignez rien, Dieu vous choiſit pour lui :
Croyez, ſouffrez & brûlez de ſa flamme ;
Vous le trouverez un jour pour appui.

A ce qu'on vous dit acquieſcez ſans peine ;
Tout ſe fera par cet acquieſcement :
C'eſt ainſi que la Bonté Souveraine
Veut qu'en uſe ſon plus fidele amant.

Acquieſcez malgré votre lumiere ;
Par là vous connoîtrez la vérité :
Mourez à vos connoiſſances premieres ;
Vous en découvrirez la fauſſeté.

Se ſoumettre fait voir une ſoupleſſe ;
Et le faire contre votre raiſon,
C'eſt le fruit qui vient de la petiteſſe :
Et c'eſt ce qui fait le pur abandon.

Que vous avez beſoin de la ſoupleſſe !
C'eſt à préſent ce que Dieu veut de vous :
Plus je vous aime, & plus je m'intéreſſe
De vous voir tel que demande l'Époux.

Vivez

Vivez d'amour, d'abandon, de ſouffrance ;
Et vous verrez ce que veut Jéſus-Chriſt :
Ne cherchez point ici-bas d'aſſurance ;
Mourez ſans ceſſe à votre propre eſprit.

Soyez ſoumis à Dieu ſans réſiſtance,
Comme un foible, ſimple & petit enfant :
Soyez ſouple, toujours en dépendance ;
Et vous plairez au Seigneur tout-puiſſant.

Il m'a montré ſes deſſeins ſur votre ame :
Pour y répondre, la fidélité
A vous laiſſer conſumer de ſa flamme
Vous fera paſſer en la vérité.

Je ſens vers vous une pente très-pure ;
Je voudrois vous entraîner avec moi :
Ce doux penchant n'eſt point de la nature ;
C'eſt un effet du pouvoir de la foi.

Vous perdre en Dieu c'eſt toute mon attente ;
Vous entrainer dans cette mer d'amour,
Où l'ame fidele eſt toujours contente ;
Venez habiter cet heureux ſéjour.

XXXVII.

Craindre la défiance dans le défert de la foi.

AIR : *La jeune Iris.*

VERBE ſacré, parlez, parlez vous-même ;
Si nous craignons, c'eſt de ne pas mourir :
L'aveuglement du peuple étoit extrême
De s'obſtiner à ne pas vous ouïr.

„ Vivez de foi, craignez la défiance ;
„ Je la punis, voyez le peuple hébreux
„ Qui n'entra point faute de confiance
„ Dans ces beaux champs promis à leurs ayeux.

„ Pour poſſéder cette terre promiſe ;
„ Il faut paſſer par un déſert affreux :
„ C'eſt des grands cœurs une digne entrepriſe ;
„ Qui perſévere à la fin, eſt heureux.

„ Dans ce déſert demander quelque choſe,
„ C'eſt me tenter, moi qui ſuis votre Dieu :
„ Lorſqu'on me ſert, je veux qu'on ſe repoſe
„ Dans mon Amour qui vous ſuit en tout lieu. "

XXXVIII.

Lumiere de l'obſcure foi.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

QUI me ſuit, dit Jéſus, ne va point en ténebres :
Ceci s'accorde-t-il avec l'obſcure foi ?
Et ce paſſage ſi célebre :
Heureux celui qui ſans voir croit ?

La foi qui nous paroit obſcure, eſt lumineuſe ;
Elle couvre à nos yeux ce qu'elle a de brillant :
Mais ſa conduite eſt très-heureuſe,
Exempte de l'égarement.

Qui ſe fie à ſes ſoins, la trouve favorable,
S'il va ſans s'informer où la foi le conduit ;
Lorſque plus la douleur l'accable,
En jour elle change la nuit.

Plus la foi ſemble obſcure, & plus elle eſt certaine ;
C'eſt elle qui conduit à Dieu tous ſes enfans ;
Et la volonté ſouveraine
S'en ſert, pour ſe cacher aux ſens.

Nos ſens ſont trop groſſiers pour un ſi grand myſtere,
Ce myſtere ſacré ſurpaſſant la raiſon :
La foi ſeule a le caractere
D'inſtruire par ſon onction.

Quoiqu'on ne voye rien, on connoit toutes choſes,
Ainſi que le Soleil découvre les objets,
Sans qu'on en pénetre les cauſes :
Ce cœur ne s'y méprend jamais.

L'eſprit qui veut tout voir perd la ſûre lumiere ;
Il prend les faux brillans pour pure vérité :
Et quittant la Cauſe Premiere,
Il ſe perd dans la Vanité.

Bienheureux abandon, exempt de la mépriſe,
Vous obligez mon Dieu de prendre ſoin de moi :
Quoique l'eſprit fort vous mépriſe,
Vous ſerez mon guide & ma loi.

XXXIX.

Sûreté de la foi obſcure.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O NUIT, nuit amoureuſe du ſilence,
Que je me plais dans ton obſcurité !
C'eſt toi qui m'enſeignes la ſapience ;
Et c'eſt toi qui me mets en vérité.

O nuit, je trouve chez toi mille charmes ;
Tu me caches de l'Eſprit ſéducteur :
Je ne ſaurois plus craindre ſes alarmes,
Lui dérobant ce qui ſe paſſe au cœur.

Le jour brillant lui donne dans la vue ;
Il tâche d'en imiter tous les traits :
La ſombre foi qui de tout nous dénue,
Nous dérobe à ſes injuſtes projets.

C'eſt en ſecret que l'ame ſe dérobe
De ce qui l'empêche d'aller à Dieu :
Dans cette nuit où tout brillant s'abſorbe,
Il n'y découvre pas même le feu.

Ce feu ſacré ſe cache ſous la cendre ;
Dieu ſeul le voit : il ne le connoît pas ;
Ce qui l'empêche de rien entreprendre,
Ne voyant plus de traces de nos pas.

L'ame à couvert ne craint plus le menſonge ;
Elle eſt inſtruite de la vérité :
Et dans le tems que le moins on y ſonge,
Elle eſt conduite juſqu'en l'unité.

Dans cette nuit s'opérent des merveilles,
Que l'eſprit humain ne diſcerne pas :
O nuit, ô foi, charité ſans pareilles,
Que vous êtes pour moi pleines d'appas !

On vous craint, & vous êtes le ſeul guide
Qui nous empêchez de nous égarer !
Si l'on vous ſuit, c'eſt d'un pas ſi timide,
Qu'on demande un flambeau pour s'éclairer.

Mais ce flambeau nous mene au précipice,
Loin de nous faire marcher ſûrement :
On eſt en bute à toute la malice
De l'ennemi, de ſon déguiſement.

Suivons la foi qui nous mene en ténebres ;
Elle nous conduit très-fidélement :
Elle détruit tous ces objets funebres
Qui font prendre le change à tout moment.

X L.

Amour pur pour Dieu & pour le prochain.

AIR : *La jeune Iris.*

L'AME qui ſe perd en celui qu'elle aime,
A ſûrement l'amour ſans intérêt :
N'en prenant plus aucun pour elle-même,
Elle prononce avec Dieu ſes arrêts.

Toujours de ſon parti contre elle-même,
Toujours ſoumiſe à ſon divin vouloir,
Elle adore en tout le Pouvoir Suprême,
En quelque façon qu'il ſe faſſe voir.

Le pur amour n'a d'yeux que pour ſe plaire
En ce ſublime & ſouverain Objet ;
Il ne voit rien qui peut le ſatisfaire,
Son cœur ne s'arrêtant en nul ſujet.

Dieu ſeul eſt grand, ſaint, adorable, immenſe ;
Tout le reſte eſt trop indigne de lui :
Il eſt pour Dieu dans l'humble dépendance ;
Surpaſſant tout, Dieu ſeul eſt ſon appui.

Tout rempli d'un orgueil plein de nobleſſe,
Rien moins que Dieu ne peut le contenter :
Son goût a pris tant de délicateſſe,
Qu'il oſe tout le reſte mépriſer.

Qui peut aimer encor la créature,
Si ce n'eſt Dieu qui le veut, qui le fait,
Séduit qu'il eſt par l'ombre & l'impoſture,
Ne peut avoir aucun déſir parfait.

Dieu fait des unions ſimples & pures,
Qui ſont en lui en parfaite unité,
Et qui n'ayant plus rien de la nature,
Ont pour lien la parfaite charité.

On s'aime en Dieu d'une certaine ſorte,
Que l'abſence, bien loin de déſunir,
Rend l'union & l'amitié plus forte,
Toute ſimple, exempte de ſouvenir.

Car ce n'eſt rien que la penſée inſpire ;
Ces ames ſont un en leur Créateur :
Ce que l'un veut, cet autre le déſire ;
Car Dieu du même vouloir eſt l'auteur.

WESLEYAN UNIVERSITY LIBRARY OHIO

XLI.

Bonheur & fruits de l'amour pur.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

HÉLAS ! ſi je pouvois vous aimer quelque jour
De cette charité parfaite,
Simple, pure & ſans nul détour ;
J'aurois tout ce que je ſouhaite.

Je ne puis rien vouloir que votre pur amour ;
Le reſte incommode mon ame.
Je n'ai de bonheur ni de jour
Que celui de la pure flamme.

L'amour eſt mon plaiſir, tout mon bien, ma clarté :
Il n'eſt point de pure lumiere
Que celle de la charité,
Qui ſort de la ſource premiere.

Elle ne trompe point ; l'amour, la vérité
En Dieu ſont une même choſe :
Avec l'amour l'obſcurité
Eſt lumineuſe dans ſa cauſe.

Tout brille avec l'amour ; ſans l'amour tout eſt nuit :
La nuit dont il eſt le principe
Éclaire, & jamais ne ſéduit :
Sans l'amour pur tout nous diſſipe.

Il recueille les ſens, il affermit la foi ;
Il tire l'ame hors d'elle-même ;
Il lui fait abhorrer le MOI,
Et l'abîme en l'Etre Suprême.

XLII.

Le pur amour mépriſe les rigueurs.

AIR : *Mon cher troupeau.*

O DÉLICES de l'ame pure,
Toi qui combles le cœur de paix,
Qui détruis en nous la nature,
Couronnant par là tes bienfaits !

Pur amour, ſource de lumiere,
Doux lien de pure unité,
Qui conduis l'ame en ſa carriere,
La conſumes en charité.

Toi dont la ſageſſe profonde
Conduit & regle tous nos pas ;
Qui nous fais abhorrer le monde,
Pour courir après tes appas.

Lumiere ſimple, inacceſſible,
Qui conduis ſans te faire voir ;
Qui nous éloignes du ſenſible,
Et perds en toi notre vouloir.

Tu caches la main qui nous mene,
Et nous menes très-ſûrement ;
Et tu te ris de notre peine,
Te plaiſant dans notre tourment.

Ta rigueur devient un délice
Pour celui qui ſait bien t'aimer :
Il rit à ſon tour du ſupplice,
Et du feu qu'on veut allumer.

Mon cœur, dit-il, a plus de braiſe
Que vos feux les plus allumés ;
Je porte en mon ſein la fournaiſe
Par qui vos feux ſont conſumés.

Je ne ſens point d'ardente flamme ;
Le feu d'amour n'eſt que fraicheur :
Il fait les délices de l'ame,
Bien qu'il la traite avec rigueur.

L'amour ne compte point pour peine
Le plus effroyable tourment :
Celui qui redoute ſa chaîne,
N'eſt point un véritable amant.

XLIII.

Loi du divin amour.

AIR : *Le beau berger Tirſis.*

AH ! petit-à-petit
Je ſens couler ma vie !
Tout déſir m'eſt interdit :
Ce ſeroit une folie,
Une étrange manie,
Si j'en avois dépit.

Je regarde la mort
Avec un œil d'envie :
L'ignorance de mon ſort,
Ce dont la mort eſt ſuivie
Ne font pas qu'à la vie
J'aye un penchant plus fort.

Je vis dans l'abandon,
Dans l'entiere ignorance ;
Je ne connois aucun don
Qui pût m'être une aſſurance :
La ſeule providence
A tout ce qui m'eſt bon.

C'eſt le divin moment,
Qui regle ma conduite ;

Je n'ai plus d'empreſſement
Que je faſſe ou que j'évite ;
Je n'en vois pas la ſuite,
Je ſuis l'entraînement.

Je ne puis rien prévoir :
Je ne ſais qui me mene ;
Je n'ai plus aucun pouvoir,
Et je n'en ai point de peine :
Ma route eſt incertaine ;
Je ne puis rien vouloir.

Si ce n'eſt de t'aimer,
O Seigneur de mon ame,
Si tu daignes m'enflammer :
O toi ſeul que je reclame,
Que cette douce flamme
Soit pour me conſumer !

Qu'il ne reſte chez moi
Rien qui ſoit à moi-même !
Que je n'aye d'autre loi
Que ta volonté ſuprême !
Apprends-moi comme on t'aime,
Et quelle eſt cette loi.

„ La loi de mon Amour
„ Ne veut point de partage ;
„ Elle n'a plus de retour :
„ Ne cherchant point l'avantage
„ De celui qu'elle engage,
„ Qu'il vive au jour le jour.

„ Je veux qu'en me ſuivant
„ D'une extrême viteſſe,
„ Il arrête en un inſtant,
„ Pour me montrer ſa ſoupleſſe :
„ Car ma délicateſſe
„ Hait le retardement.

„ Je veux ſans répugner
„ Qu'il prenne toutes formes ;
„ Que ſans en rien témoigner,

„ Il ſouffre de tous les hommes ;
„ Qu'il me ſoit très-conforme ,
„ Sans jamais s'épargner.
„ Qu'il me ſuive ſans peur ,
„ Par-tout où je le mene ;
„ Qu'il ſupporte la douleur ,
„ Et ne craigne pas la peine ;
„ Que ma loi ſouveraine
„ Soit celle de ſon cœur.

XLIV.

Déſintéreſſement total du pur amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE voudrois que mon cœur fût diſſout à l'inſtant ,
Qu'on fit anéantir ſon être ;
Et que le feu le plus ardent
Le fit pour jamais diſparoître :
Qu'il ne reſtât plus rien de ce qu'on nomme MOI ,
L'eſprit perdant ſa conſiſtance
Par l'activité de la foi ,
L'ame n'eût plus de ſubſiſtance :
Que mon Dieu reſtât ſeul après m'avoir détruit ;
Que mon rien lui rendit hommage :
C'eſt la récompenſe & le fruit
Que je déſire pour partage.
O juſte & puiſſant Dieu ! rien ne peut réſiſter
A votre volonté ſuprême :
Vous avez droit de contenter
Mon amour dans ma perte même.
Perdu , détruit pour vous , (*a*) eſt le plus grand des biens :
Ah ! vous méritez davantage :

(*a*) *Ou* , j'ai le.

Qui déſire encor des ſoutiens ,
Eſt un amant foible & volage.
Hélas ! que notre cœur eſt plein de changement !
Chez lui l'on ne voit qu'inconſtance :
Je ne vois preſque point d'amant
Vivre dans la perſévérance.
Il eſtime vos coups , quand , loin de le frapper ,
Vous lui prodiguez vos careſſes :
Tant que vous daignez le flatter ,
Il exhale en mille tendreſſes.
Sitôt qu'il voit vos coups , bien loin de les porter ,
Il fuit , appréhendant la foudre :
Il travaille pour l'éviter ,
Craignant d'être réduit en poudre.
Homme aveugle , eſt-ce là ce que tu lui prômis
Dans le tems de ton abondance ?
Tu croyois qu'il lui fût permis
De perdre juſqu'à ton eſſence.
Faites , faites de moi dans votre volonté
Tout ce que vous voulez en faire :
Je bénirai votre équité ,
Si la Juſtice m'eſt contraire.
C'eſt ainſi qu'on promet ce qu'on ne tiendra pas ,
Lorſqu'en s'appuyant ſur ſoi-même ,
On ne comprend jamais , hélas !
Que notre foibleſſe eſt extréme.
Fais , fais , divin Amour , toi-même mon deſtin ;
Détrui , brûle , abîme & renverſe :
Tout me ſera doux de ta main ,
Si je connois bien ma foibleſſe.
Et m'appuyant ſur toi , ſans plus jamais compter
Sur ma force , ſur mon courage ,
En toi je pourrois ſupporter
Le carreau , la foudre & l'orage.

Quand tu me détruiras, je bénirai mon ſort ;
Ma perte fera mes délices :
Faiſant naufrage auprès du port,
Je croirai ta grace propice.

XLV.

L'amour nud & ſans jouiſſance.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O GLOIRE de mon Dieu, force & puiſſance !
O vérité d'amour pur, ſimple & nud !
O juſtice ! ô grandeur ! ô ſapience !
O ſilence ! ô parler trop inconnu !

O charité ſans limite & ſans borne !
Éternité ſans principe & ſans fin !
Majeſté toute ſainte & toute bonne,
Qui ſoutiens tout l'Univers en ta main.

Mon ame tranſportée en ton eſſence
Ne peut plus rien faire que de t'aimer :
Mais cet amour eſt nud ſans jouiſſance ;
Je le ſais bien ſans pouvoir l'exprimer.

Amour de tous maux l'unique remede,
Amour ſource & principe de tout bien !
Le cœur ſoumis, & qui toujours te céde,
Poſſéde tout en ne poſſédant rien.

O vérité qu'on ignore ſur terre !
Depuis que tu pris ton vol vers les cieux,
Tu laiſſes les hommes dans leur miſére ;
Parce qu'ils devinrent audacieux.

Inſtruiſant en ſecret l'ame fidele,
Tu lui montres où l'on doit te chercher :
En te ſervant elle te trouve en elle ;
Parce que l'amour a ſu t'y cacher.

O vérité, ma fidele compagne !
Ne m'abandonne jamais un inſtant ;
Fais-moi ſouffrir, & jamais ne m'épargne :
En te ſuivant que je ſerai content !

L'amour, la vérité ſont même choſe ;
L'une ne peut ſubſiſter ſans l'amour :
La vérité dans l'amour ſe repoſe ;
La vérité met l'amour en ſon jour.

La vérité n'eſt point ſans la juſtice,
Ni la juſtice ſans la vérité :
La vérité m'inſtruit du ſacrifice ;
La juſtice m'en fait voir l'équité.

L'amour eſt l'autel où l'on ſacrifie
Ce qu'on poſſéde, & ce qu'on aime mieux :
En perdant par amour ſa propre vie,
L'odeur du ſacrifice monte aux Cieux.

O mon amour ! ſur ton autel j'immole
Ma raiſon & ma propre volonté :
L'une & l'autre ſont proprement l'idôle
Qui nous éloigne de ta vérité.

Détruis, détruis ; ne me laiſſe plus d'ETRE,
Qu'il ne paroiſſe en mon cœur plus que toi :
Anime-le, ſans me faire connoître
Ce que l'amour daigne opérer en moi.

Ah ! c'eſt à vous, ô divine Sageſſe !
Que je m'adreſſe d'un eſprit ſoumis :
N'épargnez jamais ma délicateſſe ;
Triomphez en moi de vos ennemis.

XLVI.

Poids de l'amour abimant l'ame en Dieu.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

LE merveilleux ſilence
Vient du poids de l'amour ;
L'abandon à la providence
Eſt le ſoutien de ce ſéjour.

Ce poids qui nous enferme
En Dieu de plus en plus,
Eſt ce qui rend la paix ſi ferme,
Que tous troubles en ſont exclus.

Une pente inſenſible
D'amour fixe le cœur,
Ce poids à peine perceptible
Abîme dans le Créateur.

Une pierre jettée
S'enfonçant dans la mer,
Peut cependant être arrêtée
Par un obſtacle fort léger :

Ainſi la moindre choſe
Arrête ce doux poids ;
Et ce qui plus en eſt la cauſe,
C'eſt d'oſer faire quelque choix.

Car la volonté propre
Eſt un mortel poiſon ;
Elle eſt fille de l'amour-propre,
Et ſœur de la propre raiſon.

O l'horrible eſclavage
Que de vouloir toujours !
On n'entre jamais en partage
De la paix, ni du pur amour.

XLVII.

Bonheur de l'ame perdue dans l'amour.

AIR : *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

HEUREUX qui ne ſe connoît plus ;
Mais qui, perdu dans ſon Jéſus,
S'ignore enfin ſoi-même !
Les déſirs lui ſont ſuperflus ;
Son néant eſt extréme.

Heureux qui ne poſſédant rien,
Ne peut déſirer aucun bien,
Si ce n'eſt Dieu lui-même !
Il lui réfere tout le ſien ;
Dieu ſeul eſt ce qu'il aime.

Heureux qui ne veut rien pour ſoi ;
Et qui laiſſant tout à ſon Roi,
Veut qu'il regne en ſon ame !
Son pur amour, ſa ſimple foi
Montent comme la flamme.

Heureux qui trouve ſon bonheur
Dans la gloire de ſon Seigneur,
Quoique dans la miſere !
Il ne poſſéde plus ſon cœur,
Ni nul bien ſur la terre.

Heureux qui perdu dans l'amour,
Sur ſoi ne fait pas un retour ;
Qu'une entiere ſoupleſſe
Fait recouler de jour en jour
Au ſein de la Sageſſe !

Heureux qui vit dans le néant,
Ainſi que dans ſon élément,
Et dont l'amour diſpoſe ;

Qui devenu comme un enfant,
Toujours en Dieu repoſe !

Heureux qui, rebuté de tous,
Ne connoit l'amer ni le doux,
Qu'on l'eſtime ou le blâme !
O Seigneur, il ne voit que vous;
Il ne voit plus ſon ame.

Heureux qui ne craint plus la mort;
Parce que Dieu regle ſon ſort,
Que de tout il diſpoſe !
Il ne fait plus aucun effort;
Sans ceſſe il ſe repoſe.

XLVIII.

Ne pas découvrir les ſecrets de l'amour.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

SOLEIL, arrête ici ton cours,
Et ſuſpends un peu ta lumiere;
Loin de découvrir mes amours,
Caches-en le ſacré myſtere:
Que les hommes n'en ſachent rien;
Car ils s'oppoſent à mon bien.

O Nuit favorable à mon cœur,
Étends par-tout tes ſombres voiles;
Couvre mon bien & mon malheur,
Et ne retire point tes toiles,
Quoique l'Aurore par ſes pleurs
Semble partager mes douleurs.

Étoiles, par vos faux brillans
Vous dépeignez bien mon martyre,
Marquant par de petits élans
Comme en ſecret mon cœur ſoupire:
Les ſoupirs ſont de petits feux
Élancés d'un cœur amoureux.

Votre

Votre douce clarté me plaît:
Car elle ne fait rien paroître,
Et ne découvre aucun objet:
Elle ſeule ſe fait connoître,
Et favoriſe mes déſirs,
Sans interrompre mes plaiſirs.

Lune, qui fais ici ton tour
Par l'ordre de la Providence,
Va-t-en raconter mon amour
A ce Dieu de qui la préſence
Me comble de mille douceurs,
Et ſon abſence de douleurs.

En parcourant le firmament
Avec une extrême viteſſe,
Tu diras à mon cher Amant
Tout ce que ſouffre ma tendreſſe,
Quand, abſente de ſes beaux yeux,
Je languis dans ces triſtes lieux.

O doux ſilence de la nuit,
Que tu tranquilliſes mon ame !
Éloigné du monde & du bruit,
Tu caches ma ſecrette flamme:
Le pur Amour, qui la produit,
Augmentant ſon feu, me détruit.

Je demeure ſeule en ces lieux
Avec mon Époux inconnue,
Sans y craindre les envieux,
Puiſqu'il me dérobe à leur vue,
Pour conſerver entre nous deux
Son Amour & mes chaſtes feux.

Bois épais, vous antres profonds,
Cavernes & roches rompues,
Échos, qui renvoyez les ſons,
Montagnes, qui percez les nues,
Dérobez-moi des yeux humains;
Ne me découvrez qu'aux divins.

Ruiſſeaux roulans ſur les cailloux,
Arrêtez votre doux murmure,
De peur que quelque eſprit jaloux
Ne pénetre ce que j'endure,
Et qu'attiré par votre bruit,
Il ne me cherche cette nuit.

Prés émaillés de mille fleurs,
Charmans côteaux, fertiles plaines,
Torrens qui croiſſez par mes pleurs,
Vallons, agréables fontaines,
Gardez-vous de produire au jour
Les ſecrets de mon chaſte Amour.

Si j'ai plus de tanquillité
Lorſque ma peine eſt plus cruelle;
Si j'en fais ma félicité,
C'eſt que la cauſe en eſt ſi belle,
Que même les affreux tourmens
Paſſent pour des plaiſirs charmans.

Ignorez toujours mes plaiſirs,
Prés, forêts, collines, fontaines,
Et la cauſe de mes ſoupirs;
S'ils viennent d'amour ou de peines:
L'unique Objet de mon tourment
Le peut connoître clairement.

Déſerts conſacrés à l'Amour,
Retraites des bêtes ſauvages,
Forêts, dont jamais le beau jour
N'a pénétré les noirs feuillages,
Ah! ne parlez point de mon ſort
Devant ni même après ma mort.

Fier lion, roi des animaux,
Noble habitant des grottes ſombres,
Qui fais rétentir nos côteaux,
En rugiſſant deſſous ces ombres,
De grace ne trouble jamais
Le ſilence de nos forêts.

Brebis qui ſans crainte des loups
Bondiſſez deſſus les herbettes,
Lorſque je ſuis auprès de vous,
Soyez ſourdes, ſoyez muettes;
De peur que vos cris innocens
N'attirent les loups raviſſans.

Que la paix qui regne en ces lieux
Me plaît! que ſon repos me touche!
Silence, ſilence, mes yeux!
Silence, mon cœur & ma bouche!
N'interrompez pas, mes ſoupirs!
Ces purs & tranquilles plaiſirs.

Vous poiſſons, qui dans l'Océan
Ne trouvez ni fond ni rivage,
Jouant dans ce vaſte élément,
Sans preſſentir votre eſclavage,
Vous vous laiſſez prendre aux pécheurs,
Flattés de leurs appas trompeurs.

Croyez-moi, poiſſons, perdez-vous
Dans la vaſte & liquide plaine;
Les hommes vous feront moins doux
Que les monſtres & la baleine;
Dérobez-vous de leurs filets,
Ne vous y préſentez jamais.

Nagez dans ces profondes eaux,
Que n'y puis-je nager de même!
Si je me perdois dans ces flots,
Que mon bonheur ſeroit extréme!
J'entends dans l'Océan Divin
Inconnu de l'eſprit humain.

Oiſeaux, qui volez dans les airs,
Et qui vous perdez dans la nue,
Parcourez ce grand Univers;
Mais gardez-vous bien de la vue
De l'homme plus cruel & fier,
Que le vautour & l'épervier.

Ne quittez pas ces vaſtes cieux
Pour deſcendre deſſus la terre.
Que mon ſort eſt délicieux,
Quand je ne ſors pas de ma ſphére!
Lorſque j'en deſcends, je ſuis pris
Comme vous par mes ennemis.

Grand Dieu qui voyez dans mon cœur,
Et qui connoiſſez mon martyre,
Ayez pitié de ma douleur,
Quoique je n'oſe vous la dire;
Briſez leurs efforts inhumains,
Et me retirez de leurs mains.

Amour puiſſant, Amour vainqueur,
Diſpoſez toujours de ma vie;
Soyez le maître de mon cœur,
Puiſque je vous ſuis aſſervie;
N'abandonnez pas, cher Époux,
Ce qui ne peut être qu'à vous.

XLIX.

L'amour pur condamné par l'amour-propre.

AIR: *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

OUI, je veux vous aimer, ô Majeſté Suprême!
Qui ne vous aime pas, eſt indigne du jour:
Que je ſois conſumé du feu de votre amour,
Que je puiſſe avouer en vérité que j'aime.

Anéantiſſez-moi; que ſortant de moi-même,
Je ne me trouve plus; que je me perde en vous:
Vivez ſeul, & régnez; c'eſt mon plaiſir plus doux:
Que ce MOI ſoit détruit par votre ardeur extréme.

Garder en vous aimant quelque ſoin de ſon être,
Ce n'eſt pas vous aimer avecque pureté;

C'eſt ignorer encor quelle eſt votre beauté,
Et ce que nous devons à notre unique Maître.

Ah! ne m'épargnez pas en ce lieu de ſouffrance;
Je veux ſouffrir pour vous, ne pouvant pas mourir:
La douleur eſt un pain qui l'amour doit nourrir:
Réſervons pour le Ciel l'aimable jouiſſance.

L'amour ne peut ſouffrir que l'homme ſe ménage:
Qui craint encor pour ſoi, ne connoit pas l'amour;
Qui ſur ſon intérêt forme quelque retour,
Fait voir que l'amour pur n'eſt pas ce qui l'engage.

Celui qui s'aime encor, canoniſe ſa flamme,
Et ne ſauroit ſouffrir qu'on aime purement:
Il condamne, il pourſuit un véritable amant;
Et le traite de fou, d'hérétique & d'infâme.

Qui fait tout ce fracas, c'eſt le Diable lui-même,
Qui privé pour jamais du pur & chaſte amour,
Ne ſauroit ſupporter qu'on lui faſſe la cour:
L'amour pur eſt le but de ſon horreur extrême.

Ses feux lui ſont plus doux que de trouver une ame
Qui ne vit plus pour ſoi, qui n'aime que ſon Dieu,
Qui ſe ſent conſumer de l'adorable feu:
Ce tourment eſt plus grand que l'infernale flamme.

Il hait l'amour ſi pur, il tâche à le détruire;
Il arme contre lui les hommes & l'enfer,
Le zélé, le jaloux avec lui de concert:
On accuſe l'amant, on voudroit le ſéduire.

Mais l'amour eſt ſon fort parmi cette tempête:
Il lui ſert de refuge, il lui ſert de remparts:
Les fléches qui ſur lui viennent de toutes parts,
Ne peuvent l'approcher; amour couvre ſa tête.

L.

Combien l'amour intéreſſé & mercenaire eſt indigne de Dieu.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

JE ne m'étonne pas du zéle extrême
Qu'on témoigne contre le pur Amour :
Comment peut l'homme amateur de lui-même
Le bien connoître, & lui faire la cour ?

S'il vouloit bien ſe mépriſer ſoi-même,
Il ſeroit éclairé du pur Amour :
Ah ! ce n'eſt point autrement que l'on aime
Le Souverain dans l'éternel ſéjour.

Un ſeul Amour, ô céleſte patrie,
C'eſt l'amour pur & déſintéreſſé,
Fait tout le bien des Saints en l'autre vie :
L'amour par l'Amour eſt récompenſé.

Le Démon s'eſt fait des aſſujetties ;
On demandoit à l'une l'autre jour ;
D'où lui venoit cette étrange manie
De donner au Démon tout ſon amour ?

„ Je ne l'aime que pour la récompenſe :
„ Il me procure ici mille plaiſirs ;
„ Il me montre des ſecrets d'importance,
„ Et me ſatisfait dans tous mes déſirs. ”

Lors accablé de honte & de ſouffrance,
On n'aime pas plus Dieu que le Démon !
On les ſert tous deux pour la récompenſe !
M'écriai-je ; quelle comparaiſon ?

Puis-je encor vivre entendant ce langage,
Et peut-on le ſupporter ſans mourir ?

J'en fais juge l'homme le plus ſauvage :
Au lieu de récompenſe on doit punir.

Divin Amour, je t'aime pour toi-même :
De ton amour je ſuis récompenſé,
Quand tu m'as donné par faveur extréme
Ton amour pur & déſintéreſſé.

LI.

Quitter le moi.

AIR : *Les folies d'Eſpagne* : ou, *Un tendre amour toujours nous inquiéte.*

QUE de ton cœur le MOI quitte la place ;
Il le ſera, j'oſe bien m'en flatter :
Demeure en paix, c'eſt l'Amour qui le chaſſe ;
Ce que l'on fait ne ſert qu'à tout gâter.

Amour, Amour ! que ton pouvoir ſuprême
Agiſſe ſeul ; arrache-lui le MOI :
Le Tout, le Rien, ce ſont les deux extrémes
Devenus un par l'amour & la foi.

Plus de retours, ſimplicité parfaite ;
Plus d'entre-deux, Dieu ſeul en lui chez nous :
L'amour s'accroît par l'entiere défaite
De tout ce qui n'eſt pas mon cher Epoux.

La Vérité te ſemble encore amere ;
Elle ſe change pourtant en douceur :
L'enfant doit également de ſa mere
Recevoir & careſſes & rigueurs.

LII.

Mort entiere à ſoi.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

QUI craint pour ſoi, s'intéreſſe à ſoi-même ;
(*a*) Qui penſe à ſoi, n'eſt pas digne de Dieu.
Il faut périr, ô Majeſté Suprême :
Sans cette perte il n'eſt point de beau feu.

Toute autre amour, ſoit véritable ou feinte,
Conſervera vers ſoi quelque rapport :
Un cœur ardent, une ame toute ſainte
Ne peut à Dieu plaire que par la mort.

Fermons les yeux au plus fort de l'orage ;
Ou le voyant ſans crainte & ſans horreur,
D'un Dieu vengeur ſoutenons ſans courage
Les coups lancés dans ſa juſte fureur.

Deſſus l'airain un coup porté réſonne ;
Mais ſur la laine il ne fait aucun bruit :
Lorſqu'en frappant Dieu ne trouve perſonne,
Le coup donné jamais ne rétentit.

Voir ſon état, pouvoir encor s'en plaindre ;
C'eſt réſonner comme l'airain battu :
Mais tout ſouffrir, le ſentir ſans le craindre ;
C'eſt de bien loin paſſer toute vertu.

(*a*) *Autrement*, qui veut pour ſoi

LIII.

Paix de l'ame morte à ſoi.

AIR : *Tout eſt en feu.*

TOUT eſt en feu ſur la terre & l'onde ;
Et nous en paix, Dieu régnant ici ;
Quittes des frayeurs de l'autre monde,
Guéris des erreurs de celui-ci.
Tout eſt en feu ſur la terre & l'onde ;
Et nous en paix, Dieu régnant ici.

Qu'on eſt content lorſqu'on s'abandonne !
Rien ne fait plus de peine ici-bas ;
Exempt des douleurs que la mort donne,
Délivré de ſoin & d'embarras :
Qu'on eſt content lorſqu'on s'abandonne !
Rien ne fait plus de peine ici-bas.

Lorſqu'on eſt diviſé de ſoi-même,
Ah ! qu'on goûte un paiſible repos !
La largeur & le bonheur ſuprême
Semblent pénétrer juſques aux os.
Lorſqu'on eſt diviſé de ſoi-même,
Ah ! qu'on goûte un paiſible repos.

Dieu ſeul en eſt l'auteur & la cauſe ;
C'eſt lui qui fait nos maux & nos biens ;
Peines ou plaiſirs ſont même choſe
A ceux qu'il choiſit pour être ſiens.
Dieu ſeul en eſt l'auteur & la cauſe ;
C'eſt lui qui fait nos maux & nos biens.

LIV.

Heureux néant.

AIR *nouveau.*

LA paix & la ſolitude
Font le plaiſir de mon cœur :
Que je hais l'inquiétude,
La vivacité, l'ardeur !
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

On veut être quelque choſe
Dans le monde, ou près de Dieu ;
Mais le cœur qui ſe repoſe,
Dans le rien trouve ſon lieu.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

On s'intrigue, on ſe tourmente,
Sans ſe repoſer jamais ;
Ce qui rend l'ame inconſtante,
Et lui dérobe ſa paix.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

On nourrit ſa propre vie
Dans le ſoin, l'empreſſement ;
Et l'on perd bientôt l'envie
D'aimer ſon Dieu purement.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

L'ame qui rien ne déſire,
Ne ſauroit faire de choix :
L'agir lui devient martyre,
Et le repos eſt ſon poids.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

Tout ainſi qu'une girouette,
Son pivot ſans mouvement,
Se meut comme on le ſouhaite
Par le moindre coup de vent.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

Ainſi l'ame repoſée
Sur les bras de ſon Amant,
Par lui ſe trouve pouſſée,
Sans aucun retardement.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

Ce repos plein de ſageſſe
En Dieu toujours agiſſant,
N'inſpire que petiteſſe :
C'eſt lui qui nous rend enfans.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

Le mépris ou la louange
N'ont nul pouvoir ſur ſon cœur,
Qu'on le prenne pour un Ange,
Ou pour l'eſprit ſéducteur.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

O RIEN, qu'on ne peut atteindre
Sans mourir à tout moment,
On ne ſauroit te contraindre
Par careſſe ou par tourment.
O le grand bien,
De n'être, & ne vouloir rien !

C'eſt en Dieu qu'on te poſſéde ;
Dieu s'écoule en notre rien :
De tous les maux le remede,
De tous biens le plus grand bien.
O RIEN heureux,
De toi je ſuis amoureux !

LV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE voudrois que mon Dieu fût Dieu de tous les cœurs,
Qu'aucun ne lui fît réſiſtance ;
Qu'il eût des vrais adorateurs
Qui marquaſſent leur dépendance.

Je ne vois plus d'amant fidele & généreux,
Chacun ſe recherche ſoi-même ;
Hélas on eſt préſomptueux !
Non, ce n'eſt pas là comme on aime.

Tendons à n'être rien, Dieu ſera notre TOUT ;
Il deviendra notre principe ;
Il nous conduira juſqu'au bout ;
Avec lui rien ne ſe diſſipe.

On trouve mille biens en ſouffrant mille morts ;
Sans la mort il n'eſt point de vie,
Sans lui que vains ſont nos efforts !
Heureuſe l'ame aſſujettie !

Il la conduit ſi bien, qu'elle ne craint plus rien ;
Elle franchit les précipices :
Il eſt ſa force & ſon ſoutien,
Lui rendant tous ſentiers propices.

O ſi l'on vouloit bien ſe livrer en ſes mains,
Une tranquillité profonde
Rendroit ſouples à ſes deſſeins,
Négligeant le reſte du monde.

O mon céleſte Époux, je voudrois que mon cœur
En parlant d'une voix muette,
Fît entendre à tous mon bonheur ;
Devenez donc ſon interprête.

LVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

HEUREUX qui ſait aimer & qui ſait obéir,
Sans s'intéreſſer pour ſoi-même !
Heureux qui ſait ſon Dieu pâtir,
Aimant ſa juſtice ſuprême !

Heureux qui ne veut rien, & dont la vérité
Devient la force & la prudence ;
Et qui met ſa félicité
Dedans la plus pure ſouffrance !

Heureux qui ne ſent plus ni plaiſir ni vouloir,
Perdu dans l'Eſſence Suprême ;
Qui n'a ni force ni pouvoir,
Et ne ſe connoît plus ſoi-même !

Heureux qui ſait aimer ſans douceur, ſans plaiſir,
Qui vit content dans ſa miſere,
Qui ne connoît plus de déſir !
Il eſt dans la Cauſe Premiere.

Qui n'a plus de penchans, qui n'a plus de deſſeins,
Eſt dans une docte ignorance :
S'abandonnant au Saint des Saints,
Il participe à ſon Enfance.

La douleur rend heureux celui qui ſait aimer :
Dieu la lui donne pour partage ;
Et plus tout lui devient amer,
Plus il trouve ſon avantage.

O bienheureux néant, tu ne réſiſtes plus,
Tu fuis la main qui te gouverne !
Plus on t'accable de rebuts,
Plus ta route devient certaine.

Suivant aveuglément celui qui te conduit,
Tous les chemins te ſont de même :
Sans diſcerner ni jour ni nuit,
On va toujours bien quand on aime.

LVII.

Le divin amour veut notre cœur tout entier.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

QUI n'aime pas Jéſus, mérite l'anathême :
Eſt-ce l'aimer, hélas ! que s'aimer plus que lui,
Et chercher dans la gloire & les biens quelque appui ?
Il faut mourir à tout pour ſavoir comme on aime.

L'amour veut tout pour Dieu, pour ſoi rien que miſere :
La pauvreté d'eſprit exclud tout autre bien :
Elle fait qu'on ne veut & ne déſire rien ;
Dieu ſeul eſt tout ſon but, Dieu ſeul eſt ſon ſalaire.

C'eſt ce ſublime Objet qui veut tout notre hommage:
Il eſt l'immenſe tout ; il lui faut tout donner :
C'eſt à ce Verbe-Dieu qu'il faut s'abandonner,
Et ne vouloir que lui qui ſoit notre partage.

Quand je poſſéderois tous les biens de la terre,
Quand je diſpoſerois de ce grand Univers,
Que mon nom brilleroit en mille endroits divers ;
Si je n'aime pas Dieu je ſuis dans la miſere.

Si j'étois pauvre & nud, ſans bien, ſans ſubſiſtance,
Si j'étois ſans appui, rebuté de tout lieu ;
J'ai tout ce que je veux ſi je poſſéde Dieu :
Quoique privé de tout, je vis dans l'abondance.

Divine pauvreté, l'on ne te connoit gueres,
Tu communiques au cœur l'Auteur de tous les biens :
Rien ne peut captiver, tu briſes tous nos liens ;
L'amour ſert de ſoutien, d'aſile & de ſalaire.

Pour poſſéder l'amour il faut un vide immenſe :
Qui croit le poſſéder en regorgeant de bien,
S'il n'a pas l'amour pur, il ne poſſéde rien ;
Mais le pur amour ſeul le met dans l'abondance.

Lorſque Dieu me fait voir ma pauvreté ſans borne,
J'en reſſens un plaiſir qu'on ne peut exprimer ;
Je dis c'eſt à préſent que j'apprends à l'aimer :
O Seigneur ſouverain, à toi je m'abandonne.

Je languirois ſans toi ; quand j'aurois tout le monde,
Je ſuis comme un oiſeau que l'on prive de l'air,
Ou bien comme un poiſſon qu'on tire de la mer :
L'amour pur eſt mon air, l'amour pur eſt mon onde.

Venez, divin Amour, dans le fond de nos ames,
Et faites-nous ſentir le bonheur d'être à vous :
On goûte en vous ſuivant le plaiſir le plus doux ;
Venez nous raffraichir de vos divines flammes.

LVIII.

Les états de Jéſus-Chriſt portés par les ames fideles : Son Epouſe.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AU commencement l'amour nous attire
De la circonférence à l'unité :
Quand il affermit en nous ſon empire,
Il répand au-déhors ſa vérité.

D'abord, il attire, unit & concentre
Les puiſſances rejointes en un point :
Quand Dieu poſſéde entierement le centre,
Les ſens reçoivent, ne diſſipent point.

Amour en ſoi peu-à-peu nous transforme ;
Les puiſſances trouvent la vérité :
Même les ſens changent auſſi de forme ;
Et tout ſe retrouve dans l'unité.

Jéſus devenant l'ame de notre ame,
S'imprime, dit Saint Paul, ſur notre corps;
Il verſe au-dedans ſa plus pure flamme,
Imprimant ſes états ſur le déhors.

Les uns le portent ſimple & ſolitaire;
Les autres l'ont ſuivi dans le déſert;
D'autres ſoumis aux ordres de ſon Pere;
Un autre ſervant les pauvres le ſert.

Quelques-uns le portent dans ſa ſouffrance:
D'autres ſont comme de petits enfans;
Tout le déhors déſigne ſon Enfance,
Quoique en lui ſoit transformé le dedans.

Ceux qui partagent de ſa ſainte Enfance,
Sont ceux qu'il charge le plus de ſa croix:
Ils ſont auſſi cachés ſans évidence;
On ne les diſcerne que par ſon poids.

Les uns portent pluſieurs états enſemble:
Une telle ame eſt une ame de choix:
Jéſus veut qu'en tout elle lui reſſemble;
Enfance, mort, néant, amour & croix.

Comme Jéſus vit en elle, il y regne;
Il ſemble même qu'il en ſoit jaloux:
Il la cache; le monde la dédaigne:
C'eſt l'Épouſe dont il ſe dit l'Époux.

Qui pourroit découvrir cette belle ame,
N'y remarqueroit plus que Jéſus-Chriſt:
Car ſon cœur brûle de ſa même flamme;
Il eſt ſon amour, ſon cœur, ſon eſprit.

Avec Jéſus c'eſt une même choſe;
Il la perd avec lui dans l'unité:
En elle il fait une métamorphoſe;
On ne la voit plus, mais la charité.

C'eſt mon divin Jéſus qui la rend libre;
Elle n'a plus que ſon ſeul intérêt:
Elle reſte dans le même équilibre;
Sa volonté la meut comme il lui plaît.

Jéſus

Jéſus eſt ſon bien, ſon centre & ſa vie;
Elle ne voit, & n'aime plus que lui:
Depuis qu'elle eſt d'elle-même bannie,
Il eſt devenu ſon unique appui.

L'épouſe ſe doit oublier ſoi-même,
Ne ſongeant qu'à la gloire de l'Époux:
Elle s'ignore; & le Vouloir Supréme,
Quoiqu'il ſoit rigoureux, lui paroit doux.

C'eſt ainſi que s'exprime cette amante,
Lorſqu'elle oſe parler de ſon amour.
En ſon Aimé qu'elle vit très-contente,
Ne faiſant pas ſur ſoi-même un retour!

L'Époux eſt ſa gloire, il eſt ſa couronne;
Elle n'a rien que ne vienne de lui:
Ces mêmes biens elle les lui redonne,
Sans s'en orner ni s'en faire d'appui.

Quoique Jéſus lui partage ſes peines,
Elle ne veut point partager ſes biens:
Elle eſt contente de porter ſes chaînes,
Sans déſirer qu'il porte ſes liens.

Si l'on voyoit l'amour de cette Épouſe,
Les hommes vains en ſeroient effrayés:
Ame pure, n'en ſoyez pas jalouſe;
Mourez à tout, & vous l'imiterez.

C'eſt ainſi que l'Épouſe en ſon Cantique
Décrit ce qu'elle ne peut exprimer:
Son diſcours eſt ſimple, il eſt patétique:
Qui peut l'entendre, ô Dieu ſans vous aimer.

Divin Jéſus qui faites ſes délices,
Faites que ſon chant touche enfin les cœurs:
Elle ne craint point les plus grands ſupplices
Pour vous attirer des adorateurs.

Accordez, Jéſus, à mes chaſtes flammes
Des cœurs pour les bleſſer de votre amour:
Donnez, donnez-moi de ſi belles ames
Qu'elles goûtent un amour ſans retour.

Que s'immolant ſans ceſſe à la Juſtice,
Elles n'aient plus de propre intérêt ;
Qu'un éternel & ſimple ſacrifice
Leur faſſe ſouffrir tout ce qui vous plaît.

L'ame amante ne connoit plus les peines ;
Tout lui paroit également Jéſus :
On tireroit tout le ſang de ſes veines,
Qu'elle diroit, encor plus, encor plus.

LIX.

L'Enfance ſpirituelle repréſentée par la naturelle.

AIR : *D'un beau Pêcheur la pêche malheureuſe* ; ou, *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

L'ENFANT jamais ne connut ſimétrie,
On ne peut voir en lui nulle vertu :
Il ne ſait s'il eſt mort ou plein de vie,
S'il aime mieux être habillé que nud.

Pour un bijou ſouvent il ſe déſole ;
Il aime plus le petit que le grand :
De ce qu'il tient, il en fait ſon idole ;
Il pleure & rit dans le même moment.

Tout ce qu'il voit, eſt ce qui l'accomode :
Il ne connoit ni jour, ni tems, ni lieu,
Parens, amis, qualités, rang ni mode ;
Il ignore même juſqu'à ſon Dieu.

Foible & petit, mais ſans délicateſſe ;
Il vit ſans honte, exempt du point d'honneur :
Son innocence eſt toute ſa ſageſſe ;
Son geſte dit ce qu'il a dans le cœur.

L'enfant de plus attend qu'on le careſſe :
S'il ne voit pas un regard d'amitié,
Ses petits cris & les larmes qu'il verſe,
Sur ſa douleur attirent la pitié.

LX.

L'union avec Dieu ſans milieu.

AIR : *Adieu donc Dame Françoiſe.*

DIVIN Amour que j'adore,
Tu connois mes ſentimens ;
Tu formes mes mouvemens,
Mais ſouvent je les ignore :
Car je ne veux rien ſavoir ;
Toute ſcience j'abhorre :
Car je ne veux rien ſavoir,
Que Dieu ſeul & ſon vouloir.

Il eſt un, ſimple & fidelle ;
Nous devons lui reſſembler :
Il faut donc le contempler,
Pour ſuivre ce ſaint modele :
Mais nous ſuivons notre eſprit,
Ce qui rend le cœur rebelle ;
Mais nous ſuivons notre eſprit,
C'eſt ce qui nous déſunit.

L'amour pur eſt le doux terme
Qui forme cette unité ;
La divine Trinité
L'abſorbant en ſoi l'enferme :
Dieu devient ſon poſſeſſeur,
Et d'inconſtant le rend ferme ;
Dieu devient ſon poſſeſſeur,
Aſſujettiſſant le cœur.

O cœur qui ne peux comprendre,
Il faut que tu ſois compris !
C'eſt Dieu ſeul qui fait ton prix ;
A Dieu ſeul il te faut rendre :
Par le déſir d'aucun bien
Ne te laiſſe point ſurprendre ;
Par le déſir d'aucun bien
Ne ſors jamais de ton RIEN.

Lorſque l'ame eſt parvenue
A n'avoir plus que ſon Dieu,
Elle s'unit ſans milieu
A l'eſſence pure & nue,
Perdant ſon propre vouloir
Dans une route inconnue ;
Perdant ſon propre vouloir,
Dieu devient ſon ſeul pouvoir.

Lors ſe trouvant preſque immenſe,
Tout diſparoît à ſes yeux
Sur la terre & dans les Cieux ;
Dieu par ſa divine Eſſence
Abſorbant tous ſes déſirs
Et toute ſa connoiſſance ;
Abſorbant tous ſes déſirs,
Détruit tous ſes déplaiſirs.

Hélas ! la fauſſe ſageſſe
Nous fait perdre ces grands biens ;
Chacun veut avoir les ſiens :
Au lieu que la petiteſſe,
Le parfait délaiſſement,
L'humilité, la ſoupleſſe,
Le parfait délaiſſement
Nous en rend participans.

LXI.

L'union eſſentielle avec Dieu & ſes obſtacles.

AIR : *Mon cher troupeau.*

L'UNION d'eſſence à eſſence
Eſt pour notre ame un ſi grand bien,
Qu'il ſurpaſſe la connoiſſance
Du ſavoir de l'eſprit humain.

Ce n'eſt que notre expérience,
Qui le faſſe un peu diſcerner ;
Car c'eſt une docte ignorance
Qu'on apprend à force d'aimer.

L'eſprit rendu preſqu'inhabile,
Semble perdre ſa fonction ;
L'ame par l'amour plus tranquille,
En a certaine notion.

Mais comment pourrois-je décrire
Ce que l'eſprit ne conçoit pas ?
C'eſt un délicieux martyre
Qu'on ne goûte guere ici bas.

On ne trouve preſque perſonne
Qui veuille mourir de tout point :
Car la raiſon toujours raiſonne,
Voulant de ſoi-même avoir ſoin.

Celui qui veut perdre ſon ame,
La conſervera, dit Jéſus :
Je la purgerai dans ma flamme,
De l'humain & du ſuperflu.

L'ayant rendue incorruptible
Je la prends, je l'unis à moi
D'une maniere imperceptible
De pur amour, de ſimple foi.

Tant qu'on peut nommer une choſe,
La ſentir & l'apercevoir,
Bien loin de la Premiere Cauſe
On a ſon agir, ſon vouloir.

L'homme ſouvent ſe perſuade
De n'avoir plus de volonté;
Mais il eſt ainſi qu'un malade
Qui ſe croit en pleine ſanté.

Lors ſon mal devient incurable;
Parce qu'il n'en veut pas guérir:
Il ſe croit parfait & capable
Par lui-méme à Dieu de s'unir.

Il s'unit, mais avec ſoi-méme;
Quelque goût, quelque ſentiment
Lui fait croire en l'Être Supréme
Etre perdu parfaitement.

Lorſque la divine lumiere
Eclaire l'eſprit & le cœur,
Bien loin de la Source premiere
On ſe voit, voyant ſon erreur.

Amour, toi qui peux toutes choſes,
Que n'enleves-tu tous les cœurs?
Il ſemble, amour, que tu ne l'oſes:
Fais-toi donc des adorateurs.

Je ſouffre une terrible peine
De voir qu'on évite tes coups:
On craint ton amoureuſe chaine,
Qu'on craigne plutôt ton courroux.

SECONDE PARTIE.

Diſpoſitions d'une ame intérieure, ſelon ſes différens états.

LXII.

Malheur de l'ame qui s'éloigne de Dieu.

AIR : *Mon cher troupeau.*

SOURCE d'amour, ſource de vie,
Vos attraits ſont puiſſants & doux:
Par quelle étonnante manie
Le cœur s'éloigne-t-il de vous?

O pure & divine lumiere,
Eclairant les hommes naiſſants:
On quitte la clarté premiere,
Pour ſe livrer au goût des ſens.

L'homme englouti dans ſes ténèbres,
Ne ſauroit ſupporter le jour;
Ainſi que les oiſeaux funebres,
Il fuit le brillant de l'amour.

Le hibou quoiqu'il ait des aîles,
Ne ſauroit voler que la nuit:
Il ſouffre des douleurs cruelles
Lorſqu'à ſes yeux le Soleil luit.

Mais l'aigle fait tout le contraire:
Elle aime le jour plus brillant;
Et vers la plus vive lumiere
Elle vole rapidement.

Il en eſt ainſi de notre ame:
Quand la foi, lui ſert de flambeau,

Ses rayons vifs & pleins de flamme
Lui cauſent un plaiſir nouveau.

Quand l'homme n'aime que la terre,
Il eſt ainſi que dans la nuit:
Le divin amour le reſſerre,
Il le hait; & la foi lui nuit.

Il ſe croit rempli de lumiere
Lorſqu'il s'abandonne à l'erreur:
Il rit & finit ſa carriere,
Sans avoir bien connu ſon cœur.

(*a*) Bienheureux le cœur qui vous aime!
Seigneur, vous faites ſon bonheur:
Il paſſe dans le Bien Suprême;
Il eſt à couvert de l'erreur.

Quand votre pur amour le mene,
Il le conduit très-ſûrement:
Il ne ſent ni douleur ni peine;
La croix eſt pleine d'agrément.

Quand on aime, il n'eſt plus de charge;
Le poids d'amour rend tout léger:
L'amour nous tire d'eſclavage;
Il ſait le mal en bien changer.

Amour, tu me rendis la vie;
Quand couchée dans le tombeau
Je me croyois anéantie,
Je repris un état nouveau.

Dès lors je fus dans l'alégreſſe;
Et mon cœur content de ſon ſort,
Choiſit la divine Sageſſe
Pour ſon refuge & pour ſon port.

(*a*) *Autrement*
Bienheureux le cœur qui vous aime!
Seigneur, vous faites ſes plaiſirs:
Il paſſe dans le Bien Suprême,
Et perd en vous tous ſes déſirs.

C'eſt là qu'à couvert de l'orage
L'ame voit les flots ſans frayeur:
L'Océan écumant de rage
Ne peut lui donner de la peur.

Divin centre de toute choſe,
Doux amour, ſimple vérité,
Qui de tout bien êtes la cauſe,
Perdez-moi dans votre unité.

LXIII.

L'amour aime la ſolitude.

AIR: *Plus je vous dis que je vous aime*; ou, *Que ce lieu*, &c. ou, *Cherchons la paix en cet aſile.*

QUE ce lieu ſolitaire & ſombre
S'accommode avec ma douleur!
Que je me plais deſſous ſon ombre;
Qu'il ſait cacher le ſecret de mon cœur!

Tout s'y plaint lorſque je ſoupire:
De ces eaux le gémiſſement
Semble partager mon martyre;
Son feuillage frémit de mon tourment.

Ah! que le monde m'eſt à charge!
Ses maximes me font horreur:
Il me fait parler un langage
Bien différent de celui de mon cœur.

Étant près de celui que j'aime,
Je n'ai pas beſoin de diſcours:
Il me connoit mieux que moi-même;
Il forme & conſerve en moi ſes amours.

LXIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

O MON Dieu, tu vois ma douleur,
Et que le monde m'eſt à charge ;
Il afflige & peine mon cœur :
Le ſilence me met au large ;
Mais je n'ai pas un ſeul moment
Pour prendre ce ſoulagement.

Retire-moi dans le ſecret,
Qu'avec toi je goûte ce calme
Qui rend mon amour ſi diſcret,
Épure & ſatisfait mon ame,
Qui nous fait comme des enfans,
Soumis, ſimples & innocens.

Ah ! que notre cœur eſt heureux,
Lorſque n'aimant rien ſur la terre,
Il eſt de Dieu ſeul amoureux !
Tous les hommes lui font la guerre,
Et tourmentent inceſſamment
Celui qui ſe dit ton amant.

Seigneur, prends pitié de mon ſort,
Et me retire en ſolitude !
Je hais cent fois plus que la mort
Le monde & ſon inquiétude :
Le monde n'eſt plus qu'un cahos ;
Je trouve en Dieu ſeul mon repos.

Lorſque je ſuis auprès de lui,
Mon cœur ſi tranquille & paiſible,
Ne cherche plus aucun appui :
A tout il devient inſenſible,

S'oubliant ſi parfaitement,
Qu'il ſe perd tout en ſon amant.

Il demeure ainſi délaiſſé
Aux ordres de la providence :
Il eſt de tout débarraſſé,
Ne ſuivant que l'obéiſſance,
Et faiſant à chaque moment
Les ſaints vouloirs du Tout-puiſſant.

LXV.

Aimer Dieu pour Dieu ſeul.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

MONTREZ-moi, mon Seigneur, votre aimable viſage ;
Je n'aime rien que vous, ſource de tous les biens :
Vous briſâtes jadis mes malheureux liens ;
Depuis ce doux moment vous fûtes mon partage.

Je ne connois plus rien dans toute la Nature,
Qui puiſſe contenter un cœur comme le mien ;
Je ne trouve qu'en vous la force & le ſoutien :
Tout ce qui n'eſt pas vous me paroît impoſture.

Souveraine Beauté, régnez donc dans nos ames :
On ne veut point aimer le beau ſeul pour le beau ;
On dit que cet amour eſt un amour nouveau,
Que nul ſans intérêt ne ſe livre à vos flammes.

Je déplore en ſecret l'aveuglement de l'homme,
Qui de ſon intérêt pour être trop jaloux,
Perd les vrais intérêts ſi ſolides, ſi doux :
Faites que votre amour malgré lui le conſomme.

LXVI.

Comment l'amour ſe fait venger.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

J'AIMOIS dès mon enfance
Ce Dieu toujours vainqueur ;
Mais hélas ! la perſévérance
Abandonna bientôt mon cœur.

Dieu par de nouveaux charmes
Voulut le retenir :
Que vous m'avez coûté de larmes,
Triſte & douloureux ſouvenir !

Bonté trop outragée,
Mille cuiſans remords
Vous ont peut-être aſſez vengée
Et de mon ame & de mon corps.

Si vous voulez encore
Vous venger de nouveau,
Voyez le feu qui me dévore,
Prêt à me réduire au tombeau.

Je ſens que cette flamme
Se transforme en douceur :
Eſt-ce ainſi, Seigneur de mon ame,
Que vous vous vengez de mon cœur !

O ſavoureuſes peines,
Répentir trop heureux,
Prenez tout le ſang de mes veines :
C'eſt peu pour mon cœur amoureux.

Qu'il ſoit réduit en cendre !
C'eſt tout ce que je veux.
Hélas ! on devroit bien ſe rendre
Au ſecret pouvoir de ces feux.

On vous fait réſiſtance,
Amour toujours vainqueur ;
Mais une affreuſe expérience
Vous venge trop de notre cœur.

LXVII.

Examen & confeſſion de l'ame amante.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

TU le ſais bien, mon Seigneur, ſi je t'aime ;
Si je n'impoſe point ſur mon amour ;
Si ma dépendance eſt toujours la même,
Mon abandon fidele & ſans détour.

Si je ne mêle point ma propre vie
Dans un état où doit régner la mort ;
Si mon ame ſous tes loix aſſervie
Ne s'élance plus vers toi par effort.

Si ma foi toujours pure, invariable,
Ne ſort pas ſouvent de ſa ſombre nuit,
Pour trouver quelque douceur agréable,
Quelque brillant qui flatte mon eſprit.

Si dans la mort l'ame reſte paſſive ;
Si l'eſprit inquiet ne cherche point ;
Et ſi la volonté n'eſt pas active ;
Si je me remets de tout à ton ſoin ?

Si me trouvant dans la foi pure & nue,
Tout chez moi demeure en paſſiveté ;
Si lors qu'amour m'appauvrit & dénue,
Je ne recherche point quelque clarté.

Si ta vérité m'étant toutes choſes,
Mon eſprit y demeure aſſujetti ;
Si ſans vouloir pénétrer nulles cauſes,
Il reſte mort, & comme anéanti.

S'il eſt bien vrai que la mort ſoit entiere ;
Si je ne puis ni craindre ni vouloir :
Suis-je perdu dans la ſource premiere ?
Suis-je ſans force, penchant ni pouvoir ?

Mon obéiſſance eſt-elle parfaite ?
Fais-je aveuglément ce que tu preſcris ?
Ne vois-je plus rien que mon cœur ſouhaite ?
Suis-je perdu dans Dieu par Jéſus-Chriſt.

Ma perte eſt-elle ſimple, invariable ?
Ne ſors-je point de l'Océan divin ?
Pour m'amuſer aux choſes périſſables ?
Suis-je comme un inſtrument dans ta main ?

Tu vois en tout tems ſi je m'abandonne ;
Si toujours ſoumis aux divins arrêts,
Je ne me vois plus, & plus ne raiſonne ;
Suis-je livré pour tous tes ſaints décrets ?

Suis-je perdu ? mon ame délaiſſée
Dans le tems comme dans l'éternité ?
Ma patience quelquefois laſſée,
Ne recherché-je pas de ſûreté ?

Perdu, noyé dans cette mer immenſe,
N'ai-je pas tâché d'attrapper le bord ?
Ne fais-je point certaine réſiſtance
Trop ſecrette, & preſque ſans nul effort ?

Ne me trompé-je pas dans l'amour même ?
Le mien eſt-il ſincere & dégagé ?
Toujours perdu dans cet Etre Suprême,
Ai-je varié, n'ai-je point changé ?

N'ai-je point fait de retour ſur moi-même ?
N'ai-je point eu quelque inſtant de plaiſir ?
Ai-je renvoyé tout au Dieu Supréme,
Si pour quelque œuvre il daigne me choiſir ?

N'ai-je jamais entrepris ſur ſa gloire ?
N'ai-je point fait quelque ſecret larcin ?
N'eſt-il point revenu dans ma mémoire
Quelque projet, quelque ſecret deſſein.

Le moindre regard, une complaiſance,
Le moindre penchant pour bien réuſſir
Me paroît, ô Seigneur, comme une offenſe
Que ta Juſtice doit bientôt punir.

Seigneur, toi qui pénetres toute choſe,
Je m'accuſe, comme tu le ſais bien,
Des manquemens dont je ſerois la cauſe :
Sauve ou puni ; je ne déſire rien.

Des fautes que je fais ſans les connoître,
Je m'accuſe devant ta vérité :
Puni, puni-moi, mon Pere & mon Maître ;
Tu feras tout dans ta juſte équité.

C'eſt pourquoi je me livre à ta Juſtice,
Et m'abandonne au décret éternel :
C'eſt à toi de diſpoſer du ſupplice
Que mérite ton amant criminel.

LXVIII.

Routes adorables au divin Amour.

AIR : *Ce n'eſt point par effort qu'on aime :* ou, *J'entends par tout le bruit des armes.*

CE n'eſt point par effort qu'on aime,
L'Amour eſt jaloux de ſes droits ;
Il ne dépend que de lui-même,
On ne l'obtient que par ſon choix :
Tout reconnoît ſa loi ſupréme,
Lui ſeul ne connoît point de loix.

C'eſt lui qui rend l'ame parfaite :
Lorſqu'il commande en ſouverain,
Il met en nous ce qu'il ſouhaite,
Et nous protége de ſa main :
Il commence par la défaite
De ce qui nous reſte d'humain.

Après il change de maniere,
Il nous arrache tout appui ;
Il cache ſa grace premiere,
Et nous fait courir après lui :
Étant au bout de la carriere,
Il laiſſe celui qui le ſuit.

On ſent alors que l'on s'égare,
On ne ſait à qui recourir ;
Et plus notre ame ſe prépare,
Plus elle s'efforce à courir :
Par une conduite aſſez rare
Elle n'en peut rien obtenir.

Il faut enfin qu'elle abandonne
Son marcher pour un doux repos ;
Lorſqu'elle ne voit plus perſonne,
L'Amour revient fort à propos ;
Mais nouvelle forme il lui donne,
Lui tenant de nouveaux propos.

„ Il faut à préſent que tu meures ",
Lui dit-il, d'un air de courroux :
„ Depuis le tems que tu demeures
„ Dans ce repos tranquille & doux,
„ Tu n'as pas changé de demeure ;
„ Et tu crois joindre ton Époux " !

J'ai couru de toute ma force,
Eſpérant de l'atteindre un jour :
Son amour me ſervoit d'amorce ;
Mais il rebutoit mon amour :
Il faiſoit avec moi divorce,
Lorſque plus je faiſois ma cour.

„ Je veux à préſent que tu ceſſes
„ De courir & de me chercher :
„ Tu n'as qu'une fauſſe tendreſſe,
„ Tu ne ſais pas encor marcher :
„ Ne ſonge plus à mes careſſes,
„ Pour toi je deviendrai rocher ".

O qu'il ma bien tenu parole !
Ma douleur, mon gémiſſement
N'ont été que plainte frivole,
Sans que ſon œil un ſeul moment
D'un de ſes regards me conſole ;
Il ſe moque de mon tourment.

Ne vois-tu pas, pauvre abuſée,
Que tu conſerves ton vouloir ?
Tu voudrois être regardée ;
Et l'Amour, ne te veut pas voir :
Tu veux régler ta deſtinée ;
Ah, c'eſt uſurper ſon pouvoir.

Demeure-donc anéantie
Sous la main puiſſante d'Amour,
Ne ſois jamais aſſez hardie
D'eſpérer de voir un retour,
Sois morte, ſimple aſſujettie ;
C'eſt par là qu'on lui fait ſa cour.

LXIX.

Sacrifice dans les viciſſitudes du divin Amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſouffre tous les jours d'inutiles douleurs ;
Chaque inſtant redouble ma peine :
Sans voir de fin à mes malheurs,
Je ſuis une route incertaine.
Plus je veux m'aſſurer, plus je ſuis combattu ;
Je ſens croître l'incertitude :
Je n'éprouve plus ma vertu ;
Je ne trouve qu'inquiétude.

Qu'eſt devenu la paix qui poſſédoit mon cœur !
Heureux tems paſſé comme une ombre !
Ton ſouvenir fait ma douleur :
Je n'aperçois qu'une nuit ſombre.

De mes plaiſirs paſſés inutiles regrets,
De quoi ſert ce torrent de larmes ?
Hélas ! revenez doux attraits,
Montrez-moi l'amour & ſes charmes.

Mais il fuit loin de moi, je ne le trouve plus ;
Mon ame il traite en ennemie :
Que mes chagrins ſont ſuperflus
S'ils me laiſſent encore en vie.

On ne ſauroit mourir percé de mille coups ;
On ſouffre, ſans oſer ſe plaindre :
Effrayé de votre courroux,
On voit tout l'enfer ſans le craindre.

Eſt-il aucun enfer qu'on ne veuille ſouffrir,
Pour apaiſer votre colere ?
Vous faites languir ſans mourir :
Tout afflige, tout déſeſpére.

Eſt-ce donc là les biens que vous me promettiez ?
Eſt-ce là cet amour fidéle
Qu'en d'autre tems vous me juriez ?
Que ſa douceur me fut cruelle !

Si je n'avois ſenti la douceur de vos traits,
Je ſerois ſans inquiétude :
J'accomplirois tous mes ſouhaits,
Et n'aurois point d'incertitude.

Je ſuis privé de tout, & ne déſire rien :
D'où peut donc venir ma ſouffrance ?
Eſt-ce un mal ? ou ſeroit-ce un bien ?
Rien ne fait pencher ma balance.

Je ſouffre ſans ſouffrir ; & j'aime ſans amour :
Je me laiſſe à ce qui m'entraine :
Je ne connois ni nuit ni jour :
Je me plains, & ma plainte eſt vaine.

Je veux, & ne veux pas : je ſonde mes déſirs ;
Je n'en ai que contre moi-même :
Au milieu de mes déplaiſirs
Je ſens une miſere extréme.

Je ne veux cependant ni vivre ni mourir :
Si le Seigneur ne me délivre,
Je ne ferois pas un ſoupir
Pour me voir entierement libre.

Je me plains de mes maux, ſans déſirer leur fin ;
Je ne ſais ou mon mal réſide :
Je ſuis ſans force, & ſans deſſein,
Et foible, ſans être timide.

Si vous me demandez ce que je crois de moi,
Je n'en connois aucune choſe :
Jadis je vivois par la foi ;
C'eſt dans le rien que je repoſe.

Un néant malheureux, qui ne demande pas
Qu'on lui faſſe changer de place :
Etat pire que le trépas,
Et qui n'attend jamais de grace.

Mais quel eſt mon malheur ? hélas ! je n'en ſais rien :
Il eſt réel, non en idée ;
Je le regarde comme un bien
Quand l'ame eſt d'amour poſſédée.

Lorſque l'amour s'enfuit, un cahos ténébreux
Eſt ce qui paroit dans mon ame :
Quand il revient je ſuis heureux ;
Il ramene avec lui le calme.

Que ne revenez-vous, incomparable Amour,
Diſſiper cette nuit profonde ?
Vous différez votre retour ;
Et vous m'abimez deſſous l'onde.

Vous vous fâchez, hélas ! vous ne pouvez ſouffrir
Ni ſoupir ni même de plainte :
Vous bleſſez ; vous faites languir
Quand de traits notre ame eſt atteinte.

Vous cachez votre main quand vous avez bleſſé ;
Vous fuyez, & bleſſez encore ;
Ah ! que mon cœur eſt délaiſſé !
Ce cœur cependant vous adore.

Quoi ! vous m'abandonnez, moi qui fus votre choix
Lorſque j'en étois plus indigne ?
Quand je n'obſervois pas vos loix,
Je reçus une grace inſigne.

Et vous m'abandonnez quand je ſuis tout à vous,
Que je ne veux que votre gloire !
Vous me montrez votre courroux
M'effaçant de votre mémoire !

Quel eſt ce changement qui pourroit le cauſer ?
Eſt-ce une épreuve de ma flamme ?
Ne feroit-ce point trop oſer,
Si je veux dépeindre mon ame ?

Mon cœur eſt tout à vous, je n'en ſaurois douter ;
Non, je ne ſuis plus à moi-même :
Votre amour a ſçu le dompter ;
Et c'eſt pour vous ſeul qu'il vous aime.

Il n'appréhende rien, franchiſſant les dangers ;
Il vous aime dans ſon ſupplice :
Tous plaiſirs lui ſont étrangers ;
Il adore votre Juſtice.

Mon eſprit eſt à vous auſſi bien que mon cœur,
Sans diviſion, ſans partage :
Je ne cherche que votre honneur,
Sans regarder mon avantage.

Amour, divin Amour, n'êtes-vous point cruel
De me traiter de cette ſorte ?
J'aime d'un amour éternel ;
C'eſt le pur amour qui m'emporte.

Je demeure interdit, voyant ce que je vois ;
Je crains de me tromper moi-même :
Je doute quaſi de ma foi ;
En aimant, je doute ſi j'aime.

Vivez, régnez, Seigneur ; & me laiſſez périr :
C'eſt là mon dernier ſacrifice
Pour le tems où je dois mourir ;
Je m'immole à votre Juſtice.

LXX.

Martyre d'amour.

AIR : *Nouveau.*

Vous ſavez que je vous aime,
Digne Objet de tous les cœurs ;
Vous ſavez que je vous aime :
Et m'accablez de rigueurs !

Ou finiſſez mon martyre,
Ou venez me ſecourir ;
Ou finiſſez mon martyre,
Ou m'ordonnez de mourir.

Depuis que mon cœur ſoupire
Rien ne ſoulage ſes feux ;
Depuis que mon cœur ſoupire
Vous n'exaucez point ſes vœux.

Vous ſerez toujours aimable
Et moi toujours amoureux :
Si m'êtes inexorable,
Que je ſerai malheureux !

LXXI.

Veiller à Dieu de cœur pendant la nuit.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

LE ſommeil s'eſt enfin éloigné de mes yeux ;
Et je n'en ſens aucune peine :
Mon cœur n'en eſt que plus heureux ;
Il eſt libre, & rien ne le géne.

Il peut là ſans témoin s'unir avec ſon Dieu :
Ce ſilence de la Nature
Sert & lui donne plus de lieu
Pour exhaler ſa flamme pure.

Interrompu le jour en cent mille façons,
On eſt en proye aux créatures :
Il faut ſuivre leurs paſſions,
Etre témoin de leurs murmures.

La nuit dans le ſecret on contemple ſans bruit
Cette Beauté ſimple éternelle :
Là nul n'interrompt ni ne nuit ;
C'eſt là qu'amour ſe renouvelle.

Il ſe trouve affoibli, fatigué du tracas,
Inſéparable de la vie :
Le monde eſt un grand embarras ;
La nuit je m'en trouve affranchie.

Doux ſommeil, ne viens plus interrompre le cours
De cette amour toujours nouvelle :
Laiſſe mon cœur à ſes amours,
O témoin diſcret & fidelle.

Endors tous les humains que je veille à mon Dieu :
O les innocentes délices !
O qu'agréable eſt ce beau feu !
Que charmans ſont mes exercices !

Vous le chantiez David : (*a*) *La nuit eſt ma clarté*
Dedans mes plus grandes *délices.*
A qui ſait cette vérité,
Les jours deviennent des ſupplices.

Aimons, aimons, aimons, & laiſſons le ſommeil
Pour qui n'aime rien que ſoi-méme :
On craint l'approche du Soleil
Quand véritablement on aime.

LXXII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Vous brillez ſeule.*

NUIT amoureuſe du ſilence
Vous faites tout le plaiſir de mon cœur :
Car je puis en toute aſſurance
Témoigner à Dieu mon ardeur.

Lorſque la Nature ſommeille,
Que tout le monde eſt pris de doux pavots,
C'eſt dans ce tems que mon cœur veille,
En goûtant un parfait repos.

Ce ſilence de la Nature,
Et la tranquillité de cette nuit,
M'eſt une agréable avanture
Avec Dieu ſeul, & loin du bruit.

La tranquillité de mon ame
S'unit à celle de tout l'Univers :
Là je puis exhaler ma flamme ;
A l'amour j'offre des ſaints airs.

Sans témoin ma pudique flamme
Brûle en aſſurance ; & mon chaſte amour

(*a*) Nox illuminatio mea in deliciis meis. Pſ. 138. v. 11.

Eſt bien plus tranquille & plus calme
Qu'il ne peut l'être dans le jour.

Que j'aime cette nuit profonde,
Et que je crains le retour du Soleil!
Car de me trouver dans le monde
Eſt un mal pour moi ſans pareil.

Tous les hommes me ſont à charge:
Je ne puis correſpondre à leur diſcours,
Je ne connois plus leur langage;
Et n'entends rien que mes amours.

Je ſuis à tout comme une bête:
Si je réponds ce n'eſt que par hazard;
Car rien ne m'entre dans la tête:
Je vis ſans étude & ſans art.

Ah! qu'une ame ſimple a de peine
De vivre avec ceux qui ſe diſent grands!
On eſt avec eux à la gêne:
Je n'aime rien que les enfans.

Quand je vois la nuit qui s'approche,
Je dis: Voici la fin de mon tourment:
Mais je ſens un ſecret reproche
Quand je fais ce diſcernement.

L'amour qui m'inſtruit au ſilence,
M'enſeigne auſſi de ne déſirer rien;
Et m'apprend que l'indifférence,
Non le choix, eſt le plus grand bien.

Alors je demeure muette;
Et je me trouve dans l'étonnement
D'avoir été trop indiſcrette
Par mon choix, mon diſcernement.

De tout mon cœur je m'abandonne
A perdre, ô Dieu, le repos de la nuit:
Je ne veux que ce que tu donnes;
Et par toi mon cœur eſt inſtruit.

De ne vouloir aucune choſe;
Je veux, lorſque je cherche le repos;
La nature eſt toujours la cauſe
De ce choix fait mal à propos.

O nuit, nuit, mes cheres délices,
Je vous immole au vouloir du Seigneur:
O jour ma peine & mes ſupplices,
Je vous veux bien de tout mon cœur.

Tu peux, ô Monarque Supréme,
Si tu veux, m'inſtruire au milieu du bruit;
Tous les lieux ſont pour toi de même:
Ce qu'on veut eſt ce qui nous nuit.

LXXIII.

Sur le même Sujet.

AIR: *Vous brillez ſeule.*

NUIT, que vous m'êtes favorable,
Que votre ſilence eſt délicieux!
Malgré la douleur qui m'accable,
Je goûte le bonheur des Cieux.

Lorſque la Nature ſommeille,
Et que les yeux ſont pris de doux pavots;
C'eſt alors que chez moi tout veille
Dans un doux & ſacré repos.

Quand je vois la Grandeur immenſe
Se familiariſer avec mon cœur,
Me montrant avec évidence
Son amour ſi plein de grandeur;

Je m'abîme dans ma miſere,
Quoique rempli d'une immenſe largeur:
Une paix douce & ſalutaire
Vient alors inonder mon cœur.

Elle m'enleve hors de moi-même,
Et me perd en mon Dieu de plus en plus :
Pour répondre à ce Dieu Suprême
Tout effort ſeroit ſuperflu.

Il faut demeurer en ſa place,
Dans ſon néant, c'eſt où le cœur eſt bien,
Là Dieu l'inonde de ſa grace ;
Mais pour ſoi-même il ne prend rien.

Souverain Moteur de mon ame,
Divin Epoux à qui ſeul j'appartiens,
Vous épurez ſans fin ma flamme ;
Vous avez briſé mes liens.

Hélas ! que l'homme eſt miſérable,
Qui ne ſe laiſſe pas à votre amour !
Ah ! que ſon propre poids l'accable !
Ce fardeau s'accroît chaque jour.

La nuit eſt pleine de lumiere
Lorſqu'on la paſſe toute avec mon Dieu :
On craint de fermer la paupiere,
Ne lui donnant aſſez de lieu.

O vous mon Amour & ma vie,
Poſſédez-moi la nuit ſeul à l'écart :
Si ma raiſon eſt aſſoupie,
Je n'y prends plus aucune part.

Je ſuis content qu'elle ſommeille,
Qu'elle laiſſe mon cœur en liberté :
Alors pour vous mon ame veille,
(a) Vous trouvant dans la vérité.

Là ſéparé de toute choſe,
Mon Dieu ſe communique abondamment :
Lorſque tout l'Univers repoſe,
Rien ne peut troubler ſon amant.

Une vaſte & pure lumiere
Abſorbe tout dans ſon obſcurité :
On paſſe ainſi la nuit entiere,
Abimé dans la Vérité.

(a) *Autrement*, poſſédant l'amour-vérité.

LXXIV.

Etat d'une ame qui brûle de l'amour pur.

AIR : *Les bergeres de Maintenon.*

DEDANS mon cœur je ne vois qu'innocence ;
Je ne dis rien que comme je le penſe,
Jamais d'autrui je n'ai de défiance :

Le pur amour abſorbe l'eſpérance,
Il met le cœur dedans l'indifférence ;
On n'y voit plus que les traits de l'enfance.

Lorſque l'amour a pris chez nous la place,
Que ſon ardeur a fondu notre glace ;
Auſſitôt de nous-mêmes il nous chaſſe.

Le pur amour détruit la créature ;
Il en bannit la maligne nature,
Et la réduit comme une glace pure.

Sitôt qu'en Dieu notre ame eſt abîmée,
Que ſon vouloir en ſoi l'a transformée,
Elle eſt alors pour tous objets fermée.

Dieu prend plaiſir de la mouvoir ſans ceſſe :
Comme ſes coups elle aime ſes careſſes :
Sa force eſt Dieu ainſi que ſa foibleſſe.

Il eſt des tems qu'elle paroît divine :
Tout auſſitôt elle eſt foible & mutine ;
Dieu la changeant ainſi qu'il la deſtine.

Loin qu'un état qui paroît ſi contraire,
Faſſe douter ; on le voit néceſſaire :
Il cache en ſoi le plus profond myſtere.

Celui qui peut quelquefois ſe contraindre,
Se ménager, ſe déguiſer ou feindre,
Tout plein de ſoi peut eſpérer & craindre.

Dieu dans le cœur agit plus qu'on ne penſe :
Il fait la loi, ſouvent il en diſpenſe ;
Mais il ne veut ni règle ni prudence.

O pur amour, que ta force eſt étrange !
Comme un Démon tu fais paroître un Ange ;
Puis auſſitôt en toi, ta main le change.

Dedans le fond d'une mer agitée
En un moment l'ame eſt précipitée :
Puis à l'inſtant au port elle eſt jettée.

Cruel amour ! ta rigueur tu n'exerces
Que ſur les cœurs pleins pour toi de tendreſſes ;
Ce ſont ceux-là que tu perds & renverſes.

Tu combles de faveurs avec largeſſe
Ceux qui de toi demandent des careſſes :
Pour les grands cœurs tu n'as que ſéchereſſes.

Le Dieu d'amour eſt plus fin qu'on ne penſe :
Il pouſſe à bout ceux qui ſont ſans défenſe :
Par ſes bienfaits il rompt nos réſiſtances.

Ah ! perdons-nous au plus fort de l'orage :
Laiſſons l'enfer vomir toute ſa rage.
C'eſt aux grands maux qu'il faut un grand courage.

LXXV.

Sans la mort continuelle point d'amour.

AIR : *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

O JÉSUS mon unique eſpoir,
Je ne connois qu'un ſeul devoir,
Vous aimer & vous plaire ;
Je vous donne en moi tout pouvoir,
Daignez vous ſatisfaire.

Vous ſerez toujours mon Époux :
Je ne déſire rien que vous,

Bonté toute adorable ;
Comme vos careſſes, vos coups,
Tout me paroît aimable.

Je ne puis diſpoſer de moi,
J'appartiens en propre à mon Roi ;
Je n'ai rien à prétendre :
Il fait mon amour & ma foi ;
Mon bien eſt d'en dépendre.

Son amour a pluſieurs reſſorts
Pour nous livrer à mille morts ;
Mais la mort eſt la vie :
En elle on trouve des tréſors
Qui paſſent notre envie.

Qui ne meurt pas à tout moment,
Ne ſauroit être ſon amant ;
Notre mort eſt ſa vie.
Son feu s'accroît par le tourment,
Par la ſainte folie.

Lorſque le monde nous combat,
Lorſque la douleur nous abat,
Une force nouvelle
Nous tire de notre grabat,
Et nous donne des ailes.

Alors on vole dans les airs,
Et l'on traverſe les déſerts
Sans ſouci de ſoi-même ;
Même on eſt libre dans les fers,
Quoique pauvre à l'extrême.

Nous croyons poſſéder tout bien,
Nous n'avons ni ne voulons rien ;
Plus grande eſt la ſouffrance,
Et plus nous trouvons de ſoutien
Dans notre indifférence.

Ah ! livrons-nous donc à la mort,
A la nuit, au néant, au ſort,
A l'heureuſe folie !

Et nous arriverons au port,
Quoi que chacun en diſe.
Mais nous ferions encore mieux,
Si nous ne tournions pas les yeux
Sur ce qui nous regarde;
Contents, heureux ou malheureux,
Autant ſains que malades.

Que le MOI me fait de frayeur!
Il remplit mon eſprit d'horreur,
Le recourbe en ſoi-même:
Il abat, engourdit le cœur,
L'arrache à ce qu'il aime.

Il s'entortille à tous momens,
Se remplit de chagrins cuiſans;
Un rien lui fait ombrage:
Il perd d'amour les mouvemens,
En perdant le courage.

LXXVI.

Secret de l'amour.

AIR: *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

CHARMÉ de vos bontés, mon cœur a l'avantage
De vouloir les payer par un juſte retour:
Que je chéris mon eſclavage!
Que je ſuis ſavant en amour!

J'en ſais tout le ſecret, il conſiſte à vous plaire;
Je ne puis ſans ſouffrir être reçu de vous:
Eh bien, il faut vous ſatisfaire;
Frappez, je bénirai vos coups.

La verge & le bâton eſt ce qui me conſole;
Votre douceur me plaît moins que le châtiment:
Plus par effet que de parole
Je veux me dire votre amant.

Éloignez-vous de nous, tant de fades molleſſes,
Qui font qu'on ſe regarde, & que l'on craint les coups;
On eſt plein de délicateſſes:
Dites-moi, cœur lâche, aimez-vous?

Ah! vous vous aimez trop pour aimer la juſtice!
Regardez le Sauveur, Roi de tous les amans;
Il a préféré le ſupplice
Aux céleſtes contentemens.

LXXVII.

Doux empire de l'amour.

AIR: *Abſent de ma bergere.*

O L'ADORABLE Empire
Que celui de l'Amour!
Tout en plaît, même le martyre;
On voudroit y perdre le jour:
Tout n'eſt que charmes,
Même dans les ſoupirs;
Et ſi l'on verſe quelques larmes,
Ce ſont des innocens plaiſirs.

Il captive notre ame
Avec tant de douceur,
Qu'on voudroit toujours que ſa flamme
Ne fît que brûler notre cœur.
Rédui-le en cendre,
O feu pur & divin!
Hélas! qui voudroit ſe défendre
D'un feu qu'allumeroit ta main!

Cette flamme eſt tranquille,
Et ne tourmente pas;
Car plus elle eſt pure & ſubtile,
Plus ſon feu paroît plein d'appas.
Détrui, conſume;

Qu'il ne reſte plus rien :
Ainſi que le fer ſur l'enclume,
Tu me bats pour me mettre bien.
Tu façonnes mon ame,
O mon divin Époux ;
Et plus tu lui donnes de flamme,
Plus ſon tourment lui paroît doux :
Car le ſupplice
Fait mes plus doux plaiſirs ;
Et ton adorable Juſtice
A bien ſu fixer mes déſirs.

Lorſque vraiment on t'aime,
Tout ſe change en douceur ;
Et la douleur la plus extrême
Ne ſauroit paſſer pour douleur :
Car le ſupplice
Fait mes plus doux plaiſirs ;
Et ton adorable Juſtice
A bien ſu fixer mes déſirs.

LXXVIII.

L'ame amante qui ſe voit dominer par l'amour.

AIR : *Abſent de ma bergere.*

SEIGNEUR, je ne puis vivre
Sans ton divin amour ;
Il me faut en tout lieu le ſuivre,
Ah, m'en dût-il coûter le jour !
Je vais ſans peine,
Je le ſuis ſans frayeur ;
Ma réſiſtance ſeroit vaine :
J'ai tout donné donnant mon cœur.

Je

Je ſuis au petit Maître ;
Et je vis ſous ſa loi :
Il me fait en tout tems connoître
Qu'il faut que je vive ſans moi.
Sans plus de trêve
Il prend tout ce Vainqueur :
Ah ! quelle ſeroit ma reſerve,
Si je n'ai pû garder mon cœur !

Qui pourroit ſe défendre
De ce Dieu tout-puiſſant ?
Qu'il ſait adroitement ſurprendre
Celui qu'il veut pour ſon amant !
Sans plus de tréve
Il prend tout ce Vainqueur :
Ah ! quelle ſeroit ma reſerve,
Si je n'ai pû garder mon cœur !

Il rend mon ame nue,
Et ne lui laiſſe rien ;
Il la conduit & la remue ;
Il s'empare de tout mon bien.
Je vais ſans peine,
Je le ſuis ſans frayeur ;
Ma réſiſtance ſeroit vaine :
J'ai tout donné, donnant mon cœur.

Quand je vois qu'il diſpoſe
De tout comme un grand Roi,
Que puis-je lui dire autre choſe ;
Fais ce que tu voudras de moi ?
Sans plus de tréve
Il prend tout ce Vainqueur :
Ah ! quelle ſera ma reſerve,
Si je n'ai pû garder mon cœur !

Il alume une braiſe,
Cet adorable Epoux ;
Il met le feu dans ſa fournaiſe,
Me montrant un amour jaloux :
Je vois ſans peine

Redoubler ſon ardeur ;
Ma réſiſtance ſeroit vaine :
J'ai tout donné donnant mon cœur.

Je l'excite moi-même
A redoubler ſon feu ;
Plus il me détruit, plus je l'aime :
Je lui dois tout comme à mon Dieu.

Sans plus de trêve
Il perd tout ce Vainqueur :
Ah ! quelle ſera ma reſerve,
Si je n'ai pû garder mon cœur !

LXXIX.

Voies du divin Amour pour détruire le moi.

AIR : *Les bergeres de Maintenon.*

JE ne veux rien, ô mon cher petit Maître :
Si je voulois, tu le ferois peut-être :
Mais un vouloir n'oſe même paroître.

Je connois trop l'extrême dépendance
Qu'il faut avoir de ta toute-puiſſance ;
Je fais en tout voir mon obéiſſance.

Combien de fois pour me rendre docile
As-tu détruit mon petit domicile !
Mais ton vouloir n'a rien de difficile.

Tu m'as mené ſans ſentier & ſans route,
Je t'ai ſuivi ſans fin ne voyant goutte :
Tu m'as réduit à l'entiere déroute.

Si tu m'as fait jadis quelque careſſe,
Si tu m'as fait ſouvent quelque promeſſe ;
C'étoit afin d'éprouver ma ſoupleſſe.

Par bien des morts, de différens ſupplices
As-tu ſur moi déployé ta Juſtice,
Sans que mon cœur eût le moindre artifice.

Je t'ai ſuivi m'éloignant de moi-même ;
Je n'ai voulu dans ma douleur extrême
Que te marquer, grand Dieu, combien je t'aime.

Je t'ai ſervi non pour la récompenſe :
Dans ma douleur jamais l'impatience
N'a démenti ma prompte obéiſſance.

Tu te repais, Amour, de ſacrifices :
Plus ils ſont grands, plus tu ris des ſupplices
Que tu nous fais : quelle eſt donc ta Juſtice !

Tu prends un cœur, en lui montrant tes charmes ;
Lorſqu'il eſt pris, tu te ris de ſes larmes :
Contre ce cœur tu prends ſouvent les armes.

Divin Amour, ah ! qui voudroit ſe plaindre !
Tu ne veux pas même qu'on oſe craindre :
Un cœur parfait ne ſauroit jamais feindre.

O pur Amour, acheve de détruire
Ce qui chez nous s'oppoſe à ton empire :
Tu connois bien pourquoi mon cœur ſoupire.

Tu connois bien, mon Seigneur, ma foibleſſe,
Mon abandon, ma foi, ma petiteſſe,
Mon non-vouloir, mon rien & ma ſoupleſſe.

Hélas, Amour, que pourrois-je te dire !
Tu ne veux pas qu'en ſecret je ſoupire ;
Tu veux de plus tout déſir interdire.

O que l'Amour eſt une douce choſe !
O que l'Amour fait de métamorphoſe !
J'en dirois trop, Amour ; mais je ne l'oſe.

En ta rigueur on trouve mille charmes ;
On la bénit même en verſant des larmes :
Fuite d'Amour, que tu cauſes d'alarmes !

Tu n'interdis même une foible plainte ;
Tu rejettes l'eſpérance & la crainte :
Ah ! qu'à mon cœur l'amour donne d'atteinte.

Quoique mon cœur ait la paix & le large,
Tu le reduis ſouvent dans l'eſclavage :
De ſes malheurs il fait ſon avantage.

LXXX.

Vivre en Dieu & en ſon divin amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

J'AI ſoupiré longtems après le pur amour ;
J'ignorois alors ſon mérite :
Je courois la nuit & le jour
Afin de marcher à ſa ſuite.

Mais depuis j'ai connu ce que pouvoient mes ſoins ;
Il faut le devoir à lui-même :
Sans que les ſens en ſoient témoins,
C'eſt en ſecret qu'un cœur pur aime.

C'eſt à toi, cher Amour, que je te veux devoir ;
Non à mes ſoupirs, à mes larmes :
Heureux en perdant tout vouloir,
Je te trouve avec tes doux charmes.

O fortuné moment, ô bienheureux ſéjour
Que celui que mon ame habite !
Je vis & demeure en l'Amour ;
Je ne marche plus à ſa ſuite.

Il me porte par-tout, ne me quitte jamais ;
De lui je ſuis inſéparable :
Depuis que j'ai ſenti ſes traits,
Je ne trouve plus rien d'aimable.

O mon céleſte Amour, immenſe Vérité,
Tu combles de bonheur mon ame :
Sublime & pure Charité,
Combien douce & forte eſt ta flamme !

Qu'un cœur eſt fortuné quand tu le perds en toi !
Qui te rejette eſt miſérable :
Il n'eſt plus d'amour ni de foi
Dans ce ſiécle ſi déteſtable.

On ne peut te ſouffrir, chaſte & ſublime Amour ;
Toi ſeul nous combles de délices :
Je bénis cependant le jour
Où tu m'accablas de ſupplices.

LXXXI.

L'amour ſoutien de l'ame dans la mort ſpirituelle.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour.*

JE ſoupire & languis dans ce mortel ſéjour :
Rien ne peut adoucir ma peine ;
Rien ne ſatisfait mon amour :
Prends pitié, Bonté ſouveraine,
D'un mort qui voit encor le jour.

Sans toi, ſans toi, Seigneur, je ne goûte aucun bien :
Ah ! je ſuis banni de tout être ;
Rien d'ici bas ne me convient :
J'agis ſans le faire paroître,
Quoique privé de tout ſoutien.

Je porte en tous les lieux ma mortelle langueur :
Rien ne diſſipe mon martyre ;
Rien ne peut ſoulager mon cœur ;
Quand je parle ou lorſqu'il ſoupire,
Je ris pour cacher ma douleur.

Malgré tant de travaux je ne déſire rien ;
Content de ton vouloir ſuprême,
Je trouve en ma peine mon bien :
Grand Dieu, j'oſe dire que j'aime,
L'amour me ſervant de ſoutien.

Ce rigoureux amour eſt tendre, il eſt caché ;
Il vit de langueur & de peine :

Mon cœur qui s'y ſent attaché,
N'a pour ce MOI que de la haine,
Sans de ſes maux être touché.

C'eſt toi, divin Amour, qui cauſe mes tranſports;
C'eſt toi qui m'arrache à moi-même;
C'eſt toi qui malgré nos efforts,
Fais ſentir ta force Suprême
Dans les ames & ſur les corps.

LXXXII.

Bonheur de l'ame amante.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

TOI ſeul ſoutiens mon ame,
Amour toujours vainqueur:
Que tranquille eſt ta douce flamme!
Elle eſt le repos de mon cœur.

Je ne ſaurois plus vivre
Sans ce fidéle amour:
Il me faut en tout lieu le ſuivre
Quand je devrois perdre le jour.

C'eſt mon centre & ma vie;
Hors lui ce n'eſt que mort:
Ah! s'il m'avoit anéantie,
Que bienheureux ſeroit mon ſort!

Il eſt ma fortereſſe,
Où je ſuis à couvert:
Si je reſte en ma petiteſſe,
Il me ſauve quand je me perds.

C'eſt lui qui me rend ferme,
Quoique foible roſeau:
Il eſt mon principe & mon terme,
Changeant mon ſépulcre en berceau.

O ſource de ma vie,
Je ne ſens plus la mort:
Toi ſeul amour m'as affranchie;
Que tu m'as fait un heureux ſort!

Tu changes ma foibleſſe
Par ton bras tout-puiſſant;
Et lors ta divine Sageſſe
Devient la force d'un enfant.

Chez moi rien que miſere,
Chez Dieu la ſainteté:
Plus je ſuis pauvre, & plus j'eſpére;
Car le pauvre a la vérité.

Il connoit ſa baſſeſſe;
Il en fait ſon plaiſir:
Pour ſe tirer de ſa foibleſſe,
Il ne forme pas un ſoupir.

Son Dieu toujours le même,
Fait ſon contentement:
Si véritablement il aime,
Son rien eſt rempli d'agrément.

O ſource de lumiere,
Tu caches tes brillans:
Fécondité, Beauté premiere,
Qui ſe manifeſte aux enfans.

Tout le monde t'ignore,
Principe de tout bien:
Le pur amour fait qu'on t'adore;
Hors l'amour on ne veut plus rien.

L'amour eſt mon ſilence,
L'amour eſt mon diſcours;
L'amour eſt ma perſévérance:
Que ſans lui j'ai de triſtes jours!

Il eſt toute ma joie;
Qu'il cauſe de largeur!

Du chagrin je deviens la proye,
Si l'amour n'occupe mon cœur.

Ah! que l'homme eſt à plaindre
Lorſqu'il vit ſans l'amour!
Il faut ſe gêner, ſe contraindre:
Je fuis libre en faiſant ma cour.

L'amour pur me rend libre;
Je n'appréhende rien:
Mon cœur dans un vaſte équilibre,
Ne connoit ni peine ni bien.

Eſtimant la ſouffrance,
Il ne peut rien choiſir:
C'eſt l'amour qui tient la balance;
Il n'y permet pas un déſir.

Le poids d'amour emporte
Sur moi tout autre poids:
Plus la charité paroît forte,
Et bien plus légére eſt la croix.

Mais ſi la douleur péſe,
Que foible eſt notre amour!
Il n'eſt point chez nous à ſon aiſe:
Que nous faiſons mal notre cour!

Divin Amour emporte
Tellement notre cœur,
Que la ſouffrance la plus forte
Ne nous paroiſſe pas douleur.

Que d'amour la balance
Ne s'ébranle jamais;
Lorſqu'elle penche en la ſouffrance;
C'eſt le poids du propre intérêt.

LXXXIII.

Merveilleuſes contrarietés qu'on expérimente dans l'amour.

AIR: *Les folies d'Eſpagne.*

VASTE déſert, rochers, forêt obſcure
Où le Soleil ne pénetre jamais,
Lieux qui ſont terribles à la Nature,
En vous je trouve tout ce qui me plait.

Tout me ravit dans ce déſert ſauvage;
Son affreux ſilence fait mes plaiſirs:
Cette obſcurité, ce ſombre nuage
Renferme l'objet de tous mes déſirs.

Soleil, je me dérobe à ta lumiere;
Je m'éloigne avec ſoin de ta clarté:
La ſombre nuit en fermant ma paupiere
M'éclaire bien plus de la vérité.

Lieux de tout tems conſacrés au ſilence,
Bois dont le front ſemble approcher les cieux,
Je puis avec vous en toute aſſurance
Plaindre un tourment qui m'eſt délicieux.

Là m'éloignant de toute créature
Par de ſaints airs & des gémiſſemens,
L'eau me féconde avec ſon doux murmure,
Et les oiſeaux par leurs concerts charmans.

C'eſt là qu'amour en ſecret me dévore,
Que dans ces lieux conſacrés à la nuit,
Sans diſcerner le lever de l'aurore,
J'ignore encore ſi le Soleil luit.

Je préfere la nuit à la lumiere,
Mon cœur y ſoupire avec liberté:

La derniere heure eſt comme la premiere ;
Avec les ours je ſuis en ſûreté.

Je ne crains rien de ces bêtes ſauvages :
Les hommes ſont pour moi loups raviſſans ;
Mon cœur eſt avec eux dans l'eſclavage :
Ici tout plaît à l'eſprit, non au ſens.

Que dis-je aux ſens ? ah ! les miens tout contente ;
Ils ſont dreſſés à la ſoumiſſion :
Dans ce déſert Dieu ſeul eſt mon attente ;
J'y trouve même ſa poſſeſſion.

Lieux écartés, que vous avez de charmes !
J'exhale en vous mon plaiſir, ma langueur :
Si je ris, ou ſi je verſe des larmes,
Sont-ce de plaiſir, ou bien de douleur ?

Je n'en ſais rien ; je m'ignore moi-même :
Je ne connois déſir ni ſentiment :
Je ſuis toute amour, & ne ſais ſi j'aime ;
Hélas ! j'ai perdu tout diſcernement.

Je vis, & ne puis diſcerner ma vie ;
Je ſuis nourrie, & j'ignore de quoi ;
Je ne ſens de diſette ni d'envie ;
Tout eſt vide & plein, à ce que je crois.

Qui peut faire des effets ſi contraires ?
Ah ! qui les fait, Amour, ſi ce n'eſt vous ?
Mon cœur content, qui le peut ſatisfaire ?
Eſt-ce le RIEN ? ſeroit-ce mon Époux ?

Divin Époux, qu'un nuage environne,
Je ſuis certaine, quoique ſans clarté,
Que c'eſt vous, ô Charité juſte & bonne,
Que ce brouillard eſt votre vérité.

Ne m'envoyez jamais avec les hommes ;
Laiſſez-moi plutôt au fond du néant :
Tout eſt pervers dans le ſiecle où nous ſommes ;
Entre cent mille il n'eſt pas un Enfant.

Comme un enfant je leur ſuis étrangere ;
Je ne ſuis bien que dans ce ſaint déſert :
Je ſuis fixe, & cependant voyagere ;
Je vous trouve, Amour, dans ce que je perds.

LXXXIV.

Déſintéreſſement d'une ame qui eſt toute à Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DANS ma vive douleur je ne déſire rien,
Ne formant aucune penſée
Pour me procurer aucun bien ;
De tout l'ame eſt débarraſſée.

Je vois tous les humains ſoulevés contre moi ;
Je n'en reſſens aucune peine :
Si j'appartiens tout à mon Roi,
Ah ! que ma crainte ſeroit vaine !

Que pourroit contre moi l'ennemi conjuré,
Si mon Dieu m'eſt toujours propice !
S'il m'avoit en ſes mains livré,
J'en fis cent fois le ſacrifice.

Il doit donc diſpoſer ſelon ſa volonté
D'un bien qui fut ſon héritage :
Par un effet de ſa Bonté
Lui ſeul eſt auſſi mon partage.

Plus on ſe donne à lui, plus il ſe donne à nous ;
Le don eſt toujours réciproque :
Heureux de l'avoir pour Époux !
De tout l'Univers je me moque.

Que l'enfer contre moi allume ſa fureur ;
Et que l'homme augmente ſa haine !

Je ſouffre tout ; & mon Sauveur
Sait bien en adoucir la peine.

O mon Souverain Bien que j'aime uniquement,
Adorable Auteur de mon être !
O que j'ai de contentement
D'appartenir tout à mon Maître !

Je n'ai plus rien en moi qui ne ſoit tout à lui :
En oubliant la créature,
Je trouve en lui mon ſeul appui ;
Et ne crains rien de la nature.

Je ſuis un pauvre enfant expoſé ſur les eaux :
Je ſens la vague qui m'emporte,
Prêt à périr dedans les flots ;
Mais la main d'Amour me ſupporte.

Plus le péril eſt grand, plus je ſuis aſſuré,
Fondé ſur le Pouvoir Suprême :
De mes biens rien n'eſt demeuré ;
Il me ſuffit, puiſque je l'aime.

S'il donnoit à la mer un pouvoir ſur mon corps ;
L'amour en a plus ſur mon ame :
Enfer, je ris de tes efforts ;
Foible eſt ton feu contre ma flamme.

Si tu me veux brûler, ah ! je ſuis conſumé
D'un feu qui fait tous mes délices !
Mon cœur eſt ſi bien enflammé,
Qu'il ſe moque de tes ſupplices.

LXXXV.

Généroſité de l'amour divin.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DANS ce vaſte Océan d'amour & de douceur,
Dans ce plaiſir pur & paiſible,

Tout ce qui ſe paſſe en mon cœur,
Eſt ſi grand qu'il eſt inſenſible.

O ténébreuſe nuit, ô généreux effort
D'une ame au-deſſus d'elle-même !
Cet amour plus fort que la mort,
Ne peut diſcerner comme il aime.

Inſenſible plaiſir, trop généreux amour !
Qui ne veut rien de ce qu'il aime
Que le bien de faire ſa cour,
Et de s'outrepaſſer ſoi-même.

Ce pur & chaſte amour dédaigne les ſoupirs ;
Il ne fait cas que de la peine :
Il eſt vide de tous déſirs,
Libre dans ſon auguſte chaîne.

Il ne veut rien pour ſoi, ne ſe comptant jamais ;
Il vit de l'amour qui l'anime,
Sans penſer à ſes intérêts :
L'amour eſt prêtre, il eſt victime.

Source de tous les biens, il ne poſſéde rien ;
Il ne ſouffre point de partage :
Il vole ſans aucun ſoutien
En Dieu comme en ſon héritage.

Auguſte Déité, trop aimable ſplendeur,
Qu'on trouve en la nuit ténébreuſe !
On brûle ſans ſentir d'ardeur :
C'eſt l'état d'une ame amoureuſe.

O ſimple Vérité, c'eſt toi qui nous inſtruis :
Tu te donnes avec largeſſe.
C'eſt toi qui ſuſpends nos eſprits,
Les abîmant en ta Sageſſe.

Taiſez-vous, ſentimens trop indignes de Dieu ;
N'entrez jamais dans ce myſtere :
O que paiſible eſt ce beau feu,
Quand il remonte dans ſa ſphére !

Il n'a plus de chaleur ni d'agitation ;
Il eſt dans un repos immenſe :

L'Amour ſeul eſt ſa motion,
Comme il eſt ſa perſévérance.

Uniques confidens de ma chaſte amitié,
Vous rochers, vous déſerts paiſibles,
Pour écouter la vérité
Je veux les lieux inacceſſibles.

C'eſt là qu'en liberté je conte mes amours,
Que je donne eſſor à ma flamme :
Que je paſſe ici d'heureux jours !
Dieu poſſéde en ſecret mon ame.

Je cherche les déſerts, & les lieux écartés ;
Ah ! que le monde m'eſt à charge !
Pour correſpondre à ſes bontés,
J'ai choiſi cet antre ſauvage.

Je trouve dans mon cœur un aſſuré déſert,
Vide de tout & de moi-même :
Tout ce que j'avois je le perds :
Le rien donne le Bien Suprême.

O fortuné néant ! je veux juſqu'à la mort
En ton ſein faire mon ſépulcre :
Je vis là, ceſſant tout effort :
L'amour eſt ma peine & mon lucre.

Néant, où je ne vois & ne puis déſirer,
Où je ne ſaurois plus rien craindre :
Je ne puis non plus ſoupirer ;
Rien ne peut en ce lieu m'atteindre.

Dans ces lieux écartés, dans ces déſerts affreux,
J'aurai du moins cet avantage
D'exprimer d'un cœur amoureux
Le ſublime & ſecret langage.

Je puis là ſans témoin déclarer mon amour :
O ſilence de la Nature !
O nuit plus belle qu'un beau jour !
Cache bien le mal que j'endure.

Eſt-ce bien ? eſt-ce mal ? on ne ſait que choiſir :
O plaiſir rempli d'amertume !

L'amertume fait un plaiſir
Que ne peut dépeindre ma plume.

Tout eſt grand, tout eſt rien dedans ce ſacré lieu ;
Ce qu'on voit paſſe la portée ;
Ce brouillard (*a*) loge-t-il mon Dieu ?
Qu'en lui mon ame eſt tranſportée !

Inutiles efforts, de quoi me ſervez-vous
Pour exprimer cette nuit ſombre,
Dont le bonheur rendroit jaloux,
S'il n'étoit caché ſous ſon ombre !

LXXXVI.

L'amour divin ſous l'emblême de l'eau, de l'air & du feu.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

JE voudrois nager nuit & jour
Dans le vaſte Océan d'amour,
En quittant la ſurface,
M'abîmer ſans aucun retour
Dans cette mer de grace.

L'amour ſeroit mon élément ;
L'amour ſeroit mon aliment,
Mon repos, ma lumiere :
Je trouverois mon logement
Dans la Source Premiere.

Quand je vois nager le poiſſon,
Je le jalouſe tout de bon ;
Et me moque en moi-même
De le voir mordre à l'hameçon,
Perdant ſon heur extréme.

(*a*) *Autrement*, cache-t-il.

Je me dis ; l'homme en uſe ainſi :
Un appas l'arrache d'ici ;
Sa folie eſt étrange.
Il vivoit là ſans nul ſouci
Auſſi content qu'un Ange.

Tu quittes Dieu pour un plaiſir ;
T'abandonnant à ton déſir,
Ta mort devient certaine :
Hélas ! qui t'en peut garantir ?
C'eſt la Main Souveraine.

Rentre en ton Dieu, mais promptement ;
Défends-toi de l'aléchement ;
Ne ſors point de ta place :
Sinon tu verras le tourment
Qu'on trouve hors de ſa grace.

Regardant d'un autre côté,
Je ne fus pas moins enchanté ;
Un noble oiſeau s'envole
Avec tant de rapidité
De l'un à l'autre pôle.

Je le vis nager dans les airs,
Traverſant ce grand Univers ;
Il vole, il ſe balance
Tantôt droit, tantôt de travers :
Par-tout la même aiſance.

Je voulois voler comme lui,
Sans aile, & ſans aucun appui :
L'amour me dit : arrête ;
Tu ne ſaurois voler ainſi :
Ton ame eſt-elle prête ?

Je lui dis : mon divin Époux,
Des ailes pour voler à vous :
Eh ! c'eſt ſi peu de choſe,
Me refuſer un bien ſi doux ?
Dites-m'en donc la cauſe.

Je te veux apprendre à nager
Dans les airs comme dans la mer :
Auſſitôt il m'emporte.
Je le ſuivis ſans m'étonner :
Cette route eſt bien forte.

Après il me changea de lieu,
M'apprit à nager dans le feu,
Et ſans craindre ſa flamme :
Là je trouvai le même Dieu,
Qui ſoutenoit mon ame.

Je lui dis lors : O mon Amour,
Vous êtes air, feu, par retour,
Eau, lumiere, & ténèbres :
Que j'ai fait en un même jour
Des courſes bien célèbres.

Vis & meurs dans ces élémens ;
Qu'ils ſoient tous tes contentemens,
Abandonne la terre :
Ils ont tous trois également
Même lieu, même ſphere.

Je veux donc aller dans le feu ;
Et c'eſt l'élément, ô mon Dieu,
Qui me plaît davantage :
Ah ! je le choiſis pour mon jeu,
Mon plaiſir, mon partage.

Les autres laiſſent malgré ſoi
Toujours quelque trace du MOI ;
Mais le feu le conſume.
Cet élément ſera mon Roi ;
Mon amour le préſume.

LXXXVII.

L'Amour ſurpaſſant tout ſentiment.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe*, ou, *Je ne veux de Tirſis.*

AMOUR, qui de mon cœur es l'unique ſoutien,
Qui régnes au fond de mon ame,
Amour ſeul & ſouverain bien,
Ah! conſume-nous de ta flamme.

Que nous ne ſoyons qu'un, & que ton unité
Détruiſe ce qui nous ſépare;
Que ta ſuprême vérité
Du cœur & de l'eſprit s'empare.

Si j'étois un moment ſans que ton pur amour
Fût le principe de ma vie,
J'aimerois mieux perdre le jour:
C'eſt l'amour qui me vivifie.

C'eſt toi, divin amour, qui me rends malheureux,
Ton courroux ou bien ton abſence:
Je ſuis content quand de tes feux
Je retrouve la véhémence.

O trop indigne cœur! connois-tu bien l'amour,
Quand tu le veux trouver ſenſible?
Il n'a ni ſentiment ni jour;
Il eſt abſorbant & paiſible.

L'amour le plus parfait ſe diſcerne le moins;
Il eſt également tranquille:
La paix conſtante eſt le témoin
De ſa flamme pure & ſubtile.

N'ayant rien de groſſier, de goûté, d'aperçu,
Nul ſenſible ne le démontre:
Plus il eſt pur, plus il eſt nud;
Le croyant perdre on le rencontre.

Plus il eſt caché, plus il s'enfonce au-dedans
D'une maniére inexplicable,
Et plus il ſe dérobe aux ſens:
Il eſt conſtant, invariable.

Ce que l'homme connoit, ou peut apercevoir,
N'eſt point cette flamme ſi pure:
Ce que l'eſprit peut concevoir,
Eſt quelque goût de la nature.

On goûte cependant lorſqu'on eſt dans ſa fin:
C'eſt un diſcernement fidéle,
Qui n'a rien qui ne ſoit divin;
Et ſa douceur eſt éternelle.

Dans un vaſte néant où rien ne paroît plus,
L'amour ſacré ſe fait entendre:
Son langage n'eſt point confus;
Plus il eſt pur, moins il eſt tendre.

Exempt de la molleſſe il a la fermeté;
Et retournant à ſon principe,
Dans une claire obſcurité
Au divin Tout il participe.

Qui dit ſentir l'amour, ne le connut jamais:
Quelque grace ſur le ſenſible
Se communique aux imparfaits;
Pour les amans l'imperceptible.

Mais cet imperceptible eſt bien plus aſſuré
Que goût, que parole, ou lumiere:
Ce qui ſe ſent eſt meſuré;
Non ce grand Tout, Cauſe Premiere.

O ſouverain Amour je ne dis rien de toi!
Tomberois-tu ſous le langage?
Qui caché dans l'obſcure foi,
Le paſſes avec avantage.

Sans plus parler de toi je me veux abîmer
Dans cet Océan vaſte, immenſe,
Comme le poiſſon dans la mer
J'y veux faire ma réſidence.

Cache-moi dans ton ſein des regards des mortels :
En toi mon ame étant plongée
Je t'éléverai des autels
Pour ta nation affligée.
Perſonne n'entendra plus mes gémiſſemens :
Nul témoin de ce qui ſe paſſe
Dedans le cœur de tes amans ;
Et c'eſt là la grace des graces.

LXXXVIII.

Merveilles incompréhenſibles de l'amour divin.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

DIVIN Amour, je ſens croître ma flamme,
Sans le ſentir que par l'immenſité :
Elle dilate chaque jour mon ame,
Et l'éclaire plus de ta vérité.

Un goût ſecret d'une vertu ſubtile
Me la fait mieux diſcerner chaque jour :
Ce goût eſt pur autant qu'il eſt tranquille ;
Puiſqu'il n'eſt rien autre choſe qu'amour.

Divin Amour, qui te pourroit comprendre !
Nul ne le peut que par toi ſeulement :
Plus tu deviens fort, moins tu paroîs tendre ;
Tu remplis & perds en toi ton amant.

O pur amour, tu rends le cœur ſans bornes,
En le dégageant de ſes intérêts :
Tu l'appauvris, tu l'embellis, tu l'ornes ;
Et tu le fais aimer tes ſaints décrets.

O cœur, ô cœur, qu'eſt ce que tu déſires !
Tu ne connois ni plaiſir ni douleur :
Ce que tu ſens paſſeroit pour martyre ;
Mais tout s'abîme en l'immenſe largeur.

Ce que Dieu fait au centre de notre ame,
Ne ſe ſauroit décrire ou diſcerner :
C'eſt une nuit, un repos, un doux calme,
Qui ne nous permet pas de raiſonner.

Ah ! ce n'eſt rien de tout ce que j'avance !
Que les diſcours me paroiſſent bornés !
Car cette auguſte & ſublime Science
Se cache au cœur des amans fortunés.

Divin Amour, fais qu'on expérimente
Ce que le diſcours ne peut découvrir :
Daigne paſſer du cœur de ton amante
Dans d'autres cœurs qui ſauront t'en bénir.

On te combat, chacun te fait la guerre ;
Je ne vois par-tout que des ennemis :
Le cœur de l'homme eſt trop propriétaire
Pour goûter ici bas le paradis.

LXXXIX.

Dieu exauce le cœur affligé.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours, &c.*

VENGE-toi, tu le peux, de tant de perfidies,
Que contre ta bonté je commets chaque jour :
Eſt-ce donc là rendre amour pour amour !
Grand Dieu, venge-toi, je te prie.

Je conſens que ſur moi s'exerce ta juſtice,
J'entre dans ton parti contre mon propre cœur ;
J'aime, & je crains, hélas ! ce ſéducteur :
Grand Dieu, le terrible ſupplice.

N'ai-je pas demandé cent fois la délivrance
D'un perfide ennemi qui me fut toujours cher ?
Je l'ai flatté, voulant me le cacher :
Grand Dieu, quelle eſt mon inconſtance !

Ainſi long-tems, hélas! me ſéduiſant moi-même,
Je me croyois déja mort & rempli de toi;
Mais je vivois, & ce n'étoit qu'en moi:
Grand Dieu, que mon mal eſt extrême!

Tu peux, ſi tu veux, me tirer de moi-même;
Si tu ne le veux pas, je me livre à tes coups:
Me verrai-je l'objet de ton courroux!
Grand Dieu, ſouviens-toi que je t'aime.

Tu me comblois jadis de faveur & de grace;
Je ne vois pas préſent que peine & que douleur:
Je ne ſais plus ce que devient mon cœur:
Grand Dieu, que faut-il que je faſſe!

Tu changes tout d'un coup ta rigueur en careſſe;
Je ne ſens plus en toi que ta douce bonté;
Je commence à revoir la vérité:
Amour, je ſuis dans l'alégreſſe.

J'aperçois, mon Seigneur, que ſenſible à ma peine,
Tu ſuſpens à préſent les traits de ta fureur;
En me frappant tu deviens mon Sauveur:
Grand Dieu, qu'eſt devenu ta haine!

XC.

Préſence & abſence de Dieu en l'ame amante.

AIR : *Mon cher troupeau.*

SEIGNEUR, en qui je me repoſe,
Adorable objet de ma foi,
Que c'eſt une admirable choſe
De vous trouver préſent en ſoi!

Qu'on goûte de ſacrés délices
Dans vos chaſtes embraſſemens!
Avec vous les affreux ſupplices
Se changent en contentemens.

Souverain Auteur de mon être,
Seigneur, à qui ſeul j'ai recours,
Ne veuillez jamais diſparoître;
Et vous comblerez mes amours.

Mais votre volonté ſuprême
Doit éteindre tous mes déſirs;
Je dois m'abandonnant moi-même,
Trouver en elle mes plaiſirs.

Que ſi vous voulez diſparoître,
Me laiſſant dans la ſombre nuit,
Je dois, ſans le faire paroître,
Souffrir en paix ce triſte ennui.

Vous êtes ma vive lumiere;
Sans vous je reſte dans la mort:
Je ne puis fournir ma carriere,
Si vous ceſſez votre ſupport.

XCI.

Abandon à la juſtice divine.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JE m'abandonne à la Juſtice
Avec le reſpect d'un enfant,
Qui ne peut craindre de ſupplice
D'un Pere auſſi doux que puiſſant.

Quand je vois ma miſere extrême,
Loin de m'abattre ou m'alarmer,
En ſecret je ris de moi-même
Et cours à lui pour me calmer.

Je lui dis, Adorable Pere,
Tu vois aſſez quel eſt l'effort
De mes ennemis; ma miſere
M'entraîneroit ſans ton ſupport.

Avec toi je n'ai rien à craindre :
Sans toi très-sûr d'être abattu.
Loin de m'affliger ou me plaindre,
Ni de compter sur ma vertu ;

Je t'accuse mon impuissance ;
En toi je mets tout mon recours :
Aussitôt prompt à ma défense
Tu viens me donner du secours.

Sitôt que je suis infidelle,
Je viens subir le châtiment ;
Je t'amene cette rebelle,
Seigneur, te dis-je promptement.

C'est à toi de punir mon crime,
J'adore & respecte tes coups :
Fais-moi promptement ta victime,
Ou bien appaise ton courroux.

Puni-moi, mon aimable Maître ;
Je consens même à mon trépas :
Un autre te diroit peut-être,
Seigneur, ne me punissez pas.

Oui, Seigneur, puni-moi toi-même ;
Mon châtiment me sera doux :
La main qu'on adore & qu'on aime,
Ne peut donner de rudes coups.

Je sais qu'une tête coupable
Doit appréhender ton courroux :
Je crains, Pere tout adorable,
De te déplaire, & non tes coups.

XCII.

Nécessité du dépouillement.

AIR : *Mon cher troupeau, quittez la plaine.*

SOURCE d'amour & de lumiere !
Vous qui faites tout mon bonheur !
J'ai presque fini ma carriere ;
Auriez-vous délaissé mon cœur ?

Dedans le tems de ma jeunesse
Vous m'attiriez d'un œil vainqueur ;
Vous me marquiez votre tendresse,
Sans y mêler nulle rigueur.

Vous m'appelliez du nom d'Épouse ;
Seule à l'écart auprès de vous,
J'étois de moi-même jalouse,
Voulant tout pour mon cher Époux.

Le jour & la nuit occupée
De vous aimer uniquement,
Ma vie étoit entrecoupée
Et de plaisirs & de tourmens.

Là j'étois en votre présence
Comme abîmée en votre amour ;
Je n'avois point d'autre souffrance
Que de voir revenir le jour.

Comme si j'étois seule au monde,
Votre œil appliqué dessus moi,
Et votre Sagesse profonde
Daignoit m'instruire dans la foi.

Lors mon bonheur étoit extréme ;
Je croyois aimer purement :
C'est vous, & non vos dons, que j'aime,
Disois-je alors, assurément.

Mais j'ai bien appris le contraire,
Quand vous m'ôtâtes tous vos dons ;
Je ne vois plus que ma misere :
Qu'on est trompé se croyant bon !

Seigneur ! sans cette dure épreuve
L'homme ne se connoît jamais :
Son orgueil en est une épreuve ;
Il vous dérobe vos bienfaits.

Il se croit l'auteur de vos graces,
Regardant sa fidélité ;
Il ne voit pas que son audace
Met le comble à l'iniquité.

C'est comme le geai de la fable
Révêtu des plumes du paon,
Il se croit très-recommandable ;
C'est un plumage décevant.

Il en est ainsi de notre ame,
S'attribuant les dons de Dieu ;
Elle ne trouve point ce calme
Qui se trouve en son divin feu.

Je voudrois faire à tous connoître
Que l'homme n'est & ne peut rien :
Rendons gloire au Souverain Etre ;
C'est là le véritable bien.

XCIII.

Aimable cruauté de l'amour divin.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

EN quelqu'état que notre cœur puisse être,
Lorsqu'il ressent des maux la dureté,
Incontinent tu les fais disparoître ;
Ton pur amour fait sa félicité.

Mais aussitôt qu'il fuit & qu'il se cache,
Que les travaux nous deviennent amers !
Il disparoît sans vouloir que l'on sache
S'il finira tant de tourmens divers.

Soleil, sans lui tu n'as plus de lumiere :
Quand il paroît, on revoit le beau jour.
Le jour est nuit, la nuit brillante & claire :
Tout dans mon cœur se regle par l'amour.

Cruel Amour, que t'avoit fait mon ame,
Pour la traiter avec tant de rigueur ?
Suffit-il donc de brûler de ta flamme,
Pour éprouver une triste langueur ?

Qui le croiroit que l'Auteur de la vie
Causât en nous la plus étrange mort,
Mort qui jamais du trépas n'est suivie !
Souffrir & vivre est désormais mon sort.

Amour, Amour, que faut-il que je fasse ?
Je ne sais plus ce que devient mon cœur :
Ce qui s'imprime au même instant s'efface ;
En moi tout change, excepté ma douleur.

XCIV.

Se plaire dans le martyre de l'amour.

AIR : *Doux habitans de ces bois.*

DOUX habitans de ces bois,
Que votre innocent ramage
S'accorde bien à ma voix !
Nous faisons redire cent fois
Aux échos de ce voisinage :
Hélas ! mon petit Maître, hélas !
Nous parlons un langage
Qu'un autre que nous n'entend pas.

Le cœur ne ſait pas aimer
Cet objet tout adorable :
Quoiqu'il puiſſe tout charmer,
Il ne peut néanmoins toucher
Ce cœur aveugle & miſérable.
Hélas ! mon petit Maitre, hélas !
Vous êtes trop aimable !
Pourquoi ne vous aime-t-on pas ?

Mon cœur étant tout à vous,
Et ſoumis à votre empire,
Mon tourment me paroît doux :
Je reſpecte votre courroux ;
Et je me plais dans le martyre.
Amour, mon unique ſoutien,
Mon cœur, ſans vous rien dire,
Vous parle ; & vous l'entendez bien !

XCV.

Rigueur du pur amour.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

SANS ceſſe de ma flamme
Je ſens croître l'ardeur,
En pénétrant mon ame
De ſa douce rigueur ;
Quelquefois je m'écrie :
Bienheureux jour !
Que j'y perde la vie,
Et non l'amour !

Si je pouvois décrire
Le pur & chaſte Amour,
Quel eſt ſon doux martyre,
Ses ténebres, ſon jour,
Son amoureuſe yvreſſe,

L'obſcurité,
Que ſa douce tendreſſe
Change en clarté !

Je voudrois faire entendre
Sa juſte cruauté,
Qui plus que l'amour tendre,
Naît de ſa charité :
Cette foi ténébreuſe
Où l'on ſe perd,
C'eſt de l'ame amoureuſe
Le ſaint déſert.

XCVI.

Se plaire dans les rigueurs de l'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

UNIQUES confidens de ma chaſte amitié,
Affreux rochers, déſerts paiſibles !
Prenez de mes douleurs pitié,
Rochers, redevenez ſenſibles !
Les hommes ſont cent fois plus durs que les rochers,
Ils n'ont que de l'ingratitude :
Ces lieux reculés me ſont chers ;
Nul n'y trouble ma quiétude.
Seule à ſeule avec Dieu, je m'expoſe à ſes coups ;
J'adore & j'aime ſa juſtice ;
Je lui dis : mon divin Époux !
De vous il n'eſt point de ſupplice.
Les coups que vous donnez ſont remplis de douceur ;
Que je les trouve favorables !
Ils comblent de plaiſir mon cœur ;
Que vos châtimens ſont aimables !

Quand on ſe plaint de vous, on ne vous connoît
point,
On ignore comme on vous aime;
Le plaiſir à la peine eſt joint :
Souffrons pour vous, Beauté Supréme !

Que j'aime vos rigueurs, ô favorable Amour !
Votre main ne m'eſt point peſante ;
Je paſſe la nuit & le jour,
Sans éprouver aucune pente.

Quand je ſuis affligé, je ne déſire pas
De voir bientôt ma délivrance ;
Je n'éprouve chez moi, hélas !
Crainte, déſir, ni patience.

Tout me paroît égal, & je ne comprends rien
A ce qui m'agite ou poſſéde ;
Et ſans diſcerner le Vrai Bien,
A tout ce qui me meut je céde.

Mais cette motion n'a rien que pour mon Dieu ;
C'eſt là ma pente invariable :
Je ne connois ni tems ni lieu,
Mais certain vaſte inexplicable.

Ce vaſte eſt ſimple & pur ; on n'y diſcerne rien :
Et c'eſt cette pure lumiere,
Qui change tous les maux en bien,
Et conduit l'homme en ſa carriere.

On veut le ſingulier, & diſcerner le jour :
Je ne veux ni voir ni connoître,
Sachant que le divin Amour
Nous doit perdre dans notre Maître.

XCVII.

Goût & amour de la croix.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe.*

Mon cœur depuis longtems plongé dans les douleurs,
Je m'abandonne à ta Sageſſe :
Elle peut eſſuyer mes pleurs,
Ou changer ma joie en triſteſſe.

Je ne poſſede rien, ſi ce n'eſt ton amour ;
Et rien auſſi je n'appréhende :
Si je t'invoque nuit & jour,
Je ne fais aucune demande.

Je me laiſſe entraîner à ce rapide cours
Auquel l'amour m'a deſtinée :
La ſouffrance me ſuit toujours ;
Et je l'eus dès que je fus née.

Ne m'ayant point manqué je la trouve en tous lieux ;
Elle eſt ma fidele compagne :
Si ſon ſéjour t'eſt glorieux,
Amour jamais ne me l'épargne.

Elle ſuivit par-tout mon adorable Époux ;
Elle m'accompagne de même :
Et quoiqu'elle n'ait rien de doux,
Son goût me plaît fort ; & je l'aime.

Vous êtes inſipide, ô flatteuſe douceur !
Le goût de la croix eſt ſuprême ;
Tout le reſte n'eſt que fadeur :
Jéſus-Chriſt en jugea de même.

Son goût eſt relevé, je le trouve piquant ;
Et j'aime fort ſon amertume :
La douceur réjouit les ſens ;
Le cœur à l'amer s'accoutume.

Dédaignant les douceurs, rebutant les plaiſirs,
Notre ame devient la maîtreſſe :
Elle amortit tous ſes déſirs :
L'amour a ſa délicateſſe.

L'appétit de l'amour conſiſte à tout ſouffrir,
Et ſouffrir le mal ſans le craindre :
Le propre amour aime à jouir ;
L'amour pur aime à ſe contraindre.

L'amour pur & la croix ne ſe quittent jamais :
Leur ſocieté mutuelle
Fait que la ſouffrance nous plaît :
Leur union eſt éternelle.

O mon divin Jéſus, le plus fidele amant
Qu'ait eu la croix deſſus la terre,
Dis-nous quel eſt ton ſentiment,
Et combien elle a ſu te plaire ?

„ Il me fut propoſé dès que je vis le jour
„ Et le plaiſir & la ſouffrance :
„ Le premier choix de mon amour
„ Fut la croix & l'obéiſſance.

„ L'amour m'a fait finir comme j'ai commencé :
„ Mourant j'obéis à mon Pere ;
„ Et la croix me tint embraſſé
„ En expirant ſur le Calvaire *.

Je te veux imiter, ô mon unique eſpoir ;
Je prends la croix pour mon partage :
Et par amour & par devoir
Elle ſera mon héritage.

XCVIII.

L'amour s'accroît par la ſouffrance.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

J'AIME mon adorable Maître :
Mon pauvre cœur me le dit chaque jour :
Mais je lui réponds que peut-être
Il ne fait ce que c'eſt qu'amour.

L'amour eſt une flamme pure
Qui conſume ſans ceſſe ſon ſujet ;
Il anéantit la nature,
N'y laiſſant que ce grand Objet.

Dedans une nuit preſque immenſe
L'ame trouve dans le ſecret ſon Dieu :
Il imprime ſa ſapience,
Et l'amour augmente ſon feu.

L'ame d'amour environnée
Se ſent toute pénétrer au-dedans ;
Elle bénit ſa deſtinée,
La douleur pénétrant ſes ſens.

Vous êtes ma béatitude,
Divin Amour, malgré tant de douleur :
Elle augmente la quiétude
Dont jouit en ſecret mon cœur.

Tous les objets qui ſont au monde
Ne ſont, hélas ! qu'accroître mon tourment :
C'eſt une faveur ſans ſeconde,
D'être ſeul avec mon Amant.

Je ne crains point qu'on me renferme ;
Rien ne ſauroit m'éloigner de l'amour :
Mon cœur que ſa grace rend ferme,
Le trouve dans chaque ſéjour.

Rien ne ſe cache à ſa lumiere ;
Elle pénétre le fond des cachots :
Et là dans une paix entiere
Je chante un cantique au Très-haut.

La peine n'a plus d'amertume,
Quand on la ſouffre uniquement pour lui :
Là le cœur jamais ne préſume ;
Il met en lui ſeul ſon appui.

Modérateur de toute choſe,
Il adoucit les maux doublant le bien :
Il fait qu'en lui le cœur repoſe,
Lui ſervant d'appui, de ſoutien.

Je ne crains point la médiſance,
Ni ce qu'on dit ou peut penſer de moi :
Mon amour eſt ma patience,
Mon ſoutien, ma force & ma loi.

XCIX.

Fidélité de l'amour dans les ſouffrances.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

DEPUIS longtems ma vie eſt ennuieuſe :
Je n'oſerois déſirer de mourir ;
Car plus de Dieu notre ame eſt amoureuſe,
Plus elle doit s'immoler à ſouffrir.

Tu me l'avois promis, & je l'éprouve
Que je devois ſouffrir juſqu'au trépas :
Ce que tu fais ma volonté l'approuve ;
Et je ne puis m'en éloigner d'un pas.

Ta main avoit même rangé les choſes :
O qu'elle fait bien nous tailler des croix !
De mes douleurs je trouve en toi les cauſes ;
Aucune ne peut tomber ſous mon choix.

Divin Amour, toi qui conduis mon ame,
C'eſt à toi de diſpoſer de ſon ſort :
Dans l'amertume elle goûte un doux calme ;
Elle ne ſe donne rien par effort.

Tu fais les biens & les maux de ma vie ;
Je regarde les peines comme un bien :
Divin Amour, je te ſuis aſſervie ;
Je ſoupire, je prie ; & ne veux rien.

Si je demande, c'eſt toi qui demande ;
Mon cœur abandonné ne peut choiſir :
C'eſt toi qui fais de moi-même l'offrande ;
Tu fais mes maux, & tu les dois finir.

Comme un grand Roi, c'eſt toi qui me commande ;
Tout dans mon cœur s'empreſſe d'obéir :
Quoique ſouvent ma douleur ſoit très-grande,
Je ne ſaurois me laſſer de ſouffrir.

Dans les travaux dès ma tendre jeuneſſe
J'ai tâché de t'imiter, ô Jéſus,
En ſurmontant cette délicateſſe
Qui nous donne mille ſoins ſuperflus.

Tu m'as conduite où tu marchas toi-même :
Toujours la croix m'a ſuivie en tous lieux :
Tu m'enſeignois comme il faut que l'on t'aime ;
Sans la croix il n'eſt point de ſacrés feux.

Sans croix l'amour n'eſt amour qu'en peinture ;
Car c'eſt la croix qui lui donne le prix :
Nos œuvres ne ſont que de la nature
Quand pour la croix nous avons du mépris.

Souvent la croix déhors nous défigure ;
On eſtime le grand, le merveilleux :
Ce fut le choix du Dieu de la Nature,
Qui préféra l'opprobre au glorieux.

Où trouver, mon Jéſus, qui vous imite ?
On ſe recherche en la dévotion :
Par là l'on condamne votre conduite ;
On veut le faſte & l'élévation.

C.

L'amour fort au milieu des ſouffrances.

AIR : *L'autre jour ma Cloris.*

QUE l'amour eſt adroit
A ſurprendre les ames !
Il uſe de ſon droit
Sitôt qu'il les enflamme :
Il a charmé mon cœur ;
Lui ſeul eſt mon Vainqueur.

Qu'il eſt doux de t'aimer,
O Majeſté ſuprême !
Cruel, tu ſais charmer,
Quand c'eſt pour toi qu'on t'aime :
Exerce ſur mon cœur
Ta plus grande rigueur.

Que de ta volonté
Toute ame ſoit épriſe ;
Il n'eſt point de beauté
Que mon cœur ne mépriſe :
Sans ton juſte vouloir
Rien ne peut l'émouvoir.

En ne m'épargnant pas,
Tu contentes ma flamme ;
Me livrant au trépas,
Tu fais vivre mon ame :
Trop heureuſe eſt la mort
Qui me conduit au port !

O mon ſouverain Bien,
Seul Auteur de mon être,
Mon unique ſoutien
Que j'ai choiſi pour maître,

Que pur eſt ton amour !
Inſtrui-moi nuit & jour.

J'aime ta volonté
Cent fois plus que ma vie ;
Je vois comme bonté
Toute ta tyranie ;
Abîme, tu le peux,
Mon ame ; je le veux.

Eſclave de mon Roi,
Libre dedans ma chaîne :
Affranchi de la loi,
Mon ame eſt ſouveraine ;
N'ayant plus de vouloir,
J'ai ſon même pouvoir.

Qu'il ordonne de moi :
Quoiqu'il en puiſſe faire,
Je l'ai pris pour mon Roi,
Je le ſers ſans ſalaire ;
Périſſe tout amour
Qui n'eſt pas ſans retour !

CI.

L'amour rend la croix légére.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

DIVIN Epoux, doux centre de mon ame,
Depuis longtems mon cœur eſt interdit :
Je ne donne plus d'eſſor à ma flamme ;
Et je perds inſenſiblement l'eſprit.

Unique Auteur & ſoutien de ma vie,
Sans vous, je ſuis dans la langueur ;
Je vous ſuis depuis longtems aſſervie ;
Vous remuez ſeul ma langue & mon cœur.

Je ne ſaurois rien dire ni rien faire,
Si vous n'animez tous mes ſentimens :
Vous fûtes toujours ma cauſe premiere,
Sans laquelle je n'ai nuls mouvemens.

Vous connoiſſez mes ennuis, ma foibleſſe,
Vous à qui rien ne peut être caché :
Vous gouvernez tout par votre Sageſſe ;
C'eſt elle qui tient mon cœur détaché.

Je ſens que rien ne me retient ſur terre
Que le bonheur de ſouffrir avec vous :
Que la croix eſt un auguſte myſtere !
Qui la connoîtroit en ſeroit jaloux.

Loin de l'aimer, ſouvent on l'appréhende ;
On ne ſauroit en ſoutenir le poids :
Une petite croix nous paroît grande :
Eſt-ce eſtimer comme on le doit la croix !

Ah ! que le pur amour la rend légere !
Le poids d'amour fait qu'on ne la ſent pas.
Que je plains celui qui la trouve amere !
Qu'il doit craindre le jour de ſon trépas !

Si je faiſois à la croix réſiſtance,
Puniſſez-moi, cher Amour, promptement :
Doublez vos coups, redoublez ma ſouffrance :
Traitez mon cœur en lâche & foible amant.

„ Je veux que tu la porte avec foibleſſe ;
„ Mais cependant avec ſoumiſſion :
„ Cela te fait mieux ſentir ta baſſeſſe,
„ Et détruit en toi la préſomption ".

CII.

Sacrifice d'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

PLONGÉ depuis longtems dans de vives douleurs,
J'en reſſens de toutes nouvelles :
Je ne ſaurois verſer de pleurs,
Quoique mes peines ſoient cruelles.

Le ſacrifice entier que je fais chaque jour
De toute choſe, & de moi-même,
Sans m'oſer plaindre de l'Amour,
Rend mon tourment un bien ſuprême.

Ah ! ſi je n'adorois cette divine main,
Si je n'aimois pas la Juſtice ;
Terrible ſeroit mon deſtin :
Mais je demeure en ſacrifice.

Je ne ſaurois gémir de me voir malheureux :
Le bonheur de Dieu dans lui-même,
Le ſavoir ſaint & glorieux
Me rend content autant que j'aime.

Si je diſois mes maux on en ſeroit ſurpris ;
Mais je garde un profond ſilence :
La beauté dont je ſuis épris,
M'empêche de voir ma ſouffrance.

Je m'immole ſans fin à tous les ſaints décrets
D'un Dieu que j'aime & que j'adore :
Plus terribles ſont ſes arrêts,
Plus je m'y ſacrifie encore.

Je lui dis, mon Seigneur, ah ! ne m'épargnez point :
Voulez-vous quelque choſe encore ?
L'amour à la peine étant joint,
Me fait vouloir ce que j'abhorre.

O mon Dieu juſte & bon, vous êtes tout-puiſſant :
Soumis à votre Sapience,
Je viens à vous comme un enfant ;
Vous voyez bien mon impuiſſance.

Je la ſens, je la vois, & ne puis m'affliger ;
J'adore cet Être Supréme :
Lorſque je crois me ſoulager,
Mon mal en devient plus extrême.

J'éprouve quelquefois un aſſez long repos :
Si je le vois, & ſi j'y penſe ;
Votre bras paroit auſſitôt,
Et me briſe avec véhémence.

Que vous êtes jaloux ! vous ne ſouffrez jamais
Qu'on préſume être quelque choſe ;
Vous enlevez la douce paix,
Et ce calme où le cœur repoſe.

On connoit, mais trop tard, que ce retour ſur ſoi
Attire de Dieu la colere :
Quand on ſort de l'obſcure foi,
On ne trouve qu'un Dieu ſévére.

Si ſans me regarder je m'abandonne à lui,
Si je rentre dans la foi nue ;
Je trouve qu'il me ſert d'appui,
Qu'il me dérobe de ma vue.

O mon Souverain Bien, ſi je vous ai déplu,
Vous pouvez me réduire en poudre :
Je fais trop ce qui vous eſt dû,
Pour me ſouſtraire à votre foudre.

Abîmé devant vous dans un profond néant,
Je m'expoſe à votre tonnerre,
Et viens ſubir le châtiment ;
Songez que vous êtes mon Pere.

CIII.

Amour de la ſouffrance.

AIR : *Tu rêves toujours, Silvie :* ou, *Je ne ſais ſi je ſuis yvre.*

LES plus beaux jours de ma vie
Ne ſont pleins que de douleur ;
Et je n'ai jamais d'envie
Que l'on ſoulage mon cœur :
Mon ſort eſt dans la ſouffrance,
Il me la faut ſupporter ;
Dieu ſeul eſt ma patience,
Il n'a qu'à ſe contenter.

Si je pouvois faire entendre
Les cruautés de l'Amour ;
Sans jamais oſer prétendre
De les voir finir un jour,
On verroit que l'eſpérance,
Bien loin de m'être un bonheur,
Augmenteroit ma ſouffrance,
En tyraniſant mon cœur.

Si dans l'excès de ma peine
J'ai quelque ſoulagement,
C'eſt lorſque je ſuis certaine
De voir croître mon tourment ;
Le déſeſpoir plus extrême
Eſt ce que j'ai de douceur :
C'eſt Dieu pour Dieu ſeul que j'aime ;
Je me plais dans ſa rigueur.

CIV.

Le pur amour aime les rigueurs.

AIR : *Nouveau.*

BEAUTÉ Suprême,
Vous qui ſavez charmer,
Que je vous aime !
Tous doivent vous aimer.
Recevez mon hommage, ô Dieu ſaint, juſte & bon ;
De mon amour extrême
Je vous ai fait le don,
Beauté Suprême !

Mon Petit Maître,
Ah ! je ſuis tout à vous ;
C'eſt y bien être,
Que de chérir vos coups.
Quand de vos divins traits vous bleſſâtes mon cœur,
J'appris à vous connoître ;
J'aime votre rigueur,
Mon Petit Maître.

Rien n'eſt pénible
Pour un cœur amoureux ;
Rien n'eſt nuiſible
En brûlant de ſes feux :
Tout augmente ſa flamme, & même les tourmens
Rendent le cœur paiſible.
Ah ! pour les vrais amans
Rien n'eſt pénible.

Heureux martyre
Que celui de l'Amour !
Le cœur ſoupire,
Déſirant un retour ;

Mais quand le pur Amour a tiré d'autres traits,
On ne fait plus que rire,
On ne veut déſormais
Que le martyre.

CV.

Abandon à la divine Juſtice dans les épreuves intérieures.

AIR : *Je ne ſais ſi je ſuis yvre* : ou, *Tu rêves toujours, Silvie.*

PETIT Maître ! je vous aime,
(Vous n'en avez pas douté,)
Mille fois plus que moi-même,
Malgré votre cruauté :
Vous connoiſſez mon martyre,
Et vous voyez ma langueur ;
Mais vous voulez que j'expire :
Ah ! quelle eſt votre rigueur !

Ç'en eſt fait, je rends la vie,
J'expire dans ma douleur ;
Vos rigueurs me l'ont ravie,
En perçant mon foible cœur :
Je conſens à ma défaite,
Je n'ai que trop réſiſté.
Juſtice, ès-tu ſatisfaite ?
Juſqu'où va ta cruauté ?

Mais je ne puis plus me plaindre,
Pour ſoulager ma douleur ;
Je ne ſaurois plus rien craindre,
Puiſque je n'ai plus de cœur :
Je vis contente de martyre :
Je ne ſais comme je ſuis ;

Je ne saurois plus le dire,
Ni compter tous mes ennuis.

Hélas ! je ne suis pas morte,
Ni perdue, il s'en faut bien ;
Car pour être de la sorte,
Il ne faut plus sentir rien :
Je sens & souffre ma peine
Dedans ma captivité :
Ah Seigneur ! brise ma chaîne,
Donne-moi la liberté !

Que je sorte de moi-même,
Quoiqu'il m'en puisse coûter !
Je tiens pour faveur extrême
De ne vous plus résister,
Justice toute adorable !
Donnez-moi donc le trépas :
Si vous n'êtes exorable,
Hélas ! je ne mourrai pas.

CVI.

Etat d'une ame dans les rigueurs de la purification.

AIR : *Le beau berger Tirsis.*

JE suis dans un état
Que je ne puis décrire :
Ce que je ressens m'abat :
Je languis, & je soupire.
Ah ! quel est mon martyre !
Ah ! quel est mon combat !

Je n'aurois jamais cru
Ce que j'expérimente ;
Je ne l'ai jamais connu :
Ah ! c'est ce qui me tourmente !

Hélas ! tout m'épouvante !
Il faut être perdu.

J'ai fait ce que j'ai pu,
Pour me tirer de peine :
Mon esprit est abattu,
Ma plainte se trouve vaine ;
Il faut porter ma chaîne,
Il faut être vaincu.

L'Amour est un trompeur :
Il étale ses charmes,
Il fait sentir sa douceur :
Lorsqu'il veut gagner les ames,
Les brûlant de ses flammes,
Il en est le vainqueur.

Mais on ne connoît pas
L'état où l'on s'engage ;
Il faut souffrir le trépas :
Cependant avec courage
Au plus fort de l'orage
Il faut franchir le pas.

On est si enfoncé
Dans l'amour de soi-même,
Que l'on se croit égaré :
Lorsqu'il faut briser sa chaîne,
On ressent une peine
Dont on est étonné.

Il n'en coûte si cher,
Que parce que l'on s'aime :
Si l'on vouloit s'oublier,
On sortiroit de soi-même ;
Et l'on verroit sa peine
Bientôt diminuer.

Je vois bien qu'à présent
Je change de langage :

Mon eſprit eſt fort content ;
Je m'accoutume à l'orage :
Je n'ai plus de courage ;
Mais mon cœur y conſent.

Qu'importe de périr ,
Puiqué l'Objet que j'aime
Ne ſauroit rien reſſentir
De toute foibleſſe humaine !
C'eſt moi qui ſens la peine ,
Pour lui eſt le plaiſir.

Non , ce n'eſt point aimer
Que penſer à ſoi-même :
Il ne faut point s'étonner
Dans la perte plus extrême ;
Il faut ſouffrir ſa peine ,
Et ne rien ménager.

Dieu poſſéde tout bien ,
Et moi toute malice ;
Il eſt tout , je ne ſuis rien :
Qu'il regne , & que je périſſe !
Je fais ce ſacrifice
A mon Souverain Bien.

CVII.

Sur le même ſujet.

RÉPONSE.

AIR : *Si tu voulois , Liſette.*

JE vous plaindrois peut-être ,
En voyant tant de coups ,
Si je ne ſavois que mon Maître
Veut devenir un avec vous.

Il vous aime ſans doute ,
Après tant de rigueur ;
Il a deſſein , quoiqu'il vous coûte ,
D'être maître de votre cœur.

Je ſerois criminelle ,
Sécondant ſon deſſein ,
Si par une pitié cruelle
Mon bras n'étoit votre aſſaſſin.

Quoi ! faut-il que je tue
Ce que j'ai de plus cher ;
Et que rendant mon ame nue ,
Dans ſon ſein je plonge le fer !

Iſaac par ſon pere
Ne fut pas immolé ;
Car Dieu ſuſpendant ſa colere ,
Arrêta le couteau levé.

Il n'en eſt pas de même :
Mon immolation
Eſt , malgré mon amour extréme ,
Sans eſpoir & ſans fiction.

Ce Dieu inexorable
Eſt pour moi ſans quartier :
Il faut , dans le mal qui m'accable ,
A ſes yeux vous ſacrifier.

Trop aimable victime ,
Je conſens à ce choix :
Ne me l'imputez pas à crime ;
Pour vous je meurs plus d'une fois.

Je mourus pour moi-même ;
Que mon ſort fut heureux !
Je meurs en tuant ce que j'aime ;
Double trépas fort douloureux !

CVIII.

Les ſouffrances ſervent à anéantir l'ame.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

Vos enfans ſont ainſi que de pauvres brebis
Qu'un nombre de loups environnent :
Plus ils ſont ſimples & petits,
Plus contre eux ils ſe paſſionnent.

Vous voyez tout cela, & daignez le ſouffrir ;
Il faut donc qu'ils ſouffrent la peine :
Ils ne peuvent pas ſans mourir
Se délivrer de cette gêne.

Souffrons, puiſqu'il le faut, mon adorable Époux :
Ah ! que je ſouffre mal encore !
Que j'aimois autrefois les coups
De ce bras que ſans fin j'adore !

Ayez pitié de moi, regardez ma langueur ;
Donnez-moi ce premier courage
Qui me faiſoit avec ardeur
Me plaire dans mon eſclavage.

Je vois que vous voulez enfin m'anéantir ;
Que m'ôtant ma premiere force,
Je dois ſans courage pâtir,
Et faire avec le MOI divorce.

Lorſqu'on eſt ſoutenu, qu'on voit devant ſes yeux
Un tiſſu de pure ſouffrance,
On en eſt preſque glorieux ;
On dédaigne la dépendance.

O mon divin Époux, anéantiſſez bien
Tout appui, toute ſubſiſtance :
Qu'il ne me reſte que le rien,
Demeurez ſeule, ô Sapience.

Que

Que je ſuis malheureux, ſi je veux m'appuyer
Sur quelque choſe que j'opére !
Je dois de moi me défier,
Et m'abandonner à mon Pere.

Que vous renverſez bien cet amas de tréſors
Sur lequel l'eſprit ſe repoſe !
Le jettant promptement dehors,
Vous ne laiſſez aucune choſe.

C'eſt alors que l'eſprit ſe trouve pauvre & nud :
Car dépouillé de ſa richeſſe,
Il trouve un amour inconnu,
Qui l'abîme dans la Sageſſe.

Mais il n'en connoit rien ; il voit ſa pauvreté,
Ainſi que diſent vos Prophétes :
Il eſt mis dans la vérité,
Et trouve bon ce que vous faites.

Ah ! dépouillé de tout, que l'on ſe ſent léger !
On peut marcher à votre ſuite :
Pourroit-on craindre le danger,
Quand par l'amour l'ame eſt détruite ?

Dépêchez-donc, Amour, & ne m'épargnez pas ;
Me dépouillant, on me ſoulage :
Mon bien m'étoit un embarras ;
La pauvreté me met au large.

Que je ſois à mes yeux un objet de mépris
Aux autres un ſujet de haine,
Expoſé ſans ceſſe aux décris
D'une paſſion inhumaine.

Je le veux, j'y conſens ; j'aſpire à n'être rien ;
La haine eſt encor quelque choſe :
Qu'on n'en diſe ni mal ni bien,
Cachez-moi mon unique Cauſe.

Ah ! faites que je ſois dans l'éternel oubli,
Et des autres & de moi-même ;
Que je ne ſois point établi ;
Que ma pauvreté ſoit extrême.

Si je pleure mes maux, ah ! je subsiste en moi ;
L'ame n'eſt point anéantie :
N'ayant ni pur amour, ni foi,
Elle reſſent ſa propre vie.

Accablé de ſon poids, je reſte en mon néant
Sans oſer ſoupirer ni plaindre :
Si je ſuis vraiment un enfant,
Rien de cela ne doit m'atteindre.

Ordonnez de mon ſort, ô mon Souverain Bien ;
N'épargnez pas même mon ame :
Reduiſez la ſi fort à rien
Qu'on ne remarque plus ſa flamme.

Hélas ! le vrai bonheur n'eſt que dans le néant ;
L'autre bien n'eſt qu'imaginaire :
Faites-donc, Seigneur tout-puiſſant,
Que je rentre dans ma pouſſiere.

Jettez la cendre au vent quand vous m'aurez détruit,
Qu'on n'en trouve plus de veſtige :
Quand l'homme eſt en poudre reduit,
Il en alors un grand prodige.

CIX.

Bonheur d'une ame anéantie.

AIR *nouveau.*

J'AIME mon Dieu pour les biens qu'il m'a faits ;
Mais je l'aime bien plus pour les faveurs qu'il m'ôte :
Je puis gâter ſes dons, & les rendre imparfaits :
Les perdant je n'en abuſe jamais ;
Et je ne le rend pas complice de ma faute.
Otez-moi ce que vous m'avez donné :
Prenez vos dons mon Dieu, gardez-les en vous-même :
Ils y ſont beaucoup mieux ; j'en ſuis plus fortuné :

En vous j'y trouve plus de majeſté ;
C'eſt en vous ſeulement, Seigneur, que je les aime.
Je trouve tout ce qui me manque en vous ;
Quand je me perds, ô Dieu, je me trouve en vous-même :
Heureux, heureux néant que tu me ſembles doux !
Que tu plais à mon céleſte Époux,
Que toutes les faveurs & les dons plus ſuprêmes !

CX.

Paix d'une ame anéantie au milieu de ſes ſouffrances.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

TU connois ma douleur, ô mon céleſte Époux ;
Mon cœur eſt rempli de triſteſſe :
Je livre mon ame à tes coups ;
Rien d'ici bas ne m'intéreſſe.

Je ne perds point la paix dans ma vive douleur ;
Je ne ſais où mon mal reſide :
Je n'ai ni force ni vigueur ;
Et je n'ai plus qu'un pas timide.

Mon corps eſt accablé de cent divers tourmens ;
Je reſſens bien ſa défaillance :
Mon cœur n'a plus de ſentimens ;
J'aime, & je ſuis dans l'indolence.

Je ne ſens point d'amour, de choix, de volonté :
Un amortiſſement extrême
Me fait croire, ô Dieu de bonté,
Que véritablement je t'aime.

Le cœur eſt tellement fait pour tendre à l'amour
Que lorſqu'il n'aime aucune choſe,

Rien ne l'arrête en ce ſéjour :
Il eſt dans la premiere Cauſe.

Souvent on n'aime rien ; c'eſt pour ſe trop aimer :
Qui n'aime ni ſoi ni perſonne,
Sans voir ni le doux ni l'amer,
Trouve ta volonte très-bonne.

Cet homme eſt trop heureux dans le plus grand malheur ;
Rien ne le trouble ou l'embarraſſe :
Quoiqu'accablé par la douleur,
Sa paix eſt toujours efficace.

Mais on ne connoit pas ce qu'on appelle bien ;
On met le bonheur de la vie
Au plaiſir : je le mets au rien ;
Et le rien eſt ma ſeule envie.

Je laiſſe tout au Tout très-content de mon ſort :
Quoiqu'environné de ſouffrance,
Je ne veux la vie ou la mort,
Laiſſant tout à la Sapience.

On ne ſe laſſe point d'aimer & de ſouffrir :
Quand on eſt dans l'Être Suprême,
C'eſt là que vivre ou bien mourir
Eſt pour le cœur pur tout de même.

S'il finiſſoit mes maux, j'en ſerois fort content ;
S'il veut prolonger ſon martyre,
Mon cœur veut tout également
Sans jamais le vouloir dédire.

Ce qui n'eſt plus à ſoi, doit dépendre d'autrui ;
Je ſuis l'eſclave de mon Maître :
Quand ſon amour m'aura détruit,
Il peut bien me faire renaitre.

Je n'ai donc plus pour moi de penſers inquiets :
Bien loin de ce qui me concerne,
Je me livre à tous ſes décrets ;
Il me ſuffit qu'il me gouverne.

S'il me veut délaiſſer, j'applaudis à ſes loix,
Qui ſont pour moi loix ſouveraines ;
Et ſans faire jamais de choix,
Je me plais de porter ſes chaines.

Je ceſſe de marcher lorſqu'il fuit loin de moi ;
Je reſte paiſible en ma place :
Je le vois comme un puiſſant Roi,
Qui m'appelle, & ſouvent me chaſſe.

Quand je ne veux que lui, je ſuis content de tout :
Si j'accuſe ma deſtinée,
Je n'ai ni Sageſſe ni goût,
Et rends mon ame infortunée.

Mais ſi je ſuis content ſans plus penſer à moi,
J'ai la ſuprême indifférence ;
Je prouve à mon Époux ma foi,
Mon amour, mon obéiſſance.

CXI.

Mourir de douleur & d'amour.

AIR : *Nouveau.*

JE me ſens pénétrer d'amour & de douleur :
La douleur attaque ma vie,
L'amour tient mon ame ravie ;
L'un & l'autre vont déchirant mon cœur.
Pour ſouffrir il ſemble que je ſoit née :
Grand Dieu, change ma deſtinée,
En me faiſant mourir d'amour
Si de peine & douleur je dois mourir un jour.

„ D'ou vient trop foible cœur que tu voudrois choiſir,
„ Quand la douleur preſſe ton ame ?
„ N'eſt-ce pas l'amour qui l'enflamme,
„ Puiſque ta douleur fait ton ſeul plaiſir ?

„ Si je changeois un jour ta deſtinée,
„ Tu te croirois infortunée ;
„ Et tu me dirois à ton tour:
„ Que mourir de douleur, c'eſt bien mourir d'amour ".

Je reſpecte, Seigneur, ton ſouverain vouloir
Qui me fait vivre en ce martyre,
Sans que je veuille te dédire
Quand j'aurois même un ſouverain pouvoir:
Ne change pas, grand Dieu, ma deſtinée ;
A mourir je ſuis condamnée :
Fais qu'également en ce jour
J'expire de douleur auſſi bien que d'amour.

CXII.

Renouvellement d'abandon dans le ſentiment de ſes foibleſſes.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſouffre, mon Seigneur, mille tourmens divers ;
Tu n'ignores pas mon Martyre :
Pourrois-je exprimer par mes vers
Ce que je tais quand je ſoupire ?

Je crains également de vivre & de mourir :
La douleur faiſoit mes délices :
Je ne ſaurois plus rien ſouffrir ;
Je crains les plus petits ſupplices.

Quel eſt ce changement, qui m'afflige & m'abat ?
Mon cœur jadis loin de la crainte
D'un long ſéjour ſur le grabat
Eprouve une nouvelle atteinte.

Le corps las de ſouffrir pencheroit vers la mort ;
Il craint une mort douloureuſe :
Hélas! j'ai bien changé de ſort ;
Mon ame n'eſt plus amoureuſe.

Je me redis ſouvent que mon cœur eſt changé,
Indigne de l'Être Supréme :
Sous ſon vouloir eſt-il rangé,
Puiſqu'il ignore comme on aime ?

Mon cœur, mon triſte cœur me répond quelquefois:
En moi quelque choſe appréhende :
Mais je ne puis faire de choix ;
Et mon vouloir rien ne demande.

Je me ſoumets à tout, malgré les ſentimens
D'une nature un peu rebelle ;
Ce m'eſt de rigoureux tourmens :
Mon ame n'eſt point infidelle.

Je renouvelle hélas ! le don que je t'ai fait,
Divin Amour, de tout moi-même ;
Ce don te paroiſſoit parfait :
Pardonne à ma foibleſſe extréme.

Reçois donc à préſent mon entier abandon ;
Amour je te le renouvelle :
Je ne connois plus rien de bon
Qu'une obéiſſance éternelle.

Ordonne de mon ſort ; c'eſt où ſera mon bien :
Malgré mon extréme foibleſſe,
Doux Amour, je ne veux plus rien
Que le décret de ta Sageſſe.

CXIII.

Abandon dans les peines intérieures.

AIR : *Le berger Tirſis eſt rêveur ;* ou, *Ami, ne paſſons pas Cretéil.*

JE ne déſire plus de bien
Si ce n'eſt le Bien Souverain,
Auquel je me dévoue :
Tout le reſte ne m'eſt plus rien,
Que comme un peu de boue.

Je me trouverai trop heureux,
Si Dieu dont je ſuis amoureux,
Veut recevoir ma flamme ;
S'il vient à mépriſer mes vœux,
Que deviendra mon ame ?

Mais Dieu peut-il abandonner
Un cœur qui ne veut que l'aimer,
En s'oubliant ſoi-même ?
Ceſſe, mon cœur, de t'alarmer ;
Puiſqu'il eſt ſûr qu'il m'aime.

Pourquoi veux-je penſer à moi !
En me repoſant ſur ſa foi,
Ce MOI je l'abandonne :
Sa volonté ſera ma loi ;
Il ne trompe perſonne.

CXIV.

Souffrir en enfant.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

SI je ſouffre, c'eſt ſans courage :
Je ſuis foible comme un petit enfant :
Mais j'ai du moins cet avantage
D'enfoncer plus dans mon néant.

Je portois jadis avec force,
Seigneur, les plus terribles contretems :
A préſent je ſuis une écorce
Qui ſe rompt par les moindres vents.

Vous portiez alors ma ſouffrance ;
Et ſans ſouffrir je me trouve abattu :
Ah ! vous étiez ma patience,
Mon ſoutien, toute ma vertu.

Je veux bien porter ma foibleſſe,
Ne pouvant porter la moindre douleur :
Je me livre à la petiteſſe ;
Rendez-moi ſelon votre cœur.

J'honorerai votre Sageſſe
Par ma folie & ma confuſion :
Si vous n'étiez mon alégreſſe,
Je ſerois dans l'affliction.

Vous me rendez le cœur immenſe ;
D'autrefois vous me mettez à l'étroit :
Que c'eſt une auguſte ſcience
De ſavoir paſſer ce détroit.

C'eſt vous qui donnez la ſoupleſſe,
Vous nous mettez en cent mille façons ;
Affligés, puis dans l'alégreſſe :
Il faut bien ſavoir vos leçons.

Sans vous le cœur eſt à la gêne ;
Quelquefois haut, & d'autrefois bien bas ;
Tantôt l'amour, tantôt la peine :
Le cœur pur ne s'étonne pas.

Je comprens bien que votre Enfance,
Fut votre état le plus humiliant ;
Il étoit joint à la ſouffrance,
Souffrant lors ainſi qu'un Enfant.

Vous verſiez de petites larmes,
Et vous pouſſiez certains cris douloureux :
Que votre Enfance avoit de charmes !
On n'y voit rien de glorieux.

Quand vous ſouffrez ſur le Calvaire,
On y diſcerne les marques d'un Dieu :
La créche eſt un ſecret myſtere,
Que voit-on dans ce pauvre lieu ?

L'Enfant qui pleure en une étable,
Eſt le même Dieu qui créa les Cieux :
Ceci paroîtroit incroyable
Si la foi ne donnoit des yeux.

J'honorerai tous vos myſteres,
O mon Jéſus, Enfant & glorieux;
Souffrant en Dieu ſur le Calvaire,
En Enfant pleurant à mes yeux.

CXV.

L'ame dénuée ſe perd en Dieu.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

CE qu'on chérit, ce que le cœur poſſéde
Ne ſert qu'à l'éloigner de ton amour;
Mais lorſqu'il ſe renonce & qu'il te céde,
L'amour devient ſa lumiere & ſon jour.

Dans ſa perte il goûte une paix profonde;
Ce qu'il conſerve devient ſon tourment:
Son eſprit eſt inconſtant comme l'onde,
S'il n'eſt affermi par le dénûment.

Heureux déſert, tu m'as rendu la vie;
En perdant tout, je trouve tout en toi:
De tout trouble mon ame eſt affranchie,
O pur amour, nuit ſombre, obſcure foi!

C'eſt vous que j'ai choiſi pour mon partage;
Hors vous on ne trouve rien d'aſſuré:
Pour vous avoir je perds mon héritage;
J'ai tout lorſque rien ne m'eſt demeuré.

Divin Amour, ah! détruis & dénue;
Renverſe, abîme en ton vaſte Océan:
Dérobe-toi ſi bien de notre vue
Qu'on n'aperçoive plus que le néant.

A couvert là de l'amour de ſoi-même;
Le Démon ne nous fait plus d'embarras,
Perdus, noyés dans l'Eſſence Suprême,
Nous ſommes comme ſi nous n'étions pas.

CXVI.

Etat d'une ame amante au fort des épreuves idtérieures.

D'un Ami de l'Auteur.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE ne puis plus me dépeindre moi-même,
Je ne ſais plus ce que devient mon cœur:
Ce que je hais en un moment je l'aime;
En moi tout paſſe, excepté ma langueur.

Je ne vois plus chemin, ſentier ni trace:
Vois-je un ſommet de rochers eſcarpé,
Tout auſſitôt c'eſt par là que je paſſe,
Prêt à tomber du roc où j'ai grimpé.

Gouffres, torrens, abîmes, précipices,
Je ne puis plus me défier de vous:
Si vous l'oſez faites que je périſſe,
Courant après les parfums de l'Epoux.

Amour, Amour, que veux-tu que je faſſe?
Je ne ſais plus ce que tu fais en moi:
Ce qui s'imprime en un moment s'efface;
Tu m'ôtes tout juſqu'à ta propre loi.

Tu veux régner, Amour, & tu te caches;
Sans t'expliquer tu demandes toujours;
Amour cruel, tu crains que je ne faſche
De tes chemins réglés ſuivre le cours.

C'eſt peu pour toi que n'avoir plus de vie,
Et qu'abîmer ce MOI *jadis ſi cher:*
Il faut encor craindre ta jalouſie,
Suivre à l'aveugle & n'oſer te chercher.

Eh bien c'eſt fait, je ne ſais plus ſi j'aime ;
Je ne veux plus ſonger à le ſavoir :
Dieu dans mon cœur s'aimera ſeul lui-même ;
Il fera tout ſans me le laiſſer voir.

CXVII.

Etat d'une ame anéantie.

RÉPONSE.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

CELUI qui peut ſe dépeindre ſoi-même,
Eſt encor loin d'avoir perdu ſon cœur :
Le mien n'eſt plus, & s'il eſt vrai qu'il aime,
C'eſt de l'amour même de ſon Vainqueur.

En lui perdu, je ne vois plus de trace,
Il n'eſt pour moi de ſommet eſcarpé :
Je vais toujours ſans ſavoir où je paſſe,
Et ſuis bien haut ſans que j'aie grimpé.

Je ne vois plus, Seigneur, des précipices
Depuis qu'Amour en m'abimant en vous,
Me dit ; Suis-moi, il faut que tu périſſes
Sans eſpérer un regard de l'Epoux.

Lors je lui dis : Que veux-tu que je faſſe ?
Détruis, abime, arrache-moi de moi :
Je veux, Amour, que tu te ſatisfaſſes ;
Je ne connois plus ni régle ni loi.

En me montrant un ſentier tu te caches ;
En te ſuivant je m'égare toujours :
Tu me conduis ſans vouloir que je ſache
D'aucun chemin réglé ſuivre le cours.

C'eſt peu, dit-il, que n'avoir plus de vie,
Et de quitter pour moi ce TOI ſi cher :

Je veux ſi loin porter ma jalouſie,
Qu'en me perdant tu n'oſes me chercher.

Je veux de plus, qu'ignorant ſi je t'aime
Tu n'oſes pas ſonger à le ſavoir :
Il faut qu'en toi je m'aime ſeul moi-même,
M'y contemplant ſans te le laiſſer voir.

Depuis ce tems je me trouve ſans vie,
Je ne vois plus en moi de propre amour :
Dieu tient mon ame en ſoi-même ravie,
Sans me laiſſer ſur moi faire un retour.

Je ne connois ni la mort ni la vie ;
Dieu vit en moi, & je vis en mon Dieu :
Pour tous plaiſirs mon ame eſt aſſoupie ;
Il n'eſt pour moi ni loi, ni tems, ni lieu.

Sans rien ſavoir il n'eſt rien que j'ignore ;
Sans rien avoir je ne manque de rien ;
Sans rien aimer nul tourment je n'abhorre ;
En voulant tout je ne veux aucun bien.

Plus que la mer mon cœur ſe trouve immenſe ;
Rien d'ici bas ne le ſauroit borner :
Dieu verſe en lui ſa divine ſcience ;
Ferme & conſtant qui pourroit l'ébranler !

CXVIII.

Etat d'une ame abîmée en Dieu.

Autre Réponſe.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

SI je pouvois me dépeindre moi-même,
Vous avoueriez que je n'ai plus de cœur
Dieu dans mon fond agit, l'anime & s'aime ;
Libre de tout, il eſt mon poſſeſſeur.

D'un vol hardi juſqu'en ſon ſein je paſſe,
Laiſſant des monts le ſommet eſcarpé :
Perdu de moi l'on ne voit plus de trace ;
J'entends l'orage, & n'en ſuis point frappé.

Je vois, Seigneur, les affreux précipices
Que j'ai franchis en m'abimant en vous :
C'eſt là qu'il faut, que tout amant périſſe
Avant que de s'unir à ſon Epoux.

Il faut qu'Amour jaloux ſe ſatisfaſſe.
Sans m'épargner il me tira de moi :
Tout diſparut : je lui cédai la place ;
Il en bannit juſqu'à ſa propre loi.

Qu'il ſeroit doux de perdre ici la vie,
Pour conſerver ce que l'on tient ſi cher !
L'Amour ſi loin porte ſa jalouſie,
Que le perdant on n'oſe le chercher.

Depuis ce tems je ne ſais plus ſi j'aime ;
Je ne puis pas ſonger à le ſavoir :
Dieu ſeul en moi ſe contemple lui-même,
Et s'y produit ſans me le laiſſer voir.

Je ne ſens plus ni plaiſir ni ſouffrance ;
Dieu ſeul en moi par ſoi-même eſt heureux :
Sans me donner part à ſa jouiſſance,
Il eſt pour moi de ſoi-même amoureux.

Vide de tout, rien ne manque à mon ame :
Tout plein de Dieu, j'ignore mon bonheur ;
Brûlant d'amour, je ne ſens point de flamme ;
Poſſédant tout, je perds juſqu'à mon cœur.

La loi d'amour aux autres rigoureuſe,
N'a rien pour moi qui ne ſoit naturel ;
Je ne la ſens dure ni savoureuſe :
Tout ſe réduit au moment éternel.

Heureux moment, exempt d'incertitude,
Fortuné jour où tout l'homme eſt détruit !
Chez toi la paix bannit l'inquiétude ;
Jour permanent qui n'as jamais de nuit !

La vérité ſe voit en ta lumiere :
C'eſt là qu'elle eſt claire ſans nul brillant ;
On la ſoutient ſans baiſſer la paupiere ;
Elle ſe couvre en ſe manifeſtant.

Je ſens Amour, que je ne puis rien dire,
Que je ne fais que bégayer de toi :
On pourroit bien dépeindre mon martyre ;
Mais non l'état qui m'a tiré de moi.

CXIX.

Ne ſe réjouir qu'en Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

IL eſt en ces beaux lieux un éternel printems,
Qui ſans ceſſe ſe renouvelle :
Là jamais l'injure des tems
N'attaque une ſaiſon ſi belle.

J'ai paſſé bien des tems dans des climats glacés,
L'horreur de toute la Nature :
Je croyois mes beaux jours paſſés,
Sans y voir jamais de verdure.

Mais ces jours ſont finis ; je ne m'en ſouviens plus
Que comme on ſe ſouvient d'un ſonge :
Mes penſers ſeroient ſuperflus ;
Tout raiſonnement eſt menſonge.

Je demeure content dans ce nouveau ſéjour ;
J'y vis avec indifférence :
Je ne penſe qu'à mon amour,
Sans ſonger à ma réſidence.

Ce beau lieu m'offre en vain des plaiſirs innocens ;
Ce n'eſt pas là ce qui m'arrête :
Mon eſprit au-deſſus des ſens
Trouve en Dieu tout ce qu'il ſouhaite.

Si je vois quelquefois ce ſéjour bienheureux,
Et ſi j'en remarque les charmes;
Auſſitôt mon cœur amoureux
M'accuſe, & fait couler mes larmes.

Penſer un ſeul inſtant à trouver du plaiſir
Aux ouvrages de la Nature,
Oſer former un ſeul déſir
Me réduiroit à la torture.

Ici tout eſt vivant; & je ſuis dans la mort;
On me condamne à ces ſupplices;
Ce doit être à jamais mon ſort
De ſouffrir même en mes délices.

Délices de l'eſprit, vous n'êtes qu'en mon Dieu;
Tous les endroits me ſont à charge:
J'éviterois un ſi beau lieu,
S'il m'en reſtoit même une image.

Les pays plus affreux me paroîtroient plus doux:
Si me ſéparant de moi-même,
Ils ne me laiſſoient voir que vous,
J'y trouverois le bien ſuprême.

Si les plus beaux endroits m'occupoient un moment,
Je les fuirois avec viteſſe:
Vous ſeul occupez votre amant:
Quand il eſt mû par la Sageſſe.

O ſouverain Objet, immenſe & puiſſant Dieu,
O ſuprême, ô premiere Cauſe!
Quand on a reçu ce beau feu,
Peut-on ſentir quelqu'autre choſe!

CXX.

CXX.

Se perdre en Dieu ſans reſerve.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

J'AUROIS cru devoir être
A couvert de tes coups;
Près de toi cependant, cher Maître,
Je n'éprouve que ton courroux.

Car ta main dans ma peine
Se plaît à me frapper:
Plus ta juſtice eſt inhumaine,
Plus elle fait nous attraper.

Quoique ſans rien de tendre,
Elle à ſçu m'engager:
Mon cœur ne ſauroit s'en défendre,
Il faut ſous ſes loix me ranger.

Ce ſentier n'eſt que perte,
Qu'abandon & que mort.
Quelle peine que j'ai ſoufferte,
Sans ſavoir quel ſera mon ſort!

Tu te ris de ma peine,
Tendre & cruel Amour;
Tendre à qui redoute ta chaîne,
Cruel à qui te fait la cour.

Ta cruauté m'engage
Bien plus que ta douceur;
C'eſt pourquoi j'ai pris en partage
D'être l'objet de ta rigueur.

En t'aimant pour toi-même,
Ton plaiſir fait le mien;
Et plus ta rigueur m'eſt extrême,
Plus elle me ſert de ſoutien.

Perte ſans eſpérance
Eſt mon unique but :
L'amour nud privé d'aſſurance
Eſt ce qui fonde mon ſalut.

Mon ſalut eſt Dieu même ;
Je ne puis plus périr :
Tout ſert à ſon bonheur ſuprême ;
M'importe-t-il que devenir ?

Je m'aime ſi j'eſpére,
Je m'aime ſi je crains ;
Si quelque choſe me proſpére,
Mon ame eſt encore en mes mains.

Perdons-nous ſans reſerve,
N'ayons rien d'aſſuré ;
Avec nous n'ayons plus de tréve ;
Quittons-nous : c'eſt trop différé.

CXXI.

La vertu & la ſainteté ne ſe trouvent qu'en Dieu ſeul.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

AH ! ne regardez pas ſi j'ai la couleur brune,
Mon Soleil me noircit par ſa brûlante ardeur !
Pourvu que ſon amour régne au fond de mon cœur,
A cet unique bien je borne ma fortune.

Il eſt ma ſainteté, ma force & ma louange ;
Il eſt tout mon tréſor, je ne poſſéde rien ;
Malgré tous mes défauts en lui j'ai tout mon bien :
Je ne changerois pas mon état pour être Ange.

Car ſon divin vouloir eſt ma béatitude ;
Ma laideur me fait plus admirer ſa beauté ;

Mon menſonge m'inſtruit qu'il eſt la vérité ;
Son repos éternel me rend ma quiétude.

Trouvant en lui vertu, perfection, richeſſe,
Mon état ravalé ne ſauroit m'affliger :
Je ſuis ce qu'il me fait, je ne ſaurois changer ;
Ne voulant rien pour moi, pour Dieu je m'intéreſſe.

Il ne ſauroit changer, ſon être eſt immuable ;
Il ſera toujours ſaint, puiſſant & glorieux :
Mon cœur par conſéquent ſera toujours heureux ;
Car de vouloir pour moi, je me trouve incapable.

Ne me regardez point, daignez plutôt m'entendre ;
Dieu vous parle par moi, je n'y prends point de part :
Mon langage du moins eſt ſimple, il eſt ſans fard ;
Je n'ai, mes chers enfans, nul deſſein de ſurprendre.

Je ſuis un foible enfant qui n'a plus de parole,
Je ſuis un inſtrument entre les mains de Dieu ;
Il en fait ce qu'il veut, il peut le mettre au feu :
Ah ! vous n'y perdrez rien, venez à ſon école !

Demeurez près de lui, écoutez-le lui-même ;
Il vous enſeignera au fond de votre cœur :
Que l'unique chemin eſt chercher ſon honneur,
Et n'avoir que pour vous l'oubli le plus extrême !

C'eſt marcher purement qu'aller par cette voie ;
Arracher tout à l'homme, & donner tout à Dieu :
Tous les autres ſentiers menent en autre lieu ;
Mais celui de Dieu ſeul comble l'ame de joie.

CXXII.

Abandon & contentement dans les peines.

AIR : *Je ne ſais ſi je ſuis ivre ;* ou, *Tu rêves toujours Silvie.*

POUR Jéſus mon petit Maître
Je ſoupire à tout moment ;
Au ſeul & Souverain Être
Je vais conter mon tourment :
Mais ſon ame trop cruelle,
Bien loin de me ſoulager,
Lorſqu'il me voit plus fidéle,
Prend plaiſir à m'outrager.

Quoique vers lui je ſoupire,
Je fuis les contentemens ;
Je préfére mon martyre
Aux plus doux ſoulagemens :
Qu'il m'abaiſſe, ou qu'il m'éleve ;
Qu'il me condamne à la mort :
Que ma déroute s'acheve ;
Je ſuis content de mon ſort.

L'amour pur rien ne ménage ;
Il renverſe tout chez nous :
Je l'ai pris pour mon partage ;
Et je préfére ſes coups
Au plaiſir le plus extréme :
Rien n'eſt égal au bonheur
De ſouffrir pour ce qu'on aime,
Sans goûter nulle douceur.

Si j'appréhende la peine ;
Si j'évite la douleur ;
Si quelque choſe me géne ;
Je n'ai point donné mon cœur :

Si le donnant je reſerve
Quelque bien pour diſpoſer ;
Si moi-méme je m'obſerve ;
C'eſt à l'Amour m'oppoſer.

CXXIII.

Abandon dans l'abſence de l'Epoux.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

ENFIN mon Sauveur m'abandonne ;
De tant de biens rien ne m'eſt demeuré :
De tout mon cœur je les lui donne,
Et veux bien en être ſevré.

Fui, fui ſur ces hautes montagnes,
Où ſe trouvé le parfum excellent ;
Vole dans les vaſtes campagnes :
Tes plaiſirs me rendront content.

Si je me regarde moi-méme,
Ce que je vois augmente ma douleur :
Mais aimant ton vouloir ſuprême,
Ce vouloir ſatisfait mon cœur.

Non, je ne fais plus ſi je t'aime,
Divin Objet qui m'avois ſû charmer :
Je ſents une douleur extréme,
Ignorant ſi j'ai ſû t'aimer.

Que mon ame ſeroit à plaindre
Si t'offenſant j'avois cru t'obéir !
Je n'ai jamais voulu rien feindre ;
Cependant je me vois périr.

Cent fois j'abandonne mon ame
A tous les traits de ta juſte fureur :
Si mon cœur ſans fin te reclame,
Il veut bien ſouffrir ta rigueur.

Je ne t'aime que pour toi-même ;
Et de grand cœur je me livre à tes coups :
Fais voir ta puiſſance ſuprême,
M'accablant d'un juſte courroux.

Venge-toi de tous mes outrages,
Si j'en ai fait en voulant t'honorer ;
Et donne-moi pour tout partage
Les tourmens pires que l'enfer.

Que tu mérites de louanges !
J'ai fû t'aimer, & d'un cœur innocent ;
J'atteſte le Prince des Anges
Des tourmens que mon cœur reſſent.

L'enfer me feroit moins de peine,
Que de t'avoir déplu même un inſtant :
Si je ſuis l'objet de ta haine,
Venge-toi, Seigneur tout-puiſſant.

Je n'ai ſur terre aucun refuge,
Et je ſerois bien fâché d'en avoir :
J'adore & reſpecte mon Juge,
Ne voulant que ſon ſeul vouloir.

Je ſerai le bouc émiſſaire
Chargé des péchés du peuple de Dieu,
Mais d'un différent caractere ;
Je veux bien leur en tenir lieu.

La victime étoit innocente :
Plein de péchés & de confuſion,
Pour eux vers toi je me préſente ;
Puni-moi, Sauveur de Sion.

CXXIV.

Plaintes & abandon dans l'abſence de l'Amour.

AIR : *Abſent de ma bergere.*

ABSENT de ce que j'aime,
Je languis & je meurs :
Quoique ma douleur ſoit extrême,
J'aime mes ſoupirs & mes pleurs.
Coulez mes larmes,
Sortez triſtes ſoupirs ;
La mort n'a pour moi que des charmes,
Et ma douleur fait mes plaiſirs.

Tu m'étois favorable,
Pur & divin Amour !
Ah ! que mon ſort eſt déplorable !
Puis-je encor ſupporter le jour !
Coulez mes larmes,
Sortez triſtes ſoupirs :
La mort n'a pour moi que des charmes,
Et ma douleur fait mes plaiſirs.

Je bénis ma ſouffrance,
Je cheris ma langueur :
Ah ! trop aimable patience,
Tu fais le ſoutien de mon cœur !
Coulez mes larmes,
Sortez triſtes ſoupirs ;
La mort n'a pour moi que des charmes,
Et ma douleur fait mes plaiſirs.

Que ma douleur amere
S'aigriſſe chaque jour ;
Que le Seigneur en qui j'eſpére,
Rebute à jamais mon amour :

Mon cœur fidéle
Aimera ſon tourment :
Hélas ! la cauſe en eſt trop belle
Pour oſer s'en plaindre un moment !

L'Amour fit mes délices,
L'Amour fait ma douleur ;
Mais je préfére les ſupplices
A ce qu'on appelle douceur :
Mon cœur fidéle
Aimera ſon tourment :
Hélas ! la cauſe en eſt trop belle
Pour oſer s'en plaindre un moment !

O divine Juſtice,
Que mon ſort ſera doux,
Si tu reçois le ſacrifice
D'un cœur qui reſpecte tes coups !
Frappe ſans ceſſe,
O pur & chaſte Amour ;
Tes coups ſont pour moi des careſſes :
Que ne puis-je en perdre le jour !

CXXV. (*a*)

Plaintes d'une ame qui éprouve ſes miſeres.

AIR : *Je n'ai point conſulté vous donnant ma franchiſe* ; ou, *Les frimats ont ceſſé, le printems va paroître.*

JUSQUES à quand, Seigneur, verra-tu ma miſere
Sans en avoir pitié, & ſans me ſecourir ?
Sentirai-je longtems l'effet de ta colere,
Sans eſpoir de me voir guérir ?

Ne te ſouvient-il plus de ta grace premiere ?
Aurois-tu contre moi allumé ta fureur ?
Employer ton pouvoir contre un peu de pouſſiere,
Eſt indigne de ta Grandeur.

(*a*) Fait en 1672.

Cent fois mes ennemis, en me faiſant la guerre,
Se ſont vu terraſſés par ton divin pouvoir :
Aujourd'hui ſans effort ils me jettent par terre ;
Tu fais ſemblant de n'en rien voir.

Grand Dieu, prête l'oreille à mon humble priere,
Rends-toi ſenſible aux maux que je ſouffre aujourd'hui ;
Fais-moi pour ton honneur la grace toute entiere,
Et deviens encor mon appui.

Mes ennemis confus, d'une parole fiere
N'oſeront plus, Seigneur, me reprocher un jour
Que ſi je ne ſens plus ta bonté coutumiere,
C'eſt le défaut de mon amour.

Ils ne me diront plus que tu n'es plus mon Pere,
Qu'en vain avec eſpoir j'implore ton ſecours,
Que quand tu fais ſentir l'effet de ta colere,
Tu la fais reſſentir toujours.

Ils verront, ils verront ta Juſtice ſévére
Se laiſſer déſarmer aux cris de mes douleurs ;
Ils verront que le feu de ta juſte colere
Se laiſſe éteindre par mes pleurs.

Tu connois trop, Seigneur, que malgré ma miſere
Je t'aime pour toi-même, & n'aime rien que toi :
Que je ſais t'honorer lorſqu'en toi ſeul j'eſpére ;
C'eſt le fruit de la pure foi.

Attendre tout de toi, te regarder en Pere,
Te croire tout-puiſſant ; & ſe compter pour rien ;
N'eſt-ce pas de l'Enfant le propre caractere ?
Il te voit comme unique bien.

Si tu l'abandonnois que deviendroit la gloire
Que tu voulus tirer de l'homme en le formant ?
Il ne reſteroit plus aujourd'hui de mémoire
Que tu le tiras du néant.

Fais-moi grace, Seigneur ; regarde-toi toi-même
Dedans le prompt ſecours que tu veux me donner :
Il eſt, ô puiſſant Dieu, de ta Gloire ſuprême,
De ne me pas abandonner.

Lorſque l'homme verra que ta grace propice
Ne délaiſſe jamais celui qui t'appartient,
Que ta douce bonté le tire du ſupplice,
Sitôt qu'on l'implore, elle vient.

Charmé de tes faveurs, il viendra pour ſe rendre,
Accuſant ſon forfait & ſa rebellion;
Très-confus, abattu ſous le ſac & la cendre,
Il t'offrira ſon Oraiſon.

CXXVI.

L'ame dans la nuit obſcure de la foi.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature*; ou, *Prenez ſoin ſur ces bords des troupeaux de Neptune.*

O longue nuit! ô mort! ô déſert effroyable!
Dans le ſein de la foi changement incroyable!
L'eſprit eſt interdit, le cœur eſt abîmé;
La terre me déplait, & le Ciel m'eſt fermé.

Hélas! j'ai de mon Dieu bien peu de connoiſſance;
Je ſais qu'il eſt mon Tout, & quelquefois j'y penſe:
Mais c'eſt comme un éclair au milieu de la nuit;
Le reſte n'eſt qu'horreur, ſuſpenſion & bruit.

J'agis, je fais le mal, & je ne le puis craindre;
Quoiqu'eſclave de Dieu je ne puis me contraindre:
En tout ce que je fais ou de mal ou de bien,
L'ame ſe laiſſe aller; elle ne goûte rien.

Divins attraits paſſés, ſentimens & tendreſſes,
Beaux feux dont je brûlois, & céleſtes careſſes!
Tout eſt anéanti, je n'ai plus que la foi;
Je ne diſtingue plus ni mon Époux ni moi.

Vivre & languir ſans cœur & ſubſiſter ſans être,
Aimer Dieu ſans amour, l'aimer ſans le connoître!
Je ne puis regarder cet état ſans frayeur,
Et dans le même inſtant on raſſure ma peur.

Un ſommeil très-profond enſevélit mon ame:
Je vois d'un antre obſcur s'élever une flamme
Qui vient toucher mon cœur, & ne le brûle pas;
Et je dis en dormant: Dieu ſeul a des appas.

Mais quels ſont ces appas? qu'eſt-ce que j'en puis dire?
Je me vois ſans ſavoir & contente & martyre:
Dieu réſidant en moi eſt couvert d'un brouillard;
De ſon obſcurité j'ai la meilleure part.

Il ſe cache ſi bien que quelquefois je doute,
S'il le faut adorer, s'il me voit & m'écoute:
A force de clartés l'eſprit eſt obſcurci;
Mais on me dit ſoudain: Paix! paix! Dieu eſt ici.

Je vois aſſez ſouvent en d'autres créatures,
Quelles ſont leurs faveurs, quelles ſont leurs bleſſures,
Ce qui vient de l'Époux ou de notre Ennemi:
Et je ne ſuis pour moi qu'ignorance & qu'oubli.

Combien j'ai reculé! je ne ſuis plus la même;
Je n'ai rien fait de bon, je ne crois pas que j'aime:
Ciel, laiſſez-moi pleurer, ou faites-moi guérir;
Je ne puis pas changer, je ne puis pas mourir.

Ce ſeul moyen, me ſemble, adouciroit la peine:
On voudroit obéir & défaire une chaîne:
Hélas! on reçoit tout avec un grand reſpect;
Et puis oubliant tout on ſuit un autre attrait.

Je ne ſaurois pourtant ni déguiſer ni feindre;
Je marche rondement, je converſe ſans craindre:
Si Dieu fait voir en moi quelque trait éclatant,
Il m'enfonce auſſitôt dans un affreux néant.

Souvent je connois trop que ma crainte eſt frivole;
Mon cœur s'en indignant interrompt ma parole,
Et me dit: Ton Dieu vit, il eſt heureux pour lui;
T'accuſant, te plaignant tu cherches d'autre appui.

A qui ne cherche point, la perte doit ſuffire;
M'abandonnant à Dieu rien ne me ſauroit nuire:

Flots, engloutiſſez-moi ! couvrez-moi ſombre nuit !
Qu'il ne demeure en moi qu'un Dieu qui me pourſuit.
Venez affreux états, langueurs & ſéchereſſes,
Oublis, confuſions & mortelles foibleſſes,
Venez pour m'accabler privée de ſoutien :
Dieu ſeul eſt ce qu'il eſt ; ſon repos eſt le mien.

CXXVII.

S'abandonner à la juſtice & au vouloir de Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne veux, cher Époux, rien que ta volonté :
Quoiqu'il coute à mon cœur fidéle,
Il bénira ton équité ;
Jamais il n'y ſera rebelle.

Fais valoir tes décrets, ils ſont dignes de toi :
Je m'y ſoumets ſans réſiſtance :
Le pur amour, l'aveugle foi,
Feront mon unique ſcience.

On ſe plaint bien ſouvent, Amour, de ta rigueur,
On ne connoit pas ta ſageſſe :
Fâché de punir le pécheur,
Tu le bénis avec largeſſe.

Tu voudrois tout ſauver ; mais l'homme malheureux
S'oppoſe à tes miſéricordes :
Malgré ſon crime injurieux,
S'il veut ſon pardon, tu l'accordes.

En croyant t'offenſer, il s'offenſe bien plus ;
Il court promptement à ſa perte :
Son plaiſir fait qu'il ne voit plus
La grace qui lui fut offerte.

Il ſe laiſſe entrainer par le rapide cours
D'une volupté criminelle ;

Et l'on voit écouler ſes jours,
Dont la fin eſt perte éternelle.

Hélas mon cher Époux, je n'aime rien que toi :
Je te choiſis dès mon enfance
Pour mon Époux & pour mon Roi ;
Je te vouai l'obéiſſance.

Si je me ſuis repris je me livre à tes coups,
Juſtice que mon ame adore ;
Punis, mais laiſſe ton courroux ;
Pour mon châtiment je t'implore.

Je ne veux rien vouloir que le vouloir divin,
Je fus dès longtems ſa victime :
Tout me paroit doux de ſa main ;
Plus il punit, plus je l'eſtime.

Je ne veux rien pour moi : ſa gloire & ſon honneur
Occupent ſeul le cœur qui t'aime ;
Il n'eſt rien qui touche mon cœur,
Sinon cette gloire ſupréme.

Loin de penſer à moi ; laiſſant mes intérêts,
Je n'en vois qu'en l'obéiſſance
Que je dois à ſes ſaints décrets,
Et dans l'entiere dépendance.

Tout ce qu'il fait pour moi, c'eſt tout ce qu'il me faut ;
Je ne veux point d'autre partage
Que celui qui vient du Très-haut ;
Je borne là mon héritage.

CXXVIII.

Amour & abandon.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

SOURCE de lumiere & d'ardeur,
Soleil, brille au fond de mon ame :
Pur amour, poſſéde mon cœur
Et viens l'éclairer de ta flamme ;
Que la ſuprême vérité
Soit ma lumiere & ma clarté.

Que fidelle à ſuivre ta voix
Je ne prenne jamais le change ;
Que j'obſerve en tout tems tes loix,
Et que ma volonté ſe range
Sous ton pur & ſublime amour,
Et que j'y faſſe mon ſéjour.

Je craindrois fort de m'égarer,
Si m'intéreſſant à moi-même
Je pouvois encor me garder ;
Et ſi l'abandon plus extrême
Ne régloit en tout tems mon ſort,
Soit pour la vie ou pour la mort.

L'abandon à qui j'ai recours,
Eſt mon ſéjour, ma forteresſe :
C'eſt le guide de mes amours :
L'abandon eſt plein de ſageſſe,
L'abandon conduit ſûrement ;
Il empêche l'égarement.

L'abandon & le pur amour
Sont de tout tems inſéparables ;
L'un & l'autre font leur ſéjour
Dans des cœurs purs, ſimples, pliables,
Qui ſachent céder en tout tems
Aux moindres de leurs mouvemens.

Un cœur fixe en ſes volontés,
De l'abandon eſt incapable ;
Il ne connoit point ſes beautés ;
L'amour pur eſt inſupportable
A celui qui n'aime que ſoi,
Et qui fait lui-même ſa loi.

Le cœur ſouple ſortant de ſoi,
Par l'amour ſe laiſſe conduire ;
Il ne connoit point d'autre loi,
Que celle dont il veut l'inſtruire :
L'amour fait tous ſes mouvemens,
Et régle tous ſes ſentimens.

CXXIX.

Bonheur de l'abandon parfait.

AIR : *Que fait tu, bergere?*

AUTEUR de mon être,
Souverain Seigneur,
Qui pourroit connoître
Quel eſt mon bonheur?
Mon cher Petit Maître,
Vous avez mon cœur.

Je vous abandonne
Mon ame & mes ſens ;
Mon amour vous donne
Vous-même en préſent.
Que vous m'êtes bonne,
Juſtice à préſent!

Je ne ſaurois craindre,
J'adore vos coups ;
Qui pourroit s'en plaindre,
Quand on eſt à vous?
Je ne puis plus feindre ;
Que vos traits ſont doux?

J'aime l'eſclavage
Plein de liberté.
Lorſque l'homme eſt ſage,
Sa félicité
Eſt ſon doux partage
Et la vérité.

Ma flamme eſt exempte
De triſtes ſoupirs :
Sa douceur charmante
Prévient mes déſirs ;
Et mon feu s'augmente
Par les déplaiſirs.

La douceur m'eſt peine,
La peine eſt douceur ;
Ma route eſt certaine,
J'aime la douleur :
Bonté Souveraine,
Gardez donc mon cœur.

Mon ame eſt contente
Dans ces triſtes lieux ;
Toute ſon attente
Eſt plaire à vos yeux.
Juſtice charmante,
Tu vaux tous les Cieux.

Lorſque l'on t'ignore,
On fuit, on te craint :
Pour moi je t'adore ;
Tu fais tout mon bien,
Je remets encore
Mon cœur en ta main.

CXXX.

Néant & abandon.

AIR : *On n'aime plus en nos forêts.*

LE néant eſt mon propre lieu,
C'eſt où je fais ma réſidence ;
C'eſt là que je plais à mon Dieu,
Et que j'attire ſa clémence :
Si je m'en retire un moment,
Je mérite le châtiment.

Mon Dieu vous avez en horreur
L'amour de la propre excellence :
Jaloux de votre ſeul honneur,
Vous voulez que ma réſidence
Soit dans l'abîme du néant,
Que j'y ſois avec agrément.

J'y fuis & je m'y trouve bien ;
Ailleurs je ſuis hors de ma place :
Quand je m'enfonce dans mon rien,
Dieu remplit mon cœur de ſa grace ;
Alors je me crois trop heureux,
Et mon cœur eſt plus amoureux.

O Seigneur ! mon unique bien,
Je ſuis devant votre préſence :
Quoique foible & ſans nul ſoutien,
Je ne perds point la confiance ;
Mais je demeure abandonné
A vous, car je m'y ſuis donné.

CXXXI.

Amour de ſon néant, & abandon de tout.

AIR : *La mémorable entrée du Grand Roi des François.*

QUE j'aime la foibleſſe,
Et la ſimplicité !
Mon rang eſt la baſſeſſe,
C'eſt là la vérité :
Tout ce qui nous éleve,
Ne peut être de Dieu ;
Si mon néant s'acheve,
Je ſerai dans mon lieu.

Au centre de la terre
On me verroit courir,
Plutôt que de rien faire
Qui pût m'en garantir :
Bien loin de me ſouſtraire
Aux coups du Tout-puiſſant,
Aux bras de ce bon Pere
Je me livre en enfant.

Quoique mon Maître ordonne,
J'en ferai mon plaiſir ;
Que ſa Juſtice eſt bonne !
Je n'ai plus de déſir
Que pour la ſatisfaire
Aux dépens de mon ſort ;
Ce n'eſt plus mon affaire
Que ma vie ou ma mort.

A lui je m'abandonne
Pour mon éternité :
Qu'il faſſe ou qu'il ordonne ;
C'eſt dans ſa vérité
Que je trouve mon centre,
Mon aſſuré bonheur ;

Et de tout mon cœur j'entre
Dans l'arrêt du Seigneur.

CXXXII.

Se plaire dans ſon propre néant & dans le Tout de Dieu.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

QUE je prends de plaiſirs dans cette ſolitude,
Eloigné du tracas du monde & de ſon bruit !
Là je vis ſans inquiétude ;
Rien ne m'afflige ni me nuit.

Je vis comme un enfant ſans ſouci de moi-même,
Je me laiſſe conduire en ſecret de mon Dieu :
J'ignore ſouvent ſi je l'aime :
Tant il ſait bien cacher mon feu.

J'adhére cependant à l'amour qu'il ſe porte,
Et je me plonge encor dans un profond néant :
Plus ſa rigueur me paroît forte,
Et plus j'ai de contentement.

Mon Dieu ſera toujours ce qu'il eſt pour lui-même,
Je ferai mon plaiſir de ſon bonheur parfait :
Sa grandeur, ſa force eſt ſuprême,
Je ne puis faire aucun ſouhait.

Si mon Dieu n'avoit pas ce ſublime avantage,
Je ne pourrois ſouffrir qu'il manquat d'aucun bien :
Mais ayant tous biens en partage,
Je ne puis m'affliger de rien.

Si je me plains d'un mal, ſi je veux quelque choſe,
Je m'aime encor beaucoup & n'aime pas mon Dieu :
Quand je vois tous biens dans leur cauſe,
Je dis : Ils ſont là dans leur lieu.

Je me fais un plaiſir de voir que ma miſere
Ne ſauroit affoiblir de mon Dieu la grandeur:
Que tout retourne dans ſa ſphére!
A lui ſoit la gloire & l'honneur!

O RIEN ſois toujours rien, ce ſera là ta place
Peut-être dans le tems & dans l'éternité:
Que mon Seigneur ſe ſatisfaſſe!
C'eſt là le point de l'équité.

O grandeur, ô beauté, ô puiſſance infinie,
Tout doit ſervir chez moi pour ton contentement:
Le grand bien de donner ſa vie
Pour te plaire même un moment!

CXXXIII.

Abandon dans la perte totale.

D'un Ami de l'Auteur.

AIR : *Joconde.*

Mon foible navire entr'ouvert
Reçoit l'onde irritée;
Il eſt le jouet d'une mer
De mille écueils bordée:
Au gré des vents, au gré du ſort,
La nuit, & ſans étoiles,
Sans eſpérance d'aucun port,
Je vogue à pleines voiles.

La mer où je ſuis embarqué,
N'a plus ni fond ni rive:
Et le gouvernail échapé
De tout eſpoir me prive:
L'abîme s'ouvre; & je ne vois
Qu'horreur, perte, naufrage;
Et ne trouve au-dedans de moi
Sageſſe, ni courage.

Qu'importe qu'un vil excrément
Dans les ondes périſſe!
Et que l'abîme s'entr'ouvrant
A jamais m'engloutiſſe!
En périſſant je bénirai
D'amour trompeur l'orage:
En pleine paix je périrai,
Content de mon naufrage.

CXXXIV.

Sur le même ſujet.

RÉPONSE.

AIR : *Joconde.*

Vos vers font voir à découvert,
Où votre ame eſt montée:
L'onde inconſtante de la mer
Ne l'a point agitée;
Toujours contente de ſon ſort,
Au-deſſus des étoiles
Je la vois prendre ſon eſſor
Sans nuages, ſans voiles.

Votre cœur s'étant embarqué
Sur l'abandon arrive;
De mille dangers échapé,
Il revient ſur la rive:
Qu'avec plaiſir je le revoi
Sauvé par le naufrage!
Lorſque l'on ne craint plus pour ſoi,
De quoi ſert le courage?

O que j'aime votre abandon
Et l'oubli de vous-même!
Que votre cœur me ſemble bon!

Le mien le goûte & l'aime :
Je n'y vois rien à déſirer
Qu'un peu plus de ſoupleſſe,
Qu'à tout je le puiſſe plier
Que j'en ſois la maîtreſſe.

CXXXV.

Abandon parfait d'une ame anéantie.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

Vous avez, ô Seigneur ! en vous même la vie ;
Vous la communiquez ſans ceſſe à vos enfans,
Et les rendez par là ſimples & innocens ;
Leur ame en vos bontés eſt ſans ceſſe ravie.

Je ne ſents plus d'eſprit, vous régnez dans mon ame ;
Tout eſt anéanti, je n'y vois plus que vous :
Vous êtes ſon Sauveur, ſon Pere & ſon Époux ;
Et, ſans avoir d'ardeur, elle eſt toute de flamme.

Vivez, vivez, Seigneur ! & que l'humain périſſe !
Qu'il ne me reſte plus ni volonté ni choix !
Qu'incertain de mon ſort je me voye aux abois !
De mon éternité je fais le ſacrifice.

Reſerve qui voudra avec vous quelque choſe ;
Pour moi, je ne veux rien que votre volonté ;
Que l'on nomme mon choix folle témérité,
De ce tranſport d'amour vous ſeul êtes la cauſe.

CXXXVI.

Amour, & ſoupleſſe à la volonté Dieu.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

Divin amour, doux centre de mon ame,
Divin amour, qui ſeul fais tout mon bien,
Divin amour, qu'en ſecret je reclame,
Qui te poſſéde n'a beſoin de rien.

Divin amour, tu connois mon langage ;
Je ne puis plus me ſervir de diſcours :
Mon cœur exhale un douloureux ramage
Du moindre empêchement en ſes amours.

Je veux l'amour entier & ſans obſtacle ;
Le moindre entredeux cauſeroit ma mort :
L'amour pur eſt ma force & mon oracle ;
Je veux un amour ſimple, droit & fort.

Mais cet amour c'eſt Dieu qui nous le donne :
Ne ceſſons jamais de le demander ;
En tout le tems faiſons ce qu'il ordonne,
Trop heureux qu'il daigne nous commander.

Plus ſa volonté nous paroît cachée,
Qu'elle paroît démonter la raiſon ;
Et plus ſa route eſt vaſte & détachée
De ce que nous croyons nous être bon.

C'eſt alors qu'il la faut ſuivre avec joie,
Sans doute, crainte ou héſitation ;
La voie de Dieu n'étant pas notre voie,
Elle eſt très-contraire à notre raiſon.

Ce que Dieu demande eſt notre ſoupleſſe ;
Un petit enfant ne réſiſte pas :
Sa docilité nous paroît foibleſſe ;
Mais Dieu trouve en cet enfant mille appas.

Je veux, mes Enfans, vous prêcher l'Enfance ;
Il n'eſt rien pour vous que cela de bon :
Soyez petits, & dans la dépendance ;
Et vous plairez au Seigneur de Sion.

Vous deviendrez ſon lieu, ſon tabernacle ;
Il habitera dedans votre cœur :
C'eſt là que vous entendrez ſon oracle :
Soyez donc tous, les temples du Seigneur.

CXXXVII.

Abandon entier.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſuis un pauvre enfant expoſé ſur les eaux,
Battu de vague & de tempête :
Je vogue à la merci des flots,
Qui paſſent ſouvent ſur ma tête.

Dans mon petit berceau je n'ai point de ſecours ;
A chaque inſtant il ſe renverſe :
Mais le flot reprenant ſon cours,
Preſqu'en un moment le redreſſe.

Je ne fais rien, hélas ! que de m'abandonner ;
Mes cris démontrent ma miſere :
Je vois que nul ne vient donner
La main pour me porter à terre.

Dans cet état fâcheux je léve au Ciel les yeux,
Pour y chercher quelque aſſiſtance ;
Le flot devient ſi furieux,
Qu'il m'ôte enfin toute eſpérance.

Je me ſens abîmer dans le vaſte Océan
Avec une frayeur étrange :
Nul n'a pitié d'un pauvre enfant,
Ni mon Dieu, ni l'homme, ni l'Ange.

Je me conſole alors dedans mon déſeſpoir :
Venez me noyer toute à l'heure,
Ameres eaux ! car mon eſpoir
Se perd : il eſt tems que je meure.

Je me trouve arrêté par de frêles roſeaux :
Je vois une main ſécourable,
Qui vient me retirer des eaux,
Pour me rendre plus miſérable.

Je vois de tous côtés les hommes s'empreſſer
Appellant ſur moi tout le monde :
Pourquoi me vouloir retirer ?
J'étois mieux au milieu de l'onde.

CXXXVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUE mon abandon eſt extrême !
Je n'ai plus rien à ménager.
Comment, m'ayant quitté moi-même,
Pourrois-je de moi me charger ?

Heureux dans le fort de ma peine,
Content au milieu du danger,
Je ſuis libre dedans ma chaîne ;
Puiſque Dieu ne ſauroit changer.

Lorſque ma peine eſt plus étrange,
C'eſt où je trouve mon bonheur :
Je ſuis content que Dieu ſe venge
Des réſiſtances de mon cœur.

Je veux pour moi ce qu'il ordonne :
Sa volonté fait mon plaiſir.
Qu'il me condamne ou me pardonne,
Je ne forme pas un déſir.

Pour adorer l'Être Suprême,
Et pour lui marquer notre amour ;
Il faut s'anéantir ſoi-même,
Et ſe perdre ſans nul retour.

CXXXIX.

Se laiſſer conduire à Dieu & à ſa divine Juſtice.

AIR : *Mon cher troupeau* ; ou, *Reveillez-vous belle endormie.*

MON Dieu m'a pris par la main droite,
M'a conduit dans ſa volonté :
J'ai toujours fait ce qu'il ſouhaite,
Me délaiſſant à ſa bonté.

Si j'avois pris ſoin de moi-même,
Sa main m'auroit abandonné :
Me laiſſant au Pouvoir Suprême,
L'amour m'a toujours gouverné.

Dans une route impénétrable
Il me conduiſoit ſûrement :
Par un amour inexplicable
Il m'a retiré du tourment.

Cent fois je me dis à moi-même,
Voyant un précipice affreux :
Sans ce Dieu qui me guide & m'aime,
Je périrois en malheureux.

Alors je voyois la Juſtice
Me conduire ſécrétement ;
Et ſur le bord du précipice
Elle me tenoit fortement.

Me conduiſant par la liſiere,
Quand je faiſois quelques faux pas,

Elle me tenoit par derriere
M'empêchant de tomber à bas.

C'eſt à toi que je m'abandonne ;
Juſtice, garde-moi toujours :
Avec toi je ne crains perſonne ;
Tu ſeras ſans fin mon recours.

Perſonne, adorable Juſtice,
Ne t'aime ; on craint trop ta rigueur :
On ne connoit que le ſupplice ;
Mais on ignore ta douceur.

Tu rends heureux celui qui t'aime ;
Sans toi nul ſolide bonheur :
Plus ta rigueur paroit extréme,
Plus elle ſatisfait le cœur.

La Juſtice eſt béatitude
Pour un cœur pur, bien amoureux :
Elle remplit de quiétude,
Rend le tourment délicieux.

Je l'ai priſe pour mon partage :
Je la vois comme mon vrai bien,
Où je trouve mon avantage ;
Le reſte ne me paroit rien.

Attribut de Dieu pour Dieu-même,
Tu rends à Dieu ce qu'on lui doit ;
Montrant dans ſa grandeur ſuprême
Le bien de n'être plus en ſoi.

C'eſt toi qui fais qu'on reſtitue
Les biens qu'on avoit uſurpés :
Qui nous purifie & dénue ;
Qui guérit nos propriétés.

Qui te craint, ne te connoit guere ;
Tu mérites tout notre amour :
Sois-donc mon guide & ma lumiere ;
Et prends-moi dans mon dernier jour.

CXL.

L'amour pur détruit le moi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

O Dieu que j'aime & que j'adore,
Souverain donneur de tout bien!
Je voudrois m'abîmer encore
Dans ton amour, & n'être rien.

Je ſens ma miſere profonde
Sans me troubler ni m'affliger;
Lorſque ta Majeſté m'inonde,
Dans mon rien je ſais me ranger.

Je ſuis à couvert de moi-même;
Rien ne flatte ce vilain MOI,
Qui malgré ſa miſere extrême,
Uſurpe les droits de ſon Roi.

S'il remarque en lui quelque grace,
Un petit reſte de chaleur;
Comme un papillon plein d'audace,
Il périt à cette lueur.

Voltigeant autour de nous-même,
Le brillant éblouit nos yeux;
Malgré notre miſere extrême,
Nous nous croyons bien près des Cieux.

Mais hélas! nous brûlons nos ailes,
Tout ainſi que le papillon:
Nous ne voyons que des chandelles,
Et non le Seigneur de Sion.

Mais la véritable lumiere
Qui ſe trouve en la vérité,
Sans aucun brillant nous éclaire:
Dieu ſe trouve en l'obſcurité.

Le néant eſt donc notre place;
Nous devons toujours y reſter:
Sinon, le pur amour nous chaſſe:
Nous ne faiſons que l'irriter.

Notre propre regard nous tue:
C'eſt le baſilic ancien,
Qui faiſoit mourir par ſa vue:
On ne le craint plus dans le rien.

Quoique le propre amour déguiſe,
Pour faire approuver ſon regard;
L'amour pur, malgré la ſurpriſe,
Connoît la fineſſe de l'art.

C'eſt, dit-il, pour me mieux connoître
Que je me regarde ſouvent:
Je m'abaiſſe devant mon Maître;
Je me reconnois un néant.

O ruſe, ô ruſe de nature!
Malgré le ſoin de te couvrir,
On pénétre ton impoſture:
C'eſt que tu ne veux pas mourir.

Tu crains trop l'oubli de toi-même;
L'amour propre n'y gagne rien:
Mais lorſque purement on aime,
On ne veut plus de ce ſoutien.

Amour, c'eſt à toi de détruire
L'homme juſques au fondement:
Ce qu'il fait ne peut que lui nuire,
S'il veut être fidéle amant.

L'abandon eſt notre reſſource,
L'oubli de ſoi notre bonheur:
Le rien de tout bien eſt la ſource;
Dieu poſſéde là notre cœur.

Sans remplir notre connoiſſance
D'une infinité de brillans,
L'amour pur eſt une ſcience
Que Dieu veut dérober aux ſens.

C'eſt où l'amour pur conduit l'ame,
A l'obſcur, mais hors des dangers :
Il tient ſi ſécrette ſa flamme,
Qu'il bannit tous feux étrangers.

Cette leçon ne pourra plaire
A ceux qui ſuivent la raiſon :
Quand l'amour eſt pur & ſincere,
On ne veut point d'autre leçon.

CXLI.

Heureuſe perte en Dieu.

AIR : *La bergere Célimene.*

LA perte la plus extrême,
N'eſt pas trop grande à mon gré :
Je ſuis défait de moi-même ;
Et je vis en liberté :
Enfin j'ai tout ce que j'aime :
Et j'aime tout ce que j'ai.

O Dieu, ton Être Supréme
Change & confond tout en ſoi ;
En moi tout devient toi-même,
Je ne trouve plus que toi :
C'eſt de ton amour que j'aime ;
C'eſt toi ſeul qui vit en moi.

O que je comprends l'ivreſſe,
Qui fit du petit troupeau,
Évanouir la triſteſſe !
Je ſuis peint dans ce tableau :
D'enhaut la folle ſageſſe,
Eſt mon vin doux & nouveau.

Si l'amour vouloit paroître,
Ce ſeroit trop de douceur ;

Mais il ſe cache, pour être
Plus pur au fond de mon cœur :
Trop heureux qu'il ſoit le maître,
Sans me montrer ſon ardeur !

Un je ne ſais quoi me mene,
Et ne me laiſſe rien voir ;
C'eſt l'abandon qui m'entraîne
Au travers du déſeſpoir :
Libre & content dans ma chaîne,
Je veux tout, ſans rien vouloir.

Ma raiſon foible & craintive,
En Dieu s'abime & ſe perd ;
L'Inconnu la tient captive,
Plus immenſe que la mer :
Mon cœur ſans fond & ſans rive,
N'eſt qu'un avec Dieu qu'il ſert.

CXLII.

Vie nouvelle après l'abandon total.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil* ; ou, *Un de nos bergers l'autre jour.*

JE ne ſaurois plus craindre rien,
Ni gagner, ne perdre aucun bien ;
Et ma fortune eſt faite :
Mon cœur ſans eſpoir ni ſoutien
A tout ce qu'il ſouhaite.

Je n'aime plus comme j'aimois,
Je ne ſais plus ce que je fais ;
C'eſt hors de moi que j'aime :
C'en eſt fait, je ſuis pour jamais
Etranger à moi-même.

Le monde & l'enfer déchaîné,
Par la chair l'eſprit entraîné,

Dieu courroucé lui-même,
Attaquent mon cœur étonné;
Je m'abandonne & j'aime.

Pour le juſte il n'eſt plus de loi;
Le pur amour, l'aveugle foi
Sont la loi non écrite:
Quoique libre, il n'eſt plus à ſoi;
Et jamais il n'héſite.

Non je ne crains point de périr;
A Dieu je ne puis plus m'offrir,
De mon ame il diſpoſe:
Quelques maux qu'il faille ſouffrir,
A rien je ne m'opoſe.

Qui s'eſt donné n'eſt plus à ſoi,
Il n'eſt plus pour lui d'autre loi
Que la loi ſouveraine:
Quand l'amour abſorbe la foi,
On s'y ſoumet ſans peine.

CXLIII.

La petiteſſe unit à Dieu, quoique le monde l'abhorre.

AIR: *Votre empire eſt trop ſévère*; ou, *Enfin la jeune Liſette.*

O vérité ſimple & nue,
Que vous cauſez de bonheur!
Plus notre ame ſe dénue,
Plus vous entrez dans le cœur:
C'eſt ainſi que la Sageſſe
Nous fait devenir Enfans;
Et l'aimable petiteſſe
Nous unit au Tout-puiſſant.

Divin Auteur de mon être,
Je ne déſire que vous: Vous

Vous êtes mon divin Maître,
Mon Dieu, mon unique Epoux:
Vous ſavez que je vous aime,
Et que vous régnez en moi;
Je veux me quitter moi-même
Pour mieux vous prouver ma foi.

Je ne ſuis rien que foibleſſe,
Impuiſſance, pauvreté;
Je trouve en votre Sageſſe
Ma force & ma vérité:
Plus je ſuis foible en moi-même,
Plus j'ai de force en mon Dieu;
Car la puiſſance ſuprême
Habite en ce pauvre lieu.

Il nâquit dans une étable,
Il abhorre la grandeur;
Un cœur humble eſt agréable
A notre divin Sauveur:
Que tout l'Univers l'adore,
Lui vienne faire la cour!
L'homme qui le déshonore,
Devient pire chaque jour.

Dans une caverne obſcure
Avec des lions furieux
Ma peine ſeroit moins dure;
L'homme eſt bien plus cruel qu'eux:
La bête la plus féroce
S'apprivoiſe & s'adoucit,
Et ne ſe ſert de ſa force
Que contre ce qui lui nuit.

Mais l'homme n'eſt pas de même:
Il s'acharne bien ſouvent
Contre un autre homme qui l'aime
S'il n'eſt de ſon ſentiment;
Une opinion en tête
Le met ſouvent en fureur:

Il eſt pire qu'une bête
Qui connoit ſon bienfaiteur.
Il ne s'applique ſans ceſſe
Qu'à lui faire un mauvais tour ;
Il ſe ſert de ſa foupleſſe
Pour l'accabler quelque jour :
On ne ſauroit s'en défendre,
Car notre ſincérité
Nous rend aiſés à ſurprendre ;
On tire la vérité.

CXLIV.

L'enfance ſpirituelle.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette*

J'ai le goût de l'Enfance,
De mon hochet content :
La foibleſſe & l'obéiſſance
De moi font un petit Enfant.

Trop heureuſe innocence,
Exemte de raiſon ;
La vertu pleine d'aſſurance,
A qui tete eſt hors de ſaiſon !

Fruit d'une ſéche étude,
Auſtére gravité,
Importuns reſtes d'habitude,
Laiſſez-moi vivre en liberté.

Vérité ſimple & nue,
Que j'aime la candeur !
Et que l'innocence ingénue
Eſt au-deſſus de la pudeur.

Sages trop incommodes,
Voulez-vous qu'un Enfant

Ne joue plus qu'avec méthode,
Et ſoit grave comme un pédant ?

Docteurs laiſſez-moi vivre
Loin de vous, loin de moi :
Laiſſez-moi ; car je veux ſuivre
De l'Enfance l'aveugle loi.

Que ſert à ma cervelle
Ariſtote & Platon ?
Votre grave raiſon doit-elle
Raiſonner contre un hanneton.

Jadis je croyois être
Sage comme Caton :
Mais je ſuis ſous mon petit Maître
De docteur devenu ſanchon.

Pere je te rends graces,
D'aveugler tant d'eſprits
Qui veulent juger de tes graces,
Et d'éclairer les ſeuls petits.

CXLV.

Sur le même ſujet.

RÉPONSE.

AIR : *Mon cher troupeau.*

VOUS avez le goût de l'Enfance,
Et craignez la réalité ;
C'eſt n'être Enfant qu'en apparence
Sans en avoir la vérité.

Ceux en qui l'Enfance eſt réelle,
Ne la ſauroient voir ni goûter ;
Elle leur eſt ſi naturelle
Qu'ils ne la peuvent ſurmonter.

On ne la ſauroit contrefaire,
Ni la cacher : quand Dieu le veut,
Il en découvre le myſtere ;
Celui qui l'entend eſt heureux.

Le déſir de la petiteſſe
Eſt renfermé dans cet état ;
Il effarouche la ſageſſe,
Et lui fait perdre ſon éclat.

O Sageſſe que je révére,
Vous ſavez ſeule ſon néant :
L'état de la pure miſere
Eſt moins nud que celui d'Enfant.

Il renferme toute foibleſſe,
Impuiſſance, incapacité :
Mais il eſt la même ſoupleſſe ;
Dieu fait en lui ſa volonté.

CXLVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Beaux yeux de Climene ;* ou, *Songes agréables.*

JE ris, je badine,
Je ſuis un enfant ;
Rien ne me domine,
Et je ſuis content :
Dans les amours
Je m'égaye toujours.

Je n'ai plus de crainte,
D'ennuis, de déſirs ;
Je vis ſans contrainte
Et ſans déplaiſirs :
Car un enfant
De tout trouble eſt exempt.

Dedans mon enfance
Je vis ſans remords ;
La ſimple ignorance
Paſſe juſqu'au corps :
Avec l'Amour
Je me ris chaque jour.

De toute malice
Je ſuis ignorant ;
Jamais l'artifice
Ne fut dans l'enfant :
Avec l'Amour
Je me ris chaque jour.

Si l'humeur chagrine
Me fait quelque peur,
Je ris, je badine
Pour ouvrir le cœur :
Ah ! qu'un enfant
Eſt exempt de tourment !

J'ignore la peine
Comme le plaiſir ;
Que j'aurois de haine
Du moindre déſir !
Ah ! qu'un enfant
A de contentement !

Innocente vie !
Douce volupté !
Que l'ame eſt ravie
En ta vérité !
Ah ! que je ſens
Ces plaiſirs innocens !

L'enfant croît ſans ceſſe
Sans l'apercevoir ;
Jamais la triſteſſe
Sur lui n'a pouvoir :
Ah ! qu'un enfant
A de contentement !

Lorſque j'étois ſage
Cent mille retours
Me rendoient volage
Dedans mes amours :
Mais un enfant
N'a point de changement.

Une humeur aimable,
Un ris enfantin
Le rend agréable
Sans aucun dédain!
Que les enfans
Ont de traits raviſſants!

CXLVII.

Renoncer à la ſageſſe humaine pour vivre en enfant.

AIR : *Quittons notre houlette.*

Adieu vaine prudence ;
Je ne te dois plus rien :
Une heureuſe ignorance
Eſt ma ſcience ;
JÉSUS *& ſon enfance,*
C'eſt tout mon bien.

Jeune j'étois trop ſage,
Et voulois tout ſavoir :
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Au gré de ma folie,
Je vais ſans ſavoir où ;
Tais-toi philoſophie :

Que tu m'ennuies ;
Les Savants je défie :
Heureux les foux!

Quel malheur d'être ſage,
Et conſerver ce MOI,
Maître dur & ſauvage,
Trompeur volage!
O le rude eſclavage,
Que d'être à ſoi.

Loin de toute eſpérance,
Je vis en pleine paix :
Je n'ai ni confiance,
Ni défiance :
Mais l'intime aſſurance
Ne meurt jamais.

Amour, toi ſeul peux dire,
Par quel puiſſant moyen,
Tu fais ſous ton Empire
Ce doux martyre,
Où toujours l'on ſoupire
Sans vouloir rien.

Amour pur, on t'ignore ;
Un rien te peut ternir :
Le Dieu jaloux abhorre
Que je l'adore,
Si m'offrant j'oſe encore
Me retenir.

O Dieu, ta foi m'appelle ;
Et je marche à tâtons :
Elle aveugle mon zèle ;
Je n'entends qu'elle :
Dans ta nuit éternelle
Perds ma raiſon.

Content dans cet abîme
Où l'amour m'a jetté,
Je n'en vois plus la cîme ;
Et Dieu m'opprime :
Mais je ſuis la victime
De vérité.

Etat qu'on ne peut peindre ;
Ne plus rien déſirer ;
Vivre ſans ſe contraindre,
Et ſans ſe plaindre ;
Enfin ne pouvoir craindre
De s'égarer.

CXLVIII.

Contre la prudence humaine.

RÉPONSE.

AIR : *Quittons notre houlette.*

HEUREUX ſi la prudence
N'eſt plus pour nous un bien !
Une docte ignorance
Eſt la ſcience
Qui dans la ſainte Enfance
Sert de ſoutien.

Ce ſeroit être ſage,
De prétendre ſavoir
Quel ſera le partage
Et l'avantage
Que dans le dernier âge
On pût avoir.

O la ſage folie
D'aller ſans ſavoir où !
Sotte Philoſophie,
Je te défie
D'embarraſſer la vie
D'un heureux fou.

En ceſſant d'être ſage,
Il ſort enfin de ſoi ;
Il quitte l'eſclavage
Dur & ſauvage
Du MOI trompeur volage,
Pour vivre en ſoi.

En perdant l'eſpérance,
On retrouve la paix :
L'amour ſans confiance
Ni défiance,
Eſt l'unique aſſurance
Pour un jamais.

Amour de qui l'empire
Eſt rigoureux & doux,
On ſouffre le martyre
Sans l'oſer dire,
Quoique le cœur ſoupire
Sous tes coups.

Il vit dans cet abîme
Où l'Amour l'a jetté ;
Il ne voit plus de crime,
Rien ne l'opprime,
Quoiqu'il ſoit la victime
De vérité.

CXLIX.

Préſence intime de Jéſus & ſes effets.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

VOUS êtes l'ame de mon ame ;
Divin Jéſus, vous êtes tout mon bien ;

Vous êtes l'auteur de ma flamme ;
Mon ſeul tout : & tout ne m'eſt rien.

O Jéſus, vous êtes ma vie ;
Sans vous, hélas ! je ſerois dans la mort :
C'eſt vous qui m'avez affranchie
Du Démon, & de ſon effort.

Avec vous je ne puis rien craindre ;
Sans vous je ſuis remplie de terreur :
Avec vous rien ne peut m'atteindre ;
Mais ſans vous l'ombre me fait peur.

Vous m'enlevez hors de moi-même ;
Je ne vis plus en moi, mais en Jéſus :
Je trouve mon bonheur extrême,
Etant lors comme n'étant plus.

La ſombre nuit qui m'environne,
Eſt plus claire que la même clarté :
C'eſt alors que Jéſus me donne
Son amour, & ſa vérité.

Là je goûte une paix immenſe ;
Elle n'eſt pas en moi, mais toute en lui :
C'eſt un effet de ſa préſence,
Qui régne dans l'obſcure nuit.

Cette préſence eſt très-intime ;
Elle n'eſt point dedans les ſentimens :
C'eſt celle que mon cœur eſtime ;
Il n'eſt point là d'amuſemens.

CL.

Déſir du Ciel.

AIR *Nouveau.*

ALLONS, allons où l'amour nous appelle ;
Quittons, mon ame, cet affreux ſéjour :

Tout y tend, tout y court ;
Et je ſens bien que je ſuis immortelle.

Ah ! que le corps eſt un dur eſclavage !
Fuyons, fuyons cette captivité :
Cherchons la liberté ;
Je ſens bien que le Ciel eſt mon partage.

Quand te verrai-je, ô ma chere patrie !
Que ton ſouvenir eſt doux à mon cœur !
Jéſus eſt mon Sauveur :
Je l'aime, & je lui ſuis aſſujetie.



TROISIEME PARTIE.

Sentimens & tranſports d'une ame perdue en Dieu, & appellée par lui à aider le prochain.

CLI.

Conſtance d'amour.

AIR : *Vous qu'une heureuſe préférence.*

Vous qu'une heureuſe préférence
A conſacré vos cœurs pour ſervir à l'amour,
J'eſpére que mon Dieu vous fera voir un jour
Qu'il veut de la perſévérance.

S'il la veut, c'eſt lui qui la donne :
Nous devons donc toujours, en la lui demandant,
Nous ſoumettre à ſes loix ; nous devons, en l'aimant,
Dire : A vous ſeul je m'abandonne.

Lui ſeul apprend comment on aime ;
C'eſt lui qui nous inſtruit de la loi du devoir,
Qui conſiſte à ne rien eſpérer ni vouloir
Que ce qu'il veut en nous lui-même.

Si nous voulons quelque autre choſe,
Nous ſortons auſſitôt du parfait abandon :
Puiſque l'amour conſiſte en la ſoumiſſion,
C'en eſt donc l'effet & la cauſe.

Si je veux quelque choſe au monde,
Indigne de mon Dieu, trop indigne du jour
Je ne ſuis plus ſoumis aux loix de ſon amour,
Et je m'écoule comme l'onde.

Je veux aimer avec conſtance
Celui qui peut combler de doux & ſaints plaiſirs :
Car c'eſt lui qui peut ſeul remplir tous nos déſirs ;
Tout autre amour n'eſt qu'inconſtance.

Il fit notre cœur pour lui-même :
C'eſt lui qui peut fixer ſon agitation ;
Il ne peut être heureux que par ſa motion.
Qu'il eſt tranquille quand il aime !

Rien n'eſt plus tranquille qu'une ame
En qui Dieu commande & régne parfaitement :
On n'appréhende plus ni peine ni tourment,
Pourvu qu'on conſerve ſa flamme.

Cette flamme ſi ſimple & pure,
Conſumant notre cœur, le transforme en amour :
Dieu couronne ſes dons ; & par un prompt retour
Il perd en lui ſa créature.

Lors la Souveraine Puiſſance
Prend & met notre cœur dans ſon ſacré fourneau,
Le détruit, le transforme en un être nouveau,
Qui n'a plus rien de l'inconſtance.

Amour, ah ! ſi je pouvois dire
Tes amoureux tourmens, tes douces cruautés,
Tes innocens plaiſirs, tes ſaintes voluptés
Et ton délicieux martyre !

En brûlant le cœur tu le charmes :
Plus tu le fais ſouffrir, plus il ſe trouve heureux ;
Plus tu le bleſſes, plus il devient amoureux :
Amour mon cœur n'a plus d'alarmes.

Je ſouffre au milieu des délices ;
Je languis, je ſoupire au milieu des plaiſirs :
Si je veux quelquefois démêler mes déſirs,
Je les perds dans ces doux ſupplices.

Ah ! que ma douleur eſt paiſible !
Tout ſe reſſent chez moi du repos de mon cœur ;
Je brûle inceſſamment ſans éprouver d'ardeur,
Fixe ſans être inamiſſible.

CLII.

Désir de mourir à tout.

AIR : *Mon cher troupeau quittez la plaine.*

SOUVERAIN Auteur de ma flamme !
Divin Poſſeſſeur de tout bien !
Si quelquefois je te reclame,
Tu me rejettes dans mon rien.

Je perds ſouvent l'indifférence,
Je voudrois goûter & ſentir ;
C'eſt lorſque ta toute-puiſſance
Se preſſe de m'anéantir.

Je ne perdrois point l'équilibre,
Si je reſtois ſeule avec toi :
Tu me charges ; n'étant plus libre
Je ſents qu'on chancelle en la foi.

Je porte une très-rude charge :
Seigneur ton fardeau ſi léger
M'a miſe en un autre eſclavage,
Dont je ne puis me décharger.

Près de toi ce ſeroit un crime
D'en avoir le moindre déſir :
J'en veux bien être la victime ;
Fais tout ſelon ton bon plaiſir.

Tu ſouffris jadis pour les hommes ;
Tu veux que je ſouffre à mon tour :
Tu meurs pour tous tant que nous ſommes ;
Fais-nous mourir, Divin Amour !

CLIII.

Vie enfantine d'une ame perdue en Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DÉLICES de mon cœur, cher & divin Époux !
Je ne retrouve plus mon ame ;
Vous la perdez ſi fort en vous
Que je n'aperçois plus de flamme.

Je ne connois plus rien ; je ſuis tout interdit,
Lorſqu'on m'interrompt ou conteſte,
N'agiſſant plus par mon eſprit
Rien ne peut entrer dans ma tête.

Je ne puis rien par moi ; je ſuis un certain cours
Qui ſe trouveroit fort rapide,
Si ce n'étoit certains diſcours
Qui me font muet & timide.

Ce n'eſt point par orgueil quand je ſoutiens le vrai,
Diſpoſé toujours à me taire ;
Volontiers je le céderai
Au moins éclairé de la terre.

Mon eſprit étourdi d'entendre une raiſon,
N'a plus rien qui le détermine :
Il demeure ſans action,
N'ayant que la raiſon divine.

Si l'on écoute, alors je dis la vérité ;
Sinon, je n'ai plus de parole :
Je ſens une ſtupidité :
Mon eſprit en ſon Dieu s'envole.

Je ne ſuis qu'un enfant, petit, ſimple, innocent ;
Et je vivrois dans l'ignorance,
Si mon Dieu juſte, ſaint, puiſſant
Ne communiquoit ſa Science.

Je ne vois rien en moi qu'un objet de mépris;
Et ſi l'on en croit autre choſe,
Alors je demeure ſurpris,
Sans en comprendre bien la cauſe.

Rien plus grand que mon Dieu, rien plus foible que moi
Lorſque je reſte dans moi-même:
Mais l'eſprit au-deſſus de ſoi
Trouve tout dans l'Être Suprême.

Si je me regardois, je me ferois horreur;
J'évite ce regard terrible:
En me plongeant dans mon Sauveur,
Je ſens bien que tout m'eſt poſſible.

Ces deux extrêmités s'accordent bien en lui:
Il eſt ſaint; moi très-miſérable:
Sa Sainteté fait mon appui;
Jamais ſa force ne m'accable.

Je demeure en mon rien à couvert de ſes coups:
Je me repoſe en ma miſere:
Son châtiment me ſeroit doux,
Venant de la main de mon Pere.

CLIV.

Dieu s'aimant lui-même dans l'ame.

AIR: *Les folies d'Eſpagne.*

DIEU ſouverain, ô puiſſance abſolue!
Verbe qui fus dès le commencement!
Eſprit divin! Eſſence pure & nue
Vien & rempli le cœur de ton amant.

O Sainteté qui n'as point de pareille!
Ce qu'on croit ſaint, eſt rempli de défaut:
Pureté ſimple, unique, eſſentielle,
L'homme trouve en toi ſeul ce qu'il lui faut.

La

La pureté ſans toi n'eſt que ſouillure;
Tout luſtre eſt terni près de ta beauté:
Sans toi la vertu n'eſt qu'une impoſture:
Sa valeur n'eſt que dans la charité.

Abime de grandeur & de richeſſe!
Toute grandeur eſt une illuſion;
Toute prudence une fauſſe ſageſſe;
Hors l'amour pur ce n'eſt que paſſion.

Qu'on rende gloire à ta Majeſté ſainte;
C'eſt elle qui mérite nos tranſports:
Tu veux l'amour parfait, & non la crainte;
La tranquillité, non pas les efforts.

Tu veux plus, tu veux te louer toi-même
Dedans un cœur ſoumis à ton vouloir,
Qui n'a d'amour que celui dont tu t'aimes,
Qui par ſon rien réhauſſe ton pouvoir.

Un tel amant, grand Dieu, fait tes délices;
Il ne te dérobe & n'uſurpe rien:
Il ne commet point de ces injuſtices
Si communes parmi les gens de bien.

Qui te connoît, s'anéantit ſoi-même;
Qui t'aime aſſez pour ſe perdre pour toi,
Peut rendre gloire à ta grandeur ſuprême:
Un tel amant fait te traiter en Roi.

CLV.

Heureux ſéjour de l'amour.

AIR: *Songes agréables.*

BELLE ſolitude,
Charmante douceur,
Quelle quiétude
Et quelle largeur!
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

Là rien ne me gêne ;
Une liberté
Si vaſte & ſi pleine,
Me tient enchanté :
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

Heureuſe demeure,
Agréable loi !
On peut à toute heure
Vivre de la foi :
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

L'amour eſt ma vie ;
Il eſt tout mon bien :
Je ſuis affranchie ;
Il romp mon lien :
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

Là je me promene
De jour & de nuit ;
Je n'ai plus de peine,
Et rien ne me nuit :
C'eſt dans l'amour
Que je fais mon ſéjour.

Son feu qui me brûle,
N'a point de chaleur ;
Mon cœur ne recule
Jamais pour l'ardeur :
Car dans ce feu
Je rencontre mon Dieu.

Feu plein de délices,
Qui te connoît bien
Dans tous les ſupplices
Ne délire rien :
Feu favoureux
Pour un cœur amoureux !

L'amour ſolitaire
Me mene au déſert ;
Je n'ai plus d'affaire ;
L'amour qui me perd
Régle mon ſort
Pour la vie ou la mort.

Cette ſolitude
De l'ame en ſon Dieu,
N'a plus rien de rude ;
Non plus que ce feu :
L'amour divin
Rend heureux mon deſtin.

L'amour qui conſume,
Eſt rempli d'appas :
Ce feu qu'on alume,
Ne m'ébranle pas ;
Car dans ce feu
Je rencontre mon Dieu.

O ſource de vie,
Feu plein de fraîcheur,
C'eſt toi qui délie
Mon ame & mon cœur :
Heureux ſéjour,
J'habite dans l'amour !

Ma mort eſt ma vie :
Quand je meurs d'amour,
Mon ame ravie
Paſſe tout le jour
Dans ce beau feu,
Où je trouve mon Dieu.

Collines, villages,
Vallons fortunés ;
Vous ſombres bocages,
Lieux abandonnés ;
C'eſt où l'amour
A choiſi ſon ſéjour.

Si je voulois dire
Ce que je comprends,
Et le doux martyre
Que mon cœur reſſent;
Me croira-t-on?
J'oſe aſſurer que non.

Ce lieu ſolitaire
Choiſi par l'amour,
M'invite à me taire
De ſon beau ſéjour:
Heureux moment
Que l'on paſſe en aimant!

Pure & chaſte flamme,
Quelle immenſité,
Quelle largeur d'ame
Dans ſon unité!
O feu ſacré,
Qui me brûle à ton gré!

CLVI.

Amour pur inſenſible.

AIR: *La jeune Iris.*

J'AIME mon Dieu cent fois plus que moi-même;
Et cependant je ne ſens point d'amour!
L'homme perdu dans l'Eſſence Suprême,
Ne connoit plus ni ténèbres ni jour.

Celui qui ſent & diſtingue ſa flamme,
Eſt loin de cet amour pur & parfait;
Il poſſéde encor ſon cœur & ſon ame,
Ayant bien plus de diſcours que d'effet.

O feu ſacré, tu détruis, tu transformes,
Tu perds en toi par amour ton ſujet;

Tu te le rends ſi ſimple & ſi conforme,
Qu'il ne diſtingue plus aucun objet.

Qu'il en eſt peu qui ſe quittent eux-mêmes!
On veut ſe conſerver, & trouver Dieu:
Ce n'eſt pas ainſi que le cœur pur aime;
Il doit abandonner même ſon feu.

Amour, Amour, tu peux rendre fidelle
Ce cœur ingrat qui veut toujours ſentir:
Qu'il ne ſoit plus à tes graces rebelle!
Que l'amour pur le faſſe à tout mourir!

Sans cette mort on ne peut jamais vivre:
Sortant de ſoi l'on trouve le divin:
Le propre eſprit, la chair où l'on ſe livre,
Nous fait reſter preſque tous en chemin.

CLVII.

Paradoxe d'amour.

AIR: *Taiſez-vous ma Muſette.*

JE vois couler ma vie
Comme un foible ruiſſeau,
Dont la ſource preſque tarie
Ne donne qu'à peine de l'eau.

Je ſens que ma foibleſſe
Augmente chaque jour;
Je n'en puis avoir de triſteſſe,
Etant victime de l'Amour.

La mort qui me talonne,
Ne me fait point de peur;
Que Dieu me perde ou me pardonne,
Son vouloir ſera mon bonheur.

La fiévre qui me mine,
M'ôte, enfin le repos:

Suivant la volonté divine
Il n'eſt pour moi ni bas ni haut.

Mon ame vit contente,
Incertaine d'un ſort
Qui feroit ſon unique attente
Sans l'amour plus fort que la mort.

L'amour fait qu'on eſpére,
Et l'amour fait qu'on craint :
L'amour par nos déſirs proſpére ;
Cependant l'amour les éteint.

Paradoxe incroyable,
Ne vivre que d'amour ;
S'en trouver pourtant incapable,
Et mourir ſans perdre le jour !

Ignorer de la grace
L'abſence & le retour ;
Humilité pleine d'audace ;
Froid mortel en brûlant d'amour !

Ne ſavoir ſi l'on aime,
Et ſi l'on eſt aimé ;
Quel ſera le vouloir ſuprême,
Si l'on eſt juſte ou condamné !

Laiſſer tout à la banque
Sans ſouci d'aucun bien ;
Et lorſque toute choſe manque,
Croire n'avoir beſoin de rien !

Poſſéder la richeſſe,
Dedans la pauvreté ;
L'ame ſouveraine & maitreſſe
Dans l'étroite captivité !

Plein d'horreur de ſoi-même
Se croire trop heureux ;
Dans la douleur la plus extréme
Etre tranquille, & malheureux !

Inſenſible à ſa perte,
Inſenſible à ſon bien ;

Oublier la douleur ſoufferte ;
Ne voir ni le TOUT ni le RIEN !

Mon cœur tranquille & libre
Eſt glacé dans le feu ;
Toujours dans le même équilibre,
Sans reſter dans le même lieu.

Ainſi qu'une eau rapide,
Il court inceſſamment ;
Il n'eſt jamais ni plein, ni vide,
Sans douleur ni contentement.

On s'afflige, on murmure ;
Ce qui fait ſes plaiſirs,
Mettroit un autre à la torture,
En lui tirant mille ſoupirs.

Es-tu pierre ? Es-tu roche ?
Ou de quelque métal
Dont jamais le feu ne s'approche ?
Quel eſt ton plaiſir, ton travail ?

Au Ciel ni ſur la terre
Je ne fais mon ſéjour :
Quoiqu'un petit lit me reſſerre,
Je ſuis immenſe par l'amour.

CLVIII.

Se laiſſer détruire par l'amour.

AIR : *Mon cher troupeau.*

COMME un Pélican ſolitaire
Je vis ſeul avec mes Enfans :
Quoiqu'ils ne me connoiſſent guere,
Pour eux je me perce les flancs.

Je leur donne leur nourriture ;
Et je reſte dans la langueur :

C'eſt par ces mêmes ouvertures
Qu'ils pénétrent juſqu'à mon cœur.

Fais que ton amour ſe tranſmette
Par mon cœur dans les autres cœurs ;
Daigne leur faire une retraite
Cachée aux eſprits ſéducteurs.

Devien leur eſprit & leur vie :
Le renoncement & la mort
Eſt ce qui ſeul nous vivifie :
Par le naufrage on vient au port.

Quiconque ne meurt à ſoi-même,
Seigneur, ne vous trouve jamais :
C'eſt l'abandon le plus extréme
Qui donne une immuable paix.

Se renoncer en tout rencontre,
Eſt ce qui nous unit à Dieu ;
Et qui ne le fait pas, démontre
Qu'il ne brûle pas de ſon feu.

Pur amour, centre de notre ame,
Tu vis en nous par notre mort :
C'eſt elle qui nourrit ta flamme ;
C'eſt elle qui conduit au port.

Que l'ame ſeroit abuſée,
Qui ne voudroit jamais mourir,
Qui de quelques douceurs bercée
Se croit ſainte ſans rien ſouffrir.

Une ame vive & délicate,
Qui fuit tout ce qui la contraint,
Qui toujours s'aveugle & ſe flatte,
Eſt en horreur au Saint des Saints.

A l'amour laiſſons-nous détruire ;
Eſt-ce l'acheter cherement
Que d'avoir par ce doux martyre
L'immuable contentement !

CLIX.

L'amour vigoureux aime la Juſtice & ſes rigueurs.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

J'AI chanté de l'amour en cent & cent façons :
L'amour revient dans mon idée ;
L'amour eſt toutes mes leçons ;
D'amour mon ame eſt poſſédée.

Je ne puis donc parler, je ne puis donc chanter,
Si l'amour ſacré ne m'anime :
L'amour ſeul a ſçu m'enchanter ;
L'amour ſe conſacre ma rime.

Un moment hors de lui, c'eſt un moment perdu :
L'amour eſt mon ſeul exercice ;
Tout le reſte m'eſt défendu,
Et me ſeroit même un ſupplice.

De dire, ô pur amour, ce qu'on connoit de toi,
Seroit une choſe impoſſible :
On te découvre par la foi
D'une maniere imperceptible.

Plus tu te cache aux ſens, tu t'enfonce au-dedans ;
Là tu gouvernes toute l'ame :
Elle ſuit tous tes mouvemens ;
Et tu la mets dans un doux calme.

Tu te plais, cher amour, d'exercer ta rigueur
Sur le cœur pur, tendre & fidéle ;
Et tu gagnes par ta douceur
Le cœur lâche, dur & rebelle.

Je me ſuis plaint cent fois voyant ce procédé,
Amour, avant de te connoître :
Car le cœur d'amour poſſédé
Sent que tu gouvernes en maître.

Raſſemblant contre lui toute ta dureté,
L'ame foible a mille careſſes :
L'autre éprouve ta cruauté ;
Tu flattes l'un, l'autre tu laiſſes.

Je diſois quelquefois : Amour, les jeunes cœurs
Semblent vous plaire davantage :
Vous leur reſervez les douceurs,
Et pour le vieil amant la charge.

Après quelques momens j'ai connu ton ſecret :
J'ai vu que la pure careſſe
C'eſt de traiter comme il te plaît
L'homme ſoumis à ta Sageſſe.

La Juſtice eſt pour lui ; la douceur pour tous ceux
Qui ne ſont pas ſous ton empire :
S'ils ne goûtoient le ſavoureux,
Ils ſuivroient ce qui les attire.

Pour le fidéle amant, il adore tes coups :
Il t'aime ſi fort pour toi-même
Que de ta main tout paroît doux
A ſon cœur ; car vraiment il t'aime.

Amour, diſois-je un jour, vois quels maux tu me fais ;
N'as-tu point pitié de mes peines ?
Sont-ce les biens que tu promets,
Que les rigueurs plus inhumaines ?

Tu les gardes, hélas ! pour les plus tendres cœurs ;
Tu te nourris de leur martyre :
Pour qui gardes-tu tes douceurs ?
„ Pour attirer à mon Empire ".

De cette trahiſon je fus épouvanté :
Quoi ! tu te ſers de tes careſſes
Pour gagner ! puis ta cruauté
Avec malignité s'exerce !

„ Ah, que tu connois peu ce que vaut mon amour,
„ Lorſque tu parles de la ſorte !
„ Tu déſireras quelque jour
„ Pour toi la peine la plus forte.

„ La douleur eſt plaiſir pour un fidéle amant,
„ Plaiſir plein de délicateſſe :
„ La douceur ſeroit un tourment
„ Pour un cœur pris par ma Sageſſe.

„ Ce qui te paroît doux, il le trouve fadeur ;
„ Il nomme plaiſir cette peine,
„ Qui te cauſe tant de terreur :
„ La Juſtice eſt ſa Souveraine ".

Juſtice, ta beauté pleine d'attraits puiſſans,
A des charmes inévitables
Pour tes véritables amans ;
Et tu les rends invariables.

Tout ce qui n'eſt pas toi, leur donne du dégoût :
Chez toi l'amour plein de nobleſſe,
Trouve dans ce qu'on nomme doux
Trop de foible & trop de baſſeſſe.

Un amour généreux ſe plaît dans le hazard ;
Il veut ſignaler ſon courage,
En ſuivant par-tout l'étendart
De Jéſus ſans craindre l'orage.

L'étendart eſt la croix, la peine & la douleur,
L'abandon, l'oubli de ſoi-même ;
Se délaiſſer à ſon Facteur,
Sans ſalaire que l'amour même.

Si tu veux un amour fidéle & vigoureux,
Aime, & te livre à la Juſtice ;
Que ton amour ſoit douloureux ;
Que ſans fin ſoit ton ſacrifice.

C'eſt la loi de l'amour : le reſte lui déplaît ;
Ce n'eſt que fadeur & molleſſe :
Amour, c'eſt dans tes ſaints décrets
Qu'on trouve la vraie Sageſſe.

CLX.

Rigueurs aimables de l'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

BIEN qu'Amour me reduiſe en l'état où je ſuis,
J'adore ſon auguſte empire :
Quoiqu'accablé de mille ennuis,
Je ne vois rien que je déſire.

Très-content de mon ſort puiſqu'il vient de ſa main,
Je lui livre ſans fin mon ame :
Contre ſon décret ſouverain
Jamais mon eſprit ne reclame.

Mon cœur toujours ſoumis adore tous les traits
Lancés ſur moi par ſa Juſtice :
Ses coups ont pour moi mille attraits ;
Et je demeure en ſacrifice.

O trop charmant Amour quoique plein de rigueur,
O rigueur ſi pleine de charmes !
Je vous reçois de tout mon cœur,
Quoique mes yeux verſent des larmes.

Je vous vois chaque jour m'accabler de douleur ;
Je le ſouffrirai ſans me plaindre :
Décochez vos traits ſur mon cœur ;
Je puis les aimer ſans les craindre.

Je veux me réjouir ſi vous êtes content,
O vous qui conduiſez ma vie !
Je reſterai dans mon néant ;
Mon ame vous eſt aſſervie.

Que me peut-il manquer, que puis-je craindre hélas !
Vous voyez le fond de mon ame :
O vous qui conduiſez mes pas,
Recevez donc en vous ma flamme.

Je me tais, & ne puis exprimer dans ces vers
Ce que je ſuis, ce que je penſe :
Je vois mille combats divers
Pour épurer ma patience.

Je ne ſuis plus à moi, Seigneur, je ſuis à vous ;
Le don en eſt irrévocable :
Vous êtes mon divin Époux ;
D'autre amour je ſuis incapable.

Unique confident de ma chaſte amitié,
Vous qui me redites ma plainte ;
Echo, prenez quelque pitié
Des maux dont mon ame eſt atteinte.

Les rochers d'alentour, les antres & les bois,
Les ruiſſeaux, les claires fontaines
Gémiſſent écoutant ma voix,
Et ſemblent partager mes peines.

Les lions & les ours ſont cent fois plus humains
Que les hommes de nos contrées :
Ils écoutent mes chants divins ;
Leurs ames en ſon pénétrées.

Les hommes d'aujourd'hui s'aigriſſent contre moi,
Lorſque je chante des cantiques :
Quand je leur apprends votre loi,
Ils s'offenſent & me critiquent.

N'eſt-il pas tems, Seigneur, de me tirer d'ici !
Je ſuis une choſe inutile :
Je n'ai cependant nul ſouci ;
Ah ! devenez mon domicile.

CLXI.

L'amour purifiant le cœur.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

O pur amour délices de mon ame !
O pur amour ſource de tous mes biens !
O pur amour ſeul auteur de ma flamme !
Divin amour, viens briſer mes liens !

Je gémis dans cette terre étrangere ;
Je n'oſerois déſirer d'en ſortir :
Mon cœur vers toi d'une courſe légere
Paroît ſouvent de moi ſe départir.

Il reſte néanmoins ſouple & paiſible,
Attendant le moment de ton vouloir :
Il eſt à tout & pour tout inſenſible ;
Il eſt ſans déſir, ſans force & pouvoir.

Dans des momens une pente ſecrete
L'entraîneroit après ſon dernier jour :
Il penche, il tend ; jamais il ne ſouhaite,
Abandonnant tout au divin amour.

O pur amour tes forces ſont étranges,
Lorſqu'en toi tu transformes ton ſujet !
Tu le noircis, l'illumines, le changes ;
Puis tu le perds en ſon divin Objet

Tu l'appauvris, le combles de richeſſe ;
Tu le vêtis, puis tu le mets à nud :
Lorſqu'il eſt foible, il entre en ta Sageſſe ;
Là tu le perds dans l'amour inconnu.

Il ne ſe voit plus, ni nulle autre choſe :
L'eſprit & le cœur dégagés de tout,
Il eſt paſſé dans la Premiere Cauſe ;
De tous ſentiers il a trouvé le bout.

La vérité fut toute ſa lumiere ;
La charité fut toute ſon ardeur :
Il a trouvé dans la Cauſe Premiere
Une paiſible, une immenſe largeur.

Les ſentimens ne ſont plus en uſage ;
Les goûts, les feux ſont bien outrepaſſés :
On ne diſcerne plus ſon avantage :
Dieu régne, il eſt le Tout ; & c'eſt aſſez.

Pour arriver ici que de ſouffrance,
Que de doutes, de foibleſſes, de morts !
La ſimplicité, l'humble dépendance
Les font ſupporter avec moins d'efforts.

Sitôt qu'on réſiſte, l'ame eſt troublée ;
Elle ne ſait quaſi que devenir :
Inquiéte & preſque déſeſpérée
Elle ne croit, ni ne veut obéir.

Lorſqu'un vaiſſeau battu de la tempête
Perd l'équilibre, il eſt près de périr :
La vague l'éléve ſur un haut faîte ;
Puis s'entr'ouvrant on le voit engloutir.

Les penſers comme flots agitent l'ame :
Sans l'abandon nous n'en pouvons ſortir,
Nous n'aurons jamais ce pur & doux calme,
Ni l'amour qui peut à Dieu nous unir.

Laiſſons, laiſſons tout ce qui nous regarde ;
Dieu mérite qu'on ne penſe qu'à lui :
Si nous ſommes affoiblis ou malades,
Nous oubliant il ſera notre appui.

Il faut abandonner toute notre ame
A ſon plaiſir, au décret éternel :
Il doit épurer ou punir la flamme
De ſon amant fidelle ou criminel.

Le pur amour eſt le ſeul purgatoire
Du cœur amant qu'il a choiſi pour ſoi :
C'eſt ce beau feu qui donne la victoire
A Dieu ſur nous par l'amour & la foi.

Si nous ſouffrons c'eſt notre réſiſtance ;
L'amour pur eſt doux, il eſt bienfaiſant :
Mais il veut une entiere obéiſſance,
Sans écouter la raiſon ni les ſens.

CLXII.

L'amour pur aime à ſouffrir ſans récompenſe.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DIVINE Charité, centre de mon bonheur,
Toi qui ravis ſans fin mon ame ;
Toi dont la charmante rigueur,
Bien loin de m'affliger, m'enflamme !

Qui connoit bien l'amour, déſire de ſouffrir ;
Et de ſouffrir ſans récompenſe :
Quand l'amour m'auroit fait mourir,
Je reſterois ſans aſſurance.

Ne voulant rien pour moi, ne voulant que pour lui,
Mon ſort ſera toujours le même,
Quoique privé de tout appui ;
Mon bonheur eſt en Dieu que j'aime.

O ſouverain Amour, exerce ſur mon cœur
Les traits de ta pure Juſtice !
Ne regarde que ton honneur ;
Laiſſe-moi dans ce ſacrifice.

Hélas ! ſi tu voulois par-tout régner un jour,
Que mon ame ſeroit contente !
Quand verrai-je le pur amour
Se ſaiſir de l'ame innocente !

Souviens-toi, mon Seigneur, de ces Samaritains
Que tu choiſis pour ton partage :
Il en eſt encor de certains
Dont tu feras ton héritage.

S'ils

S'ils veulent t'adorer d'eſprit en vérité,
Donne-leur la ſource abondante
Que tu promis par ta bonté
A ta plus indigne ſervante.

Tu cherches les pécheurs, & fuis les orgueilleux :
L'humble de cœur fait tes délices ;
Mais l'orgueil déplaît à tes yeux,
Et l'homme rempli d'artifices.

Le ſimple & le petit, eſt tout ce que tu veux ;
C'eſt lui que tu remplis de grace :
Le ſuperbe t'eſt odieux ;
Tu le laiſſes en ſon audace.

Le ſimple dans ſon cœur trouve ſon Dieu préſent ;
Il ſent que c'eſt lui qui l'anime :
Bien-heureux qui devient enfant ;
Il ignore le moindre crime !

O ſouverain Amour, toi ſeul produis en nous
L'humilité, la petiteſſe !
C'eſt toi qui rends les travaux doux,
Qui donnes la pure Sageſſe.

CLXIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

VENEZ, ô mon Seigneur, poſſéder tous les cœurs,
Et les ranger ſous votre Empire :
Afin d'obtenir ces faveurs,
Je me livre au plus dur martyre.

Si j'oſois déſirer, je ferois mon bonheur
D'être avec tant de ſaintes ames,
Qui vous aiment de tout leur cœur,
Et qui brûlent dedans les flammes.

Occupés de vous ſeul négligeant leurs tourmens,
Divin Objet ſuradorable,
Ils trouvent leurs contentemens
Dans ce tourment intolerable.

Là plongés dans l'amour ſans plus penſer à eux,
Ils ont une joie indicible,
De ſe purifier en ces feux,
Quoique leur douleur ſoit terrible.

Ils ne comparent pas le ſouverain bonheur
De ſatisfaire à la Juſtice,
A la plus extrême rigueur
Qu'ils éprouvent dans ce ſupplice.

Qui connoîtroit l'amour, comprendroit aiſément
Qu'il adoucit toutes les peines:
Hélas! qu'un véritable amant
Se trouve libre dans ſes chaines!

Qui ne ſait point aimer, ne ſait point bien ſouffrir;
Le moindre mal paroît extrême:
On pleure, on ne fait que languir;
Parce qu'on s'aime trop ſoi-même.

L'ame au milieu des feux trouve un bonheur parfait,
Dans le vouloir de ce qu'elle aime;
Et quoiqu'elle ſouffre en effet,
Tout céde à ce vouloir ſuprême.

O véritable amour, les hommes maintenant
Te haiſſent, te font la guerre:
C'eſt qu'ils s'aiment uniquement,
Et veulent pourtant un ſalaire.

CLXIV.

L'amour eſt à ſoi-même ſa récompenſe. Que le régne de Jéſus-Chriſt s'étendra.

AIR: *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR ne veut point d'autre récompenſe
Que l'amour même; il fait ſeul ſon bonheur
Ah! que pour lui la plus rude ſouffrance,
Eſt un grand bien qui ſatisfait le cœur!

Qui veut avec l'amour quelque autre choſe,
Ne connut jamais ce que vaut l'amour:
Je veux qu'en tout tems de moi tu diſpoſes,
Divin Amour, ſans faire aucun retour.

Si je me regardois encore moi-même
En t'aimant, je me reconnois menteur:
Je ſuis ſi fort à cet Amour ſuprême,
Que je n'aperçois plus en moi de cœur.

Tout eſt paſſé dans l'Amour immuable;
Si je ſubſiſte, ah! je n'en connois rien;
Il me paroît uniquement aimable,
Le Tout Immenſe & le Souverain Bien.

Divin Amour, je m'immole à ta gloire;
Chacun en te cherchant ne veut que ſoi:
Quand te verrai-je une entiere victoire?
Quand ſeras-tu le véritable Roi?

Tu me promis autrefois que ton Régne
S'étendroit bientôt en tout l'Univers:
Je vois au contraire qu'on te dédaigne,
Qu'on a de toi des ſentimens divers.

Détruis, détruis ces amateurs d'eux-mêmes;
Ce ſont eux qui triomphent à préſent:
Je ne vois point, ô Majeſté Suprême,
Qu'aucun t'aime que les petits Enfans.

Rends-nous petits, ſimples, qu'en innocence
Nous vivions en proclamant tes grandeurs :
Tu n'es loué, Seigneur, que par l'Enfance ;
Et des Enfans tu poſſédes les cœurs.

Que les Grands leur font une horrible guerre ;
Ils voudroient bien les faire tous périr :
Ils les extermineront ſur la terre,
Si tu ne viens, Amour, les ſécourir.

„ Je les raſſemblerai, mais pour ma gloire,
„ Quoiqu'épandus en mille endroits divers :
„ N'étant qu'un cœur, j'ai ſur eux la victoire ;
„ Mon Eſprit remplira tout l'Univers.

„ Oui ma promeſſe eſt toujours infaillible ;
„ Les hommes en ignorent le moment :
„ Sitôt que je veux tout m'étant poſſible,
„ Qui peut ſe plaindre du retardement ?

„ Mille ans ne ſont qu'un jour en ma préſence :
„ Les ſiécles devant moi ſont un inſtant :
„ Attends, attends-moi donc en patience ;
„ Tout s'accomplit dans l'éternel moment.

„ L'homme empreſſé voudroit que ma promeſſe
„ S'accomplît auſſitôt que j'ai promis :
„ Mais il eſt des loix ſelon ma Sageſſe
„ Qu'on ne connoit que quand on eſt ſoumis.

„ Je promis pour Abraham l'héritage
„ Qu'il ne poſſéda qu'en ſes deſcendans :
„ Lorſque je fais de mes dons le partage,
„ On me doit croire, & non régler les tems.

„ Il te ſuffit de ſavoir que mon Régne
„ S'avance, lorſqu'on s'y veut oppoſer :
„ C'eſt ce qu'il faut à préſent qu'on enſeigne ;
„ L'attendre en paix, ſur moi ſe repoſer.

CLXV.

Déſir de voir Dieu aimé par-tout.

AIR : *Mon cher troupeau.*

RÉGNEZ, régnez, mon divin Maître
N'êtes-vous pas aſſez puiſſant,
Pour faire à l'inſtant diſparoître
Quiconque ne veut être enfant !

Régnez aux dépens de ma vie
Dans les lieux les plus reculés :
Qu'en vous toute ame ſoit ravie ;
Que tout céde à vos volontés !

Ah ! fondez de tous cœurs la glace :
Que les pays pleins de frimats
Reçoivent l'effet de la grace,
Vous ne les rejetterez pas.

Faites lever une lumiere
En ces climats plus tempérés :
Que votre amour pur les éclaire
Qu'ils en demeurent altérés.

Aux lieux que le Soleil dévore,
Et qui ſont preſqu'inhabités,
Daignez-vous découvrir encore ;
Faites-leur voir d'autres clartés.

Que tout l'Univers vous adore,
Qu'il vous aime d'un pur amour ;
C'eſt ce que je demande encore :
Ha, quand viendra cet heureux jour !

Etendez par-tout votre Empire,
Souverain Monarque des Cieux :
Ce grand bien que mon cœur déſire,
Ne ſera point vu de mes yeux.

Que tous mes membres ſoient des langues,
Pour publier le pur amour:
Sans faire beaucoup de harangues,
Je le ferois voir en ſon jour.

Je crierois par toute la terre:
L'amour eſt le jour du Seigneur:
Ou bien déclarez-lui la guerre,
Ou vous rendez à ſon ardeur.

Venez goûter le Bien Supréme,
Vous ſtériles, vous affamés:
On eſt plein lorſque l'on vous aime;
On eſt fécond quand vous aimez.

Vous aimez, grand Dieu, qui vous aime;
Vous le comblez de mille biens:
Mais l'homme, ennemi de ſoi-méme,
Croit toujours ne manquer de rien.

Il ſe croit plein quand il eſt vide;
Il ne connoit pas ſes beſoins:
Des vanités toujours avide,
Il y met ſon tems & ſes ſoins.

Venez réformer tout le monde,
O Dominateur des humains:
Par une faveur ſans ſeconde
Recevez leurs cœurs en vos mains.

Qu'ils ſe rangent ſous votre Empire
D'un cœur & d'un eſprit ſoumis;
Que pour votre amour on ſoupire:
Détruiſez tous vos ennemis.

Quand je demande leur défaite,
Je veux qu'ils retournent vers vous;
Que d'une tendreſſe parfaite,
Ils adorent méme vos coups.

CLXVI.

L'ame amante qui ne reſpire qu'amour.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

JE ne ſaurois parler, ſans parler de l'amour;
J'aime mieux garder le ſilence:
Heureuſe de perdre le jour,
En vivant ſous ſa dépendance.

On me dit que d'amour je parle à tout moment;
On m'en fait ſouvent le reproche:
Je trouve mon contentement
D'en entretenir qui m'approche.

Mon plaiſir eſt l'amour: je veux ſans fin chanter
Et mon bonheur & ſa louange:
L'amour peut ſeul me contenter:
Sans l'amour que tout m'eſt étrange!

L'amour a mon eſprit, il poſſéde mon cœur:
Il eſt ſuffiſant à ſoi-méme:
Il renferme tout mon bonheur;
Je ne puis vivre ſi je n'aime.

L'amour fait mon plaiſir, l'amour fait ma douleur;
Il eſt ma joie, & ma ſouffrance:
Sans l'amour je n'ai point de cœur,
Et tombe dans la défaillance.

O toi, divin amour, ſeul & ſouverain bien,
Voudrois-tu me fermer la bouche?
Malgré l'homme ſois mon ſoutien;
Puiſque toi ſeul: Amour, me touches.

Que l'on m'ôte l'honneur, les biens, la liberté,
Tous mes amis, méme la vie;
Contente de ta vérité,
Je ſerai du trouble affranchie.

Si tu le permettois, ô pur & chaſte amour,
Tu pourrois par moi te tranſmettre :
Si d'amour je fais un diſcours,
C'eſt à toi de le faire admettre.

Je veux, ô cher Amour, t'écrire dans les cieux
Que l'amour y ſerve d'étoiles ;
Je veux t'écrire en tous les lieux,
Sur la nuit, ſur ſes ſombres voiles.

J'écrirai ſur la nuit l'amour avec du feu ;
Et par ce brillant caractere,
Je ferai brûler pour mon Dieu
Le Ciel auſſi bien que la terre.

Je veux écrire en toi, ô fluide Océan,
Et tracer l'amour ſur tes ondes :
Car l'amour eſt aſſez puiſſant
Pour graver ſur l'eau vagabonde.

Je te veux, cher amour, écrire ſur les monts ;
Je te veux graver ſur la pierre :
Dans les abîmes plus profonds,
Je ferai voir ton caractere.

J'écrirai ſur le cœur l'amour pur & parfait,
Le burinant à traits de flammes :
Mon eſprit ſera ſatisfait
D'imprimer l'amour dans les ames.

J'irai dans les enfers & crierai nuit & jour :
L'amour ôteroit votre peine,
Si capables de quelque amour
Vous changiez en amour la haine.

Je veux chanter, Amour, ta gloire à tout moment,
Tant qu'il me reſtera de vie ;
Je veux te faire voir ſi grand,
Qu'à te ſuivre on brûle d'envie.

Mais je n'ai plus de voix : tous les hommes unis
Ne travaillent qu'à te combattre ;
Je vois par-tout tes ennemis :
Ta force pourroit les abattre.

Je n'oſerois parler, je n'oſerois chanter ;
Car les hommes me font la guerre :
Chacun cherche à m'épouvanter ;
Que craindrai-je aimant le tonnerre ?

Si l'Amour eſt pour moi, je me moque de tous ;
Puiſque l'amour eſt mon partage :
Venez ſur moi, troupe de loups ;
Vous me ferez un badinage.

Qui ſauroit bien aimer, ſauroit ſi bien ſouffrir
Sans craindre tourment ni menace,
Qu'il viendroit à tous maux s'offrir
Par amour, & non par audace.

O ſouverain Amour, immenſe Vérité !
Je voudrois exhaler mon ame,
Pour me perdre en votre unité
Dans ce vaſte Océan de flamme.

CLXVII.

Sentimens d'une ame qui ne vit que d'amour.

AIR : *Ami ne paſſons pas Creteil.*

JE reviens toujours à l'amour,
Sans pouvoir faire de détour :
Si je chante autre choſe,
Je m'y retrouve au même jour,
Sans en ſavoir la cauſe.

Si je commence une chanſon,
Je prends toujours le même ton :
L'amour eſt mon partage ;
Sans en connoître la raiſon,
Il eſt mon ſeul langage.

Si je parle de ta beauté,
Je trouve l'amour à côté ;

Je ne ſaurois rien dire,
Qu'auſſitôt je ne ſois porté
Dans ſon aimable empire.

L'amour revient à tout moment;
Il fait mon ſeul contentement;
Il eſt dans ma parole:
Je ne ſaurois faire autrement;
L'amour eſt mon école.

Si je veux faire une chanſon,
L'amour en eſt le premier ton:
C'eſt cette méme note
Qui fait de mon chant tout le ſon,
Qui mes penſers dénote.

L'amour ſe préſente d'abord;
Il eſt mon penchant le plus fort,
Et ſon côté m'entraîne;
Je m'y délaiſſe ſans effort:
C'eſt ma loi ſouveraine.

J'avouerai bien d'être amoureux;
Je ne veux point cacher mes feux;
J'en fais toute ma gloire:
L'amour ſeul peut me rendre heureux;
L'amour eſt ma victoire.

L'amour eſt mon unique bien;
C'eſt mon maître, mon ſouverain;
C'eſt mon centre & ma vie:
Hors lui je ne diſcerne rien,
Et n'en ai point d'envie.

C'eſt le centre de mon bonheur;
L'amour eſt le cœur de mon cœur;
C'eſt l'ame de mon ame;
Il me charme par ſa douceur;
Il allume ma flamme.

L'amour eſt mon bien, mon tréſor;
Il m'enleve ſans nul effort;
C'eſt mon centre & ma vie:

Sans lui mon ame eſt dans la mort;
Elle en eſt affranchie.

En l'amour eſt ma liberté;
Il poſſéde ma ſainteté;
Lui ſeul eſt ma richeſſe:
Il me nourrit de vérité;
M'apprend la petiteſſe.

Il eſt l'eſprit de mon eſprit;
De tous ſes vouloirs il m'inſtruit;
Suportant ma foibleſſe:
Il m'enſeigne ſans aucun bruit
La plus haute ſageſſe.

L'amour eſt mon unique Roi;
Il bannit le MOI de chez moi:
Il donne une nobleſſe,
Mettant l'ame au-deſſus de ſoi;
Rien plus ne l'intéreſſe.

Il eſt ma force & ma douceur;
Il eſt le repos de mon cœur:
Et cet Être Suprême
S'égalant à ſon ſerviteur,
Lui fait ſentir qu'il l'aime.

O bonheur qui n'a point de prix,
Aimer un objet de mépris!
O faveur ſans égale!
Tous mes eſprits ſont interdits,
Voyant qu'il ſe ravale.

Ce grand Tout, ce ſouverain Bien
Vient & veut s'unir à mon rien,
Réhauſſant ma baſſeſſe:
Il eſt ma force & mon ſoutien,
Me tient dans l'alégreſſe.

Voyez ſi je puis être un jour
Sans écrire ou parler d'amour:
Ferois-je la folie

De paſſer ſans faire ma cour
Un moment dans ma vie ?

Aux demandes de chaque jour
Je ne veux répondre : Qu'amour.
Où vas-tu ? Il me mene.
Où demeures-tu ? Dans l'amour.
D'où viens-tu ? Il m'entraîne.

De quoi vis-tu ? Je vis d'amour ;
C'eſt lui qui me donne le jour.
Hé, qui te donne à boire ?
Je vous réponds que c'eſt l'amour :
Ma boiſſon eſt ſa gloire.

Parle-moi d'une autre façon ;
Tu ne chantes qu'un même ton :
Je n'en connois point d'autre ;
Qui m'enſeigna cette leçon,
Fut Saint Jean, mon Apôtre.

En tous lieux il parle d'aimer ;
Il ne connoit d'autre ſentier
Que la charité pure :
Liſez ſon diſcours tout entier ;
C'eſt l'amour ſans meſure.

Ainſi ne me blamez donc pas,
Si j'oſe marcher ſur ſes pas :
C'eſt un plaiſir extrême
De répéter ſans être las :
Mon Seigneur, je vous aime !

CLXVIII.

Que l'amour eſt tout à l'ame amante.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

L'AMOUR eſt ma puiſſance,
L'amour eſt mon flambeau,
L'amour eſt mon bien, ma défenſe ;
C'eſt mon ſépulcre & mon berceau.

Il eſt toute ma gloire,
Il eſt tout mon plaiſir :
L'amour eſt ſeul en ma mémoire ;
Il eſt ma force, & mon déſir :

Le ſoutien de ma vie ;
La cauſe de ma mort :
A lui ſeul je ſuis aſſervie,
Il eſt le maître de mon ſort.

C'eſt lui qui me rend libre,
En captivant mon cœur :
L'amour me tient dans l'équilibre,
Sans choix, ſans penchant, ſans ardeur.

L'amour eſt ma fortune ;
Sans lui je ne ſuis rien :
Sans l'amour pur tout m'importune ;
En lui je trouve tout mon bien.

L'amour eſt ſans foibleſſe,
Quoique petit enfant :
Il eſt plein de délicateſſe ;
Néanmoins il eſt tout-puiſſant.

L'amour eſt pur & tendre ;
Il eſt plein de rigueur :
Le cœur ne ſauroit ſe défendre
De ſe ſoumettre à ſon vainqueur.

Il enléve notre ame
Avec un doux effort :
Rien n'eſt plus charmant que ſa flamme ;
J'y trouve ma vie & ma mort.

Il m'éléve & m'abime ;
Il me perd dans ſon ſein :
Doux Amour, je ſuis ta victime ;
Je n'ai ni vouloir ni deſſein.

Ainſi qu'une girouette
Je me laiſſe mouvoir ;
Toujours fixe, rien ne m'arrête :
Amour je ſuis en ton pouvoir.

Je ne ſais ſi je penſe,
Si j'ai des ſentimens ;
Jamais ſur rien je ne balance :
L'amour fait ſeul mes mouvemens.

Si quelqu'un me demande,
Ce qui ſe paſſe en moi :
Si j'eſpére ou ſi j'appréhende ;
Quel eſt mon amour & ma foi ?

Je demeure interdite
Comme un petit enfant,
Qui n'a ni penſer ni conduite,
Dont on diſpoſe à chaque inſtant.

Quoique rien ne me manque,
Je ne poſſéde rien :
Je ſuis quelquefois à la blanque
Souvent je regorge de bien.

Je ſuis dans la diſette,
Sans ſentir de beſoin ;
Jamais mon ame ne ſouhaite ;
De moi je ne prends aucun ſoin.

A Dieu je m'abandonne,
Sans ſoin de l'avenir ;
Que ſon amour m'ôte ou me donne ;
En tout tems je le dois bénir.

Je ſuis comme une bête ;
Je n'entens pas raiſon ;
Je n'ai plus d'eſprit ni de tête :
Je ne connois que l'abandon.

Jamais je ne demande,
Ou ne veux quelque bien :
Auſſi mon cœur rien n'appréhende ;
Il eſt ſoutenu ſans ſoutien.

De ce qui me concerne,
Je n'ai nul embarras :
Je ne pénétre ni diſcerne
Ce que je veux ou ne veux pas.

Je paſſe ainſi ma vie,
Sans douleur, ſans plaiſir :
Rien d'ici ne me fait envie ;
Je ne connois aucun déſir.

Que déſirer au monde ?
Je ne vois que l'amour :
Je vis dans une paix profonde,
Sans diſcerner ni nuit ni jour.

Si l'amour m'abandonne,
Je ne puis plus marcher :
S'il fuit, auſſitôt je m'étonne ;
Mais je ne puis l'aller chercher.

Je reſte dans ma place ;
Et mon eſprit confus
Ne ſent point cette noble audace
Qui de tout le met au-deſſus.

Que je ſerois à plaindre,
Sans mon divin Amour !
Je ne puis déguiſer ni feindre ;
Je ne connois pas un détour.

Quand je vois l'artifice,
Mon eſprit en ſuſpens
S'épouvante de la malice,
Et des fineſſes de ce tems.

Le monde m'eſt à charge ;
Je n'y correſpond pas :
Un cœur enfantin me ſoulage ;
C'eſt où je trouve mes ébas.

Tout le reſte m'épuiſe,
Et me met aux abois :
Nul n'eſt ſimple, chacun déguiſe ;
Faut-il voir tout ce que je vois.

Hélas ! mon petit Maître,
Je ſuis ton pauvre enfant,
Qui fut, eſt, & toujours veut être
De tous tes vouloirs dépendant.

CLXIX.

Entiere dépendance de l'Eſprit divin.

AIR : *Quoi, vous m'abandonnez Silvie !*

JE ne ſais comme tout ſe paſſe :
Mais je ſens un eſprit fort au-deſſus du mien,
Qui l'éléve ſouvent, & ſouvent le terraſſe ;
Il ſe tait quelquefois, d'autre il parle aſſez bien.

Souvent je ne ſuis qu'une bête ;
Et je connois alors que cet Eſprit divin
Anime plus le cœur, que l'eſprit ou la tête :
Comme tout vient de lui, je n'en ſuis pas plus vain.

Sans lui je ne ſuis qu'une ſouche.
S'il n'anime en ſecret mon cœur, mon ſentiment ;
Je ne ſuis point touché ſi ſa main ne me touche :
Que je ſerois ſans lui lâche & perfide amant !

Puiſque je lui dois toute choſe,
Comment pourrai-je donc me prévaloir de rien ?
Je le vois dans mon cœur comme l'unique cauſe
De tout ce que je penſe, ou dis, ou fais de bien.

Seigneur

Seigneur, qui régle ainſi mon ame,
Et dont la volonté fait ma peine ou mon bien,
Que mon cœur eſt heureux de brûler de ta flamme,
Et qu'il ſe trouve riche en ne poſſédant rien !

De tout ce qu'on voit dans le monde,
Rien ne demeurera que l'amoureuſe loi,
Que grava dans nos cœurs ta Sageſſe profonde,
Puiſqu'on perd même aux Cieux l'eſpérance & la foi.

Divin Amour qui me commande,
Gouverne-moi toujours, ne me quitte jamais :
Toi ſeul eſt le tréſor que mon ame demande,
Et le but ſouverain où tendent mes ſouhaits.

Si tu me guides en ma vie,
Si tu me ſuis toujours par-tout en tous les lieux ;
En Dieu par ton moyen mon ame étant ravie,
Paſſeroit avec toi d'ici bas juſqu'aux Cieux.

CLXX.

L'amour l'arche de refuge.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AMOUR, Amour qui poſſédes mon ame,
Tu le ſais bien, mon cœur eſt tout à toi :
Il ne peut ſouffrir d'étrangere flamme ;
La loi d'amour eſt ſon unique loi.

Je ne puis trouver hors toi de retraite,
Je ne veux ni ne ſaurois en chercher :
En perdant tout mon ame eſt ſatisfaite ;
L'amour divin eſt tout ce qui m'eſt cher.

Je ne connois ni règle ni principe,
Je ne ſais qu'aimer le Souverain Bien :
A cet amour mon eſprit participe,
Hors lui je ne connois & ne veux rien.

Quoique je ſois aux humains mépriſable,
Je mépriſe encor plus leur jugement :
Tout ce qu'ils font me paroît une fable,
Dont on verra bientôt le dénoûment.

Leurs actions démontrent leur folie,
On ne voit plus de ſolide vertu ;
Tout n'eſt qu'entêtement & que manie :
Quand on s'éléve, on eſt tôt abattu.

On veut monter au-deſſus des étoiles,
Rien ne réſiſte à cette ambition :
Vois l'araignée & regarde ſes toiles,
En un moment on abat ſa maiſon.

Divin Amour, vous êtes mon refuge ;
Je me ris des grands au fond de mon cœur :
Ils ſont comme ceux qui dans le déluge
Subirent des flots toute la rigueur.

Le pur amour eſt l'arche favorable,
On ne craint rien quand on l'a pour appui :
La grandeur ſouvent de ſon poids accable
Celui qui faiſoit trembler tout ſous lui.

Non, le néant ne craint point le tonnerre,
Il n'appréhende aucun renverſement ;
Il demeure caché ſous la pouſſiere,
Enſorte qu'on l'ignore entierement.

Si l'on marche ſur lui, rien ne réſiſte ;
Il eſt ſi petit qu'on ne le ſent pas :
Souvent le grand dans ſon orgueil perſiſte,
Et veut fouler les foibles ſous ſes pas.

D'un air altier il éléve ſa tête,
Regardant avec mépris les humains ;
Lorſqu'à l'inſtant une horrible tempête
L'accable ſans ſavoir par quelles mains.

CLXXI.

Etat d'enfance ſpirituelle.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE ſens certain penchant pour la fin de ma vie ;
Ce penchant eſt caché dans le fond de mon cœur ;
Il eſt moins marqué qu'une envie :
Je laiſſe tout à mon Seigneur.

Je ne ſuis qu'une enfant, que le monde incommode ;
Je ne puis ſoutenir la converſation :
J'agis ſans ſoin & ſans méthode,
Sans déſir & ſans paſſion.

Dieu ſeul eſt mon appui, il eſt ma forteresſe ;
Je ne connois plus rien, je ne ſuis qu'une enfant :
Et contente de ma foibleſſe,
Je ne puis vivre avec le grand.

Quand je ne fais pas bien, je ſuis toute étonnée,
Lorſque l'on m'en reprend, ne m'apercevant pas
Si ce dont on m'a condamnée,
Eſt vrai, ou bien s'il ne l'eſt pas.

Je ne connois plus rien, je ſuis une ignorante ;
De tout ce que je dis, je ne diſcerne rien ;
Je ne ſens plus aucune pente :
Etant petite je ſuis bien.

Avec que les petits jamais je ne me laſſe ;
Mais avec tous les grands je me ſens fatiguer :
Je ne ſais comme tout ſe paſſe ;
Et je ne puis rien remarquer.

Souvent je ne ſais quoi me coupe la parole ;
Quand mon Maître le veut je m'en tire aſſez bien :
Mais de tant de diſcours frivoles
Tout m'échappe il n'en reſte rien.

Quand je ſuis en un lieu, ſans peine j'y demeure ;
Je ne ſaurois marcher, toujours prête à tomber :
Si l'on me promene un quart d'heure,
Je ne ſaurois plus reſpirer.

Que fais-je donc en terre étrangere à moi-même ?
Je n'entens pas ſouvent les diſcours qu'on me fait :
Je m'épuiſe juſqu'à l'extrême ;
Je ſuis une enfant en effet.

Je ſuis dans mon berceau ſans ſouci, ſans alarmes ;
Si l'on me fait du mal, je jette quelques cris :
Et ſi je verſe quelques larmes,
Je fais certains petits ſouris.

C'eſt là comme je vis inutile à la terre,
Faites-moi, mon Seigneur, voler en d'autres lieux :
Il me faut malgré ma miſere
Laiſſer la terre pour les cieux.

CLXXII.

Excellence du divin amour.

AIR : *La jeune Iris.*

SI l'on vouloit ouvrir toutes mes veines,
Au lieu de ſang ce ne ſeroit qu'amour :
Je ne trouve qu'amour dans les fontaines ;
Par-tout l'amour me paroit en ſon jour.

L'amour eſt ſi grand, ſi pur, ſi ſublime ;
C'eſt un eſprit plein de ſubtilité :
Outrepaſſant toute choſe, il n'eſtime
Que lui ſeul, ſa force & ſa vérité.

Quand je me repoſe, ou bien me promene ;
Si je dors, ſi je veille nuit & jour ;
Sur les rochers, & dans la vaſte plaine
Tout ſe transforme & ſe change en amour.

Si l'on me montre un objet délectable,
L'amour paroit auſſitôt à mes yeux :
Je ne vois rien que l'amour déſirable ;
Tout l'annonce ſur terre & dans les Cieux.

L'amour me ſert d'air & de nourriture ;
Je ne vois, je ne reſpire que lui :
Il eſt épars dans toute la Nature ;
Il anime tout, il eſt ſon appui.

L'amour eſt le principe de la vie ;
Sans l'amour pur nous reſtons dans la mort :
Qui ſeul ſoutient l'être & le vivifie ;
L'amour eſt grand, noble, puiſſant & fort.

L'amour eſt plein d'une vertu ſecrette ;
L'amour atteint de l'un à l'autre bout :
L'amour eſt de lui-même l'interprête ;
Il eſt ſeul principe & renferme tout.

Il porte en ſoi une vertu féconde ;
Sans l'amour ce n'eſt que ſtérilité :
Il meut & gouverne tout ce grand monde ;
L'amour eſt ſimple, il eſt la vérité.

L'amour eſt Dieu, ſa puiſſance eſt ſans borne ;
Nul ne peut réſiſter à ſon vouloir :
Tout ce qu'on voit, c'eſt ſa vertu qui l'orne ;
Il poſſéde la grace & le pouvoir.

Sans l'amour pur tout languit ſur la terre ;
Sans cet amour rien ne plairoit aux Cieux ;
L'amour arrête & lance le tonnerre ;
L'amour eſt ſévére, il eſt gracieux.

L'amour ſacré réjouit par ſes charmes ;
Il ſe montre quelquefois rigoureux :
Mais ſi ſa rigueur fait couler nos larmes,
Celui qui les verſe en eſt plus heureux.

Je chanterois d'amour toute ma vie,
Que je croirois toujours n'avoir rien dit ;
La vertu d'amour étant infinie,
Surpaſſe tout diſcours, & m'interdit.

L'amour divin eſt l'excellente école
Où l'on apprend à ſe taire ou parler :
Au ſilence ſuccéde la parole ;
C'eſt l'amour qui repoſe & fait aller.

L'amour fait longtems garder le ſilence ;
Il donne enſuite la force à la voix :
Pour publier par-tout ſon excellence,
Je veux chanter l'amour devant les Rois.

Après t'avoir chanté fais que je meure,
Que je finiſſe par ce chant divin :
Que l'amour termine ma derniere heure ;
En expirant tiens mon ame en ta main.

Divin amour, ma force & ma lumiere !
Divin amour, deviens mon ſeul ſoutien :
Divin amour, ſois mon heure derniere ;
Qu'avec l'amour il ne me reſte rien.

CLXXIII.

Bonheur d'une ame anéantie.

AIR : *Songes agréables.*

DIVINE Puiſſance,
Qui me gouvernez ;
Souveraine Eſſence,
Qui me ſoutenez ;
Divin Amour,
Condui-moi chaque jour.

Que jamais mon ame
Ne ſorte de toi :
Dieu que je réclame,
Engloutiſſez-moi ;
Dans votre amour
Perdez-moi chaque jour.

Soleil adorable,
Tes ſacrés rayons
Sont tous délectables ;
Tes divins brandons,
O pur Amour,
Sont plus clairs que le jour.

Sans toi je m'égare ;
Tu me conduis bien :
Ton amour ſépare
Ton Tout & mon RIEN ;
Laiſſant le MOI,
Je ne vois plus que toi.

O bonheur immenſe
De n'être plus rien !
C'eſt une ſcience
Qui paſſe tout bien :
Laiſſant le MOI,
Je ne vois plus que toi.

Jamais ma miſere
N'eût tant de douceur :
Elle a ſçu te plaire ;
Et par ta faveur
Laiſſant le MOI,
Je ne vois que mon Roi.

On craint la baſſeſſe,
On craint le mépris :
O que ma foibleſſe
A pour moi de prix !
C'eſt dans ce lieu
Que je trouve mon Dieu.

En toute autre place
Je ne ſuis pas bien :
Le grand m'embarraſſe,
Ce m'eſt un lien ;
Dans mon néant
Je ſuis comme un enfant.

Je fors de l'enfance,
Quand je vois le grand;
Car je n'ai d'aiſance
Que dans le néant:
O mon amour,
Quel aimable ſéjour!

Si l'on me veut croire,
L'on ſera content;
Perdant la mémoire,
Et tout ſentiment:
L'on n'eſt pas bien,
Si l'on n'eſt dans le rien.

Fi de la ſageſſe,
Fi de la raiſon;
Chere peritelle,
Soyez ma maiſon:
C'eſt dans ce lieu
Que je trouve mon Dieu.

Mon ame eſt immenſe,
Quand je ſuis petit;
Car la dépendance
Donne Jéſus-Chriſt:
Il vit en moi
Par l'amour & la foi.

Heureuſe imprudence,
Sage déraiſon,
Chez toi l'arrogance
N'a plus de poiſon:
L'humilité
Fait ma félicité.

Divine Juſtice,
Ne m'épargne pas;
Car mon ſacrifice
N'a plus rien de bas:
Le pur amour
Eſt chez moi ſans détour.

Quand on s'abandonne,
On vit très-heureux:
Ce que mon Dieu donne,
Eſt délicieux;
Car la douleur
Devient la paix du cœur.

Quand notre délice
Conſiſte à ſouffrir,
Lorſque le ſupplice
Fait notre plaiſir;
On ne craint rien,
Le mal étant un bien.

CLXXIV.

Communications de Dieu à l'ame amante & des ames pures à d'autres.

AIR: *Je ne veux de Tirſis.*

DIEU tout ſaint & tout pur eſt communicatif,
Il veut ſe verſer dans nos ames:
Si notre cœur étoit paſſif,
Nous goûterions ſes douces flammes.

Il a, ce Dieu d'amour, bien plus d'empreſſement
De nous communiquer ſon être,
Que nous n'avons de ſentiment
Des bontés de ce divin Maître.

Nous créant il a mis au milieu de nos cœurs
Une capacité paſſive,
Propre à recevoir ſes faveurs
Avec une grace unitive.

Sitôt que notre cœur eſt vide entierement,
Il s'y communique lui-même;

Et le fait très-abondamment :
Son amour pour nous eſt extréme.

Il eſt grand, riche, ſaint, immenſe, glorieux ;
Il ſe donne avec abondance :
Quand notre cœur eſt amoureux,
Il eſt auſſi ſans réſiſtance.

Alors ce Dieu d'amour s'y verſe tout entier ;
Non content des graces inſignes
Il donne de communiquer
A d'autres lorſqu'ils en ſont dignes.

L'ame éprouvant en ſoi le don, le donateur,
Sent un penchant de ſe répandre ;
Il ſemble que ce pauvre cœur
Pour tout donner veuille ſe fendre.

Elle ne penſe point à retenir les dons ;
Les partageant à tous ſes freres
Elle trouve Dieu dans ſon fond,
Qui lui verſe amour & lumiere.

Il le faut avouer, la céleſte onction
Eſt ſi ſimple, calme & paiſible,
Qu'elle n'a pas d'émotion,
Qui la rende trop perceptible.

Celui qui la reçoit, croit ne rien recevoir
Lorſqu'elle eſt ſi pure & tranquille :
Car il ne peut l'apercevoir,
Mais il ſe trouve plus docile.

On la connoit bien mieux par ſes divers effets :
Elle rend nos vouloirs pliables,
Nous donne des déſirs parfaits,
Enfin nous perd dans l'immuable.

Quand nous ſommes perdus dans la derniere fin,
Nul vouloir ne paroît en l'homme ;
Il n'eſt ni penchant ni deſſein ;
L'amour pur en lui nous transforme.

C'eſt alors que l'amour ſe répand tout entier,
Qu'il ravit & tranſporte l'ame :

On ne trouve plus de ſentier ;
Tout eſt devenu pure flamme.

(a) Le commencement eſt l'attrait, la motion :
Tout doit continuer de même ;
Juſqu'à ce que par l'union
Dieu nous change en l'Être Supréme.

Panthéiſme !

CLXXV.

Union en Dieu avec une ame choiſie.

AIR : *Profitons des plaiſirs, bergere.*

DIEU maître de nos deſtinées
Vous a mené juſques chez moi,
Ame prédeſtinée
Pour l'amour & la foi !
Ne ſoyez point bornée,
Laiſſez agir mon Roi.

Il veut que votre cœur ſans ceſſe
Reçoive ſon Eſprit du mien,
Et que la petiteſſe
Soit votre ſeul ſoutien,
Le néant, la foibleſſe,
L'amour pur & le rien.

Si nos cœurs ſont unis enſemble,
Ainſi que Dieu me l'a fait voir,
Il faut qu'ils ſe reſſemblent
N'ayant plus qu'un vouloir :
Lors nous ferons le temple
Bâti par ſon pouvoir.

Il doit détruire notre ouvrage,
Afin de mieux le rebâtir.

(a) *Autrement* ;
Tout ſe commence en nous par la pure onction :

On croit que c'eſt dommage
En le voyant périr :
Mais c'eſt notre avantage,
Nous devons l'en bénir.

Je vois quantité de matieres
Pour retablir ſon bâtiment ;
Les Chrétiens ſont les pierres,
L'amour eſt l'ornement,
Et nos humbles prieres
Serviront de ciment.

CLXXVI.

Qu'une ame Apoſtolique eſt bien loin de vouloir dominer.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

BIEN plutôt que de dominer
Je voudrois être anéantie,
Que Dieu voulût me condamner
A l'Enfer, à ſa tyrannie :
Je ne déſire, ô mon Seigneur,
Que te voir régner en mon cœur.

Je crains la domination
Plutôt que l'Enfer & ſa peine :
Je veux, ô Seigneur de Sion,
Que ta volonté ſouveraine
Soit toujours régnante en mon cœur,
Mon unique Dominateur.

Devant toi je ſuis un néant,
Mon Divin Roi, Cauſe Premiere ;
Je ne ſuis qu'un vil excrement,
Et qu'un vain amas de pouſſiere :
Diſſipe-le dans ta fureur ;
Et ſois le ſeul dominateur.

Si je veux un jour commander,
Ah ! réduis-moi dans l'eſclavage !
Je n'ai rien à te demander,
O Dieu tout-puiſſant & tout-ſage,
Que de m'abimer à l'inſtant
Dedans le plus affreux néant.

O Souverain Dominateur,
Uſe toujours de ton empire !
Toute la douleur de mon cœur
C'eſt de voir que l'on ſe retire
De ton pouvoir juſte & divin,
Pour tenir ſon ame en ſa main.

Tu ſais, ô mon Bien Souverain,
Que dès ma plus tendre jeuneſſe
Je me remis toute à ton ſoin,
M'abandonnant à ta Sageſſe :
Depuis mon unique déſir
Fut ton vouloir & ton plaiſir.

Tu ſais bien que dès ce moment
Je ne cherchai plus que ta gloire ;
Je ſubis tout le châtiment ;
Et jalouſe de ta victoire
Je m'immolois pour tous les cœurs,
Te cherchant des adorateurs.

Je n'ai jamais rien épargné
Ni tourment, fatigue, ni peine ;
Tous les plaiſirs j'ai dédaigné,
Pour que ta volonté fût reine :
Je préchois à tous l'abandon,
Te confeſſant ſeul juſte & bon.

Ah ! d'où me viendroit cet orgueil
De vouloir dominer mon frére ?
Ce ſeroit un terrible écueil
Et bien digne de ta colere.
Que déſirer aucun crédit
Eſt éloigné de mon eſprit !

Tu vois l'amertume d'un cœur
Qui te fait entendre ſa plainte,
Ne déſirant que ton honneur.
Combien mon ame eſt-elle atteinte
De ce reproche injurieux,
Indigne d'un cœur amoureux!

Si je m'immole chaque jour
A ta gloire, Auteur de ma flamme;
Si je te prouve mon amour
Par la haine de ma propre ame,
Comment donc pourrois-je aujourd'hui
Vouloir dominer ſur autrui?

S'il étoit ainſi, mon Seigneur,
Lance tes carreaux & ton foudre
Deſſus ce trop indigne cœur,
Afin de le réduire en poudre:
S'il n'adore pas tes arrêts,
Ne le ſouffre plus déſormais.

Qu'il ſoit dedans l'éternité
L'horreur de la race future!
Que l'Ami de ta vérité
Le regarde comme un parjure!
Qu'à tous il devienne odieux!
Que l'Enfer le brûle en ſes feux!

CLXXVII.

Déſir de la mort en une ame conſommée & Apoſtolique.

AIR: *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

JE ne veux plus reſter deſſus la terre;
Je ne veux m'occuper que de mon Dieu:
Je quitte tout, je remonte à ma ſphére;
Rien ne peut ici retenir mon feu.

J'ai conſumé déja tous les obſtacles
Qui pouvoient m'arrêter deſſous les cieux;
Je ne ſuis plus ici qu'un vain ſpectacle
Qui n'a plus rien pour arrêter mes feux.

Hélas! on m'apporte une nourriture
Pour me rendre peſant & moins léger!
Faut-il encor vivre dans la nature
Quand j'étois tout prêt de m'en dégager?

Je ne ſuis plus propre à ſervir mes freres;
Mon feu n'a plus ni chaleur ni brillant:
Que j'aille donc en d'autres hémiſphéres,
Où l'on ne trouve plus que des enfans.

Mon feu toujours caché deſſous la cendre
Les accommodera très-ſûrement:
Aux hommes je ne puis plus condeſcendre;
Laiſſez-moi monter à mon élément.

O pur Amour, reçois cette parcelle!
Qu'elle ſe joigne bientôt à ſon Tout!
Que deviendra la petite étincelle?
Acheve ſa carriere juſqu'au bout!

Que dites-vous, ſeul Auteur de ma flamme,
Que dites-vous à mon cœur amoureux?
Je n'ai plus de corps, ni d'eſprit, ni d'ame:
Ma bluette va périr à tes yeux.

CLXXVIII.

Ardeur pour inſpirer le pur amour malgré les obſtacles que l'on y trouve.

AIR: *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

JE ſens en mon cœur une ardeur nouvelle
Pour inſpirer à tous le pur amour:
Ah! fais-moi trouver quelque cœur fidéle
Qui m'aide à mettre ta gloire en ſon jour.

Ce que je vois en ces climats, me tue ;
Hélas ! hélas ! on ne te connoit point !
On ne veut pas de la vérité nue ;
Mais chacun la veut tourner à ſon point !

Les cœurs ne peuvent ſouffrir ta lumiere :
Ah ! comment pourroient-ils la recevoir,
Eux qui doutent des vérités premieres,
Qui te conteſtent même ton pouvoir !

Eux qui diſputent de ton exiſtence,
Eux de qui l'orgueil aveugle les yeux ;
Eux qui trouvent leur piége en leur ſcience,
Et qui veulent régler le cours des cieux.

Tous ces gens ſavans qui te déshonorent,
Attirent ma juſte indignation :
Seigneur, Seigneur, tu les ſouffres encore ;
Fais-toi connoitre en leur punition.

Tous ces audacieux qui te mépriſent,
Tu les devrois punir en même jour :
Jamais mes ſentimens je ne déguiſe ;
Je ne parle & ne vis que par l'amour.

Ce que je vois, me remplit d'amertume ;
Ce que j'entends, m'accable de douleur :
On ſuit par-tout la perverſe coutume
De ſe préférer à toi, mon Seigneur !

Ils mépriſent, grand Dieu, ta Sapience,
Ne voulant point recevoir Jéſus-Chriſt :
C'eſt là le fruit de leur fauſſe ſcience ;
Et c'eſt ce qu'ils appellent bel-eſprit.

Amour ! Amour ! viens régner ſur la terre ;
Renverſe & détruis qui n'aime que ſoi :
Fais éclater une juſte colere
Sur ces ingrats ſans amour & ſans foi.

Voici le tems, mon Jéſus ! de paroître,
Puiſque ſur la terre il n'eſt plus de foi,
Vous avez dit, mon adorable Maître !
Qu'en ce tems là vous viendrez être Roi.

» Il

» Il ne ſera point de foi dans le monde
» Au tems de mon ſecond avénement ".
L'iniquité qui dans ce ſiécle abonde,
Leur doit faire craindre ton jugement.

L'homme inſenſé ſe rit de toutes choſes ;
Il s'égare dans ſon raiſonnement :
Et ſes raiſonnemens ſeront des cauſes
Pour avancer plutôt ſon châtiment.

O divin Amour ! diviſe & ſépare
Tes vrais enfans de ce peuple pervers :
Qu'ils ſont en petit nombre ! qu'il eſt rare
D'en trouver quelqu'un dans cet Univers !

Dans une vigne qu'on a vendangée,
Quelque grape reſte à des ceps épars ;
Une ame dans un petit coin rangée ;
Et quelques unes ailleurs au hazard.

Ces ames ſimples ſi fort diſperſées
Vivent en paix dans la confuſion :
Elles ſont ſouvent des langues percées ;
Mais elles reſtent dans leur abandon.

Parmi la foule elles ſont étrangeres ;
Sans le Démon les démêleroit-on ?
Il inſpire des fureurs de Mégere
Contre un pauvre, ſimple & petit mouton.

Comme il reſte quelques épics ſur terre
Echapés de la main du moiſſonneur :
Ainſi ceux qui portent ton caractere,
Sont-ils rares dans ce tems, mon Seigneur !

Envoye ton Eſprit dans ce grand monde,
Afin de créer un peuple nouveau :
Comme l'eau que la grace nous inonde ;
De leur ſépulcre fais-leur un berceau.

Que l'Amour renouvelle toute choſe ;
Que de cet hiver il faſſe un printems :
Que c'eſt une belle métamorphoſe,
Qu'un pécheur ſe transforme en un enfant !

Amour, toi ſeul peux faire ces prodiges;
Toi ſeul peux à l'inſtant former des cœurs :
Il faut qu'en les formant tu les diriges
Avecque tes immortelles ardeurs.

Mais, hélas ! que mes diſcours ſont frivoles !
Perſonne n'oſe entrer dans ton parti :
Amour, Amour, je n'ai que des paroles;
Toi ſeul peux rendre l'homme converti.

C'eſt en toi ſeul, doux Amour, que j'eſpére;
Et ſur ta foi je hazarde mes vers :
Toi ſeul peux rendre mes diſcours proſpéres,
Les faiſant voler dans cet Univers.

Je ne veux rien, mon Seigneur, que ta gloire:
Si je péris en voulant l'annoncer,
Qu'on conſerve ſeulement la mémoire
De la maniere, dont il faut t'aimer.

CLXXIX.

Appel de Dieu à annoncer le pur amour & l'avénement de ſon régne.

AIR : *Mon cher troupeau quittez la plaine.*

JE voudrois chanter vos louanges,
Souverain Monarque des Cieux !
En un moment ce vouloir change,
Je vous trouve trop glorieux.

Il faut par un profond ſilence
Que je faſſe voir mon reſpect;
Et c'eſt un fruit de ta préſence :
En moi tout céde à ſon aſpect.

Je me trouve toute interdite
Dans un profond abaiſſement :
Là j'adore votre conduite;
Elle me charme à chaque inſtant.

Mais j'entends bien que vous me dites :
Tu ne travailles que pour toi,
Quand tu reſtes toute interdite;
Parle, parle, annonce ma loi.

A qui faut-il que je l'enſeigne ?
Aucun ne me veut écouter;
On la mépriſe, on la dédaigne;
On peut encor me tourmenter.

„ Lâche cœur ! que pourrois-tu craindre,
„ Lorſque j'agis avecque toi ?
„ Veux-tu diſſimuler ou feindre ?
„ Annonce promptement ma loi ".

Quelle loi faut-il que j'enſeigne
Sinon celle du pur Amour,
Et l'avénement de ton régne
Avec ce grand & dernier jour ?

„ Annonce l'amour, la ſouplеſſe;
„ Le reſte viendra tôt après :
„ Ma volonté reſtant maîtreſſe,
„ Bannira le propre intérêt ".

J'ai publié par-tout le monde,
Qu'on doit vous aimer purement :
Mais perſonne ne me ſeconde;
Je le prêche inutilement.

Secondez-moi, mon Divin Maître,
Et donnez la force à ma voix :
Autrement il faudra peut-être
Me cacher au milieu des bois.

J'aurai beau crier : Qu'on vous aime,
Que vous méritez notre amour :
Ils feront toujours tout de même,
En ſe moquant de mon diſcours.

„ Je veux que tu ſois l'interprête
„ De mon vouloir ſur l'avenir;
„ Que ta voix ſoit une trompette
„ Qui faſſe tous les cœurs s'unir.

„ Dis-leur que je veux un hommage
„ D'un reſpect toujours amoureux,
„ Sans rechercher leur avantage,
„ Mais bien ce qui m'eſt glorieux.

„ Dis-leur que je formai leur ame,
„ Pour m'adorer & pour m'aimer;
„ Qu'ils doivent recevoir ma flamme
„ Qui vient en eux tout réformer.

„ Je veux étendre mon empire
„ Par toi ſur l'ame & ſur le cœur:
„ Si quelqu'un veut te contredire,
„ Il éprouvera ma fureur.

„ Il faut, il faut que je domine,
„ Je ſuis venu pour être Roi;
„ Et par une vertu divine
„ Je veux tout ranger ſous ma loi.

„ Mon amour eſt cet incendie
„ Qui précéde le dernier jour;
„ Il faut que chacun s'étudie
„ A brûler de mon pur amour".

Seigneur je croyois que les flammes
Conſumeroient tout l'Univers.
„ Le feu ne peut rien ſur les ames
„ Sinon ſur celles des pervers.

„ Tous ceux que mon Amour conſomme,
„ Ne ſentiront point la douleur
„ Que ſouffriront les autres hommes
„ Dans ce jour ſi plein de terreur.

„ Dis-leur, qu'ils préparent leurs ames
„ Par l'amour & par la douleur:
„ Ils ſeront alors dans le calme,
„ Les autres ſentant ma fureur".

Seigneur, jadis vos ſaints Prophètes
Ont prêché cette vérité;
Et tant de perſonnes parfaites
Par leurs écrits l'ont atteſté:

On n'en a point tenu de compte:
On s'eſt moqué de leurs projets:
J'aurois à préſent quelque honte
De publier tes ſaints arrêts.

Moi qui ne fus jamais ſavante,
Qui ne ſuis que comme une enfant
Toute foible & toute ignorante
Me voudra-t-on croire à préſent?

Mais j'obéis ſans réſiſtance;
Et quoiqu'il me puiſſe arriver,
Je vis ſous votre dépendance,
Je n'ai plus rien à reſerver.

Venez, venez, fureurs des hommes,
Venez vous armer contre moi!
Je ſais qu'en ce ſiécle où nous ſommes,
Je ne trouverai point de foi.

Puiſque mon Maître me l'ordonne,
Je vais donc prêcher ſon Amour:
A tous vos traits je m'abandonne;
Heureuſe d'en perdre le jour!

CLXXX.

L'ame Apoſtolique ſans eſpérance ni crainte.

AIR: *L'éclat de vos vertus.*

MON Dieu ne me permet d'eſpérer ni de craindre;
Mon ſort & mon eſprit ſont ſi fort en ſa main,
Que je ne ſerois pas à plaindre,
Quand je devrois mourir demain.

Ah! ſi je ne vois rien flattant mon eſpérance,
Je ne puis, mon Seigneur, rien craindre cependant:
Que mon Dieu penche la balance;
Mon cœur ſera toujours content.

Accablé de ſes maux il eſt dans l'équilibre ;
L'amour, le ſeul amour, en fait le contrepoids :
Il eſt ſi parfaitement libre,
Qu'il ne ſauroit faire aucun choix.

Je ſuis aux mains de Dieu pour la mort ou la vie ;
C'eſt à lui de régler dans ſon vouloir mon ſort :
Je ne trouve chez moi d'envie
Soit pour la vie ou pour la mort.

Si j'aime mes enfans, je ne ſens point d'attache
Qui puiſſe m'obliger de déſirer le jour :
La mort qui jamais ne me fâche,
N'ôte rien d'un fidéle amour.

Je les porte avec moi dans le ſein de mon Pere,
En mourant je ne veux pas les abandonner ;
Et Dieu m'en ayant fait la mere,
C'eſt à moi de les lui donner.

CLXXXI.

Dieu aime à cacher ſon Epouſe.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

O vérité de Dieu cachée en ſon myſtere,
Tu devrois enlever nos ames & nos cœurs
Si ſans regarder la miſere
On ne voyoit que tes grandeurs !

Mais on s'arrête, hélas ! à regarder l'écorce,
Sans pénétrer le fond où la Divinité
S'exprime dans toute ſa force
Par un excès de charité !

C'eſt qu'on ne comprend pas que l'ancien tabernacle
Etoit couvert de peaux, cachant à l'œil humain
Le lieu d'où ſe rendoit l'oracle ;
Et nul n'entroit dans le lieu ſaint.

Dieu prend plaiſir encor de couvrir de foibleſſe
Le lieu qu'il s'eſt choiſi pour faire ſon ſéjour :
Mais on ne voit que la baſſeſſe,
Sans regarder quel eſt l'amour.

L'homme imprimé du grand, ne regarde les choſes
Que d'un certain côté, ſans voir la vérité :
On ne pénétre point les cauſes ;
On s'arrête à la vanité.

CLXXXII.

Correſpondre à Dieu par la petiteſſe.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

O Dieu que j'aime uniquement,
Souverain Auteur de ma flamme !
Si tu m'unis ce cher enfant,
Ah ! rends le propre pour mon ame :
Qu'il n'ait plus d'autre volonté
Que de ſe perdre en ta bonté.

Je trouve quelquefois ſon cœur ;
Une douce correſpondance
L'unit à nous, ô mon Seigneur !
Et d'autrefois ſa réſiſtance
L'empêche de ſe perdre en toi ;
Il conſerve encore ſon MOI.

On ne comprend point, mon Époux !
Où doit aller la petiteſſe :
Il faut que tout périſſe en nous,
Pour y recevoir ta Sageſſe ;
Car tu bâtis ſur nos débris :
Ton ouvrage n'a point de prix.

Mais on veut toujours travailler ;
Chacun veut être quelque choſe :

Le Maître voudroit nous tailler ;
De tout on veut être la cauſe.
Nous ne réſiſtons au Seigneur,
Que pour poſſéder notre cœur.

Il faut pourtant le lui donner,
Et vouloir bien qu'il en diſpoſe ;
Nous devons tout abandonner
A ce Dieu notre unique cauſe,
Nous ſoumettant à ſon pouvoir,
Perdre à jamais notre vouloir.

Mais nous ne ferons jamais rien,
Que par l'Amour, la petiteſſe :
Hors là ne cherchons aucun bien,
Aimons juſqu'à notre baſſeſſe ;
Afin que Dieu ſoit ſaint en nous,
Qu'il ſoit grand, juſte autant que doux.

CLXXXIII.

Plaintes ſur ce que l'amour divin eſt négligé de tous.

AIR : *Mon cher troupeau, quittez la plaine.*

PETIT Maître ! eſt-ce que tu gronde ?
Mon eſprit eſt tout affligé
De reſter encor dans le monde,
Voyant ton Amour négligé.

L'Ennemi fait plus de conquêtes,
Que n'en font tes petits enfans :
Je te fais ſans fin des requêtes ;
Mais tu rejettes mon encens.

Ah ! je me ſens toute en colere :
Quoi ! verrai-je tous les humains
Te quitter pour ton adverſaire ?
Ne tiens plus le foudre en tes mains.

Lance-le ſur tous ces perfides ;
Montre-toi puiſſant & vengeur
De ces malheureux parricides,
Qui ſuivent l'Eſprit ſuborneur.

Ta puiſſance étant infinie,
Tu peux empêcher tous ces maux :
Ils ſont ſéduits par la magie ;
Guéris, ou les perds au plutôt.

Tes mains qui balancent la terre,
N'ont qu'à ne la plus ſoutenir ;
Sans même lancer le tonnerre,
On les verra bientôt périr.

Que je hais qui te déshonore !
Que j'aime le cœur plein d'amour !
Donne-moi quelque cœur encore
Avant de voir mon dernier jour.

CLXXXIV.

Plaintes ſur ce que les inſtrumens de Dieu ſont rejettés des hommes.

AIR : *Avez-vous des Procès ſans fin* ; ou, *Tôt ou tard l'amour eſt vainqueur.*

NON, je ne fais plus de chanſons ;
Ma veine ſe trouve tarie :
Je ne donne plus de leçons ;
On les voit comme une folie.

Hélas ! mon crédit eſt perdu,
Et perſonne ne me veut croire :
Dieu tient mon eſprit ſuſpendu ;
Il le déployoit pour ſa gloire.
Perſonne ne veut l'écouter ;
Il me fait reſter en ſilence :

Il veut à préſent tout ôter
On a laſſé ſa patience.

Je ne ſuis qu'un foible inſtrument,
Il s'en ſert : ſi l'on le rejette,
Il le renferme promptement,
Le gardant pour l'œuvre parfaite.

Il ne veut plus le prodiguer ;
Car la manne déplaît aux hommes :
Ils aiment mieux ſe fatiguer ;
Les oignons leur ſont plus conformes.

Pour moi, je ne les puis ſouffrir :
La manne fut ma nourriture,
Et le ſera juſqu'au mourir :
L'oignon plaît fort à la nature.

„ O ſi l'on vouloit nous donner
„ Ces marmites pleines de viande,
„ Nous pourrions nous abandonner
„ Ayant ce que le cœur demande.

„ Mais pour ces mets ſi délicats,
„ Nous n'en faiſons plus aucun compte ;
„ Nos yeux de les voir ſont fort las ;
„ De les goûter nous avons honte.

„ Guidons-nous ſelon nos plaiſirs ;
„ C'eſt la route plus ancienne :
„ Satisfaiſons à nos déſirs ;
„ L'autre route fait de la peine.

„ N'écoutons que notre vouloir,
„ Amis ! conduiſons-nous nous-mêmes ;
„ Dieu nous en donne le pouvoir :
„ Suivons ce que notre cœur aime.

„ Ce ſentier, qui n'eſt inventé
„ Que de l'homme & de ſon caprice,
„ Je le prends pour la vérité :
„ Ce qui plaît, ne peut être un vice".

Ainſi l'on raiſonne à préſent
Chacun écoute ſon caprice :
Que l'amour propre eſt décevant !
Il nous conduit au précipice.

CLXXXV.

Zéle pour avancer la gloire de Dieu & ſon amour. Oppoſition qui s'y trouvent.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ſes chaînes.*

JE ne puis vous demander qu'une choſe :
Qu'en tous les cœurs vous vous faſſiez aimer ;
C'eſt l'unique but que je me propoſe
Dans tout ce qu'on me fait ſouffrir d'amer.

Depuis longtems je languis, je ſoupire ;
Vous n'écoutez mes vœux ni mes déſirs :
Ah ! rangez tout, Seigneur, ſous votre empire :
Ce ſera le comble de mes plaiſirs.

Quand verrai-je s'unir pour votre gloire
Les habitans de ce grand Univers ?
Que votre jugement ſoit en victoire,
Qu'on vous connoiſſe en mille endroits divers !

Je ne crains ni les priſons ni les chaînes,
Si je pouvois inſpirer votre amour :
M'en dût-il encore couter mille peines,
La ſombre nuit me feroit un beau jour.

Mais tous les cœurs à vos bontés rebelles
Ne veulent point goûter vos chaſtes feux :
Leurs ames ſont à leurs ames cruelles ;
L'homme ne veut point devenir heureux.

En vous, Seigneur, eſt le bonheur ſuprême ;
On trouve en vous réunis tous les biens :

Sans vous que notre miſere eſt extrême !
Nous compoſons nous-mêmes nos liens.

Le Fils de Dieu nous avoit rendu libres ;
Mais nous aimons notre captivité :
Trouverons-nous dans un juſte équilibre
Les faux plaiſirs avec la vérité.

Tous ces plaiſirs s'écoulent comme l'onde ;
La vérité ſubſiſtera toujours :
Elle eſt, dit Jéſus, inconnue au monde ;
Et vers le Ciel elle a repris ſon cours.

Elle voudroit nous tirer d'eſclavage ;
L'amour-propre ne la peut ſupporter :
Il aime & chérit ſon triſte ſervage
Plus que les biens qu'elle vient apporter.

O vérité, pure, ſimple, ingénue !
Amour pur, ſource de félicité !
Vous êtes à préſent trop inconnue :
On vous fuit pour ſuivre la vanité.

CLXXXVI.

Ne point s'attacher à l'inſtrument de Dieu, mais à Dieu qui y eſt tout.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

NE référe point à la créature
Ce que tu ne dois rendre qu'à ton Roi :
Elle n'eſt que néant & qu'impoſture ;
Tu dois à Dieu ton amour & ta foi.

Si Dieu t'unit à quelque ame fidelle,
Pour te perdre promptement en ſon cœur ;
Elle n'a garde de prendre pour elle
Ce qui n'eſt dû qu'à Dieu ſon Créateur.

Si tu lui témoignes de la tendreſſe,
Renvoyant tout à ce ſublime Objet
Elle s'enfonce dans ſa petiteſſe ;
Pour Dieu le grand ; & pour elle l'abjet.

Elle ne voit que Dieu ſeul en ſon ame ;
Ce qu'on lui dit, ne ſauroit la toucher :
Elle s'élance en Dieu comme la flamme,
Où rien d'humain ne ſauroit l'approcher.

Dieu vit, agit, diſpoſe tout en elle ;
Sans s'ébranler elle reſte en ſon RIEN :
Son cœur vers ſon Amour toujours fidelle,
Ne ſauroit s'attribuer aucun bien.

Néant heureux, il demeure en ſa place ;
Rien ne peut plus l'atteindre & l'ébranler ;
Néant d'amour, de vérité, de grace ;
D'autant plus rien qu'il ne peut s'élever !

Il ne peut rien, ſi l'amour ne remue
Cette capacité qu'il met en lui :
L'ame eſt toujours pauvre, inſenſible & nue,
L'amour eſt ſon principe & ſon appui.

Il ſe meſure à l'oubli de ſoi-même ;
Qui t'aime, ô Dieu, ne peut penſer à ſoi :
Rempli qu'il eſt de la Beauté Supréme,
Où trouver de la place pour le MOI ?

O, que cet amour eſt pur, ſimple & chaſte
Qui n'a d'yeux que pour le Supréme Objet !
Agiſſant toujours avec lui ſans faſte,
Il n'a plus de ſoin, déſir, ni projet.

O pur amour, le cœur qui te poſſéde,
Poſſéde tout & n'a beſoin de rien :
De tous nos maux toi ſeul es le reméde ;
Tu fais chez nous & le mal & le bien.

O non ; le mal n'eſt plus au cœur qui t'aime :
Puiſque le tourment le rend bienheureux :
Ta juſtice cauſe un plaiſir ſupréme
Au cœur fidéle & vraiment amoureux.

Que tous les cœurs rangés ſous ton Empire
Viennent éprouver ſes chaſtes douceurs !
C'eſt le ſeul bien que mon ame déſire ;
C'eſt ce qui me fait aimer les douleurs.

Si je pouvois verſer en eux ce calme
Dont tout mon cœur ſe trouve ſurpaſſé,
Et l'immenſité que goûte mon ame ;
Leur cœur de tout ſeroit débarraſſé.

CLXXXVII.

Croix de la vie Apoſtolique.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE ſuis à vous dès ma plus tendre enfance :
Vous m'avez conduit comme par la main :
Je vous ſuivois, & mon obéiſſance
Attiroit encor le ſecours divin.

Je ne cherchois dès lors que votre gloire :
Elle fit ſeule en tout tems mon bonheur.
M'avez-vous donc banni de la mémoire,
Et votre amour n'eſt-il plus dans mon cœur ?

Vous rendites ma parole efficace,
Elle pénétroit l'intime du cœur ;
Elle ne trouve à préſent plus de place :
On lui ferme la porte avec rigueur.

J'admire, ô Dieu ! ſans le pouvoir comprendre,
Combien l'homme à de peine à ſe quitter :
De ſon eſprit il ne peut ſe déprendre ;
C'eſt ce qui l'oblige à te rebuter.

Le Démon lui donne certaine idée
Sans la combattre il s'y laiſſe entrainer,
Et lorſque ſon ame en eſt poſſédée,
Il ne veut que s'en laiſſer dominer.

O pur amour, ô divine Sageſſe !
Vous atteignez de l'un à l'autre bout :
Convertiſſez cette force en foibleſſe ;
Et que ce rien rende gloire à ſon Tout.

Hélas ! que je ſouffre dans ma vieilleſſe
De ne point trouver de ces cœurs ſoumis !
Tous enivrés de leur fauſſe ſageſſe
Me regardent comme leurs ennemis.

Souvent mon ame eſt pleine d'amertume ;
Vous êtes ſeul témoin de ma douleur :
Cette douleur toutefois me conſume ;
Le mal eſt moins à mon corps qu'à mon cœur.

CLXXXVIII.

Sans la ſoupleſſe de cœur l'on eſt incapable de la vérité.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE ne trouve point de correſpondance
Avec le cœur qui ſe fixant en ſoi,
N'a ni ſoupleſſe ni condeſcendance,
Et s'oppoſe même à la pure foi.

Ah ! qu'un tel cœur devient impénétrable
Aux feux ſacrés d'un pur & chaſte amour !
Ce qu'il choiſit eſt le plus eſtimable
A ce qu'il croit, éclairé d'un faux jour.

Mais s'il entroit dans la pure lumiere,
Ce qu'il eſtime ne lui ſeroit rien :
Le cas qu'il fait de ſon œuvre premiere
Ne lui paroitroit même pas un bien.

O vérité que tu détrompes l'homme
Qu'une fauſſe lueur tient aveuglé :

Ce qu'il croyoit d'un grand prix, eſt la forme
Du ver brillant qu'on trouve dans un bled.

L'homme qui demeure fixe en lui-même,
Ne reçoit pas en ſoi la vérité :
L'aveuglement lui plaît autant qu'il s'aime ;
Il en fait même ſouvent vanité.

O pur amour pénétre de ta flamme
Ce cœur rebelle afin de l'amollir :
Fais-lui, fais-lui voir l'état de ſon ame,
Que ſa laideur la lui faſſe haïr.

Une beauté ſi ſuperficielle
Ne ſert qu'à cacher l'horrible laideur
De la propriété : rends le fidelle ;
Découvre-lui les replis de ſon cœur.

Le cœur ſe replie en mille manieres ;
On le couvre ſouvent d'un faux brillant :
Inacceſſible à la pure lumiere,
Il ne ſuit qu'un fantôme décevant.

Quand il lui faudra devant Dieu paroître,
Quel mécompte trouvera-t-il alors !
Quand il verra ſes œuvres diſparoître,
Elles qu'il gardoit comme ſes tréſors.

L'amour n'eſt point ſujet à la mépriſe,
Comme il ne retient aucun bien pour ſoi :
L'amour jamais le MOI ne favoriſe :
Il n'admet que la gloire de ſon Roi.

Il faut ſuivre cette règle infaillible :
Qui s'ôte tout pour le rendre au Seigneur,
S'anéantit autant qu'il eſt poſſible ;
Et ſuit la vérité, & non l'erreur.

Celui qui s'eſtime être quelque choſe,
Quoique ſelon Saint Paul il ne ſoit rien,
De ſes œuvres l'amour propre eſt la cauſe ;
Il ignore le véritable bien.

Celui qui ſe dépouillant de ſoi-même,
Ne prenant pour ſoi jamais d'intérêt ;

Et

Et qui s'oubliant pour le Dieu ſupréme
Ne s'occupe que de ce qu'il lui plaît :

C'eſt celui-là qui d'une amour entiere
N'a plus d'yeux que pour le Souverain Bien ;
C'eſt lui qui reçoit la pure lumiere
Du TOUT de Dieu, & de ſon propre RIEN.

CLXXXIX.

Prieres & ſoins maternels pour le ſalut du prochain.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

O pur & chaſte amour, qui n'admet que ton Dieu,
O vérité toute-puiſſante,
O ſublime & céleſte feu,
Viens & conſume ton amante !

Ah ! ne la laiſſe plus languir en ces bas lieux
Où l'on dédaigne ton empire !
Tu peux le faire ſi tu veux,
Et me tirer de ce martyre.

Pur amour, viens remplir l'intime de ces cœurs :
Vérité toujours immuable,
Ah ! prend pitié de mes langueurs,
Rendant leur cœur invariable !

Je voudrois bien les voir, ſeul Excellent Objet,
Dans une dépendance entiere :
Tu peux ſeul remplir ton ſujet
De la vraie & pure lumiere.

Je ne connois que toi digne de nos amours :
Eh ! pourquoi s'aime-t-on ſoi-même !
Viens, & leur prête ton ſecours ;
Apprend-leur comme il faut qu'on t'aime.

Ils ſont tous aveuglés par l'Eſprit ſéducteur ;
Ta vérité paroit un ſonge :
Ils croient l'Eſprit ſuborneur,
Suivant comme vrai le menſonge.

Prend pitié de leur ſort, que ta compaſſion
Soit ſur les Enfans & la Mere :
En changeant leur affection,
Soulage ma douleur amere.

Mon néant, mon péché ſont la cauſe, Seigneur,
Qu'ils s'arrêtent dedans leur route :
Daigne affermir ſi bien leur cœur,
Qu'ils n'admettent plus aucun doute.

Je ne leur ſers de rien : ſi la faute eſt en moi,
Amour, ah fais le leur connoître !
Sinon ; daigne affermir leur foi :
Je t'en conjure, ô divin Maître !

Retire-moi bientôt de cet affreux ſéjour
Où je puis toujours te déplaire :
Je n'y vois point ton pur amour ;
Et rien ne m'y peut ſatisfaire.

Tu connois tout mon cœur, rien ne t'en eſt caché ;
Tu peux me punir en coupable :
Si tu pardonnes mon péché,
D'où vient donc l'ennui qui m'accable ?

Ou rends-moi mes Enfans, ou me retire à toi ;
Leur cœur eſt ſans correſpondance :
O toi, mon Sauveur & mon Roi,
Daigne fixer leur inconſtance !

Je ne puis les quitter, je ne puis les haïr ;
Je les aime plus que ma vie :
Et je ne ſaurois plus ſouffrir
De voir leur ame défunie.

Je les aime pour toi ; mais s'ils ne t'aiment point,
Décharge-moi de leur conduite :
Mon amour à la peine eſt joint ;
C'eſt une charité gratuite.

Je veux bien les aimer ; & je veux bien ſouffrir,
Si ma ſouffrance leur profite :
Fais que je voye avant mourir
Leur eſprit ſuivre ta conduite.

CXC.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

Mon eſprit eſt rempli de penſers ſuperflus,
Lui qui fut autrefois ſi calme :
Hélas ! je ne le connois plus,
Je ne diſcerne plus mon ame !

Eſt-ce bien ! Eſt-ce mal ? Vous le ſavez, Seigneur ;
J'aime votre vouloir ſuprême :
Mon cœur n'eſt point un ſuborneur ;
Il eſt pour vous contre lui-même.

Dans ces lieux écartés, loin du monde & du bruit,
Je demeure en votre préſence :
Sans diſcerner ce qui me nuit,
Je reſte en la pure ſouffrance.

Mon cœur depuis longtems vide de tout objet,
Ne ſent & ne diſcerne guere :
Mon eſprit eſt ſans nul projet ;
Et mon cœur ne veut ni n'eſpere.

Tout eſt indifférent. Un penſer importun
Veut ternir cette belle glace :
Mais mon cœur demeure un à un ;
Et jamais l'amour ne s'efface.

Je ſouffre quelquefois, & ne puis empêcher
L'imagination volage :
Sans m'arrêter à rechercher
D'où cela vient, je reſte au large.

M'abandonnant à Dieu, je trouve mon repos
Dans ce qui trouble ma penſée ;
Et ſans démêler ce cahos,
Je reſte ſans être laſſée.

Si quelque ennui ſecret ſemble ſaiſir mon cœur,
Je connois bien que c'eſt ma faute :
Je m'abandonne à mon Seigneur ;
Dans le même inſtant il me l'ôte.

L'eſprit ſe trouve nud & le cœur repoſé ;
Il s'étonne de ſa ſotiſe :
Qu'avec Dieu tout paroît aiſé !
Il faut le ſervir à ſa guiſe.

Diſpoſe-donc de moi, mon adorable Époux !
Soyez mon unique principe :
Avec vous l'amer devient doux,
Mon cœur à vos loix participe.

Il ne veut d'autres loix que ce vouloir caché,
Que preſque tout le monde ignore :
De tout on ſe ſent détaché
Quand on le ſuit, & qu'on l'adore.

Ne l'affoibliſſons point pour ſuivre la Raiſon ;
Elle n'eſt qu'une ſéductrice :
Vivons, vivons en abandon ;
Que l'amour ſoit notre exercice.

Suivez Dieu, mon Enfant, ſuivez-le ſans détour ;
Il eſt votre Dieu, votre Pere :
Livrez votre cœur à l'amour ;
Que l'amour ſoit votre ſalaire.

Fuyez plus que la mort mille réflexions,
Qui vous retiennent en vous-même :
Vide de tant d'affections
Donnez-vous à ce Dieu ſuprême.

En vous donnant à lui, ne penſez plus à vous ;
Il a ſoin de celui qui l'aime :
Vous verrez que rien n'eſt plus doux,
Que de vous oublier vous-même.

On dit qu'on le ſait bien ; on le pratique mal :
On veut bien ſe laiſſer conduire :
Mais ce chemin paroît fatal ;
On craint de ſe laiſſer ſéduire.

Celui qui craint pour ſoi, eſt-il abandonné ?
Comptez-vous ſur vos propres forces,
Vous êtes déja condamné ;
Mon Dieu fait avec vous divorce.

Si vous vous délaiſſez comme un petit enfant,
L'amour deviendra votre guide :
S'il vous quitte pour un inſtant,
Vous n'aurez plus qu'un pas timide.

Mon cœur eſt affligé de voir ce que je vois ;
De Dieu je ſoutiens la colere :
Je paie, Enfant, ce que tu dois ;
Et tu me renonces pour Mere.

CXCI.

Se ſacrifier pour le prochain.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

JE veux bien, mon Seigneur, pour eux être anatême :
Frappe, n'épargne pas, je me livre à tes coups :
Fais-tomber ſur moi ſeul le poids de ton courroux ;
Tout me ſera plaiſir, pourvu que leur cœur t'aime.

Mais il faut pour t'aimer renoncer à ſoi-même ;
Il faut, ſans ſoin de ſoi, s'abandonner au ſort,
Et même ſe livrer au néant, à la mort :
L'homme à ſe renoncer ſouffre une peine extréme.

Il veut à tout moment ſentir ce qui ſe paſſe,
Regarder ſon chemin, craint de s'abandonner ;
Ignorant ton pouvoir, il tâche à le borner ;
Et ſe mêler de ſoi par un excès d'audace.

O, qu'on en trouve peu qui ſe laiſſent conduire !
Meſurant chaque état ſur la propre raiſon,
Ils s'éloignent toujours du parfait abandon,
Et mépriſent la voix qui voudroit les inſtruire.

Reçois, ô mon Seigneur, cet humble ſacrifice
Que je fais chaque jour en faveur de leur foi :
Quoiqu'indigne je m'offre, ô mon Dieu, reçois-moi ;
Je veux bien tout ſouffrir, ſi tu leur es propice.

Je ſouffre chaque jour de mortelles atteintes,
Indigne de t'aimer, indigne de ſouffrir :
Oubliant mes forfaits, daigne te ſouvenir
Que ce n'eſt point pour moi que je te fais ces plaintes.

Laiſſe-moi, je le veux ; comble-les de ta grace ;
Sauve-les, je conſens à mon ſort rigoureux ;
S'ils t'aiment, je ne puis me croire malheureux :
Ma requête, Seigneur, eſt humble & ſans audace.

Chacun me blâmeroit s'il voyoit ma miſere,
M'accuſeroit d'orgueil de parler pour autrui :
Qu'il laiſſe ſes enfans, & qu'il parle pour lui ;
Quoique manquant de tout je ne le ſaurois faire.

J'appartiens à mon Dieu, je veux ce qu'il ordoñe ;
Je n'ai plus rien à voir ſur mon propre intérêt :
Depuis longtems je veux & fais ce qu'il lui plaît ;
Pour autrui m'oubliant, à tout je m'abandonne.

CXCII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

DONNE-moi, mon Seigneur, de ces petits Enfans
Qui ne conſervent rien de l'homme ;
Quoiqu'ils ſoient mépriſés des grands,
Ton amour en ſoi les transforme.

Ah pour les acheter que ne ferois-je pas !
Je n'ai rien qui ne t'appartienne :
Quand je ſouffrirois le trépas,
Ce ne ſera pas une peine.

La mort dans l'amour pur eſt pour nous un grand bien ;
Et l'amour que j'ai pour mes freres,
Fait que je me compte pour rien :
Donne-les moi pour mes ſalaires.

Je les veux ſi petits qu'il ne leur reſte rien ;
Sans quoi je ne ſuis pas contente,
Quand ils auroient quelque autre bien :
Leur petiteſſe eſt mon attente.

Qu'ils deviennent Enfans, c'eſt tout ce que je veux ;
Ils s'oppoſent à ma tendreſſe ;
Ils ſont ſouvent préſomptueux,
Et mépriſent la petiteſſe.

J'éprouve chaque jour d'inutiles regrets ;
Sans ceſſe pour eux je t'implore :
Tu n'exauces point mes ſouhaits,
O toi que j'aime & que j'adore.

Si tu veux m'exaucer, je me livre à tes coups ;
Je prends la croix pour mon partage :
En m'expoſant à ton courroux,
Je veux qu'on ceſſe d'être ſage.

On me dit de prier ; je le fais chaque jour ;
De quoi peut ſervir ma priere,
S'ils ne quittent leur propre amour
Pour te ſervir à ta maniere ?

On ſait, & tu l'as dit, ce n'eſt que des Enfans
De qui la louange eſt parfaite :
Ce ſont ces petits Innocens,
Qui t'aiment comme tu ſouhaites.

CXCIII.

Souffrances d'une ame Apoſtolique pour ſes enfans ſpirituels.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

TORRENT impétueux arrête ici ton cours,
Suſpend tes ondes mutinées
Pour écouter le long diſcours
De mes terribles deſtinées.

Hélas ! j'étois à Dieu dès mes plus jeunes ans,
J'ai vécu ſous ſon doux empire ;
Sans écouter mes ſentimens
J'aimois le plus cruel martyre :

Conſumée en l'amour, je ne m'attendois pas
Qu'il fallut ſouffrir pour mon frere
Un mal plus dur que le trépas :
Eſt-ce à ce prix que je ſuis mere !

Faut-il enfin mourir de ces terribles coups ?
S'il ne m'en coutoit que la vie,
Vous ſavez, mon divin Époux,
Que mon ame en ſeroit ravie.

Je connois ſûrement qu'on s'éloigne de vous,
S'éloignant de ce cœur fidéle
Que vous donnez pour rendez-vous
A ceux que votre amour appelle.

Mon cœur eſt déchiré de cent mille façons ;
Sans ceſſe il reçoit des bleſſures :
Si l'on ne reçoit vos leçons,
Il ſouffre cent mille tortures.

Et c'eſt là le tourment dont je me plains ici,
Torrens, rochers, antre ſauvage,
Vous qui partagez mon ſouci,
Et qui comprenez mon langage.

Les murmures ſecrets que j'entends près de moi,
Me ſont des marques très-certaines,
Que vous avez bien plus de foi
Que ces chers auteurs de mes peines.

Touchés de mes ennuis, touchés de mes douleurs,
Je vois en ces ſecrets murmures,
Que plus ſenſibles que leurs cœurs
Vous déplorez mes avantures.

Lorſqu'ils ont de la foi, que mon cœur amoureux
Eſt ſatisfait de ſon partage !
Ce ſort qui m'eſt ſi douloureux,
Eſt alors ce qui me ſoulage.

Venez, ô pure foi, venez, ô pur amour,
Vaincre ces cœurs trop invincibles :
Hélas ! donnez-leur un beau jour ;
Puiſque vos nuits leur ſont pénibles.

Mais que dis-je un beau jour ! il n'eſt que dans la nuit,
Ce jour pour qui le cœur ſoupire :
On le découvre à petit bruit,
En ſe rangeant ſous votre empire.

C'eſt un jour ſans brillant, qu'on ne remarque pas
Sans un cœur ſoumis & fidéle :
Quand le diſtinct ne paroît pas,
On fuit cette amour éternelle.

Apprenez-leur, Seigneur, quelle eſt la vérité ;
Que la foi régle leur conduite :
Mais l'eſprit plein de vanité
A bientôt leur ame ſéduite.

Vous pouvez les guider : ne permettez jamais
Que leur eſprit ainſi s'égare :
Ils s'imaginent de faux traits
Dans votre ouvrage le plus rare.

C'eſt à vous de guérir ce dangereux poiſon,
Qui flatte & pénétre leur ame :
Ils rebutent la guériſon,
Lorſqu'elle vient par une Femme.

Pourquoi choiſiſſez vous un ſi vil inſtrument ?
Qu'il eſt abjet dans leur mémoire !
„ C'eſt que m'aimant uniquement,
„ Je ne puis vouloir que ma gloire.
„ Je te rabaiſſerai plus encor à leurs yeux,
„ Pour rendre leur foi bien plus pure :
„ Car rien ne m'eſt plus précieux
„ Que ce qui détruit la nature.
„ Il faut marcher ſans voir, croire au-deſſus de ſoi,
„ Eſpérer contre l'eſpérance ;
„ Et préférer l'obſcure foi
„ A ce qu'on appelle évidence ".
Marchez-donc, mes Enfans, ne vous arrêtez plus ;
Sans vous ſervir d'aucun langage :
Tous les diſcours ſont ſuperflus,
Quand mon cœur me rend témoignage.
Trop fidéle témoin, il dit la vérité
Quand l'homme s'ignore ſoi-même :
Il m'ôte la tranquillité
En me tourmentant à l'extrême.
Quand par humilité je crois qu'on a raiſon,
Et que me condamnant moi-même
Je fais voir ma ſoumiſſion ;
Il montre ſon pouvoir ſuprême.
Ah ! je n'ai plus de paix qu'en ſuivant ce qu'il dit :
„ Non ce n'eſt point toi qui t'abuſe ".
Alors mon cœur eſt interdit :
Quand je me condamne, il m'excuſe.
Il ne ſauroit ſouffrir de me voir vaciller :
Il faut que je le laiſſe faire ;
Que je croye ſans héſiter,
Et ſans regarder ma miſere.
Nous nous trompons toujours, croyant tromper autrui :
Notre cœur ſenſible & volage

Nous dérobe un certain repli,
Qui fait tout le mauvais ménage.
Nous demeurons fixés dans notre ſentiment :
Alors notre ame deſſéchée
Vers Dieu n'a plus de mouvement ;
Par là ſa courſe eſt empéchée.
Rentrons, mes chers Enfans, ſous nos premieres loix :
Là nous vivions ſans aſſurance ;
Nous n'avions ni vouloir ni choix ;
Nous avions une pure aiſance :
Là rien ne retenoit notre cœur amoureux,
Etendu même en ſa foibleſſe :
Il ſe trouvoit content, heureux
Dans ſa plus extréme baſſeſſe.
Rentrons en ce climat où nous trouverons Dieu ;
Ne donnons rien à la nature :
Nous le trouverons ſans milieu,
Et bénirons notre avanture.

CXCIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

JE ſouffre pour autrui ; mon Seigneur l'a voulu,
Pour me rendre à Jéſus conforme :
Uſant d'un pouvoir abſolu,
Il me charge d'un poids énorme.
L'excès de mon tourment ne ſe peut comparer
Qu'à la mer, à ſon étendue :
Dieu tout prêt à ſe déclarer,
Retient la foudre ſuſpendue.
J'aperçois tous les jours augmenter ma douleur ;
Ma nuit eſt pleine d'amertume ;

Je ſens qu'on déchire mon cœur,
Qui dans le ſecret ſe conſume.

Cher & divin Objet auquel je ſuis ſoumis,
Je ne refuſe pas la peine :
Et ſi quelquefois j'en gémis,
J'adore ta main ſouveraine.

Je reſpecte tes coups; un immortel devoir
Me fait adorer ta conduite :
Je n'ai ni force ni pouvoir;
Daigne me mener à ta ſuite.

Si ſouffrant mille maux j'étois bien aſſuré
Qu'ils fuſſent aux Enfans utiles,
Que leur cœur en fût épuré;
Ces maux me ſeroient des aſiles.

Non, jamais la douleur ne me fera gémir,
Si je vivois dans l'eſpérance
De les pouvoir un jour unir
A mon cœur ſous ta dépendance.

Ce n'eſt que pour mon Dieu que je voudrois leur cœur
Sans diviſion, ſans partage :
Mais, hélas! l'eſprit ſéducteur
Fait ſouvent beaucoup de ravage.

En bute à tous les coups qu'il voudroit leur porter,
A toi je m'offre en ſacrifice :
Pour eux je veux bien ſupporter
Encor le poids de ta Juſtice.

Mais je me plains envain : cruelle eſt ma douleur
Auſſitôt qu'elle oſe paroître :
Cachez-vous au fond de mon cœur;
Et ne vous montrez qu'à mon Maître.

Qu'on ne découvre plus tant de cuiſans ennuis;
Gardons pour jamais le ſilence :
Qu'ils ſoient unis ou déſunis,
Ma force eſt dans la patience.

Mais pourrois-je porter cette diviſion,
Si ta main ne briſe ma chaîne ?

Toi ſeul as fait notre union;
C'eſt donc toi qui cauſes ma peine.

Que mon exil eſt long, je n'y vois point de fin;
Je vis comme hors de ma patrie :
L'homme voit d'un œil trop humain
Ce qui doit lui donner la vie.

Ne nous égarons plus; ſuivons l'ordre divin,
Malgré notre raiſon volage :
Mourons, mourons à tout l'humain;
Et nous changerons de langage.

Nous connoîtrons alors, que ce foible moyen
Que Dieu choiſit par ſa puiſſance,
Doit produire chez nous tout bien;
Puiſqu'il vient de ſa providence.

Soumettons notre cœur, & notre propre eſprit;
Et marchons dans la petiteſſe :
Car il faut être bien petit
Pour être enfant de la Sageſſe.

Dieu doit à ce qu'il eſt de vouloir tout pour lui;
Il eſt jaloux de ſon domaine :
Il nous dérobe tout appui;
Et c'eſt en ſecret qu'il nous mene.

Il prend pour nous guider un pauvre & ſimple enfant,
Pour démonter notre ſageſſe :
S'appuyant ſur ſon bras puiſſant,
On le trouve dans la foibleſſe.

Il veut auſſi par là, qu'en nous abandonnant
Nous le ſuivions ſans défiance :
Plus le guide paroît enfant,
Plus redoublons notre eſpérance.

Mes voies, dit mon Dieu, ne ſont pas vos ſentiers :
L'homme juge ſur l'apparence;
Moi qui vois les cœurs tout entiers,
Je juge avec pleine évidence.

CXCV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Rochers vous êtes ſourds.*

AMOUR, je n'en puis plus! que faut-il que je faſſe ?
Il n'y a donc pour moi que peine & que douleur!
La joie & le repos ſont bannis de mon cœur;
Le trouble & le chagrin en occupent la place!

Après avoir ſouffert tous les travaux poſſibles,
Je croyois dans ton ſein goûter quelque repos :
Mais hélas! je vois bien que je comptois à faux;
Tous mes ſens agités n'ont plus rien de paiſible.

Ne ſouffrant plus pour moi je ſouffre davantage :
Je porte ſur mon dos le poids de ta fureur;
Au fort de mes malheurs j'implore ta rigueur;
En payant pour autrui, je ne perds point courage.

Celui qui de mes maux eſt l'innocente cauſe,
Loin d'être en les voyant attendri de pitié,
Semble n'avoir pour moi que de la cruauté,
Et que pour m'accabler, il ſe métamorphoſe.

Frappez, Seigneur, frappez; n'épargnez pas mon ame,
Faites-lui reſſentir vos redoutables coups :
Mais en frappant l'épouſe, épargnez ſon Époux;
Vous devez l'accorder à ſa pudique flamme.

Vous vous êtes rendu à mes vœux favorable,
Vous m'avez exaucé, & content de mon choix,
Je veux ſouffrir pour lui-même juſqu'aux abois,
Sans vous trouver jamais à mes vœux ſecourable.

CXCVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

JE ne puis me laſſer de parler de l'Amour,
C'eſt un ſujet trop plein de charmes :
L'Amour fait ma nuit & mon jour,
Cauſe mes plaiſirs & mes larmes.

O généreux Amour! je te dois tous mes biens,
Et tous les travaux de ma vie :
C'eſt toi, qui ſerres mes liens,
Après m'en-avoir affranchie.

Tu poſſédes mon cœur; je le crois poſſédé,
Je ne me connois plus moi-même :
Depuis longtems je t'ai cédé
Mes droits; en a-t-on quand on aime ?

Je ne voudrois penſer, divin Amour, qu'à toi :
Si je penſe à quelqu'autre choſe,
Je te le dérobe, ô mon Roi;
Mon amour propre en eſt la cauſe.

Je me détourne alors de ces objets trompeurs,
Qui me rempliſſoient de triſteſſe;
J'abandonne ces ſéducteurs,
Et retrouve en toi l'alégreſſe.

O mon Divin Amour, poſſéde-moi toujours,
Et mon ame ſera contente :
Unique objet de mes amours,
N'abandonne point ton amante.

Mon cœur eſt ſurchargé bien ſouvent malgré lui :
J'ai reçu de toi cette charge.
Daigne-donc être mon appui,
Ou me retire d'eſclavage.

Je ne veux rien vouloir, & reçois de ta main
Tout le poids que ton bras m'impoſe :
Tu peux ſeul, ô Dieu ſouverain,
En adoucir un peu la cauſe.

Que je ne ſouffre pas toujours ſans aucun fruit!
Tu peux rendre ſouples leurs ames :
Leur eſprit n'eſt que trop inſtruit ;
Leur cœur ſe dérobe à tes flammes.

Tu ne m'exauces plus, Amour fort & puiſſant!
Veux-tu rebuter ma priere ?
Pourquoi cet attrait ſi preſſant,
Qui m'occupe la nuit entiere ?

Ah! tu ſais bien pourquoi je t'adreſſe mes vœux ;
Prend pitié des peines cruelles :
Daigne les brûler de tes feux,
Et rend pour toi leurs cœurs fidéles.

Hélas ! ſi je pouvois endurer mille morts
Pour te les rendre plus conformes !
Mais je vois que tous mes efforts
Ne changent point le cœur des hommes.

C'eſt donc à toi, Seigneur, que j'en remets le ſoin ;
Tous mes diſcours ſont trop frivoles,
Et toi ſeul connois mon beſoin :
Pour moi je n'ai plus de paroles.

CXCVII.

S'abandonner en réalité.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

JE diſois : mon cher Maître
Sauvez tous mes enfans !
Ah! pour eux tous je conſents d'être
Anathême dans tous les tems.

Ce n'eſt point en parole,
Mais en réalité :
Ne rendez point mon ſoin frivole,
M'accuſant de témérité.

Vous voulez être ſage,
Sans abandon, ſans foi !
Qu'aurez-vous pour votre partage ?
Vous poſſéderez votre MOI !

Oh ! le bel avantage !
Oh ! qu'il me fait d'horreur !
Que votre intérêt vous engage ;
Le mien ne peut toucher mon cœur.

O le cœur inſenſible,
Qui veut être & pouvoir ;
Qui cherche un ſentier perceptible,
Et qui conſerve ſon vouloir !

C'eſt fait, je m'abandonne,
Me dira le premier :
A l'inſtant de ſoi l'on ordonne,
Et ſe réſerve tout entier.

Abandon en figure !
On te trouve en tout lieu ;
Tu n'es qu'une fauſſe peinture,
Un monſtre indigne de mon Dieu.

CXCVIII.

Plaintes ſur ce que le regne de Dieu tarde tant à venir.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE ne trouve rien, cher Époux, ſur terre,
Qui puiſſe convenir avec mon cœur :
Je vois avec douleur qu'on le reſſerre ;
Et la vérité paſſe pour erreur.

Hélas ! Amour, hélas ! ma foi chancelle ;
Je ne vois point ce que tu m'as promis :
Je n'apperçois qu'un cœur dur & rebelle,
Au lieu d'Enfans, ce ſont tes ennemis.

Ah ! daigne, Amour, amolir cette glace !
Tu peux ce que tu veux, ô Dieu puiſſant :
Il faut, il faut un déluge de grace,
Pour d'un pécheur en faire un pur amant.

Je languis, je m'afflige en cette vie ;
Je n'oſerois déſirer de mourir :
Tout le monde eſt plein de haine & d'envie ;
Je me tais & me condamne à ſouffrir.

Je me tairai déſormais davantage :
Que peut-on avancer par le diſcours ?
Change les cœurs, & romps leur eſclavage ;
Conſacre-les, Seigneur, à tes amours.

De quelque côté que mon eſprit tourne,
Je ne vois rien que vanité, qu'erreur :
Pour peu que la réflexion ſéjourne,
Je ſuis ſaiſi d'une triſte langueur.

Prends tes intérêts, ô Dieu que j'adore !
Faut-il te voir par-tout déshonorer ?
Il reſte à peine un petit nombre encore ;
Hélas ! je les vois de tous abhorrer.

On ne t'aime point, ô Souverain Etre !
C'eſt pourquoi l'on mépriſe tes Enfans :
J'eſpérois de te voir bientôt le Maître ;
C'eſt le ſujet de mes gémiſſemens.

Je me ſuis trompé, mon cœur s'en étonne :
Je te fais injure, ô divin Amour ;
Non, non ; tu ne trompas jamais perſonne ;
C'eſt que je me leve devant le jour.

C'eſt bien en vain que l'homme ſe travaille
Afin de bâtir ta ſainte Sion :
Si toi-même ne conſtruis ſa muraille,
Que ſert le travail & l'affliction ?

Je t'abandonne, ô Seigneur, cet ouvrage ;
C'eſt à toi de le faire réuſſir :
Tires-en ta gloire ; & que mon partage
Soit, ſi tu le veux, de voir tout périr.

CXCIX.

Malheur & ingratitude des hommes à ne point écouter l'appel de Dieu.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

Vous m'avez, ô Seigneur, tiré de ſervitude !
Mes travaux ſont perdus, mes peines ſont ſans fruit :
Vous m'avez délivré d'un peuple qui me fuit ;
Je ſais que c'eſt l'effet de ſon ingratitude.

Qu'il cherche dans l'eſprit une vaine conduite,
Qu'il ſuive la raiſon, qu'il évite la mort :
Je ne ſuis plus touché d'un ſi dangereux ſort ;
Et mon paiſible cœur laiſſe ce qui le quitte.

Tirez-moi, mon Sauveur, de cette triſte vie ;
Serai-je encor longtems éloigné de vos yeux ?
Le monde n'eſt pour moi qu'un exil ennuyeux,
Où regne le péché, la malice & l'envie.

O qu'un cœur épuré, qui n'aime que l'Enfance,
A peine à ſupporter l'artifice mondain !
Pour tout ce qui lui plaît, il n'a que du dédain ;
Il eſt rempli d'horreur pour ſa fauſſe prudence.

C C.

Douleur d'une ame juſte parmi les pécheurs.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

MON cœur eſt accablé de peine & de tourmens ;
Je ne fais que languir ſur terre :
Divin Roi de tous les amans,
Fais-moi remonter à ma ſphere.

Je ne fais que gémir dedans cette priſon !
Tout afflige, & rien ne conſole ;
Aucun ne fait attention
A tes bontés, à ta parole.

J'affoiblis chaque jour, & mon eſprit ſe perd ;
Je n'ai ni force ni puiſſance :
Dieu que j'adore, & que je ſers,
Prends pitié de ma défaillance.

Hélas ! je ne ſuis rien, je connois mon néant ;
J'aime mon rien & ma baſſeſſe :
Toi ſeul ès ſaint, juſte & puiſſant ;
Et je me plais dans ma foibleſſe.

Rien ne peut altérer ton immenſe bonheur ;
Ton plaiſir eſt invariable :
Comme ta gloire & ton honneur,
Ta puiſſance eſt inaltérable.

Satisfait de ton bien, je ſouffre en paix mes maux,
Mes jours paſſés dans l'amertume,
Une infinité de travaux
Que ne peut dépeindre ma plume.

Mais je n'en gémis point, je contemple tes biens ;
Ce qui mon ame rend contente :
Je m'afflige de mes liens ;
Tu fais bien quelle eſt mon attente.

Je te vois offenſer, & ne le puis ſouffrir :
L'homme eſt un ingrat, un rebelle ;
Je voudrois avant de mourir
Le voir à tes vouloirs fidele.

C'eſt ſa témérité qui me perce le cœur :
S'en prendre à l'Auteur de ſon être,
Ne connoître plus ſon Seigneur,
Son Dieu, ſon Sauveur & ſon Maître !

Je ſais que tu ne peux être offenſé de rien :
Quoiqu'au-deſſus de toute offenſe,
S'attaquant au Souverain Bien,
L'homme mérite ta vengeance.

Autant qu'il eſt en lui, il voudroit t'offenſer ;
Et ton bonheur invariable
Ne lui doit pas faire penſer
Qu'il ſoit moins puni, moins coupable.

Tu ne peux recevoir de déshonneur paſſif ;
Mais l'homme qui te déshonore,
En péchant t'en rend un actif,
Et t'offenſe en mourant encore.

Que s'il vivoit toujours, il pécheroit ſans fin ;
Le feu doit égaler ſon crime ;
Qui s'attaque à l'Etre divin,
Doit être du feu la victime.

Le vouloir de pécher en lui reſte éternel,
Quoique ſa faute ſoit finie :
Il eſt donc toujours criminel,
Portant ſon crime en l'autre vie.

Il ne verra jamais abréger ſon tourment ;
Car ſon crime ſans fin ſubſiſte :
C'eſt l'équité d'un jugement,
Lorſqu'à pécher l'homme perſiſte.

Le vouloir de pécher fait la rébellion,
Qui ſubſiſte dans l'autre vie :
Dieu ſaint eſt juſte autant que bon,
Il peut punir ſans tyrannie.

Qui pourra reclamer contre l'ordre de Dieu ?
Ce ne ſera jamais mon ame :
Mon crime mérite le feu ;
Je le bénirai dans la flamme.

Si je ſavois aimer, un feu pur & divin
Eteindroit l'infernale flamme :
Là mon cœur brûleroit ſans fin ;
L'enfer raffraichiroit mon ame.

CCI.

Déſirs empreſſés de voir Dieu aimé.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

JE ne puis rien déſirer que ta gloire ;
Elle peut ſeule occuper tout mon cœur :
Mais perſonne aujourd'hui ne me veut croire,
Tous préférant leur gloire à ton honneur.

Amour, Amour, renverſe leurs maximes ;
Fais-toi connoître à préſent aux mortels :
Non-ſeulement viens abolir leurs crimes ;
Mais qu'ils faſſent de leurs cœurs des autels.

Quoique je ſois, Seigneur, ſi peu de choſe,
Je voudrois qu'ils goûtaſſent par mon cœur
Le bien d'être à toi, mon unique Cauſe,
Et de ſe conſacrer à ton honneur.

Ton pur amour eſt banni de la terre,
Chacun le fuit ; on veut le propre amour :
C'eſt lui qui cauſe en nous toute miſere ;
Et l'amour pur nous donne un heureux jour.

Jour fortuné qui nous ôte à nous-mêmes,
Et nous conduit juſqu'au ſein de mon Dieu :
Jour conſacré pour la Gloire Suprême !
Jour qui n'a plus de nuit, de tems, de lieu.

L'homme malheureux autant que coupable,
Se prive de cette félicité :
Il ignore de quoi l'ame eſt capable,
Lorſqu'elle paſſe en la Divinité.

Quand je le vois ignorer l'origine
Dont il ſortit, pouvant y retourner ;
Mon cœur s'afflige, & l'eſprit ſe chagrine :
Je dis : apprend donc à t'abandonner.

Livrons notre ame à la main qui l'a faite ;
Elle ſaura mieux la garder que nous :
Dieu ſeul la peut rendre pure & parfaite :
Par l'abandon que ſon fort devient doux !

Si je pouvois expliquer à mes freres
Ce que mon cœur conçoit dans ces momens,
La profondeur de ces ſacrés myſteres
Que Dieu communique à ſes vrais amans.

Rempli d'amour, renonçant à ſoi-même,
On feroit un divorce avec le MOI :
Choiſiſſant l'amour pur, grand & ſuprême,
On s'en feroit une éternelle loi.

Que tardons-nous à nous livrer ſans feinte
A ce Dieu ſaint, ſage, puiſſant & fort ?
L'amour pur doit éloigner toute crainte ;
Le propre amour s'y tient comme en ſon fort.

Craindre de ſe livrer à la Sageſſe
De ce Dieu qui peut faire ce qu'il veut,
C'eſt ne pas connoître notre foibleſſe ;
Et c'eſt même ignorer ce que Dieu peut.

CCII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je ne veux de Tirſis.*

S'IL eſt vrai que je ſuis entierement à vous,
Accordez-moi donc cette grace :
Je l'attends, mon céleſte Époux ;
Rendez ma priere efficace.

Je languis nuit & jour ; vous ſavez bien pourquoi :
Nul n'eſt à vous ſeul ſans réſerve ;
Chacun idolâtre le MOI :
Ah ! ne lui donne plus de trêve.

Vous êtes, mon Seigneur, tout-à-fait inconnu :
Et cette profonde ignorance
Où l'homme eſt enfin parvenu,
Lui tient lieu de la Sapience.

Plus il eſt ignorant, plus il eſt orgueilleux,
Croyant comprendre toute choſe :
Et ſon eſprit audacieux
Veut juger la Premiere Cauſe.

Je ſuis dans la langueur, c'eſt pour vos intérêts ;
Je n'éprouve point certain zele :
Mon cœur triſte juſqu'à l'excès,
Voudroit votre gloire immortelle.

Soyez donc glorieux, ô mon divin Amour !
Que tout s'abime & ſe renverſe ;
Que la nuit ſurpaſſe le jour,
Et que l'ennemi nous traverſe :

Je ne me plaindrai point de mon rigoureux ſort,
Si vous poſſédez votre Empire ;
Fallut-il endurer la mort,
De tout je ne ferai que rire.

Vainquez tout & régnez, je ſerai fortuné ;
Puiſque mon bonheur eſt vous-même :
Et quand vous m'auriez condamné,
Je ſuis content ſi je vous aime.

J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes plaiſirs,
Rangez les nations rebelles :
Souvent je pouſſe des ſoupirs
Pour obtenir des cœurs fideles.

Mais je n'en trouve point ; ce qui fait ma douleur,
Et me cauſe un ſi long martyre :
On ne vous aime point, Seigneur ;
Et tous mépriſent votre Empire.

L'amour-propre en leur cœur, & la proprieté
Eſt ce qui cauſe ce ravage :
On ne connoit plus l'équité ;
On ſe livre au triſte eſclavage.

L'homme eſt libre avec vous, & perd ſa liberté
Sitôt qu'il croit ſe rendre libre ;
Il aime ſa captivité,
Et ne veut point qu'on le délivre.

Vous l'avez rendu libre ; & vous le conſervez
Dans cette liberté ſi pure :
Mais par ſes déſirs dépravés
Il eſt ſoumis à la nature.

Prenez pitié, Seigneur, de ma juſte douleur ;
Accordez-moi cet avantage,
Que je trouve au moins quelque cœur
De qui vous briſiez l'eſclavage.

Si l'on ſe livre à vous, vous le ferez un jour :
On n'eſt gueres ſans ſe reprendre ;
Loin d'être ferme en votre amour,
Chacun travaille à s'en défendre.

L'homme qui veut s'aimer, ſe hait certainement ;
Il eſt malheureux & coupable :
S'il ſe livre à vous cependant,
Son bonheur eſt incomparable.

Mes freres, mes Enfans, donnez-vous donc à Dieu ;
Et vous y donnez ſans partage :
Laiſſez-vous brûler de ſon feu ;
Vous ſortirez de l'eſclavage.

CCIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

AH ! je voudrois bien procurer ta gloire,
Et te faire aimer, ô divin Sauveur !
Remporte donc une entiere victoire,
Que chacun vienne t'immoler ſon cœur.

O cœur humain ſi rempli de nobleſſe,
Qui te ravales aux objets trompeurs,
Immole-toi à l'auguſte Sageſſe ;
Tu trouveras d'immortelles douceurs.

Quand je vois, Amour, que chacun refuſe
De te recevoir pour ſe rendre heureux,
Que j'ai d'horreur d'entendre leur excuſe,
Qu'ils ſont foibles, qu'ils ſont peu généreux !

Je voudrois que mon cœur réduit en poudre
Pût être reçu de tous les humains,
Que ton feu ſacré daignant le diſſoudre,
Il pût ſervir à remplir tes deſſeins.

Mais hélas ! je ſuis ſi foible moi-même,
Que par mon ſoin, & que par mes diſcours
Je ne puis qu'à peine, ô Beauté Suprême !
Les pénétrer de tes chaſtes amours.

O feu ſacré, conſume-les toi-même !
Allume par-tout le divin flambeau :
Tu peux faire que tout l'Univers t'aime ;
Change le cœur, ou donne un cœur nouveau.

Qu'avec plaiſir je finirai ma vie,
Si je te vois aimer en vérité !
Fais que l'ame de ta beauté ravie,
S'abime & ſe perde en l'Immenſité.

CCIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Mon cher troupeau, quittez la plaine.*

JE vous aime plus que ma vie ;
Et je ne puis aimer que vous :
Je languis & brûle d'envie,
Que vous ſoyez aimé de tous.

Je ne vois qu'amateurs d'eux-mêmes,
Cherchant en tout leurs intérêts :
Leur bouche me dit qu'ils vous aiment ;
Il n'en eſt rien dans les effets.

Vous voulez que l'on ſe haïſſe,
Et qu'on meure à tous les déſirs ;
Que l'on vive de ſacrifice ;
Qu'on renonce à tous les plaiſirs.

Et l'homme fait tout le contraire :
Il ſe livre à l'entraînement
D'un déſir vif & téméraire,
Se réglant par le ſentiment.

Amour, que devient ta puiſſance ?
Que ne guéris-tu ſon erreur ?
Et pourquoi tant de patience,
Puiſque tu peux changer le cœur.

CCV.

Que le tems de l'avénement de Jéſus-Chriſt eſt bien proche.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

C'EST le tems que tu dois venir :
Il n'eſt plus à préſent, Seigneur, de foi ſur terre ;
Tout diſperſe en ce tems, tout cherche à défunir,
En retirant les enfans de leur Pere.

Ce n'eſt plus que confuſion ;
C'eſt le tems d'autrefois après celui des Juges :
Chacun faiſoit ſa loi, vivoit à ſa façon,
Et Dieu n'étoit plus alors leur refuge.

Il ſe trouvoit pourtant épars
En différens endroits des ſerviteurs fideles,
Pourſuivis des méchans, eſſuyans les haſards
Que leur vertu s'attiroit, & leur zele.

Il en eſt de même à préſent :
On ne te connoit point, ô Vérité Suprême !
(*a*) On perſécute, hélas ! en tous lieux ton amant ;
On ne ſauroit ſupporter que l'on t'aime.

Chacun fait lui-même ſa loi ;
C'eſt de ſon propre eſprit qu'il tire ſes maximes :
Tout ce qu'il s'imagine, il l'appelle la foi :
Hors ce qu'il fait, le reſte ſont des crimes.

Toujours rigoureux pour autrui,
Il ſe pardonne tout, indulgent à ſoi-même ;
Il ne ſauroit ſouffrir qu'on mette ſon appui
En ton amour, ô Puiſſance Suprême !

(*a*) *Autrement :*
Car on trouve ton joug incommode & peſant ;

Il tâche d'être indépendant,
Voulant aſſujettir chacun à ſes idées ;
Tout ce qui n'eſt pas lui, paſſe pour ignorant :
D'un faux ſavoir ſon ame eſt poſſédée.

Tu rappelles à l'unité :
Mais l'homme audacieux qui déchire ta robe,
Se vante d'être ſeul plein de ta vérité,
Et ſans pudeur ta gloire il te dérobe.

Viens, Souverain Modérateur !
Détruis en un moment ces gens remplis d'audace :
Établis au lieu d'eux tes vrais adorateurs ;
Fais qu'en t'aimant on quitte les grimaces.

Qu'on ne t'adore que pour toi ;
Et qu'on ne cherche point l'honneur qui vient des hommes :
Ce culte qui te rend l'amour joint à la foi,
N'eſt point reçu dans le ſiecle où nous ſommes.

Chacun veut ſur l'homme régner :
Pour s'en faire eſtimer, on joint l'hypocriſie
Aux ſéveres diſcours, qu'un zele trop amer
Sans vérité tourne à leur fantaiſie.

Viens, il eſt tems, Seigneur Jéſus,
Viens pour les condamner, & pour te faire entendre.
Ah ! viens, mais au plutôt, détruire ces abus,
Qu'un faux zele tâche en tous lieux d'étendre.

N'es-tu pas, grand Dieu, tout-puiſſant :
Viens donc te faire aimer, du moins te faire craindre ;
Que ceux qui n'aiment pas, par cent événemens
Craignent au moins, ceſſant ainſi de feindre.

Je demande grace pour eux ;
Daigne les éclairer, & non pas les détruire ;
Fais-en, fais-en, Seigneur, de parfaits amoureux ;
Daigne de ta vérité les inſtruire.

CCVI.

Tems déplorables qui précéderont l'avénement de Jéſus-Chriſt.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

TU retires tous tes amis,
Et laiſſes vivre le coupable !
Quoi ! verrai-je tes ennemis
Dans un triomphe qui m'accable ?
Eſt-ce là tout renouveller,
Comme tu m'as fait eſpérer ?

„ Il faut qu'à mon avénement
„ Le Démon perde ſa puiſſance :
„ On doit s'attendre avant ce tems
„ Qu'avec une entiere licence
„ Il fera le bruit éclatant
„ De ſon pouvoir preſque expirant.

„ Il vomira de tous côtés
„ Et ſon pouvoir & ſa malice ;
„ Par tous ceux qu'il aura domtés,
„ Il attaquera ma juſtice :
„ Mais les tems de ce ſéducteur
„ Seront abrégés du Seigneur.

„ Juſqu'à-ce que vienne le jour
„ Où je dois montrer ma vengeance
„ De cet ennemi de l'Amour,
„ Contraire à ma toute-puiſſance,
„ Il tâchera de pervertir
„ Ceux que j'ai daigné convertir.

„ Je retirerai mes enfans
„ D'avecque ces ames perverſes,
„ Pour ne pas affliger leurs ſens

„ Par ces aventures diverſes ;
„ Pour donner lieu à mon courroux,
„ Je les ſépare de ces loups.

„ Je veux retirer mes amis :
„ Qui partageront mes vengeances ;
„ J'en laiſſerai des plus unis
„ Expoſés à mille ſouffrances,
„ Afin de tranſmettre ma loi
„ Par eux à qui n'aime que moi.

„ Il faut porter le poids du jour
„ Avant de voir ces tems paiſibles ;
„ Il faut ſouffrir pour mon amour :
„ Et plus ces tems ſeront pénibles,
„ Plus tôt je ferai voir la paix,
„ Et je comblerai leurs ſouhaits.

„ Ne vous laſſez pas de ſouffrir,
„ Hommes ! pour ſoutenir ma gloire ;
„ Je donnerai avant mourir
„ Sur l'ennemi pleine victoire :
„ Souffrez donc ces tems de douleurs,
„ De diviſions & de pleurs ".

Mais, ſi ces tems durent beaucoup,
Qui pourra ton Eſprit tranſmettre ?
„ Eſt-ce que je ne puis pas tout ?
„ Et ne ſuis-je pas un grand Maître ?
„ Je le ferai ſans nuls moyens,
„ Car j'ai le pouvoir en mes mains ".

Pourquoi, Seigneur, de tes amis
En vain employes-tu la plume ?
Pourquoi ſouffres-tu tant d'écrits,
Et ce grand nombre de volumes ?
„ Je m'en ſervirai dans le tems
„ Quand je rendrai les cœurs conſtans.

„ Si tous ces écrits ſont de moi,
„ Et non pas des diſcours frivoles,
„ Je l'ai dit, (on me doit la foi)

„ Que pas une de mes paroles
„ Ne paſſera ; car en effet
„ Elles auront tout leur effet.

„ Demeure donc dans ton repos,
„ Sans t'informer de ma conduite :
„ Fais ce que je veux, ce qu'il faut,
„ Et dont l'Eſprit te ſollicite ;
„ Sans penſer à l'avénement,
„ Laiſſe-moi faire ſeulement.

„ Je connois bien mes intérêts,
„ Je ſuis les ordres de mon Pere :
„ Cherche toujours ce qui lui plaît,
„ Sans chercher à te ſatisfaire :
„ Ton cœur ſera toujours conſtant,
„ Et non ſujet au changement.

CCVII.

Vœux pour l'avancement du regne du pur amour.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

AH ! quand verrai-je ton ſaint Nom
S'exalter en magnificence ?
Quand verrai-je dans ta Sion
Éclater ta toute-puiſſance ;
Et rétentir dans l'Univers
Tes louanges par de ſaints airs ?

Quand les cœurs pleins de ton amour
Célébreront-ils ta Juſtice ?
Quand verra-t-on ce bas ſéjour
T'offrir l'excellent ſacrifice
Qu'on t'offre ſans fin dans les Cieux,
En louant ton Nom glorieux ?

Quand

Quand tous épris de ta beauté
Feront un concert uniforme,
Qu'on chantera ton équité ;
Qu'on ne verra plus aucun homme
Qui ne ſoit dans l'empreſſement
De te ſervir uniquement.

On verra lors le pur amour,
Régner avec ta ſeule gloire ;
La nuit, plus claire qu'un beau jour,
Se paſſera dans la mémoire
De ce qu'on doit à tes grandeurs ;
Ah ! ſois l'amour de tous les cœurs !

O ſouveraine Majeſté,
Reçois le tribut de nos ames ;
Mets l'eſprit dans ta vérité ;
Rempli les cœurs de pures flammes !
Ils te loueront inceſſamment
Par leur anéantiſſement.

Plus ils te verront ſaint & grand,
Plus s'enfonçant dans leur baſſeſſe
Ils ſeront reduits au néant ;
En admirant de ta Sageſſe
L'arrangement ſi merveilleux
Qu'ils verront briller à leurs yeux.

Qu'ils diſcerneront bien la voix
De ces créatures muettes !
Vous Ciel, terre, eau, plantes & bois,
Soyez les vivans interprétes
De la volonté du Seigneur
Gravée au fond de notre cœur.

Cette divine volonté
Dans les bêtes les plus ſauvages
Se fera voir avec clarté ;
Toutes lui rendront leurs hommages :
Lors ſuccédera l'union
Où régnoit la diviſion.

Tous animés d'un même eſprit,
Se joindront aux chœurs de tes Anges :
Là le grand comme le petit
Feront retentir tes louanges ;
On dira par-tout, Le Seigneur
Eſt le maître de notre cœur.

Hélas ! quand viendra-t-il ce tems,
Qui n'eſt encor qu'en mon idée !
Je le déſire cependant ;
Et mon ame n'eſt poſſédée
Que de ce chaſte & doux plaiſir
De te voir aimer & bénir.

Je voudrois pour te faire aimer,
Que tout mon corps réduit en cendre
Pût à chacun communiquer
L'amour le plus pur, le plus tendre ;
Je donnerois bien tout mon ſang
Pour qu'en tout cœur tu tins ton rang.

A toi la ſouveraineté,
L'empire de toutes nos ames,
La juſtice & la ſainteté :
Viens donc les brûler de tes flammes,
Et commander abſolument,
Que chaque cœur ſoit ton amant.

Hélas ! je m'afflige toujours ;
Et tu n'écoutes pas mes larmes !
Que chacun goûte tes amours,
Se laiſſant gagner à tes charmes ;
Accorde-moi donc, ô mon Dieu,
De voir tous brûler de ton feu.

Jadis l'homme périt par eau ;
Il faudroit un autre déluge :
Celui du feu paroit plus beau ;
J'y trouverois bien mon refuge :
L'Arche ne pourroit garantir ;
Le feu doit tout anéantir.

Ah divin feu ! viens conſumer
Promptement toute créature ;
Oblige les toutes d'aimer :
Qu'il ne reſte dans la Nature
Que le feu pour tout élément ;
Puiſqu'il eſt le plus excellent.

CCVIII.

Déſir du régne glorieux de Jéſus-Chriſt ſur tous les hommes.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

RÉGNEZ, ô mon Souverain Bien !
Etendez par-tout votre empire !
Vous ſavez que je ne veux rien ;
Que pour vous ſeul mon cœur ſoupire :
Soyez ſur tous dominateur !
Accordez-moi cette faveur.

Ne différez pas à venir
Commandez à toute la terre ;
Venez tous les cœurs réunir :
Ah ! que votre régne proſpére !
Abrégez ces tems malheureux !
Commandez en Roi glorieux !

Vous avez ſouffert le mépris :
Que chacun voye votre gloire !
Que l'Univers vous ſoit ſoumis !
Remportez ſur tous la victoire !
Puniſſez les audacieux !
Commandez en Roi glorieux !

Régnez, ô Seigneur tout-puiſſant !
Mais régnez en magnificence !

Régnez comme un grand Conquerant,
Qui ne ſe ſert de ſa puiſſance,
Qu'afin de rendre l'homme heureux
Et ſon régne plus glorieux.

CCIX.

Gémiſſemens & zéle de l'Epouſe pour l'avancement du régne & de la gloire de l'Epoux.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts.*

ON ne trouve de tous côtés
Que libertin & hypocrite ;
On mépriſe tes vérités ;
Perſonne ne marche à ta ſuite :
Les gémiſſemens de mon cœur
Expriment ma juſte douleur.

Que je porte au-dedans de moi
Une peine douce & profonde !
Je voudrois te voir en grand Roi
Te faire obéir dans le monde :
Les gémiſſemens de mon cœur
Expriment ma juſte douleur.

Ah ! commande à tout l'Univers !
Romps promptement la réſiſtance
De cent mille peuples divers !
Soumets-les à ta dépendance :
Les gémiſſemens de mon cœur
Expriment ma juſte douleur.

Grand Dieu, pour te faire honorer
Que tu me remplis d'un grand zéle !
Longtems morte ſans eſpérer
De changer un peuple rebelle,
Je demeurois tranquillement
En attendant leur jugement.

Mais, ô mon Souverain Moteur !
Changeant la trempe de mon ame
Tu me gliſſes certaine ardeur,
Qui reſſemble aſſez à la flamme,
Me mets un déſir angoiſſeux
Pour tout ce qui t'eſt glorieux.

J'éprouve une vivacité,
Qui me fut toujours inconnue
Pour faire aimer ta vérité ;
Car plus mon ame ſe dénue
Plus elle à cette impreſſion
De ta divine motion.

Je demeurois dans mon repos
Contente en mon amour paiſible :
J'éprouve juſques dans mes os
Je ne ſais quoi d'imperceptible,
Qui me porte inſenſiblement
A vouloir ton avénement.

Je ſais qu'il ne peut arriver
Dedans cette race future
Qu'en te faiſant craindre ou aimer,
Et qu'en renverſant la Nature :
Ce changement ſi merveilleux
Te ſera toujours glorieux.

Ta gloire, ô mon Divin Epoux !
Eſt le bien que je paſſionne :
Mon cœur de ton vouloir jaloux,
Seigneur, tout le reſte abandonne.
Ah ! régne ſouverainement !
Ce ſera mon contentement.

Qu'un autre cherche hors de toi
Sa gloire & ſon bonheur ſupréme :
Je la mets toute dans mon Roi ;
Car c'eſt pour lui ſeul que je l'aime :
Qu'il régne ſouverainement
C'eſt le ſeul bien que je prétends.

Amour, je fais trop de chanſons ;
Et j'en ai même un peu de honte :
Je les déguiſe en cent façons ;
Perſonne n'en fait aucun compte.
Fais qu'elles reveillent le cœur,
C'eſt tout ce que je veux, Seigneur.

On ſe plaint trop de la longueur
De ces cantiques de louanges :
Laiſſons donc l'homme en ſa langueur ;
Je vais chanter avec tes Anges :
Nous entonnerons de ſaints airs,
Louant le Dieu de l'Univers.

Je chanterai par mes enfans
Qui poſſédent déja ta gloire ;
Nous célébrerons par nos chants
De ton Nom l'illuſtre mémoire
Et le bonheur de ton amour
Avec ceux de ce beau ſéjour.

FIN du troiſieme Volume.

POESIES

ET

CANTIQUES SPIRITUELS

SUR DIVERS SUJETS

QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,

OU

L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

PAR MADAME J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

TOME IV.



A PARIS,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

TABLE
DES CANTIQUES
ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE SECTION.

Sentimens d'une Ame Intérieure à l'occasion des principales Fêtes de l'année.

CANT. I. POUR le jour de Noël. *Adorer Dieu né enfant.* Pag. 1

II. Pour le même jour de Noël. *Le Verbe-Dieu en s'anéantissant nous apprend à aimer la petitesse.* 3

III. Pour le même jour de Noël. *Sur le même sujet.* 4

IV. Pour le même jour de Noël. *Jésus né dans la nuit : Nuit de la foi.* 6

V. Pour le même jour de Noël. *Rendre hommage à l'Enfant-Dieu par le sacrifice du moi.* 7

VI. Pour le même jour de Noël. *Se réjouir de la naissance du Sauveur, & s'abandonner à lui.* 9

VII. Pour le même jour de Noël. *Se consacrer à l'Enfant-Dieu.* 10

VIII. Pour le même jour de Noël. *Dieu s'incarnant pour sauver l'homme.* 12

IX. Pour le même jour de Noël. *Adorer Jéſus-Chriſt naiſſant dans l'étable, annoncé aux Paſteurs.* 13

X. Pour le même jour de Noël. Gloria in excelſis, *à la naiſſance du Sauveur.* 15

XI. Pour le même jour de Noël. *Adorer Jéſus né foible enfant. Aimer l'anéantiſſement.* 16

XII. Pour la fête de S. Jean l'Evangeliſte. *Feu de l'amour divin plus fort que le feu matériel.* 19

XIII. Pour le jour de la Circonciſion. *Jéſus paroiſſant pécheur pour ſauver le coupable.* 20

XIV. Pour le jour de l'Epiphanie ou des Rois. *Jéſus naiſſant, viſité des Rois-Mages.* 21

XV. Pour le même jour des Rois. *Grandeur de la foi des Rois-Mages viſitant Jéſus Enfant.* 23

XVI. Pour le même jour des Rois. *Sur l'adoration des Mages.* 25

XVII. Sur S. Raimond, dont la commémoration ſe fait le même jour des Rois. *Amour & ſouffrance.* 26

XVIII. Pour la fête de S. Ignace Martir. *Se laiſſer détruire pour faire régner Dieu en nous.* ib.

XIX. Pour la fête de l'Annonciation, jour de l'Incarnation du Verbe. *Incarnation du Verbe-Dieu, prodige d'amour.* 27

XX. Pour le même jour de l'Annonciation ou de l'Incarnation du Verbe. *Sur le même ſujet. Vœux pour l'extenſion du régne de Jéſus-Chriſt.* 29

XXI. Pour le même jour de l'Annonciation. *Cantique de la Ste. Vierge paraphraſé.* 31

XXII. Pour le même jour de l'Annonciation. *Implorer le ſecours de la Ste Vierge.* 33

XXIII. Pour le Vendredi Saint. *Jéſus-Chriſt ſur la Croix victime d'amour. Souffrir ſans réſiſtance quoique foiblement.* 34

XXIV. Pour le même Vendredi Saint. *Partager la ſouffrance du Sauveur.* 35

XXV. Pour le même Vendredi Saint. *Jéſus-Chriſt mourant. Abandon entier de tout ſoi même.* 37

XXVI. Pour le même Vendredi Saint. *Sur la mort du Sauveur.* 40

XXVII. *Sur le même ſujet.* ibid.

XXVIII. Pour le Samedi Saint. *Mourir avec Jéſus-Chriſt pour reſſuſciter avec lui.* 41

XXIX. Pour le jour de Pâques Jésus *reſſuſcité, objet d'amour.* 42

XXX. Pour le même jour de Pâques. *Amour pur d'une ame reſſuſcitée avec J. Chriſt.* 43

XXXI. Pour le même jour de Pâques. *Triomphe & régne de Jéſus-Chriſt dans les cœurs.* 46

XXXII. Pour le même jour de Pâques. *Donner ſon cœur à Jéſus reſſuſcité & mort pour nous.* 48

XXXIII. Pour le jour de la Sainte Croix. *Jéſus entré dans ſa gloire par la Croix.* ibid.

XXXIV. Sur l'Eclipſe du Soleil qui arriva le 3me. Mai 1715, jour de la Ste. Croix. *L'amour & la Croix vont de compagnie.* 50

XXXV. Pour le jour de l'Aſcenſion. *Dieu ſeul digne de gloire.* 52

XXXVI. Pour le jour de la Pentecôte. *Aimables opé-*

rations du S. Esprit dans les ames. 53
XXXVII. Pour le même jour de Pentecôte. *Paraphrase du Cantique : Veni Sancte Spiritus.* 54
XXXVIII. Pour la fête de la Sainte Trinité. *Adorer le mystere incompréhensible de la très-sainte Trinité.* 56
XXXIX. Pour la même fête de la Ste. Trinité. *Sur le même sujet. Le cœur pur s'éleve en Dieu.* 58
XL. Pour la Fête du S. Sacrement. JÉSUS *dans l'Eucharistie, goûté de peu.* 59
XLI. Pour la même Fête de S. Sacrement. *Sur le peu de fruit qu'on tire de l'Eucharistie.* 60
XLII. Pour la Fête de Transfiguration. *Aimer la vie obscure. Outrepasser les lumieres & les sentimens.* ibid.
XLIII. Pour la Fête de S. Michel Archange. *S'unir avec les SS. Anges pour aimer & bénir Dieu.* 62
XLIV. Sur la Commémoration des fidéles trépassés. *Pureté d'Amour & d'abandon dans l'ame au milieu de leurs souffrances.* 63

SECONDE SECTION.

Courtes Réflexions & Affections pieuses propres pour les ames attirées à la Vie Intérieure.

CANT. I. *DIEU seul aimable.* Pag. 65
II. *Sur le même sujet.* ibid.
III. *Aimer Dieu constamment.* 66
IV. *Sur le même sujet.* ibid.
V. *Aimer Dieu, & non ses dons.* ibid.
VI. *Chercher Dieu sans milieu.* 67
VII. *Aimer Dieu seul. Quitter le* moi. ibid.
VIII. *Vivre d'amour & de foi.* 68
IX. *Dieu louable.* ibid.
X. *Dieu, le tout du Cœur.* ibid.
XI. *Dieu, asile de l'ame.* 69
XII. *Dieu, défense du cœur.* ibid.
XIII. *Soupirer pour Dieu seul.* 70
XIV. *S'attacher à l'Enfant-Dieu.* ibid.
XV. *Secret pour rendre heureux.* ibid.
XVI. *Appel au cœur.* 71
XVII. *Dieu aime les petits.* ibid.
XVIII. *Aspirer à la petitesse.* 72
XIX. *Suivre Jésus obéissant jusqu'à la mort.* ib.
XX. *Le vrai culte de Dieu, c'est l'Amour.* 73
XXI. *L'Amour pur, éternel.* ib.
XXII. *Excellence du pur Amour.* 74
XXIII. *Douceur de l'Amour divin.* ib.
XXIV. *Sur le même sujet.* ib.
XXV. *Sur le même sujet.* 75
XXVI. *L'Amour rend toutes choses bonnes.* ib.
XXVII. *L'amour change la douleur en douceur.* 76

XXVIII. *L'amour ne trouve rien d'amer.* 76
XXIX. *Jalousie de l'Amour divin.* 77
XXX. *L'Amour fait lui seul son paradis.* ib.
XXXI. *Amour pur & fort.* ib.
XXXII. *Sort de l'amour divin.* 78
XXXIII. *Aspiration au pur amour.* ib.
XXXIV. *D'où vient qu'on ignore l'Amour pur.* 79
XXXV. *Discretion & Silence.* ib.
XXXVI. *L'amour aime le silence.* ib.
XXXVII. *Qui aime, ne se plaint point.* 80
XXXVIII. *Amour rigoureux & aimable.* ib.
XXXIX. *Sur le même sujet.* 81
XL. *Rigueur de l'amour purifiant.* ib.
XLI. *Martyre d'amour.* 82
XLII. *Sur le même sujet.* ib.
XLIII. *Se souffrir patiemment.* ib.
XLIV. *Longue patience de Dieu envers les foibles* 83
XLV. *N'accuser que soi-même.* ib.
XLVI. *Plaintes de l'ame dans les rigueurs & épreuves intérieures.* ib.
XLVII. *Sur le même sujet.* 84
XLVIII. *Sur le même sujet.* ib.
XLIX. *Fidélité d'amour dans l'absence du Bien-aimé.* 85
L. *Fidélité d'amour dans les épreuves intérieures.* ib.
LI. *Contentement dans ses miseres.* 86
LII. *Se laisser à l'amour douloureux.* ib.
LIII. *Secours divin.* 87
LIV. *L'amour vigoureux.* ib.
LV. *L'amour pur abhorre ses intérêts.* ib.
LVI. *L'Amour pur, inconnu.* 88
LVII. *Aimer purement nonobstant ses foiblesses.* ib.

LVIII. *Constance d'amour dans les plus grands renversemens.* 89
LIX. *Se laisser éprouver par l'Amour.* 90
LX. *Se perdre dans l'abîme de l'amour.* ib.
LXI. *Foi & abandon.* 91
LXII. *S'abandonner à Dieu.* ib.
LXIII. *S'abandonner à l'Enfant-Dieu.* 92
LXIV. *La largeur du cœur, fruit de l'abandon.* ib.
LXV. *Ne point sortir de l'abandon.* 93
LXVI. *Fonte du cœur.* ib.
LXVII. *Perdre Dieu pour Dieu même.* 94
LXVIII. *Abandon total.* ib.
LXIX. *S'offrir aux rigueurs de l'amour.* ib.
LXX. *Fidélité dans les rigueurs de l'amour.* 95
LXXI. *L'abandon hait la sagesse propre.* ib.
LXXII. *Adorer la divine Justice.* ib.
LXXIII. *Se laisser à Dieu purement.* 96
LXXIV. *Sacrifice parfait.* ib.
LXXV. *Sacrifice du* moi. 97
LXXVI. *Sur le même sujet.* ib.
LXXVII. *Abandon entier sans appui sur ses propres soins.* ib.
LXXVIII. *Souhaits accomplis.* 98
LXXIX. *Dieu seul est tout en l'ame anéantie.* ib.
LXXX. *Aimer Dieu par l'amour de Dieu.* 99
LXXXI. *Eau de Source.* ib.
LXXXII. *Souffrances d'une ame Apostolique pour le prochain.* 100
LXXXIII. *Priere pour les freres errans.* ib.
LXXXIV. *Vœux pour l'extension du régne de Dieu.* 101

TROISIEME SECTION.

Le Cantique des Cantiques de Salomon. Pag. 102

QUATRIEME SECTION.

Poëmes Héroïques, avec quelques autres en vers libres, ſur diverſes matieres Chrétiennes & Intérieures.

POEMES HÉROIQUES.

CANT. I. *QUE les grandeurs & les beautés de la terre ne peuvent plus toucher un cœur charmé de ſon Dieu, né dans la petiteſſe & la pauvreté. Comment lui rendre nos hommages.* Pag. 128

II. Sur la purification de la Ste. Vierge. *Révélation de Jéſus-Chriſt dans l'ame.* 134

III. Sur le Vendredi Saint. *L'amour compatiſſant aux ſouffrances & la mort de Jéſus-Chriſt.* 135

IV. Pour le jour de la Tous-Saints. *S'unir aux Bienheureux & aux Anges pour bénir & aimer Dieu.* 138

V. *Sentiment d'une ame pénitente, & revêtue de Jéſus-Chriſt.* 139

VI. *Sur la perte de la paix intérieure.* 140

VII. *Retour de la paix intérieure.* 141

VIII. *Dieu aime à épurer & à s'unir par la croix les ames de choix. Abandon invariable de ces ames.* 142

IX. *Sûreté de la voie de l'amour & de la foi.* 144

X. *Dieu ſeul déſirable & aimable. L'adorer en eſprit & en vérité.* 146

XI. *Cantique d'amour & de louange d'une ame arrivée à la nouvelle vie en Dieu par les voies ſûres des croix intérieures & extérieures.* 148

XII. *Voies adorables de l'Amour divin pour reduire l'ame dans le néant & la perdre en Dieu.* 154

XIII. *Jéſus-Chriſt reſſuſcité après avoir ſouffert pour nous. Pauvreté abondante d'une ame reſſuſcitée avec lui.* 157

XIV. *Vie heureuſe, d'une ame abandonnée & perdue en Dieu.* 160

XV. *Vie nouvelle & divine d'une ame anéantie & transformée en Dieu.* 164

XVI. *Sur le même ſujet.* 167

XVII. *Tranſport d'amour d'une ame anéantie devant Dieu. Folie des Athées.* 170

XVIII. *Extenſion du régne de Jéſus-Chriſt. Voie abrégée pour aller à Dieu par le renoncement.* 173

XIX. *Routes du divin amour pour conduire l'ame à l'union divine. Déſirs pour l'extenſion du régne de l'amour.* 176

XX. *Combien le chemin qui mene à la vie eſt étroit. Prieres ardentes pour le ſalut du prochain.* 181

XXI. *Ne pas quitter le moyen dont Dieu veut ſe*

ſervir pour nous avancer vers lui. 184
XXII. *Diſcernement des eſprits.* 185
XXIII. *Pour bien aimer Dieu il faut s'oublier ſoi-même.* 187
XXIV. *Souffrances & gémiſſemens d'une ame Apoſtolique pour le peu de correſpondance de ces enfans ſpirituels.* 189
XXV. *Sur le même ſujet.* 193
XXVI. *Sur le même ſujet.* 196
XXVII. *Sur le même ſujet.* 198
XXVIII. *Priere pour l'avancement du règne de Jéſus-Chriſt.* 200
XXIX. *L'amour pur déplorant la diviſion de l'Eſprit de Jéſus-Chriſt.* 201
XXX. *Egarement & malheur de ceux qui veulent juger de la Divinité par leur foible raiſon.* 202

POEMES EN VERS LIBRES.

XXXI. *Conſacrer ſes vers & ſon amour à Dieu ſeul.* 205
XXXII. *Sur le même ſujet.* 206
XXXIII. *Sur la Purification de la Ste. Vierge.* 208
XXXIV. *Fait le Vendredi Saint qui étoit auſſi le 25 de Mars, jour de l'Incarnation du Verbe.* 209
XXXV. JÉSUS *reſſuſcitant avec ſes cinq plaies* 210
XXXVI. *Le Fils de Dieu s'anéantiſſant dans l'étable & dans le S. Sacrement.* 211
XXXVII. *Sentimens d'une ame pénitente ſur la juſtice & ſur l'amour de Dieu.* 212
XXXVIII. *Contre les faux raiſonnemens de ceux qui oſent nier la liberté de l'homme.* 216
XXXIX. *L'amour pur croît par les oppoſitions.* 219

XL. *Secret de l'amour.* 222
XLI. *L'amour ſans choix ni diſtinction.* 223
XLII. *Dieu cache ſes Amans en les couvrant de miſeres.* 224
XLIII. *Soin maternel & prieres ardentes pour les ames qui s'égarent.* 225
XLIV. *Ne vouloir que Dieu ſeul.* (Vers en ſtile Marotique.) 228
XLV. *Malheur du tems où l'amour pur eſt condamné.* 229



CINQUIEME SECTION.

Penſées Chrétiennes ſur la Vie de la Sainte Vierge, & ſur l'Enfance de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

PROLOGUE. Pag. 232

I. *La naiſſance de la Ste. Vierge.* 233
II. *La préſentation de la* Ste. VIERGE *au temple.* 234
III. *La* Ste. VIERGE *travaille dans le temple avec d'autres Vierges.* 235
IV. *L'Annonciation de la* Ste. VIERGE. 236
V. *La Viſitation de la* Ste. VIERGE. 237
VI. *Arrivée de la* Ste. VIERGE *à Bethléem.* 238
VII. *Nativité de Notre Seigneur* J. C. 239
VIII. *Les Anges annoncent la Nativité de notre* SEIGNEUR *aux Paſteurs.* 240
IX. *Circonciſion du* SAINT ENFANT. ibid.
X. *Préſentation du* SAINT ENFANT *au temple.* 241
XI. *Le* SAINT ENFANT *dormant dans le berceau.* 243
XII. *Le* SAINT ENFANT *dans ſa baſſeſſe, & la Croix près de lui.* ibid.
XIII. *L'adoration des Mages.* 244
XIV. *Fuite de la* Ste. VIERGE *avec ſon* ENFANT *en Egypte.* 245
XV. *Demeure de* NOTRE SEIGNEUR *en Egypte.* 246
XVI. *La Sainte Famille.* 247

XVII. *Le* SAINT ENFANT *en jouant ſouffle des boules de ſavon.* ibid.
XVIII. *Le* SAINT ENFANT *balaye la maiſon.* 248
XIX. *Le* SAINT ENFANT *amaſſe les coupeaux de bois.* 249
XX. *Le* SAINT ENFANT *aide à S. Joſeph à ſcier du bois.* 250
XXI. *Le* SAINT ENFANT *aide à S. Joſeph à ſcier des ſolives.* ibid.
XXII. *Le* SAINT ENFANT *aide à S. Joſeph à faire une nacelle.* 251

CONCLUSION. 252

VOL. III. *Cant.* 172.

Je chanterois d'AMOUR toute ma vie,
Que je croirois toujours n'avoir rien dit;
La vertu d'AMOUR étant infinie
Surpaſſe tout diſcours & m'interdit.

POESIES ET CANTIQUES SPIRITUELS

Sur divers ſujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE SECTION.

Sentimens d'une Ame Intérieure à l'occaſion des principales Fêtes de l'année.

CANTIQUE PREMIER.

Pour le jour de Noël.

Adorer Dieu né enfant.

AIR : *Mon cher troupeau, cherchons la plaine.*

O vous, Principe ſans principe,
Et qui renfermez tout en vous,
De qui tout être participe;
Vous venez habiter en nous.

Dieu de Dieu, brillante lumiere,
Hors vous tout n'eſt qu'obſcurité:
Vous êtes la Cauſe premiere,
Et la ſource de vérité.

Etre indépendant, Etre immenſe,
Agiſſant ſans ſortir de ſoi,
Simple en ſon immortelle eſſence ;
Soumettez-nous tous à la foi.

Votre activité ſans ſeconde
Ne quitte jamais ſon repos :
O vous qui formâtes le monde
Et le tirâtes du cahos.

Qui le réglez avec Sageſſe
Dans une ſimple égalité ;
Vous choiſiſſez la petiteſſe
Ravalant votre Majeſté.

Ce grand TOUT aujourd'hui s'enferme
Dans le corps d'un petit Enfant :
Ce Dieu ſans principe & ſans terme,
Eſt lié très-étroitement.

Ses mains qui lancent le tonnerre,
Sont ſans force dans des drapeaux :
Celui qui l'Univers enſerre,
Repoſe entre deux animaux.

Ce Dieu l'image de ſon Pere,
Ne nous montre qu'un foible Enfant :
O foi pénétre ce myſtere,
Qui me remplit d'étonnement !

Qui peut penſer que cette étable
Puiſſe contenir ce grand Dieu ?
Je ne vois qu'un Enfant aimable
Couché dedans ce petit lieu.

Ma foi ſurpaſſe mes idées :
Ce que l'eſprit ne comprend point,
Amortit toutes mes penſées :
J'adore un Enfant ſur du foin.

Chef-d'œuvre de la main puiſſante
De ce Dieu immenſe, éternel,
Vous qui ſurpaſſez mon attente,
Rendez mon amour immortel.

II.

Pour le même jour de Noël.

Le Verbe-Dieu en s'anéantiſſant nous apprend à aimer la petiteſſe.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts* : ou, *Berger, prend ſoin de mon troupeau.*

SOURCE de ſageſſe & d'amour,
Verbe, image de votre Pere,
Que vous brillez en ce ſaint jour,
En offuſquant votre lumiere !
Ses rayons en ſont plus ardents,
Ils pénétrent plus vos amants.

Plus vous vous anéantiſſez,
Plus vous paroiſſez adorable ;
Mon cœur, quand vous vous rabaiſſez,
Vous trouve cent fois plus aimable :
Peut-on aimer l'élévement,
Et voir un Dieu petit enfant ?

Je ne ſaurois ſouffrir l'orgueil
De l'homme qui n'eſt que pouſſiere,
Quand je regarde d'un coup d'œil
Un Dieu vétu de ma miſere,
Qui s'incarne pour le pécheur,
Afin de le tirer d'erreur.

Il ſe croit beaucoup, n'étant rien ;
Et ce grand TOUT pour lui s'abaiſſe,
Montrant par là que le vrai bien
Conſiſte dans la petiteſſe :
Il ſe fait grand, mon Dieu petit :
Peut-il imiter Jéſus-Chriſt ?

Divin Maître de tous les cœurs,
Immenſe Dieu, pure Sageſſe,
Apprenez à vos ſerviteurs
A n'aimer que la petiteſſe:
Vous ne pouvez ſouffrir le grand,
Vous aimez l'homme en ſon néant.

III.

Pour le même jour de Noël.

Sur le même ſujet.

AIR: *Les folies d'Eſpagne*; ou, *Je vis en paix, mes peines ſont finies.*

LE Verbe-Dieu vient au ſein d'une Vierge,
Pour naître ici par un excès d'amour:
Une étable lui ſert comme d'auberge;
Les Anges cependant lui font la cour.

Dans ſa grandeur admirons ſa baſſeſſe!
Il eſt le fils unique du Très-haut,
Même grandeur, même force & ſageſſe;
Envelopé néanmoins de drapeaux!

Ce Dieu puiſſant, ſaint, éternel, immenſe,
Eſt renfermé dedans ce pauvre lieu!
Même grandeur, ſeule divine eſſence:
Un enfant foible; & pourtant un grand Dieu!

Lui qui donne à l'homme ce qu'il poſſéde,
Eſt dans la foibleſſe & la pauvreté!
Dieu tout-puiſſant, obéiſſant il céde
A l'homme foible & plein de vanité.

O grandeur, ô Bonté toute-puiſſante
Mais foible, petit, pauvre & languiſſant,
Ah! quand je vois ton enfance ſouffrante,
Je l'adore & m'abîme en mon néant!

Divin Enfant je t'aime & te révére:
Que cette Enfance eſt pleine de douceur!
J'y déméle la juſtice ſévére,
Ce qui rend la peine douce à mon cœur.

On aime, on admire ta ſainte Enfance;
Pour la petiteſſe on n'a que mépris:
On ne veut point te ſuivre en ta ſouffrance:
La baſſeſſe ne paroît d'aucun prix.

Divin Enfant que j'aime ma baſſeſſe,
Et qu'elle réhauſſe bien ta grandeur!
Que je me plais de ſentir ma foibleſſe!
La force & la puiſſance eſt au Seigneur.

Mais ce Seigneur, ſi grand, ſi redoutable,
Eſt ſi petit qu'on ne reconnoit plus
Aucun veſtige du Verbe adorable:
L'amour de la grandeur eſt un abus.

Soyez petits, chers enfans que je porte
Dedans mon ſein avec peine & douleur:
J'ai pour vous la tendreſſe la plus forte;
Soyez petits, pour ſoulager mon cœur.

Si vous aimez Dieu, aimez la baſſeſſe;
Donnez le coup de mort à votre orgueil:
Soyez contens d'éprouver la foibleſſe,
Si Dieu le veut, juſqu'à votre cercueil.

IV.

Pour le même jour de Noël.

Jéſus né dans la nuit : Nuit de la foi.

AIR : *L'éclat de vos Vertus, & celui de vos graces* ; ou, *Le vin a tant d'appas qu'il chaſſe l'humeur noire.*

O Toi charmante nuit, où le Maître du monde,
Pour ſauver les humains, vient naître en ce bas lieu !
Lui qui ſoutient la terre & l'onde,
A-t-il quelque marque d'un Dieu ?

O ſilence profond de toute la Nature !
En toi naît ce Seigneur ainſi qu'un foible enfant
Du ſein d'une Vierge très-pure :
C'eſt le Dieu fort, ſaint & puiſſant.

Tu couvris lors, ô nuit, ſous tes obſcures voiles
Ce myſtere profond de douleur & d'amour :
La ſombre clarté des étoiles
Montra ce Soleil en ſon jour.

O jour, jour, tu n'as plus rien à mes yeux d'aimable :
Ta clarté diſparoît auprès de cette nuit ;
Et je trouve dans une étable
Bien plus que le jour ne produit.

Quoi donc, ô mon Jéſus ! cherchez-vous les ténèbres !
Vous naiſſez dans la nuit, vous y reſſuſcitez :
Si vous rendez ces nuits célébres,
C'eſt pour nous montrer vos clartés.

Dans la nuit de la foi l'on perce des myſteres
Que toute la raiſon ne ſauroit découvrir :
Eteignons ſes fauſſes lumieres,
La foi nous en fera jouir.

Tout eſt grand, tout eſt ſaint dans cette nuit obſcure ;
On voit la vérité telle qu'elle eſt en ſoi :
Affranchi de toute impoſture,
On va ſûrement par la foi.

Mais l'homme veut toujours voir, ſentir & conoître ;
Mon Dieu veut l'aveugler pour le rendre ſoumis :
C'eſt ainſi que le divin Maître
Rend en lui nos cœurs affermis.

Notre eſprit ſans la foi inceſſamment chancelle,
Nos penſers vagabonds, nos vouloirs inconſtans :
Quand l'amour rend le cœur fidéle,
La foi paſſe les ſentimens.

V.

Pour le même jour de Noël.

Rendre hommage à l'Enfant-Dieu par le ſacrifice du moi.

AIR : *Ah ! ma voiſine es-tu fachée ?*

A cet Enfant qui vient de naître
Portons nos vœux ;
Allons bergers le reconnoître :
C'eſt dans ces lieux
Que ſa Mere Vierge féconde
A petit bruit
Enfanta le Sauveur du monde
Pendant la nuit.

Si nous lui voulons rendre hommage
Dans ce ſaint jour,
Portons lui des cœurs ſans partage
Et ſans retour :
Bien que l'offrande ſoit petite

Pour ſa grandeur,
Il regarde moins le mérite
Que notre cœur.
De ce cœur l'humble ſacrifice
Touche le ſien,
Et ſatisfaiſant ſa juſtice,
Cauſe tout bien:
Une volonté bien ſoumiſe
Pour tous préſens,
Sera d'une odeur plus exquiſe
Que notre encens.
Il eſt pauvre & dans la ſouffrance:
Soyons contents
De celle que ſa providence
Sur nous répand.
Il eſt petit, ſimple & ſincére:
Il nous apprend
Qu'il faut pour honorer ſon Pere
Se rendre enfant.
S'il quitte le ſein de ſon Pere
Pour notre amour,
Il demande pour tout ſalaire,
Et tout retour,
Que ſans fraude & ſans artifice
A ce grand Roi
Nous faſſions tous le ſacrifice
De notre MOI.
C'eſt ce MOI qui gâta l'ouvrage
Sorti de lui;
C'eſt ce MOI qui toujours l'outrage,
Et qu'aujourd'hui,
Par une bonté toute ſage,
Il vient chaſſer
De l'homme fait à ſon image
Pour s'y placer.
C'eſt dans le ſilence & la perte
De tout appui

Que cette Parole muette
Parle aujourd'hui:
Entrons dans un profond ſilence,
Semblable au ſien;
Il faut en ſa ſainte préſence
N'être plus rien.

VI.

Pour le même jour de Noël.

Se réjouir de la naiſſance du Sauveur, & s'abandonner à lui.

AIR: *Ma raiſon s'en va beau train.*

JÉSUS vient naître ici bas,
Ah qui ne l'aimeroit pas!
Il a tant d'appas,
Que juſqu'au trépas
Je veux lui rendre hommage:
Je voudrois bien en faire, hélas!
Mille fois davantage.
Je l'aperçois dans un coin
De l'étable, ſur du foin:
Dedans le beſoin
Marie en a ſoin:
Mais que peut elle faire?
Car elle ne ſouffre pas moins
En voyant ſa miſere.
Les Paſteurs veillant la nuit
Entendirent quelque bruit;
Et levant les yeux
Ils furent joieux
De voir une lumiere,

Et d'ouïr, Gloire ſoit aux Cieux
Et la paix ſur la terre.
D'un concert mélodieux
Tous les Eſprits bienheureux
Chantoient de l'Enfant,
Et d'un air touchant,
La gloire & les louanges.
Allez, Paſteurs, quittez le champ,
Cherchez le Dieu des Anges.
Vous trouverez le Sauveur
Pauvre & dedans la douleur;
Toute ſa grandeur
Et tout ſon bonheur
Pour vous il abandonne:
Afin de gagner votre cœur
Il a quitté ſon trône.
L'Enfant qui naît en ce jour
Doit combler nos cœurs d'amour;
Il eſt mon Sauveur;
Qu'il a de douceur!
A lui je m'abandonne.
Pourquoi n'ai-je à donner qu'un cœur?
Tel qu'il eſt je le donne.

VII.

Pour le même jour de Noël.

Se conſacre à l'Enfant-Dieu.

AIR: *Beauté Suprême, Vous qui ſavez charmer.*

MON Petit-Maître!
Vous venez en ce jour
Faire paroître
L'excès de votre amour;

Vous venez ſur la terre; abandonnant les Cieux!
O qui pourroit connoître
Un don ſi précieux
Du petit Maître?
Que mon cœur aime
Ce ſouverain Seigneur!
Le bien ſuprême
Eſt d'avoir ce Sauveur;
Il finit ma miſere, & je ne crains plus rien:
Mon bonheur eſt extréme,
En lui j'ai le ſeul bien
Que mon cœur aime.
Dans une étable
Ce divin Petit Roi
Eſt doux, affable;
Je lui donnai ma foi:
Dès ma plus tendre enfance il accepta mon cœur:
Je ne vois rien d'aimable
Que mon petit Sauveur
Dans une étable.
O que j'eſtime
Cet adorable Enfant!
Il eſt victime,
Quoique Dieu tout-puiſſant:
Pour retirer mon cœur de la captivité,
Il prend ſur lui mon crime!
Ah! quelle charité!
Que je l'eſtime!

VIII.

Pour le même jour de Noël.

Dieu s'incarnant pour ſauver l'homme.

AIR : *Aimable jeuneſſe ;* ou, *Songes agréables.*

JÉSUS vient de naître :
Il quitte les Cieux,
Afin de paroître
Préſent à nos yeux :
Ah ! cet Enfant
Eſt le Dieu tout-puiſſant !

Heureuſe nouvelle,
Qui charme le cœur !
L'Eſſence Eternelle
Devient mon Sauveur.
Ah ! cet Enfant
Eſt le Dieu tout-puiſſant !

Allons vers l'étable,
Afin de le voir :
Cet Enfant aimable
Cache ſon pouvoir :
Ah ! c'eſt l'amour
Qui brille en ce ſéjour !

Un profond ſilence
S'empare de moi ;
J'entends la ſcience
De ce petit Roi :
Ah ! c'eſt l'amour
Qui brille en ce ſéjour !

Toute ſa richeſſe
Eſt la pauvreté :

Sa haute ſageſſe
La ſimplicité !
Ah ! cet Enfant
Eſt le Dieu tout-puiſſant !

Que ſa petiteſſe
Réjouit mon cœur !
Et que ſa foibleſſe
Couvre de grandeur !
Ah ! cet Enfant
Eſt le Dieu tout-puiſſant !

Je ne puis rien dire,
Je ſuis interdit ;
Son amour m'attire,
Je n'ai plus d'eſprit :
Ah ! c'eſt l'Amour
Qui parle en ce ſéjour !

D'une voix muette
Que le cœur entend,
Il eſt l'interprète
D'un Dieu tout-puiſſant :
Ah ! c'eſt l'Amour
Qui parle en ce ſéjour !

IX.

Pour le même jour de Noël.

Adorer Jéſus-Chriſt naiſſant dans l'étable, annoncé aux Paſteurs.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

UN Enfant vient de naître,
Qu'il eſt rempli d'apas !
Je le vois, c'eſt mon petit-Maître,
Qui vient ſe montrer ici bas.

Il quitte de ſon Pere
Le ſein majeſtueux,
Pour naître d'une pauvre mere,
Et paroître pauvre à nos yeux.

De ſon tréſor immenſe
Il ne lui reſte rien:
Le foin, la paille, eſt l'abondance
De celui qui donne tout bien.

Son trône eſt une créche
Entre deux animaux;
Son lit un peu de paille ſéche,
Ses ornemens ſont des drapeaux.

Son palais une étable
Ouverte à tous les vents:
Le lait eſt ſon mets délectable,
La douleur ſes contentemens.

Je vois couler des larmes,
Qui marquent ſa douleur:
Ah! qu'elles relévent ſes charmes,
Qu'elles attendriſſent mon cœur!

Et cependant les Anges
L'annoncent aux Paſteurs:
Vous le trouverez dans des langes,
Devenez ſes adorateurs.

Quoique dans la miſere,
C'eſt un DIEU TOUT-PUISSANT:
N'oubliez pas ſon caractere,
Lorſque vous verrez cet Enfant.

Les Paſteurs vers l'étable
Courent avec tranſport,
Pour voir cet Enfant redoutable
Qui vient les tirer de la mort.

Malgré ſa petiteſſe,
Voyant ſa Majeſté,
Remplis d'une ſainte alégreſſe
Ils admirent tant de bonté.

Notre Dieu ſe faire homme
Pour ſauver les pécheurs!
Qu'eſt-il, & qu'eſt-ce que nous ſommes
Pour avilir tant de grandeurs!

Que de reconnoiſſance
Pour de ſi grands bienfaits,
Qui ſurpaſſent notre eſpérance,
J'oſe dire & tous nos ſouhaits!

Enfant que je révére,
Et qui fais mon plaiſir,
Ne ferois-tu pas trop ſévére
Si tu n'accordois mon déſir?

Il n'eſt que pour te plaire,
Faiſant ta volonté;
Le reſte n'eſt pas mon affaire,
Je l'abandonne à ta bonté.

X.

Pour le même jour de Noël.

Gloria in excelſis, *à la naiſſance du Sauveur.*

AIR: *Doux ſommeil endormez les amans miſérables.*

DOUCE paix, vous cauſez des plaiſirs inuables,
Malgré les plus vives douleurs!
Ah! verſez dans nos cœurs vos graces favorables,
Et donnez-nous, Seigneur, d'immortelles ardeurs;
Venez, ô Bonté ſans pareille,
Venez aſſurer notre ſort:
Lorſque votre amour nous endort,
Jamais le monde ne réveille.

O céleſtes concerts ! ô lumiere des Anges !
Ils deſcendent du haut des Cieux ;
Ah venez tous, Paſteurs, entendre les louanges
Qu'ils doñent à l'Enfant qui vient naître en ces lieux :
Ah ! courons, prêtons tous l'oreille ;
L'Enfant doit changer notre ſort,
Et nous affranchir de la mort ;
Jamais vit-on telle merveille ?

XI.

Pour le même jour de Noël

Adorer Jéſus, né foible enfant. Aimer l'anéantiſſement.

AIR : *Profitons des plaiſirs bergere.*

AH ! j'entends la troupe des Anges
Qui d'un air fort mélodieux
Entonnent les louanges
Du Monarque des Cieux :
Sortons tous de nos granges
Pour les écouter mieux.

Ils diſent que dans une étable
Un Enfant vient naître en ce jour,
Qu'il eſt tout adorable,
Digne de notre amour ;
Et qu'il eſt raiſonnable
De lui faire la cour.

Il vient, diſent-ils, en ce monde
Donner la paix, la vérité :
Le Ciel, la terre & l'onde
Sont faits par ſa bonté ;
Les biens dont tout abonde
Sont de ſa volonté.

Il vient pour tous tant que nous ſommes
Par un excès de charité
Donner la paix aux hommes
De bonne volonté,
Que l'amour les conſomme,
Dedans ſon unité.

C'eſt celui qu'attendoient nos peres,
Pour lequel ils ont ſoupiré :
Pour guérir nos miſeres
Il vient ce DÉSIRÉ,
Des nations entieres
Il doit être adoré.

Il nous montre par ſa foibleſſe
Qu'il vient pour être notre appui ;
Et par ſa petiteſſe
Nous apprendre aujourd'hui
Que toute la ſageſſe
Doit ſe trouver en lui.

Il eſt la Sageſſe éternelle,
Bien qu'il paroiſſe un foible enfant :
Sa gloire eſt bien plus belle
Dans cet abaiſſement ;
Et ſa vie immortelle,
Quoique pauvre & ſouffrant.

O toi qui n'aimes que la gloire,
Vois ſon anéantiſſement :
Ne perds point la mémoire
De ton Dieu fait Enfant ;
Donne-lui la victoire,
Par ton abaiſſement.

Chacun veut être eſtimé ſage,
Il s'eſt rendu foible pour nous :
Il eſt dans l'eſclavage
Pour nous affranchir tous :
Amour, quel avantage
D'être foible avec vous !

Regardez-le, Grands de la terre
Si cupides du faux honneur ;
S'il lance le tonnerre
Dans ſa juſte fureur :
Ce langé qui le ſerre
Vous montre ſa douceur.

Il eſt grand, tout-puiſſant, immenſe ;
Cependant il s'eſt fait enfant :
Il ſuſpend ſa puiſſance,
On n'y voit rien de grand,
Cachant ſous ſon enfance
Qu'il eſt Dieu triomphant.

Il a mépriſé la richeſſe
Pour nous retirer de l'erreur :
Il cache ſa ſageſſe
Avec tant de douceur,
Que j'ai la hardieſſe
De lui donner mon cœur.

S'il n'étoit qu'un Dieu redoutable,
Je puis le craindre ſans l'aimer ;
Sa juſtice implacable
Ne me ſauroit calmer :
Mais un Enfant aimable
Ne peut que me charmer.

XII.

Pour la fête de St. Jean l'Evangeliſte.

Feu de l'amour divin plus fort que le feu matériel.

AIR : *Les folies d'Eſpagne :* ou, *Je vis en paix, mes peines ſont finies.*

Vous ne pûtes dedans l'huile bouillante
Brûler, grand Saint ; parce que votre amour,
Par ſa douceur plus forte & plus ardente,
D'un autre feu fut arrêter le cours.

Vous fûtes conſumés ſur la poitrine
De mon Jéſus dans ce fameux Souper ;
Où pénétrant dans l'Eſſence Divine,
Un feu divin daigna vous transformer.

Comme un Phénix ſur le mont de Calvaire,
Mourant pour vous, vous naquites de lui ;
Il vous donna pour enfant à ſa Mere :
Pouviez-vous brûler encore aujourd'hui !

Un plus grand feu détruit un beaucoup moindre,
Ce feu divin éteint ceux des tyrans :
Pouvoit-il, mon Apôtre, vous atteindre,
Vos feux étant mille fois plus ardens !

Ce feu ſacré conſuma votre vie ;
Et vous rendit pour toujours immortel :
Que peut ſur nous faire la tyrannie,
Quand l'Amour immole ſur ſon autel ?

Divin Amour, brûle, détrui, conſomme ;
Daigne changer en toi-même nos cœurs,
Qu'il ne reſte rien en l'homme de l'homme,
Mais Jéſus ſeul & ſes chaſtes ardeurs.

XIII.

Pour le jour de la Circonciſion.

Jéſus paroiſſant pécheur pour ſauver le coupable.

AIR : *Le berger Tirſis eſt rêveur* : ou, *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

A PEINE Jéſus a huit jours,
Que pour gage de ſes amours
Il ſe livre lui-même :
Il gémit, il eſt ſans ſecours :
Ah ! quel amour extréme !

Qui le croiroit que le Sauveur,
Quoique innocent, paroît pécheur
Pour ſauver un coupable !
De l'offenſer encor, mon cœur,
Serois-tu bien capable ?

Je vois déjà couler ſon ſang :
Quoique foible & petit enfant,
Il ſouffre pour mon crime :
Peut-on croire qu'un Dieu ſi grand
Se ſoit rendu victime !

Le nom qu'il prend eſt plein d'appas ;
Mais il annonce ſon trépas,
Auſſi-bien que ſa gloire.
Si pour nous il ne ſouffroit pas,
Où ſeroit ſa victoire ?

A ce nom ſi ſaint & ſi doux
Tous doivent plier les genoux
Au Ciel & ſur la terre :
Il fléchit de Dieu le courroux :
Ah ! l'aimable myſtere !

XIV.

Pour le jour de l'Epiphanie ou des Rois.

Jéſus naiſſant, viſité des Rois-Mages.

AIR : *Un de nos bergers l'autre jour* : ou, *Ami, ne paſſons pas Creteil.*

UN Enfant me dit l'autre jour,
C'étoit le petit Dieu d'amour,
Viens me voir dans l'étable,
Où de grands Rois me font la cour,
Me trouvant adorable.

Ah ! je ſuis dans l'étonnement,
Lui dis-je, ô mon divin Enfant,
Des Rois vous rendre hommage !
Je n'apperçois qu'un payſan
Qui ſort de ſon village.

Il eſt bien vrai que des Paſteurs
Sont mes premiers adorateurs ;
Invités par les Anges,
Ils vinrent, en m'offrant leurs cœurs,
Me donner des louanges.

Mais ces Rois ſont venus de loin,
Pour m'adorer deſſus ce foin ;
Ce ſont même des Mages.
Viens, & tu ſeras le témoin
De leurs profonds hommages.

Leur ſilence eſt reſpectueux ;
Ils ſe proſternent à mes yeux :
Moi, qui lis dans leur ame,
Leur verſe un goût délicieux
De la plus pure flamme.

Chacun d'eux m'offre des préſens,
La myrrhe & l'or, même l'encens;
Je reçois leur offrande:
Et je leur donne au même inſtant
Bien plus que leur demande.

Hélas! que pouvez-vous donner?
Vous n'avez pas un ſeul denier!
Vous êtes ſur la paille,
Et n'avez pour tout oreiller
Qu'une vieille muraille!

Je renferme en moi des tréſors
Pour les ames & pour les corps,
De ſacrées délices,
Dont je fais de très-doux accords
Avecque les ſupplices.

Je leur donne l'eſprit de foi,
Un amour ſi tendre pour moi,
Que toutes leurs ſouffrances
Leur ſemblent de leur petit Roi
De douces récompenſes.

Leur cœur rempli de mon amour,
Les porte à déſirer le jour
Où mourant pour ma gloire,
Leur ſang répandu dans leur cour
Marquera ma victoire.

Je ſuis dans l'admiration,
Dans une ſainte émotion
De voir cette merveille:
Les grands dans la ſoumiſſion
Eſt choſe ſans pareille.

Donnez! ô mon petit Sauveur!
A tous l'humilité de cœur,
Le déſir de vous plaire;
Et que je ſois l'adorateur
De ce ſacré myſtere.

Je vois qu'il faut être petit,
Humble, ſimple & pauvre d'eſprit,
Vivre dans la ſouffrance,
Sans eſtime & ſans nul crédit,
Et dans la dépendance.

Mon petit Maitre a des appas
Que le monde ne connoît pas;
Il pénetre les ames:
Mais nul ne veut brûler, hélas!
De ſes aimables flammes!

XV.

Pour le même jour des Rois.

Grandeur de la foi des Rois-Mages viſitant Jéſus Enfant.

AIR: *Profitons des plaiſirs, bergere.*

QUE j'admire la foi des Mages,
La ſimplicité de leur cœur,
De faire un long voyage
Pour voir notre Sauveur;
Malgré ſon équipage
Conſerver leur ferveur!

Le croire Dieu dans la miſere,
Tout-puiſſant dans la pauvreté;
Pénétrer ce myſtere
Avec tant de clarté,
Qu'on voit dans leur lumiere
Briller la vérité!

Se rendre à l'aſpect d'une étoile,
Et juger, malgré leur raiſon,
Que Dieu couvre du voile

D'une pauvre maiſon,
Ainſi que d'une toile,
Le Seigneur de Sion !

Regardez leur profond ſilence,
Le reſpect, l'adoration :
Leur bonheur eſt immenſe,
Leur admiration ;
La divine préſence
Éteint l'expreſſion.

Ils comprennent que la parole
Ne peut exprimer leur ardeur :
Le diſcours eſt frivole
Lorſque l'on perd ſon cœur,
Et que l'ame s'envole
Au ſein de ſon Sauveur.

Ils ſentent une douce flamme
Qu'à peine ils peuvent concevoir,
Éprouvant que leur ame
N'eſt plus en leur pouvoir :
La douceur & le calme
Fait qu'ils n'ont rien à voir.

O Chrétien, ſi ce témoignage
N'amolit pas ta dureté ;
Si, pour paroître ſage,
Tu faiſois vanité
D'un faſtueux langage
Plein d'incrédulité :

Regarde ces Rois, ces vrais Sages,
Qui pour ſe ſoumettre à la foi,
En perdant leur langage
Quittent tout à leur Roi,
N'en faiſant plus d'uſage
Que pour prêcher ſa loi.

XVI.

Pour le même jour des Rois.

Sur l'adoration des Mages.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature.*

ENFANT qui confondez la ſageſſe des ſages,
Vous faiſant en naiſſant adorer par trois Mages ;
Vous les faites venir des pays d'Orient
Par un attrait ſecret auſſi doux que puiſſant.

Si vous fites briller à leurs yeux une étoile,
Vos myſteres ſacrés ſans nuage & ſans voile
Vous fites pénétrer à leur cœur plein d'amour,
Et briller au-dedans l'éclat d'un plus beau jour.

Ce ſilence éloquent qu'ils gardent dans l'étable,
Ces hommages profonds à l'Enfant adorable,
Quoiqu'il ne parût rien au-dehors à leurs yeux,
Prouvent que leur eſprit pénétroit juſqu'aux Cieux.

Des Gentils rachetés ils furent les prémices,
Qui vinrent au Sauveur offrir des ſacrifices ;
S'ils donnent de la myrrhe & de l'or en préſens,
Ils le confeſſent Dieu en offrant de l'encens.

O tréſor de leur foi, que tu fus admirable !
Tu pénétras alors qu'un Enfant mépriſable
Etoit le Dieu puiſſant qui ſauvoit l'Univers,
Et tu volas par eux en mille endroits divers.

Ah ! taiſez-vous, raiſon, lorſqu'il s'agit de croire,
Abaiſſez-vous, mon cœur, perdez-vous, ma mémoire :
Je ne veux conſerver déſormais en ce jour
Qu'un eſprit plein de foi, qu'un reſpect plein d'amour.

XVII.

Sur St. Raimond, dont la commémoration ſe fait le même jour des Rois.

Amour & ſouffrance.

AIR : *La ſaiſon des frimats a fait place aux beaux jours.*

MON Seigneur demandoit à S. Raimond un jour ;
Connois-tu de l'amour la beauté, l'excellence ;
Si je ne ſavois pas, dit-il, quel eſt l'amour,
Je ſaurois ce que c'eſt du moins que patience.

XVIII.

Pour la fête de St. Ignace Martyr.

Se laiſſer détruire pour faire régner Dieu en nous.

AIR : *L'éclat de vos vertus, & celui de vos graces :* ou, *Chantez, petits oiſeaux, dans ce charmant bocage.*

SAINT Ignace Martyr dont on fait la mémoire,
Dit qu'il portoit ſon Dieu dans le fond de ſon cœur ;
Et qu'il ne vouloit d'autre gloire
Que de mourir pour ſon Seigneur.
„ Je veux que le lion me broye & me déchire ;
„ Et qu'il ne reſte rien de mon corps ni de moi :
„ Un ſi délicieux Martyre
„ Me rendra digne de mon Roi ".

Moins nous avons de nous, plus Dieu regne en notte ame ;
Il faut donc ſe laiſſer détruire, anéantir :
Nous n'aurons point de pure flamme
Qu'autant que nous ſaurons mourir.
Vive Dieu ! vive Dieu ! que chez moi tous périſſe ;
Qu'on n'y découvre plus que mon unique Roi :
Que ſa grace m'anéantiſſe ;
Qu'il prenne la place du MOI.
Ah ! c'eſt ce que je veux, que tout mon cœur déſire ;
On ne me connoîtra que par ma pauvreté :
Dieu poſſédera ſon Empire ;
En lui ſera ma ſainteté.

XIX.

Pour la fête de l'Annonciation, jour de l'Incarnation du Verbe.

Incarnation du Verbe-Dieu, prodige d'amour.

Air nouveau.

ABIME de grandeur,
Abime de baſſeſſe,
O quelle profondeur
Dans l'état de foibleſſe !
Dieu quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.
Quel prodige à nos yeux,
Quelle chûte étonnante !
Un Dieu quittant les Cieux
S'incarne en ſa ſervante :
Il quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.

Non, il n'a point d'horreur
Du pur ſein d'une fille :
Pour ſauver le pécheur,
Et lui ſervir d'azile,
Il quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.

Eſt-il rien ſi petit
Comme ſa petiteſſe !
Un Dieu s'anéantit ;
Nous fuyons la baſſeſſe :
Dieu quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.

Un cachot ténébreux
Renferme la lumiere :
Il tient clos ſes beaux yeux ;
Sa force eſt priſonniere :
Dieu quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.

L'Immenſe eſt fait enfant,
La Parole eſt muette,
L'Infini dans le flanc
De celle qu'il a faite :
Dieu quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.

Le Verbe en ſe taiſant
Enſeigne tout le monde ;
Le Verbe en s'incarnant
Rend la Vierge féconde :
Dieu quitte du Ciel le ſéjour
Par un excès d'amour.

XX.

Pour le même jour de l'Annonciation, ou de l'Incarnation du Verbe.

Sur le même ſujet. Vœux pour l'extenſion du regne de Jéſus-Chriſt.

AIR : *La jeune Iris me fait porter ſes chaînes ;* ou, *Je vis en paix, mes peines ſont finies.*

DIEU Souverain, quel étrange prodige,
Voir ta grandeur dans cet abaiſſement !
Toi qui créas le monde & le diriges,
T'enfermer en Marie à cet inſtant.

Quittant le ſein immenſe de ton Pere,
Te loger dans ce ſein ſi ténébreux ;
Et choiſir une fille pour ta mere,
Pour racheter les hommes malheureux.

Pour un pécheur indigne de ta grace,
Pour un ingrat qui t'offenſe toujours,
Ah ! pour un criminel ſi plein d'audace,
Qui peut t'avoir inſpiré tant d'amour ?

C'eſt ta bonté, la gloire de ton Pere
Qui t'inſpira ce généreux deſſein :
Pour ſon honneur & pour notre miſere
Tu vas choiſir, Seigneur, ce chaſte ſein.

Après que l'Ange eut fait ſon ambaſſade
Pour réconcilier l'homme à ſon Dieu,
L'homme ſi criminel & ſi malade,
T'attiroit-il dans un ſi pauvre lieu ?

Faveur ſans borne, ô bonté ſans meſure,
Tu me devrois faire expirer d'amour !
Avoir tout fait pour l'humaine nature !
Te marque-t-on quelque juſte retour ?

Reçois, Seigneur, mes vœux & mon hommage ;
Comme un néant je me montre à tes yeux :
Pour un pécheur nourri dans l'eſclavage
Abandonnes-tu la gloire des Cieux ?

Ah ! tu te rends preſque un néant toi-même !
Je ne le puis ſupporter ſans douleur :
Cet abaiſſement du pouvoir ſuprême,
Cet aviliſſement bleſſe mon cœur.

Si je pouvois me cacher dans l'abime,
Ou m'abaiſſer au-deſſous du néant,
Si j'empéchois par mon enfer le crime,
Daigne m'y précipiter à l'inſtant.

Que pourrois-je donc faire pour ta gloire !
Puis-je par quelque dédommagement,
Par tout mon ſang te donner la victoire
Sur cet aveugle & cet ingrat néant !

Ah ! mon Seigneur, pardonne ma folie ;
Je ſais, je ſais trop que je ne ſuis rien :
C'eſt mon amour & non moi qui te prie ;
Car je ne ſuis capable d'aucun bien.

Quand je voudrois étendre ton empire,
Quand je voudrois te montrer glorieux,
Quand pour tes intérêts mon cœur ſoupire ;
C'eſt en enfant, non en audacieux.

Ma ſimplicité, Seigneur, t'eſt connue ;
Tu ſais que l'artifice eſt loin de moi :
Je ne veux que ta gloire toute nue :
Daigne exaucer mon amour & ma foi.

De l'homme vain fais un homme docile ;
Des cœurs doubles fais des cœurs innocens :
Fais-nous en ton ſein l'heureux domicile
Contre le mortel venin des ſerpens.

Augmente, augmente, ô Seigneur, ta famille :
Fais-toi bientôt un grand nombre d'enfans :
Renverſe plutôt les célebres villes,
Et les dépeuple de leurs habitans.

Mets en leur place un peuple ſi fidele,
Simple, petit, pauvre & ſans intérêts ;
Qui pour ta gloire ſoit rempli de zele,
Qui t'aime & reſpecte tes ſaints décrets.

Que l'amour-propre, & le déſir de plaire,
De dominer ne leur prenne jamais :
Prêts de tout ſacrifier pour leur frere,
Qu'ils veuillent en tout tems ce qui te plaît.

Or cher Amour, remporte la victoire !
Il s'éleve par-tout des ennemis,
Qui veulent attaquer ta pure gloire :
Détrui-les comme tu me l'as promis.

XXI.

Pour le même jour de l'Annonciation.

Cantique de la Ste. Vierge paraphraſé.

AIR : *La jeune Iris me fait porter ſes chaînes :* ou, *Un tendre amour toujours nous inquiéte.*

C'EST en mon Dieu que je me glorifie ;
C'eſt en lui que je mets tout mon bonheur :
Plus en lui mon ame ſe ſimplifie,
Plus je me réjouis en Dieu mon Sauveur.

Mon eſprit tranſporté hors de lui-même,
S'élance & paſſe en Dieu rapidement :
Je connois là ma baſſeſſe être extréme ;
Et Dieu s'abaiſſe juſqu'à mon néant.

C'eſt ce néant qui lui plaît & l'attire ;
Il attira le Verbe dans mon ſein :
Lui pour qui ce grand Univers ſoupire,
A daigné me choiſir pour ſon deſſein.

En regardant ma profonde baſſeſſe,
Il ma choiſi dans le vaſte néant :
Afin de faire éclater ſa Sageſſe,
Il préfere le petit au plus grand.

C'eſt pourquoi toute la race future
Me dira bienheureuſe en me louant,
Surpriſe que l'Auteur de la Nature
Daigne me choiſir pour ſon logement.

Ah ! qu'il a fait en moi de grandes choſes !
Que tous les tems vont devenir heureux !
Ce Dieu puiſſant qui dans mon ſein repoſe,
Eſt le Seigneur de la terre & des Cieux.

Son Nom eſt ſaint, ſans borne eſt ſa puiſſance ;
Il vient pour racheter les nations :
Qui le craindra, ſentira ſa clémence
Dans la ſuite des générations.

En diſſipant la ſuperbe arrogance,
Il fait ſentir le pouvoir de ſon bras :
En élevant l'humble par ſa clémence,
De puiſſant de ſon trône eſt mis à bas.

Lorſqu'il comble de bien l'ame affamée,
Il réduit le riche à chercher du pain :
Iſraël, ton ame ſera charmée
De voir en toi le Seigneur ſouverain.

Un fils t'eſt né d'une Vierge féconde ;
Cet Enfant promis enfin t'eſt donné :
Lui qui ſoutient le Ciel, la terre & l'onde,
(a) Bientôt, bientôt te rendra fortuné.

Enfant, l'amour du Ciel & de la terre,
Depuis longtems tu nous étois promis :
Tu viens nous affranchir de la miſere,
Et nous délivrer de nos ennemis.

C'eſt cet Enfant attendu par nos peres,
Que tous les Prophétes nous ont prédit :

(a) *Autrement ;* Porte les maux ou tu fus condamné.

Enfant

Enfant, en qui tous les peuples eſperent,
Tu viens conſoler le cœur & l'eſprit.

Gloire au Pere tout-puiſſant & tout ſage !
Révérons tous ſa haute Majeſté :
Gloire, gloire au Fils ſa vivante Image !
Gloire à l'Eſprit-Amour & Vérité !

XXII.

Pour le même jour de l'Annonciation.

Implorer le ſecours de la Ste. Vierge.

AIR : *Vous ſerez les témoins des larmes que je verſe :* ou, *Ah ! que de votre voix la douceur eſt extrême.*

SAINTE Mere de Dieu, qui fûtes mon aſile
Quand je ne vous connoiſſois pas,
M'abandonneriez-vous, hélas !
Vous êtes après Dieu mon ſecret domicile.

Refuge des humains, qui préſentez au Pere
Ce Fils que vous avez conçu,
Mon eſpoir ſeroit-il déçu,
Moi qui ſuis toute au Fils dont vous êtes la Mere.

Ne permettez jamais, ô Vierge que j'implore !
Que mes ennemis triomphans
Me rediſent inceſſamment,
Que c'eſt en vain pour moi que je l'aime & l'adore.

Qui pourra, diſent-ils, vous tirer des ſupplices
Qui vous ſont déjà préparés ?
La Vierge que vous implorez
Rejette vos ſoupirs, vos vœux, vos ſacrifices.

Vous ne rebutez pas mes ſoupirs & mes larmes ;
Vous en avez compaſſion :
Pour ſurmonter leur paſſion
Mes plaintes, mes ſoupirs ſont d'aſſez fortes armes.

XXIII.

Pour le Vendredi Saint.

Jéſus-Chriſt ſur la croix victime d'amour. Souffrir ſans réſiſtance, quoique foiblement.

AIR : *Quoi, vous m'abandonnez, Silvie !*

VOICI l'adorable victime
Qui s'immole aujourd'hui pour ſauver les pécheurs :
Falloit-il donc mourir pour effacer mon crime !
Un ſoupir ſuffiſoit, ou même quelques pleurs.

Mon péché te coûte la vie,
Et je puis ſans rougir ne perdre pas le jour !
Je comprens que c'eſt moins lui qui te l'a ravie,
Ou la néceſſité, que l'excès de l'amour.

L'amour a fait toutes tes peines ;
L'amour te fit naître, & l'amour te fit mourir ;
L'amour a ſu tirer tout le ſang de tes veines ;
Et l'amour ne ſauroit m'engager à ſouffrir !

Cœur ingrat, que tu m'ès à charge !
Bien loin de le payer par un foible retour,
Du moindre déplaiſir tu cherches la décharge,
Et ne veux rien ſouffrir pour marquer ton amour.

Pourquoi me fais-tu ce reproche ?
Me répond en ſecret mon cœur dans ſon chagrin.
Hélas ! je ſuis ſenſible, & ne ſuis point de roche :
Je pleure ma foibleſſe, & je la pleure en vain.

Je veux & j'aime la ſouffrance :
Sitôt qu'elle paroit, je me trouve abattu :
Je l'accepte pourtant ſans trop de violence ;
Mais je ne trouve en moi ni force ni vertu.

C'eſt à Dieu que je m'abandonne :
Je lui dis quelquefois : *Ou ſouffrir, ou mourir.*
Et dans ce doux tranſport que lui-même me donne,
Quelques momens après je me ſens affoiblir.

O Dieu qui connois ma miſere !
Tu peux, ſi tu le vœux, un jour me rendre fort ;
Si tu ne le veux pas, je conſens, divin Pere,
De ſouffrir foiblement même juſqu'à la mort.

Je te dois rendre cette gloire,
Que la ſoumiſſion ne me manque jamais,
Et que ma volonté, mon eſprit, ma mémoire,
Ne ſe ſoulevent point contre tes ſaints décrets.

Dans ma plus terrible ſouffrance,
Même malgré les cris que pouſſe ma douleur,
Je ne trouve en mon cœur aucune réſiſtance
Pour ſouffrir encor plus, ſi tu le veux, Seigneur.

XXIV.

Pour le même Vendredi Saint.

Partager la ſouffrance du Sauveur.

AIR : *La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.*

BOIS glorieux ! adorable Victime !
Ah ! que ne puis-je expirer avec vous !
Si vous mourez pour expier mon crime,
Faites que je partage au moins vos coups !

Vous voulez ſatisfaire à la Juſtice,
Porter de votre Pere le courroux !
Vous vous livrez vous-même à ce ſupplice !
L'amour vous tient à la croix, non les cloux !

Croix après Dieu notre unique eſpérance,
Vous avez bien changé de qualité :

A préſent ſi digne de révérence,
Que ne changiez-vous votre dureté !

O bois ſacré ! rendez-vous plus traitable,
Et ne conſervez pas votre rigueur :
Épargnez cette Victime adorable ;
Ou plantez-vous du moins dedans mon cœur.

Mon cœur & l'amour vous rendront flexible ;
Pliez vos bras pour recevoir mon Dieu :
O Croix, Croix, que vous fûtes inſenſible,
De ne le pas reconnoître en ce lieu !

Bourreaux, attachez-moi donc en ſa place ;
Frappez le pécheur ! laiſſez l'innocent :
Hélas ! épargnez l'Auteur de la grace :
Que faites-vous en le crucifiant !

Que je partage du moins ſa ſouffrance,
En m'attachant avec lui ſur ce bois :
Jéſus, qui fut mon unique eſpérance,
Ne doit point mourir ſans moi ſur la Croix.

Vous vous méprenez, divine Juſtice ;
Vous frappez l'innocent pour le pécheur :
Vous qui voulez un ſi grand ſacrifice,
Juſtice, n'épargnez jamais mon cœur.

Souffrir, mourir eſt ce que je déſire ;
C'eſt encor peu pour mon fidele amour :
Faites-moi ſouffrir, ou bien que j'expire
Avec Jéſus dans ce funeſte jour.

Jour douloureux ; mais jour rempli de gloire
Pour le Pere éternel, & pour ſon Fils !
Jour triomphant, après cette victoire
Nous n'aurons plus déſormais d'ennemis.

La Croix qui lui ſert aujourd'hui de trône,
Quoique ſa mort ſoit cruelle à nos yeux,
Quoique les épines ſoient ſa couronne,
Elle eſt pourtant un trône glorieux.

Jéſus eſt entre le Ciel & la terre
Suſpendu comme le Médiateur,

Réconciliant l'homme avec ſon Pere,
Et lui payant les dettes du pécheur.

Péché d'Adam, qui nous rendis coupable,
On pourroit t'appeller un crime heureux,
Nous procurant un Sauveur adorable :
Son nom le rend un homme douloureux.

L'amour lui ôte & lui donne la vie ;
Le fait ſortir glorieux du tombeau :
L'amour cauſe ſa mort ; & non l'envie,
Voulant rendre ſon triomphe plus beau.

Vivez, régnez, ô Sauveur de mon ame !
Le trône du Pere vous eſt acquis :
Vous nous rendez la douceur & le calme,
Vous aſſujettiſſant nos ennemis.

XXV.

Pour le même Vendredi Saint.

Jéſus-Chriſt mourant. Abandon entier de tout ſoi-même.

AIR : *Mon cher troupeau, cherchez la plaine.*

TU meurs, ô Sauveur adorable !
Tu meurs, hélas ! pour mon péché !
Dedans ce jour ſi mémorable,
Ah ! que mon cœur eſt peu touché !

Que je hais mon ingratitude !
J'en ſuis dans la confuſion ;
Je n'ai plus rien que l'habitude ;
T'aimé-je, ô Seigneur de Sion ?

Si quelquefois mon cœur ſoupire,
Je ne diſcerne pas pourquoi ;

Si j'endure un ſecret martyre,
Tout eſt abſorbé par la foi.

Car ſans diſtinguer ma ſouffrance,
Tout mon corps ſe trouve abattu :
Mais je n'ai pas la connoiſſance,
Si c'eſt foibleſſe ou bien vertu.

O toi, qui connois toute choſe,
Ordonne toujours de mon ſort !
Sur ton vouloir je me repoſe,
Soit pour la vie ou pour la mort.

Je ſens que la mort m'environne ;
Je ne la crains pas cependant :
A ton vouloir je m'abandonne ;
Je ne puis agir autrement.

Doux Maître de ma deſtinée,
Divin Arbitre de mon ſort,
Hélas ! ſi tu m'as condamnée,
Que deviendrai-je après la mort !

Je ne puis en avoir de peine !
J'adore & j'aime tes arrêts :
Ta Juſtice eſt ma Souveraine :
Je dois reſpecter ſes décrets.

Pourquoi, Sauveur tout adorable,
Es-tu cloué deſſus la croix ?
C'eſt pour ſauver l'homme coupable,
La croix eſt devenu ton choix,

Qui peut donc craindre pour ſoi-même,
Après un tel excès d'amour ?
Le cœur pur & qui vraiment t'aime,
Ne ſauroit faire ce retour.

Il s'abandonne ſans réſerve ;
Et bien loin de penſer à ſoi,
Il veut que tout ce qu'il eſt ſerve
Pour le ſeul honneur de ſon Roi.

En quelque lieu que tu le places,
Il s'y trouve bien de ta main :

Que ta gloire ſe ſatisfaſſe ;
Il ſe loue de ſon deſtin.

S'il craint, c'eſt de ne te pas plaire ;
Il n'appréhende rien pour ſoi :
Ton bonheur doit le ſatisfaire ;
Ce qui le rend digne de toi.

T'aimer ſans s'oublier ſoi-même,
C'eſt un amour vain & trompeur :
Fais que ta Juſtice ſuprême
Diſpoſe toujours de mon cœur.

Je veux pour moi ce qu'elle ordonne ;
Sa volonté fait mon plaiſir :
Qu'elle me condamne ou pardonne,
Je ne forme pas un ſoupir.

Un abandon de tout ſoi-même,
Eſt l'amour le plus épuré :
Si je me cherche, & ſi je m'aime,
Mon amour n'eſt point aſſuré.

Je remets en tes mains mon ame ;
C'eſt à toi ſeul d'en diſpoſer :
Ne crains point qu'un jour je te blâme,
Juſtice, tu peux tout oſer.

J'adore la miſéricorde,
Sans lui demander ſon ſecours :
Si toi-même ne me l'accordes,
Je n'y puis avoir de recours.

A toi je me livrai ſans feinte ;
Je n'ai point changé de deſſein :
C'eſt l'amour & non pas la crainte,
Qui mit mon ame dans ta main.

On doit à ta Grandeur ſuprême,
Mais encor plus à ta Beauté,
Cet abandon de tout ſoi-même,
Pour le tems & l'éternité.

XXVI.

Pour le même Vendredi Saint.

Sur la mort du Sauveur.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

VOUS mourez, Époux de mon ame ;
Et vous mourez afin de me ſauver :
Que mon cœur n'eſt-il tout de flamme
Pour mourir à force d'aimer !

XXVII.

Sur le même ſujet.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature.*

MON Jéſus eſt donc mort ; & moi je vis encore :
Comment puis-je endurer l'ennui qui me dévore ?
Quoi ! l'Auteur de la vie a ſouffert le trépas ;
Mon Sauveur ne vit plus, & moi je ne meurs pas !

XXVIII.

Pour le Samedi Saint.

Mourir avec Jéſus-Chriſt pour reſſuſciter avec lui.

AIR : *Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.*

LE corps de mon Jéſus couché dans le tombeau,
Nous eſt une vive lumiere,
Que pour être un homme nouveau,
Il faut rentrer dans la pouſſiere.

Le corps de Jéſus-Chriſt ne pouvoit pas pourrir ;
Et nos ames ſont immortelles :
On doit inceſſamment mourir,
Si nous voulons être fidéles.

Le néant eſt pour nous un glorieux tombeau,
Qui donne une nouvelle vie,
Changeant le ſépulcre en berceau,
D'où Jéſus-Chriſt nous vivifie.

Si nous ne mourons pas avec notre Sauveur,
Envain prétendons-nous renaître ;
Suivant une flatteuſe erreur,
Nous abandonnons notre Maître.

S'il eſt reſſuſcité glorieux du tombeau,
Il a ſubi la mort amere :
Nous voulons le doux & le beau ;
Et nous mépriſons le Calvaire.

Mourons donc avec lui, nous reſſuſciterons ;
Sans cette mort vaine eſt la vie.
Hélas ! que nous nous méprenons !
La mort eſt de bonheur ſuivie.

Quel eſt donc ce bonheur qu'on trouve dans la mort ?
Jéſus devient notre principe ;
Il régle en tout tems notre ſort ;
A ſa croix l'ame participe.

On ne vit plus en ſoi ; l'on vit tout en Jéſus ;
Ou plutôt c'eſt Jéſus lui-méme,
Qui vit, & nous ne vivons plus :
Ce bonheur n'eſt-il pas extréme ?

Délivre-moi, Seigneur, de ce corps de péché ;
Et qu'il rentre dans ſa pouſſiere :
Mon cœur eſt de tout détaché ;
J'attends la fin de ma carriere.

XXIX.

Pour le jour de Pâque.

JÉSUS *reſſuſcité, objet d'amour.*

AIR : *Les folies d'Eſpagne ;* ou, *Je vis en paix, mes peines ſont finies.*

QUE j'ai de joie, ô JÉSUS de ta gloire ;
Et que mon cœur a d'amoureux déſirs,
Quand pénétré de la funeſte hiſtoire
De tes douleurs, il voit tous tes plaiſirs !

Lorſque je vois, JÉSUS, que ta belle ame
Vient aujourd'hui ranimer ton ſaint corps,
Je ſens croître mon plaiſir & ma flamme,
Et je ne puis modérer mes tranſports.

Souvent je me dis au fond de moi-même :
Mon Jéſus eſt à préſent glorieux !
Il a ſouffert par un amour extrême ;
Rempli d'éclat il triomphe à mes yeux.

Que ne te puis-je offrir tous les hommages
Que tous les Saints te rendent dans les Cieux !

Mon cœur comme eux eſt un de tes ouvrages,
Fais-donc qu'il t'aime, Objet délicieux !

Mon cœur s'éléve à ce que tu poſſédes,
Veut t'en louer ; & demeure interdit :
A ſes déſirs l'impuiſſance ſuccéde,
Vaſte en ſouhaits, en effets trop petit.

Je te préſente, ô Jéſus, les louanges
Que tous tes Saints te donnent dans les Cieux ;
Et je m'unis à la troupe des Anges,
Aux Séraphins pour t'aimer avec eux.

Je ne ſuis point jaloux de votre gloire,
Divins Eſprits, mais bien de votre amour.
Il ne me faut ni raiſon, ni mémoire ;
Mais le beau feu de votre ſaint ſéjour.

C'eſt ce beau feu qui feroit mes délices,
C'eſt ce beau feu qui borne mes déſirs,
C'eſt ce beau feu qui fit tous mes ſupplices,
C'eſt ce beau feu qui fera mes plaiſirs.

XXX.

Pour le même jour de Pâque.

Amour pur d'une ame reſſuſcitée avec Jéſus-Chriſt.

AIR : *Mon cher troupeau, cherchez la plaine.*

JÉSUS, vous êtes notre Pâques,
L'agneau qui s'immole pour nous ;
Qui nous délivre des attaques
Du fier Démon, & de ſes coups.

Notre ame étoit aſſujettie
Par le péché ſous ſon orgueil :

Vous nous avez rendu la vie,
En ſortant vivant du cercueil.

Je me réjouis de votre gloire
Encor plus que de mon bonheur:
Remportez, Sauveur, la victoire
Sur notre ame & ſur notre cœur.

Vous ſortez en magnificence
De ce ſépulcre ténébreux,
Méritant par votre ſouffrance
De reſſuſciter glorieux.

Vous triomphez de la mort même,
Après l'avoir voulu ſouffrir:
Si quelque jour mon cœur vous aime,
A quoi ne doit-il point s'offrir!

Je ne veux aucune reſerve,
Jamais de borne à mon amour:
Faites, Seigneur, que je vous ſerve
Sans intérêt & ſans retour.

Quelques ames intéreſſées
Ne pourront ſouffrir ce diſcours:
Ils attaqueront mes penſées;
Mais ſans affoiblir mes amours.

Je les laiſſe vivre à leur guiſe,
Sans blâmer leur propre intérêt:
Comme jamais je ne déguiſe,
Je dis que l'amour pur me plaît.

En lui ſeul je trouve ma vie;
Il eſt ma force & mon bonheur:
Il ne me vient jamais d'envie
De retirer de lui mon cœur.

Comme je lui dois toute choſe,
Auſſi lui veux-je tout donner:
Entre ſes mains je me repoſe;
Je ne puis trop m'abandonner.

Si j'oſois craindre pour moi-même,
Ce que vous fîtes en ce jour

Mérite, ô Majeſté Suprême,
Que vous rebutiez mon amour.

Peut-on donner & ſe reprendre?
Ah! quelle inſigne lâcheté!
Ingrat qui t'oſes bien défendre
Vois de Jéſus la charité.

Amour je le répéte encore,
Je me conſacre tout à vous:
Propre intérêt que je t'abhorre!
Je me livre à mon cher Epoux.

Faites, mon adorable Maître,
Ce que vous avez reſolu;
Je vous abandonne mon être:
Votre pouvoir eſt abſolu.

Reduiſez-moi plutôt en cendre,
Que de ſouffrir encor ce MOI:
Qui pourroit ne pas condeſcendre
A ſuivre l'amoureuſe loi.

Cette loi veut que je m'oublie,
Que je n'aie plus d'intérêts;
Qu'en tout tems je me ſacrifie
A l'équité de vos décrets.

XXXI.

Pour le même jour de Pâque.

Triomphe & régne de Jéſus-Chriſt dans les cœurs.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces* ; ou, *Chantez petits oiſeaux dans ce charmant bocage.*

JÉSUS ſort du tombeau vivant & plein de gloire,
Triomphant de la mort, du monde & des enfers;
Et par cette illuſtre victoire
Il a briſé nos premiers fers.

Il nous l'avoit promis qu'on verroit ſa puiſſance
Après avoir ſouffert une cruelle mort:
Il ſouffrit par obéiſſance
De l'enfert le dernier effort.

Le tombeau par ſa mort devint ſource de vie;
Il veut qu'en l'imitant nous ayons même ſort:
Si la mort rend l'ame aſſervie,
Nous reſſuſcitons par la mort.

Mais ſi l'on ne meurt pas tous les jours à ſoi-même,
Nous ne pouvons trouver notre vie en Jéſus:
Sans la mort lui dire qu'on l'aime,
C'eſt ſe tromper, c'eſt un abus.

Triomphez & régnez, ô Seigneur de mon ame,
Paroiſſez glorieux après tant de mépris
Soufferts par un ſupplice infâme:
Dominez ſur vos ennemis.

Depuis longtems, Seigneur, nous ſommes dans l'attente
De ce jour fortuné, plein de gloire & d'honneur,
Où la fidélité conſtante
Vous fera régner dans le cœur.

Vous avez bien voulu nous ſervir de victime;
Vous êtes à préſent vivant & glorieux:
Je ſens un beau feu qui m'anime,
Pour vous voir régner en tous lieux.

Triomphez & régnez ſur votre créature;
Que le monde & l'enfer ſoient ſoumis à vos loix:
Ce changement de la Nature
Nous fut promis plus de cent fois.

Envoyez votre Eſprit, Seigneur, deſſus la terre;
C'eſt lui qui doit cauſer bientôt ce changement:
Les hommes ceſſeront leur guerre,
Et s'uniront parfaitement.

Vous régnerez alors avec magnificence;
Vous aſſujettirez tout le monde à la foi:
Vous fûtes dans la dépendance;
Vous étiez né pour être Roi.

Il eſt tems de régner aux yeux de tout le monde:
Vous ſerez triomphant de tous vos ennemis
Au Ciel, ſur la terre & ſur l'onde;
Tous à vos loix ſeront ſoumis.

Il faudra dans ce tems que le pur amour régne:
Heureux, cent fois heureux ceux qui l'auront ſuivi!
Mais malheureux qui le dédaigne,
Ou qui le combat aujourd'hui!

On verra des méchans une entiere défaite,
Et les bons réunis auprès de Jéſus-Chriſt;
Lors leur amour ſera parfaite,
N'étant mûs que du Saint Eſprit.

XXXII.

Pour le même jour de Pâque.

Donner ſon cœur à Jéſus reſſuſcité & mort pour nous.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

MON Sauveur eſt rempli de gloire ;
Il ſort triomphant du ſein de la mort :
Sur le Diable il a la victoire,
Et rend vain ſon funeſte effort.
Il eſt l'adorable victime
Qui s'immola pour ſauver le pécheur ;
De ſon ſang il lave ſon crime :
Donne-lui par retour ton cœur.
C'eſt là le bien qu'il te demande,
S'étant livré par un excès d'amour :
Hélas ! qu'eſt-ce que cette offrande,
Pour donner un juſte retour !

XXXIII.

Pour le jour de la Sainte Croix.

Jéſus entré dans ſa gloire par la Croix.

AIR : *Vous ſerez les témoins des larmes que je verſe* : ou, *Ah ! que de votre voix la douceur eſt extrême.*

TOI qui portas mon Dieu mourant ſur le Calvaire,
Reçois-moi de ces mêmes bras
Qui le reçurent au trépas.
Et me porte avec lui dans le ſein de ſon Pere.
Tout le monde te fuit, Croix qui fis ſes délices ;
On ne veut point te recevoir,
Quoique chacun voulut avoir
Le prix qu'il mérita par tant d'affreux ſupplices.
Ce fardeau tout divin que les Anges révérent
Te rend un arbre glorieux ;
Chargé de ce fruit précieux,
Tu portes le ſalut que les hommes eſpérent.
Cet admirable fruit nourrit & déſaltere,
Il eſt le pain des affamés,
La fontaine des altérés,
Et pour guérir nos maux remede ſalutaire.
Eve mangea du fruit pour ſe rendre immortelle,
Et par lui nous cauſa la mort :
Mais toi par un plus heureux ſort
Donnes le fruit promis de la gloire éternelle.
Arbre qui par ſa mort fus un arbre de vie,
Tu redonnes la vie aux morts,
Quand ſoutenant ce ſacré corps,
Tu fais rendre à la mort la proie qu'elle a ravie.
Dans ce fameux combat de la mort & la vie
La vie a ſurmonté la mort ;
Jéſus vainquant eſt le plus fort,
Puiſqu'il rend par ſa mort la mort même aſſervie.
Se livrant au trépas il en fait ſa pâture,
Mourant il lui donne la mort,
Et par un généreux effort
Renaiſſant du cercueil, le change de nature.
Jéſus ſort de ſon ſein vivant & plein de gloire,
Vêtu de l'immortalité,
Met la mort en captivité,
Et gagne ſur l'enfer une entiere victoire.
Ce Phénix ſans pareil renaiſſant de ſa cendre
Enchaîne la captivité ;

Pour montrer ſon autorité,
Et vider les enfers, il y voulut deſcendre.

Peres qui ſoupirans dans ces lieux de ténebres,
Attendiez ce puiſſant Sauveur,
Voyant votre Libérateur,
Fut-il jamais pour vous de fêtes ſi célebres ?

Il vous traîne après ſoi tout fier de ſa victoire
Comme un conquérant glorieux,
Vous ouvrant la porte des Cieux,
Il partage avec vous ſon bonheur & ſa gloire.

XXXIV.

Sur l'Eclipſe du Soleil qui arriva le troiſieme Mai 1715, jour de la Ste. Croix.

L'amour & la Croix vont de compagnie.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

OSERAI-je, Seigneur, te demander ſans crainte,
Pourquoi permettois-tu ce prodige à nos yeux ?
Et quelle ſombre nuit offuſque tous les Cieux,
En célébrant le jour qu'on trouva ta Croix ſainte ?

Quoi ! ſes fiers ennemis marcheront-ils contre elle ?
Veux-tu voir le Croiſſant la ſurmonter un jour ?
Hélas ! tu me réponds, qu'on a perdu l'amour,
Et qu'on ne trouve plus chez nous de cœur fidele.

Afin de nous punir de notre fiere audace,
Tu laiſſes ton Lieu Saint aux mains des ennemis :
A tes divins vouloirs ſi nous étions ſoumis,
Sur nous, ſur ce Saint Lieu, tu répandrois ta grace.

Tu nous livres, Seigneur, maintenant à l'impie ;
L'hérétique & le Turc ſe joignent en ce jour :
Pourquoi condamnoit-on le plus parfait amour !
Cette erreur ne ſauroit aſſez être punie.

Grace, grace, Seigneur, pour ton peuple fidele !
Il t'aime, & ne fut point ennemi de ta Croix ;
Il fut réduit cent fois juſqu'aux derniers abois,
Afin de ſoutenir de l'amour la querelle.

L'amour avec la croix marche de compagnie ;
Qui n'eſt pas pour l'amour mépriſera ta croix :
Qui t'aime aſſez, Seigneur, pour en faire le choix,
Trouve en elle au-dedans une ſource de vie.

L'amour pur & parfait n'eſt point ſans la ſouffrance :
Qui ſe dit aimer Dieu ne voulant rien ſouffrir,
Se trompe lourdement s'il ne croit point mentir ;
Il doit ſe détromper voyant ſon inconſtance.

Qui veut perſévérer dans un amour fidele,
Doit préférer la croix à toutes les douceurs :
Nous n'avons jamais vu de vrais adorateurs,
Qui n'ayent tous choiſi la peine plus cruelle.

Mon Jéſus préféroit en venant dans ce monde
La croix à ſon bonheur, la douleur au plaiſir :
O ! ſi nous n'avons pas pour elle ce déſir,
Nous n'obtiendrons jamais l'humilité profonde !

Nous ſommes délicats ; lui couronné d'épines :
Eſt-ce ſuivre Jéſus ? c'eſt bien le mépriſer.
Avec ces ſentimens oſe-t-on déſirer
Ses plus douces faveurs, & ſes graces divines.

Je veux avec Jéſus mourir ſur le Calvaire ;
Je lui demande auſſi l'humilité de cœur,
Qu'il ſoit pour ſon prochain tout rempli de douceur,
Qu'il conſerve pour ſoi la loi la plus ſévere.

Ah ! ne nous trompons point, & marchons ſur les traces
De ce divin Sauveur, qui nous enſeigne à tous
Que ſi l'on eſt à lui l'on doit aimer ſes coups ;
Car c'eſt la croix qui rend nos amours efficaces.

XXXV.

Pour le jour de l'Aſcenſion.

Dieu ſeul digne de gloire.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours !*

SEIGNEUR, vous montez dans les Cieux,
Et je reſte ſur terre ;
Vous êtes ſaint & glorieux,
Et moi dans la miſere :
Mon divin Maitre, mes amours,
Ah ! faites de même toujours.

Si je pouvois m'anéantir,
Vous rendant mon hommage ;
Si je pouvois toujours pâtir,
Etre dans l'eſclavage,
Mon divin Maître, mes amours,
Je vous en bénirois toujours.

L'homme n'eſt rien en vérité
Qu'un ſimple amas de boue :
Dis-moi, d'où vient ta vanité,
Toi, qui veux qu'on te loue ?
Mon divin Maitre, mes amours,
Daignez l'écraſer tous les jours.

Cependant il peut adorer
Son Dieu, lui rendre hommage :
C'eſt ce qui peut ſeul l'honorer,
Et c'eſt ſon avantage :
Le reſte n'eſt que vanité,
Et contraire à la vérité.

XXXVI.

Pour le jour de la Pentecôte.

Aimables opérations du St. Eſprit dans les ames.

AIR : *Allez, berger, retirez-vous.*

ESPRIT Saint, éternel Amour,
Nœud ſacré du Fils & du Pere,
Répand ta divine lumiere
Dedans ce ténébreux ſéjour.

Eſprit amour de tous les deux,
Émané de l'un & de l'autre,
Qui deſcendis ſur les Apôtres
Pour les conſumer de tes feux.

Source de feu, pure onction,
Qui te répands dedans les ames,
Envoye en nous tes douces flammes,
Donne-nous l'eſprit d'oraiſon.

Tu parles en ſecret au cœur,
Et tu le réduis au ſilence ;
Par ton admirable préſence,
Le rempliſſant de ton ardeur.

Souverain Donneur de tout bien,
Qui nous conduis, qui nous enſeignes ;
Qui conſoles ceux qui ſe plaignent,
Et remplis celui qui n'a rien.

Eſprit de notre propre eſprit,
Amour tout-puiſſant & tout ſage,
Qui dedans ce pélérinage
En nous inſpirant nous conduis.

Tu remplis doucement le cœur,
Etre ſaint & communicable ;
Et par un ſouffle délectable
Tu le défends de toute erreur.

Tu guides l'homme en ſon chemin,
Tu lui communiques tes charmes ;
Tous ſes ennemis tu déſarmes ;
Le changeant en homme divin.

C'eſt toi ſeul, Eſprit Souverain,
Qui rends heureux en cette vie :
Tu tiens en toi l'ame ravie,
En la ſoutenant de ta main.

Tu détruis en nous le péché,
Tu fais mourir l'homme à lui-même ;
Et par une force ſuprême
De tout on ſe ſent détaché.

Tu parles au cœur en ſecret :
Que ce que tu fais eſt intime ;
Et que le beau feu qui l'anime,
Eſt ſage, ſavant & diſcret.

XXXVII.

Pour le même jour de la Pentecôte.

Paraphraſe du Cantique : Veni Sancte Spiritus.

AIR : *Je meurs d'amour pour vous* : ou, *J'avois toujours bravé l'amour & ſa puiſſance.*

FAITES luire en nos cœurs votre pure lumiere,
Et deſcendez du Ciel, Eſprit Saint tout amour :
Qu'on ne voye jamais la fin de ta carriere,
Soleil doux & brillant, n'éclipſe point ton jour.

Vous avez bien voulu du pauvre être le Pere ;
Dedans ſa pauvreté vous le comblez de biens :
Vous avez éclairé ſon ame priſonniere ;
Votre aimable clarté vient briſer ſes liens.

Vous êtes le ſoutien de notre ame affligée ;
Vous êtes ſa maiſon, ſon refuge conſtant :
Dans ſes ennuis cuiſans vous l'avez conſolée ;
Vous la raffraîchiſſez dans ſon été brûlant.

Vous venez tempérer l'ardeur intolérable,
Qui dans ſes déplaiſirs faiſoit couler ſes pleurs :
Dans ſon rude travail un repos délectable
Vient modérer encor ſes trop vives ardeurs.

Venez remplir le cœur, bienheureuſe lumiere,
De votre plus fidele & plus ſincere amant :
Faites qu'il paſſe en vous, fin & cauſe premiere ;
Par là vous le rendrez & parfait & conſtant.

Sans vous, grand Dieu, ſans vous, tout nous
ſeroit nuiſible ;
L'homme ne ſeroit rien que pure vanité,
Qu'un amas de péché, qu'un néant corruptible :
Vous changez bien ſon ſort par la Divinité.

Source de claires eaux, vous lavez ſon ordure,
Et contre les ennuis de ſon aridité,
En le déſaltérant êtes ſa nourriture ;
Et vous le guériſſez de ſon infirmité.

Quand ſes pleurs vous font voir l'excès de ſa miſere,
Vous venez les tarir par votre ſacré feu :
Chaſſant ſon froid mortel, votre douce lumiere
Daigne le gouverner & conduire en tout lieu.

Vous donnez à l'amant ſitôt qu'il eſt fidele,
Et qu'il veut tout de bon ſe laiſſer à vos ſoins,
Les ſept dons plus ſacrés d'une amour éternelle ;
Et cette amour pourvoit ſans ceſſe à ſes beſoins.

Vous donnez la vertu, vous donnez le mérite ;
C'eſt vous qui conduiſez au chemin du ſalut :

(a) Vous nous faites marcher, Amour, à votre ſuite;
Vous combiez de bonheur, & conduiſez au but.
C'eſt donc l'Eſprit Divin qui fait ces grands miracles;
C'eſt à ſon pur amour qu'on doit s'abandonner;
C'eſt lui qui dans le cœur prononce des oracles;
C'eſt ce Divin Eſprit qui doit nous gouverner.

XXXVIII.

Pour la Fête de la Sainte Trinité.

Adorer le myſtere incompréhenſible de la très-ſainte Trinité.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

INDIVISIBLE Trinité,
Dieu tout en toutes choſes,
Source d'immutabilité,
Etre, Cauſe des cauſes,
Je ſens le poids de ta grandeur
Dedans l'intime de mon cœur.

Tu remplis tout, & le comprends;
Nul ne te peut comprendre :
Mon eſprit, te voyant ſi grand,
Ne peut aſſez deſcendre.
Ce n'eſt que par l'humilité
Qu'on pénetre ta vérité.

Le Fils engendré chaque jour
Eſt du Pere l'image :
L'Eſprit du mutuel amour
Émane; & l'avantage

(a) *Autrement :*
Lorſque vous prévenez on marche à votre ſuite.

De l'adorable Trinité,
Eſt la parfaite égalité.

Le Pere eſt autant que le Fils,
Le Fils égal au Pere;
Sans pouvoir être déſunis :
Adorable Myſtere,
Puiſque la Perſonalité
Se retrouve dans l'Unité !

L'Eſprit égal à tous les deux,
Dans L'UN devient principe :
Toujours ſaint, toujours amoureux,
Des deux il participe;
Et terminant la Trinité,
Il ſe retrouve en l'Unité.

Ce ſont trois, & ce n'eſt qu'un Dieu :
Majeſté redoutable,
En vous il n'eſt point de milieu,
Tout eſt inexplicable.
Dieu Pere, Fils & Saint Eſprit,
Près de vous je ſuis interdit.

C'eſt une Univerſalité,
Qui n'a terme ni forme :
Il eſt juſte, ſaint, vérité,
Sage : ſi je le nomme,
Je vois qu'il n'eſt rien de cela;
Son être étant fort au-delà.

On lui donne des attributs,
Et l'on s'explique en homme;
Ce ſeroit un étrange abus,
De croire qu'on le nomme :
Ce qu'il peut être en vérité
Paſſe toute capacité.

Il eſt plus ſûr de l'honorer
Par un profond ſilence;
De l'adorer, de l'admirer,
Doit être ma ſcience :
Permettez d'y joindre l'amour :
Aimons, contemplons chaque jour.

(a) Vous nous faites marcher, Amour, à votre ſuite;
Vous comblez de bonheur, & conduiſez au but.
C'eſt donc l'Eſprit Divin qui fait ces grands miracles;
C'eſt à ſon pur amour qu'on doit s'abandonner;
C'eſt lui qui dans le cœur prononce des oracles;
C'eſt ce Divin Eſprit qui doit nous gouverner.

XXXVIII.

Pour la Fête de la Sainte Trinité.

Adorer le myſtere incompréhenſible de la très-ſainte Trinité.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

INDIVISIBLE Trinité,
Dieu tout en toutes choſes,
Source d'immutabilité,
Etre, Cauſe des cauſes,
Je ſens le poids de ta grandeur
Dedans l'intime de mon cœur.

Tu remplis tout, & le comprends;
Nul ne te peut comprendre :
Mon eſprit, te voyant ſi grand,
Ne peut aſſez deſcendre.
Ce n'eſt que par l'humilité
Qu'on pénetre ta vérité.

Le Fils engendré chaque jour
Eſt du Pere l'image :
L'Eſprit du mutuel amour
Émane; & l'avantage

(a) *Autrement :*
Lorſque vous prévenez on marche à votre ſuite.

De l'adorable Trinité,
Eſt la parfaite égalité.

Le Pere eſt autant que le Fils,
Le Fils égal au Pere;
Sans pouvoir être déſunis :
Adorable Myſtere,
Puiſque la Perſonalité
Se retrouve dans l'Unité !

L'Eſprit égal à tous les deux,
Dans L'UN devient principe :
Toujours ſaint, toujours amoureux,
Des deux il participe;
Et terminant la Trinité,
Il ſe retrouve en l'Unité.

Ce ſont trois, & ce n'eſt qu'un Dieu :
Majeſté redoutable,
En vous il n'eſt point de milieu,
Tout eſt inexplicable.
Dieu Pere, Fils & Saint Eſprit,
Près de vous je ſuis interdit.

C'eſt une Univerſalité,
Qui n'a terme ni forme :
Il eſt juſte, ſaint, vérité,
Sage : ſi je le nomme,
Je vois qu'il n'eſt rien de cela;
Son être étant fort au-delà.

On lui donne des attributs,
Et l'on s'explique en homme;
Ce ſeroit un étrange abus,
De croire qu'on le nomme :
Ce qu'il peut être en vérité
Paſſe toute capacité.

Il eſt plus ſûr de l'honorer
Par un profond ſilence;
De l'adorer, de l'admirer,
Doit être ma ſcience :
Permettez d'y joindre l'amour :
Aimons, contemplons chaque jour.

XXXIX.

Pour la même Fête de la Ste. Trinité.

Sur le même ſujet. Le cœur pur s'éléve en Dieu.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

IL eſt de toute éternité
Le Fils comme le Pere,
D'une parfaite égalité
D'être & de caractere,
Sans que le Pere un ſeul inſtant
Soit ni plus ancien ni plus grand.

L'Eſprit Saint égal à tous deux,
Eſt le lien adorable
D'un amour toujours vigoureux,
Toujours inaltérable.
Ces Perſonnes en vérité
Ne ſont qu'un Dieu dans l'Unité.

Une totale Immenſité,
Une ſimple Nature,
Sans qualité ſans quantité,
Une Eſſence ſi pure
Qu'elle n'eſt point ce qu'on peut voir :
Rien ne limite ſon pouvoir.

Le cœur pur s'éléve dans lui,
Ainſi que dans ſa ſphére ;
Sans ſoutien il trouve un appui
Hors de cet hémiſphére :
Rien ne peut arréter ſon cours,
Ni le torrent de ſes amours.

XL.

Pour la Fête du S. Sacrement.

JÉsus *dans l'Euchariſtie, goûté de peu.*

AIR : *Les Dieux comptent nos jours, nous devons les en croire.*

JÉsus au Sacrement eſt comme en ſacrifice ;
On n'y reconnoit plus de marques de grandeur :
Tout diſparoit ; la foi ſeule & le cœur,
Amour, t'y découvrent propice.

Tu t'y caches aux ſens, le cœur a l'avantage
De découvrir un Dieu dans ce ſaint Sacrement :
Couvert de ton anéantiſſement,
Amour, tu plais bien davantage.

Ton ſilence profond eſt un ſecret langage,
Qu'on goûte en ſe taiſant ; & qu'on ne comprend pas ;
Ce que l'on ſent eſt un céleſte appas :
Mon cœur, n'en dit pas davantage.

Et quand je le dirois, voudroit-on bien m'en croire ?
Chacun ſuit ſon penchant dans la dévotion :
Le cœur n'eſt pas où l'on voit l'action ;
Hélas ! tout git dans la mémoire !

Comprenne qui pourra ce que je n'oſe dire ;
Je me ſuis tû longtems, & me tairai toujours :
Pour qui, mon Dieu, garde-t-on ſes amours ?
O cœur dis pourquoi tu ſoupires.

XLI.

Pour la même Fête du S. Sacrement.

Sur le peu de fruit qu'on tire de l'Euchariſtie.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

BIEN des gens te vont voir dans tes Saints Tabernacles ;
Nul ne veut imiter l'anéantiſſement
Où tu reſtes dans ce Saint Sacrement :
Grand Dieu, fais pour nous ces miracles.

Plus tu t'abaiſſe, hélas ! plus on ſe glorifie :
On vient pour t'adorer ; mais qui veut t'imiter ?
Qui veut pour toi ſoi-même ſe quitter ?
Aucun, ſi tu n'y remédies.

Quand je vois aux autels ce peuple qui s'aſſemble,
Je te dis, cher Epoux, enléve quelques cœurs !
Dans ce nombre de tes adorateurs,
Amour, aucun ne te reſſemble.

XLII.

Pour la Fête de la Transfiguration.

Aimer la vie obſcure. Outrepaſſer les lumierēs & les ſentimens.

AIR : *Les prés, les bois, les ruiſſeaux, les fontaines :*

MON Jéſus aujourd'hui ſe transfigure,
Montrant la gloire qu'il cache au-dedans

En épouſant notre foible nature :
C'eſt ainſi qu'il ſe dérobe à nos ſens.

Il s'entretient même de ſes ſouffrances
Lorſqu'il ſe manifeſte en ce moment ;
Nous faiſant voir que l'humble patience
Lui plait mille fois plus que le brillant.

Il ſe cache ainſi dans le fond de l'ame,
Il ne laiſſe rien paroître au-dehors :
Plus il nous brûle en ſecret de ſa flamme,
Plus il en ſuprime certains tranſports.

Sur terre il fut caché ſous la foibleſſe ;
On ne vit en lui que les accidens :
Couvert de la nature péchereſſe,
Nul n'aperçut ce qu'il avoit de grand.

Au Saint Sacrement de foibles eſpéces
Le dérobent tellement à nos yeux,
Quand notre foi ne devient pas maîtreſſe
Que tout paroit incertain & douteux.

Lorſqu'il poſſéde entierement une ame,
Il ne paroît dehors rien du-dedans :
Sa foibleſſe fait douter de ſa flamme ;
Car on veut juger de tout par les ſens.

Jéſus s'entretenoit de ſes ſouffrances ;
Pierre l'entend & choiſit le Tabor :
Faiſons, dit-il, ici trois réſidences,
Pour vous, pour Elie & Moiſe encor.

Il veut ſuivre Jéſus dans ſa lumiere ;
Lorſqu'il ſouffre, il le renonce à l'inſtant :
Qui de nous tous préfére le Calvaire
A la douce lumiere, à l'éclatant ?

Ceux que Jéſus comble de ſes careſſes,
Croient être déja dignes des Cieux ;
Ne ſentant pas que ce ſont leurs foibleſſes
Qui font qu'il ne leur eſt pas rigoureux.

Suivons Jéſus dans le fort de ſes peines ;
Laiſſons pour lui tous les contentemens :

Ils ont couté tout le ſang de ſes veines :
Sans ſouffrir peut-on être ſes amants ?

L'état lumineux n'eſt pas propre à l'homme ;
C'eſt un accident contraire à la foi :
Saint Pierre dit à tous tant que nous ſommes ;
Croyez plutôt les Prophêtes que moi.

Il avoit vu la gloire de ſon Maître ;
Et cependant il renvoie à la foi :
Toutes Lumieres doivent diſparoître ;
Il faut en tout ſuivre l'aveugle loi.

Ne jugeons jamais ſur les apparences,
Outrepaſſons lumiere & ſentiment ;
Et nous aurons la divine préſence
En vérité & ſans aucun brillant.

Jéſus apprend à tous la vie obſcure :
Tout ce qui paroît grand devant nos yeux,
Eſt bien ſouvent une belle impoſture :
Vivons de foi & nous ſerons heureux.

XLIII.

Pour la Fête de S. Michel Archange.

S'unir avec les SS. Anges pour aimer & bénir Dieu.

AIR : *Vous ſerez les témoins des larmes que je verſe.*

SAINT Michel, autrefois vous m'étiez favorable ;
Maintenant je n'en vois plus rien :
Retirez-vous votre ſoutien
Lorſque mon cœur eſt plus affligé que coupable ?
Miniſtre du grand Roi, qui commandez ſes armes,
Prince des Eſprits Bienheureux,

Renverſez ces audacieux
Qui s'attaquant à Dieu ſont cauſe de mes larmes.
Béniſſez tous mon Dieu ſacrés chœurs de ſes Anges,
Eſprits qui compoſez ſa cour :
Ah ! préſentez-lui mon amour,
Et chantez avec moi ſes divines louanges.
J'ai fait pacte avec vous, que d'un amour extrême
Nous ſervirons le Tout-puiſſant :
Le vôtre pur & jouiſſant,
Le mien pur & ſouffrant l'honorera de même.

XLIV.

Sur la Commémoration des fidéles trépaſſés.

Pureté d'Amour & d'abandon dans ces ames au milieu de leurs ſouffrances

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts ;* ou, *Berger, prend ſoin de mon troupeau.*

QUE faites vous dedans ces lieux ;
Chrétiens, quels ſont vos exercices ?
Je vous vois contens en ces feux,
Et vous en faites vos délices.
Qui vous retient en ce ſéjour ;
Eſt-ce la Juſtice ou l'Amour ?

„ Nous ſommes une nation
„ Qui n'eſt qu'amour, qu'obéiſſance,
„ Nous n'avons d'autre paſſion
„ Que d'être ſous la dépendance
„ De ce DIEU que nous adorons,
„ Et que ſans fin nous béniſſons ".

Dites-nous encore une fois,
Que penſez-vous, ô ſaintes ames?
Eſt-ce par force ou bien par choix
Que vous reſtez dedans ces flammes?
Combien dureront des tourmens
Qui ſont tous vos contentemens?

„ C'eſt le DIEU que nous adorons
„ Qui nous retient dedans ces flammes;
„ Nous les aimons, nous les voulons;
„ Elles rendent pures nos ames,
„ Et nous diſpoſent en ce lieu
„ A nous unir à notre Dieu".

SECONDE SECTION.

Courtes réflexions & affections pieuſes propres pour les ames attirées à la Vie Intérieure.

CANTIQUE PREMIER.

Dieu ſeul aimable.

AIR : *Vous brillez ſeule en ces retraites.*

JE veux aimer toute ma vie
Ce Dieu qui ſeul mérite nos amours :
Ce ſeroit une perfidie,
Si mon cœur ne l'aimoit toujours.

Cœur ingrat, je te déſavoue
Si tu quittes ton Dieu pour un néant :
Un objet qui n'eſt rien que boue,
Pourroit-il te plaire un inſtant.

II.

Sur le même ſujet.

AIR : *Je meurs d'amour pour vous :* ou, *J'avois toujours bravé l'amour & ſa puiſſance.*

JE meurs d'amour pour vous, mon adorable Maître;
Un trépas ſi charmant ne ſauroit m'allarmer :
Je n'ai point de regret, Amour, de ceſſer d'être,
Très-ſûre qu'en mourant je pourrai vous aimer.

Pourquoi donner ſon cœur à ce qu'on voit muable?
L'amour qu'on a pour Dieu ſubſiſtera toujours;

Le tems, l'éternité, tout le rend immuable :
Je ne vois que mon Dieu digne de nos amours.

III.

Aimer Dieu conſtamment.

AIR : *L'éclat de vos vertus, & celui de vos graces.*

JE vous aimois, Seigneur, dès ma plus tendre enfance;
Je ne connois que vous digne de mes amours :
Mon cœur vous ſuit ſans réſiſtance,
Et veut bien vous ſuivre toujours.

IV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Mon cher troupeau.*

JE fais vœu pour toute ma vie,
De n'aimer rien que ta Bonté ;
Et d'être toujours aſſervie
Aux décrets de ta volonté.

V.

Aimer Dieu, & non ſes dons.

AIR : *Joconde.*

CE ne ſont point, je vous le dis,
Vos biens, vos dons que j'aime ;
Je ne connois de Paradis
Que votre amour ſuprême :
Vous êtes tout ce qu'il me faut,
Dieu, mes ſeules délices :
Anges, Cieux, rien n'eſt ſans défaut :
Que tout hors vous périſſe.

VI.

Chercher Dieu ſans milieu.

AIR : *Enfarinez bien votre tête.*

CHACUN ſe livre à la fortune :
Pour moi, je ne cherche que Dieu ;
Mais je le cherche ſans milieu,
Ce qui n'eſt pas lui m'importune ;
Quand je fais tout ce qui lui plaît,
J'ai le comble de mes ſouhaits.

VII.

Aimer Dieu ſeul. Quitter le moi.

AIR : *N'oubliez pas votre houlette, Lifette.*

AVEC une tendreſſe extrême
Je t'aime,
Seigneur, tu le ſais bien :
Je ne regarde plus mon RIEN,
Content de ton bonheur ſuprême,
Avec une tendreſſe extrême
Je t'aime,
Seigneur, tu le ſais bien.
Enfin je me quitte moi-même,
Je t'aime,
Et ne vis que pour toi ;
J'abhorre & déteſte ce MOI :
Mon cœur plein d'une ardeur extrême
M'oblige à me quitter moi-même,
Je t'aime,
Et ne vis que pour toi.

VIII.

Vivre d'amour & de foi.

AIR : *Les Dieux comptent nos jours.*

TU connois, ô mon Dieu! que je ſuis ton amante ;
Et tu n'ignores pas l'excès de mon amour :
Si tu voulois auſſi m'aimer un jour,
Grand Dieu, que je ſerois contente !
Eternelle Beauté, Beauté toujours nouvelle,
Tu gravas en mon cœur ton amoureuſe loi ;
Depuis ce tems je ne vis que de foi :
Amour, c'eſt toi qui rends fidele !

IX.

Dieu louable.

Air nouveau.

LOUEZ, ô Cieux, ce Dieu qui vous a faits ;
Béniſſez-le vous tous qui futes ſon ouvrage ;
Puiſque vous eutes l'avantage
De ſortir de ſes mains ſi beaux & ſi parfaits.

X.

Dieu, le tout du cœur.

AIR : *Allez, berger, retirez-vous.*

IL faut que vous ſoyez un bien
A qui, Seigneur, tout autre céde,
Puiſque ſitôt qu'on vous poſſede
Le cœur ne demande plus rien.

(a) Brebeuf. Entret. Solit. Liv. IV. Ch. III.

Vous rempliſſez tous ſes déſirs,
Il eſt extrémement tranquille :
Perdu, vous êtes ſon azile,
Il goûte en vous mille plaiſirs.

XI.

Dieu, aſile de l'ame.

Air nouveau.

SEIGNEUR, mon unique ſoutien,
Ma force & mon aſile,
Soyez, ô mon Souverain Bien,
Malgré mes ennemis mon ſecret domicile.

XII.

Dieu, défenſe du cœur.

AIR : *Mon cœur eſt accablé par mille maux divers.*

MON cœur eſt accablé par mille maux divers ;
Quoique tout languiſſant, il ſe plaît dans ſes fers.
D'aucun ſecours humain il ne veut rien attendre :
Ses amis les plus chers l'ont tous abandonné,
Seigneur, c'eſt à vous de défendre
Ce cœur que vous m'avez donné.

XIII.

Soupirer pour Dieu ſeul.

AIR : *Mon vainqueur encore aujourd'hui.*

DOUX ſoupirs, éteignez mes feux,
Allez chercher au ciel l'objet de mon martyre ;
C'eſt pour Dieu ſeul que je ſoupire :
C'eſt en n'aimant que lui que l'on peut être heureux.

XIV.

S'attacher à l'Enfant-Dieu.

AIR : *Que fais-tu, Bergere?*

MON cher petit Maître !
Je vous aime bien,
Je voudrois bien être
Votre petit chien,
Vous ſuivre ſans ceſſe,
M'attacher à vous,
Comme vos careſſes
Recevoir vos coups.

XV.

Secret pour rendre heureux.

AIR : *Cantate* : ou, *Venez tous, venez faire emplette.*

VENEZ tous, venez faire emplette ;
J'ai le ſecret de rendre heureux,
L'amour, l'oraiſon, la retraite,
Et le ſilence ſavoureux :

L'amour ſacré guérit de toute maladie,
Et charme tous les cœurs ;
Il remédie
A leurs langueurs.
Venez tous, venez faire emplette ;
J'ai le ſecret de rendre heureux,
L'amour, l'oraiſon, la retraite,
Et le ſilence ſavoureux :
L'ennui d'une ame inſenſible
Eſt un dangereux poiſon :
Preſſez-en la guériſon,
Mon ſecret eſt infaillible
Dans votre jeune ſaiſon.
Venez tous, venez faire emplette ;
J'ai le ſecret de rendre heureux,
L'amour, l'oraiſon, la retraite,
Et le ſilence ſavoureux.

XVI.

Appel au cœur.

AIR : *Branle de Metz.*

MON divin Maître m'appelle,
Et je dois l'aller trouver ;
Il me veut faire éprouver
Le doux lait de ſa mamelle :
J'y vais courir promptement,
Car c'eſt là mon élément.

XVII.

Dieu aime les petits.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

D'UN cœur petit vous aimez la tendreſſe ;
D'un cœur ſoumis vous recevez les vœux :

Un eſprit haut vous offenſe & vous bleſſe ;
Il s'aime trop pour ſe dire amoureux.
Divin Jéſus que j'adore & que j'aime,
Recevez-moi comme un petit enfant :
Je le déſire & je l'eſpere même,
Malgré les maux que je ſouffre en aimant.

XVIII.

Aſpirer à la petiteſſe.

AIR : *La bergere Nanette.*

AIMABLE Petit Maître,
Quand me détruirez-vous ?
Hélas ! que ne puis-je être
Ecraſé ſous vos coups !
Faites donc en mon cœur place
A votre grace,
Qui rend ſimple & petit,
Petit, petit, petit.

XIX.

Suivre Jéſus obéiſſant juſqu'à la mort.

AIR : *Mon cher troupeau, cherchez la plaine.*

O QUE j'aime l'obéiſſance,
Moi juſqu'à mort obéiſſant !
Si tu n'apprends cette ſcience,
De quoi te ſert d'être ſavant ?
Hélas ! c'eſt là le caractere
Qui diſtingue mes vrais enfans.
Si tu pénetres ce myſtere,
Tu ſeras de mes vrais ſavans.

XX.

Le vrai culte de Dieu, c'eſt l'Amour.

AIR : *Jeunes cœurs laiſſez-vous prendre.*

C'EST un culte bien frivole
Qui n'eſt que dans la parole,
Sans pénétrer juſqu'au cœur :
Je veux qu'on m'aime & m'adore,
C'eſt ce culte qui m'honore,
L'autre eſt un reſpect moqueur.
Il eſt vrai, Bonté Suprême,
Qu'on adore ce qu'on aime,
On le trouve plein d'appas :
On aime ce qu'on adore,
Ah ! je le répéte encore
Qui n'aime n'adore pas.

XXI.

L'amour pur, éternel.

AIR : *Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour.*

L'AMOUR pur eſt le feu que je nomme éternel ;
Lui ſeul porte ce caractere :
L'enfer ne ſauroit être tel,
Puiſque le crime fut ſon pere.

XXII.

Excellence du pur Amour.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

O l'excellente choſe
De n'aimer plus que Dieu !
L'ame en lui ſe repoſe,
Laiſſant là tout milieu :
Eloigné de tout être,
N'ayant plus rien,
On a le petit-Maître
En propre bien.

XXIII.

Douceur de l'Amour divin.

AIR : *L'amour, aimable Iris, a d'agréables charmes.*

L'AMOUR de Dieu, Tirſis, a d'agréables charmes ;
Il cauſe des ſoupirs, il fait verſer des larmes :
Mais pour qui fait aimer il n'a rien que de doux.
Le beau ſecret quand on le veut entendre !
Hélas ! JÉSUS eſt mort pour vous l'apprendre :
Vivez pour lui, puiſqu'il eſt mort pour vous.

XXIV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Que ſoupirer d'amour, eſt une douce choſe.*

AH ! que mourir d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand à nos vœux rien ne s'oppoſe !

Ah ! que mourir d'amour
Eſt une douce choſe !
A ſuivre le vrai bien notre cœur ſe diſpoſe ;
Dieu nous preſſe, ſuivons-le nuit & jour.
Ah ! que mourir d'amour
Eſt une douce choſe !

XXV.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les oiſeaux réjouis dès que le jour s'avance.*

EST-IL quelque plaiſir plus tranquille & plus tendre,
Que celui que le cœur éprouve en vous aimant ?
Que j'ai peine à comprendre,
Qu'on puiſſe vivre, ô Dieu, ſans vous un ſeul moment !

XXVI.

L'Amour rend toutes choſes bonnes.

AIR : *Mon cher troupeau, cherchez la plaine.*

AVEC l'amour tout peut nous plaire,
Rien n'eſt charmant ſans ſon ſecours ;
Il eſt le ſeul qui fait nous faire
D'aimables lieux & de beaux jours.
Car les lieux les plus effroyables
Deviennent beaux avec l'amour ;
Les tourmens ſont jeux agréables,
Et la nuit devient un beau jour.

XXVII.

L'amour change la douleur en douceurs.

AIR : *La bergere Nanette.*

MON Dieu de la ſouffrance
M'a jadis fait un don,
Joignant la patience
A l'entier abandon :
C'eſt là que l'amour fidéle,
Quoique ſans zéle,
Se livre à tout moment
Au vouloir de l'amant.

L'amour pur eſt le terme
Qui finit la douleur ;
C'eſt lui ſeul qui rend ferme
Dans le plus grand malheur :
Qui mettant le cœur au large
A l'avantage
De changer en douceur
L'amertume du cœur.

XXVIII.

L'amour ne trouve rien d'amer.

AIR : *Enfarinez-bien votre tête.*

LORSQU'À l'Amour on s'abandonne,
On ne trouve plus rien d'amer :
Ce qui paroit dur à la chair
C'eſt ce que d'abord on lui donne,
Parce qu'on goûte des plaiſirs
Qui ſurpaſſent tous les déſirs.

XXIX.

Jalouſie de l'Amour divin.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR jaloux veut un cœur magnanime,
Qui ſans retour franchiſſe le danger :
Lorſque lui ſeul le conduit & l'anime,
La mort, l'enfer ne le ſauroient changer.

XXX.

L'amour fait lui ſeul ſon paradis.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR ſe rit de la mort, de la vie ;
L'enfer, le Ciel ne ſont plus rien pour lui :
Il ne lui faut qu'un cœur qu'il ſacrifie ;
Par-tout il fait lui ſeul ſon paradis.

XXXI.

Amour pur & fort.

AIR : *Joconde ;* ou, *Aimons ſans que l'amour jaloux ;* ou, *Mon cher Bachus tout eſt perdu.*

AIMONS ce Dieu ſaint & jaloux,
Il veut notre tendreſſe ;
Aimons cet adorable Époux,
Sa bonté nous en preſſe :
N'ayons jamais d'autres déſirs
Que celui de lui plaire ;
S'il nous coute quelques ſoupirs,
Ils portent leur ſalaire.

La peine en un parfait amant
Ne paſſe pas pour peine ;
Il en fait ſon contentement :
La Bonté Souveraine
Veut qu'on embraſſe les travaux
Ainſi que des délices ;
L'amour pur fait peſer nos maux,
Il compte nos ſupplices.

XXXII.

Sort de l'amour divin.

AIR : *Un inconnu pour vos charmes ſoupire.*

QUAND on eſt pris de la Beauté Suprême,
Tous les objets diſparoiſſent aux yeux ;
On ſe hait même ;
On vit heureux ;
Dans les douleurs on ſe croit être aux Cieux :
C'eſt là le ſort, grand Dieu, de qui vous aime.

XXXIII.

Aſpiration au pur amour.

AIR : *Volez tendres amours, Amadis va revivre.*

VENEZ, ô pur amour, ſans vous je ne puis vivre ;
Ah ! mon cœur eſt fait pour vous ſuivre :
Brûlez-le de vos feux.
Sans vous, hélas ! qu'il ſeroit malheureux !

XXXIV.

D'où vient qu'on ignore l'Amour pur.

AIR : *La ſaiſon des frimats a fait place aux beaux jours.*

SI vous connoiſſiez bien le langage du cœur,
Vous ſauriez auſſitôt comment Dieu veut qu'on l'aime :
Mais vous vous amuſez à l'eſprit ſéducteur,
Qui vous fait vous aimer vous-même.

XXXV.

Diſcretion & Silence.

AIR *Nouveau.*

VOLEZ, volez tendres ſoupirs,
Enfans de ma douleur cuiſante ;
Ah ! volez vers l'objet qui cauſe mes déſirs,
Dites-lui quelle eſt mon attente.
Mais mon cœur veut qu'on ſoit diſcret,
Prudent, ſans ſe laiſſer ſurprendre :
L'amour divin ordonne le ſecret :
Qu'autre que Dieu ne puiſſe vous entendre.

XXXVI.

L'amour aime le ſilence.

AIR : *Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe.*

LE parler m'eſt un ſupplice,
Le ſilence eſt tout mon bien :
Je n'ai plus d'autre exercice
Que de reſter dans l'Amour, dans le BIEN.

XXXVII.

Qui aime, ne ſe plaint point.

AIR *Nouveau.*

QUI ſe plaint de ta rigueur,
Ne t'aime guere :
Qui ſe plaint de ta rigueur,
Ne t'a pas donné ſon cœur ;
Il veut un autre ſalaire
Que l'amour de ſon Sauveur.
Qui ſe plaint de ta rigueur,
Ne t'aime guere.

XXXVIII.

Amour rigoureux & aimable.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

QUAND l'amour jaloux de ſa gloire
Remporte une double victoire
Sur le cœur qu'il avoit dompté,
Ah ! qu'à nos yeux ſa chaîne paroit belle :
Et qu'un amant eſt fortuné
De s'être tout abandonné
A ſon ardeur pure & fidelle.

Quand l'amour prend ſoin de détruire
Un cœur déja ſous ſon empire,
On ne voit en lui que rigueur :
Mais ſa rigueur bien loin d'être cruelle,
A mille fois plus de douceur
Que ce qu'on appelle faveur
Lorſque l'amour eſt moins fidéle.

XXXIX.

Sur le même ſujet.

AIR : *La jeune Iris me fait porter ſes chaînes ;* ou, *Les folies d'Eſpagne.*

L'AMOUR jaloux me fait porter ſa chaîne ;
Mon pauvre cœur eſt accablé d'ennuis :
Grand Dieu qui vois la rigueur de ma peine,
Ha ! prend pitié de l'état où je ſuis.

Hélas ! pourquoi me plaindre de ma peine !
Ne ſuis-je pas à vous ſans intérêt ?
Faites, Seigneur, que ma plainte ſoit vaine :
Je veux toujours ſouffrir ce qu'il vous plaît.

XL.

Rigueur de l'amour purifiant.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

CRUEL Amour ! eſt-ce toi qui me mene ?
Je l'avois cru ; non, je n'en crois plus rien :
Tu diſparois ; & tu ris de ma peine,
En m'arrachant tout eſpoir de tout bien.

Si tu laiſſois après toi quelque trace,
Ah ! tu le fais, quoiqu'il m'en pût coûter
Juſqu'aux Enfers : mais ne voir que diſgrace,
En perdant tout croire encor t'irriter !

XLI.

Martyre d'amour.

AIR : *Mon cher troupeau, cherchez la plaine.*

DIVIN Auteur de mon martyre,
Vous qui connoiſſez ma langueur !
Vous ſavez pourquoi je ſoupire ;
Exaucez le fond de mon cœur.

XLII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Doux habitans de ce bois.*

MON cœur étant tout à vous
Et ſoumis à votre empire,
Mon tourment me paroît doux ;
Je reſpecte votre courroux,
Et je me plais dans le martyre :
Amour, mon unique ſoutien !
Mon cœur, ſans vous rien dire,
Vous parle, & vous l'entendez bien.

XLIII.

Se ſouffrir patiemment.

AIR : *Ruiſſeau qui dans la plaine.*

QUAND la peine eſt extrême,
Sans eſpoir de ſecours,
Il faut couler ſes jours,
Se conſolant ſoi-même :
Le plus terrible ſort
Se termine à la mort.

XLIV.

Longue patience de Dieu envers les foibles.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

PUNI-moi, ſi tu veux, mon adorable Pere,
Mon cœur eſt foible, hélas ! mais il eſt détaché.
„ Je ne punis point la miſere ;
„ Je ne punis que le péché.

XLV.

N'accuſer que ſoi-même.

AIR : *Ah ! que l'amour paroît charmant !*

HÉLAS ! tout le mal eſt en moi !
Je dois cette gloire à mon Roi,
De l'avouer de bonne foi ;
Je m'accuſe moi-même :
Je dois cette gloire à mon Roi ;
Il eſt le bien ſuprême.

XLVI.

Plaintes de l'ame dans les rigueurs & épreuves intérieures.

AIR : *N'endormez que les cœurs accablés des tourmens.*

ARRETE-toi, Soleil, ſuſpends pour quelque tems
Le cours trop empreſſé de la nuit qu'on attend.
Seigneur, que ta douce lumiere
Ne m'abandonne plus ; que je veille en t'aimant,
Que je la voie encore en fermant la paupiere.
Arrête-toi, Soleil, ſuſpends pour quelque tems,

Le cours trop empreſſé de la nuit qu'on attend.
Je me plains d'un moment que le ſommeil me vole ;
Que je perds d'entretiens charmans
Quand mon eſprit diſtrait s'envole !
C'eſt le ſort malheureux des plus parfaits amans,
Qui change leur bonheur en de rudes tourmens.

Les années jadis me ſembloient des momens ;
Les momens aujourd'hui me paroiſſent des ans :
Je ne vois plus ce que j'adore.
Hélas ! le ſouvenir de ſes diſcours charmans
En raviſſant mon cœur l'afflige plus encore :
Les années jadis me ſembloient des momens ;
Les momens aujourd'hui me paroiſſent des ans :
Quel affreux changement, cher auteur de ma flamme !
Renvoyez ces attraits puiſſans
Qui ſurent enlever mon ame :
Revenez, jours heureux, hâtez-vous, doux momens ;
Venez, faites ceſſer tant de rudes tourmens.

XLVII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

REVIENS, Amour, viens fondre cette glace :
Seul tu me peux faire un ſort plein d'appas :
Cruel ! tu fuis, & je trouve en ta place
Un autre amour, que je ne cherche pas.

XLVIII.

Sur le même ſujet.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds.*

JE ne ſens plus, Seigneur, que ma longue miſere ;
Et je n'éprouve plus tes anciennes bontés :
Pour mieux te ſouvenir de mes iniquités,
Oubliras-tu toujours ta qualité de Pere ?

XLIX.

Fidélité d'amour dans l'abſence du Bien-aimé.

AIR : *Le printems m'offre en vain des plaiſirs innocens.*

CE beau lieu m'offre en vain des plaiſirs innocens :
Je ne vous verrai plus, lieux pour moi trop touchans,
Où l'amour de mon Dieu m'a tant de fois charmée ;
Sous ces ombrages verds il accepta ma foi :
Il me laiſſe aujourd'hui ; je n'en ſuis plus aimée :
Beaux lieux, plaiſirs, douceurs, tout eſt paſſé pour moi.

Il a beau me quitter ; mon cœur toujours conſtant
Languira loin de lui ſous cet attrait puiſſant.
Ah ! ne nommons jamais ſa juſtice cruelle,
Mais plaignons-nous du ſort. Je ne méritois pas
Qu'un Époux tout divin fut un époux fidele.
Grand Dieu, mon cœur, amour, tout m'abandonne hélas !

L.

Fidélité d'amour dans les épreuves intérieures.

AIR : *Que ces prés, ces ruiſſeaux, ces bois & cette plaine.*

QUE ces prés, ces ruiſſeaux, ces bois & cette plaine
Réveillent en mon cœur des ſouvenirs cuiſans !
Abſente de mon Dieu, mille maux différens
Viennent me déchirer : hélas ! ma plainte eſt vaine !
Mon cœur tout languiſſant, & les larmes aux yeux,
Les plaiſirs qu'on goûte en ces lieux,
Tout ſert à redoubler ma peine.

Pourquoi n'aime-t-on pas ce Dieu qui fait ma peine ?
Quoique j'éprouve, hélas ! l'excès de ſa rigueur,
Il ſe fait adorer & goûter de mon cœur :
Tout ce qui n'eſt pas lui met mon ame à la gêne.
O vous ! ſi comme moi vous aimiez mon Epoux,
Bien loin d'appréhender ſes coups,
Vous aimeriez ſa douce chaîne.

L I.

Contentement dans ſes miſeres.

AIR : *Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer ?*

RIEN n'égale ma pauvreté ;
Je m'y complais, Seigneur, content de tes richeſſes :
Poſſéde ſeul l'honneur, les biens, la ſainteté ;
Je ne veux rien pour moi que mes foibleſſes.

L I I.

Se laiſſer à l'amour douloureux.

AIR : *J'avois toujours bravé l'amour & ſa puiſſance.*

DANS ma vive douleur je ne ſaurois me taire :
Je me ſuis dit cent fois, je ne parlerai plus :
Ce que je veux je ne le ſaurois faire ;
Tous mes efforts, hélas ! ſont ſuperflus.
Je me condamne en vain à garder le ſilence :
L'amour qui dans mon cœur eſt plus fort que la mort,
Me fait parler, ſans même que j'y penſe :
Pour l'empêcher je ne fais nul effort.

L I I I.

Secours divin.

AIR : *A moi, Bacchus.*

A MOI, Seigneur, à moi, je ne puis me défendre,
Entouré d'ennemis qui me veulent ſurprendre :
Hâtez-vous de me ſecourir.
Ce n'eſt pas, hélas ! en vain qu'on l'appelle.
Dans la peine la plus cruelle
Je vous trouve, mon Dieu, ſi prompt à me guérir,
Que contre l'enfer & ſes charmes
Vous me prêtez de fortes armes.

L I V.

L'amour vigoureux.

AIR : *La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.*

AMOUR divin, tu conſumes mon ame ;
Je ne ſais plus ce que devient mon cœur :
Ah ! quel bonheur de brûler de ta flamme !
Verſe en nous tous cette céleſte ardeur.
Je m'abandonne au feu qui me dévore ;
La mort me ſera douce de ta main :
Ah ! quel bonheur ! je le répete encore,
D'être conſumé de ce feu divin !

L V.

L'amour pur abhorre ſes intérêts.

AIR : *L'éclat de vos vertus, & celui de tes graces :* ou, *Le vin a tant d'appas qu'il chaſſe l'humeur noire.*

VENGE-toi, mon Seigneur, venge-toi de mon ame,
Tu le peux ; j'y conſens ; j'aime ton ſaint décret.

Ah ! que foible ſeroit ma flamme !
Si je n'adorois ton arrêt.
Qu'il me ſoit favorable, ou qu'il me ſoit contraire ;
Je frapperai ſur moi avec ton bras vengeur :
Qui peut ſoutenir ta colere ?
L'amour pur le peut, mon Seigneur.

LVI.

L'Amour pur, inconnu.

AIR : *On dit que j'ai pour vous.*

ON dit que j'ai pour Dieu une ardeur ſans ſeconde,
Et que le pur amour borne tous mes déſirs :
Mais qu'il m'importe peu qu'on murmure & qu'on gronde ;
Si ſa bonté répond à mes ſoupirs,
Que je goûte de doux plaiſirs
De déplaire au reſte du monde !
Que l'on vous connoît peu, Amour tout adorable !
Si l'on vous connoiſſoit, jaloux de mon bonheur,
Chacun s'empreſſeroit, vous trouvant tout aimable,
A vous offrir & ſon ame & ſon cœur.
Que je goûterois de douceur
De vous voir à tous favorable !

LVII.

Aimer purement nonobſtant ſes foibleſſes.

AIR : *La mémorable entrée.*

MON Dieu la bonne choſe
Que d'aimer purement !
On ſe métamorphoſe
En ſon divin Amant ;
On devient ſimple & une,

Comme un petit enfant :
Et c'eſt là la fortune
Que mon amour prétend.
Fi, fi de la ſageſſe !
Je m'en moque en mon cœur,
Servante à la grandeſſe,
Ainſi qu'au point d'honneur :
J'aime mieux ma baſſeſſe,
Le mépris & le rien ;
Mes aimables foibleſſes,
Vous êtes tout mon bien.

LVIII.

Conſtance d'amour dans les plus grands renverſemens.

AIR : *Adieu donc, Dame Françoiſe.*

JE ne cherche ni n'eſpére,
Je ne veux & ne crains rien.
Qu'on me traite comme un chien,
C'eſt bien fait ; je laiſſe faire :
Je trouverai mon ſoutien,
Dans l'oprobre & la miſere ;
Je trouverai mon ſoutien
A n'avoir & n'être rien.
Les renards ont leur retraite,
Et les oiſeaux ont leurs nids :
Pour moi, grace à Dieu, je ſuis
Plus errante qu'une bête ;
Sans feu, ſans lieu, ſans amis,
Ni rien où poſer ma tête ;
Sans feu, ſans lieu, ſans amis.
Et c'eſt là mon paradis.

LIX.

Se laiſſer éprouver par l'Amour.

AIR : *L'agréable printems ranime la nature.*

VENEZ, Amour divin, & faites ſur mon ame
L'eſſai de vos rigueurs & l'effai de ma flamme ;
Briſez, brûlez,
Broyez, & l'écraſez,
N'épargnez pas les coups ;
Sondez, ſondez ſi mon cœur eſt à vous.

LX.

Se perdre dans l'abîme de l'amour.

AIR : *Le changement, Iris, vous eſt ſi doux.*

HEUREUX celui qui poſſéde ſon fond !
Il trouve un abime profond ;
Il ſe perd là ſans réſiſtance,
Cet abîme eſt le pur amour.
Qui s'y laiſſe ſans aſſurance,
Y trouve un aimable ſéjour.

Divin amour, qui faites tout mon bien,
C'eſt vous qui ſervez de ſoutien
Dans cette mer pleine d'orage.
Heureux ſi je m'y perds un jour !
Car j'aurai ce double avantage
De vivre, & de mourir d'amour.

LXI.

Foi & abandon.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

CROIRE aller droit, s'égarer, ne voir goutte ;
Voilà le train d'un grave & docte fou :
Mais loin de foi, ſans lumiere & ſans route,
Abraham va tout droit, ſans ſavoir où.

LXII.

S'abandonner à Dieu.

AIR : *Bûvons, chers amis, bûvons.*

MOURONS, chers amis, mourons,
Le tems qui fuit nous y convie :
Laiſſons là notre vie,
Et nous abandonnons :
Si le pur amour nous anime,
Adieu les ennuis, les langueurs !
On ne voit plus, on ne voit plus de crime,
De ſoupirs & de pleurs.

Aimons, chers amis, aimons,
L'amour après lui nous appelle ;
Soyons lui donc fidéles,
Et nous abandonnons :
Suivons la divine ſageſſe,
Elle conduira nos amours ;
Dépêchons-nous, dépêchons-nous, tout preſſe,
On ne l'a pas toujours.

LXIII.

S'abandonner à l'Enfant-Dieu.

AIR : *La bergere Nanette.*

A Vous je m'abandonne,
O mon céleſte Enfant,
Et de plus je vous donne
Mon vouloir en préſent,
Mon aimable Petit-Maître ;
Car je veux être
Tout à votre vouloir,
Et non à mon pouvoir.

LXIV.

La largeur du cœur, fruit de l'abandon.

AIR : *Ah ! je vous cherche envain en ce ſombre bocage.*

QUE tu te plains en vain d'une aimable ſouffrance !
Tu regrettes de faux plaiſirs :
Le tourment de l'amour donne une autre innocence
Que celle où le repos de ton indifférence
Calmoit ta crainte & tes déſirs.
Le poids de tant de coups te ſeroit moins ſenſible,
Si tu ſavois t'abandonner ;
Si tu ne voulois rien, que tu ſerois paiſible !
Tout, pour plaire à l'Amour, te paroîtroit poſſible :
Car c'eſt le cœur de Dieu qu'amour te veut donner.
Cent fois plus que la mer ton cœur ſeroit immenſe ;
Rien ne pourroit le retrécir ;
Tu deviendrois enfant ; & c'eſt cette innocence
Qui de tous tes travaux ſeroit la récompenſe.
Sans crainte & ſans aucun déſir

S'écouleroient tes jours dans une joie entiere :
Content d'un paiſible repos
Que tu ſerois charmé de ce qui peut lui plaire !
Car ſon ſouverain bien ſeroit le ſeul ſalaire
De l'amére douleur qui dévore tes os.

LXV.

Ne point ſortir de l'abandon.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

ETANT à Dieu, qu'il vous garde lui-même !
Ne commettez jamais cet attentat
Que de vouloir dans un péril extréme
Contribuer à changer votre état.
Ainſi qu'Oſa l'on devient puniſſable,
Lorſqu'en voulant par bonne intention
Porter à l'Arche une main ſécourable ;
On touche aux droits du Seigneur de Sion.

LXVI.

Fonte du cœur.

AIR : *Quand Iris prend plaiſir à boire.*

J'AI vu mon fils comme un beau verre
Qu'on a briſé contre la terre,
Ce qui m'a fait crier d'effroi :
J'aime bien mieux que mon Maître le fonde
Diſſous par l'amour & la foi,
Qu'il ne conſerve rien de ſoi,
Et s'écoule en Dieu comme l'onde.

LXVII.

Perdre Dieu pour Dieu même.

AIR : *Les folies d'Eſpagne.*

QUI veut avoir, & poſſéder Dieu même,
Veut être aimé pour ſon propre bonheur :
Mais aimant Dieu ſans eſpérer qu'il m'aime
Pour Dieu je perds Dieu même avec mon cœur.

LXVIII.

Abandon total.

AIR : *Bouteille, mes amours !*

JÉSUS, mon ſeul Amour !
A vous je m'abandonne,
Intérêt & perſonne :
Perdez
Si vous voulez ;
Arrachez-moi le jour,
Jéſus, mon ſeul Amour !

LXIX.

S'offrir aux rigueurs de l'Amour.

AIR : *Taiſez-vous ma Muſette.*

AMOUR ! je te défie :
Frappe, voilà mon ſein :
Arrache ce reſte de vie ;
Que j'aime les coups de ta main !

LXX.

Fidélité dans les rigueurs de l'amour.

AIR : *Ma raiſon veut que je vous oublie.*

L'AMOUR veut que pour lui je m'oublie :
Mon foible cœur n'y ſauroit conſentir.
Ma raiſon m'a cent fois trahie ;
C'eſt elle, hélas ! qui fait mon déplaiſir.
De la part de l'Objet que l'on aime
N'avoir jamais que de la dureté ;
Demeurer cependant le même
Ah ! c'eſt aimer avec fidélité.

LXXI.

L'abandon hait la ſageſſe propre.

AIR : *Le beau berger Tirſis.*

CHERS amis de Sion,
Fi, fi de la Sageſſe,
Le Verbe fuit la raiſon ;
Il ne veut que petiteſſe :
Oh ! la grande richeſſe,
Qu'un parfait abandon !

LXXII.

Adorer la divine Juſtice.

AIR : *Hélas ! Brunette, mes amours.*

JE ne reclamerai jamais
Contre votre Juſtice ;
J'adorerai vos ſaints décrets,

Méme dans mon ſupplice ;
Béniſſant éternellement
Dans vos arrêts mon jugement.

LXXIII.

Se laiſſer à Dieu purement.

AIR : *J'aimerois mieux ſouffrir la mort.*

J'AIMEROIS mieux ſouffrir la mort,
Que de faire le moindre effort
Pour ſoulager mon cœur des peines qu'il endure :
Tout accablé qu'il eſt, j'adore le pouvoir
De ce Dieu juſte & ſaint ; ſon ſouverain vouloir
Fait le plaiſir d'un cœur quand ſon ardeur eſt pure.

LXXIV.

Sacrifice parfait.

AIR : *J'entens par-tout le bruit des armes.*

JE veux vous faire un ſacrifice
Des plus parfaits, des plus entiers,
Et un don ſans artifice
De tout ce qui m'eſt le plus cher.
Seigneur, je vous donne & redonne
Tous vos dons les plus précieux :
Je ne veux point de couronne
Que le regard de vos yeux.
Si par un décret que j'adore
Vous me refuſez ce regard,
Ah ! je m'y ſoumets encore,
Et mets ma tête ſous le dard.
Que votre volonté ſuprême
Sur moi ſe ſatisfaſſe en tout !
C'eſt elle ſeule que j'aime
Juſques dans votre courroux.

LXXV.

Sacrifier du moi.

AIR : *L'éclat de vos vertus, & celui de vos graces.*

VIVE Dieu ! vive Dieu ! & que le MOI périſſe !
Qu'il ne paroiſſe plus chez moi de volonté !
O Seigneur ! que mon ſacrifice
Soit reçu de votre bonté !

LXXVI.

Sur le même ſujet.

AIR : *Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre.*

VIVE le pur Amour, qu'il regne dans mon ame,
Qu'il ſoit lui ſeul en moi ! que ce MOI ne ſoit plus !
Qu'il conſume à l'inſtant tous déſirs ſuperflus
Par la vivacité de ſa céleſte flamme !
L'Amour ne peut ſouffrir que l'homme ſe ménage :
Qui craint encor pour ſoi, ne connoit pas l'Amour ;
Qui ſur ſon intérêt forme quelque retour,
Fait voir que l'Amour pur n'eſt pas ce qui l'engage.

LXXVII.

Abandon entier ſans appui ſur ſes propres ſoins.

AIR : *Cherchons la paix dans cet aſile.*

CHERCHONS en Dieu ſeul un aſile :
La paix nous offre ſes appas ;
De la trouver il eſt facile,
Pourvu qu'on n'ait nulle attache ici-bas :

Mais la douceur d'un cœur tranquille
Ne cherche point qui ne la cherche pas.
Abandonnons-lui notre vie,
Qu'il ſoit maître de notre ſort;
De nous garder perdons l'envie:
Pour s'aſſurer ne faiſons nul effort:
C'eſt la route que j'ai ſuivie,
Et que je veux ſuivre juſqu'à la mort.

LXXVIII.

Souhaits accomplis.

AIR : *Mon cher troupeau.*

MON cœur a tout ce qu'il ſouhaite,
Dieu poſſede tous les tréſors;
Son bonheur, ſa joie eſt parfaite,
C'eſt ce qui cauſe mes tranſports.
Quand on ne veut rien pour ſoi-même,
Et qu'on met en lui ſon bonheur,
On goûte une douceur extrême
Dans la plus amere douleur.

LXXIX.

Dieu ſeul eſt tout en l'ame anéantie.

AIR : *Joconde* : ou, *Seigneur! vous avez bien voulu.*

VOULEZ-vous ſavoir qui je ſuis?
Rien: & Dieu toute choſe.
Je ne veux, ne ſais ni ne puis:
Dieu, mon unique cauſe,
Demeure en ſoi; moi dans le RIEN.
Dieu vit, Dieu ſeul opére;
Dieu ſaint eſt le ſouverain bien:
Moi, la même miſere.

LXXX.

Aimer Dieu par l'amour de Dieu.

AIR : *Ah! que l'amour paroît charmant!*

JE n'aime plus d'un amour mien;
Mais j'aime Dieu d'un amour ſien:
Car le rien ne peut, ne veut rien.
Dieu ſeul eſt toute choſe:
Comme il eſt notre unique bien,
En lui le bien repoſe.

LXXXI.

Eau de ſource.

AIR : *La beauté la plus ſévere.*

LA fontaine dans ſa ſource
Ne ſauroit jamais tarir;
Plus elle augmente ſa courſe,
Moins on la voit s'appauvrir.
Au contraire
La citerne
Ne ſauroit retenir l'eau:
Le matin on la voit pleine,
Comme un excellent vaiſſeau;
Le ſoir on ne peut qu'à peine
Trouver à remplir un ſeau.

LXXXII.

Souffrances d'une ame apoſtolique pour le prochain.

AIR : *Belle & charmante brune.*

SI j'ai quelque ſouffrance
Certains momens,
C'eſt de la réſiſtance
De mes Enfans :
Leur déſobéiſſance
Fait mes tourmens.

Je prends ſur moi leur dette ;
Et mon Epoux
Fait tomber ſur ma tête
Tout ſon courroux :
Mon ame toujours prête
Aime ſes coups.

LXXXIII.

Priere pour les freres errans.

AIR : *L'éclat de vos vertus, & celui de vos graces :* ou, *Chantez, petits oiſeaux, dans ce charmant bocage.*

FAIS ſentir à leur cœur ta ſavoureuſe flamme ;
Brûle les habitans de ces climats glacés ;
Conſume en ton amour leur ame,
Sans dire jamais : c'eſt aſſez.

Tu peux, ſi tu le veux, faire des coups de maître ;
Il n'appartient qu'à toi de réformer les cœurs.
Ah ! fais promptement diſparoître
Toutes leurs anciennes erreurs.

LXXXIV.

Vœux pour l'extenſion du regne de Dieu.

AIR : *Beauté ſuprême, vous qui ſavez charmer.*

QUE je déſire,
O mon divin Epoux !
Que votre empire
S'étende ſur nous tous !
Vous êtes Souverain, commandez en grand Roi :
Que c'eſt un doux martyre
D'être ſous votre loi !
Je le déſire.

Rien ne peut plaire
A mon cœur amoureux,
Que ſatisfaire
A votre Nom glorieux :
En votre ſeul vouloir j'ai mis tout mon bonheur ;
Rien ſans votre lumiere,
Qui pénetre le cœur,
Ne peut me plaire.

TROISIEME SECTION.

LE CANTIQUE DES CANTIQUES

DE SALOMON.

CHAPITRE PREMIER.

AIR : *On n'aime plus dans nos forêts :* ou, *Vous croyez faire un grand effort.*

L'EPOUSE.

OBJET de mes vœux les plus doux,
Qui ſeul me plaît, qui ſeul me touche,
Donnez-moi, mon céleſte Epoux,
Ce ſacré baiſer de la bouche :
C'eſt là le but de mes déſirs,
C'eſt où tendent tous mes ſoupirs.

De vos mamelles la douceur,
Surpaſſant celle du vin même,
Nous retire de la langueur
Lorſque la foibleſſe eſt extrême,
Satisfaiſant par ſon odeur
Et ſoutenant de ſa chaleur.

Votre nom, mon divin Epoux,
Eſt comme une huile répandue
Dont vous attirez près de vous
Notre ame qui s'étoit perdue :
C'eſt un parfum délicieux,
Qui ne peut venir que des Cieux.

Attirez-moi, mon cher Amant,
Nul hors de vous ne le peut faire :
Vous avez un attrait touchant,

Et votre baume eſt ſalutaire.
Nous courons tous à vos odeurs,
En ſuivant vos attraits vainqueurs.

Cauſe unique de mon tourment,
Qui fait mon plaiſir & mes peines,
Que je cherche plus ardemment
Que le cerf les claires fontaines ;
Conduiſez-moi dans vos celliers,
Pour m'y donner de ſaints baiſers.

C'eſt là que pleine de plaiſirs,
Racontant mon bonheur extrême,
Je réveillerai les déſirs
Des jeunes filles qui vous aiment,
Afin qu'abandonnant le vin,
Elles goûtent le lait divin.

Vous que la droiture du cœur
Rend exemts de tous artifices,
Venez en goûter la douceur,
Elle peut éteindre vos vices.
Puiſque vous aimez mon Epoux,
Je veux en parler avec vous.

Vous qui m'accompagnez ici,
Troupe que l'Epoux a choiſie,
N'ayez, de grace, aucun ſouci,
En me voyant ſi fort noircie ;
Sachez que le Soleil divin
Brunit, gâte & noircit mon teint.

Si je parois noire à vos yeux,
Et ſi vous me trouvez plus pâle ;
Ce ſont les rayons lumineux
Du brûlant Soleil qui me hâle.
Mais mon adorable Soleil
Préfere mon noir au vermeil.

Je ſuis brune, & je ſuis ſans fard,
C'eſt ce qui fait que je ſuis belle
Comme les tentes de Cédar,

Et ma beauté toujours nouvelle
Reſſemble au pavillon royal
Qui couvre le lit nuptial.

Ma noirceur m'a fait mépriſer
De tous les enfans de ma mere ;
Qui, loin de me favoriſer,
Me traitent comme une étrangere,
Me contraignant d'abandonner
Ma vigne que je dois garder.

O vous que j'aime uniquement !
Source de ma pudique flamme,
Enſeignez-moi, divin Amant,
Où vous repoſez : car mon ame
Craint, en ſuivant d'autres paſteurs,
D'aller par des ſentiers trompeurs.

Menez-moi le long des ruiſſeaux,
Engraiſſez-moi des pâturages
Que vous donnez à vos agneaux,
Et me conduiſez aux rivages
Où vous prenez votre repos :
L'ombre y paroît fort à propos.

L'EPOUX.

Si vous ne vous connoiſſez pas,
La plus belle d'entre les femmes :
Si vous ignorez vos appas
Et l'innocence de vos flammes ;
Suivez les traces des troupeaux,
Paiſſez-y vos petits chevreaux.

A qui veux-je vous comparer ?
Vous que j'aime comme une Epouſe,
Que je me ſuis plu de parer
D'une façon tendre & jalouſe.
Vous reſſemblez à mes (*a*) chevaux,
Attachés à leurs chariots.

(*a*) *Equitatui meo* ; à ma cavalerie.

Que votre col a de beauté !
Vos joues de la tourterelle
Ont la douce ſimplicité ;
C'eſt pourquoi je vous trouve belle :
Les plus excellens ouvriers
Vous feront de riches coliers.

L'ÉPOUSE.

Pendant que mon Frere & mon Roi
Se repoſe deſſus ſa couche,
Le nard qui ſe répand ſur moi
Envoye un parfum qui le touche,
Et l'oblige par ſon odeur
De me témoigner ſon ardeur.

Mais s'il me comble de plaiſirs
C'eſt pour m'accabler de ſouffrance :
Il veut qu'à préſent mes ſoupirs
En faſſent voir la violence
Et que la mirrhe de deſſein
Serve de bouquet ſur mon ſein.

Comme une grape de raiſin
A celle de Cypre ſemblable
L'Époux a paru ce matin :
Que ſa préſence eſt délectable !
Il eſt comme un vin ſavoureux
La force du cœur généreux.

L'ÉPOUX.

Ces chaſtes & pudiques yeux
De ma colombe plus fidelle
Me rendent ſi fort amoureux
Et me font la trouver ſi belle
Que je fais ma félicité
De me mirer en ſa beauté.

L'ÉPOUSE.

Si j'ai, cher Ami, des attraits
C'eſt vous qui m'en avez pourvue,
En dépeignant ſur moi vos traits
Comme ſur une glace nue
Qui repréſente en vous aimant
Les traits d'un viſage charmant.

Notre lit eſt ſemé des fleurs
Dont l'odeur & les couleurs vives
Suſpendent un peu mes douleurs:
Mais j'aperçois que nos ſolives
Et nos lambris ſont de ciprès,
Les travaux ſuivront de bien près.

CHAPITRE II.

L'ÉPOUX.

JE ſuis la belle fleur des champs,
Le lis qui croit dans les vallées;
Là je me donne à mes amants,
Là je régle leurs deſtinées:
Ce qui les approche de moi,
C'eſt l'amour pur & l'humble foi.

Mon Épouſe, votre candeur
A l'aide des faveurs divines
Garde ſon luſtre & ſa blancheur
Au milieu même des épines:
Tel que d'un lis paroit la fleur,
Telle entre les filles eſt ma Sœur.

L'ÉPOUSE.

Entre les arbres des forêts
Comme on voit le pommier paroître,
Et tel que l'on voit le ciprès

Au verger ſe faire connoître;
Tel ſe diſtingue mon Époux;
Enfans des hommes, d'avec vous.

Celui que j'ai tant déſiré
Me fait repoſer ſous ſon ombre;
Celui que j'ai tant admiré
Se donne à moi dans ce lieu ſombre;
Loin des hommes & loin du bruit
Il me nourrit de ſon doux fruit.

Après en avoir bien mangé
Il m'a fait entrer dans ſa cave,
Dedans mon cœur il a rangé
La charité la plus ſuave,
Et par cet ordre merveilleux
Mon cœur eſt ravi dans les Cieux.

Appuyez-moi de quelques fleurs,
Soutenez-moi de quelques pommes;
Pour me tirer de mes langueurs
Eloignez-moi de tous les hommes;
Parce que je languis d'amour,
Et me conſume nuit & jour.

Je n'ai plus beſoin de ces fleurs,
Retirez-vous, cheres compagnes;
Pour me tirer de mes langueurs
Mon Epoux vient par nos campagnes,
Soutenant mon cou de ſa main
Et me ſerrant contre ſon ſein.

L'ÉPOUX.

Je vous conjure par les cerfs
Et les chevres de nos montagnes,
Par les forêts & les déſerts,
Vous qui traverſez ces campagnes,
De ne procurer le réveil
De mon Épouſe en ſon ſommeil.

L'ÉPOUSE.

Qu'entends-je ? N'eſt-ce pas la voix
De mon Bien-aimé qui m'appelle ?
Ah ! je le ſuivrai dans ces bois
Lui marquant mon amour fidéle.
C'eſt lui qui ſaute ſur ces monts,
Et qui traverſe nos ſillons.

Vous reſſemblez, mon Bien-aimé,
Au chevreuil, au fan de la biche :
Je vous vois d'un air animé
Un ornement pompeux & riche,
Me regardant par les treillis
Faiſant de gracieux ſouris.

Vous me parlez, mon cher Amant ;
Ah ! que mon bonheur eſt extréme !
Je treſſaille en vous écoutant,
Douce voix de celui que j'aime,
Levez-vous, me dit mon Époux,
Colombe, je n'attends que vous.

L'ÉPOUX.

Levez-vous, & ne tardez pas,
Belle, dont mon ame eſt ravie :
Suivez la trace de mes pas ;
Tout dans ces lieux vous y convie :
Car l'hiver eſt déja paſſé,
Et le mauvais tems a ceſſé.

La terre de mille couleurs
Commence déja de paroître
Ornée de fruits & de fleurs,
Et la vigne que l'on voit croître :
La tourterelle par ſon chant
Marque le retour du printems.

Le figuier ſortant de l'hiver
Pouſſe déja de tendres feuilles ;
Ne tardez pas de vous lever,

Et voyez comme les abeilles
Se nourriſſent de mille fleurs,
Ah ! venez ſentir leurs odeurs.

Venez, mon unique beauté,
Venez, votre Époux vous appelle :
Vous faites ma félicité,
Ma colombe, ma toute belle,
Venez dans ces endroits pierreux,
Cachez-vous dans ces petits creux.

Ah ! que j'entende votre voix,
Et me montrez votre viſage !
Qu'elle eſt charmante cette fois !
Que j'aime votre doux langage !

L'ÉPOUSE.

Prenez, mon Epoux, ces renards
Gâtans la vigne, & nos remparts.

Je ſuis toute à mon cher Époux,
Je ſais qu'il eſt à moi de même :
Fut-il jamais plaiſir plus doux,
Qu'en l'aimant de ſavoir qu'il m'aime,
Et qu'il ſe plaît dans ma candeur,
Se nourriſſant de ma blancheur ?

Demeurons ici cette nuit,
Cachons-nous dans ces grottes ſombres,
Juſqu'à-ce que le char ſans bruit,
Du ſoleil diſſipe ces ombres,
Et que le chevreuil & le cerf
Paiſſent ſur le mont de Béther.

CHAPITRE III.

J'AI cherché toute cette nuit
L'objet divin qu'aime mon ame,
Et je l'ai cherché dans mon lit
Brûlant de ſa pudique flamme.

Hélas ! c'eſt inutilement :
Je n'y trouve point mon Amant !

Je me léverai promptement,
Je ferai le tour de la ville,
Je vais en tous lieux le cherchant,
Mais ma recherche eſt inutile :
Je demande par-tout mon Bien,
Mais perſonne ne m'en dit rien.

En cherchant l'Amour de mon cœur
Je rencontrai la ſentinelle ;
Je lui racontai ma douleur
Et mon amour tendre & fidele,
Les conjurant très-inſtamment
De me montrer mon cher Amant.

Quand je les eus outrepaſſés,
Je rencontrai celui que j'aime :
Le voyant mes maux ſont paſſés,
Et mon bonheur me ſemble extrême.
Retirez-vous, ſoins ſuperflus,
L'ayant, je ne le quitte plus.

Je le veux mener avec moi,
Dedans la chambre de ma mere :
C'eſt là qu'il recevra ma foi
Et mon amour chaſte & ſincere :
C'eſt là que me comblant de paix,
Je le poſſéde pour jamais.

L'EPOUX.

Ne tenez plus aucun propos,
Filles de Sion, je vous prie ;
N'interrompez pas le repos
De ma Sœur, elle eſt endormie :
Gardez-vous bien de l'éveiller,
Puiſqu'Amour la fait ſommeiller.

L'Epouſe paroît à mes yeux
Comme une verge de fumée,
Qui monte tout droit vers les Cieux,

La campagne en eſt parfumée :
C'eſt une gomme de ſenteur
Que je diſſous par ma chaleur.

L'EPOUSE.

Votre lit eſt environné,
Divin Salomon, des plus braves,
Qu'ils n'ont jamais abandonné,
Demeurant comme des eſclaves
A vous garder ſans aucun bruit,
Crainte des frayeurs de la nuit.

Ces hommes qui ſont très-puiſſants,
Sont tous armés à l'avantage,
Expérimentés & vaillants,
Ils en défendent le paſſage,
Afin que nul, mal à propos,
N'interrompe votre repos.

Vous avez un trône brillant
D'or, d'argent, de riche matiere :
Le dedans de pourpre éclatant
Marque une charité ſincere :
Les appuis en ſont précieux,
Et les ornemens merveilleux.

Regardez, filles de Sion,
Sa couronne & ſon diadéme ;
Implorez ſa protection,
Puiſqu'il vous chérit & vous aime :
Prenez part à tous ſes plaiſirs,
Il couronnera vos déſirs.

CHAPITRE IV.

L'EPOUX.

AH ! que vous me charmez, ma Sœur,
Que mon amour vous trouve belle !

Vos yeux ſont remplis de douceur
Comme ceux de la tourterelle,
Sans ce qui ne nous paroit pas
Le dedans eſt rempli d'appas.

Vos cheveux comme des troupeaux
Où l'on voit la jeune chevrette
Brouter en grimpant nos coupeaux
Le romarin, la ſerpolette;
Le mont Galaad & ſon tour
Fut leur agréable ſéjour.

Vos dents ſurpaſſent en blancheur
Celle de la plus fine laine;
La brebis qui vient du tondeur,
Et ſe lave dans la fontaine,
Bien qu'elle porte des jumeaux,
Eſt moins belle au ſortir des eaux.

Vos lévres ſont de la couleur
D'un ruban teint en écarlate,
Réhauſſant des dents la blancheur
Près du blanc le vermeil éclate:
Vos joues pleines d'agrément,
Ont des grenades le brillant.

Votre col eſt comme la tour
Que David lui-méme a bâtie;
Mille boucliers pendent autour
Pour en défendre la ſortie,
Et les armes des plus vaillans
La gardent déhors & dedans.

De méme qu'on voit des jumeaux,
Ainſi paroiſſent vos mamelles:
Les lis, près d'elles, ſont moins beaux:
Je vois des chevreuils les femelles
Qui menent paitre leurs petits
Entre les roſes & les lis.

L'EPOUSE

L'EPOUSE.

Attendant paroitre le jour
Qui doit diſſiper la nuit ſombre,
J'irai pleine de votre amour,
Malgré les dangers & les ombres,
Sur la montagne des fenteurs
Cueillir de l'encens les odeurs.

Sur les collines, ſur les monts,
Je veux aller cueillir la myrrhe;
Aux fontaines, prés & vallons,
J'irai racontant mon martyre,
Et m'informer en tous ces lieux
De celui qui regle les Cieux.

L'EPOUX.

En vous tout eſt pur & très-bon,
Venez, & que je vous couronne;
Venez du Liban & d'Hermon,
Que le léopard environne;
Venez des antres des lions
Soulager vos afflictions.

Ah! vos yeux ont bleſſé mon cœur,
Mon amante & ma chere Epouſe!
Oui, vous l'avez bleſſé, ma Sœur,
D'une plaie & tendre & jalouſe.
Ma bleſſure vient de vos yeux,
D'une treſſe de vos cheveux.

Je ſens une agréable odeur,
Qui vient de vos chaſtes mamelles:
Qu'elles me plaiſent, chere Sœur!
Je les trouve cent fois (a) plus belles,
Que le vin & que les fenteurs
Des aromates ni des fleurs.

Vos lévres d'extréme douceur
Diſtilent du miel & de l'ambre.
Vous avez du lait la blancheur.

(a) *Pulchriora.*

Votre parfum remplit la chambre ;
Et l'odeur de vos vêtemens
Reſſemble à l'odeur de l'encens.

Ma Sœur eſt un jardin fermé,
C'eſt une fontaine ſcellée :
Le jardinier qui l'a formé
Le couvre d'une ſombre allée,
L'environnant de toutes parts
De murs, de haies, de remparts.

Les plans qui forment ce jardin
En font un jardin de délices ;
La grenade, auſſi le jaſmin,
S'y mêlent avec artifices ;
Et l'odeur des fleurs & des fruits,
Reſſemblent au nard très-exquis.

Le ciprès, le nard, le ſaffran,
La canelle & la cinamome,
Avec les cédres du Liban,
L'aloë, la myrrhe & la pomme,
Tous les parfums plus excellens
Enchantent, raviſſent les ſens.

C'eſt là qu'on voit couler les eaux
Et les fontaines jailliſſantes ;
Là l'on découvre les canaux,
Ici le puits des eaux vivantes,
Qui s'écoulant du mont Liban,
Lui donnent un grand agrément.

Retirez-vous, vents d'Aquilon ;
Vent du midi, viens en leur place ;
Souffle par nos champs & ſillons,
Répands dans mon jardin ta grace ;
Afin d'épanouir les fleurs,
Et le remplir de leurs odeurs.

CHAPITRE V.

L'EPOUSE.

QUE ne vient-il mon Bien-aimé,
Pour manger du fruit de ſes arbres ?
Époux dont mon cœur eſt charmé ;
Ah ! je le vois près de ces marbres !
C'eſt lui, c'eſt mon divin Amant,
Qui veut ſoulager mon tourment.

L'EPOUX.

Je ſuis venu dans mon jardin,
Pour y voir ma Sœur, mon Epouſe,
Manger mon fruit, boire mon vin,
Cueillir tout d'une main jalouſe.
Je veux bien que mes invités
Mangent des fruits que j'ai plantés.

Venez tous, mes amis très-chers,
Mangez & buvez à ma table ;
Prenez du mout des grenadiers,
Du lait & du vin délectable :
Enivrez-vous, mes bien-aimés,
De l'amour qui vous a charmés.

L'EPOUSE.

J'entends la voix du Bien-aimé :
Je dors ; cependant mon cœur veille ;
Il eſt tellement animé,
Qu'il agit lorſque je ſommeille.
Quand je goûte plus de repos,
L'amour ſe gliſſe dans mes os.

L'EPOUX.

Ouvrez, chere Sœur, ouvrez-moi ;
C'eſt moi qui frappe à votre porte :

Je viens recevoir votre foi,
Voyez les grands biens que j'apporte,
Voyez ma tête & mes cheveux
Mouillés par ce tems pluvieux.

Si je ſuis mouillé de cette eau,
Je le ſuis bien plus de mes peines;
Mes ſueurs me rendent plus beau,
Et le ſang qui ſort de mes veines,
C'eſt pour vous que je le répands;
Ouvrez, ma Sœur, ouvrez, j'attends.

L'EPOUSE.

J'ai dépouillé mes ornemens;
Ah! comment les revêtirai-je?
Mes pieds, que j'ai lavés, ſont blancs,
Hélas! comment les ſalirai-je?
Mon Bien-aimé paſſe ſa main,
Et ne veut attendre demain.

Le trouble s'empare de moi
Lorſque je ſuis dedans ma couche:
Je ne diſcerne pas pourquoi,
C'eſt mon Bien-aimé qui me touche.
Mes ſens ſont émus de ſon bruit,
Je ne puis dormir cette nuit.

Je me ſuis levée à l'inſtant,
Les mains dégoûtantes de myrrhe,
Pour ouvrir à mon cher Amant:
Mais quel fut mon cruel martyre,
Ne le trouvant plus en ces lieux!
Pleurez, pleurez toujours, mes yeux.

La myrrhe tombant de mes doigts,
Je demeurai foible, éperdue:
Mon ame, au doux ſon de ſa voix,
S'étant comme toute fondue.
Ah! tous mes ſoins ſont ſuperflus;
Je le cherche; il ne paroit plus.

J'irai le chercher autre-part;
Je ferai le tour de la ville:
Les gardes voyant du rempart
Courir de nuit ſeule une fille,
M'ont bleſſée, ôtant mon manteau,
Me laiſſant nue & ſans flambeau.

O vierges, filles de Sion,
Cherchez par-tout, je vous conjure,
L'objet de mon affection,
Racontez-lui ce que j'endure,
Et que je languis nuit & jour
Moins des bleſſures que d'amour.

LES COMPAGNES DE L'EPOUSE.

Quel eſt celui que vous cherchez,
La plus belle d'entre les femmes;
Pour lequel vous nous conjurez,
L'auteur unique de vos flammes?
D'où viennent tant de paſſions?
Quelles ſont ſes perfections?

L'EPOUSE.

Mon Epoux eſt blanc & vermeil,
Et choiſi d'entre plus de mille:
Il eſt aimable & ſans pareil,
Ne le cherchez point dans la ville,
Vous le connoîtrez à ſes yeux,
A la couleur de ſes cheveux.

Comme on voit le jeune rameau
Couronné de belle verdure,
Ses cheveux, noirs comme un corbeau,
Servent à ſon teint de parure;
Ils en relevent la blancheur,
L'agrément, la rouge pudeur.

La colombe a moins de douceur
Que ſes yeux divins n'ont de graces:
Le lait a bien moins de blancheur:

Sur ce portrait ſuivez ſes traces,
Cherchez-le au bord des grandes eaux,
Même auprès des petits ruiſſeaux.

Voulez-vous le connoître mieux ?
Ses joues ſont comme un parterre
Planté d'un baume précieux,
Et la mirrhe plus ſalutaire
Sort de ſes lévres : les lis blancs
Sont noirs près de ſes belles dents.

Ses mains, ſes doigts faits comme au tour,
Enrichis d'or & d'hiacinte,
Ne ſont formés que pour l'amour ;
Et ſa poitrine toute ſainte
D'un yvoire orné de ſaphirs,
Eſt le lieu de tous mes déſirs.

Ses jambes deux piliers polis
D'un riche & précieux porphire,
A baſes d'or pour leurs appuis,
Paſſent tout ce qu'on ſauroit dire.
Comme le cédre du Liban
Eſt la taille de mon Amant.

De ſa voix l'aimable douceur
Me plait, me ravit & m'enchante :
Qu'il eſt déſirable à mon cœur !
Il m'aime, & je ſuis ſon amante.
Mes Sœurs, je n'en dirai plus rien,
Il ſurpaſſe tout autre bien.

LES COMPAGNES DE L'EPOUSE.

Où trouverons-nous votre Epoux ?
Dites, la plus belle des femmes ?
Nous l'irons chercher avec vous,
Afin qu'il poſſéde nos ames :
Nous aimerons toutes l'Amant
Dont vous parlez ſi doctement.

CHAPITRE VI.

L'EPOUSE.

L'Epoux eſt encor deſcendu
Dans ſon parterre, & ſa préſence
En mille endroits a répandu
De ſes faveurs en abondance :
Il vient pour manger de ſes fruits
Cueillir les roſes & les lis.

Je ſuis toute à mon cher Amant,
Je ſais qu'il eſt à moi de même :
Il me chérit très-tendrement,
Pour lui mon amour eſt extrême :
Sur les lis il prend ſon repas,
S'y repoſant quand il eſt las.

L'EPOUX.

Vous êtes pleine de douceur,
Votre agrément & votre taille
Vous ont rendue, & ma faveur
Plus terrible qu'une bataille :
Comme dans les fameux combats
On voit vos ennemis à bas.

Détournez promptement vos yeux,
Ou je me retire & m'envole :
Vous reſſemblez par vos cheveux
Aux chèvres, & ſur ma parole
Galaad a moins d'agrément :
Vous me plaiſez infiniment.

Comme un troupeau vos belles dents
Sont égales, blanches, rangées :
Les agneaux lavés ſont moins blancs,
Et leurs meres toutes chargées
Chacune de petits jumeaux,
Brillent moins au ſortir des eaux.

Vous renfermez dans votre cœur
Une grace cent fois plus belle
Que celle qu'on voit, chere Sœur ;
La grenade mûre & nouvelle
Cache dans elle moins d'attraits
Qu'on n'en remarque en tous vos traits.

Quoique je tienne près de moi
Des reines, des femmes ſans nombre ;
Elles paroiſſent, je le vois,
Ce qu'au portrait paroit les ombres :
J'en fais mille fois moins de cas
Que de ta grace & tes appas.

Entre tant de filles d'honneur
Une eſt ma colombe parfaite :
Je fais plus de cas de ſon cœur ;
Et la beauté que je ſouhaite
Eſt en elle avec agrément :
Sa mere l'aime uniquement.

Les filles voyant ſa beauté,
Lui donnerent mille louanges ;
Les femmes d'un autre côté
La comparerent à mes Anges :
Il n'eſt perſonne en tous ces lieux
Qui n'aime ſon air gracieux.

Je vous conjure, dites-moi,
Quelle eſt celle-ci qui s'avance
Comme l'aurore, & que je vois
Eclater plus par ſa préſence
Que la lune & que le Soleil ?
D'une armée elle a l'appareil.

L'EPOUSE.

Venant au jardin des noyers,
Pour y voir les fruits des vallées,
La vigne en fleur & les pommiers,
Les parterres & les allées,

Je me ſuis trouvée hors de moi
Sans que je diſcerne pourquoi.

Mon eſprit & mon cœur déçu
Par une crainte inopinée,
Dans mon trouble je n'ai pas ſçu
Où j'étois, & toute étonnée
D'Aminadab les chariots
Cauſoient en moi tous ces cahos.

O Sulamite, revenez,
Diſent les filles qui la voient ;
Nos eſprits qui ſont étonnés,
Seront par là remplis de joie :
Revenez, & ne tardez pas,
Que nous admirions vos appas.

CHAPITRE VII.

L'ÉPOUX.

QUE verrez-vous, mes cheres Sœurs,
En cette chaſte Sulamite ?
Vous y verrez comme des chœurs
Dont la belle harmonie invite
A contempler les doux appas
En ſa chauſſure & dans ſes pas.

Ses jambes ſont faites au tour
Ornées des plus beaux ouvrages
Où ſont employés tour à tour
Les ouvriers experts & ſages.
Votre nombril, ma chere Sœur ;
A d'une coupe la rondeur.

L'admirable fécondité
Dont la grace vous a pourvue
Du froment a l'utilité ;
Et vous paroiſſez à la vue
Avec une aimable pudeur,
Du lis vous avez la candeur.

Vos mamelles, ma chere Sœur,
Comme jumeaux de la chevrette
Ont une agréable douceur :
Vous paroiſſez toute parfaite :
Votre col ainſi qu'une tour
Eſt d'ivoire polie au tour.

Vos yeux ſont comme d'Heſebon
Les piſcines très-ſalutaires ;
Votre cœur toujours tendre & bon
Reçoit les concours volontaires
De ceux qui pleins de ferme foi
Viennent pour ſe donner à moi.

La tour du Liban vers Damas
A moins que votre nez de grace :
Votre tête a certain appas,
Qui ceux du mont Carmel efface :
Vos cheveux ſont cent fois plus beaux
Que la pourpre (*a*) teinte aux canaux.

Que vous êtes belle, ma Sœur,
Que vous êtes pleine de grace
Cheres délices de mon cœur !
Votre taille un palmier ſurpaſſe,
Et la beauté de votre ſein
Egale celle du raiſin.

Comme la pomme a de l'odeur
Votre bouche en a tout de même ;
Votre gorge par ſa douceur
Surpaſſe la douceur extréme
D'un vin qui pour être excellent
Doit être bû par votre Amant.

L'ÉPOUSE.

J'appartiens à mon cher Époux,
Son cœur ſe tourne à moi ſans feinte :
Ah ! qu'il eſt charmant, qu'il eſt doux !

(*a*) *Peut-être*, jointe, *vincta*.

Il m'exemte de toute crainte :
Mon Bien-aimé, ſortons aux champs,
Goûtons les douceurs du printems.

Ah ! levons-nous dès le matin
Pour voir la fleur de notre vigne :
Là je vous donnerai mon ſein,
Là par une faveur inſigne
Bûvant le lait qu'il a produit
Vous vous nourrirez de mon fruit.

CHAPITRE VIII.

QUI me fera cette faveur
De me donner mon petit Frere ?
Ah ! quand aurai-je le bonheur
De le voir au ſein de ma mere ?
Que je t'embraſſe tendrement,
Frere que j'aime uniquement !

Que je te donne un ſaint baiſer ;
Car je t'aime plus que ma vie :
Qu'on ceſſe de me mépriſer,
Lorſque contentant mon envie
Tu me ſuivras hors de ces lieux
Pour ſoulager mes ſacrés feux.

Par la main je te conduirai
Droit en la chambre de ma mere :
C'eſt là que je t'embraſſerai
Mon Roi, mon Époux, & mon Frere ;
Alors en beuvant de mon vin
Tu m'inſtruiras, Époux divin.

Lorſque je ſuis dans la langueur,
Sa main gauche toute-puiſſante
Soutient ma tête ; & mon bonheur
Me donne une ſecrette attente
Qu'il m'embraſſera quelque jour
De la droite de ſon amour.

L'ÉPOUX.

Ah ! je vous conjure, mes Sœurs,
N'éveillez point celle que j'aime,
Tant que pleine de mes faveurs
Elle s'éveille d'elle-même :
Car ce doux assoupissement
Vient d'excès de ravissement.

Qui vois-je sortir des déserts,
Toute comblée en ses délices,
Se donnant de si nobles airs,
Et qui par de saints artifices
S'appuyant sur son Bien-aimé
Le cherche autant qu'il est charmé ?

Où je t'ai tiré du fumier,
Là ta mere fut corrompue :
Je te ressuscite au pommier
Où sa pureté fut perdue,
Elle te priva là du jour,
Je te le rends par mon amour.

Ah ! mettez-moi sur votre cœur,
Et sur votre bras, mon Épouse,
Comme un cachet dont la faveur
Vous dérobe à ma main jalouse :
Cachetez à tous autres yeux
Ce qui n'est connu que des Cieux.

Plus inflexible que l'enfer
Amour fait voir sa jalousie :
Elle est plus dure que le fer;
Zélé pour l'Épouse choisie,
L'amour est mille fois plus fort
Que les tourments & que la mort.

Pure & divine Charité,
Quelles eaux pourroient vous éteindre ?
Pour votre extrême pureté
Elles ne peuvent vous atteindre.

Le feu qu'elle veut allumer
Ne peut s'éteindre par la mer.

Quand on auroit abandonné
Ses richesses, sa maison même,
Et quand on auroit tout donné
C'est peu pour le cœur quand il aime,
L'amour seul faisant tout son bien,
Il compte le reste pour rien.

Elle est petite, notre Sœur,
Et n'a point encor de mamelles :
Quand nous parlerons à son cœur,
Que lui dire ? que faire d'elle ?
Bâtissons sur elle à la fois
Des tours, & des portes de bois.

L'ÉPOUSE.

Je suis moi-même comme un mur,
Comme une tour sont mes mamelles ;
Tout me paroît fort & très-sûr
Sur les graces surnaturelles
Depuis que j'ai trouvé la paix
Près de celui qui seul me plaît.

Amour, que le divin pouvoir
Rend plus doux & plus pacifique
Ne venez-vous point ici voir
Votre vigne ? elle est magnifique :
Une multitude de gens
La gardent dehors & dedans.

L'ÉPOUX.

Ma vigne est toujours devant moi,
Je ne la perds jamais de vue ;
L'argent des fruits que j'en reçois
Après l'avoir de tout pourvue,
Je le partage aux ouvriers
Autant aux derniers qu'aux premiers.

Épouſe, qui dans les jardins
Fais à préſent ta réſidence,
Parle aux amis près des raiſins,
Charme-les par ton éloquence,
Fais que j'entende auſſi ta voix,
Ma chaſte Épouſe, dans ce bois.

L'ÉPOUSE.

Fuiez, mon Époux, de ces lieux
Comme un chevreuil ſur les montagnes;
Detournez promptement vos yeux,
Courez à travers les campagnes
Aux monts d'aromates charmants
Doux ſéjour de vos chers amants.



AVERTISSEMENT.

POUR bien comprendre le réel & le ſolide de ce divin CANTIQUE, on peut en lire l'explication merveilleuſe & l'analyſe ſuivie qui ſe trouvent dans les *Opuſcules Spirituels de notre Auteur*, imprimés l'an 1704, & dans le *Tome X.* des *Explications ſur les Livres de l'Ancien Teſtament avec des Réflexions qui regardent la Vie intérieure.*

QUATRIEME SECTION.

Poëmes Héroïques, avec quelques autres en vers libres, ſur diverſes matieres Chrétiennes & Intérieures.

POEMES HEROIQUES.

I.

Que les grandeurs & les beautés de la terre ne peuvent plus toucher un cœur charmé de ſon Dieu, né dans la petiteſſe & la pauvreté. Comment lui rendre nos hommages.

Qu'on ne me parle plus de palais magnifiques,
De ſomptueux lambris, de ſuperbes portiques :
Je ne regarde plus ces jardins enchantés
Où la nature & l'art déploient leurs beautés.
Quand je vois mon Jéſus naître dans une étable,
Je ne trouve en ces lieux nul objet délectable :
Ce portail ruiné, cette crêche & ce foin,
Me font voir les grandeurs indignes de mon ſoin.

Délicieux canaux, jailliſſantes fontaines,
Vallons, charmans côteaux ; & vous fertiles plaines :
Beaux arbres dont les pieds & les fronts orgueilleux
Du centre de la terre oſent braver les Cieux ;
Le Soleil n'a jamais pénétré vos feuillages ;
Les oiſeaux à l'envi deſſous vos frais ombrages
Forment de tous côtés d'agréables concerts ;
Malgré les aquilons vous reſtez toujours verds :
Rochers,

Rochers, ſuperbes monts, vous cavernes profondes,
Torrens qui des rochers précipitez vos ondes ;
Beaux tapis émaillés des plus vives couleurs,
Prés dont le verd charmant ſe couronne de fleurs ;
Agréables ruiſſeaux dont le tendre murmure
Et la clarté des eaux vous ſervent de parure ;
Vignes, terroir fertile, ingénieux ſillons,
Où l'on voit ondoyer le bel or des moiſſons :
Vous n'avez plus pour moi cette grace ordinaire ;
Un Dieu petit enfant peut ſeul me ſatisfaire.
Bethléem, en ton ſein je veux finir mes jours ;
Tu renfermes chez toi l'objet de mes amours.

Et vous, fleuves pompeux, dont les ondes bruyantes
En replis tortueux ſuivent toujours leurs pentes ;
Vents, nuages, éclairs ; épouvantables flots
D'une mer en courroux, l'effroi des matelots ;
Abîme dont le bruit étonne les plus ſages,
Où l'on voit les débris de cent triſtes naufrages,
Qui portes ſur ton dos l'image de la mort,
Navires, mats briſés, pouſſés deſſus ton bord ;
On voit de tous côtés rouler ſur tes rivages
Des cadavres affreux, des planches, des cordages.

Poiſſons qui vous jouez dans ce vaſte élément,
Et ſous d'affreux rochers vous cachez ſûrement ;
Vif & mouvant écueil, redoutable baleine,
Terreur des habitans de la liquide plaine ;
La tempête ne peut vous donner de l'effroi ;
Je ſerois comme vous ſi j'avois de la foi.
Le monde eſt une mer mille fois plus à craindre ;
Auprès de mon Jéſus elle ne peut m'atteindre :
Il eſt comme un rocher où je ſuis à couvert,
Où les flots élancés rentrent vains dans la mer.

Globe d'azur ſemé de brillantes étoiles,
Quand la nuit en tous lieux étend ſes ſombres voiles,

La lune dans ſon char va parcourant les Cieux,
Et montre les objets que la nuit cache aux yeux ;
Elle fait place au jour qui diſſipe les ombres
Par ſa clarté plus vive en les rendant moins ſombres :
Le bel aſtre paroît, & d'un rapide cours,
Sans être meſuré meſure tous nos jours ;
Rien ne peut l'empêcher de fournir ſa carriere,
Rien ne peut ſe cacher à ſa vive lumiere ;
Il porte ſa chaleur en mille endroits divers :
Et ce ſont les beautés de ce grand Univers.

Loin de prendre plaiſir à tant de belles choſes,
Je n'en ſens que l'épine, & ne vois point les roſes ;
Je connois trop, hélas ! que leurs charmes trompeurs
Loin de flatter mes ſens aigriſſent mes douleurs :
Rien ne ſauroit guérir la peine que j'endure :
Vous me montrez en vain la plus vive peinture
De ce Dieu dont la main vous tira du néant ;
L'éclat de vos beautés redouble mon tourment.
Lui ſeul peut me guérir, il porte mon remede ;
Je vis dans la langueur ſi je ne le poſſéde.

Divin Objet auquel nul autre n'eſt pareil,
Vos divines clartés éclipſent le Soleil ;
Il paroît devant vous comme un ſombre nuage ;
Je ne vois plus briller l'or de ſon beau viſage :
Vous êtes mon bonheur, vous êtes ma clarté ;
Je ne trouve qu'en vous ce qu'on nomme beauté.
Lorſque vous paroiſſez la nuit devient lumiere ;
Vous donnez à l'hyver cette beauté premiere
Que le printems étale aux yeux de l'Univers.
Que ne puis-je exprimer vos graces par mes vers !
Car de quelque côté que je porte ma vue,
Je vois ſur les mortels votre main répandue :
Tout me parle de vous, tout me prêche mon Dieu,
Je vous trouve en tout tems, je vous vois en tout lieu.

Immenſe & puiſſant Dieu, excellente Nature,
L'homme eſt de vos beautés une foible peinture ;

Tout le monde eſt rempli de votre auguſte Nom,
Tout prêche vos grandeurs, ô Dieu ſaint, juſte & bon !
Vous n'avez point de lieu pour loger que vous-même,
Quoique rempliſſant tout de votre être ſuprême ;
Eſprit de notre eſprit, qu'on ne peut approcher,
Quoiqu'entouré de vous on ne peut vous toucher :
Certain nuage épais couvre, cache, environne
Le déhors ſomptueux de votre auguſte trône,
Inacceſſible aux yeux de vos pauvres mortels,
Quoiqu'au fond de leur cœur & deſſus leurs autels.

Eſt-il un Dieu pareil au Seigneur que j'adore ?
Je ne puis me laſſer de le redire encore.
Sa haute Majeſté qui fait trembler les Cieux,
A trouvé le ſecret de paroître à mes yeux :
Lui qui d'un mot créa le Ciel, la terre & l'onde,
Ainſi qu'un foible enfant vient ſe montrer au monde ;
Et celui que les Cieux ne peuvent contenir,
Prend naiſſance ici-bas, pour y vivre & mourir ;
Il ſemble abandonner ſa naiſſance éternelle ;
Quoiqu'il ſouffre la mort, ſa vie eſt immortelle.
Tout ce qui paroît grand, auprès de ſa grandeur
Eſt une illuſion, une fauſſe vapeur.

Doux centre du repos, aimable ſolitude,
Créche propre à calmer la peine la plus rude,
Vous renfermez chez vous ce que j'ai de plus cher ;
Ce qui n'eſt point mon Dieu ne peut plus me toucher :
Il eſt mon ferme appui, ma forte citadelle,
Je demeure à couvert ſous l'ombre de ſon aîle.
Délices de mon cœur, agréable ſéjour,
Vous avez ce qu'il faut pour combler mon amour.
Je vois emmaillotter le Seigneur de la terre,
Je vois lier ces bras qui lancent le tonnerre :
L'amour ſeul & la foi découvrent en ce lieu
Que ce petit enfant eſt notre auguſte Dieu.

Retirez-vous, frimats, épargnez votre Maître,

Agréables zéphirs venez faire paroître
Que vous reconnoiſſez Dieu qui vous a formés :
Que la terre & les Cieux ſoient de zele animés,
Pour lui rendre à l'envi les plus profonds hommages.
Venez pauvres Paſteurs, venez Rois, venez Mages,
Venez hommes, venez, adorer ce grand Roi ;
Apportez un cœur pur, un eſprit plein de foi ;
Révérez ſes grandeurs, uniſſez-vous aux Anges,
Par de ſacrés concerts célébrez ſes louanges :
Venez en Bethléem, ce bienheureux ſéjour,
Après de tels bienfaits témoigner votre amour.

Hélas ! je ne vois point que l'homme ſe prépare
A recevoir ſon Dieu ! ſa raiſon, qui s'égare,
Veut trouver des grandeurs au lieu d'abaiſſement,
La richeſſe, l'éclat ; & ſon aveuglement
Dans un ſi pauvre lieu ne trouve aucune marque
Que ce petit enfant ſoit ſon divin Monarque.
Si tu te veux guérir de cette folle erreur,
N'en crois pas à tes yeux, ſonde plutôt ton cœur :
Tu ſentiras bientôt dans le fond de ton ame
De ſon amour puiſſant la ſavoureuſe flamme.
Ne réſiſte donc plus à ſes divins appas,
Cœur inflexible, ingrat, ne te rendras-tu pas ?

Ah ! faites que mon cœur, Amour, vous dédommage,
Qu'il ſoit tendre pour vous ; recevez ſon hommage !
Que ne peut-il en ſoi contenir tous les cœurs ?
Je vous les offrirois pour vrais adorateurs.
Mais je ne penſe pas que ma miſere extrême
Fait que je ne puis rien vous offrir que vous-même ;
Pour vous faire des dons je prends de vos tréſors :
Si je donne mon ſang, ſi je livre mon corps
Aux plus affreux tourmens ; je vous dois ma patience,
Ma force, mon amour & ma perſévérance :
Ainſi pour m'acquitter mes ſoins ſont ſuperflus ;
Vous payant de vos biens, je vous dois encor plus.

Mon néant, ma miſere, & ma gloire étouffée,
Eſt ſur quoi je vous veux élever un trophée ;

Où mon humilité ſerve de fondement,
Ma foibleſſe d'appui, ma laideur d'ornement.
Le néant, le péché, ſont toutes mes richeſſes ;
Pour bien j'ai tous les maux, pour ſoutien les foibleſſes.

Mais loin de m'affliger de mon abaiſſement,
J'y trouve mon bonheur & mon contentement.
Des grandeurs d'ici-bas j'ai perdu la mémoire ;
D'un état ravalé je fais toute ma gloire.
Plus je vois mes défauts, plus je vous trouve beau ;
Leur ombre ſert de luſtre à l'auguſte tableau
Que je porte gravé dans le fond de mon ame :
Ce regard oppoſé me ravit & m'enflamme.
Charmé de rencontrer en vous ſeul tout le bien,
Mon cœur fait ſon plaiſir de ne poſſéder rien.

Je trouve en vous vertu, bien, honneur & richeſſe :
Dans mes égaremens je vois votre Sageſſe :
Vous donnant ce que j'ai, je vois, mon cher Epoux,
Les contraires enfin ſe réunir en vous.
Vous les avez unis, en venant ſur la terre
Nous partager vos biens, prendre notre miſére ;
Et vous les uniſſez, comblant de vos bontés
Cet abime profond de mes iniquités.
Plus vaſte eſt mon néant, plus vos grandeurs ſuprêmes
Le comblent par excès, joignant les deux extrêmes,
De vos dons rempliſſant mes abimes profonds ;
C'eſt aux monts élevés égaler les vallons.
Je ſens croître mon feu, voyant mon impuiſſance,
Vos bienfaits l'emportant ſur ma reconnoiſſance :
Plus je vous aime, & plus je découvre mon cœur
Mille fois trop petit au gré de ſon ardeur :
Ne pouvant contenir un bien qui le ſurpaſſe,
Il s'abime & ſe perd dans cette mer de grace.

II.

Sur la purification de la Sainte Vierge.

Révélation de Jéſus-Chriſt dans l'ame.

CELUI qui vient du Ciel racheter tous les hommes
Veut bien qu'on le rachete ainſi que nous le ſommes.
Lui qui doit l'Univers en tout tems dominer :
Pour prix de ſon rachat que pourroit-on donner ?
Pour le poids d'un amour ſous qui le mien ſuccombe,
On préſente aujourd'hui deux petits de colombe ;
Je ne vois en cela nulle proportion
Pour être le rachat du Seigneur de Sion.

Amour fort & puiſſant, tendre, immenſe & fidele,
Pourquoi choiſiſſez-vous encor la tourterelle ?
„ Je veux en déſignant mon trop fidele amour,
„ T'apprendre comme il faut que tu m'aimes à ton „ tour ".
Ah ! donnez-moi ce cœur ſi fidele & ſi tendre ;
Et daignez l'accepter ſans jamais me le rendre.

O Seigneur ſouverain, ſuprême & puiſſant Dieu,
Aucun ne vous connoit qu'un Vieillard en ce lieu !
O Verbe fait enfant, ô brillante lumiere,
Vous vous accommodez à ſa foible paupiere !
Répandez vos clartés par-tout dans tous les cœurs ;
Faites-vous en tout lieu de vrais adorateurs.
Venez, ô feu ſacré, dans le fond de nos ames,
Brûlez, conſumez tout de vos céleſtes flammes :
Ah ! manifeſtez-vous à toutes Nations ;
C'eſt là la vérité des Révélations :
Celles-là ne ſont point illuſoires, trompeuſes ;
Ce qu'on ne voit que trop aux ames curieuſes :

C'eſt un rayon obſcur, plein de ſolidité,
C'eſt Jéſus, c'eſt mon Dieu, ſuprême Vérité ;
C'eſt lui que nous voyons dans les bras de ſa Mere,
Qui vient déjà s'offrir en victime à ſon Pere.
Il commence à préſent d'exercer ſon rachat ;
Mais dans la pauvreté, le mépris de l'éclat.

Enfant, l'amour des Cieux & la gloire du monde,
Vous cachez vos clartés ſous une nuit profonde !
Couvert de cette nuit parcourez l'Univers,
Et vous manifeſtez en mille endroits divers :
Entrez dedans ces cœurs dont la porte eſt fermée,
Et qui ne veulent pas vous y donner entrée ;
Vous qui pénétrez tout malgré ſa dureté,
Faites-leur éprouver votre amabilité.
Vous ne fites jamais acception de perſonne ;
Et pour plaire à vos yeux, il ſuffit qu'on ſe donne :
Si je vous vois régner, je ſerai trop heureux :
C'eſt l'unique ſouhait de mon cœur amoureux.
Enfant que je révére & que mon ame adore,
Je ne ſens de penchant, je le répete encore,
Que pour vous voir régner en ce grand Univers :
Mon cœur en penſe plus que n'expriment mes vers.

III.

Sur le Vendredi Saint.

L'amour compâtiſſant aux ſouffrances & à la mort de Jéſus-Chriſt.

VOUS allez donc mourir, ô Sauveur de mon ame,
Vous allez donc mourir, & d'une mort infâme !
Je ne puis ſupporter cet affreux ſouvenir ;
Mon Seigneur & mon Dieu, vous allez donc mourir !

Verrai-je déchirer votre aimable viſage,
Vous qui de votre Pere êtes l'auguſte Image !
Juſte Dieu, comment donc le pouvez-vous ſouffrir ?
Vous êtes tout-puiſſant, & Jéſus va mourir !
Combien de ſcélerats tourmentent ſa perſonne ?
On déchire ſon flanc, d'épine on le couronne ;
D'autres ſans l'épargner lui donnent mille coups,
Déchargeant ſur ſon corps leur haine & leur courroux.
Quelle étrange fureur, quel cruel diadéme,
Dont je vois couronné celui que mon cœur aime !
Il porte ſur ſon dos ſon autel glorieux :
Et je vois tout cela ſe paſſer à mes yeux !
Il porte ce fardeau pour effacer mon crime :
La croix eſt cet autel dont il eſt la victime.
Jéſus ſource de vie a ſouffert le trépas :
Je le vois, je l'admire ; & je n'expire pas !
Son corps eſt étendu ſur ce bois inflexible ;
Ses mains, ſes pieds cloués d'une façon terrible ;
Son corps n'eſt qu'une playe, une contuſion :
Je le vois ſans mourir, quelle confuſion !
Jéſus, dont la beauté doit faire mes délices,
Jéſus, dont la douleur doit faire mes ſupplices,
Vous voulez la ſouffrir pour moi, pour mon amour ;
Et je n'expire pas dans ce funeſte jour !
O jour qui me déplaît ! ô jour que je déteſte !
Oſez-vous éclairer cet attentat funeſte ?
Mais je vois le Soleil qui ſe couvre de deuil ;
La nature en frémit ; un Dieu dans le cercueil !
O prodige étonnant pour la race future !
Que l'on ait fait mourir l'Auteur de la Nature !
Jéſus, auquel je dois & mon être & mon ſort,
Jéſus vient d'expirer ; & je ne ſuis pas mort !

Cher & divin Epoux, que mon ame eſt ingrate !
Il faut en ce moment que ma douleur éclate.
Le Créateur puiſſant de la terre & des Cieux
Vient d'être le jouet d'un peuple furieux ;
Lui qu'il vient racheter ordonne ſon ſupplice :

Mais que dis-je ? l'amour fit ſeul ce ſacrifice.
J'ai perdu mon Époux ! en lui j'ai tout perdu ;
Mon cœur eſt pénétré, mon eſprit éperdu ;
Je n'ai plus de diſcours, confuſe eſt ma parole :
J'expire en cet inſtant, & mon ame s'envole !

Qui me rappelle au jour dans ce triſte moment !
M'empêcher de mourir, c'eſt croître mon tourment.
Je me veux écarter de ce lieu plein de rage,
J'irai paſſer mes jours dans quelque antre ſauvage ;
Et quand j'aurai choiſi ce bienheureux ſéjour,
J'y mourrai de douleur, ou j'y mourrai d'amour.

Inutiles regrets d'un cœur tendre & fidéle,
Ah ! que vous ſervez peu pour ma douleur cruelle !
O prodige étonnant d'amour & de douleur ;
Un Dieu meurt ſur la Croix : ah ! quel excès d'horreur !
Ses bras ſont étendus d'une façon cruelle,
Et ſes pieds ſont percés d'une main criminelle ;
L'amour plus que les cloux le retient ſur ce bois.
L'amour fut ſon bourreau, l'amour a fait ſa croix ;
L'amour ſeul a commis ce ſanglant parricide ;
L'amour, & non les Juifs, a fait ce déicide ;
L'amour perce ſon flanc, & le couche au tombeau :
Je dis que l'amour fût ſon tourment, ſon bourreau.
Amour, cruel amour, quel choix d'une victime !
Hélas ! puni ſur moi ſon amour & mon crime.
Tu te ſers de ma main pour lui percer le cœur ;
Et mon cœur ne meurt pas d'amour & de douleur !

Dures extrémités, où la douleur me jette !
Je plains ſa deſtinée ; & c'eſt toi qui l'as faite !
O Pere courroucé, Juſtice, ô Dieu vengeur,
Tu frappes l'innocent ; tu laiſſes le pécheur !
Ce pécheur pouvoit-il racheter ſon offenſe ?
Une victime illuſtre aſſouvit ta vengeance.
Ma douleur me ſéduit, & je ne penſe pas
Qu'il m'a rendu la vie en ſouffrant le trépas,
Motif intéreſſé, (a) ah ! que tu me déſoles !

(a) *Ou* qui plutôt me déſole.

De cette dure mort ſi l'intérêt conſole,
Ce ne ſera jamais un cœur comme le mien :
Je veux tout pour mon Dieu; pour moi je ne veux rien.
Ne vous contraignez point; coulez, coulez mes larmes :
Sortez ſoupirs, ſortez; je n'ai que vous pour armes;
Aigriſſez ma douleur, augmentez mes ennuis;
C'eſt tout ce que je veux, c'eſt tout ce que je puis.

IV.

Pour le jour de la Tous-Saints.

S'unir aux Bienheureux & aux Anges pour bénir & aimer Dieu.

Vous qui ſans craindre plus poſſédez ce que j'aime,
Béniſſez avec moi cette Grandeur Suprême;
Anéantiſſons-nous devant ſa Majeſté :
Je veux rendre avec vous gloire à ſa Sainteté,
Le confeſſer ſeul ſaint, digne de nos hommages.
Vous avez deſſus moi de très-grands avantages;
Vous le louez ſans fin, & ne l'offenſez plus :
Je l'offenſe; & mes ſoins ne ſont pas aſſidus :
Vous ne courbez jamais vos regards ſur vous-mêmes;
Vous reſtez abîmés dans cet Etre Suprême :
Sans vous attribuer ſa divine faveur,
Vous lui rendez ſans fin ſa gloire & ſon honneur.
Que je chante avec vous avec les chœurs des Anges
La gloire de ſon Nom, ſes divines louanges!
Dieu ſaint, Dieu ſaint & fort, ô Dieu ſaint, immortel,
Que mon amour ſoit fort, tout pur, ſaint, éternel!
Mes freres glorieux, béniſſons notre Pere,
Vous êtes dans la fin : je ſuis dans la miſere.

V.

Sentimens d'une ame pénitente, & revêtue de Jéſus-Chriſt.

Revêtu de ton Fils, Majeſté redoutable,
Tu vois à tes genoux un malheureux coupable :
Si tu me veux punir du mépris de ta loi,
Il faut percer ſon ſein pour venir juſqu'à moi.
Je ne t'expoſe point pour fléchir ta clémence
La douleur de mon cœur, mes cris, ma pénitence :
Ah! ne regarde plus ce pécheur odieux!
Sur ton Fils innocent daigne tourner les yeux.
Peux-tu, peux tu vouloir encor punir mon crime,
Puiſque de mon forfait il s'eſt rendu victime!
Ses bleſſures, ſon ſang s'uniſſent à ſa voix :
Afin de te fléchir il expire à la Croix.
Feras-tu malgré lui paſſage à ta colere?
Veux-tu pour te venger ceſſer d'être bon pere?
Non, non; je vois déja que ton bras tout-puiſſant
Se laiſſe déſarmer par ce ſang innocent.

C'eſt en lui ſeulement que mon eſpoir ſe fonde;
Je ne trouve chez moi nul bien qui me féconde :
Quand pour toi je pourrois endurer mille morts,
Je les verrois, hélas! comme de vains efforts.
Nos œuvres, nos vertus ne ſont rien que ſouillure;
La vérité chez nous ſe change en impoſture :
Mon cœur ſi corrompu corrompt ce qu'il reçoit;
Et ſans ceſſe déçu lui-même ſe déçoit :
Plus digne de pitié que digne de la foudre,
Il eſt par la douleur preſque reduit en poudre;
Cet état douloureux ne le ſatisfait pas
Quand il penſe qu'il peut retourner ſur ſes pas.
Oui, je pourrois encor commettre des offenſes;
Et c'eſt ce que je crains bien plus que tes vengeances :

Détrui-donc mon péché; ſi tu le veux punir,
Les plus affreux tourmens me feront te bénir.
Ce ſeroit trop punir que par le péché même;
Tout autre châtiment eſt doux au cœur qui t'aime:
Je compterai pour peu la plus vive douleur;
Si je ne pèche pas, j'en ferai mon bonheur.
De tous les maux ce mal eſt ce que j'appréhende:
Te plaire eſt le ſeul bien que mon amour demande:
Mais n'ayant rien en moi qui ne ſoit odieux,
A couvert de ton Fils je me montre à tes yeux.

VI.

Sur la perte de la paix intérieure.

DE mes chagrins cuiſans je vois croître le nombre;
Et mon bonheur paſſé ne me paroît qu'une ombre;
Eſt-il bien vrai, Seigneur, que vous m'ayez aimé?
Le bien que vous m'ôtez je l'avois eſtimé.
Je me croyois en vous, ô Tout invariable,
Je céde foiblement à l'ennui qui m'accable;
Et je ne comprends pas ces changemens divers,
Qui mettent mon eſprit & mes ſens à l'envers.
De penſers ſur penſers mon ame eſt agitée:
O favorable paix vous l'avez donc quittée!
Je ne me connois plus, un trouble injurieux
Vient m'ôter ce repos qui m'eſt ſi précieux.
J'étois en vous, Seigneur, mon fort, ma citadelle;
Et j'étois à couvert ſous l'ombre de votre aile:
Ne m'abandonnez pas, ô mon Souverain Bien!
Je vous veux ſeul pour vous: le reſte ne m'eſt rien.
Prenez pitié de moi mon Seigneur & mon Pere,
Et venez ſoulager ma douleur trop amere:
Rendez-moi mon repos, rendez-moi votre amour;
Ou venez promptement pour m'enlever au jour.

VII.

Retour de la paix intérieure.

VOus êtes de retour, invariable paix,
Venez vous établir en ces lieux pour jamais:
Doux ſéjour du repos reprends ton premier calme;
Dieu pour nous conſoler rend la joie à notre ame.
Il ne peut nous laiſſer en proie à l'ennemi:
Il ne ſauve jamais ſes amans à demi.
Vous, enfans du Seigneur, banniſſez toute crainte:
Vous allez bientôt voir finir ma triſte plainte;
Et le Seigneur touché de nos gémiſſemens,
Vient calmer nos douleurs & finir nos tourmens.
O mes petits enfans, devenez plus fidéles,
Et ne ſoiez jamais à ſes deſſeins rebelles;
Et vous verrez bientôt dans ce lieu de retour
La douceur de la paix, l'union & l'amour.

VIII.

Dieu aime à épurer & à s'unir par la croix les ames de choix. Abandon invariable de ces ames.

UN abime profond, un néant douloureux,
L'eſprit abandonné, le cœur bien amoureux,
Ténèbres, nudités, peines, incertitudes,
Croix, douleurs, déplaiſirs, les tourmens les plus rudes,
Mépris, confuſion, inévitables coups,
Vous réuniſſez ſeuls l'Épouſe à ſon Époux.

Qui le croiroit, Seigneur, que toutes vos careſſes
Ne partent pas d'amour; mais bien de nos foibleſſes!
Vous aimez un cœur pur & plein de fermeté,
Qui ne s'attache à rien qu'à votre Vérité;
Que vous puiſſiez traiter ſelon votre Juſtice,
Qui reçoive de vous comme un bien le ſupplice;
Qui ne veut rien pour ſoi que votre volonté,
Aimant à ſes dépens vos loix, votre équité;
Qui vit avec plaiſir dans un rude martyre;
Qui déſire de voir en tout lieu votre Empire;
Qui marche aveuglement dedans l'obſcure foi;
Qui prend le pur amour pour ſon unique loi;
Qui ne cherche en vos dons, Seigneur, nulle aſſurance;
Qui montre ſon amour dans ſa perſévérance.
Vous choiſiſſez pour vous avec plaiſir ces cœurs;
Et les rendez pourtant le but de vos rigueurs!

Les douceurs ſont pour ceux qui s'aimant trop ſoi-même,
Ne comprennent jamais comme il faut qu'on vous aime,
Ce que vous méritez, ayant droit d'exiger
Qu'on mépriſe pour vous la peine & le danger.

Ame, qui vous croiez infiniment heureuſe
Pour certains ſentimens d'une onction ſavoureuſe:
Qui croiez votre amour auſſi fort que brillant,
Et qui comme le jonc pliez au moindre vent;
Vous avez du mépris pour une ame affligée;
Vous croiez que pour vous l'Amour l'a négligée,
Et qu'un vice caché l'empêche d'obtenir
Ces conſolations qui ſont votre plaiſir.
Que vous connoiſſez mal la conduite divine!
Vous donnant la douceur, il entoure d'épine
Ce cœur qu'il a choiſi pour être tout à lui;
Lorſqu'on le croit ſans force, il ſe rend ſon appui;
Il épure ce cœur par toutes ces épreuves;
Il aſſure ſa foi, il en reçoit les preuves.
Lorſque vous paroiſſez le plus ſenſible amant,
Vous ne pouvez ſouffrir le moindre (a) châtiment:
Une ſimple douleur, un mépris vous accable;
De murmures ſecrets vous vous rendez coupable;
Et croyant que mon Dieu vous doit déja beaucoup;
De lui vous plaignez avant le premier coup;
Voulant de ſes faveurs avoir la récompenſe,
Comme s'il vous devoit quelque reconnoiſſance.

Le cœur vraiment à Dieu ne croit rien mériter;
Par la moindre action, il craint de l'irriter:
Il aime ſon néant; il aime ſes baſſeſſes,
Et ne jalouſe point ſes prodigues careſſes,
Dans ſon indignité ſe croyant trop heureux
Qu'il daigne en l'affligeant tourner ſur lui ſes yeux.
Lorſque le favori ſignale ſon audace,
Ce pauvre délaiſſé n'oſe eſpérer ſa grace:
Mais paiſible & content abandonnant ſon ſort,
Il ne ſauroit choiſir ou la vie ou la mort.
Si vous le rebutez, ô Sauveur de mon ame,
Par ce même rebut vous augmentez ſa flamme:
Ce feu ſecret s'allume, & ne s'éteint jamais;
Ses douleurs ſont plaiſirs, ſes peines des bienfaits.
Lorſque l'autre amorcé d'un ſentiment ſe pâme,

(a) *Autrement* contretems.

Il ſoutient tout ſon Dieu ſans ébranler ſon ame.
Que Dieu frappe, qu'il tonne, un cœur toujours égal
Ne ſauroit ſe troubler & ne craint aucun mal.
Il ne craint rien pour ſoi; tout ce qu'il appréhende
Eſt, de ne pas donner à Dieu ce qu'il demande,
D'uſurper quelque bien, de dérober à Dieu,
De ſortir un inſtant du néant, ſon vrai lieu:
Et plus il ſe voit pauvre, & ſe croit miſérable;
Plus Dieu lui paroît grand, & ſon Tout immuable:
Il eſt content malgré ſes divers changemens,
Son amour augmentant par les renverſemens.

Cher & divin Eſpoir dans ma longue miſère,
Je ne déſire point revoir votre lumiere:
Je ſuis dans votre main: mes ténèbres, mon jour
Ne font point varier mon innocent amour:
Egale en vos faveurs, égale en ma diſgrace,
L'un ne m'abaiſſe point, & l'autre eſt ſans audace.
Ordonnez cher Époux, ordonnez de mon ſort:
Mon naufrage par vous ſera mon heureux port.
Enfin n'épargnez pas un néant miſérable,
Qui tout objet qu'il eſt, ne voit que vous d'aimable;
Détruiſez, abimez, renverſez tout chezmoi:
Il me ſuffit pour tout de vous prouver ma foi,
Sans prendre aucun ſouci de ma mourante vie;
Il me ſuffit d'aimer & d'être aſſujettie.
Menez-moi dans l'enfer; menez-moi dans les Cieux:
Quand on eſt avec vous par-tout on eſt heureux.

IX.

Sureté de la voie de l'amour & de la foi.

C'EST vous, ô feu ſacré, que rien ne peut éteindre,
Qui me faites ſentir la douleur ſans la craindre:
Vous

Vous conduiſez mes pas dans vos ſentiers divins;
Et vous accompliſſez en moi tous vos deſſeins.
Vous ſemblez quelquefois mener au précipice,
Vous faites éprouver les traits de la Juſtice;
Mais lorſqu'on s'imagine être éloigné de vous,
C'eſt lorſque vous venez & plus tendre & plus doux.
Ah! qui ne ſuivroit pas votre aimable conduite,
Malgré mille douleurs qu'on ſouffre à votre ſuite!

Pour moi, mon cher Epoux, je n'ai plus d'autre eſpoir
Que ſuivre aveuglément votre divin vouloir:
Qu'il ſoit doux, rigoureux, cruel ou délectable,
C'eſt tout un pour mon cœur; tout m'en eſt adorable.
Celui qui vous connoit par l'excès de l'amour,
Connoit la vérité; quoique ſans aucun jour.
Eloignez-vous de moi vaine & fauſſe lumiere;
Vous ne conduiſez point à la ſource premiere:
Vos jours les plus brillans ne ſont qu'obſcurité;
Mais la nuit de la foi nous met en vérité.
Car la foi de l'amour eſt l'illuſtre courriere,
Elle apprend qu'en lui ſeul on trouve la lumiere:
Cette douce lumiere éclaire ſans brillans,
Et n'éblouit jamais ni l'eſprit ni les ſens.
Cette clarté ſi pure eſt ſimple & naturelle;
Et le cœur qui la ſuit eſt enſeigné par elle:
Sa ſcience profonde, en ne laiſſant rien voir,
Conduit aſſurément dans la loi du devoir.

Ce devoir ſouverain ſurpaſſe notre idée:
Mais ce Dieu tout-puiſſant, dont l'ame eſt poſſédée,
N'a beſoin que de lui pour ſe manifeſter.
Il le fait en ſecret; & pour ſe mieux cacher,
Il ſe ſert à propos des épaiſſes ténebres;
Il ne fait rien de grand, d'apparent, de célebre;
Il opére en ſecret; & ce bonheur ſi grand
Se couvre ſous l'abri d'un pauvre & ſimple enfant.

O myſtere profond! il eſt de la ſageſſe
De cacher aux mortels ſous l'ombre de foibleſſe

Ce tréſor tout divin, ſi grand, ſi merveilleux,
Ignoré ſur la terre, & reſpecté des Cieux.
Le Verbe en s'incarnant a produit ces miracles :
C'eſt là qu'il accomplit tous les anciens oracles ;
C'eſt où ſe reproduit le Verbe en ſon plein jour :
Et tous ces grands bienfaits s'obtiennent de l'amour.
Amour pur & divin, ah ! deſcend dans nos ames ;
Conſomme mes enfans de tes céleſtes flammes,
Qu'il ne reſte chez eux aucun bien temporel.
Je les livre à ton feu : beau feu, ſois éternel.

X.

Dieu ſeul déſirable & aimable. L'adorer en eſprit & en vérité.

TOUT ainſi que le cerf pourſuivi dans la plaine,
Pour ſe déſaltérer déſire une fontaine ;
Mon cœur & mon eſprit, avec bien plus d'ardeur,
Déſire ce Dieu ſaint qui fait tout mon bonheur ;
Ce Dieu fort & puiſſant, en qui mon ame eſpere ;
Ce Dieu qui me nourrit, & qui me déſaltere :
Lorſqu'accablé d'ennuis je ſuis tout languiſſant,
Je cours auprès de lui dans mon beſoin preſſant.

Ma ſoif eſt de vous ſeul, ô Seigneur de mon ame !
En me déſaltérant, vous redoublez ma flamme :
Mais c'eſt un feu ſacré tout rempli de douceur,
Qui peut en conſumant donner de la fraicheur.
Votre eau, quoique paiſible, eſt vive & jailliſſante ;
Ce feu tranquille & pur, jamais ne me tourmente ;
Il me donne au contraire une immuable paix :
Ondes, coulez en moi ; ne tariſſez jamais.

Sur le puits de Jacob, Jéſus laſſé de peine
Promit de cette eau vive à la Samaritaine,
Qui lui fit adorer d'eſprit en vérité

De ce Dieu, pur eſprit, l'excellente beauté :
D'un hommage ſuprême il veut que l'on l'honore ;
Et c'eſt en pure foi qu'il faut que l'on l'adore.
Ce culte qui convient ſeul avec ſa grandeur,
Eſt produit par l'amour, & vient de notre cœur ;
Mais ce cœur plein d'amour il faut qu'il nous le donne,
Qu'il lui faſſe accomplir ce que lui-même ordonne.
Si tu goûtois, Chrétien, quel eſt ce don de Dieu,
Tu ne voudrois jamais brûler d'un autre feu.

Délice de l'eſprit, vous êtes préférable
Aux faux plaiſirs des ſens, qui n'ont rien de durable :
Notre cœur n'eſt point fait pour ces fades plaiſirs ;
Un objet bien plus grand doit remplir ſes déſirs.
C'eſt dans ce noble Objet qu'on goûte des délices
Que le monde groſſier appelle des ſupplices :
Etrange aveuglement, qui ne diſcerne pas
Que vous ſeul poſſédez les ſouverains appas !
Ce n'eſt qu'en vous aimant qu'on le peut bien comprendre :
Qui ne vous aime pas, ne peut que ſe méprendre.

Son faux diſcernement pour le Souverain Bien
Fait qu'il cherche toujours, & ne poſſéde rien :
Son cœur eſt agité, veut ſans ceſſe & déſire ;
S'il obtient ce qu'il veut, en ſecret il ſoupire ;
Et ne trouvant rien moins que ce qu'il eſpéroit,
Il voit que ſon eſprit lui-même le déçoit.
Il court, il va, revient, ſe tourmente & s'agite ;
Il ſe fatigue en vain dedans cette pourſuite,
Et ne trouve jamais le ſolide bonheur :
Nuls plaiſirs d'ici-bas ne ſatisfont ſon cœur ;
On voit leur vanité dedans ſon inconſtance.

Vous ſeul, ô mon Seigneur, fixez notre eſpérance :
On vous poſſéde ſeul ſans ennui, ſans dégoût :
Plus on vous aime, & plus le cœur s'attache à vous :

Détrompé des faux biens que le monde lui donne,
Pour vos ſaintes douceurs le cœur les abandonne ;
Il s'effraye de voir des plaiſirs ſéducteurs
Enivrer les eſprits, empoiſonner les cœurs ;
Que l'ancienne Beauté, Beauté toujours nouvelle,
Beauté toute parfaite, auſſi bien qu'éternelle ;
Ne fixe pas de tous les mobiles déſirs.
On préfere ici-bas de fragiles plaiſirs,
Qui s'échapent ſitôt que l'homme les poſſéde ;
Leur vanité devroit leur ſervir de remede.
Beauté toute adorable, on s'éloigne de toi !
C'eſt qu'on manque d'amour, d'eſpérance & de foi.

XI.

Cantique d'amour & de louange d'une ame arrivée à la nouvelle vie en Dieu par les voies ſûres des croix intérieures & extérieures.

CHER & divin Objet qui cauſez ma langueur,
Doux centre du repos, adorable Vainqueur,
Permettez à mon cœur d'évaporer ſa flamme :
Souffrez pour un moment ce tranſport de mon ame,
Que je puiſſe aujourd'hui ſuivre le mouvement
Qu'inſpirent vos bontés à mon reſſentiment :
Il faut que mon diſcours en donne connoiſſance,
Et montre par mes vers quelque reconnoiſſance.

Vous m'avez découvert vos céleſtes faveurs ;
Vous m'avez fait des biens pluſqu'à mille autres cœurs.
Ah ! je les ai payé de trop d'ingratitude !
Fâcheux reſſouvenir, que votre inquiétude
Viendroit mal à propos ſe montrer à mes ſens,
Et troubler en ſecret mes diſcours innocens !

Laiſſez-moi, laiſſez-moi toute ma quiétude ;
A ces charmans plaiſirs ne mêlez rien de rude.
Oui, je veux exhaler mon cœur & mon amour ;
Je veux chanter mon Dieu dans cet aimable jour.
Je vous veux raconter cette grandeur immenſe
Qui me force aujourd'hui de rompre le ſilence ;
Je vous veux raconter cet éclat ſans pareil
Dont la vive lumiere éclipſe le Soleil.
Ses amabilités m'enlevent, par ſes charmes
Il guérit mes langueurs ; il arrête mes larmes :
Sa grandeur, ſa bonté, ſont des attraits puiſſans ;
Ce qu'il opére au cœur eſt au-deſſus des ſens.

Je l'adore en l'aimant ; ſans craindre ſa Juſtice,
Je me livre cent fois par amour au ſupplice.
Cher & divin Epoux, quand je vois vos tourmens,
Je voudrois pour vous ſeul ſouffrir inceſſamment.
Vous êtes le cachet imprimé ſur mon ame ;
Vous êtes ſeul témoin de ma pudique flamme ;
Vous êtes comme un ſceau ſur mon bras, ſur mon cœur ;
Ce ſceau c'eſt le mépris, la peine & la douleur.
La peine du dedans vient de votre préſence,
La douleur du déhors de votre providence.

Qui le croiroit, Seigneur, que le plus grand des biens
Peut cauſer de la peine, & briſer nos ſoutiens !
Lorſque vous paroiſſez, il faut que tout vous céde :
Vous augmentez nos maux tout-proches du remede :
Mais notre cœur ingrat aimant ce qui le perd,
Ne ſauroit ſupporter de voir briſer ſes fers.
Il ſe veut conſerver, il s'aime ; & ſa malice
Fait qu'il trouve en ſon bien le plus cruel ſupplice.

Sitôt que Dieu paroit, il retranche, il détruit ;
Tout ce qui n'eſt pas Dieu dans notre cœur lui nuit :
Il ne ſauroit ſouffrir d'autre objet que lui-même ;
Pour vider notre cœur ſa puiſſance eſt extrême.
Il nous arrache à nous ; ah ! qu'il eſt douloureux,

Quand pour nous diviſer il ſe ſert de ſes feux !
Pour nous purifier il n'eſt rien qu'il n'employe ;
Lorſqu'il a tout détruit, ſes faveurs il déploye :
Mais juſques à ce tems quel ennui, quelle mort !
L'ame ſe plaint, s'afflige, & déplore ſon ſort,
En ne comprenant pas qu'une telle ſouffrance
Lui vient de ſon amour ; & que c'eſt ſa préſence
Qui cauſe des effets pénibles à ſon cœur ;
Qu'il faut ſouffrir le fer pour guérir ſa laideur.

Dieu par tant de tourmens ſe la rend agréable :
Elle ſouffre au-dedans, au-dehors il l'accable ;
Les hommes, les démons viennent de toutes parts :
Contre ſes ennemis il n'eſt plus de remparts.
Tout eſt à découvert ; & ce Dieu qui la livre
Semble de ſon côté ſans ceſſe la pourſuivre.
Hélas ! que ce tourment lui paroît rigoureux !
Elle veut ſe cacher même à ſes propres yeux.
Les peines, les ennuis viennent comme un déluge ;
Et pour les éviter on n'a plus de refuge.

Que faire, hélas ! que faire en cette affliction !
Il n'eſt point de remede autre que l'abandon.
L'ame dans ſa douleur à la fin ſe délaiſſe,
Se laiſſant gouverner au gré de la Sageſſe :
Alors ſes déplaiſirs ſe changent en douceurs :
Qu'elle ſe répent bien d'avoir verſé des pleurs !
A quoi penſai-je, hélas ! que j'étois indiſcrette
De ne conſentir pas à l'entiere défaite
De ce MOI, ſeul auteur de mes troubles cuiſans !
Je jugeois de mes maux ſeulement par les ſens :
Et je ne voyois pas cette main ſécourable
Qui venoit me guérir d'une playe incurable.

Cher & divin Epoux, je vois bien aujourd'hui,
Que vous croyant bien loin, vous me ſerviez d'appui.
Combien ai-je appellé la Juſtice cruelle,
Combien mon cher Epoux, un Epoux infidele ?
Je nommois vos bontés un cruel châtiment ;
Je vous faiſois l'auteur d'un ſi rude tourment :

Et je ne voyois pas, que portant en moi-même
La cauſe de mon mal, cette ſouillure extrême,
Vous me faiſiez ſouffrir afin de me guérir,
Vous empêchiez ma mort quand je voulois périr :
Appliquant ſur mes maux leur unique remede.
Je le vois à préſent puiſque je vous poſſéde :
Qui pourroit m'affliger après ce grand bienfait ?
Je n'appréhende plus ; tout me vient à ſouhait ;
Je ne puis plus ſouffrir : mon Amour, mon attente
S'attache maintenant à me rendre contente.
Je la ſuis ; & mon cœur ne demande plus rien,
Poſſédant en repos Dieu ſon unique bien.

Hélas ! que j'ai ſouffert de peine en mon enfance,
Pour avoir mal compris l'effet de ſa préſence !
O ſouverain Auteur de mes contentemens !
Ce qui faiſoit mon bien, redoubloit mes tourmens.
J'ignorois le ſecret de votre amour extrême,
Qui vouloit pour lui ſeul m'arracher à moi-même :
Et ne comprenant pas la route de la foi,
Qu'il faut pour être à Dieu ſortir enfin de ſoi,
Je voulois m'attacher à ce MOI que j'abhorre ;
Et je me défendois de ce Dieu que j'adore.
Vous veniez déguiſé, mon adorable Epoux ;
Et mon cœur mal inſtruit diſoit, ce n'eſt pas vous.
Vous parutes d'abord avecque tous vos charmes ;
Enſuite on ne voyoit que débris & qu'allarmes.

Qui l'auroit pû penſer qu'en ce déguiſement
Sous l'habit d'ennemi ſe cachoit mon amant !
Mon cœur, mon lâche cœur devoit bien me l'apprendre :
S'il eût été fidele, & s'il eût été tendre,
Il auroit reconnu mon Epoux déguiſé ;
Car un parfait amour ne peut être abuſé.

Prenez quand vous voudrez différente poſture ;
Mon cœur ne ſera plus ſéduit par la nature.
Je vous aime pour vous ; je vous aimois pour moi :
Mon tourment fut l'effet du défaut de ma foi.

Je vous cherchois en moi ; je vous trouve en vous-même :
Je ſais bien à préſent comme il faut qu'on vous aime.
Je voulois la vertu, les biens, la ſainteté ;
Je ne dois rien vouloir que votre vérité.

C'eſt elle qui m'apprend qu'enfermant toute choſe,
Je dois laiſſer tous biens dans leur premiere Cauſe ;
Et que c'eſt uſurper ce qui vous appartient,
Que de m'approprier le moindre de vos biens.
J'ai connu ce ſecret ; & mon ame ravie
Oublia tous ſes maux dans ſa nouvelle vie :
Mon cœur renouvellé ſe trouva tout changé :
Il fut ſous vos vouloirs à cet inſtant rangé :
Perdant tout intérêt, il ſe livra ſans feinte
A vos divins décrets, Majeſté juſte & ſainte ;
Ils firent ſon bonheur, ils firent ſon plaiſir,
N'oſant même pour ſoi former un ſeul déſir.
Il n'eut plus pour le MOI qu'une haine implacable ;
Plus il ſe hait, & plus il vous trouve adorable ;
Tourné contre ſoi-même, il ne voit plus que vous :
Vous êtes tout ſon bien, ſon amour, ſon Epoux.

Que j'étois malheureux, quand je m'aimois encore !
Diſoit ce pauvre cœur au Seigneur qu'il adore :
Depuis que je me hais j'ai trouvé mon bonheur ;
Vous poſſédez les biens, vous poſſédez l'honneur.
Votre gloire eſt mon bien ; mon honneur eſt le vôtre :
Mon repos eſt en vous ; je n'en connois point d'autre :
Et par un doux tranſport qu'on ne peut exprimer,
Je trouve en mon Epoux ce que je dois aimer.
J'ai perdu ma laideur dans ſes beautés divines :
Mon ſentier eſt fleuri ; je ne ſens plus d'épines :
Tous mes maux ſont paſſés : cet heureux changement
Eſt, que Dieu m'eſt tout Dieu ; je reſte en mon néant.

Car celui qui n'eſt plus, n'a ni bien ni miſere.
Celui qui n'eſt plus rien, ne peut plaire ou déplaire :
Il marche par reſſorts ; il vit & ne vit pas :
Un principe ſecret régle & conduit ſes pas ;

Ce principe eſt divin, car c'eſt Dieu qui l'anime.
Il ne mérite plus de mépris ni d'eſtime :
Dieu le couvre au-dehors d'un nuage groſſier,
Qui des yeux des mortels le cache tout entier.
L'ame en Dieu par dedans abimée & perdue,
On ne diſcerne plus ce qu'elle eſt à la vue ;
Dieu la dérobe à tous, & la garde pour ſoi :
Son amour eſt ſans prix, excellente eſt ſa foi.

Mais tout diſcernement paſſe l'ame amoureuſe ;
De ce que ſon Dieu fait elle n'eſt point curieuſe,
Et ne s'en mêle point ne regardant jamais
Quels ſeront ſes tréſors, quels ſeront ſes bienfaits.
Cette ame à tous ſes ſoins eſt morte, anéantie ;
Elle n'a plus d'eſprit, elle n'a plus de vie :
Dieu, maître de ſon ſort, fait tout ce qu'il lui plaît :
Toujours ſimple & ſoumiſe à ſon divin arrêt,
Elle ne penſe pas qu'aucun bien la regarde.
Dans cet oubli profond ſon cher Epoux la garde
Attentive à ſon Dieu ſans nulle attention,
Cette ame morte à tout eſt ſans élection :
Si l'Eſprit Saint la meut, elle agit, elle penſe ;
S'il la laiſſe en repos, elle eſt en ſa préſence
Sans diſcerner en lui que ſa Totalité,
Et l'abime profond de ſon Immenſité.
Elle ne voit que lui perdue en cet abime :
Elle ne connoit plus la vertu ni le crime ;
L'innocence eſt ſa force & ſon diſcernement.
C'eſt ainſi que l'amante eſt avec ſon Amant.

O vérité d'amour qui te pourra comprendre !
O feu pur & divin, on ne voit que ta cendre !
C'eſt ce qui fait juger ſi témérairement
Des diſcours de l'amante, & des ſoins de l'Amant.
Quand du feu découvert chacun verra la flamme,
On connoitra pour lors ce que Dieu fait en l'ame :
Et ce ſecret couvert étant manifeſté,
On louera ſans fin ſa haute Majeſté :
Chacun s'empreſſera de lui rendre les armes,
En ſe laiſſant gagner par l'attrait de ſes charmes.

XII.

Voies adorables de l'Amour divin pour reduire l'ame dans le néant & la perdre en Dieu.

PERMETTEZ-moi, Seigneur, encore en ce ſaint jour,
D'oſer vous raconter mon innocent amour.
Je n'ai plus cette ardeur qui fut jadis ſi forte;
Je ne ſais ce que c'eſt : eſt-elle éteinte ou morte ?

O vous qui gouvernez par vos ſoins les humains !
Je remis dès l'abord mon ſort entre vos mains.
Vous conduiſiez mes pas ; & vos faveurs premieres ;
M'avoient fait eſpérer les plus vives lumieres ;
Je courois en plein jour ; rien n'arrêtoit mes pas ;
Dans les chemins rompus mon pied ne bronchoit pas :
Lorſqu'une obſcurité qu'on peut nommer ténèbres,
M'enleva tout d'un coup ces graces ſi célébres ;
Je marchois à tâtons, craignant de m'égarer ;
De trouver mon chemin, je n'oſois l'eſpérer.

Près de moi j'entendis un bruit épouvantable :
Tant de flots mutinés me rendoient incapable
De me déterminer à prendre aucun chemin.
Je diſois : reſtons là : peut être que demain,
Le Soleil retournant deſſus notre hémiſphére,
Marchant à la faveur de ſa pure lumiere,
Je pourrai retrouver un aſſuré chemin.
Je me flattois, hélas ! mais c'étoit bien envain.

Car je n'aperçus plus cette douce lumiere,
Qui me faiſoit marcher dans ma route premiere :
Les ténèbres, hélas ! augmentoient chaque jour ;
Et je ne voyois plus la clarté ni l'amour.

O divine clarté qui me fus favorable !
Tu fuis avec l'amour ; & c'eſt ce qui m'accable.
Rien ne peut égaler l'extréme affliction
Que je ſouffris alors, & ma confuſion
Ne ſe peut exprimer : une langueur extrême
Prit la place chez moi de cet amour ſuprême
Que j'avois autrefois qui faiſoit mon bonheur.
Mais je ne me plaignois qu'en ſecret dans mon cœur.

Ce reſpect ſi profond qu'on doit au Dieu ſuprême,
M'empêchoit de me plaindre à d'autres qu'à lui-méme.
Je lui diſois ſouvent : O mon divin Époux,
Vous m'avez rejettée ; & ces momens ſi doux
Que je goûtois jadis dès ma plus tendre enfance,
Que ſont-ils devenus ? Quoi donc votre préſence
Sera-t-elle interdite à jamais à mon cœur !
N'aurez-vous plus pour moi qu'une extrême rigueur ?
Je regrettai cent fois le tems de ma jeuneſſe ;
Et je ne voyois pas la divine Sageſſe,
Qui pour me faire aimer mon Dieu plus purement,
Et pour me rendre un jour bien plus parfait amant,
Avoit ſçu m'enlever cette faveur céleſte,
Pour me rendre à lui ſeul, en perdant tout le reſte.

J'appris, mais un peu tard, ces auguſtes leçons :
Pour être à Dieu qu'il faut outrepaſſer ſes dons ;
Qui ne l'aime pour lui, ne ſait pas comme on aime :
Ce dépouillement eſt une faveur extrême.
Je le compris enfin ; & ma ſoumiſſion
Donnoit un nouveau luſtre à mon affection.

Enfin je me remis aux mains de la Juſtice ;
Et de tout mon bonheur je fis le ſacrifice,
Trouvant plus de douceur que je n'avois penſé,
Dans cet amour ſi nud & non récompenſé.
Je compris auſſitôt ce que mon Dieu mérite ;
Et qu'il faut être nud, pour marcher à ſa ſuite :
Mon cœur ne voulut plus ſes faveurs, ni ſes dons ;
Même d'être éclairé de ſes ſacrés brandons.

J'aimois ma pauvreté ; je sçus m'en satisfaire ;
Je m'y trouvois bien mieux qu'en la douceur premiere :
Dieu me parut plus grand, & mon cœur si petit,
Que je n'osé y penser qu'il n'en soit interdit.

On me dit : croyois-tu contenir en toi-même
L'Immensité d'un Dieu, la Puissance suprême ?
Tu porterois plutôt dans ce vase la mer
Que de contenir Dieu : peux-tu le présumer ?
Non, non ; il faut que Dieu t'abime & te comprenne :
Qu'il faut auparavant que tu souffres de peine !
Car le Dieu tout amour n'accorde qu'au néant
De passer en son tout ; c'est l'effort surprenant
Que l'amour le plus pur apporte dans une ame :
Sois contente à présent d'une pudique flamme,
Qui ne veut rien pour soi, qui n'attend rien de Dieu :
Demeure en ton néant ; le néant est ton lieu.
Lors d'un air interdit & confuse & tremblante
Je dis ; n'épargnez pas votre pauvre servante.

O qu'il se servit bien du pouvoir que dès lors
Il avoit sur mon cœur, sur mon ame & mon corps !
A quels affreux tourmens ne m'a-t-il point livrée !
De ces mêmes tourmens sa main m'a délivrée ;
Non en me guérissant, mais en mettant mon cœur
Au-dessus du chagrin, au-dessus de la peur.
Je n'apréhende plus ayant donné mon ame :
Que n'être plus à soi, produit en nous de calme !
Qui pourroit l'altérer quand on ne veut plus rien,
Qu'on fait de sa douleur son véritable bien ?

O bienheureux état ! malgré notre misere
Tu caches en toi seul un auguste mystere.
On ne le connoit point, jusqu'à ce qu'un amant
Ne veuille plus pour soi que le profond néant.
C'est un néant fécond où l'on trouve la vie :
Rien n'est digne de Dieu que l'ame anéantie.

Je ne comprenois pas alors la vérité ;
Et je ne voyois pas quelle est ta charité :

Tu voulois me guérir de cet orgueil funeste,
Que je vois à présent, & que mon cœur déteste ;
Ta conduite, ô mon Dieu, l'a de tout détaché :
Sans ta douce rigueur, j'étois dans le péché :
Je croyois la vertu par mes efforts acquise,
Je croyois un grand bien de te suivre à ma guise ;
Et je ne voyois pas mes indignes larcins :
Je m'opposois sans cesse, Amour, à tes desseins.

Que je suis obligée, Amour, à ta Justice !
Du malheureux larcin j'ai fait le sacrifice ;
Et ne possédant rien, je me trouve à couvert
D'un vol que te déplait, qui t'offense & nous perd.
O mon souverain Bien, je te trouve en toi-même !
C'est toi qui te rends gloire & qui t'adore & t'aime :
J'adhére à tes vouloirs ; & ne voulant plus rien,
Ta gloire est mon plaisir, ton vouloir est le mien.

XIII.

Jésus-Christ ressuscité après avoir souffert pour nous. Pauvreté abondante d'une ame ressuscitée avec lui.

IMMENSE & puissant Dieu, seul Auteur de mon être,
Mon adorable Epoux que j'ai choisi pour Maitre,
Donne force à mon chant pour louer ta bonté,
Faisant connoitre à tous ta suprême beauté ;
Ranime en ce grand jour & ma muse & ma lire,
Pour attirer des cœurs sous ton auguste Empire.
Depuis près de deux ans tant de tourmens divers
Ont presque fait tarir la source de mes vers ;
Un silence profond faisoit mon éloquence ;
Et je ne pouvois plus rompre ce doux silence.

Mais je veux aujourd'hui conſacrer à ton Nom
Le peu que j'ai de force, ô Seigneur juſte & bon.

Je veux de tes grandeurs faire voir les merveilles,
Annoncer aux humains tes graces ſans pareilles.
Toi qui d'un ſeul FIAT fis la terre & les Cieux,
As voulu pour un tems habiter en ces lieux;
Tu naquis ici-bas, tu finis ta carriere
Après t'être vêtu pour nous de la miſere;
Tu portas nos langueurs, & ton extrême amour
Te fit même à nos yeux perdre pour nous le jour.
Tu te livras toi-même à cette mort infame;
Et cette mort devint le ſalut de notre ame:
Tu payas nos forfaits; tu ſatisfis pour nous,
Appaiſant de ton Pere un trop juſte courroux:
Tu ſouffris des tourmens affreux, inexplicables,
Pour tirer des Enfers tant d'illuſtres coupables.
Reſſuſcitant enfin aujourd'hui glorieux
Tu nous ouvres à tous & ton ſein & les Cieux.

Je vois des ſcélerats, de qui l'ingratitude
Mépriſe tes bienfaits, qui ſe font une étude
De combattre en tous lieux tes ſoins & ton amour,
Sans te montrer jamais un amoureux retour:
Non, ce n'eſt point pour eux, que j'excite ma muſe;
Leur forfait eſt trop grand, leur crime ſans excuſe.

Je veux porter plus haut mes amoureux déſirs;
Je demande des cœurs qui faſſent tes plaiſirs,
O toi, qui veut bien te faire un vrai délice;
D'être avec des enfans ſimples & ſans malice;
Des cœurs tout employés & la nuit & le jour
Afin de te donner quelque preuve d'amour,
Qui mépriſent pour toi tout ce qu'on voit au monde,
Qui tiennent la douleur pour faveur ſans ſeconde,
Qui s'oublient de tout pour s'occuper de toi,
Tâchant de te prouver leur amour & leur foi;
De ces cœurs qui n'ont plus de regard pour eux-mêmes;

Et qui ſont dévoués à tes grandeurs ſuprêmes,
Toujours prêts d'obéir à tes divins arrêts,
Toujours prêts de ſubir tes ſouverains décrets.

C'eſt à ces nobles cœurs que j'adreſſe mes rimes,
Eloignés de l'orgueil, ſource de tous les crimes:
Ces cœurs ſimples, petits, qui ſe comptent pour rien,
Qui ne veulent que toi pour véritable bien;
Et qui, ſans s'informer quelle eſt leur deſtinée,
Te ſuivent conſtamment un grand nombre d'années;
Pauvres, mais très-contens, ils eſtiment leur ſort,
Le conſervant en eux juſqu'au jour de la mort.

Aimable pauvreté, vous faites mes délices,
Me faiſant ignorer les vertus & les vices.
Je ne crains plus l'orgueil, j'ignore le péché;
L'extrême pauvreté m'a de tout détaché.
Je trouve dans Jéſus mon bonheur, ma richeſſe:
Il eſt mon ſeul appui, ma ſeule forteresſe.
Quand je ſuis entouré d'ennemis ſi fâcheux,
Il me ſert de refuge, & je me moque d'eux.
Dedans l'obſcurité j'ai trouvé la lumiere;
Mon néant eſt comblé de la ſource premiere.
Je ne manque de rien, & ſans rien poſſéder,
J'ai cent fois plus de bien; car ſans rien demander,
Il prévient mes beſoins; à lui je m'abandonne.
Ce qui me vient de lui, ſans ceſſe je lui donne;
Et dégagé par là de tous ſoins ſuperflus,
Je le contemple ſeul, & je ne me vois plus.

XIV.

Vie heureuſe d'une ame abandonnée & perdue en Dieu.

DIVINE Vérité qui faites mon bonheur,
Que vous cauſez au cœur de paix & de largeur !
On ne vous goûte bien que dans la ſolitude :
C'eſt là qu'on apprend tout ſans ſecours de l'étude.
Vous renfermez en vous le véritable Bien :
On le trouve chez vous demeurant dans ſon rien.
Auguſte vérité, favorable lumière,
C'eſt vous qui conduiſez dans la ſource premiere.
Là le cœur à l'écart de tant de vains objets,
De ſoucis, de penſers, d'inutiles projets,
Vit ſeul avec ſon Dieu, dans une paix profonde,
Dans l'éternel oubli de ce qu'on fait au monde :
L'amour ſeul & la foi régle ſes mois, ſon jour ;
Tout commence & finit dans l'immuable amour :
Il eſt de cent façons, ſans prendre aucune forme ;
C'eſt lui qui nos vouloirs dans ſon vouloir transforme :
Souvent il paroit grand, quoiqu'il ſoit bien petit,
Moins il paroit, & plus il transforme l'eſprit.

Céleſte motion, adorable principe,
Union d'unité dont le cœur participe !
Brouillard plein de lumiere, abime de grandeur
Où s'enfonce l'eſprit, la volonté, le cœur !
Vous engloutiſſez tout, & perdez ſi bien l'ame,
Qu'elle ne connoit plus ſon être ni ſa flamme :
Vous vivez ſeule en nous, céleſte Vérité ;
Vous éclairez le cœur ſans montrer de clarté.

Vous

Vous vous manifeſtez dans les nuits les plus ſombres :
Ce que vous enſeignez eſt environné d'ombres ;
En vous accommodant à nos débiles yeux,
Dans ce jour tempéré l'on pénetre les Cieux.

Doux ſéjour de la paix, ô rien, ô vaſtitude !
O Dieu qui nous conduis dans cette ſolitude
Que tu poſſédois ſeul dans ton éternité,
Toujours heureux chez toi de ta félicité !
Tu créas les humains pour entrer en partage,
Par un excès d'amour, de ce grand avantage.
Il ne faut que t'aimer, s'abandonner à toi,
Te ſuivre à chaque inſtant dans une aveugle foi,
Etre ſimple, enfantin, ſans ſouci de ſoi-même ;
Et l'on parvient enfin à ce bonheur ſuprême.
Admirable déſert où l'ame vit en Dieu !
Elle avance toujours, mais ſans changer de lieu.
C'eſt où tu me conduis, Sureſſence adorable,
Dans ce ſacré déſert, à l'état immuable.

Mes yeux, mes foibles yeux, que vous m'avez ſéduit,
Préférant le brillant à cette ſombre nuit !
Combien vous égarant de cet Objet aimable,
Avez-vous recherché quelque objet délectable !
Que vous m'avez trahi, vous recourbant ſur moi ;
Me tirant peu-à-peu de mon obſcure foi,
De ce ſacré brouillard, où mon Seigneur habite !
J'allois m'en éloignant pour marcher à ſa ſuite ;
Et déçu que j'étois par ma fauſſe raiſon,
Croyant le ſuivre mieux, je quittois l'abandon.

Inutile ſouci d'une fauſſe prudence,
Que vous m'avez trompé d'une vaine apparence !
Je quittois ſes ſentiers ; & plus je m'égarois,
Plus je me ſavois gré, plus je m'en éloignois.
Je me laſſois en vain dedans cette recherche ;
Je me diſois ſouvent : que mon cœur ſe deſſéche !
Je ne le connois plus ; je ne ſais où je ſuis.
Je voudrois me forcer ; mais, hélas ! je ne puis ;

De tant de vains efforts la laſſitude extrême
En m'éclairant me fit retourner en toi-même :
Tu me reçus d'abord, adorable Bonté,
Et ſans me reprocher mon infidélité.

Vous innocens témoins de ma douleur amere,
Rochers, ſuperbes monts, déſert, lieu ſolitaire,
Vous écouterez ſeuls ma plainte & ma douleur,
Uniques confidens du ſecret de mon cœur.
Ah ! ne répete point, écho, ma triſte plainte,
Ne redis point l'amour dont mon ame eſt atteinte ;
Garde-moi le ſecret, qu'en ces aimables lieux,
Où je ſuis à l'abri des eſprits curieux,
Je puiſſe de mon Dieu dans un profond ſilence
Ecouter les diſcours remplis de ſapience,
Que ſans bruit de parole, il verſe au fond du cœur,
Ce langage muet plein de paix, de douceur.

C'eſt ce divin Objet qu'en ſecret je contemple ;
Mon cœur eſt ſon autel, ſa victime & ſon temple :
Je me laiſſe conduire à l'amoureuſe loi ;
Et je ne veux plus voir ce qui ſe fait chez moi.

Etrange illuſion que ſe guider ſoi-même !
Fatal enchantement que cet amour extrême
Qu'on réſerve pour ſoi, pour ſa façon d'agir,
Qui fait qu'on ne veut point ſe perdre ni mourir !
On ſe donne cent fois, on ſe reprend de même ;
On ne ſe laiſſe point mouvoir au Dieu Suprême :
S'il vient pour nous conduire, on veut voir ſon chemin ;
On cherche à s'aſſurer s'il nous tient par la main.
Hélas ! que l'abandon eſt une choſe dure !
Parce qu'il faut ſans fin ſurmonter la nature,
Qui ne veut point mourir, & ne ſauroit céder
A l'Eſprit Souverain, qui nous veut poſſéder.

Immenſe & puiſſant Dieu, remporte la victoire !
Tout doit être ſoumis, & céder à ta gloire ;
Pour ta gloire tu dois en tout lieu dominer :
Je le veux, j'y conſens ; je dois m'abandonner.

Diſpoſe donc de moi en Souverain Monarque :
Je ne crains plus les maux ; les terreurs de la Parque,
Si je ſuis dans l'amour, ſeront tous mes plaiſirs :
Je ne veux en mourant conſerver nuls déſirs ;
Mais me livrant à toi d'un amour ſans partage,
Recevoir de ta main l'éternel héritage :
Conſerve ſeulement tes droits & ton amour ;
Je perdrai ſans regret la lumiere du jour.

Je ne te craindrai point, Juſtice vengereſſe ;
Je te choiſis d'abord pour Reine & pour maîtreſſe :
Tes droits ſeront les miens : que m'en peut-il coûter ?
Je n'ai plus rien à moi ; daigne te contenter :
Exerce, ſi tu veux, tes rigueurs ſur mon ame,
Je me ſoumets à tout : ſi jamais je reclame
Contre ta cruauté, redouble ta rigueur :
Eprouve, ſi tu veux, en cent façons, mon cœur ;
Tu le verras toujours dans la même ſoupleſſe.
Je le redis encor, Juſtice ma maîtreſſe,
C'eſt l'amour pur, c'eſt toi, qui m'inſtruis & conduis :
Je n'ai nul mouvement ; je ne ſais ſi je ſuis :
Je ne recherche point quelle eſt ma deſtinée ;
Je ſuis, & je ſerai toujours abandonnée.

O mon céleſte Epoux, régle & conduis mes pas ;
Dans les plus grands dangers je ne tremblerai pas :
Je courrai te ſuivant aux bords des précipices ;
Je ne me plaindrai pas au milieu des ſupplices.
Que ne puis-je, Seigneur, te marquer mon amour,
En perdant pour toi ſeul mon bonheur & le jour !

XV.

Vie nouvelle & divine d'une ame anéantie & transformée en Dieu.

DANS ces déſerts ſacrés, dans cette nuit profonde
Je goûte le bonheur d'être éloigné du monde :
Et c'eſt là qu'en ſecret je converſe avec Dieu ;
Je renvoye & reçois ſans ceſſe ſon beau feu.
Objet doux & charmant, qui raviſſez mon ame,
Je puis donc à l'écart vous parler de ma flamme,
Et goûter avec vous ces innocens plaiſirs
Au-deſſus des penſers, au-deſſus des déſirs !
Ces plaiſirs ſavoureux, que la croix accompagne,
Qui ne ſe goûtent bien que ſur cette montagne
Où l'ame hors de ſoi-même, & par un ſaint tranſport
Ayant tout délaiſſé, trouve un plus heureux port !

Beaux arbres élevés, vous aimable bocage,
Dans ce charmant ſéjour on entend le ramage
De cent petits oiſeaux, qui d'un air gracieux
S'employent à louer le Monarque des Cieux.
Leur chant n'interrompt point mon amoureux ſilence :
Dans ces lieux en tout tems j'ai de Dieu la préſence.
Nul déſir importun ne ſe rencontre ici ;
Ni ſoupir, ni douleur, ni crainte, ni ſouci.
Des objets d'ici-bas j'ai perdu la mémoire :
Je n'ai plus de plaiſir, Seigneur, qu'en votre gloire :
Rien n'arrête mon cœur, rien ne flatte mes ſens :
Je ne ſens plus d'attraits ſi forts & ſi puiſſans.
Une profonde mort, que j'oſe appeller vie,
En m'arrachant de moi m'a par l'amour ravie.
Je reſſens ſans ſentir, je goûte ſans goûter
Certain *je ne ſais quoi*, qu'on ne peut raconter.

On ne déſire rien ; & rien ne nous poſſéde ;
Quand on a des douleurs, on en craint le remede :
On ne veut cependant poſſéder, ni jouir ;
On ne recherche point le moyen de ſouffrir.
Morte à tout intérêt l'ame ainſi délaiſſée
Ne peut pour ſon bonheur former une penſée :
Un ſeul retour ſur ſoi lui ſeroit un tourment
Indigne de ſon Dieu, peu digne d'un amant.
Son cœur eſt tranſporté dans ſon objet aimable,
Sans pouvoir diſcerner l'amer ou l'agréable ;
Ce qui n'eſt pas ſon Dieu lui paroît ſuperflu ;
Elle ne connoît rien, & ne ſe connoît plus.
Divine obſcurité, que j'aime ta lumiere !
Elle ne fait jamais ſiller notre paupiere :
Et cette ſombre nuit eſt pleine de clarté ;
Puiſqu'elle nous fait voir l'immenſe vérité.

Vous êtes, bois ſacrés, mon autel & mon temple :
C'eſt en vous que mon Dieu ſans ceſſe ſe contemple ;
C'eſt vous qui m'enſeignez dans votre obſcurité
Qu'on peut connoître, aimer, ſans lumiere ou clarté.
La clarté dans la foi ſe trouve en cette vie ;
Et ſon obſcurité rend notre ame éclaircie :
On connoît ſans connoître, & très-parfaitement.
Mais ce profond ſavoir paſſe l'entendement :
Il ſemble s'écouler d'une ſource étrangere,
Paſſant rapidement d'une courſe légere :
Il n'en reſte plus rien ; & dans le même inſtant
On ne ſait ce que c'eſt, on ſe trouve ignorant.

Cette ſource eſt pourtant dans l'intime de l'ame :
Quelquefois c'eſt de l'eau, d'autres fois de la flamme ;
Et quoique notre centre en ſoit le réſervoir,
On ne peut s'en ſervir, ni même le vouloir.
Cette ame eſt par mon Dieu la fontaine ſcellée :
Elle ne peut ſans lui, même être déſolée.
Il diſpoſe lui ſeul de tous ſes mouvemens ;

Elle n'a plus d'eſprit, de goût, de ſentimens.
Il s'eſt fait en ſon ſein une métamorphoſe :
Elle n'eſt plus en ſoi, mais dans l'unique Cauſe.
C'eſt en Dieu que s'eſt fait ce divin changement :
L'amante ne vit plus ; elle eſt en ſon Amant.
Son Amant a plus fait pour ſon Epouſe aimée :
En lui-même l'amour l'a ſi bien transformée,
Que qui verroit ſon fond, n'y verroit plus que Dieu :
Elle eſt en ſon néant ; Dieu commande en ſon lieu.
Elle ne paroît plus, cette amante chérie ;
Elle n'a plus d'état, plus d'amour, plus de vie :
Dieu vit en ſoi pour ſoi ; tout ſon contentement
Eſt de voir Dieu tout Dieu, le néant tout néant.

Cet état eſt divin, quoique ſans apparence ;
Le dehors au-dedans n'a plus de reſſemblance :
La main du Tout-puiſſant fit la diviſion
Du ſens & de l'eſprit, du goût, de la raiſon :
Il ne reſte au-dehors qu'une foibleſſe extrême ;
Au-dedans c'eſt tout Dieu, mais Dieu toujours le même :
Il engendre en ce fond, comme en l'éternité,
Le Verbe ſon image, & le Dieu-Vérité.
Leur mutuel amour opére tout en l'ame :
Le Pere s'y connoît, & l'Amour nous enflamme ;
Mais cet amour infus par un juſte retour
Sortant de l'unité, s'abime dans l'Amour.
C'eſt ainſi que d'Amour l'opérer efficace
Abime notre fond dans une mer de grace :
Mais que dis-je ? Dieu ſeul eſt l'abime profond
Où ſe perd notre eſprit, les puiſſances, le fond.
C'eſt là que, dégagé de l'humaine nature,
L'homme ne paroît plus ; & cette créature
Eſt tellement changée en Dieu par le dedans,
Qu'elle n'a preſque plus commerce avec les ſens.

Divine Vérité, ſans quelque expérience
Qui voudroit croire, hélas ! cette auguſte ſcience

Goûtez, & vous verrez, vous ſimples, innocens :
Renoncez votre eſprit, outrepaſſez vos ſens ;
Et votre cœur inſtruit de la haute Sageſſe
Poſſédera le fruit, dont voici la promeſſe :
Il ne tiendra qu'à vous de goûter, de jouir.
Il faut ſe renoncer, tout ſouffrir & mourir ;
Mourir à chaque inſtant par mille providences ;
Souffrir de tout le cœur cent ſortes de ſouffrances.
N'ayez aucun déſir, tendez à n'être rien ;
Vous paſſerez bientôt dans le Souverain Bien.

XVI.

Sur le même ſujet.

O MON Souverain Bien, vous que mon ame adore,
Permettez à mon cœur de vous redire encore
Qu'il vous aime à préſent avec bien plus d'ardeur,
Quoique je n'aye plus ni plaiſir ni douceur !
Je vois que chaque jour mon feu ſe renouvelle ;
Contemplant la Beauté, la Grandeur éternelle,
Je ſens, vous le ſavez, augmenter chaque jour
L'aimable pureté d'un innocent amour.

O ſouverain Auteur de ma pudique flamme !
Vos charmes tout-puiſſans ont enlevé mon ame !
Je ne ſais ſi je ſuis, je ne me connois plus ;
Si je retourne à moi je me trouve confus :
Je ne découvre rien : une foi ſimple & pure
Me cache autant à moi qu'à toute la Nature,
Un brouillard tout divin me dérobe à mes yeux ;
Sans voir aucun objet je ſuis plus amoureux.
Sacrée obſcurité, vous êtes ma lumiere,
Vous me faites paſſer dans la ſource premiere !
De l'amour & la foi la généralité
Découvre en ſe cachant l'auguſte Vérité.

O myſtere profond de la foi ténébreuſe,
Qui rend à chaque inſtant l'ame plus amoureuſe !
On s'éloigne (*a*) toujours de ſon propre intérêt :
Le ſingulier n'eſt plus, le détail nous déplait ;
On ne veut qu'un Objet ſuprême autant qu'immenſe :
On fait obſcurément chez lui ſa réſidence,
S'abandonnant ſans fin à ſon divin vouloir ;
On eſt bien loin de ſoi, ſoumis à ſon pouvoir.
Il ordonne de tout en ſouverain, en maître ;
Et l'on ne ſonge plus même à ſe reconnoître :
Dans un profond oubli de ce qui n'eſt pas Dieu,
On ne diſtingue plus en ſoi ni tems ni lieu ;
Tout ſe trouve englouti dans cet Etre Suprême.
On ne ſait ſi l'on eſt ; on adore & l'on aime :
Mais cet amour caché ne ſe démêle pas ;
On eſt tout abſorbé dans une mer d'appas.
Cette beauté toujours ancienne & nouvelle,
Hors de ſoi ſait ravir une amante fidele.

Mais, hélas ! cher Epoux, je ne vois point de cœurs
Vous aimer purement ! On aime vos faveurs.
Si quelqu'un par haſard ſe dégoûte du monde,
Il veut un ſentiment qui l'enlève & l'inonde :
Sitôt qu'il ne ſent plus, il cherche des plaiſirs ;
Il ſent renouveller ſes anciens déſirs.
Aucun, Seigneur, ne veut vous aimer pour vous-même ;
Cet amoureux de ſoi oſe dire qu'il aime :
Il aime pour vos dons, & ne veut rien ſouffrir ;
Lorſque vous l'exercez, il retourne au plaiſir.

Ah ! faites-vous des cœurs, Objet tout adorable,
Qui veuillent vous aimer comme le ſeul aimable,
Qui ſans égard aux dons ne veuillent rien que vous,
Qui choiſiſſent la Croix pour ſuivre leur Époux,

(*a*) *Autrement*, de tout ce qu'on nomme intérêt.

Qui ne demandent point dedans leur patience
De nouvelle faveur, ni d'ample récompenſe.

Un cœur tranquille & pur ne ſauroit plus penſer
Si le grand Dieu qu'il ſert veut le récompenſer :
Aimer, ſouffrir pour lui, c'eſt l'unique ſalaire
Qu'il pourroit déſirer, qui doit le ſatisfaire.
O que ſes ſentimens ſont loin de l'intérêt !
Il ne veut que ſon Dieu, veut tout ce qui lui plait :
Et c'eſt là le ſecret qu'enſeigne la Sageſſe.
Cet amour toujours droit eſt la même juſteſſe :
Il ne change jamais, chaſte, ferme & conſtant ;
Il ſait bien qu'il n'eſt rien, ſon Dieu ſeul eſt puiſſant ;
Il ne regarde plus ſon extrême foibleſſe,
Il ne ſauroit non plus penſer à ſa baſſeſſe ;
Dieu ſeul eſt tout pour lui ; peut-il manquer de rien ?
Il ne veut rien pour ſoi ; l'amour eſt tout ſon bien,
Sans chercher dans l'amour même ſon avantage ;
Il porte les douleurs ; & c'eſt là ſon partage :
Souffrir pour ce qu'il aime eſt ſon unique bien ;
Son plaiſir, ſon bonheur ne lui paroit plus rien.
Il ne penſe qu'à Dieu ; ſon honneur & ſa gloire,
C'eſt là l'unique objet qui remplit ſa mémoire :
Tout ce qui n'eſt pas Dieu lui paroît trop petit,
Pour occuper ſon cœur, & remplir ſon eſprit.
Un ſeul Objet unique autant pur qu'immuable,
Eſt ſeul digne de lui, lui paroît ſeul aimable ;
Et dégoûté qu'il eſt des objets d'ici-bas,
Sans orgueil il s'éleve à ſes divins appas.

Que le cœur eſt heureux lorſqu'il n'a plus de pente !
Votre unique Beauté le ravit & l'enchante :
Il ſait qu'il vous faut tout, il vous veut tout donner ;
Que vous méritez tout ; qu'il ne peut mériter :
Il rencontre en vous ſeul la ſource du mérite ;
Connoiſſant qu'il n'eſt rien, quittant tout il ſe quitte.
Si je poſſédois tout, ô Seigneur tout-puiſſant !
Je vous le donnerois dedans le même inſtant :
Mais ne poſſédant rien, je vous donne à vous-même.
Ce don eſt digne ſeul de l'Eſſence Suprême ;

Tout ce qui n'eſt pas Dieu, n'eſt pas digne de vous;
Cependant vous voulez habiter avec nous.

Quel excès de bonté! mais l'homme miſérable
S'élevant contre vous, eſt rebelle & coupable.
Hélas! qu'il connoît peu ſon véritable bien!
En voulant pour lui tout, il ne poſſéde rien.
Lorſqu'on veut tout pour Dieu, n'a-t-on pas toute choſe?
Il faut tout renvoyer dans la Premiere Cauſe:
Tout ſe conſerve en lui, gloire, bien & l'honneur;
Tout ſe perdroit en nous: laiſſons tout au Seigneur.

Suprême Vérité, le monde vous ignore;
Il ne vous aime point, ô Seigneur que j'adore!
Chacun ſe fait un Dieu de ſon propre plaiſir,
De ſon entêtement, de ſuivre ſon déſir.
Souveraine Beauté, faites-vous donc connoître;
Tous vous adoreront comme Dieu, comme Maître;
Chacun vous aimera comme Souverain Bien:
Briſez l'enchantement qui leur ſert de lien.

XVII.

Tranſport d'amour d'une ame anéantie devant Dieu. Folie des Athées.

DIVINE Vérité, ſeul auteur de ma flamme,
Je ne ſuis qu'un néant; vous poſſédez mon ame:
Je ne me connois plus abîmé dans mon rien;
Je me plais de trouver en vous ſeul tout le bien.
O que j'aime, Seigneur, la divine Sageſſe!
Elle me guida ſeule en ma tendre jeuneſſe,
M'apprit à mépriſer tout ce qui n'eſt point vous,
A craindre moins l'enfer qu'à vous voir en courroux.

Après m'avoir appris à ſurmonter le vice,
Elle mit en mon cœur d'amour pur la notice:
Je compris dès l'abord que vous aimer pour vous
Etoit mon ſeul devoir. Ah! qu'il me parût doux,
Ce devoir trop charmant! Oui, tout mon cœur vous aime,
Pur & divin Objet, ſeulement pour vous-même:
De tous mes intérêts je vous ai fait le don;
Et mon cœur vit en paix dans l'entier abandon.

O ſi j'avois au Ciel la puiſſance divine,
Je vous la donnerois! même je m'imagine
Que ſi j'étois un Dieu brûlant de ce beau feu,
Je m'anéantirois afin de vous voir Dieu.
O folle illuſion d'une flamme indiſcrette!
L'amour que je reſſens, c'eſt vous ſeul qui l'a faite.
Ai-je donc oublié que je ſuis un néant,
Que vous êtes mon Dieu, mon Seigneur tout-puiſſant?
Ne pouvant rien pour vous, mon extrême baſſeſſe
Me plaît infiniment; & j'aime ma foibleſſe,
Je ſerois à moi-même un objet odieux.
Abîmé dans mon rien, je vous vois glorieux;
Il ſert à rehauſſer votre gloire immortelle.
Ma foibleſſe fait voir la puiſſance éternelle;
La vanité de tout montre la vérité.
TOUT & RIEN; Dieu puiſſant; le reſte fauſſeté.

Tout meurt, & tout renaît; vous êtes immuable:
Tout périt, & nous montre un principe adorable.
Ce qui meurt & périt ne peut être immortel:
Il eſt donc quelque part un Principe éternel,
Qui forma l'Univers, le Ciel, la terre & l'onde,
Et qui ne dépend point d'une cauſe ſeconde;
Au contraire tout vient, & tout dépend de lui:
Tout ce que nous voyons, ſon vouloir l'a produit.
Il peut lorſqu'il le veut en rompre la machine:
Que s'il demeure entier, la puiſſance divine
Le conſerve & ſoutient d'une inviſible main;
Ce qu'on voit aujourd'hui ne ſera plus demain.

Je fais tout mon plaiſir, voyant ce grand myſtere,
D'adorer en ſecret cette vertu premiere ;
Et je me dis cent fois : Les révolutions
D'hommes & d'animaux, de tems & de ſaiſons,
Tout préche de mon Dieu la puiſſance ſupréme :
C'eſt lui ſeul qui me plait, que j'adore & que j'aime.
Tout le monde n'eſt rien ; il eſt donc le ſeul TOUT :
Il conduit l'Univers de l'un à l'autre bout.

Homme rempli d'orgueil, dis quelle eſt ta ſcience,
Toi qui ne reconnois ni Dieu, ni providence ?
D'un faux raiſonnement tu remplis ton eſprit ;
A mille fauſſetés tu donnes du crédit :
Tu te crois fort ſavant, lorſqu'avec arrogance
Tu diſputes de Dieu & de ſa preſcience :
Tu devrois bien plutôt te ſoumettre à l'amour,
Croire ſans examen ; eh ! tu verras un jour,
Quelle étoit ton erreur & ta folle ignorance.
Ah ! ſoumets ton eſprit à cette providence ;
Sans plus en diſputer adore ce Seigneur
Que tu n'oſes nier en ſecret dans ton cœur :
Ton cœur, même ton cœur t'enſeigne le contraire.
Oſes-tu le nier, homme ingrat, téméraire ?

Fais ce que tu pourras pour éteindre en ſecret
La vérité de Dieu ; ton cœur bien plus diſcret
Donne le démentir à ton diſcours frivole,
Qui ne ſauroit partir que d'une tête folle
Pleine d'égarement, d'imagination,
Qui perd tous les ſentiers de la droite raiſon.
Rentre dans ton devoir, & te laiſſe conduire
A l'auguſte Sageſſe : Elle pourra t'inſtruire
Avec bien moins de bruit & d'agitation ;
Otant de ton eſprit cette confuſion
Qui rend inceſſamment ta mémoire agitée,
Qui te remplit ſans fin d'une fatale idée,
Qui t'ôte le plaiſir en t'ôtant le repos,
Qui réduit tout chez toi comme dans un Cahos.

Reviens, homme pervers, retourne à ton principe,
Retourne, ſi tu veux, que l'erreur ſe diſſipe ;
Et tu ſeras ſurpris d'avoir trop tard connu
Cet Eſprit ſouverain, Eſprit pur, ſimple & nud ;
Tu béniras cent fois l'aimable Providence
De t'avoir délivré de ta folle ignorance.

XVIII.

Extenſion du régne de Jéſus-Chriſt. Voie abrégée pour aller à Dieu par le renoncement.

POUR adreſſer mon chant je cherche une autre terre :
Pays environnés par-tout de l'onde amere,
Isles qui paroiſſez flotter deſſus les eaux,
Dont les bords ſont battus de mille & mille flots ;
O lieux preſqu'oubliés de l'humaine nature,
Que l'on voit en tout tems dépourvus de verdure,
Qui ne poſſédez point ces petits agrémens
Qu'étalent à nos yeux l'automne & le printems ;
Vous climats reculés, à vous ſeuls je m'adreſſe,
Pour vous faire goûter la divine Sageſſe :
Je la vois dans les airs qui d'un rapide cours
Semble porter chez vous ſon ſoin & ſes amours.

Divine Vérité, doux centre de mon ame,
En éclairant leur cœur, brûle-les de ta flamme :
L'amour en unité produit ce double effet,
D'éclairer, de brûler tout ainſi qu'il lui plait.
Divine Vérité qui tue & rend la vie,
Que cette nation par toi ſoit affranchie ;
Que ſuivant tes ſentiers d'un eſprit dégagé,
Ce peuple ſoit par moi deſſous tes loix rangé ;
Qu'il écoute mon chant ; que ton amour l'entraîne ;
Qu'il ſe perde en ton ſein, Vérité Souveraine ;

Que ſe laiſſant gagner aux charmes de l'amour,
Ils lui donnent leur cœur pour faire ſon ſéjour.

Rochers inhabités, monts qui percez la nue,
Ah! venez recevoir cette vérité nue;
Venez pour adorer d'eſprit en vérité
Ce Seigneur, pur Eſprit, & ce Dieu charité:
Que ſi vous habitez dans des pays ſtériles,
Que vos cœurs par l'amour ſoient rendus plus fertiles.
Cet Eſprit pur & ſaint voudroit s'inſinuer:
Ne lui réſiſtez pas; laiſſez-vous dénuer.
Livrez-vous à ſes ſoins, à ſon amour fidele;
Il vous enſeignera cette route nouvelle:
Mais, que dis-je? elle eſt plus ancienne que les Cieux.
C'eſt cet amour ſacré, que je montre à vos yeux;
Cet amour dont mon Dieu jouiſſoit en lui-même,
Qu'il vient vous partager par une grace extrême.
Cet amour éternel s'incarna dans le tems,
Pour de ce même amour rendre participans
Les hommes qu'il créa par ſa toute-puiſſance,
Et leur faire éprouver ſon auguſte préſence.

Sans l'eſprit d'Oraiſon qu'on ſe prive de biens!
On ſouffre mille maux; on n'a plus de ſoutiens.
L'INTÉRIEUR eſt le lieu que le Seigneur habite,
Où l'on entend ſa voix, où l'on marche à ſa ſuite;
C'eſt où le cœur poſſéde un aſſuré repos:
Celui qui goûte Dieu connoit mieux ſes défauts.
On trouve tout en lui; rien ne manque à notre ame:
C'eſt en lui ſeulement qu'on jouit d'un vrai calme,
Et qu'on eſt affranchi de tout trouble inquiet;
Le cœur ne voulant rien, a tout ce qu'il lui plaît.

Lorſque la volonté ſe renonce ſans ceſſe,
Des ſens, des paſſions elle devient maîtreſſe:
Par ce renoncement, qui cauſe enfin leur mort,
Elle ſe perd en Dieu preſque ſans nul effort.

Le Seigneur nous donna cette route abrégée,
Où l'on ſouffre, il eſt vrai; mais l'ame eſt ſoulagée,
De ce long circuit qu'il faut faire au-dehors
Par le renoncement on ceſſe les efforts:
Ne ſe pardonnant rien, mourant à toutes choſes,
On ſe trouve perdu dans la Cauſe des cauſes.
Je ſais qu'à notre eſprit c'eſt un rude tourment,
De ſe voir dépouillé de ſon raiſonnement;
Et que la volonté croit que c'eſt ſon dommage,
Quand l'amour l'affranchit de ſon libre eſclavage.

Je faiſois autrefois tout ce que je voulois:
Je me trouve à préſent ſujet à d'autres loix.
Sitôt que j'ai voulu, je trouve le contraire:
Dieu de ma volonté devient dépoſitaire;
Et je n'en puis uſer que ſelon ſon vouloir,
Me trouvant ſans appui, ſans force & ſans pouvoir.
Après avoir ſouffert des douleurs preſque extrêmes,
Cette ame apprend enfin à ſe quitter ſoi-même:
Alors un doux plaiſir s'empare de ſon cœur,
De n'être plus à ſoi, mais toute à ſon Seigneur:
Elle bénit la main qui fit ſa délivrance,
Et qui l'aſſujettit deſſous la dépendance
De ce Dieu Souverain qui gouverne les Cieux;
Son tourment eſt changé, ſon bien délicieux.

O vous pour qui j'écris, faites l'expérience
De ce bonheur promis, qui s'approche & s'avance;
Soyez aſſez petits pour écouter ma voix:
Vous ſerez les enfans dont mon Maître a fait choix.
Ce tems jadis promis eſt plus près qu'on ne penſe:
Préparez-y vos cœurs par l'humble obéiſſance.
Cette docilité vous rendra bienheureux;
Et je verrai par là réuſſir tous mes vœux.

XIX.

Routes du divin Amour pour conduire l'ame à l'union divine. Défirs pour l'extenſion du régne de l'Amour.

TOI qui de mon amour as reſſenti les traits,
Dont le cœur eſt ſoumis à mes divins attraits :
O toi que je choiſis pour Epouſe éternelle,
Sois à ton cher Epoux une Epouſe fidele.
Je veux bien avouer que tes yeux m'ont bleſſé
Par un très-chaſte amour, pur, déſintéreſſé ;
Que tu n'as plus voulu que ce qui peut me plaire,
Sans de tous tes travaux déſirer le ſalaire.
Lorſque je t'ai conduite en des chemins rompus,
Au travers des haliers, hors des chemins battus,
Dans des ſentiers jonchés de ronces & d'épines ;
Tu les as tous franchis comme routes divines.
Si j'ai paru ſouvent & fuir & t'oublier,
Tu n'as jamais quitté cet inconnu ſentier.

Je prenois du plaiſir remarquant tes allarmes,
D'entendre tes ſoupirs, de voir couler tes larmes ;
Je voulois eſſayer ſi te prenant à moi
Après tant de travaux tu manquerois de foi :
Mais ton cœur affligé reſta toujours fidele,
Sans nommer mon amour inconſtante & cruelle ;
Et malgré tes malheurs, en béniſſant ton ſort,
Tu voulois m'obéir, même juſqu'à la mort.
Je portois avec toi tes travaux, tes ſouffrances :
Lorſque j'étois en toi, tu pleurois mes abſences :
Je faiſois mon plaiſir dans ce tems douloureux
De ſoutenir le cœur en m'éloignant des yeux.
Mon amour s'augmentoit te voyant déſolée :
Tu n'allois point chercher à te voir conſolée.

Tu me diſois ſouvent : „ Cher & divin Époux,
„ Je fais tout mon plaiſir de ſouffrir avec vous :
„ Mais vous m'abandonnez dans ma peine cuiſante.
„ Vous êtes mon bonheur & mon unique attente :
„ Tout le reſte pour moi n'a que de la fadeur,
„ Et ne ſauroit, hélas ! diſſiper ma langueur.
„ Un ſeul de vos regards peut me rendre la vie.
„ Pourquoi détournez-vous ces yeux qui m'ont ravie?
„ Qu'eſt devenu l'eſpoir, Amour, que vous doñez !
„ Hélas ! vous m'aviez priſe, & vous m'abandoñez !"

J'écoutois en ſecret ton innocente plainte ;
Je faiſois mon plaiſir de te voir bien atteinte,
Mon amour en ton cœur s'enfonçoit chaque jour,
Lorſque tu te croyois plus loin de mon amour ;
Et lorſque je voyois tes rigoureux ſupplices ;
C'eſt lorſque je trouvois en toi mille délices.
„ Unique confident de ma chaſte amitié,
„ Rocher, prend de mon ſort du moins quelque pitié,
„ Deviens tendre aujourd'hui pour une tendre amante, "
Diſois-tu quelquefois d'une voix languiſſante.

Je riois en ſecret de tes ennuis cuiſans ;
Et je me dérobois ſeulement à tes ſens.
Ils ſont foibles encor pour l'excellent ouvrage
Que je veux opérer. Redouble ton courage ;
Et ne permets jamais à tes ſens curieux
De voir, de déſirer un goût délicieux.
Il faut, pour être à moi, les quitter & toi-même :
Il faut m'aimer pour moi ſans ſentir ſi l'on m'aime ;
Me ſuivre en tous les lieux où je te conduirai,
Sans vouloir regarder où je te menerai.
N'eſpére point de voir la fin de ta ſouffrance :
Continue à te plaire en ton obéiſſance.
Qu'il ſuffiſe à ton cœur de me voir glorieux,
Sans penſer s'il ſera heureux ou malheureux.
C'eſt ainſi qu'en ſecret je parlois à ton ame,
Que j'augmentois l'ardeur de ta pudique flamme.

Tu voulois expirer ſans témoin ſans flambeau,
Afin de me donner quelque plaiſir nouveau.

Tu parvins à la fin à t'oublier toi-même ;
Ce qui rendoit pour toi mon amour plus extrême :
Pour moi tu négligeois ta premiere beauté ;
Tu n'avois plus d'attraits que pour ma vérité.
„ Cher & divin Époux, je me trouve aſſez belle, "
Diſois-tu, " ſi mon cœur vous eſt toujours fidéle.
„ Cette fidélité ne me vient que de vous :
„ Je ne puis rien avoir s'il n'eſt à mon Époux.

Après quelques diſcours tu demeurois muette :
Je devins de ton cœur le fidéle interpréte.
Tu ne me parlois plus, je t'entendois ſi bien
Que nous étions charmés d'un muet entretien.
Ce ſilence s'entend bien mieux que les paroles ;
Sitôt qu'on l'a goûté les diſcours ſont frivoles.
C'eſt ainſi que paſſant ta jeuneſſe en ces bois,
Tu n'avois plus pour moi qu'une muette voix :
Mon cœur te répondoit ; & l'amoureux ſilence
Te raviſſoit bien plus qu'une foible éloquence.
J'étois principe alors de tous tes mouvemens :
Et tu connoiſſois bien l'eſclavage des ſens.
Dès que je t'eus donné la liberté nouvelle,
Tu volois près de moi comme la tourterelle :
Je te faiſois voler même au milieu des airs,
Afin de m'annoncer en mille endroits divers.

C'eſt ainſi que l'Amour entretenoit l'amante,
La rendant en ſecret & parfaite & ſavante :
L'amante lui demande à parler à ſon tour,
Pour expliquer à tous l'excès de ſon amour.
L'amour à cet inſtant lui rendit la parole,
Non plus, comme autrefois, pour un diſcours frivole ;
Mais afin d'enſeigner les ſecrets de l'Amour,
Faire voir ſes beautés & les mettre en leur jour.

Cher & divin Amour, dont mon ame eſt atteinte,
Je veux, quoiqu'en ſouffrant, vous annoncer ſans crainte :

Vos divines beautés ont enlevé mon cœur,
Et m'ont rempli pour vous d'une céleſte ardeur.
Lieux écartés, frimats, oyez mon avanture,
Je veux vous préférer à toute la Nature :
Vous pays reculés plus approchans du nord,
C'eſt vous que je choiſis pour déclarer mon ſort
A vous qu'on regardoit comme pays ſauvages,
Qui n'avez point l'abri de nos charmans bocages.
Vos cœurs ne ſont-ils pas comme les autres cœurs ?
Malgré vos froids cuiſans recevez mes ardeurs.
Laiſſez-vous pénétrer de l'objet que j'adore,
Vous qui ne voyez point le lever de l'aurore ;
Il ſe léve pour vous à préſent un beau jour :
C'eſt l'eſprit de la foi, c'eſt plus, le pur amour.

Ouvrez-donc votre ſein pour lui donner paſſage ;
Et vous en tirerez un heureux avantage :
Mon Dieu qui vous choiſit pour être tout à lui,
Veut bien par mon diſcours vous l'apprendre aujourd'hui.
Ne devenez jamais à ſes bontés rebelles ;
Demandez-lui des cœurs purs, tendres & fidéles,
Dont vous avez beſoin pour écouter ſa voix.
Peuple, dont ſa bonté daigne faire le choix,
Que ſon amour ſacré vienne fondre vos glaces :
Rendez-vous à ſon choix, rendez-vous à ſes graces ;
Et ne rebutez pas ſon doux empreſſement.
Vous qu'il préfére à tous les peuples du Levant,
Mont glacé, mont déſert, toujours ſec & ſtérile,
L'amour pur vient chercher prés de vous un aſile :
Ne le refuſez pas : employez-vous pour lui :
Il ſera votre force & votre unique appui.

Beaux pays émaillés de mille fleurs champêtres,
Vous n'avez pas voulu recevoir votre Maître :
Vous que mille ruiſſeaux font paroître rians,
Vous avez refuſé pour l'amour votre encens :
Pays entrecoupés, vignes, terroir fertile,
Vous n'avez pas voulu lui donner un aſile :

Beaux côteaux couronnés de ces pampres divers
Qui ſe font déſirer dans ce grand Univers,
Grands canaux de qui l'art ſurpaſſe la Nature,
Agréables ruiſſeaux dont le charmant murmure
Semble nous inviter d'y faire un long ſéjour,
Vous ne fûtes point faits pour recevoir l'amour.
Car cet amour ſacré fut banni de vos terres:
Il cherche un logement ſous d'autres hémiſphéres.
Le pur amour a l'art de rendre tous les lieux
Dignes de ſes bontés, aimables à ſes yeux.

Vous pauvre nation ſeulette, abandonnée,
On vous va voir bientôt & fertile & peuplée,
Si vous recevez bien ce que vous dit par moi
Cet Époux de mon cœur, & le prenez pour Roi
Il va rendre féconds les lieux les plus ſauvages,
Et de ſables ingrats faire des pâturages:
On y verra bientôt régner la vérité
Où l'on ne connoiſſoit preſque pas l'équité,
Vous verrez le raiſin où vous voyez la ronce;
Et c'eſt mon Souverain qui par moi vous l'annonce.
Mais ſi vous refuſez ce pur & chaſte amour,
Tremblez pour vos climats en ce terrible jour:
Si vous ne voulez pas recevoir la lumiere
Vous ſerez diſſipés comme un peu de pouſſiere.

XX.

Combien le chemin qui mene à la vie eſt étroit. Prieres ardentes pour le ſalut du prochain.

Hélas! que le chemin qui conduit à la vie,
Eſt un chemin étroit, eſcarpé, très-gliſſant!
Trop heureux eſt celui dont l'ame eſt affranchie
Du faux raiſonnement, des foibleſſes des ſens!
On ne trouve point d'eau, de ſentier, ni de route;
Perſonne ne paroît pour montrer le chemin;
On bronche à chaque pas; la terreur & le doute
Font répentir cent fois de ſon premier deſſein;
Il faut marcher la nuit ſans guide, ſans étoiles;
On ne ſauroit trouver pour appuier le pas;
Le jour ne paroît plus, ce ſont de ſombres voiles
Qui couvrant l'horiſon menacent du trépas.

Que faire, hélas! que faire en ce détroit terrible?
Il faut s'abandonner à tous les accidens.
Mais que cet abandon paroît alors pénible!
La douleur eſt au cœur, la terreur dans les ſens;
La foi ne paroît plus; une peine immortelle
Sans ſoutien, ſans appui, ſans avoir de ſecours:
On eſt près de périr d'une perte éternelle.
A qui faut-il, grand Dieu, que nous ayons recours?

J'implore vos bontés; je ne vois que colere:
Je trouve à chaque pas un nombre d'ennemis;
Je ne puis avancer, chacun me fait la guerre:
Et parmi tant de gens je ne vois point d'amis.
Prenez pitié de moi, cher Époux de mon ame;
Et ne vous fâchez plus contre mon Oraiſon.
Seroit-ce donc en vain, grand Dieu, qu'on vous réclame!
Ah! daignez m'exaucer dans mon affliction.

Vous prêtiez autrefois votre oreille à ma plainte ;
Quand je vous invoquois, vous étiez près de moi :
De mes cuisans ennuis votre ame étoit atteinte ;
Et vous étiez fléchi par mes pleurs, par ma foi.

Qu'ai-je donc fait, Seigneur ? ai-je osé vous déplaire ?
Tout s'arme contre moi, tout se change en tourment.
Hélas ! punissez-moi : daignez vous satisfaire ;
Mais sans m'abandonner, ô mon divin Amant.
Qu'est devenu ce nom & d'Epoux & de Pere
Que vous prites jadis avec tant de bonté !
Cette même bonté qui me fut si prospére,
A présent n'a pour moi que de la dureté.
Hélas ! souffrez encor mon innocente plainte ;
Donnez-moi le secours que vous m'aviez promis :
Dans la vive douleur dont mon ame est atteinte
J'ignore le forfait que mon cœur a commis.

Je ne veux cependant mon Dieu que votre gloire ;
Je la veux en tout tems, je la veux en tous lieux :
Et j'ose dire aussi que même ma mémoire
Ne me rappelle rien ; nul désir curieux
Ne se passe en mon cœur : tout ce qui vous honore,
Est tout ce qui me plait ; & mon affliction,
O souverain Objet que j'aime & que j'adore,
Ne sauroit altérer ma chaste affection.
O que le pur amour est un rude martyre !
Le terrible exacteur ! Il ne nous souffre rien ;
Et cependant mon cœur aime mieux son empire
Que les plaisirs plus doux, que l'honneur & le bien.
Seigneur, exaucez-moi dans ma peine cuisante :
Ce que j'ai demandé l'obtiendrai-je aujourd'hui ?
Vous ne trompez jamais, cher Amour, notre attente,
Quand nous vous implorons pour nous ou pour autrui ;
Vous ne rejettez point la charité fidelle,
Qui ne se lasse point malgré tant de rebuts :
L'amour, le pur amour est trop rempli de zéle,
Pour que ses pleurs, ses soins se tournent en abus.

Il faut longtems souffrir pour attirer la grace
Dessus des cœurs ingrats, & qui manquent de foi ;

Vous le savez, Seigneur, ce n'est point par audace
Que j'espére obtenir ces faveurs de mon Roi :
De tout propre intérêt mon ame est affranchie ;
Ce que je veux pour vous, mon cœur n'y prétend rien :
Je veux, mon cher Époux, ce qui vous glorifie ;
Pour vous, pour votre honneur accordez-moi ce bien.

D'où vient que je demande, & que mon cœur désire
Les désirs autrefois étoient loin de mon cœur.
Quand je demande, ô Dieu, votre amour me l'inspire :
Je me trouve hors de là sans penchant, sans ardeur :
Lorsque je veux prier je ne le saurois faire ;
Il me faut obéir, il faut vous satisfaire ;
Vous mettez au-dedans mes vœux, mon oraison,
Il faut rester sans choix & sans élection :
Si vous priez en moi, exaucez-vous vous-même.
Je vis dans l'abandon, l'espérance & la foi :
Mon cœur ne veut que vous, & c'est vous seul qu'il aime ;
Vous êtes son Époux, son Seigneur & son Roi :
Je ne m'étonne point que l'homme soit fragile ;
Il se cherche, il craint tout ; son courage abattu,
Contre son propre cœur il ne veut point d'asile ;
Il se sent terrasser sans avoir combattu.

Ah ! s'il avoit goûté les traits du pur amour,
Il changeroit bientôt son agir, son langage :
Tout lui paroitroit doux ; il béniroit le jour
Qui l'auroit délivré de son propre esclavage.
Mais que dis-je, Seigneur ? il chérit ses liens ;
Il aime son erreur, il aime son supplice :
Il fuit, il hait, hélas ! la source de tous biens ;
La vanité lui plait, il chérit son caprice.
Il ne faut qu'un moment, immense & puissant Dieu,
Pour changer à l'instant l'homme dur & rebelle :
Envoyez dans son cœur votre adorable feu ;
Vous le rendrez bientôt un cœur tendre & fidéle.

XXI.

Ne pas quitter le moyen dont Dieu veut ſe ſervir pour nous avancer vers lui.

ENFIN, grace à l'Amour, je goûte la douceur
De revoir le repos de retour dans mon cœur !
O vous que mon Jéſus veut unir ſans partage,
Vous qu'il daigna choiſir comme ſon héritage,
Rendez-vous à ſes ſoins, & ſuivez ſes vouloirs ;
Ne vous écartez plus de ces juſtes devoirs ;
Qu'il exige de vous, & qu'à jamais votre ame
Se laiſſe conſumer de ſa céleſte flamme.
Mais, hélas ! le mal eſt qu'on fuit ſa paſſion,
Et qu'on ne reſte point dans la ſoumiſſion.
Tant de raiſonnement & la fauſſe ſageſſe
Nous dérobe à l'amour, nous comble de triſteſſe :
La joie & la douceur eſt dans la vérité ;
Il n'eſt point hors de là paix ni tranquillité.

Revenez, mes enfans, au cœur de votre mere,
Par lui vous trouverez accès à votre Pere :
Car ce n'eſt pas à vous de vouloir ou choiſir ;
Il doit vous commander, vous devez obéir.
Quel que ſoit le moyen que ſon Amour ordonne,
Il eſt ce qui nous faut ; il veut qu'on s'abandonne
Sans vouloir diſcerner quel ſeroit le meilleur ;
Nous faiſons tout pour lui, lui donnant notre cœur :
Ne regardez donc plus une choſe ou bien l'autre :
Soyez tout à l'amour ; Dieu deviendra tout vôtre.

XXII.

Diſcernement des eſprits.

DÉLIVREZ-moi, Seigneur, de tout ce qui ſéduit ;
Et ne permettez pas qu'on gagne mon eſprit.
Mon cœur, mon triſte cœur, ſent bien lorſqu'on déguiſe ;
Et ne ſauroit s'ouvrir qu'à l'entiere franchiſe :
Vous le tenez fermé, cher & divin Époux,
Pour tout ce que l'on feint, & qui n'eſt point de vous.
J'ai voulu mille fois, en m'accuſant moi-même,
Me donner tout le tort : votre Bonté ſupréme
Ne m'a jamais permis de me laiſſer tromper ;
Et mon cœur, malgré moi, ſavoit tout diſcerner.
Je ne penſai jamais à cauſer de la peine ;
Dès mes plus jeunes ans vous m'ôtâtes la haine :
Vous ſavez ma douleur, & tout ce que je fis
Lorſque vous me faiſiez diſcerner les eſprits.
De ce que je ſentois, je me croyois coupable ;
Je me plaignois à vous de l'état déplorable
Où vous me réduiſiez ; voulant changer mon cœur
Je ne trouvois en moi qu'amertume & douleur.
Le trouble m'agitoit dedans ma réſiſtance :
Je ne trouvois de paix qu'en mon obéiſſance.
J'accuſois mon eſprit de vain, d'audacieux ;
Mais cette épreuve enfin me fit ouvrir les yeux.

Tous ceux à qui mon cœur me paroiſſoit contraire,
Déguiſoient leurs penſers ; jamais d'aveu ſincere :
Je ne pouvois trouver en moi d'acquieſcement ;
Et j'en ſouffrois, hélas ! un plus rude tourment.
Afin donc d'éviter cette douleur cruelle,
Je conçus le deſſein de vous être fidelle,
De ne plus m'accuſer & de reprendre autrui ;
Ou ne me mêler plus ni de moi ni de lui.

Laiſſant au gré de Dieu d'imprimer dans mon ame
Le trouble pour les uns, pour les autres le calme;
Je m'en trouvai ſi bien, qu'évitant cet écueil,
Je ne me trompe plus ſur le faux ni l'orgueil.
Jamais je ne penſai que j'en fuſſe plus ſainte,
Et des mêmes défauts n'être pas plus atteinte:
Il fallut m'oublier, & ſuivre aveuglément,
Sans jamais héſiter, ce pur diſcernement.

Qu'il m'a cauſé des maux, quand rentrant dans moi-même,
Je voulois diſtinguer votre vouloir ſuprême!
Non; je n'ai de repos qu'en me laiſſant à vous,
Sans regarder d'où vient la peine & le courroux.
Vous rebutez en moi tous ceux que je rebute:
Ils accuſent mon cœur ſans avouer leur chûte;
Et ne pouvant ſouffrir de voir leur fond à nud,
Ils diſent, que contre eux mon eſprit prévenu
Condamne ſans ſujet; & joignent à leurs ruſes
En cent endroits divers une foule d'excuſes;
Si mon eſprit les croit, tout mon cœur les dément:
Et je ne ſaurois plus, Amour, faire autrement.

Si la faute eſt en moi, vous êtes mon remède:
Guériſſez-moi, Seigneur; c'eſt à vous que je céde:
Quand je crois obéir ſi je me trompe un jour,
Souvenez-vous qu'au moins mon crime eſt mon amour.
Que ſi j'ai des enfans, vous m'en avez chargée:
Je ne demande point d'en être ſoulagée:
Portez-les ſeulement à croire, à m'obéir;
Et vous vengez ſur moi, ſans les laiſſer périr.

XXIII.

Pour bien aimer Dieu il faut s'oublier ſoi-même.

INUTILES regrets, fatale inquiétude,
Ah! ne me troublez pas dans cette ſolitude!
Dans mes ennuis cuiſans laiſſez-moi la douceur
De ne combattre plus le repos de mon cœur!
Ce repos fut toujours dans mes maux un aſile:
Voulez-vous me bannir de l'heureux domicile
Où depuis ſi longtems je faiſois mon ſéjour?
Vous me l'aviez donné, ne l'ôtez pas, Amour.
Là vivant ſéparé de toute créature,
Je ne diſcernois plus en moi grace ou nature;
J'étois comme abîmé dans le ſein de l'Amour,
Sans qu'il me fût permis de faire un ſeul retour.

Hélas! qu'eſt devenu ce tems ſi plein de charme!
Son ſeul reſſouvenir me ravit & me calme.
Le bonheur, le mépris; le repos, la douleur
Vivoient également dedans mon pauvre cœur:
Il ne diſcernoit plus la louange ou l'injure;
Il recevoit les coups ſans changer de poſture,
D'où vient que je m'afflige à préſent pour autrui?
Que ne le gardez-vous, vous qui l'avez inſtruit!

Peut-on en un moment oublier cette grace!
On ſe conduit, hélas! par une fiere audace;
On quitte le ſentier de l'humble vérité;
On ne vous connoit plus, Divine Charité,
Un faux raiſonnement, une vaine penſée;
Et l'ame ſe reprend après s'être laiſſée:
Après avoir promis l'inviolable foi,
On revient de nouveau s'embarraſſer de ſoi;
Ce que mon Dieu faiſoit pour t'ôter à toi-même,
Tu le fuis d'autant plus que fortement tu t'aimes.

Souviens-toi de ce tems où tout à ton Seigneur
Tu voulois pour lui ſeul & la gloire & l'honneur:
Tu déſirois qu'en toi s'exerçât ſa Juſtice,
Et de reſter ſans fin dans un pur ſacrifice.

D'où vient ce changement? „ Mes yeux ſe ſont ouverts;
„ Mon eſprit eſt changé, mon cœur & mes penſers."
Adam ouvrit les yeux après ſon inconſtance
Sitôt qu'il eût commis la déſobéiſſance;
Tout honteux de ſe voir dedans la nudité,
Il ſe crut néanmoins être en la vérité:
Sans ſe voir il étoit dans la pure innocence:
Il ſe vit, il eſt vrai, c'eſt le fruit de l'offenſe:
Heureuſe obſcurité, quand ne ſe voyant pas
Il goûtoit en ſon Dieu des plaiſirs délicats!
Chaſſé de ce beau lieu qu'il avoit pour demeure,
Il ſent qu'il doit ſouffrir, qu'enfin il faut qu'il meure.
O regard importun, ô ſuite du péché,
Tu ne ſubſiſtes plus dans un cœur détaché!

D'où vient donc notre erreur? De l'amour de ſoi-même:
Il faut nous oublier pour ſavoir comme on aime.
Ah! ſans nous regarder paſſons dans notre Amour;
Et nous retrouverons le bienheureux ſéjour.
Nous en fûmes bannis par l'amour de nous-mêmes;
Nous n'y pouvons rentrer que par l'amour ſuprême.
Que l'homme eſt foible, hélas! qu'il eſt peu courageux!
Non; un ſi lâche cœur ne peut être amoureux.
Veut-il aimer un Dieu comme une créature?
Un ſeul retour ſur ſoi rend l'amour impoſture:
C'eſt moi que j'aime alors; & je dis aimer Dieu:
Au lieu de ce feu pur, c'eſt un terreſtre feu.

Revenez, cher Enfant, à cet amour ſuprême;
Soyez pour votre Dieu toujours contre vous-même;
Soumettez-vous aux coups, reſpectez ſes arrêts;
Et ne reclamez point contre ſes ſaints décrets:

Que de ſa volonté la vôtre ſoit épriſe;
Il veut être ſervi, qu'on le ſerve à ſa guiſe.
Ses ſentiers ne ſont pas ainſi que nos ſentiers;
Ses deſſeins, ſes penſers ainſi que nos penſers:
Sa Sageſſe ſe ſert d'une route commune:
Et ramene par là toutes choſes en une.

XXIV.

Souffrances & gémiſſemens d'une ame Apoſtolique pour le peu de correſpondance de ſes enfans ſpirituels.

Que je ſouffre à préſent de peine & de douleur!
Je ne ſuis qu'un enfant ſans force & ſans vigueur.
Mon eſprit s'affoiblit; je crains la moindre choſe:
Mon cœur eſt agité, ſans en ſavoir la cauſe.
Prends pitié de mon ſort; puiſque je t'appartiens:
Tu peux rompre, Seigneur, ſi tu veux mes liens.
Un objet de mépris aux autres, à moi-même,
Je ne ſais ſi je ſuis; je ne ſais plus ſi j'aime:
Qu'eſt devenu, Seigneur, ton ancienne bonté?
Qu'a fait mon triſte cœur que tu l'as rejetté?

Je ne ſens plus d'eſprit, de force, & de courage:
Grand Dieu, tu m'as reduit dans un dur eſclavage.
Ma chere liberté, j'ai ſenti vos attraits:
Faut-il, hélas! faut-il vous perdre pour jamais?
O trop charmante paix qui poſſédiez mon ame,
Qu'êtes-vous devenue! envain je vous reclame:
Vous m'avez donc quitté! & votre heureux retour
Ne viendra-t-il jamais ranimer mon amour!

De tant de jours paſſés rappellant la mémoire,
Je vois qu'ils ont été conſacrés à ta gloire,
Divin Époux auquel j'ai donné tout mon cœur,
Faut-il donc à préſent éprouver ta rigueur?

Quel affreux changement ! quelles terribles peines !
Hélas ! tous mes diſcours & mes plaintes ſont vaines :
Et toi, divin Objet qui comblois mes déſirs,
Me combles à préſent d'ennuis, de déplaiſirs !

Après plus de trente ans d'une paix ſi parfaite
Faut-il en peu de jours voir l'entiere défaite !
Eh, d'où me vient, hélas ! ce trop cruel revers ?
Qui me fait éprouver ces changemens divers ?
Si c'eſt toi, mon Seigneur, j'aime ma deſtinée,
Sans m'informer pourquoi tu m'aurois condamnée :
J'accepte de bon cœur ce déplorable ſort,
Quoiqu'il me ſoit cent fois plus rude que la mort.
Mon eſprit s'affoiblit ; mille penſers timides
Semblent appréhender d'entrer en ces grands vides ;
Ils en étoient bannis depuis un ſi longtems :
Ils y viennent en foule ; & je ne ſais comment :
Mais trop accoutumés à toujours diſparoître,
Ils s'éloignent ſitôt qu'ils ſe ſont fait connoître.
Mon eſprit étourdi, mon cœur tout languiſſant
Ne peuvent démêler encor ce que je ſens.

Si c'eſt toi, mon Seigneur, je le répéte encore,
J'aimerois tous ces coups d'une main que j'adore :
Mais ſi ton ennemi pouvoit être l'auteur
De ce tourment ſecret que j'éprouve en mon cœur,
Ah ! daigne remporter pour toi ſeul, pour ta gloire,
Sur cet audacieux une entiere victoire ;
Et n'abandonne pas à ſes indignes coups
Un cœur qui fût toujours à ſon céleſte Époux.

Je n'aime que toi ſeul, ô Seigneur de mon ame ;
Et je n'ai point ſouffert une étrangere flamme :
Ceux que j'aime pour toi tu me les as donnés.
Je ne crains que pour eux de les voir diviſés ;
Je ne puis ſupporter que leur cœur t'abandonne :
Je les aime pour toi ; c'eſt toi qui me l'ordonne.
Cher & divin Époux, ah ! ne permets jamais
Chez moi d'autre vouloir que pour tes intérêts.

Je ſens bien que mon cœur me rend ce témoignage
Que je penſois ainſi dedans mon premier âge ;
Je n'épargnois, hélas ! ni peine ni douleur,
Afin de t'aſſurer l'empire de mon cœur.

Si tu l'as établi, ce glorieux empire,
Pourquoi donc à préſent endurer ce martyre
Qui n'eſt ni dans mon choix, ni même en mon pouvoir ?
Je ne puis l'éviter ; je ne puis le vouloir.
Je ſuis ſous mon agent de même qu'une enclume ;
Il me met dans un feu qu'en ſecret il allume :
Après avoir ſouffert mille coups de marteau,
On m'endurcit aux coups par un ſecret nouveau.

J'ai ſervi quelque tems à façonner les autres ;
Je recevois leurs coups pour les rendre tout vôtres :
Je ne ſuis à préſent qu'un objet de mépris,
Un vaſe ſans honneur, un diamant ſans prix ;
Et la confuſion qui couvre mon viſage,
Me rend même odieuſe au fol ainſi qu'au ſage.
Je n'oſe plus parler ; & mes diſcours ſont vains ;
On en a du dégoût : tout me tombe des mains.

Ah ! daigne me cacher dans quelque ſolitude,
Que je porte en ſecret cette peine ſi rude :
Des maux que je reſſens je ne puis me cacher ;
Et j'indiſpoſe ceux que je devrois toucher.
Inutile ſouci, fatale inquiétude,
Laiſſez à mon eſprit un peu de quiétude ;
Laiſſez-moi reſpirer ſous les coups du Seigneur,
Et ne travaillez plus à déchirer mon cœur :
M'étiez-vous reſervés au tems de ma vieilleſſe ?
Ma douleur eſt l'effet, grand Dieu, de ta Sageſſe :
J'adore des reſſorts que je ne comprends pas ;
Et je veux bien ſouffrir juſques à mon trépas.
Si je crains mon tourment ; en même tems je l'aime,
Et ſon effet me plaît dedans ſa cauſe même :
Je ne puis perdre, hélas ! ce qui peut le cauſer ;
O toi, toi qui l'as fait, daigne l'autoriſer.

Je croyois du bonheur où j'ai trouvé ma peine :
Je voulois t'acquérir, ô Bonté ſouveraine,
Ce grand nombre de cœurs que tu m'avois commis :
Sont-ce là tes Enfans ? ſont-ce mes ennemis ?
Je ne diſcerne rien ; je n'en ſuis pas capable :
Tout repouſſe mon cœur ; & c'eſt ce qui m'accable ;
Et cet accablement m'ôte la liberté
De pouvoir démêler, grand Dieu, ta vérité.
Rien n'entre dans les cœurs ; & je ſens que tes fléches
Retournent contre moi, ſans faire aucunes bréches ;
Ne trouvant point d'iſſue à ce torrent d'amour,
Il remonte à ſa ſource & s'enfle chaque jour.

Hélas ! hélas ! Seigneur, où me vois-je réduite !
J'adore en pâtiſſant cette ſage conduite :
Pourquoi réſiſte-t-on à tes charmans appas ?
Ah ! c'eſt que tu choiſis un inſtrument trop bas.
On veut de la grandeur ; le fier orgueil des hommes
Ne ſauroit s'abaiſſer en ce ſiècle où nous ſommes :
On veut de l'éclatant ; & la fauſſe vertu
Plaît bien plus à nos yeux qu'un eſprit pauvre & nud:
De ces renverſemens, Seigneur, ôte les cauſes ;
On verra dans l'inſtant renaître toutes choſes.

Pſal. 103. v. 30. *Emitte Spiritum tuum & creabuntur, & renovabis faciem terræ.*

Envoyez votre eſprit & ils ſeront créés de nouveau, & vous renouvellerez toute la face de la terre.

XXV.

Sur le même ſujet.

ON voudroit poſſéder la divine Sageſſe,
Et conſerver encor ſa propre volonté :
On recherche, dit-on, l'aimable petiteſſe,
Lorſque l'eſprit eſt loin de la ſimplicité.
C'eſt trop, ô mon Seigneur, ſe flatter, ſe méprendre !
Pourrois-tu bien ſouffrir, dedans le même cœur,
L'enflure de l'eſprit lorſqu'il devroit deſcendre ;
Et l'homme plein de ſoi, vide de ton honneur ?

Quand verrai-je un enfant toujours ſimple & ſincere,
Dont le cœur eſt ouvert, qui ne réſerve rien,
Qui préfére aux douceurs ta Juſtice ſévere,
Et daigne la choiſir pour ſon unique bien ?
Qui content de toi ſeul ne cherche rien ſur terre,
Ni même dans le Ciel pour en faire le choix.
Les peines qu'il reſſent lui ſervent de ſalaire ;
Il trouve ſon plaiſir avec toi ſur la Croix.

Mon cœur eſt accablé d'une douleur profonde :
On ne te connoît point ; le ſeul parfait amour
Eſt l'objet du mépris des faux ſages du monde,
Et tes propres enfans ne lui font point la cour.
Mes pleurs dans le ſecret ſoulagent mon martyre :
Je n'oſe plus parler, on ne m'écoute pas ;
Bien ſouvent, malgré moi, je ſens que je ſoupire :
Je m'étonne, je crains & m'afflige tout bas.
Étois-je réſervé ſur la fin de ma vie
A voir ſi peu d'amour pour un Dieu tout charmant !
A force de prier pour eux tous, je m'oublie :
Quand je m'en apperçois je rentre en mon néant.
O ſouverain Auteur de ma pudique flamme !
Tu connois ma douleur : toi ſeul peux me guérir :
Accorde à mes déſirs de pénétrer leur ame ;
Fais-les vivre pour toi, ſinon fais-moi mourir.

J'eſpérois de te voir maitre de leur penſée ;
Que leur cœur tout à toi n'auroit plus de déſirs ;
Et que de tout objet l'ame débarraſſée ,
Ils trouveroient en toi leurs innocens plaiſirs :
L'un aime avecque toi cent choſes différentes ;
Si l'autre n'aime rien , c'eſt pour ſe trop aimer :
Chacun ſuit , malgré toi , ſes inviſibles pentes :
On cherche ce qui plait ; le doux , & non l'amer.

C'eſt toi , qui de Jéſus fus toujours le délice ,
Croix , dont la dureté fait le plaiſir du cœur ,
Qui conduis l'ame à Dieu , dont le pur ſacrifice
Eſt ſeul digne de lui , digne de ſa grandeur !
Pourquoi ſi peu d'amour en tous tant que nous ſommes ?
C'eſt que l'on ne ſait pas le glorifier en Dieu.
Je cherche un vrai Chrétien parmi ce nombre d'hommes ;
Et je n'en trouve aucun qui brûle de ton feu.

O ſouverain eſpoir de mon ame affligée
N'accorderas-tu point à mes déſirs preſſans
De voir de tout objet leur ame dégagée ?
Sois maitre de leur cœur , de l'eſprit , de leurs ſens.
Tu me dis autrefois que tu ſerois leur Pere ,
Et tu me promettois d'en prendre un très-grand ſoin ;
Lors te voyant pour eux à tous mes vœux proſpere ,
Je crus que tu ſerois près d'eux dans le beſoin :
Tu me réponds, Amour, qu'ils te ſont tous contraires,
Et qu'aucun ne te ſuit dedans l'obſcurité ;
Qu'ils portent dans leur cœur différens caracteres ,
Ne voulant qu'à demi ſuivre ta vérité.

Employe en leur faveur cette toute-puiſſance
Par laquelle tu fais , grand Dieu , ce que tu veux :
Je ſais qu'elle demande une humble obéiſſance ,
Sans quoi trop ſuperflus , hélas ! ſeront mes vœux.
O toi , qui commandois aux vents , à la tempête ,
Tu peux , ſi tu le veux , commander à leur cœur ,
Et faire en leur faveur une entiere conquête ,
Que je ne voie en eux régner que ton honneur !

L'on paroit modéré , l'on ſe croit quelque choſe ,
Quoique l'on ne ſoit rien que pure vanité :
Dis-moi de leur erreur d'où peut naitre la cauſe ?
C'eſt qu'ils ont choiſi l'ombre , & non la vérité.

Je me tourmente en vain pour un peuple rebelle ;
Tu ne m'exauces point , ô mon céleſte Epoux !
Ah ! ſi jamais mon cœur fut tendre , fut fidele ,
Daigne les ſurmonter par tes traits les plus doux ;
Qu'ils ne réſiſtent plus , ſoumis à ton Empire ,
Commande ſur leur cœur en véritable Roi.
Tu ſais que c'eſt le bien pour lequel je ſoupire ;
Exauce , tu le dois , mon amour & ma foi.
Ah ! viens d'un puiſſant bras rompre leur réſiſtance :
Je t'offris mille fois de payer leur erreur.
Si je n'ai pas , Amour , aſſez de patience ,
Je ne me plaindrai pas du moins de ta rigueur.

C'eſt toi qui m'inſpiras cette charité forte !
Et ton exemple auſſi m'oblige à tout ſouffrir :
Tu portas mes forfaits ; il faut que je les porte :
Je veux donc , comme toi , tout ſouffrir & mourir.

Viens habiter en eux , & les gouverne en maitre.
„ Comment puis-je y loger ? leurs cœurs ſont trop étroits :
„ S'ils ſe laiſſoient à moi, peut-être , un jour peut-être
„ Je pourrois, les vidant , uſer de tous mes droits. ”
Daigne donc les vider. „ Ils abhorrent le vide ;
„ Ils veulent ſe remplir d'eux-mêmes & de moi :
„ Sitôt que je parois , leur cœur froid & timide
„ Veut ſuivre leur raiſon , & mépriſe la foi ”.

Créateur tout-puiſſant du Ciel & de la terre ,
Je demande avec pleurs un cœur pur & nouveau ,
Sans quoi je ne vois pas qu'on leur puiſſe rien faire :
Il faut pour eux la mort , & renaitre au berceau.
Commande & régne , ô Dieu que j'aime & que j'adore ,
C'eſt là le but unique où tendent mes ſouhaits.
Commande & régne , ô Dieu ! je le répete encore ,
C'eſt tout ce que je veux. Je ſoupire & me tais.

XXVI.

Sur le même ſujet.

INÉVITABLES coups des mains de la Juſtice !
Il eſt tems d'exercer ſur moi ton ſacrifice :
Je te l'offris jadis ; tu le fais aujourd'hui ;
Je veux te ſatisfaire, & payer pour autrui ;
Contente de mon ſort ſi je puis de ta grace
Par mes pleurs, mes tourmens, la leur rendre efficace.
Je n'avois point choiſi de les conduire à toi,
Ne les connoiſſant pas : hélas ! ſoutiens leur foi.
Si tu me les donnas, ah ! rends-les donc fideles ;
Et fais qu'ils ne ſoient plus à tes deſſeins rebelles.
Je ne veux rien pour moi ; je veux tout pour mon Dieu :
Qu'ils brûlent de nouveau d'un pur & chaſte feu ;
Que la proprieté ſoit pour jamais bannie ;
Apprends-leur le chemin pour rentrer en la vie,
Leur eſprit aveuglé l'a priſe pour la mort,
Croyant te trouver mieux en conduiſant leur ſort.

Ils étoient en tes mains : veulent-ils ſe reprendre ?
Dans un choix ſi parfait a-t-on pû ſe méprendre ?
Pourquoi leur laiſſois-tu leur propre volonté ?
Ils ont cru s'en ſervant ſe mettre en liberté :
Mais ils entrent par là dans un triſte eſclavage.
Reprends-les, mon Seigneur : que je ſois ton ôtage,
Que je paye pour eux ; & fais que mon amour
Obtienne leur pardon de ta grace en ce jour.
Tu me les rendis chers ; ils le ſont davantage,
Même dans le moment qu'ils me font un outrage :
Tout me paroîtra doux, connoiſſant ton pouvoir,
S'ils quittent leur conduite, & leur propre vouloir ;
Et que de l'abandon ſuivant la route ſûre,

Ils ſachent ce que doit à Dieu ſa créature ;
Que ſans rien réſerver ils te faſſent le don
Du cœur & de l'eſprit par un franc abandon.
De leur propre raiſon je n'ai pu les déprendre :
Je preſſentois dès lors qu'ils pourroient s'y méprendre ;
Les voyant chaque jour ſe cantonner en ſoi,
Et donner plus de force au tyrannique MOI.
Ne ſouffre pas, Amour, qu'ils t'ôtent ta conquête ;
Puiſqu'à payer pour eux mon ame eſt toute prête :
Je ſais que n'étant rien, je ne puis rien t'offrir ;
Je veux, ſi tu le veux, ou mourir ou ſouffrir.

C'eſt toi, divin Enfant, ſur qui je me repoſe ;
C'eſt toi qui de tout bien ſeul ès l'unique cauſe ;
Toi qui ſais diſcerner & le mal & le bien ;
De qui les petits bras me ſervent de ſoutien.
Toi, la gloire des Cieux, & le ſalut des hommes,
Daigne inſtruire les cœurs de tous tant que nous ſommes ;
Mais éclaire les leurs d'une obſcure ſplendeur,
Pour choiſir le vrai bien, & non le ſuborneur.
Le bien eſt ſeulement en ta volonté ſainte :
Tout le reſte eſt un mal pour l'ame bien atteinte
De cet amour ſacré qui n'a plus d'intérêt,
Que pour ce que tu veux, que pour ce qui te plaît ;
Qui ſans ſe regarder veut être la victime
De ce vouloir caché, lui donner ſon eſtime.

Ce qui n'eſt point cela, n'eſt point digne de toi :
Qu'on ſe méprend ſouvent croyant ſuivre ta loi !
Hélas ! ce que je dis paſſera pour folie
A qui ſuit l'amour-propre : ah ! l'étrange manie !
Prends pitié, mon Seigneur, de leurs aveuglemens,
Daigne les transformer en de parfaits amans.
Inutiles ſoucis de mon ame alarmée !
Rends-les-moi, mon Seigneur, puiſque tu m'as aimée :
Que mes gémiſſemens ne ſoient point ſuperflus ;
Et ne m'accable pas d'un rigoureux refus.
Je ſens en te priant trop de correſpondance,

Pour ne pas redoubler ma foi, mon eſpérance.
Voulant bien écouter les déſirs de mon cœur,
J'oſerois m'aſſurer qu'ils reviendront, Seigneur;
Mais affligés, confus du poids de leur miſere,
Comme l'enfant prodigue ils viendront à leur Pere.

XXVII.

Sur le même ſujet.

DANS les ennuis cuiſans où je me vois plongée,
Inutiles regrets de mon ame affligée,
Douleurs, chagrins, ſoupirs, de quoi me ſervez-vous
Si vous ne touchez plus mon adorable Epoux?
Il prévenoit jadis d'une bonté charmante
Mes ſoupirs & mes pleurs; ma plainte plus touchante
N'en eſt plus écoutée; ah! n'obtiendrai-je pas
Ce que pour obtenir je m'offris au trépas!

Tu ne m'exauces point, ſeul Auteur de ma flamme;
Tu ne m'exauces point: tu rebutes mon ame.
Mais ne ſeroit-ce pas qu'un déſir imparfait
M'empêche d'obtenir ce merveilleux bienfait?
Afin de l'acquerir on ne peut trop attendre:
Plus le bienfait eſt grand, plus il doit nous ſurprendre;
Plus ta bonté differe à nous donner un bien
Au-deſſus de nos vœux; quand on n'attend plus rien,
C'eſt lorſque tu te plais à finir nos alarmes,
A diſſiper l'ennui qui fait couler nos larmes.

Je n'eſpere qu'en toi, tu le ſais, mon Seigneur,
Toi qui vois tout à nud, même le fond du cœur.
Ce n'eſt point à tes yeux qu'un voile d'impoſture
Peut couvrir les déſirs de grace ou de nature;
Ils ſont plus pénétrans que n'eſt notre penſer.
Connois ſi nos vouloirs aux tiens ſont de concert;
Si le propre intérêt qu'on veut, qu'on appréhende,
Ne porte point vers toi la plus vive demande,

Toi qui pénétres tout, tourne & change le cœur,
Selon ta volonté, pour toi, pour ton honneur.

Si d'amour imparfait je ne ſuis point ſéduite
Accorde encor ce don à ma juſte pourſuite.
Tu ſais depuis longtems, que ton amour vainqueur
A l'amour étranger banni de tout mon cœur:
J'aime ce que tu veux, ſans choix & ſans principe;
Ce que tu ne veux pas, ſoi-même ſe diſſipe;
Sans que j'oſe former ni déſir ni penchant,
Je reſte auprès de toi dans un profond néant.
Si tu me fais prier: ſans ceſſe je te prie;
Si tu n'y meus mon cœur, je n'en ai point d'envie:
Si je pouvois vouloir, je forcerois envain
Un ſeul mot, un ſoupir à ſortir de mon ſein.
Je me trouve pour lors pour tous objets fermée,
Comme un tronc, comme un mort, enfin inanimée.

Si tu me fais prier, que ne m'exauces-tu?
Et qui peut rendre ainſi mon déſir ſans vertu?
Les obſtacles peut-être en moi ou dans les autres:
Détruis-les, tu le peux, je n'en conois point d'autres;
Tu peux les vaincre en moi, tu peux les vaincre en eux.
Tu donnes ce déſir à mon cœur amoureux:
Toi qui de tous déſirs rends mon ame affranchie,
C'eſt toi qui les produis dans la nouvelle vie.
Ils ſont bien différens de cet empreſſement
Que produit l'amour-propre au cœur d'un jeune amant:
Ses déſirs ſont pour lui; tes biens ſont ſon attente.
Il n'en eſt pas ainſi de ta fidelle amante:
Tu formes dans ſon cœur des déſirs plus parfaits;
Ils ſont tous pour ta gloire & pour tes intérêts.

Je veux te voir régner aux cœurs de tous mes freres:
Ce régne eſt le ſeul bien qui fera mes ſalaires.
Si c'eſt ton régne ſeul que je veux, cher Époux,
D'où vient que pour des cœurs tu m'accables de coups!

Pourquoi fais-tu dans moi certaine préférence ?
Pourquoi les diſtinguer par une bienveillance ?
Ont-ils donc plus d'amour ; ou ſont-ils plus heureux ?
Je l'ignore : il ſuffit, qu'ils plaiſent à tes yeux.
Que je les trouve ingrats ces cœurs que tu préfères !
Je reſpecte en ſecret ces auguſtes myſteres ;
Et je dois eſpérer, qu'on verra quelque jour
Qu'ils ſeront tout à toi, tout pleins de ton amour.
Je ne me plaindrai plus de tout ce qu'il me coute,
Pour les faire marcher dans ta divine route.
Heureuſe de ſouffrir les ennuis plus cuiſans,
Si je vois qu'à toi ſeul, ils brûlent leurs encens !

XXVIII.

Priere pour l'avancement du régne de Jéſus-Chriſt.

TOI qui connois mon cœur, écoute ſon langage :
Délivre l'Univers de l'horrible eſclavage
Où l'orgueil du Démon nous tient aſſujettis ;
Tu peux tout, mon Seigneur, & tu me l'as promis.
O mon unique eſpoir, objet de ma tendreſſe,
Répand ſur tous les cœurs ta divine Sageſſe !
Tu la renfermes toute, ô mon divin Enfant,
La donnant au petit, la refuſant au grand.
Que ta petite main qui lance le tonnerre,
Employe ſon pouvoir à convertir la terre :
Fais-toi ſentir aux cœurs ſans te montrer aux yeux ;
Ton régne ſera grand, il ſera glorieux :
Ta gloire en ces bas lieux n'eſt pas dans les miracles ;
Mais à régner en nous ſans y trouver d'obſtacles.

Détrui, renverſe, abime : ô ſort, fort trop heureux,
Quoiqu'il puiſſe couter à mon cœur amoureux ;
Je ne me plaindrai point de ce qui me traverſe :
Que l'homme ſoit détruit, le monde bouleverſe,

Et retourne s'il peut en ſon premier cahos ;
Je le vois ſans chagrin ſans perdre mon repos :
Car je porte en mon ſein une eſpérance ſûre,
Que ce renverſement de toute la Nature
Etablira ton régne en mille & mille cœurs,
Et fera des humains de vrais adorateurs.

XXIX.

L'amour pur déplorant la diviſion de l'Eſprit de Jéſus-Chriſt.

VOTRE Eſprit tout ainſi qu'autrefois votre corps
Se déchire à préſent avec bien plus d'efforts :
Si vous livrâtes l'un au Juif votre adverſaire,
Vous ne livrâtes pas votre Eſprit ſur la terre ;
Il fut, il fut toujours de tout victorieux,
Le corps ſouffroit ici, l'Eſprit étoit aux Cieux.
Comment permettez-vous, Seigneur, qu'on le déchire ?
Cela me fait ſouffrir un très-rude martyre,
Je ne puis ſupporter cette diviſion ;
Vous pouvez l'empêcher, ô Seigneur de Sion.
Faites-le cher Epoux, mon cœur vous le demande ;
Afin de l'obtenir, je vous fais une offrande,
C'eſt de ce même cœur que vous m'avez donné,
Qui fut à vos vouloirs toujours abandonné.

Je n'ai plus d'intérêts que ceux de votre gloire,
Ne voulant rien pour moi je veux votre victoire ;
Que je ſuis éloigné de tout propre intérêt !
Je n'ai plus de vouloir ; faites ce qui vous plaît.
Que ne vous dois-je point, ô Principe adorable !
Mon cœur eſt tout à vous, ô Seigneur trop aimable !
Il ne prétend de vous ni plaiſirs ni faveurs ;
Mais il veut pour vous ſeul biens, plaiſirs & hoñeurs.

Soyez donc ſeul Seigneur, ſeul ſaint, ſeul immuable,
Seul immenſe & puiſſant ; moi foible & miſérable.
Votre félicité fait mon contentement,
Ma force & mon appui de vous voir tout-puiſſant :
Votre profond ſavoir, divine Sapience,
Eclaire mon eſprit dedans ſon ignorance :
Tout bien ſe trouve en vous comme en ſon propre lieu ;
Je dis tout quand je dis que vous êtes mon Dieu.

XXX.

Egarement & malheur de ceux qui veulent juger de la Divinité par leur foible raiſon.

O Suprême Grandeur, abîme de bonté,
On ne vous connoit pas, immenſe Vérité !
L'homme juge de vous comme il eſt en ſoi-même ;
Ses penſers ſont trop bas pour votre Être Suprême :
On raiſonne, on s'agite : on croit trouver le vrai :
On s'égare ſans ceſſe ; on eſt vain & diſtrait.
O que l'humilité nous épargne de peine !
Je crois Dieu tel qu'il eſt : ſa Beauté ſouveraine,
Eſt ce qui me ravit ; & je ne penſe pas
A diſputer de lui ; j'adore ſes appas.
Je ſais que ma raiſon eſt foible & vacillante,
Et que l'homme entêté ſuit ſans ceſſe ſa pente ;
Je pleure & je gémis dans le fond de mon cœur
De ſon entêtement, & de ſa folle erreur.

Il voudroit pénétrer le décret immuable ;
Et ce Dieu ſouverain d'un bras puiſſant l'accable :
Car d'un aveuglement il entre en un plus grand ;
Sans pouvoir s'aſſurer il eſt toujours flottant.
Malgré l'entêtement, il entrevoit encore
Qu'il s'éloigne ſans fin du Seigneur que j'adore :

Il commence dès lors à douter de ce Dieu
Dont il vouloit juger ; & l'erreur donne lieu
A mille fauſſetés ; & toujours ſa mépriſe
Le porte d'en juger, & juger à ſa guiſe.
„ Dieu ſimple, pur Eſprit, eſt un être parfait ;
„ Nous ne le trouvons plus dans tout ce qu'il a fait :
„ S'il eſt Dieu, ſon décret eſt toujours immuable ;
„ Eſt-il Dieu quand il fait un homme miſérable ? ”

Trop aveugle inſenſé, juge mieux du Seigneur ;
Et ne t'amuſe pas à ſuivre ton erreur.
De toute éternité Dieu renclos en lui-même,
Se contemple ſans fin dans ſa Beauté ſuprême,
Ne pouvant ſe ſouſtraire à ce ſublime Objet.
Dès qu'il daigne vouloir, il veut ; & tout eſt fait :
Ne crois pas homme vain qu'il s'occupe ſans ceſſe
De ce qu'il a voulu. La divine Sageſſe
Exécute toujours ce qu'on appelle bien ;
Et produit quand il veut toutes choſes de rien.
Sans qu'il ſorte jamais de ſon Tout immuable,
Il donne à ce qu'il fait un ſoutien favorable :
Il donne ce qu'il faut, afin de nous ſauver ;
Mais il dépend de nous de prendre ou refuſer.
Son bonheur infini fait que ſa patience
Ne ſauroit ſe laſſer d'un ingrat qui l'offenſe ;
Et toujours diſpoſé de ſouffrir ce pécheur,
Il le reçoit ſitôt qu'il rentre dans ſon cœur.

On verra quelque jour, on verra pour ſa gloire,
Lorſque ſon jugement remporte la victoire
Deſſus ſes ennemis, que leur funeſte ſort
Eſt le fruit du péché, cauſe ſeul par leur tort :
Mon Dieu triomphera de toute leur malice,
Du faux raiſonnement qui bleſſe ſa Juſtice.
L'on découvrira lors cet excès de Bonté,
Qui ne ſe laſſe point par notre iniquité :
Nous verrons dans ce jour cette main ſécourable
S'étendre mille fois pour ſauver un coupable.
Ce pécheur obſtiné contre ſon Bienfaiteur,
Des bons & des pervers attirera l'horreur.

Où te cacheras-tu, toi qui plein de ſcience
Comme ton cœur préſume, es la même ignorance ?
Tu connoîtras alors quel étoit ton eſprit;
Tu ſentiras trop tard ce que le Maître a dit:
„ Autant que le Ciel eſt au-deſſus de la terre,
„ Autant eſt éloigné de vous mon caractere :
„ Que vos penſers ſont loin de l'auguſte penſer
„ Que j'enferme en moi ſeul, qu'on ne peut péné-
trer !
„ On m'a voulu ſoumettre à des raiſons frivoles,
„ Entendre mieux que moi mon ſens & mes paroles.
„ Vous ſerez confondu dans votre aveuglement :
„ Je me ferai voir Dieu, mais un Dieu tout-puiſſant:
„ Je ferai voir à tous ma Juſtice équitable,
„ L'excès de ma bonté qui vous rend plus coupable;
„ En montrant l'équité de tous mes jugemens,
„ Et tout ce que j'ai fait pour des hommes méchans.
„ De quoi leur ſervira tant de ſubtiles ruſes ?
„ Ils ſeront devant moi, devant tous ſans excuſes,
„ Confus, embaraſſés ; ils verront, mais trop tard,
„ Que leur perte vient d'eux, & non pas de ma part.
„ J'ai fait pour les ſauver tout ce que j'ai pu faire;
„ Toujours leur liberté me fut & m'eſt contraire:
„ J'ai ſouffert mille maux afin de les guérir;
„ Pour empêcher leur mort j'ai bien voulu mourir".
Quand viendra ce moment, mon adorable Maître,
Que vous confondrez l'homme ingrat, injuſte & trai-
tre !

§. §.

POEMES EN VERS LIBBRES.

XXXI.

Conſacrer ſes vers & ſon amour à Dieu ſeul.

JE ne ſaurois faire des vers
Sur tout ce qui paroît en ce grand Univers.
Que ces divers objets n'occupent point ma muſe :
O lire, ſi jamais j'abuſe
De tes charmans accords pour peindre une beauté,
Je fuis loin de la vérité.

Je ne veux t'employer qu'à dépeindre les charmes
De cet unique Objet pour qui je rends les armes,
De cet Amour ſacré qui borne mes déſirs,
En qui je trouve mes plaiſirs.

Non, n'apréhendez pas, ô ma muſe, ô ma lire,
Que je faſſe chanter un amoureux martyre,
Si ce n'eſt pour l'Objet qui poſſéde mon cœur,
Pour ce Dieu Souverain qui fait tout mon bonheur.

Je laiſſerai chanter aux autres les merveilles,
De cent vaines beautés, qu'ils diſent ſans pareilles :
Je ne veux plus chanter qu'un Objet glorieux,
A qui l'on doit hommage en terre & dans les Cieux;
Que ce Dieu Souverain, qui fit jadis le monde,
Dont la Sageſſe ſans feconde
Gouverne ce grand Univers :
Lui ſeul eſt digne de mes vers.

O ſouverain Amour, ſi jamais ma penſée
De tant d'objets flatteurs étoit embarraſſée,
Si jamais je m'arrête à d'autres qu'à mon Dieu ;
Pour mes vers & ma main, n'épargne point ton feu.

Je brûle nuit & jour ; mais d'une ardeur ſi belle
Qu'en conſumant mes jours je la trouve nouvelle :
Je trouve en mon amour un plaiſir tout nouveau,
Que j'eſpére emporter au-delà du tombeau.

Vous qui vous employez pour un objet frivole,
Mourant vous le perdez ; & votre eſpoir s'envole :
Il ne vous reſte rien qu'un honteux repentir ;
Il ne vous reſte rien quand il vous faut mourir.

Ce que j'aime me ſuit quand je laiſſe la vie :
Ah ! je trouve, & j'en ſuis ravie,
Par-tout le même Objet, & le même bonheur !
Je trouve enfin celui qui poſſéde mon cœur.

XXXII.

Sur le même ſujet.

MA muſe taiſez-vous, & ne parlez jamais
Plutôt que de ſervir à tant de vains objets
Où je vois de vos ſœurs la veine être employée :
Nobles penſers mourez : raiſon ſoyez voilée ;
Garde-toi bien de te développer
Imagination qui ne ſais que tromper.

Que je vous hais de gré, mes aimables idées,
Lorſque vous tariſſez pour les choſes créées !
Vous ſervites ſitôt que vous vites le jour
A ce ſublime Objet qui cauſe mon amour ;

Ne craignez pas que mon cœur vous profane.
Flétriſſe mon eſprit ; que lui-même ſe fane
Plutôt que d'employer mes vers,
Si ce n'eſt pour celui qui régit l'Univers.

Digne Objet de ma foi, ſeul Auteur de ma flamme,
C'eſt toi qui les tranſports mérites de mon ame ;

Et le rampant ſujet d'une foible Beauté
Ne me ſera jamais quitter la vérité.

L'homme charnel ne peut goûter ta ſainte grace :
Ce que l'on dit de toi ralume ſon audace :
A ſon air dédaigneux il joint un ris moqueur,
Et raille du ſujet ainſi que de l'Auteur :
De ſon impiété ſa vanité fait gloire,
Croyant s'éterniſer au temple de mémoire.

De ce renverſement je ne ſuis point ſurpris :
L'ordre des corps étant différent des eſprits,
En uniſſant l'eſprit aux choſes corporelles
Il eſt rendu terreſtre ; & les ſpirituelles
Sont d'un autre ſéjour qu'il ne pénétre pas ;
Se piquant d'en avoir, il n'a rien que de bas :
La vigueur de l'eſprit s'employe à l'eſprit même ;
La terre le rend terre, & Dieu le rend ſuprême.

Heureux qui peut goûter ces grandes vérités !
Il ſe trouve rempli des plus vives clartés.
Le hibou croit la nuit pénétrer la lumiere ;
Mais l'aigle la ſoutient dans ſa ſource premiere.

Paralle le inſolent, l'homme à l'Être Divin !
Quoi, t'oſer égaler au Seigneur ſouverain !
Eſclave ambitieux, un jour ton inſolence,
Confuſe par les feux ou par la pénitence,
Te feront à regret avouer ton erreur,
Abaiſſer ton eſprit en déchirant ton cœur.

XXXIII.

Sur la Purification de la Ste. Vierge.

UNE Vierge toute pure
Vient ſe purifier aujourd'hui :
Le Rédempteur de toute la Nature,
Qui périroit ſans lui,
Eſt racheté comme l'eſclave
Par de vils animaux.
Que par là notre orgueil il brave !
Il guérit par là tous nos maux.

Une paire de tourterelles
Eſt le rachat de cet Enfant.
Lui dans ſes ſplendeurs éternelles
Qui n'a rien que de ſaint & grand,
Lui de tous les Saints la lumiere
Qui régit ce grand Univers,
En délivrant notre ame priſonniere
Se charge de nos propres fers.

Laiſſez mourir votre ſervante
Dans votre ſein, Prince de paix :
Mon ame eſt à préſent parfaitement contente ;
J'ai le comble de mes ſouhaits ;
J'ai vu le Sauveur de mon ame
S'offrir dans ce temple myſtérieux.
Ah ! que la mort aura pour moi de calme,
Puiſque je meurs ès bras du Souverain des Cieux !

Que ta lumiere, ô Seigneur de mon ame,
Brille dans ce grand Univers !
Envoye en tous les lieux cette adorable flamme
Qui t'a fait charger de nos fers :
Fais que les nations, en devenant fidelles,
Payent le prix de ton rachat :
Ce préſent bien plus que les tourterelles
Sera reçu avec éclat.

XXXIV.

Fait le Vendredi Saint qui étoit auſſi le 25. de Mars, jour de l'Incarnation du Verbe.

DEUX myſteres profonds ſe paſſent en ce jour
De douleur & d'amour.
Jéſus s'incarne au ſein d'une Vierge très-pure ;
Il meurt entre les bras d'une croix la plus dure ;
Ainſi le même jour qu'il a quitté les Cieux,
Le dérobe encore à nos yeux.
Si ſa mort excite nos pleurs,
Le Verbe en s'incarnant enléve tous les cœurs.
Divin Objet, dont mon cœur eſt charmé,
Lequel ai-je le plus aimé ?

De quel côté que mon eſprit ſe porte
Sans pouvoir démêler laquelle eſt la plus forte,
De ma joie ou de ma douleur,
J'abandonne à tous deux & mon ame & mon cœur.

L'un au fond de mon ame a choiſi ſa demeure ;
L'autre deſſus mon corps s'exprimant à toute heure,
Fait un mélange très-charmant
De l'enfance & d'un Dieu mourant.

Mais que dis-je ? tous deux en poſſédant mon ame
S'expriment au-déhors ; & par un certain calme
Douloureux autant qu'enfantin
Font paroître au-déhors ce que couvre mon ſein.
Jéſus s'incarne & meurt pour finir nos miſeres !
C'eſt le commencement & la fin des myſteres.

XXXV.

Jésus *reſſuſcitant avec ſes cinq plaies.*

QUEL prodige eſt-ce ici ? JÉSUS eſt glorieux !
Il ſouffrir une mort infame :
Je le vois aujourd'hui plein d'éclat à nos yeux ;
Et de nouveau ſon corps a repris ſa belle ame.

Qu'il a de majeſté ! renaiſſant tout-puiſſant
Il ne craint plus l'effort de cette main barbare,
Qui le mit à la croix ; il n'eſt plus languiſſant ;
Son triomphe éclatant de cinq plaies le pare.

Pourquoi conſervez-vous, revenu du tombeau,
Mon adorable Époux, encor vos cicatrices ?
„ Cela m'eſt glorieux ; & je ſuis bien plus beau
„ Depuis que par amour j'ai ſouffert des ſupplices.

„ Je les conſerve aux Cieux comme le monument
„ De ce que l'amour m'a fait faire.
„ Je parois beaucoup moins ſévére que clément
„ Au pécheur qui m'implore au fort de ſa miſere.

„ Il voit toujours en moi le prix de ſon rachat,
„ Et ce que j'ai ſouffert lui donne confiance :
„ S'il fût impie ou ſcélerat,
„ Il en tire ſujet de faire pénitence.

„ Si je lui parois grand, reſpectant ma grandeur
„ Il s'abaiſſe, il rougit de toutes ſes offenſes :
„ Mais conſervant pour lui les marques de Sauveur,
„ Il ſent au fond du cœur de vives eſpérances.

Que je vous trouve grand, que je vous trouve beau
Avec ces divins caracteres !
Vous brillez à mes yeux comme un aſtre nouveau :
Et je me perds dans ces ſacrés myſteres.

Ils comblent cependant mon ame d'un plaiſir,
Qui la faiſant quaſi ſortir hors d'elle-même,
Calme en moi tout autre déſir
Que de m'anéantir devant ce Dieu ſuprême.

XXXVI.

Le Fils de Dieu s'anéantiſſant dans l'étable & dans le S. Sacrement.

J'ADORE avec reſpect l'anéantiſſement
De l'Enfant-Dieu dans une étable :
Mais j'admire bien plus que dans ce Sacrement
Il ſoit mangé par un coupable.

S'il eſt foible & petit, s'il ſouffre la douleur,
S'il pleure, s'il gémit enveloppé de langes ;
Je vois des puiſſans Rois adorer ſa grandeur,
Je l'entends annoncer aux Paſteurs par des Anges :

Mais deſſus nos autels on n'y reconnoit rien ;
Caché ſous de foibles eſpeces,
C'eſt là que ſon amour lui ſervant de lien,
On ne voit dans ce pain ni force ni foibleſſes.

Son être ne paroit qu'aux yeux de notre foi ;
A ceux de la raiſon c'eſt un pain que l'on mange :
Nous paroit-il comme un grand Roi ?
C'eſt un abaiſſement étrange :

Il eſt produit, il eſt mangé
Souvent par ſon ennemi même ;
Il paroit détruit & changé :
Anéantiſſement, que je te trouve extrême !

XXXVII.

Sentimens d'une ame pénitente ſur la juſtice & ſur l'amour de Dieu.

MONARQUE ſouverain, arbitre des humains,
Créateur tout-puiſſant du Ciel & de la terre,
Je remets mon ame en vos mains:
Vous êtes ſon Seigneur, ſon Sauveur & ſon Pere.

Quand je vois mes forfaits, je ſuis ſaiſi d'effroi;
Je ſais que je mérite un châtiment terrible:
Mais l'amour paternel que vous avez pour moi,
Calme auſſitôt mes ſens, rend mon ame paiſible:

Je m'abandonne à vous, j'adore vos deſſeins:
Vous avez tout pouvoir, je ſuis un miſérable;
Vos décrets ſont juſtes & ſaints,
Vous ne vous plaiſez pas à punir un coupable,
Si peu digne, Seigneur, de recevoir vos coups;
Que pourroient contre un peu de poudre
Vos châtimens, votre courroux?
Grand Dieu, c'eſt perdre votre foudre.

Quand je vois mon néant, je ne crains plus vos traits;
Indigne de votre colére,
Je me trouve un ſujet propre pour vos bienfaits;
Mon eſpérance augmente avecque ma miſére:

Il vous eſt glorieux d'agir ſur le néant,
De l'élever à vous le changeant de nature,
De le ſauver avec un bras puiſſant.
Qui connoit mieux que vous quelle eſt la créature?
Ce n'eſt qu'un fantôme mouvant,
Un roſeau dont le vent ſe joue,
Une ombre fauſſe, un luſtre décevant;
Ce n'eſt enfin qu'un peu de boue.

Si malgré mon néant vous voulez me punir,
Je me ſoumets à tout, plus à vous qu'à moi-même;
Je veux par avance bénir
Dans ma punition votre grandeur ſuprême.

Vous êtes juſte & ſaint, ſage, puiſſant, heureux;
Vous le ſerez toujours; c'eſt ce qui fait ma joie:
Car votre unique gloire à mon cœur amoureux
Suffit pour ſon bonheur: faites que je vous voie!

Montrez-vous à mes yeux, ô mon Souverain Bien;
Mes maux deviendront mes délices;
Et m'uniſſez à vous: que ce charmant lien
Adouciroit bientôt les plus affreux ſupplices!

Mais mon amour m'emporte; & je ne penſe pas
Que le bonheur parfait eſt ce que je demande:
Pourrois-je en méme tems jouir de vos appas,
Et ſouffrir tous les maux que mon ame appréhende?

Quand il s'agit de vous, adorable Vainqueur,
Je veux & je déments d'abord ce que j'avance;
Je ne m'accorde pas avec mon propre cœur,
Sitôt que j'ai penſé, je ne ſais ſi je penſe.

Amour, mon ſeul ſoutien, & mon unique appui,
Faites, faites de moi tout ce qui vous peut plaire;
Je me délaiſſe à vous, je m'y livre aujourd'hui:
Du peu que j'ai ſouffert j'ai reçu le ſalaire.

Craindrois-je de tomber ès bras d'un Dieu vivant?
Je les vois ſur la croix étendus pour mon crime;
Je vois ſon cœur ouvert, je le vois expirant;
Et c'eſt pour me ſauver qu'il s'eſt rendu victime.

Quoique je ſois privé de tout humain ſecours,
Mon cœur peut s'émouvoir; mais il ne ſauroit craindre:
J'eſpére, ô mon Seigneur, j'eſpérerai toujours;
Qui peut entre vos bras m'effrayer ou m'atteindre?

Vous m'aimez beaucoup mieux que je ne ſais m'aimer:
Eſt-ce pour me réduire en cendre,
Et pour de carreaux vous armer,
Que vous avez voulu ſur la terre deſcendre?

Non, non ; j'agis très-ſûrement
De remettre en vos mains & mon ſort & ma vie :
Je ſentirois moins le tourment
D'être en bute aux traits de l'envie,
Que ſi vous me laiſſiez à moi-même un moment.
Source de lumiere & d'ardeur,
Que vous comblez de paix le centre de mon ame !
Environné de maux je goûte le bonheur
De me voir exaucé lorſque je vous reclame.

Je ne veux rien pour moi, mon adorable Époux ;
Vous aimer, vous louer, eſt ce que je déſire :
Je veux votre gloire pour vous ;
Pour vos ſeuls intérêts ſans ceſſe je ſoupire.
J'éprouve ma foibleſſe, & ſouvent malgré moi
Je retombe encore en moi-même :
Secondez mon eſpoir, & ſoutenez ma foi :
Vous avez la force ſuprême.

Que je ne ſorte point de cette région
Où le pur amour dans ſa ſphére
N'a ni penchant ni paſſion
Que pour vous adorer, vous aimer, & vous plaire !
Non, non, que nul objet ne m'arrête en ces lieux !
Vous êtes l'unique partage
Où j'aſpire ici bas ainſi que dans les Cieux,
Et votre unique gloire eſt le ſeul avantage
Qui peut rendre mon cœur content.
Diſpoſez donc de moi ; quoi que vous puiſſiez faire,
Je veux d'un cœur ſoumis & d'un eſprit conſtant
De vos divins arrêts, Seigneur, me ſatisfaire.

Amour, divin Amour, auteur de tous mes biens,
Que votre volonté nous cauſe de délices !
Bien loin de captiver, elle rompt nos liens ;
Chériſſant ſes arrêts on les trouve propices.
Peut-on lui réſiſter, & vivre dans la paix ?
Qui ne veut rien pour ſoi la trouve favorable :
Elle forme elle-même en nous certains ſouhaits

Qu'elle veut exaucer, rendant le cœur capable
De ſuivre avec plaiſir ſa noble impreſſion :
Elle nous rend amer tout ce qu'on voit au monde ;
Et gliſſant dans nos cœurs ſa douce motion,
Par elle en nos eſprits l'eſpérance ſe fonde.

L'amour ſe purifie, & la foi s'affermit ;
Rien ne peut égaler le calme qu'elle cauſe
Lorſque l'eſprit s'afflige & que le cœur gémit,
Ou lorſque dans ſon ſein notre ame ſe repoſe.
C'eſt elle qui produit ces différens effets.
Divine volonté, que j'adore & que j'aime,
Vous n'inſpirez que des déſirs parfaits :
Vous armez notre cœur ſouvent contre lui-même ;

Vous lui faites haïr ce qu'il avoit aimé,
Et lui faites aimer ce qui fait ſon ſupplice.
Par des charmes ſecrets il ſe ſent animé ;
Il adore, il bénit la divine Juſtice.
Aimable cruauté, favorables rigueurs !
Vous déſarmez ſa main ſitôt qu'elle ſe venge :
Le trait que vous lancez cauſe mille douceurs :
Plus vous faites ſouffrir ; par un cas fort étrange
Plus vous faites aimer : & plus à votre tour
Vous aimez cherement celui que ce trait bleſſe :
Vous l'animez de votre pur amour ;
Vous enlevez ſes biens, pour être ſa richeſſe ;
Vous le mettez à nud, afin de le vêtir :
Vous arrachez tout ce qui l'intéreſſe ;
Et pour le conſoler, vous le faites patir.

Amour pur & divin, qu'en ſecret je révére,
Vous ſavez bien charmer les plus cuiſans ennuis :
Lorſqu'un eſprit eſt droit, le cœur chaſte & ſincére,
Vous changez en beaux jours les plus affreuſes nuits.
Combien ai-je ſenti dans mes fortes alarmes
Le ſecours imprévu de votre bras puiſſant ;
Et combien vos bontés ont eſſuyé mes larmes,
Lorſque leur amertume alloit toujours croiſſant ?

Hélas ! ſi quelquefois vous paroiſſiez ſévére,
Si votre œil en courroux aigriſſoit mes douleurs,
Je voyois à l'inſtant changer votre colere,
Et vous vous repentiez d'avoir cauſé mes pleurs.

Fut-il jamais Époux plus tendre & plus fidéle !
Vous êtes délicat, & même un peu jaloux :
Mais votre jalouſie eſt un aimable zéle,
Qui nous apprend, Seigneur, comme on doit être à vous.

Vous ne pouvez ſouffrir que le cœur ſe partage.
Ah ! que vous méritez ! Que n'ai-je tous les cœurs !
Je vous les offrirois, & j'aurois l'avantage
De leur faire éprouver vos céleſtes douceurs.

Le plus grand des malheurs, Beauté toute adorable,
Seroit de ne vous aimer pas :
L'homme eſt aſſez puni quand ſon ſort déplorable
Le porte à ſe priver de vos charmans appas.

Il ne faut point d'autres ſupplices.
Son cœur dans ſes plaiſirs ne trouve point de paix.
Vous renfermez chez vous les plus chaſtes délices :
Malheureux qui les perd, & les perd pour jamais !

XXXVIII.

Contre les faux raiſonnemens de ceux qui oſent nier la liberté de l'homme.

MONARQUE ſouverain que j'aime & que j'adore,
Vien, vien confondre, où ſauver les humains :
Le pouvoir ſubſiſte en tes mains.
Montre que ce n'eſt pas en vain que je t'implore.

Plus tout eſt renverſé, plus j'eſpére en ton bras,
Je connois ta Toute-puiſſance ;

Mais je connois bien plus quelle eſt ta patience
Envers tant de peuples ingrats.

Tu les attends longtems : mais leur impénitence
Doit enfin animer un ſi juſte courroux.
Tu tardes trop : ah ! fais tomber tes coups ;
Ta douceur, ta bonté nourrit leur inſolence ;
Ils veulent découvrir par leurs raiſonnemens
Tous les reſſorts de ta Sageſſe ;
Et leurs diſcours démontrent la foibleſſe
Et le faux de leurs argumens.

Divin Verbe, c'eſt toi, c'eſt toi qui nous enſeignes
La vérité dans ſon plein jour :
C'eſt la foi, c'eſt le pur amour
Qui dans le fond du cœur ſans ceſſe la dépeignent.

Lorſque l'homme aveuglé de ſa propre raiſon,
Croit raiſonner avec juſteſſe ;
On n'y voit que de la baſſeſſe,
Qu'orgueil, entétement, erreur, ſéduction.
L'amour en apprend plus que toutes les écoles :
Il unit au Souverain Bien ;
Et voit tout en ne voyant rien,
Tous les diſcours lui paroiſſant frivoles.

L'homme pour vouloir trop connoître
A perdu tes ſentiers, auguſte Vérité :
Il ne veut plus de liberté ;
Et renonce par là l'eſſence de ſon être.

Il dit réhauſſer ta grandeur,
Rendant ſon action purement néceſſaire ;
En détruiſant ſon caractere,
De ſon iniquité il te rend ſeul auteur :
Il péche impunément, jettant ſur toi ſon crime.
Pour le détruire en nous, tu t'és rendu victime :
Je te vois à la Croix, adorable Sauveur,
Payant pour mon péché : quelle effroyable audace
De croire qu'un refus de ton ſecours puiſſant
Fut la cauſe de mon tourment !
Tu ne refuſes point ta grace.

Ah ! ſi je ſuis pécheur, je connois que c'eſt moi
Qui m'éloigne du Bien Suprême :
Et je n'accuſe que moi-même
Du violement de ta loi.

J'ai ſenti mille fois que ta grace proſpére
Me faiſoit voir l'abime où j'allois me plonger :
Tu me tendois la main dans ce preſſant danger ;
Et j'éprouvois en toi le ſecours d'un bon Pere.

Cent fois me détournant d'un aſſuré chemin,
J'étois ſourd à la voix que tu me fis entendre ;
Et j'oſois même me défendre
Du ſecours opportun que me donnoit ta main.

Que j'ai verſé de pleurs ſur mon ame infidelle !
Combien t'ai-je promis l'inviolable foi ?
Dans le même moment l'amour que j'ai pour moi
Me rendoit ingrat & rebelle.

Comment pourrois-je hélas ! nier encor ce fait ?
Mon cœur, mon triſte cœur démentiroit ma bouche ;
Et c'eſt là l'endroit qui me touche,
Qu'on impute à mon Dieu notre inſolent forfait.

Accuſe-toi, pécheur, tu te ſéduit toi-même,
En cherchant une excuſe à ton iniquité :
La ſouveraine Vérité
Nous fait voir là dedans une malice extrême.

Je ne m'excuſe point : je te rends, mon Seigneur
Une gloire que tu mérites ;
Et mon ame n'eſt point ſéduite
Par ce langage ſuborneur.

Je te dois tout le bien ; & ma propre malice
Ne m'empêchera point d'avouer humblement
L'équité de ton jugement
Quand mon iniquité me conduit au ſupplice.

XXXIX.

L'amour pur croît par les oppoſitions.

TU pénétres, mon Dieu juſqu'au fond de mon ame;
Il n'eſt rien dans mon cœur qui ne te ſoit connu :
Ah ! rend pure & droite ma flamme ;
Prend mon cœur & le mets à nud :

Que je ne laſſe point ton inſigne clémence
Par le nombre de mes iniquités ;
Je ſuis un excrément, rejet de tes bontés,
Le reſte eſt abimé dans ta divine Eſſence.

Si tu veux me punir, j'adore ta Juſtice :
J'aime le châtiment ; mais je crains ton courroux.
Ah ! ſi tu veux m'être propice,
Frappe ſans ceſſe & redouble tes coups.

Je ne connois plus le péché ;
Je ne ſais point ſi je t'offenſe :
Je ne cherche point d'aſſurance :
Quoique mon cœur ſoit de tout détaché.

Une pure & ſecrette flamme
Ne tend, ce me ſemble, qu'à toi ;
Je ne diſcerne plus mon ame :
Fais-tu pour elle une nouvelle loi ?

Si le pur amour eſt un crime,
Que grande eſt mon iniquité !
Je vois abime ſur abime ;
La plus profonde eſt ta bonté :

Si je ceſſe un jour de t'aimer,
Fais que je ceſſe auſſi de vivre.
Ce crime ſert à me calmer :
Si c'eſt là le péché, je veux toujours le ſuivre.

Mais quel eſt ce renverſement !
Quoi, le Souverain Bien devient le mal extréme !

Que je ſois donc pécheur, ſi l'on l'eſt en t'aimant :
Puni ; mais ſouffre que je t'aime.

Ah mon crime eſt connu de toi,
Nul autre n'en peut être juge :
C'eſt toi qui m'en as fait la loi ;
Cette loi me ſert de refuge.

Mais loin de m'en ſervir contre ton bras puiſſant,
Je ſouhaite qu'il m'en puniſſe :
Contre ta divine Juſtice
Je ne veux jamais de garant.

Qu'on condamne mon cœur,
Qu'on me livre à la flamme ;
Ha, que je chéris mon erreur !
Rien ne pourroit l'arracher de mon ame.

Conſerve ſur moi tous tes droits ;
Sur ce qui te déplait fais tomber ton tonnerre :
Je ne connois point d'autres loix
Que celles de t'aimer, t'adorer & me taire.

Mon ſilence déplait autant que mon amour.
Si l'on condamne l'un & l'autre,
Qu'on condamne auſſi mon Apôtre :
Il a mis mon crime en ſon jour.

Homme qui fais des loix, tu veux qu'on t'obéiſſe ;
L'obéiſſance ſuit l'amour.
Hélas ! ſi j'obéis un jour,
Ordonne-donc, Amour, que je périſſe.

Bienheureux châtimens, trop agréables peines
Que celles de l'amour jaloux !
Divine liberté, trop ſavoureuſes chaines,
Agréables rigueurs, trop favorables coups !

Fondez torrens de maux, venez feux, venez gêne ;
Je ne vois plus en vous rien qui me ſoit fâcheux.
La volonté de Dieu, qui fut ma ſouveraine,
Sçait alumer bien d'autres feux.

Mon cœur, comme la Salamandre,
Se nourrit & vit dans ces feux :

Qu'il ne reſte plus que ma cendre !
Si l'amour me détruit, je ſerai trop heureux.

Pur amour ſoutient toi toi-même,
Prends dans nos cœurs tes intérêts ;
Puiſque ta puiſſance eſt ſuprême :
Rends pour les tiens d'autres décrets.

La charité rend l'ame pure ;
Sans elle foible eſt notre foi,
La vérité n'eſt qu'impoſture :
Sans l'amour il n'eſt point de loi.

Si je livrois tout mon corps à la flamme,
Et donnois aux pauvres mon bien ;
Toutes ces œuvres ne ſont rien :
Si l'amour ne guide mon ame.

Je ſuis ainſi que la timbale
Qui reſonne avec un grand bruit ;
Mais je ne porte point de fruit.
Non ; pur amour, rien ne t'égale,
Mon cœur me le redit cent fois :
Sans amour je ne ſaurois vivre ;
Il me faut par-tout ſa loi ſuivre :
Il n'eſt plus pour moi d'autre choix.

Depuis que ſa pente rapide
Entraine avec lui notre cœur,
Rien ſur terre ne l'intimide :
Qui peut ralentir ſon ardeur ?

Comme il eſt la puiſſance même,
Il ſait bien ſe faire obéir.
Je conclus qu'il faut que je l'aime
Hors lui je n'ai rien à choiſir.

XL.

Secret de l'Amour.

DIVIN Amour, ſuprême Vérité,
Qui vous aime & connoit ne veut rien davantage ;
On ne voit plus que vous, divine Charité,
Tout le reſte eſt couvert d'un ténébreux nuage.
Ténèbres de la foi, vous avez plus de jour
Que toute autre lumiere ;
Vous nourriſſez & cachez mon amour :
C'eſt là qu'en la ſource premiere
Je trouve mon principe en paſſant dans ma fin,
Je m'y trouve abſorbée ; & jamais l'œil humain
Ne peut rien découvrir de ce bonheur immenſe :
Car plus il eſt caché, plus cet unique Objet,
Qui me tient en ſa dépendance,
Me regarde comme un ſujet
Qu'il gouverne ſans réſiſtance.
Et c'eſt là le ſecret de l'amour plus parfait,
De n'avoir plus de répugnance,
D'être pour tout comme il lui plait.
C'eſt l'amour qui tient la balance :
Elle eſt toujours ſans mouvement,
Et dans un parfait équilibre ;
Dieu la meut infailliblement,
Quoique très-parfaitement libre.
C'eſt là le ſecret de l'amour,
Qu'il ne faut pas produire au jour.

XLI.

L'amour ſans choix ni diſtinction.

TOUT eſt paſſé, je n'ai plus nulle choſe ;
De tout ce que je dis je n'en diſcerne rien :
O que l'amour métamorphoſe !
Eſt-ce un mal, eſt-ce un bien ?
Amour vous êtes ſeul la cauſe
De tant de différens effets ;
Tous vos ouvrages ſont parfaits
Qu'ils ſoient affligeans, agréables.
Tout paroît en un tems comme un ſonge de nuit,
On n'y voit rien de vraiſemblable.
Ce qui faiſoit notre bonheur, nous nuit.
Soit des Biens, ſoit des maux, j'en ai perdu la trace ;
Je ſuis comme ce qui n'eſt plus :
Ce que j'ai cru ſavoir je trouve qu'il s'efface ;
Et pour le rappeller mes ſoins ſont ſuperflus.
Amour, demeurant en toi-méme,
Tu t'enfermes en toi, tu diſparois aux yeux :
Toi ſeul connois le cœur qui t'aime ;
Il l'ignore lui-méme.
Hélas ! aimables lieux,
Dont l'amour faiſoit ſes délices !
Qu'êtes-vous devenus, & quel eſt ce cahos ?
J'aperçois le débris de ces beau édifices
Bâtis par la main du Très-haut.
Je vois de loin une horrible pouſſiere
Qui couvre un nouveau bâtiment.
Eſt-il pareil en ſtructure, en matiere ?
Nous l'ignorons entierement.

Amour, ſi c'eſt pour ton plaiſir,
Détrui, renverſe, rédifie :
Celui qui n'a plus de déſir
Ni pour la mort ni pour la vie,
N'a plus auſſi de quoi choiſir.

XLII.

Dieu cache ſes Amans en les couvrant de miſeres.

QU'IL eſt beau, mon Seigneur, qu'il vous eſt glorieux
De rendre votre amant le fumier de la terre,
De le cacher à tous les yeux,
En le revêtant de miſere!

L'homme veut être grand, cependant il n'eſt rien;
Il veut paroître ſaint, quoique plein de foibleſſe :
Il ſe pare de votre bien;
Son ame devient larronneſſe.

Que l'état ravalé le met bien à couvert
Du cas qu'il faiſoit de lui-même!
Son ame n'eſt plus qu'un déſert;
Il ignore ſouvent s'il aime.

Lorſqu'il eſt mépriſé, ſe tenant près de vous
Rien ne le diſſipe ou partage;
Il trouve le mépris rempli d'un certain goût
Qui le contente davantage.

Que je me trouve bien, dit-il dedans ſon cœur,
D'être ainſi tout couvert de boue!
Non, non; je ne fais plus aucun cas de l'honneur;
Malheureux eſt l'homme que l'homme loue!

„ Mais ſi l'on dit de moi peut-être quelque mal,
„ On empêche le bien que par moi Dieu veut faire :
C'eſt

„ C'eſt quelque choſe de fatal,
„ Et qui doit à mon Dieu déplaire."

Laiſſons à notre Dieu de ſe ſervir de nous,
S'il le veut; ou de nous détruire :
Tout de ſa main nous ſera doux;
Ce qu'il fait ne nous ſauroit nuire.

Quand ſa main nous abat, que nous ſommes heureux!
Il ſait bien en tirer ſa gloire :
Quand notre cœur eſt généreux,
Il laiſſe à Dieu ſeul la victoire.

Ne nous affligeons plus de voir tout contre nous :
Quand notre miſere ſurmonte,
Ah! bien loin d'éviter ſes coups,
Soyons ravis de notre honte.

Lors nous ne ſerons plus de vains uſurpateurs;
Nous rendrons à mon Dieu juſtice :
Il ſe plaira dedans nos cœurs,
Recevant notre ſacrifice.

XLIII.

Soin maternel & prieres ardentes pour les ames qui s'égarent.

QUE mon céleſte Époux, hélas! eſt peu connu!
Pourquoi le pur amour n'eſt-il pas étendu
En tous lieux dans ce vaſte empire?
C'eſt pour ce bien que je ſoupire.

Tu connois mon Amour, tu connois ma langueur;
Ne poſſédes-tu pas l'empire de mon cœur?
D'où vient que très-ſouvent je reſſens des alarmes?
D'où vient que je verſe des larmes?

Je ne crains rien pour moi ; mais je crains pour
autrui :
Le peu d'amour que je trouve aujourd'hui,
Me fait craindre de voir tant de cœurs infidéles,
Qui ſont à tes deſſeins rebelles.

Eſt-ce moi qui leur nuis ? Eſt-ce moi qui leur ſers ?
Je voudrois qu'on t'aimât en mille endroits divers :
Et je n'aperçois plus cette correſpondance
Qui m'eſt un argument de leur obéiſſance.

Chacun ſuit ſon eſprit, & non ta volonté.
On ſuit par-tout l'erreur, & non ta vérité :
Rempli de préjugés chacun vit à ſa mode :
On mépriſe le vrai ; le faux les accommode ;
On croit y rencontrer une ſécurité,
Qui vient de l'ennemi, non de la vérité.

O divine clarté, brille au fond de leur ame,
Et fais leur diſcerner quelle eſt ta pure flamme ;
Fais la leur démêler d'une certaine ardeur,
Que produit très-ſouvent un eſprit ſuborneur.

O que ta vérité eſt profonde & cachée !
L'ame pour la trouver, doit être détachée
De tous ſes intérêts, de tout retour ſur ſoi,
Vivre de pur amour, & marcher par la foi.

On veut toujours ſentir, voir, vivre & tout con-
noître ;
On ne ſuit point mon divin Maître :
O que celui qui ſuit la raiſon & ſes ſens,
Me fait ſouffrir d'ennuis cuiſans !

Si c'eſt moi qui leur nuis, arrache-moi la vie,
Viens briſer mes liens & me rends affranchie.
Que tu me tiens pour eux ſous une dure loi !
Ôte-les moi, Seigneur ; ou leur donne la foi.

De quoi peut leur ſervir mes écrits, mes paroles,
Attachés comme ils ſont aux premieres écoles ?
Tu m'envoies, hélas ! des eſprits prévenus ;
Et pour les détacher mes ſoins ſont ſuperflus.

Inutile ſouci de ma douleur amere !
Falloit-il qu'à ce prix tu me choiſis pour mere ?
J'eus jadis des enfans qui reſpectoient ta loi,
Qui vouloient tout de bon ſe ſéparer du MOI.

Tu me les as donnés pauvres, ſimples, dociles,
Qui dans le pur amour cherchoient leurs domiciles,
Dont l'abandon parfait faiſoit tous les plaiſirs :
Tu m'en donnes à préſent de vaſtes en déſirs.

Tout ce qui paroît bien excite leur envie ;
Et de hauts & de bas ils compoſent leur vie :
Ils n'ont point pour tes voies certaine fermeté,
Qui leur feroit trouver enfin la vérité.

Que tes ſentiers, Seigneur, ſont différens des nôtres !
Tu les as enſeignés jadis à tes Apôtres :
Mais le monde eſt formé d'une telle façon,
Qu'on ne veut point de ta leçon.

O ſouverain moteur & des cœurs & des ames,
Remuant leur eſprit, brûle-les de tes flammes :
Enſeigne, enſeigne-leur, que ces ſentiers ſecrets
Viennent de ton amour, & ſont de grands bienfaits.

Diſſipe en un inſtant tant de fauſſes idées,
Tant de vains préjugés : leurs ames poſſédées
D'un faux raiſonnement, ne peuvent recevoir
Tes divines clartés, & ſe laiſſer mouvoir.

Contre ce qu'on leur dit, ils ſont d'abord en garde :
En voulant s'avancer, ſouvent on ſe retarde.
Hélas ! c'eſt pour mon cœur une vive douleur !
Le menſonge leur plaît ; & le vrai leur fait peur.

Prends pitié de mon ſort, doux Auteur de ma vie,
Et me délivre enfin de cette tyrannie :
Laiſſe couler mes jours avec toi déſormais ;
Et me rend ma premiere paix.

Que de ſervir autrui m'eſt une étrange charge !
Le cœur eſt inconſtant ; & l'eſprit eſt volage ;
S'ils ſe rendent un jour, on voit le lendemain
Qu'ils ont pris & formé tout un autre deſſein.

C'eſt toi, Seigneur, qui rends notre cœur immuable :
Que tout le reſte eſt variable !
Eternelle Beauté, vous fixez ſeul le cœur :
Sitôt qu'il ne veut plus que votre ſeul honneur,
On voit nos intérêts tout-à-coup diſparoître,
On n'en ſauroit avoir que pour ce divin Maître :
Alors on eſt inſtruit, mais dans l'obſcurité,
Des routes de la vérité.

Mais juſques à ce tems que l'ame eſt incertaine !
Ce qui fera ſon bien, fait à préſent ſa peine ;
Et ne diſcernant pas où gît le vrai bonheur,
Hélas ! on ſe plaît dans l'erreur !

Viens briſer, mon Seigneur, cette fatale chaîne,
Qui les tient ſi fort à la géne ;
Et donne leur la liberté :
Je l'eſpére de ta bonté.

XLIV.

Ne vouloir que Dieu ſeul.

(Vers en ſtile Marotique.)

LA me tiendrai où de préſent me tiens.
Je trouve en Dieu mon plaiſir, mon ſoutien ;
Il eſt ſi bon, ſi doux, ſi déſirable,
Que l'on devroit m'appeller miſérable,
Si mon vouloir étoit autre que ſien :
Je le veux ſeul, ou je ne veux plus rien ;
Je trouve en lui mon véritable bien ;
Jamais pour lui je ne ſerai muable :
Là me tiendrai.

Que chacun donc faſſe ce qu'il voudra,
Jamais mon cœur ne partira de là.
Il eſt ſi beau, ſi grand, ſi fort aimable
Que mon amour ſera toujours durable.
O Dieu d'amour ! je ne demande rien :
Là me tiendrai.

XLV.

Malheur du tems où l'amour pur eſt condamné.

(Dans le même ſtile.)

AU bon vieux tems le pur amour regnoit ;
Tous les bons cœurs cet Amour dominoit ;
Dans tous ces cœurs étoit la paix profonde ;
Tous le cherchoient & tous quittoient le monde,
Et ſans grand art on s'en entretenoit :
C'étoit au cœur pur qu'Amour ſéjournoit ;
C'étoit en lui que l'Amour s'arrêtoit ;
On le trouvoit en cette terre ronde
Au bon vieux tems.

O, qu'on étoit heureux ! mais à bon droit ;
Chacun faiſoit ce qu'Amour ordonnoit :
C'eſt donc en lui que mon eſpoir ſe fonde ;
Si je change jamais, qu'on me reſonde ;
Mon cœur ſera comme jadis étoit
Au bon vieux tems.

Au bon vieux tems le pur Amour régnoit ;
Pour aimer Dieu nul ne ſe contraignoit ;
On ne faiſoit de chagrin à perſonne ;
La charité paroiſſoit juſte & bonne
Au bon vieux tems.

Mais à préſent on condamne l'Amour;
C'eſt le divin dont je parle en ce jour;
Car au mondain nul ne faiſoit la cour
Au bon vieux tems.

Jamais pour Dieu notre amour ne changeoit,
On faiſoit tout ce qu'Amour ordonnoit,
Tout étoit ſimple & paiſible dans l'ame,
Chacun parloit à l'Auteur de ſa flamme;
De bon accord le cœur ſe dilatoit
Au bon vieux tems.

Aux tems nouveaux, (affligeant ſouvenir!)
On veut des cœurs le pur Amour bannir;
On veut aimer Dieu, mais c'eſt pour ſoi-même;
On mépriſe tant la Beauté Supréme
Qu'on voudroit tous ſes vrais amans punir
Au tems nouveau.

Au tems nouveau l'on ne ſauroit ſouffrir
Qu'au Souverain on veuille encor s'offrir
Juſqu'à vouloir pour ſa gloire mourir:
Il ne faut plus aimer Dieu pour lui-même
Au tems nouveau.

Or s'eſt paſſé ce qu'Amour ordonnoit,
Des jeunes fins rien qu'échange n'étoit:
Le pur Amour paſſe pour un blaſphéme.
Eſt-ce donc là, grand Dieu, comme on vous aime
Au tems nouveau?

Au bon vieux tems le pur Amour régnoit;
Le dévot alors point n'hypocriſoit,
On aimoit Dieu de cœur avec franchiſe;
Chacun faiſoit offrandes à ſa guiſe:
Mais d'un bon cœur mon Dieu tout recevoit,
Ne regardant que le cœur qui donnoit
Au bon vieux tems.

C'étoit au cœur qu'Amour pur s'arrétoit,
Au cœur benin, qui jamais ne déguiſe:

Le pur Amour eſt ce qu'on eſtimoit;
Et le ſouverain Dieu chacun aimoit,
Mais d'un cœur ſimple & ſi plein de franchiſe.
O que d'Amour cette ame étoit épriſe,
Qui ſur l'Amour tout ſon bonheur fondoit
Au bon vieux tems!



CINQUIEME SECTION.

Penſées Chrétiennes ſur la Vie de la Sainte Vierge, & ſur l'Enfance de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

Expoſées en Vers Libres.

PROLOGUE.

AIR : *Taiſez-vous, ma muſette.*

JOUR de gloire pour l'homme,
D'abaiſſement pour Dieu :
Jour qui le fait changer de forme
Pour nous faire changer de lieu !

Jour auquel il s'abaiſſe,
Afin de l'élever ;
Et pour ſoutenir ſa foibleſſe,
Il veut de mépris s'abreuver !

La gloire de Marie
Nous paroit en ſon jour ;
Il l'éleve, il la glorifie,
Et s'anéantit par amour.

Ainſi de la balance
Il veut régler le poids ;
Plus il s'abaiſſe par l'enfance,
Plus il l'éleve par ſon choix.

Il rend ſa Mere pure
En paroiſſant pécheur ;
Il vient ennoblir la Nature
Par ſa qualité de Sauveur.

L'humilité profonde
Seule peut l'élever :
Mais, hélas ! aujourd'hui le monde
Par l'orgueil veut ſe ſoulever !

Il arrive au contraire
Qu'il ſe trouve au plus bas,
Ne comprenant pas le myſtere
D'un Dieu qui doit régler nos pas.

Il choiſit la baſſeſſe,
Nous montrant le chemin
De l'enfance, & la petiteſſe ;
Et nous en avons du dédain.

Que je ſois ſi petite
Qu'on ne me voie plus !
Amour, quand tu m'auras détruite,
Je ne vivrai que par JÉSUS.

JÉSUS ſera ma force ;
Il ſera mon ſoutien :
Avec le MOI je fais divorce,
Le MOI ne me ſera plus rien.

Il faut que je (*a*) l'oublie,
Je ne (*b*) le connois plus :
Son vouloir ma volonté plie ;
Je n'ai que celle de JÉSUS.

§. I.

La naiſſance de la Ste. Vierge.

VOUS naiſſez, Vierge incomparable,
Réjouiſſant & la terre & les Cieux :
Ce Saint, ce Sauveur adorable
Naiſſant rendra votre ſein glorieux.

(*a*) *Ou* : m'oublie. (*b*) *Ou* : me connois.

Vous venez toute pure au monde,
Vous qui deviez porter l'Auteur de l'Univers:
Votre pureté ſans ſeconde
Doit éclater en mille endroits divers.

L'Eſprit Saint préparoit la place
Pour y loger votre Sauveur;
Il vous rendit pleine de grace,
Venant lui-même en votre cœur.

Vous ſavez, divine Marie,
Combien j'honore vos grandeurs.
Je bénis Dieu toute ma vie
De ce qu'il vous a fait tant d'inſignes faveurs.

Obtenez-moi, Mere du pur Amour,
Que je paſſe en JÉSUS un jour.

II.

La préſentation de la Ste. VIERGE *au temple.*

Vos parens ſavoient bien qu'étant toute à mon Dieu,
Ils devoient vous offrir à lui dans ſon ſaint temple:
Quand vous étiez en ce ſaint lieu,
Vous fûtes des autres l'exemple.

Vous connûtes dès lors, en vous ſacrifiant,
Qu'il eſt un autre ſacrifice,
Que vous en feriez un plus grand
Qui ſeroit au pécheur propice.

Votre cœur pénétré d'amour
Ne s'occupoit & la nuit & le jour
Qu'à contempler ce grand myſtere,
Qui devoit arriver ſur terre.

Vous étiez le très-pur ruiſſeau,
Qui devoit contenir la Source,
Et qui d'une rapide courſe
Retourneroit en cette premiere Eau.

Retournant à votre Principe,
Après l'avoir logé chez vous,
A ſes grandeurs votre eſprit participe:
Eſt-il, ô Vierge Sainte, eſt-il rien de plus doux?

Obtenez-moi, Mere du pur Amour,
Que je paſſe en JÉSUS un jour.

III.

La Ste. VIERGE *travaille dans le temple avec d'autres Vierges.*

LA troupe qui vous accompagne,
Les Vierges qui ſont dans ce ſacré lieu,
Sont comme des vallons auprès d'une montagne,
D'où s'écoulent les graces de mon Dieu.

Que l'on y voit de modeſtie,
De douceur, de recueillement!
Il eſt aiſé de voir que votre cœur, Marie,
S'écoule dans le leur inceſſamment.

Le vôtre abîmé dans la Source
Se communiquoit à ces jeunes cœurs:
Il étoit en tout tems leur unique reſſource
Dans les peines & les labeurs.

En ſilence elles s'occupent ſans ceſſe.
Ah! que ne les imitons nous?
Nous ſerions remplis d'alégreſſe,
Et nous plairions à leur Epoux.

Obtenez-moi, Mere du pur Amour,
Que je paſſe en JÉSUS un jour.

IV.

L'Annonciation de la Ste. VIERGE.

L'ANGE du Ciel vient apprendre à Marie,
Qu'elle concevra le Dieu tout-puiſſant;
Que de ſon ſang naîtra le fruit de vie,
Pour guérir l'homme foible & languiſſant.

Que répond Marie à cette nouvelle?
„ Je ſuis la ſervante de mon Seigneur;
„ Mon cœur eſt à tous ſes vouloirs fidéle;
„ Je ne veux que ſa gloire & ſon honneur."

O prodige étonnant pour la race future!
Le Verbe auſſi-tôt s'incarne en ſon ſein;
Et le Seigneur, Maître de la Nature,
Veut en elle accomplir ce grand deſſein.

Un Dieu ſi grand, ſi parfait, tout immenſe
N'a point d'horreur de ce ſein virginal;
Il anéantit ſa toute-puiſſance,
Pour délivrer le pécheur de ſon mal.

Verbe fait chair, mon ame vous adore;
Elle paſſe en vous par de ſaints tranſports.
Qu'avec moi l'Univers s'uniſſe encore,
Pour vous louer par de charmans accords!

Octroiez-moi, Mere du pur Amour,
Que je paſſe en JÉSUS un jour.

V.

La Viſitation de la Ste. VIERGE.

MARIE ayant conçu dedans ſon ſein
Le Verbe-Dieu, cette Eternelle Idée,
Dieu (*a*) lui inſpira le deſſein
De traverſer les monts de la Judée.

Ah! que l'on voit ici de myſteres charmans
Entre les Meres, entre leurs Enfans!
Sitôt qu'Elizabet s'approche de Marie,
L'Enfant qu'elle porte en ſes flancs,
Reçoit une nouvelle vie;
Il reconnoit le Seigneur tout-puiſſant.

O commerce divin! ô commerce admirable!
O céleſte communication!
Jean reçoit de ce Seigneur adorable
Une divine infuſion.
Il treſſaillit de plaiſir & de joie:
La Mere en eſt dans l'admiration;
Béni ſoit Dieu, dit-elle, qui t'envoie.

Alors la Vierge entonna le Cantique
D'une ſainte exultation;
Rendant à Dieu la gloire magnifique,
Elle ſe plaît dans ſon abjection.

„ Dieu pour faire en moi de ſi grandes choſes
„ N'enviſage que mon néant:
„ De tant de biens il trouve en lui (*b*) la cauſe:
„ Pour moi je ne ſuis qu'un vil inſtrument."

Obtenez-moi, Mere du pur Amour,
Que je paſſe en JÉSUS un jour.

(*a*) *Ou:* lui fit prendre (*b*) *Ou:* les cauſes.

VI.

Arrivée de la Ste. VIERGE *à Bethléem.*

DIVIN JÉSUS, vous voulez obéir,
Et même devant que de naître :
Celui qui de tout eſt le Maître,
Aux moindres loix veut bien s'aſſujettir.

Adam par déſobéiſſance
Avec tous les hommes fut condamné :
Et JÉSUS avant d'être né
Se ſoumet à la dépendance !

Que conclure enfin de ce grand myſtere ?
Que l'obéiſſance eſt une vertu
Dont JÉSUS fut notre exemplaire.
Chrétien rebelle, que dis-tu ?
Toi qui ne veux pas obéir
Aux hommes, non plus qu'à Dieu même,
Qui n'écoutes que ton déſir,
Qui veux commander à l'Etre Suprême.

„ Il eſt écrit de moi, dit le Sauveur du monde,
„ Qu'en tout j'accomplirai, grand Dieu, ta volonté :
„ Mon humilité ſans ſeconde
„ Doit apprendre au Chrétien quelle eſt la Vérité.

„ La Vérité c'eſt ſe ſoumettre
„ A tous, en tous tems, en tout lieu :
„ Obéir aux hommes pour Dieu ;
„ A Dieu, car il eſt notre maître. "

JÉSUS encor renfermé dans Marie
Ne trouve point où loger en ce lieu ;
Il eſt rebuté de l'hôtelerie
Quoiqu'il ſoit le tout-puiſſant Dieu.

Ah ! venez loger dans mon ame,
Divin JÉSUS, ce ſera mon bonheur.
L'homme eſt un ingrat, un infame,
Qui ne reconnoit pas ſon Dieu.

VII.

Nativité de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST.

O trop aimable ENFANT,
Vous que mon ame adore !
Je m'abime dans mon néant
Pour mieux vous adorer encore.

Je me trouve preſqu'hors de moi,
De vous voir dans la petiteſſe.
Que c'eſt un digne objet de notre foi
De contempler votre baſſeſſe !

Après cela peut-on aimer l'élévement ?
Que l'orgueil eſt inſuportable !
Peut-on voir ce divin ENFANT
Couché ſur du foin dans l'étable,
Et ne pas haïr les grandeurs,
Et mépriſer ce qu'on appelle honneurs ?

Aimons à n'être rien, que chacun nous mépriſe :
Si nous voulons être aimés de JÉSUS,
Il faut le ſervir à ſa guiſe.
Soyons humbles, petits ; le reſte eſt ſuperflus.

VIII.

Les Anges annoncent la Nativité de NOTRE SEIGNEUR *aux Paſteurs.*

GROTTE cent fois plus eſtimable
Que ne ſont les palais des Rois !
Ton bonheur eſt incomparable :
Un Dieu veut naître ; & tu deviens ſon choix.

J'entends une voix Angelique ;
Ah ! quelle excellente muſique !
Que cet accord paroît charmant !
Ils annoncent un Dieu dans un petit Enfant.

O quelle gloire pour les Cieux !
Quel extrême bonheur ſur terre !
Celui qui l'Univers enferre,
Paroit un Enfant à nos yeux.
Allons lui rendre notre hommage,
Ne différons pas davantage.

Mon JÉSUS en naiſſant a fait choix des paſteurs ;
Mon JÉSUS en mourant ne prend que des pêcheurs.
Quel mépris des grandeurs du monde !
Cette humilité ſi profonde
Nous apprend comme on doit s'anéantir,
Etre pauvre & toujours ſouffrir.

IX.

Circonciſion du SAINT ENFANT.

CELUI qui vient racheter tous les hommes,
Donne déja ſon ſang pour tous tant que nous ſomes ;

Il paroit à nos yeux comme un pécheur,
Lui qui de tous eſt le Sauveur.

Il vient ſubir la loi, & nous montre à la ſuivre :
Quand on aime, la loi paroit pleine d'appas.
Heureux qui dans l'amour ſait vivre !
D'obéir il n'eſt jamais las.

Auteur de tous les loix, cher Epoux de mon ame,
Vous voulez ſubir une dure loi :
Votre bonté me ravit & m'enflamme,
Et me tire preſqu'hors de moi.

Que je hais mon ingratitude,
Que je ne ſaurois rien ſouffrir !
Vous endurez pour moi le tourment le plus rude !
Ah ! puis-je le voir ſans mourir ?
Un foible Enfant dans l'âge le plus tendre
Se livrer lui-même au couteau !
Je le vois comme un doux agneau,
Qui vient déjà ſon ſang répandre.

Il vous donne ce ſang comme le premier gage,
Qu'il le doit tout répandre un jour
Par un excès de ſon amour :
Chrétien, quel eſt ton avantage !

X.

Préſentation du SAINT ENFANT *au Temple.*

CELUI qui vient racheter tout le monde,
Se fait racheter aujourd'hui.
Cette humilité ſans ſeconde
Nous enſeigne d'être humbles comme lui.

Il s'offre en ce moment au Pere en ſacrifice
Afin d'appaiſer ſa rigueur,

Et ſatisfaire à ſa juſtice
Pour un ingrat, pour un pécheur.
Le ſacrifice eſt néceſſaire ;
Sacrifions inceſſamment
Ce que nous ſommes à ſon Pere,
Nos vouloirs, notre entendement.

La Vierge ainſi qu'une femme commune
Cache tout ce qu'elle eſt, accompliſſant la loi.
Vous qui trouvez la loi trop importune,
Montrez-moi quelle eſt votre foi.

Un Vieillard, qui rempli de l'eſprit prophétique
Attendoit un jour le Sauveur,
Le tient entre ſes bras, & d'un cœur extatique
Nous annonce notre bonheur.

„ Retirez-moi, Seigneur, dit-il, de cette terre,
„ Je n'ai plus rien à déſirer :
„ Mes yeux ont vu le Salutaire,
„ Je ne dois plus déſormais ſoupirer.

„ Réjouis-toi, Sion, tu n'ès plus aſſervie ;
„ Tes malheurs ſont prêts de finir.
„ Mais vous, admirable Marie,
„ Vous aurez beaucoup à ſouffrir.

„ Votre ame étant d'un glaive tranſpercée,
„ Vous verrez de vos yeux le Sauveur des humains,
„ Ses pieds, ſes mains, ſa poitrine percée
„ Par ces tigres plus qu'inhumains ".

ENFANT, l'amour du Ciel & la gloire du monde,
Depuis longtems tu nous étois promis.
Tu rends une Vierge féconde,
Pour, naiſſant de ſon ſein, ſauver tes ennemis.

XI.

Le SAINT ENFANT *dormant dans le berceau.*

VOUS dormez, SAINT ENFANT ; la Vierge vous contemple :
Vous goûtez au-dedans un ſommeil bien plus doux.
Ah ! que ne puis-je à votre exemple
Même en dormant ne penſer plus qu'à vous !

Marie en travaillant ſans ceſſe vous regarde ;
Son cœur eſt pénétré du plus parfait amour.
Hélas ! que mon cœur eſt malade !
Si je pouvois vous contempler un jour,
Si je pouvois dormir d'un ſommeil extatique,
Si je pouvois jouir de ce ſacré repos
Qu'on appelle un ſommeil myſtique,
Je deviendrois la fille du Très-haut.

XII.

Le SAINT ENFANT *dans ſa baſſeſſe, & la Croix près de lui.*

UN Dieu vient naître en une étable :
Eſt-il rien de plus admirable ?
Plus il ſe fait petit, plus je le trouve grand,
Tout Dieu caché dans un Enfant.

Ce ſeul penſer m'enleve hors de moi-même ;
Mon cœur en s'abaiſſant vous adore & vous aime.
Vous choiſiſſez la pauvreté :
Nous n'aimons que la vanité.

Je vois auprès de vous une Croix formidable ;
Elle eſt donc votre croix, ENFANT tout adorable !
„ Oui, je l'ai préférée au bonheur, au plaiſir :
„ J'étois le maître de choiſir.
„ J'ai quitté les grandeurs pour l'extrême baſſeſſe ;
„ J'ai mépriſé l'honneur & la richeſſe :
„ Dedans l'obſcurité j'ai paſſé tous mes jours,
„ Afin de te marquer, cœur ingrat, mes amours.
„ Je ne vois rien en toi que hauteur, qu'inconſtance :
„ Que fais-tu pour montrer quelque reconnoiſſance" ?

XIII.

L'adoration des Mages.

QUE vos attraits ſont puiſſans ! qu'ils ſont doux !
Vous attirez auprès de vous
Les ſages, les grands de la terre.
Que c'eſt un auguſte myſtere !
Vous qui mépriſez les grandeurs,
Voulez des grands pour vos adorateurs.
Que leur foi me paroit profonde,
De reconnoître ici pour le Maître du monde,
Un foible Enfant logé dans un ſi pauvre lieu,
Et de le croire un ENFANT-DIEU !
Je ne ſuis pas ſurpris, quand je vois des paſteurs
Venir lui rendre leurs hommages :
Mais de le voir adorer par des Mages ;
Qu'ils offrent des préſens, & lui donnent leurs cœurs :
C'eſt toi, divin ENFANT, qui fais cette merveille
Par une vertu ſans pareille.
Ils adorent d'eſprit ce Dieu de majeſté,
Et l'adorent en vérité.
Heureux les cœurs inſtruits par la Sageſſe !
Dans une profonde baſſeſſe,

Qu'on peut nommer anéantiſſement,
Ils adorent un Dieu caché ſous un Enfant.

XIV.

Fuite de la STE. VIERGE *avec ſon* ENFANT *en Egypte.*

DIVIN ENFANT, il vous faut échapper,
Ainſi qu'un ſcélerat, d'une main meurtriere ;
Vous, qui pouvez lui-même le frapper,
Fuyez chez une nation étrangere.
Mais que vous ſavez bien appliquer tous vos coups !
Lorſque le Juif vous abandonne,
Vous gagnez ce grand peuple à vous.
O pouvoir ſouverain, Majeſté toute bonne,
Que j'adore vos ſaints décrets !
Que je reſpecte vos arrêts !
Mon cœur eſt pénétré des traits de la Sageſſe ;
On voit en tout un ordre merveilleux :
Vous fortifiez notre foibleſſe,
Par vous notre malheur ſert à nous rendre heureux.

XV.

Demeure de NOTRE SEIGNEUR *en Egypte.*

DIVIN ENFANT, vous vous faites aimer
Dans un lieu où jadis vos Peres
Parmi ces nations étrangeres
Souffrirent un tourment amer.

Cependant, Sauveur adorable,
Vous y vivez en ſûreté
Tandis que votre nation coupable
Vous fait ſentir ſa dureté.

Vous préparez dès lors le lieu
Pour faire adorer votre Pere,
Le reconnoitre ſeul pour notre unique Dieu :
Adorons ce profond myſtere.

Les Juifs, auxquels vous fites tant de biens,
Cherchent à vous ôter la vie ;
Vous trouvez chez les Egyptiens
Un refuge aſſuré hors de votre patrie.

Vous fites voir aux uns un pouvoir plein d'amour ;
Aux autres un pouvoir plein de colere :
Néanmoins vous faites que dans ce jour
Ces peuples ſont choiſis de votre Pere,
Pour vous garantir de la mort,
D'Hérode & de ſon vain effort.

XVI.

La Sainte Famille.

O SAINTS Parens ! que vous étiez heureux
D'avoir entre vos mains le Monarque des Cieux !
Vous contempliez en tout tems ſa ſageſſe
Couverte de la petiteſſe.

Je puis participer à ce même bonheur :
Si je veux lui donner mon cœur,
Il veut bien habiter en moi comme en ſon temple ;
Il m'inſtruit au-dehors par ſon divin exemple :
Il nous enſeigne en ſecret par-dedans,
Nous rend petits ainſi que des enfans.

Il nous découvre au cœur les plus profonds myſteres ;
Il nous ſert d'Epoux & de Pere ;
Il nous comble de mille biens,
Nous nourrit de lui-même ;
Il rend notre ame libre en rompant ſes liens :
Ah ! que ſon Amour eſt extréme !

XVII.

Le SAINT ENFANT *en jouant ſouffle des boules de ſavon.*

IL ſemble, mon divin ENFANT,
Que vous vous amuſez à des choſes frivoles :
Ces boules marquent le monde inconſtant ;
J'aime bien mieux entendre vos paroles.

Eſt-il au monde rien de plus vain & fragile
Que ſont ces boules de ſavon ?

L'homme qui n'eſt fait que d'argile,
Doit en ceci trouver une belle leçon.
Ne comptons jamais ſur nous-mêmes,
Ne comptons plus que ſur JÉSUS;
Lui ſeul a la force ſuprême:
Tout ſoutien hors de lui ſeroit un grand abus.

XVIII.

Le SAINT ENFANT *balaye la maiſon.*

VOUS balayez votre maiſon;
Ah! nettoyez plutôt mon ame!
Que votre humilité, cher ENFANT, me confond!
Qu'elle augmente en ſecret ma flamme!
Je ne vois rien en moi qu'élévement,
Bien que je ne ſois que baſſeſſe.
Je devrois m'abimer dans le fond du néant;
Car je ſuis la même foibleſſe.
Un Dieu s'applique aux emplois les plus bas:
Et je crains ce qui me rabaiſſe;
Du moindre travail je ſuis las,
Et montre en tout trop de délicateſſe.
O que je trouve de grandeur
Dans ce qu'on appelle baſſeſſe!
Plus vous vous abaiſſez, Seigneur,
Plus j'admire votre Sageſſe.
O pavé, pavé glorieux,
Nettoyé par le Roi des Cieux!

XIX.

Le SAINT ENFANT *amaſſe les coupeaux de bois.*

QUAND je vois mon JÉSUS amaſſer tout le bois
Que Saint Joſeph laiſſe de ſon ouvrage,
Et qu'il arrange le ménage,
Je ſuis ſurpris de voir ce que je vois.
C'eſt l'orgueil aujourd'hui qui regne dans le monde:
L'humilité nous paroît un défaut:
C'eſt une vertu ſans ſeconde,
Que nous apprenons du Très-haut.
JÉSUS-CHRIST venant ſur la terre
Choiſit la pauvreté, le mépris, la douleur:
Celui qui l'Univers enferre,
Paroît ici comme le ſerviteur.
Toujours amoureux de nous-mêmes,
Nous voulons nous faire valoir:
JÉSUS dans ſes grandeurs ſuprêmes
Nous montre en s'abaiſſant quel eſt notre devoir.
O mon JÉSUS! je veux vous ſuivre
Par le mépris, par la confuſion:
Si l'orgueil du monde m'énivre,
Anéantiſſez-moi, ô Sauveur de Sion!

XX.

Le SAINT ENFANT *aide à S. Joſeph à ſcier du bois.*

O DIVIN Artiſan ! que je te trouve aimable !
Tout ce que tu fais eſt divin ;
Et le moindre travail de ton auguſte main
Eſt pour moi toujours adorable.
Il n'eſt rien de petit, & la moindre action
Qui part de ce divin Principe,
Mérite une adoration :
Avec l'homme un Dieu participe !
En faiſant tout pour Dieu, il n'eſt rien de petit ;
L'Amour rend toute choſe égale :
On remplit ſon devoir ; ce qu'on fait, ce qu'on dit,
Quand c'eſt pour le Seigneur, nulle action ne ravale.
O ſi l'on ſavoit profiter
Des momens de la Providence,
La moindre action peut mériter
Dans le Ciel une récompenſe.

XXI.

Le SAINT ENFANT *aide à S. Joſeph à ſcier des ſolives.*

HÉLAS ! que vous prenez de peine !
Si jeune, vous ſciez du bois !
Vous commencez à vous faire une croix :
Votre peine, ô JÉSUS ! ſera peut-être vaine.

Non, non ; vous ſavez bien, ô mon divin Sauveur,
Pour qui & pour quoi vous en faites.
La vôtre ſera pour payer nos dettes ;
La mienne pour imiter mon Seigneur.
O que vous avez bonne main,
Pour en faire à toute meſure !
Vous avez choiſi la plus dure.
O que vous êtes un Maître divin !
Vous me donnez la plus légere ;
Vous vous chargez encore de ſon poids.
Ah ! que la douleur eſt un grand myſtere,
Amour, puiſqu'elle eſt votre choix !

XXII.

Le SAINT ENFANT *aide à S. Joſeph à faire une nacelle.*

A QUOI travaillez-vous, mon adorable Maître ?
Vous travaillez à ce petit bateau :
Je crois que vous penſiez, Seigneur, déjà peut-être
A votre Egliſe en formant ce vaiſſeau.
Que la nacelle de S. Pierre
Eſt agitée & battue à préſent !
Chacun ſe plaît de lui faire la guerre ;
Vous avez promis d'être ſon garant.
Je vois fondre ſur elle une horrible tempête,
Voguant à la merci des flots ;
Vous mettez votre main deſſus ſa tête,
Et l'empêchez d'abîmer dans les eaux.
L'homme méchant, qui s'éleve contre elle,
Périra ; mais elle ſera toujours :
Votre Parole eſt éternelle ;
Sur elle ſont vos ſoins & vos amours.

Ceſſez, mon cœur, ceſſez de craindre;
Elle eſt l'Epouſe du grand Roi :
L'Enfer & les méchans ne la pourront atteindre,
Pierre ne peut défaillir en ſa foi.

Le Saint Eſprit, qui la gouverne,
La conduira juſqu'à la fin :
La rage de ſes ennemis eſt vaine ;
Car le Seigneur la porte dans ſa main.

CONCLUSION.

AIR : *Taiſez-vous ma muſette.*

MON adorable Maître,
Que vous êtes petit !
Et que vous cachez bien votre être
Par l'opérer du Saint Eſprit !

Dans le ſein de Marie
Vous anéantiſſez
Cette Majeſté raccourcie,
Ce pouvoir que vous abrégez.

Je ne ſaurois comprendre,
Qu'un Seigneur ſi puiſſant
Pour des pécheurs veuille deſcendre
Preſque auſſi bas que le néant !

Ce myſtere m'enleve,
Et me met hors de moi :
C'eſt l'amour divin qui l'acheve :
Hélas ! qu'il ſurpaſſe ma foi !

C'eſt cet Amour Suprême
Qui s'incarne aujourd'hui :
Quand il s'anéantit ſoi-même,
Du pécheur il devient l'appui.

Ce myſtere ineffable
Me ravit tellement,

Que toute ſa grandeur m'accable
Quand je vois ſon abaiſſement.

Je ne ſaurois rien dire ;
Mes ſens ſont interdits :
Je ne ſaurois preſque en écrire :
Tant il ſurpaſſe mes eſprits.

Sa grandeur eſt immenſe
Dans ſon abaiſſement :
Car ſa grandeur & ſa puiſſance
Eſt reſſerrée en un Enfant.

ENFANT, l'amour du monde
Et la gloire des Cieux,
Par une humilité profonde,
Vous vous dérobez à nos yeux !

Un ſi petit eſpace
Renferme l'Infini :
Majeſté ſi pleine de grace,
Que votre brillant eſt terni !

L'eſprit ne peut atteindre
Ce myſtere amoureux :
Que la raiſon vienne s'éteindre,
Et ſe rallumer à vos feux !

Ah ! je me perds moi-même
Dans cette mer d'amour !
Quand le mien ſera-t-il extréme,
Pour lui rendre un juſte retour ?

TABLE
DES AIRS DE TOUS LES
CANTIQUES

Contenus dans ces quatre Volumes.

Où l'on peut auſſi voir les Airs différens qui peuvent convenir à pluſieurs de ces Cantiques.

Les lettres devant les chiffres marquent les Volumes ; & les chiffres le nombre des Cantiques.

A.

ABIME de grandeur d. *Sect. I. Cant.* Pag. 19
Abſent de ma Bergere. a. 73. 107. c. 77, 78. 124
Adieu donc Dame Françoiſe b. 182. c. 60. d. *Sect. II.* 58
Affreux rochers, & vous demeures ſombres, ô vous a. 128
Ah ! je vous cherche en vain dans ce ſombre bocage d. *Sect. II.* 64
Ah, ma chere Maitreſſe c. 25, 26
Ah, ma voiſine, ès-tu fâchée d. *Sect. I.* 5
Ah, mon mal ne vient que d'aimer. *Ou*
Ah, que l'amour paroît. (*On dit qu'amour eſt ſi*) *charmant.* a. 35. 50. 78. 94. 135. 140. 169. 177. b. 31. 40. 141. 145. 183. 220. 222. 231. c. 31. d. *Sect. II.* 45. 80.
Ah, que de votre voix la douceur eſt extrême. *Voyez*, *Vous ſerez les témoins des larmes que je verſe.*
Ah, que l'amour paroit charmant. *Voyez*
Ah, mon mal ne vient que d'aimer.
Aimable Bergere b. 107
Aimable jeuneſſe. *Voyez*
Songes agréables.
Aimons, aimons nos chaines c. Pag. 23
Aimons dans la jeune ſaiſon c. 1
Aimons juſqu'au trépas b. 52
Aimons ſans que l'amour jaloux. *Voyez*
Joconde.
Allez, Berger, retirez-vous d. *Sect. I.* 36. *Sect. II.* 10
Allons, allons où l'amour nous appelle c. 150
Ami, ne paſſons pas Creteil. *Ou*
Le berger Tirſis eſt rêveur.
Un de nos berger l'autre jour a. 6. 25. 45. 61. 139. b. 5. 48. 101. 138. 148. 173. 177. 201. 217. 221. c. 20. 47. 75. 86. 113. 142. 167. d. *Sect. I.* 13, 14
A moi, Bachus, à moi d. *Sect. II.* 53
Amour juſte, ſaint, adorable. *Ou*
Quoique vous ſoyez adorable a. 54. b. 60
Avez-vous des procès ſans fin. *Ou*
Tôt ou tard l'amour eſt vainqueur b. 53. c. 184

B.

BEauté Suprême c. 104. d. *Sect. I.* 7. *Sect. II.* 84
Beaux yeux de Climene. *Voyez*
Songes agréables.
Beaux yeux ſi charmans & ſi doux a. 70
Belle & charmante Brune b. 152. 153. c. 34. d. *Sect. II.* 82
Berger, prend ſoin de mon troupeau. *Voyez*
On ne vit plus en nos forêts.
Bûvons, chers amis, bûvons d. *Sect. II.* 62
Bouteille, mes amours d. *Sect. II.* 68
Branle de Metz. *Ou*
Un berger tendre & ſincere b. 1. 85. 178. c. 35. d. *Sect. II.* 16

C.

CAntade ; ou, Venez tous, venez faire emplette d. *Sect. II.* 15
Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour d. 81. *Voyez*
Je ne veux de Tirſis entendre les chanſons.
Ce n'eſt point par effort qu'on aime c. 68. *Voyez*
J'entens par-tout le bruit des armes.

Ceſſez de m'attaquer avec tant de courroux b. Pag. 118
Ceſſez il doit ſentir a 91
Changez, ingrat, changez; je n'en puis faire autant a. 84. c. 16
Chante mon cœur & mon amour b. 81
Chantez petits oiſeaux dans ce charmant bocage. *Voyez L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*
Charmante Gabrielle a. 145. c. 95. d. *Sect. II.* 22
Charmante ſolitude. *Voyez D'une conſtance extrême.*
Cherchons la paix en cet aſile c. 63. d. *Sect. II.* 77
Creuſons-nous un tombeau b. 7. 90

D.

DAns ces déſerts paiſibles a. 112. b. 76. 230
Dans ces lieux tout rit ſans ceſſe b. 155. 167. 189. 206. d. *Sect. I.* 36
Dirai-je mon confiteor. *Voyez On ne vit plus dans nos forêts.*
Doux habitans de ces bois c. 94. d. *Sect. II.* 42
Doux ſommeil, endormez les amans miſérables d. *Sect. I.* 10
D'un beau pêcheur la pêche malheureuſe. *Voyez La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.*
D'une conſtance extrême. *Ou Charmante ſolitude.* a. 150. c. 27
Voyez auſſi : La mémorable entrée.

E.

ENfarinez bien votre tête. *Ou L'autre jour j'apperçus en ſonge* b. 22. 111. 207. c. 107. d. *Sect. II.* 6. 28
Enfin la jeune Liſette. *Voyez Tu rêves toujours Sylvie.*
Eſt-ce ainſi qu'on doit s'enflammer a. 12. 53. 56. 67. b. 46. 186. c. 30. 205. d. *Sect. II.* 51

G.

GArdez-vous bien trop aimable jeuneſſe. *Voyez La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.*

Hélas

H.

HElas ! Brunette, mes amours a. 101. 127. 165. 168. 171. 193. b. 64. 96. 98. 116. 122. 134. 202. c. 6. 17. d. *Sect. I.* 35. 38, 39. *Sect. II.* 72
Heureux qui loin de tout le monde b. 17

I.

J'Aime mon Dieu pour les biens qu'il m'a fait c. 109
J'aimerois mieux ſouffrir la mort d. *Sect. II.* 78
J'avois juré plus de cent fois a. 13
J'avois longtems cherché le Seigneur que j'adore b. 97
J'avois toujours bravé l'amour & ſa puiſſance. *Ou Je meurs d'amour pour vous* d. *Sect. I.* 37. *Sect. II.* 252
Je m'apperçois ſans ceſſe b. 94
Je me ſens pénétrer d'amour & de douleur c. 111
Je meurs d'amour pour vous. *Voyez J'avois toujours bravé l'amour & ſa puiſſance.*
Je n'ai point conſulté vous donnant ma franchiſe c. 125
Je ne connoiſſois point l'amour b. 93
Je ne fais ſi je ſuis yvre. *Voyez Tu rêves toujours Silvie.*
Je ne ſaurois offrir à ma Bergere. *Voyez La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.*
Je ne ſuis plus volage b. 84
Je ne veux de Tirſis entendre les raiſons. *Ou Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour.*
a. 14. 20. 23. 40. 57. 60. 62, 63. 66. 72. 104. 106. 117, 118. 123. 138. 142. 155. 159. 164. 173, 174. 188, 189. 195.
b. 18. 41. 47. 56. 58. 63. 77. 86. 114, 115. 142. 157. 188. 190. 195. 197. 199. 208. 216. 223. 226. 232, 233. 237.
c. 9. 12, 13, 14. 28. 33. 41. 44. 55, 56. 69. 71. 80. 84, 85. 87. 96, 97. 102. 108. 110. 112. 119. 127. 137. 153. 159, 160. 162, 163. 166. 174. 189, 190. 192, 193, 194. 196. 200. 202.
d. *Sect. I.* 28. *Sect. II.* 21.
J'entens par tout le bruit des armes. *Ou*

Ce n'eſt point par effort qu'on aime a. 15. 38. b. 78. c. 68. d. *Sect. II.* 74.
J'entretenois mon eſprit b. Pag. 110
Je fais les maux où je me livre a. 96. *Voyez Vous brillez ſeule en ces retraites.*
Je vis en paix, mes peines ſont finies. *Voyez La jeune Iris me fait porter ſes chaines.*
Jeunes cœurs laiſſez-vous prendre d. *Sect. II.* 20
Il eſt vrai, je le confeſſe, a. 36
Joconde : *Ou*,
Aimons ſans que l'amour jaloux.
Mon cher Bacchus tout eſt perdu.
Seigneur vous avez bien voulu c. 133, 134. d. *Sect. II.* 5. 31. 79.

L.

LA beauté la plus ſévere d. *Sect. II.* 81. *Voyez auſſi Tu rêves toujours Silvie.*
La bergere Celimene b. 88. c. 141. *Voyez auſſi Tu rêves toujours Silvie.*
La bergere Nanette a. 28, 29. 105. 109. 180. 186. b. 31. 54. 73. 87. 136. 144. 180, 181. 192, 193. 196. 215. c. 15. d. *Sect. II.* 18. 27. 63.
L'agréable printems ranime la nature. *Ou*
Prenez ſoin ſur ces bords des troupeaux de Neptune.
Si vous me permettez de vous voir à toute heure.
b. 57. 89. 102. c. 7. 126. d. *Sect. I.* 16. 27. *Sect. II.* 59.
La jeune Iris me fait porter ſes chaines. *Ou*,
D'un beau pêcheur la pêche malheureuſe.
Gardez-vous bien très-aimable jeuneſſe.
Je ne ſaurois offrir à ma bergere.
Je vis en paix, mes peines ſont finies.
La reine de Cithere.
Les folies d'Eſpagne.
Les prés, les bois, les ruiſſeaux, les fontaines.
Un tendre amour toujours nous inquiéte.
a. 2, 3. 10. 16. 19. 21. 26. 33, 34. 39. 41. 42, 44. 49. 51. 55. 58. 64. 68. 74. 76. 80. 82. 87. 89. 108. 114, 115. 132, 133, 134. 136, 137. 151. 162, 163. 166, 167. 170. 172. 175, 176. 179. 185. 191.
b. 2. 15, 16. 20, 21. 25. 29. 38. 50. 55. 62. 71. 75. 112. 129, 130. 135. 147. 168. 170. 184, 185. 198. 200. 219. 234. 238. 240. 241. 242.
c. 8. 11. 24. 36, 37. 39, 40. 45. 50, 51, 52. 58, 59. 67. 83. 88. 93. 99. 101. 115, 116, 117, 118. 136. 154. 156. 161. 164. 170. 172. 177, 178. 185, 186, 187, 188. 198. 201. 203.
d. *Sect. I.* 3. 12. 20, 21. 24. 29. 42. *Sect. II.* 17. 29, 30. 39, 40. 47. 54. 61. 65. 67.
La mémorable entrée c. 131. d. *Sect. II.* 57
L'amour, aimable Iris, a d'agréables charmes. d. *Sect. II.* 23
L'amour, le ſeul amour eſt cauſe b. 156. 214. 225
La paix & la ſolitude b. 26. 124. 127. c. 4. 74.
La Reine de Cithère. *Voyez La jeune Iris me fait porter ſes chaines.*
La ſaiſon des frimats a fait place aux beaux jours. d. *Sect. I.* 17. *Sect. II.* 34
L'autre jour j'apperçus en ſonge. *Voyez Enfarinez bien votre tête.*
L'autre jour je rencontrai. *Ou ; J'entretenois mon eſprit.* b. 110
L'autre jour ma Cloris b. 65. c. 100
Léandre. *Voyez On ne vit plus dans nos forêts.*
Le beau berger Tirſis. b. 82. 146. 162. c. 43. 106. d. *Sect. II.* 71
Le berger Tirſis eſt rêveur. *Voyez Ami ne paſſons pas Creteil.*
Le changement, Iris, vous eſt ſi doux a. 5. d. *Sect. II.* 60
Le chercherai-je en vain, que faut-il que je penſe? a. 97
L'éclat de vos vertus, & celui de vos graces. *Ou Chantez petits oiſeaux dans ce charmant bocage.*
Le vin a tant d'appas qu'il chaſſe l'humeur noire. a. 9. 75. 86. 122. 192. b. 3. 11, 12. 24. 67. 105. 143. 191. c. 38. 76. 132. 171. 180, 181. d. *Sect. I.* 4. 18. 31. *Sect. II.* 3. 44. 55. 75. 83.

Le printems m'offre en vain ſes plaiſirs innocens. d. *Sect. II.* 49
Les bergeres de Maintenon b. 37. c. 74. 79. 209
Les Dieux comptent nos jours, nous devons les en croire. Pag. a. 116. b. 4. 9. 32. 59. 113. 126. 149. 165. c. 89. d. *Sect. I.* 40, 41. *Sect. II.* 8.
Les folies d'Eſpagne. *Voyez*
La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.
Les oiſeaux réjouis dès que le jour s'avance a. 129. d. *Sect. II.* 25
Les prés, les bois, les ruiſſeaux, les fontaines. *Voyez*
La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.
Les Triolets b. 243
Leve le cœur, prête l'oreille. c. 29. *Voyez*
Mon cher troupeau, cherchez la plaine.
Le vin a tant d'appas qu'il chaſſe l'humeur noire. *Voyez*
L'éclat de vos vertus, & celui de vos graces.
Lorſque j'aime une fois. *Voyez*
Ne m'entendez-vous pas.
Louez, ô cieux, ce Dieu qui vous a faits d. *Sect. II.* 9

M.

MA raiſon s'en va beau train a. 146. 183. d. *Sect. I.* 6
Ma raiſon veut que je vous oublie d. *Sect. II.* 70
Mon cher Bacchus, tout eſt perdu. *Voyez*
Joconde.
Mon cher troupeau cherchez (quittez) la plaine. *Ou*
Leve le cœur, prête l'oreille.
Réveillez-vous belle endormie.
a. 1. 18. 46, 47, 48. 65. 79. 121. 126. 178. 190.
b. 10. 28. 49. 70. 74. 91. 95. 106. 119. 133. 154. 213.
c. 2. 10. 18. 21. 29. 32. 42. 61, 62. 90, 91, 92. 138, 139, 140. 145. 152. 158. 165. 179. 183. 204.
d. *Sect. I.* 1. 25. 30. *Sect. II.* 4. 19. 26. 41. 78.
Mon cœur eſt accablé par mille maux divers a. 90. d. *Sect. II.* 12
Mon vainqueur encore aujourd'hui d. *Sect. II.* 13

N.

NE m'entendez-vous pas. *Ou*
Lorſque j'aime une fois. b. 121. 164

N'endormez que les cœurs accablés des tourmens d. *Sect. II.* 46
N'oubliez pas votre houlette, Liſette d. *Sect. II.* 7

O.

O Mon divin Objet, acheve de détruire b. 104
On dit que j'ai pour vous une ardeur ſans ſeconde d. *Sect. II.* 56
On ne vit plus (n'aime plus) dans nos foréts. *Ou*
Berger prend ſoin de mon troupeau.
Dirai-je mon confiteor
Léandre.
Que ces bergers vivent contens.
Vous croyez faire un grand effort.
a. 7, 8. 11. 22. 27. 30, 31. 37. 43. 69. 83. 85. 88. 93. 102. 120. 124, 125. 130. 152. 156. 160. 187. 194.
b. 8. 14. 23. 36. 51. 61. 66. 72. 151. 160. 169. 171. 174. 187. 194. 205. 210. 227. 235.
c. 19. 48. 64. 128. 130. 176. 182. 206, 207, 208, 209.
d. *Sect. I.* 2. 44. *Sect. III. entiere.*
Où êtes-vous Birene mon ami b. 43. 100

P.

PEtite abeille ménagere b. 19
Petits agneaux ſi vous errez ſans maître a. 184
Plus je vous dis que je vous aime, *ou*
Que ce lieu ſolitaire & ſombre c. 63
Prenez ſoin ſur ces bords des troupeaux de Neptune. *Voyez*
L'agréable printems ranime la nature.
Profitons des plaiſirs Bergere a. 24. 103. 113. b. 39. 204. 229. c. 175. d. *Sect. I.* 11, 15

Q.

QUadrains de Pibrac b. 19
Quand Iris prend plaiſir à boire a. 4. 81. 119 b. 211, 212. c. 3. d. *Sect. II.* 38. 66

Que ce lieu ſolitaire & ſombre. *Voyez*
Plus je vous dis que je vous aime.
Que ces bergers vivent contens. *Voyez*
On ne vit plus dans nos forêts.
Que ces prés, ces ruiſſeaux, ces bois & cette plaine. a. 131. d. *Sect. II.* 50
Que chacun chante b. 83
Que fais-tu Bergere b. 79. c. 129. d. *Sect. II.* 14
Que j'étois autrefois un volage berger b. 109
Que ſoupirer d'amour eſt une douce choſe d. *Sect. II.* 24
Qui ſe plaint de ta rigueur d. *Sect. II.* 37
Quittons notre houlette c. 147, 148
Quoique vous ſoyez adorable. *Voyez*
Amour juſte, ſaint, adorable.
Quoi! vous m'abandonnez Silvie c. 169. d. *Sect. I.* 23

R.

REpand charmante nuit, répand ſur tous les cœurs a. 52
Réveillez-vous belle endormie. *Voyez*
Mon cher troupeau, cherche la plaine.
Rochers, je ne veux pas que votre écho fidele b. 103
Rochers, vous êtes ſourds, vous n'avez rien de tendre b. 44. 150. 224. 228. c. 49. 57. 65. 121. 135. 191. 195. 199. d. *Sect. I.* 34. *Sect. II.* 48. 76
Roulette b. 35. 117
Ruiſſeau qui dans la plaine d. *Sect. II.* 43

S.

SEigneur, mon unique ſoutien d. *Sect. II.* 11
Seigneur, vous avez bien voulu. *Voyez*
Joconde.
Si c'eſt un crime que d'aimer a. 147
Si du triſte récit de mon inquiétude a. 98
Si tu voulois Liſette. *Voyez*
Taiſez-vous ma muſette.
Si vous me permettez de vous voir à toute heure. *Voyez*
L'agréable printems ranime la nature.
Songes agréables. *Ou*
Aimable jeuneſſe.

Beaux yeux de Climene. a. 32. 100. 110. 111. 143. 144. 154. 182. 196. b. 13. 27. 34. 123. 137. 139. 158. 159. 161. 173. c. 5. 146. 155. 173. d. *Sect.* I. 8.

T.

TAiſez-vous ma muſette. *Ou*
Si tu voulois Liſette. a. 71. 153. 157. b. 6. 30. 69. 120, 121. 125. 132. 140. 166. 175. 218. c. 22. 46 66. 82. 107. 120. 144. 157. 168. 197. d. *Sect. I.* 9. *Sect. II.* 69. *Sect. V.* Prologue & Concluſion.
Tôt ou tard l'amour eſt vainqueur. *Voyez*
Avez-vous des procès ſans fin.
Toute la nuit j'ai la puce à l'oreille b. 80
Tout eſt en feu ſur la terre & l'onde a. 77. c. 53.
Tu dis que les bergers de notre voiſinage b. 176
Tu rêves toujours Silvie. *Ou*
Enfin la jeune Liſette.
Je ne ſais ſi je ſuis yvre.
La bergere Celimene.
Votre empire eſt trop ſévere.
Vous ſavez que je vous aime.
Uſez mieux, ô beauté fiere. a. 17. 59. 99. 181. b. 68. 88. c. 103. 105. 122. 141. 143.

V.

VEnez tous, venez faire emplette. *Voyez* Cantate.
Un berger tendre & ſincere. *Voyez*
Branle de Metz.
Un de nos bergers l'autre jour. *Voyez*
Ami ne paſſons pas Creteil.
Un inconnu pour vos charmes ſoupire d. *Sect. II.* 32
Un tendre amour toujours nous inquiéte. *Voyez*
La jeune Iris me fait porter ſes chaînes.
Un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe a. 148
Volez tendres amours, Amadis va revivre. d. *Sect. II.* 33
Volez, volez tendres ſoupirs d. *Sect. I.* 35
Votre empire eſt trop ſévere. *Voyez*
Tu rêves toujours Silvie.
Vous brillez ſeule en ces retraites. *Ou*
Je ſais les maux où je me livre. a. 95, 96. 141. 158.

161. b. 45. 108. 163. 179. 203. 236. 239. c. 72. 73. 98. 114. 123. 149. d. *Sect. I.* 26. 32. *Sect. II.* 1.
Vous croyez faire un grand effort. *Voyez On ne vit plus en nos forêts.*
Vous l'avez bien voulu a. 149. b. 92. 99. 128
Vous qu'une heureuſe préférence c. 151
Vous ſavez que je vous aime c. 70. *Voyez auſſi Tu rêves toujours Silvie.*
Vous ſerez les témoins des larmes que je verſe. *Ou Ah que de votre voix la douceur eſt extrême.* a. 92. d. *Sect. I.* 22. 33. 43
Uſez mieux, ô beauté fiere. *Voyez Tu rêves toujours Silvie.*



TABLE

DES

MATIERES PRINCIPALES

DE TOUS LES QUATRE VOLUMES.

Les lettres devant les chiffres marquent les volumes, & les chiffres, les pages.

A.

*A*Bandon. Voyez *Ame. Amour. Cœur. Conduite. Dieu. Enfant-Dieu. Foi. Jéſus-Chriſt. Laiſſer. Largeur. Néant. Plainte. Souffrir. Vie.*
Abandon *à Dieu* c. 40, 41
ſes avantages a. 17, 18
il fait le bonheur de l'ame. (Voyez *Bonheur.*) c. 44-46
tout y conſiſte a. 67-69
il eſt exigé de l'amour divin a. 60, 61. 114. 115
le vrai & le faux abandon c. 41, 42
rareté de l'abandon à Dieu b. 41, 42
exhortation à l'abandon b. 230, 231
ne point ſortir de l'abandon d. 93
abandon ſans nul retour ſur ſoi b. 232-234
l'abandon hait la ſageſſe propre d. 95
Abandon *dans les épreuves de l'amour* a. 164. 165
—— *dans le froid de l'amour* c. 42, 43
—— *dans les peines intérieures* a. 146, 147. c. 167, 168.
—— & contentement dans les peines c. 180, 181
—— *dans l'abſence de l'Epoux* c. 181, 182
—— *à la juſtice* de Dieu a. 182-184. b. 227, 228. c. 135, 136.
Abandon *à Dieu.*
—— à la divine Juſtice dans les épreuves intérieures c. 155, 156

Abandon *à Dieu.*
renouvellement d'abandon *dans le ſentiment de ſes foibleſſes* Pag. c. 166, 167
—— *dans l'état de perte* b. 191, 192
—— dans la perte totale c. 196-198
—— *enfantin* a. 247, 248
—— *pur & déſintéreſſé* b. 234-236
—— *de l'amour pur* à la volonté de Dieu b. 159-161
—— *de ſoi & de tout ce qu'on a*, à Dieu a. 191, 192
—— *entier de tout ſoi-même* d. 37-39
—— entier ſans *appui ſur ſes propres ſoins* d. 97, 98
—— entier & *abſolu* a. 192-195. c. 200-202. d. 94
nature & effets d'un abandon véritable & entier à Dieu 198, 199
Abandon *parfait d'une ame anéantie* c. 198
bonheur de l'abandon parfait c. 191, 192
Abandon *invariable des ames de choix* d. 144
Abandonner. S'abandonner *à Dieu* d. 91
—— *au Sauveur.* Voyez *Naiſſance.*
s'abandonner à Dieu *dans ſes miſeres* b. 136, 137
s'abandonner à Dieu *quoiqu'avec foibleſſe* au milieu de ſes miſeres a. 196-198
s'abandonner *à la juſtice & au vouloir de Dieu* c. 188, 189
s'abandonner à Dieu *ſans craindre* pour ſoi a. 63, 64. c. 43, 44
s'abandonner en *réalité* c. 304, 305
Abhorrer. S'abhorrer ſoi-même pour donner toute gloire à Dieu a. 271-273
Abjection. Aimer l'abjection extérieure & intérieure a. 162, 163
Abîme de l'amour. (Voyez *Océan.*) a. 221
ſe perdre dans l'abîme de l'amour d. 90
Abîmé en Dieu. Voyez *Etat. Poids.*
Abſence. Voyez *Préſence.*
Abſence rigoureuſe *de l'amour.* (Voyez *Plainte.*) a. 214, 215
—— *du Bien-aimé.* Voyez *Fidélité.*
—— *de l'Epoux.* Voyez *Abandon.*
—— & préſence de l'Epoux d. 263, 264
Accuſer. N'accuſer que ſoi-même d. 83
Adoption. Témoignage de l'adoption *divine* b. 96, 97

Adorer. Adorer Dieu en eſprit & en vérité Pag. b. 5. d. 146-148
Voyez *Enfant-Dieu. Juſtice. Trinité.*
Affliction. Voyez *Amour.*
Age heureux *du regne de Jéſus-Chriſt* a. 326. 328
Aimer. Aimer Dieu. Voyez *Bonheur. Déſir. Dieu. Douleur. Enfant-Dieu. Jéſus-Chriſt. Réſolution. Vivre.*
Aimer ou périr b. 10-12
qui aime ne ſe plaint point b. 80
Aimer *ſans rien déſirer* a. 227
Aimer *en enfant* b. 243, 244
n'aimer *que Dieu* a. 126, 127. b. 3, 4. d. 67
Aimer Dieu *dès ſa jeuneſſe* c. 1, 2
—— Dieu *ſans égard au monde* b. 111
—— Dieu *& ſe haïr* ſoi-même b. 32, 33
—— Dieu *conſtamment* d. 66
—— Dieu *ſans ſoin, ni retour* a. 88, 89
—— Dieu *ſans craindre les croix* a. 213, 214
—— Dieu *purement & ſans intérêt* a. 239, 240. b. 55-57
—— Dieu purement malgré nos miſeres & foibleſſes a. 91, 92. d. 88
pour bien aimer Dieu, il faut s'oublier ſoi-même d. 187-189
Aimer Dieu *& non ſes dons* d. 66
—— Dieu *pour Dieu* a. 58, 59. 87. b. 54, 55. 198-200
—— Dieu pour Dieu *& non pour ſoi* a. 224, 225
—— Dieu *pour Dieu ſeul* c. 91
—— Dieu *par l'amour de Dieu* d. 99
Air. Emblême de l'amour divin c. 128, 129
Alcion. Emblême du cœur qui ſe repoſe en Dieu a. 17-19
Amans, amateurs de Dieu
Dieu cache ſes amans en les couvrant de miſeres. (Voyez *Amis.*) d. 224, 225
inſtances à Dieu pour qu'il ſe faſſe des Amans b. 269, 270
déſir que Dieu ait & ſe raſſemble des amateurs par le moyen de l'oraiſon b. 320, 321
Ame. Voyez *Centre. Dieu. Etat. Juſtice. Souplеſſe.*
l'aſile de l'ame, c'eſt Dieu d. 69
la joie de l'ame, c'eſt Jeſus b. 108-110

Ame. Ame *amante.* Voyez *Ardeur. Aſpiration. Bonheur. Examen. Hirondelle.*
ſon bonheur Pag. c. 118-120
elle trouve Dieu par tout b. 129, 130
Ame amante *& abandonnée* à Dieu b. 162-164
l'ame amante qui ſe voit dominer par l'amour c. 112-114
Ame *choiſie.* Voyez *Abandon. Souffrance.*
Dieu aime à épurer & s'unir par la croix les ames de choix d. 142-144
Ame *anéantie.* Voyez *Amour. Anéanti. Etat. Transport. Vie.*
Ame *reſſuſcitée.* Voyez *Amour. Douceur. Pauvreté.*
Ame *conſommée.* Voyez *Amour. Cantique. Etat. Mort.*
Ame *apoſtolique.* Qu'elle eſt bien loin de vouloir dominer c. 268. 270
plaintes & ſoins de ces ames pour les enfans de Dieu a. 306. 309
l'ame apoſtolique ſans eſpérance ni crainte c. 277, 278
Voyez *Correſpondance. Mort. Prochain. Réſignation. Souffrance.*
Amis de Dieu. Voyez *Amans, Enfans de Dieu. Epouſe.*
la divine Sageſſe cache ſes meilleurs amis a. 28-31
Amour. Voyez *Charité. Aimer Dieu. Abandon. Menſonge. Vers & Feu, Loi, Déſintéreſſement, Généroſité, Pénitence, Route, Sort, Soupleſſe, Unité de l'amour. Amour pour Dieu.* Voyez *Cantique. Contrariété. Peine. Plainte. Plaiſir. Satan. Zele.*
quel doit être notre *amour pour Dieu* a. 94
l'amour eſt *vain ſans* l'eſprit de *la foi* b. 79-81
—— *aime la ſolitude* a. 209, 210. c. 89-91
—— aime *le ſilence* d. 79
—— *veillant à Dieu* pendant la nuit. (Voyez Veiller à Dieu.) a. 82, 83. 210, 211
—— *fixe le cœur* a. 227, 228
—— *toujours croiſſant* a. 83
—— *conſtant.* (Voyez *Conſtance d'amour.*) b. 61, 62
—— *vigoureux* d. 87
—— vigoureux aime la Juſtice & ſes rigueurs. Voyez *Juſtice* c. 333. 335
Amour *& ſouffrance.* (Voyez *Croix. Peine. Eprouver. Laiſſer. Martyre.*) d. 26

Amour.
—— & la croix vont de compagnie Pag. d. 50, 51
—— ne trouve rien d'amer d. 76
—— rend la croix légere c. 149, 150
—— change la douleur en douceur d. 76
—— s'accroit par la ſouffrance c. 145, 146
il ſe meſure à la ſouffrance a. 150, 151. 241. 244
l'amour fort au milieu des ſouffrances b. 130, 131. c. 148, 149
—— ſincere aime le *châtiment* a. 211-213
—— inébranlable dans les ſouffrances & la priſon a. 237-244
—— compatiſſant aux ſouffrances & à la mort de Jéſus-Chriſt d. 135. 138
—— ne trouve qu'*affliction* par tout où Dieu n'eſt pas aimé a. 292, 293
—— *conſumant.* (Voyez *Détruire.*) a. 217, 218
Amour *& abandon* c. 190
—— d'abandon b. 158, 159
—— ſans retour ſur ſoi b. 112, 113
—— *parfait* ne ſe recourbe point ſur ſoi a. 89-91
—— ſans crainte, mais non ſans humilité. (Voyez *Humilité.*) b. 71-73
—— ſans ſécurité b. 153, 154
—— *ſoutien* de l'ame *dans la mort ſpirituelle* c. 117, 118
—— de Dieu *dans une ame anéantie* a. 277-279
—— *enfantin*, mais ſincere b. 165, 166
—— *ſans choix ni diſtinction* d. 223, 224
—— *imperceptible & perdu en Dieu* b. 221-223
—— *inſenſible d'une ame conſommée* en Dieu a. 283-285
—— *ſurpaſſant tout ſentiment* c. 130. 132
—— doit outrepaſſer tout b. 57-59
—— *ſuffit* b. 62
—— rend toutes choſes bonnes d. 75
—— *véritable après la perte du moi* b. 185, 186
—— ſeul *eſt tout* b. 196, 197
—— fait lui ſeul ſon paradis d. 77
le ſeul amour de Dieu eſt ſubſiſtant b. 7
Voyez *Conduite, Déſert, Paradoxe, Poids, Pureté, Sacrifice, Secret, Séjour, Transport d'amour. Mourir d'amour.*

Amour-Dieu. Voyez *Repos.*
l'Amour divin. Voyez *Pénitent. Perdre. Perte. Souffrance.*
—— de l'eau, de l'air & du feu c. 127-129
excellence du divin Amour c. 260-262
l'Amour, agiſſant envers l'homme b. 106, 107
ſe laiſſer entraîner par l'Amour divin a. 95, 96
procédé de l'Amour pour faire venir l'ame à l'*abandon* & *l'acquieſcement* abſolu b. 131-133
effets victorieux de l'Amour. (Voyez *Puiſſance. Empire. Regne.*) b. 68, 69
Amour *rigoureux & aimable* d. 80, 81
l'Amour impitoyable contre le *moi :* b. 89-91
comment l'amour ſe fait venger c. 92, 93
l'amour purifiant le cœur a. 84-86. c. 238-240
l'amour *l'arche de refuge* c. 257, 258
que l'amour eſt *tout à l'ame amante.* (Voyez *Ame amante. Reſpirer, Vivre d'amour.*) c. 253-256
l'amour divin ſuffit b. 118, 119
Voyez *Abîme, Abſence, Attrait, Cruauté, Captivité, Chaîne, Délicateſſe, Ecole, Jalouſie, Merveilles, Rigueurs de l'amour divin.*
Amour pur. Voyez *Appel. Ardeur. Aſpiration. Eſprit. Juſtice. Liberté. Préſomption. Vérité.*
ſon excellence b. 74, 75. d. 74
ſes beautés & ſes fruits a. 122, 123
bonheur & fruits de l'amour pur c. 54
Voyez *Bonheur, Etat, Indifférence, Leçons, Victime du pur amour.*
le pur amour aime les rigueurs c. 154, 155
il aime à ſouffrir ſans récompenſe. (Voyez *Récompenſe.*) c. 240-242
il mépriſe les rigueurs c. 55, 56
il s'affermit par les rigueurs a. 216, 217
Amour pur *inſenſible* c. 228, 229
le feu en eſt l'emblême a. 107, 108
il n'eſt que *dans l'ame anéantie* a. 117-119
il ne peut ſe cacher a. 300, 301
il ſe cache au fond du cœur a. 30, 31
l'amour pur d'une ame *reſſuſcitée* avec Jéſus-Chriſt d. 43-45
l'amour pur, *inconnu* d. 88

Amour pur.
d'où vient qu'on ignore l'amour pur Pag. d. 79
l'amour pur n'eſt *point goûté* b. 298, 299
—— pur, *peu ſuivi :* b. 293, 294
—— pur *condamné* par l'amour *propre.* (Voyez *Tems.*) c. 68, 69
—— pur croît par les oppoſitions d. 219-221
pur & fort d. 77
—— pur, éternel d. 73
—— pur *& d'abandon* b. 36, 37
exhortation au pur *& ſimple* amour b. 65
l'amour pur *dégagé & ſecret* b. 220, 221
—— *de reconnoiſſance, & pur* b. 115, 116
—— *déſintéreſſé.* (Voyez *Déſintéreſſement. Vœux.*) b. 52, 53, 54
—— pur abhorre ſes intérêts d. 87, 88
—— *nud* & ſans jouiſſance c. 60, 61
—— *d'unité & de conformité* b. 59, 60
—— pur *pour Dieu & pour le prochain* c. 52, 53
—— pur & l'amour *intéreſſé* a. 105, 106
contre l'amour intéreſſé b. 20-22
combien l'amour intéreſſé *& mercenaire* eſt indigne de Dieu c. 70, 71
Amour *du mercenaire* & celui *de l'enfant.* (Voyez *Enfant.*) a. 106, 107
Amour *du prochain.* (Voyez *Amour pur. Prochain.*) b. 205
—— Amour maternel pour les ames b. 282-289
Anéanti, Anéantir. Voyez *Abandon. Etat. Paix. Souffrance.*
Amour propre. Il cherche des excuſes à tout a. 247
—— contre ſes ruſes b. 22
—— lui & la vérité, incompatibles b. 23, 24
—— il ſera détruit b. 328-330
s'anéantir devant Dieu b. 88, 89
ſentimens d'une ame anéantie devant Dieu a. 279-281
bonheur d'une ame anéantie c. 162, 163. 262-265
Dieu ſeul eſt tout dans l'ame anéantie d. 98
Anéantiſſement.
le bonheur de l'anéantiſſement a. 49-51. 172-175
aimer l'anéantiſſement d. 16-18
Anéantiſſement *du Fils de Dieu.* Voyez *Fils de Dieu.*

Anges. Voyez *Bienheureux.*
s'unir avec les ſaints Anges pour aimer & bénir Dieu Pag. d. 62, 63
Apathie. Apathie des *Philoſophes Payens* a. 23
Appel. Appel *de Dieu :* malheur & ingratitude des hommes à ne point l'écouter c. 307
Appel *au cœur* d. 71
—— *à l'amour.* Voyez *Cœur.*
Appel de Dieu *à annoncer le pur amour* & l'avénement de *ſon règne* c. 274-277
Apoſtolique. Voyez *Ame, Vie apoſtolique.*
Appui, Appuyer. Voyez *Abandon.*
ne s'appuyer ſur ſoi-même b. 151-153
on ne trouve point qui veuille Dieu ſeul pour appui b. 170
Acquieſcement. Voyez *Amour divin.*
Ardeur pour inſpirer le pur amour, malgré les obſtacles que l'on y trouve c. 271-274
Armes, *Armoiries*, des Chrétiens b. 209
Aſcenſion. Pour le jour de l'Aſcenſion d. 52
Aſpiration. Voyez *Union.*
Aſpiration au *pur amour* d. 78
Aſpiration *de l'ame languiſſante d'amour* b. 113, 114
Athées. Leur folie d. 171-173
Attraits & communications de l'amour b. 66-68
Avénement de Jéſus-Chriſt. Voyez *Méchans. Venue.*
le tems en eſt bien proche c. 316, 317
tems déplorables qui le précéderont c. 318.320
Avenir. Ne pas ſonger à l'avenir a. 19, 20
vanité des raiſonnemens ſur l'avenir c. 21-24

B.

Baſſeſſe. Voyez *Anéantiſſement. Néant. Rien.*
aimer la baſſeſſe & le néant a. 36-39
Beauté de Dieu. L'ame ravie de la beauté de Dieu b. 101, 202
Bien. On poſſéde tout bien en poſſédant Dieu a. 8
Bienheureux, les Bienheureux. Voyez *Déſintéreſſement.*
s'unir aux Bienheureux & aux Anges pour bénir & aimer Dieu d. 138
Bonheur. Le *véritable* bonheur a. 20, 21

Bonheur.
Bonheur *à aimer Dieu* Pag. b. 104. c. 88, 89
Bonheur d'aimer Dieu avec foi & obéiſſance b. 211-213
le bonheur *de l'ame amante* n'eſt qu'en Dieu ſeul a. 21, 22. 124, 125
Bonheur de l'ame amante *& abandonnée à Dieu* a. 273-275
Bonheur *du pur amour* b. 180-183
Bonheur du *cœur qui repoſe en Dieu* a. 17, 18
Bonheur *de Dieu.* S'y plaire uniquement a. 132-134
Bons, les Bons. Voyez *Correſpondance. Déchet.*
diverſité du *ſort des bons & des méchans* en cette vie-ci & en l'autre a. 145, 146. c. 18-21
Boules de ſavon. Emblême du monde inconſtant d. 247, 248

C.

Calamités publiques. Y recourir à Dieu a. 130, 131
Cantique. Cantique *intérieur & ſans bruit* b. 100
Cantique *d'une ame conſommée vers la fin de ſa vie* a. 287-289
Cantique d'amour & de louange d'une ame *arrivée à la nouvelle vie par les voies ſûres des croix* intérieures & extérieures d. 148-153
le *Cantique des Cantiques de Salomon* d. 102-126
Cantique *de la Ste. Vierge* paraphraſé d. 31-33
paraphraſe du Cantique : *Veni, Sancte Spiritus* d. 54-56
Captivité. Captivité *Chrétienne* ſous l'amour b. 155, 156
Centre de l'ame. C'eſt Dieu a. 9, 10
Charité. Effets & caracteres de la charité a. 99, 100
Charité *purifiante* c. 35, 36
Châtiment. Voyez *Amour.*
Chemin à la vie. Voyez *Vie.*
Chercher Dieu ſans milieu d. 67
Chrétiens. Leurs armoiries b. 209
Ciel. Déſir du Ciel c. 218, 219
Circonciſion. Pour le jour de la Circonciſion d. 20. 240, 241
Cœur. Voyez *Amour. Appel. Dieu. Epanchement. Néant. Triomphe. Bonheur. Fonte. Largeur. Repos du cœur.*

Cœur.
donner ſon cœur à Jéſus, reſſuſcité & mort pour nous. (Voyez *Donner.*) Pag. d. 48
Dieu en eſt la défenſe d. 69
il l'inſtruit dans le ſecret b. 3
il exauce le cœur affligé c. 133, 134
il veut notre cœur tout entier b. 210, 211. c. 78, 79
Dieu eſt le tout du cœur d. 68
Dieu veut un cœur vide a. 48, 49
le cœur *pur* s'éleve en Dieu d. 58
le cœur *ſouple & enfantin* b. 38-40
changemens des cœurs *par l'abandon* à Dieu b. 40, 41
cœurs ingrats *appellés à l'amour* b. 14
Communications. Voyez *Epanchement.*
Communications *de Dieu & des eſprits purs entre eux* b. 66-68
—— *de Dieu* à l'ame amante, & *des ames pures à d'autres* c. 265-267
Communications *de la Ste. Vierge* d. 235
Communications *entre la Ste. Vierge & Ste. Elizabeth & entre leurs enfans*, avant leur naiſſance d. 237
Conduire. Se laiſſer conduire *à Dieu & à la* divine *Juſtice* c. 202, 203
Conduite. Conduite *de Dieu.* Voyez *Indifférence. Refus. Voie.* Conduite *d'abandon à Dieu* b. 225-227
Conduite ſûre *de la foi* & de l'amour b. 81, 82
Confeſſion. Voyez *Examen.*
Conformité. Voyez *Amour de conformité.*
Connoiſſance. La *vraie* connoiſſance vient *de l'amour* c. 14-16
Conſolation. Voyez *Peine.*
Conſommé. Ame conſommée. Voyez *Ame. Amour. Mort.*
Conſtance. Conſtance *d'amour* c. 220 222
Conſtance d'amour dans les plus grands renverſemens d. 89
Contemplation. Voyez *Oraiſon.*
Contentement. Voyez *Epreuves. Miſeres.*
ſe contenter dans le contentement *de Dieu* a. 131
Contrariété. Merveilleuſes contrariétés qu'on expérimente *dans l'amour* c. 121-123
Converſion. Voyez *Vœux.*
Converſion ſouhaitable *du pécheur obſtiné* par les rigueurs de la Juſtice divine b. 49, 50

Correſpondance. Plaintes & ſouffrances du peu de correſpondance *des bons* même Pag. b. 258-260. 276-279
ſouffrances & gémiſſemens d'une ame apoſtolique, pour le peu de correſpondance de ſes enfans ſpirituels d. 189. 200
Correſpondre à Dieu par la petiteſſe c. 279, 280
Craindre. Voyez *Jéſus-Chriſt.*
ne pas craindre *pour ſoi* après s'être donné à Dieu c. 43, 44
Crainte. Voyez *Amour. Ame amante, Apoſtolique. Sageſſe.*
Créature. Adorer Dieu dans ſes créatures a. 127, 128
Crime. Voyez *Juſtice divine.*
Croire par-deſſus les ſentimens b. 292, 293
Croix. Voyez *Aimer Dieu. Ame choiſie. Amour. Cantique. Peine. Souffrance.*
ſans la croix on ne peut aller à Dieu a. 31, 32
Jéſus entré dans ſa gloire par la croix d. 48-50
la croix purifie l'amour b. 134, 135
qu'il faut aimer la croix b. 119, 120
pour être à Dieu il faut aimer la croix b. 44, 45
goût & amour de la croix c. 143, 144
préférer la croix aux douceurs b. 125, 126
Croix *du Sauveur & des ſiens.* (Voyez *Jéſus-Chriſt.*) d. 250, 251
Croix *de la vie apoſtolique* a. 304-306. b. 261-263. c. 286, 287
pour le *jour de la ſainte Croix* d. 48-51
Cruauté. Voyez *Rigueur.*
aimable cruauté de l'amour divin c. 138, 139
Culte de Dieu. Le *vrai* culte de Dieu, c'eſt l'amour d. 73

D.

Déchet. Plainte ſur le déchet *des bons* b. 275
Défiance. Voyez *Déſert de la foi.*
Délicateſſe. Délicateſſe *de l'amour divin* b. 260
Démon. Voyez *Satan. Zizanie.*
mépriſer ſa pourſuite a. 88, 89
Dénuement, Dénuer.
ſe laiſſer dénuer & ſe renoncer b. 34, 35
l'ame dénuée ſe perd en Dieu c. 170, 175

Dépendance. Entiere dépendance *de l'Eſprit de Dieu* c. 256, 257
Dépouillement. Bonheur du dépouillement b. 137, 138
ſa néceſſité c. 137, 138
Déſert. Déſert *de la foi :* y craindre la défiance c. 49, 50
Déſert *de la foi & de l'amour* a. 232-235
Déshonneur. Dieu ne peut recevoir un déshonneur *paſſif*, mais le pécheur lui rend un *actif* c. 309
Déſintéreſſement.
Déſintéreſſement *d'une ame* qui eſt *toute* à Dieu c. 123, 124
Déſintéreſſement *d'amour.* (Voyez *aimer Dieu.* a. 235-237
Déſintéreſſement *total du pur amour* c. 58. 60
Déſintéreſſement *dont les Bienheureux aiment* dans le Ciel a. 244, 245
Déſir. Voyez *Amans. Ciel. Mort. Mourir. Priere. Quitter. Règne. Souhaits. Vœux.*
Déſir *de voir Dieu aimé* par tout b. 268. c. 245, 246
Déſirs empreſſés de voir Dieu aimé c. 310-315
Déſir d'une ame enfantine de voir Dieu aimé b. 178-180
Déſir *de rien que de Dieu* b. 122, 123
Détruire. Se laiſſer détruire par l'amour c. 231, 232
ſe laiſſer détruire pour faire régner Dieu en nous d. 26, 27
la *vraie* dévotion *du pur amour* b. 27, 28
la *fauſſe* dévotion c. 34. d. 260
Dévotion *propriétaire* b. 25. 28
DIEU. Voyez *Adorer, Aimer, Chercher, Ecouter Dieu. Grandeurs, Patience, Préſence de Dieu, Repos en Dieu. Créature. Déshonneur. Dons. Fidélité. Petit. Réjouir. Réſiſter. Vivre.*
le Tout de Dieu, & le Rien de l'homme. (Voyez *Tout.*) a. 2-5
Dieu ſeul eſt tout, & le ſeul bien. (Voyez *Anéanti.*) b. 207-209. 217, 218
en poſſédant Dieu on poſſéde tout bien a. 8
Dieu ſeul eſt grand, l'homme un *rien* c. 5-7
Dieu ſeul digne de gloire d. 52
Dieu louable d. 68
Dieu n'eſt loué que par la petiteſſe a. 6-8

DIEU. Dieu loué par les enfans Pag. b. 274
Dieu ſeul aimable b. 5, 6. 105. d. 65, 66
Dieu ſeul déſirable & aimable d. 146-148
Dieu ſi aimable, aimé de peu a. 225, 226
Dieu n'eſt point connu ni aimé b. 12, 13
Dieu s'aimant lui-même dans l'ame a. 30, 31. c. 224, 225
Dieu s'incarnant pour ſauver l'homme d. 12, 13
Dieu eſt le reſtaurateur de l'ame b. 6, 7
Dieu, le centre de l'ame a. 9, 10
ſuivre Dieu ſans ſavoir où. (Voyez *Abandon.*) a. 251-254
ſervir Dieu avec joie & liberté de cœur a. 15, 16
Diſcernement. Diſcernement *des eſprits* a. 309-312. d. 185, 186
Diſcrétion. Diſcrétion & ſilence d. 79
Divinité. Egarement & malheur de ceux qui veulent en juger par leur foible raiſon d. 202-204
Docilité & renoncement à ſon propre eſprit c. 24, 25
Dominer. Voyez *Ame apoſtolique.*
Donner. Se donner *à Dieu, à Jéſus-Chriſt.* Voyez *Cœur. Craindre. Liberté.*
Dons de Dieu. Voyez *Aimer.*
ils doivent retourner à lui a. 12-14
Douceur. Voyez *Croix.*
Douceur *de l'amour divin* d. 74, 75
tranquille douceur de l'amour divin *dans une ame reſſuſcitée* a. 285, 286
Douleur. Voyez *Juſte. Mourir. Refus.*
douleur de ne voir pas Dieu aimé, & qu'on n'enſeigne pas bien à l'aimer b. 267, 268

E.

Eau. Emblême de l'amour divin c. 127, 128
Eau de *ſource* d. 99
Eclipſe. Sur l'éclipſe *du Soleil* qui arriva le troiſieme Mai, jour de la Ste. Croix, 1715 d. 50, 51
Ecole. Ecole de *l'amour* a. 297-299
Ecouter. Voyez *Parole de Dieu.*
Ecouter *Dieu* en ſilence a. 14, 15
Ecouter *les inſtrumens de Dieu* avec fidélité a. 119-121

Eglise. Demander secours pour l'Eglise Pag. b. 272, 273
la rage de ses ennemis est vaine d. 251, 252
Empire. Doux empire *de l'amour* c. 111-114
Enfance. Voyez *Etat d'enfance. Soupleſſe. Verbe-Dieu.*
Enfance *Chrétienne & ſpirituelle* b. 97, 98. 240-242 c. 210-214
portrait de l'enfance Chrétienne a. 39-41
l'Enfance *ſpirituelle* repréſentée par la *naturelle* c. 82-83
état de l'enfance Chrétienne b. 173-176
état de l'enfance Chrétienne où l'ame ſe complaît en ſon néant pour adorer le Tout de Dieu a. 186-188
Enfant. Voyez *Adoption. Aimer. Dieu. Sageſſe. Simplicité. Souffrir.*
amour d'enfant. Voyez *Amour.*
amour & petiteſſe d'enfant c. 27, 28
Enfant-Dieu. Le St. Enfant. Voyez *Puiſſance.*
adorer Dieu né enfant d. 1, 2
aimer & adorer l'Enfant-Dieu c. 7, 8
s'attacher à l'Enfant-Dieu d. 70
s'abandonner à l'Enfant-Dieu d. 92
ſe conſacrer à l'Enfant-Dieu d. 10, 11
rendre hommage à l'Enfant-Dieu par le ſacrifice du *moi* d. 7-9
effet de ſon grand amour envers les hommes d. 247
l'Enfant-Dieu né dans la petiteſſe, nous apprend à haïr les grandeurs d. 239
préſentation du S. Enfant au temple. (Voyez *Purification de la Ste. Vierge.*) d. 241, 242
le S. Enfant dormant dans le berceau d. 243
—— dans ſa baſſeſſe & la croix près de lui d. 243, 244
ſa fuite en Egypte. (Voyez *Seigneur.*) d. 245
le S. Enfant ſoufflant des boules de ſavon en jouant d. 247, 248
balayant la maiſon, d. 248
amaſſant des coupeaux de bois d. 249
aidant à S. Joſeph à ſcier du bois d. 250
—— à ſcier de ſolives d. 250, 251
—— à faire une nacelle d. 251, 252
Enfantin. Abandon, Amour, Cœur enfantin. Voyez *Abandon. Amour. Cœur.*
Ame, Pauvreté, Simplicité, Vie enfantine. Voyez *Déſir. Pauvreté. Simplicité. Vie.*

Enfants de Dieu. Voyez *Ame apoſtolique. Jéruſalem. Perſécution. Priere.*
Enfants de Dieu. Ce que Dieu en exige Pag. b. 15, 16
inconnus au monde & à eux-mêmes. (Voyez *Amis de Dieu.*) b. 289, 290
rareté des *vrais* enfans de Dieu b. 317-319
Ennemis. Voyez *Armes. Egliſe. Jéſus-Chriſt.*
Epanchement du cœur. Voyez *Communications.*
recevoir l'épanchement du cœur b. 255
Epouſe. Voyez *Bleſſure. Regne.*
l'Epouſe de Jéſus-Chriſt c. 80-82
Dieu aime à cacher ſon Epouſe. (Voyez *Amis.*) c. 278, 279
Epoux. Voyez *Bleſſure. Regne.*
Epreuves. Epreuves *intérieures.* Voyez *Abandon. Etat. Fidélité. Plainte. Rigueur.*
contentement dans les douleurs qu'elles cauſent a. 167-169
plaintes dans leur extrémité b. 138, 139
Eprouver. Se laiſſer éprouver par l'Amour d. 90
Errans. Voyez *Priere. Soins.*
Eſclavage. Eſclavage *de l'ame.* Voyez *Ame.*
Eſpérance. Voyez *Ame apoſtolique.*
fonder ſon eſpérance ſur Dieu ſeul a. 291, 292
Eſprit. Voyez *Diſcernement. Nuit.*
S. Eſprit. Ses aimables opérations dans les ames. (Voyez *Délicateſſe.*) d. 53, 54
—— Cantique, *Veni Sancte Spiritus.* Voyez *Cantique.*
Eſprit *de Dieu.* Voyez *Dépendance.*
Eſprit *de Jéſus-Chriſt.* L'amour pur déplorant ſa diviſion d. 201, 202
les *ſepts Eſprits* devant le trône de Dieu. Comment les imiter b. 88, 89
Eſprit *propre.* Voyez *Docilité.*
Etat. Etat différent *des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre* a. 145, 146. c. 18-21
Etat *lumineux* & état *de foi* a. 81, 82
Etat *d'une ame qui brûle de l'amour pur* c. 107, 108
Etat d'une ame *dans les rigueurs de la purification* c. 156-159
Etat d'une ame amante *au fort des épreuves intérieures* c. 171, 172

Etat *de perte.* Voyez *Abandon.*
Etat. Etat *du néant.* Pag. b. 316, 317
Etat *d'une ame anéantie* c. 172, 173
Etat d'une ame *abîmée en Dieu* c. 173-175
Etat d'une ame *arrivée à sa fin* a. 281, 282
Etat *d'enfance spirituelle.* (Voyez *Enfance.*) c. 259, 260
Etat d'enfance spirituelle *accompagné des croix.* b. 244-247
Etat *d'une ame apostolique.* (Voyez *Ame, Vie apostolique.*) b. 219, 220
Etat *de Jésus-Christ portés par les ames fideles* c. 79-82
Eucharistie. Voyez *St. Sacrement.*
Jésus dans l'Eucharistie, goûté de peu d. 59
le peu de fruit qu'on tire de l'Eucharistie d. 60
Examen & confession de l'ame amante c. 93-95
Excuse. Voyez *Amour propre.*
Extase. Extase de la volonté a. 73-75

F.

Famille. La sainte famille de Notre Seigneur d. 247
Fêtes. Jours de fête.
pour le jour *de Noël* d. 1-18. 128-133. 239. 240
pour la fête *de S. Jean l'Evangeliste* d. 19
pour le jour *de la Circoncision* d. 20. 240, 241
pour le jour de *l'Epiphanie ou des Rois* d. 21-25. 244, 245
sur *S. Raimond* d. 26
pour la fête *de S. Ignace Martyr* d. 26, 27
pour le jour *de la Purification* d. 134, 135. 208. 241, 242
pour la fête *de l'Annonciation*, jour de l'incarnation du Verbe d. 27. 33. 232, 233. 236. 252, 253
pour *le Vendredi Saint* d. 34-40. 135-138. 209
pour *le Samedi Saint* d. 41, 42
pour *le jour de Pâques* d. 42-48. 157-159. 210, 211
pour le jour *de la Ste. Croix* d. 48-51
pour le jour *de l'Ascension* d. 52
pour le jour *de la Pentecôte* d. 53-56
pour la fête *de la sainte Trinité* d. 56-58
pour la fête *de S. Sacrement* d. 59, 60

Fêtes. Jours de fête.
pour la fête *de la Visitation* Pag. d. 237
pour la fête *de la Transfiguration* d. 60-62
pour la fête de *S. Michel* Archange d. 62, 63
pour le jour *de la Tous-Saints* d. 138
sur la *Commémoration des* fideles *trépassés* d. 63, 64
Feu. Emblême de l'amour divin c. 129
emblême du pur amour a. 107, 108
—— il est plus fort que le matériel d. 19
—— devient enfin rafraichissant a. 290
Fidélité. Fidélité à écouter les Instrumens de Dieu a. 119-121
Fidélité dans les rigueurs de l'amour d. 95
Fidélité *de l'amour* dans les souffrances c. 146, 147
Fidélité d'amour dans les épreuves intérieures d. 85, 86
—— dans l'absence du Bien-aimé d. 85
Fidélité *de Dieu* en ses promesses a. 139-141
Fils de Dieu. Le Fils de Dieu s'anéantissant dans l'étable & dans le S. Sacrement d. 211
Fleaux de Dieu. Comment on doit être disposé à leur égard a. 19, 20
Foi. Voyez *Amour. Armes. Bonheur. Conduite. Croire. Désert. Raison. Vie. Vivre.*
elle est seule à estimer dans la loi nouvelle a. 36
se laisser conduire à Dieu par la foi a. 75, 76
route de la foi. (Voyez *Voie.*) a. 296, 297
Foi & *abandon* d. 91
la foi sans l'abandon chancelle c. 48, 49
avantages de la *pure* foi a. 81, 82
sûreté de la lumiere de la foi pure a. 79-81
Foi *sans assurance* a. 76, 77
la foi *aveugle & nue* b. 87, 88
ténébres de la foi b. 84-86
nuit obscure de la foi qui bannit tout intérêt propre. (Voyez *Nuit.*) a. 78, 79. 221. b. 86, 87
lumiere de l'obscure foi c. 50, 51
sûreté de l'obscure foi c. 51, 52
Foible. Voyez *Patience de Dieu. Foibleſſe.* Voyez *Abandon. Misere. Patience.*
Fonte du cœur d. 93

G.

Généroſité. Généroſité *de l'amour divin* c. 124-127
Généroſité *du véritable amour* b. 75-77
Gens du monde. Leur folie b. 31, 32
Gloire. Voyez *Juſtice de Dieu. Mépris. Regne.*
toute gloire eſt dûe à Dieu ſeul, & rien à l'homme b. 17, 18. d. 52
donner toute gloire à Dieu en s'abhorrant ſoi-même a. 271-273
Gloire *de Dieu.* Voyez *Zèle.*
oppoſitions à ſon avancement c. 283, 284
Grace. Voyez *Dons.*
Grand, les Grands. Voyez *Petit.*
ils abhorrent la ſimplicité a. 268, 269
Grandeurs de Dieu, ineffables c. 2-4
elles ſont incompréhenſibles a. 1, 2

H.

Hair. Se haïr. Voyez *Aimer Dieu.*
Heureux. Secret de rendre heureux d. 70, 71
Hirondelle. Emblême d'une ame amante b. 62-64
Homme. Voyez *Ame. Appel de Dieu. Cœur. Gloire. Malheur. Mérite Patience de Dieu. Perverſité.*
le Rien de l'homme & le Tout de Dieu a. 2-5
l'homme tombé par ſon orgueil c. 5, 6
éloignement des hommes de l'amour de Dieu a. 277-279
l'homme doit recouler en Dieu, dont il eſt ſorti a. 55-57
Humble. Voyez *Superbe.*
comment l'humble agit avec Dieu b. 168-170
Humilité. Voyez *Amour.*
la *vraie* humilité b. 27
Humilité *de notre Seigneur.* (Voyez *Obéiſſance.*) d. 239-242
—— elle confond bien notre orgueil d. 248, 249
Humilité *de la Ste. Vierge* d. 237

I.

Jalouſie de l'amour divin Pag. d. 77
S. Jean, l'Evangeliſte. Sur ſa fête d. 19
Jéruſalem. Voyez *Pierres.*
Jéſus-Chriſt raſſemblera ſes enfans dans la *nouvelle* Jéruſalem a. 323, 324
JESUS-CHRIST. JESUS. Voyez *Enfant-Dieu. Verbe-Dieu. Seigneur, Epouſe, Etats, Naiſſance, Préſence, Regne, Révélation, Souffrances de Jéſus-Chriſt. Jéruſalem. Maux. Pénitent.*
Jéſus la joie de l'ame b. 108-110
Jéſus ſeul aimable b. 8, 9
aimer Jéſus conſtamment b. 105, 106
On ne peut aimer Jéſus ſans lui reſſembler c. 8-10
Jéſus le ſeul exemple à imiter c. 6, 7
imiter Jéſus-Chriſt par l'abandon à la force de Dieu b. 35, 36
Jéſus trouvé b. 1, 6
on ne peut aller à Dieu que par Jéſus d 269
qui eſt tout à Jéſus-Chriſt, n'a plus rien à craindre b. 128
Jéſus choiſit la pauvreté, le mépris & la ſouffrance d. 243, 244. 249
En s'abaiſſant il nous montre quel eſt notre devoir d. 249
Jéſus paroiſſant pécheur pour ſauver le coupable d. 20. 240, 241
ſa vie cachée c. 10, 11
Jéſus-Chriſt ſur la Croix, victime d'amour d. 34
ſuivre Jéſus ſouffrant a. 149, 150. b. 120, 121
ſuivre Jéſus obéiſſant juſqu'à la mort d. 72
Jéſus-Chriſt mourant d. 37-39
Jéſus-Chriſt reſſuſcité après avoir ſouffert pour nous d. 157-159
Jéſus reſſuſcitant avec ſes cinq plaies d. 210, 211
Jéſus reſſuſcité, objet d'amour d. 42, 43
Incarnation du Verbe. Voyez *Dieu. Verbe-Dieu.*
l'incarnation du Verbe-Dieu, prodige d'amour d. 27-31. 236. 252, 253
Indifférence. La ſainte indifférence b. 1. 3. 91, 92

Indifférence.
Indifférence *du pur amour* Pag. a. 119, 120
Indifférence *d'une ame ſimple* b. 177, 178
Indifférence à tout ſous la conduite de Dieu b. 256-258
Indifférence *à aider aux ames* b. 255, 256. 294, 295
Ingratitude des hommes. Voyez *Appel de Dieu.*
Iniquité. Voyez *Jéſus-Chriſt.*
Inſtrument de Dieu. Voyez *Ecouter. Moyen.*
ne pas les mépriſer à cauſe de leur ſimplicité a. 303, 304
ne point s'y attacher; mais à Dieu, qui y eſt tout c. 284-286
comment profiter des inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour le bien des ames b. 290-292
plaintes ſur ce qu'ils ſont rejettés des hommes c. 281-283
Intéreſſé. Intérêt. Voyez *Amour.*
Intérieur. Voyez *Cantique. Epreuves. Paix. Parole. Pauvreté Silence.*
Joie. Joie *de l'ame.* Voyez *Ame.*
Joie *de ſouffrir pour Dieu.* b. 124
Jours de Fête. Voyez *Fêtes.*
Jugement. Jugement *téméraire.* Voyez *Oeil malin.*
Juger. Ne pas juger ſur les apparences c. 13, 14
Juſte. Douleur d'une ame juſte parmi les pécheurs c. 308-310
Juſtice de Dieu. Juſtice divine. Voyez *Abandon. Amour. Conduite. Converſion. Pénitent.*
adorer la divine Juſtice d. 95, 96
elle exerce ſa rigueur ſur les cœurs fideles, au lieu que les autres ſont gagnés par les douceurs c. 233, 234
heureux ceux que la Juſtice divine purifie b. 50-52
heureux état d'une ame abandonnée à la divine Juſtice a. 182-184
l'ame dévouée à la divine Juſtice b. 146-149. d. 38, 39
ce n'eſt pas elle, mais le crime qui fait ſouffrir a. 259-262
juſtice de Dieu, non cruelle b. 142, 143
elle charme l'amant parfait a. 92

Juſtice de Dieu.
amour de la Juſtice divine a. Pag. 155, 156. b. 143, 144. 208, 209. c. 39, 40
Juſtice de Dieu, aimable b. 47, 48
Juſtice divine, aimable pour Dieu b. 48, 49
ſon amabilité a. 261, 262, 263
amour pur de la juſtice de Dieu & de *ſa gloire* b. 144, 145
l'ame épriſe du pur amour, s'offre à la Juſtice de Dieu b. 145, 146
la *Juſtice* & *l'amour* ſont inſéparables a. 262. 264, 265

L.

Laiſſer. Se laiſſer. Voyez *Abandon.*
ſe laiſſer *à Dieu* purement d. 96
ſe laiſſer *à l'amour douloureux* d. 86
Largeur. Largeur *de l'amour.* Voyez *Simplicité.*
Largeur *du cœur*; & qu'elle eſt néceſſaire pour arriver à Dieu a. 15, 16
—— elle eſt fruit de l'abandon d. 92, 93
Largeur du cœur *après la perte du* moi a. 175-177
Leçons. Leçons *du pur amour* a. 110-112
Liberté. Voyez *Ame.*
contre les faux raiſonnemens de ceux qui oſent nier la liberté de l'homme d. 216-218
vraie liberté b. 315, 316
donner ſa liberté à Dieu a. 312, 314
nulle liberté que dans l'amour pur b. 69, 70
Loi. La loi *de l'amour*, eſt la loi du cœur a. 239
Loi *unique de l'amour* a. 93
Loix *du divin amour* c. 56-58
Loix *de l'amour pur* a. 108-110. 256-258
Loix *de l'amour enfantin* a. 301-303
Louange. Voyez *Cantique.*
Louer Dieu. Voyez *Dieu. Vivre.*
Lumiere. Outrepaſſer les lumieres & les ſentimens d. 60-62
Lumiere *de l'obſcure foi* c. 50, 51
Lumiere *de la pure foi*: ſa ſûreté a. 79-81

M.

Mages. Sur l'adoration des Mages Pag. d. 25. 244, 245
grandeur de la foi des Rois-Mages viſitant Jéſus-Enfant d. 23, 24
Malheur. Malheur *des hommes.* Voyez *Appel de Dieu.*) b. 108
Malheur de l'ame qui s'éloigne de Dieu c. 87-89
Ste. Marie. La Ste. Vierge. Voyez *Ste. Vierge.*
Martyre. Martyre *d'amour* c. 38. d. 82
glorieux martyre d'amour b. 77, 78
ſe plaire dans le martyre de l'amour c 139, 140
gémiſſemens de l'ame dans le martyre ſpirituel a. 171, 172
Méchans. Voyez *Bons.*
Jéſus-Chriſt viendra punir les méchans b. 327, 328
Menſonge. Hors de l'amour tout eſt menſonge b. 64
Mépris. Voyez *Pauvreté.*
amour du mépris b. 121, 122
néceſſité & ſûreté du mépris *de ſoi* c. 29 31
Mépris *de la gloire* b. 121, 122
Mépriſer. Se mépriſer *ſoi-même* c. 28
Mercenaires. (Voyez *Amour.*) b. 286
Mérite. Nul mérite de l'homme devant Dieu a. 129, 130
Merveilles. Merveilles incompréhenſibles de l'amour divin c. 132, 133
S. Michel Archange. Sur ſa fête d. 62, 63
Miracle. Le ſeul miracle après la naiſſance de J. Chriſt, c'eſt aimer la baſſeſſe & le néant a. 36-39
Miſeres. Voyez *Abandon.*
l'ame doit voir & ſentir ſes propres miſeres a. 169, 170
plaintes d'une ame qui éprouve ſes miſeres c. 184-186
contentement dans ſes miſeres d. 86
Myſtique. Voyez *Mort. Sommeil.*
Moi, le moi. (Voyez *Enfant-Dieu. Perdre. Perte. Quitter. Voie.*) c. 110
le malheureux *moi*, obſtacle à l'amour de Dieu b. 296-298
s'en laiſſer purifier a. 46-48

Moi. L'amour pur le détruit Pag. c. 204-206
le moi diſparu devant le Tout de Dieu a. 135-137
Moyen de Dieu. Ne point quitter le moyen dont Dieu veut ſe ſervir pour nous avancer vers lui d. 184
Moment. Ne penſer qu'au moment *préſent* a. 189, 190
ſuivre le moment *divin* a. 70-72
Monde. Voyez *Gens du monde. Boules de ſavon.*
Mort. Voyez *Vie.*
déſir de la mort a. 143, 144
deſir de la mort *en une ame conſommée & apoſtolique* c. 270, 271
ſur la mort *du Sauveur* d. 40
—— Voyez *Jéſus-Chriſt. Vendredi Saint.*
Mort *du vieil homme* pour faire revivre le nouveau a. 41, 42
Mort *myſtique.* Voyez *Amour. Naufrage. Vie.*
Mort *entiere à ſoi* c. 72
ſans la mort *continuelle* point d'amour c. 108. 110
Mourir. Voyez *Taire. Trépaſſer. Vivre.*
mourir de douleur & d'amour c. 165, 166
déſir de mourir *à tout* c. 222, 223
mourir pour renaître a. 42, 43
il faut mourir pour revivre b. 135, 136
mourir avec Jéſus-Chriſt pour reſſuſciter avec lui d. 41, 42
bonheur d'une ame morte à ſoi a. 178. b. 189-191
—— Voyez *Paix. Pureté.*

N.

Naiſſance, Nativité de Jéſus-Chriſt. Voyez *Enfant-Dieu, Fils de Dieu. Terre.*
Jéſus né dans la nuit d. 6, 7
adorer Jéſus né foible enfant d. 16-18
comment lui rendre nos hommages d. 132, 133
ſe réjouïr dans la naiſſance du Sauveur, & s'abandonner à lui d. 9, 10
adorer Jéſus-Chriſt naiſſant dans l'étable, annoncé aux Paſteurs d. 13-15. 240
Gloria in excelſis, à la naiſſance du Sauveur d. 15, 16
Jéſus naiſſant viſité des Rois-Mages d. 21-23

Naufrage. Heureux naufrage qui mène au port Pag. a. 179-182
Néant. Voyez *Abhorrer. Anéantissement. Bassesse. Etat. Perte. Tout. Voie.*
Néant & *abandon.* c. 193
aveu de notre néant b. 150, 151
bonheur du néant b. 92, 93. 200. c. 74-78
le néant fait les délices de Dieu a. 52
Dieu se plaît dans le néant & la solitude du cœur a. 276
se plaire dans son néant a. 53
se plaire dans son propre néant & dans le Tout de Dieu c. 195, 196
amour de son néant, & abandon de tout c. 194, 195
Noël. (Voyez *Fêtes. Naissance de Jésus-Christ.* d. 1-18
Nuit. Voyez *Amour veillant.*
Nuit obscure *de la foi.* (Voyez *Foi.*) a. 78, 79. d. 6, 7
—— l'ame dans la nuit obscure de la foi c. 186-188
Nuit effroyable *de l'esprit* a. 207-209

O.

Obéissance. Voyez *Bonheur. Soumission.*
Obéissance & humilité de Notre Seigneur, même avant que de naître, notre exemplaire d. 238, 239
Océan. Océan du divin Amour a. 222, 223
Occupation. S'occuper de Dieu sans penser à l'avenir a. 19, 20
Oeil. L'œil *malin* & l'œil *simple* b. 26, 27
Oiseau du Soleil. Voyez *Soleil.*
Opération de Dieu. Voyez *S. Esprit. Passif.*
Opprobre. Les opprobres & les souffrances sont les plaisirs des amans de Jésus b. 46, 47
Oraison. Voyez *Amans.*
Oraison *de Contemplation* b. 99
Orgueil. Voyez *Homme. Humilité. Superbe.*
Oubli de soi. (Voyez *Aimer. Passif.*) c. 47
heureux oubli de soi b. 187, 188

P.

Paix. Sur la perte de la paix *intérieure* d. 140, 141
retour de la paix intérieure d. 141

Paix.
Paix *au milieu des souffrances* Pag. a. 153, 154
Paix *de l'ame morte à soi* c. 73
Paix d'une ame *anéantie* au milieu de ses souffrances a. 163-165
Pâques. Pour le jour de Pâques d. 42-48. 157-159. 210, 211
Paradoxe. Paradoxe d'amour c. 229-231
Paresse. Voyez *Dévotion.*
Parole. Parole *de Dieu* : elle n'est point écoutée a. 314-316
Parole *intérieure* b. 101
Passer en Dieu. Voyez *Quitter.*
Passif. Être passif quand Dieu opère a. 270, 271
se perdre de vue en demeurant passif à l'opération de Dieu a. 200, 201
Patience. Patience humble *dans la foiblesse & pauvreté intérieure* a. 159-161
longue patience de Dieu envers les hommes d'aprésent c. 16-18
—— envers les foibles d. 83
Pauvre. Heureux le pauvre *d'esprit* c. 32, 33
Pauvreté. Pauvreté *intérieure.* Voyez *Patience.*
ce que c'est que *la vraie* pauvreté d'esprit a. 34, 35
Pauvreté *enfantine* & Chrétienne b. 215, 216
Pauvreté *abondante d'une ame ressuscitée avec Jésus-Christ* d. 158, 159
Pauvreté, mépris & souffrance choisis de *Jésus-Christ* d. 243, 244. 249
Pécheur. Voyez *Conversion. Déshonneur. Juste.*
Peine. Voyez *Abandon. Croix. Souffrance. Soupleſſe.*
quand & pourquoi la peine est éternelle c. 309
l'amour adoucit les peines a. 151-153
recourir à Dieu dans ses peines a. 147, 148
ne se soustraire à la peine b. 45, 46
consolation & résignation dans les peines spirituelles b. 140-142
Pénitent. Sentimens d'une ame pénitente a. 144
—— d'une ame pénitente & revêtue de Jésus-Christ d. 139, 140
—— d'une ame pénitente sur la justice & l'amour de Dieu d. 212-216

Pentecôte. Pour le jour de Pentecôte Pag. d. 53-56
Perdre. Voyez *Abîme. Dénuer. Vie. Voie.*
qui a perdu *le moi*, ne craint plus de ſouffrir b. 126, 127
bonheur d'avoir *tout* perdu a. 185
Perdre *Dieu pour Dieu même* d. 94
l'ame perdue dans l'amour ; & comment arriver à cet état heureux a. 188-190
—— ſon bonheur c. 63, 64
ſe perdre *en Dieu.* (Voyez *Vie enfantine.*) b. 204-206. c. 177, 178
Perſécution. Grandes perſécutions avant que Dieu aſſemblera ſes enfans a. 321-324
Perte. Voyez *Paix.*
Perte *du moi.* (Voyez *Amour.*) a. 175-177. b. 217, 218
heureuſe perte du moi b. 187
Perte *de tout* dans le néant. (Voyez *Abandon.*) b. 91, 92
Perte *de l'ame par l'amour* b. 157, 158
Perte *en Dieu* b. 202-204
heureuſe perte en Dieu c. 206, 207
bonheur & ſûreté de la perte en Dieu b. 236-239
Perverſité des hommes. Douleur ſur la perverſité des hommes b. 306
Petit. Il n'eſt rien de petit en faiſant toutes choſes pour Dieu d. 250
Dieu aime les petits, & n'aime que de tels a. 158, 159. d. 71, 72
Dieu garde les petits, & abandonne les grands a. 294, 295
Petiteſſe. Voyez *Correſpondre. Enfant. Simplicité. Verbe-Dieu.*
Petiteſſe & *abandon* c. 40, 41
bien de la petiteſſe b. 171, 172
la petiteſſe unit à Dieu, quoique le monde l'abhorre c. 208-210
aſpirer à la petiteſſe d. 72
aimer la petiteſſe b. 33, 34
Prieres propres pour la Jéruſalem céleſte a. 324-326
Plainte. Voyez *me apoſtolique. Correſpondance. Déchet. Epreuves. Inſtrumens de Dieu. Miſere. Regne de Dieu. Rigueur. Vérité.*

Plainte. Plainte *& abandon dans les épreuves de l'amour* Pag. a. 164, 165
—— *dans l'abſence de l'amour* c. 183, 184
Plaintes ſur ce *que l'amour divin eſt négligé* de tous c 280, 281
Poids. Poids de *l'amour* abimant l'ame en Dieu c. 62
Préſence. Voyez *Abſence. Silence.*
Préſence *de Dieu* : ſes différens effets en l'ame a. 10-12
Préſence *& abſence de Dieu* en l'ame amante c. 134, 135
Préſence intime *de Jéſus*, & ſes effets c. 217, 218
Préſomption. Le pur amour l'ôte b. 153
Priere. Inſtance. Voyez *Amans. Regne. Souhaits. Vœux.*
Priere *pour ſoi & pour le prochain.* (Voyez *Prochain.*) b. 253, 254
—— pour les enfans de Dieu b. 252, 253
—— *pour les freres errans.* (Voyez *Soin.*) d. 100
Priſon Voyez *Amour.*
Prochain. Voyez *Amour pur. Amour du Prochain. Priere. Sacrifier. Souffrance.*
prieres ardentes pour le prochain b. 301-305. d. 182, 183
prieres & ſoins maternels pour le ſalut du prochain c. 289-293
Propriété. Voyez *Cœur.*
Prudence. Voyez *Sageſſe.*
contre la prudence *humaine.* c. 216, 217
contre la *fauſſe* prudence b. 30, 31
Puiſſance. La puiſſance eſt à Dieu ſeul b. 16, 17
toute puiſſance non ſoumiſe à l'Enfant-Dieu n'eſt rien b. 214
Puiſſance & victoire de l'amour divin a. 219, 220
Pureté d'amour a. 256-258
véritable pureté de l'amour a. 101, 102
Pureté d'amour *dans une ame morte à ſoi* b. 239, 240
Pureté d'amour *requiſe pour être uni à Dieu* a. 103, 104
Purgatoire. Diſpoſitions des ames *qui s'y trouvent.* c. 241, 242. d. 63, 64
Purification. Voyez *Cœur. Etat.*
Purification des ames *après la mort* b. 63, 64
Purifier. Voyez *Amour. Charité. Croix Juſtice divine.*
ſe laiſſer purifier du *moi* a. 46 48

Q.

Quiétude. Sacré repos. Voyez *Repos. Solitude.*
Quitter. Voyez *Moyen. Sageſſe.*
Quitter *ou Dieu, ou ſoi-même* Pag. b. 10
ſe quitter *ſoi-même* a. 58-61
Quitter *tout* pour trouver Dieu b. 110, 111
Quitter le *moi* c. 71. d. 67
déſir de quitter le *moi* pour paſſer en Dieu b. 183, 184

R.

S. *Raimond* d. 26
Raiſon. Voyez *Divinité. Science.*
ſoumettre ſa raiſon à Dieu a. 61-63
la ſacrifier à la foi b. 78, 79
Raiſonnemens. Voyez *Liberté.*
vanité des raiſonnemens ſur l'avenir c. 21-24
Récompenſe. Voyez *Amour.*
l'amour eſt à ſoi-même ſa récompenſe c. 243, 244
Reconnoiſſance. Voyez *Amour de reconnoiſſance.*
Réflexion. Voyez *Regard. Retour.*
contre la réflexion & le regard ſur ſoi c. 46
Refus des hommes. Douleur du refus qu'on fait de la conduite de l'amour b. 264-266
Regard. Voyez *Amour. Réflexion. Retour.*
Regard *ſur ſoi*, nuiſible a. 57. 200. c. 205
Regarder. Ne regarder que *Dieu* & non *ſoi-même* b. 218-220
Règne. Voyez *Triomphe.*
Règne de l'amour. Voyez *Souhaits. Vœux.*
—— déſirs pour ſon extenſion d. 178-180
Règne *de Dieu* : plaintes ſur ce qu'il tarde tant à venir c. 305-307
Règne de *Jéſus-Chriſt* : déſir ardent pour le Règne de Jéſus-Chriſt b. 188. 191. 312. 322. 326
—— priere pour ſon avancement d. 200, 201
—— ſon extenſion d. 173-175
—— qu'il ſe va étendre a. 319, 320. c. 243, 244
déſir du Règne *glorieux de Jéſus-Chriſt ſur tous les hommes* c. 323, 324

Règne.
gémiſſemens & zèle de l'Epouſe pour l'avancement du règne & de la gloire *de l'Epoux* Pag. c. 324-326
—— Voyez *Age : Avénement de Jéſus-Chriſt*
Réjouir. Ne ſe réjouir qu'en Dieu c. 175, 176
Renoncement. Voyez *Docilité. Voie.*
Renoncer, ſe renoncer. Voyez *Dénuer. Sageſſe.*
Renverſemens. Voyez *Conſtance.*
Repos. Voyez *Solitude.*
le *ſacré repos* n'eſt point fainéantiſe c. 25, 26
Repos *du cœur en Dieu* ſous l'emblême de l'Alcion a. 17, 18
Repos *dans le ſeul Amour-Dieu* b. 200-202
Repos *en Dieu par la ſortie de ſoi* a. 54, 55
Repoſer en Dieu b. 20
Réſignation. Voyez *Peine.*
Réſignation *d'une ame apoſtolique* b. 270, 271
Réſolution. Réſolution *d'aimer Dieu* b. 103
Reſpirer. L'ame amante qui ne reſpire qu'amour c. 247-249
Reſſuſcité, ame reſſuſcitée. Voyez *Amour. Jéſus-Chriſt. Douceur. Pauvreté.*
Retour. Voyez *Abandon. Aimer Dieu. Regard. Réflexion. Paix.*
Retour ſur ſoi, très-nuiſible a. 201-204
Révélation. Révélation de Jéſus-Chriſt dans l'ame d. 134, 135
Rien, le *rien.* Voyez *Anéantiſſement. Néant. Tout.*
notre *rien* adore le *tout* de Dieu b. 18, 19
Rigueur. Voyez *Correſpondance. Cruauté. Etat. Fidélité. Voie.*
Rigueur *de l'amour purifiant* d. 81
Rigueur du pur amour c. 140, 141
ne pas craindre la rigueur de l'amour a. 255, 256
s'offrir aux rigueurs de l'amour d. 94
les rigueurs de l'amour divin, aimables c. 34, 35. 236
aimer les rigueurs de l'amour a. 215
ſe plaire dans les rigueurs de l'amour c. 141, 142
plaintes de l'ame dans les rigueurs & épreuves intérieures d. 83, 84
Rois. Pour le jour des Rois. (Voyez *Mages.*) d. 21-25
Route. Voyez *Sentier. Union. Voie.*

Route. Route *de la foi* a. 296, 297
Routes *de l'amour*, fûres a. 229-231
Routes adorables *au divin amour* c. 95-97
Route *du pur amour*, très-fûre a. 114-117
Routes par leſquelles Dieu mene une ame à la vie apoſtolique b. 113-195

S.

S. Sacrement. Voyez *Euchariſtie. Fils de Dieu.*
pour la fête du S. Sacrement d. 59, 60
Sacrifice. Sacrifice de la *raiſon* à la foi b. 78, 79
Sacrifice du *moi*. (Voyez *Enfant-Dieu.*) d. 97
Sacrifice *d'amour* a. 254, 255. c. 151, 152
Sacrifice *dans les viciſſitudes du divin Amour*. c. 97-101
Sacrifice *parfait* d. 96
Sacrifier, ſe ſacrifier à *Dieu* d. 241, 242
ſe ſacrifier *à tout ce que Dieu veut* a. 64-66
ſe ſacrifier *pour le prochain* c. 293-295
Sageſſe. Voyez *Prudence.*
ſe laiſſer conduire à la ſageſſe *Divine* b. 231
Sageſſe *Chrétienne* a. 23, 24
—— elle s'introduit par la crainte, mais la fin en eſt l'amour b. 69
quitter la ſageſſe *propre*. (Voyez *Abandon.*) c. 25, 26
renoncer à la ſageſſe *humaine* pour vivre en enfant c. 214-216
contre la ſageſſe des prudens *du ſiecle* b. 29, 30
Sainteté. Voyez *Vertu.*
Samedi Saint. Pour le Samedi Saint d. 41, 42
Satan. Préſens efforts de Satan contre l'amour b. 310-312
Science. Bannir la ſcience & la raiſon *propre* c. 26
Secours divin d. 87
Secret. Voyez *Cœur. Heureux.*
Secret *de l'amour* c. 110, 111. d. 222
ne pas découvrir les ſecrets de l'amour c. 64-68
Sécurité. Voyez *Amour.*
Seigneur. Notre Seigneur. Voyez *Obéiſſance.*
demeure de Notre Seigneur en Egypte d. 246
Séjour. Heureux ſéjour *de l'amour* c. 225-228
Sentier. Voyez *Route. Voie.*

Sentier. Sentier *du pur amour* Pag. a. 113, 114
Sentimens. Voyez *Lumiere. Pénitent.*
Sureté. Voyez *Foi. Perte. Voie.*
Silence. Voyez *Diſcrétion.*
Silence *intérieur* dans la préſence de Dieu a. 134, 135
Simplicité. Bonheur de la ſimplicité & petiteſſe a. 266-268
aimer la ſimplicité & la ſincérité a. 69, 70
on ſe rebute de la ſimplicité b. 271, 272
la ſimplicité abhorrée des grands, eſt le partage des enfans a. 268, 269
ſimplicité & largeur *de l'amour* b. 223, 224
ſimplicité *enfantine avec Dieu* b. 247-249
Sincérité. Voyez *Simplicité.*
Soin. Voyez *Abandon.*
Soin *pour les ames*. Voyez *Ame apoſtolique. Prochain.*
Soin maternel & prieres ardentes pour les ames qui s'égarent d. 225-228
Soleil. Oiſeau du Soleil : emblême d'une ame qui ne ſubſiſte qu'en Dieu a. 160
Solitude. Voyez *Amour.*
aſpirer après la ſolitude b. 117, 118
ſainte ſolitude b. 93
divine ſolitude de l'ame quitte du *moi* b. 94, 95
ſolitude heureuſe b. 108
ſolitude *du cœur*. Voyez *Néant.*
Sommeil myſtique d. 243
Sort. Diverſité du ſort *des bons & des méchans* en cette vie-ci & en l'autre a. 145, 146. c. 18-21
Sort *de l'amour divin* d. 78
Souffrance. Voyez *Amour, Fidélité. Jéſus-Chriſt. Paix. Peine. Opprobre. Soupleſſe. Vivre en Dieu.*
l'Amour divin fait aimer les ſouffrances a. 244, 245
amour de la ſouffrance c. 153
déſir des ſouffrances b. 122, 123
les ſouffrances ſervent à anéantir l'ame c. 160-162
bien de la ſouffrance *pure* c. 36-38
Souffrances *de Jéſus-Chriſt*, & celles *d'une ame choiſie.* (Voyez *Croix.*) b. 249, 250
—— partager les ſouffrances du Sauveur. (Voyez *Amour.*) d. 35-37
Souffrances *d'une ame apoſtol.* pour le prochain d. 100

Souffrance.
—— pour ſes enfans ſpirituels. (Voyez *Correſpondance.*) Pag. c. 296-304
Souffrir. Voyez *Amour pur. Juſtice divine. Perdre.*
qui ne ſait ſouffrir n'aime guere Dieu a. 32
Souffrir & ſe taire a. 154
ſe ſouffrir patiemment d. 82
Souffrir & s'abandonner à Dieu b. 42-44
Souffrir *en enfant* c. 168-170
ſouffrir ſans réſiſtance, quoique foiblement d. 34, 35
plaiſir à ſouffrir pour Dieu. (Voyez *Joie.*) b. 250, 251
Souhaits. Voyez *Déſir. Priere. Vœux.*
Souhaits accomplis d. 98
Souhaits pour le règne de l'Amour b. 320
Soumiſſion. Soumiſſion entiere *à la volonté de Dieu* b. 197, 198
Soupirer. Soupirer pour Dieu ſeul d. 70
Souple. Voyez *Cœur.*
Souplesſe. Voyez *Volonté de Dieu.*
Souplesſe *de l'ame :* elle finit ſes peines a. 33, 34
Souplesſe de l'ame *dans l'état d'enfance* Chrétienne au milieu des ſouffrances b. 176, 177
Souplesſe *de cœur.* Voyez *Vérité.*
Souplesſe *de l'amour* b. 228-230
Souplesſe *du pur amour* b. 164
Souplesſe infinie que demande l'amour a. 270, 271
Superbe. Dieu réſiſte au ſuperbe & donne ſa grace à l'humble b. 312-315

T.

Taire. Voyez *Souffrir.*
ſe taire, ſouffrir & mourir a. 245-247
Tems. Voyez *Avenir. Moment.*
malheur du tems où l'amour pur eſt condamné d. 229-231
Terre. Les grandeurs & les beautés de la terre ne peuvent plus toucher un cœur charmé de ſon Dieu, né dans la petiteſſe & la pauvreté d. 128-132
Tous-Saints. Pour le jour de la Tous-Saints d. 138
Tout. Le Tout *de Dieu.* Voyez *Dieu. Moi. Néant. Rien.*
adorer le Tout de Dieu dans notre néant a. 138, 139. 186-188

Transfiguration. Pour la fête de la Transfiguration Pag. d. 60-62
Transformé, ame transformée. Voyez *Vie.*
Transport d'amour d'une ame anéantie devant Dieu d. 170-173
Trépas. Voyez *Mort.*
Trépaſſé. Fideles trépaſſés : ſur leur Commémoration d. 63, 64
Ste. TRINITÉ. a. 13
pour la fête de la Sainte Trinité d. 56-58
adorer le myſtere incompréhenſible de la très-ſainte Trinité d. 56-58
Triomphe. Triomphe *de l'amour.* Voyez *Croix.*
Triomphe & règne *de Jéſus-Chriſt dans le cœur* d. 46, 47

V.

Veiller à Dieu de cœur pendant la nuit. Voyez *Amour veillant* c. 102-106
Vendredi Saint. Pour le Vendredi Saint d. 34-40. 135-138
ſur le Vendredi Saint, qui étoit auſſi le 25 de Mars, jour de l'Incarnation du Verbe d. 209
Venue de Jéſus-Chriſt vers ſon peuple b. 331, 332
Verbe-Dieu. Voyez *Incarnation.*
en s'anéantiſſant il nous apprend à aimer la petiteſſe d. 3-5
plus il s'abaiſſe en s'incarnant, plus il éleve ſa Mere; nous montrant le chemin de l'enfance d. 232, 233
Vérité. Deux vérités, le Tout & le néant a. 2-5. b. 151
comment atteindre à la vérité *pure* c. 12, 13
la vérité ne ſe connoit que par l'amour pur a. 24, 25
ſans la ſoupleſſe de cœur on eſt incapable de la vérité c. 287-289
complainte de ne pas voir fructifier à ſouhait la vérité b. 280-282
elle n'a point de partiſans dans le monde a. 26-28
la vérité & l'amour pur rebutés & acceptés de qui b. 24, 25
Voyez *Amour propre.*
Vers. Conſacrer ſes vers & ſon amour à Dieu ſeul d. 205-207

Vertu. La vertu & la ſainteté ne ſe trouvent qu'en Dieu ſeul Pag. c. 178, 179
Viciſſitudes. Viciſſitudes *du divin Amour.* Voyez *Sacrifice.*
Victime. Voyez *Jéſus-Chriſt.*
Victime *du pur amour* a. 258-260
Victime *de la juſtice de Dieu* & victime *de ſon pur amour* a. 258-260
Victoire. Victoire *de l'amour.* Voyez *Puiſſance.*
Vie. La vie *cachée de Jéſus-Chriſt* c. 10, 11
aimer la vie *obſcure* d. 60-62
combien *le chemin* qui mene *à la vie* eſt étroit d. 181-183
Vie *de foi :* ſon bonheur b. 83, 84
Vie *cachée de foi* a. 181, 182
heureuſe vie *après la mort ſpirituelle.* (Voyez *Naufrage.*) a. 206, 207
trouver ſa vie dans le ſein de la mort a. 43-46
Vie heureuſe *d'une ame abandonnée & perdue en* Dieu d. 160-163
Vie *enfantine* d'une ame perdue en Dieu c. 223, 224
Vie *nouvelle.* Voyez *Cantique.*
Vie nouvelle après l'abandon total c. 207, 208
Vie nouvelle *après la mort* b. 192
Vie nouvelle & *divine d'une ame anéantie & transformée* en Dieu d. 164. 170
Vie *apoſtolique.* Voyez *Ame apoſtolique. Croix indifférence.*
—— routes par leſquelles Dieu y mène une ame b. 193-195
La *Ste. Vierge.* Voyez *Communication, Cantique, Humilité de la Ste. Vierge.*
ſa naiſſance d. 233, 234
la préſentation de la Ste. Vierge au temple d. 234, 235
elle y travaille avec d'autres Vierges d. 235
l'Annonciation de la Ste. Vierge d. 27-33. 232, 233. 236. 252, 253
la viſitation de la Ste. Vierge d. 237
arrivée de la Ste. Vierge en Bethléem d. 238
la Purification de la Ste. Vierge d. 134, 135. 208 241, 242
Vigne. Dieu rejettant ſa vigne s'en fera une nouvelle a. 317-319. b. 318, 319

Vivre. Se réſoudre à vivre, n'oſant demander la mort Pag. b. 224, 225
Vivre & mourir en louant & aimant Dieu a. 289, 290
Vivre *de foi & d'amour* a. 205, 206. d. 68
Vivre pour aimer b. 213
ne vivre que d'amour a. 231, 232
ſentimens d'une ame qui ne vit que d'amour c. 249-252
ne vivre que *de la volonté de Dieu* a. 250, 251
ne vivre plus, Jéſus vivant en nous b. 206, 207
Vivre *en Dieu* & en ſon divin amour c. 116, 117
Vivre en Dieu, même parmi les ſouffrances a. 157, 158
Union. Voyez *Pureté.*
Union *en Dieu avec une ame choiſie* c. 267, 268
Union *de Dieu & de l'ame*, fin de l'amour d. 289
Union avec Dieu *ſans milieu* c. 83, 84
Union *eſſentielle* avec Dieu ; & ſes obſtacles c. 85, 86
routes du divin Amour pour conduire l'ame à l'union divine d. 176-178
aſpiration à l'union divine a. 141, 142
Unité. Voyez *Amour d'unité.*
Unité *d'amour* b. 60, 61
Unité *des Bienheureux & des parfaits avec Dieu & entre eux* a. 265, 266
Vœux. Pour la converſion des hommes b. 279, 280
pour l'avancement du règne du pur amour c. 320-323
pour l'extenſion du règne de Dieu & de Jéſus-Chriſt d. 30, 31. 101
Voie. Voyez *Route. Sentier.*
Voies & conduite *de Dieu*, aimables b. 9, 10
Voie abrégée *pour aller à Dieu* par le renoncement d. 174, 175
ſûreté de la voie *de l'amour & de la foi* d. 144-146
Voie *au pur amour* b. 65, 66
ne point s'égarer des voies de l'amour pur b. 299, 300
Voies & rigueurs aimables de l'Amour a. 97, 98
Voies du divin Amour pour détruire le *moi* c. 114. 115
Voies adorables de l'Amour divin pour réduire l'ame dans le néant & la perdre en Dieu d. 154-157
Volonté. Voyez *Harmonie.*
ſon extaſe a. 73-75

Volonté. Volonté *propre* Pag. c. 62
Volonté *de Dieu*, Volonté divine. Voyez *Abandon. Soumiſſion. Vivre.*
—— tout dans le monde obéit à la volonté de Dieu, hormis l'homme a. 277-279
—— différens effets de la volonté divine dans les ames d. 214, 215
—— vouloir indifféremment ce que Dieu veut b. 1-3
—— n'aimer que le vouloir divin a. 248, 249
—— ne ſe plaire que dans la volonté de Dieu a. 131-134. b. 161, 162. c. 4, 5
—— amour & ſoupleſſe à la volonté de Dieu c. 199, 200
Vouloir. Ne vouloir que Dieu ſeul d. 228-229
Vuide qu'il faut pour poſſéder Dieu a. 48, 49

Z.

Zele. Voyez *Ardeur. Règne.*
Zèle pour avancer la gloire de Dieu & ſon amour c. 283, 284
Zizanie. L'ennemi cherche à ſemer la zizanie parmi le bon grain b. 307-310

TABLE

ALPHABÉTIQUE DE TOUS LES

CANTIQUES ET POEMES

Contenus dans ces quatre Volumes.

Pour diſtinguer les Cantiques des autres Poëmes, on met ceux-ci en caractere italique.

Les petites lettres *devant les chiffres marquent les* volumes; a. *le I.* b. *le II.* c. *le III.* & d. *le IV. Les* chiffres *marquent les* pages.

A.

ABIME de grandeur, d. 27
Abſent de ce que j'aime, c. 183
A cet Enfant qui vient de naître, d. 7
A Dieu ſeul la gloire & l'honneur, b. 16
Adieu vaine prudence; c. 214
Adorable Époux de mon ame, b. 113
Adorable Juſtice, b. 144
Adorable Maître, a. 172
Adorable Pere, b. 202
Affreux rochers, & vous demeures ſombres, Où le a. 69
Affreux rochers, & vous demeures ſombres, O vous a. 209
Ah! garde ſeul la ſainteté, c. 29
Ah! garde-toi bien de redire a. 314
Ah! j'entends la troupe des Anges d. 16
Ah! je voudrois bien procurer ta gloire, c. 314
Ah! ne parlons plus de la mort, b. 270

Ah ! ne regardez pas ſi j'ai la couleur brune, c. 178
Ah ! petit-à-petit c. 56
Ah ! quand verrai-je ton ſaint Nom c. 320
Ah ! que je vole dans ton ſein, b. 224
Ah ! que je vous aime, b. 206
Ah ! que l'homme eſt heureux quand il ne prétend rien ! c. 13
Ah ! que mourir d'amour d. 74
Ah ! qu'heureuſe eſt la deſtinée a. 73
Ah ! qu'il ſeroit doux de t'aimer a. 87
Ah ! régnez ſur toute la terre, b. 320
Ah ! ſi l'on ſavoit quel eſt l'avantage a. 52
Aimable Petit Maitre, d. 72
Aimable ſolitude à l'écart du monde b. 93
Aimable ſolitude où l'on vit avec Dieu ! a. 232
Aimons, aimons ſans diſcerner a. 94
Aimons ce Dieu ſaint & jaloux, d. 77
Aimons juſqu'au trépas, b. 61
Aimons la petiteſſe, b. 33
Aimons tous le Sauveur, b. 8
Allons, allons où l'Amour nous appelle ; c. 218
A moi, Seigneur, à moi ; je ne puis me défendre, d. 87
Amour, Amour, à toi je m'abandonne, b. 315
Amour, Amour, qui poſſédes mon ame, c. 257
Amour, Amour, ſi mon cœur s'intéreſſe, b. 216
Amour, comment me ferai-je entendre a. 124
Amour, divin Amour, je n'ai plus de lumiere, b. 177
Amour divin, tu conſumes mon ame, d. 87
Amour grand, juſte & ſaint, pur, ſimple, indépendant, a. 93
Amour, je n'en puis plus ! que faut-il que je faſſe ? c. 302
Amour, je te défie ; d. 94
Amour juſte, ſaint, adorable, a. 84
Amour pur & divin, b. 101

Amour pur & divin que rien ne peut éteindre, b. 68
Amour, que mon ame eſt contente b. 129
Amour, qui de mon cœur ès l'unique ſoutien, c. 130
Amour qui gouvernes mon ame, a. 255
Amour ſeul fidele, b. 200
Amour ſi charmant & ſi doux, a. 108
A peine Jéſus a huit jours d. 20
A quoi travaillez vous, mon adorable Maître ? d. 251
Arrête-toi, Soleil, ſuſpends pour quelque tems d. 83
A toi, je m'abandonne, b. 232
Au bon vieux tems le pur Amour régnoit ; d. 229
Au commencement l'Amour nous attire c. 79
Avec l'amour tout peut nous plaire, d. 75
Avec une tendreſſe extréme d. 67
A vous je m'abandonne, d. 92
Auteur de ma vie, a. 175
Auteur de mon être, c. 191

B.

BEAUTÉ ſuprême, c. 154
Belle ſolitude, c. 225
Bien des gens te vont voir dans tes ſaints tabernacles, d. 60
Bien plutôt que de dominer c. 268
Bien qu'Amour me réduiſe en l'état où je ſuis, c. 236
Bien que mon Dieu me ſoit toujours ſévere, a. 216
Bois glorieux ! adorable victime ! d. 35

C.

CE beau lieu m'offre en vain des plaiſirs innocens : d. 85
Celui qui m'a ſoumiſe au pouvoir de l'amour, b. 105
Celui qui met la main à la charrue, b. 87
Celui qui peut ſe dépeindre ſoi-même, c. 172
Celui qui vient du ciel racheter tous les hommes, d. 134
Celui qui vient racheter tous les hommes, d. 240
Celui qui vient racheter tout le monde, d. 241

Ce ne ſont point, je vous le dis, d. 66
Ce n'eſt point par effort qu'on aime, c. 95
Ce qu'on chérit, ce que le cœur poſſéde c. 170
Ceſſez de m'attaquer avec tant de courroux, b. 142
C'eſt à ce jour, cher Epoux, cher Amant, b. 49
C'eſt aujourd'hui le jour, cher Epoux de mon ame, b. 122
C'eſt en mon Dieu que je me glorifie; d. 31
C'eſt le pur Amour qui m'engage: b. 69
C'eſt le tems que tu dois venir: c. 316
C'eſt un culte bien frivole, d. 73
C'eſt vous, ô feu ſacré, que rien ne peut éteindre, d. 144
Chacun joue une comédie b. 306
Chacun ſe livre à la fortune: d. 67
Chacun te ſert à ſa mode, b. 153
Chante mon cœur, & mon amour; b. 100
Charmante ſolitude, a. 243
Charmé de vos bontés mon cœur a l'avantage. c. 110
Cherchons en Dieu ſeul un aſile d. 97
Cher & divin Objet qui cauſez ma langueur, d. 148
Chers Amis de Sion, d. 95
Chien mort, on te conſidere; b. 150
Comme nous voyons le Soleil a. 10
Comme un enfant je me laiſſe conduire, a. 270
Comme un enfant je vis ſans prévoyance: b. 242
Comme un pélican ſolitaire c. 231
Croire, aller droit, s'égarer, ne voir goutte; d. 91
Cruel Amour, eſt-ce toi qui me menes. d. 81

D.

DANS ce déſert paiſible, a. 178
Dans ce páturage a. 326
Dans ces déſerts ſacrés, dans cette nuit profonde. d. 164
Dans ce ſéjour paiſible b. 307
Dans ce vaſte Océan d'amour & de douceur, c. 124
Dans les ennuis cuiſans où je me vois plongée, d. 198

Dans ma vive douleur je ne déſire rien c. 123
Dans ma vive douleur je ne ſaurois me taire: d. 86
Dans un vallon qu'un fameux fleuve arroſe, a. 292
Dedans mon cœur je ne vois qu'innocence; c. 107
Délices de mon cœur, cher & divin Epoux! c. 223
De l'intérêt chacun a de la honte; b. 21
Délivrez-moi, Seigneur, de tout ce qui ſéduit; d. 185
De mes chagrins cuiſans je vois croitre le nombre, d. 140
De mon bonheur paſſé trop frivoles regrets, a. 164
De nous tous quittons le ſéjour b. 223
Depuis le tems que je vous aime, b. 210
Depuis longtems j'ai perdu connoiſſance; a. 221
Depuis longtems j'écris & je chante d'amour; b. 298
Depuis longtems je reſtois en ſilence b. 322
Depuis longtems ma vie eſt ennuyeuſe: c. 146
Deux myſteres profonds ſe paſſent en ce jour d. 209
Dieu dont la ſageſſe profonde, c. 2
Dieu juſte & ſaint me fait aimer ſes chaines, a. 32
Dieu, Maître de nos deſtinées c. 267
Dieu mérite lui ſeul nos vœux & nos louanges, b. 5
Dieu ſouverain, ô puiſſance abſolue! c. 224
Dieu ſouverain, quel étrange prodige, d. 29
Dieu ſouverain, qui gouvernes le monde, a. 2
Dieu tout ſaint & tout pur eſt communicatif, c. 265
Dieu trois fois ſaint que tout mon cœur révere, b. 18
Dieu Vérité, ſaint, juſte, fort, immenſe, a. 63
Digne Objet de ma complaiſance, a. 101
Digne Objet de mon eſpérance, a. 227
Dis-moi, dis-moi, homme trop téméraire, a. 122
Divin Amour, doux centre de ma vie, b. 32
Divin Amour, doux centre de mon ame, c. 199
Divin Amour, je ſens croitre ma flamme, c. 132
Divin Amour que j'adore, c. 83
Divin Amour, ſeul auteur de ma flamme, a. 182
Divin Dmour, ſuprême Vérité, d. 222
Divin Amour, toi qui fais mes délices, a. 60

Divin Arbitre des humains, b. 180
Divin Auteur de mon martyre, d. 82
Divin Auteur de tous mes biens, b. 146
Divine charité, centre de mon bonheur, c. 240
Divine Juſtice, Je ſuis tout à toi : b. 148
Divine Juſtice, Tu fais tout mon bien ; a. 155
Divin Enfant, il vous faut échapper, d. 245
Divin Enfant, vous vous faites aimer d. 246
Divin Epoux, doux centre de mon ame, c. 149
Divin Epoux que j'aime & je révere, a. 215
Divine Puiſſance, c. 262
Divine Vérité qui faites mon bonheur, d. 160
Divine Vérité, ſeul auteur de ma flamme, d. 170
Divin Jéſus, vous voulez obéir, d. 238
Divin Poſſeſſeur de mon ame, a. 206
Donne-moi cette nation b. 331
Donne-moi, mon Epoux, donne-moi tant de cœurs, b. 320
Donne-moi, mon Seigneur, de ces petits Enfans c. 294
Donnez-moi, mon divin Epoux, a. 192
Douce paix, vous cauſez des plaiſirs immuables, d. 15
Doux habitans de ces bois, c. 139
Doux ſoupirs, éteignez mes feux, d. 70
D'un cœur petit vous aimez la tendreſſe ; d. 71
Du ſang la circulation a. 12

E.

Enfans, enfans que le Seigneur me donne, a. 303
Enfans, ne vous étonnez pas b. 264
Enfant, qui confondez la ſageſſe des ſages. d. 25
Enfin, grace à l'Amour, je goûte la douceur d. 184
Enfin je n'ai plus de muſette, b. 110
Enfin mon Sauveur m'abandonne ; c. 181
En me donnant à vous, b. 158
En quelque état que notre cœur puiſſe être, c. 138

Enſeignez à mon cœur, mon Jéſus, je vous prie, c. 10
Entonnons le cantique b. 7
Envoye dans nos cœurs ta très-pure lumiere ; b. 50
Eſprit ſaint, éternel Amour, d. 53
Eſt-ce ainſi qu'on donne ſon cœur ; c. 41
Eſt-il quelque plaiſir plus tranquille & plus tendre, d. 75
Etant à Dieu, qu'il vous garde lui-même ! d. 93
Etre ſeul à ſeul avec ſon Epoux, a. 8
Etre ſuffiſant à toi-même. a. 1
Exerce ſur moi ta juſtice, b. 282
Exerce ſur mon cœur, adorable Juſtice, b. 227

F.

Fais ſentir à leur cœur ta ſavoureuſe flamme, d. 100
Faites luire en nos cœurs votre pure lumiere, d. 54
Faites-vous des amans ſinceres, b. 269

G.

Grand Dieu pour ton plaiſir a. 242
Grand Dieu que je reclame b. 256
Grand Dieu qui m'avez ſoutenu b. 189
Grand Dieu, vous voyez ma langueur, b. 296
Grotte cent fois plus eſtimable d. 240

H.

Hélas, Amour, que t'ai-je fait ! b. 276
Hélas ! cher Epoux de mon cœur, a. 251
Hélas où ſont les graces b. 191
Hélas, que c'eſt trop peu d'un cœur b. 204
Hélas ! que le chemin qui conduit à la vie d. 181
Hélas ! que vous prenez de peine ! d. 250
Hélas, Seigneur ! qui fait t'aimer ? a. 105
Hélas, ſi je pouvois vous aimer quelque jour c. 54
Hélas, ſi je voulois me plaindre de mon ſort, b. 287

Hélas, tout le mal eſt en moi ! d. 83
Heureux celui qui poſſéde ſon fond ! d. 90
Heureux de qui la volonté a. 20
Heureux néant, pour qui mon cœur ſoupire, b. 92
Heureux qui loin de tout le monde, b. 20
Heureux qui ne ſe connoît plus ; c. 63
Heureux qui fait aimer & qui fait obéir, c. 77
Heureux qui ſuit la vérité, c. 32
Heureux ſi la prudence c. 216

I.

JADIS dans un bocage a. 163
J'adore avec reſpect l'anéantiſſement d. 211
J'adore votre ſainteté, a. 46
J'ai beau vous peindre ma douleur, b. 308
J'ai chanté de l'Amour en cent & cent façons : c. 253
J'ai fait autrefois un étrange ſonge b. 328
J'ai juré mille fois, grand Dieu, d'être fidele ; b. 187
J'ai le goût de l'enfance, c. 210
J'aime Jéſus uniquement, b. 228
J'aime mon adorable Maître : c. 145
J'aime mon cher Epoux cent fois plus que ma vie, a. 185
J'aime mon Dieu cent fois plus que moi-même ; Et c. 228
J'aime mon Dieu cent fois plus que moi-même ; Je b. 17
J'aime mon Dieu pour les biens qu'il m'a fait ; c. 162
J'aimerois beaucoup mieux me rendre priſonniere, d. 265
J'aimerois mieux ſouffrir la mort, d. 96
J'aimois dès mon enfance c. 92
J'ai ſoupiré longtems après le pur Amour ; c. 116
J'ai toujours voulu vous aimer, b. 77
J'ai vu mon Fils comme un beau verre d. 93
J'avois connu depuis longtems, a. 245
J'avois longtems cherché le Seigneur que j'adore, b. 116

J'aurois cru devoir être c. 177
Je cherche dans ces bois le Seigneur que j'adore : a. 213
Je crains ſouvent, Amour, de te déplaire ; a. 131
Je diſois dans mon abondance : a. 179
Je diſois, mon cher Maître, c. 304
Je fais vœu pour toute ma vie, d. 66
Je fus dans la ſouffrance, b. 253
Je l'ai dit tant de fois ; b. 207
Je m'abandonne à la juſtice c. 135
Je me livre en vos mains, ô Seigneur tout-puiſſant ! b. 136
Je me ſens pénétrer d'amour & de douleur : c. 165
Je meurs d'amour pour vous, mon adorable Maître ; d. 65
Je m'imagine voir l'immenſe tourbillon, a. 95
Je n'agis plus que pour ta gloire, b. 272
Je n'aime plus d'un amour mien ; d. 99
Je n'aime rien que vous, b. 118
Je ne cherche ni n'eſpere, d. 89
Je ne connois plus que l'Amour, Je ne puis b. 71
Je ne connois plus que l'Amour ; Mais b. 243
Je ne connois plus rien b. 182
Je ne connoiſſois point l'Amour, b. 112
Je ne crains point, Amour, tant de bêtes féroces ; d. 285
Je ne crains point la maladie, b. 161
Je ne déſire plus de bien c. 167
Je ne me connois plus moi-même, a. 159
Je ne m'étonne pas du zéle extrême c. 70
Je ne pénetre point dans les tems à venir ; c. 21
Je ne penſe plus à moi, a. 235
Je ne pourrois me plaindre, b. 112
Je ne puis exprimer la pureté d'amour a. 103
Je ne puis me laſſer de parler de l'amour, c. 303
Je ne puis parler que d'amour, c. 27
Je ne puis plus me dépeindre moi-même, c. 171

Je ne puis rien défirer que ta gloire ; c. 310
Je ne puis rien faire aujourd'hui , a. 217
Je ne puis rien gagner ſur l'eſprit prévenu : b. 258
Je ne puis rien vouloir , je ne puis rien aimer ; b. 137
Je ne puis vous demander qu'une choſe : c. 283
Je ne reclamerai jamais d. 95
Je ne ſais comme tout ſe paſſe : c. 256
Je ne ſais plus ce que je fais , b. 138
Je ne ſaurois faire des vers d. 205
Je ne ſaurois m'empêcher de vous dire , b. 42
Je ne ſaurois parler , ſans parler de l'amour ; c. 247
Je ne ſaurois plus craindre rien , c. 207
Je ne ſaurois plus vivre b. 290
Je ne ſens plus de chaine , b. 192
Je ne ſens plus , Seigneur , que ma longue miſere ; d. 84
Je ne ſuis plus volage , b. 103
Je ne ſuis point ſurpris quand je vois les mortels b. 54
Je ne ſuis rien que foibleſſe , c. 5
Je ne trouve point de correſpondance c. 287
Je ne trouve rien , cher Epoux , ſur terre c. 305
Je ne veux , cher Epoux , rien que ta volonté : c. 188
Je ne veux de mon Dieu ni faveurs , ni bienfaits ; b. 20
Je ne veux , mon Seigneur , que votre pur amour : a. 113
Je ne veux , mon Seigneur , rien que ta volonté ; a. 250
Je ne veux plus reſter deſſus la terre , c. 270
Je ne veux plus vivre , Mon aimable Epoux , a. 248
Je ne veux plus vivre , ſi ce n'eſt d'amour ; a. 231
Je ne veux rien , ô mon cher Petit Maitre : c. 114
Je ne veux rien pour moi ; je veux tout pour ta gloire , b. 125
Je ne veux rien pour moi , ô mon Souverain Bien , b. 302
Je ne veux rien qui me gêne ; b. 215

Je ne vois plus de vrais enfans ; b. 317
Je pourrois vivre , Amour , ſans ſubſiſtance , a. 214
J'éprouve dans mon fond une diviſion ; b. 246
Je reviens toujours à l'amour , c. 249
Je ris , je badine , c. 212
Jéruſalem , chere patrie , a. 291
Je ſais les maux où je me livre , a. 151
Je ſens , Amour , que la croix me talonne , b. 134
Je ſens bien que mon cœur veut toujours vous aimer ; b. 261
Je ſens certain penchant pour la fin de ma vie ; c. 259
Je ſens en mon cœur une ardeur nouvelle c. 271
Je ſouffre , mon Seigneur , mille tourmens divers ; c. 166
Je ſouffre pour autrui , mon Seigneur l'a voulu , c. 299
Je ſouffre tous les jours d'inutiles douleurs ; c. 97
Je ſoupire & languis dans ce mortel ſéjour : c. 117
Je ſoupire , Seigneur , pour vos ſeuls intérêts ; b. 75
Je ſuis à vous dès ma plus tendre enfance : c. 286
Je ſuis dans ma ſolitude b. 247
Je ſuis dans une abjection a. 271
Je ſuis dans une région a. 207
Je ſuis dans un état c. 156
Je ſuis depuis longtems en proie à la douleur ; a. 61
Je ſuis devant vous un néant a. 277
Je ſuis , je le ſais bien , un inſtrument uſé , b. 255
Je ſuis tout à vous , mon Seigneur , b. 293
Je ſuis un pauvre enfant , expoſé ſur les eaux , c. 200
Jéſus au Sacrement eſt comme en ſacrifice ; d. 59
Jéſus eſt le chemin , la vérité , la vie , b. 35
Jéſus eſt ma richeſſe , b. 105
Jéſus eſt mon Sauveur , b. 108
Jéſus les ſiens enſeignant à la Cène , b. 59
Jéſus , mon ſeul amour ! d. 94

Jéſus ſort du tombeau vivant & plein de gloire , d. 46
Jéſus vient de naître : d. 12
Jéſus vient naître ici-bas , d. 9
Jéſus, vous êtes notre Pâques , d. 43
Je t'aime , mon Seigneur, cent fois plus que ma vie ; b. 250
Je te livre en ce jour à mon cher Petit Maître , b. 10
Je te livre , Seigneur, & mon corps & mon ame , a. 198
Je t'épouſerai dans la foi , b. 120
J'étois dans la ſouffrance b. 234
Je veux aimer toute ma vie d. 65
Je veux à la Providence b. 236
Je veux bien , mon Seigneur, pour eux être anathéme c. 293
Je veux ce qui te glorifie : b. 31
Je veux chanter l'admirable victoire a. 264
Je veux chanter ſur la fin de ma vie , a. 287
Je veux chanter un merveilleux cantique b. 327
Je veux être petite , & ceſſer d'être ſage : b. 153
Je veux vous faire un ſacrifice d. 96
Je vis ſans nul déguiſement ; a. 273
Je vis ſur la montagne a. 294
Je vivrois trop heureux ſi je voyois un jour b. 312
Je vois couler ma vie c. 229
Je vois venir bientôt l'Epouſe de l'Agneau : a. 324
Je voudrois bien, mon Seigneur & mon Pere , b. 325
Je voudrois chanter en magnificence , a. 263
Je voudrois chanter nuit & jour b. 162
Je voudrois chanter vos louanges , c. 274
Je voudrois être tout à vous , b. 55
Je voudrois exhaler mon cœur & mes amours , a. 309
Je voudrois faire entendre A tous mes chers enfans , b. 34
Je voudrois faire entendre Aux échos d'alentour b. 178

Je voudrois , mon Enfant , que vous laiſſant à Dieu , a. 88
Je voudrois , mon Jéſus, que vous fuſſiez aimé , b. 310
Je voudrois nager nuit & jour. c. 127
Je voudrois prêcher l'abandon a. 67
Je voudrois que mon cœur fût diſſout à l'inſtant , c. 58
Je voudrois que mon Dieu fût Dieu de tous les cœurs, c. 76
Je voulus autrefois être victime ; b. 74
Je vous aime plus que ma vie c. 315
Je vous aimois, Seigneur, dès ma plus tendre enfance d. 66
Je vous parle du bonheur de l'enfance, b. 240
Je vous plaindrois peut-être c. 158
Il eſt de toute éternité d. 58
Il eſt en ces beaux lieux un éternel printems , c. 175
Il eſt vrai , mon divin Époux, b. 46
Il faut que vous ſoyez un bien. d. 68
Il n'eſt point pour moi d'autre bien. a. 321
Il n'eſt que Dieu ſeul qui ſoit grand. a. 53
Il n'eſt rien que le pur amour , b. 53
Il ſemble, mon divin Enfant, d. 247
Il ſera dans l'éternité a. 258
Immenſe & puiſſant Dieu, ſeul Auteur de mon être, d. 157
Immenſe & puiſſant Dieu, Suprême Vérité, a. 188
Indiviſible Trinité , d. 56
Inévitables coups des mains de la Juſtice ! d. 196
Inutiles regrets, fatale inquiétude, d. 187
Jour de gloire pour l'homme , d. 232
Juſques à quand, Seigneur, verras tu ma miſére c. 184
Juſques à quand votre vigne chérie a. 317
Juſtice de mon divin Maître , b. 48
Juſtice tu n'as plus de foudre ; b. 143
Juſtice vengereſſe. b. 145

L.

LA charité eſt la vertu parfaite c. 35
La fin de l'amour pur eſt l'union intime. d. 289
La fontaine dans ſa ſource d. 99
Laiſſons, laiſſons là le diſcours frivole, a. 30
La Juſtice a pour moi des charmes tout-puiſſans; c. 39
L'Alcion au milieu des flots a. 17
La lumiere eſt ſans nul brillant a. 79
L'ame qui ſe perd en celui, qu'elle aime, c. 52
Là me tiendrai où de préſent me tiens. d. 228
L'amour de Dieu, Tirſis, a d'agréables charmes; d. 74
L'amour divin nous fait aimer la peine; a. 244
L'amour eſt ma puiſſance, c. 253
L'amour eſt mon géolier, b. 155
L'amour jaloux me fait porter ſa chaîne; d. 81
L'amour jaloux veut un cœur magnanime, d. 77
L'amour le pur amour eſt cauſe, b. 284
L'amour me domine, a. 229
L'amour me tient aſſervie, b. 196
L'amour ne veut point d'autre récompenſe c. 243
L'amour parfait veut une flamme pure, a. 89
L'amour pur eſt le feu que je nome éternel; d. 73
L'amour pur fit mes délices, b. 106
L'amour ſacré tout ainſi que la flamme, a. 85
L'amour ſe rit de la mort, de la vie; d. 77
L'amour veut que pour lui je m'oublie; d. 95
L'amour unit ſi fort les cœurs, b. 60
L'Ange du ciel vient apprendre à Marie. d. 236
La paix & la ſolitude c. 74
La perte la plus extrême, c. 206
La plus parfaite connoiſſance, c. 14
La troupe qui vous accompagne, d. 235
La vérité ſe cache en ſon myſtere, a. 24
Le chercherai-je en vain, que faut il que je penſe? a. 152

L'éclat de vos bontés, & celui de vos graces, b. 14
Le corps de mon Jéſus couché dans le tombeau, d. 41
Le feu par ſon activité a. 107
Le feu perd ſon activité, a. 33
Le merveilleux ſilence c. 62
Le néant eſt mon propre lieu, c. 193
L'enfant jamais ne connut ſimetrie, c. 82
Le parler m'eſt un ſupplice, d. 79
Les hommes ſavent à préſent a. 55
Les hommes tendent tous à devenir heureux; a. 21
Le ſommeil s'eſt enfin éloigné de mes yeux; c. 102
Les plus beaux jours de ma vie c. 153
Les plus grands pécheurs j'aime; c. 34
Le vaiſſeau mis à voile a. 45
Leve le cœur, prête l'oreille, c. 49
Le Verbe-Dieu vient au ſein d'une Vierge, d. 4
L'homme dedans ſa fin eſt comme un Sacrement a. 281
L'homme ſe plaint envain, grand Dieu, de ta rigueur: b. 47
Lorſqu'à l'amour on s'abandonne, d. 76
Lorſque mon cœur goûtoit la plus ſolide paix, c. 18
Lorſqu'en mon Dieu notre ame eſt tranſportée, b. 64
Louez, ô cieux, ce Dieu qui vous a faits; d. 68
Lumiere pure, inacceſſible, b. 57
L'union d'eſſence à eſſence c. 85

M

MA chere Sœur, aſſurement c. 42
Ma Muſe, taiſez-vous, & ne parlez jamais d. 206
Ma pauvreté fait mes richeſſes; c. 33
Marie ayant conçu dedans ſon ſein d. 237
Ma volonté ſoumiſe b. 173
Mes petits Enfans s'envolent, b. 271
Mon adorable Maître, d. 252
Mon Amour & ma vie, b. 151
Monarque ſouverain, arbitre des humains, d. 212

Monarque ſouverain que j'aime & que j'adore, d. 216
Mon cher Maître, j'adore a. 254
Mon cher Petit Maître, Adorable Époux, c. 7
Mon cher Petit Maître aujourd'hui b. 168
Mon cher Petit Maître, je ſuis ton enfant, b. 166
Mon cher Petit Maître, je ſuis toute à vous : b. 128
Mon cher Petit Maître, je vous aime bien ; d. 70
Mon cher Petit Maître, qui me donne à vous, b. 15
Mon cœur, ainſi qu'en un fourneau, b. 255
Mon cœur a tout ce qu'il ſouhaite, d. 98
Mon cœur depuis longtems plongé dans les douleurs. c. 143
Mon cœur eſt accablé de peine & de tourmens ; c. 308
Mon cœur eſt accablé par mille maux divers ; d. 69
Mon cœur eſt tranſporté dans une région a. 283
Mon cœur étant tout à vous d. 82
Mon cœur ne demande point d'aſſurance ; a. 81
Mon cœur ſouffre à préſent une extrême langueur ; a. 186
Mon Dieu, comme l'aiman, lorſqu'il touche le cœur b. 66
Mon Dieu de la ſouffrance d. 76
Mon Dieu la bonne choſe d. 88
Mon Dieu m'a pris par la main droite, c. 202
Mon Dieu, mon Dieu, regarde-moi ; a. 147
Mon Dieu ne me permet d'eſpérer ni de craindre ; c. 277
Mon Dieu que j'aime uniquement, b. 294
Mon Dieu que la raiſon b. 78
Mon Dieu qui m'a formé du limon de la terre, b. 135
Mon Dieu, tu m'as rendu la vie, b. 197
Mon Dieu, vous pénétrez, juſqu'au fond de mon ame d. 219
Mon divin Maître m'appelle, d. 71
Mon Enfant, je vous aime c. 25
Mon eſprit affligé dès que le jour s'avance, a. 210
Mon eſprit eſt rempli de penſers ſuperflus, c. 291
Mon eſprit ſe perd chaque jour : a. 266

Mon foible navire entr'ouvert c. 196
Mon Jéſus aujourd'hui ſe transfigure, d. 60
Mon Jéſus eſt donc mort, & moi je vis encore : d. 40
Mon Petit Maître a mille appas, b. 9
Mon Petit Maître a mille & mille charmes : b. 44
Mon Petit Maître a tant d'appas ; a. 225
Mon Petit Maître, vous venez en ce jour d. 10
Mon Sauveur eſt rempli de gloire ; d. 48
Mon Seigneur demandoit à ſaint Raimond un jour ; d. 26
Mon Seigneur eſt ce témoin ſi fidéle, a. 139
Mon Seigneur, que je t'aime ! b. 252
Mon Seigneur, tu ſais que je t'aime ; b. 301
Montrez-moi, mon Seigneur, votre aimable viſage ; c. 91
Montrez que vous êtes mon Pere, b. 126
Mourons, chers Amis, mourons, d. 91

N.

N'abandonne pas ta pauvre colombe b. 22
Ne craignons point les peines, c. 34
Ne référe point à la créature c. 284
Ne ſongez plus à vous même, c. 47
Non, je ne fais plus de chanſons ; c. 281
Non, non, je ne crains plus le monde & ſon effort ; d. 277
Non, tout ce qui n'eſt pas l'amour, b. 117
Nous portons un doux témoignage, b. 96
Nuit amoureuſe du ſilence, c. 103
Nuit que vous m'êtes favorable, c. 105

O.

OBJET de mes vœux les plus doux, d. 102
O cher Enfant que je trouve en mon ame, b. 260
O cher Époux, je me livre ſans feinte b. 27
O délices de l'ame pure, c. 55
O Dieu, mon unique ſoutien, a. 158

O Dieu que j'aime & que j'adore, c. 204
O Dieu que j'aime uniquement, daigne c. 289
O Dieu que j'aime uniquement, laiſſe a. 306
O Dieu que j'aime uniquement, Souverain auteur de ma flamme c. 279
O Dieu que j'aime uniquement, Souverain auteur de mon être, a. 211
O Dieu vous êtes mon ſalut : a. 135
O divin Artiſan, que je te trouve aimable! d. 250
O divine Philoſophie, a. 23
O fauſſe prudence, b. 30
O généreux Amour qui s'oubliant ſoi-même, b. 81
O gloire de mon Dieu, force & puiſſance ! c. 60
O Jéſus mon divin Amant ; b. 174
O Jéſus mon unique eſpoir, c. 108
O l'adorable empire. c. 111
O l'excellente choſe d. 74
O longue nuit, ô mort, ô déſert effroyable ! c. 186
O mon Dieu, tu vois ma douleur, c. 90
O mon divin Objet, b. 124
O mon Seigneur ſi je t'aime a. 296
O mon Souverain Bien, vous que mon ame adore, d 167
O mort, ô mort pour qui mon cœur ſoupire. a. 143
On attend toujours quelque fleau : a. 19
On croyoit me rendre ſage, b. 29
On dit que j'ai pour Dieu une ardeur ſans feconde, d. 88
On me tient en priſon, ô mon cher Petit Maitre ; a. 240
On ne te traite point en Dieu, b. 25
On ne trouve de tous côtés c. 324
O nouvelle Jéruſalem, a. 323
On parle bien ſouvent d'être pauvre d'eſprit : a. 34
On peut être martyre, c. 38
On veut que je diſe ; a. 297
On voudroit poſſéder la divine Sageſſe, d. 193
O nuit, nuit amoureuſe du ſilence, c. 51
O paiſible ſilence, b. 225

O Puiſſance Suprême, b. 89
O pur Amour, achève de détruire b. 157
O pur Amour, délice de mon ame, je ne ſaurois a. 285
O pur Amour délices de mon ame ! O pur Amour, c. 238
O pur Amour, doux charme de mon ame, a. 117
O pur Amour, je ne trouve perſonne a. 64
O pur Amour que l'on ignore, b. 24
O pur Amour, qui faites mes délices ! a. 219
O pur Amour, ſi je ſuis ta victime, b. 164
O pur & chaſte Amour, qui n'admets que ton Dieu. c. 289
O que j'aime l'obéiſſance. d. 72
O que j'aime, mon Dieu, tes ſouverains décrets, a. 256
O que la vérité nous paroît dure ! c. 12
O rayon ténébreux d'une immenſe clarté ; a. 222
O rien heureux ! on ne te connoit guere : a. 50
O ſaint Parens, que vous étiez heureux, d. 247
O Seigneur à qui j'appartiens, b. 303
Oſerai-je, Seigneur, te demander ſans crainte, d. 50
O ſuprême Grandeur, abîme de bonté, d. 202
O toi, charmante nuit, où le Maître du monde, d. 6
O trop aimable Enfant, d. 239
O vérité de Dieu cachée en ſon myſtere, c. 278
O vérité ſimple & nue, c. 208
O vérité, vous êtes peu connue : a. 41
Oui je veux chanter ta juſtice a. 261
Oui je veux vous aimer, ô Majeſté Suprême ! c. 68
O vous, charmante voix, qui parlez dans mon ame, a. 14
O vous, Principe ſans principe, d. 1
O vous que j'adore & que j'aime, b. 231
Où ſont les Enfans, cher Époux, b. 41
Où trouver ce vide parfait. a. 48

P.

PARLEZ, mon divin Maître, a. 110
Paſſereau ſolitaire a. 304
Percé depuis longtems des traits de votre amour, a. 200
Permettez-moi, Seigneur, encor en ce ſaint jour, d. 154
Petit Maître, eſt-ce que tu grondes ? c. 280
Petit Maître, je trouve étrange b. 324
Petit Maître, je vous aime, c. 155
Petit troupeau, ſoyez, je vous conjure, a. 301
Plongé depuis longtems dans de vives douleurs, c. 151
Plongé depuis longtems dans les plus noires nuits a. 144
Plus notre centre eſt éminent, a. 9
Poſſéde & garde, ô Dieu, toujours ce pauvre cœur; b. 298
Pour adreſſer mon chant je cherche une autre terre : d. 173
Pour contempler l'Eſſence nue, a. 76
Pour Jéſus mon Petit Maître c. 180
Pour louer la Grandeur Suprême a. 6
Pourquoi tant d'impatience b. 1
Pourquoi vouloir-connoître, b. 84
Pourquoi voulons nous des miracles, a. 36
Pour ta gloire & pour ton honneur, a. 289
Puiſque notre ame eſt faite à l'image de Dieu, a. 265
Puiſque vous voulez ſans reſerve a. 58
Puni-moi, ſi tu veux, mon adorable Pere, d. 83

Q

QUAND Dieu prend l'ame pour lui-même, a. 75
Quand j'aime Dieu de tout mon cœur, b. 62
Quand je vois mon Jéſus amaſſer tout le bois d. 249
Quand l'Amour jaloux de ſa gloire d. 80
Quand la peine eſt extrême d. 82

Quand on eſt pris de la Beauté Suprême, d. 78
Que ce lieu ſolitaire & ſombre c. 89
Que ces prés, ces ruiſſeaux, ces bois & cette plaine d. 85
Que ceux qui n'aiment pas Jéſus, c. 8
Que chacun chante b. 101
Que déſiré-je dans les Cieux a. 224
Que de ton cœur le MOI quitte la place; c. 71
Que Dieu dés la jeune ſaiſon c. 1
Que faites vous, adorable Seigneur, b. 119
Que faites vous dedans ces lieux; d. 63
Que j'admire la foi des Mages, d. 23
Que j'adore & que j'aime b. 214
Que j'ai de joie, ô Jéſus, de ta gloire; d. 42
Que j'aime la foibleſſe, c. 194
Que j'aime le mépris, b. 121
Que j'aime l'hirondelle, b. 62
Que je déſire, ô mon Dieu, votre empire! a. 279
Que je déſire; ô mon divin Époux! d. 101
Que je goûte de paix dans cette ſolitude! a. 153
Que je plains le cœur inſenſible b. 10
Que je porte au fond de mon cœur b. 267
Que je prens de plaiſirs dans cette ſolitude, c. 195
Que je ſouffre à préſent de peine & de douleur! d. 189
Que je ſuis contente, a. 49
Que j'étois autrefois inconſtant & léger, b. 130
Que la flamme eſt pure b. 221
Que la largeur du cœur eſt néceſſaire a. 15
Que l'amour eſt adroit c. 148
Que l'amour eſt charmant! il enleve le cœur; a. 97
Que la pure ſouffrance c. 36
Que le monde eſt un grand abus! a. 149
Que l'Immenſité divine a. 54
Quel prodigue eſt-ce ici? Jéſus eſt glorieux! d. 210
Que mon abandon eſt extréme! c. 201
Que mon céleſte Epoux, hélas! eſt peu connu! d. 225
Que mon cœur eſt content auprès de ce que j'aime, b. 108

Que mon divin Maître eſt charmant! b. 36
Que nous avons beſoin de patience, b. 218
Que pourrois-je, Seigneur, en l'état où je ſuis! a. 312
Que puis-je vouloir dans les Cieux! a. 126
Qu'eſt devenu ce MOI que je hais, que j'abhorre! b. 187
Que tes ſentiers, ô Seigneur de mon ame, a. 268
Que tout s'abime & ſe confonde, c. 4
Que tu te plains envain d'une aimable ſouffrance; d. 92
Que veut ta ſageſſe b. 38
Que vos attraits ſont puiſſans, qu'ils ſont doux! d. 244
Que vous avez ſouffert, mon aimable Sauveur, b. 249
Qui craint pour ſoi, s'intéreſſe à ſoi-même; c. 72
Qui dit une foi nue; ou nuit obſcure, a. 78
Qui le croiroit, ô Seigneur de mon ame, a. 276
Qu'il eſt beau, mon Seigneur, qu'il vous eſt glorieux d. 224
Qui me donnera, cher Époux, a. 141
Qui me ſuit, dit Jéſus, ne va point en ténèbres: c. 50
Qui n'aime pas Jéſus, mérite l'anathême: c. 78
Qui peut ſe regarder encore, b. 86
Qui redoute la tromperie, c. 43
Qui ſe plaint de ta rigueur, d. 80
Qui s'eſtime & s'aime, b. 171
Qui veut avoir & poſſéder Dieu même, d. 94
Qu'on eſt heureux d'aimer b. 211
Qu'on goûte de délices, a. 167
Qu'on ne me parle plus de palais magnifiques, d. 128

R.

RÉGNEZ, ô mon Souverain Bien! c. 323
Régnez, régnez, mon divin Maître; c. 245
Remarquez vous Jéſus-Chriſt dans l'hoſtie; b. 292
Répand, charmante nuit, répand ſur tous les yeux a. 82

Revétez-vous de Jéſus-Chriſt, a. 42
Revêtu de ton Fils, Majeſté redoutable, d. 139
Reviens, Amour, viens fondre cette glace: d. 84
Rien n'égale ma pauvreté; d. 86

S.

SAINTE Mere de Dieu, qui futes mon aſile d. 33
Saint Ignace Martyr, dont on fait la mémoire, d. 26
Saint Michel, autrefois vous m'étiez favorable; d. 62
Sans ceſſe de ma flamme c. 140
Sans l'abandon la foi toujours chancelle, c. 48
Seigneur, en qui je me repoſe, Adorable c. 134
Seigneur, en qui je me repoſe, je ne veux b. 279
Seigneur, je ne puis vivre c. 112
Seigneur, je ne veux que ta gloire: a. 191
Seigneur, je ſuis à vous b. 140
Seigneur, mon unique ſoutien, d. 69
Seigneur, on craint vos moindres coups; a. 83
Seigneur, on ne te connoit guere; b. 52
Seigneur, prends pitié de mon ſort; b. 244
Seigneur, remporte la victoire; a. 130
Seigneur, ſi je me livre a. 114
Seigneur, tu m'avois fait la grace b. 280
Seigneur, vous montez dans les cieux, d. 52
Si c'eſt un crime que d'aimer, a. 237
Si dans la peine plus étrange b. 45
Si j'ai quelque ſouffrance d. 100
Si je me plains de la ſouffrance, a. 150
Si je parlois le langage des Anges; a. 99
Si je pouvois faire entendre ma plainte a. 169
Si je pouvois me dépeindre moi-même, c. 173
Si je ſouffre, c'eſt ſans courage: c. 168
Si je te fais ma plainte, O mon céleſte Époux, a. 171
Si je te fais ma plainte, O Seigneur tout-puiſſant; b. 168
Si je vis en ce bas ſéjour, b. 239

S'il eſt vrai que je ſuis entierement à vous, c. 312
S'il eſt vrai que mon cœur déſire de t'aimer, b. 176
Si l'on comprenoit bien quel eſt le vrai néant, a. 162
Si l'on veut voir la flamme c. 46
Si l'on vouloit ouvrir toutes mes veines, c. 260
Si nous ſuivions fidélement a. 70
Sitôt que votre amour s'empara de mon cœur, a. 227
Si votre empire eſt ſévére, a. 154
Si vous connoiſſiez bien le langage du cœur, d. 79
Si vous connoiſſiez mon Maître, b. 230
Si vous voulez aimer Dieu d'une amour parfaite, b. 65
Si vous voulez, mes chers Enfans, b. 217
Si vous voulez mourir & vivre ſûrement, a. 31
Soyez content, mon cher Maître, b. 83
Soleil, arrête ici ton cours, c. 64
Souffrons, puiſqu'il le faut, ſouffrons toute la vie; b. 213
Source d'amour & de lumiere, c. 137
Source d'amour, ſource de vie, c. 87
Source de lumiere & d'amour, a. 205
Source de lumiere & d'ardeur, Soleil c. 190
Source de lumiere & d'ardeur, venez b. 6
Source de ſageſſe & d'amour, d. 3
Souverain Auteur de ma flamme! c. 222
Souverain Donneur de tout bien, b. 79
Souverain Maître de mon ame, b. 91
Souviens-toi de ces ſept eſprits b. 88
Sur un vaiſſeau je voguois avec peine, a. 181

T.

TAISEZ-vous, ma ſageſſe, a. 247
Tirez, Seigneur, tirez-moi de moi-même, a. 129
Toi qui connois mon cœur, écoute ſon langage: d. 200
Toi qui de mon amour a reſſenti les traits, d. 176
Toi qui portas mon Dieu mourant ſur le calvaire, d. 48

Toi qui remplis le cœur de ton plus pur amour, b. 94
Toi ſeul ſoutiens mon ame, c. 118
Ton nom, ô mon Seigneur, eſt l'huile repandue, a. 319
Torrent impétueux, arrête ici ton cours, c. 296
Tous les enfans dont tu m'as fait la mere, b. 275
Tous ſont obligés de t'aimer, b. 115
Tout ainſi qu'à la tourterelle, a. 28
Tout ainſi que le cerf pourſuivi dans la plaine, d. 146
Toute la réſiſtance c. 37
Tout eſt en feu ſur la terre & l'onde; c. 73
Tout eſt paſſé, je n'ai plus nulle choſe; d. 233
Tout pendant votre abſence b. 285
Trop heureuſe Enfance, b. 97
Tu cherchois autrefois la divine juſtice; b. 299
Tu connois ma douleur, ô mon céleſte Époux; c. 163
Tu connois, mon divin Pere, a. 91
Tu connois, ô mon Dieu, que je ſuis ton amante; d. 68
Tu l'a bien voulu, mon Seigneur, b. 185
Tu le ſais bien, mon Seigneur, ſi je t'aime; c. 93
Tu m'enſeignes, mon adorable Maître a. 4
Tu meurs, ô Sauveur adorable, d. 37
Tu pénétres, mon Dieu, juſqu'au fond de mon ame; d. 219
Tu rebutes, Seigneur, mes vœux les plus ſinceres, b. 305
Tu retires tous tes amis, c. 318
Tu fais, Seigneur, la vérité b. 220
Tu feras toujours bienheureux, a. 132

V.

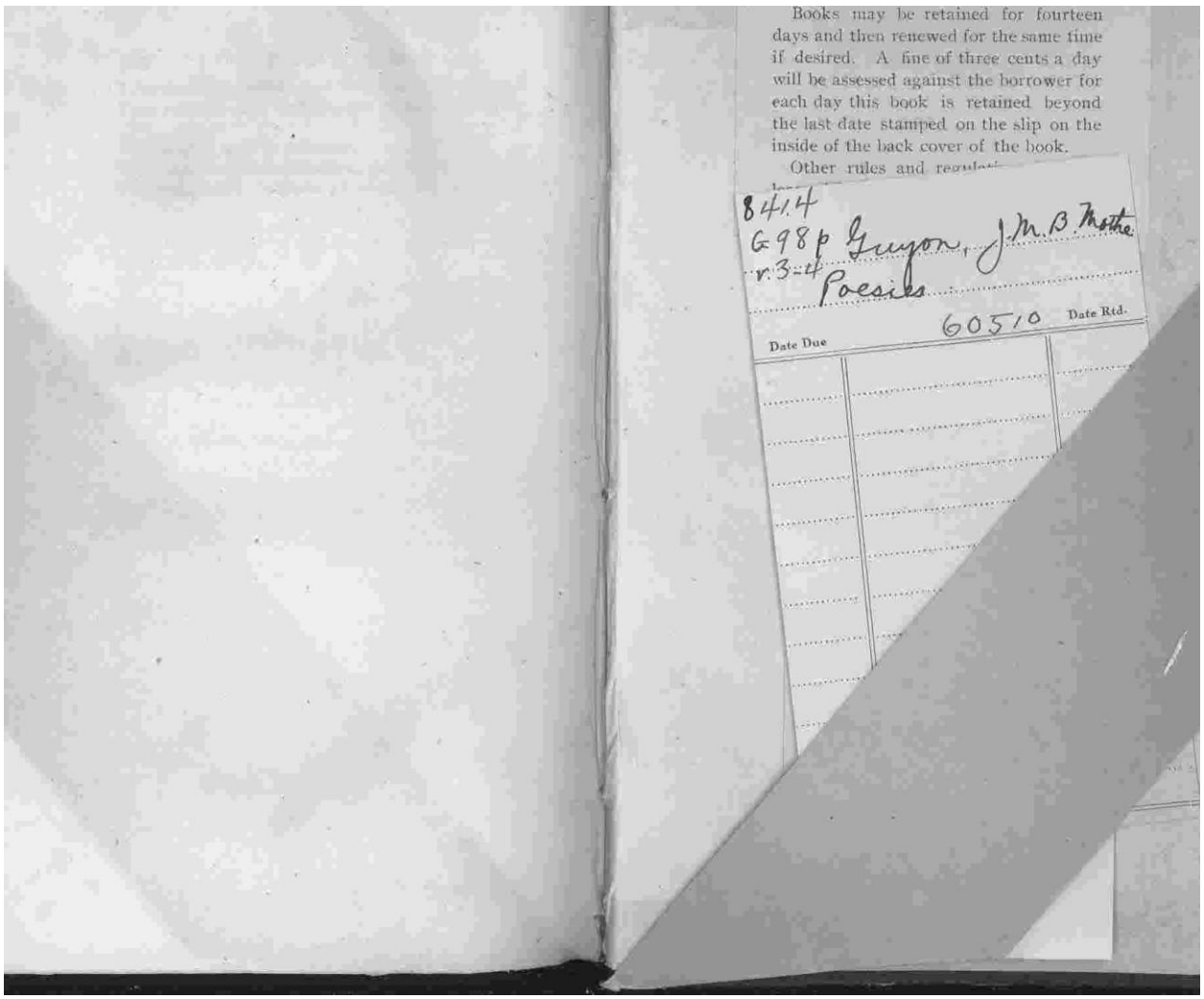
VASTE déſert, rochers, forêt obſcure c. 121
Venez, Amour divin, & faites ſur mon ame d. 90
Venez, mes chers Enfans, venez à la fontaine, b. 5

Venez, mes chers Enfans, venez vous abîmer, b. 65
Venez, ô mon Seigneur, poſſéder tous les cœurs, c. 241
Venez, ô pur Amour, ſans vous je ne puis vivre; d. 78
Venez, petits oiſeaux, ſous ce ſombre bocage; b. 12
Venez tous, venez faire emplette; d. 70
Venge-toi, mon Seigneur, venge-toi de mon ame, d. 87
Venge-toi, tu le peux, de tant de perfidies, c. 133
Verbe ſacré, parlez, parlez vous-même; c. 49
Vérité que j'aime & que je révére, b. 262
Vérité que je révére, a. 26
Veux-tu de l'oraiſon b. 40
Victime de mon Maître, b. 159
Vive Dieu, vive Dieu, & que le MOI périſſe! d. 97
Vive le pur Amour, qu'il régne dans mon ame, d. 97
Un abîme profond, un néant douloureux, d. 142
Un amour tendre & ſincere b. 104
Un cœur abandonné ſe trouve trop heureux; c. 44
Un Dieu vient naître en une étable: d. 243
Une dévotion ſi pleine de pareſſe, d. 260
Un Enfant me dit l'autre jour, d. 21
Un Enfant vient de naître, d. 13
Une Vierge toute pure d. 208
Un faux amour tient dans nos cœurs la place b. 3
Uniques confidens de ma chaſte amitié, c. 141
Uniſſez, uniſſez, ô mon céleſte Epoux, d. 281
Un monſtre affreux eſt venu des bocages, b. 23
Un ſeul retour de complaiſance a. 196
Voguons à l'avanture, a. 43
Voici l'adorable Victime d. 34
Volez, volez, tendres ſoupirs, d. 79
Vos Enfans ſont ainſi que de pauvres brebis c. 160
Vos Parens ſavoient bien qu'étant toute à mon Dieu, d. 234
Vos vers ſont voir à découvert, c. 197
Votre Eſprit tout ainſi qu'autrefois votre corps d. 201
Voulant monter l'autre jour b. 131

Voulez-vous m'accabler des plus vives douleurs, a. 145
Voulez-vous ſavoir qui je ſuis? d. 98
Vous allez donc mourir, ô Sauveur de mon ame, d. 135
Vous avez le goût de l'enfance, c. 211
Vous avez, ô Seigneur, en vous-même la vie; c. 198
Vous balayez votre maiſon; d. 248
Vous demandiez l'autre jour, a. 300
Vous, dont la Majeſté ſuprême b. 193
Vous dormez, Saint Enfant, la Vierge vous contemple: d. 243
Vous en qui mon eſpoir ſe fonde, a. 127
Vous êtes de retour, invariable paix, d. 141
Vous êtes juſte & ſaint, grand, immuable, immenſe; a. 138
Vous êtes l'ame de mon ame; c. 217
Vous êtes ſeul bon, juſte & ſaint; a. 201
Vous êtes ſeul ſaint, juſte & bon, a. 157
Vous l'avez bien voulu, b. 111
Vous m'apprenez, Seigneur, cette auguſte ſcience, a. 119
Vous m'avez demandé de vous faire des vers, c. 24
Vous m'avez demandé longtems a. 39
Vous m'avez, ô Seigneur, tiré de ſervitude! c. 307
Vous m'enſeignez, ô mon ſouverain Maître, b. 99
Vous mourez, Époux de mon ame; d. 40
Vous naiſſez, Vierge incomparable, d. 233
Vous n'avez pas aſſez de récompenſe a. 106
Vous ne pûtes dedans l'huile bouillante d. 19
Vous, penſers importuns, laiſſez-moi en repos: a. 134
Vous puniſſiez jadis le moindre crime, c. 16
Vous qui poſſédez ce que j'aime, b. 268
Vous qui ſans craindre plus poſſédez ce que j'aime, d. 138
Vous qu'une heureuſe préférence c. 220
Vous ſavez bien que je vous aime, b. 133
Vous ſavez, ô mon Dieu, que je vous aime, b. 183
Vous ſavez que je vous aime, c. 101
Vous ſerez les témoins de l'ennui qui me preſſe, a. 146

Vous tirez, dites-vous, de vos petits enfans b. 274
Vous voulez, mon Enfant, que je faſſe des vers, c. 26
Vous voulez que la créature, c. 28
Vous vous croyez ſans ſoutien, ſans défenſe; b. 157
Vous vous laſſez, Seigneur, & votre patience. b. 26

FIN.



Books may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day this book is retained beyond the last date stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.

Other rules and regulat...

841.4
G98p Guyon, J.M.B. Mothe.
v.3-4
Poesies

Date Due 60510 Date Rtd.